





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XI.

Paris. — Typ. LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

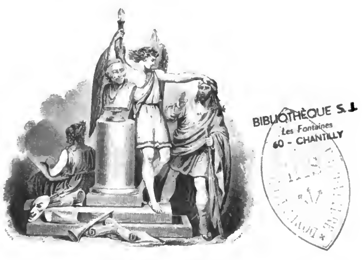
AVEC DES NOTES

ET UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE DE VOLTAIRE.

Nouvelle Édition, Ornée de 50 Gravures.

TOME ONZIÈME.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. — TOME PREMIER.



PARIS,

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55;

PERROTIN, ÉDITEUR, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41.

M DCCC XLVI.

CORRESPONDANCE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ces lettres embrassent un espace de plus de soixante années; et Voltaire, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des persécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache; plaisantant sur leurs défauts, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis; cherchant à ménager l'amour-propre des gens de lettres, fesant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé; violent et bon, sensible et gai; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petitesses que les gens du monde lui reprochaient avec amertume, et qu'il avait prises en vivant avec eux.

Ces lettres, où il paraît tout entier, où il montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvements d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfesance et sa sensibilité, ses terreurs comme son courage; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation, écrite pour le public, où l'auteur se présente comme il veut être vu; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les moments de sa vie, et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces lettres prouvent que si la philosophie de ses ouvrages a suivi dans sa hardiesse les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux, auquel il fesait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir : on a supprimé celles qui, n'apprenant rien ni sur l'auteur, ni sur ses ouvrages, qui, ne renfermant aucun jugement sur les hommes, sur les affaires, ou sur les livres, n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous serons contents si les lecteurs trouvent que, de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort, il est le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

A MADEMOISELLE DUNOYER [1].

Lisez cette lettre en bas, et fiez-vous au porteur.

Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez; ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans cette occasion. Dès que je rentrai hier au soir à l'hôtel, M. L. [2] me dit qu'il fallait partir aujourd'hui, et tout ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ; sa raison est qu'il craint que madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi. Il ne m'a pas seulement permis de répliquer, il faut absolument que je parte, et que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur; elle me coûterait la vie,

[1] J'ai cru devoir commencer cette correspondance par les quatorze lettres que Voltaire écrivit, en 1714, à la seconde fille de madame Dunoyer, qui les a imprimées dans ses *Lettres historiques et galantes* (1720), et qu'on n'avait pas encore réunies à celles de Voltaire. (*Note de M. Renouard*). — Ceci est une erreur; ces quatorze lettres se trouvent dans la *Collection complète des œuvres de M. de Voltaire*, Amsterdam, 1764, in-8°. C'est par ce motif que nous les donnons ici, nous écartant de la règle que nous nous sommes tracée de rejeter de notre édition les pièces que les éditeurs de Kehl n'ont pas jugé convenable de recueillir.

[2] L'ambassadeur de France en Hollande, marquis de Chateauneuf.

si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir à Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter votre mère, et à revoir votre père, des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuse.... Si vous balanciez un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici tout entière; voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai à l'hôtel toute la journée. Envoyez-moi trois lettres, pour monsieur votre père, pour monsieur votre oncle, et pour madame votre sœur; cela est absolument nécessaire, et je ne les rendrai qu'en temps et lieu, surtout celle de votre sœur : que le porteur de ces lettres soit le cordonnier, promettez-lui une récompense; qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers; joignez à ces lettres un billet pour moi : que j'aie en partant cette consolation; surtout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de madame votre mère; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère, pour un feseur de tabatières, il est Normand, et jouera fort bien son rôle : il vous rendra toutes mes lettres, que je mettrai à son adresse, et vous me ferez tenir les vôtres par lui; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette lettre pendant la nuit, et je ne sais pas encore comment je partirai; je sais seulement que je partirai : je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la Hollande. Cependant, comme je ne puis vous en assurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la dernière fois; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère Pimpette, je vous aimerai toujours : les amants les moins fidèles parlent de même; mais leur amour n'est pas fondé, comme le mien, sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne, et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir Paris; je vais dans cette belle ville solliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de Lefèvre, à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque lettre, afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse; songez un peu à votre malheureux amant, mais n'y songez point pour vous attrister; conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne; ayez surtout beaucoup de discrétion; brûlez ma lettre, et toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi, et avoir plus de soin de vous : consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt, et aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher; je me croirai alors le plus heureux des hommes; mais enfin pourvu que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur; je voudrais le faire aux dépens du mien, et je serai trop récompensé quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur; je vous embrasse mille fois. AROUET.

Lefèvre vient de m'avertir ce matin qu'on lui a ordonné de rendre à son excellence les lettres que je lui donnerais à porter; ainsi, sans doute, on interceptera les lettres qui viendront par son canal : choisissez donc quelqu'un à qui l'on puisse se fier, s'il en est dans le monde; vous me manderez son adresse; surtout envoyez-moi ce soir vos lettres, et instruisez bien votre commissionnaire; ne chargez point Lisbette de ce message; tenez-vous prête demain de bonne heure; je tâcherai de vous voir avant de partir, et nous prendrons nos dernières mesures. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Je suis ici prisonnier au nom du roi; mais on est maître de m'ôter la vie, et non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez; vivez, et soyez discrète : gardez-vous de madame votre mère, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez; que dis-je? gardez-vous de tout le monde, ne vous fiez à personne; tenez-vous prête dès que la lune paraîtra; je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse, ou une chaise, nous irons comme le vent à Scheveling [1]; j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres. Mais si vous m'aimez, consolez-vous, rappelez toute votre vertu et toute votre présence d'esprit; contraignez-vous devant madame votre mère, tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous : notre amour est fondé sur la vertu, il durera autant que notre vie; donnez ordre au cordonnier d'aller chercher une

[1] Ou Scheveningen, village à une lieue et demie de La Haye, sur le bord de la mer. CL.

chaise : mais non, je ne veux point que vous vous en fiez à lui; tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche votre rue. Adieu; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous : vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur.

AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Je ne partirai, je crois, que lundi ou mardi; il semble, ma chère, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même ville que vous, et de ne pouvoir vous y voir. On observe ici tous mes pas : je ne sais même si Lefèvre pourra te rendre cette lettre. Je te conjure, au nom de Dieu, sur toutes choses, de n'envoyer ici personne de ta part sans en avoir concerté avec moi; j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire : vous ne pouvez pas venir ici; il m'est impossible d'aller de jour chez vous : je sortirai par une fenêtre à minuit; si tu as quelque endroit où je puisse te voir; si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère, en prétextant quelque besoin, au cas qu'elle s'en aperçoive; enfin, si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun; mande-moi si je peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à Lefèvre de bouche. Informe-moi surtout de ta santé. Adieu, mon aimable maîtresse; je t'adore, et je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant.

AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Je viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. de M*** en poste, dans sept ou huit jours; mais que le plaisir de rester dans la ville où vous êtes me coûtera de larmes! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ, ou de partir sur-le-champ. Ce serait vous trahir que de venir vous voir ce soir : il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux servir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous; envoyez Lisbette sur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme; vous vous accommoderez chez elle : et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère? Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de ***. Mais comme on connaît mes habits, et que, par conséquent, on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage; je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté : mon cher cœur, songez que ces circonstances sont bien critiques; défiez-vous, encore un coup, de madame votre mère, défiez-vous de vous-même; mais comptez sur moi comme sur vous, et attendez tout de moi, sans exception, pour vous tirer de l'abîme où vous êtes; nous n'avons plus besoin de serments pour nous faire croire. Adieu, mon cher cœur; je vous aime, je vous adore. AROUET.

C'est le valet de pied en question qui vous porte cette lettre.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle; si vous êtes adorable en cornettes, ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un très joli garçon. La première fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et sa mère a moins de beauté;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité.
Olimpe, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

Il est certain qu'il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle, et il n'en est point qu'on doive imiter : ce sont des ivrognes, des jaloux et des débauchés. On me dira peut-être :

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

Amphitryon, I, 2.

Mais c'est assez parler des dieux, venons aux hommes. Lorsque je suis en train de badiner, j'apprends par Lefèvre qu'on vous a soupçonnée hier : c'est à coup sûr la fille qui vous annonça qui est la cause de ce soupçon qu'on a ici; ledit Lefèvre vous instruira de tout, c'est un garçon d'esprit,

et qui m'est fort affectiunné ; il s'est tiré très bieu de l'interrogatoire de sou excellenee. On compte de nous surprendre ce soir ; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres, et je viendrai sur la brune ehez ***, si je le puis. Lefèvre vieudra ehereher mes habits sur les quatre heures ; attendez-moi sur les cinq en bas, et si je ne vieus pas, c'est que je ne le pourrai absolument point. Ne nous attendrissons pas en vain ; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service. Je pars vendredi avec M. de M*** ; que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toujours ce soir vos lettres par Lefèvre, qui viendra les quérir ; gardez-vous de madame votre mère, gardez un secret inviolable ; attendez patiemment les réponses de Paris ; soyez toujours prête pour partir ; quelque ehose qui arrive, je vous verrai avant mon départ : tout ira bien, pourvu que vous vouliez venir en France et quitter une mère barbare, pour retourner dans les bras d'un père. Comme on avait ordonné à Lefèvre de rendre toutes mes lettres à sou excelleuee, j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains; elle ne contient que des louanges pour vous et pour lui, qui ne sont point affectées. Lefèvre vous rendra compte de tout. Adieu, mon cher cœur ; aimez-moi toujours, et ne croyez pas que je ne hasarderai pas ma vie pour vous.

AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

A La Haye, le 6 décembre 1713.

On a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre envers nous-mêmes, mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir iei prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvait m'arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement ! Mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mère dit hier à M. de La B*** et à vous, et ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : fesons, mon cher cœur, ce dernier effort sur nous-mêmes. Pour moi, qui donnerais ma vie pour vous voir, je regarderai votre absence comme un bien, puisqu'elle doit me procurer le bonheur d'être long-temps auprès de vous à l'abri des feseurs de prisonniers et des feseuses de libelles [1]. Je ne puis vous dire dans cette lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres : je ne vous recommande pas de m'aimer ; je ne vous parle pas de mon amour, nous sommes assez instruits de nos sentiments ; il ne s'agit ici que de vous rendre heureuse; il faut pour cela une discrétion entière. Il faut dissimuler avec madame votre mère ; ne me dites point que vous êtes trop sincère pour trahir vos sentiments. Oui, mon eher cœur, soyez sincère avec moi, qui vous adore, et non pas avec une...; ce serait un crime que de lui laisser découvrir tout ce que vous pensez : vous conserverez sans doute votre santé, puisque vous m'aimez, et l'espérance de nous revoir bientôt nous tiendra lieu du plaisir d'être ensemble. Je vous écrirai tous les ordinaires à l'adresse de madame Santoc de Maisan : vous mettrez la mienne : A M. Arouet, le cadet, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes, cour du Palais, à Paris. Je mettrai vendredi une lettre pour vous à la poste de Rotterdam ; j'attendrai une lettre de vous à Bruxelles, que le maître de la poste me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour monsieur votre père et monsieur votre oncle, par le présent porteur. Si Lefèvre ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'enverrai ; remets-lui le paquet et les lettres. Adieu, ma chère Olimpe ; si tu m'aimes, console-toi ; songe que nous réparerons bien les maux de l'absence ; cédons à la nécessité : on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour ; je ne sais même si je devrais t'en parler, puisqu'en t'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister, au lieu de te consoler. Juge du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre; mais, malgré ce triste état, je fais un effort sur moi ; imite-moi si tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse ; adieu, ma belle Olimpe ; je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt. Songe à dater toutes tes lettres. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Ce dimanche au soir, 10 décembre.

Je vous écris une seconde fois, ma pauvre Olimpe, pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, et pour vous gronder encore mieux ce soir, au hasard de vous demander pardon demain. Quoi ! vous voulez parler à M. L*** ? Eh ! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paraître favoriser votre retraite? Il craint votre mère, il veut ménager les excellences : vous devez vous-même craindre les uns et les autres, et ne point vous exposer d'un côté à être enfermée, et de l'autre à recevoir un affront. Lefèvre m'a rapporté que votre mère..., et que vous êtes malade. Le cœur m'a saigné à ce récit ; je suis cou-

[1] Voltaire désigne ici madame Dunoyer, qui travaillait pour les libraires de Hollande.

pable de tous vos malheurs, et quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins. C'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrins; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver dans vous-même. Songez que vos peines finiront bientôt, et tâchez du moins d'adoucir un peu la maligne férocité de votre mère; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce discours ne la touchera pas, mais il faudra qu'elle paraisse en être touchée; ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la France, ni de M. L***; surtout gardez-vous de venir à l'hôtel. Ma chère Pimpette, suivez mes conseils une fois, vous prendrez votre revanche le reste de ma vie, et je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu, mon cher cœur; nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes; mais nous nous aimons, voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir. Je ne vous demande pas votre portrait, je serais trop heureux, et je ne dois pas l'être, tandis que vous êtes malheureuse. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours; informez-moi de votre santé. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Ce mercredi soir, 13 décembre.

Je ne sais que d'hier, ma chère, que vous êtes malade; ce sont là les suites des chagrins que je vous ai causés: quoi! je suis cause de vos malheurs, et je ne puis les adoucir! Non, je n'ai jamais ressenti de douleur plus vive et plus juste; je ne sais pas quelle est votre maladie: tout augmente ma crainte; vous m'aimez, et vous ne m'écrivez point; je juge de là que vous êtes malade véritablement. Quelle triste situation pour deux amants! l'un au lit, et l'autre prisonnier. Je ne puis faire autre chose pour vous que des souhaits, en attendant votre guérison et ma liberté. Je vous prierais de vous bien porter, s'il dépendait de vous de m'accorder cette grâce; mais du moins il dépend de vous de songer à votre santé, et c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Je ne vous ai point écrit de lettre où je ne vous aie recommandé cette santé qui m'est si chère; je supporterai toutes mes peines avec joie, si vous pouvez prendre un peu le dessus sur toutes les vôtres. Mon départ est reculé encore. M. de M***, qui vient actuellement dans ma chambre, m'empêche de continuer ma lettre: adieu, ma belle maîtresse; adieu, mon cher cœur; puissiez-vous être aussi heureuse toute votre vie, que je suis malheureux actuellement! Adieu, ma chère; tâchez de m'écrire. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

La Haye, ce samedi soir, 16 décembre.

Est-il possible, ma chère maîtresse, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit, et de baiser mille fois vos belles mains, que j'arroserais de mes larmes! Je saurais du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie, car vous me laissez là-dessus dans une triste incertitude; j'aurais la consolation de vous embrasser en partant, et de vous dire adieu, jusqu'au temps où je pourrais vous voir à Paris. On vient de me dire qu'enfin c'est pour demain; je m'attends pourtant encore à quelque délai; mais, en quelque temps que je parte, vous recevrez toujours de moi une lettre, datée de Rotterdam, dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence, mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le sens. Je partirai dans de cruelles inquiétudes, que vos lettres adouciront à leur ordinaire. Je vous ai mandé, dans ma dernière lettre, que je ne m'occupais que du plaisir de penser à vous; cependant j'ai lu, hier et aujourd'hui, les *Lettres galantes* de madame D...[1]; son style m'a quelquefois fait oublier. . . . . Je suis à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit on peut être bien... J'ai été très content du premier tome, qui ôte bien du prix à ses cadets. On remarque surtout, dans les quatre derniers, un auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main, et qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage. J'ai imité l'auteur en cela, et je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B...; c'est un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop des personnes que je hais, lorsque je ne devrais parler que de celle que j'adore. Que je vous sais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère, et d'en avoir laissé le mauvais! Mais que je vous saurai bien meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement, et que vous abandonnerez un pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur! Peut-être, dans le temps que je vous parle de voyage, n'êtes-vous guère en état d'en faire; peut-être êtes-vous actuellement souffrante dans votre lit .. Qu'il vaudrait bien mieux que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle! mes tendres baisers vous en convaincraient, ma bouche serait collée sur la vôtre. Je vous demande pardon, ma belle Pimpette, de vous parler avec cette liberté; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour,

[1] Madame Dunoyer.

et nou comme un manque de respect. Ah! je n'ai plus qu'une grâce à vous demander; c'est que vous ayez soin de votre santé, et que vous m'en disiez des nouvelles. Adieu, mou cher cœur; voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de La Haye. Je vous jure une constance éternelle; vous seule pouvez me rendre heureux, et je suis trop heureux déjà quand je me remets dans l'esprit les tendres sentiments que vous avez pour moi; mou amour les mérite. Je me rends avec plaisir ce témoignage; je connais trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne: adieu, mon adorable Olimpe; adieu, ma chère: si on pouvait écrire des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lien de vous, vos précieuses lettres, où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur. Arouet.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Du fond d'un yacht, ce 19 décembre.

Je suis parti hier lundi, à huit heures du matin, avec M. de M***. Lefèvre nous accompagna jusqu'à Rotterdam, où nous prîmes un yacht qui doit nous conduire à Anvers ou à Gand. Je n'ai pu vous écrire de Rotterdam, et Lefèvre s'est chargé de vous donner de mes nouvelles; je pars sans vous voir, ma chère Pimpette, et le chagrin dont je suis rongé actuellement est aussi grand que mon amour. Je vous laisse dans la situation du monde la plus cruelle; je connais tous vos malheurs mieux que vous, et je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux; mais que nous servira le bonheur de nous aimer, sans celui de nous voir? c'est alors que je pourrais avec raison me regarder comme le plus heureux do tous les hommes. Comme j'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse. Je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution, vous en seriez cruellement punie, en restant dans le pays où vous êtes. Le desir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez me force à vous parler ainsi; quelque part que je sois, je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous; mais je mènerai une vie bien plus misérable, si la seule personne que j'aime reste dans le malheur; je crois que vous avez pris une ferme résolution que rien ne peut changer; l'honneur vous engage à quitter la Hollande: que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour! Ecrivez-moi à Paris, à mon adresse, tous les ordinaires; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont: ne manquez pas à m'envoyer, dans la première lettre que vous m'écrirez, une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami et non comme à un amant: vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs: que votre vertu y paraisse dans tout son jour sans affectation. Enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous: que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela; et si, dans cette lettre, dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime, marquez-moi, dans l'autre, tout l'amour que le mien mérite; surtout informez-moi de votre chère santé, pour laquelle je tremble; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte; et il faudra, ou que monsieur votre père soit aussi fou que M. B..., ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez; mais je me fais déjà les idées les plus agréables du monde de votre séjour à Paris. Vous seriez bien cruelle envers vous et envers moi si vous trompiez mes espérances; mais non, vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentiments; et, au regret près d'être séparé de vous pour quelque temps, je n'ai point à me plaindre. La première chose que je ferai, en arrivant à Paris, ce sera de mettre le P. Tournemine[1] dans vos intérêts, ensuite je rendrai vos lettres; je serai obligé d'expliquer à mon père le sujet de mon retour, et je me flatte qu'il ne sera pas tout à fait fâché contre moi, pourvu qu'on ne l'ait point prévenu; mais, quand je devrais encourir toute sa colère, je me croirai toujours trop heureux, lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable, et que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse; continuez-moi ces sentiments autant que je les mériterai, et vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra, je crois, par Gand, où nous devons aborder: nous avons un beau temps et un bon vent, et par-dessus cela de bon vin et de bons pâtés, do bons jambons et de bons lits. Nous ne sommes que nous deux, M. de M*** et moi, dans un grand yacht: il s'occupe à écrire, à manger, à boire, et à dormir, et moi à penser à vous: je ne vous vois point, et je vous jure que je ne m'aperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Olimpe me manque, mais je me flatte qu'elle

[1] René-Joseph de Tournemine, jésuite, né à Rennes en 1661, mort le 16 mai 1739.

ne me manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. N'allez pas prendre pourtant exemple sur moi ; ne vous affligez point, et joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt ; encore un coup écrivez-moi tous les ordinaires ; et, si vous êtes sage, brûlez mes lettres, et ne m'exposez point une seconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi ; ne vous exposez point aux fureurs de votre mère ; vous savez de quoi elle est capable. Hélas ! vous ne l'avez que trop expérimenté ; dissimulez avec elle, c'est le seul parti qu'il y a à prendre : dites, ce que j'espère que vous ne ferez jamais, dites que vous m'avez oublié ; dites que vous me haïssez, et aimez-m'en davantage ; conservez votre santé et vos bonnes intentions Plût au ciel que vous fussiez déjà à Paris : ah ! que je me récompenserais bien alors de notre cruelle séparation ! Ma chère Pimpette, vous aurez toujours en moi un véritable amant et un véritable ami ; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres, qui sont garants l'un de l'autre ! Adieu, mon adorable maîtresse ; écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma lettre, et adressez la vôtre à Paris ; surtout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci : rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire ; et, comme on se persuade ce qu'on souhaite, je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas ! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles ; réparons vite le temps perdu. Adieu, mon cher cœur ; aimez-moi autant que je vous aime : si vous m'aimez, ma lettre est bien courte. Adieu, ma chère maîtresse ; je vous estime trop pour ne vous pas aimer toujours. Arouet.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Paris, ce jeudi matin, 28 decembre.

Je suis parti de La Haye, avec M. de M***, le lundi dernier, à huit heures du matin ; nous nous embarquâmes à Rotterdam, où il me fut absolument impossible de vous écrire. Je chargeai Lefèvre de vous instruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'Anvers, où j'attendais une de vos lettres, nous primes celle de Gand. Je mis donc à Gand une lettre pour vous à la poste, à l'adresse de madame Santoc de Maisan. J'arrivai à Paris la veille de Noël. La première chose que j'ai faite, a été de voir le P. Tournemine. Ce jésuite m'avait écrit à La Haye, le jour que j'en partis : il fait agir pour vous monsieur l'évêque d'Évreux [1], votre parent ; je lui ai remis entre les mains vos trois lettres, et on dispose actuellement monsieur votre père à vous revoir bientôt : voilà ce que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis-je arrivé à Paris, que j'ai appris que M. L*** avait écrit à mon père, contre moi, une lettre sanglante ; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites, et qu'enfin mon père a une lettre de cachet, pour me faire enfermer ; je n'ose me montrer : j'ai fait parler à mon père. Tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles ; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout, depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; je ne sais si vous vivez, et si vous ne vivez point bien malheureusement : je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père, et que votre lettre n'ait été ouverte par lui. Dans de si cruelles circonstances je ne dois point me présenter à messieurs vos parents ; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en France, et c'est actuellement le P. Tournemine qui est entièrement chargé de votre affaire. Vous voyez à présent que je suis dans le comble du malheur, et qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous. Vous voyez, d'un autre côté, qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse ; vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de monsieur votre père ; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec madame Constantin ; il vous sera aisé de vous faire chérir de toute votre famille, et de gagner entièrement l'amitié de monsieur votre père, et de vous faire à Paris un sort heureux. Vous m'aimez, ma chère Olimpe, vous savez combien je vous aime ; certainement ma tendresse mérite du retour. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être ; je me suis plongé, pour vous rendre heureuse, dans le plus grand des malheurs : vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes ; pour cela revenez en France, rendez-vous heureuse vous-même, alors je me croirai bien récompensé. Je pourrai, en un jour, me raccommoder entièrement avec mon père ; alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir. Je me représente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins, et comme le commencement d'une vie douce et aimable, telle que vous devez la mener à Paris. Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Dans le triste état où je suis, vous seule pouvez me faire aimer la vie :

[1] M. Le Normant

mais, hélas! je parle ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi; je crains tout pour votre santé, je crains tout de votre mère : je me forme là-dessus des idées affreuses. Au nom de Dieu, éclaircissez-moi : mais, hélas! je crains même que vous ne receviez point ma lettre. Ah! que je suis malheureux, mon cher cœur, et que mon cœur est livré à une profonde et juste tristesse! Peut-être m'avez-vous écrit à Anvers ou à Bruxelles; peut-être m'avez-vous écrit à Paris; mais enfin depuis trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles. Écrivez-moi tout le plus tôt que vous pourrez à M. Dutilli, rue Maubuée, à la Rose rouge. Écrivez-moi une lettre bien longue, qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien malheureux, mais nous nous aimons; une tendresse mutuelle est une consolation bien douce; jamais amour ne fut égal au mien, parce que personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée. Si mon sincère attachement peut vous consoler, je suis consolé moi-même. Une foule de réflexions se présente à mon esprit; je ne puis les mettre sur le papier : la tristesse, la crainte, et l'amour, m'agitent violemment; mais j'en reviens toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, et cela me sert beaucoup à me faire supporter mes chagrins. Je me suis fait un vrai devoir de vous aimer; je remplirai ce devoir toute ma vie : vous n'aurez jamais assez de cruauté pour m'abandonner. Ma chère Pimpette, ma belle maîtresse, mon cher cœur, écrivez-moi bientôt, ou plutôt sur-le-champ : dès que j'aurai vu votre lettre, je vous manderai mon sort. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai; je suis dans une incertitude affreuse sur tout; je sais seulement que je vous aime. Ah! quand pourrai-je vous embrasser, mon cher cœur? AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Paris, 2 janvier 1714.

Depuis que je suis à Paris, j'ai été moi-même à la grande poste tous les jours, afin de retirer vos lettres, que je craignais qui ne tombassent entre les mains de mon père. Enfin je viens d'en recevoir une, ce mardi au soir, 2 janvier : elle est datée de La Haye, du 28 décembre, et j'y fais réponse sur-le-champ. J'ai baisé mille fois cette lettre, quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour; il suffit qu'elle vienne de vous pour qu'elle me soit infiniment chère : je vous prouverai pourtant, par ma réponse, que je ne suis pas si poli que vous le dites; je ne vous appellerai point madame, comme vous m'appelez monsieur; je ne puis que vous nommer ma chère : et si vous vous plaignez de mon peu de politesse, vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour. Comment pouvez-vous soupçonner cet amour, qui ne finira qu'avec moi? et comment pouvez-vous me reprocher ma négligence? Ce serait bien à moi à vous gronder, puisque aussi bien je renonce à la politesse, ou plutôt je suis bien malheureux que vous n'ayez pas reçu deux lettres que je vous écrivis, l'une de Gand et l'autre de Paris. Ne seriez-vous point vous-même assez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres? Si vous les avez vues, vous condamnerez bien vos reproches et vos soupçons; vous y aurez lu que je suis plus malheureux que vous, et que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Vous aurez appris que M. Ch. [1].... écrivit à mon père, déjà irrité contre moi, une lettre telle qu'il n'en écrirait point contre un scélérat. J'arrivai à Paris dans le temps que, sur la foi de cette lettre, mon père avait obtenu une lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir déshérité. Je me suis caché pendant quelques jours, jusqu'à ce que mes amis l'aient un peu apaisé, c'est-à-dire l'aient engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux Iles, avec du pain et de l'eau : voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui, sans avoir pu même le voir. J'ai employé les moments où j'ai pu me montrer en ville à voir le P. Tournemine et je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé. Il engage l'évêque d'Évreux dans vos intérêts. Pour moi, je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous connais; cela gâterait tout, et vous savez que votre intérêt seul me fait agir. Je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à La Haye; c'est cette imprudence qui sera cause de bien des maux : mais enfin cette faute est faite, et l'excuse peut seule la réparer. Je vous ai déjà dit, dans mes lettres, que la consolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins; nous avons l'un et l'autre trop besoin de consolation, pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous serons plus heureux, c'est-à-dire où nous pourrons nous voir; cédons à la nécessité, et écrivons-nous bien régulièrement, vous à M. Dutilli, rue Maubuée, à la Rose rouge, et moi à madame Bonnet. Je vous donnerai peut-être bientôt une autre adresse pour moi, car je crois que je partirai incessamment pour Brest; ne laissez pas pourtant de m'écrire à Paris; mandez-moi les moindres particularités qui vous re-

[1] C'est sans doute Castagnier ou Castagnère, marquis de Chateauneuf, frère de François de Castagnier, abbé de Chateauneuf et parrain de Voltaire. CL.

gardent; mandez-moi vos sentiments surtout, et soyez persuadée que je vous aimerai toujours, ou je serai le plus malheureux de tous les hommes. Vous savez bien, ma chère Olimpe, que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche et leur vanité : regardez-moi comme un amant, mais regardez-moi comme un ami véritable; ce mot renferme tout. L'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur : si vous me croyez, je vous demande, pour prix de ma tendresse, une lettre de huit pages écrites menu; j'oubliais à vous dire que les deux que vous n'avez point reçues sont à l'adresse de madame Santoc de Maisau, à La Haye. Récrivez-moi sur-le-champ, afin que si vous avez quelques ordres à me donner, votre lettre me trouve encore à Paris prêt à les exécuter : je me réserve, comme vous, à vous mander certaines choses lorsque j'aurai reçu votre réponse. Adieu, ma belle maîtresse; aimez un peu un malheureux amant, qui voudrait donner sa vie pour vous rendre heureuse; adieu, mon cœur. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

A Paris, ce 20 janvier.

J'ai reçu, ma chère Olimpe, votre lettre du 1er de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie. Il ne me manquait plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur; et comme un mal ne vient jamais seul, les embarras où je me suis trouvé m'ont privé du plaisir de vous écrire, la semaine passée. Vous me demanderez quel est cet embarras; c'était de faire ce que vous m'avez conseillé. Je me suis mis en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine, et je crois par-là regagner son amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prières, puisque j'obéis si bien à vos ordres. Me voilà fixé à Paris pour long-temps : est-il possible que j'y serai sans vous? Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction, et je crois que vous en êtes bien persuadée; songez par combien de raisons la Hollande doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille à Paris n'est-elle pas préférable à la compagnie de madame votre mère? et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à La Haye? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action; mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne, lorsqu'on y trouve son compte. Croyez-moi, vous méritez d'être heureuse, vous êtes faite pour briller partout; on ne brille point sans biens, et on ne vous blâmera jamais lorsque vous jouirez d'une bonne fortune, et vos calomniateurs vous respecteront alors; enfin vous m'aimez, et je ne serais pas retourné en France, si je n'avais cru que vous me suivriez bientôt; vous me l'avez promis, et vous, qui avez de si beaux sentiments, vous ne trahirez pas vos promesses. Vous n'avez qu'un moyen pour revenir : M. Le Normant, évêque d'Évreux, est, je crois, votre cousin; écrivez-lui, et que la religion et l'amitié pour votre famille soient vos deux motifs auprès de lui; insistez surtout sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et que, étant ministre du Seigneur, et votre parent, il doit, par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour; conjurez-le d'engager monsieur votre père dans un dessein si juste; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller : ne manquez pas à le nommer *monseigneur*. Vous pouvez adresser votre lettre *à monseigneur l'évêque d'Évreux, à Évreux, en Normandie;* je vous manderai le succès de la lettre, que je saurai par le P. Tournemine. Que je serais heureux, si, après tant de traverses, nous pouvions nous revoir à Paris! le plaisir de vous voir réparerait mes malheurs; et si ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes sûre d'être consolée. En vérité, ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que vous avez souffert; et j'avoue que vous avez besoin de consolation : que ne puis-je vous en donner, en vous disant que je vous aimerai toute ma vie! Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'évêque d'Évreux, et cela le plus tôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie, et écrivez-moi, à M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur au châtelet, rue Pavée-Saint-Bernard. Adieu, ma chère Pimpette; vous savez que je vous aimerai toujours. AROUET.

A MADEMOISELLE DUNOYER.

Paris, le 10 février.

Ma chère Pimpette, toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes lettres; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut faire sur moi; et, comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore. Éclaircissez-moi donc de deux choses : l'une, si vous avez reçu mes deux dernières lettres, et

si je suis encore dans votre cœur : mandez-moi surtout si vous avez reçu ma dernière, que je vous écrivis le 20 janvier, dans laquelle il était parlé de l'évêque d'Évreux, et d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms; mandez-moi quelque chose de certain par votre réponse à cette lettre; surtout instruisez-moi, je vous conjure, de l'état de votre santé et de vos affaires; adressez votre lettre à M. le chevalier de Saint-Fort, chez M. Alain, près les degrés de la place Maubert. Que votre lettre soit plus longue que la mienne; je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages, que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. AROUET.

A. M. D***,

AU SUJET DU PRIX DE POÉSIE DONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN L'ANNÉE 1714.

MONSIEUR,

Vous connaissez le pauvre Du Jarri; c'est un de ces poëtes de profession qu'on rencontre partout, et qu'on ne voudrait voir nulle part; nous l'appelons communément le gazetier du Parnasse. Il est parasite, afin qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue un bel esprit du temps; et il paie, dans un bon repas, son écot par de mauvais vers, soit de sa façon, soit de celle de ses confrères les poëtes médiocres. Il nous montra, ces jours passés, un poëme imprimé, où on voyait à la première page ces mots écrits; *A l'immortalité*. C'est la devise de l'académie française, nous dit-il; la pièce n'est pas pourtant de l'académie, mais elle l'a adoptée; et si ces messieurs l'avaient composée, ils ne s'y seraient jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que l'académie donne tous les deux ans un prix de poésie, et par là immortalise un homme tous les deux ans; vous voyez entre mes mains l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh! que l'auteur de ce poëme est heureux! Il y a quarante ans qu'il compose sans être connu du public; à présent le voilà, pour un petit poëme, associé à toute la réputation de l'académie. Mais, lui dis-je, n'arrive-t-il jamais qu'un auteur déclaré immortel par les quarante soit mis au rang des Cotins par le public, qui est juge en dernier ressort? Cela ne se peut, me répondit mon poëte, car l'académie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France, et on n'appelle jamais de ses décisions. J'ai de bonnes preuves, dit alors un de mes amis, qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infaillible. Du reste, *le Cid* et le *Dictionnaire de Furetière* se sont soutenus contre l'académie; et il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons.

Pour réponse à toutes ces railleries, mon homme lut à haute voix, *Poëme chrétien qui a remporté le prix, par M. l'abbé Du Jarri*. Il faut, avant de commencer, lui dis-je, que nous sachions ce que c'est que M. l'abbé Du Jarri, le sujet de son poëme, et en quoi le prix consiste. Il satisfit ainsi à mes questions.

Autrefois M. l'abbé Du Jarri a fait imprimer plusieurs oraisons funèbres et quelques sermons; à présent il fait mettre sous la presse un volume de ses poésies, et il est à croire qu'il est aussi bon poëte que grand orateur. Le sujet de son poëme est la louange du roi, *à l'occasion du nouveau chœur de Notre-Dame, construit par Louis XIV, et promis par Louis XIII*. Le prix est un beau groupe de bronze, où l'on voit un assemblage merveilleux du fabuleux et du sacré, car la Renommée y paraît auprès de la Religion, et la Piété y est appuyée sur un Génie. Au reste les rivaux de M. l'abbé Du Jarri étaient des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans; M. l'abbé en a soixante et cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand préambule, il toussa, et nous lut d'un ton plein d'emphase le merveilleux poëme que je vous envoie.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE [1].

1715.

J'ai vu, madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert, qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la Duclos [2] ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoie; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très mauvaises pièces jouées par de très mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de Mont-

1 Magdeleine de Carvoisin d'Achi, d'une maison très distinguée de Picardie, épousa Jacques-Louis Vallon, marquis de Mimeure, reçu à l'académie française en 1707, mort en 1719. Elle mourut quelques années après lui. Elle fut intimement liée avec Voltaire, et vivait encore en 1724.

2 Anna-Maria Chateauneuf, née à Paris en 1664, quitta son nom véritable pour prendre celui de Duclos, sous lequel sa grand mère avait joué autrefois. Après des débuts à l'Opera qui ne furent point heureux, mademoiselle Duclos entra au Théâtre-Français, où elle joua pendant quarante ans avec succès. Elle mourut en 1748.

brun [1] récite très joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du *Misanthrope* avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de *l'Important* [2], car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'Opéra *Zéphyre et Flore* [3]. On imprime *l'Anti-Homère* de Terrasson, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galants de l'abbé Du Jarri. Jugez, madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander : c'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de Mimeure et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout à fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*OEdipe*. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de Mimeure et à vous une obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence tout entière;

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de Mimeure, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

A. M. L'ABBE DE CHAULIEU.

De Sulli, 20 juin 1716.

Monsieur, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le Grand-Prieur et vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussi. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à *M. le Régent;* et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne!

Je ne puis vous en dire davantage, car cela me saisit. Je suis, avec une reconnaissance infinie, etc....

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sulli, 15 juillet 1716.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous, le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos vers et par votre exemple;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des dieux.

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle [1] a demeuré, c'est-à-dire s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais, comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé;

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.

[1] Probablement la sœur ou la belle-sœur de madame de Montbrun-Villefranche, à qui Voltaire adressa une épître.
[2] Comédie de Brueys, jouée en 1693, reprise le 8 juillet 1715.
[3] Tragédie-opéra de Duboulai, musique des fils de Lulli (Jean-Louis, et Louis), représentée en 1688, et reprise en 1715. K.

[1] Chapelle était un homme d'un génie facile et libertin; il buvait beaucoup, ce qui était le vice de son temps; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé et enfin à son esprit.

Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère :
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
« Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Sémélé.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle. »
Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi [a] dans sa poche;
Il s'appuyait sur Bachaumont,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce *Voyage*.
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressait, je vous le rimerais: Ce Bachaumont n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du *Voyage*, et, entre autres,

Sous ce berceau qu'Amour exprès...

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulants,
De la nature heureux enfants,
Où l'art ne trouve rien à dire.
« L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien. »

A M. LE DUC DE BRANCAS [1].

Sulli, 1716.

Monsieur le duc, je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infâmes, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une *Épître* [2] en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent. Si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces moments qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poésie ne vous en plait pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que, dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux-arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leur patron à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs, et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa mollesse,
Sa main légère, entre Horace et Maron,
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme La Fare il chantait la paresse.

[a] Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives; et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait sa leçon au maître-d'hôtel.

[1] Louis-Antoine de Brancas-Villars, né en 1682, aïeul du comte de Lauraguais, à qui Voltaire dédia l'*Écossaise*.
[2] L'épître à monseigneur le Régent.

Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici t'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, M. le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien! Pour moi, la seule grâce que je vous demande est celle de vous voir.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ [1].

A Sulli, 20 juillet.

Monsieur, je ne sais si vous vous souviendrez de moi, après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile : mais de me dire votre sentiment sur l'*Épître* que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et, si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me fesiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alambic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmants
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hippocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et, si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le-moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de Sulli [2] que je vous aie écrit; enfin, que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, etc.

[1] Louis-Bernin de Valentiné, marquis d'Ussé, gendre du maréchal de Vauban, mais veuf dès novembre 1713.

[2] Maximilien-Henri de Béthune, duc de Sulli, duc et pair en 1713, mort en 1729. Son château de Sulli-sur-Loire est à cinq lieues de Gien.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sulli, 1716.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps,
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages
Qui, rimants, chassants, dispotants
Sur les bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sulli, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sulli est le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sulli-sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois, dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux. Madame de La Vrillière, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instruments, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette; on assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont [1].

Après tous les plaisirs que j'ai à Sulli, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de La Vrillière.

Je vous demande en grâce, madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'Ussé, après avoir passé quelque temps à Preuilli, chez M. le baron de Breteuil; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, madame, comme l'an

[1] Voyez, à la date de 1718, dans les *Poésies mêlées*, le triple madrigal intitulé : *Nuit blanche de Sulli*.

passé. Songez que vous écrivîtes à Roi, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; sinon je crois que, malgré les ordres du Régent, j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, etc.

A M. L'ABBE DE BUSSI [1].

De Sulli, 1716.

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchants qu'on le publie;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*
Que de simples voluptueux,
Contents de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poés
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des dieux
Jette une pointe d'ambroisie

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poètes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver; du moins je resterai à Sulli après le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Église, et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *Tracasserie?*
Évitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'Imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le Courroux étourdi la guide,
L'Embarras, le Soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
De faux rapports l'Erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'Amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais!
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!
Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance, de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faus détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amants s'écoule!
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur que rien ne traverse
Partagent la chère moitié;
Et dans une paisible ivresse
Ce couple avec délicatesse
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse.

Voilà, monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont je vous parle? M. l'abbé Courtin dit que c'est chez madame de Charost. En quelque endroit que ce soit, n'importe, pourvu que j'aie l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence,
Galant prieur de Trigolet,
Très aimable et très frivolet:
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la Constance.
Les Grâces avec complaisance
Vous suivront en petit collet;
Et moi, leur serviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence
En faisant des pas de ballet.

En attendant, je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé Courtin, qui me laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri et

[1] Michel-Celse-Roger de Rabutin, comte de Bussi, nommé évêque de Luçon en octobre 1723; reçu à l'académie française en mars 1732; mort le 3 novembre 1736. Second fils de Bussi-Rabutin, cousin de madame de Sévign·

de sa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délasser dans votre royaume, une lettre à M. le Grand-Prieur, et la réponse de l'Anacréon [1] du Temple. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris.

A M. LE PRINCE DE VENDOME [2].

1716.

De Sulli, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différents.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front, respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galants
Donne une jeunesse éternelle.

L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec, et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les Chapelle, les Desbarreaux, les Hamilton, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

[1] L'abbé de Chaulieu.
[2] C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ses amis, fils d'un conseiller-d'état, et homme de lettres. Il était tel qu'on la dépeint ici.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le dieu du mystère [1],
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureusement ce dieu n'était pas à Sulli; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et madame de...: sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les jeux voltigeant sur vos traces;
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'Imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la Volupté
Entre les bras de la Folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins
Que les Amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits;
Nous ne sommes point beaux-esprits:
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant

[1] Ces vers sont reproduits, avec quelques variantes, dans le chant XI de *la Pucelle*

Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre Temple réside[a].
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'est le vôtre, et vous m'avouerez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

A M***.

1717.

Jouissez, monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je sois exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination;

Et, par mon démon lutiné,
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé[1]
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois
De Sulli, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée; je ne suis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

[a] L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers.

[1] Alexandre Lainé ou Lainez, poète français, dont Voltaire fait mention dans le catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux,
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sulli;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poète Roi;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire

Que tout Paris est enchanté
Des attraits de la nouveauté;
Que son goût délicat préfère
L'enjouement agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin,
Au pesant et fade Molière.

A M. DE LA FAIE.

1718.

La Faie, ami de tout le monde,
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe et l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre luth tendre et galant,
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent[1].

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de La Motte, et puis je me dis tout bas: « Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien? » Le moment d'après, c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et

[1] La dame Laurent tenait son établissement rue Dauphine: il est assez connu par les fameux couplets attribués à J.-B. Rousseau.

je me dis : « Garde-toi d'en faire autant. » Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau ; cela éveille mon odorat : je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic, une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide, une ode à M. Duché fort au-dessous de tout cela ; mais, ce qui me révolte et ce qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à Marot, où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé : il reproche à l'un sa prison ; à l'autre, sa vieillesse : il appelle celui-ci athée; celui-là, maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux, quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant ; mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et tient, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de Crébillon, il dise qu'il *vient de sa griffe Apollon molester?*

Quels vers que ceux-ci :

« Ce rimeur si sucré
« Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
« Plus qu'aloès ni jus de coloquinte! »

Épître à Cl. Marot.

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre :

« . . . . et quid facundia posset,
« Tum patuit. . . . . »

OVID., *Métam.*, XIII, v. 382.

Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motte et Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup, et il ne travaille pas assez ses vers ; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point serait de trouver un poëte qui pensât comme La Motte, et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend); mais

« Pauci, quos æquus amavit
« Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
« Dis geniti, potuere. . . . . »

Æn., VI, 129.

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici [1]. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui ;

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être :
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne l'ont pas déjà fait connaître!
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui, depuis cinq ou six ans,
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.
Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au parterre,
Au *Capricieux* [a] de Rousseau :
C'est là sa demeure ordinaire.

Au reste je suis charmé que vous ne partiez pas si tôt pour Gênes [2]; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point : ne ressemblez pas à ces politiques errants qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays, pour avoir eu le plaisir de dire : *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, RÉGENT.

1718.

MONSEIGNEUR,

Faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une

[1] A Sulli-sur-Loire, lieu de son exil.
[a] Mauvaise pièce de Rousseau qu'on voulait mettre au théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions
[2] M. de La Faye était nommé envoyé extraordinaire à Gênes.

année de Bastille? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde.

Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie [1] qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poëme épique [2] sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries, VOLTAIRE.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

1719.

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis, que pour aller à Sulli; mais M. le duc et madame la duchesse de Sulli vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars; mais on ne m'y fera point perdre mon repos [3]. Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne; et le poëme de Henri IV et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentiments vifs que je me connaisse.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

1719.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds par avance que, si je remporte la victoire, je n'en serai pas fort enorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'est actuellement le seul remède dont j'aie besoin; car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars [1], je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Écrivez-moi, au plus tôt, comment vous vous portez.

A M. DE GENONVILLE [2].

1719.

Ami, que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare;
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agréments divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjouement, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde :

[1] *Œdipe*.

[2] Croiriez-vous, dit Frédéric II, que ce fut à la Bastille même que le jeune poëte composa les deux premiers chants de *la Henriade*?

[3] Allusion à la passion violente qu'il venait d'avoir pour Jeanne-Angélique Roque de Varangeville, mariée au maréchal de Villars, en 1702. Voltaire ne commença à connaître cette dame que dans la seconde quinzaine de novembre 1718, après l'une des premières représentations d'*Œdipe*. Il conserva pour elle beaucoup d'attachement et de respect, quoiqu'elle fût devenue très dévote. Il la qualifie d'*aimable sainte*, de *sainte duchesse*, dans sa lettre du 1er février 1743 à Moncrif, et dans quelques autres de 1745 et de 1746. CL.

[1] Château à trois quarts de lieue de Melun. Il a successivement porté les noms de Vaux-Fouquet, Vaux-Villars, et Vaux-Praslin, ayant appartenu au surintendant Fouquet, au maréchal de Villars, et au duc de Choiseul-Praslin, l'un des correspondants de Voltaire. CL.

[2] Conseiller au parlement de Paris, mort vers 1720.

Votre épître [1] a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Lass est-il un dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain Écossais malin,
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volants écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chattemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars, 1719.

Auriez-vous, madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si longtemps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel, où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de La Feuillade [2]. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et, si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce, que je ne peux m'en taire, surtout avec vous, pour qui vous savez que je pense comme pour M. le duc de La Feuillade, et qui devez sûrement l'estimer, par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie de château en château; et, si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Lass a eues avec le peuple de Paris ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous, lorsqu'on me parle des affaires présentes; et, dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez; mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agréments de l'esprit. Mais, si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela; et franchement ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme [1] n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi, où je perds mon bon uel. Le petit Génonville m'a écrit une lettre en vers qui est très jolie : je lui ai fait réponse [2], mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, juin 1721.

Les dames qui sont à Villars, monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; et, comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

[1] Celle dont il est question vers la fin de la lettre suivante. Cl.
[2] Louis d'Aubusson, duc de La Feuillade, né en 1673, maréchal de France en 1724, mort en janvier 1725. Cl.

[1] *La Henriade*.
[2] Voir la lettre précédente.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux :
Nous prenons Vénus pour Mercure
Car vous saurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers [a]
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?

Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De l'abstraite philosophie,
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

A M. THIERIOT [1].

1721.

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de Sulli pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de Fontenelle, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poète et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir, pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire en ma faveur ce qu'Esdras fit pour l'Écriture sainte, c'est-à-dire d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéraments est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. THIERIOT.

1721.

J'irai à Châtenai, mon cher Thieriot, de dimanche en huit. Si vous êtes de ces héros qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux caprices de l'amour, vous viendrez m'y voir. J'ai retrouvé

[a] Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleury disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très belles recherches sur l'histoire de France.

[1] Ce fut chez le procureur Alain, en 1714, que le goût de la littérature et des spectacles commença à lier Voltaire avec Thieriot. La véritable orthographe de son nom est Thieriot et non Thieriot. Voltaire écrivait toujours Tiriot. Né en 1696, mort en novembre 1772 Cl.

votre livre vert; Génonville vous l'avait escamoté. Renvoyez-moi ma lettre à M. de Fontenelle, et ses réponses. Tout cela ne vaut pas grand'chose; mais il y a dans le monde des sots qui les trouveront bonnes : ce n'est ni vous ni moi. Adieu. J'ai été saigné de mon ordonnance : je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoyez-moi vite les papiers que je vous demande. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

A Blois, 2 janvier 1722.

Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord Bolingbrocke et chez madame de Villette. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton; il aime la poésie anglaise, la française, et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies.

Après le portrait que je vous fais de milord Bolingbrocke, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est, M. de Canillac le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé, où je compte trouver une épître de vous. Je suis très malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'âme : je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

A M. J.-B. ROUSSEAU.

23 janvier.

M. le baron de Breteuil m'a appris, monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poëme de Henri IV ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV, dans le premier chant, s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus, et nos vices, y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesses que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot; votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que, si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris, pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu, dans mon sixième chant, un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. Saint Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit saint Louis :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de La Motte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de Sulli m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos Français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des La Motte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

AU CARDINAL DUBOIS.

28 mai 1722.

Monseigneur,

J'envoie à votre éminence un petit mémoire de ce que j'ai pu déterrer touchant le *Juif* dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si votre éminence juge la chose importante, oserai-je vous représenter qu'un Juif, n'étant d'aucun pays que de celui où il gagne de l'argent, peut aussi bien trahir le roi pour l'empereur que l'empereur pour le roi?

Je suis fort trompé, ou ce Juif pourra aisément me donner son chiffre avec Willar, et me donner des lettres pour lui.

Je peux, plus aisément que personne au monde, passer en Allemagne sous le prétexte d'y voir Rousseau, à qui j'ai écrit il y a deux mois [1] que j'avais envie d'aller montrer mon poëme au prince Eugène et à lui. J'ai même des lettres du prince Eugène, dans l'une desquelles il me fait l'honneur de me dire qu'il serait bien aise de me voir. Si ces considérations pouvaient engager votre éminence à m'employer à quelque chose, je la supplie de croire qu'elle ne serait pas mécontente de moi, et que j'aurais une reconnaissance éternelle de m'avoir permis de la servir.

Je suis, avec un profond respect, de votre éminence, le très humble, etc. Voltaire.

[1] Voir la lettre précédente.

MÉMOIRE TOUCHANT SALOMON LÉVI.

Salomon Lévi, Juif, natif de Metz, fut d'abord employé par M. de Chamillart; il passa chez les ennemis avec la facilité qu'ont les Juifs d'être admis et d'être chassés partout. Il eut l'adresse de se faire munitionnaire de l'armée impériale en Italie; il donnait de là tous les avis nécessaires à M. le maréchal de Villeroi; ce qui ne l'empêcha pas d'être pris dans Crémone.

Depuis, étant dans Vienne, il eut des correspondances avec le maréchal de Villars.

Il eut ordre de M. de Torci, en 1715, de suivre milord Marlborough, qui était passé en Allemagne pour empêcher la paix, et il rendit un compte exact de ses démarches.

Il fut envoyé secrètement par M. Le Blanc à Siertz, il y a dix-huit mois, pour une affaire prétendue d'état, qui se trouva être une billevesée.

A l'égard de ses liaisons avec Willar, secrétaire du cabinet de l'empereur, Salomon Lévi prétend que Willar ne lui a jamais rien découvert que comme à un homme attaché aux intérêts de l'empire, comme étant frère d'un autre Lévi employé en Lorraine et très connu.

Cependant il n'est pas vraisemblable que Willar, qui recevait de l'argent de Salomon Lévi pour apprendre le secret de son maître aux Lorrains, n'en eût pas reçu très volontiers pour en apprendre autant aux Français.

Salomon Lévi, dit-on, a pensé être pendu plusieurs fois, ce qui est bien plus vraisemblable.

Il a correspondance avec la compagnie comme sous-secrétaire de Willar.

Il compte faire des liaisons avec Oppenhemer et Vertembourg, munitionnaires de l'empereur, parce qu'ils sont tous deux Juifs comme lui.

Willar vient d'écrire une lettre à Salomon, qui exige une réponse prompte, attendu ces paroles de la lettre: « Donnez-moi un rendez-vous, tandis que nous sommes encore libres. »

Salomon Lévi est actuellement caché dans Paris pour une affaire particulière avec un autre fripon nommé Ramban de Saint-Maur. Cette affaire est au châtelet, et n'intéresse en rien la cour.

A M. LE CARDINAL DUBOIS [1].

De Cambrai, juillet.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,

[1] Cette lettre est de 1722. Elle a été imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe parfois,
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monseigneur, d'un homme qui n'a, en vérité, d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

A M. THIERIOT.

A Bruxelles, 11 septembre.

Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié, et non pas de l'asservissement; et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très mal de faire, et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais à Versailles, où il était. En voilà assez sur cet article. Je vous prie toujours très instamment de m'envoyer le poëme de *la Grâce*, et de n'en rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à La Haye, chez madame Rupelmonde; j'y serai dans trois ou quatre jours.

A l'égard de l'homme aux menottes [1], je compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sulli. Comme Sulli est à cinq lieues de Gien, je serai là très à portée de faire happer le coquin, et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois; mais mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas quitte de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi.

Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées.

COIPEL [2].

A la tête du poëme, Henri IV, au naturel, sur un trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de France :

« Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem. »
Æn., XII, v. 435.

GALLOCHE [3].

Ier chant. Une armée en bataille, Henri III et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; des soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

GALLOCHE.

IIe chant. Une foule d'assassins et de mourants; un moine en capuchon, un prêtre en surplis, portant des croix et des épées; l'amiral de Coligny qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine-mère, et toute la famille royale, sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

DETROI [4].

IIIe chant. Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

[1] Cet homme aux menottes était un nommé Beauregard, que Voltaire poursuivait criminellement pour en avoir été maltraité sur le pont de Sèvres.

[2] Charles-Antoine Coipel, premier peintre du roi, par faveur, poëte tragique et comique oublié. Mort le 14 juin 1752. C'est lui que Voltaire appella *notre ami Coypel*, dans une de ses épigrammes. CL.

[3] Louis Galloche, autre peintre assez estimé, mort en 1761.

[4] Jean-François Detroi, peintre, mort à Rome, en 1752.

GALLOCHE.

IVe chant. Le château de la Bastille, dont la porte est ouverte ; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons.

DETROI.

Ve chant. Jacques Clément, à genoux devant Henri III, lui perce le ventre d'un poignard ; dans le lointain, Henri IV, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

COIPEL.

VIe chant. Henri IV armé, endormi au milieu du camp ; saint Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri IV, et lui montrant un palais ouvert ; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

DETROI.

VIIe chant. Une mêlée, au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer ; plus loin, Henri IV entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

COIPEL.

VIIIe chant. L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs ; des nymphes et des furies autour de lui ; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpents, parlant à l'Amour qui l'écoute en souriant ; plus loin, un jardin où on voit deux amants couchés sous un berceau ; derrière eux, un guerrier qui paraît plein d'indignation.

GALLOCHE.

IXe chant. Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés, et qui ressemblent à des ombres ; une divinité brillante qui conduit Henri IV par la main ; les portes de Paris par terre ; le peuple à genoux dans les rues.

Ayez la charité de charger Coipel de trois dessins, et Detroi, de quatre. Je chargerai du reste Picard [1], que je crois à La Haye. Ayez la bonté de me mander les estampes que Detroi et Coipel auront choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire.

On m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : on vient de me mener dans le plus beau b..... de la ville, et voici les vers que j'y ai faits :

L'Amour, au détour d'une rue
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans ce bouge écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe; elle était belle, et fraîche, et fort dodue.
La nymphe avec lubricité
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agréments sans fard.
L'Amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art.

[1] Bernard Picard, Français réfugié en Hollande, dessinateur et graveur fameux, est né en 1673 ; il mourut à Amsterdam en 1733.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES [1].

Paris, septembre.

J'arrivai hier à Paris, et logeai chez le baigneur, où je suis encore ; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement ; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plus tôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans ; c'est ce qui fait que j'irai très volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes que par mon doreur et par mon ébéniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A La Haye, 7 octobre.

Votre lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à La Haye. De tous les plaisirs du monde je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à La Haye pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que La Haye, quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux, et des arbres verts, c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a

[1] Marguerite-Madelène du Moutier, mariée à Gilles-Henri Maignard, marquis de Bernières, et président à mortier au parlement de Rouen.

à La Haye plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais, en revanche, je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raison. Je m'accoutume tout à fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère mon engagement de venir vous trouver à la Rivière [1], si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très respectueux, etc.

A M. THIERIOT.

Au Bruel.

J'arrive au Bruel, et j'en pars. Tandis qu'on me botte, je vous écris. J'ai lu, à Orléans, la réponse [2] à l'abbé Houteville, qui me paraît bien plus écrite contre la religion que contre cet abbé. Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître.

Je vous prie de faire imprimer et distribuer le projet en question, et de délivrer des souscriptions aux libraires. Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure [3], et de hâter le pinceau de Coipel, par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez.

Je rôde, dans la Sologne, à la piste de l'homme en question [4]. Cependant j'ai chargé Demoulin [5] de poursuivre criminellement l'affaire, afin que, si je ne puis avoir raison par moi-même, la justice me la fasse. On me mande que M. le garde des sceaux [6] est fort malade. Il me rend service dans mon affaire; vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mon étoile lui portera malheur.

Souvenez-vous que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'achète un cheval, j'ai une selle; j'ai peur d'arriver avec ma selle, sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle, qui prenait des bottes pour aller par le coche. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

Je pars du Bruel; je vais passer un jour à la Source, chez milord Bolingbrocke, et de là à Ussé, en poste. Faites en sorte, mon cher ami, que j'y trouve une lettre de vous, qui m'apprenne que les Pâris vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très surpris qu'on vous ait préféré, comme vous me le dites, un fils de m.... Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent qu'aux enfants de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part, j'écrirai une épître chagrine aux Pâris, s'ils ne vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal Dubois est fort raisonnable. Je m'occupe à présent à adoucir dans mon poëme les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir le privilége en France; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci, et que les souscripteurs n'ont rien à craindre.

Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si Coipel tarde trop, je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Je viens de corriger, dans le premier chant, un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que, lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait, pour l'y engager. Tout ce dialogue fesait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous; cela est, à mon gré, bien plus épique [1]. Voilà un beau sujet pour la première vignette; mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de morceaux dans les autres chants, surtout dans le quatrième. Je m'occupe un peu, dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentiments que j'ai pour vous.

[1] La Rivière-Bourdel, château qu'on voit encore, dans la commune de Quevillon, à environ trois lieues de Rouen, au-dessous de cette ville, sur la rive droite de la Seine. Il appartenait à madame de Bernieres. Cl.

[2] L'ouvrage de l'abbé Houteville avait pour titre: *La Religion prouvée par les faits*. La réponse dont parle Voltaire était de l'abbé Desfontaines.

[3] Ce projet de souscription concernait *la Henriade*.

[4] Beauregard.

[5] Demoulin, homme d'affaires de Voltaire

[6] Fleuriau d'Armenonville, disgracié en 1727, mort en 1728.

[1] Voltaire a supprimé depuis cette résistance de Henri et cette apparition de son démon tutélaire.

A M. THIERIOT.

A Ussé [1], ce 5 décembre.

En arrivant à Ussé, j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque dans le moment j'ai reçu votre lettre datée du 3. La conversation de G... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir. Vous saurez que, dans le marché que j'ai fait avec Levier, à la Haye, j'ai stipulé expressément que je me réservais le droit de faire imprimer mon poëme partout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que, supposé que l'ouvrage pût se débiter en France, je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait, avec le nom du libraire de la Haye. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande, afin de ne point effaroucher les souscripteurs, selon les idées que j'ai toujours eues sur cela, et qui ont été invariables.

Quel démenti aurai-je donc? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande, et sera débité en France? quel ridicule sera-ce à moi de voir mon poëme être reçu dans ma patrie avec l'approbation des supérieurs? Je n'ai que faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde des sceaux, qui me croyait à Paris, et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions.

A l'égard de M. Detroi, c'est de tout mon cœur et avec autant de plaisir que de reconnaissance que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part, et de lui dire que je ne lui écris point parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. Coipel que les retardements qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simplement qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur, qui, sans cette préférence, ne voudra pas livrer ses dessins.

Si cette déclaration le fâche, et si, par là, vous le mettez au point de refuser le tout, alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui, et non lui de moi; en ce cas, vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talents, et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui. Remerciez bien Detroi et Galloche; dites-leur que je leur écrirai incessamment; tâchez de consommer au plus vite cette négociation. J'ai trouvé à Ussé un peintre qui me fera fort bien mes vignettes. Écrivez-moi un peu des nouvelles des actions. G... ne peut rien auprès des Pâris, que par M. de Maisons, qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très forte à madame la maréchale [1], et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux Pâris, où je serai inspiré par mon amitié, qui est assurément un Apollon assez vif.

[1] Le château d'Ussé est situé, s'il subsiste encore, au confluent de l'Indre et de la Loire.

A. M. THIERIOT.

Fin de décembre.

Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remerciements? Je vous ai sacrifié un quart d'heure de temps, et j'ai fait de méchants vers. C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis surtout très obligé d'aller souvent chez ma sœur [2]. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi.

Demoulin poursuit en mon nom la condamnation de Beauregard. Je suis ruiné en frais. Pour comble il me mande que le lieutenant-criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement.

Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec Coipel. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe. J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes; je vous en enverrai incessamment les dessins, qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi, mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal [3]; il est plein d'esprit et très convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de Fontenelle, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les

[1] La maréchale de Villars.

[2] Marie Arouet, mariée à Pierre-François Mignot, correcteur de la chambre des comptes; mère de l'abbé Mignot, de madame Denis, de madame de Fontaine, et bisaïeule, par conséquent, de M. d'Hornoi, nommé député en novembre 1827. Morte vers le commencement de septembre 1726. V. la lettre du 15 octobre 1726 à mademoiselle de Bessières.

[3] Dubois, qui venait d'être reçu à l'académie française. Son discours de réception avait été composé par La Motte.

harangues de l'académie. La mienne est bien courte; mais j'en ai quinze à écrire. Adieu.

A M. THIERIOT.

Ce 3 janvier 1723.

J'écris par extraordinaire une lettre très pressante et très pathétique à madame la maréchale, à qui je recommande vos intérêts, dont j'ose me flatter qu'elle aura soin; je vous remercie infiniment, mon cher ami, de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et mettez-moi un peu bien avec elle. La nouvelle de Rousseau, séminariste, ressemble à celle de la Fillon [1], qui se retira, il y a quelques années, dans un couvent. Il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite.

On m'a envoyé un éloge de feu Marc-René [2], par M. de Fontenelle, qui me paraît tout à fait sage et plein d'esprit. Je ne sais pas comment on en juge à Paris.

J'ai, je crois, achevé et poëme et remarques. J'ai composé une petite histoire abrégée de ce temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un *Discours* au roi; voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de *Persée* [3] n'a point aigri l'amertume que j'ai dans ma vie depuis long-temps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades, c'est leur métier; il faut que chacun fasse le sien : le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un mémoire que je ferai distribuer aux juges de Beauregard. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content; faites ma cour à madame de Bernières; je suis infiniment sensible à son amitié.

A M. THIERIOT.

Rouen.

Venez, mon cher ami, et ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours. M. votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis, parce que votre père a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à Henri IV. On commencera, lundi prochain, ce que vous savez. Je suis actuellement à Rouen, où je ménage sourdement cette petite intrigue, et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. Il y a ici nombre de gens d'esprit et de mérite, avec qui j'ai vécu dès les premiers jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère excellente; il y a de plus un opéra dont vous serez très content; en un mot, je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir; cela dérange trop mes études, et je m'en retourne ce soir à la Rivière, pour partager mes soins entre une ânesse et *Mariamne*. Voyez, je vous en prie, mademoiselle Le Couvreur et M. l'abbé d'Amfreville. Dites à mademoiselle Le Couvreur qu'il faut qu'elle hâte son voyage, si elle veut prendre du lait dans la saison, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour moi à M. l'abbé d'Amfreville. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien neveu qui me paraît aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de coquetterie dans l'esprit; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner un poëme épique a besoin de se faire des amis.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Paris, avril.

Pour première nouvelle, je vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché que cela retarde mes affaires, et, par conséquent, mon retour à la Rivière. M. de Richelieu part après-demain pour Forges; je ne crois pas que je puisse être de ce voyage. J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde trouve mauvaise et très touchante. On la condamne, et on y pleure. Paris est inondé de chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour, et, à la honte du siècle, on parle de ces sottises. Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de milord Bolingbrocke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours.

M. le cardinal Dubois a une très mauvaise santé, et on n'espère pas qu'il vive encore long-temps. Il veut, avant sa mort, faire pendre Talhouet [1] et Lajonchère [2], afin de réparer par un acte de justice les fredaines de sa vie passée. M. le duc d'Or-

[1] Célèbre appareilleuse de ce temps, qui avait fait découvrir la conspiration de Cellamare.

[2] Marc-René d'Argenson, premier lieutenant général de police, mort le 8 mai 1721.

[3] *Arlequin Persée*, parodie de l'opéra de *Persée* de Quinault, jouée le 18 décembre 1722. Il y avait de méchantes plaisanteries sur les souscriptions du poëme de la *Ligue*, depuis la *Henriade*.

[1] De la Pierre de Talhouet, condamné à mort, en 1723, comme ayant prévariqué dans l'administration de la banque et de la compagnie des Indes. Sa peine fut commuée en une prison perpétuelle.

[2] Trésorier de l'extraordinaire des guerres, enveloppé dans la disgrâce de Claude Le Blanc, secrétaire d'état de la guerre, mis à la Bastille et à Vincennes, en 1723 et 1724.

léans ne travaille presque plus, et, quoiqu'il soit encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme mademoiselle Ouel.

A M. DE CIDEVILLE [1].

Paris, juin.

Quelque bonne que pût être la traduction anglaise, elle m'aurait assurément fait moins de plaisir que votre lettre. J'ai presque achevé la première ébauche de ma *Marianne*, et peux fort bien me passer de celle de M. Fenton; mais je ne me passerai jamais de votre amitié, dont je reçois les marques avec la plus tendre reconnaissance. Vous devriez bien quelque jour venir à la Rivière-Bourdet, apporter la *Marianne* anglaise, et voir la française, dont l'auteur est assurément pour toute sa vie votre, etc.

Nous disputons tous ici à qui a le plus d'envie de vous voir et de vous embrasser.

A M. THIERIOT.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Paris, juin.

Si vous avez soin de mes affaires à la campagne, je ne néglige point les vôtres à Paris. J'ai eu avec M. Pâris l'aîné une longue conversation à votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives, et je dois retourner incessamment chez lui, pour avoir une dernière réponse.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau. Cela est au-dessous de Gacon. Vous seriez stupéfait si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne; on y devient trop mauvais poëte.

Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable; mais j'oublierai tout cela à la Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville.

Les nouvelles sont dans la lettre que j'écris à madame de Bernières, ainsi je n'ai rien d'autre à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, monsieur l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant [2] que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

[1] Conseiller au parlement de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, mort en 1776.

[2] *La Ligue* (*la Henriade*) imprimée à Rouen, sous le titre d'Amsterdam, par Viret, en 1723. CL.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet.

Votre gazette ne sera pas longue cette fois-ci, car le gazetier est très malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de la Rivière. Je crois être en enfer lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires, dont vous avez la bonté de me parler, vont toujours de mal en pis, et le chagrin pourrait bien m'avoir rendu malade. Vous devez savoir que M. le duc de Richelieu est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander à coucher, en allant chez M. le duc de Brancas. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait le voyage en berline, avec le comte de Heim, qu'il se charge de ramener à Paris.

Je vous dirai, pour toutes nouvelles, que le poëte Roi [1] s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires ont été en corps supplier M. le duc d'Orléans et M. le cardinal Dubois de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne. M. de Morville [2] fut reçu mardi dernier à l'académie, où il fit un discours très court. La harangue de M. Malet [3], qui le reçut, parut très longue; et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet.

Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer quelques jours de toutes les fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci.

Heureusement la seule négociation où j'aie réussi est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir, pour 400 francs tout au plus, et

[1] Pierre-Charles Roy, ou Roi, chevalier de Saint-Michel, poëte médiocre et fort satirique. Mort en 1764. Son meilleur ouvrage est le ballet des *Éléments*.

[2] Charles-Jean-Baptiste Fleuriau, comte de Morville, ambassadeur en Hollande et en Angleterre, plénipotentiaire au congrès de Cambrai, ministre de la marine et des affaires étrangères, fut reçu à l'académie française le mardi 22 juin 1723, et mourut en 1732.

[3] Jean-Roland Mallet, ou Malet, gentilhomme ordinaire du roi, et premier commis des finances, à qui une mauvaise ode ouvrit, en 1714, les portes de l'académie française. Mort en 1736. CL.

probablement pour 100 écus, la petite loge que vous demandez pendant l'hiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M. de Bernières viendra mardi coucher avec vous; je voudrais fort être à sa place; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à la Rivière que dans quinze jours.

Je ne sais autre nouvelle, sinon qu'on a décerné un ajournement personnel contre les frères Belle-Ile [1]. On en voulait faire autant au sieur Le Blanc [2]; mais les voix ont été partagées.

Les *Fêtes grecques et romaines* de Fuzelier et de Colin Tampon [3] sont jouées à l'opéra, et sifflées par les honnêtes gens. M le duc d'Orléans a chanté:

> J'en connais bien d'autres.
> Ah! Colin, tais-toi.

Colin aurait dû répondre :

> Qui sont comme moi.

Adieu, je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter la Rivière.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce samedi.

Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me retient à Paris; mes malheureuses affaires sont cause que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de Richelieu ne pourra pas passer chez vous. Pour moi, dès que je serai une fois à la Rivière, je réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. Le Blanc remplacé par M. de Breteuil [4]. Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà milord Colifichet [5] pour premier ministre. Cependant les gens qui connaissent M. de Breteuil disent qu'il est très capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai qu'il a plus la figure d'un petit-maître que d'un secrétaire d'état. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de la Vrillière vint demander M. Le Blanc chez M. l'archevêque de Vienne, où il dînait; M. Le Blanc quitta le dîner, et dit à M. de la Vrillière : Monsieur, venez-vous m'arrêter? M. de la Vrillière lui dit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de lui remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de Trenel, à quatorze lieues de Paris. M. Le Blanc ne partit pour son exil qu'à deux heures après minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé, et que je n'ai pu vous envoyer; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à madame de Lézeau; je me flatte de la retrouver à votre campagne, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité, qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuse [1] aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme Job, fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de Bernières de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt; mais, si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce, que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est le pauvre La Brie, que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre,

[1] Le comte de Belle-Ile, depuis maréchal et ministre de la guerre, et le chevalier de Belle-Ile, son frère.

[2] Le secrétaire d'état de la guerre, mort le 10 mai 1728.

[3] Colin de Blamont, surintendant de la musique du roi, mort en 1760.

[4] François-Victor Le Tonnellier de Breteuil, nommé secrétaire d'état au département de la guerre le 4 juillet 1723, à la place de Claude Le Blanc, renvoyé par les intrigues de la marquise de Prie; mort ministre de la guerre le 7 mars 1743; neveu du baron de Breteuil-Preuilli, père de madame du Châtelet. Cl.

[5] Probablement Maurepas, né en 1701, nommé secrétaire d'état dès l'âge de quatorze ans; gendre du marquis de la Vrillière, mort en septembre 1725, et cité ici. Cl.

[1] Il était malade de la petite vérole. La maladie commença le 4 novembre 1723.

à votre porte, de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si, avec cela, le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangements de votre maison, je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grâce, que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thieriot n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

A M. LE BARON DE BRETEUIL [1].

Je vais vous obéir, monsieur, en vous rendant un compte fidèle de la petite-vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de Maisons [2] et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier : mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite-vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter, dans un corps délicat et faible, une petite-vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça, dans le même temps, que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite-vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai, et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à *Marianne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi, avec attention, tous les mouvements de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnements portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et, au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite-vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade; on lui fait même manger de petites soupes; et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites-véroles que l'on traite ainsi avec succès sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite-vérole, par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite-vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément,

[1] Louis-Nicolas Le Tonnellier de Breteuil-Preuilly, mort âgé de quatre-vingts ans, en 1728, père de la marquise du Châtelet. Cl. Cette lettre se trouve imprimée dans le *Mercure* de décembre 1723, c'est donc à tort qu'elle a été datée de janvier 1724.

[2] Jean-René de Longueil, marquis de Maisons, président à mortier, et membre honoraire de l'académie des sciences, échappa cette fois à la petite-vérole, dont il mourut en 1731, âgé de trente-deux ans. Voir la lettre du 27 septembre 1731.

soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de Rabel [1], soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite-vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable; elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et, entraînant avec elles une partie du levain de la petite-vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite-vérole d'être confluente; enfin on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression que d'ordinaire les pustules font sur le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissants, sont indispensablement nécessaires; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au-dehors le poison dont il est chargé. Alors la poudre de la comtesse de Kent, le baume de Vanseger, le remède de M. Aignan [2], etc., brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais, dans l'état où je suis, ces cordiaux m'eussent été mortels; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi! On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différents que les traits de nos visages; et, comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poëtes :

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Cinna, II, I.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame [1] et M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié, dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thieriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui, depuis, ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais. Plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps. Enfin je fus en état d'être transporté à Paris le 1er décembre. Voici, monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartements qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu. La perte monte à près de cent mille livres, et, sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil : vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les

[1] *Aqua rabelliana*, ainsi appelée du nom d'un empirique nommé Rabel, qui mit ce médicament en vogue. CL.

[2] François Aignan, né à Orléans, et mort au commencement de 1709, capucin connu dans son ordre sous le nom de P. Tranquille, et médecin inventeur d'un remède contre la petite-vérole, et d'une préparation huileuse qui est encore nommée en pharmacie *baume tranquille*.

[1] Marie-Charlotte Roque de Varangeville, morte en 1727, sœur aînée de la maréchale de Villars, et mère de M. de Maisons. CL.

soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais eté traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château [1]. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint. J'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtiments d'aujourd'hui; et même les fréquents embrasements qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre, qui portait immédiatement sur elle; et, par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu, qui couvait depuis deux jours, n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable: la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur, aussi bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous, qui n'avez point d'enfants, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit Henri. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils: mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que Henri sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; Martel est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille [1] habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

A M. DE CIDEVILLE.

28 décembre.

Déjà de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre:
Mais dans un tel combat que je me sens confondre!
En louant mes talents, que vous les surpassez!
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchants, vos vers coulants et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poetes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de la petite-vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, mon cher monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible, toute ma vie, à votre amitié, et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges, juillet.

Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de Richelieu. J'ai écrit sur-le-champ à M. de Maisons et à M. Berthier [2], quoique je ne

[1] Le château de Maisons, sur les bords de la Seine, à 3 lieues de Paris, appartient aujourd'hui à M. J. Laffitte, député.

[1] C'est-à-dire qu'on ne fit pas brocher ou relier les deux mille exemplaires de *la Ligue (Henriade)* imprimés par Viret. CL.

[2] Louis-Bénigne Berthier de Sauvigni, président en la cinquième chambre des enquêtes; mort en 1745. CL.

pense pas que quand M. de Lézeau [1] a un procès il puisse avoir besoin de recommandation. Je crois que les eaux me feront grand bien, puisqu'elles ne me font pas de mal. Madame de Béthune arriva hier à Forges. On attend madame de Guise [2] et madame de Prie, qui peut-être ne viendront point. Si vous me promettez de m'envoyer bien exactement les *Nouvelles à la main* que vous recevez toutes les semaines, je vous dirai pourquoi M. de la Trimouille [3] est exilé de la cour. C'est pour avoir mis très souvent la main dans la brayette de sa majesté très chrétienne. Il avait fait un petit complot avec M. le comte de Clermont de se rendre tous deux les maîtres des chausses de Louis XV, et de ne pas souffrir qu'un autre courtisan partageât leur bonne fortune. M. de la Trimouille, outre cela, rendait au roi des lettres de mademoiselle de Charolais, dans lesquelles elle se plaignait continuellement de M. le Duc. Tout cela me fait très bien augurer de M. de la Trimouille, et je ne saurais m'empêcher d'estimer quelqu'un qui, à seize ans, veut besogner son roi et le gouverner. Je suis presque sûr que cela fera un très bon sujet. Le roi ira sûrement à Fontainebleau, les premiers jours de septembre, et il y aura comédie. M. de Richelieu ira à Vienne, au mois de novembre. Pour moi, j'ai grande envie de passer avec vous tout le mois d'août, et de ne point aller à Vienne.

A M. THIERIOT.

A Forges, 20 juillet.

Plus de *Nouvelles à la main*, mon cher ami, ni de gazettes; on est à Forges à la source des nouvelles. Je ne vous conseille point de commencer votre édition [4] au prix que l'on vous propose; je crois qu'il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire qui se chargerait des frais et des risques, et qui, en vous donnant cinquante ou soixante pistoles, vous conserverait votre tranquillité. Songez, je vous prie, à tous les périls qu'a courus Henri IV. Il n'est entré dans la capitale que par miracle. On a beaucoup crié contre lui; et, comme la sévérité devient plus grande de jour en jour dans l'inquisition de la librairie, il se pourra fort bien faire qu'on saisisse les exemplaires de l'abbé de Chaulieu, à cause des prétendues impiétés qu'on y trouvera. D'ailleurs soyez sûr que cela vous coûtera plus de cent pistoles, avant de l'avoir fait sortir de Rouen; joignez à cela les frais du voyage, de l'entrepôt, et du débit, vous verrez que le gain sera très médiocre, et que de plus il sera mal assuré; ajoutez à cela que l'édition ne sera point achevée probablement quand il vous faudra partir de la Rivière, puisque Viret a été cinq mois à imprimer mon poëme. Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. Voilà quelles sont les représentations de votre conseil; après cela vous en ferez à votre guise. J'ai fait des vers pour la duchesse de Béthune [1]; mais, comme ils sont faits à Forges, où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges, 20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne; j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi [2] d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'Orléans, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et, en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout, si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plus tôt notre petite infante [3]. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi.

[1] Jean-Baptiste Ango, marquis de La Motte Lézeau, petit marquis ridicule. CL.

[2] La princesse de Guise, dont le duc de Richelieu épousa la fille, en 1734. Morte en 1736. CL.

[3] Charles-René Armand de la Trimouille. Il fut pair de France, membre de l'académie française, et mourut en 1741. CL.

[4] Une édition des Œuvres de Chaulieu.

[1] Julie-Christine d'Entraigues, mariée en 1709, au duc de Béthune-Charost; morte en 1737.

[2] Louis Ier, proclamé roi le 17 janvier 1724, avait épousé, deux ans auparavant, une des filles du Régent, Louise-Élisabeth. Louis étant mort le 31 auguste suivant, sa veuve fut promptement renvoyée à Paris, où elle mourut, selon l'*Art de vérifier les dates*, *dans les exercices de la plus haute piété*, le 16 juin 1742. CL.

[3] Marie-Anne-Victoire, sœur de Louis Ier, et destinée à devenir la femme de Louis XV, fut effectivement renvoyée à son père en 1725; morte veuve de Joseph Ier, roi de Portugal.

Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt ! Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis, quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Forges, août.

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions. M. le duc de Richelieu, qui l'aimait tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer, dans quelques jours, sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris : car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun [1], en voici quelques particularités : Samedi dernier il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second. M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf, qui venait droit à eux ; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme, et le cerf, en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée ; M. le Duc, qui était seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure ; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira [2], à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé ; c'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage [1]. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thieriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

[1] Ce duc de Melun est un des personnages de l'ouvrage de madame de Genlis intitulé *Mademoiselle de Clermont*.

[2] Louis de Melun mourut chez le duc de Bourbon, à Cantilly, le 31 juillet 1724.

A M. THIERIOT.

A Forges, 5 août

Il faut encore, mon cher Thieriot, que je passe ici douze jours. M. de Richelieu compte prendre des eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est ; pour moi, je ne prendrai plus d'eaux : elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre ; et, franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à la Rivière, quand M. de Richelieu partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de Chaulieu. Je vous donnerai les vers pour madame la duchesse de Béthune, et vous montrerai un petit ouvrage [2] que j'ai déjà beaucoup avancé, et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement avec la même amitié. Faites bien la cour à M. et à madame de Bernières, et à tous ceux qui sont de la Rivière.

A M. THIERIOT.

Paris, 24 août.

Mandez-moi, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre que je vous écrivis il y a huit jours, et si madame de Bernières a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'Argenson. Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement ; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison, pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre ; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser, avec le bruit infernal qu'on y entend ; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une fièvre double tierce, et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une

[1] Avec milord Bolingbroke.

[2] *L'Indiscret*, comédie.

situation bien cruelle pour moi; car assurément je ne veux pas quitter madame de Bernières, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche, et où il y a plus de bruit qu'en enfer. Il est vrai que, pour le seul temps qu'on ne l'habite point, on y a une assez belle vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à M. et à madame de Bernières de faire ce marché-là; mais ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera; tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poëme; pour cela il faut un endroit tranquille, et, dans la maison de la rue de Beaune, je ne pourrais faire que la description des charrettes et des carrosses. J'ai d'ailleurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau, Villars, et Sulli, pour ma santé et pour Henri IV; je ne travaillerais point, je mangerais trop, et je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux, qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à la Rivière, où l'on me permet une grande liberté, et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison, et combien j'aime à vivre avec vous; mais je crains que vous n'ayez de la colme. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

10 septembre.

Me voilà quitte entièrement de ma fièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je partirais bien vite pour la Rivière, si ma santé était bien raffermie; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour la Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de La Fare, qui sont entre les mains de madame sa fille [1]; mais je ne sais pas comment le bruit court que ses ouvrages et ceux de M. l'abbé de Chaulieu sont sous la presse; madame de La Fare l'a entendu dire, et en est très fâchée. Vous jugez bien que si après cela elle allait voir dans le recueil quelques pièces qu'elle m'aurait confiées, je me brouillerais avec elle, et me donnerais un peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et, pour surcroît, on m'a volé une bonne partie de mes meubles; j'ai trouvé la moitié de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits, des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé madame de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à personne un tome de la réponse de Jurieu à Maimbourg sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus, attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous manderai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre que le roi d'Espagne est mort de la petite-vérole [2]. Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe, mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de madame de Bernières; dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais, et que je donnerai toujours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit.

A M. DE CIDEVILLE.

1724.

Enfin, je ne suis plus tout à fait si mourant que je l'étais. A mesure que je renais, je sens revivre aussi ma tendre amitié pour vous, et augmenter les remords secrets de ne vous écrire qu'en prose. Je vous verrai bientôt, mon cher Cideville; j'attends avec impatience le moment où je pourrai partir pour la Normandie, dont je fais ma patrie, puisqu'elle est la vôtre. Je vous écris d'un pays bien étranger pour moi; c'est Versailles, dont les habitants ne connaissent ni la prose ni les vers. Je me console ici de l'ennui qu'ils me donnent par le plaisir de vous écrire, et par l'espérance de vous voir. Si vos amis se souviennent encore d'un pauvre moribond, je vous prierais de leur faire mille compliments de ma part. Adieu; soyez un peu sensible à la tendre amitié que Voltaire aura pour vous toute sa vie.

[1] Madame de la Fare de Montclar. La première édition des *Poésies* de Chaulieu et de La Fare est de 1724, in-8o. Cl.

[2] Louis Ier, mort le 31 août 1724.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Septembre.

Je loge enfin chez vous, dans mon petit appartement, et je voudrais bien le quitter au plus vite pour en aller occuper un à votre campagne; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire; j'ai renoncé à toute la nature; je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous fait oublier de tout le monde; et je tâche de m'accoutumer à ce premier genre de mort, afin d'être un jour moins effrayé de l'autre.

Cependant, par saint Jean, je ne veux pas mourir.
J.-B. ROUSSEAU, l. I, épig. X.

Je me suis imposé un régime si exact, qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à la Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez long-temps; mais, si je suis obligé de demeurer à Paris, je voudrais de tout mon cœur vous faire haïr la Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dans ce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillements. On dit que le deuil sera de trois mois. M. d'Autrei se meurt [1]; madame de Maillebois aussi; je suis sûr que vous ne vous en souciez guère.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A LA RIVIÈRE-BOURDET, PRÈS DE ROUEN.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite-vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie: mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de Thieriot, que je regarde comme ma famille! Il n'y a que vous pour qui j'aie de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de M. Thieriot. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vite, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir, puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je, si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'âme. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant dont M. d'Argenson vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle *Mariamne*. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu, ma chère et généreuse amie; c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure; ce sera une belle action.

A M. THIERIOT.

26 septembre.

Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. Champeaux [1], frère de M. de Pouilli; Destouches même voulait faire avec lui le voyage; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre si tôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher Thieriot, vous accepterez cette place, qui, dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très mal, et que je cours risque de

[1] Henri Fabri de Moncault, comte d'Autrei, mort encore jeune, en 1730; père de Henri Fabri, comte d'Autrel, auquel est adressée la lettre du 6 septembre 1765. CL.

[1] Lévesque de Champeaux (et non Champol), frère de Louis-Jean Lévesque de Pouilli, et de Lévesque de Burigny, avec lesquels Voltaire fut en correspondance. CL.

n'avoir rien du tout de la succession de mon père. Dans ces circonstances il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à faire sans frais et avec des appointements le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaires, et à développer vos talents, ne seriez-vous pas trop heureux? Ce poste peut conduire très aisément un homme d'esprit qui est sage à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de Morville, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester, après l'ambassade, avec M. de Richelieu, ou de revenir dans votre taudis, auprès du mien. D'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de Richelieu et à M. de Morville, quand je vous le manderai. Si votre édition [1] est commencée, achevez-la au plus vite; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu; je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de Bernières les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit-lait, où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos hégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faiblesse de mon estomac et par la force de ma raison.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans Thieriot et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout à fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que Dufresni est mort [1], et que madame de Mimeure s'est fait couper le sein. Dufresni est mort comme un poltron, et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de Mimeure a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée: son humeur est toute la même. Je pourrai pour la même raison revenir aussi de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, octobre.

Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de Pignon? Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances, et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite-vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé, que les agitations et les bouleversements de mon âme pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à la Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par Bosleduc, qui me médicamente; par Capron, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher Thieriot, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de Richelieu. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne

[1] Thieriot, paresseux et parasite, ne donna pas l'édition des Œuvres de Chaulieu, et il refusa la place de secrétaire d'ambassade du duc de Richelieu. Cl.

[1] Le 6 octobre 1724. Cl.

prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que Thieriot me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux, pourvu qu'il le soit : je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et, par conséquent, avec vous, pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

A M. THIERIOT.

Octobre.

Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi, si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc (et à ses gages), est maintenant chargé, à Vienne, des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointements. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages, qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre; et, puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi des présents qui eussent mieux valu que des appointements.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement refléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de Bernières qui vous y a porté, elle vous a donné un très méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos desirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu, qui n'était point ambassadeur, ou commis des Pâris? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiments. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal; et, au lieu des agréments infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne célerais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et, entre autres, ce que vous me dites qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointements. Vous ignorez que, dans toutes les cours, un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thieriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit *Mariamne*, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi, et que je mérite, est

une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez madame de Bernières à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau ebaut de *Henri IV*, que M. de Maisons trouve le plus beau de tous; une *Mariamne* toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la Rivière; sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Je suis bien charmé de toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme d'esprit. Je consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir, je n'aurais songé qu'à retenir Thieriot avec nous; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues, et je tiens que non seulement il faut vivre avec nos amis, mais qu'il faut, autant qu'on le peut, les mettre en état de vivre heureux, même sans nous; mais surtout il ne faut point les faire tomber dans des ridicules. C'est rendre un bien mauvais service à Thieriot que de le laisser imaginer un moment qu'il y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de Richelieu, dans son ambassade. Je serai longtemps fâché qu'il ait refusé la plus belle occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui; mais je ne le serais pas moins, si c'était par une vanité mal entendue, et hors de toute bienséance, qu'il perdît des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre; mais qu'il songe bien sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres; qu'il n'y a pour lui que ce parti, et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de l'amitié des honnêtes gens s'il manquait sa fortune pour être un homme inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre paquet: du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité.

Je voudrais, de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver. Je me suis mis entre les mains de Bosleduc, qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là, j'irai vous trouver; mais si je suis condamné à rester à Paris, aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre, et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami Voltaire?

A M. THIERIOT.

Octobre.

Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de Richelieu pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur-le-champ, et vous me répondîtes, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur cette réponse je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu. Plusieurs personnes se sont présentées: l'abbé Desfontaines, l'abbé Mac-Carthy [1], enviaient ce poste; mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé Desfontaines me présenta M. Davou, son ami, pour cette place: il me répondit de sa probité. Davou me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de Richelieu, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de Richelieu que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissance des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous fesais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouviez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de Saint-Remi, qui est un bœuf, et sur

[1] Irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes. Il escroqua de l'argent à Voltaire, et s'en alla à Constantinople, où il fut circoncis et même empalé. Voyez la lettre du 8 décembre 1734 à Berger. Cl.

lequel il ne compte nullement; un nommé Guiri, qui n'est qu'un valet, et un nommé Bussi, qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit, qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointements, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus me donna une vraie douleur; la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de Richelieu, qui est venu chez moi: il a été charmé de votre style, qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un desir très vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. Davou. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de Richelieu vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes; en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plus tôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que, les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne tout entière. Tout dépend des commencements. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et, si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

Enfin c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert; votre pis aller sera de revenir partager mon appartement, ma fortune, et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

A M. THIERIOT.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Octobre.

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions. Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu, qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je fesais trop de violence à mes sentiments, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien; mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié, qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si, avec cela, vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à desirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite-vérole, je me porterai bien; mais, en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces

jours passés, d'aller à la comédie du *Passé*, du *Présent*, et de l'*Avenir* [1]; c'est Legrand qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfants. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de Bernières qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi, qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris quand, à la longue, l'amitié de madame de Bernières s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

[1] *Le Triomphe du Temps*, comédie en trois actes, représentée, pour la première fois, le 18 octobre 1724.

A MADAME DE BERNIÈRES,

A LA RIVIÈRE, PRÈS DE ROUEN.

De Paris, novembre.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à Thieriot de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches, pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parents. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'Étéocle aurait été voir Polynice, si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de Mimeure; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié, qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié, que vous m'avez toujours témoignée, je ne serais pas à présent dans votre maison; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans les temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué, à la longue, du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte passer avec vous le reste de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie, comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que Thieriot nous donne la préférence sur l'ambassade; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires: c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui; cependant je serais très affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus; pour moi, je l'en aime davantage; mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

Vous savez que M. de Morville est chevalier de la Toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite Livri, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots, qui valent dix mille livres de rente, ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la Toison.

La petite Le Couvreur réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu; je n'ai plus la force d'écrire.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

A quel misérable état faut-il que je sois réduit de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmants que vous m'avez envoyés? Les souffrances dont je suis accablé ne me donnent pas un moment de relâche, et à peine ai-je la force de vous écrire. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Vous me prenez à votre avantage, mon cher Cideville; mais si jamais j'ai de la santé, je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre tour. L'amitié et l'estime me les dicteront, et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu, mon cher ami; feu ma muse salue

très humblement la vôtre, qui se porte à merveille. Pardonnez à la maladie si je vous écris si peu de chose, et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi. VOLTAIRE.

A M. L'ABBÉ NADAL.

(SOUS LE NOM DE THIERIOT.)

Paris, 20 mars 1725.

Tout le monde admire, M. l'abbé, la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé que par les injustes sifflets dont la cabale du public vous opprime depuis quarante ans. Pour châtier ce public séditieux, vous avez en même temps fait jouer votre *Mariamne* et fait débiter votre livre des *Vestales* : pour dernier trait vous faites imprimer votre tragédie.

Je viens de lire la préface de cet inimitable ouvrage : vous y dites beaucoup de bien de vous, et beaucoup de mal de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie, et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité.

Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie *par une brigue horrible et scandaleuse*. Tout le monde est de votre avis, monsieur ; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire bafouer à la première représentation, et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si *scandaleusement* que vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle, et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos *Vestales* [1], vos *Machabées*, votre *Saül*, et votre *Hérode*. Il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme, et que vous avez raison de le comparer à Néron, comme vous le faites si à propos dans votre belle préface.

Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poëtes, M. l'abbé, a toujours été de se plaindre de la cabale ; que Pradon, votre devancier, accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa *Phèdre*, et que De Brie, à qui on prétend que vous ressemblez en tout si parfaitement,

> Pour disculper ses œuvres insipides,
> En accusait et le froid et le chaud;
> Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides* [2],
> Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
>
> Mais le public, qui n'est point en défaut,
> Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
> Dit à cela, Taisez-vous, grand nigaud;
> C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie, et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours.

On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites imprimer des préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans vous imputâtes à M. de La Motte et à ses amis la chute d'un certain *Antiochus*, et que vous accusâtes mademoiselle Lecouvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre.

Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre *Mariamne* il y avait une cabale dans le parterre ; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis, qui, pour vingt sols par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets *gratis* à tout le monde; mais quelques uns de ses partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendaient publiquement l'argent, en disant : « Nous aimons mieux « payer, et siffler comme les autres. »

Je vous épargne mille petits détails de cette espèce, et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte.

Vous dites que je suis *intimement* attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, monsieur, je lui suis tendrement dévoué par estime, par amitié, par reconnaissance.

Vous dites que je *récite* ses vers souvent : c'est la différence, M. l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez.

Vous m'appelez *facteur de bel esprit* ; je n'ai rien de bel esprit, je vous jure : je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, jamais en vers; et l'on sait que je ne suis pas poëte, non plus que vous, mon cher abbé.

Vous me reprochez de *rapporter* à M. de Voltaire *les avis* du public; j'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parce que je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises

[1] *Histoire des Vestales*, 1 vol. in-12. *Les Machabées*, et *Antiochus*, dont il est fait mention dans le cours de cette lettre, sont la même pièce de théâtre ; elle fut jouée en 1722 et imprimée en 1723. *Mariamne* fut jouée et imprimée en 1725.

[2] Cette épigramme de J.-B. Rousseau, la douzième du livre III, dirigée d'abord contre De Brie, le fut ensuite contre Danchet, auteur, comme lui, d'une mauvaise tragédie des *Héraclides*. Elle fut jouée en décembre 1719.

satires que par le silence, comme vous l'éprouvez heureusement; et aux bonnes critiques, par une grande docilité.

Je crois donc lui rendre un vrai service, en ne lui celant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables; et je veux bien même faire ici, par charité pour vous, ce que je fais souvent par estime et par amitié pour lui.

Je ne vous cacherai donc rien de tout ce que j'entendais dire de vous, lorsqu'on jouait votre *Marianne*. Tout le monde y reconnut votre style; et quelques mauvais plaisants, qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des *Machabées*, d'*Hérode*, et de *Saül*, disaient que vous aviez mis l'ancien *Testament* en vers burlesques : ce qui est vraiment *horrible et scandaleux*.

Il y en avait qui, ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir, et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre, où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient :

> Pauvre Nadal, à quoi bon tant de peine?
> Tu serais bien sifflé sans tout cela.

D'autres citaient les satires de M. Rousseau, dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic.

Enfin, monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule; et moi, qui suis naturellement bon, je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre si indignement vilipendé par la multitude. J'en ai encore de la compassion pour vous, malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur tout à vous,

TIRIOT [1].

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce lundi au soir, juin.

Je vins hier à Paris, madame, et je vis le ballet des *Éléments*, qui me parut bien joli. L'auteur est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable. Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbé Desfontaines. Je verrai samedi *Marianne* avec vous, et je vous suivrai à la Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir.

Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles; et, sans votre absence et quelques indigestions, je serais plus heureux qu'à moi n'appartient. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'apprendre. Mes respects à M. de Bernières. Ayez la bonté de faire tenir à l'abbé Desfontaines la lettre que je lui écris.

J'embrasse notre ami Thieriot.

A M. THIERIOT,

CHEZ MADAME DE BERNIÈRES, A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Paris, 25 juin.

J'ai toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Bernières; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu desiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas un stade, si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier Des Alleurs [1] est à la Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de Bernières se dispose à partir : il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au Marais, et moi aux Incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si Silva lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier Des Alleurs, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant, et bien..., se dit toujours malade; enfin si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres, et vous embrasse de tout mon cœur.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce mercredi, 27 juin.

Je sors de chez Silva, à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demander votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une de médecin que du roi. Enfin Silva vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bons que la boule en entier. Mais, pour moi, je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède, et je m'en trouve si bien, que je serais déjà chez vous par le coche, ou par les batelets, sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite.

[1] Cette pièce est tirée des manuscrits de M. Antoine, artiste sculpteur. Il est à remarquer que Voltaire a écrit toute sa vie *Tiriot* le nom de *Thieriot*, son ami de l'enfance.

[1] Roland Pachot Des Alleurs, connu d'abord sous le titre de chevalier, et ensuite sous celui de comte. Après avoir servi comme capitaine dans le régiment des Gardes-françaises, il fut nommé envoyé extraordinaire en Pologne, en 1741, et ambassadeur à Constantinople, où il mourut, à la fin de 1754, ou en janvier 1755. C'est à lui qu'est adressée la lettre du 26 novembre 1738. Il avait un frère que Voltaire, dans cette même lettre, appelle *philosophe mondain* Cl.

Il m'a mandé que vous et lui seriez fort aises de me recevoir, mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent à M. de Bernières. Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bien la destinée de M. Des Alleurs, qui a porté à la Rivière-Bourdet son indifférence et ses agréments. Je m'imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude, et que qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci, fût-ce des nouvelles de votre mari, vous importunerait beaucoup.

Je ne sais autre chose que le risque où le roi Stanislas a été d'être empoisonné. On a arrêté l'empoisonneur, et on attend de jour en jour des éclaircissements sur cette aventure. Les dames du palais partiront, je crois, le 10 pour aller chercher leur reine [1]. Je crois M. de Luxembourg parti pour Rouen. Voilà tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela parce que je ne suis point à la Rivière, et que je suis souvent chez la femme au miracle du faubourg Saint-Antoine. Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mon cœur, comme vous m'aimiez autrefois, et que je n'aime Dieu que très médiocrement, dont je suis très honteux.

Je ne sais point du tout si M. de Bernières ira vous voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez; ce sont vos intentions qui règlent mes desirs. Adieu: soit à la Rivière, soit à Paris, je vous suis attaché pour toujours, avec la tendresse la plus vive.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

2 juillet.

Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons, où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me bâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à la Rivière si tôt. En vérité, je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle: pour moi, il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'Entragues [1] vient de s'enfuir en Hollande; c'est une affaire bien singulière, et qui fait bien du bruit. On parle de madame de Prie, de traitants, de quatorze cent mille francs, de signatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de Beaujolais arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de Beaujolais vivra au Palais-Royal à la française, et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 18. Voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'Egmont partage avec madame de Prie les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi, j'ai presque fini mon poëme [2]; j'ai achevé la comédie de *l'Indiscret;* je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir; et, par conséquent, je serais à la Rivière, si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Paris, ce 23 juillet.

Depuis que je ne vous ai écrit, une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné; tandis que Thieriot et vous vous avez l'air d'être dans les limbes, à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie la Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de *Henri IV*. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve

[1] Marie Leczinska, fille du roi de Pologne Stanislas, mariée à Louis XV, le 5 septembre 1725. On avait voulu faire périr son père avec du tabac empoisonné. CL.

[1] Probablement George d'Entragues ou d'Entraigues, duc de Phalaris, mari de la duchesse de ce nom. CL.

[2] *La Henriade.*

est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi, pour que je vous montre toute mon affliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé, depuis peu, *Mariamne*; j'en ai un exemplaire entre les mains. Si, par le moyen de M. Thieriot, je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier; car je compte que c'est tout un d'écrire à vous ou à lui; et d'ailleurs, en vérité, je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence, et qu'il ait la bonté, quand il ira à Rouen, de dénicher un peu le faquin qui a donné ma *Mariamne*. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi; j'en suis dans une colère de père qui voit ses enfants maltraités, et cela m'oblige de faire imprimer ma *Mariamne* plus tôt que je ne l'avais résolu, et dans un temps très peu favorable. Il pleut des vers à Paris. M. de La Motte veut absolument faire jouer son *Œdipe*; M. de Fontenelle fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poëmes épiques; j'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. Si vous voulez des nouvelles, messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième, et je m'imagine que, sur cela, la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les dames du palais partent demain, à l'exception de madame la maréchale de Villars, qui est retenue par une perte de sang. Madame de Prie a pris les devants avec madame de Tallard, et, avant de partir, m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau, où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine, je ferai des vers pour elle, si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous, si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Paris, à la comédie, ce 20 août.

Depuis un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs, et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue *Mariamne* et *l'Indiscret* pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt et Legrand ont accoutumé le parterre au bas comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. *Mariamne* est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être? M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement, à l'occasion du miracle; et, pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité, en cérémonie, à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame, en actions de grâces de la guérison de madame Lafosse. M. l'abbé Couet, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Mariamne*, avec ces petits vers-ci:

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah! ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'Amfreville, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au *Roi de Cocagne* [1]. Je m'imagine que vous faites des soupers charmants; que l'imagination vive et féconde de madame du Deffand [2], et celle de M. l'abbé d'Amfreville, en donnent à notre ami Thieriot, et qu'enfin tous vos moments sont délicieux. M. le chevalier Des Alleurs est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir: je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu: je pars incessamment pour Fontaine-

[1] Comédie de Legrand.
[2] Marie de Vichi Champ-Rond, ou Chamrond, marquise du Deffand, née en 1697, morte le 24 septembre 1780. Cl.

bleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles, septembre.

Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon [1], et son cul à M. de Maurepas, et reçut les compliments de toute sa cour, qu'il mouille tous les jours à la chasse, par la pluie la plus horrible. Il va partir, dans le moment, pour Rambouillet, et épousera mademoiselle Leczinska à Chantilli. Tout le monde fait ici sa cour à madame de Besenval [2], qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines n'avaient point de parents. Les noces de Louis XV font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver ; mais, en récompense, on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. Ceci ressemble au mariage du soleil, qui fesait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marli, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien ? allez-vous souvent aux spectacles ? avez-vous fait dire à Dufresne et à la Le Couvreur de jouer *Mariamne?* L'abbé Desfontaines est-il en liberté ? Thieriot est-il toujours bien sémillant? Conservez-moi votre amitié, dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 17 septembre.

Pendant que Louis XV et Marie-Sophie-Félicité de Pologne sont, avec toute la cour, à la comédie italienne, moi, qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers, et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre, pour vous mander les balivernes de ce pays-ci, que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1° M. de La Vrillière vient de mourir, cette nuit, à Fontainebleau ; et M. le maréchal de Gramont [1] est mort à Paris, à la même heure. Ils ont assurément pris bien mal leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés, le carrosse de M. le prince de Conti [2] renversa, en passant, le pauvre Martinot, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur-le-champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de MM. de La Vrillière et de Gramont qu'à celle de Martinot, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'état et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacrements, pour la première nuit ; mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamants. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà, dit-elle, la première fois de ma « vie que j'ai pu faire des présents. » Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit *Divertissement* que M. de Mortemart ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et *le Médecin malgré lui;* ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées, et très peu d'invention et de variété ; après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine ; j'attendrai que la foule soit écoulée, et que sa majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer. Alors je tâcherai de faire jouer *Œdipe* et *Mariamne* devant elle ; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire

[1] Louis de Pardaillan de Gondrin, d'abord duc d'Epernon et ensuite duc d'Antin, né en 1707, mort en 1743; fils de madame de Gondrin à qui Voltaire adressa une épître en 1716. Cl.

[2] Catherine de Bielenska, fille du comte de Bielenski, grand-maréchal de Pologne; mariée, en 1718, à Jean-Victor de Besenval, dont elle eut, en 1721, le baron de Besenval, mort en 1794. On prononce ordinairement *Bèseval*. Cl.

[1] Le maréchal de Gramont mourut le 16 septembre 1725, et le marquis de La Vrillière, dans la nuit du 16 au 17. Cl.

[2] Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort en 1727.

qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi Auguste, m'ont fait demander le poëme de *Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes, que par moi.

Vous, qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffand et de M. l'abbé d'Amfreville. Je vous aime tendrement, et vous embrasse mille fois. Adieu.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami Thieriot, par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans m'en spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire, parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer *OEdipe*, *Mariamne*, et *l'Indiscret*. J'ai été quelque temps à Belébat avec madame de Prie. D'ailleurs je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi, et qui s'est enfuie bien vite, dès que j'ai cru la tenir, regrettant à mon ordinaire vous, vos amis, et votre campagne, ayant bien de l'humeur et n'osant en montrer, voyant bien des ridicules et n'osant les dire, n'étant pas mal auprès de la reine, très bien avec madame de Prie, et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans ce moment chercher M. de Gervasi; et, s'il va à la Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destinée. Je vous avertis d'avance, ma chère reine, que M. de Gervasi et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles, si vous n'avez pas un régime exact; et qu'avec ce régime, vous pourrez vous passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très adonnée; et je vous dirai, comme Voiture,

Que vous étiez bien plus heureuse,
Lorsque vous étiez autrefois
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le dit toutefois [1]!

Aimez, et mangez un peu moins: l'école de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez-moi donc, je vous en conjure, comment vous vous portez. Thieriot m'a écrit que votre maudit rhumatisme vous a quittée; mais n'a-t-il laissé nulle impression? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert? êtes-vous parfaitement guérie? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été, et celui où vous êtes? Je passai hier tout le soir avec madame de Lutzelbourg [2] à parler de vous. Elle vous aime de tout son cœur; elle pense comme moi; elle aimerait bien mieux être à la Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison, et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Madame de Lutzelbourg demande justice, et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi, chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah! madame, je ne suis pas ici dans mon élément; ayez pitié d'un pauvre homme qui a abandonné la Rivière-Bourdet, sa patrie, pour un pays étranger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours, avec M. le duc d'Antin [3], pour aller à Bellegarde voir le roi Stanislas; car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là je retourne à Belébat une seconde fois, avec madame de Prie. Ce sera dans ce temps-là, à peu près, que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à la Rivière; mais seriez-vous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je songe à vous au milieu des occupations, des inquiétudes, des craintes, des espérances qui agitent tout le monde en ce pays-ci; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté; vous avez raison: quand on est avec madame du Deffand et M. l'abbé d'Am-

[1] Ces vers font partie d'un impromptu fort joli que Voiture fit à Ruel pour la régente Anne d'Autriche.

[2] Marie-Ursule de Klinglin, mariée à Walter de Lutzelbourg, ou Luzbourg, duquel elle devint veuve en 1736; morte âgée de quatre-vingt-deux ans, en son château de l'Ile-Jard, près de Strasbourg, le 25 janvier 1765. Elle était fille de Jean-Baptiste de Klinglin, préteur royal de Strasbourg, et sœur de Christophe de Klinglin, premier président du conseil supérieur d'Alsace. Cl.

[3] Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, seigneur de Bellegarde, premier duc d'Antin, né en 1665; aïeul du duc d'Epernon cité dans la première note page, 46. Cl.

freville, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très humbles respects, aussi bien que le maître de la maison. Adieu, ma chère reine, comptez sur ma respectueuse et tendre amitié pour toute ma vie.

A M. THIERIOT.

A Fontainebleau, ce 17 octobre.

Je mérite encore mieux vos critiques que *Mariamne*, mon cher Thieriot. Un homme qui reste à la cour, au lieu de vivre avec vous, est le plus condamnable des humains, ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talents et mes amis pour des fumées de cour, pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à madame de Bernières. Vous auriez bien dû ne pas attendre si tard à m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent, et, surtout, en l'empêchant de manger trop.

En vérité, mon cher Thieriot, si madame de Bernières veut garder un régime exact, je suis sûr qu'elle se portera à merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la médecine. J'ai déjà abandonné tout à fait la dernière, et m'en trouve bien. Si je puis prendre sur moi de me passer de tourtes et de sucreries, comme je me passe de Gervasi, d'Helvétius, et de Silva, je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment.

J'ai vu ici un moment le chevalier Des Alleurs, qui vint monter sa garde, et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps: à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de la Rivière; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autres, et s'il jouit de la béatitude tranquille où vous êtes depuis trois mois.

J'ai été ici très bien reçu de la reine. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a ri à *l'Indiscret;* elle me parle souvent, elle m'appelle *mon pauvre Voltaire*. Un sot se contenterait de tout cela; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, et que le rôle d'un poète à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher Thieriot, combien je suis las de ma vie de courtisan. *Henri IV* est bien sottement sacrifié à la cour de Louis XV. Je pleure les moments que je lui dérobe. Le pauvre enfant devrait déjà paraître in-4°, en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois, cet ouvrage un peu autrement travaillé que *Mariamne*. L'épique est mon fait, ou je suis bien trompé, et il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un Chapelain, La Motte, et Saint-Didier, que dans celle où il faut tâcher d'égaler Racine et Corneille. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. Saint-Didier a apporté son *Clovis* à la reine, avec une épître en vers du même style. Roi vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres, et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poëtes pour les fous de la cour; et, en ce cas, elle a grande raison; car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. Ils ne donnent du plaisir ni n'en reçoivent. Adieu. Savez-vous que M. le duc de Nevers [1] s'est battu avec M. le comte de Brancas, dans la salle des gardes de la reine d'Espagne? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni, si ennuyeux, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu; je vous embrasse, et vous aime.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce 18 octobre.

Gervasi va partir pour vous aller voir; j'en voudrais bien faire autant, mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux, quand je vous écris, vous parler de vous que de ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce qui vous regarde, que de toutes les tracasseries de Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde; je vous en prie, que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mademoiselle Le Couvreur, qui, je crois, vous écrit souvent, me charge de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie, au milieu de ses triomphes, qu'elle me hait. N'allez pas oublier, au milieu de vos rhumatismes, que vous m'avez aimé, et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi, ou du moins faites-moi écrire par votre chancelier; surtout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à la Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui

[1] Philippe-Jules-François Mazarini-Mancini, mort en 1768; père du duc de Nivernais. Son adversaire, Louis-Toussaint, baron de Villeneuve, comte de Brancas, était capitaine des gardes de Louise-Élisabeth, reine d'Espagne. Cl.

y sont, et d'envier leur destinée; je n'ose dire de venir la partager, car vous ne m'en croiriez pas; mais si vous restez encore un mois ou six semaines, je viendrai assurément; mais, au nom de Dieu, conservez votre santé; elle dépend de vous, je vous le répète encore, beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

La reine vient de me donner, sur sa cassette, une pension de quinze cents livres, que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très bien avec le second premier ministre, M. Duvernei. Je compte sur l'amitié de madame de Prie. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux, je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer, et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agréments que l'on peut avoir dans le pays de la cour ne valent pas les plaisirs de l'amitié; et la Rivière, à tous égards, me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à mon ami Thieriot.

A M. THIERIOT.

Ne croyez pas, mon cher Thieriot, que je sois aussi dégoûté de *Henri IV* que vous le paraissez de *Marianne*. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'Orléans et son système avec Lass. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième chant [1] n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'Orléans, sans que mes vers eussent l'air de satire.

Je dis, en parlant de ce prince :

D'un sujet et d'un maître il a tous les talents;
Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.
Un Écossais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence,
Des rois, à son réveil, égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges?

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système; mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de Thieriot.

A L'ABBÉ DESFONTAINES.

Et vous, mon cher abbé Desfontaines, j'ai bien parlé de vous à M. de Fréjus [1]; mais je sais, par mon expérience, que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal [2]. Je vous suis presque également obligé pour *Mariamne* et pour *le Héros* de Gratien [3]. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères; mais, puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé Bignon. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre Saint-Didier est venu à Fontainebleau avec *Clovis*, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de Mortemart et l'importuna pour avoir une pension. M. de Mortemart lui répondit que quand on fesait des vers, il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. Saint-Didier ne me pardonnera point cette injustice de M. de Mortemart. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé Raguet [4] dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé Desfontaines que l'abbé Raguet?

[1] Ces vers ne se trouvent pas dans le texte du poëme.

[1] André-Hercule de Fleuri, évêque de Fréjus, de 1698 à 1715; cardinal le 11 septembre 1726. Cl.

[2] Le *Journal des Savants*.

[3] Balthasar Gracian, jésuite espagnol, désigné aussi sous le nom de *Grotian*, *Grotien* ou *Gracien*, publia à Huesca, en 1637, sous le nom de son frère Laurent, l'ouvrage intitulé : *el Heroe, de Lorenço Gracian infanzon. Le Héros* a été traduit en français par le P. Courbeville; et cette traduction ayant paru en 1725, c'est à elle que Voltaire dut faire allusion. Cl.

[4] Gilles-Bernard Raguet, protégé par Fleuri, avait obtenu plusieurs bénéfices. Il fut *directeur spirituel* de la compagnie des Indes, et mourut âgé de quatre-vingt-un ans en 1748. Cl.

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'Amfreville, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

A M***,

MINISTRE DU DÉPARTEMENT DE PARIS.

1726 [1].

Je remontre très humblement que j'ai été assassiné par le brave chevalier de Rohan, assisté de six coupe-jarrets, derrière lesquels il était hardiment posté.

J'ai toujours cherché depuis ce temps à réparer, non mon honneur, mais le sien, ce qui était trop difficile.

Si je suis venu dans Versailles, il est très faux que j'aie fait demander le chevalier de Rohan-Chabot chez M. le cardinal de Rohan.

A M. THIERIOT.

Le 12 août 1726.

J'ai reçu bien tard, mon cher Thieriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thieriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme [2] que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thieriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Whitehall et de Londres. Je suis très bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie : l'une, de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai; et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs, et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine; le seul regret que j'aie est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thieriot; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

A MADEMOISELLE BESSIÈRES [1].

A Wandsworth, le 15 octobre.

Je reçois, mademoiselle, en même temps une lettre de vous, du 10 septembre, et une de mon frère, du 12 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois, et mes maladies continuelles, qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si long-temps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puis-je vous dire, mademoiselle, sur la mort de ma sœur, si-

[1] Ce billet est du 28 mars au 17 avril. Voyez, sur l'aventure de Voltaire avec le chevalier de Rohan, ce qu'en dit Condorcet (tome Ier) dans sa *Vie de Voltaire*.

[2] Le chevalier de Rohan.

[1] Voltaire cite cette demoiselle dans sa lettre du 8 janvier 1756 à madame de Fontaine. Cl.

non qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé à sa place? Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie: vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie, mais vous en connaissez les remèdes ; et la différence de vous à moi est du malade au médecin.

Je vous supplie, mademoiselle, d'avoir la bonté de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse : on engagez mon frère à me donner, sans différer un seul moment, des nouvelles de sa santé, ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ne faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux ; mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

Adieu; je vous embrasse, permettez-moi ce terme, avec tout le respect et toute la reconnaissance que je dois à mademoiselle Bessières.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, madame, votre lettre du 5 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plus tôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur-le-champ dans ma retraite.

Je vous souhaite, du fond de ma tanière, une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence ; mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si, à mon arrivée, j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir ; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les moments où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse, chez milord Bolingbrocke, à Londres.

A M. THIERIOT.

2 février (vieux style) 1727.

Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (*n. s.*); je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tome des *Voyages de Gulliver;* il y a près de trois mois que je chargeai M. Dussol des deux tomes pour vous. Vous étiez en ce temps-là en Normandie.

Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie, je m'imaginais que vous traduisiez *Gulliver*, et je me consolais de votre silence par l'espérance d'une bonne traduction, qui, selon moi, vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit.

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre en moins de temps que vous

n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver*. Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé ; mais c'est un Rabelais sans fatras ; et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas à beaucoup près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu, en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second.

A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage.

Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressources que j'ai essuyées en Angleterre, le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûté les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si Noël Pissot voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothèque dont vous avez besoin.

Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. Dubreuil, cloître Saint-Merry, dans la maison de M. l'abbé Moussinot [1]? il est chargé de plusieurs billets de Ribou, de Pissot, et de quelques autres, que j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces messieurs, que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, vous donner des mouvements pour les mettre à la raison ; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes.

Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force, donnez-vous la peine d'aller chez M. de Maisons ; il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de *la Henriade*, que je lui envoyai, il y a quelque temps, en dépôt, parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous.

Adieu, mon très cher Thieriot; je vous embrasse mille fois.

[1] Moussinot « était un chanoine de Saint-Merry, un homme « de bien, un homme simple et vertueux, attaché à ses devoirs d'ecclésiastique, de chanoine et d'ami... Le chapitre « de Saint-Merry lui confia sa caisse, les jansénistes le firent « dépositaire de la leur; Voltaire lui remit la sienne : elle ne « pouvait être en de meilleures mains. C'était une singularité de voir un même ecclésiastique trésorier, en même « temps, d'un chapitre, d'une secte, et d'un philosophe; « remplissant, avec exactitude et un secret religieux, les « devoirs de ce triple état. » (Note de Duvernet.)

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

1727.

Toutes les princesses malencontreuses, qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errants à qui même infortune était advenue. Ma Bastille, madame, est la très humble servante de votre Châlons; mais il y a une très grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent;
Et tous ces enfants éperdus
Furent bien surpris quand ils y virent
La Fermeté, la Paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitants.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour une Orphée;
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! Les agréments seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malezieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;

On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux [1],
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise
De ses présents vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans Ludovise.

A M. *** [2].

. . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir.

On fait brûler Vanini, et on traduit Lucrèce pour monsieur le Dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers *formosum pastor Corydon*, etc. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement, qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

[1] Nicolas de Malezieu, après avoir survécu près de sept ans à Chaulieu, mourut le 4 mars 1727. Cl.

[2] Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre. K.

A M. THIERIOT.

A Londres, 4 août 1728.

Voici qui vous surprendra, mon cher Thieriot; c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise, pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc, en langue vulgaire, les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches de *la Henriade* chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde-des-sceaux [1] et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et, surtout, celle où l'on trouverait cette misérable *Critique* dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette gueuille; mais

« Odi profanum vulgus, et arceo, »
HOR., lib. III, od. I.

et les sots jugements et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter les malheurs réels; et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher Thieriot, que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un *Essai sur la Poésie épique*, qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très peu de sens, ont trouvé à redire que j'aie osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre Dieu comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de Dieu un

[1] Germain-Louis Chauvelin, né en 1685; garde-des-sceaux le 17 août 1727, mort en 1762. Cl.

tyran, je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchants.

Je me flatte que vous êtes, pour le présent, avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui ; mais, si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise ; car il vaut mieux être maître d'une boutique que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris, où vous voyez tous les jours des folies nouvelles, qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de Bernières, et ce que fait le chevalier anglais Des Alleurs ; mais, surtout, parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

AU P. PORÉE,

A Paris, rue de Vaugirard, près de la porte Saint-Michel.

Si vous vous souvenez encore, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la préface quel a été le sort de cet ouvrage, et j'apprendrai, par votre décision, quel est celui qu'il mérite. Je n'ose encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait à la France de n'avoir jamais pu produire un poëme épique ; mais si *la Henriade* vous plaît, si vous y trouvez que j'ai profité de vos leçons, alors

« Sublimi feriam sidera vertice. »
Hor., lib. I, od. I.

Surtout, mon révérend père, je vous supplie instamment de vouloir bien m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois ; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poëme. J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur, mais comme *chrétien*.

Je suis, mon révérend père, et je ferai profession d'être toute ma vie, avec le zèle le plus vif, votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé VOLTAIRE.

A M. THIERIOT.

Die Jovis, quem barbari Galli nuncupant *jeudi* (7 avril) 1729.

Je ne peux pas résister davantage à vos remontrances, à celles de M. de Richelieu et de M. Pallu [1]. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec un *warrant* signé Louis, « go to « Saint-Germain ; I write to the vizier Maurepas, « in order to get leave to drag my chain in « Paris [2]. »

Je vous renvoie *Quinte-Curce* et les *Diètes de Pologne*. Je demande les deux autres tomes de la *Géographie*. Si vous pouviez me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de l'Ukraine et de la Petite-Tartarie, ce serait une bonne affaire. Je vous ai manqué ces jours-ci. Je mène la vie d'un rose-croix ; toujours ambulant, toujours caché, mais ne prétendant point à sagesse. « Quanquam, o ! farewell, tell M. Nocé, « thank him heartily for his opera ; and whip « the lady Liset for her foolish sauciness : in case « she has a pretty arse, forgive her [3]. »

A M. THIERIOT.

Avril.

Mon cher Thieriot, vous me faites songer à mes intérêts, que j'ai trop négligés. J'avoue que j'ai eu tort de tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que Marc-Tulle Cicéron, dans ses bavarderies éloquentes, dit quelque part : *Turpe est rem suam deserere*. Muni donc du sentiment d'un ancien, et rendu à la raison par vos remontrances, je vous envoie la patente de la pension que me fait la reine ; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet ; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paie les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. Brossoré, secrétaire des commandements, a quelque voix en chapitre ; mais je lui suis inconnu. Je crois que M. Pallu est de ses amis, et pourrait lui parler.

Mais, mon cher Thieriot, les obligations que j'ai déjà à M. Pallu me rendent timide avec lui. Irai-je encore importuner, pour des grâces nou-

[1] Bertrand-René Pallu, nommé maître des requêtes en 1726, passa à l'intendance de Moulins en 1734, et de là à celle de Lyon en 1738. Cl.

[2] « Allez à Saint-Germain : J'écris au visir Maurepas « pour qu'il me laisse traîner ma chaîne à Paris. »

[3] « Adieu, dites à M. Nocé que je lui fais beaucoup de « remerciements de son opéra » (le reste n'est pas traduisible).

velles, un homme qui ne devrait recevoir de moi que des remerciements? La vivacité avec laquelle il s'intéresse à ma malheureuse affaire [1] ne sortira jamais de mon cœur. Cependant j'ai été trois ans sans lui écrire, comme à tout le reste du monde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolation que je puisse recevoir, c'est-à-dire du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi.

Ma misère m'aigrit, et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour une pension, des personnes à qui je suis déjà si redevable?

C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre les mains des intérêts que j'aurais entièrement oubliés sans vous.

Si vous savez des nouvelles de M. de Maisons, de M. de Pont de Veyle, de M. Bertier, de M. de Brancas [2], mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont en bonne santé.

Surtout, quand vous verrez M. Pallu, assurez-le que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette.

Vos *Mémoires de Mademoiselle* [3] ne font pas d'honneur au style des princesses. Adieu.

A M. THIERIOT.

Décembre.

Vous êtes prié, demain jeudi, de venir dîner dans mon trou. Je fais demain le rôle de Ragotin. Je donne à dîner aux comédiens, et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans *Brutus*, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs il n'est pas mal que vous buviez, *with those who gave you your entrance free.*

M. de La Faye, que je rencontrai ces jours passés à la comédie, me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui; mais je ne sais pas son adresse: je vous prie de l'écrire.

A M. THIERIOT.

Fin de decembre.

Mon cher ami, je vous dis d'abord que j'ai retiré *Brutus*. On m'a assuré de tant de côtés que M. de Crébillon avait été trouver M. de Chabot, et avait fait le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs, je ne crois pas la pièce digne du public; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges, envoyez chercher votre argent.

M. Josse, qui vous rendra ce billet, imprime actuellement *le Bélier*, de feu M. Hamilton. Il voudrait avoir quelques pièces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques unes, vous me ferez plaisir de les communiquer.

J'ai montré vos papiers à M. de Maisons; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu, mon cher enfant. *Vale.*

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

1729.

O vous! l'un des meilleurs suppôts
Du dieu que le buveur adore,
Vous qu'Amour doit compter encore
Au rang de ses zélés dévots;
Hénault, convive infatigable,
Que j'aime la vivacité,
Et ce tour d'esprit agréable,
Qui font goûter la volupté;
Lorsque, versant à pleines tasses,
Vous répétez le soir à tous vos auditeurs
Ces contes, ces chansons, ces discours enchanteurs,
Dictés le matin par les Grâces!

Depuis mon départ de Paris, que je fis assez solennellement en buvant à votre santé, j'ai cru qu'il était inutile de vous écrire que je m'ennuie beaucoup en ce séjour, et que j'y étais arrivé en assez mauvais état. Deux amis m'emballèrent à minuit, sans avoir soupé, dans une chaise de poste; et après avoir couru pendant deux nuits pour aller prendre des actions, nous entrâmes dans la Lorraine par la route de Metz, qui est un pays d'un très petit commerce, fort ingrat, et très peu peuplé:

Car, après de fort longues plaines,
L'on atteint des petits hameaux,
Et quelques huttes fort vilaines,
Faites de planches de bateaux.
Là de modernes Diogènes,
Dans leurs futailles de tonneaux,
Vivant de pain d'orge et de faînes,
Se croyent exempts de tous maux
Quand ils sont exempts de travaux.

Jugez, mon cher monsieur, de la bonne chère avec laquelle nous fûmes régalés par ces coquins, qui préfèrent leur oiseuse stupidité aux commodités qu'un peu de peine et d'industrie fournit à

[1] Avec le chevalier de Rohan-Chabot. K.

[2] Antoine de Ferriol, comte de Pont de Veyle, frère aîné du comte d'Argental. — Le *Bertier* cité ici est probablement Berthier de Sanvigni, président en la cinquième chambre des enquêtes, mort en 1745. — Quant à M. de Brancas, voyez la note 1 de la lettre que Voltaire lui adresse de Sulli, 1716.

[3] *Mémoires de mademoiselle de Montpensier.*

nous autres Français. Une pareille misère ne me fit pas augurer en faveur des actions; et comme j'étais fort mal en arrivant à Nanci, je remis à deux ou trois jours pour souscrire. Nous trouvâmes à l'hôtel de la compagnie du commerce plusieurs bourgeois et quelques docteurs qui nous dirent que son altesse royale avait défendu très expressément de donner des actions à tous les étrangers, et nous raillèrent en disant dans leur patois lorrain :

Vous voulez être nos confrères,
Messieurs, soyez les bien venus;
Vous êtes des actionnaires
Dépouillés de vos revenus :
Sans doute avec quelques pistoles,
Que vous avez pour tout débris,
Vous venez exprès de Paris
Pour emporter nos léopoles.

En effet ils disaient la vérité, et malgré leur turlupinade, après de pressantes sollicitations, ils me laissèrent souscrire pour cinquante actions, qui me furent délivrées huit jours après, à cause de l'heureuse conformité de mon nom avec celui d'un gentilhomme de son altesse royale, car aucun étranger n'en a pu avoir. J'ai profité de la demande de ce papier assez promptement; j'ai triplé mon or, et dans peu j'espère jouir de mes doublons avec gens comme vous. Faites-en part à ceux que vous croyez s'intéresser à ce qui me regarde.

Salut au bon père Finot,
A qui vous lirez ma légende,
A Faucheur, Douville, en un mot
A toute la bachique bande :
Pour l'aimable et galant de Trois,
Qui me réduit presque aux abois
Quand il exerce sa critique,
Dites-lui donc, quand quelquefois,
Après réplique sur réplique,
Sans savoir bonnement pourquoi,
Je m'emporte et je me lutine,
Pour Dieu, qu'il ait pitié de moi
Et de ma petite poitrine.

A l'égard de l'illustre papa *Gueton*, avec qui l'esprit et la santé ont fait un traité de société inaltérable, on peut fort bien lui appliquer, sans que la comparaison cloche,

Ce qu'on disait de Desbarreaux,
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vu naître
Homme qui sût si bien connaître
La nature des bons morceaux.

Vous pouvez lui dire, comme une chose de son ressort et à laquelle il s'intéresse, que de Bourgogne et des autres pays vignobles

Nouvelle nous est arrivée
Que nous avons pleine vinée;
Mais que Bacchus dans ces beaux lieux,
Par de trop fréquentes rosées,
Avait ses tonnes épuisées;
Qu'ainsi je crois que pour le mieux
Il faut se préparer sans peine,
En ménageant votre vin vieux,
A goûter celui de Surêne.

AU P. PORÉE.

Paris, 7 janvier 1730.

Je vous envoie, mon cher père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*OEdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis l'*OEdipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui : j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier, qui était du pays; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre OEdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune; je crus qu'ils avaient raison : je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui les comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et OEdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon; je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *OEdipe*.

Il y avait un acteur nommé Quinault (Dufresne),

qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de Corneille excellent : je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de M. de La Motte. Le révérend P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de La Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc.

A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Novembre 1730.

« . . . . . Lectori *me* credere *malim*,
« Quam spectatoris fastidia ferre superbi. »
HOR., lib. II, epist. I, v. 214.

Je vous envoie *la Henriade*, mon cher ami, avec plus de confiance que je ne vais donner *Brutus*. Je suis bien malade; je crois que c'est de peur.

Je vous envoie aussi une cargaison de lettres, dont je prie mademoiselle Sallé [1] de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation; mais pour moi, je la prie de me recommander, et je n'ai point trouvé de meilleur expédient, pour faire ressouvenir les Anglais de moi, que, de supplier mademoiselle Sallé de leur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. Gay [2], dont M. Kich lui apprendra sans doute la demeure. Il faut que M. Gay la présente à la duchesse de Queensbury, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de lui ameuter une faction considérable. Madame la duchesse de Queensbury n'est pas trop bien à la cour; mais mademoiselle Sallé est faite pour réunir tous les partis. Madame de Bolingbrocke pourra aussi la servir vivement, et surtout auprès de madame de Queensbury. Que ne puis-je à Londres cet hiver! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

A MADEMOISELLE GAUSSIN [3].

Décembre.

Prodige, je vous présente une *Henriade;* c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue Tullie est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous, mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre

[1] Danseuse de l'Opéra, dont Thieriot était amoureux, et contre laquelle il finit par colporter des vers satiriques. CL.

[2] Jean Gay, fabuliste anglais, mort le 4 décembre 1732. Il était très lié avec le duc de Queensbury. CL.

[3] Jeanne-Catherine Gaussem, connue sous le nom de Gaussin, célèbre actrice, née en 1711, morte en 1767.

déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots, et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber *Mariamne*, et je l'ai vue se relever

Au nom de Dieu, soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe? Vous n'avez que quinze ans [1]; et tout ce qu'on pourra dire, c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi, je n'ai que des remerciements à vous faire; mais, si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

Adieu; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

A M. THIERIOT.

A TULLIE [2], IMITÉ DE CATULLE LA FAIS.

1730.

Que le public veuille ou non veuille;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus ravissants.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher Thieriot; mais, avant de mourir dans mon lit comme un sot, je viens de changer la dernière scène de Tullie. Recommandez bien à Titus d'en avertir nosseigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que Tullie a joué comme un ange. Si cela est:

Ma Tullie, il est déjà temps,
Allons, vite que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers ce tour tendre et facile,
Et qui dictait à La Faie, à Chaulieu,
Conte, dizain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'est retiré:
Depuis long-temps il est en Normandie.
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier au combat d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé,
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre V.

A M. DE CIDEVILLE.

(A VOUS SEUL.)

Paris, 30 janvier.

Vous m'avez toujours un peu aimé, mon cher Cideville: il s'agit de me procurer le moyen de vivre avec vous quelque temps en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, de ma façon. C'est mon ouvrage favori, et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse *incognito* dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse.

Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président,[1] qui donnerait une permission tacite; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs [2] qui font tout sans permission.

Dans le premier cas, on pourrait peut-être craindre que le premier président ne fît quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde-des-sceaux.

Dans le second cas, il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure, c'est que, n'ayant mis dans mon ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût bien recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret; et il faudrait qu'en ce cas-là même le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent.

[1] Née en 1711, elle avait alors plus de 19 ans.
[2] Mademoiselle Gaussin, qui créa aussi les rôles de *Zaïre* et d'*Alzire*. Cl.

[1] Geoffroi-Macé Camus de Pontcarré, né en 1698, nommé premier président au parlement de Rouen en décembre 1726, mort à Paris le 8 janvier 1767.
[2] Cideville lui indiqua Jore: et l'on voit, dans la correspondance de 1734 et de 1735, combien Voltaire eut à se plaindre de celui-ci, relativement à la publication des *Lettres philosophiques* Cl.

Voilà, mon cher monsieur, mon ancien ami, et mon ancien camarade, et mon confrère en Apollon, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête.

Dans cet embarras, je vais vous envoyer, par le carrosse, le premier volume de cette histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste de deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau.

Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être, en lisant l'ouvrage, le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous intéresserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant, qu'on a si maltraité.

Quand vous l'aurez lu, je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans cette affaire, que j'ai extrêmement à cœur. Surtout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen, que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir, et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger d'obtenir cette permission tacite, en cas que vous ne vouliez pas vous compromettre.

S'il arrive, par malheur, qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir, alors vous me renverrez mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer.

En attendant, je vous prie de m'adresser votre réponse sous l'enveloppe de M. de Livri, secrétaire du roi, rue de Condé. Je vous aime et estime trop pour vous faire des excuses de la liberté que je prends avec vous; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation: songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensibles que je puisse jamais avoir; c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois.

Adieu; je suis pour toute ma vie votre très humble et obéissant serviteur.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 3 février 1731.

Mon cher Cideville, je suis enchanté, pénétré de vos bontés. M. de Lézeau doit vous avoir remis la première partie, qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable, quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser; il peut craindre de se commettre; mais au moins gardera-t-il le secret; et, surtout, ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde-des-sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc, je crois, qu'un refus à craindre; par conséquent il le faut risquer. En ce cas mon parti est tout pris; vous me renverrez le livre par le carrosse de Rouen, à l'adresse de M. Dubreuil, cloître Saint-Merri; et je sais bien alors ce que je ferai.

Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je n'espère rien à Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier président qu'il a déjà permis l'impression du *Triomphe de l'Intérêt*, qui était proscrit au sceau, et que cette permission tacite ne lui a point attiré de reproches; mais, surtout, on peut lui dire que M. le garde-des-sceaux n'a nulle envie de me désobliger; qu'il lui importe très peu que cette nouvelle histoire du roi de Suède soit imprimée ou non; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très bien à la place où il est, n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilége pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes; vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilége de son maître. Tout ce que M. de Chauvelin souhaite, c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Ainsi ce n'est point lui déplaire que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage, dont il ne sera plus obligé de répondre. Si M. le premier président veut y faire réflexion, cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté, et ne commet ni lui ni le garde-des-sceaux, dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par-devers moi un grand exemple d'une pareille connivence, que vous pouvez et que je vous prie même, en cas de besoin, de citer à M. le premier président. Cette nouvelle édition du poëme de *la Henriade* a été faite à Paris par la permission tacite de M. de Chauvelin, le maître des requêtes, et de M. Hérault, sans que M. le garde-des-sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, monsieur, tout ce que je puis alléguer; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence, et du caractère facile ou revêche de M. de Pontcarré, que je ne connais point. Tout est entre vos mains: *mitte sapientem et nihil dicas*. Vous êtes de ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de Lézeau, que j'ai vu à Paris, et qui sait tout ceci, me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre, et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu; mille remerciements; je vous embrasse bien tendrement. Écrivez dorénavant sous l'adresse de M. Dubreuil, cloître Saint-Merri.

A M. DE CIDEVILLE.

13 février.

M. le premier président est un homme bien épineux; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui montrer à bon compte le premier volume. Le manuscrit qui contient le second tome n'est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé, puisqu'il ne s'agit guère, dans le second, que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norvége, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point, si le premier président est un homme d'esprit, ou, ce qui vaut mieux, un homme aimable, qu'il ne soit tout à fait de vos amis, et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui, ni lui avec M. le garde-des-sceaux. Je puis vous donner ma parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la vôtre, que tout ce qui a obligé M. le garde-des-sceaux à retirer le privilége a été la crainte de déplaire au roi Auguste, dont on est obligé de dire des vérités un peu fâcheuses. Mais, en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous assurer que M. le garde-des-sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera pas.

Dans ce pays-ci il me semble qu'on doit plus ménager Stanislas qu'Auguste : aussi je me flatte que sa fille Marie ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez à bout, mon cher Cideville, et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand Corneille commencer *incognito* quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint.

Adieu : que le premier tome ne déplaise pas, et je reponds du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux :

Moins connu des mortels, je me cacherai mieux.
RACINE, *Phèdre*, v, 7.

Mille compliments à M. de Léseau; un profond secret, et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment.

A M. DE CIDEVILLE,

RUE DE L'ÉCUREUIL, A ROUEN.

A Paris, ce 2 mars 1731.

Comme je vis ici moitié en philosophe, moitié en hibou, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. de Formont. Thieriot, qui ne sait pas même ma demeure, ne put me rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi de recevoir, en même temps, les bonnes nouvelles que vous me mandez, et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a, mon cher ami, des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté, esprit, et grâce. Ce même esprit, qui vous fait faire de si jolies choses, vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue, et pas assez châtiée.

Réprimez, d'une main avare et difficile,
De ce terrain fécond l'abondance inutile.
Émondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
Songez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

Je vais m'arranger pour venir raisonner belles-lettres avec vous, en bonne fortune, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain, une valise pleine de prose et de vers; après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je vous demande la permission d'envoyer cette valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure, elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou dont vous m'avez parlé, pour le 15 du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai.

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 343.

Adieu, ami charmant, négociateur habile, poëte aimable, et qui, par-dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est, pour son malheur, votre très obligé serviteur. Si vous avez quelque chose à me mander d'ici à mon arrivée, ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de Livri. Comme je soupe là tous les jours, vos lettres m'en seront plus tôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir un dessein qui me fera passer trois mois avec vous. Adieu.

A M. FAVIERES [1].

4 mars.

Je vous suis très obligé, mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence, ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce, et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

« Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos....
« Basia lascivæ jungunt repetita columbæ. »

Et, en parlant de l'Amour,

« Vulnere qui certo lædere pectus amat. »

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse :

« Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
« Arguti fugiunt, agmina blanda, joci. »

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais, quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du *Printemps*, ou, plutôt, à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et, surtout, je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

« Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.
JUVEN., sat. VII, v. 27.

J'ai renoncé pour jamais aux vers,

« Nunc... versus et cætera ludicra pono. »
HOR., lib. I, ep. I, v. 10.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe, comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime, en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

[1] Conseiller au parlement, auteur du poëme latin intitulé: *Ver, carmen pentametrum*, dont la traduction française est attribuée à Querlon.

A M. THIERIOT.

Rouen, le 1er mai.

Je vous écris enfin, mon cher Thieriot, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes compliments sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne [1]. Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce [2] que vous m'avez si souvent demandée;

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon âme,

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse, et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle Le Couvreur, je rends au mérite de mademoiselle Sallé la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre, pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

A M. DE FORMONT.

O qu'entre Cideville et vous
J'aurais voulu passer ma vie!
C'est dans un commerce si doux
Qu'est la bonne philosophie,

[1] Mademoiselle Sallé, qui était alors à Londres. CL.
[2] *La mort d'Adrienne Le Couvreur.*

Que n'ont point ces mystiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quesnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapsodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis, philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen. Vous n'avez point de mois de mai en Normandie :

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles,
C'est le pays des grands talents,
Des Fontenelle, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais, avec Virgile :

« . . . . Soli cantare periti
« Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant....
« Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
« Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!...
« Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas. »
Egl. x, 32.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire ; mais, dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentiments, mes chers messieurs, que je serai toute ma vie votre, etc.

A M. THIERIOT.

(Rouen) 1er juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands, et sans crainte du sort :
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers *sur la mort de mademoiselle Le Couvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui, de plus, est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies ; mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi ; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts, que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère, et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher Thieriot, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de *Charles XII*, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. de Chauvelin quel sera, en cette occasion, l'esprit des ministres de la librairie?

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé Rothelin, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens *Ériphyle*. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

« *Thieriot* mihi primus amores
« Abstulit, ille habeat secum [1]. »

A M. THIERIOT.

(Rouen), 30 juin.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Thieriot. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de *César* depuis qu'*Ériphyle* est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur *Ériphyle* : car le moyen de croire que j'aie fait *César* et *Ériphyle*, et achevé *Charles XII*, en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit

[1] Parodie de ces vers de Virgile, Æn., VI, 28 :

« Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
« Abstulit; ille habeat secum, servetque sepulcro. » Cl.

recueilli dans la retraite et un esprit dissipé dans le monde :

« Carmina secessum scribentis et otia quærunt. »
OVID., I, *Trist.*, I, 41.

J'ai revu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avec soin; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de portefeuille; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie* [1]; et puisque vous êtes un homme discret, vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matt., XXV, 21 et 23.)

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les *Semaines* de l'abbé Desfontaines. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse, qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Cantorbéry, afin que, si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du *Journal du Parnasse*, où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu.

Si vous imprimez l'abbé de Chaulieu, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aie montré les changements que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de Chauvelin, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à MM. de Fontenelle et La Motte. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé Desfontaines, non seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que l'abbé Desfontaines m'a accusé, dans son *Dictionnaire néologique*, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam a gente iniqua et dolosa.* Adieu.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi matin.

Mon cher ami, vous n'avez point ici de maîtresse qui vous aime plus que moi; le premier plaisir que je goûte, en arrivant à Paris, est celui de vous écrire; et je vous réponds que je vais arranger mes affaires de façon que je vous reverrai bientôt. Je n'oublierai de ma vie les marques d'amitié que vous m'avez données à Rouen; vous avez trouvé le secret de me faire passer avec délices un temps où la maladie et la solitude auraient dû me rendre la vie bien ennuyeuse. Un esprit comme le vôtre est fait pour adoucir les chagrins et pour augmenter les plaisirs de tous ceux avec lesquels il vit. Je vous demande à présent de mettre à *Argus* et à *Isis* le temps que vous vouliez bien employer à m'adoucir ma prison de Rouen. Adieu; il n'est plus question pour moi de la vie douce, les affaires viennent me lutiner. A Rouen je passais ma vie à penser; je vais la consumer ici à courir. Une seule affaire, quelque petite qu'elle soit, emporte ici la journée de son homme, et ne laisse pas un moment de conversation avec nos amis Horace et Virgile.

« O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit,
« Nunc [1] . . . . libris, nunc somno et inertibus horis,
« Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ? »
HOR., lib. II, sat. VI, v. 60.

C'est le *somnus* surtout que je regrette. Je ne le connais plus guère; mais je vous regrette mille fois davantage. *Vale, et tuum ama Voltairium.*

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi.

Je serais un homme bien ingrat, monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événements de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand *Ériphyle* et *Jules César* seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager, puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville :

« Carmina secessum scribentis et otia quærunt. »
OVID., I, *Trist.*, I, 41.

Je commençais un peu à philosopher avec vous; mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les moments que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de Jore. Vous êtes un peu plus sévère que M. de Cideville; mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu; je ne

[1] *Le Pour et le Contre*, pièce connue d'abord sous le titre d'*Épître à Julie*, ou à *Uranie*. CL.

[1] *Veterum*. Ce mot est laissé en blanc dans la lettre; on voit que c'est avec intention.

vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu, et même ne verrai de longtemps, aucun de ces fous qu'on appelle *le beau monde*. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très humble et très obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 5 août 1731.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre prose et de vos vers. Je ne trouve jamais rien à ajouter à ce que vous pensez et à ce que vous dites; mais j'ai pris, selon ma louable coutume, la liberté de réduire les vers à quatre; on les trouve charmants: tout le monde, c'est-à-dire le petit nombre de ceux qui aiment le bon, les savent par cœur, et ignorent le nom de l'auteur. Enfin l'impitoyable M. de Maisons a vu *César*, et l'approuve. Le P. Porée, par une modestie à laquelle il ne gagnera rien, veut esquiver la dédicace. *Ériphyle*, si j'ai quelque crédit, ne sera jouée qu'à la Saint-Martin, et n'en vaudra que mieux. Jore doit avoir reçu l'*Essai sur la poésie épique*, que je vous supplie de lire; j'attends des nouvelles de M. de Formont et. . . . . Adieu; je vous souhaite des maîtresses qui vous soient attachées comme je le suis.

A M. DE CIDEVILLE.

15 août 1731.

Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers; non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze:

La Faye est mort; V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de *la Henriade* et de l'*Essai sur l'Épopée*. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de Milton, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'*Essai*, et j'espère, dans peu de jours, vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi: je m'en tiendrais volontiers à ces vers, que vous connaissez:

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que M. de Cambrai s'est trompé, quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de Fénelon a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénelon lui-même était du nombre de ces impuissants qui disent que les e.... les ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru, quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Danchet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra [1] que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelques petits coups d'aiguillon. Je vous prie de lui faire encore mes remerciements, et de m'écrire ce qui lui en aura coûté pour ce beau transport, afin que j'aie l'honneur de lui envoyer incessamment ce qu'il aura déboursé. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'*Essai sur la poésie épique*, Jore n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures, c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne.

Mille compliments à notre ami M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

A M. DE CIDEVILLE.

19 août 1731.

Comment va votre santé? je vous en prie, mandez-le-moi: vous pouvez compter que je m'y in-

[1] *Le Triomphe de la beauté*, qui est resté ébauché, ainsi que d'autres petits operas intitulés: *Daphnis et Chloé*, *la Déesse des Songes*, et *Anacréon*, cités de 1731 à 1735. CL.

térasse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point :

« . . . . Ultima primis
« Non bene respondent. . . . . »

On a lu *Jules César* devant dix jésuites ; ils en pensent comme vous : mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé *Ériphyle*, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère ; *laudatur et alget* [1]. Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami ; en vous remerciant des deux corrections à *la Henriade*. M. de Formont me les avait mandées ; elles sont très judicieuses. *Vale*.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 3 septembre 1731.

J'ai été bien malade, mon cher ami ; je n'ai pu ni vous écrire, ... je remets son entrée à la Saint-Martin. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil, dans la maison de M. le prince de Guise,[2] qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendants du Balafré et du jeune d'Aumale fassent quelque chose pour moi. Je passerai mon temps à corriger sérieusement *Ériphyle*, que les comédiens demandent avec empressement. Androgide me déplaît plus que jamais. Ériphyle n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai, avec une très méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir f... la reine, et que, pour moi, il me f... Je voudrais bien savoir si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte ; autrement, que mon exemple vous encourage ; achevez votre besogne, pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéants, pour le bien de l'état, et achevez, pour les plaisirs du public et pour votre gloire, ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore ; c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de Formont ; mais je ne crois pas qu'il ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu'*Ériphyle* aura été jouée. En attendant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu votre suffrage et justifier les sentiments que vous avez pour moi.

Le parlement s'assemble demain, pour mortifier, s'il peut, l'évêque de Laon [1]. Toutes ces tracasseries ne m'intéressent guère ; je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos [2].

Adieu, mon cher ami ; mille tendres compliments, je vous en supplie, à M. de Formont.

[1] *Probitas laudatur et alget.* JUVEN. sat. 1, 74. CL.
[2] Celui qui devint le beau-père du duc de Richelieu, en avril 1734 ; mari de la princesse de Guise à laquelle est adressée la lettre à la date de mars 1732. CL.

A M. DE FORMONT,

EN RÉPONSE A DES VERS SUR LA DÉCADENCE DE LA POÉSIE.

5 septembre 1731.

Les beaux-arts sont perdus; le goût reste ; et peut-être
Des poëtes naissants vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être,
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de Cideville un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'est que je corrige *Ériphyle*; elle n'est encore digne ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de Théandre au troisième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais, quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera pas déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmants, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfants
Dont j'accouche avec *Ériphyle*,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galants
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage, sans les dou-

[1] Etienne-Joseph de La Fare, né en 1691, fils du poëte et frère puîné du maréchal. CL.
[2] Lieu de la scène, dans *Ériphyle*.

leurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 septembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de La Faie.

Vos vers sont comme vous, et, partant, je les aime;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de Cideville que *Jules César* avait désarmé la critique impitoyable de M. de Maisons, mais qu'il tenait encore bon contre *Ériphyle*.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de Chauvelin, vrai protecteur des beaux-arts. « Avez-vous fait imprimer « *Charles XII?* » m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air : « Si vous ne l'avez pas « imprimé, a-t-il ajouté, je vous déclare que je le « ferai imprimer demain. »

C'est un homme charmant que ce M. de Chauvelin, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de Fleuri et contre M. le garde-des-sceaux. Il fait imprimer le *de Theu*, et le fait traduire en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation, qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître *Charles XII*. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher Cideville achève donc ce qu'il a si heureusement commencé! Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de *Séthos;* je ne l'ai point lu.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre 1731.

Mon cher ami, la mort de M. de Maisons m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent six heures, sans secours, un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher Cideville, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. J'y viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 2 octobre 1731.

La mort de M. de Maisons, mon cher ami, occupait toutes mes idées, quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusements qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître, et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez madame la princesse de Guise, à Arcueil, quelque temps avant la perte que j'ai faite. Je voulais tous les jours vous rendre compte de ce qui s'était passé à Arcueil; mais la douleur extrême où j'étais, et ces premiers moments de désespoir qui saisissent le cœur quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous, qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis, sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de

galanterie, de tendresse, et d'esprit, sur les trois sujets que j'expliquai, et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poëte si aimable. Monseigneur le comte de Clermont [1], qui était de la compagnie, et à la tête de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ, à Paris, un musicien qui est à ses gages, et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé Blavet [2], excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement M. le comte de Clermont, qui, quoique prince, entend raison, nous promit que, si on n'était pas content de la première scène de notre homme, il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance; en fait de beaux-arts, je ne connais personne; ainsi, je ne vous demande rien pour le sieur Blavet, mais je vous demande beaucoup pour moi; c'est que je puisse enfin voir *le Triomphe de la beauté* et le vôtre. Je ne pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussitôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le mois de décembre. En attendant, vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe* que je porterais à Richelieu, où je vais passer quinze jours. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là.

A l'égard de mon *Ériphyle*, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. Androgide ne prononce plus le nom d'amour. Ériphyle, épouvantée par les menaces des dieux, et croyant que son fils est encore vivant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son fils, suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils; que ce fils a été éloigné dès son enfance, dans la crainte d'un parricide, et elle le nomme pour roi. Androgide, présent à ce spectacle, s'écrie :

Peuples, chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour [3],
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce cruel rejeton d'une royale race,
Ce fils qu'on veut au trône appeler en ma place,
Cet enfant destiné pour combler nos malheurs,
Qui devait sur sa mère épuiser ses fureurs,
Il n'est plus! et mes mains ont prévenu son crime.

Androgide donne des preuves qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. Androgide sort de l'assemblée avec des menaces; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte; elle a auprès d'elle cet Alcméon qu'elle aime. Elle avait, jusqu'à ce moment, étouffé sa tendresse pour lui; mais, voyant qu'elle n'a plus de fils et que le peuple veut un maître, qu'Androgide est assez puissant pour lui ravir l'empire, et Alcméon assez vertueux pour la défendre, elle dit :

Es-tu lasse, Fortune? est-ce assez d'attentats?
Chère ombre de mon fils, et toi, cendre sacrée,
. . . .
(A Alcméon.)
Oui, seigneur, de ces dieux secondez le courroux,
Vengez-moi d'Androgide, et le trône est à vous.
. . . .
Eh! quels rois, *sur la terre*, en seraient aussi dignes?
Acte III, scène 3.

A l'égard du caractère d'Androgide, l'ambition est le seul mobile qui le fait agir. Voici un échantillon de l'âme de ce monsieur; c'est en parlant à son confident :

Moi connaître l'amour! Ah! qui veut être roi
Ou n'est point fait pour l'être, *ou n'aime rien que soi.*
. . . .
Dès mes plus jeunes ans, la soif de la grandeur
Fut l'unique tyran qui régna dans mon cœur.
Amphiarus par moi privé de la lumière
Du trône à mon courage *entr'ouvrait* la barrière;
Mais la main de nos dieux la ferma sous mes pas;
Et dans quinze ans entiers de trouble et de combats,
Toujours près de ce trône où je *devais* prétendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre....
Acte III, scène 1.

J'ai extrêmement changé le second acte; il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, embelli le premier; j'ai laissé le quatrième comme il était; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de Maisons, au commencement de sa petite-vérole; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui, avec M. de Formont. Communiquez-lui tout cela; je

[1] Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, né en 1709, mort en 1771. Cl.

[2] Michel Blavet, né à Besançon, mort à Paris en 1768. Cl.

[3] Ces vers sont une variante de ceux que Voltaire mit ensuite dans la bouche d'Hermogide, acte III, scène II, de la tragédie d'*Ériphyle*. Cl.

compte lui écrire en vous écrivant, et je vous supplie de me mander ce qu'il pense de tous ces nouveaux changements. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre !

« . . . . *O vos* cantare periti
« Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant...
« Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem, etc. »
VIRG., *Eglog.* X, v. 32-33-35.

A M. DE FORMONT.

Octobre 1731.

Eh bien ! mon cher Formont, au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque [1] et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours *Ériphyle?* Vous m'exhortez à travailler ; mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé à vous et à M. de Cideville. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse pénitente, était bernée par les dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentiments qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi ;* on assemblait le peuple, au troisième acte ; on déclarait roi le fils d'Ériphyle ; Hermogide donnait sur-le-champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'Alcméon fesait, à l'instant, un nouveau coup de théâtre. Théandre arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs coup sur coup éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit, emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer ; et, quand l'ombre arrivait après tant de vacarme, ce n'était qu'un coup de massue sur Alcméon et Ériphyle, déjà atterés et étourdis de tant de chutes. Théandre avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçants, et qui, pour comble de défauts, ne convenaient pas dans la bouche de Théandre, qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de Cideville, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts ? mais, en même temps, ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger ? Qui voit bien le mal voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée ; *contraria contrariis curantur.* Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir *Ériphyle* pour Rouen, avant qu'il soit peu ; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de Cideville pensez des changements que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore *Ériphyle*. Ne manquez pas, messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant, que vous avez vu naître.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments à l'ami Cideville.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre 1731.

Mon cher et aimable Cideville, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de Formont un paquet de *Charles XII*, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. Desforges. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais, comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de Formont de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous répareres par quelques petits mots ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. Desforges dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés ; et, puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux ; et, comme le voilà mis, grâces à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amsterdam, chez Ledet et Desbordes, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen, que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part ; mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis et Chloé*, pour *Antoine et Cléopâtre*, et pour la dame *Io* [1]. J'attends avec impatience cet ouvrage, dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux muses.

« . . . . Mox, ubi publicas
« Res ordinaris, grande munus
« Cecropio repetes cothurno. »
HOR., liv. II, *od.* I, v. 10.

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de La Grange [2] : ainsi *Ériphyle* ne pa-

[1] Vintimille, archevêque de Paris, qui avait fait (ou fait faire) une instruction pastorale contre les avocats. CL.

[1] C'est-à-dire *Isis et Argus*, petite pièce lyrique.
[2] La Grange fit jouer *Érigone* le 17 décembre 1731 ; Ériphyle fut représentée le 7 mars suivant.

raîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. *Ériphyle* n'en vaudra que mieux; mais, s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur, qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmants, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah! que j'aurais souffert sans vous!

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre 1731.

D'où vient donc, mon cher Cideville, que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le *Charles XII* que je vous ai adressé, sous le couvert de M. de Formont, avec une lettre pour le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de Formont. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire, que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre Jore? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la Bastille; le tout pour avoir imprimé une préface un peu ironique, à la tête du procès du Père Girard. Cette préface était de l'abbé Desfontaines, à qui je sauve la prison pour la seconde fois; et mon avis est qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

J'attends toujours certain opéra, et travaille à certaine tragédie. Ce même M. de Launai[1] qui s'est chargé d'*Ériphyle* vient de donner au Théâtre italien une petite comédie allégorique, intitulée *la Vérité fabuliste;* je ne l'ai point encore vue, ayant eu tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. On en dit peu de bien et peu de mal; ce qui est la marque infaillible de la médiocrité. *Le Chevalier Bayard* vient d'être sifflé à la Comédie française, et n'est plus, comme autrefois, le *Chevalier sans peur et sans reproche.* On va donner l'*Érigone* de l'auteur des *Philippiques.* Piron travaille de son côté *incognito.* Voilà bien des provisions pour le théâtre. Vous savez sans doute qu'on a imprimé des lettres vraies ou fausses de l'abbé Montgon, dans lesquelles les ministres de ces pays-ci sont extrêmement maltraités: mais cet ouvrage, imprimé à La Haye, ne paraît point encore à Paris; peut-être en a-t-on acheté toute l'édition pour la supprimer. A propos d'édition, je vous prie d'engager M. Desforges à empêcher que Machuel ne réussisse dans le dessein qu'il a de contrefaire *Charles XII.* Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et suis à vous bien tendrement pour toute ma vie.

[1] Auteur dramatique; né en 1695, mort vers 1752. Cl.

A M. THIERIOT.

1er décembre.

Mon cher Thieriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue, avec des exclamations exagérées, les factums de Chaudon[1], et ceux pour le P. Carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand Orphée-Rameau voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits, comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites.

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet:

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né du sein de la douleur
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau desir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus, et moi aussi.

Mais, quand il voudra faire jouer *Samson*, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle, et non pas

[1] Avocat de Catherine Cadière. Cl.

un Hardion [1], *who envies poets, as eunuchs envy lovers*. Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

Grand merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pèlerins [2]. Mais que dites-vous de l'injustice des méchants qui prétendent qu'*Ériphyle* est de moi, et que *Charles XII* a été imprimé à Rouen? L'Antechrist est venu, mon cher monsieur; c'est lui qui a fait *la Vérité de la Religion chrétienne prouvée par les faits*, *Marie Alacoque*, *Séthos*, *Œdipe* en prose rimée et non rimée. Pour *Charles XII*, il faut qu'il soit de la façon d'*Élie;* car il est très approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier Folard, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela infirme un peu son autorité; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre Jore à la Bastille, pour avoir imprimé à la tête du procès du P. Girard une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver Jore, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a été affaiblie ni dans l'esprit des Jésuites ni dans celui des magistrats, leurs valets; cependant c'était l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su, à la fin; et, ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la Bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de Cideville, pour le prier d'engager M. Desforges à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime *Charles XII* à Rouen. Je crois que les Machuel en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis et Chloé*, *Antoine et Cléopâtre*, *Isis et Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

A M. DE CIDEVILLE,

RUE DE L'ÉCUREUIL, A ROUEN.

7 à 8 février [3] 1732.

Ériphyle et ma machine malade m'ont tellement occupé tous ces jours-ci, mon cher ami, que l'heure de la poste était toujours passée quand j'ai voulu vous écrire. Je suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites; mais une tragédie et une mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je souffre et je rime; quelle vie! Encore si je rimais bien; mais si vous saviez combien il m'en coûte actuellement pour polir ma p..... d'Argos, pour mettre chaque mot à sa place,

« Et male tornatos incudi reddere versus, »
Hor., *de art. poet.*, v. 441.

vous plaindriez votre pauvre ami.

Mon Dieu! pourquoi faire des vers, et les faire mal? Voilà ce La Grange qui vient de donner *Érigone*. Il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage; il y en a cinq cents de ridicules. La pièce est le comble de l'extravagance, de l'absurdité, et de la platitude; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est pas trop à moi à dire du mal du siècle, qui traite assez favorablement *Charles XII*. Un auteur qui fait des vers comme La Grange, mais qui vaut assurément bien mieux, est actuellement fort malade: c'est ce pauvre La Motte [1]. Je suis à peu près dans le même cas; j'ai un reste de fièvre. Adieu: quand on est malade, il faut s'en tenir au proverbe: Des lettres courtes et de longues amitiés.

Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille amitiés à Formont.

A M. DE FORMONT.

Paris, 26 décembre.

J'ai reçu votre lettre par les mains de Thieriot; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé Linant [2], qui me serait cher, pour peu qu'il fit quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit, et un poète médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce Bussi-Rabutin qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à La Motte dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la po-

[1] Jacques Hardion, mort en 1766, remplacé par Thomas à l'académie française.

[2] C'est-à-dire onze ballots de l'histoire que Jore venait d'imprimer pour Voltaire. Cl.

[3] Cette lettre, datée du 7 à 8 février dans l'original, mais certainement par distraction, dut être écrite entre le 17 et le 26 décembre 1731, d'après les allusions qu'elle contient. Cl.

[1] Houdar de La Motte mourut à Paris, rue Guénégaud, le 26 décembre 1731, vers sept heures du matin. Cl.

[2] Michel Linant (cité plus haut), né vers 1708, mort à Paris, le 11 décembre 1749; auteur dramatique qui donna, en 1738-39, une édition des *Œuvres de M. de Voltaire*, en 4 vol. in-8o, fig, avec une *préface* de sa façon. Cl.

palace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Ériphyle* sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vîtes l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris, aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de Fontaines-Martel, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas, qui regarde sur le Palais-Royal. Je n'en désemparerai pas, tant que vous serez chez M. des Alleurs.

Quand nous souperons ensemble,

Nous parlerons de tout et ne traiterons rien,

comme dit un certain auteur très aimable; mais, hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de Jore, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir si tôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir longtemps pour que la besogne soit bonne.

« . . . . Carmen reprehendite, quod non
« Multa dies, et multa litura coercuit.... »
Hor., *de art. poet.*, v. 292.

Adieu,

« . . . . . Nostrorum *operum* candide judex. »
Hor., I, ép. IV, v. 1.

Pressez donc notre cher Cideville de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février 1732.

Enfin, mon cher Cideville, *Ériphyle* et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de Formont, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les moments agréables que je passe avec lui me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais, pour le moins, aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de Lézeau est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de Formont, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'*Ériphyle*. Pourquoi faut-il que ce soit M. de Lézeau qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon cependant de mes souhaits; je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle a retardé un peu votre petit opéra.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poétique gloire
De tous les biens soit le plus précieux [1].

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à *Ériphyle*, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aie pas brodé un mauvais fond, et que je n'aie pas pris bien de la peine pour me faire siffler!

Enfin les rôles sont entre les mains des comédiens, et, en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de Fontaines-Martel, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. *Ériphyle* a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après *le Glorieux* [2]; c'est une pièce de M. Destouches, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès; et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit, en général, bien écrite; mais elle est froide par le fond et par la forme; et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour Dufresne et pour Sarazin. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu l'*Histoire du roi de Suède* a soulevé l'envie contre moi. Elle

[1] Vers parodiés d'*Armide*, acte V, scène I.
[2] Joué, pour la première fois, le 18 janvier 1732. Cl.

m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque

« Palma negata macrum, donata reducit opimum. »
Hor., lib. II, ep. I, v. 181.

Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes *Lettres anglaises* auprès de vous.

« O *vanas* hominum mentes, o pectora cæca! »
Luca., liv. II, v. 14.

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher Cideville, et le cœur est toujours un peu diffus.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi des Cendres, 27 février.

La beauté qu'en secret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talents rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et le v.. du héros qui f....... Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami Formont, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter *Ériphyle* dans l'instant, je ne puis que me recommander à Dieu, et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *Felices quibus ista licent* [1]. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu : je vous embrasse tendrement. *Plura alias.*

A MADAME LA PRINCESSE DE GUISE.

Mars 1732.

Madame, mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude, et je sens que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins, si je suis destiné à vivre en hibou, je ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de Guise de donner à votre concierge ordre de me recevoir à Arcueil. Il faudra que je sois bien malheureux si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Monjeu.

Je viens de faire, dans le moment, une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince du sang pour qui j'ai rimé, ce matin, un petit madrigal. Il mériterait mieux; car il m'a enchanté. Comment, madame! il est aimable comme s'il n'était qu'un particulier.

Non, je n'étais point fait pour aimer la grandeur;
Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme;
Mais Clermont, malgré moi, subjugue enfin mon cœur :
Je crois n'y voir qu'un prince, et j'y rencontre un homme.

Je crois lui donner, par ce dernier vers, la plus juste louange du monde, et, en même temps, la plus grande.

Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si, ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître dédicatoire, et qu'ainsi je vous déplais fort. Je suis donc, avec un profond respect, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher Cideville, qu'*Ériphyle*, que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile, devant une assez belle assemblée, qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché, en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que *Jephté* et l'arche du Seigneur soient mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand-prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très humblement pardon à l'*Ancien Testament* s'il m'a ennuyé à l'Opéra.

Pardon d'un billet si succinct; courtes lettres et longues amitiés est ma devise; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop si vos lettres étaient aussi courtes.

[1] Ovid, *Metam.*, x, 329.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 17 mars 1732.

Voici M. de Linant, monsieur, qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie, et qui mérite parlà votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a à présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui, si à son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie, et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher Cideville, qui possédez si bien ces deux talents, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre à Paris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis m'empêcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé *versiculos dicaces*, et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse.

A M. DE MONCRIF.

Mars.

Mon cher Valérius, que votre consulat [1] ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais d'être approuvé et protégé par votre charmant maître [2]. Je ne veux pas qu'un ouvrage, qui sera honoré de son nom, soit médiocre ; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore une fois, et lui recommander *Ériphyle*, ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit ; mais, pour la gloire, nous autres poëtes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable, qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après Pâques, et, surtout, la protection dont m'honore monseigneur le comte de Clermont, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'après les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux, ils auront envie de me nuire, attendu l'esprit de corps ; mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié.

[1] Le rôle de Valérius Publicola, dans *Brutus*, que M. de Moncrif jouait en société.

[2] Moncrif était secrétaire des commandements du comte de Clermont, à qui Voltaire voulait, à ce qu'il paraît, dédier *Ériphyle*. Cl.

A M. DE MONCRIF.

Mars.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à La Fare, à Ferrand,
Que je ne ressemble à Racine.

Grand merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible qu'à des battements de mains.

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de Fontaines-Martel, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc, par écrit, mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste* et *Palamède* [1], ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre altesse ratée;
Cela veut dire, hélas! tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée!
Il n'en ferait rien sûrement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de Clermont ; mais pour vous, qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâce et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

A M. BROSSETTE [2].

14 avril.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur ; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'*Histoire de Charles XII*.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et

[1] C'est-à-dire Crébillon. Palamède est un des personnages de la tragédie d'*Électre*. Cl.

[2] Claude Brossette, né à Lyon en 1671, mort en 1743.

du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi La Motte et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques uns de ces beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain fesaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Épitre aux Muses*, de M. Rousseau, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'*Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi, 17 avril.

Je demande pardon à mon très cher Cideville. Si je n'étais pas le plus sérieusement du monde occupé à des bagatelles, et si les moments de paresse qu'ont tous les vaporeux comme moi ne succédaient pas tour à tour au travail, je vous écrirais tous les jours, mon cher ami; car avec qui dans le monde aimerais-je mieux à m'entretenir qu'avec vous? Avec qui puis-je mieux goûter les plaisirs de l'amitié et les agréments de la littérature? Je vous renverrai votre opéra, puisque vous me le redemandez; mais ce ne sera pas sans regretter infiniment l'acte de *Daphnis et Chloé*, qui est certainement très joli, et sur lequel on ne pourrait pas faire de méchante musique. Si jamais vous avez du loisir, je vous conjurerai de l'employer à corriger les deux autres actes, et à faire à votre opéra ce que je viens de faire bien ou mal à ma tragédie: j'y viens de changer plus de la valeur de deux grands actes, et c'est de cette nouvelle manière dont on la va jouer à la rentrée du théâtre, précédée d'un compliment en vers à nosseigneurs du public. Je compte vous envoyer dans un paquet la pièce et le compliment, et je veux que votre ami Formont m'en dise avec vous son sentiment; je vais lui écrire pour lui dire combien je lui suis obligé des peines qu'il a bien voulu prendre pour ce que vous savez, et combien nous le regrettons tous à Paris. Ah! mon cher Cideville, pourquoi ne venez-vous pas aussi vous faire regretter, ou plutôt pourquoi ne pouvez-vous pas l'un et l'autre vous faire toujours regretter à Rouen? Adieu, mon cher ami; mille pardons de vous écrire si fort en bref. J'ai déjà parlé à ma baronne de notre petit Linant; je souhaite extrêmement de lui être utile. Je me croirais trop heureux, si j'avais pu, une fois en ma vie, encourager des talents. Adieu; je vous embrasse tendrement.

A M. DE FORMONT.

Du 29 avril 1732.

Formont, chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et, sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté.
Dis-nous un peu, sans vanité,
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse,
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher Formont, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai *Ériphyle*, de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique, lequel sera récité par Dufresne [1] jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera *Ériphyle* en dernier ressort; mais

[1] Abraham-Alexis Quinault Dufresne, mort en 1767. Ce fut lui qui créa le rôle d'*Œdipe*, en 1718. Cl.

je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher Cideville, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur Néricault Destouches.

> Néricault, dans sa comédie,
> Croit qu'il a peint le *glorieux;*
> Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,
> Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs, il n'y a rien ici qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons voir, cet été, une comédie en prose du sieur Marivaux, sous le titre des *Serments indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel; et que les cafés applaudiront, pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite Dufresne, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes: « Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sul« pice de ne jamais remonter sur le théâtre. » Tout le monde dit : « Oh! le beau billet qu'a La « Châtre! » Pour nous autres Fontaines-Martel, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle *Ériphyle*. Nous fesons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise; mais, soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours : « Ah! si M. de Formont était « là! » Adieu, mon cher ami; personne ne vous aime plus tendrement que, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 2 mai 1732.

Jore est parti, mon cher ami, avec un ouvrage que je regrette, et un autre pour qui je crains; c'est le vôtre que je voudrais bien n'avoir pas perdu, et c'est le mien que je tremble de donner au public. Jore doit vous rendre ballet et tragédie. Vous trouverez *Ériphyle* bien changée; lisez-la, je vous prie, avec notre aimable et judicieux ami, et dites-moi l'un et l'autre ce que vous en pensez. On peut aisément envoyer des corrections à son imprimeur, par la poste; ne m'épargnez point, et lisez chaque vers avec sévérité. Vous allez peut-être faire languir quelques pauvres plaideurs, et différer quelque beau rapport, pour une mauvaise pièce; vous direz, en parlant de mes vers :

> « Posthabui tamen illorum mea seria ludo. »
> Virg., *Egl.* VII, v. 17.

Il n'y a rien de nouveau ici qu'une pièce médiocre qu'on joue presque *incognito* aux Italiens. On bâille à *Jephté*, mais on y va; il n'y a de livres nouveaux que l'Anatomie de Winslow.

Adieu, *care amice*.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi, 8 mai 1732, à une heure après midi.

Mes chers Aristarques, je vous obéis avec joie, et je suis encore plus sévère que vous; je vous envoie plus d'un changement dans cette feuille; demain vous pourrez avoir une voiture plus complète. La poste va partir, sans cela vous auriez au moins une douzaine de vers de plus. Jore en reçoit tous les jours : je vous prie de lui communiquer ceux-ci dès que vous les aurez reçus; dites-lui bien qu'il les porte exactement sur la pièce, qu'il commence incessamment l'impression, et qu'il m'envoie une copie de tous les vers corrigés qu'il a reçus de moi, afin que je les revoie à loisir. Mille remerciements, mille pardons. Soyez toujours bien indulgents pour moi, et bien sévères pour mes ouvrages. Je vous embrasse bien tendrement.

Nouveaux changements dans la tragédie D'ÉRIPHYLE.

ACTE I, SCÈNE I.

Songez à cet oracle, à cette loi suprême.
Corrigez :
Songez à cet oracle, à cet ordre suprême.

Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée.
Corrigez :
Attends jusqu'à ce jour, attends la destinée.

De cet état tremblant embarrassaient les rênes.
Corrigez :
De l'état qui chancèle embarrassaient les rênes.

Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Corrigez :
Descend du haut des cieux après plus de vingt ans.

ACTE III, SCÈNE I (à la fin).

Après ce vers :
Mais du moins, en tombant, je saurai me venger,
Otez tout ce qui suit jusqu'à la fin de la scène, et mettez à la place :

EUPHORBE.
Si vous n'espérez rien, que faut-il ménager?
Venez-vous essuyer le mépris de la reine?

HERMOGIDE.
Euphorbe, je viens voir à qui je dois ma haine;
Qui sont mes vrais rivaux, qui je dois accabler;
Qui séduit Ériphyle et quel sang doit couler.
Je viens voir si la reine aura bien l'assurance
De nommer devant moi... C'est elle qui s'avance.

ACTE IV, SCÈNE DERNIÈRE.

THÉANDRE.
Détestable aux mortels et réprouvé des dieux.

Corrigez :

Détesté des morts même, et réprouvé des dieux.

ÉRIPHYLE.

Rayez tout son couplet, et mettez à la place :

Malheureux, qu'as-tu dit? qu'un arrête Théandre,
Que le pontife enfin revienne m'éclaircir;
Qu'on appelle Alcméon, qu'on le fasse venir.
Théandre ne sait point quel sang lui donna l'être;
Il me ferait rougir, s'il se fesait connaître.
Que veut-il? quel discours! moi, je pourrai jamais
Rougir de ce héros, regretter mes bienfaits!
Dieux, est-ce là ce jour annoncé par vous-même,
Où j'allais disposer de moi, du diadème;
Où j'allais être heureuse? O mort, explique-toi!
Ne borne point ta haine à m'inspirer l'effroi.
Quel est cet Alcméon? D'où vient qu'en sa présence
J'ai senti rallumer cet amour qui l'offense?
Dieux qui voyez mes pleurs, mes regrets, mes combats,
Dévoilez-moi mon cœur, que je ne connais pas.
J'ai cru brûler d'un feu si pur, si légitime;
Quel est donc mon destin? ne puis-je aimer sans crime?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Addition aux changements qu'on doit faire à ce quatrième acte, dans cette même scène.

THÉANDRE.

Le grand-prêtre le sait, il sauva son enfance.

Corrigez :

Je sais que le grand-prêtre a sauvé son enfance.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce samedi, 9 mai.

Madame de Fontaines-Martel est malade, et moi aussi; il faut que je la veille, et j'ai besoin d'être veillé; il faut que je sorte, et j'ai besoin d'être couché; il faut que je vous écrive mille choses, et je n'ai pas le temps d'écrire un mot : tout ce que je puis vous dire, mes chers amis, c'est qu'il est nécessaire de suspendre l'impression d'*Ériphyle*, mes changements ne sauraient être assez tôt prêts, et seraient assurément très mal faits, dans la foule des occupations, des désagréments, et des maux qui me traversent. Je vous demande en grâce de cacheter sur-le-champ *Ériphyle*, ou de me l'envoyer irrémissiblement par la poste; que Jore suspende tout, jusqu'à nouvel ordre. Adieu, *cari amici ;* il faut ou qu'*Ériphyle* soit entièrement digne de vous, ou qu'elle ne paraisse point. *Valete.*

A M. DE CIDEVILLE.

Ce vendredi, 16 mai 1732.

J'ai reçu aujourd'hui *Ériphyle ;* mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable, contre la canonisation d'Ériphyle.

1° En votre conscience, n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte Théandre vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel, etc. ? Ce que dit la reine à Alcméon dans ce moment est beau, mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie, donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2° Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. Théandre y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec Alcméon me paraît mauvaise, parce que Théandre n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'Alcméon est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que Théandre n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentiments qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le desir d'épouser Alcméon. Il faut qu'elle exprime des sentiments de tendresse, d'horreur, et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais, ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et, en vérité, j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami Cideville; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans *Ériphyle* tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée, qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vite commencé

au autre [1], et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur *Ériphyle* que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'*Ériphyle* était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des Turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit* [2].

Je vis avant-hier l'abbé Linant, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le desirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de Fontaines-Martel; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres, qui est né avec tant de talent et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaines n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que Thieriot l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et, avec cela, elle n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon, frère aîné de Rhadamiste, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais, sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge, pour donner son argent à une fille d'opéra : jugez, d'après cela, si Linant, qui a dix-neuf ans, est homme à lui plaire.

Je suis, en vérité, bien fâché de la haine que madame de Fontaines a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais, quelque chose qui arrive, il réussira sûrement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour Dieu et pour le chaos; on réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher Cideville, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres, avec des talents et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis; mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et, si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. V.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai 1732.

Je viens de mander à notre cher Cideville combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé Linant à Thieriot. La dame du logis prétend que, puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde Thieriot comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme à qui elle ferait une pension la quitterait sur-le-champ pour mademoiselle Sallé. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé Linant; car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé [1], qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de Formont. Vous jugerez celui-là, s'il vous plaît : pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas *Ériphyle* si tôt : j'ai tout corrigé, mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage, quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Ériphyle* était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux, que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorenci, de saint Louis, de Saladin, de Jésus, et de Mahomet, s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune Bernard, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. Il paraît ici des

[1] *Zaïre*, jouée le 13 août suivant.
[2] Formule parodiée de Tite-Live (chap. xxvIII, liv. I).

[1] Jean-François Du Resnel du Bellay, né à Rouen le 29 juin 1693, mort en 1751.

couplets contre tout le monde ; mais ils sont asses, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, mutins et médiocres. La fureur de jouer la comédie partout continue toujours, et la fureur de la jouer très mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six *Sens* : la musique est de Destouches ; les paroles, de Roi, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi *les Serments indiscrets*, de Marivaux, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement :

« . . . . ea cura quietum
« *Non me* sollicitat.... »

VIRG., *Æn.*, IV, v. 379.

Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si, par bonheur, il s'en rencontre.

Adieu ; je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie ; mais ils sont venus trop tard. La tragédie [1] était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule ; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel, et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce ; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Ériphyle*, comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà, en général, quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

[1] *Zaïre*.

Adieu, je vous aime bien tendrement, mon cher ami ; il faudra que vous reveniez ici, ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

A M. DE CIDEVILLE.

27 juin 1732.

Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable Cideville ; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, et je me disais toujours : Mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment ? lui ferai-je verser des larmes ? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plus tôt, je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune Linant, qui, je crois, vous en a rendu compte. Je serai bien aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'enverrai à quiconque le possédera. Madame de Fontaines-Martel a été asses abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à moi, il en serait bientôt le maître. Il me paraît digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables, l'esprit, et les talents, peuvent conduire à la fortune, il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur ; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que dites-vous de nos conseillers de la *cohue des enquêtes* [1], qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles ni aux Tuileries, jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus ? Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme ? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, et je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement à la première représentation de ma tragédie turco-chrétienne.

Adieu, mon cher ami ; je retourne à *Ériphyle* dans le moment ; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies. V.

[1] Expression du cardinal de Retz.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 juillet 1732

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Évangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très élégamment.
Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,
Avec la fierté de l'Asie.
Vous concilierez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un Ottoman;
Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon Dieu, mon cher Cideville, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres! Je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent; mais comment trouver un instant, au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs? L'abbé Linant va faire une tragédie.

« Macte *animo*, *generose* puer; sic itur ad astra. »
VIRG., *Æn.*, IX, 641.

Pendant ce temps-là on joue *les* cinq *Sens* à l'opéra, à la Comédie française, à l'italienne, et à la Foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer la plus dangereuse et la plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai Jore de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. Formont ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet 1732.

Je ne complais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant *Ériphyle* et *Zaïre*. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes œuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changements au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait, malgré moi, sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais, ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que, dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de La Faie. Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes; mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages, en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses *Allégories*, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. Despréaux avait introduits auparavant en vers coulants et naturels? Pour la personne de Rousseau, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue, quoique imprimée.

Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de Nesle m'avait promis de le prendre; mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 3 août 1732.

Mon cher Cideville, votre ami M. de Lézeau part avec *Zaïre* et *Ériphyle;* il n'a qu'un mo-

ment ni moi non plus; je vous demande en grâce, tandis que M. de Formont lira une des deux pièces, de lire l'autre, et de me les renvoyer toutes deux dans un paquet, par le coche, dès que vous les aurez lues. Je soupçonne M. de Tressan d'être avec vous; mais je vous prie de ne pas me renvoyer le paquet moins vite. J'ai bien peur que vous n'ayez pas le plaisir de la nouveauté, à la lecture de *Zaïre;* vous savez déjà de quoi il est question; peut-être *Ériphyle* vous paraîtra-t-elle plus nouvelle par les changements. Mandez-moi, je vous en prie, ce que vous pensez de tout cela, et à qui vous donnez la préférence des païens, des Turcs, et des chrétiens. J'oubliais de vous dire que j'ai lu quatre actes de *Zaïre* à madame de La Rivaudaie, et que ses beaux yeux ont pleuré: après son suffrage il n'y a que le vôtre et celui de M. de Formont qui puissent me donner de la vanité. Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments à M. du Bourg-Theroulde. Si vous voulez qu'il lise la pièce, j'en serai charmé, mais renvoyez-moi cela au plus vite. V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN [1].

Le 3 août.

Tressan, l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond du jardin de Cypris,
Sans peine et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable
Qu'à peine,un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache en se donnant au diable.
Vous rendez les amants jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes,
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'Amour a versés sur vous.
Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mener si facilement
Les neuf pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant;
Prêtez-moi votre voix légère.
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter;
Je ne suis fait que pour chanter,
Et les dieux vous ont fait pour plaire.
Je vous reconnais à ce ton
Si doux, si tendre, si facile.
En vain vous cachez votre nom,
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

Revenez vite faire un enfant à toute autre qu'à la mère de Septimus. Si vous êtes actuellement avec messieurs de Cideville et de Formont, je vous en fais à tous trois mon compliment, et je vous porte envie à tous trois.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 9 d'août 1732.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma *Zaïre* barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette
A la hâte on vous l'envoya
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de *Zaïre* qui n'est pas tout à fait bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte, et la dernière du quatrième, entre Orosmane et Zaïre, sont comme il faut; imaginez-vous qu'Orosmane n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave quand il se trouve avec Zaïre à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que, si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages. V.

A M. DE LA ROQUE.

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, et vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zaïre*. Il me semble que je vois M. Le Normand ou M. Cochin [a] réduire un de leurs clients à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissaient ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrége au chaste et noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrége. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous

[1] Louis-Élisabeth de La Vergne, comte de Tressan, de l'académie française, né en 1705, mort en 1785.

[a] Deux fameux avocats.

trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et d'Hippolyte, et à peine on seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et, pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens; la cour d'un soudan et celle d'un roi de France; et de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même; et au lieu que le plan d'*Ériphyle* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un seul jour; et l'imagination, échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour-propre?), mais je devais cette excuse au public, des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons dont il est inutile de fatiguer le public n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail, et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses états étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant, ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance, aussi bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave, nommée Fatime, née chrétienne, et mise au sérail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime, et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le soudan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, et fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit et lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait point de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan, lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportait avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. « J'ai satisfait à mes serments, « dit-il au soudan : c'est à toi de tenir ta promesse, « de me remettre Zaïre, Fatime, et les dix cheva- « liers; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune « à payer leur rançon : *une pauvreté noble est* « *tout ce qui me reste*; je viens me remettre dans

« tes fers. » Le soudan, satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignan, fait esclave depuis long-temps dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut devant Orosmane, accablé du refus qu'on lui fesait de Lusignan et de Zaïre; le soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zaïre; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail; ils pleuraient la destinée de Lusignan: surtout le chevalier de Chatillon, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque Zaïre arrive, et leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant Chatillon, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. Zaïre prend la parole en lui présentant Nérestan: « C'est à ce jeune Français, « dit-elle [1], que vous, et tous les chrétiens, de« vez votre liberté. » Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le sérail avec Zaïre, et se tournant vers eux: « Hélas! dit-il, puisque « vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre « ouvrage; instruisez-moi du sort de mes enfants. « Deux me furent enlevés au berceau, lorsque « je fus pris dans Césarée; deux autres furent « massacrés devant moi avec leur mère. O mes « fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel sur mes « autres enfants, s'ils sont vivants encore. Hélas! « j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent « conduits dans ce sérail. Vous qui m'écoutez, « Nérestan, Zaïre, Chatillon, n'avez-vous nulle « connaissance de ces tristes restes du sang de « Godefroi et de Lusignan? »

Au milieu de ces questions, qui déjà remuaient le cœur de Nérestan et de Zaïre, Lusignan aperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix: il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes: « Embrassez-moi, « mes chers enfants, s'écria Lusignan, et re« voyez votre père! » Zaïre et Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. « Mais, hélas! dit « ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure! « Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la « rends-tu chrétienne? » Zaïre rougit et frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte et son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion, et la nature, donnèrent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds, et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail, qui sépare Zaïre de son père et de son frère, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de saint Louis pour l'Égypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Égypte. Ainsi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparait, Zaïre désolée demanda au soudan la permission de revoir Nérestan encore une fois. Orosmane, trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestan revit donc Zaïre; mais ce fut

[1] Acte II, scène 3.

pour lui apprendre que son père était près d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfants, et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre, attendrie et vaincue, promit tout, et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane, plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu, sa famille, et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur, et de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour tout autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna, et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister : elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encore, et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvements de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan, trouvant le sérail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zaïre : il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave; lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible : mais Orosmane aimait; et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va, à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; et après avoir long-temps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, et son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Nérestan, et à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amène Nérestan enchaîné, avec Fatime, complice de Zaïre. Orosmane, hors de lui, s'adresse à Nérestan [1], en le nommant son rival. « C'est toi qui m'arraches Zaïre, dit-il; « regarde-la avant que de mourir; que ton sup- « plice commence avec le sien; regarde-la, te « dis-je. » Nérestan approche de ce corps expirant : « Ah! que vois-je, ah! ma sœur! Barbare, « qu'as-tu fait?... » A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connaît son erreur; il voit ce qu'il a perdu; il s'est trop abîmé dans l'horreur de son état pour pouvoir se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent; mais de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. « Qu'ordonnes-tu de moi? » lui dit Nérestan. Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de Zaïre.

Voilà, monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté

[1] Acte v, scène 10.

brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! j'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'août.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous pussiez être témoins du succès de *Zaïre;* vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher Cideville, que je me livre avec vous en liberté au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là: vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, messieurs, renvoyez-moi donc *Ériphyle*, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon dieu, ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! *Ériphyle* est bien mieux écrite que *Zaïre;* mais tous les ornements, tout l'esprit, et toute la force de la poésie, ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Renvoyez-moi cependant mon paquet par le coche. J'en ai un besoin extrême; mais j'ai encore plus besoin de vos avis. Adieu, mes chers Cideville et Formont.

« Quod si me *tragicis* vatibus inseres,
« Sublimi feriam sidera vertice. »
Hor., lib. I, od. I, v. 36.

Je vous demande en grâce de passer chez Jore, et de vouloir bien le presser un peu de m'envoyer les exemplaires de l'édition de Hollande. Adieu; je vous embrasse bien tendrement.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 de septembre 1732.

Je suis pénétré, mon cher Cideville, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur; vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai eu la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de Fontaines-Martel; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice, et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de Formont m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai pas encore fait de réponse; je ne sais où le prendre. Je vous en prie, mon cher ami, quand vous verrez Jore, dites-lui qu'il m'envoie dans un paquet, par le coche, quatre *Henriade* en grand, et quatre en petit, de l'édition de Hollande. Je les recevrai comme j'ai reçu *Ériphyle* et *Zaïre*, sans aucune difficulté.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. V.

A M. DE FORMONT.

Le . . . septembre.

Je viens d'apprendre par notre cher Cideville, qui part de Rouen, que vous y revenez Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de *Zaïre*. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement, que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. *Zaïre* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro;* mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle Gaussin, au jeu des acteurs, et au mélange nouveau des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre, par caprice, est sévère à la lecture, par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous, sans cette chimère? elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture

l'est au corps. Je veux refondre *Eriphyle et la Mort de César*, le tout pour cette fumée. En attendant, je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de *Charles XII*. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par La Motraye. L'homme ne méritait pas de réponse ; mais, toutes les fois qu'il s'agit de la vérité, et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces *Lettres anglaises* que vous connaissez ; ce sera tout au plus le travail d'un mois ; après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Voilà, mon cher Formont, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps Cideville, pour le lui faire embrasser, dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher Formont, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

A MADEMOISELLE DE LUBERT [1]

A TOURS.

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

Muse et Grâce, madame de Fontaines-Martel m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été, pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérents. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il m'en a coûté, pour cette importante affaire, que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés ; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, *Muse et Grâce!* mais il faut vous le déguiser trop adroitement ; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés
Que sous le voile du mystère.
Quoi! sans art je ne puis vous plaire,
Lorsque sans lui vous m'enchantez?

Non, *Muse et Grâce*, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puissiez venir souper très fréquemment chez madame de Fontaines-Martel ; car, si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux ;
Tout en ira bien mieux en France.

[1] Marie-Madeleine de Lubert, dont le père était alors exilé à Tours, naquit à Paris, rue de Cléri, le 17 décembre 1702. Voltaire, qui la baptisa

Du beau surnom de *Muse et Grâce*,

cite son père quelquefois. Elle était liée avec les plus aimables mondains de son temps ; elle aimait les plaisirs, et jouait parfaitement la comédie. Long-temps belle, et toujours aimable, elle finit par devenir dévote, mais de cette dévotion qui, comme celle de Cideville, ne l'empêchait pas de relire Voltaire, et surtout les vers galants composés pour elle. Mademoiselle de Lubert serait beaucoup plus connue, si les quinze ou seize ouvrages dont elle est l'auteur n'avaient paru sous le voile de l'anonyme. M. Barbier en donne la nomenclature, dans la deuxième édition de son *Dictionnaire*. Elle est morte, *munie des sacrements*, à Argentan, le 20 auguste 1785, chez son frère, le baron de Lubert : elle fut enterrée à l'entrée même du cimetière, où l'on ne peut pénétrer sans fouler aux pieds la tombe de *Muse et Grâce*. CL.

Permettez-moi d'assurer M. le président de Lubert de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 30 octobre 1732, à l'hôtel de Richelieu.

Étant à la cour, monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie sans être philosophe, j'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. A qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, monsieur, qui l'entendez si bien, qui travaillez même sur sa philosophie, et qui êtes si capable d'en confirmer la vérité, ou d'en démontrer le faux?

Je vous envoie mon petit mémoire que j'avais fait très long pour un autre, et que j'ai fait très court pour vous, bien sûr que, sur le seul énoncé, vous suppléerez à tout ce qui y manque. Je vous demande pardon de mon importunité; mais je vous supplie très instamment de vouloir bien employer un moment de votre temps à m'éclairer. J'attends votre réponse, pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous; et, si je suis persuadé de la vérité de ce système, comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, votre, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 3 novembre.

Je ne vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'en donnez deux! Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse; me voici newtonien de votre façon; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez, je ne doute pas que votre livre ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible que, sans doute, *unusquisque audiet linguam suam*.

J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit avant les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons.

« . . . . Deus ille fuit, Deus, inclyte Memmi... »
Lucr., liv. v, v. 8.

« Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
« Processit longe flammantia mœnia mundi. »
Id., liv. I, v. 73.

Voilà le cas où vous êtes; j'attends votre livre avec la dernière impatience; vous serez l'apôtre du dieu dont je vous parle. Plus j'entrevois cette philosophie, et plus je l'admire. On trouve, à chaque pas que l'on fait, que cet univers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles et nécessaires.

Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir fesait le mouvement des astres et la pesanteur? qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière, découvertes par Newton? il est notre Christophe Colomb; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager, à votre suite. Que de questions, peut-être mal fondées, je vous ferais! mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bonté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules.

Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile ne donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes.

Je vous demanderais pourquoi, si la force de l'attraction augmente si prodigieusement par le voisinage, la comète de 1680, qui, dans son périgée, était presque dans le disque du soleil, et qui n'en était éloignée que de la huitième ou sixième partie, n'y a pas été entraînée; pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre, au bout de quelques minutes; comment M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système, puisque, selon ce système, l'aimant devrait attirer le fer, ou en être attiré en tous les sens, au lieu qu'il a un pôle qui attire et un autre qui repousse.

Votre écolier deviendrait enfin bien importun; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts, et tout mon temps, me suffiraient à peine pour être un peu instruit; et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite, et une attention distraite par mille objets, et, surtout, par ma mauvaise santé.

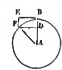
Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer, et non pas pour vous suivre. Je suis, monsieur, avec les sentiments les plus vifs d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, mercredi 5 novembre.

Ah! il me vient un scrupule affreux, et toute

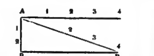
ma foi est ébranlée; si vous n'avez pitié de moi, la grâce m'abandonne.



Si B D vaut réellement quinze pieds, j'ai l'honneur d'être très croyant. Mais la lune ne peut être supposée tomber en D d'une minute, qu'il ne soit démontré que l'effort seul de la pesanteur l'a fait tomber en F dans l'espace d'une minute.

Or il est certain que le mouvement circulaire de B en F, dans l'espace d'une minute, est composé de deux mouvements dont un seul lui ferait décrire la tangente; l'autre l'attirerait en A. Si la lune partant de B ne suivait que le mouvement de projectile, elle serait arrivée plus loin qu'E dans sa tangente, dans l'espace d'une minute, puisque, durant ce temps, la pesanteur l'a toujours rapprochée d'A; et réciproquement, si elle n'avait en que sa détermination vers le centre, elle serait tombée plus bas que E, puisque, dans ce temps, elle était toujours poussée par le mouvement en ligne droite. Il paraît donc faux de dire que l'effort de la pesanteur seul a fait tomber le globe de E en F. Certainement cet effort seul l'aurait entraînée plus bas, comme la tangente seule l'aurait conduite plus loin. Mais la lune se trouve en F parce que ces deux forces sont balancées l'une par l'autre. Je ne peux donc pas connaître par là quelle est la force absolue de la pesanteur. Ces quinze pieds que l'on compte de E en F ne sont que le résultat d'une partie de la force centripète. Donc la lune abandonnée à elle-même tomberait de beaucoup plus de quinze pieds. Donc la proportion supposée selon les carrés des distances ne se trouve plus; donc ce n'est pas le même pouvoir qui agit sur les corps graves dans notre atmosphère, et qui retient la lune dans son orbite.

Ces objections que je me fais me paraissent assez fortes, et je les fortifie encore par ce raisonnement-ci :



Le corps A, poussé dans la diagonale A R, n'y est poussé que par les quatre degrés de force qu'il a dans la ligne horizontale, et les deux degrés qu'il a dans sa perpendiculaire. Cette force qui l'entraîne dans la perpendiculaire n'est que de deux degrés, parce que la force contraire est de quatre; mais si cette force contraire était ôtée, certainement la force perpendiculaire aurait eu bien plus de deux degrés, et ce corps, qui arrive en R au bout de deux secondes dans sa diagonale, aurait parcouru un espace beaucoup plus grand en même temps, s'il avait été abandonné au seul mouvement de la pesanteur. Cette expérience est sûre et commune sur la terre; donc il en arrive autant là-haut. Donc, si le corps A n'ayant ici qu'un seul mouvement, serait tombé bien plus bas que B, de même, dans la première figure, B devrait, n'ayant qu'un seul mouvement, tomber bien plus bas que D. Donc, encore une fois, la pesanteur seule ferait tomber un corps en cet endroit de beaucoup plus que quinze pieds par minute.

Peut-être ne sais-je ce que je dis. Je m'en vais entendre la musique de Tancrède, et j'attends votre réponse avec toute la docilité d'un disciple assez heureux pour avoir trouvé un maître tel que vous :

« Non ita certandi cupidus quam propter amorem
« Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
« Cycnis, etc. »

LUCR., liv. III, v. 5.

Je vous cite toujours des vers; mais je crois que vous ne haïssez pas des bribes de Lucrèce.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 8 novembre.

Pardon, monsieur, mes tentations sont allées au diable, d'où elles venaient. Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant, de vos sacrements. Brûlez, je vous prie, mes ridicules objections; elle sont d'un infidèle. Je garderai à jamais vos lettres; elles sont d'un grand apôtre de Newton : *lumen ad revelationem gentium* [1].

Je suis avec bien de l'admiration, de la reconnaissance, et de la honte, votre très humble et indigne disciple.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le....

Vous m'avez proposé, madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine; et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer, il en vaque une de lecteur; je suis bien

[1] S. Luc. II, 32.

sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi; mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse, et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Formont, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous vous attacherez, pour le reste de votre vie, quelqu'un d'aimable, qui vous devra tout: vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Formont, qui vous en prie par moi.

Adieu, madame; je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

A M. DE CIDEVILLE.

J'ai envoyé, mon très aimable Cideville, une petite boîte à Jore, contenant deux chiffons d'espèce très différente. L'un est un parchemin [1], avec un *tel est notre plaisir;* l'autre est une *Épître dédicatoire* de *Zaïre*, moitié vers, moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé à Jore de vous porter cette épître; il y a bien des choses à réformer, avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits, et je le communique corrigé à M. Rouillé, afin qu'il donne au moins une permission tacite, et que Jore ne puisse être inquiété.

A l'égard de l'impression de *Zaïre*, je ne peux faire ce que Jore demande; mais je le dédommagerai en lui fesant imprimer mes *Lettres anglaises*, qui composeront un volume assez honnête. Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles; mais je vous supplie surtout de bien recommander à Jore de ne pas tirer un seul exemplaire de *Zaïre* par-delà les deux mille cinq cents que je lui ai prescrits. Il ne faut pas que personne en puisse avoir, avant que je l'aie présentée au garde-des-sceaux.

Pour notre abbé Linant, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen; j'ai été assez malheureux pour lui être inutile à Paris. Mais que faire de lui? il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit, du goût, de la sagesse; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail.

Il faut, surtout, qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune, et à son état; car, quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle.

Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, ce qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. de Formont et avec le secours de M. de Tressan, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le produire au grand jour avec succès.

Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer si tôt toutes ces petites pièces fugitives; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de *la Henriade* qui est entre les mains de Jore. Il n'y a plus de *Henriade*, à Paris, chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume d'en demander. Après cela viendra l'édition des *Lettres anglaises;* et je serai le

> Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.
> BOILEAU, sat. II, v. 77.

Mandez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de la Rivière-Bourdet. Ragotin [2] a-t-il rac-

[1] C'était le privilége pour l'impression de *Zaïre*.

[2] Ces noms de personnages du *Roman comique* désignent ici le marquis de Lézeau, avec M. et madame de Bernières, qui ne vivaient pas entre eux en bonne intelligence. CL.

commodé madame Bouvillon avec M. de la Baguenaudière? Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre 1732.

J'arrive de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel;
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais, loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel;
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice;
J'en fus sauvé par l'Éternel;
Car on peut aller au b.....
Sans y gagner la ch.....

Je me rends tout entier, mon cher Cideville, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau me rendait le plus parresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres, où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent plus de talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...
Corn., *Rodog.*, act. I, sc. 7.

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

« . . . . . Mox, ubi publicas
« Res ordinaris, grande munus
« Cecropio repetes cothurno. »
Hor., liv. II, od. I, v. 10.

C'est ce qu'Horace écrivait à l'autre Cideville; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre*; il y avait honnêtement de monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son frère Caunus; mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'Opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut, au contraire, bien des efforts pour attirer le monde à la Comédie; et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, où tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de Montessu [1], avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi, à Paris, chez la demoiselle Lacote, comédienne assez médiocre, mais assez jolie p... Il est mort *incognito*, de la petite-vérole, au grand étonnement des connaisseurs, qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets pour la demoiselle Gaussin, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de Gilles Bernières, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot. V.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi.... novembre.

Il y a mille ans, mon cher Formont, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez, dans votre dernière lettre, de *Zaïre*, et vous me donniez de très bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon

[1] Durand de Montessu, de la deuxième chambre des enquêtes. CL.

temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau, à faire des querelles entre les actrices, pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses, pour faire jouer des comédies, à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire Newton, au lieu de retoucher notre *Zaïre*. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces *Lettres anglaises* ; et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton ; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'Isaac, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres, que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection, malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne ; Thieriot en souffrira ; vous regretterez ces endroits, et moi aussi ; mais

« *Non* me fata meis *patiuntur scribere nugas*
« Auspiciis, et sponte mea componere *chartas*. »
VIRG., *Enéid.*, IV, v. 340.

J'ai lu au cardinal de Fleuri deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant ; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit, dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. Vous me paraissez aussi desirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de Sade vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin à vous et à M. de Cideville, pour vos étrennes ; mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, M. le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de Launai [1] une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fesiez part de ces gentillesses, ce serait en vérité très bien fait a vous, et je me croirais payé, avec usure, du magasin que je vous destine. Notre baronne [1] vous fait ses compliments. Tout le monde vous desire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. Des Alleurs, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu ; je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

[1] Madame Staal.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 24 novembre.

Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, sont la récompense la plus flatteuse que j'aie jamais reçue de mes ouvrages. Vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous, et que je me réduis à vous remercier, en simple prose, de l'honneur et du plaisir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre ; et une fièvre qui m'est survenue et dont je ne suis pas encore guéri m'a privé, jusqu'à présent, du plaisir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps, monsieur, une édition de quelques uns de mes ouvrages, qui a été suspendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, tout imparfaite qu'elle est ; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaissance, et de l'envie que j'ai de mériter votre suffrage. Il est beau à vous, monsieur, de joindre aux calculs de Plutus l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte à réunir toujours ces deux divinités ; elles ont besoin l'une de l'autre.

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »
HOR., *Art. poet.*, v. 343.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai l'autre jour,
L'abrégé d'un pèlerinage
Que je fis en certain séjour
Où vous faites souvent voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y suis dès long-temps oublié ;
Mais pour celui *de l'Amitié*,
C'est avec vous que j'y veux être.

[1] Madame de Fontaines-Martel, chez laquelle Voltaire demeurait alors.

Or cette fredaine du *Temple du Goût* doit être montrée à très peu de monde ; et, surtout, qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher Cideville, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de Polignac vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

J'ai écrit à Jore, et lui ai envoyé un assez honnête *errata* qu'il faut qu'il imprime. Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaïre* sans cet *errata*, et, surtout, de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes ; ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles. . . . .

A M. DE CIDEVILLE.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant, pour ma part, du soin que vous avez la bonté de prendre pour *Zaïre*. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout à fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas Orosmane. Fatime, Nérestan, et la croix, avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère, et la grâce, achèvent cette affaire, au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher ; c'est un être poétique, et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de *la Henriade*. Une loure ne se joue point sur le ton de *la Descente de Mars*.

« Me dulces dominæ musa Licymniæ
« Cantus me voluit dicere lucidum
« Fulgentes oculos, et bene mutuis
« Fidum pectus amoribus. »

Hor., liv. II, od. XII, v. 13.

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule tout entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans *Zaïre* ; et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans *Horace*. *Suus unicuique locus est*. Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre ; les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes *Lettres* à Thieriot sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre *Lettres* sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une *Lettre* touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme ; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer, pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à Jore, avec le privilége de *Zaïre* ; c'est une *Épître dédicatoire* d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. Jore qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de Formont et M. de Cideville. Il y a bien des changements à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué, depuis peu, aux Italiens, deux critiques de *Zaïre* : elles sont tombées l'une et l'autre ; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre ; car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisants, sans que *Zaïre* en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tels que *le Repos de Cyrus*, les *Poésies* du sieur Tanevot, et autres denrées. *Le Spectacle de la Nature*, compilation assez bonne, dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des *Abdérites*, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale*.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'ai lu ce matin, monsieur, les trois quarts de votre livre [1], avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Évangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié ; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons ; souffrez donc, monsieur, que je soumette à votre jugement quelques *Lettres* que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu ; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par

[1] *Discours sur les différentes figures des astres.*

des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que, si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces *Lettres*, celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous ennuyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. Dufaï, avec l'honnête musulman qui entend si bien le français [1], je serai à vos ordres, et je vous lirai *le Temple du Goût*. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en Allemand.

Adieu, monsieur; vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile, et plus tendrement attaché que moi.

A M. DE CIDEVILLE.

? Ce samedi.

Il est deux heures après midi; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai, avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de Formont, une nouvelle copie de l'*Épître* [2] telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentiments. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie, sur cela, à notre ami Chapelle et à l'abbé de Chaulieu, qu'on imprime à présent. A l'égard du style de cette épître, j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examens sérieux, de règles, de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau, dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et, à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissements que j'ai mis à ces vérités les feront passer pour ceux mêmes qui s'en choqueraient, si on ne leur dorait pas la pilule. L'éloge que je fais de Louis XIV est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi. Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage à celui qui est chargé de la librairie, et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition.

Je vous prie donc de vouloir bien dire à Jore qu'il presse l'impression de *Zaïre* et de cette épître, et qu'il se conforme, de point en point, à tout ce que je lui ai écrit.

Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écrirai demain à M. de Formont. Adieu, adieu.

A M. DE FORMONT.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à Falkener, telle que je l'avais corrigée et montrée à M. Rouillé. J'ai, depuis ce temps, reçu deux lettres de M. de Cideville à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette *Épître dédicatoire*, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours, jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes:

> Tous les jours à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.
>
> BOILEAU, sat. IX, v. 173.

Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. La Bruyère a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne, avec toute l'Europe, à Louis XIV, ne deviendront un jour la satire de Louis XV que si Louis XV ne l'imite pas; mais en quel endroit insinué-je que Louis XV ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable; et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle, que la belle âme de Polyeucte *aurait faiblement attendri*, sans l'amour de sa femme pour Sévère, etc.? Ce qui regarde la pauvre Le Couvreur est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de Melpomène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. Rouillé, en voyant cette *Épître*, a dit que l'endroit de mademoiselle Le Couvreur était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-

[1] M. de la Condamine, habillé en turc, avait soupé chez M. Dufai avec M. de Voltaire, sans être reconnu. K.

[2] L'*Épître dédicatoire de Zaïre*. CL.

même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions ; la première, sans l'*Épître* et avec le privilége ; la seconde, avec l'*Épître* et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à Jore en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'*Épître* à part, avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale, avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives, qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois, et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon : et, dans quelque genre que *Zaïre* soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami, en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre *Zaïre* méthodiquement, et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à Falkeuer m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi, et qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 25 décembre.

J'étais à Versailles, monsieur, quand votre présent arriva à Paris. Madame de Fontaines-Martel le mangea sans moi ; mais vous n'y perdez rien. Elle a beaucoup de goût pour ce qui est excellent en son genre ; elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable ; mais elle est encore plus touchée de vos vers et de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, de votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer, pour vos étrennes, une édition plus complète des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je paierai incessamment votre marcassin en cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite, pour les compliments du nouvel an,

Que toujours de ses douces lois
Le Dieu des vers vous endoctrine ;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que de sa main divine
Il accordera sous vos doigts
La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'Amour, encor plus facile,
Préside à vos galants exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très utile,
Rende, par maints écus tournois,
Les jours que la Parque vous file
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace ou de Virgile.

A M. DE FORMONT,

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher Formont, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que, si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance, et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les *Lettres anglaises* pour vous les renvoyer. Je viens de finir *le Temple du Goût*, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de Cideville, si M. le cardinal de Polignac et M. l'abbé de Rothelin ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars, dans l'instant, pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres, qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du *Temple du Goût* ; car, après tout, messieurs, c'est votre affaire ; et il s'agit de votre dieu et de votre église. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique ! Adieu.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce dimanche....

Je vous regarderai toute ma vie comme mon maître, et vous aurez toujours sur moi vos premiers droits. Je vous dois toutes les prémices de ce que je fais. Comptez, mon cher monsieur, que vous aurez en moi, toute ma vie, un ami tendre et attentif. Je n'aurai *Zaïre* que dans sept ou huit jours ; vous croyez bien que vous serez des premiers à qui je ferai ce petit hommage. *Si placeo tuum est* ; et *placerem* bien davantage, si j'étais assez heureux pour passer ma vie avec vous ; mais

« *Non* me fata meis *patiuntur* ducere vitam

« Auspiciis, et sponte mea componere curas. »
VIRG., *Eneid.*, IV, v. 340.

On ne fait rien dans ce monde de ce qu'on voudrait, et je passe ma vie à vous regretter. *Vale, dilige tuum amicum, tuum discipulum*, qui vous est toujours dévoué avec l'amitié la plus respectueuse.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi, 30 décembre.

Lorsque je vous écrivis, il y a quelques jours, mon cher Cideville, et que je vous mandai que ceux qui sont à la tête de la librairie permettaient tacitement l'impression de l'*Épître dédicatoire* de *Zaïre*, j'oubliai, comme un étourdi, de vous dire que ces messieurs voulaient n'être point cités; malheureusement pour moi votre premier président est venu à Paris, et il a conté toute l'affaire à M. Rouillé, qui est, avec raison, très fâché contre moi : c'est bien ma faute, et je ne vous le mande que parce que vous vous intéressez à moi, et que j'aime autant m'entretenir avec vous quand j'ai tort que quand je pense avoir raison. Au reste, je n'ai encore aucune nouvelle de *Zaïre;* elle devait arriver hier lundi, et n'est point venue. A l'égard du *Temple du Goût*, je suis bien fâché de vous l'avoir déjà envoyé, car il est bien meilleur qu'il n'était; il vaudrait beaucoup mieux encore s'il avait été fait sous vos yeux.

Mandez-moi, je vous prie, où demeure, à Paris, votre premier président; je veux l'aller voir, mais je ne lui parlerai de rien. Adieu; mille compliments, pour l'année prochaine, à MM. de Formont, de Brévedent, et du Bourg-Theroulde. Je vous embrasse avec bien de la tendresse. V.

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

Je devrais être chez vous, monsieur, pour vous remercier de vos nouvelles bontés; mais des difficultés, des tracasseries, et des injustices assez singulières, que j'essuie depuis quelques jours, au sujet d'une préface que je destinais à *Zaïre*, ne me laissent pas un moment de libre. Il n'y a aucune de vos réflexions sur mes *Lettres* à laquelle je ne me sois rendu dans l'instant. Mais, malgré la vanité que j'ai de recevoir de vos lettres, mon petit amour-propre s'est obligé de vous dire que mon copiste avait passé une page entière où j'expliquais, tant bien que mal, le mouvement des prétendus tourbillons qu'on suppose emporter les planètes autour du soleil, et le mouvement de rotation de chaque globe en particulier, qu'on suppose être la cause de la pesanteur. Je me gardai bien de confondre ces deux romans; mais l'omission de près d'une page a dû vous faire croire que je pensais que c'était la même matière subtile qui, selon Descartes, fesait le mouvement annuel de la terre et la pesanteur. Je suis bien aise de me justifier auprès de vous de cette erreur, et de vous dire encore qu'on a mis *aphélie*, en un endroit, pour *périhélie*.

Je vous supplie de vouloir bien examiner s'il est vrai que Newton assure que la lumière n'est point réfléchie par le rebondissement, si j'ose ainsi parler, des traits de lumière qui sont repoussés comme une balle par une muraille. Pemberton[1], que j'ai entre les mains, le dit positivement, et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose à son maître. Il s'étend fort sur cet article à la page 259 et suivantes, et il met au nombre des plus étonnants et des plus beaux paradoxes de M. Newton cette proposition, que « la lumière n'est pas réfléchie, en rejaillissant sur les parties solides des « corps. »

Je n'ai pu m'étendre, dans mes *Lettres*, ni sur cette particularité, ni sur tant d'autres : il aurait fallu faire un livre de philosophie, et je suis à peine capable d'entendre le vôtre. J'ai cru seulement être obligé, en parlant de tous les beaux-arts, de faire un peu connaître M. Newton à des ignorants comme moi, *in quantum possum et in quantum indigens*.

Adieu; je vous aime et je vous admire; mais j'ai bien peur d'être obligé d'abandonner toute cette philosophie : c'est un métier qui demande beaucoup de santé et beaucoup de loisir; et je n'ai ni l'un ni l'autre.

A M. DE MONCRIF.

Il faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidents. Il n'y a pas moyen, mon cher Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son altesse, pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de Fontaines-Martel disait, à ce propos :

« Puisse-t-il sans cérémonie,
Au saint jour de l'Épiphanie,

[1] Henri Pemberton, auteur de *A view of sir Isaac Newton's philosophy*, 1728, in-8°. Cet ouvrage est *une explication claire et précise de la philosophie de Newton*, selon Voltaire, qui conseilla vainement à Thieriot de le traduire. CL.

Diner avec les Arts dont lui seul est l'appui!
Ah! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Évangile. »

Voilà ce qu' nous chantions, madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

« Principibus placuisse viris, non ultima laus est. »
Hor., lib. I, ep. XVII, v. 35.

Vous, qui savez ce secret, enseignez-nous comme il faut s'y prendre.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 4 janvier 1733.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher Cideville; elles font toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable Formont, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les *Lettres anglaises;* mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de Rothelin m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite; et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'*Épître dédicatoire* de *Zaïre*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le malentendu entre M. votre premier président et M. Rouillé. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon *Épître*, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers: en voici trois que j'ai cru devoir changer, dans le premier acte de *Zaïre*. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME.
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.
ZAÏRE.
Eh! qui refuserait le présent de son cœur!
De toute ma faiblesse il faut que je convienne:
Peut-être *que sans lui* j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié;
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre est nécessaire, et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaines-Martel qui aurait fait honneur à Sarrazin et à l'abbé de Chaulieu. Adieu; la plume me tombe des mains.

A M. JOSSE.

A Paris, le 8 janvier [1].

Quoique je n'aie jamais reçu un sou des souscriptions de *la Henriade* [2], quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de *la Henriade* aux souscripteurs. Il est vrai, monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé, il y a deux mois; mais M. de Laporte, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une *Henriade* de ma part.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher Formont, seront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle de Clère. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait *Zaïre* d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde-des-sceaux et ehercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à

[1] Nous imprimons cette lettre sur l'original même, auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire M. de Voltaire n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager. K.

[2] L'édition de Londres, 1728, in-4°.

la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur, était dans l'eucharistie, elle répondit : *Ah, oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie [1]; après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 janvier.

J'ai perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de Fontaines-Martel; c'est-à-dire que j'ai perdu une bonne maison dont j'étais le maître, et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à me divertir. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail, dont j'ai ennuyé M. de Formont; je ne veux vous parler que de mes consolations, à la tête desquelles vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu, tous ces jours-ci, bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes *Zaïre*, chez madame de Fontaines-Martel, en présence de votre amie madame de la Rivaudaie? Je jouais le rôle du vieux Lusignan, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillants et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison, où tous les jours étaient des amusements et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance, qui n'est pas tout à fait si séduisant que madame de la Rivaudaie et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis, qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agréments et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre Gille Maignard et la pauvre présidente de Bernières.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre, avec deux mille écus, dans un couvent? Si elle voulait, on attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher Cideville, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière, avec M. de Formont. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de Bernières à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui serai toujours attaché; et que, si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami. Adieu; je vous embrasse tendrement.

[1] *Adélaïde du Guesclin.* Cl.

A. M. THIERIOT.

A LONDRES

Paris, 24 février.

Voulez-vous savoir, mon cher Thieriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire, depuis si longtemps? premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même, que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé, et donné au public *Zaïre;* que j'ai commencé une nouvelle tragédie, dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir *le Temple du Goût*, ouvrage assez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec Descartes, et à me casser la tête avec Newton, pour achever les *Lettres* que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous, au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail, par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques *Zaïres* adressées à vos amis de Londres : je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Falkener; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices, au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger; mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable *Épître dédicatoire* a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-

devant de *Zaïre* n'est donc pas la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très digne d'un poète, et surtout de moi, c'est que, dans cette véritable épître, je promettais de ne plus faire de tragédies, et que, le jour même qu'elle fut imprimée, je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français, et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité, et de grandeur d'âme. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très digne homme, comme on n'en voit guère à la cour; un très loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie, ou le chevalier de Froulai [1].

Il faudrait à présent vous rendre compte de *Gustave-Wasa;* mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie*, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde on l'a mise à côté de *Callisthène*.

Venons maintenant à nos *Lettres*. Monsieur votre frère se pressa un peu de vous les envoyer; mais, depuis, il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai, mon cher Thieriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous, leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire, en même temps, sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à milord Bolingbroke, à milord Bathurst [2], etc., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaisir que les *Lettres* vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre, on parle de notre gouvernement comme nous parlons, en France, de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la besace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout à fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin, qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les *Lettres*, excepté seulement celle sur M. Locke; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception: mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus, toute ma vie, que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *Credo* d'Athanase.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke, que de circonstancier l'infamie du chancelier Bacon.

« Farewell; I have forgot this way to speak « english with you; but, whatever be my lan- « guage, my heart is yours for ever.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 25 février.

Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle *du Goût*, que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un *Temple* immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornements, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises*, quelques calculs et quelques dates, ou pour faire l'inventaire de no-

[1] Dans quelques lettres de 1736 et de 1737, Voltaire les appelle *chevaliers sans peur et sans reproche, preux chevaliers*. Le premier est connu par ses amours avec la Circassienne Aïssé, morte en 1733; le second, chevalier de Malte comme lui, fut ambassadeur de France auprès de Frédéric II, de 1740 à 1753. CL.

[2] Allen Bathurst, seigneur anglais, ami de Swift, de Pope et d'Addison; mort en 1775. CL.

tre baronne, ou pour souffrir, et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah! si je pouvais me réfugier, au printemps, dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises;* et même, s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais, si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille. Si l'on pouvait encore aller passer quelque temps à la Rivière-Bourdet, et venir parler d'Horace et de Locke, pendant que M. le marquis jouerait du violon, et que Gilies et sa benoîte épouse se quereilleraient! Qu'en dites-vous? car, entre nous, je crois que la présidente restera dans son château, et je ne pense pas que la foule y soit. Nous y serions en liberté, à ce que je m'imagine; vous me rendriez ce séjour délicieux, et j'oublierais pour vous le maître de la maison.

Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu, que j'ai mis dans *le Temple du Goût* comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore *Gustave-Wasa;* mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Destouches a fait une comédie héroïque; c'est l'*Ambitieux*. La scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif; et, comme dit fort bien feu Legrand, de polissonne mémoire:

Le comique, écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Ce Destouches-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. *Le Paresseux* de De Launai paraîtra après Pâques; et, dans le même temps, le chevalier de Brassac ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mardi, 17 mars.

Formont est arrivé, *sed sine te;* il a vu *Gustave-Wasa* avant de me voir; je crois cependant qu'à la longue je lui donnerai plus de satisfaction. Je viens de faire partir par le coche de Rouen, mon cher ami, un petit paquet de toile cirée contenant deux exemplaires du *Temple du Goût*, ouvrage bien différent de la petite esquisse que je vous envoyai, il y a quelques mois. Je ne vous écris que bien rarement, mon cher Cideville; mais, si vous saviez à quel point je suis malade, ce qu'il m'en coûte pour écrire, et combien les poëtes tragiques sont paresseux, vous m'excuseriez. Je peux faire une scène de tragédie dans mon lit, parce que cela se fait sans se baisser sur une table, et sans que le corps y ait part; mais quand il faut mettre la main à la plume, la seule posture que cela demande me fait mal. Je suis à présent dans l'état du monde le plus cruel; mais le plaisir d'être aimé de vous me console. . . . .

. . . . [1].

Adieu, mon aimable Cideville; si j'obéissais à mon cœur, je vous écrirais des volumes; mais je suis esclave de mon corps, et je finis pour souffrir et pour enrager. Mandez-moi ce qu'est devenue la présidente de Bernières.

J'ai été si malade, que je n'ai pu faire encore que quatre actes de ma nouvelle tragédie [2].

A M. DE CIDEVILLE.

25 mars.

Autre nouvelle; *le Temple du Goût* devient d'une petite chapelle une cathédrale. Ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartons, c'est un *Temple* tout nouveau. Ainsi il faudrait que Jore bâtît tout à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais, surtout, qu'il ne montre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais, à mesure que je travaille! Je suis toujours en mal d'enfant, et je voudrais vous avoir pour accoucheur. J'ai montré à Formont le nouveau *Temple;* il en est beaucoup plus content que du premier. *Et in triduo illud reædificabo*. Adieu, mon tendre ami. V.

A M. DE MONCRIF.

10 avril.

Il m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans un état qui ferait pitié, même à Marivaux le métaphysique, ou à Rousseau le cynique. Oserais-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de Clermont s'il permettra que son nom se trouve dans *le Temple du Goût*, en cas que l'on donne, de mon aveu, une édition de cette bagatelle? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs; mais, si vous vou-

[1] Le papier est coupé dans l'original; il y manque quelques lignes seulement. Cl.
[2] *Adélaïde du Guesclin*. Cl.

lez bien me faire savoir ses intentions, j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts qu'il ne lui appartient plus; il est à nous; mais je n'oserais jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade.

Adieu; je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur.

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du dieu *du Goût* j'ai le *temple* pollu ;
Du dieu d'amour vous ornerez l'*Empire*,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon *Temple* vermoulu.
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre *Empire* rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de Crébillon fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple* pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de Crébillon; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais, si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, *le Temple du Goût* ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de Crébillon laissera manger mon *Temple* par ses chats, et qu'il sera longtemps sans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève *Catilina*, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant, si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon *Temple* et pour achever son divin *Catilina*. Écrivez-lui donc un petit mot, mon aimable Quin-Monte. Je vous souhaite, et à Lull-Brass, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là, et je serai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

A M. DE CIDEVILLE.

12 avril.

Ce *Temple du Goût*, cet amas de pierres de scandale, est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection veulent qu'on l'imprime avec privilége, et qu'il soit affiché dans Paris, afin de fermer la bouche aux malins faiseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une *Lettre* en forme de préface; on y pourrait joindre *le Temple de l'Amitié*, avec quelques pièces fugitives; et Jore pourrait s'en charger.

A l'égard des *Lettres anglaises*, je vous prie, mon cher ami, de me mander si Jore y travaille. On a fait marché, à Londres, avec ce pauvre Thieriot, à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France, pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam. Il a même été obligé de donner caution. Ainsi quelle honte pour lui et pour moi, si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le temps! Je crois vous avoir mandé qu'*Adélaïde du Guesclin* est dans son cadre. Il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne. Nous avons encore l'*Histoire de Charles XII*, que Jore veut réimprimer. J'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste; mais je ne l'ai pas encore reçu. Si Jore avait quelques correspondants plus exacts, il pourrait en faire venir un en droiture; sinon je lui ferai tenir les corrections et additions, avec les *Réponses* à la Motraye.

J'ai bien envie de venir faire un petit tour à Rouen, et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps

Où les zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.
J.-B. ROUSSEAU, liv. III, od. VII.

Quel plaisir de vous lire *Adélaïde* et même *Ériphyle*, revue et corrigée! J'entends quel plaisir pour moi, car, de votre côté, ce sera complaisance.

Je n'ai encore montré qu'un acte à Formont. Il m'a parlé de votre idée *anacréontique*. Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce, mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.

« . . . . Cui lecta potenter erit res,
« Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo. »
HOR., *Art poet.*, v. 40.

Vale; je vous aime de tout mon cœur.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mardi, 21 avril.

Voici, au net et en bref, ma situation, mon très cher ami. On a tant clabaudé contre le *Temple du Goût*, que ceux qui s'y intéressent ont pris le parti de le faire imprimer, avec approbation et privilége, sous les yeux de M. Rouillé, qui verra les feuilles; ainsi, Jore ne peut être chargé de cette impression.

Mais voici de quoi il peut se charger : 1° des *Lettres anglaises*, qu'on a commencé à imprimer à Londres, à trois mille exemplaires, et dont il faut qu'il tire ici deux mille cinq cents; car nous ne pouvons aller en rien aussi loin que les Anglais ;

2° D'*Eriphyle*, que j'ai retravaillée, et dont on demande à force une édition ;

3° Du *Roi de Suède*, revu, corrigé, et augmenté, avec la réponse au sieur de la Motraye.

Il faudrait aussi qu'il me donnât une réponse positive au sujet de *la Henriade ;* car il n'y en a plus du tout à Paris. M. Rouillé ferme les yeux sur l'entrée et le débit de *la Henriade*, mais il ne peut, à ce qu'il dit, en permettre juridiquement l'entrée; c'est donc à Jore à voir s'il veut s'en charger pour son compte, ou me la faire tenir incessamment chez moi, comme il me l'avait promis. Je vous prie de lui lire tous ces articles, et de vouloir bien me mander sa réponse positive sur tout cela. Voilà pour tout ce qui regarde notre féal ami Jore.

Vous avez perdu votre archevêque, mon cher ami; vous en êtes sans doute bien fâché pour son neveu, qui va être réduit à faire sa fortune tout seul. Vous n'aurez un archevêque de plus de dix mois; le très sage cardinal de Fleuri voudra que le roi jouisse de l'annate aussi long-temps que faire se pourra. Mais, quoique votre ville soit privée si long-temps d'un pasteur, cela ne m'empêcherait point du tout de venir y philosopher et poétiser avec vous une partie de l'été; je vais m'arranger pour cela. Ma santé est affreuse; mais un petit voyage ne l'altérera pas davantage, et je souffrirai moins auprès de vous. Je vous jure, mon cher ami, que, si je ne peux exécuter cette charmante idée, c'est que la chose sera impossible. Savez-vous bien que j'ai en tête un opéra, et que nous nous y amuserions ensemble, pendant qu'on imprimerait *Charles XII* et *Eriphyle?* Notre ami Formont ne serait peut-être pas des nôtres; il a bien l'air de rester long-temps à Paris, car il y est reçu et fêté à peu près comme vous le serez quand vous y viendrez. J'ai peur qu'il ne vous ait mandé bien du mal de l'opéra du chevalier de Brassac; nous le raccommodons à force, et j'espère vous en dire beaucoup de bien au premier jour. J'ai toujours grande opinion du vôtre, et je compte que vous l'achèverez, quand nous nous verrons à Rouen. *Vale.*

A M. DE FORMONT.

Avril.

Philosophe aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Écrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi, quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur Clarke, Malebranche, et Locke. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke est le meilleur sophiste qui ait jamais été; Malebranche, le romancier le plus subtil; et Locke, l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. Malebranche commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'*existence de Dieu*, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela, par ce seul argument que, si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure; et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, que Locke était le premier qui eût hasardé de dire que Dieu pouvait communiquer la pensée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a, dans le *de Natura deorum*, quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière, que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit, que nous connaissons encore moins.

Les *Lettres philosophiques*, politiques, critiques, poétiques, hérétiques, et diaboliques, se vendent en anglais, à Londres, avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de Dieu, qui sont tous faits pour approuver

l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Église gallicane ne soit un peu plus difficile. Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort, à Paris, d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault; et, par un miracle plus grand que tous ceux de saint Pâris et des apôtres, il n'est point à la Bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

A M. THIERIOT.

A LONDRES.

Paris, 1 mai.

J'ai donc achevé *Adélaïde*; je refais *Eriphyle*, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du *Siècle de Louis* XIV. Pendant ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f… patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions, et de malheurs. Ce *Temple du Goût* a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état, et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second *Temple;* et *in triduo reædificavi illud*. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisants, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce, sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes, qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère, qui me tient ici lieu de vous, qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit, et Saint-Évremont un homme bien médiocre, etc.

Cependant les *Lettres* en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les *académies*, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles; mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire, en vérité, tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami Thieriot, à qui j'ai écrit ces guenilles vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

« Tell my friend Falkener he should write me « a word, when he has sent his fleet to Turkey. « Make much of all who are so kind as to re- « member me. Get some money with my poor « works; love me, and come back very soon, « after the publication of them. But *Sallé* will « go with you; at least come back with her. Fare- « well, my dearest friend. »

A M. DE CIDEVILLE.

6 mai.

Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement, que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais demeurer vis-à-vis le seul ami que *le Temple du Goût* m'ait fait, vis-à-vis le portail Saint-Gervais. C'est là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête, et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout, mon cher ami, au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable, d'aller passer quelques jours avec vous. Mais, avant de vous aller embrasser, il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si on ne voyait disparaître tout d'un coup, on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'Antechrist. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris, et que je fasse une ou deux échappées, avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher Cideville. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux me l'assurer.

« . . . . Propria hæc di munera faxint. »
HOR., liv. II, sat. VI, v. 5.

Si je pouvais vous ramener à Paris, et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail, le rat de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de son mieux.

Formont vous aura sans doute mandé que le *Paresseux*, de De Launai, a été reçu comme il le méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages, et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux des autres. Si l'abbé de Chau-

lieu n'avait pas fait quelques bons vers il y a trente ou quarante ans, De Launai était à l'aumône.

La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesants bénédictins vont donner en dix volumes *in-folio*, que je ne lirai point, l'*Histoire littéraire de la France*. J'aime mieux trente vers de vous que tout ce que ces laborieux compilateurs ont jamais écrit.

Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur; il a deux talents qui s'opposent à cette lourde et accablante profession: de l'imagination et de la paresse.

Vous devez reconnaître, à ce petit portrait, le joufflu abbé de Linaut, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrais bien lui être bon à quelque chose, mais il ne paraît pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi; et je suis persuadé qu'il ne songe à présent qu'à vous. Cela doit être ainsi, et je compte bien oublier avec vous le reste du monde.

A M. THIERIOT,

A LONDRES.

Paris, 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait *le Temple du Goût*.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes; mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée, plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*; et Walpole et Fleuri nous seront très indifférents; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau *Temple du Goût*, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante. En vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de Racine, Corneille, La Fontaine, et Despréaux. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille *Eriphyle* vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé Franchini [1]. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle, dont l'héroïne est une nièce de Bertrand du Guesclin, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser, je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusements vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra du chevalier de Brassac, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau, et a un très grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé *Gustave*.

De Launai a donné son *Paresseux*; mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur De Launai. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur; il va faire imprimer sa pièce; et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à Jore, pour quinze cents livres, le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, qui vous appartenait; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de Chaulieu ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle Sallé.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de Pope sur *les Richesses*. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du Resnel, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de mylady Mary Montagne, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

[1] Chargé des affaires du grand-duc de Toscane à Paris, de 1733 à 1740, à qui Algarotti écrivit, en 1735, la *Lettre* qui précède *la Mort de César*. On ignore ce que sont devenus les chœurs et la dédicace dont parle l'auteur d'*Eriphyle*. Cl.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 mai.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail, dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain : mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade ; je me mets en ménage ; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots [1] et des Titien, je fais mon opéra, je fais transcrire *Ériphyle* et *Adélaïde ;* je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille, la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité, et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez madame Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu ; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu ; je souffre trop pour écrire.

A M. DE CIDEVILLE.

De Paris, ce 19 mai.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous présenter moi-même M. Richey, qui vous rendra cette lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire, et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'honnêtes gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. Richey est assurément un des premiers de cette nation-là, et fait, par conséquent, pour connaître les Cideville. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agréments qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. de Formont, qui est sur son départ. Je ne vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais, mon cher ami,

> « Durum! sed levius fit patientia
> « Quidquid corrigere est nefas »
> Hor., liv. I, od. XXIV, v. 19.

Je vais écrire à l'abbé Linant. Vous aurez Jore dans un jour ou deux.

Adieu ; vous m'écrivez toujours des vers charmants, et je ne vous réponds qu'en prose ; preuve que je suis bien malade.

[1] C'est-à-dire des tableaux de l'école flamande. On connaît ce mot de Louis XIV, au sujet des tableaux de Teniers : « Otez-moi ces magots. » CL.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi au soir, 21 mai.

Vous avez vu sans doute, mon cher Cideville, l'honnête et naïf Hambourgeois que je vous ai adressé. Le philosophe Formont part demain : mon Dieu, pourquoi ne m'est-il pas permis de le suivre ! *calla* [1], *calla*, *senor* Cideville ; j'aurai peut-être huit ou dix jours de santé ; et Dieu sait si alors Rouen me verra, et si je viendrai philosopher avec vous. Je ne vous mande aucune nouvelle ; l'aimable Formont vous les dira toutes ; il vous parlera des spectacles qu'il a vus, et des plaisirs qu'il a goûtés. Je voulais le voir aujourd'hui ; je ne suis sorti qu'un quart d'heure, et c'est précisément dans ce quart d'heure qu'il est venu ; il partira sans que je l'aie embrassé. Croiriez-vous bien que je ne l'ai pas vu à mon aise, pendant tout son séjour ? je ne crois pas avoir eu le temps de lui montrer plus d'un acte d'*Adélaïde*. Ah ! quelle ville que Paris, pour ne point voir les gens que l'on aime ! Quand je serai à Rouen, je jouirai de vous tous les jours ; mais si vous étiez à Paris, nous nous rencontrerions peut-être une fois toutes les semaines, tout au plus. Il ne faut pas que nos amis viennent ici ; il faut que nous allions les chercher. Jore est (aujourd'hui jeudi) à présent auprès de vous ; je vous prie de lui recommander secret, diligence, et exactitude, et, surtout, de ne laisser entre les mains d'une famille si exposée aux lettres de cachet aucun vestige, aucun mot d'écriture ni de vous ni de moi ; qu'il vous rende exactement tous les manuscrits. Je vais lui envoyer dans peu une édition de *Charles XII*, corrigée et augmentée, avec les *Réponses* au sieur de La Motraye.

Il aura aussi *Ériphyle;* mais pour celle-là, j'espère la porter moi-même ; je passe ma vie à espérer, comme vous voyez. L'abbé Linant me mande qu'il reviendra bientôt à Paris. Il m'a envoyé de beaux vers alexandrins ; il a

> « Ingenium. . . . . atque os
> « Magna sonaturum. . . . . »
> Hor., liv. I, sat. IV, v. 43.

mais, avec ses talents, je le crois paresseux ; je le lui ai dit, je le lui écris ; mais il faudra que je l'aime de tout mon cœur comme il est.

Si vous voyez Jore, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire de m'envoyer les épreuves par la poste, surtout celles où il est question de philosophie et de calcul ; il n'a qu'à les adresser à M. Dubreuil, cloître Saint-Merri, sans mettre mon nom et sans écrire. Adieu ; je vous suis attaché, *hasta la muerte*.

[1] *Taisez-vous, taisez-vous*, monsieur de Cideville.

A MM. DE SADE.

Mai.

Trio charmant, que je remarque
Parmi ceux qui sont mon appui,
Trio par qui Laure, aujourd'hui,
Revient de la fatale barque,
Vous qui b .... mieux que Pétrarque,
Et rimez aussi bien que lui,
Je ne peux quitter mon étui
Pour le souper où l'on m'embarque;
Car la cousine de la Parque,
La fièvre au minois catarrheux,
A la marche vive, inégale,
A l'œil hagard, au cerveau creux,
De mes jours compagne infernale,
Me réduit, pauvre vaporeux,
A la nécessité fatale
D'avaler les juleps affreux
Dont M. Geoffroi me régale,
Tandis que, d'un gosier heureux,
Vous humez la liqueur vitale
D'un vin brillant et savoureux.

Pardonnez-moi, messieurs de la trinité; pardonnez-moi, et plaignez-moi. Vous voulez bien aussi que je vous confie combien je suis fâché de manquer une partie avec M. de Surgères [1], que j'ai chanté fort mal, mais à qui je suis attaché, comme si j'avais fait pour lui les plus beaux vers du monde.

Si M. de Formont, avant de partir, ne vient point me parler un peu de sa douce et charmante philosophie, je vise au transport et je suis un homme perdu. Buvez, messieurs, soyez gais et bien aimables, car il faut que chacun fasse son métier. Le mien est de vous regretter, de vous être tendrement dévoué, et d'enrager.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce vendredi, 29 mai.

Mille remerciements, mon cher ami, de vos attentions pour mon Hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français, à Hambourg. Je prie notre ami Formont de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah! qu'à cet honnête Hambourgeois,
Candide et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours!

Que fait cependant le joufflu abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b... de *la ville de Mantes* comme une bonne hôtellerie, il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais; mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé Linant, que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand, par hasard, je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres [1] qui me lit Virgile et Horace tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé Linant. Je voudrais avoir un autre *amanuensis* [2]; mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui, à votre adresse, un petit paquet contenant *Charles XII*, revu, corrigé et augmenté, avec les *Réponses* à La Motraye. Vous y trouverez aussi la tragédie d'*Ériphyle*, que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, jugez-la, et renvoyez-la par le coche, ou plutôt par l'abbé Linant.

Au lieu de m'envoyer les épreuves sous le nom de Dubreuil, il vaut mieux me les envoyer sous le nom de Demoulin, rue de Long-Pont, près de la Grève. Je les recevrai plus tôt et plus sûrement.

Je vous demande en grâce que toutes les feuilles des *Lettres* soient remises en dépôt chez vous ou chez Formont; et qu'aucun exemplaire ne paraisse dans le public que quand je croirai le temps favorable.

Il faudra que Jore m'en fasse d'abord tenir cinquante exemplaires. A l'égard de *Charles XII*, il peut en tirer sept cent cinquante, et m'en donner deux cent cinquante pour ma peine.

Il m'avait promis de m'envoyer *la Henriade*: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

[1] La Rochefoucauld, marquis de Surgères, né en 1709, nommé dans les variantes et dans une note du *Temple du Goût*. Cl.

[1] Il s'appelait Céran. Voltaire en parle dans deux autres lettres, et le dit pareil du J.-B. Rousseau

[2] *Secrétaire, écrivain, copiste.*

Je vous domanderais bien pardon de tant d'importnnités, si je nc vous aimais pas autant que je vous aime. V.

A M. DE FORMONT.

Juin.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père;
Et, quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,
Fait sa besogne tristement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de La Serre[1];
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidûment,
Et le tout, messieurs, pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher, à Canteleu, avec mon cher, aimable et tendre Cideville. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse.

« Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
« Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
. . . .
« Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori;
« Hic nemus: hic ipso tecum consumerer ævo. »
VIRG., egl. x, v. 35.

Mais je suis entre *Adélaïde du Guesclin*, le seigneur Osiris, et Newton. Je viens de relire ces *Lettres anglaises*, moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage est ce qui regarde la philosophie; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est philosophe: on n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de Maupertuis, où il est question de l'attraction; et, si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières, et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées* de Pascal: Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec Lucrèce:

« Quare *superstitio* pedibus subjecta vicissim
« Obteritur, nos exæquat victoria cœlo. »
Liv. I, v. 79.

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion, qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des *Lettres* imprimées, et du projet sur Pascal. En attendant je retourne à Osiris. J'oubliais de vous dire que le paresseux Linant échafaude son *Sabinus*.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 10 juin, à deux heures.

Voilà deux lettres que je reçois de vous, mon cher ami; que je voudrais que les *Lettres anglaises* fussent écrites de ce style! Vous croyez que votre cœur parle seul, et vous ne vous apercevez pas combien votre cœur a d'esprit. J'interromps le quatrième acte de mon opéra, pour m'entretenir un moment avec vous. Je vais corriger la *Lettre* sur Locke et la renvoyer dans l'instant. Recommandez-lui[1] surtout, plus que jamais, le secret le plus impénétrable et la plus vive diligence; que jamais votre nom ni le mien ne soient prononcés, en quelque cas que ce puisse être; que toutes les feuilles soient portées ou chez vous ou chez l'ami Formont, à qui je vous prie de dire combien je l'aime; que l'on vous remette exactement les copies; que l'on ne garde chez lui aucun billet de moi, aucun mot de mon écriture. S'il manque à un seul de ces points essentiels, il courra un très grand risque.

Je vous supplie aussi de tirer de lui ce billet:

« J'ai reçu de M. Sanderson le jeune deux mille cinq cents exemplaires des *Lettres anglaises* de M. de Voltaire à M. T.[2], lesquels exemplaires je promets ne débiter que quand j'aurai permission, promettant donner d'abord au sieur Sanderson cent de ces exemplaires, et de partager ensuite avec lui le profit de la vente du reste, lui tenant

[1] Jean-Louis-Ignace de La Serre, que l'on préféra à Voltaire, en 1734, pour donner des *Mémoires* sur Molière et ses ouvrages, en tête de l'édition en 6 vol. in-4o, publiée cette année-là, mourut en 1756. CL.

[1] C'est-à-dire à Jore, imprimeur-libraire de l'archevêque de Rouen et du clergé. CL.
[2] Thieriot. CL.

compte de deux mille quatre cents exemplaires; et promets compter avec celui qui me représentera ledit billet, le tenant suffisamment autorisé du sieur Sanderson. »

Vous voyez, mon cher Cideville, de quels soins et de quels embarras je vous charge; j'en serais bien honteux avec tout autre.

J'ai pris d'abord l'abbé Linant pour vous seul, et bientôt je l'aimerai pour lui-même.

Je récitai hier *Adélaïde* chez moi, et je fis verser bien des larmes. Renvoyez-moi *Ériphyle*, et je vous enverrai *Adélaïde;* mais à quand votre *Allégorie?* j'en ai une grande opinion. Adieu; il faut corriger pour Jore.

M. DE CIDEVILLE.

Ce vendredi, 19 juin.

J'ai été, tous ces jours-ci, auprès d'un ami malade: c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé Linant de vaincre sa paresse, pour vous dire des choses bien tendres, en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime, et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout à mes dispositions avec Jore, et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus à propos. Je lui répète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part; que s'il précipite la vente, lui et toute sa famille seront indubitablement à la Bastille; que, s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre jusqu'au moment où je dirai: Partez.

Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui, pour l'engager à m'écrire cette lettre sans date:

« Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle
« vous me priez de ne point imprimer et d'em-
« pêcher qu'on imprime, à Rouen, les *Lettres*
« qui courent à Londres sous votre nom. Je vous
« promets de faire sur cela ce que vous desirez. Il
« y a long-temps que j'ai pris la résolution de ne
« rien imprimer sans permission, et je ne voudrais
« pas commencer à manquer à mon devoir pour
« vous désobliger. Je suis, etc. »

Vous jugez bien, mon cher ami, qu'il faut, outre cette lettre, le billet au sieur de Sanderson; lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais, pour le représenter, en cas que Jore pût être accusé d'avoir reçu ces *Lettres* de moi ou de quelqu'un de mes amis.

Toutes ces démarches me paraissent entièrement nécessaires, et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que, dans le cas le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne pourrait aller jusqu'à vous; mais je veux en être encore plus sûr; et il me semble que Jore, ayant donné sa déclaration qu'il a reçu ces *Lettres* d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas: C'est M. de Cideville qui m'a encouragé.

Je suis en train de vous parler d'affaires; mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison, me meublant, et m'arrangeant, non seulement pour mener une vie douce, mais pour en partager les petits agréments avec quelques gens de lettres, qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées, j'ai besoin de rassembler toutes mes petites pacotilles. Savez-vous bien que j'ai donné 18,000 francs au sieur marquis de Lézeau, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat, que je serais payé, tous les six mois, avec régularité? Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies, et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie 900 livres à la Saint-Jean. Si pourtant la multiplicité de ses occupations lui fesait oublier cette bagatelle, je vous supplierais instamment de daigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît ressouvenir d'achever votre opéra et votre *Allégorie*.

« *Te* vero dulces teneant ante omnia musæ. »
Georg. II, v. 475.

Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai: *cedant arma togæ*.

A propos, Jore vous a-t-il donné, et à M. de Formont, des *Henriades* de son édition? Qu'il ne manque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu. Que fait Formont dans sa philosophique paresse? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu, lorsque vous aimez si bien. *Vale.*

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 1 juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très diligent, mais très fautif Jore, une vingt-cinquième

Lettre, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre Pascal. Le projet est hardi; mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris; c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher Cideville, M. Pascal n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable, autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre Pascal. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu,

« . . . . Quæ multa litura coercuit. »
Hor., *Art poet.*, v. 293.

car, lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous, qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

« . . . . *Cum* publicas
« Res ordinaris, ...
« Cecropio repetes cothurno. »
Hor., liv. II, od. I, v. 10.

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

Si Jore vient chez vous, recommandez-lui bien de faire tout ce que je propose, attendu que c'est pour son bien. Ordonnez-lui de vous remettre tout généralement ce qui sera de mon écriture, lettres, épreuves, etc.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle brochure périodique que l'abbé Desfontaines donne sous le nom de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité?* Il y dit du mal de *Zaïre*. Il a cru qu'il lui était permis de me maltraiter, et d'en user avec moi avec un peu d'ingratitude, en ne donnant pas les choses sous son nom. Je suis fâché qu'un homme qui m'a tant d'obligations me convainque tous les jours que j'ai eu tort de le servir et de l'aimer. J'espère que le petit Linant, qui m'est bien moins obligé, sera plus reconnaissant, et que nous en ferons un très honnête homme. Il lui manque des agréments, de la vivacité, et de la lecture; mais tout cela peut s'acquérir par l'usage. Il a tout le reste, qui ne s'acquiert point, jugement, esprit, et talent. Mais il y a encore bien loin de tout ce qu'il a à une bonne tragédie. Je me flatte que ce sera un excellent fruit qui mûrira à la longue.

Adieu; je vous embrasse; la poste va partir.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce vendredi, 3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. Pascal. J'examine scrupuleusement mes petites *Remarques*, lorsque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps; les plus robustes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer Pascal.

Je renvoie à Jore la dernière épreuve, avec une petite addition. Je vous supplie de lui dire d'envoyer sur-le-champ au messager, à l'adresse de Demoulin, deux exemplaires complets, afin que je puisse faire l'*errata*, et marquer les endroits qui exigeront des cartons. Je prévois qu'il y en aura beaucoup. Je me souviens, entre autres, de cet endroit, à l'article Bacon: *Ses ennemis étaient à Londres ses admirateurs*. Il y a, ou il doit y avoir, dans le manuscrit: *Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient dans toute l'Europe*. De pareilles fautes, quand elles vont à deux lignes, demandent absolument des cartons.

De plus, en voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois *Lettres* que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques; et ce ne sera qu'après leur examen et leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à Thieriot, à Londres, d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la *Préface* qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage; il y aura beaucoup de choses à réformer

dans la préface comme dans mon livre : ainsi nous avons, pour le moins, un bon mois devant nous.

Jore, pendant ce temps, peut fort bien imprimer le *Charles XII*. Je vais écrire à notre ami Formont, et le remercier de sa remarque. Je l'avais déjà faite, et je n'ai pas manqué d'envoyer, il y a plus d'un mois, la correction à l'éditeur de Hollande.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une *Épître* en vers *sur la Calomnie*, dédiée à une femme très aimable et très calomniée [1]. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre *Allégorie*.

Adieu, mon cher ami, il est une heure; je n'ai pas le temps d'écrire à notre cher Formont cet ordinaire. Vous devriez bien relire avec lui tout l'ouvrage. Adieu,

« . . . . Animæ dimidium meæ. »
Hor., liv. I, od. 3, v. 8.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE [2].

Les lettres charmantes que vous écrivez, madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose, depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie [3].

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poésie
N'est pas le langage des dieux.

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers, par vanité; car si vous et votre amie vous vous avisiez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment; il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur;
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je méprise le monde et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi :
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde,
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

Permettez, madame, que j'assure M. de Forcalquier de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse,
Il parle avec esprit et pense sagement :
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjouement;
Avec tant d'agréments qui le suivent sans cesse,
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment?

A M. BAINAST,

A ABBEVILLE

Paris, 9 juillet.

J'ai senti assurément plus de joie, monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant *le Temple du Goût*. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentiments de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher monsieur, de chez madame Alain dans *le Temple du Goût!* Assurément cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, monsieur, qu'il y a des schismes dans notre église, et qu'on m'a regardé, à Paris et à Versailles, comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres Voiture, Balzac, Pélisson? On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite; et, e. fin, on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage, qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam; mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de *la Henriade*, qui vient de paraître. Je vous avoue que *la Henriade* est mon fils bien-aimé, et que, si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

A M. THIERIOT,

A LONDRES

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre *Préface*. Je vous parlerai d'abord du petit livre

[1] Madame du Châtelet.
[2] Marguerite-Thérèse Colbert, sœur du marquis de Torcl, naquit en 1682, et mourut en 1769.
[3] Madame la marquise du Châtelet.

dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les *Pensées de M. Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. Pascal, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du *Temple du Goût*. De plus, les libraires peuvent imprimer *le Temple du Goût* sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des *Pensées de M. Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Pascal, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée, et que je la fais imprimer; j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et, si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du *Temple du Goût*, pour le joindre à mes petites pièces fugitives dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti Pascal pour une seconde édition, parce que, si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes *Lettres anglaises*, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions, dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbèche *de plaider de sa vie*.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois, pour une petite augmentation; et que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Sallé, je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition. De plus, la petite *Épître à mademoiselle Sallé* ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux *Lettres* et à l'Anti-Pascal. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors-d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre *Préface*. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si*, etc. Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais. Surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous. D'ailleurs, je suis très content de votre manière d'écrire, et aussi satisfait de votre style que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue, à la Comédie italienne, *le Temple du Goût*. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par Romagnési, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si Aristophane a joué Socrate, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par Romagnési. Les dérangements que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers, me feront plus de tort que les Romagnési et les Lélio ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Juillet.

Je vais vous obéir avec exactitude, monsieur; et, si l'on peut mettre un carton à l'édition d'Amsterdam, il sera mis, n'en doutez pas. Je préfère le plaisir de vous obéir à celui que j'avais de vous louer. Je n'ai pas cru qu'une louange si juste pût vous offenser. Vos ouvrages sont publics; ils honorent les cabinets des curieux; mes porte-feuilles en sont pleins; votre nom est à chacune de vos estampes; je ne pouvais deviner que vous fussiez fâché que des ouvrages publics, dont vous vous honorez, fussent loués publiquement.

Les noirceurs que j'ai essuyées sont aussi publiques et aussi incontestables que le reste; mais il est incontestable aussi que je ne les ai pas méritées, que je dois plaindre celui qui s'y abandonne, et lui pardonner, puisqu'il a su s'honorer de vos bontés, et vous cacher les scélératesses dont il est coupable. C'est pour la dernière fois que je parlerai de sa personne: pour ses ouvrages, je n'en ai jamais parlé. Je souhaite qu'il devienne digne

de votre bienveillance. Il me semble qu'il n'y a que des hommes vertueux qui doivent être admis dans votre commerce. Pour moi, j'oublierai les horreurs dont cet homme m'accable tous les jours si je peux obtenir votre indulgence. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments respectueux que j'ai toujours eus pour vous, etc.

A M. THIERIOT,

A LONDRES

Paris, 24 juillet.

Je ne suis pas encore tout à fait logé; j'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que M. le garde-des-sceaux me persécute pour ce malheureux *Temple du Goût*, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du *Pour et Contre* [1] des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentiments.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous pourrez, la publication des *Lettres anglaises*. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes, sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'*Alcoran*. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur *le Temple du Goût*, fussent un peu calmées avant que les *Lettres anglaises* parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure, qu'elles soient imprimées en anglais; nous aurons le temps de recueillir les sentiments du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher Thieriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface que ces *Lettres* vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami Falkener. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original, dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au ciel que je pusse vivre avec mon cher Thieriot, dans un pays libre! ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra [1], *Eriphyle*, *Adélaïde*; je vous enverrai aussi une *Épître sur la Calomnie*, adressée à madame du Châtelet. A propos d'épître, dites à M. Pope que je l'ai très bien reconnu « in his *Essay on Man*; 'tis certainly « his tyle. Now and then there is some obscurity; « but the whole is charming. »

Je crois que vous verrez, dans quelques mois, le marquis Maffei, qui est le Varron et le Sophocle de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 26 juillet.

J'aurais dû répondre plus tôt, mon cher ami, à votre charmante lettre, dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié, et d'esprit. J'attendais de jour en jour le paquet que. .

. . . .

et j'espère que j'aurai du moins deux mois pour prendre mon parti. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les *Lettres persanes* [2]? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. Saint-Évremond a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie [3]. La Fontaine a vécu paisiblement, sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais, au moins, dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en

[1] L'abbé Prévost.

[1] *Tanis et Zélide.*
[2] Imprimées pour la première fois en 1721.
[3] *Lettre au maréchal de Créqui sur le traité des Pyrénées.* Voyez les *Œuvres de Saint-Évremond*, t. xxxvij.

ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme Ovide.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Cideville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras, et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe Formont. Je n'ai pas encore eu le temps de lui écrire.

Adieu. Je ne sais pas encore si Linant sera un grand poëte; mais je crois qu'il sera un très honnête et très aimable homme.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher Formont, envoyer par Jore, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut, en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos *Lettres anglaises* effraient si tôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes, pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public

« . . . . . . *faciles* aditus et *mollia* fandi
« Tempora. . . . . »
VIRG., *Énéid.*, liv. IV, v. 293.

Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de votre part vous taillerez bien de la besogne à Jore, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes Petites Maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. Locke? Qui osera dire qu'*il est impossible que la matière puisse penser?*

Quoi! Malebranche, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé Descartes, Malebranche et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentiments et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais, parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs, pour cela, que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls, à la longue, la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront, au contraire, combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des *miracles* et celui des *prophéties*, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Pascal, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité les prophéties qu'il cite ressemblent à Jésus-Christ comme au grand Thomas; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

« O *mentes* hominum! o quantum est in rebus inane! »
PERS., sat., I, v. I.

Et moi, plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes! Que vous êtes sage, mon cher Formont! vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer; et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis! malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie, ou vous, ou notre ami Cideville, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une *Pélopée*, de l'abbé Pellegrin, qui réussit. *O tempora! o mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros *in-folio*, avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher Formont, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous, que la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi; écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

A M. THIERIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23.

Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement, si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproches; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser, pour détruire ces lâches et infâmes faussetés.

Je n'ai point vu le garde-des-sceaux; mais j'apprends, dans l'instant, qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les *Lettres anglaises* s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher Thieriot, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du *Temple du Goût*, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut*, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchements faits au *Temple du Goût*. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle Le Couvreur et mon cher Maisons? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentiments qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et, après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et, pour comble d'ignominie, on a permis, dans le même temps, que l'on jouât chez les farceurs italiens une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout; je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute, on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort; et j'aurai été accablé, pendant ma vie, dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque proscription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire :

« Frange, miser, calamos, vigilataque *carmina* dele. »
JUVEN., sat. VII, v. 27.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre, où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était tout entière entre vos mains et entre celles de Formont. Il y a deux jours que j'attends Jore à tous moments; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Henriade, ch. IV, v. 455.

Cela est très vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi; je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de Desforges. Écrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre Linant; mais, en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à se mêler de faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très beau sujet que je lui ai donné! J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus, qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante, à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées; et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce dimanche, 2 août.

Vous m'avez cru peut-être *embastillé*, mon cher ami. J'étais bien pis; j'étais malade, et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire, dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à *Adélaïde*, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon *Épître* à Émilie *sur la Calomnie*, parce qu'Émilie me l'a défendu; et que, si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé le *Temple du Goût* en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quel-

ques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup: et, un jour, je compte bien faire de ces deux bâtiments un *Temple* régulier, qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour Formont. Je les corrige à mesure; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre *le Temple;* mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher Cideville, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi; mais d'ailleurs je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaie comme l'abbé Pellegrin; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il sera meilleur poète.

Dites donc à notre philosophe Formont qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre *Allégorie?* Adieu; je vous embrasse.

A M. THIERIOT.

Ce 5 août.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité de penser, ou que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez? Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit!* Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire? M. le garde-des-sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Pallu, M. le cardinal, ont mes lettres, qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que, si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, c'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous eu avais chargé moi-même. Il est vrai que, lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres, pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. Rouillé, parlez à M. Hérault, à M. d'Argental, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit* est une calomnie insigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne: n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur-le-champ, pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur, et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent se déshonorent; et vous, qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons, par tant de raisons; vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir; vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que, si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère, qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire, depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde, en cela, avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie, qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

A M. DE CIDEVILLE.

14 août.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en *vile prose* à vos agaceries poétiques, qui ont si fort l'air des lettres de Chaulieu, de Ferrand, ou de La Faye.

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal,
Ont long-temps ma voix affaiblie;

Je ne chante plus qu'Émilie :
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à Emilie votre ingénieuse lettre ; Emilie a répondu comme Benserade à Dangeau, au nom des filles de la reine :

« Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser. »

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question, à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle, car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les dieux,
Qu'on invoque sans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette pensée :

Une petite différence
Est entre Émilie et les dieux;
C'est que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage;
Sachez que, quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc, me direz-vous, cette divinité? Est-ce quelque madame de la Rivaudaie? est-ce une personne en l'air? Non, mon cher Cideville ;

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'est qu'Émilie :
Elle est belle et sait être amie;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi, qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur;
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands dieux (s'il en est d'autres qu'elle)!
Ayez de moi quelque pitié;
Écartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
Jamais l'amitié ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'Amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un fou trop dangereux :
On a des moments si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu ; vous êtes Emilie en homme, et elle est Cideville en femme. Notre ami Formont m'a écrit une lettre sur Locke, dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentiments de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article.

Pardon, aimable Cideville; je ne vous écris point de ma main; mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Épître* à Émilie; vous verrez que je hais Rousseau; mais qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer.

A M. L'ABBÉ DE SADE [1].

A Paris, le 29 août.

Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux-esprits,
Vos études, vos espérances,
Pour aller dans le doux pays
Des *agnus* et des indulgences.

Votre lettre, monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine Émilie savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens. C'est une femme que l'on ne connaît pas ; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire ; écrivez-lui et écrivez-moi, malgré les amusements que vous donnent les femmes d'Avignon.

Au portrait que vous faites des hommes et des femmes du petit comtat de Papimanie,

Je vois que le grand d'Assouci
Eût aujourd'hui mal réussi;
Car, hélas! qu'aurait-il pu faire,
Avec son luth et ses chansons,
Auprès de vos vilains gitons
Et des déesses de Cythère?

[1] Jacques-François-Paul-Alphonse de Sade, vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, et ensuite de celui de Narbonne, est auteur de *Mémoires sur la vie de Pétrarque.* Cet ecclésiastique, né en 1705, est mort en 1778.

Le pauvre homme, alors confondu,
Eût quitté le rond pour l'ovale,
Et se fût à la fin rendu
Hérétique en terre papale.

Pour moi, monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du saint-père, comme vous voulez me le faire appréhender; vous savez que l'*Epître à Uranie* n'est pas de moi. D'ailleurs, je craindrais plus pour l'auteur de *la Henriade*, où les papes sont mal placés, que pour l'auteur de l'épître, où il n'est question que de la religion; mais, quoi qu'il en soit, je ferais hardiment le voyage de Rome, persuadé qu'avec beaucoup de louis d'or, et nulle dévotion, je serais très bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les temps
D'une ignorante barbarie,
Où l'on fesait brûler les gens
Pour un peu de philosophie;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

On a déjà enlevé, à Londres, la traduction anglaise de mes *Lettres*. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Église anglicane.

Vous me demandez l'*Epître* à Émilie; mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de ses prêtres, qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde.

Cette belle âme est une étoffe
Qu'elle brode en mille façons;
Son esprit est très philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe, et du nôtre.

J'avouerai qu'elle est tyrannique:
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique,
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi, qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'Emilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant,
Quand on renonce à l'art de plaire.
Ce sont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser, entre Émilie et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison, comme Horace de celle de Mécène:

« . . . . Nil mi officit unquam,
« Ditior hic, aut est quia doctior; est locus uni-
« Cuique suus. »

Liv. I, sat IX, v. 50.

Mais vous allez courir à Avignon; Émilie est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi, je reste presque toujours dans ma solitude, entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de Caumont [1] de réputation, et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien,

« Sublimi feriam sidera vertice. »

Hor., liv. I, od. I.

Adieu. Le papier me manque. *Vale.*

A M. JACOB VERNET [2],

A GENÈVE.

Paris, 14 septembre.

Votre conversation, monsieur, me fit extrêmement desirer d'avoir avec vous un commerce suivi. Je vois avec une satisfaction extrême que vous n'êtes pas de ces voyageurs qui visitent en passant les gens de lettres, comme on va voir des statues et des tableaux, pour satisfaire une curiosité passagère. Vous me faites sentir tout le prix de votre correspondance, et je vous dis déjà, sans aucun compliment, que vous avez en moi un ami: car sur quoi l'amitié peut-elle être fondée, si ce n'est sur l'estime et sur le rapport des goûts et des sentiments? Vous m'avez paru un philosophe pensant librement et parlant sagement; vous méprisez d'ailleurs ce style efféminé, plein d'afféterie et vide de choses, dont les frivoles auteurs de notre académie française ont énervé notre langue. Vous aimez le vrai, et le style mâle qui seul appartient au vrai. Puis-je, avec cela, ne pas vous aimer? C'est pour le style im-

[1] Joseph de Seitres, marquis de Caumont, né le 30 juin 1688; correspondant honoraire de l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres; mort à Avignon, le 25 septembre 1745. Cl.

[2] Jacob Vernet, né à Genève en 1698, mort le 26 mars 1789.

pertinent, dont la France est inondée aujourd'hui, qu'il ne faut point d'indulgence; car on ramène les hommes au bon sens sur ces bagatelles. Mais, en fait de religion, nous avons, je crois, vous et moi, de la tolérance, parce qu'on ne ramène jamais les hommes sur ce point. Je passe tout aux hommes, pourvu qu'ils ne soient pas persécuteurs. J'aimerais Calvin, s'il n'avait pas fait brûler Servet; je serais serviteur du concile de Constance, sans les fagots de Jean Huss.

Ces *Lettres anglaises*, dont vous me parlez, sont écrites avec cet esprit de liberté qui peut-être m'attirera en France des persécutions, mais qui me vaudra votre estime; elles ne paraissent encore qu'en anglais, et j'ai fait ce que j'ai pu pour faire suspendre l'édition française. Je ne sais si j'en viendrai à bout; mais jugez, monsieur, de la différence qui se trouve entre les Anglais et les Français: ces *Lettres* ont paru seulement philosophiques aux lecteurs de Londres; et, à Paris, on les appelle déjà impies, sans les avoir vues. Celui qui passe ici pour un tolérant, passe bientôt pour un athée. Les dévots et les esprits frivoles, les uns trompeurs et les autres trompés, crient à l'impiété contre quiconque ose penser humainement; et, de ce qu'un homme a fait une plaisanterie contre les quakers, nos catholiques concluent qu'il ne croit pas en Dieu.

A propos de quakers, vous me demandez mon avis, dans votre lettre, sur le vous et sur le TOI. Je vous dirai aussi hardiment ce que je pense sur cette bagatelle, que je serai timide devant vous sur une question importante. Je crois que, dans le discours ordinaire, le *vous* est nécessaire, parce qu'il est d'usage, et qu'il faut parler aux hommes le langage établi par eux; mais, dans ces mouvements d'éloquence où l'on doit s'élever au-dessus du langage vulgaire, comme quand on parle à Dieu, ou qu'on fait parler les passions, je crois que le *tu* a d'autant plus de force qu'il s'éloigne du *vous;* car le *tu* est le langage de la vérité, et le *vous* le langage du compliment.

Je ne suis point étonné que vous n'ayez pu lire la tragédie de *Gustave :* quiconque écrit en vers doit écrire en beaux vers, ou ne sera point lu. Les poëtes ne réussissent que par les beautés de détail. Sans cela Virgile et Chapelain, Racine et Campistron, Milton et Ogilby, le Tasse et Rolli, seraient égaux.

Je vous serais obligé de m'adresser le libraire dont vous m'avez parlé; je vous serais encore plus obligé si vous vouliez bien m'écrire quelquefois. Vous m'avez fait aimer votre personne et vos lettres. Faites-moi ici votre correspondant.

Je suis, etc. VOLTAIRE.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 septembre.

Eh bien! mon cher ami, vous n'avez encore ni opéra, ni *Adélaïde*, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre *Allégorie*, et Linant m'a quitté, sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

« O vanas hominum mentes! o pectora cæca! »

LUCR., II, 14.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers, de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu, et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que Desgrets, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines *Lettres anglaises* que l'on croit ici un ouvrage du malin. Jore jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde-des-sceaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne la confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de Bernières. Est-il possible que nous ayons dit adieu, pour toujours, à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons [1] chez lui?

Je reste constamment dans mon ermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques, et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat* [2]. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage, dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre!

[1] Les meilleurs *canetons*, dits *de Rouen*, viennent de Duclair, canton auquel appartient la Rivière-Bourdet. CL.
[2] Horace, liv. I, ép. IV, v. 9. CL.

Thieriot jouit en paix, à Londres, du fruit de mes travaux; et moi je suis en transes à Paris: *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le mal est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais, loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et, quand un ouvrage est fait, ou a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains: *illum oportet crescere, me autem minui.* (Saint Jean, ch. III, v. 30.)

Adieu, charmant ami.

A M. LE MARQUIS DE CAUMONT,

A AVIGNON.

A Paris, près Saint-Gervais, 15 septembre 1733.

Je ne dirai pas, monsieur, désormais que les beaux-arts ne sont point honorés et récompensés dans ce siècle; la lettre flatteuse que je reçois de vous est le prix le plus précieux de mes faibles ouvrages. Chapelain cherchait des pensions, et fesait sa cour aux ministres. Feu La Motte, d'ailleurs homme d'esprit et homme aimable, avait passé toute sa vie à se faire une cabale. Mais ni les cabales, ni les ministres, ni les princes, ne font la vraie réputation; elle n'est jamais fondée, monsieur, que sur des suffrages comme le vôtre. *Il faut plaire aux esprits bien faits*, dit Pascal; et s'il n'avait jamais écrit que des pensées aussi vraies, je n'aurais jamais pris la petite liberté de combattre beaucoup de ses idées, comme j'ai fait dans ces *Lettres anglaises* dont vous m'avez fait l'honneur de me parler. Si elles paraissaient déjà en français, je ne manquerais pas de vous les envoyer, et je braverais les censures du vice-légat; car je suis bien plus jaloux de votre absolution que je ne crains l'excommunication *della santa chiesa*. En attendant, je fais partir à votre adresse, par le carrosse, un paquet qui contient deux exemplaires de *la Henriade*, d'une nouvelle édition prétendue d'Angleterre, avec un Essai sur la poésie épique. J'avais d'abord composé cet Essai en anglais, et il avait été traduit par l'abbé Desfontaines, homme fort connu dans la littérature. Mais je l'ai depuis travaillé en français, et je l'ai calculé pour notre méridien. Je vous supplie de vouloir bien accepter cet hommage avec bonté. J'y aurais joint l'*Histoire de Charles XII*; mais j'en attends incessamment une nouvelle édition, dans laquelle on a corrigé beaucoup d'erreurs. On a mis à la fin de cette édition les Remarques de La Motraye, voyageur curieux, mais qui n'a rien vu qu'avec les yeux du corps, et qui ressemble aux courriers qui voient tout, portent tout, et ne savent rien. Il y a en marge une réponse à ces Remarques, le tout pour l'honneur de la vérité dont je suis uniquement partisan.

« Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. »

D'ordinaire les histoires sont des satires ou des apologies, et l'auteur, malgré qu'il en ait, regarde le héros de son histoire comme un prédicateur regarde le saint de son sermon; on mêle partout de l'enthousiasme, et il n'en faut avoir qu'en vers. Pour moi, je n'en ai point en écrivant l'histoire, et si jamais j'écris quelque chose sur le siècle de Louis XIV, je le ferai en homme désintéressé. J'aime à vous rendre compte, monsieur, de mes occupations et de mes sentiments, pour les soumettre au jugement d'un homme comme vous. Je remercierai toute la vie M. l'abbé de Sade de m'avoir procuré l'honneur de votre correspondance. Je le prends pour mon protecteur auprès de vous; il vous persuadera de m'aimer, car il persuade tout ce qu'il veut. Je regarderais comme un des plus heureux temps de ma vie celui que je pourrais passer entre vous deux. A Paris, on ne se voit jamais qu'en passant. Ce n'est que dans les villes où la bonne compagnie est moins dissipée et plus rassemblée, qu'on peut jouir du commerce des gens qui pensent. Ce ne serait pas des muscats et du thon que je viendrais chercher: j'achèterais votre conversation et la sienne de tous les raisins du monde. Mais vous m'avouerez qu'il serait plaisant que l'auteur de *la Henriade* et des *Lettres anglaises* vînt chercher un asile dans les terres du saint père. Je crois qu'au moins il me faudrait un passe-port. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'estime la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

J'aime fort Linant pour vous et pour lui; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talents marqués, sans qui la

poésie est un bien méchant métier ; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimes, mon cher Cideville, prenez garde de gâter par trop de louanges et de caresses un jeune homme qui, parmi ses besoins, doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou, plutôt, je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. *Vale*, *amice*.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 septembre.

L'autre jour l'Amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur :
« Ils sont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
« Dit-elle ; et tu connais l'air tendre et séducteur
« Dont cet ingénieux pasteur
« Par ses accents nouveaux à son gré ressuscite
« Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite ;
« Mais il t'a prodigué, dans son style enchanteur,
« Tous les éloges qu'il mérite. »

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal ! N'accusez point ma paresse ; mon cœur surtout n'est point paresseux ; mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles-lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets ! L'abbé Linant, ou plutôt Linant qui n'est plus abbé, vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi ; mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé, en arrivant, un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé Lefebvre, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme Linant, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais, n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos Parisiens ; j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis [1] ne goûtera pas, mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé La Chaussée, intitulée : *la Fausse Antipathie*. Ce titre a l'air de Marivaux ; mais Marivaux ne fait pas de vers, et La Chaussée en fait de très bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

J'assistai hier à la première représentation d'*Hippolyte et Aricie*. Les paroles sont de l'abbé Pellegrin, et dignes de l'abbé Pellegrin. La musique est d'un nommé Rameau, homme qui a le malheur de savoir plus de musique que Lulli. C'est un pédant en musique ; il est exact et ennuyeux.

Linant revient de la comédie, il dit qu'elle s plu assez, qu'elle n'est pas absolument froide, et qu'elle est bien écrite.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très fâché, monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagements de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau, sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de Rameau ? Soyez donc un peu, avec votre ancien ami, le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentiments que j'ai toujours eus pour vous.

A M. DE CIDEVILLE.

Octobre.

. . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen ? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services ; vous m'écrivez de plus des vers charmants, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher Ci-

[1] Le marquis de La Motte-Lézeau. Cl.

deville, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'*Adélaïde*, je raccommode encore mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public.

« *Et* si me *tragicis* vatibus inseres,
« Sublimi feriam sidera vertice. »
Hor., liv. I, od. I.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Boileau, ép. VII, v. 100.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire, en conscience, que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace :

« Non agimur tumidis velis aquilone secundo;
« Non tamen adversis ætatem ducimus austris,
« Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
« Extremi primorum, extremis usque priores. »
Liv. II, ép. II, v. 201.

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne :
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

A Paris, 14 octobre.

Que direz-vous de moi? il y a trois jours que cette lettre devait partir : mais j'ai été malade, j'ai couru, et je vous demande pardon. Voici un petit papier ci-joint que je vous supplie bien fort de faire tenir à Jore, afin qu'il l'imprime à la fin des Remarques du sieur La Motraye.

Adieu; je n'ai pas un moment; je vous embrasse. Linant vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année. V.

A M. LE COMTE DE SADE [1].

Ce lundi.....

Voilà une fort mauvaise copie d'*Adélaïde*, mais je n'en ai pas d'autre. Vous n'aurez pas besoin de mes vers pour vous amuser en chemin. Votre imagination et votre compagne de voyage vous mèneraient au bout du monde. Cependant prenez toujours ce chiffon de tragédie, pour les quarts d'heure où vous voudrez lire des choses inutiles. Si vous voulez en procurer une lecture au petit *Gnome*, correspondant des savants, vous êtes le maître. Quand vous serez arrivé à Toulouse, voyez, je vous en prie, mon ami d'Aigueberre, conseiller au parlement; je le crois au fond digne de vous, quoiqu'il n'ait pas de brillant. Vous lui ferez lire cette pièce; mais point de copie. Adieu; bon voyage. Mille respects, tendre amitié.

[1] Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de Sade, frère de l'abbé à qui la lettre du 29 août est adressée.

A M. LE MARQUIS DE CAUMONT.

A Paris, ce 25 octobre....

J'avais mis, monsieur, à la diligence de Lyon un paquet contenant deux *Henriades* à votre adresse, *à Avignon*. J'ai renvoyé à la diligence sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai trouvé que le paquet n'était point parti, ces messieurs disant pour raison qu'il aurait fallu l'adresser à Lyon à quelqu'un de connu dans la ville. M. de Malijac, que vous m'avez indiqué, m'a tiré d'embarras; j'ai été chez lui, et j'ai eu l'honneur de lui remettre le paquet pour vous. J'ai gagné beaucoup à cela. M. de Malijac m'a paru un homme très aimable. Il a un fils dont il me semble qu'on peut dire : *Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.* Mais j'ai bien peur, monsieur, que vous n'ayez pas sitôt cette pauvre *Henriade*. Il me paraît que le ministère retient tant qu'il peut M. de Malijac dans ce pays-ci. Nos ministres ont raison, j'en ferais autant à leur place si j'aimais mieux la bonne compagnie que les intérêts des sujets de notre saint père le pape.

Il s'agit, je crois, de vous donner du bois, du blé, et de l'huile. On fait bien des façons pour vous laisser avoir

« Frigus quo duramque famem depellere possit. »

Apparemment qu'on veut avoir pris l'Italie avant de régler nos affaires. Voilà toute l'Europe en armes. Quel temps, monsieur, pour les lettres! Je dirai de nous :

« Solus enim tristes hac tempestate camenas
« Respexit. »

Je me flatte de vous envoyer bientôt quelque nouvel ouvrage, malgré le tintamarre de la guerre qui nous environne de tous les côtés. Pour cette *Histoire du siècle de Louis XIV*, c'est une entreprise qui sera l'occupation et la consolation de ma vieillesse : il faudra peut-être dix ans pour la faire.

Heureux qui peut se faire un plan d'occupation pour dix années ! Ce travail sera doux et tranquille en comparaison des ouvrages d'imagination qui tirent l'âme hors d'elle-même, et qui sont une espèce de passion violente. On peut peut-être faire des vers comme l'amour dans sa jeunesse, mais à quarante ans il faut dire :

« Nunc itaque, et versus et cætera ludibria pono :
«Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum. »
Hor., liv. 1, ép. 1, v. 10-11.

Je vous demande pardon de mon verbiage latin et français. Je vous respecte sans cérémonie.

Voltaire.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 21 octobre.

Aujourd'hui est partie par le coche certaine *Adélaïde du Guesclin*, qui va trouver l'intime ami de son père avec des sentiments fort tendres, beaucoup de modestie, et quelquefois de l'orgueil, de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux Cideville lui dira tous ses défauts ; et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'*Adélaïde*, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

« Parve (*sed* invideo), sine me, Liber, ibis *ad illum* ; »
Ovid., *Trist.*, liv. 1, eleg. 1, v. 1.

« Ad illum qui, absens et præsens, mihi semper erit carissimus. » Terent., *Adelp.*, I. I.

J'attends votre *Allégorie* ; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence ; je parle souvent de vous avec Linant. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent ; vous sortez du temple de Thémis comme de celui d'Apollon. Je ne sais pas encore quel fruit Linant aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet [1], au lieu de son *Sabinus*, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas ; car il me semble qu'étant un peu fier et très gueux, si, avec cela, il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison : cela met, malgré que j'en aie, bien du désagrément dans sa vie. Celui [1] qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme, s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés ; les voilà, cette fois-ci, brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que Linant en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagréments que des gens, qui ne sont pas tout à fait mes domestiques, sont à portée de lui faire essuyer, sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails, parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux ; mais, avec cette maxime, on court risque de mourir de faim, si on ne travaille pas ; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque là il doit songer qu'il est jeune, et qu'il a besoin de travail. Je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

A M. BERGER.

J'ai reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : C'est dommage ; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence.

J'ai fait une grande sottise de composer un opéra [2] ; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. Rameau m'avait emporté. Je ne songeais qu'à son génie, et je ne m'apercevais pas que le mien (si tant est que j'en aie un) n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais, il y a quelque temps, que j'aurais plus tôt fait un poëme épique que je n'aurais rempli des canevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage ; il n'y en a aucun de méprisable ; mais c'est un talent qui, je crois, me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit, des soins, et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque

[1] Ramesses.

[1] Demoulin.
[2] *Samson*.

chose de moins indigne de notre Orphée ; mais je prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet opéra à l'hiver prochain. Il n'en vaudra que mieux et n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musicien, qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite, ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué bientôt, mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard, que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus long-temps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir, auprès de M. de Richelieu, sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit, monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là, que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère ; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer, que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Je viens d'écrire à M. de Sade cette petite guenille :

> Vous suivez donc les étendards
> De Bellone et de l'Hyménée ;
> Vous vous enrôlez cette année
> Et sous Carman et sous Villars.
> Le doyen des héros, une beauté novice,
> Vont vous occuper tour à tour,
> Et vous nous apprendrez un jour
> Quel est le plus rude service
> Ou de Villars ou de l'Amour.

Ceci n'est bon que pour votre trinité indulgente. Je vous destinais des vers un peu plus ampoulés ; c'est une nouvelle édition de *la Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. Malijac un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous, et une pour M. de Caumont. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce ; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser, pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de Caumont, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je ne lui ai pas pu envoyer les *Lettres* en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé si tôt.

Comment ! M. de Caumont sait aussi l'anglais ! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame du Châtelet l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant ; elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité, madame du Châtelet est un prodige, et on est bien neuf à notre cour.

Voulez-vous des nouvelles ? le fort de Kehl vient d'être pris ; la flotte d'Alicante est en Sicile ; et, tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné, pour aller recevoir une paie plus forte de l'électeur-roi.

Cependant le roi de Prusse [1] se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe ; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle Petitpas [2], et du procès qu'a Bernard avec Servandoni, pour le paiement de ses impertinentes magnificences.

Adieu ; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que Voltaire est à vous toute sa vie, avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, le 6 novembre.

Aimable ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre *Allégorie*. Elle est pleine de très beaux vers, pleine de sens et d'harmonie ; mon cœur, mon esprit, mes oreilles, vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie :

> Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est Vendôme qui parle à Adélaïde, au second acte :

> Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
> Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose.
> Non, tu ne me dois rien ; dans tes fers arrêté,
> J'attends tout de toi seul et n'ai rien mérité.

[1] Frédéric-Guillaume Ier, père du grand Frédéric. CL.
[2] Dans l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*.

Te servir en esclave est ma grandeur suprême ;
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentiments, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions crains-moi, crains ma colère[1].

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens, depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même ; on ne peut élever de nouveaux fondements comme on peut changer une antichambre et un cabinet ; et toutes les beautés de détail sont des ornements presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de Virgile et de Racine, les éclairs et les raisonnements de Corneille, ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante ; mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit, de préférence à tout le monde ; c'est à eux à me parler ; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise, avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre *Allégorie* et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien, dans la vieillesse, d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut, à vingt ans, songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'Horace et Despréaux ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différents climats dans une montagne? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire : *non erat his locus.*

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée ; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse ; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher Cideville, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fond de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde ;* mais, surtout, ne gâtez point Linant. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien ; il se couche à sept heures du soir, pour se lever à midi. Encouragez-le, et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Moi qui, dans mes amusements
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très peu les nouveaux romans,
Et beaucoup la sainte Écriture,
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyants,
Qui, de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-Pont ; et, de ce jour-là, j'ai cru aux divinités comme Abraham. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon ermitage ; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique ;

Et, pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi, l'autre jour,
De déesses un couple aimable,
Conduites par le dieu d'amour ;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

[1] Ces vers ont été retranchés depuis.

Le dieu d'amour [1] n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le fesaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse, et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne, au lieu de nectar; de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Châtelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tanière!

Mais, après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux;
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

Voyez, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais, puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que Nemours n'est pas, à beaucoup près, si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours, après que Vendôme a saisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours, en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V; mais, quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps; et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événements, qui, de plus, sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose; quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand Nemours et Vendôme se voient, c'était bien là le cas de parler de Charles VI et de Charles VII; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et, si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très bien senti l'horreur de l'action de Vendôme. Il semble, en effet, que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Couci, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer Vendôme et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie; qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui, de plus, est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre *Allégorie;* nous persistons dans nos très humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, monsieur, comme un de mes devoirs

[1] Louis-Buffle de Brancas, comte de Forcalquier, fils du maréchal de France Louis de Brancas.

de vous envoyer les éditions de *la Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a, de plus, imprimé mon *Essai sur l'Épopée*, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit, d'après mon *Essai* anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers, à Londres et en Allemagne. Cet honneur, qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi ; mais vous ressemblez à Pomponius Atticus, qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, monsieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le marquis de Caumont ; c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, monsieur, pour vous envoyer des vers!

« Hinc movet Euphrates; illinc Germania bellum :
« . . . . Sævit toto Mars impius orbe. »
VIRG., *Géorg.*, I, v. 509.

« . . . . Et carmina tantum
« Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantum
« Chaonias dicunt, aquila veniente, columbas. »
Egl., IX, v. 11.

On a pris le fort de Kehl ; on se bat en Pologne ; on va se battre en Italie.

« I nunc, et versus tecum meditare canoros. »
HOR., liv. II, ep. II, v. 76.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 25 novembre.

J'interromps mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire ; voilà bien des sacrements à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez;
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez;
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Église et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs, que pourrais-je vous dire de mieux, sinon que je vous aime de tout mon cœur?

J'ai envoyé trois *Henriades*, de la nouvelle édition, à M. de Caumont par M. de Malijac, une par M. de Sozzi qui demeure à Lyon, vis-à-vis Bellecour. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu ; conservez bien votre santé ; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale*. Ne parlez pas à madame du Châtelet de son anglais ; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne

coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner; mais...

« Petimusque, damusque vicissim. »
Hor., *Art. poet.*, v. 11.

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaïde* sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea*.

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 8 décembre.

J'ai été bien malade, mon très cher ami; je le suis encore; et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne; c'est elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à Émilie votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je suis qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissées croître, sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie. Soyez moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez; voici donc quel serait mon petit avis, pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les desirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté, par votre démon de Socrate, au temple de la Raison; et cela, bien clairement, bien nettement, et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps*, dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits, mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités, qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent chemin fesant; et tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre *Adélaïde*; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien des mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques; j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous, à loisir, de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amants condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que, pendant ma maladie, j'ai fait l'opéra de *Samson* pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale*.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

Mon aimable Cideville, les c... vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs, et de vous délasser de la chicane avec l'amour. Pour moi, je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les *belles* sont pour vous; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je tra-

vaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. L'esprit est peut-être aussi juste, au milieu des souffrances du corps; mais il peut manquer de chaleur : aussi, dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse, pour laquelle on change son amour en amitié.

Linant, qui se porte bien, et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie, promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talents de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc? et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à Dieu d'en avoir voulu faire un homme du mondo; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier, et qui le perdra. Il aurait raison s'il avait dix mille livres de rente; mais, n'ayant rien, il a tort.

M. de Formont doit avoir reçu douze exemplaires du *Charles XII* de Hollande. Je vais lui écrire. Je l'embrasse tendrement.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

J'ai lu votre manuscrit sept ou huit fois, mon aimable maître à penser. J'ai été tenté de vous écrire mes objections, et les idées que cette lecture m'a fournies; mais j'apprendrai plus de choses dans un quart d'heure de votre conversation, que je ne vous proposerais de doutes dans cent pages d'écriture. D'ailleurs, les persécutions que j'essuie déjà au sujet de mes *Lettres anglaises*, un peu trop *philosophiques*, ne me laissent guère le temps de mettre par écrit mes songes métaphysiques. Plus je raisonne, plus je suis incertain; mais je sais certainement que je voudrais vivre en liberté, et m'éclairer avec des esprits comme le vôtre. Je ne suis pas trop sûr qu'il n'y ait point de substances, et j'ignore absolument ce que c'est que la matière; mais je suis certain que je suis un être pensant, qui le deviendrait bien davantage avec vous, qui vous aime de tout son cœur, et qui est pénétré pour vous de la plus tendre estime.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

J'ai reçu, j'ai goûté vos poissons et vos vers.
Votre puissance enchanteresse
Gouverne également, par des talents divers,
Et les nymphes de l'Eure et celles du Permesse.

Rien n'est plus précieux pour moi que l'honneur de votre souvenir, monsieur; et, si je vous disais combien j'y suis sensible, je vous écrirais des volumes, au lieu d'une petite lettre.

Vos vers pour madame du Maine valent encore beaucoup mieux que vos présents; et, dans le peu que je vous ai vu, vous m'avez paru valoir encore mieux que vos ouvrages. Le prix le plus flatteur que j'aie jamais reçu des miens est d'avoir connu un homme comme vous.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON [1].

1734

On m'a dit, madame, que Minerve, descendue sur la terre sous les traits de Vénus et sous le nom d'Aiguillon, avait daigné honorer de ses regards et de sa protection cette *Adélaïde* tant contredite : j'ose demander à votre divinité les mêmes faveurs pour Charles XII et pour Henri IV, que je prends la liberté de vous envoyer.

Deux héros différents, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel, il faut votre suffrage.
Ah! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée;
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Estrée,
Et Charles XII aurait connu l'amour.

[1] Anne-Charlotte de Crussol-Florensac, mariée en 1718 à Armand-Louis Duplessis-Vignerod-Richelieu, duc d'Aiguillon, cousin du duc (depuis maréchal) de Richelieu, est citée avec son surnom de *sœur-du-pot des philosophes* dans la lettre du 27 février 1755 à Thieriot. Devenue veuve en 1750, elle mourut quelques années avant Voltaire. CL.

A M. DE MAIRAN [1].

Du 1er février 1734.

Monsieur, *Adélaïde* et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier du beau présent dont vous m'avez honoré [2]. Je voulais l'avoir lu avant de vous remercier ; mais pardonnez à un mourant, qui touchait à son dernier crépuscule, de n'avoir point vu votre *aurore*.

Pardon si je fais des pointes ; je viens de lire deux pages de la *Vie de Marianne*.

Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres sont comme vous, monsieur, sages, instructifs, et agréables. Heureux qui peut ou vous lire ou vous entendre ! Vous n'avez point de plus zélé admirateur ni de plus tendre et respectueux serviteur que V.

A M. CLÉMENT,

A DREUX.

19 février.

Vous m'accablez toujours de présents, mon cher monsieur ; vos galanteries m'enchantent et me font rougir ; car, *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi* (Ps. cxv, v. 12) ? Hélas ! je ne dirai point : *calicem accipiam* (ibid., v. 13) ; misérable que je suis ! il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons et de vos perdrix. Je ne fais point imprimer *Adélaïde* sitôt, et j'attends la reprise pour la donner au public. Mais je suis charmé de pouvoir vous donner sur le public une petite préférence. Je vais vous faire transcrire *Adélaïde* pour vous l'envoyer. Il est juste que vous ayez les fruits de ma terre.

J'accepte la très consolante proposition que vous daignez me faire pour la sainte Quadragésime ; c'est un des plus grands plaisirs qu'on puisse faire à un pauvre malade comme moi.

Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commissionnaires d'envoyer cette petite provision au sieur Demoulin, qui prend soin de mon petit ménage, et qui, par conséquent, demeure chez moi, je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paie très exactement votre commissionnaire.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. *Adélaïde* fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre eut beau la redemander à grands cris, pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible.

Adieu ; mille remerciements ; je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 février.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie, en voyant quelquefois votre ami, M. du Bourg Theroulde ; il est mon rival auprès de vous, et rival préféré ; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher Cideville avec un plaisir si entier et si pur ! nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui ; et, aujourd'hui, voilà mon cher Cideville qui me mande qu'en effet il pourra venir ici bientôt. Cela est-il bien vrai ? puis-je y compter ? Ah ! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même, samedi dernier, à l'enterrement d'*Adélaïde*, dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je suis fort content du parterre, qui reçut *Adélaïde* mourante, et Voltaire ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis ; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vite chez M. du Bourg Theroulde pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'*Adélaïde*.

On ne se plaint point du duc de Nemours ; on s'est récrié contre le duc de Vendôme. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de Vendôme n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne Jean, et non le comte de Vendôme, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela ; et, si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de Jean ou de Vendôme.

Mais ce Vendôme n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Couci vient encore prouver à notre homme qu'il est un pauvre homme d'être si amou-

[1] J. J. Dourtous de Mairan, né en 1678, mort en 1771, le 20 février, fut reçu à l'académie des sciences en 1718, et à l'académie française en 1743. Cl.

[2] Le *Traité physique et historique de l'aurore boréale*, 1733, in-4°.

reux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur Dufresne a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise Rochemore [1].

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce Vendôme, à la première représentation, est très peu de chose. Je vous enverrai la pièce; vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à Linant qu'il a besoin d'avoir une conduite très circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité, et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la Comédie; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage, parce qu'il va au théâtre et chez Procope. Je lui pardonne tout, parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

A M. DE MONCRIF.

Je suis très flatté, je vous assure, mon cher monsieur, de recevoir quelques uns de vos ordres; mais je crains bien de ne pouvoir les exécuter. M. Falkener, mon ami, n'est point à Alexandrie, mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs : de sorte qu'excepté les draps et les soies, auxquels il s'entend parfaitement bien, je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'Horace et de Virgile, et des vieilles monnaies du temps d'Alexandre. Cependant, monsieur, s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodôme, quelque araignée ou crapaud volant du Levant, ou autres utilités semblables, sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte le voir à son retour de Constantinople. Il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc, dès demain, votre mémoire. Si j'avais une copie de *Tithon et l'Aurore*, je l'y joindrais, bien sûr qu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage que pour tous les princes du monde: car il est homme d'esprit et Anglais.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, avec la plus sincère estime, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 7 avril.

Mon cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. J'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie; le dénouement va se faire à Monjeu, auprès d'Autun. Les poëtes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et, probablement, je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de Murat :

Mais, quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu des vers et les neuf doctes sœurs;
C'est le sort des Amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.
L'Heureuse peine, conte.

Je pars dans une heure, mon aimable Cideville : j'envoie devant tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. Formont vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les Normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du Resnel, autre Normand, traducteur de Pope, homme qui sait penser, sentir, et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher Cideville y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre, en fesant connaissance.

Je n'ai pas perdu toute espérance sur Linant. Je ne crois pas que Linant ait jamais un talent supérieur; mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, sans imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécou-

[1] Jean-Baptiste-Louis Hercule de Rochemore, né en octobre 1695, mort vers la fin de mars 1743, selon le Moréri de 1759, est connu par quelques poésies qu'il composa pour mademoiselle Journet, actrice de l'Opéra. Cl.

tent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de Formont.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ*. V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monjeu, par Autun, le 21 avril.

J'étais ici tranquille, mon charmant ami, et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de Richelieu et mademoiselle de Guise. Je n'ai pas trop l'air du blond Hyménée; mais je fesais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes sont venues troubler mon repos. Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans qu'on m'en ait donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et de donner l'ouvrage avec la *Lettre sur les Pensées de Pascal*, que j'avais le plus à cœur de supprimer.

Je ne veux pas soupçonner Jore de m'avoir joué ce tour, parce que, sur le moindre soupçon, il serait mis sûrement à la Bastille, pour le reste de sa vie. Mais je vous supplie de me mander ce que vous en savez. En un mot, si l'on pouvait ôter mon nom, du moins ce serait une impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable.

Adieu; j'ai le cœur serré de douleur. Écrivez-moi pour me consoler, et faites mille tendres compliments pour moi à mon ami Formont. L'abbé du Resnel est-il à Rouen? En êtes-vous bien content? Adieu; écrivez-moi à Monjeu.

A M. DE FORMONT.

A Monjeu, par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher Formont, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aie le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi, au fond de la Bourgogne! moi, qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de Richelieu avec mademoiselle de Guise, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes *Lettres*, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête; et, malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les *Pensées* de Pascal, on a joint cette Lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. Jore est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pourrait-on, au moins, faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on, au moins, supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Monjeu, par Autun, ce 25 avril.

Je compte toujours sur votre amitié, mon très cher abbé et mon maître, et je vous mets à l'épreuve. Écrivez-moi, si vous m'aimez, tout ce qu'on dit de ces *Lettres anglaises* qui paraissent depuis peu. C'est bien assurément malgré moi que l'on débite cet ouvrage. Il y a plus d'un an que je prenais les plus grandes et les plus inutiles précautions pour le supprimer. Il m'en a coûté 1,500 francs pour espérer, pendant quelques mois, qu'il ne paraîtrait point. Mais enfin j'ai perdu mon argent, mes peines, et mes espérances. Non seulement on m'a trahi, et l'on débite l'ouvrage; mais, grâce à la bonté qu'on a toujours de juger favorablement son prochain, j'apprends qu'on me soupçonne de faire vendre moi-même l'ouvrage. Je me flatte que vous me défendrez avec vos amis, ou, plutôt, que ceux qui ont l'honneur d'être vos amis ne m'imputeront point de telles bassesses.

Mais vous, mon cher abbé, mandez-moi ce que c'était que l'affaire qu'on voulait vous susciter, au sujet des rêveries de ce fou de P. Hardouin. Faudra-t-il que les gens de lettres, en France, soient toujours traités comme les mathématiciens l'étaient du temps de Domitien! Écrivez-moi, je vous en prie, au plus vite à Monjeu. J'y étais paisiblement occupé à marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. L'aventure de ces *Lettres* a rabattu ma joie, et votre souvenir me la rendra.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Monjeu, par Autun, 29 avril.

Votre géomètre [1], monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence, mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous,

[1] Madame du Châtelet, à qui M. de Maupertuis avait donné quelques leçons de géométrie. K.

s'il faut que j'aille à Londres ou à Bâle, tandis que vous serez à Paris, avec madame du Châtelet.

Ce sont donc ces *Lettres anglaises* qui vont m'exiler! En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, malebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi; mais j'espère en votre appui: il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de Locke et de Newton; et un apôtre de votre trempe, avec une disciple comme madame du Châtelet, rendrait la vue aux aveugles. Je crains encore plus monsieur le garde-des-sceaux que les raisonneurs; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe; il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public; il me suffisait de votre approbation. Madame du Châtelet et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs, aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? y aurais-je ajouté la Lettre sur Pascal, que j'avais fait supprimer, même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce Pascal? De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie. Mais laissez-moi faire; quand je serai une fois à Bâle, je ne serai pas si prudent. En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre; mais, quand on écrit en présence de madame du Châtelet, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Écrivez-moi, ou pour m'apprendre quelques nouvelles de ces *Lettres*, ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie, comme si j'étais digne de votre commerce.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL [1].

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron, vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre sénat ces *Lettres anglaises*, comme un mandement du cardinal de Bissi, ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce, souvenez-vous de ces vers:

> Il est dans ce saint temple un sénat vénérable,
> Propice à l'innocence, au crime redoutable,
> Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
> Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.
>
> *Henriade*, ch. IV, v. 399.

Je me flatte qu'en ce cas les présidents Hénault et Roujault, les Berthier, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que Rabelais, Montaigne, l'auteur des *Lettres persanes*, Bayle, Locke, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de Pont-de-Veyle? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'est-il point à Pont-de-Veyle, avec madame votre mère?

Si vous voyez M. Hérault, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la Bastille; et encouragez ledit M. Hérault à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre Chauvelin, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à Thieriot d'imprimer ces maudites *Lettres*, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois, et non du caprice des hommes. J'étais très déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi, dans cette occasion, m'attache à vous bien davantage, et me fait

[1] Charles-Augustin de Ferriol, comte d'Argental, fils d'Augustin de Ferriol, seigneur de Pont-de-Veyle, en Bresse, et d'Argental, en Forez, mort président honoraire au parlement de Metz en 1737, et de Marie-Angélique Guérin de Tencin, sœur aînée du cardinal et de la fameuse religieuse connue sous ce dernier nom, naquit le 20 décembre 1700, trois ans après son frère, le comte de Pont-de-Veyle, avec lequel, vers 1707, il fut mis au collége des jésuites, autrement dit de Louis-le Grand, où le jeune Arouet étudiait alors.

souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame du Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentiments respectables dont elle m'honore toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses; si M. de Chauvelin s'adoucit; si M. Rouillé peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de Rothelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencements, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires; mais aussi il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxonne; tout ce qui était à Monjeu m'a envoyé vite en Lorraine. J'ai, de plus, une aversion mortelle pour la prison; je suis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde-des-sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr, à Auxonne, un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert? Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

A M. DE MONCRIF.

A Monjeu, par Autun, ce 6 mai [1].

Je compte sur votre amitié, mon cher et aimable Moncrif. Voici une belle occasion pour vous. On me calomnie, on m'accable, on me déchire. Jamais vous n'aurez plus de mérite à me défendre. Les dévots me damnent; les sots me critiquent; les politiques me parlent de lettres de cachet; le tout, pour avoir dit des vérités fort innocentes. Le juste est toujours persécuté, mon cher ami; mais ces épreuves servent à faire valoir le zèle des vrais élus. Vous êtes de ces élus; votre royaume, qui mieux est, est de ce monde, et vous avez le don de plaire dans la société comme sur le Parnasse. Mettez en usage ce talent que vous avez de persuader, pour réfuter les lâches calomnies dont on m'affuble. On ose dire que c'est moi-même qui fais débiter ces *Lettres anglaises*, dans le temps qu'on sait que je n'épargne, depuis un an, ni soins ni argent pour les supprimer. Je pardonne à ces vils insectes, à ces misérables prétendus beaux esprits, qui déchirent tout haut des ouvrages qu'ils approuvent tout bas, et qui font semblant de mépriser ce qu'ils envient; mais je ne puis pardonner à ces calomniateurs de profession, qui attaquent la personne encore plus cruellement que les ouvrages, et qui vont de maison en maison semer les rumeurs les plus calomnieuses. C'est contre le bourdonnement de ces frelons que je vous demande votre secours, ma gentille abeille du Parnasse. Mandez-moi, je vous en prie, des nouvelles de vous, des théâtres, de ces *Lettres* et des plaisirs. A-t-on joué *Zaïre?* qui?... mademoiselle Gaussin? et vous, qui?.. ou pour aller plus galamment: *Qua cales? quæ te vinctum grata campede detinet?*

Adieu: je vous aime, vous estime, et voudrais passer ma vie avec vous.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

Votre protégé Jore m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté 1,500 francs dans cette espérance; cependant à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la *Lettre* sur Pascal. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin il vient chez moi, et parle à Demoulin, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur-le-champ l'édition à M. Rouillé. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à Jore, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que, s'il veut se sauver et moi aussi, il

[1] Voltaire data sans doute cette lettre de Monjeu, pour ne pas faire savoir qu'il était alors caché dans le *désert* de Cirey. Cl.

faut qu'il remette entre les mains de Demoulin ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vite le garde-des-sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état : voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de Jore à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soient eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. Rouillé, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces *Lettres;* que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés à la remettre, etc.; ou bien, voudriez-vous faire écrire le premier président? il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde-des-sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. Rouillé, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition, à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons sûrement des *Samson* et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami Formont et notre cher du Bourg Theroulde. Adieu, mon aimable ami, adieu. Écrivez-moi sous l'enveloppe de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, en passant.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cent soixante-huit livres qu'on vous a envoyé sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils [1] du vieux bonhomme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voie que cette démarche puisse être utile. Peut-être eo a-t-il déjà vendu; et, en ce cas, il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme Dieu aux Juifs : *Sacrificia tua non volo*. C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache, de mon côté, sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition *avec mon nom à la tête* est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement. V.

A M. l'abbé Moussinot; et, sous l'enveloppe, à l'ami de l'abbé Moussinot : voilà mon adresse.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

Par des lettres que je viens de recevoir, mon cher Cideville, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles; je ne sais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit s'il avait été innocent. Vous jugez bien que, dans cette incertitude, je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez est absolument inutile, et même très dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cent soixante-huit livres; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change, rue Quincampoix, à Paris. Cet argent ne m'appartient pas; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié.

A l'égard de Jore, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaires; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à Formont et à l'abbé du Resnel.

A M. DE CIDEVILLE.

Mai.

Eh bien! est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là? Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

[1] Jore, associé à son pere, comme libraire du clergé. Cl.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à son silence. Le scélérat m'avait juré, en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait, depuis un mois, le supplément de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents, à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux; voilà tout ce qu'il m'attire; tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver, et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là, quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on vous remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchants! Quoi! dans le temps qu'il m'a mille obligations! O hommes! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres; mais il y a des Cideville, il y a des Émilie; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe Formont, le tendre et charmant du Bourg Theroulde, le judicieux et élégant du Resnel. Si vous voyez M. le marquis, dites-lui qu'avec sa permission je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendriez-vous pas? Adieu, tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte. *Vale, te amo.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille.

« Nardi parvus onyx eliciet cadum. »
Hor., lib. IV, od. XII, v. 17.

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues *Lettres*, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties, où il n'y a pas l'ombre de bon sens; attends, attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte, comme saint Augustin? veut-on que j'aille au diable? Écrivez ou chez Demoulin, ou chez l'abbé Moussinot, ou, plutôt, à M. Pallu, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mai.

Si vous êtes encore à Paris, madame, permettez-moi d'avoir recours à la langue française dont vous vous servez si bien, plutôt qu'au vieux gascon, qui me serait à présent peu utile, je crois, auprès de M. le garde-des-sceaux. Je suis pénétré de reconnaissance, et je vous remercie, au nom de tous les partisans de Locke et de Newton, de la bonté que vous avez eue de mettre madame la princesse de Conti dans les intérêts des philosophes, malgré les criailleries des dévots. On me mande, dans ma retraite, que le parlement veut me faire condamner, et me traiter comme un mandement d'évêque. Pourquoi non? Il y a bien eu des arrêts contre l'antimoine, et en faveur des formes substantielles d'Aristote.

On dit qu'il faut que je me rétracte; très volontiers : je déclarerai que Pascal a toujours raison; que *fatal laurier, bel astre*, sont de la belle poésie; que si saint Luc et saint Marc se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses; qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est inintelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés; que les jésuites sont d'honnêtes gens; que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigants, ni puants; que la sainte inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance; enfin, je dirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me laisse en repos, et qu'on ne s'acharne point à persécuter un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, qui vit dans la retraite, et qui ne connaissait d'autre ambition que celle de vous faire sa cour.

Il est très certain, de plus, que l'édition est faite malgré moi, qu'on y a ajouté beaucoup de

choses, et que j'ai fait humainement ce que j'ai pu pour en découvrir l'auteur.

Permettez-moi, madame, de vous renouveler ma reconnaissance et mes prières. La grâce que je demande au ministre, c'est qu'il ne me prive pas de l'honneur de vous voir; c'est une grâce pour laquelle on ne saurait trop importuner.

J'ai l'bonneur d'être, avec un profond respect,

VOLTAIRE.

M'est-il permis de saluer M. le duc d'Aiguillon, de lui présenter mon respect, de le remercier, et de l'exhorter à lire les *Lettres philosophiques* sans scandale? elles sont imprimées à faire peur, et remplies de fautes absurdes; c'est là ce qui me désespère.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Bâle, le 23 mai.

Vraiment, madame, quand j'eus l'bonneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses *Lettres?* Madame la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-dessus de Descartes? et comment madame la duchesse de Villars, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion: mais, depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier, bel astre, merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme Pascal l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parcequ'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de Dieu à croix ou pile; enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler, dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien, et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à Thieriot d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là; et, malheureusement, ces *Lettres* paraissent en France lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à mons Rouillé. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des *quiproquo*.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1er juin.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de Jore, était fondée sur ceci:

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends, en même temps, qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune, on l'a portée chez le lieutenant de police; elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à Jore de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec

quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que, tôt ou tard, il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens: elle servira, en premier lieu, à justifier Jore, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires, qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et, alors, s'il arrivait que Jore eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il y gagnerait considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car, s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencements de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës: s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire: « Je n'ai jamais vu ni connu cette édi« tion, et c'est ainsi que je parlerai toujours? »

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre: c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition, que j'avais, dit-on, fait faire par Jore. A cela je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que Jore; que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des *Lettres philosophiques*, entre les mains de quelques particuliers de Paris; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer, en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est qu'il est absolument nécessaire que Jore m'instruise de tout ce qui s'est passé; que, de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition; que, du sien, il demeure tranquille; mais, surtout, que je sache ce qu'il a dit à M. Hérault, afin que je m'y conforme, en cas de besoin.

J'apprends, dans le moment, que mes affaires vont très bien; que la découverte de cet imprimeur, qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots.

« Sæpe, premente deo, fert deus alter opem. »
Ovid., I, *Trist.* I, eleg. II, v. 4.

Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, à Paris. Mille compliments à nos amis.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas, cette fois-ci, de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnements et les suppositions plus fausses encore dont les *Pensées de Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente, au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui, n'étant pas tout à fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait, par là, se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. Hérault que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infâme calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient Demoulin: et, quand je songe que j'ai trouvé, dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de Demoulin.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé René Josse fesait encore une édition de ce livre,

laquelle a été découverte. Ce René Josse a été dénoncé à Demoulin par François Josse son parent. Ce François Josse a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin René, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce François Josse, qui a en entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé, avec René; que, depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de René, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de Cideville. Vous pouvez, après cela, avoir la bonté d'en parler à Jore. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais, coupable ou non, il doit m'écrire on me faire instruire des démarches qu'il a faites: et, s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde-des-sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Je ne me porte pas trop bien, madame; mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je sois. Si je me porte bien, je serai extrêmement gai; si je suis malade, votre conversation me guérira bien vite.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonsure
Qui n'entend rien de mes écrits?
Tous les mandissons qu'ils me donnent,
Et les *oremus* qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je passe ma vie.
Je consens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie,
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philosophe non sans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'estime, et qu'on m'envie.

Allez vous promener, madame, avec votre très humble servante; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec Jore.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde-des-sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que Jore ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre on à la Bastille, je lui écrivis ces propres paroles par Demoulin: « S'il est vrai que vous ayez une édition « de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous « en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, « et je la paierai au prix qu'il taxera. »

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je sus certainement qu'il était à la Bastille, j'écrivis à M. Rouillé et à M. Hérault les lettres les plus fortes, par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employés les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur, et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe, que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, intime ami de M. Hérault et de M. Rouillé.

Sur la déposition de ce misérable, M. Hérault assura M. le cardinal de Fleury et M. le garde-des-sceaux que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et M. le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis, qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant madame d'Aiguillon et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde-des-sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par Demoulin, qui fait mes affaires, mais qui est un

peu inattentif. Mon silence fit croire au garde-des-sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt, qui déshonore la grand'-chambre, et qui ne rend pas les *Lettres philosophiques* plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à M. le garde-des-sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événements dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces *Lettres* est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si mal à propos, si lâchement, et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis [1], au lieu de vous ennuyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami Formont. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de Richelieu, que la plume me tombe des mains [2]. Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu! quel funeste mariage j'aurais fait! V.

Adieu, mon tendre ami; mes compliments à tous nos amis.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était composée, monsieur, d'excellents philosophes, je serais très fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très médiocrement Newton et Locke. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais, depuis que plusieurs conseillers de grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. Silva ne laisse pas d'en ordonner à messieurs, quand messieurs sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu près la même chose à mon livre; peut-être quelque conseiller pensant lira les *Lettres philosophiques* avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot d'*attraction*, dans son admirable philosophie, toute votre académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et, sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, et qui trouvait de mauvais raisonnements dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes, qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les *Lettres sur M. Locke et sur les Pensées de M. Pascal.*

Ma *Lettre* sur Locke se réduit uniquement à ceci: « La raison humaine ne saurait démontrer « qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la pensée « à la matière. » Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci: les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de Pascal, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que Platon a eu cette idée, et qu'elle est très ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quand Platon a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que,

[1] M. de la Condamine. K.
[2] Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontents de ce mariage; l'un d'eux (le prince de Lixen) le fit sentir durement à M. de Richelieu, au camp de Philisbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de Lixen fut tué. K.

depuis que l'un d'eux s'avisa de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Écriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Écriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose, que de mettre la sainte Écriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et, quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme, avec son esprit et ses lumières, elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de Maupertuis, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit, et que je n'ai reçu de ses nouvelles; mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. Dufaï; et, si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame Dufaï et à ces dames.

Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

A M. DE FORMONT.

Ce 27....

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris, dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poème épique, que vous donnez à des fantaisies qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur :

« . . . . cui *sit* mens *grandior*, atque os
« Magna sonaturum, des nominis hujus honorem. »
Hor., liv. I, sat. IV, v. 43.

C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un libre essor, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais, après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis; mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aie eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié, comme si on était puissant et heureux; et, dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous Louis XIV, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places ou au sceau, ou dans des académies; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de Louis XIV n'obtiendraient pas de privilége. Boileau et La Bruyère ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. Locke, depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence [1], et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher Formont, de marcher dans ces terres inconnues, avec un

[1] Voyez le *Traité de Métaphysique* (tome VI, page 3). K.

aussi bon guide que vous, et se délasser de ses recherches avec des poëmes dans le goût de l'Arioste ; car, malheur à la raison, si elle ne badine quelquefois avec l'imagination ! Il y a une dame à Paris, qui se nomme Émilie, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'*Épître à Émilie.* Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré Moncrif, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg, le 1er juillet.

J'ai eu l'honneur, madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de Champbonin, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince Eugène va occuper les Français à tout autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence ; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante ; on jure qu'on battra le prince Eugène ; on ne le craint pas : mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé ; des puits, et un avant-fossé : c'est une invention nouvelle, qui paraît fort jolie, et très propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince Eugène viendra se présenter au passage des puits et des fossés vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à Marie, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'Asfeld, qui est janséniste. Vous savez, madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de Dieu.* Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se cantonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de Belle-Isle avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu, depuis que je vous ai fait ma cour.

A M DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plus tôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre, avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pourrez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous. Vous savez que, depuis long-temps, tous mes desirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres, que nous aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le marquis ! il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point le petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les *Lettres philosophiques.*

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg j'en vois une de M. de Formont, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure. Si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois; cela est assez honorable, entre nous ; mais il faut avoir de la modestie.

Pour Jore, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était

uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens. Avez-vous pu penser un moment que ces mystères soient faits pour les profanes?

« Odi profanum vulgus et arceo. »
Hor., liv. III, od. I.

Mille tendres compliments à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami. V.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 Juillet.

Ah! que j'aime votre leçon!
Ah! qu'il est doux d'en faire usage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais, comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

« Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem. »
Ovid., *Trist.*, liv. I, eleg. I.

Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit Lézeau que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher Formont, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlements. Cela est beau, j'en conviens; mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que

« Nec vixit male, qui natus moriensque fefellit. »
Hor., lib. I, ep. XVII, v. 10.

« Et bene qui latuit bene vixit. »
Ovid., *Trist.*, III, el. IV.

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle, malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher Formont; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

De Cirey.

Je suis pénétré, madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'était d'abord pour moi qu'un asile, est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux, que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure, pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous fesais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je vous envoie, madame, cette *Épître sur la Calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée.

Daignez donc parcourir, de vos yeux pleins d'attraits,
Ces vers contre la calomnie;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers, au lieu d'en rire,
Excuse, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de surérogation, *la Mule du pape* [1]. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome; mais je vous suis bien plus attaché que

[1] L'un des contes en vers de Voltaire. Cl.

je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine. Que ma femme me fasse souvent cocu ; que madame de Champbonin, votre bonne amie, n'ait point d'indigestion, je serai toujours très heureux.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'avais, ô adorable ami ! entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous fîtes de cet Hercule grossier, et du bizarre poème [1] qui porte son nom. Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin ; que si l'abbé Pellegrin avait fait un *Samson* pour lui, il n'en démordrait pas ; il veut qu'on le joue ; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc, je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Éternel sur le théâtre de l'Opéra ; et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été ; je vais être un dévot faiseur d'opéra cet hiver ; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme [2], et cette formidable place de Philisbourg ; mais cette cacade de Dantzick [3] retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine [4] n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de La Condamine.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de Bolingbrocke. On dit qu'elle a engagé Matignon le sournois à parler au garde-des-sceaux. Ce garde-des-sceaux donne eau bénite de cour ; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? ou y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout ; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien ; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Écrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur [1] de drapeaux? Avez-vous dit à M. Pont-de-Veyle combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet? Écrivez-moi, mon cher ami ; je suis enchanté de vos bontés ; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu ; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Cirey.

Vos laines sont arrivées, et je vous les envoie, madame. Nous travaillons tous deux ; vous êtes tapissière, et je suis maçon. Que ne puis-je travailler avec vous ! Il est bien mal à moi de rester ici et de résister au plaisir de vous faire ma cour. C'est une vertu qui coûte bien cher à mon cœur ; mais il n'y a de vertu qu'à se vaincre.

Autrefois, pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

En vous remerciant de vos magnifiques poires de beurré, et de toutes les poulardes que nous mangeons. Mais tout cela ne vaudra rien, si l'on n'a pas le plaisir de les manger avec vous.

A M***.

Cirey. 1734

J'ai eu l'honneur de vous écrire, monsieur, ces jours passés, par la voie du sieur Demoulin. Mais comme je n'avais pas votre adresse, je crains que vous n'ayez pas reçu ma lettre. On parle beaucoup d'une affaire en Italie. Je vous prie de me mander ce qui en est. J'aimerais mieux entendre parler de spectacle et de jolis vers que de guerre, de dixième denier et de misère. J'aime mieux un bon musicien qu'un bon général ; et un opéra me paraît bien plus intéressant qu'une bataille. Si les hommes étaient sages, ils ne songeraient qu'à leurs plaisirs, et c'est ce que je fais en vous assurant de ma tendre amitié.

[1] Sans doute la pièce de Romagnési.
[2] Voyez le chapitre IV du *Précis du Siècle de Louis XV*, tome IV.
[3] Voyez idem.
[4] Anne Iwanowna, impératrice en 1730, morte le 28 octobre 1740. CL.

[1] Sans doute le fils du maréchal de Coigni. Il fut envoyé au roi Louis XV, avec des drapeaux pris à l'ennemi, lors de la bataille de Parme, du 29 juin 1734. CL.

A M. DE MAUPERTUIS,

A BALE.

Cirey, octobre.

Que tous les tourbillonniers s'en aillent, s'ils veulent, à Bâle; mais que le sieur Isaac[1] revienne à Paris, et, surtout, qu'il décrive une ligne courbe en passant par Cirey.

J'ai reçu, monsieur, l'inutile lettre de Thieriot[2]; une autre conduite eût mieux valu que sa lettre; mais je pardonne aux faibles, et ne suis inflexible que pour les méchants. Horace met parmi les vertus nécessaires, *ignoscere amicis*[3]; je crois avoir cette vertu-là; et, quand je n'y serais pas disposé, vous y auriez tourné mon cœur. Les hommes d'ailleurs sont, en général, si fourbes, si envieux, si cruels, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. La plus belle âme du monde passe la vie à vous écrire en algèbre; et moi, je vous dis en prose que je serai toute ma vie votre admirateur, votre ami.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais, sur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

Mon cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette[4]. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne; et, puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres, adressée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Vestphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie[5]; mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères, quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges.

Ce 8 novembre.

J'arrive à Bruxelles, où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux quand, l'un et l'autre, nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu ici une ancienne lettre de M. le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu dont je suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

A M. DE CIDEVILLE.

Auprès de Bruxelles, ce 8 novembre.

Je suis trop malade, mon très cher ami, pour répondre une seule rime à vos vers charmants; mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. Demoulin et sa femme vous marqueront par leurs soins avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y trouver encore? Vous me parlez, en très jolis vers, de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur?

Ami, ne me conseillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue est aujourd'hui l'asile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

Je vous embrasse tendrement; si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai, tout le jour, de prose et de vers? Ne

[1] Allusion flatteuse, pour Maupertuis, au prénom de Newton. Cl.

[2] Voyez la lettre à M. Thiériot, page 113 de ce volume, avec lequel il paraît que Voltaire n'avait pas correspondu depuis cette époque. Cl.

[3] Horace, II, ep. II, 210.

[4] C'est le mot attribué à Desbarreaux.

[5] Madame du Châtelet.

sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'Argental de vous rendre ce chiffon. Ce d'Argental est bien digne de vous. Je lui envoie *Samson* pour vous être montré, en attendant mieux.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'ai mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de Richelieu qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde-des-sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infâme persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe, pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas si tôt, que je vous envoie certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambone: Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris! J'avais commencé cet ouvrage l'année passée, avant de donner *Adélaïde;* et j'en avais même lu la première scène au jeune Crébillon et à Dufresne. Je suis assez sûr du secret de Dufresne; mais je doute fort de Crébillon. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder, s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à Dufresne, sans que Crébillon ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu, après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. Pallu a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Eh bien! madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Madame du Châtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes; elle change les escaliers en cheminées, et les cheminées en escaliers; elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes; et, si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison. Elle change des guenilles en tapisseries; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir bientôt d'écuyer jusqu'à La Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer, et madame de Champbonin, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Cirey.

Mon aimable Champenoise, pourquoi tout ce qui est à Cirey n'est-il pas à La Neuville ou chez vous? ou pourquoi tout chez vous et La Neuville n'est-il pas à Cirey? Faut-il que la malheureuse nécessité d'avoir des rideaux de lit et des vitres sépare des personnes si aimables? Il me semble que le plaisir de vivre avec madame du Châtelet redoublerait, en le partageant avec vous. On ne regrette personne avec elle, et on n'a besoin d'aucune autre société, quand on jouit de la vôtre; mais réunir tout cela ensemble, ce serait une vie charmante. Elle compte bien passer son temps avec vous et avec madame de La Neuville; car il n'est pas permis que trois personnes de si bonne compagnie demeurent chacune chez elles. Quand vous serez toutes trois ensemble, la compagnie sera le paradis terrestre.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

Monsieur, la fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais, sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéicommis pour madame du Châtelet.

Je ne suis rien qu'un prête-nom;
Votre épître a paru si belle,
Et si neuve et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage;
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avouerai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage;
Il en est un autre, à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raison embellie
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux;
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau,
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître:
Vous fûtes, vous serez mon maître.
Vivez, rimez; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers!

Voilà, monsieur, une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai, j'aimerai en vous, toute ma vie, le véritable philosophe qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour soi, pour sa famille, et pour ses amis; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité; l'ami dont la société est toujours égale, qui n'exige rien, et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon silence, comptez, monsieur, que je suis tendrement attaché à toute votre famille, et que, si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite, pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, monsieur, aussi bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Ce n'est pas seulement moi qui vous écris, mon aimable Champbonin, c'est madame de Cirey, dont j'ai l'honneur d'être le très humble secrétaire. Cette dame de Cirey est très fâchée du peu de foi que vous avez. Elle est occupée, tout le jour, à faire carder les laines de vos matelas, et à vous faire placer de grands carreaux de vitre à travers lesquels vous passerez toute brandie, malgré l'embonpoint que je vous ai toujours reproché.

Préparez-vous à vous laisser enlever dans deux ou trois jours, et soyez inexorable avec M. de Champbonin. Retenez bien que madame de Cirey vous aime de tout son cœur; autant en fait Voltaire.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Fesons ici trois tentes. Que madame de Champbonin vienne dans le *dépenaillement* de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits, parce qu'on est trois personnes? Madame du Châtelet compte aller, dans trois jours, à La Neuville; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner à Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour si vous vouliez, et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vite. Vous verriez cette madame du Châtelet que vous aimez. Vous verriez son établissement. Nous passerions sept ou huit heures ensemble; et puis, dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison, pour le coup on irait vous enlever. Elle a, entre autres, un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphants. C'est ici le pays des contrastes; mais je suis réuni avec la maîtresse de la maison dans l'attachement que j'aurai toujours pour vous.

A M. BERGER.

Cirey, le 8 décembre.

Je ne sais point, monsieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre service. J'ai déjà écrit à la personne en question pour vous faire avoir l'intérêt que vous desirez. Je vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu, sur cet article, autre chose à me reprocher que

d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé Mac-Carthy n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude; mais c'est le seul qui ait été empalé. Parmi les infâmes calomnies dont j'ai été accablé, l'accusation d'avoir eu part à la publication des *Lettres philosophiques* m'a été une des plus sensibles. On disait que je les fesais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps.

Je vous remercie, monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau en poésie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une tout autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poésie et de *calomnie*, de vouloir bien vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de Crozat dans l'*Épître à Émilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. Crosat l'aîné, ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, si ce n'est pour me faire un ennemi de plus; mais, si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. Sinetti, et je prierai M. Demoulin de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-moi d'assurer M. Bernard de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie [1], au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être, au moins, d'un bon chrétien; et, par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poésie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques moments, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer; elle a servi à faire passer quelques heures à madame du Châtelet. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgents que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié. Surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame du Châtelet, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais, hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen secrètement, et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre: mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentiments très religieux dans un autre, mais qui, chez moi, seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin le grand point est que vous soyez content; et, si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune Crébillon. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé: c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu *les Mécontents*, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose, sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe [1] qui vous rendra cette lettre; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami, et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre!

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

A M. BERGER.

A Cirey, le....

J'ai eu réponse, monsieur, touchant l'affaire dont vous avez bien voulu me charger. On me mande qu'on fera tout au monde pour l'amener à une heureuse fin; mais qu'il faudrait que je fusse à Paris pour discuter. Une des choses qui me fait le plus regretter Paris est de savoir que je pourrais vous y être utile. Soyez sûr que je n'omettrai

[1] *Alzire*.

[1] Madame du Châtelet.

rien pour mériter la confiance que vous avez bien voulu avoir en moi.

J'apprends, avec beaucoup de plaisir, que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré [1]. Il a donc vu

> Cet horrible château, palais de la vengeance,
> Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
> *Henriade*, ch. IV, v. 455.

Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense 12 à 1500 livres par an pour tenir un homme en prison, et combien il est difficile d'obtenir une pension de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de Crébillon, je vous prie, monsieur, de lui faire mille compliments pour moi, et de l'engager à m'écrire.

S'il faut se réjouir avec l'auteur de l'*Histoire japonoise*, il faut s'affliger avec l'auteur de *Tithon et l'Aurore* [2]. Si je savais où le prendre, je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

Vous voyez sans doute M. Rameau. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, et que si, dans ma solitude et dans ma vie philosophique, je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir : quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres.

Est-il vrai que le comte de Charolais ait écrit la lettre dont on a parlé? est-il vrai que l'auteur de *Tithon* ait été disgracié, pour avoir vieilli, en un jour, de quelques années, auprès de la Camargo? est-il vrai que l'abbé Houteville ait fait une longue harangue, et le duc de Villars un compliment fort joli? est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi?

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 décembre.

Je ne crois pas que mes *sauvages* puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable.

[1] Claude-Prosper Jolyot de Crébillon fils, né en 1707, mort en 1777, fut emprisonné, en 1734, pour son ouvrage intitulé: *Tanzai et Néardané, ou l'Écumoire, histoire japonoise*, contenant des obscénités, et des traits contre le cardinal de Rohan, la duchesse du Maine, et la bulle *Unigenitus*.

[2] Moncrif venait de perdre sa place de secrétaire des commandements du prince de Clermont.

Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit vide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puisque la conversion de Gusman vous plaît, il ira droit en paradis, et j'espère faire mon salut auprès du parterre.

La façon de tuer ce Gusman chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. Zamore avait pris déjà l'épée d'un Espagnol pour ce beau chef-d'œuvre; si vous voulez, il prendra encore les habits de l'Espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuse et fatiguée; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de Montèze un fripon me paraît impossible. Pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la *signora*, n'est qu'un subalterne dans la pièce, il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'Alzire. Figurez-vous la mère de la Gaussin avec sa fille. J'en suis fâché pour Montèze, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi* [1]. Je m'étais hâté d'envoyer à madame du Châtelet des changements pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter, quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive ; j'attendrai les moments de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de Louis XV. Je vous supplie de faire ma cour à madame de Bolingbrocke. Vraiment je serai fort aise que ce M. de Matignon tire un peu la manche du garde-des-sceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou, enfin, s'en aller hors de France; il n'y a pas de milieu, et, sérieusement, l'état où je suis est très cruel.

Je serais très fâché de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très fâché qu'on crût que j'y suis, et, surtout, qu'on sût où je suis. Je me recommande, sur cela, à votre sage et tendre amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire, par Demoulin, à M. Hérault. Voudrez-vous bien lui en parler, et

[1] Matthieu, XVIII, 26

savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu; les misérables sont gens bavards et importuns.

A M. DE CIDEVILLE.

Décembre.

Quoi! Gilles Malgnard s'est séparé tout à fait de notre présidente? N'est-il point mort de la douleur qu'il avait de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ne gardera point la Rivière-Bourdet. Il serait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous pussions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi! vous venez une fois en vingt ans à Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir! Vous n'avez vu ni Émilie ni moi. Il vaudrait un peu mieux, mon cher ami, se rassembler chez Émilie que chez la veuve de *Gilles*. Ce n'est pas que je n'aie pour notre présidente tous les égards d'une ancienne amitié; mais, franchement, vous conviendrez, quand vous aurez vu Émilie, qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Mandez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu; car vous connaissez son écriture avant de connaître sa personne. Vous vous écrivez quelquefois, et vous êtes déjà amis intimes, sans vous être parlé. On m'a mandé que l'*Epître à Émilie* courait le monde; mais j'ai peur qu'elle ne soit défigurée étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles; chacun y ajoute, ou en retranche, ou en falsifie quelque chose, selon le degré de son ignorance et de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher Cideville, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si long-temps que je vous en promets une petite édition manuscrite, que j'aurais eu depuis le temps de composer un in-folio. Aussi, depuis ma retraite il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet de chambre imbécile qui me sert de secrétaire, et qui écrit : *le général F..... tout* au lieu du *général Toutefêtre; c'est donner un grand c...*, pour une *grande leçon; ils précipitaient leurs repas* au lieu de *ils précipitaient leurs pas*. Ce secrétaire n'est pas trop digne de travailler pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Êtes-vous à présent à Rouen? Y avez-vous l'ami Formont et l'ami Du Bourg Theroulde? Faites sentir à M. Du Bourg Theroulde combien je l'aime, et prouvez à M. de Forment la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers, et que j'aime passionnément la musique; dites à l'autre que j'ai un petit *Traité de métaphysique* tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mot pour M. Linant. Adieu, mon très cher ami; je suis à vous pour la vie; faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant?

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Cela est plaisant, madame! l'écriture de madame de Champbonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte surtout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement madame du Châtelet, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé de détails; je crains si fort de faire de mauvais marchés, je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier; et, dès que mon coadjuteur sera venu, j'irai, madame, vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un congrès; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de Coigni s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais, avant d'accepter la démission de M. de Coigni, on a proposé à M. le Duc de commander l'armée, afin d'avoir quelqu'un qui, par la prééminence de son rang, étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le comte de Clermont. Sur cette nouvelle, M. le comte de Charolais a écrit à M. de Chauvelin : « Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la dure nécessité de choisir un prince du « sang pour commander les armées; je vous prie « de vous souvenir que je suis l'aîné de mon frère « l'abbé. » On commence à trouver la levée du dixième bien rude, et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour la France [1]. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec, le ministère sera bien embarrassé.

[1] La France, vers cette époque, c'est-à-dire en 1730, ne payait que 200 millions d'impôts. Cl.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier 1735.

Je n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est actuellement délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet Espagnol vous déplaise tant? Vous êtes bien mauvais chrétien, mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque, quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe partout pour un héros; et, quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple, qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc François de Guise, que j'ai employées dans la bouche de Gusman : *Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de Guise était à peu près dans le cas de Gusman, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement, quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple, au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église, où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux Lusignan de capucin, quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes, à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste, dans l'esprit de la multitude; et, plus j'envisage le changement de Gusman de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très grande impression. Malgré cela, vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout à fait indigne du public; et, si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur; mais, si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les Desfontaines en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris; car telle est l'injustice des hommes : ils punissent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réussi. Que faire à cela? ne plus servir un maître si ingrat, et ne songer à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'ose vous supplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom sur l'affiche. Cette affectation ne sert qu'à irriter le public, et à avertir les siffleurs de se préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous pensez de *Didon*, et quel jugement on en porte dans le public, depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impression.

L'*Histoire Japonoise* m'a fort réjoui dans ma solitude; je ne sais rien de si fou que ce livre, et rien de si sot que d'avoir mis l'auteur à la Bastille. Dans quel siècle vivons-nous donc? On brûlerait apparemment La Fontaine aujourd'hui. Il serait bien triste, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui pensent comme on pensait dans les beaux jours de Louis XIV.

Conservez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la consolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu; personne ne vous sera jamais plus tendrement attaché que moi.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Janvier 1735.

Quoi! femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse, la première lettre que vous écrivez est pour moi! Vous savez bien, madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père, et au joli enfant. *L'hirondelle* [1] est bien malade, et je crains furieusement le froid des églises; mais il n'y a cheval que je ne crève, et rhume que je n'affronte, pour aller à La Neuville.

Madame du Châtelet est partie, et a laissé son architecte à Cirey. Il est étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant, et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron [2] et de la baronne. Les dépenses de la guerre ne les raccom-

[1] Nom d'un cheval de madame du Châtelet; il en est question dans une des lettres suivantes. CL.

[2] Le marquis du Châtelet-Lomont avait aussi le titre de baron, et il était seigneur de Cirey-sur-Blaise. CL.

moderont pas : et ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands seigneurs à Cirey. Je vous jure, madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société ; et je commence à l'espérer.

A M. BERGER.

A Cirey, le 12 janvier.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point, au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de La Clède est placé auprès de M. le maréchal de Coigni. Je ne le savais pas; c'est sans doute M. d'Argental qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'Argental bien aise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme Rameau pour faire de bonne musique. Il y aurait un homme qui se tiendrait tout aussi heureux que M. d'Argental, si certaine affaire que vous avez desirée pouvait se conclure ; cet homme est moi. J'ai récrit, et on m'a fait entendre que l'affaire allait mal. Ayez la bonté de m'instruire de l'état où sont les choses. Je vous demande, comme la grâce la plus flatteuse, de me procurer une occasion de vous servir.

N'avez-vous point vu M. de Moncrif? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh ! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

J'ai lu l'*Histoire Japonoise :* je ne sais si je vous l'ai mandé. Je souhaite que l'*Histoire de Portugal* soit aussi amusante.

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de Villars? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de Berwick est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le Fléchier de notre dernier Turenne. Le P. Tournemine avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé Segui qui lui a succédé? Il est déjà connu par un très beau panégyrique de saint Louis. Le sujet de saint Louis était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne dirait-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanès et entretenait des filles ?

Adieu, monsieur ; vous savez combien je vous suis attaché.

A M. DE FORMONT.

26 janvier.

L'extrême plaisir que j'ai eu à lire votre *Épître à M. l'abbé du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plus tôt : car, lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poètes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigents votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un *Essai* sur le *Siècle de Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et, si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aie mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là sera le modèle de ma prose ;

Car, s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux ;
Juste en vos jugements, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux

Il est bien vrai que M. Cassini n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que Boileau a commencé à travailler long-temps avant que Quinault fit des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau, hors *l'Écumoire* de ce grand enfant, et les *Princesses Malabares*, de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre, sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les *Mémoires* du maréchal de Villars. Il m'en avait lu quelque chose, il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé Houteville, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de *la Religion chrétienne prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de Villars a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet

qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car, si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la Bastille. On m'a parlé aussi d'un traité sur le commerce, de M. Melon. La suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée; car je me souviens qu'il nous régala, il y a quelques années, d'un certain *Mahmoud*, qui, pour être défendu, n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son traité sur le commerce; car, au bout du compte, M. Melon a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de La Chaussée; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec Émilie; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame du Deffand? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant Cideville. Pour Thieriot, je ne sais ce que je lui dois. On me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement; je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale; te amplector.*

A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

Allez, mes vers, aux rivages de Seine;
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en, les arts y sont proscrits;
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.
Vers indiscrets, enfants de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien;
Vous y verrez certain homme de bien,
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!
Ne craignez point son goût ni sa prudence;
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence.
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment:
« Frères très chers, enfants de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimés, c'est l'art de votre père. »

Voilà le petit compliment que je vous fesais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux, et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci, mal en ordre, mal transcrites,

« . . . . *Nec* SOSIORUM PUMICE MUNDA. »
HOR., liv. I, ep. XX, v. 2.

Il y en a même quelques unes qui manquent. Je n'ai pas, par exemple, cette façon d'épithalame à madame de Richelieu. Si vous l'avez, faites-moi le plaisir de me l'envoyer. Je vous avertis encore que je mets une condition fort raisonnable à mon marché; c'est que vous aurez la bonté, quand vous m'écrirez, de grossir votre paquet de quelques unes de vos petites pièces. Je veux absolument avoir de vos vers pour vos maîtresses. Ils doivent être bien tendres et bien animés, quoique pleins d'esprit. Égayez ma solitude, mon cher ami, par vos petits ouvrages qui doivent respirer la volupté.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de Formont à l'abbé du Resnel? Mais comment va la tragédie de Linant? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillants de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de Dieu qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugements qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon;* cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir *Ramessès*. Engagez M. Linant à m'en envoyer une copie. Il n'y a qu'à l'adresser, par le coche, chez Demoulin. Et qui est donc ce jeune philosophe, feseur d'épigrammes, qui lit Newton et qui plaisante avec esprit? ne pourrai-je être en relation avec ce petit prodige?

Je ne suis point surpris de la manière dont ce mot de *cocu* a été reçu; on ne dit aux gens que ce qu'on sait.

Mon cher Cideville, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre *Pucelle;* mais, Dieu merci, notre *Pucelle* est dans le goût de l'Arioste, et non dans

celui de Chapelain. Recommandez un profond secret au père de *Ramessès* sur certains *Américains* dont il a vu la naissance. *Vale et me semper ama.*

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

J'ai reçu, madame, une lettre charmante. Comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de Formont? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si longtemps, pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont, comme vous, l'art de plaire.
Du Deffand, vous êtes la mère
De ces enfants ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux;
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très actives en amour; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressements d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, et c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que Dieu a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier;
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plait, essuyer
Sa naïve et rude éloquence;
Car, en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces moments où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous, qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassy, en Champagne, le.... février,

« Dona puer solvit, quæ femina voverat, Iphis. »
Ovid., *Met.* IX, v. 793.

Votre changement de sexe, monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi, j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis:

« Non eadem ætas, non vis.
« Olim poteram cantando ducere noctes; »

mais à présent je songe à vivre.

« Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum. »
Hor., liv. I, ep. I, v. 11.

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation, partagent mes jours.

« *Duco* sollicitæ jucunda oblivia vitæ »
Hor., liv. II, sat. VI, v. 62.

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentiments de son âme.

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

Vénus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable,
Que tous trois vous avaient dicté;
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens,
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amants,
Laissait là Comus et Cythère
Pour être grand-vicaire à Sens!
Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :
La sainte Église aura beau faire,
Vous serez toujours dans son cœur.
Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que Lattaignant ne connait pas.
Un cœur indiscret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A souvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui sait s'asservir
A ses devoirs, et vivre en sage,
Est bien plus digne de plaisir,
Et le goûte bien davantage.
Ainsi Bossuet autrefois,
Ce dernier père de l'Église,
Dans les bras de la jeune Lise
Devint père aussi quelquefois.
Monsieur son neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus;
C'est un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, monsieur; vous avez tout le reste : et, pour moi, je ne souhaite autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices, si vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à Godeau pour des vers, et une abbaye considérable à Desportes pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais, puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talents pour les affaires, et par la vraie éloquence, qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous; voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation, autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talents-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février

Si madame du Deffand, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom, ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les *Mémoires* d'Hector : mais, vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressants; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campements, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela partout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de Villars et de princes Eugène. Les contemporains, qui ont vu une partie de ces événements, les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Friedlingen, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Villars avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

Qu'un prince comme Charles II, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume, déguisé en postillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel chêne, par parenthèse, est mis au rang des constellations; qu'un tel prince, dis-je, fasse des mémoires, on les lira plus volontiers que les *Amadis*. Il en est des livres comme des pièces de théâtre; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du *Siècle de Louis XIV;* mais celle de ce roi, sans son siècle, me paraîtrait assez insipide.

Le père de La Bletterie, en écrivant la *Vie de Julien*, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'Ammien-Marcellin. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen

ligot, c'est vouloir me persuader que Spinosa était bon catholique. La Bletterie devait prendre avec soi le peloton de M. de Saint-Aignan, et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire, il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de Réaumur nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très petit nombre, à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu près comme Dieu avec Sodome. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces.... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays. Vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. Cideville est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

M. BERGER.

A Cirey, le 26 février 1735.

Je vous supplie, monsieur, sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d'Argental. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aie jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire, et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui soit dans Paris.

Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire de fausses démarches, et que d'ailleurs il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien. Il s'en faut bien que je sois content de Saint-Hyacinthe. Il n'a pas plus réparé l'infâme outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du *Mathanasius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? N'y reconnaissez-vous pas la différence des styles? C'est Salengre et s'Gravesende qui ont fait le *Mathanasius*. Saint-Hyacinthe n'y a fourni que sa chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame Lambert. Infâme escroc et sot plagiaire, voilà l'histoire de ses mœurs et de son esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles; et, depuis *Œdipe*, il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu, par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé Desfontaines est une calomnie horrible. Je ne l'ai jamais offensé. Je le défie de citer un mot que j'aie jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. Remond de Saint-Mard. Il y a à Paris une madame Champbonin, qui demeure à l'hôtel de Modène; elle est ma parente : c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher Berger, comme sur votre meilleur ami.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 31 mars.

Je dérobe à votre ami, monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long-temps, que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de Formont a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je desire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera [1].

Emilie permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose, après qu'on a lu ce qu'elle vous mande? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher Cideville! que de conversations charmantes! M. de Formont a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de

[1] Ces lignes sont, dans l'original, écrites de la main de madame du Châtelet.

mon imagination. J'ai vu le gros Linant, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher Formont devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. Du Bourg Theroulde veut bien se souvenir de moi. Pour M. de Brèvedent, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 12 avril.

Je suis à Paris pour très peu de temps, mon cher ami; soyez bien sûr que, si je pouvais disposer de huit jours, je viendrais les passer auprès de vous. Savez-vous bien que tout ce grand bruit, excité par les *Lettres philosophiques*, n'a été qu'un malentendu? Si ce malheureux Jore m'avait écrit dans les commencements, il n'y aurait eu ni lettre de cachet, ni brûlure, ni perte de maîtrise pour Jore. Le garde-des-sceaux a cru que je le trompais, et il le croit encore. Je sais que Jore est à Paris; mais je ne sais où le trouver. Il faudrait engager sa famille à lui mander de me venir trouver; peut-être qu'un quart d'heure de conversation avec lui pourrait servir à éclairer M. le garde-des-sceaux, me raccommoder entièrement avec lui, et rendre à Jore sa maîtrise, en finissant un malentendu qui seul a été cause de tout le mal. A l'égard de Linant, j'ai vu une partie de sa pièce; il n'y a rien qui ressemble à une tragédie; cela n'est pas présentable aux comédiens. S'il a compté sur cette pièce pour se procurer de l'argent et de la considération, on ne saurait être plus loin de son compte. La présidente m'a paru aussi peu disposée à recevoir sa personne que les comédiens le seraient à recevoir sa pièce. Je crains même qu'elle ne soit un peu fâchée, et qu'elle ne s'imagine qu'on lui a tendu un piége. La seule ressource de Linant, c'est de se faire précepteur; ce qui est encore plus difficile, attendu son bégaiement, sa vue basse, et même le peu d'usage qu'il a de la langue latine. J'espère cependant le mettre auprès du fils de madame du Châtelet; mais il faudra qu'il se conduise un peu mieux dans cette maison qu'il ne fait dans mon bouge; et, surtout, qu'il ne se croie point un homme considérable pour une pièce de théâtre qu'il a eu envie de faire. Si vous avez quelques bontés pour lui, et que vous vouliez le tirer de la misère, recommandez-lui de s'attacher sincèrement à la maison dans laquelle il entrera. Il sera chez moi jusqu'à ce qu'il puisse être installé. Il ne me reste plus que peu de papier à remplir, et j'ai cent choses à vous dire; ce sera pour la première fois. *Vale*.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

Vraiment, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! que votre imagination est riante et féconde! et, ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

« Carmina secessum scribentis et otia quærunt. »
Ovid., *Trist.*, el. I, v. 41.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit, je vis de dissipation, depuis que je suis à Paris;

« Tendunt extorquere poemata; . . . . »
Hor., liv. II, ep. II, v. 57.

mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare, quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu Jore à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal, pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour Linant, ni auprès de la présidente, ni au théâtre.

Il faut qu'il songe à être precepteur. Je lui fais apprendre à écrire ; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il veut le montrer. Ne le gâtez point, si vous l'aimez. *Vale*. V.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

Mon cher Formont, vous me pardonnerez si vous voulez ; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue ; qu'il se soit fait débaptiser et taurobolíser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance, son ennemi ; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes : Cicéron en fesait autant, et Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme ; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits ; je lis *les Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir, à sa mort, n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans ; mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que Julien en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes [1] sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que, par conséquent, l'académie des belles-lettres, en corps, a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française, qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlants.*

Le papier manque. *Vale.*

[1] Godin, Bouguer, et La Condamine, qui s'embarquèrent à la Rochelle, le 16 mai 1735, pour Quito.

A M. LE MARQUIS DE CAUMONT.

A Paris, ce 19 avril 1735.

Il y a peu de choses, monsieur, auxquelles j'aie été aussi sensible qu'au souvenir dont vous voulez bien m'honorer. Il est vrai que je me suis amusé dans ma retraite à plus d'un genre de littérature ; mais il n'y a pas d'apparence que j'en laisse rien transpirer dans le public. Je m'aperçois tous les jours qu'il faut vivre et penser pour soi, et que la chimère de la réputation ne console point des chagrins qu'elle traîne après soi. Il y a des pays où il est permis de communiquer ses idées aux hommes ; il y en a d'autres dans lesquels à peine est-il permis d'avoir des idées. Un homme comme vous, monsieur, me tiendra lieu du public. Votre estime et votre correspondance sont pour moi le prix le plus flatteur de mes faibles travaux. Je vous aurai une obligation bien grande, si vous voulez bien avoir la bonté de faire extraire de ces lettres dont vous me parlez ce qui peut regarder l'histoire du dernier siècle. Je ne sais si Louis XIV méritait bien le nom de Grand ; mais son siècle le méritait ; et c'est de ce bel âge des arts et des lettres que je veux parler plutôt que de sa personne. J'ai trouvé, en arrivant à Paris, que la philosophie de Newton gagnait un peu parmi les vrais philosophes. Je n'ai vu d'ailleurs, hors de la *Vie de Julien*, que des ouvrages médiocres ou ridicules. Les sottises molinistes et jansénistes vont toujours leur train ; mais elles sont obscurcies par la crise où se trouve l'Europe. Il est honteux pour l'humanité quo, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ces impertinentes disputes soient encore à la mode ; mais le vulgaire se ressemble dans tous les temps. Il y avait, du temps des Néron et des Socrate, des gens qui sacrifiaient de bonne foi aux dieux Lares et à la déesse Latrine. Apulée fut accusé de sortilége devant le préteur, comme le P. Girard ; chaque siècle a eu ses Marie Alacoque. Adieu, monsieur ; j'ai toujours desiré un climat tel que celui que vous habitez. Je voudrais être avec vous sous votre beau soleil, avec des philosophes anglais et des voix italiennes. J'ai l'honneur de vous être tendrement et respectueusement dévoué pour jamais.

VOLTAIRE.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le.... avril.

Les fréquentes maladies dont je suis accablé, monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle Malerais, malgré votre barbe et la mienne; et, s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir, cet été, monsieur le contrôleur-général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du Plutus de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main. Je suis, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, le 29 avril.

Linant n'a encore que la parole de madame du Châtelet. Il est bien honteux pour l'humanité que cette parole ne suffise pas. Mais madame du Châtelet a un mari; c'est une déesse mariée à un mortel, et ce mortel se mêle d'avoir des volontés. Nous attendons, pour être sûrs de la destinée de Linant, que les deux conjoints soient d'accord. Cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce, de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être, pendant une année au moins, à la campagne, avec madame du Châtelet, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire. Il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que Linant, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à *Inès;* la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers: elles sont si mauvaises que, toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles, trois fois par semaine? Les acteurs sont... devinez qui? le prince Charles de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de Gilles; le duc de Nevers, goutteux amant de l'infidèle et impertinente Quinault [1], d'Orléans, Pont de Veyle, d'Argental, le facile d'Argental, etc.

J'ai vu notre petit Bréhan; il est charmant, il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille compliments aux Formont, aux du Bourg Theroulde, et même aux Brévedent. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien Brévedent a trouvé les *Lettres philosophiques*. *Vale, et ama me.*

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 6 mai.

Non, mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette *Reine des songes*. Cet abbé a sans doute connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains, et l'a gardé pour lui; je le ferai assigner à la cour du Parnasse; cela est infâme à lui.

Pour notre Linant, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur, malgré les prêtres, qui ont empaumé le mari. C'est bien raison que la divine Émilie l'emporte sur ces faquins qui

« Scire volunt secreta domus, atque inde timeri. »
JUVEN., *sat.* III, liv. I, v. 113.

Point de prêtres chez les Émilies, mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah! destinée! destinée! Les Émilies de Rouen retiennent mon cher Cideville. On a joué les *Grâces*, mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu, vous qui êtes leur favori. Je pars; je vous aime pour jamais.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des *Grâces*. On dit que l'auteur, j'entends le poëte, qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour. Je m'en rapporte aux connaisseurs; mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivants de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager; mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé Franchini! En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un Italien que de nos compatriotes. Tout

[1] Marie-Anne Quinault, morte centenaire, dit-on, en 1791; sœur de Jeanne-Françoise Quinault, avec laquelle Voltaire fut en correspondance suivie en 1736. *Marie-Anne* passait pour être la femme du vieux duc de Nevers, père du duc de Nivernais. Cl.

tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous ni les muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

A M. L'ABBÉ ASSELIN [1],

PROFESSEUR DU COLLÉGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter *la Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote, et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et celle de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle, pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et, sans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César, Brutus, Cassius, et Antoine, sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin, que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui paient bien.

Enfin, monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de V. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un A.

A M. THIERIOT,

A PARIS.

Lunéville, le 15 mai.

Mon cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. Horace a beau dire :

« Principibus placuisse viris non ultima laus est, »
Liv. I, ép. XVII, v. 35.

je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien, nommé M. de Varinge, qui, de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature, et aux encouragements qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait et qui protégeait tous les talents. Il y a aussi un Duval, bibliothécaire, qui, de paysan, est devenu un savant homme, et que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour; joignez-y un ou deux Anglais pensants qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie besoin de princes; mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le.... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, monsieur, m'ont privé, jusqu'à présent, du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et, en même temps, de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talents, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie, feront

[1] Gilles-Thomas Asselin, né à Vire, mort en 1767. CL.

vos délassements. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primo vivere, deinde philosophari*. Vous serez surpris qu'un poëte vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, etc.

A M. THIERIOT,

A PARIS.

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la Popelinière; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre, et vous avez encore la bonté de vous faire illusion, au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire, dans votre cabinet, une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* : qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse: mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables; mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier, sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques*.

J'ai lu le Turenne [1]; le bon homme a copié des pages entières du cardinal de Retz, des phrases de Fénelon. Je lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé Le Blanc, ni de son succès. Il se peut très bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Écrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi, en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les Froulai, les des Alleurs, les Pont de Veyle, les du Deffand, *et totam hanc suavissimam gentem*.

[1] *Histoire de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne*, Paris, 2 volumes in-4°, 1735, par André-Michel de Ramsai, mort en 1743. CL.

A M. DE FORMONT.

A Vassy, en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien! mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold, a fait, de sa main, la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement; et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille, on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire, à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de Richelieu a fait un cours de physique dans cette salle des machines; qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer, en bavard, contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le Turenne. Je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme; mais il me paraît que Ramsai ne l'est pas. Il pille les styles, il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de Retz, tantôt du *Télémaque*, et puis du Fléchier et du Mascaron. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens*; et, qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir Ramsai. Il va me parler de l'origine du calvinisme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique; et il fait réimprimer de vieilles oraisons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits *Mémoires* du roi Jacques? Ne vous semblent-ils pas, comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in-4°. C'est tout ce que peut contenir l'*Histoire du siècle de Louis XIV;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

A M. DE CIDEVILLE.

A Vassy, en Champagne, ce 26 juin.

En voici bien d'une autre! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille, par hasard, dans les poches d'un habit que Demoulin m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher Cideville, du mois de mars dernier, avec *la Déesse des songes*. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de *Daphnis et Chloé*. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

Que ces agréables mensonges
Sont au-dessus des vérités!
Et que votre *Reine des songes*
Est la reine des voluptés!

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de *Daphnis et Chloé*. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique, quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera Émilie, et Émilie vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris Linant pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de Linant; je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps, pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne, la pucelle, a déjà neuf chants; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon

principal emploi à présent est ce *Siècle de Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite ; les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice ; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux, et occupé ; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point ; mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

> Je vous souhaite un vrai bonheur,
> Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a :

> Mais voilà la chose impossible.

Cela est bien différent, à mon gré.

Adieu ; ne vous point aimer, *voilà la chose impossible.*

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Vassy, en Champagne.

Mon ancien maître, qui l'êtes toujours comme vous savez, et que j'aime comme si vous n'étiez pas mon maître, sachez que, si j'étais resté à Paris, je vous aurais vu très souvent, et que, puisque je me suis confiné à la campagne, il faut que je sois avec vous en commerce de lettres : car, de près ou de loin, je veux que vous m'aimiez et que vous m'instruisiez. Dites-moi donc, mon très cher abbé, quelle fortune a faite l'*Histoire du vicomte de Turenne*. Daignez me dire si l'*Histoire ancienne* de Rollin ne commence pas à lasser un peu le public. Les tréteaux de Melpomène et de Thalie retentissent-ils de fadaises amusantes ou sifflées ? Mettez un peu au fait, je vous en prie, un pauvre solitaire qui,

> . . . . . Armis
> « Herculis ad postem fixis, latet abditus agro. »
> Hor., liv. I, ep. I, v. 4.

Mais, si vous voulez me faire un véritable plaisir, mandez-moi à quoi vous occupez votre loisir. Allez-vous

> « . . . . . Inter silvas Academi quærere verum ? »
> Hor., liv. II, ép. II, v. 45.

Vous occupez-vous de philosophie ancienne et moderne, ou de l'histoire de nos belles-lettres ? Si vous déterriez jamais, dans votre chemin, quelque chose qui pût servir à faire connaître le progrès des arts dans le siècle de Louis XIV, vous me feriez la plus grande faveur du monde de m'en faire part. Tout me sera bon, anecdotes sur la littérature, sur la philosophie, histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la sottise humaine, poésie, peinture, musique. Je ferai comme La Flèche, qui fesait son profit de tout. Je sais que vous êtes *harum nugarum exquisitissimus detector*.

Je vous demande en grâce de me faire part de ce que vous pourrez déterrer de singulier sur ces matières, ou, du moins, de m'indiquer les sources un peu détournées. Il me semble, mon cher abbé, que j'aurais passé des journées délicieuses à m'entretenir avec vous de ces riens qui m'intéressent, et qui, tout futiles qu'ils sont, ne laissent pas d'être matière à réflexion pour quiconque sait penser. Écrivez-moi donc, mon ancien maître, avec familiarité, avec amitié, *currente calamo et animo*. Songez que vous n'avez guère d'ami de plus vieille date, ni qui vous soit plus tendrement et plus vivement attaché, quand il ne vous aimerait que d'hier.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le.... juin

Mon cher Thieriot, je suis revenu à Cirey, sur la parole de M. le duc de Richelieu, et même sur celle du garde-des-sceaux, qui a écrit à monsieur et madame du Châtelet de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ 4,500 livres par an, pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi, qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter ; mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous, pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres ; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de Pollion, celle de Minerve-Émilie est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer, dans votre chemin, de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous Louis XIV ; de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons.

Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne [1], qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave Wasa?* et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon *Portrait*. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite, avec mes égaux, *par le dégoût*. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'Émilie. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de Richelieu, suit un peu ses traces, quoique d'assez loin. Elle a très bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé Varinge, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle P. Dallemant, s'est avisé de venir à ces leçons, et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre, et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué, en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de Formont, et quelque chanson de Mécénas La Popelinière, si vous en avez. Adieu; je vous embrasse.

A M. THIERIOT,

A PARIS.

15 Juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher Thieriot, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis, que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe; elle a perdu sa beauté. Elle sera doréuavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les dieux ont vengé mon outrage;
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs, et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que, quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. Ballot; mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie [1]. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remerciements de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remerciements du cardinal Albéroni qu'il l'a pu être à la petite louange très méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde-des-sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce *Portrait* est imprimé. Je suis

[1] *Abensaïd.*

[1] DE M. LE CARDINAL ALBERONI.

A Rome, le 10 février 1735.

Il m'est arrivé assez tard, monsieur, la connaissance de la Vie que vous avez écrite du feu roi de Suède. Je dois vous rendre bien des grâces pour ce qui me regarde. Votre prévention et votre penchant pour ma personne vous ont porté assez loin, puisque avec votre style sublime vous avez dit plus en deux mots de moi que ce qu'a dit Pline de Trajan dans son panégyrique. Heureux les princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits! votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, monsieur, je vous proteste les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, et je vous assure, monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime et respecte plus que le cardinal ALBÉRONI.

persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Une santé à laquelle vous daignez vous intéresser, madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis est un excellent médecin. Je vous demande pardon, madame, de la témérité de Linant; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent l'on est un fat, en montrant trop d'ardeur;
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Punissez-vous,ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si Linant était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame du Châtelet connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de La Neuville, et quelque chose de plus à madame de Champbonin.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

Monseigneur, la lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, etc.

A M. DE CIDEVILLE,

QUI AVAIT ENVOYÉ A VOLTAIRE SON OPÉRA DE DAPHNIS ET CHLOÉ.

Ce 3 août, à Cirey, par Vassy.

Lorsque la divine Émilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie,
Où des Jeux la troupe choisie
Danse avec eux, et leur sourit;
Où, sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne, et bannit
Ce qu'on nomme galanterie;
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie:
Alors votre belle Émilie
Soupira tendrement, et dit:
« Si ces innocents, que conduit
La nature simple et sauvage,
Ont tant de tendresse en partage,
Que feront donc les gens d'esprit? »

Vous voyez, mon cher Cideville, que la sublime Émilie a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amants ignorants doit avoir le cœur bien savant.

Nous sommes, M. Linant et moi, dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur, qui restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps heureux. Je me flatte que Linant fera, sous ses yeux, quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi je ne suis actuellement que son maçon.

Ma main peu juste, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour,
Ou la trompette de la guerre.
Aujourd'hui, disciple nouveau
De Mansart et de Laguépierre,
Je tiens une toise, une équerre,
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je sais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des rieux Apollon

Vint bâtir les murs d'Ilion,
Sur les rivages du Scamandre.
Mon sort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie;
Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Émilie.
Apollon, banni par les dieux,
Regretta la voûte azurée :
Que regretterai-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à Émilie!

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. *Le Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage; ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama, et scribe.*

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 août.

Vous me mandez, monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. Sinetti. Je savais bien qu'il était tout aimable; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images; *ut pictura poesis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés, mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine; mais, pour cela, il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme : mais, quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le *Portrait* qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talents qu'on m'y attribue; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public est sûr d'être calomnié; c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne âme avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison; les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours; écrivez-moi souvent; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

A M. THIERIOT.

Cirey.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal Albéroni; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam*. Vous n'avez pas entendu parler sans doute d'un certain *Jules César*, qui a été joué assez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales, celui de la Comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contents de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec Pollion La Popelinière; vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres, et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette *Mort de Jules César*, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin

quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV est de mon ressort, et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau *Portrait* de moi, qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de Charost. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur, qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de Charost, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de La Mare, qui doit entrer auprès de M. de Charost. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi; je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé Demoulin de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce, qui déshonore la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait; et, d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de Rameau se joue-t-il? la Sallé y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout comment va votre santé?

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, le 24 août.

Mon cher abbé, savez-vous que je me reproche bien d'avoir passé une partie de ma vie sans profiter de votre aimable commerce? Vous êtes l'homme du monde que je devrais voir le plus, et que j'ai le moins vu. Je vous réponds bien que, si jamais je quitte la retraite heureuse où je suis, ce sera pour faire un meilleur usage de mon temps. J'aime la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon, je mets au-dessus de tout les douceurs de la société. On trouve tout cela avec vous. Laissez-moi donc goûter quelque partie de tant d'agréments dans vos lettres, en attendant que je vous voie. Ce que vous appelez mon *Arioste* est une folie qui n'est pas si longue que la sienne; *non ho pigliato tante coglionerie*. Je serais honteux d'avoir employé trente chants à ces fadaises et à ces débauches d'imagination. Je n'ai que dix chants de ma *Pucelle* Jeanne. Ainsi je suis au moins des deux tiers plus sage que l'Arioste. Ces amusements sont les intermèdes de mes occupations. Je trouve qu'on a du temps pour tout quand on veut l'employer. Mon occupation principale est à présent ce beau *Siècle de Louis XIV*. Les batailles données, les révolutions des empires, sont les moindres parties de ce dessin; des escadrons et des bataillons battants ou battus, des villes prises et reprises, sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par-dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. Si donc, mon cher abbé, vous savez quelque source où je doive puiser quelques anecdotes touchant nos arts et nos artistes, de quelque genre que ce puisse être, indiquez-les-moi. Tout peut trouver sa place; j'ai déjà des matériaux pour ce grand édifice. Les *Mémoires* du P. Nicéron et du P. Desmolets sont mes moindres recueils. J'ai du plaisir même à préparer les instruments dont je dois me servir. La manière dont je recueille mes matériaux est un amusement agréable; il n'y a point de livres où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes; il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux non exercés. Voilà comme je suis; je me suis établi le peintre du siècle de Louis XIV, et tout ce qui se présente à moi est regardé dans cette vue; je ressemble à La Flèche, qui fesait son profit de tout.

Savez-vous que j'ai fait jouer, depuis peu, au collége d'Harcourt, une certaine *Mort de César*, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes? mais il y a quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre *Zaïre*. Mais

« Ridetur chorda qui semper oberrat eadem. »

HOR., *de Arte poet.*, v. 356.

Vale, *scribe*, *ama*.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 août.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable; loin des mauvais poëtes et des mauvais critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événements qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressants quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle.

Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour-propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien Rameau est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que Newton eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de Fontenelle. Mon ami Thieriot s'est fait peindre avec la *Henriade* à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'Opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

A M. DE CAUMONT.

A Vassy en Champagne, ce 24 août 1735.

Eh bien, monsieur, avez-vous trouvé, dans les lettres de feu madame d'Uxelles, quelques particularités dont vous pensez que je puisse faire usage? Songez, je vous en prie, que tout est de mon ressort; que des choses qui paraissent indifférentes peuvent servir à caractériser le siècle que je veux peindre. C'est moins une histoire des faits qu'un tableau du siècle que j'ai eu vue. Par exemple, un arrêt du conseil, qui met hors des prisons tous les malheureux qui y étaient détenus pour sorcellerie, m'est plus essentiel qu'une bataille, car on a donné des batailles dans tous les temps; mais le génie des peuples, leurs goûts, leurs sottises n'ont pas été toujours les mêmes. Une erreur détruite, un art inventé ou perfectionné me paraît quelque chose de bien supérieur à la gloire de la destruction et des massacres. Je suis de votre avis, monsieur, sur l'Histoire de Turenne. Je ne méprise point l'historien, et j'estime le héros. Il est vrai que la Vie de Turenne ne m'a point intéressé, mais d'ailleurs il y a quelques morceaux assez bien écrits. On voit dans l'ouvrage un génie froid, mais nourri de la lecture des bons auteurs. Je suis fâché seulement qu'il ressemble à ces mauvais estomacs qui rendent les choses comme ils les ont prises. Je lui passe l'imitation, puisqu'il est né étranger, mais non pas le plagiarisme. C'est un Écossais enrichi en France, mais il ne fallait pas voler les gens. A l'égard de son héros, j'en reviens toujours à dire qu'il a changé de religion ou par faiblesse ou par intérêt. Car je ne crois pas à un changement par conviction. Il a eu jusqu'à la mort des maîtresses qui se sont moquées de lui; il a trahi le roi à la tête des armées; il a dit le secret de l'état à une jeune femme; il a été battu cinq ou six fois; avec tout cela, je crois que c'est un des grands hommes que nous ayons eus. *Maximus ille est qui minimus urgetur*.

Je méprise, comme vous, ces petits ouvrages hebdomadaires, ces insectes d'une semaine. Cependant on y trouve quelquefois des choses agréables. Ce sont des vendeurs de grains de rhapelet qui ont quelquefois des diamants. Auriez-vous vu une épître en vers sur la décadence du goût? elle me paraît bien écrite; elle est d'un nommé Formont, de Rouen, homme de beaucoup d'esprit, et qui fait de temps en temps de bons vers.

J'espère avoir l'honneur de vous envoyer bientôt, monsieur, une tragédie de *la Mort de César*. Elle est d'une espèce nouvelle; il n'y a point de femmes, et il y a des espèces de chœurs. Elle n'est pas faite pour le parterre de Paris; mais il y a, dans cette tragédie, quelques sentiments dignes de l'antiquité, et quelques vers comme on en fesait il y a soixante ans: elle est digne de vous.

Je vous suis toujours attaché bien respectueusement. Je ne sais aucune nouvelle dans ma retraite. On parlait d'armistice, je ne sais pourquoi, car c'était une vieille nouvelle; l'armistice était établi sur le Rhin, depuis cinq mois, entre les pacifiques armées.

VOLTAIRE.

A M. THIERIOT.

A Ciry, 1er septembre.

Mon cher ami, il faut toujours que, de près ou de loin, je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de *Jules César* à l'abbé Asselin, pour la faire jouer à son collége, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que, non seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer; ainsi me voilà calomnié et ri-

dicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fesant mettre dans les journaux que je ne suis en aucune manière responsable, mais bien très affligé de cette misérable édition?

Autre misère : on m'envoie une *Ramsaide*, maudite rapsodie, infâme calotte, et mon nom est à la tête. Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet ouvrage? Consolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ses tracasseries, comme à ses pompes; mais il est dur de se voir, d'un côté, père putatif d'enfants supposés, et, de l'autre, père malheureux d'enfants barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre Falkener est ambassadeur en Turquie? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais; mais, parmi nous, il vend son drap et paie la capitation. *Vale, scribe, ama.*

A M. L'ABBÉ DESFONTAINES.

A Cirey, près de Vassy en Champagne, ce 7 septembre.

. . . . . . Je m'amusai, il y a quelques années, à faire une tragédie en trois actes, de la *Mort de Jules César*. C'est une pièce tout opposée au goût de notre nation. Il n'y a point de femme dans cette pièce; il n'est question que de l'amour de la patrie; d'ailleurs elle est aussi singulière par l'arrangement théâtral que par les sentiments. En un mot, elle n'est point faite pour le public. Je l'avais confiée, il y a deux ans, à MM. de..., qui la représentèrent, et qui eurent la fidélité de n'en garder aucune copie. J'ai eu, en dernier lieu, la même confiance dans M. l'abbé Asselin, proviseur d'Harcourt, que j'aime et que j'estime; mais il n'a pu, malgré ses soins, empêcher que quelqu'un de son collége n'en ait tiré une copie. Voilà la tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de transpositions, et d'omissions considérables. On dit même que le professeur de rhétorique d'Harcourt, qui était chargé de la représentation, y a changé plusieurs vers. Ce n'est plus mon ouvrage. Je sens bien cependant qu'on me jugera comme si j'étais l'éditeur, et que la calomnie se joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'est que l'on sache que cette pièce n'est point imprimée telle que je l'ai faite, et que je suis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occasion, etc...

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

Puisses-tu, lorsque le destin,
Le soir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtresse ou ta catin,
Trouver en toi même courage!

Je vous envoie ma réponse au cardinal Albéroni. Elle m'avait échappé deroièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *Quid est veritas* [1], s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *Veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces *Mémoires* du jeune d'Argens. Ce petit drôle-là est libre; c'est déjà quelque chose; mais, malheureusement, cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de *Pour et Contre*, d'*Observations*, de petits libelles nouveaux; *Ver-Vert* y sera; mais j'attends cette cargaison sans impatience, entre Émilie et le *Siècle de Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit Virgile, Pope, et l'algèbre, comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les *Essais* de Pope *on Man*. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je serais auprès de vous, mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux, si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que Pollion de La Popelinière pense un peu favorablement de moi.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
BOILEAU, ép. VII, v. 190.

Je suis toujours très indigné de l'édition de *Jules César*; je ne l'ai point encore vue.

On dit que, dans les Indes, l'opéra de Rameau pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes*; mais, à la longue, il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation, à mesure

[1] S. Jean, XVIII, 38

qu'elle sera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. Lulli nous a donné le sens de l'ouïe, que nous n'avions point; mais les Rameau le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu, j'ai cent lettres à écrire.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 septembre, à Cirey, par Vassy.

Que devient mon cher Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire;

Il faut que, loin de m'oublier,
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le cul de sa maîtresse.

Ah! datez du cul de Manon;
C'est de là qu'il me faut écrire;
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc des vers badins;
Mais, en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous f..... votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre? J'avais compté que Linant soufflerait un peu mon feu poétique qui s'éteint; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et, qui pis est, *non somniat in Parnasso* [1]. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son âme sacrifient à l'indolence; c'est là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon; je ne lui demande, à présent, que de savoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de tragédie, je ne sais quel infâme a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfants; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré César que Brutus et Cassius n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous sommes dans l'automne du bon goût et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et Contre* est plus insipide que jamais, et les *Observations* de l'abbé Desfontaines sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition, et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de Bicêtre, et de lui avoir sauvé la Grève. Il vaut mieux, après tout, brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo*. Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends, depuis près d'un mois, le quatrième livre de l'*Énéide*, en vers françois, de la façon de notre ami Formont; on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son *Épître sur la décadence du goût* me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé du Resnel a fini celle qu'il a entreprise de l'*Essai* de Pope *sur l'Homme*. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites *Remarques sur les Pensées de Pascal*. Il prouve, en beaux vers, que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu *les Fêtes indiennes* et très indiennes; *les Adieux de Mars*, tout propres à être reliés avec la *Didon*, à être loués par le *Mercure galant* et par l'abbé Desfontaines, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire *Ver-Vert*, poëme digne d'un élève du P. du Cerceau, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu *Abensaïd*.

Je me console, avec le *Siècle de Louis XIV*, de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits *Daphnis et Chloé*.

Adieu, mon très cher ami.

Émilie me fait décacheter ma lettre, pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserai-je vous parler de la sublime et délicate Émilie, après la lettre gros-

[1] « Nec in bicipiti somniasse Parnasso
« Memini. »
Pers., Prolog. v. 2.

sière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre, qu'il faut brûler. V.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 31 septembre.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah! mon ami, quelle barbarie et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de Louis XIV a tout pris pour lui. *Vergimus ad fæces.* Je suis si ennuyé, que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé Desfontaines. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires, quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service; c'était au sujet de cette misérable édition de *la Mort de César*. Je le priais d'avertir le public que, non seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout à fait différent. Je ne sais s'il aura en assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler, dans son avertissement, quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager, soit l'abbé Desfontaines, soit *le Mercure*, soit le *Pour et Contre*, à me rendre, en deux mots, cette justice.

J'ai lu *la* nouvelle *Critique des Lettres philosophiques;* c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser, et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire, dans l'édition des *Lettres philosophiques*, à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu, comme mes enfants, deux gens de lettres [1], pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de Fontaines-Martel. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun, de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aie fait gagner de l'argent, et à qui je n'aie remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle, et le progrès des beaux-arts; je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? avez-vous revu la cruelle bégueule [1], jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami Falkener viendrait me voir, en passant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que, dans deux mois, je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité; mais, quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople; et puis, que ferais-je sans vous? *Vale, et me ama; scribe sæpe, scribe multum.*

A M. LE DUC DE RICHELIEU [2].

A Cirey, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiiez la paix, à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, fesant pénitence comme don Quichotte, et attendant sa Dulcinée. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez, de votre côté, devenir un

[1] Linant et Lefebvre. CL.

[1] Mademoiselle Sallé.

[2] Louis-François Armand Vignerod du Plessis de Richelieu, né le 13 mars 1696, reçu à l'académie française le 12 décembre 1720, plus de vingt-cinq ans avant l'auteur de *la Henriade;* créé maréchal de France le 11 octobre 1748, mort le 8 auguste 1788. Avant de devenir la *Dulcinée* de Voltaire, la belle Émilie avait été l'une de celles du duc de Richelieu CL.

grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que Varinge a promis de faire pour la somme de 350 livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit Varinge, qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, etc., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a partout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame du Châtelet méprise un peu trop. Elle traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle, quelque jour, à Cirey? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin

Un peu las de votre campagne,
Très affamé de jeunes....
Et pour des.... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avouerez, pour le certain,
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fiere,
Qui vous tombera sous la main.
Mais, s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Épargnez, dans votre chemin,
La beauté que mon cœur adore.

A M. BERGER.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher monsieur; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment, et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée *la Mort de César*. Les éditeurs ont massacré ce César plus que n'ont jamais fait Brutus et Cassius. J'admire l'abbé Desfontaines de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées, qui sont dans cette misérable édition! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur, qui connaît les premières règles de son art, est incapable; mais il paraît que l'abbé Desfontaines sait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et, surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné, quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que Brutus était un *particulier;* tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur; que tous les conjurés étaient sénateurs, etc. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que *la Mort de César* est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui de parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement, en deux mots, que cette impertinente édition de *la Mort de César*, n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité; et, au bout de cette satire, il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie; pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de Bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit; c'est lui, enfin, qui depuis ces services essentiels n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner *la Henriade* en ridicule. Savez-vous qu'il en a fait une édition clandestine à Évreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible.

J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité; et, certainement, ce devait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que ditesvous de l'auteur d'une brochure contre les *Lettres philosophiques*, qui commence par assurer que, non seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté; moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. Thieriot, pour qu'il en eût seul tout le profit? Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentiments et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un malhonnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

A M. THIERIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé Desfontaines. C'est déjà le comble de l'ingratitude, dans lui, de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a; mais son acharnement à payer par des satires continuelles la vie et la liberté qu'il me doit est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de Jules César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de répondre, que fait-il? une critique, une satire infâme de ma pièce; et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre, sans m'en avoir averti; il joint à cet indigne procédé celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentiments dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que Brutus a les sentiments d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance, avec la même ignorance, que Brutus était un *particulier* sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant *le Temple du Goût*, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de Racine, tels que Bajazet, Xipharès, Hippolyte, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu *courtisans français*, et il parle du caractère de Pyrrhus, dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite *la Henriade* à côté des ouvrages de mademoiselle Malcrais. Il vent faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé *Aleiphron*, du docteur Berkeley, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé Desfontaines prend les sentiments de cet interlocuteur pour les sentiments de l'auteur, et traite hardiment Berkeley d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de *Jules César* n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure, et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée? Vous êtes des amis du *Pour et Contre;* engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé Desfontaines, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé; et à quoi il s'expose? Que dira-t-il, quand il verra à la tête de *la Henriade*, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitude?

J'ai lu aussi cette indigne *Critique des Lettres philosophiques*. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreurs chez les gens de lettres! eux qui devraient apprendre à penser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu, ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres, pour vivre, s'imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire, au sujet de ces *Lettres* que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous souffrir, mon cher Thieriot, une accusation pareille? vous, pour qui seul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, supportez-vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations? Engagez un peu l'abbé Prévost à entrer sagement dans ce détail, en parlant de *la Critique des Lettres philosophiques*. J'ai extrêmement à cœur

que le public soit désabusé des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très aisé de faire insérer dans le *Pour et Contre* quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée, au sujet des souscriptions de *la Henriade*, que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de sorte que *la Henriade*, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu *Portrait*, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse décisive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé Desfontaines, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela, dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du *Pour et Contre*, ne pourrait faire qu'un très bon effet; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous, que j'aimerai toute ma vie.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 4 octobre.

Quel procédé est-ce là? Pourquoi donc ne m'écrivez-vous point? avez-vous, s'il vous plaît, un plus ancien ami que moi? Avez-vous un approbateur plus zélé de vos ouvrages? Je vous avertis que ma colère contre vous est aussi grande que mon estime et que mon amitié, et qu'ainsi je dois être terriblement fâché. En un mot, je souhaite passionnément que vous m'écriviez, que vous me parliez de vous, de belles-lettres, d'ouvrages nouveaux. Je veux réparer le temps perdu; je veux m'entretenir avec vous. Premièrement, je vous demande en grâce de me mander où je pourrais trouver le livre [1] pour lequel le pauvre Vanini fut brûlé. Ce n'est point son *Amphitheatrum;* je viens de lire cet ennuyeux *Amphitheatrum;* c'est l'ouvrage d'un pauvre théologien orthodoxe. Il n'y a pas d'apparence que ce barbouilleur thomiste soit devenu tout d'un coup athée. Je soupçonne qu'il n'y a nul athéisme dans son fait, et qu'il pourrait bien avoir été cuit, comme Gaufridi et tant d'autres, par l'ignorance des juges de ce temps-là. C'est un petit point d'histoire que je veux éclaircir, et qui en vaut la peine, à mon sens.

Il y a dans Paris un homme beaucoup plus brûlable; c'est l'abbé Desfontaines. Ce malheureux, qui veut violer tous les petits garçons et outrager tous les gens raisonnables, vient de payer d'un procédé bien noir les obligations qu'il m'a. Vous me demanderez peut-être quelles obligations il peut m'avoir. Rien que celle d'avoir été tiré de Bicêtre, et d'avoir échappé à la Grève. On voulait, à toute force, en faire un exemple. J'avais alors bien des amis que je n'ai jamais employés pour moi; enfin je lui sauvai l'honneur et la vie, et je n'ai jamais affaibli par le plus léger procédé les services que je lui ai rendus. Il me doit tout; et, pour unique reconnaissance, il ne cesse de me déchirer.

Savez-vous qu'on a imprimé une tragédie de *César*, composée de beaucoup de mes vers estropiés, et de quelques uns d'un régent de rhétorique; le tout donné sous mon nom? J'écrivis à l'abbé Desfontaines avec confiance, avec amitié, à ce sujet; je le prie d'avertir, en deux mots, que l'ouvrage, tel qu'il est, n'est point de moi. Que fait mon abbé des Chauffours? il broche, dans ses *Malsemaines*, une satire honnêtement impertinente, dans laquelle il dit que Brutus était un quaker; ignorant que les quakers sont les plus bénins des hommes, et qu'il ne leur est pas seulement permis de porter l'épée. Il ajoute qu'il est contre les bonnes mœurs de représenter l'assassinat de César; et, après tout cela, il imprime ma lettre. Quels procédés il y a à essuyer de la part de nos prétendus beaux esprits! Que de bassesses! que de misères! Ils déshonorent un métier divin. Consolez-moi par votre amitié et par votre commerce. Vous avez le solide des anciens philosophes et les grâces des modernes; jugez de quel prix vos attentions seront pour moi. S'il y a quelque livre nouveau qui vaille la peine d'être lu, je vous prie de m'en dire deux mots. Si vous faites quelque chose, je vous prie de m'en parler beaucoup.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 15 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame Deshoulières,

« Gens dont le cœur s'exprime avec esprit. »

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère:

[1] De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis libri quatuor. 1616, in-8°.

Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir :
Vous m'avooeriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir :
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette âme si singulière,
Qui, sans effort, sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et la doux loisir,
Tout le Parnasse, et toot Cythère.
Je vous connais, et, de ce pas,
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas;
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion La Popelinière.

Du moins, si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander ; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles ; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis.*

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé Desfontaines en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant, qui manque d'un sens comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poésie.

Si je croyais qu'on pût représenter le *Samson*, je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le poëme sera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de *Jules César.* Demoulin doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet.

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres, à votre choix ; l'argent sera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de La Mare pût avoir de cette affaire une légère gratification, que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux, mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres compliments à l'imagination forte et naïve de notre petit Bernard : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je suis aussi occupé qu'heureux?

Vive memor nostri.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. Demoulin, monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de *Jules César*, telle que je l'ai traduite de Shakespeare, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé, pour votre théâtre, l'assassinat de *Brutus.* Je n'avais osé être ni Romain ni Anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé Desfontaines aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était là un beau champ pour l'abbé Desfontaines. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez sans doute faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne; ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé Desfontaines m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de Campistron. Il y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injustement. Je proteste, en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé Desfontaines parle. Faites-lui sentir, monsieur, combien il est odieux de me faire jouer, malgré moi, un personnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne suis jamais entré. Il me menace d'insérer dans son journal des pièces désagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai sera une protestation solennelle que je ne sais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Est-ce là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, monsieur, de

joindre à vos bontés celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'ose dire qu'il m'a trop d'obligations, pour que je veuille être son ennemi. Pour vous, monsieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous serai attaché toute ma vie, avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

La divine Emilie, mon cher ami, n'est pas trop pour *Anacréon*. C'est la première fois que je n'ai pas été de son avis; je tiens que c'est à vous à le faire parler. Je suis persuadé que, dans quarante ans, vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables; mais Anacréon n'était pas conseiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choses à corriger aux *Songes* et à *Daphnis et Chloé*, pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'*Anacréon* vous coûtera encore moins, la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de Daphnis, vos plaisirs ne sont point des *songes;* mais, quand il s'agit d'Anacréon, vous serez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'Anacréon aimât la même personne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière scène de *Jules César;* c'est de toutes les scènes de cette pièce celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me semble, une très grande singularité, c'est qu'elle est une traduction assez fidèle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'est Shakespeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous pensez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé Desfontaines, au sujet de ce *Jules César*. Il appelle la scène que je vous envoie une controverse; c'est là la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui; mais je devais en attendre, au moins, plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables, s'ils déchirent leurs amis: ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez, je vous prie, la scène de Shakespeare à notre ami Formont, et qu'il m'en dise un peu son avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fusse entièrement heureux, que vous vinssiez quelque jour à Cirey. Émilie vous fait mille compliments. Linant commence une tragicomédie; puisse-t-il l'achever!

A M. THIERIOT.

Cirey, 3 novembre.

Ami des arts, sage voluptueux,
Languissamment assis au milieu d'eux,
Juge éclairé, sans orgueil, sans envie,
Chez Pollion vous passez votre vie,
Heureux par lui, si l'on peut être heureux.
Moi, je le suis, mais c'est par Émilie:
Mon cœur s'épure au feu de son génie.
Ah! croyez-moi, j'habite au haut des cieux;
J'y resterai; j'ose au moins le prétendre:
Mais si d'un ciel et si pur et si doux,
Chez les humains il me fallait descendre,
Ce ne serait que pour vivre avec vous.

Nous avons ici le marquis Algarotti, jeune homme qui sait les langues et les mœurs de tous les pays, qui fait des vers comme l'Arioste, et qui sait son Locke et son Newton; il nous lit des dialogues qu'il a faits sur des parties intéressantes de la philosophie; moi qui vous parle, j'ai fait aussi mon petit cours de métaphysique, car il faut bien se rendre compte à soi-même des choses de ce monde. Nous lisons quelques chants de Jeanne *la Pucelle*, ou une tragédie de ma façon, ou un chapitre du *Siècle de Louis XIV*. De là nous revenons à Newton et à Locke, non sans vin de Champagne et sans excellente chère, car nous sommes des philosophes très voluptueux, et sans cela nous serions bien indignes de vous et de votre aimable Pollion. Voilà un compte assez exact de ma vie. Voilà ce qui fait, mon cher Thieriot, que je ne suis point avec vous; mais comptez que ma vie en est plus douce, en sachant combien la vôtre est agréable. Mon bonheur fait bien ses compliments au vôtre. Faites ma cour à ce charmant bienfaiteur.

Buvez ma santé tous les deux
Avec ce Champagne mousseux
Qui brille ainsi que son génie.
Moi, chez la sublime Émilie,
Dans nos soupers délicieux,
Je bois à vous en ambroisie.

Je lui ai tout au moins autant d'obligations que vous en avez à M. de La Popelinière. Ce qu'elle a fait pour moi dans l'indigne persécution que j'ai essuyée, et la manière dont elle m'a servi, m'attacherait à son char pour jamais, si les lumières singulières de son esprit, et cette supériorité

qu'elle a sur toutes les femmes, ne m'avaient déja euebalné. Vous savez si mou cœur connait l'amitié : jugez quel attachement infini je dois avoir pour une personne dans qui je trouve de quoi oublier tout le monde, auprès de qui je m'éclaire tous les jeurs, à qui je dois tout. Mon respect et ma tendre amitié pour elle sont d'autant plus forts que le public l'a indignement traitée. On n'a connu ni ses vertus, ni sou esprit supérieur. Le publie était indigne d'elle. Vous m'allez dire qu'en vivant dans le sein de l'amitié et de la philosophie, je devrais ne point sentir ces piqûres d'épingle de l'abbé Desfontaines, et ces calomnies dont on m'a noirci. Neu, mou ami, du même fends de sensibilité que j'idolâtre le mérite et les bontés de madame du Châtelet, je suis sensible à l'ingratitude, et je voudrais qu'un homme témoin de tant de vertus ne fût point calomnié. Arrangez tout pour le mieux avec l'abbé Prévost, je lui aurai une véritable obligation. J'ai peur seulement que cette scène traduite de Shakespeare ne soit imprimée dans d'autres journaux; j'ai peur même que l'abbé Asseliu ne l'ait donnée à l'abbé Desfontaines; mais ne pourriez-vous pas parler ou faire parlor à l'abbé Desfontaines même? Ne lui reste-t-il aueune pudeur? Je veus avertis qu'on va imprimer le *Jules César* à Amsterdam. J'y enverrai le manuscrit correct. Après eela il faudra bien qu'il paraisse en France. On prépare en Hellande une nouvelle édition de mes folies en prose et en vers. Voiei encore de la besogne pour moi. Il faut que je passe le rabot sur bien des endroits; il faut assommer mon imagination par un travail pénible : mais ce n'est qu'à ee prix qu'on peut faire quelqne bonneur à son pays. *Labor improbus omnia vincit* [1]. Si ceux qui sont à la tête des spectaeles aiment assez les beaux-arts pour protéger notre grand musicien Rameau, il faudra qu'il denne son *Samson*. Je lui ferai tous les vers qu'il y voudra; mais il aurait besoin d'un peu de protection. Que ditesvous d'un uommé Hardion, à qui on avait donné *Samson* à examiner, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcber qu'on ne le jeuât? Nous avons besoiu d'un examinateur raisonnable; mais surtout que Rameau ne s'effarouebe point des critiques. La tragédie de *Samson* doit être singulière, et dans un goût tout nouveau comme sa musique. Qu'il n'écoute point les eenseurs. Savez-vous bien que M. de Richelieu a trouvé la musiqne détestable? Hélas! M. de Richelieu l'a eue chez lui sans la connaître. Adieu, écrivez-moi.

[1] Virgile, *Georg.*, I, 145-146.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

Cirey, 4 novembre.

Demoulin a bien mal fait, monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire, et de lui recommander de vous la porter sur-le-champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidèle de la dernière du *Jules César* de Sbakespeare. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poètes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé Desfontaines. Il sait l'anglais; il doit avoir lu Shakespeare; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce : *Que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir, en critique sage, les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aie fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les bardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé Desfontaines et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé Desfontaines trouve si *durs* et si *faibles;* ils disent que Brutus doit parler en Brutus; ils savent que ce Romain a écrit à Cicéron et à Antoine qu'il aurait tué son père pour le salut de l'état; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie, que c'est la seule manière dont on parle à Dieu; ils ne traitent point de *controverse* l'admirable scène de Shakespeare, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils veient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat,

ils savent bien, pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé Des-

fontaines, si, dans les choses désagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, monsieur, je vous enverrai, si vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, monsieur, quoi qu'il en soit, j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talents, qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé Desfontaines qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui; mon amitié ne sera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance.

A M. L'ABBÉ DESFONTAINES,

SUR UNE RÉTRACTATION DE CE JOURNALISTE.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami; car mes ouvrages méritent beaucoup de censure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger, à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur tous les autres critiques, à quel point j'y suis sensible. J'avais envoyé à Paris, à plusieurs personnes, la dernière scène, traduite de Shakespeare, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé Asselin les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que *la Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre. Vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu, en cela, flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène, et quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakespeare, ouvraient une assez grande carrière à votre goût. Le *Giulio Cesare* de l'abbé Conti [1], noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakespeare, telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître, à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir, autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère. Écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite, par mes sentiments, par ma franchise, par la vérité et la tendresse qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

[1] Antoine Schinella Conti, qui, plus tard, traduisit la *Mérope* de Voltaire en vers italiens. Mort en 1749. CL.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 13 novembre.

Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,
Vous dit-il pas, en son langage :
Il faut achever ton ouvrage,
Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la *Didon*, qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de Metastasio, se disant poète de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune Vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France; tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins!

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la *Cléopâtre* de Dryden. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose, d'une scène en vers, est une beauté qui me montrerait son cul, au lieu de me montrer son visage; et puis, je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de Dryden soit une beauté. Sa *Cléopâtre* est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou, plutôt, comme toutes les pièces de ce pays-là; j'entends les pièces tragiques. Il y a seulement une scène de Ventidius et d'Antoine qui est digne de Corneille. C'est là le sentiment de milord Bolingbrocke et de tous les bons auteurs; c'est ainsi que pensait Addison.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé du Resnel a faite de l'*Essai* de Pope; mais, comme cela n'est point intitulé *Réponse à Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce journal, où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques, à propos de mes sentiments. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si Locke a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire que nous pensions de façon à nous rendre heureux? Je me trouve très bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette *chape à l'évêque*, dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît,

« Candidus imperti. . . . . »
Hor., ép. vi, v. 68, liv. i.

Pour moi, j'ai envoyé à notre ami Cideville la dernière scène de *la Mort de César*, qui est très mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières; chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le *Siècle de Louis XIV*; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin. C'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle Émilie vous fait mille compliments. Linant croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale*.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 28 novembre.

Que dites-vous, mon cher Cideville, des scélérats de commis de la poste? Nous avions, Linant et moi, mis bien proprement deux louis d'or bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adresse à M. le marquis. Ce M. le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission, ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

J'ai la tête en compote, mon cher ami; je ne vous en écris pas davantage; je n'en ai pas la force. Qu'importe une longue lettre? c'est de longues amitiés qu'il faut.

Adieu, mon charmant ami. V.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais-Royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de La Popelinière soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société; le nom de *compère* vous sied

à merveille, en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez, depuis six mois, avec Locke. Vous me charmez de lire ce grand homme, qui est, dans la métaphysique, ce que Newton est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé [1] de village dont vous me parlez? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Vrain. Comment! un curé, et un Français, aussi philosophe que Locke? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit? Il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de Pope, dans un petit paquet, à Demoulin; je vous le rendrais très fidèlement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une *Métaphysique* que j'ai composée, pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la *Henriade* et de *Jeanne la Pucelle*. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidèle.

Le corsaire Desfontaines a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille, que j'avais écrite au comte Algarotti; l'abbé Desfontaines me demande la permission de l'imprimer; je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame du Châtelet, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis devient très dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime. Ce qui m'étonne, c'est que son examinateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame du Châtelet soit livré indignement à la malignité du pamphletier. Si monsieur et madame du Châtelet se plaignent à M. le garde-des-sceaux [2], comme ils devraient faire, je suis persuadé que l'abbé Desfontaines se repentirait de son imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de *Jules César*. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de La Mare se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous êtes grand seigneur.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vite; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, prose; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont-Neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

[1] Le curé Meslier. [2] Chauvelin.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 30 novembre.

Je vous prie, mon cher maître en Apollon, d'envoyer à mon logis, vis-à-vis Saint-Gervais, votre petit antidote contre le style impertinent dont nous sommes inondés. C'est une prescription contre la barbarie. J'attends ce Discours avec très grande impatience: joignez-y la Vie du martyr de Toulouse; je ne la garderai qu'un jour, et on la reportera chez vous.

Je vous abandonne Marc-Antoine; l'assassin de votre bon ami, que vous avez embelli en français, mérite bien votre indignation. Je ne vous avais envoyé cette scène que pour vous faire connaître le goût du théâtre anglais, et point du tout pour vous faire aimer Antoine.

Avez-vous lu une lettre du P. Tournemine, qu'il a fait imprimer dans le *Journal de Trévoux*, au mois d'octobre? Il dispute bien mal contre M. Locke, et parle de Newton comme un aveugle des couleurs. Si des philosophes s'avisaient de lire cette brochure, ils seraient bien étonnés, et auraient bien mauvaise opinion des Français. En vérité nous sommes la crème fouettée de l'Europe. Il n'y a pas vingt Français qui entendent Newton. On dispute contre lui à tort et à travers, sans avoir lu ses démonstrations géométriques. Il me semble que je vois Thomas Diafoirus qui soutient thèse contre les circulateurs. Nous avons ici un noble vénitien qui entend Newton comme les *Éléments d'Euclide*. Cela n'est-il pas honteux pour nos Français?

L'académie des inscriptions, en corps, a voulu faire une devise (belle occupation!) pour les opérations mathématiques qu'on va faire vers l'équateur. Ils ont mis, dans leur inscription, *que l'on mesure un arc du méridien sous l'équateur*. Est-il possible que toute une académie fasse une ânerie pareille, et qu'il faille que M. Maffei, un étranger, redresse nos bévues?

Mais, dans votre académie, pourquoi ne recevez-vous pas l'abbé Pellegrin? est-ce que Danchet serait trop jaloux? Vous savez qu'il y a vingt ans que je vous ai dit que je ne serais jamais d'aucune académie. Je ne veux tenir à rien dans ce monde,

qu'à mon plaisir ; et puis je remarque que telles académies étouffent toujours le génie au lieu de l'exciter. Nous n'avons pas un grand peintre, depuis que nous avons une académie de peinture ; pas un grand philosophe formé par l'académie des sciences. Je ne dirai rien de la française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, ce me semble, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très petits, pour peu qu'il ait raison, et se trouve très grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui ; il se croit au comble de la perfection. Le petit Coipel trouve qu'il vaut mieux que Detroi le jeune, et il pense être un Raphaël. Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé ; quoique vous soyez académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur, vous êtes digne de ne l'être pas. *Vale, et me ama.*

Mandez-moi quel est le jésuite qui a fait les *Mémoires pour servir à l'Histoire* du dernier siècle, et celui qui a fait les *Mémoires chronologiques* sur les matières ecclésiastiques. Mais vous, que faites-vous? ne m'en direz-vous point de nouvelles?

A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS,

AU SUJET DE LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Novembre.

Je ne sais, messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée, il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. Dufresne. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. Le Franc, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes ; du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. Le Franc, qui a au-dessus de moi les talents de l'esprit, et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que, si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que, si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. Le Franc. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, messieurs, soyez persuadés que, si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public, qui applaudira toujours à M. Le Franc, en quelque temps que son ouvrage paraisse ; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes [1], votre, etc.

A M. BERGER.

A Cirey, le 1er décembre.

Au nom de Rameau, ma froide veine se réchauffe, monsieur. Vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan. Voici de mauvais vers, mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici :

Fille du ciel, ô charmante Harmonie!
Descendez, et venez briller dans nos concerts;
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du dieu de la guerre.
Vous soupirez dans les bras des Amours.
Le Sommeil, caressé des mains de la Paresse,
S'éveille à votre voix;
Le badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts.
Quand le dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,

[1] Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. Lefranc, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet ; voyez sa lettre, qui est d'un style bien différent de celui de Voltaire, tome II, note du vers 176 du *Pauvre Diable* K.

Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes,
Redoublent leurs desirs.
Pouvoir suprême,
L'Amour lui-même
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! etc.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si Orphée-Rameau veut couvrir cette misère de doubles croches, *ella è padrone*, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de Fontenelle, ou quelque autre honnête homme, pour examinateur, il aurait fait jouer *Samson*, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra, je suis à son service. Je n'ai fait *Samson* que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée, il l'aurait eue tout entière.

Écrivez-moi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse, et suis à vous pour la vie.

P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre? Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant Fontenelle. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Étant derrière Fontenelle, on est sûr d'être au moins regardé: mais, étant seul, on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

A M. THIERIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de *la Pucelle* courent dans Paris. Ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidèle a transcrit quelques uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure, par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé Dubreuil, beau-frère de Demoulin, qui a copié l'ouvrage il y a six mois. M. Rouillé prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les Hardiou, les Danchet, etc., prospèreront en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du Nouveau-Monde. On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur Le Franc; qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens, qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bon homme est *un tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre *Didon* tout entière d'un opéra italien de Metastasio. Mais il prospérera avec les Danchet et les La Serre, et moi j'irai languir à La Haye ou à Londres. Adieu; réponse, et prompte.

A M. THIERIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentiments d'une maîtresse. Par quel remerciement commencerai-je? j'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes gueuilles, que je corrige tous les jours, et que je vous destine. J'ai envoyé à MM. de Pont de Veyle et d'Argental la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'Argental, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à Orphée-Rameau. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très musical. C'est la louange de la musique; on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre Orphée se trouverait au large.

Je ferai de *Samson* tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (Rameau), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, Samson et Dalila; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith, p... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose

est la *Bible*, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de Samson. Fesons-le marier dans le temple de Vénns la Sidonienne, de qnoi le Dien des Juifs sera courroucé ; et les Philistins le prendront comme un enfant, qnand il sera bien épnisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard? J'ai corrigé et refondu *le Temple du Goût* et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons, je suis à la bataille d'Hochstedt. Je passe mes jours dans les doucenrs de la société et du travail, et je ne regrette guère qne vous. Je voudrais être aussi bien auprès de Pollion que vous anprès d'Émilie.

A M. BERGER.

A Cirey, le 22 décembre.

Vous êtes un ami charmant. Vos lettres ne sont pas seulement des plaisirs pour moi, elles sont des services solides. Je savais ce qne vous me mandez de l'abbé de La Mare. Vos réflexions sont très sages. Je ne peux que louer sa reconnaissance et craindre la malignité du public. J'ai retranché, comme vous croyez bien, toutes les louanges que l'amitié de ce jeune homme, trompé en ma faveur, me prodiguait assez imprudemment, et qui nous auraient fait tort à l'un et à l'autre. Je l'ai prié de ne m'en donner aucune. A la bonne heure qne, en fesant imprimer nne édition de *Jules César*, il réfute, en passant, les calomnies dont m'ont noirci ceux qui prennent la peine de me haïr. Je no crois pas que ce soit une chose qne je puisse empêcher, s'il ne se tient qu'à des faits, s'il ne me loue point, s'il ne se commet avec personne, s'il parle simplement et sans art. Mais il faut que sa préface soit écrite avec une sagesse extrême, et que sa conduite y réponde.

Je n'ai point gardé de copie de ces vers pour Orphée-Rameau ; mais je me souviens de l'idée, et, quand j'aurai plus de santé et de loisir, je ferai ce qu'il voudra. Il a bien raison de croire que *Samson* est le chef-d'œuvre de sa musique ; et, qnand il voudra le donner, il me trouvera toujours prêt à quitter tout pour rimer ses doubles croches.

Il est vrai, mon cher monsieur, que j'avais composé une tragédie dans laquelle j'avais essayé de faire nn tableau des mœurs européanes et des mœurs américaines. Le contraste régnait dans toute la pièce, et je l'avais travaillée avec beaucoup de soin ; mais j'avais peur d'y avoir mis plus de travail qne de génie : je craignais la haine opiniâtre de mes ennemis et l'indisposition du public. Je me tenais tranquille, loin de toute espèce de théâtre, attendant un temps plus favorable ; mais nne personne instruite dn sujet de ma pièce (qui n'est point *Montézume*), en ayant parlé à M. Le Franc, il s'est hâté de bâtir sur mon fonds; et je ne doute pas qu'il n'ait mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plns heureux. Il est vrai qne, si j'avais eu nn sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais en pour lni cette déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de lui applaudir, si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé, à proportion du plaisir qne me feront ses vers. Je ne veux point de guerre d'autenrs. Les belles-lettres devraient lier les hommes; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner la littérature, que je regarde comme le plus bel apanage de l'humanité. Adieu, monsieur ; je suis bien touché des marqnes d'amitié que vous me donnez ; et c'est pour la vie.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 25 décembre.

Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson ; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs, où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un bean spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain [1]. *Phaéton*, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant.

Je veux que le *Samson* soit dans un goût nouveau ; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion et de Bernard.

Ne pourriez-vous point savoir ce qne le plagiaire de Metastasio et le mien a pris de mes Américains? J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de Froulai et M. le chevalier d'Aidie, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de Froulai a parlé en vrai Bayard au garde-des-sceaux.

[1] Ancien emplacement du Théâtre-Français.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée *le Tocsin de la Cour?* On dit que c'est le laquais de La Serre ou de Roi qui en est l'auteur. Monsieur le garde-des-sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et, si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey, dans le sein de la vertu, des beaux-arts, de l'esprit, et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vite de France.

A M. THIERIOT.

26 décembre.

J'ai reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils mêmes des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle ce que Descartes fesait par goût et par raison; je fuis les hommes, parce qu'ils sont méchants.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à Demeulin, sans dessus, ou bien à M. Dufaure; il me les fera tenir.

Je vous jure, sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question est un imposteur.

Si monsieur le garde-des-sceaux a dans son portefeuille quelque pièce sous le nom de la *Pucelle*, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style, pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monsieur le garde-des-sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de Richelieu, Louis XIV, et M. Colbert, m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aie essuyée de sa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de personne, pas même de l'abbé Desfontaines, qui s'est signalé par de si noires ingratitudes. J'achèverai en paix, sans murmure et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive, loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je serais inconsolable, si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame du Châtelet a lu la préface que m'a envoyée le petit La Mare. Nous en avons retranché beaucoup, et, surtout, les louanges; mais pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve, et pleine de vérité, à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour-propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de La Mare nous paraît à présent très sage, et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persecution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais, plus on a d'acquis dans le monde, moins on sait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et La Mare en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de La Mare peut servir à lui faire des amis: on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis Pont de Veyle et d'Argental.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

A M. THIERIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prévost que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé Desfontaines: celui-ci ne sait parler que de livres; ce n'est qu'un auteur, et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs, et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé Prévost, du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et, si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey, en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à *Sam-*

son. Je me souviens cependant que, dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre :

> Sensible image
> Des plaisirs du bel âge,
> Acte IV, scène 4.

au lieu de

> *Plaisir volage*, etc.;

car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France, avec une chaise de poste, des chevaux de selle, et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée, et la plus simple femme de l'univers m'a chargé en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde-des-sceaux, à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié ; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah ! mon ami ! il est plus deux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde-des-sceaux ? La première, qu'il est très faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, on qu'il a un ouvrage supposé par un traître ; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire ; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de Le Franc. Il est faux que l'abbé de Voisenon lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs, et le *busy-body* des comédiens.

Voyez, avec *par nobile fratrum*, si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de Le Franc. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvénients à le laisser passer le dernier ? Le public même, si revenu de son estime pour la *Didon* et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute ? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense Dufresne [1], et me le mander ? Adressez toujours vos lettres, jusqu'à nouvel ordre, chez Demoulin.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentiments que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de Holstein, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointements ; mais, tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que Keeper devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissements.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, ce 6 janvier 1736.

Je vous gronde de ne m'avoir point écrit ; mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit antidote contre le poison des Marivaux et consorts. Votre *Discours* est un des bons préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. Nos avocats sont des bavards secs; nos sermonneurs, des bavards diffus; et nos faiseurs d'oraisons funèbres, des bavards ampoulés. Il nous resterait l'histoire ; mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité, et en France on ne peut pas la dire. Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables, tant qu'il a eu à parler des anciens Égyptiens, des Grecs, et des Romains ; mais, dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court. Je ne connais, après lui, aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains.

De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de Balzac ? Voiture tombe tous les jours, et ne se relèvera point ; il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste. La prose est digne du chevalier d'Her... Et vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des *Lettres provinciales*. Quoi ! vous louez Fénelon d'avoir de la variété ! Si jamais homme n'a eu qu'un

[1] Quinault-Dufresne.

style, c'est lui; c'est partout *Télémaque*. La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère; il prodigue les fleurs de l'antiquité, qui ne se fenent point entre ses mains; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope, Addison, Machiavel, Leibnitz, Fontenelle. Pour M. de Fénelon, je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi, mon cher abbé, de vous dire librement ma pensée; cette liberté est la preuve de mon estime.

J'ajouterai que *la palme de l'érudition* est un mot plus fait pour le latin du P. Jouvenci que pour le français de l'abbé d'Olivet.

Je vous demande en grâce, à vous et aux vôtres, de ne vous jamais servir de cette phrase: *nul style, nul goût dans la plupart*, sans y daigner mettre un verbe. Cette licence n'est pardonnable que dans la rapidité de la passion, qui ne prend pas garde à la marche naturelle d'une langue; mais dans un discours médité, cet étranglement me révolte. Ce sont nos avocats qui ont mis ces phrases à la mode; il faut les leur laisser, aussi bien qu'au *Journal de Trévoux*. Mais je m'aperçois que je remonte à mon curé; je vous en demande très sérieusement pardon. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai trouvé d'admirable dans votre discours, je serais bien plus importun.

J'ai reçu hier *la Vie de Vanini;* je l'ai lue. Ce n'était pas la peine de faire un livre. Je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain; mais je brûlerais volontiers ses ennuyeux ouvrages, et encore plus l'histoire de sa vie. Si je l'avais reçue un jour plus tôt, vous l'auriez avec ma lettre.

Un petit mot encore, je vous prie, sur le style moderne. Soyez bien persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Hors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont ignorants, et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature, secouez votre infâme paresse, et écrivez à votre ami.

A M. DE CIDEVILLE.

6 janvier.

Un orage bien cruel et bien imprévu m'a erréché quelque temps, mon charmant ami, du port où je vivais heureux et tranquille. Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais du retour de ma tranquillité et de mon bonheur, c'est de vous le dire, et de goûter avec vous une félicité pure et nouvelle, en vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci dans ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poëtes, comme les prophètes, seront toujours persécutés dans leur pays. Voilà le seul prix, mon cher Cideville, de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs, qui ont été sur le point de m'accabler, avaient été fabriquées par le barbouilleur de *Didon*. Il devait bien se contenter d'avoir corrigé Virgile. Que peut-il, après cela, daigner avoir à démêler avec Voltaire? J'avais fait ma pièce des *Américains*, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier pût le porter à ourdir une aussi vilaine trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire; j'ai trop de respect pour les lettres; je ne veux pas les déshonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchants que les prêtres. Je me borne, mon cher ami, à tâcher de bien faire. J'oublie la calomnie, j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et, si vous l'approuvez, je croirai avoir toujours été heureux.

Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de Demoulin, qui voulait que vos vers valussent un habit au petit La Mare. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde, si vous aviez accordé la requête; mais Demoulin n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrète qu'il vous écrivit.

Mille tendres compliments au philosophe Formont et à votre cher du Bourg Theroulde.

Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis. Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité, vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse mille fois.

P. S. Avouez que vous avez bien gagné à mon silence. Vous avez eu une belle lettre d'Émilie. Adieu, mon cher ami.

A M. BERGER.

10 janvier.

Il n'y a aucune de vos lettres, mon cher ami, qui n'ait augmenté mon estime et mon amitié pour vous. Vous êtes presque la seule personne dont je n'ai point vu le jugement corrompu par les illusions du public. Le premier fracas des applaudissements et des injures injustes, dont ce public, extrême en tout et toujours ivre, accable les hommes et les ouvrages, ne vous en impose jamais. Votre opinion sur *Didon*, sur *Ver-Vert*, sur tous les ouvrages, se trouve confirmée par le temps. Si l'on pouvait ajouter quelques louanges

à celles que mérite votre goût, j'y ajouterais que madame la marquise du Châtelet a pensé entièrement comme vous. Il est vrai que les petits ouvrages de poésie occupent peu son temps. Les yeux occupés à lire les vérités découvertes par les Newton, les Locke, les Clarke, se détournent un moment sur toutes ces bagatelles passagères, qu'elle juge d'un seul regard, mais qu'elle a toujours jugées comme si elle les avait approfondies et discutées.

J'ai vu *la Chartreuse;* c'est, je crois, l'ouvrage de ce jeune homme où il y a le plus d'expression, de génie, et de beautés neuves. Mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-Vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie; mais le public se venge sur la seconde pièce, et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée.

J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre M. de La Clède. Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé, qui subsiste et végète encore au milieu de cent chênes abattus autour de lui.

Je n'ai guère le temps, à présent, de servir notre Orphée, et de lui donner des cantates. Cette tragédie, qu'on va jouer, m'occupe nuit et jour; je fais tout ce que je peux pour la rendre supportable. Je l'aurais voulue merveilleuse, et je crains, avec raison, qu'elle ne soit que bizarre. Le sujet en est beau, mais c'est un fardeau de pierreries et d'or que mes faibles mains n'ont pu porter, et qui tombe à terre en morceaux.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers de l'aimable Bernard, et même le discours satirique de l'abbé Desfontaines à l'académie. Il faut que j'aie le fiel et le miel du Parnasse.

Continuez-moi votre correspondance; j'en sens le prix comme celui de votre amitié.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'essuyer;

Que je vais accuser et les vents et les eaux,
Et mon pays ingrat, et le garde-des-sceaux;

non, mon ami; cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il est possible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuse d'Émilie ni la vôtre; jamais je n'ai été plus heureux; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos âmes se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable Émilie, *a se principium* sibi *desinet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit; elle pense, comme moi, que vous êtes un ami rare, aussi bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux-arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talents, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers [1] sans peur et sans reproche, joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit: mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. Le Franc ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens [2], qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour-propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me défie de mon ouvrage autant que Le Franc est sûr du sien; non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais, par expérience, ce que c'est que d'avoir affaire au public.

Je vous supplie de dire à M. d'Argental qu'il faut absolument que la *Lettre de M. Algarotti* soit imprimée. Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne fesais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme La Serre.

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. Destouches de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer, dans quelque temps, la copie de *Samson*. Je persiste, jusqu'à nouvel

[1] Le bailli de Froulai et le chevalier d'Aidie. K
[2] Voyez la lettre de novembre 1735. K.

ordre, dans l'opinion qu'il faut, dans nos opéra, servir un peu plus la musique, et éviter les longueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans *Samson*, et je crois que le génie d'Orphée-Rameau y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que *Samson* se joue à l'Opéra, et non en Sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie, à ce nouveau genre d'opéra, et disons avec Horace :

« O imitatores servum pecus! . . . . »
Hor., liv. I, ép. XIX, v. 19.

Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à notre *Henriade*,

. . . . Fesant ore un tendon[1],
Ore un repli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins *la Henriade* pût aller à la postérité, et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse; buvez à ma santé chez Pollion.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13 janvier.

Aimable philosophe, nous avons reçu votre prose et vos vers; la prose est d'un sage, les vers sont d'un poëte.

Votre style juste et coulant,
Votre raison ferme et polie,
Plaisent tous deux également
A la philosophe Émilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du sentiment.
Entre vous deux assurément
Le ciel mit de la sympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve, et dort d'autant,
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi je raisonne et versifie;
Mais non certes si doctement
Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé; venons à la raison, que je n'attraperai peut-être point.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme, de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soient compréhensibles. Ainsi la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles; et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie; cette vérité : « entre deux points la ligne droite « est la plus courte, » mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable, en fait de physique, est celui-ci : « Les mêmes effets doivent être attribués à la même cause. » Or les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes; donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point, elles ont des idées; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne changent point l'espèce; donc, etc. Or personne ne s'avise de donner une âme immortelle à une puce; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet; enfin ni à vous, ni à Émilie.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentiels, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme Lucrèce :

« Primum, animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
« In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,
« Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes. »
Liv. III, v. 94.

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire; c'est ce que pensait Locke, et ce qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne serait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura quod potest per pauciora* est encore une excellente raison. Or le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être, qui croît et décroît avec nos sens, a bien la mine d'être un sixième sens; et, si ce n'était notre divine religion, je serais tenté de le croire ainsi.

[1] *Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules*, liv. II des *Contes* de La Fontaine, v. 47.

Je trouve très mauvais que vous parliez de Newton comme d'un faiseur de systèmes; il n'en a fait aucun. Il a découvert, dans la matière, des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide, par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. Le Franc m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu; mille tendres compliments à Cideville. Émilie vous en fait beaucoup.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher Cideville, une lettre qui n'était que longue, en réponse à votre épître charmante, où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languissant, qu'à vous, robuste héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles, avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son sort,
Et ce sort fut digne d'envie;
Il fut aimé jusqu'à la mort
De Cideville et d'Émilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. Émilie, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante, qui fait ici le principal ornement de notre Émiliance. Ne soyez pas surpris, mon cher Cideville, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'âme, et que j'argumente, de mon lit, avec notre aimable philosophe Formont.

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'âme immortelle; mais, lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie; pour moi, je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit : Il faut toujours que mon cher Cideville en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous, aimable philosophe Formont, quittez Locke pour un moment; ma muse vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde :

« . . . . Et extra
« Processit longe flammantia mœnia mundi. »
Lucr., liv. I, v. 73.

Voilà tous les arts au Pérou. Ou le mesure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame du Châtelet est de votre sentiment sur *la Chartreuse*. Je n'ai point lu les *Adieux* aux révérends pères; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te semper amabo. V.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 22 janvier.

J'ai passé toute la journée, mon cher ami, à éplucher de la métaphysique, à corriger les *Américains*, à répéter une très mauvaise comédie de ma façon, que nous jouons à Cirey. (*N. B.* qu'Émilie est encore une actrice admirable.) Je finis ma journée en recevant votre épître du 19. Mon cher Thieriot, que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai plus de termes pour vous exprimer combien je vous aime. Il faut répondre en bref. Je prie les comédiens de ne point prendre le double, et j'ai écrit déjà très fortement sur cela à M. d'Argental.

Pour la jolie Dangeville, elle fait bien de l'honneur à l'*Indiscret*. Dites-lui, cher ami, que je la remercie de vouloir embellir de sa figure et de son action cette bagatelle. Si j'avais pu prévoir autrefois que ce rôle serait joué par elle, je l'aurais fait bien meilleur; mais il faudra absolument

retrancher beaucoup d'une très longue scène du valet de l'*Indiscret* et de Julie. Cette scène est injouable telle qu'elle est. Je ne vous ferai point aujourd'hui de dissertation sur l'opéra, parce que

« Pluribus attentus, minor est ad singula sensus. »

Vous pouvez me confier ce secret de plaire aux grands. Je l'embrasserai avec l'avidité d'un homme qui souhaite passionnément de rester dans un pays habité par Émilie et par vous. Dites-moi ce que c'est que ces deux lettres. Comptez que je n'abuserai pas de votre confiance. Vous pouvez hardiment tout dire à un homme qui se tairait dans Paris, et qui n'a personne avec qui bavarder ici. Encore un coup, confiez-moi hardiment un secret qui m'est important, à moins que vous ne me preniez pour le héros de la pièce qu'a demandée la reine. J'ai lu les lettres de Pope; « sed « plura at another time. I am yours for ever, « and more your friend than ever. »

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons Champenois! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que Le Franc fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas? Forcer mademoiselle Dufresne à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de Villars au roi, dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme Zaïre était taillée sur la gentille Gaussin. Mon cher Thieriot, vous connaissez mon cœur; je voudrais réussir sans que Le Franc tombât. J'aime tant les beaux-arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique. Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de Le Franc, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en me fesant grâce; et, si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à Le Franc. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite Américaine Gaussin, et de l'élever un pen sur les échasses du cothurne! « You must exalt her tenderness into a kind of savage loftiness and natural grandeur; let her enforce her own character [1]. » Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux au ventre; voilà du Ballot tout pur. Faites bien mes compliments à cette *imagination* naturelle et vive, qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que Desfontaines est puni de ses crimes, pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères, pour avoir tourné l'académie française en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire Ribou est arrêté? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'Estaing nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; Émilie a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah! qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société, que de se faire le Zani sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! Émilie vous aime. *Vale.*

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la description du *Hameau* de Bernard en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :

Rien n'est si beau
Que mon hameau, etc.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard
J'aime l'esprit;
J'aime l'écrit
Que, de sa part,
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Watteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains,
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Être aussi bons.

Mille compliments à notre ami Bernard de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que

[1] « Donnez à sa tendresse le genre de chaleur et d'élévation naturelles à un caractère passionné, mais sauvage; qu'elle se surpasse dans son rôle. » Cl.

j'ai fait *Montézume*. La scène est au Pérou, messieurs, séjour peu connu des poëtes. La Condamine mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets! Le Franc fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade; il empêche mademoiselle Dufresne de jouer. Je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle Gaussin. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. Sinetti l'Américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, le 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé Desfontaines; mais j'avais envie, monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise du Châtelet. J'apprends que l'abbé Desfontaines est malheureux, et, dès ce moment, je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir, par cette vengeance, qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collége des jésuites qui a fait imprimer le *Jules César*. C'est un homme de mauvaises mœurs, qui est, dit-on, à Bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale! Vous joignez, monsieur, l'esprit à la vertu; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 2 février.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit La Mare, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos *Américains*. Vous avez servi de père à mes enfants; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'Argental m'en a déjà appris de bons. Le petit La Mare était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit, en général, que Le Franc avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, si M. de La Popelinière est content; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit La Mare mériterait à présent son indulgence et sa protection; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour *Jules César*. Il n'y aura qu'une permission tacite; cela me fait trembler pour *Samson*. Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela, j'ai travaillé à *Samson* dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou; mais il faut que Rameau me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans des lieux communs. *Samson* n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différents, plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour, dans *Samson*, ne doit être qu'un moyen, et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas Dalila qui doit intéresser. Cela est si vrai, que, si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté, et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de *Samson* une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. Rameau du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

A M. BERGER.

A Cirey, ... février

Le succès de nos *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentiments vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous, dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plait à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis longtemps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'in-

dulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu pût encourager notre grand musicien Rameau à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de *Samson*, sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra comme sur la scène tragique. Les beautés de Quinault et de Lulli sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. Rameau de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de Samson, joué par Chassé, fera autant d'effet, au moins, que celui de Zamore, joué par Dufresne. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches; que son intérêt et sa gloire l'encouragent; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi; surtout qu'il n'use pas sa musique, en la fesant jouer de maison en maison; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra; M. de Fontenelle en sera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de Carignan la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché, et des sujets plus nobles; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres, tout au plus, pour le poëme épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais, au contraire, de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de La Clède, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes *Américains*. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé Desfontaines? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade. Adieu.

A M. THIERIOT

A Cirey, le 3 février.

Vous m'avez écrit, non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de Pont de Veyle et d'Argental, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère [1]. Ce premier devoir rendu, dites bien à Pollion que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint Bernard. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher *les Américains*, corriger *Samson*, raccommoder *l'Indiscret*. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'*Épître* dédicatoire à madame la marquise du Châtelet, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace, l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon *Temple;* elle n'est pas digne de la déesse. C'était à Locke à lui dédier *l'Entendement humain*, et je dis bien: « Domina, non sum dignus, sed tantum dic « verbo [2]. »

Après avoir eu la permission de monsieur et de madame du Châtelet de leur rendre cet hommage, il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de La Popelinière de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis. Si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien.

[1] Madame de Ferriol, née Marie-Angélique Guérin de Tencin, sœur du cardinal, et mère de Pont de Veyle et de d'Argental, venait de mourir le 2 février 1736. Cl.

[2] Matthieu, VIII, 8.

J'euvoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de *l'Indiscret;* je les prie, en même temps, de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voie mademoiselle Dangeville en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changements pour le quatrième acte d'*Alzire;* vous en trouverez ici la copie, ils me paraissent nécessaires : ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager Zamore et Alzire à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de *Samson*; je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de Quinault. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de *Samson* doit tomber absolument sur Samson, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abymes de la terre, etc.
Acte v, scène i.

De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivants, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour deux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talents. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragments de l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié.

Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde-des-sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimais pas. J'ose dire que, s'il connaissait mon cœur, il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 8 février.

Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise du Châtelet lisait hier, au chevet de mon lit, les *Tusculanes de Cicéron* dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième *Épître* de Pope, sur le *Bonheur*. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût, et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher *Alzire*, pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. *Samson* devait partir par cette poste, mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le *Discours* apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'*Alzire*. Je remplis en cela deux devoirs, je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de Pollion et le vôtre sur ma dédicace à madame du Châtelet. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de La Popelinière dorénavant :

« Albi, nostrorum sermonum candide judex. »
Hor., ep. iv, lib. i.

Son bon mot sur Pauline et sur Alzire est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer Pauline que par mademoiselle Duclos vieille, éraillée, sotte, et tracassière, qu'il donne la préférence à Alzire, jouée par la naïve, jeune et gentille Gaussin. Dites de ma part à cette Américaine :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

De Launai se démène d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de quoi il est capable; et, dès que j'ai su que Dufresne lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement, et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de *Zaïre*, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. Falkener sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même Falkener, notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchants. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par

vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux De Launai un petit présent, pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé Moussinot devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de De Launai; il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit La Mare un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse, et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de Pollion; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église, avant de participer aux saints mystères.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de Rothelin me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de Maisons, son ami. Mon Dieu! qu'il aurait été aise du succès d'*Alzire!* qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître, sans scrupule, mes amis et mes ennemis, afin que je force les derniers à ne point me haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce, vous pussiez y joindre quelques notes de Pollion et des vôtres. Que dites-vous du petit La Mare, qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à Rameau; je ne l'avais chargé que de compliments. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? c'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de bibona, que les Grâces ont changée en un palais d'Albane. Voici quatre vers [1] que fit Linant, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple;
Surpris, il dit : C'est un palais;
Mais, voyant Émilie, il dit que c'est un temple.

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain.

Vous en verrez bien d'autres, si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé; mais Pollion ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable Bernard a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire, je me donne des airs d'intendant. Hélas! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant pas à mes requêtes! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène tout entière traduite d'un vieil auteur anglais; mais vous ne vous souciez ni de l'Anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame du Châtelet des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaînes*, que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey? Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins, et Versailles?

En lisant aujourd'hui des vers anglais de Pope, sur le *bonheur*, voici comme j'ai réfuté ce raisonneur :

Pope l'Anglais, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance, et la santé.
Il s'est mépris : quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour!
Que je le plains! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre *Alzire*, que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le *Jules César*. Il est bien dur de voir ainsi ses enfants estropiés.

[1] Ce quatrain, corrigé par Voltaire, fait partie de ses *Poésies mêlées*.

M. Rouillé peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort; c'est à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et, si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

A M. DE LA ROQUE.

A Cirey, ce 10 février.

Je suis bien fâché, monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir, en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux-arts. Vous me rappelez toujours, par votre goût, par votre politesse, et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de La Faye, qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme vous sur les beaux-arts.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût c'est peu de chose;
Beaux-arts, je vous invoque tous.
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de desirs!
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles pour lesquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous savez que ces petits vers, que j'adresse quelquefois à mes amis, respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si, parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis, monsieur, avec toute l'estime qu'on ne peut vous refuser, et avec une amitié qui mérite la vôtre, etc.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 12 février.

Si vous avez eu la goutte, dans votre séjour du tumulte et de l'inquiétude, j'ai eu la fièvre, mon cher abbé, dans l'asile de la tranquillité. *Si bene calculum ponas, ubique naufragium invenies.* Mais il faut absolument que je vous apprenne que, pendant mon indisposition, madame la marquise du Châtelet daignait me lire, au chevet de mon lit. Vous allez croire peut-être qu'elle me lisait quelque chant de l'Arioste, ou quelqu'un de nos romans. Non; elle me lisait les *Tusculanes* de Cicéron; et, après avoir goûté tous les charmes de cette belle latinité, elle examinait votre traduction, et s'étonnait d'avoir du plaisir en français. Il est vrai qu'en admirant l'éloquence de ce grand homme, cette beauté de génie, et ce caractère vrai de vertu et d'élévation qui règne dans cet ouvrage, et qui échauffe le cœur, sans briller d'un vain éclat; après, dis-je, avoir rendu justice à cette belle âme de Cicéron, et au mérite comme à la difficulté d'une traduction si noble, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre le siècle des Cicéron, des Lucrèce, des Hortensius, des Varron, d'avoir une physique si fausse et si méprisable; et malheureusement ils raisonnaient en métaphysique tout aussi faussement qu'en physique. C'est une chose pitoyable que toutes ces prétendues preuves de l'immortalité de l'âme alléguées par Platon. Ce qu'il y a de plus pitoyable peut-être est la confiance avec laquelle Cicéron les rapporte. Vous avez vous-même, dans vos notes, osé faire sentir le faible de quelques-unes de ces preuves; et, si vous n'en avez pas dit davantage, nous nous en prenons à votre discrétion. Enfin le résultat de cette lecture était d'estimer le traducteur autant que nous méprisons les raisonnements de la philosophie ancienne. Mon lecteur ne pouvait se lasser d'admirer la morale de Cicéron, et de blâmer ses raisonnements. Il faut avouer, mon cher abbé, que quelqu'un qui a lu Locke, ou, plutôt, qui est son Locke à soi-même, doit trouver les Platon des discoureurs, et rien de plus. J'avoue qu'en fait de philosophie, un chapitre de Locke ou de Clarke est, par rapport au bavardage de l'antiquité, ce que l'optique de Newton est par rapport à celle de Descartes. Enfin vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais j'ai cédé au desir de vous dire ce qu'en pense une femme conduite par les lumières d'une raison que l'amour-propre n'égare point, qui connaît les philosophes anciens et modernes, et qui n'aime que la vérité. J'ai cru que c'était une chose flatteuse et rare pour vous d'être estimé d'une Française presque seule capable de connaître votre original.

On doit vous avoir rendu votre malheureux livre de la *Vie de Vanini*. L'autre exemplaire n'était pas encore arrivé à Paris. Ainsi je reprends le pardon que je vous demandais de ma méprise.

Avez-vous lu la traduction de l'*Essai* de *Pope sur l'Homme?* C'est un beau poëme, en anglais, quoique mêlé d'idées bien fausses sur le *bonheur*. Adieu; augmentez mon bonheur en m'écrivant.

J'ai bien des anecdotes sur Corneille et sur Racine, et sur la littérature du beau siècle passé. Vous devriez augmenter mon magasin.

A M***.

A Cirey, février.

Ma santé, qui est devenue déplorable, ne me permet guère, mon cher monsieur, d'entrer avec vous dans de grands détails au sujet de M. Le Franc, que je n'ai jamais offensé. Il peut, tant qu'il voudra, travailler contre moi, et vendre quelques brochures contre un homme qu'il ne connaît pas. Cela ne me fait rien. Sa haine m'est aussi indifférente que votre amitié m'est chère. S'il me hait, il est assez puni par le succès d'*Alzire;* à lui permis de se venger, en tâchant de la décrier.

Quant à l'argent que me devait ce pauvre M. de La Clède, je trouve dans mes papiers (car je suis un homme d'ordre, quoique poëte) que je lui avais prêté, par billet, trois cents livres, que le libraire Legras m'a rendues; et, le lendemain, je lui prêtai cinquante écus, sans billet. Si vous pouviez, en effet, faire payer ces cinquante écus, je prendrais la liberté de vous supplier très-instamment d'en acheter une petite bague d'antique, et de prier madame Berger de vouloir bien la porter au doigt, pour l'amour de M. de La Clède et pour le mien. Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment, et je vous aurais bien de l'obligation si vous l'engagiez à me faire cette galanterie. C'est un des meilleurs juges que nous ayons eu fait de beaux-arts.

Qu'est devenue la mascarade de Servandoni? On dit qu'*Alzirette* est de Le Franc [1].

Je suis trop languissant pour vous en dire davantage.

A M. L'ABBÉ LE BLANC [2].

Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, le présent et la lettre dont vous m'avez honoré. J'ai lu avec beaucoup d'attention votre tragédie d'*Abensaïd;* je trouve que c'est un tableau d'une ordonnance belle et hardie, et dont toutes les figures sont très animées. Il me paraît que vous entendez parfaitement la conduite du théâtre; et je ne conçois pas comment les comédiens ont pu faire quelque difficulté.

Je suis aussi flatté de votre lettre, monsieur, que je suis content de votre pièce. La plupart des auteurs sont les ennemis de ceux qui courent la même carrière; ils se font des guerres honteuses qui déshonorent les talents. Il est bien triste de voir des gens de lettres perdre à se nuire, à se déchirer réciproquement, le temps qu'ils devraient employer à faire les délices et l'instruction des hommes; et que ceux qui ont le plus d'esprit passent souvent leur vie à se rendre le jouet des sots. Je suis charmé, monsieur, que ce vice de l'envie, qui est le poison de la littérature, soit si loin d'infecter votre génie. Je trouve avec plaisir dans votre caractère les sentiments vertueux de votre ouvrage.

Nous avons partagé les Indes entre nous: votre muse est au Mogol, et la mienne au Pérou. Rome et la Grèce semblent épuisées. Il est temps de s'ouvrir de nouvelles routes. Je vous exhorte à marcher dans cette carrière. Pour moi, je ne crois pas que j'y rentre. Les genres d'études où je m'applique présentement ne sont guère compatibles avec les vers. Mais si je n'en fais plus, je les aimerai toujours; les vôtres me seront chers, et je vous supplierai de vouloir bien m'envoyer ce que vous ferez de nouveau.

Madame la marquise du Châtelet, dont l'esprit universel embrasse tous les arts, et qui sait juger de Virgile comme de Locke, en connaissance de cause, pense de la même manière que moi sur votre pièce. Si mon suffrage est peu de chose, le sien doit être d'un grand poids.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec bien de l'estime, votre, etc. VOLTAIRE.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

Mon aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait, à quatre-vingts ans, des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être, depuis votre dernière lettre, avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey, pour aller jouir des vains applaudissements du parterre et de

. . . . Je ne sais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de chose sur Jore. Il s'est

[1] Cette parodie d'*Alzire* était de Panard, Parmentier, Pontau, et Marmontier.

[2] Jean Le Blanc, né à Dijon en 1707, mort en 1781. Cl.

très mal comporté avec moi dans l'affaire des *Lettres philosophiques*. Je lui ai donné de l'argent depuis peu ; mais, pour l'édition d'*Alzire*, je l'abandonne à Demoulin, qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'est Linant. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées sur son compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaissance à Paris ; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après six mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, disait-il, prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence ; et, toujours prêt à pardonner à la jeunesse quand elle a de l'esprit, je le fis entrer chez madame la marquise du Châtelet, malgré l'exclusion du maître de la maison, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame du Châtelet, oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre, d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos. La lettre finissait ainsi : « L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus « grand, » sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise du Châtelet qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était là le bel air, parlant toujours du *cher* Cideville, du *pauvre* Cideville, et pas une fois de M. de Cideville, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame du Châtelet, indignée, a toujours voulu vous écrire et le chasser. J'ai apaisé sa colère, en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant vingt-sept ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde ; que, d'ailleurs, il était né sage ; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle ; qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance ; qu'il fallait essayer de le corriger, au lieu de le punir ; qu'à la vérité, il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable ; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils ; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin, et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que, depuis quelque temps, il se tient plus à sa place ; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres ; elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir Linant d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un Corneille, et il a pensé que, pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du *Cid*. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de son *cher* et de son *pauvre* Cideville, et de Formont, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs ; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe, avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire. Enfin, depuis quinze jours, il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train ; encouragez-le à la persévérance ; un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade ; la tête me tourne ; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu ; mille amitiés au philosophe Formont et au tendre du Bourg Theroulde.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

Ma destinée sera donc toujours d'avoir des remerciements à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer ! Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous ; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux

contre-temps au sujet de ces pauvres *Américains!* Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire;* pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce, telle qu'elle est jouée. Nous avons examiné la chose avec attention, madame du Châtelet et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu près comme elles étaient; par exemple, nous avons lu, au quatrième acte :

ALZIRE.
Compte, après cet effort, sur un juste retour.
GUSMAN.
En est-il donc, hélas! qui tienne lieu d'amour?

Bon Dieu! que dirait Despréaux, s'il voyait Alzire prononcer un vers aussi dur, et Gusman répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence! ne la sentez-vous pas?

J'insiste encore sur le cinquième acte; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite Mithridate en mourant : sont-ils aussi nécessaires que ceux de Gusman? Quel outrage à toutes les règles que Montèze ne paraisse pas avec Gusman, et n'embrasse pas ses genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement; tout le monde croit que c'est ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. Thieriot ou M. La Mare d'exiger tous ces changements.

Je sais qu'on fait bien d'autres critiques; mais, pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il serait encore bien plus critiqué. C'est au temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

Monsieur et madame du Châtelet ont approuvé l'*Épître* dédicatoire. A l'égard d'un *Discours* apologétique que j'adressais à M. Thieriot, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages; il est d'un homme sage de les mépriser; mais les calomnies personnelles, tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur; l'amour-propre d'un écrivain doit se taire, mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

". . . . . Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse repelli."
OVID., *Métam.*, liv. I, v. 758.

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame du Châtelet, qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille compliments aux deux aimables frères, pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de *Samson* aujourd'hui, s'il vous plaît; tout sera pour *Alzire :* je viens de la recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'Argental. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie!

Demoulin est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que, de plus, il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes *Américains!* C'est un honnête homme; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie; elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur-le-champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'Argental, à vous, et aux comédiens. Demoulin en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser Sarrazin, Grandval, mademoiselle Gaussin, Legrand, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise du Châtelet doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre ; c'est à eux à se défendre bien ou mal : mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie ; il faut imposer silence au mensonge. Je ne veux, il est vrai, d'aucune place ; mais quelle est celle où j'oserais prétendre si ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on dise : Il n'est pas de l'académie, parce qu'il ne le desire pas ; et non pas qu'on dise : Il serait refusé. C'est ne me point aimer que de penser autrement, et je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé Prévost ne me paraît pas fait pour moi. Je ne sais s'il a dit ou dû dire : *Je suis honnête homme ;* mais je sais, moi, que je le dois dire, et que ce n'est pas une chose à laisser conclure comme une proposition délicate. Mes mœurs sont directement opposées aux infâmes imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services sont demeurés dans le silence contre mes ennemis, le soin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être assez juste, assez généreux pour parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des souscriptions, et ne me sera-t-il pas permis de démontrer la fausseté de cette accusation? Pourquoi ceux qui la savent la tairont-ils? L'innocence, et j'ose dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la seule raison que mes talents m'ont rendu un homme public? C'est cette raison-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaissent. Que m'importe que dom Prévost, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque chose ou non sur son compte? que me fait son aventure d'une lettre-de-change à Londres? Qu'il se disculpe devant les jurés ; mais, moi, je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes ; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point Rousseau, je le méprise ; et tout ce que j'ai dit dans mon épître est vrai ; reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si dom Prévost voulait entrer dans ces détails, dans une feuille consacrée, en général, à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le *Pour et Contre* parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes ; mais il faut que j'en sois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet *Observateur* polygraphique ? Ne serait-ce point l'abbé ... ontaines? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge? voilà vos qualités sur le Parnasse.

P. S. Madame la marquise du Châtelet veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom ; cela n'empêcherait pas les bons offices du *Pour et Contre*.

A M. THIERIOT.

1er mars.

Madame la marquise du Châtelet vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi ; et mon plus grand tort, dans l'*Épître* dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon *Épître* dédicatoire et du *Discours* que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'*Alzire*, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères.

Si j'étais La Fontaine, et si madame du Châtelet avait le malheur de n'être que madame de Montespan, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié, et ce sont tous ces sentiments que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de Villefranche, pour mademoiselle Gaussin, etc., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise du Châtelet. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

« Non possis oculis quantum contendere Lynceus,
« Non tamen idcirco contemnas lippus inungi ;
. . . .
« Est quadam prodire tenus, si non datur ultra. »
Hor., lib. I, ep. I, v. 28.

Je tâcherai, du moins, de m'éloigner autant des

pensées de madame de Lambert, que le style vrai et ferme de madame du Châtelet s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'*Apologétique* de Tertullien, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec des changements, des additions, des retranchements; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu! On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée, mais l'honneur ne se traite pas ainsi; il se prouve et il s'affiche. Il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des *Lettres*, et qui avez reçu plusieurs souscriptions; en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années!

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse. Continuez à m'aider et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi, par vos discours sages, polis, et mesurés, la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit Bernard, qui le premier m'annonça la victoire d'*Alzire?* Ma foi, je n'en sais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec Pollion. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

A M. THIERIOT.

4 mars.

J'ai été malade; madame du Châtelet l'est à son tour. Je vous écris à la hâte au chevet de son lit, et c'est pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez Plutus-Pollion; puis vous saurez qu'*Alzire*, la dédicace, le *Discours*, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poste. Tout cela est changé, comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'est ce que je viens d'écrire à M. d'Argental; mais, quand Émilie est malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé Prévost; je vous prie de l'assurer de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'ose assurer que c'est la première chose adroite que j'aie faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit seront pour nous, les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences seront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de Cicéron et de Lucrèce. Enfin, morbleu, Émilie ordonne, obéissons.

Si la fin du *Discours* que je vous adresse ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire; elle est sérieuse pour moi; il s'agit d'Émilie et de vous.

Remerciez M. de Marivaux; il fait un gros livre contre moi qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 6 mars.

Je suis bien malade, mon ami; mais cela n'empêche pas que je n'aie encore envoyé des changements à M. d'Argental; car il faut bien toujours corriger.

On se moque de moi, quand on veut que je m'excuse sur mon goût pour les Anglais. Il n'est question, dans mon apologie, que de ce qui a été imprimé contre moi; d'ailleurs je me donnerai bien de garde de me rendre coupable de cette bassesse envers une nation à qui j'ai obligation, et qui peut encore me donner un asile.

Je n'ai offensé ni voulu jamais offenser Marivaux, que je ne connais point, et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moi, ce n'est pas par vengeance, car il l'aurait déjà fait paraître; ce n'est que par intérêt, puisque le libraire, qui ne lui offrait que cinq cents francs, lui en donne cent pistoles cette année.

A la bonne heure, que ce misérable gagne de l'argent, comme tant d'autres, à me dire des injures; il est juste que l'auteur de *la Voiture embourbée*, du *Télémaque travesti*, et du *Paysan parvenu*, écrive contre l'auteur de *la Henriade;* mais il est aussi d'un trop malhonnête homme de vouloir réveiller la querelle des *Lettres philosophiques*, et de m'exposer à la colère du garde-des-sceaux, en répandant que vous êtes intéressé à ces *Lettres philosophiques*, de toute façon.

Madame la marquise du Châtelet a déjà écrit à M. le bailli de Froulai pour le prier d'en parler au garde-des-sceaux. Suivez cela très sérieuse-

ment, je vous en prie. Parlez à M. le marquis de Froulai. Faites prévenir M. Rouillé par M. d'Argental et par M. le president Hénault. Ils m'épargneront la peine de couvrir ce zoïle impertinent de l'opprobre et de la confusion qu'il mérite. Adieu; votre amitié m'est plus précieuse que les outrages de tous ces gens-là ne me sont sensibles.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 10 mars.

La galanterie de mademoiselle *Quoniam* [1] est plus flatteuse que les battements de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle Gaussin, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait le plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie [2] que nous avons jouée à Cirey il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle Dangeville. Madame du Châtelet l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. *Thétis et Pélée* me font trembler pour ma vieillesse. Il est triste que ce qui a été beau ne le soit plus; mais ce n'est point M. de Fontenelle qui est tombé, ce sont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'*Épître à Clio*, de M. de La Chaussée? C'est celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conséquent, ne sera pas loué par quelqu'un que vous connaissez, auquel il ne reste plus ni goût ni talent, mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite; c'est celle de notre petit Bernard sur la Sallé. *Il a troqué son encensoir contre des verges; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse.* On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

Pitteri, libraire à Venise, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permission pour la *Henriade*, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur *Alzire*. Vous les aurez bientôt; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma *Métaphysique*, il n'y a pas moyen de la faire voyager; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié; adieu, ami de tous les arts; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

DE MADAME DU CHATELET.

Voltaire veut que je signe sa lettre; j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié; je sens celle que vous avez marquée à votre ami, et je desire que vous en ayez pour Émilie.

A M. THIERIOT.

Cirey.

Je reçois votre lettre. Je vous prie de me faire avoir les *Nouvelles à la main*, et de dire à M. Le Franc tout ce que vous pourrez de mieux. On lui impute pourtant *les Sauvages*.

Je vais corriger encore *Alzire* et les *Épîtres*. Je vous prie d'ajouter à toutes les marques d'amitié que vous devez à la mienne, et à vingt ans d'une tendresse réciproque, l'attention de faire respecter cette amitié. Nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre dans un âge où les termes légers et sans égard puissent convenir. Je ne parle jamais de M. Thieriot que comme d'un homme que je considère autant que je l'aime. M. de Fontenelle n'avait point d'amitié pour La Motte, mais pour M. de La Motte. Cette politesse donne du relief à celui qui la met à la mode. Les petits-maîtres de la rue Saint-Denis disaient la Lecouvreur, et le cardinal de Fleuri disait mademoiselle Lecouvreur. On serait très mal venu à dire devant moi, Thieriot; cela était bon à vingt ans. M. Marivaux ne sait pas à quoi il s'expose. On va imprimer un recueil nouveau de mes ouvrages où je mettrai ses ridicules dans un jour qui le couvrira d'opprobre.

A M. DE LA MARE.

A Cirey, le 15 mars.

Je me flatte, monsieur, que, quand vous ferez imprimer quelques uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé, dans votre préface, des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que, *dans certaines circonstances, le parricide était regardé comme une action de courage, et même de vertu, chez les Romains :* ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. Brutus est le seul; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de César.

[1] Mademoiselle Quinault. Cl.
[2] L'Enfant prodigue. Cl.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que Brutus était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à Cicéron le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que César était son père, et que cette considération ne le retint pas; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante: car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de simple; et Aristote (qui, après tout, était un très grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante et insipide; il l'appelle la plus vicieuse de toutes: tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs!

Vous auriez donc pu dire que César est un grand homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie; et Brutus, un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de Brutus, qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que Brutus a tué son père. Ils s'écrient:

. . . . O monstre que les dieux
Devaient exterminer. . . . .
Acte III, scène 8.

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les *Lettres de Cicéron*, une lettre de Brutus [1] par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis Algarotti semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici* qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. Algarotti me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'*Observations*, etc., a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis Algarotti avait prétendu attaquer les professeurs de Paris; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose, en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

[1] « Sed mihi prius omnia dii deæque eripuerint, quam « illud judicium, quo non modo hæredi ejus quem occidi « non concesserim quod in illo non fuit, sed ne patri qui- « dem meo, si reviviscat, ut, patiente me, plus legibus ac « senatu possit. » (*Bruti Epist. ad Cic.*)

A M. THIERIOT.

15 mars.

Mon cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. Émilie a entretenu la correspondance.

N'admirez-vous pas sa lumière,
Son style aisé, sublime, et net;
Sa plume, ou solide, ou légère,
Traitant de science ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un sonnet?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il, en effet,
Quelque semblable secrétaire,
Soit d'état, soit de cabinet?

Ces petits vers une fois passés, vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un Descartes, vous seriez mon P. Mersenne. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en suis tiré. Êtes-vous content de la dédicace du temple d'Alzire à la déesse de Cirey, et de la post-face à M. Thieriot, et du petit grain d'avertissement? Eh! vite, que Demoulin transcrive, et que La Serre approuve, et que Prault imprime; car je crois que Demoulin le surintendant a donné ses faveurs à Prault.

Homme faible! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que Gusman interrompe Alzire, pour lui dire une quinauderie? et ne sentez-vous pas combien ce vers:

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour,

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité?

Triumvirat très aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur.

. . . . Une Espagnole eût promis davantage;
. . . .
. . . . Je n'ai point leurs mœurs,
Acte IV, scène 2.

est très français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire, à l'article des *pronoms collectifs*.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu près comme le seraient beaucoup de vers de Racine. Mais,

« . . . . Tantum series juncturaque pollet!
« Tantum de medio sumptis accedit honoris! »
Hor., *de art. poet.*, v. 242.

que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres!

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentiments du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux, par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

Bauche va réimprimer *Zaïre*, je la corrige. Prault réimprimera *la Henriade;* je la corrige aussi. Je corrige tout, hors moi. Savez-vous bien que je retouche *Adélaïde*, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles?

J'ai lu *Jules César*. Est-ce M. Algarotti qui a lui-même traduit son italien? Apprenez que ce Vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans *les Mondes*, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la *Zaïre* anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour-propre. Comment! des Anglais tendres, naturels! *without bombast! without similes at the end of acts!* Quel est donc ce M. Hill? quel est ce gentilhomme qui a joué Orosmane sur le théâtre des comédiens? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans *le Pour et Contre?* Autrefois ce *Pour et Contre* avait été contre *Zaïre;* ah! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec Moncrif. Suis-je au vieux sérail? *Samson* est-il abandonné? Non; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'*Épître à Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait Rousseau, quand il était encore bon ouvrier; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit excepté la bataille; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout, sans quoi le beau n'est que beau.

« Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunto,
« Et quocumque volent, animum auditoris agunto. »
Hor., *de Arte poet.*, v. 99.

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style ebâtié. Ajoutez à cela que je suis très fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son *Épître :*

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle le donna son pinceau,
Sage et modeste La Chaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières; car nous devons encourager la jeunesse.

Élève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture;
Émondez-moi ces rameaux trop épars;
Rendez leur sève et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger; c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours, moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis, ou non marquis, Algarotti, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Cirey, par Vassy en Champagne, 18 mars.

Une assez longue maladie, madame, m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie; elle a été causée par trop de travail. Eh! quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage? Celui que vous donnez à mes *Américains*, et, surtout, à la vertu tendre et simple d'Alzire, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre Gusman plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais Grandval ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère?

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce Gusman ferait pendre son père. Eh! madame, le premier vers qu'il dit est celui-ci :

> Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez.
>
> *Alzire*, acte 1, scène 1.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentiments d'un fils? Sylla et Marius aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur Pope. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est est bien*. Premièrement ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très mal à propos) qui est, chez lui, le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est est bien, parce qu'un Être infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première *Épître*. Ensuite il appelle *amour social*, dans l'*Épître* dernière, cette Providence bienfesante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord Shaftesbury, qui, le premier, a établi une partie de ce système, prétendait avec raison que Dieu avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très subordonné à l'amour-propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans Dieu cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de Pope fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous moments cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse; ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison.

Je vous supplie, madame, de me ménager les bontés de M. le président Hénault; c'est l'esprit le plus droit et le plus aimable que j'aie jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

A M. THIERIOT.

Cirey, ce 20 mars.

J'ai lu, mon cher plénipotentiaire, la critique que fait M. Prévost de nos *Américains*. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde, mais comme un Français très poli. Les Desfontaines doivent dire :

> Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
>
> *Alzire*, acte 1, scène 1.

Je suis encore plus obligé à M. Prévost de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que *le Mercure galant*, de Visé, pour louer; mais, pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses, mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables.

La plupart des critiques que vous m'avez envoyées m'ont paru fausses, et sont démontrées telles aux yeux d'Émilie, car il lui faut des démonstrations.

Que feront les comédiens après Pâques? Que fait Rameau? Voilà deux grands objets. Voyez-vous, mon ami, *les Américains* et *Samson? hoc est* pour moi *omnis homo*. Avez-vous écrit à Tom Grignon pour nos estampes? Savez-vous des nouvelles de la *Zaïre* anglaise? Hélas! sera-t-elle déshonorée par une traduction d'*Abensaïd?* C'est envoyer ma Zaïre laver la vaisselle, que de la mettre à côté de cet Aben. Quand est-ce donc que les élus et les réprouvés seront séparés?

La pauvre pièce que cette *Didon!* Ne me décélez pas, cela serait horrible. *Fari quæ sentiat* est ma devise avec vous. Répondez à ma dernière. Je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

TRÉSORIER DU CHAPITRE DE SAINT-MERRI, A PARIS.

Cirey, ce 21 mars.

Mon cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre-fort que celui d'un notaire; il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à vous: vous êtes aussi intelligent que vertueux; vous étiez fait pour être le procureur-général de l'*ordre* des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre;* c'est leur argot; chaque communauté, chaque société a le sien. Voyez donc si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire, par amitié pour cet indévot, ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Vous pourrez, dans l'occasion, en faire de bons marchés de tableaux; vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre. Mes affaires, comme vous savez, sont très aisées et très simples; vous serez mon surintendant en quelque endroit que je sois; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux Villars, aux Richelieu, aux d'Estaing, aux Guise, aux Guébriant, aux d'Auneuil, aux Lézeau, et autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. Pâris Duvernei, auprès de M. Tannevot [1], premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'Hôtel-de-Ville, sur Arouet mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différents notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher par votre frotteur un jeune homme nommé Baculard d'Arnaud; c'est un étudiant en philosophie, au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard. Donnez-lui, je vous en prie, ce petit manuscrit, et faites-lui de ma part un petit présent de douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce, que je vous demande; ce manuscrit sera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur: aimez-moi toujours, et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

[1] Alexandre Tannevot, né en 1692, mort en 1773, publia, en 1732, un recueil de *Poésies diverses*, dont une est adressée *à l'auteur d'une Epître à Uranie* (Voltaire). CL.

A M. JORE,

ANCIEN LIBRAIRE.

A Cirey, le 24 mars.

Vous me mandez, monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question, ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis, très connu, ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fîtes, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de Fontaines-Martel, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que, d'ailleurs, monsieur le garde-des-sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dites que vous la déposeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de Richelieu; je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dites que vous aviez besoin de 1,500 livres [1]; je vous les fis prêter sur-le-champ par le sieur Pasquier, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de***, et l'autre, tout décousu, fut donné à François Josse, libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. d'Argental, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Josse, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit, avec René Josse, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrètement. Ils attendirent que je fusse à la campagne, à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle,

[1] Elles m'avaient été prêtées pour quatre mois, et je les ai acquittées au bout de deux (*Note de Jore.*)

et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur-le-champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. Rouillé, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse: vous étiez à la Bastille. J'ignorais le crime de François Josse; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence et de me taire.

Cependant René, ce petit libraire, fit en secret une nouvelle édition; et François, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin René. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire, malgré moi, à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de François Josse; j'en dressai un mémoire pour M. Rouillé. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je sais de votre affaire; voilà la vérité, devant Dieu et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde-des-sceaux; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'*Alzire*, c'est au sieur Demoulin qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les corriger: ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 25 mars.

Vous avez toutes les vertus, mon cher ami; vous êtes aussi bon fils que bon ami; votre cœur est fait pour toutes les différentes espèces de tendresses, et pour remplir tous les devoirs de l'humanité. Vous faites un trait d'homme bien sage de quitter votre charge pour les plaisirs. Je me flatte que vous aurez vos lettres de vétéran. Il est doux d'avoir ce nom et de conserver sa jeunesse; sans doute l'argent de votre charge, bien placé, augmentera votre fortune: vous aurez, comme Tibulle,

« Et mundum victum, non deficiente crumena. »
Hor., liv. 1, ép. 4.

Vous allez finir bientôt vos affaires; car qui n'en passera pas par ce que vous ordonnerez, et quel autre arbitre que vous peut-on prendre dans les affaires qui vous concernent? Madame la marquise du Châtelet, qui vous écrit par cet ordinaire, espère vous posséder, quelque jour, dans le château dont j'ai été le maçon, sous les ordres de cette Minerve; elle travaille tous les jours à changer ce désert en un séjour délicieux. Il n'y manquera rien quand vous y serez.

Les affaires, les tracasseries, sont venues me chercher de Paris jusque dans le sein de cette solitude; voilà ce qui fait que je vous écris si peu de choses, et que je n'écris point au philosophe aimable Formont. Je vous embrasse mille fois, mon cher ami, et l'espérance de vous voir à Cirey augmente tous mes plaisirs et adoucit toutes mes peines. Rouen porte donc aussi des monstres. L'abbé Desfontaines en est un qu'il faudrait étouffer. Adieu.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vassy, ce 4 avril 1736.

Mon cœur vous adresse cette ode [1] que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance, et soyez sûr que je vous aime plus que je ne hais Desfontaines et Rousseau.

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je souscrivais à toutes vos critiques; vous saurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutés. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt serait étranglé et perdu; il faut que des reconnaissances soient filées pour toucher; mais j'ai retranché la Croupille, mais j'ai refondu la Croupillac, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des scènes et des vers partout. Il y a une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'est dans le caractère d'Euphémon, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement ce serait imiter *Inès*; en second lieu ce n'est pas d'une conversation longue, ménagée et contradictoire, entre le père et le fils, que dépend l'intérêt, au cinquième acte. Cet intérêt est fondé sur la manière adroite et pathétique dont l'aimable Lise tourne l'esprit du père d'Euphémon; et dès qu'Euphémon fils paraît, la réconciliation n'est qu'un instant. En troisième lieu, si vous me condamniez à une longue scène entre le père et le fils, si vous vouliez que le fils atteudrît son père par degrés, ce ne serait qu'une répétition de la scène qu'il a déjà eue avec sa

[1] A M. de Richelieu, *Ode sur l'Ingratitude*

maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur Lise.

Enfin je vous l'envoie telle qu'elle est, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr, c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs; mais ce que j'y ferais est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie, et, quand il s'agira de l'impression, vous serez aussi sévère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'*Alzire*, ôté ce vers :

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs,
Acte IV, scène 2.

et d'avoir laissé subsister cette réponse,

Étudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier; cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable Aristarque; adieu, ami généreux.

Émilie vous fait les compliments les plus tendres et les plus vrais.

Elle veut absolument qu'*Alzire* paraisse avec la dédicace; et moi, je vous demande en grâce que le *Discours* soit imprimé, au moins avec permission tacite, et débité avec *Alzire*.

A M. BERGER.

A Cirey, le 5 avril.

Si je n'avais que la *Henriade* à corriger, vous l'auriez déjà, mon cher plénipotentiaire. Mais j'ai bien des occupations, et peu de temps. Vous n'aurez *la Henriade* que vers la fin du mois. Je confie avec plaisir aux soins du meilleur critique de Paris le moins mauvais de mes ouvrages. Vous serez le parrain de mon enfant gâté. M. Thieriot approuve mon choix et partage ma reconnaissance. Pour vous, mon cher correspondant, voulez-vous bien envoyer chez M. Demoulin les livres nouveaux dont vous croyez la lecture digne de la déesse de Cirey? Vous n'en enverrez guère, et cela ne nous ennuiera pas. J'ai prié M. Thieriot de chercher le nouveau recueil fait par Saint-Hyacinthe.

On parle d'une ode de Piron *sur les Miracles*. Le nom de Piron est heureux pour un sujet où il faut au moins douter. Si le Piron français est aussi bon poëte que le Pyrrhon grec était sensé philosophe, son ode doit être brûlée par l'inquisition. Ayez, je vous prie, la bonté de me l'envoyer.

On me mande que Bauche va imprimer *Alzire*. Je lui ai envoyé, il y a quinze jours, *Zaïre* corrigée, pour en faire une nouvelle édition. Ce sera peut-être lui que vous choisirez pour l'édition de *la Henriade*; mais c'est à condition qu'il imprimera toujours *Français* par un *a* et non pas un *o*. Il n'y a que *saint François* qu'on doive écrire par un *o*, et il n'y a que l'académie qui prononce le nom de notre nation comme celui du fondateur des capucins.

J'ai trouvé l'opéra de M. La Bruère plein de grâce et d'esprit. Je lui souhaite un musicien aussi aimable que le poëte.

J'ai écrit à *gentil* Bernard, pour le prier de m'envoyer ce qu'il aura fait de nouveau. Adieu, l'ami des arts et le mien.

P. S. La comédie du B... est de Caylus. Voulez-vous bien me la faire tenir? Envoyez-la chez Demoulin. Je ferai le bien que je pourrai au petit La Mare; mais il faudrait qu'il fût plus sage et plus digne de votre amitié, s'il veut réussir dans le monde.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey...

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune Baculard d'Arnaud, étudiant en philosophie; pour vous punir, dis-je, de ne lui avoir pas donné l'*Épître sur la Calomnie*, et douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or, et à l'exhorter de ma part à apprendre à écrire, ce qui peut contribuer à sa fortune. C'est une petite œuvre de charité, soit chrétienne, soit mondaine, qu'il ne faut pas négliger.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, et je vous embrasse de tout mon cœur. J'écris à ce jeune d'Arnaud. Au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui trente livres quand il viendra vous voir. Je vais vite cacheter ma lettre, de peur que je n'augmente la somme.

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, 16 avril.

Si vos liaisons, monsieur, avec Algarotti vous permettent de lui écrire un mot, pour le faire souvenir de ce qu'il doit à ses amis, il n'y a qu'à adresser votre lettre à M. Rucca, ministre de Florence à Londres.

Je vous prie de ne point partir sans m'envoyer un mot pour madame du Châtelet. Vous devez cette reconnaissance à ses attentions; une lettre

de vous lui sera plus précieuse que les choses qu'elle redemande à Algarotti. Si je puis sortir, ce ne sera que pour aller vous embrasser.

Voulez-vous bien m'envoyer la lettre ?

Le lendemain Voltaire lui adressa le billet suivant.

Ce mardi, 17 avril.

N'écrivez point à Algarotti ; il a rendu la chose. Plus de plainte que de vous, qui allez porter chez les Lapons ce que la France doit regretter. Allez tous les deux, *Lucida sidera.*

A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

Il y a huit jours, monsieur, que je fais chercher votre demeure, pour présenter *Alzire* à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. Je pense bien comme vous, monsieur, sur cet art que tout le monde croit connaître, et qu'on connaît si peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous :

« L'unique objet que notre art se propose
« Est d'être encor plus précis que la prose ;
« Et c'est pourquoi les vers ingénieux
« Sont appelés le langage des dieux. »

Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie française ; mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que vous méritez, votre, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

Il s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de Froulai, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde-des-sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des *Lettres philosophiques*, et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. M. Rouillé, fatigué de toute cette affaire, qu'il n'a jamais bien sue, demanda à M. le duc de Richelieu s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de Richelieu, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant) qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde-des-sceaux ; M. de Richelieu, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. Rouillé : « L'affaire est finie ; qu'importe que ce soit Jore ou « Josse qui ait imprimé ce... livre? que Voltaire « s'aille faire..., et qu'on n'en parle plus. » Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. Rouillé crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très criminel. Le garde-des-sceaux fut confirmé dans sa mauvaise opinion ; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les soupçons cruels de l'impression de *la Pucelle :* c'est de là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de Froulai, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un esprit digne du vôtre, m'a conseillé de poursuivre vivement l'éclaircissement de mon innocence ; l'affaire est simple. C'est Josse, François Josse, libraire, rue Saint-Jacques, à la *Fleur-de-Lis*, le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul impuni, qui imprima le livre, qui le débita par la plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original sous serment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, instruit de l'affaire, est greffier de Lagni : il se nomme Lionais. J'ai envoyé à Lagni avant-hier ; il a répondu que François Josse était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il est démontré que, pour supprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à Jore, de Rouen ; c'est Pasquier, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. Jore, de Rouen, fut fidèle, et ne songea à débiter son édition supprimée que quand il vit celle de Josse, de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Échauffez M. Rouillé en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 6 mai, hôtel et rue d'Orléans.

Mon cher ami, je suis accablé de maladies, d'affaires, de chagrins ; je suis à Paris depuis douze jours comme dans un exil, et je m'en retourne bien vite.

Où est notre philosophe Formont? Voici une *Alzire* pour vous et une pour lui ; je ne savais comment vous l'envoyer.

Vous n'êtes pas gens à qui on ne doive donner

que ce qu'on donne au public; je joins donc à cette *Alzire* une ode sur laquelle il faut que vous me donniez vos conseils. Avez-vous des procès, mon cher ami? Hélas! j'en ai à Paris; mais je vais vite faire tout ce que je pourrai pour les perdre, et pour m'en retourner.

On m'a assuré que Jore a fait faire à Rouen une édition en trois volumes de mes ouvrages, où les *Lettres philosophiques* sont insérées; cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il avait à moi un tome de mes tragédies qu'il ne m'a jamais rendu, quoiqu'il lui ait été payé; il lui aura été facile de joindre en peu de temps deux tomes à ce premier. Ce Jore est devenu un scélérat, depuis que votre présence ne le retient plus; il finira par se faire pendre à Paris. Je fais mettre mes *Alzires* au coche, plutôt que d'avoir l'embarras d'une contresignature.

« Parve (*sed* invideo), sine me, liber, ibis *ad illum*. »
Ovid., *Trist.*, liv. I, élég. I, v. I.

Mon cher ami, cette lettre n'est qu'une lettre d'avis; le cœur n'a pas ici un moment à soi; les affaires entraînent, on ne vit point. Je vous embrasse avec la plus grande tendresse. Vous voyez votre cher Formont sans doute; c'est comme si je lui écrivais. Il y a une *Alzire* dans le paquet pour M. du Bourg Theroulde. Adieu; il est bien injuste que Rouen ne soit pas une rue de Paris.

A M. DE CIDEVILLE.

Hôtel et rue d'Orléans, ce 30 mai.

Point de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de présents et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; Jore, conseillé par Launay, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monsieur le garde-des-sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise, à condition qu'il dit toute la vérité de l'histoire du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi, qui suis bon, mon cher ami, moi, qui ne me défie point des hommes, malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris a Jore une longue lettre [1] bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité; et je l'avertis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement.

A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des *Lettres philosophiques*. M. d'Argental et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin il me fait assigner; il se déclare imprimeur des *Lettres*, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante pour qu'elle ne soit point punie. C'est ce malheureux Demoulin, qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est Launay, qui est de moitié avec Jore. Ah, mon ami! les hommes sont trop méchants. Est-il possible que j'aie quitté Cirey pour cela! Il ne fallait sortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu, mon cher ami; l'ode *sur la Superstition* n'était que pour vous, pour Formont, et pour Émilie; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire. V.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 21 juin.

Malgré les ordres précis de monseigneur le garde-des-sceaux, malgré les soins empressés que M. Hérault a daigné prendre pour arrêter l'insolence, l'absurdité et la fourberie de Jore, ce misérable, aveuglé par Launay et par ceux qui le conduisent, a osé consommer son iniquité, et imprimer contre moi un factum ridicule. Pour toute réponse, M. Hérault le fait chercher pour le mettre dans un cul de basse-fosse; mais comme le misérable, dans son libelle sous le nom de factum, a fait imprimer que je suis venu à Rouen, sous le nom d'un seigneur anglais, et que je ne l'ai pas payé, vous, M. de Lézeau, M. de Formont, et M. Desforges, vous êtes témoins que je ne me suis jamais donné pour autre que ce que j'étais. Quand vous ne seriez pas mon ami intime, vous me devriez un témoignage de la vérité; je vous le demande donc instamment. Ainsi, mon cher ami, envoyez-moi sur-le-champ une attestation dont je ferai usage devant les juges, et qui servira à confondre la calomnie.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 juin.

Mon cher ami, Dieu me préserve de m'accommoder; ce serait me déshonorer. Le ministère a été si indigné et si convaincu des crimes de Jore, qu'il l'a forcé de rendre la lettre dont une cabale,

[1] Celle du 24 mars 1736.

qui conduit ce misérable, abusait pour me perdre. Je crois qu'il sera chassé de Paris. Voici un petit mémoire qui était fait avant que l'autorité s'en fût mêlée.

Il est bien cruel d'avoir troqué le Parnasse contre la grand'salle, et Apollon pour la chicane. Mais voilà qui est, je crois, fini. Où en étions-nous de nos vers et de nos belles-lettres? Reprenons le fil de nos goûts et de nos plaisirs; *legamus, mi* Cideville, *et amemus; vale*. Je n'ai guère de moments à moi; mais je ne serai point toujours damné.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 2 juillet.

Mon cher ami, le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui fesait agir Jore, qu'on a forcé ce misérable de donner un désistement pur et simple, et de rendre cette lettre arrachée à ma bonne loi. Cette maudite lettre fesait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des *Lettres philosophiques*. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre Jore. Mais je vous avoue que, au milieu des remercîments que je dois à l'autorité, qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal, qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien, une fois en ma vie.

Je retourne bientôt à Cirey; c'est là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à essuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent; et je pars dans deux ou trois jours, trop heureux, et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de Bernières est-elle à Rouen? notre philosophe Formont y est-il? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être? avez-vous le repos et le bien-être? Adieu; je serai heureux si vous l'êtes. V.

A M. BERGER.

A Cirey, le... juillet

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà *la Henriade* sous votre couleuvrine. Je ne veux plus rien y ébauger, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. Prault n'ira pas plus vite; ainsi je serai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami Thieriot; mais il est critique paresseux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son amitié et sa critique. Marquez-moi franchement les vers qui vous déplairont à vous et à vos amis : c'est pour vous autres que j'écris; c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de Newton. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue; mais, dans les intervalles de ce travail, *la Henriade* aura quelques uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. Rousseau peut écrire contre moi tant qu'il voudra; je suis beaucoup plus sensible aux vérités que j'étudie, et qui me paraissent éternelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui passeront bientôt. Malheur, surtout dans ce siècle, à un versificateur qui n'est que versificateur!

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie? Adieu; mille compliments à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embrasse.

Si vous voyez M. de Mairan, je vous prie de lui demander si M. La Mare lui a remis une brochure qu'il avait eu la bonté de me confier. C'est un philosophe bien aimable que ce M. de Mairan; il semble qu'il a raison dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. Duclos a bien voulu me renvoyer; je lui écrirai pour le remercier.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Quand je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un pressant besoin, il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un; il n'en coûte que trois caisses de plus, et on est promptement servi; c'est là l'essentiel pour moi, dont l'ignorance est grande, et dont les études sont continuelles et variées. Si Prault n'est pas exact à suivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de Mouhi; il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes desirs et son mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire; mais que je demande des nouvelles très courtes, des

faits sans réflexions, et plutôt rien que des faits hasardés.

M. d'Estaing me doit, et cherche des chicanes pour ne me point payer ou pour différer le paiement. Il faut vite constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Écrivez pour ma pension ; je compte sur M. Clément ; ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en se montrant exacts à demander. Vous voyez, mon cher ami, quelles peines on a, quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement.

A M. BERGER.

Je ne peux assez remercier M. Gouai. Il faut que la deuxième *Henriade* soit pour lui ; car la première doit être pour vous.

Avez-vous semoncé le paresseux Thieriot, pour qu'il vous donne ses remarques ? C'est un juge qui fait bien durer le procès qu'il a appointé. Il sera responsable de mes fautes. Pressez-le, je vous en prie ; car ce procès est devenu le vôtre. Le plus grand service qu'on puisse me rendre est d'être sévère.

Pourquoi n'aimez-vous pas *les traits du tonnerre?* Mettez, si vous voulez, *les feux* ou *les flammes ;* mais j'aime autant les *traits.* Vous trouverez ici quelques petites corrections. Si vous rencontrez, dans votre chemin, quelques expressions oiseuses, quelques redites, quelques pléonasmes, ne manquez pas, je vous prie, de me dénoncer les coupables ; je les bannirai à perpétuité de *la Henriade.*

J'ai lu les trois *Épîtres* de l'auteur du *Capricieux*, des *Aïeux chimériques*, du *Café*, etc., qui donne des règles de théâtre, et de l'auteur des couplets, qui parle de morale. Il me semble que je vois Pradon enseigner Melpomène, et Rolet endoctriner Thémis.

Je vous envoie l'ode *sur l'Ingratitude :* j'ai dédaigné de parler de Desfontaines ; il n'a pas assez illustré ses vices.

Je vous prie de donner à M. Saurin le jeune, et à M. Crébillon, des copies de cette ode ; ils sont tous deux fils de personnes distinguées dans la littérature, que Rousseau a indignement attaquées. Ils doivent s'unir contre l'ennemi commun. Si Rousseau revenait, son hypocrisie serait dangereuse à M. Saurin le père, et le contre-coup en retomberait sur le fils. Je sais sur cela bien des particularités. Faites, je vous prie, mille compliments pour moi à MM. Saurin et Crébillon. A l'égard de M. Hérault, s'il exige quelque chose de moi, je ferai ce que l'on exigera. Je vous prie de voir M. d'Argental et de lui parler.

Adieu, mon cher correspondant ; je suis bien sensible aux soins dont vous m'honorez. Mille compliments au gentil La Bruère et à nos amis.

A M. BERGER.

A Cirey...

Il y a du malheur sur les paquets que vous m'envoyez, mon aimable correspondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. du Châtelet, à son départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaise, déjà trop chargée, et fut envoyé au coche ; Dieu sait quand je l'aurai !

L'aventure de M. Rasle ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puisse m'arrêter, ni rien par-devers moi qui doive me faire craindre le gouvernement sage sous lequel nous vivons. Je suis loin de penser que le magistrat en question soit mon ennemi ; mais, s'il l'était, il n'est pas en son pouvoir de nuire à un honnête homme.

La *Lettre* dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de *la Henriade*, est de M. Cocchi, homme de lettres très estimé. Elle fut écrite à M. Riuccini, secrétaire et ministre d'état à Florence ; elle est traduite par le baron Elderchen. Je ne me souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. Cocchi me mette au-dessus de Virgile. Sa lettre m'a paru sage et instructive. Si c'était ici une première édition de *la Henriade*, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette *Lettre ;* trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modestie sur ses ouvrages ; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur est hors de tout intérêt. Au reste, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre sur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme que vous m'avez envoyé est d'un pâtissier [1] ; il n'est pas le premier auteur de sa profession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses biscuits dans ses vers, du temps de maître Adam, menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que, si maître Adam travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans ses vers.

Je viens de recevoir une lettre de M. Sinetti ; mais il n'a point encore reçu les *Alzires.*

[1] Favart.

Le *gentil* Bernard devrait bien m'envoyer sa *Claudine;* mais quo fait le *gentil* La Brnère?

Je ne vous dis rien sur l'Orosmane dont vous me parlez; apparemment que le mot de cette énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand Thieriot sera-t-il à Paris? Adieu.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 5 août.

Mon cher ami, on vous a envoyé *le Mondain;* j'envoie une ode à M. de Formont. M. de Formont vous donnera l'ode, et vous lui donnerez *le Mondain*. Vous voyez, mon aimable Cideville, qu'on fait ce qu'on peut pour vous amuser; tenez-m'en compte, car je suis entre Newton et Émilie. Ce sont deux grands hommes, mais Émilie est bien au-dessus de l'autre. Newton ne savait pas plaire. Vous, qui entendez si bien ce métier-là, comptez que vous devriez venir à Cirey; nous quitterions pour vous les triangles et les courbes, nous ferions des vers, nous parlerions d'Horace, de Tibulle et de vous. V.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 6 août.

Eh bien! vous souffrez qu'on imprime *la Henriade*, et vous n'envoyez pas vos remarques? Ah, cochon!

« . . . . *Ducis* sollicitæ jucunda oblivia vitæ. »
Hor., liv. II, sat. VI, v. 62.

Tenez, voici des réponses aux trois *Épîtres* du doyen des fripons, des cyniques, et des ignorants, qui s'avise de donner des règles de théâtre et de vertu, après avoir été sifflé pour ses comédies et banni pour ses mœurs.

« Tertius e cœlo cecidit Cato. »
Juven., sat. II, v. 40.

Mettez cela dans vos archives. Vous me devez un volume de réflexions, d'anecdotes, de confidences, d'amitiés, etc. Adieu; servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime. Ne m'oubliez pas auprès de la muse Deshayes, d'Orphée-Rameau, et de l'imagination du petit B... Allons, paresseux, écrivez donc. Adieu; je retourne à Newton, et je vous aime de tout mon cœur.

A M. LE DUC D'AREMBERG [1].

A Cirey, près Vassy en Champagne, ce 30 août.

Monseigneur, je n'ai pas voulu, jusqu'à présent, vous importuner de mes plaintes contre un homme que vous honorez de votre protection; mais enfin l'insolence qu'il a d'abuser de votre nom même pour m'inquiéter me force à vous demander justice. Il imprime, dans une lettre qu'il a fait insérer dans le journal de la *Bibliothèque française*, page 151, année 1736, que vous lui avez dit qu'à Marimont, je vous avais parlé de lui dans les termes les plus indignes et les plus révoltants. Il fait de cette prétendue conversation avec vous le sujet de tous ses déchaînements; cependant vous savez, monseigneur, si jamais je vous ai dit de cet homme rien qui pût l'outrager; je respectais trop l'asile que vous lui donnez. Jugez de son caractère par cette calomnie et par la manière dont il vous commet. Il fait imprimer encore, dans le même libelle, que M. le comte de Lannoi se plaignit publiquement que je n'avais pas entendu la messe dévotement dans l'église des Sablons. Vous sentez, monseigneur, ce que c'est qu'un tel reproche dans la bouche de Rousseau. Je ne vous parle point des calomnies atroces dont il me charge, je ne vous parle que de celles où il ose se servir de votre nom contre moi. Je demanderai justice au tribunal de Bruxelles des unes, et je vous la demande des autres. Quand je vous serais inconnu, je ne prendrais pas moins la liberté de vous adresser mes plaintes; je suis persuadé que vous châtierez l'insolence d'un domestique qui compromet son maître par un mensonge, dont son maître peut si aisément le convaincre. Je suis, etc.

A M. THIERIOT.

Le 5 septembre.

J'ai reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'*Alzire* anglaise: j'attends la pièce pour me consoler; car, franchement, ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que, si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de six cents vers dont vous me parlez toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur, et faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

Vous aurez incessamment votre Chubb et votre Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps

[1] Léopold-Philippe, prince et duc d'Aremberg, mort en 1754; bisaïeul du prince Prosper, aujourd'hui duc d'Aremberg. Cl.

que j'écris contre les tourbillons, contre le plein, contre la transmission instantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs, selon Descartes; contre sa définition de la matière, etc. Vous voyez, mon ami, qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens que l'on contredit; mais, quand cela sera fait, vous aurez votre sublime rêvasseur René.

Je ne conçois pas que les trois *Épîtres* de Rousseau puissent avoir de la réputation. Les d'Argental, les président Hénault, les Pallu, les duc de Richelieu, me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me semble qu'il faut du temps pour asseoir le jugement du public; et, quand ce temps est arrivé, l'ouvrage est tombé dans le puits.

Encouragez le divin Orphée-Rameau à imprimer son *Samson*. Je ne l'avais fait que pour lui; il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la *Henriade* est au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes dont vous parlez. Tout ce que je sais, c'est qu'on en prépare une magnifique en Hollande; mais elle se fera assurément sans moi.

Nous étudions le divin Newton à force. Vous autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que des opéra. Eh! pour Dieu, mon cher petit Mersenne; aimez les opéra et Newton. C'est ainsi qu'en use Émilie.

Que ces objets sont beaux! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?

Voilà ce que je dis à Emilie dans des entresols vernis, dorés, tapissés de porcelaines, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de *la Henriade*; mais on ne fera tort ni à *la Henriade* ni à ma félicité.

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père Mersenne; si vous étiez homme à lire un petit traité de Newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que Pemberton.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les Pollion, les muses, les Orphée, les père d'Aglaure. *Vale, te amo.*

A M. BERGER.

A Cirey, le 10 septembre.

Mon cher ami, vous êtes l'homme le plus exact et le plus essentiel que je connaisse; c'est une louange qu'il faut toujours vous donner. Je suis également sensible à vos soins et à votre exactitude.

J'ai reçu une lettre bien singulière du prince royal de Prusse. Je vous en enverrai une copie. Il m'écrit comme Julien écrivait à Libanius. C'est un prince philosophe, c'est un homme, et, par conséquent, une chose bien rare. Il n'a que vingt-quatre ans; il méprise le trône et les plaisirs, et n'aime que la science et la vertu. Il m'invite à le venir trouver; mais je lui mande qu'on ne doit jamais quitter ses amis pour des princes, et je reste à Cirey. Si Gresset va à Berlin, apparemment qu'il aime moins ses amis que moi. J'ai envoyé à notre ami Thieriot la réponse de Libanius à Julien; il doit vous la communiquer. Vous aurez incessamment la *préface*, ou plutôt l'avertissement de Linant, puisque ni vous ni Thieriot n'avez voulu faire la préface de *la Henriade*. Continuez, mon cher ami, à m'écrire ces lettres charmantes qui valent bien mieux que des préfaces. Embrassez pour moi les Crébillon, les Bernard, et les La Bruère. Adieu.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 12.

Il y a quelquefois, mon cher abbé, des puissances belligérantes qui se disent des injures. Rousseau et moi nous sommes du nombre, à la honte des lettres et de l'humanité. Mais que faire? La guerre est commencée; il la faut soutenir. La réponse est prête, mais avec pièces justificatives en main. Ce misérable a l'insolence de citer dans sa lettre M. le duc d'Aremberg, lequel vient de m'écrire que Rousseau est un faquin qui l'a compromis *très faussement*, et auquel il a lavé la tête. Mon cher abbé, Rousseau n'empêchera pas que *la Henriade* ne soit un bon ouvrage, et que *Zaïre* et *Alzire* n'aient fait verser des larmes. Il n'empêchera pas non plus que je ne sois le plus heureux homme du monde par ma fortune, par ma situation, et par mes amis; je voudrais ajouter par ma santé et par le plaisir de vivre avec vous.

Si vous m'aimez, si vous voulez m'instruire, envoyez-moi ce que vous voulez bien me promettre par M. d'Argental, votre voisin, qui fera contre-signer par M. Rouillé le tout, en cas que le paquet soit trop gros; car, s'il ne contenait que quatre ou cinq feuilles, il faut l'envoyer par la

poste tout simplement. Je l'attends avec l'empressement d'un disciple et d'un ami.

Si vous avez la réponse aux mauvaises *Épîtres* de Rousseau, je vous prie de me l'envoyer.

A M. BERGER.

A Cirey, le 18 septembre.

Je ne sais, mon cher éditeur, ce que c'est que cette énorme *Réponse* de huit cents vers aux fastidieuses *Épîtres* de Rousseau. Si cela est passable, je la veux avoir. J'en parle à notre ami Thieriot. Voyez qui de vous deux me l'enverra; car un exemplaire suffit. Il est vrai que j'avais gâté mon ode, en supprimant le nom de ce maraud d'abbé Desfontaines. Je peignais l'enfer, et j'oubliais Asmodée.

On me mande que c'est La Chaussée qui est l'auteur de la *Réponse* à Rousseau. Si cela est, il y aura du bon; et c'est pour cette raison-là même que je ne veux pas qu'on me l'attribue. Je ne veux point voler La Chaussée. Franchement, et toutes réflexions faites, je prends peu de part à toutes ces petites querelles; et quand je lis Newton, Rousseau, l'auteur des trois *Épîtres* et des *Aïeux chimériques*, me paraît un bien pauvre homme. Je suis honteux de savoir qu'il existe.

Mon paresseux de Thieriot ne vous a point fourni de remarques pour *la Henriade*. S'il en avait seulement pour les trois derniers chants, il faudrait vite me les envoyer; mais je vois bien que l'ouvrage sera imprimé avant que notre ami en ait seulement relu un chant.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers sur M. Colbert; j'en ai un grand besoin.

Vous savez sans doute le marché que j'ai fait avec Prault. Je lui donne *la Henriade*, à condition qu'il m'en donnera soixante et douze exemplaires magnifiquement reliés et dorés sur tranche. Outre cela, je veux en avoir une centaine d'exemplaires au prix coûtant, en feuilles, que je ferai relier à mes frais. Il faudra un petit avertissement audevant de cette édition: je vous l'enverrai quand il en sera temps.

Je ne sais ce que c'est que cette *Ménagerie* dont vous me parlez; mais on dit que le petit La Mare parle d'une manière bien peu convenable à un homme que j'ai accablé de bienfaits. Je n'ai pas besoin de consolation avec un ami comme vous, et une retraite comme Cirey. Je veux que vous veniez quelque jour voir cette solitude que l'amitié et la philosophie embellissent.

Quand je parle d'acheter cent exemplaires au prix coûtant, je veux bien mettre quelque chose au-dessus, afin que le libraire y gagne. C'est comme cela que je l'entends.

Le chevalier de Mouhi m'écrit. Qu'est-ce que ce chevalier de Mouhi? Adieu.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'avais ôté ce monstre subalterne d'abbé Desfontaines de l'*Ode sur l'Ingratitude;* mais les transitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter Desfontaines que mon ode, d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage: cependant je ne le suis pas de m'être abaissé à cette guerre honteuse; je retourne à ma philosophie; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade; mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. Berger a pressé l'impression de *la Henriade;* mais je vais le prier d'aller bride en main, afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la *Ménagerie;* je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une *Réponse* de La Chaussée aux trois impertinentes *Épîtres* de Rousseau, et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela; car nous aimons les vers, tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or, qu'est-ce que *Pharamond?* A-t-on joué *Alzire* à Londres? Écoutez, mon ami, gardez-moi, vous et les vôtres, le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi, et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit La Mare, grand fureteur, grand étourdi, grand indiscret, et *super hæc omnia ingratissimus*, n'ait vu le manuscrit sur ma table; en ce cas, je le supprimerais tout à fait. Émilie vous fait mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès de Pollion et de vos amis. Adieu, mon ami, que j'aimerai toujours. Que devient le père d'Aglaure? Adieu, écrivez-moi sans soin, sans peine, sans effort, comme on parle à son ami, comme vous parlez, comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres; une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies.

A M. DE LA FAYE,

SECRÉTAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

On vous attend à Cirey, mon cher ami; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imite Apollon; je garde des troupeaux, je bâtis, je fais

des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel; vous verrez sur la porte :

« Ingens incepta est, fit parvula casa ; sed ævum
« Degitur hic felix et bene, magna sat est[1]. »

Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mon architecture. Une dame qui entend Newton, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce.

Vous aurez peut-être vu, à Strasbourg, un assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de Rousseau. Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant à Bruxelles, je scandalisai le monde à la messe, et que je lui récitai des vers satiriques; et, ce qui est de plus incroyable, c'est qu'il ose citer sur cela M. le duc d'Aremberg et M. le comte de Lannoi. En vérité, être accusé d'indévotion et s'entendre reprocher la satire par Rousseau, c'est être accusé de vol par Cartouche, et de sodomie par des Chauffours. Je vous envoie *la Crèpinade*, qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu, je vous attends; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 29 septembre.

Je deviens bien paresseux, mon cher ami, mais ce n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose à la mienne. J'avais parole à peu près de placer la petite Linant chez madame la duchesse de Richelieu ; mais l'enfant qu'il fallait élever se meurt. Enfin j'ai obtenu de madame du Châtelet qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait, pour le moins, autant de répugnance à servir que madame du Châtelet en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Ce sont de petits désagréments qu'il faut sacrifier à la nécessité. Enfin, voilà toute la famille de Linant placée dans nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout est devers Cirey, *quia* Cideville *sic voluit*.

Comptez que Linant n'a désormais rien à faire que de se tenir où il est. Son élève est d'un caractère doux et sage, et ce caractère excellent sera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agréments à espérer pour Linant. S'il pouvait se rendre un peu utile, savoir écrire, savoir que deux et trois font cinq, se rendre nécessaire en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie qui, depuis quatre ans, est à peine commencée. Il n'est pas né poëte; il en avait l'oisiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me semble, corrigé de cet orgueil si mal placé; si vous le corrigez de son oisiveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton est ici le dieu auquel je sacrifie; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce *Mondain* qu'Émilie croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philosophe Formont, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la description dans *le Mondain*, est assez selon le goût de votre philosophie.

La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus, si j'avais plus de santé, et si je pouvais y embrasser mon cher Cideville.

La sotte guerre de Rousseau et de moi continue toujours; j'en suis fâché, cela déshonore les lettres.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. Oudri? Je voudrais bien qu'un jour il voulût faire exécuter *la Henriade* en tapisserie; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'Amour, l'assassinat de Guise, celui de Henri III par un moine, saint Louis montrant sa postérité à Henri IV, sont d'assez beaux sujets de dessin; il ne tiendrait qu'au pinceau d'Oudri d'immortaliser *la Henriade* et votre ami. Il faut que vous fassiez encore cette affaire.

Je suis fâché de la multitude des édits de Louis XV: la multitude des lois est, dans un état, ce qu'est le grand nombre des médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon Prault : ce libraire en use très mal, selon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles!

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Trente-cinq mille livres pour les tapisseries de *la Henriade!* c'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait, avant tout, savoir ce que la tapisserie de don Quichotte a été vendue; il faudrait, surtout,

[1] Ces vers y sont encore, mais avec quelques changements dans le premier.

avant de commencer, que M. de Richelieu me payâtmes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie, et que Oudri ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire, et envoyez-la, de ma part, chez madame de Winterfold, rue Plâtrière.

Encore un autre plaisir. Il y a un chevalier de Mouhi qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, soit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de lettres, quand je le peux, mais que je suis actuellement très mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous espérez que le remboursement en sera délégué de façon qu'il n'y ait rien à risquer; après quoi vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier, et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'Arnaud : dites-lui que je suis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.

A M. BERGER.

A Cirey, septembre.

J'ai enfin reçu, mon cher monsieur, le paquet de M. du Châtelet. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma *Henriade*; j'envoie à Prault un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre visage, il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri. Cet abbé Moussinot est un curieux, et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais *la Comtesse des Barres*. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage, mais ce tiers est conforme à l'original, qu'on me fit lire il y a quelques années.

Le Dissipateur est comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-dessous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. Destouches; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on souffrir une aussi calomnieuse, aussi abominable et aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de Berri? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même.

A l'égard de la *Lettre* du signor Antonio Cocchi, il la faut imprimer; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictions, dans les poëmes, sont ce qui touche le moins. En effet, le voyage d'Iris et de Mercure, et les assemblées des dieux, seraient bien ignorées sans les amours de Didon; et Dieu et le diable ne seraient rien sans les amours d'Ève. Puisque M. Cocchi a l'esprit si juste et si hardi, il en faut profiter; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra seulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phrase : *Il n'y a rien de plus beau que la Henriade*. Adoucissons ce terme; mettons : *Il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, etc. Mais comptez qu'il est bon d'avoir, en fait de poëme épique, le suffrage des Italiens.

Le dévot Rousseau a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la *Bibliothèque française*, de concert avec ce malheureux Desfontaines, qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de Bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre l'ingratitude? J'ai été obligé de répondre et de me justifier; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse à M. Saurin fils, parce que monsieur son père y est mêlé; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait : il faut être bien sot ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables, qui répandent de si plates calomnies? La pièce est quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il serait aisé d'en faire un bon ouvrage, en fesant trois cents ratures et en corrigeant deux cents vers; il en resterait une centaine de judicieux et de bien frappés. Si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de Desfontaines et de Rousseau, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'Olivet, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Oudri, mon cher abbé, me paraît bien cher; mais, en fesant deux tentures, ne pourrait-on pas les avoir à meilleur compte? Je pourrais même en faire travailler trois. Si M. de Richelieu me paie, il faudra bien mettre là mon argent. Le visage de Henri IV et celui de Gabrielle d'Estrées en tapisserie ne réussiront pas mal. Les bons Français voudront avoir des Gabrielle et des

Henri, surtout si les bons Français sont riches. Nous ne le sommes guère nous-mêmes; mais le saint temps de Noël nous donnera, j'espère, quelque consolation.

Chevalier ne pourrait-il pas venir à Cirey exécuter sous mes yeux les dessins de *la Henriade?* En sait-il assez pour cela? On dit du bien de lui, mais il n'a pas encore assez de réputation pour être indocile.

On dit qu'il y a à Paris un homme qui fait les portraits en bague d'une manière parfaite. J'ai vu un visage de Louis XV, de sa façon, très ressemblant. Ayez, mon cher abbé, la bonté de déterrer cet homme. Vous trouverez impertinent que la même main peigne le roi et moi chétif; mais l'amitié le veut, et j'obéis à l'amitié.

Le chevalier de Mouhi enverra donc deux fois par semaine les petites nouvelles à Cirey. Recommandez-lui d'être infiniment secret; donnez-lui cent écus, et promettez-lui un paiement tous les mois, ou tous les trois mois, à son gré. J'en use avec vous, mon cher ami, comme je vous prie d'en user avec moi; je voudrais bien être assez heureux pour recevoir quelqu'un de vos ordres.

A M. THIERIOT.

Septembre.

J'ai reçu enfin, mon cher ami, ce paquet du prince royal de Prusse. Vous verrez, par la lettre dont il m'honore, qu'il y a encore des princes philosophes, des Marc-Aurèle, et des Antonin. C'est dommage qu'ils soient au fond de la Germanie.

C'est au moins, mon ami, une consolation pour moi que des têtes couronnées daignent me rechercher, tandis que Rousseau, La Serre, Launai et Desfontaines m'accablent de calomnies et de libelles diffamatoires.

Vous savez qu'il y a déjà long-temps que Rousseau et Desfontaines firent imprimer un libelle contre moi dans la *Bibliothèque française*. Puissent mes ennemis m'attaquer toujours de même, et être toujours dans l'obligation de mentir pour me nuire! Je suis persuadé que ce petit La Mare se mettra au nombre de mes ennemis. Je l'ai accablé d'assez de bienfaits pour souhaiter qu'il se joigne à Desfontaines, et qu'on voie que je n'ai pour adversaires que des ingrats et des envieux. C'est déjà se déclarer mon ennemi que d'en user mal avec vous. On ne peut pas me déclarer plus ouvertement la guerre. Il est triste pour nous d'avoir connu ce petit homme. Nous sommes bons, on abuse de notre bonté; mais ne nous corrigeons pas.

Au reste, ma bonté ne m'empêche point du tout de réfuter les calomnies de Rousseau. Ce ne serait plus bonté, ce serait sottise.

Il y a une autre vertu dont je crois que j'aurai besoin bientôt; c'est celle de la patience et de la résignation aux jugements de nosseigneurs du parterre; mais je crois aussi que vous vous souviendrez de la belle vertu du secret. Je vous en remercie déjà, vous, Pollion, et Polymnie.

Dites, je vous prie, à cette belle muse combien je m'intéresse à sa santé, et ménagez-moi toujours la bienveillance de votre Parnasse. J'ai lu le *Mentor cavalier*. Quelle honte et quelle horreur! Quoi! cela est imprimé et lu! M. de La Popelinière ne doit point en être fâché. On y dit de lui qu'il est un sot. C'est dire de Bernard [1] et de Crozat qu'ils sont des gueux.

A propos de Bernard, aurai-je la *Claudine* du vrai Bernard, du Bernard aimable?

Voici qui me paraît plaisant. Je voulais vous envoyer la lettre du prince royal de Prusse, et je ne vous envoie que ma réponse: il n'y a qu'Arlequin à qui cela soit arrivé; mais on copie la lettre du prince, et vous ne pouvez l'avoir cet ordinaire.

Vous aurez la pièce entière de la Philosophie émilienne, dont vous avez eu l'échantillon. Je vous embrasse.

A M. THIERIOT.

Octobre

Vous aurez incessamment, mon petit Mersenne, votre Descartes et votre Chubb. Il n'y a pas grand'chose à prendre ni dans l'un ni dans l'autre. Chubb dit longuement une petite partie des choses que sait tout honnête homme, et Descartes noie une vérité géométrique dans mille mensonges physiques.

On m'a envoyé les *Discours* à l'académie française; mais je n'ai pas le temps de les lire. J'ai lu *le Dissipateur* de Destouches. Je ne sais pas pourquoi il parle, dans sa préface, de *l'Avare* de Molière. Ce petit orgueil-là n'est ni adroit ni heureux. Je trouve que les comédiens ont très bien fait de le prier de corriger sa comédie, et lui très mal de n'en rien faire; mais je lui pardonne à cause du plaisir que m'a fait son *Glorieux*. J'ai enfin reçu la *Réponse* aux trois détestables *Épîtres* de Rousseau. Cette réponse est quatre fois trop longue. Il y a deux pages admirables; mais c'est du drap d'or cousu avec des guenilles: l'ouvrage est de La Chaussée ou de Saurin. Il faut être possédé du malin ou imbécile pour me l'attribuer. Comment! j'y

[1] Samuel Bernard et Antoine Crozat, très riches financiers, morts, le premier en janvier 1739, le second en juin 1738. Cl.

suis loué depuis les pieds jusqu'à la tête, et on ose m'imputer d'en être l'auteur ! Suis-je donc assez fat pour me louer moi-même ? Je vous avoue que je suis bien indigné qu'on ait pu mettre une pareille sottise sur mon compte.

Savez-vous que Rousseau et Desfontaines ont fait imprimer, dans la *Bibliothèque française*, un libelle contre moi ? Il y a des faits ; il faut répondre ; j'ai répondu. Berger a le manuscrit. Je vous prie de le lui demander, et de le lire. Profond et éternel secret sur ce que vous savez. Tâchez aussi de m'en dire des nouvelles dans l'occasion.

Je n'ai point entendu parler du paquet que vous avez donné pour moi à monsieur votre frère, dont j'enrage. Adieu, mon cher ami.

A M. BERGER.

A Cirey, le 10 octobre.

A l'égard de *l'Enfant prodigue*, il faut, mon cher ami, soutenir à tout le monde que je n'en suis point l'auteur. C'est un secret uniquement entre M. d'Argental, mademoiselle Quinault, et moi. M. Thieriot ne l'a su que par hasard ; en un mot, j'ai été fidèle à M. d'Argental, et il faut que vous me le soyez. Mandez-moi ce que vous en pensez, et recueillez les jugements des connaisseurs, c'est-à-dire des gens d'esprit, qui ne viennent à la comédie que pour avoir du plaisir ; *hoc est enim omnis homo* [1] ; et le plaisir est le but universel : qui l'attrape a fait son salut.

Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés,
Henriade, ch. VII, v. 443.

restera jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux.

Je l'aimais inconstant : qu'aurais-je fait fidèle ?
Andromaque, acte IV, scène 5.

n'est pas plus grammatical, et c'est en cela qu'est le mérite.

Et de l'art même apprend à franchir les limites.
L'Art. poét., ch. IV, v. 80.

Linant n'est point ici ; il est à six lieues, avec son pupille. Quand il sera revenu, il changera, s'il veut, la préface. Il est honteux qu'il faille la changer.

M. Algarotti est allé en Italie. Nous l'avons possédé à Cirey. C'est un jeune homme en tout au-dessus de son âge, et qui sera tout ce qu'il voudra être.

Ma santé s'en va au diable ; sans cela je vous écrirais des volumes ; mais il faut bien se porter pour être bavard. Vous, qui vous portez à merveille, songez que vous ne pouvez m'écrire ni de trop longues ni de trop fréquentes lettres, et que votre commerce peut rendre heureux votre ami.

[1] *Ecclésiaste*, XII, 13.

A M. THIERIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Vrain, tant mieux pour vous ; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis, qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi ; mais on ne saurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue [1] : vous connaissez l'Envie, vous savez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, Pollion, et Polymnie, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois *Epîtres* de Rousseau mauvaises en tout sens, et je les jugerais telles si Rousseau était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie [2] ; elle est digne de l'auteur des *Aïeux chimériques*, et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne ; ce serait la seule manière dont tout artiste devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Prusse : ne la montrez qu'à quelques amis, on m'y donne trop de louanges.

La *Lettre* de M. Cocchi n'est pas, à la vérité, moins pleine d'éloges ; mais elle est instructive ; elle a déjà été imprimée dans plusieurs journaux, et il est bon d'opposer le témoignage impartial d'un académicien de la Crusca aux invectives de Rousseau et de Desfontaines.

J'ai adressé ma lettre au prince royal à monsieur votre frère, pour la remettre au ministre de Prusse, que je ne connais point. A l'égard de l'*Épître* en vers que j'adresse à ce prince, je l'ai envoyée à M. Berger pour vous la montrer ; mais je serais au désespoir qu'elle courût. L'ouvrage n'est pas fini. J'ai été deux heures à le faire, il faudrait être trois mois à le corriger ; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail misérable de compasser des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loisir,

[1] *L'Enfant prodigue*. Cl.
[2] *Épître à Thalie*. Cl.

et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on se corrige et où l'on cesse d'imaginer.

Mille respects à votre petit Parnasse.

A M. BERGER.

A Cirey, le 18 octobre.

Oui, je compte entièrement sur votre amitié et sur toutes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve.

Premièrement il faut que le secret soit toujours gardé sur *l'Enfant prodigue*. Il n'est point joué comme je l'ai composé, il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original; vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec Prault dans le temps; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi; j'ai mes raisons. Vous pouvez assurer MM. de La Roque et Prévost que je n'en suis point l'auteur. Engagez-les à le publier dans leurs ouvrages périodiques, en cas que cela soit nécessaire. Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de détourner les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito, et tout le succès du théâtre et de l'impression.

Embrassez pour moi l'aimable La Bruère. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réussit, j'en suis enchanté; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous fesons, et que la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez-vous, par son nom [1], cette nouvelle muse qu'on appelle *la Légende?* Grégoire VII n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Si, par malheur, le secret de *l'Enfant prodigue* avait transpiré, jurez toujours que ce n'est pas moi qui en suis l'auteur. Mentir pour son ami est le premier devoir de l'amitié. Voyez surtout de La Roque et Prévost, et récriez-vous sur l'injustice des soupçons. Madame du Châtelet dit qu'il faut appeler *l'Enfant prodigue*, *l'Orphelin*.

Ces *Mascarades* sont de Launai; mais sa préface ne rendra pas sa pièce meilleure.

Avez-vous lu *le Mondain?* Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos sentiments, monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques uns de vos ordres, soit auprès de MM. de Richelieu et de Vaujour, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

Je ne doute pas, monsieur, que, avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. Descartes a commencé comme vous par faire quelques campagnes; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous; mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous; il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite, dans toutes ces occupations, le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine: en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci, sous le nom de madame la comtesse de Beauvau. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que Rousseau vous croie déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous. Elle commence ainsi:

> Cet écrivain plus errant que le juif
> Dont il arbore et le style et le masque.

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette satire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponse en forme que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait insérer dans la *Bibliothèque française?*

J'aurais encore, monsieur, une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien m'instruire quels journaux réussissent le plus en Hollande, et quels sont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un sur la probité de qui on puisse compter, je serai bien aise d'être en relation avec lui. Son commerce me consolerait de la perte du vôtre, que vous me faites envisager vers le mois d'avril. Mais, monsieur, en quelque pays que vous alliez, fût-ce en pays d'inquisition, je rechercherai toujours la correspondance d'un homme comme vous, qui sait penser et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaissons-nous l'un et l'autre à notre estime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me sens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchise que vous m'avez écrite, et que je mérite.

[1] Mademoiselle Duval, des chœurs de l'Opéra.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 18 octobre.

« Fiet Aristarchus. . . . . »
Hor., *de Art. poet.*, v. 450.

Vous êtes, mon très cher abbé, le meilleur ami et le meilleur critique qu'il y ait au monde. Que n'avez-vous eu la bonté de relire *la Henriade* avec les mêmes yeux ! la nouvelle édition est achevée; vous m'auriez corrigé bien des fautes, vous les auriez changées en beautés.

Venons à notre ode. Aimez-vous mieux ce commencement :

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitants.
Le tigre, acharné sur sa proie,
Sent d'une impitoyable joie
Son âme horrible s'enflammer.
Notre cœur n'est point né sauvage;
Grands dieux ! si l'homme est votre image,
Il n'était fait que pour aimer.

. . . .
Colbert, ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la politique inflexible
De Louvois, prudent et terrible,
Qui brûlait le Palatinat,

ou,

De Louvois, dont la main terrible
Embrasait le Palatinat.

Avec ces changements et les autres que vous souhaitez, pensez-vous que l'ouvrage doive risquer le grand jour ? Pensez-vous que vous puissiez l'opposer à l'ode de M. Racine? Parlez - moi donc un peu du fond de la pièce, et parlez - moi toujours en ami. Si vous voulez, je vous enverrai de temps en temps quelques unes de mes folies. Je m'égaie encore à faire des vers, même en étudiant Newton. Je suis occupé actuellement à savoir ce que pèse le soleil. C'est bien là une autre folie. Qu'importe ce qu'il pèse, me direz - vous, pourvu que nous en jouissions? Oh ! il importe fort pour nous autres songe-creux, car cela tient au grand principe de la gravitation. Mon cher ami, mon cher maître, Newton est le plus grand homme qui ait jamais été, mais le plus grand, de façon que les géants de l'antiquité sont auprès de lui des enfants qui jouent à la fossette.

« . . . . Et omnes
« *Præcellit* stellas exortus uti *æthereus* sol. »
Lucr., liv. III, v. 1056-57.

« Dicendum est Deus ipse fuit, Deus... »
Lucr., liv. V, v. 8.

Cependant ne nous décourageons point; cueillons quelques fleurs dans ce monde, qu'il a mesuré, qu'il a pesé, qu'il a seul connu. Jouons sous les bras de cet Atlas qui porte le ciel; fesons des drames, des odes, des guenilles. Aimez-moi, consolez-moi d'être si petit. Adieu, mon cher ami, mon cher maître.

A M. DE PONT DE VEYLE,

LECTEUR DU ROI.

A Cirey, le 19 octobre.

J'apprends, monsieur, le détail des obligations que je vous ai; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient : « Comment se tirera-t-on de « là? la chose est embarrassante; » et, quand ils auraient plaint leur homme, le laisseraient là, et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très vite, et très bien; et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des scènes, et les pièces sont jouées, et la police et les sifflets ont un pied de nez, et, malgré les mauvais plaisants, on réussit.

Ajoutez vite à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet *enfant* par la poste. Vous pouvez aisément me faire contre-signer cet enfant-là, ou vous, ou monsieur votre frère; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va; s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impression; je vous croirai, *par amabile fratrum*. Pourquoi mesdemoiselles Fessard disent-elles que cela est de moi? pourquoi madame de Saint-Pierre l'assure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour vous, et point du tout de l'enfant.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, le 21 octobre.

Tandis qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.

Que ta muse tendre et badine
Se sent bien de son origine!
Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire,
Qui, dans ses efforts odieux,
Fait servir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage sacré des dieux!

Sans doute les premiers poëtes,
Inspirés, ainsi que vous l'êtes,
Étaient des dieux ou des amants :
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, monsieur! votre charmante épître, vos vers, qui, comme vous, respirent les grâces, méritaient une autre réponse. Mais, s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de suivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts!

Votre souvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux! Ah! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de tout ce qui vous intéresse, que je défierais les Rousseau et les Desfontaines de troubler ma félicité!

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus!

Comptez, monsieur, sur le tendre et respectueux attachement de Voltaire.

A M. THIERIOT.

21 octobre.

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une Croupillac? qu'il la siffle si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré, je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les Prévost et les La Roque à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Écrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez avec l'ami Berger. Si vous avez mis Sauveau du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de Pollion et de Polymnie. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

Comment va la santé de Pollion? Vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots, pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

Émilie a presque achevé ce dont vous parlez; mais la lecture de Newton, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartements jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous ressemblons bien au *Mondain;* mais l'avez-vous ce *Mondain?*

Voici bien autre chose; c'est cette épître, que les beaux-esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont peu philosophes; et que les philosophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez assez de la philosophie de Newton, et vous avez de l'oreille; ceci est donc fait pour vous, mon cher Mersenne.

A M. BERGER.

Cirey, le 24 octobre.

Je reçois votre lettre du 11, mon aimable correspondant. Il faut absolument que vous me rendiez le service d'aller trouver le plus aimable philosophe qui soit en Europe, c'est M. de Mairan. Je lui demande pardon à genoux d'avoir confié son *Mémoire* au petit La Mare, qui me promit, à mon départ, de l'aller rendre sur-le-champ. Ce n'est pas la seule fois qu'il a trompé ma confiance. Je l'avais chargé de porter plusieurs *Alzires;* il en fit un autre usage. Je lui pardonne tout, hors sa négligence pour M. de Mairan. Je recevrai avec résignation toutes les critiques de M. d'Argental; mais on ne peut pas toujours exécuter ce que nos amis nous conseillent. Il y a d'ailleurs des défauts nécessaires. Vous ne pouvez guérir un bossu de sa bosse qu'en lui ôtant la vie. Mon *enfant* est bossu; mais il se porte bien.

Je ne sais si les clameurs de ce monstre de Desfontaines font impression; mais je sais que sa conduite avec moi est bien plus horrible que ses critiques ne peuvent être justes. On m'assure que le Desfontaines des poëtes, Rousseau, est chassé

sans retour de chez le duc d'Aremberg. Je ne veux point d'autre vengeance de son libelle diffamatoire.

J'ai reçu une lettre de M. Pitot dont je suis très content. Je vous prie de le sonder pour savoir s'il serait d'humeur à revoir, à corriger un manuscrit de philosophie, à rectifier les figures mal faites, et à conduire l'impression. Je doute qu'il en ait le temps, et je n'ose le lui proposer.

A l'égard de mon affaire, j'ai bien des choses à dire qui se réduisent à ceci. Je suis très mécontent, et n'ai nulle envie de revenir à Paris. Mes compliments aux Thieriot et aux Rameau. Songez surtout qu'il n'est pas vrai que j'aie fait *l'Enfant prodigue*.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu les trois pièces de théâtre. Nous avons lu une scène de chacune, et nous avons jeté le tout au feu.

Ne m'oubliez pas auprès de MM. Dubos et Melon. Nous ne jetons point au feu les *Réflexions sur la peinture*, ni la *Ligue de Cambrai*, ni l'*Essai sur le commerce*, *libellum aureum*. Prault m'a écrit. C'est un négligent. J'attends les épreuves. Adieu, mon cher ami.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, ce 27 octobre.

Je voudrais, mon cher et fidèle trésorier, avoir, sous le plus grand secret, quelque argent comptant chez un notaire discret et fidèle, qu'il pût placer pour un temps, et qu'en un besoin je pusse retrouver sur-le-champ. Le dépôt serait de cinquante mille francs, et peut-être davantage. N'auriez-vous pas quelque notaire à qui vous puissiez vous confier? Le tout serait sous votre nom. Je suis très mécontent du sieur Perret; il a deux excellentes qualités pour un homme public : il est brutal et indiscret.

J'ai payé les frais d'un procès que je n'avais pas fait. Pour avoir mon ballot de livres, il a fallu faire ce sacrifice.

J'accepte le marché que vous me proposez de la succession de La Verchère; je m'en rapporte entièrement à vous.

Ayez la bonté de donner encore un louis d'or à d'Arnaud. Dites-lui donc de se faire appeler d'Arnaud tout court; c'est un beau nom de janséniste; celui de Baculard est ridicule.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

Vous êtes trop bonne, adorable amie; quelque succès que l'*Enfant prodigue* puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez que de l'éloge du public. M. du Châtelet n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés, soit par les excessives précautions de M. de Belle-Ile, soit par crainte de quelque remuement des ennemis. On ne croit point la paix faite; je n'en sais rien : tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons, à qui jamais le boucher ne dit quand il les tuera. Puisque vous savez, charmante amie, que je préfère l'amitié à tous les rois de la terre, vous avez grand tort de n'être point à Cirey. Mais, partout où vous serez, vous serez avec l'amitié. Qui pourrait ne pas aimer votre caractère si vrai, si doux, et si égal? Quand est-ce donc que vous verrez les entresols, amie charmante?

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

En partant de Paris, monsieur, au mois de juin [1], je chargeai un jeune homme, nommé de La Mare, de vous remettre le *Mémoire sur les forces motrices*, que vous aviez eu la bonté de me prêter : mais j'ignore encore si le jeune homme vous l'a rendu. Il serait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. Pitot s'il avait lu ce *Mémoire*; il m'avait répondu que non : sur quoi je conclus que, dans votre académie, il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens; chacun ne songe qu'à son rôle, et la pièce n'en est pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. Pitot s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vitesse; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de MM. Leibnitz et Bernouilli lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey, qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre *Mémoire*, qu'il était converti, que vous lui aviez ouvert les yeux, que votre dissertation était un chef-d'œuvre.

Pour moi, monsieur, je n'avais point à changer de parti. Il n'était pas question de me convertir, mais de m'apprendre mon catéchisme. Quel plaisir, monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires! vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laisser aucune ressource lorsque ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées, vous

[1] C'est-à-dire, dans les premiers jours de *juillet*. Cl.

les rangez chacune à leur place, vous faites voir clairement le malentendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, etc., etc. J'admire comme vous distinguez les mouvements accélérés, qui sont comme le carré des vitesses et des temps, d'avec les forces, qui ne sont qu'en raison des vitesses et des temps.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force est toujours en raison de la simple vitesse, on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les Wolf, les Bernouilli, et les Musschenbroeck.

Serait-ce abuser de vos bontés, monsieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondements de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.

Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D; cependant je le vois en *l. k. i. h. g.* successivement à mesure que je recule mon œil du miroir concave, jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point, que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux? Je vois souvent l'objet très près et très gros, quoique l'angle soit très petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. Tacquet et Barrow n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez?

Madame la marquise du Châtelet, qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup), trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses compliments. Ses sentiments pour vous, monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je suis, avec la plus respectueuse estime, etc.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 12 novembre.

Je remercie, mon cher abbé, le chevalier de Mouhi de ses nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que parce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus, faites-lui en espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre des hommes à portée d'être injustes. Je consens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propose des billets de Dupuis, libraire; prêtez-lui donc mon argent sur les billets de ce Dupuis.

Je vous supplie instamment d'envoyer à mademoiselle Quinault, rue d'Anjou-Dauphine, ce joli petit secrétaire que je lui avais destiné. Il n'y a qu'à le faire laisser simplement chez elle, et faire dire que c'est de ma part. Il faut tâcher que l'homme qui portera ce présent ne laisse pas à mademoiselle Quinault le temps de le refuser, et qu'il s'enfuie bien vite, dès qu'il l'aura donné à quelqu'un de la maison.

Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est à votre service; vous savez combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point vous pouvez compter en tout sur moi.

A M. THIERIOT.

Le 18 novembre.

Eh bien! quand on vous envoie des épîtres sur Newton, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent Newton, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'Orphée-Rameau avec Euclide Castel. On dit qu'Orphée a battu Euclide. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé *l'Enfant prodigue* tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs, successeurs de l'abbé Chorrier, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmants [1], que vous connaissez, lui ont vite donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le re-

[1] D'Argental et Pont de Veyle.

lire entre les mains de notre Berger, qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles.

Eh bien, bourreau! eh bien, marmotte en vie, paresseux Thieriot, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise de *la Henriade* sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers! ah! quel homme! quel homme! Embrassez pour moi l'imagination de Sauveau; si vous rencontrez Colbert-Melon et Varron-Dubos, bien des compliments. Menez-vous toujours une vie charmante chez Pollion? êtes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous?

Savez-vous que le duc d'Aremberg a chassé Rousseau, pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une assez bonne réponse, c'est une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. Rousseau est chassé partout, Desfontaines est détesté, et vit seul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en suis honteux. *Vale*. Écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence.

L'ambassadeur Falkener vous fait mille compliments. Adieu, mon aimable et paresseux et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, scribe.*

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 19 novembre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre par la voie de Nanci; mais, comme elle n'était point datée, je ne peux savoir si cette route est plus courte que l'autre, et si votre paquet est venu en droiture. J'ai écrit à M. Prévost, et j'ai recommandé à Ledet de le prendre pour réviseur de *la Henriade*, et surtout de *la Philosophie* de Newton, que j'ai mise à la portée du public, et que je ferai imprimer incessamment.

Je verrai avec grand plaisir le soufflet imprimé que vous allez donner à ce misérable [1] de Bruxelles. Il faut envoyer des copies de tout cela aux connaissances qu'il a dans cette ville, où il est détesté comme ailleurs. Voici un petit rafraîchissement pour ce marand et pour son associé l'abbé Desfontaines. Cet abbé est un ex-jésuite à qui je sauvai la Grève en 1725, et que je tirai de Bicêtre, où il était renfermé, pour avoir corrompu, ne vous en déplaise, des ramoneurs de cheminée, qu'il avait pris pour des Amours, à cause de leur fer et de leur bandeau; enfin il me dut la vie et l'honneur. C'est un fait public; et il est aussi public qu'au sortir de Bicêtre, s'étant retiré chez le président de Bernières, où je lui avais procuré un asile, il fit, pour remerciement, un méchant libelle contre moi. Il vint depuis m'en demander pardon à genoux; et, pour pénitence, il traduisit un *Essai sur la Poésie épique*, que j'avais composé en anglais. Je corrigeai toutes les fautes de sa traduction; je souffris qu'on imprimât son ouvrage à la suite de *la Henriade*. Enfin, pour nouveau prix de mes bontés, il se ligue contre moi avec Rousseau. Voilà mes ennemis; votre estime et votre amitié sont une réponse bien forte à leurs indignes attaques.

Dans ma dernière lettre je vous demandais, monsieur, si vous êtes l'auteur du *Mentor cavalier*, qui se débite à Paris, sous votre nom. J'aurais sur cela plusieurs choses très importantes à vous dire.

Vous pourriez envoyer à Nanci, à madame du Châtelet, vos ouvrages; mais, si vous vouliez vous-même venir faire un petit voyage à Cirey, *incognito*, vous y trouveriez des personnes qui sont pleines d'estime pour vous, et qui feraient de leur mieux pour vous bien recevoir.

Ne pourriez-vous pas faire insérer dans quelques gazettes que M. le duc d'Aremberg a chassé Rousseau, pour punir l'insolence que ce misérable a eue de le citer pour garant des impostures répandues dans son dernier libelle? Ce n'est pas tout; il sera poursuivi en justice à Bruxelles. C'est rendre service à tous les honnêtes gens que de contribuer à la punition d'un scélérat.

Adieu, monsieur; je m'intéresserai toujours à votre gloire et à votre bonheur. Je vous suis attaché tendrement.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

25 novembre.

Je demande à M. de Brézé le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires; mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un paiement certain d'année en année, ou de six mois en six mois, sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune saisie sur les maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées; qu'il renonce à toutes lettres d'état, de répit, paiement en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions prises, je conseus à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste; envoyez chercher le jeune d'Arnaud; c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le sérieusement à apprendre à écrire. Assurez-le de mon amitié, et qu'il compte sur mes secours, quand je serai plus riche. Il paraît avoir de bonnes

[1] J.-B. Rousseau.

mœurs : il mérite vos conseils ; voilà les gens qu'il faut aider :

« Quo mihi fortunam, si non conceditur uti ? »
Hor., lib. I, ep. V, v. 12.

Et *uti*, c'est faire du bien, chacun selon son petit pouvoir. Je vous embrasse tendrement.

A M. THIERIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le *Mondain* avait été trouvé chez M. de Luçon, et que le président Dupuy en avait distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il est triste de passer pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage, dans lequel on ose dire qu'Adam ne se faisait point la barbe, que ses ongles étaient un peu trop longs, et que son teint était hâlé ; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir, ni savonnette dans le paradis terrestre ; ce qui serait une hérésie aussi criante qu'il y en ait. De plus, on suppose, dans ce pernicieux libelle, qu'Adam caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'Adam, trouvées dans les archives de l'arche, sur le mont Ararat, par saint Cyprien, il est dit expressément que le bon homme ne b...ait point, et qu'il ne b..da qu'après avoir été chassé ; et de là vient, à ce que disent tous les rabbins, le mot b...er de misère. *Ut ut est*, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis m'aurait donné la plus extrême indignation, si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

Il n'est pas encore sûr que j'aille en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe ; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français ; en ce cas, nous lui enverrions le *Prodigue* pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), *le Mondain*, l'*Ode à Émilie*, *la Newtonique*, une *Lettre sur Locke*, afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui donc est ce beau poëme didactique? de M. de La Chaussée sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné.

Voici une copie plus exacte de *la Newtonique*, vous pouvez la donner ; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes et poëtes :

« . . . . Pauci quos æquus amavit
« Jupiter . . . . »
Eneid., liv. VI, v. 129.

Mon copiste, qui n'est ni poëte ni philosophe, avait mis, pour la période de vingt-six mille ans :

Six cents siècles entiers par-delà vingt mille ans ;

ce qui fesait quatre-vingt mille ans, au lieu de vingt-six mille : bagatelle.

Mille compliments à vous, à votre Parnasse. Si vous voyez l'aimable philosophe Mairan, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame Faverolles, à Bar-sur-Aube ; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi ; adieu, Mersenne.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

Assurément vous êtes le père Mersenne : ce n'est pas tout à fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentiments, comme les ennemis de Descartes entraînaient Mersenne dans les leurs ; c'est parce que vous êtes le conciliateur des muses. Je vous permets très fort d'aimer d'autres vers que les miens ; je suis une maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres ; c'est beaucoup pour un poëte. Je vous fais mon compliment sur votre beau portefeuille ; je voudrais bien que *le Mondain* y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps.

Ces persécutions d'un côté, et, de l'autre, une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein, me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. Platon allait bien chez Denis, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire ; vous serez l'agent du prince à Paris, et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre Mersenne et vous : son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua Descartes !

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur-le-champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de ma-

dame du Châtelet, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je serais très fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

Adieu ; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Écrivez-moi toujours, cela m'est important ; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de Newton et de *l'Enfant prodigue*. Je vous embrasse.

A M. BERGER.

A Cirey, le 27 novembre.

Voici *le Mondain* pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle aussi d'être voluptueux ; mais je ne suis pas tout à fait si paresseux que ces messieurs dont vous faites si bien la critique, qui vantent un souper agréable en mourant de faim, et qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver ; mais ils ont très mal compté. Je ne fais point le fin avec vous ; je me casse la tête contre Newton, et je ne pourrais pas à présent trouver deux rimes. J'avais fait *l'Enfant prodigue* à Pâques dernier ; il était juste que dans ce saint temps je tirasse mes farces de l'Évangile. Dieu m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps je n'ai vu que des angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes. Mais Mercure n'est pas plus éloigné de Saturne que cette étude l'est d'une tragédie.

Est-il vrai que ce monstre d'abbé Desfontaines a parlé de *l'Enfant prodigue?* Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie, et continuez d'écrire à votre véritable ami.

Je vous supplie de déterrer M. Pitot, de l'académie des sciences ; il demeure cour du Palais, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes. Rendez-lui cette lettre ; et réponse. *Vale, te amo.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1er décembre.

Votre ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes, à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre ; vous en détournez les orages ; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentiments. Écoutez, nous sommes dans les horreurs de Newton ; mais *l'Enfant prodigue* n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très volontiers ; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer ; mais gare l'ami Mouet et les comédiens de campagne, qui en ont, dit-on, des copies ! Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations ; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président, car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille, que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que, quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne, qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de Kepler, et qui fait plus de cas d'une vérité que de Sophocle et d'Euripide.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit [1] sur les trois infâmes épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi ; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame du Châtelet vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 1er décembre.

J'abuse de vos bontés, monsieur ; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le *Mémoire* de 1715, que vous m'indiquez ; et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'Aristote réduit aux lois mathématiques. Il est clair que vous avez très bien expliqué ce qui était échappé à Tacquet et aux autres.

J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées, sur la question d'optique que j'ai pris la liberté de vous proposer. Ni Tacquet, ni Barrow, ni Grimaldi, ni Molineux, n'ont pu la résoudre. C'était une

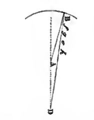
[1] *L'Utile examen.*

question du ressort du P. Malebranche, mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, sur la raison pour laquelle nous voyons le soleil et la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien.

Je suis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté; ce sont les opticiens qui, en ne l'expliquant pas, en font une espèce de miracle. Il n'y a que l'obscur qui soit merveilleux; et je ne cherche qu'à ôter l'obscurité qui enveloppe depuis long-temps cette question. Il me paraît qu'elle en vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie assez sûre et assez curieuse. Voulez-vous vous donner la peine de voir Grimaldi, page 312, et Barrow, *ad finem lectionum?* Vous trouverez la chose très obscurément énoncée dans Barrow, et très clairement dans Grimaldi; mais, de raison, ni l'un ni l'autre n'en donnent. Voici le fait :

Prenez un miroir concave; tenez votre montre dans une main, à la distance d'un demi-pied du miroir; reculez ensuite petit à petit le miroir de votre œil : plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, jusqu'à ce qu'enfin elle semble être sur la surface du miroir d'une manière très confuse; reculez encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très près, vous devriez le voir très loin, par la règle de catoptrique qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très loin derrière votre œil, et, malgré cela, l'objet vous semble très près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je suis très maladroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, *e;* le cathète est la ligne pointillée; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est en D : donc je dois voir l'objet en D; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil est placé à peu près en *h*. Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci.

L'évêque de Cloyne, savant anglais, est le seul, que je sache, qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles, c'est-à-dire que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons, et la dureté, cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons, etc.

Dans le cas présent, nous jugeons l'objet très près, non à cause de ce *point d'intersection* qui n'en pourrait rendre raison, mais parce qu'en effet ce point d'intersection étant très éloigné, l'objet doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instant très près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux, verrait très loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon Anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances; nous ne pouvons les apercevoir par elles-mêmes; nous ne le pouvons par les angles optiques, puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non seulement les distances, mais aussi les grandeurs, les situations des objets, ne sont point senties au moyen de ces angles; car, si ces angles produisaient ces effets, ils les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. Cheselden abaissa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand Cheselden lui donna la vue; il fut long-temps sans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui, s'ils étaient grands ou petits, etc. Cet aveugle semble décider la question; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas, vous serez mon Cheselden, et je vous écris, *Domine, ut videam* (Luc, XVIII, 41).

Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau, et cela en même proportion que la lumière? D'où l'a-t-on pu savoir? Il n'y a que les poissons qui puissent nous le dire, et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une *Epître* sur la philosophie de Newton; j'ai peur qu'elle ne soit très informe; souffrez que je vous envoie une copie exacte. Je souhaiterais que ce petit ou-

vrage pût prouver que la physique et la poésie ne sont point incompatibles.

Je vous supplie de vouloir bien me dire, dans votre réponse, pourquoi la lumière est, selon Musscheubroeck, dix minutes à traverser le grand orbe annuel, et arrive cependant en sept minutes ou environ du soleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes? *Ignosce et doce.*

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey...

Mon cher maître, j'ai enfin reçu votre *Prosodie*, petit livre où il y a beaucoup à prendre, qui était très difficile à faire, et qui est fort bien fait. Je vous en remercie, et j'ai grande envie de voir le reste de l'ouvrage. Mandez-moi donc tout franchement si vous croyez que l'*ode* puisse tenir contre cette ode de M. Racine. Vous n'êtes pas dans la nécessité de louer mon ode, parce que je loue votre *Prosodie*. Vous ne me devez que la vérité, car c'est la seule chose que vous recevez de moi quand je vous loue; et je vous aurai plus d'obligation de vos critiques, dont j'ai besoin, que vous ne m'en aurez de mes éloges, dont vous n'avez que faire.

Qu'est-ce que c'est, mon cher abbé, qu'une comédie intitulée *l'Enfant prodigue*, qu'il a pris en fantaisie à la moitié de Paris de m'attribuer? Je suis bien étonné que l'on parle encore de moi; je voudrais être oublié du public, et jamais de vous.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 8 décembre.

Une comedie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philosophie de Newton; au milieu de tout cela, des maladies; et, avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre, voilà, mon cher ami, *semper amate, semper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur Newton au philosophe Formont, et j'envoie au délicat, au charmant Cideville, *l'Enfant prodigue*. Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M. de Formont ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre *Newtonique*, et vous lui communiquerez notre *Enfant*. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet *enfant* soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secret de famille : vous jugerez s'il a un peu l'air de son père.

J'ai fait cet *enfant* pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de Rousseau, où cet auteur des *Aïeux chimériques* et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très bien réunir l'intéressant et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchants ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'Argental le manuscrit; il vous le fera tenir.

Monsieur et mademoiselle Linant vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt partout de faim; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du style. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur; mais je ne m'aveugle pas en leur fesant du bien; et je vois Linant de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien! mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre : tantôt c'est Chloé, tantôt c'est Lycoris ou Glycère qui a eu le cœur de l'Horace de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous serez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs.

Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que *le Mondain* a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore? Dans quel siècle vivons-nous! et après quel siècle! Faire à un homme un crime d'avoir dit qu'Adam avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie [1]! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur, pour que je n'aille

[1] La police avait biffé les mots *exorciser* et *patriarche*, dans *l'Enfant prodigue*. Cl.

pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des Descartes et des Bayle. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte; et pourquoi? parce que j'ai fait *la Henriade*, *Charles XII*, *Alzire*, etc.; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes.

« Virtutem incolumem odimus,
« Sublatam ex oculis quærimus invidi. »
Hor., lib. III, od. XXIV, v. 31.

Adieu, mon cher et respectable ami; embrassez pour moi M. de Formont. Émilie vous fait mille sincères compliments. V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il est certain que c'est M. le président Dupuy qui a distribué des copies du *Mondain* dans le monde, et, qui pis est, des copies très défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince Charles et du duc de Nevers, supportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poëme de *la Pucelle*, poëme cependant plus mesuré que l'Arioste, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfants dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le *Mondain* a été plus libertin qu'un autre. Le président Dupuy dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèse, n'était pas encore assez *mondain*, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs.

Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce *Mondain* de Voltaire à cet autre *mondain* d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie:

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche, et polie;

il fallait mettre:

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et, j'ose dire, la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde, pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec dix mille livres d'appointements; on m'a offert des choses très flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruels pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis, au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

« Ploravere suis non respondere favorem
« Speratum meritis. »
Hor., lib. II, ep. I, v. 9.

Je demande uniquement d'être au fait, de bien savoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les intentions. M. le bailli de Froulay, M. de Bissi, peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse, que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour, et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de

tout ce qu'on me fait souffrir, si j'appreuds au moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi.

Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de Tressan et à madame de Genlis. Vous m'écriviez :

« Formosam resonare doces Amaryllida silvas; »
VIRG., égl., I, v. 5.

faudra-t-il que je réponde :

« Nos patriam fugimus?... »

Adieu, Pollion; adieu, Tibulle. On me traite comme Bavius.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 10 décembre

J'attends avec bien de l'impatience, monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai sûrement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et, j'ose dire, à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais, quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige. C'est le prince royal, qui est à peu près de votre âge, et qui pense comme vous. Je compte, à mon retour, passer par la Hollande, et avoir l'honneur de vous y embrasser. Un de mes amis, qui va à Leyde, et qui doit y passer quelque temps, sera, en attendant, si vous le voulez bien, le lien de notre correspondance. Il s'appelle de Révol; il est sage, discret, et bon ami. Ce sera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute sûreté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous resterez le maître de votre secret : je lui ai dit seulement qu'il pouvait vous écrire chez M. Prosper, à La Haye.

Adieu, monsieur; permettez-moi de présenter mes respects à la personne qui vous retient où vous êtes.

A M. BERGER.

A Cirey, le 12 décembre.

Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir, par cet ordinaire, la pièce et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage; car je ne veux faire plaisir à aucun de ces messieurs, qui sont, comme les comédiens, créés par les auteurs, et très ingrats envers leurs créateurs.

Je suis indigné contre Prault de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'Orléans, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez *la Newtonade*, ou plutôt *l'Eucliade*. Thieriot doit vous la faire voir; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé Moussinot; il y a une très jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle Quinault, pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra forcer mademoiselle Quinault à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation, en attendant mieux.

A l'égard de *l'Enfant prodigue*, il faut qu'il soit mieux que *la Henriade*. Je suis honteux de la négligence de Prault; mauvais papier, mauvais caractère, point de table; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'Argental, qui vous remettra l'une et l'autre: ainsi négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de Castel et de Rameau? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès; écrivez-moi souvent; sachez comment va *l'Enfant prodigue;* aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de Villefort d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey.

Les nuages que les Rousseau et les Desfontaines veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans y songer. Adieu.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

Que dites-vous, mon cher abbé, de ce petit La Mare, qui est venn escroquer de l'argent chez vous par un mensoege, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît ieuée dans lo geere humaiu, bien plus que les idées métaphysiqees doet parlent Descartes et Malebranche. Vous avez raison d'être plus coetent du jeune Baculard, à qui vous avez donné de l'argent, que du sieur La Mare, qui vous en a escamoté, et je vois leurs caractères fort différeets; je crois dans l'un eeconrager la vertu, je ne vois rice dans l'autre. Vous les coenaissez ; c'est à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner ceet francs à M. Berger; et, si vous ne les avez pas, de vendre vite quelqu'un de mes meubles pour les lui doneer, dussiez-vous lui donner cinquante francs nne fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaisir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adresser à moi. Le plus graed regret que j'aie, dans le dérangemeet où Demoulie a mis ma fortune, est d'être si peu utile à des amis tels que M. Berger. Enfin, il faut soeger à ce qui me reste, plus qu'à ce que j'ai perdu, et tâcher d'erranger mes petites affaires de façon que je peisse passer ma vie à être un peu utilo à moi-même et à cenx que j'aime.

Si le chevalier de Monhi vieut vous voir, dites-lui qne je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qni dépeedront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui doneez pas de parole trop positive.

Depuis hnit joers je suis snr le point de partir pour aller voir le priece de Prnsse, qui m'a fait l'bonneur de m'écrire souvent pour m'iuviter d'aller à sa cour passer quelque temps. Je vous embrasse, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours biee sincèrement, même après avnir vu le prince royal de Prusse.

A M. BERGER.

A Cirey, décembre.

Vous vous moquez de moi, mon cher ami, avec votre billet. Est-ce qne les amis se foet des billets? Je suis très en colère, messieers; vous ee trouvez pas la préface de M. Linaet bonne: faites-eu une meilleure, et on l'imprimera; mais tant que vous n'en ferez point, on imprimera la sienne.

Il sereit très ridicele de demander pardon au pnblic de ce qn'on imprime si souvent *la Henriade*. On la réimprime quand les éditions sont épuisées. Il faudrait le demander, si en ne la réimprimait pas. Les criailleries de quelques ennomis, qne je ne dois qu'à mes succès et à mes bienfaits, ne doivent point fermer la bouche à mes amis; et ils ne doiveet pas être timides, parce que Rousseau est un monstre de jalousie, et Desfontaines un monstre d'ingratitnde.

Je vous prie, moe cher ami, de me maeder si la lettre au prince royal de Prnsse, envoyée cachetée le 8 de ce mois à Thieriot le marchand, pour être remise à l'envoyé de Presse, a été en effet remise à ce ministre. A l'égard du paqeet à cachet volant, contenant l'épître en vers, vous l'avez sans doute remis à M. Chambrier. Je serais très fâché qne cette épître courût. Elle e'est pas finie. Elle trouvera grâce devant uu priece favorablement disposé, et n'ee trouverait pas devant des critiqnes sévères ; mais j'ai voelu payer, par un prompt hommage, les boetés de ce prince. J'aurais attendu trop loeg-temps si j'avais limé mon ouvrago.

Tâchez de trouver le Prussien Gresset. Il va dans une cour où Ronsseau est regardé comme un faquin de versificateur, dans une cour où l'on aime la philosophie et la liberté de peeser, où l'on déteste le cagotisme, et où l'on m'aime comme homme et poète. Faites adroitement la leçon à son cœur et à son esprit. Vous êtes fait pour en conduire ples d'un. Je vous embrasse.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'ai reçn, monsieur, votre lettre du 10 décembre, et, depuis ce temps, nne beureuse occasion a fait parvenir jusqn'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges voes seront fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur toet. Si l'intérêt de mon opieion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais :

« Macte *animo*, *generose* puer, sic itur ad astra. »

Mais je ne venx pas vous loner, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au eom de tous les geus qui pensent, au nom de la nature humaine qni réside dans eux seels, des vérités couragenses que vous dites : *Vox exæquat victoria cœlo*. Je vons trouve l'esprit de Bayle et le style de Montaigne. Votre livre doit avoir un très grand succès, et les écrits de la superstition et de l'hypocrisie ne serviront qe'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini!

mais qu'il y a de choses qui m'ont plu! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire! Vous devez mener une vie très heureuse; vous vivez avec les belles-lettres, la philosophie, tous les arts. Je vous fais bien mes compliments sur tout cela.

Qu'il me soit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une *Épître* à madame la marquise du Châtelet, épître qui est, ce me semble, dans un autre goût que celles de Rousseau. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine, que de faire parler à Apollon le langage de la philosophie? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis surtout très affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de Rousseau et de Desfontaines. La jalousie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

Votre amie [1] a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que *le Mondain* avait servi de prétexte à quelques uns de mes ennemis; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus long-temps dans un pays où je suis traité si inhumainement. Nous venons de partir de Cirey; nous sommes, à quatre heures du matin, à Vassy, où je dois prendre des chevaux de poste. Mais mon véritable, mon tendre et respectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ses amis, et tous les agréments de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable; j'irais voir le prince de Prusse, qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé; je vivrais, dans les pays étrangers, en Français qui respectera toujours son pays; je serais libre, et je n'abuserais point de ma liberté; je serais le plus heureux homme du monde: mais votre amie est devant moi, qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ce qui est la consolation de ma vie parce que j'ai des ennemis à Paris? Je suspens, dans mon désespoir, mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi.

C'est bien, assurément, réunir l'absurdité de l'âge d'or et la barbarie du siècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin je ne sais que croire. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée, à neuf heures du soir, à me laisser partir; mais, moi, je vous dis, à quatre heures du matin, à présent de concert avec elle: Faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adresse ordinaire, et j'achèverai ma route; si vous le croyez calmé véritablement, je resterai. Mais quelle vie affreuse! Être éternellement bourrelé par la crainte de perdre, sans forme de procès, sa liberté sur la moindre rapport, j'aimerais mieux la mort. Enfin je m'en rapporte à vous; voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu; je vous embrasse mille fois, vous et votre aimable frère.

Pourquoi mademoiselle Quinault ne m'aime-t-elle pas assez pour daigner recevoir un colifichet de ma part?

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Givet, décembre.

M. de Champbonin, madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolations; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent; c'est la plus belle âme qui soit jamais sortie des mains de la nature: voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur

[1] Madame la marquise du Châtelet. K.

vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de Champbonin.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Décembre.

. . . . J'écris à madame de Richelieu; mais je ne lui parle presque pas de mon malheur. Je ne veux pas avoir l'air de me plaindre [1].

A M. THIERIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

Il est vrai, mon cher ami, que j'ai été très malade; mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vite. Je suis venu à Leyde consulter le docteur Boerhaave sur ma santé, et s'Gravesande sur la philosophie de Newton. Le prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance; il daigne m'écrire comme à son ami; il fait pour moi des vers français tels qu'on en fesait à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne serai-je pas trop heureux? Je ne vis que pour l'amitié, c'est elle qui m'a retenu à Cirey si long-temps; c'est elle qui m'y ramènera, si je retourne en France. Le prince royal m'a envoyé le comte de Borck, ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru : je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire Ledet, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui quand je viens à Amsterdam voir comment va la philosophie newtonienne. Il s'est

[1] De la volumineuse correspondance de Voltaire avec madame du Châtelet il ne reste que ce fragment, que M. Clogenson croit du 25 au 30 décembre, et quelques lignes qui doivent être du mois d'août 1736 :

« Voici, dit-il, des fleurs et des épines que je vous envoie. « Je suis comme saint Pacôme, qui récitant ses matines « sur sa chaise percée, disait au diable : *Mon ami, ce qui « va en haut est pour Dieu, ce qui tombe en bas est pour « toi.* Le diable, c'est Rousseau; et pour Dieu, vous savez « bien que c'est vous. »

Voyez, tome II, dans les *Poésies mêlées*, le madrigal :

Tout est égal, et la nature sage, etc.

et l'épigramme

Certain émérite envieux

avisé de prendre pour enseigne la tête de votre ami Voltaire. La modestie qu'il faut avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès de considération qu'on a ici pour moi.

Je ne sais quelle gazette impertinente, misérable écho des misérables *Nouvelles à la main* de Paris, s'était avisée de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette imposture en déclarant, dans la gazette d'Amsterdam, que je désavoue tout ce qu'on fait courir sous mon nom, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très grande réputation, et ce qui m'a charmé, c'est que les Hollandais sont plus jaloux de notre compagnie des Indes que Rousseau ne l'est de moi. J'ai vu aujourd'hui des négociants qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amsterdam. Voilà de ces choses dont Pollion peut faire usage auprès du ministre, dans l'occasion; mais comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de si négligé dans les vers dont vous me parlez. Je suis aussi sévère que vous pour le moins; et, dans les intervalles que me laisse la philosophie, je corrige toutes les pièces de poésie que j'ai faites, depuis *OEdipe* jusqu'au *Temple de l'Amitié*. Il y en aura quelques unes qui vous seront adressées; ce seront celles dont j'aurai plus de soin.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, le 20 janvier.

Si les *Lettres juives* me plaisent, mon cher *Isaac!* si j'en suis charmé! ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellents préservatifs. J'aime passionnément les *Lettres* et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à Newton, qui s'est fait mon tyran, et qui m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. Boyer [1].

J'irai, j'irai, sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles; j'y ai vu M. Prévost, qui vous aime de tout son cœur : je le crois bien, et j'en fais autant. Je n'ai

[1] Nom de famille du marquis d'Argens.

osé avilir votre main à faire un dessin de vignette; mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne serait point avilie.

Je vous enverrai l'*Epître du fils d'un bourgmestre sur la Politesse hollandaise*, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement. J'espère, encore une fois, venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je présente mes respects à mademoiselle Le Couvreur [1] d'Utrecht; vous faites tous deux une charmante synagogue, car synagogue signifie assemblage.

P. S. Ma foi, je suis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaisent. Si j'avais un fils comme vous, et qu'il se fît turc, je me ferais turc, et j'irais vivre avec lui et servir sa maîtresse. Malheur aux Nazaréens qui ne pensent pas ainsi!

Je vous envoie *la Politesse hollandaise;* faites-en usage le plus tôt que vous pourrez. Voilà le canevas; vous prendrez de vos couleurs, vous flatterez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embrasse tendrement.

[1] Mademoiselle Cochois ou Cauchois, comédienne que d'Argens epousa depuis.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

Respectable ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été; voici le reste que vous ne savez pas. Rousseau apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et en envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées, et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire-d'aile jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que, si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton, et de le faire entendre. Je me console, avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent *l'Enfant prodigue*. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, messieurs; la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec Newton, je me consolerai bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à Thalie [1]; je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu: si je voulais dire à quel point je pousse ces sentiments-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictins.

[1] Mademoiselle Quinault.

A M. THIERIOT.

Le 28 janvier.

Mon cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être aussi insensible aux traverses que nos cœurs sont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de Rousseau fut informé, il y a un mois, que j'avais passé par Bruxelles; aussitôt sa vertu se ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Prusse, parce que j'étais chassé de France: sa probité a même été jusqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Prusse. Voyant que Dieu ne bénissait pas ses pieuses intentions, et que j'étais tranquille à Leyde, où je travaillais à *la Philosophie de Newton,* il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a semé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéisme à Leyde, et que j'en serais chassé comme Descartes; que j'avais eu une dispute publique avec le professeur s'Gravesande sur l'existence de Dieu, etc. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris, par un moine défroqué qui fesait autrefois

un libelle hebdomadaire intitulé *le Glaneur*. Ce moine est chassé de La Haye, et est caché à Amsterdam. J'ai été bien vite informé de tout cela. Il se fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main, qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord pour de l'argent. On paie deux, trois cents, quatre cents florins par an à des nouvellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là sont une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des personnes bien plus charitables qui composent pour rien des chansons sur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous et Pollion, et le gentil Bernard, et tous vos amis, et moi indigne, ne sommes pas trop bien traités; mais cela ne dérangera ni ma philosophie ni la vôtre, et Newton ira son train.

Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les consolations de l'amitié et de la philosophie, la plus flatteuse que je reçoive est celle des bontés inexprimables du prince royal de Prusse. J'ai été très fâché que l'on ait inséré dans les gazettes que je devais aller en Prusse, que le prince m'avait envoyé son portrait, etc. Je regarde ses faveurs comme celles d'une belle femme; il faut les goûter et les taire. Mandez-lui, mon cher ami, que je suis discret, et que je ne me vante point des caresses de ma maîtresse. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille respects, je vous prie, à votre Parnasse, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'Argental des saintes calomnies du béat Rousseau. Adieu, nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embrasse.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

Je n'ai pu achever la lecture de *l'Almanach du Diable*. Je suis persuadé que Belzébuth sera très fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très inintelligible: je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, *Almanach du Diable*, peut fournir une bonne *lettre juive*. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre Bekker, qui a fait *le Monde enchanté* pour prouver qu'il n'y a point de diable; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très sainte Écriture; sur son histoire faite en anglais.

Ah! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac!* vous êtes selon mon cœur! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que n'êtes-vous à Amsterdam! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer! *Ah! traditori!*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit *bourgmestre*. Embellissez, enflez cela; le canevas doit plaire à ce pays-ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi, si on a les jésuites contre.

« Sæpe premente deo, fert deus alter opem. »
Ovid., *Trist.*, I, eleg. II, v. 4.

Mon cher *Isaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de Jacques Clément et des précepteurs de Ravaillac. Vous êtes plus hardi que Henri IV; il craignait les jésuites.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, ce 2 février.

Je crois, mon cher *Isaac*, que vous ferez trente volumes de *Lettres juives*. Continuez; c'est un ouvrage charmant; plus vous irez en avant, plus il aura du débit et de la réputation.

Si *le Mondain* paraissait dans ces lettres, il faudrait, au lieu de ce vers :

En secouant madame Eve, ma mère,

mettre :

En tourmentant madame Eve, ma mère;

mais je crois, toutes réflexions faites, qu'il vaut mieux que *le Mondain* ne paraisse pas.

Pour la lettre *sur la Politesse*, je vous conseille toujours de venger les Suisses et les Hollandais des attaques de l'ennemi commun. En nous moquant un peu des Espagnols, il est bon d'avoir tout d'un coup deux nations dans son parti. Je vous exhorte à rendre cette lettre digne de vous.

Vous avez terriblement malmené le don Quichotte de l'Espagne; vous êtes plus dangereux pour lui que des moulins à foulon. Vous faites bien de lui apprendre à nous respecter.

Je suis ici à Leyde; je reviens toujours à mon s'Gravesande; mais si mon goût décidait de ma conduite, ce serait chez vous que j'irais. Je ne me hâte de finir mes affaires avec Newton que pour venir plus tôt vous embrasser.

Je ne sais rien de ce misérable *Almanach*. C'est un libelle généralement méprisé.

A M. THIERIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'ai fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les mânes de ce M. de Lacreuse, qui s'est tué comme Brutus, Cassius, Caton, Othon, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne sais si mes représentations sourdines en faveur de cette âme romaine ou anglaise réussiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de *l'Enfant prodigue;* vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amants, qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter à moi pour égayer le sujet, je la prendrai; mais, pour les mœurs et la tendresse, mon âme en a un magasin tout plein.

Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres; et mon occupation sérieuse, d'étudier Newton, et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains, mes confrères. Je mets Briarée en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblants. J'ai entrepris une besogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réussira point; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que Polymnie entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles; vous les jetterez au feu, si vous avez trop soupé la veille, et si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce lise Locke. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfants se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille!

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint Rousseau a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié partout que j'avais eu une belle querelle avec s'Gravesande, au sujet de l'existence de Dieu. Cela a indigné M. s'Gravesande et tout le monde. Oh! pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux Desfontaines. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes compliments aux preux chevaliers, au Parnasse, à Pollion, à Polymnie, à Varron-Dubos, et à Colbert-Melon. Eh bien! *Castor et Pollux* sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de Pollion devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre âme tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Écrivez à Émilie; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que Berger m'écrive donc; il m'oublie.

A M. THIERIOT.

A Leyde, le 14 février.

Je reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever, à Cambridge[1], mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de La Fontaine, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe, si on n'est pas entendu des gens d'esprit?

J'ai vu l'ode de Rousseau; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois *Épîtres*.

« Solve senescentem mature sanus equum.... »
Hor., lib. I, ép. I, v. 8.

Apollon lui a ôté le talent de la poésie, comme on dégrade un prêtre, avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de son hypocrisie à mettre dans *le Tartufe*. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit: le vernis s'en est allé, et le coquin est demeuré.

M. d'Aremberg, convaincu de ses impostures, et, qui pis est, ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé Médina, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. Il communie, il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus.

Le prince royal est plus Titus, plus Marc-Aurèle que jamais.

[1] C'est-à-dire à Cirey, où Voltaire, qui désirait qu'on le crût alors en Angleterre, retourna vers la fin de février 1737 CL.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aie après vous. Je n'ai point vu le nouveau rieu de l'ex-jésuite.

A M. DE CIDEVILLE.

Amsterdam, ce 18 février

Mon cher Cideville, j'ai reçu vos lettres, où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé si long-temps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie, qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au-dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes. Il me serait bien plus doux de chanter avec vous,

« . . . . Lentus in umbra,
« Formosam resonare *docens* Amaryllida silvas, »
VIRG., egl. I, v. 4.

que de voyager dans le pays des démonstrations; mais, mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer; je veux que vous soyez newtonien, et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne sais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris, et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de Rousseau. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre; il n'a qu'un talent de détail; c'est un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous soyez mépris quand vous m'avez conseillé de le louer, et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise, et je ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sentiments plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puisse vivre : c'est un pays fait pour les jeunes femmes et pour les voluptueux, c'est le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raison, des talents, etc. Bayle ne pouvait vivre que dans un pays libre : la sève de cet arbre heureusement transplanté eût été étouffée dans son pays natal.

Je sais que partout la jalousie poursuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison de Rousseau m'a été lancé jusqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une dispute sur l'athéisme avec s'Gravesande. Sa calomnie a été confondue, et ainsi le seront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains personne, je ne demanderai de faveur à personne, et je ne déshonorerai jamais le peu de talent que la nature m'a donné par aucune flatterie. Un homme qui pense ainsi mérite votre amitié; autrement j'en serais indigne. C'est cette amitié seule qui me fera retourner en France, si j'y retourne.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Mille tendres compliments à M. de Formont, que vous voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de Rousseau, *sur la paix*; cela est presque aussi mauvais que tous ses derniers ouvrages.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février

Je ne sais rien de rien. Si vous savez de mes nouvelles, mon respectable et généreux ami, vous me ferez un sensible plaisir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le prince de Prusse. Ce sera pour cet été, si en effet je me résous d'y aller; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des secours où je suis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je sacrifie à présent l'idée d'une tragédie [1] à la physique, à laquelle je me suis remis. Newton l'emporte sur ce prince royal; il l'emportera bien sur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puisque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène est tout à fait de mon goût, et me rendrait heureux si je n'étais pas loin d'une personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec moi.

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions sur notre *Enfant*. Je n'écris point à mademoiselle Quinault; je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance.

Si cet *Enfant* a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour Thieriot le marchand. Adieu; on ne peut être plus

[1] *Mérope*. CL.

pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

D'Amsterdam, février.

Rien ne peut me surprendre d'un cœur tel que le vôtre. Ce procédé-ci m'étonnerait de tout autre. Il n'y a plus de malheur pour moi que celui de n'avoir point d'ailes; j'arrange tout; je mets ordre à tout, pour partir.

Je fais en un jour ce que j'aurais fait en quinze. Je me tue pour aller vivre dans le sein de l'amitié; mais, malgré toutes mes diligences, je ne pourrai partir que vers le 16 ou le 17. J'en suis au désespoir; mais figurez-vous que j'avais commencé une besogne où j'employais sept ou huit personnes par jour; que j'étais seul à les conduire; qu'il faut leur laisser des instructions aisées, et apaiser une famille qui s'imagine perdre sa fortune par mon absence. Enfin je suis assez malheureux pour ne partir que le 16. Soyez bien sûre, tendre et charmante amie, que je ne reviendrais pas si des rois me demandaient; mais l'amitié me rappelle, je pars. Mandez donc bien vite à la plus respectable, à la plus belle âme qu'il y ait au monde, que je ne peux partir que le 16; qu'elle compte surtout que nous sommes en février, et qu'on fait par jour tout au plus douze lieues; qu'elle ne compte point mes journées par mes desirs: en ce cas je serai le 16 à Cirey. Je finis de vous écrire pour hâter le moment de vous embrasser. Surtout ne dites à qui que ce soit que je viens en France. Je veux qu'on ignore, du moins autant qu'il sera possible, ma retraite et mon bonheur.

A M. S'GRAVESANDE [1].

Cirey.

Vous vous souvenez, monsieur, de l'absurde calomnie qu'on [2] fit courir dans le monde, pendant mon séjour en Hollande. Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de Fleuri. Vous connaissez par ouï-dire ce que peut le pouvoir arbitraire. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie; mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Il y a deux partis à prendre, ou celui de faire parler M. votre beau-frère à M. de Fénelon, et d'exiger de M. de Fénelon qu'il écrive en conformité au cardinal, ou celui d'écrire vous-même. Je trouverais ce dernier parti plus prompt, plus efficace, et plus convenable à un homme comme vous. Deux mots et votre nom feraient beaucoup, je vous en réponds. Il ne s'agirait que de dire au cardinal que l'équité seule vous force à l'instruire que le bruit que mes ennemis ont fait courir est sans fondement, et que ma conduite en Hollande a confondu les calomniateurs.

Soyez sûr que le cardinal vous répondra, et qu'il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

A M. LE COMTE DE SAXE.

Voici, monsieur le comte, la *Défense du Mondain*; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard.

« Omnis Aristippum decuit color et status et res. »

Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxe et des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'équi-

[1] On voit plus haut, dans la lettre à Thieriot du 17 janvier, que Voltaire avait consulté s'Gravesande, à Leyde, sur les *Éléments de philosophie de Newton*, qu'il se proposait de publier; mais, comme le dit M. de Gérando *(Biographie universelle)*, le savant Hollandais, tout en admirant *la facilité et l'élégance avec lesquelles Voltaire avait traité ces matières*, ne put lui prêter le secours que celui-ci désirait. Guillaume-Jacob s'Gravesande est mort à la fin de février 1742. Cl.

[2] J.-B. Rousseau.

valent, et souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais; *cœna ministratur pueris tribus*. Les poëtes de ce temps-ci, sous un Mécène tel que le cardinal de Fleuri, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissants;
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage;
Le plaisir sied très bien au sage:
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis du Châtelet, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez, sans doute, combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre, lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai, en arrivant, une cabale établie par Rousseau contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir; de sorte que je me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré, et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis, que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam, qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti, et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le détestent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui fesait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme, à Leyde, contre M. s'Gravesande, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesande, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de Richelieu; je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de Maurepas en fût informé: ne pourrait-il pas, dans l'occasion, en parler au cardinal [1], et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que les autres sentiments, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition, et l'autorité d'un ministre, ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. Hérault est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme Hérault! Eh! qui me répondra que, m'ayant desservi avec malice, il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit, si mon père, mon frère, ou mon fils, était premier ministre dans un état

[1] Fleuri. Cl.

despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame du Châtelet est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y desirerai jamais rien que vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de Maurepas, que vous donnerez si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des *Eléments de la Philosophie de Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aie pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécile fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne sauraient rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie: je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaïre* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je suis très aise, mon cher correspondant, que M. Berger me croie en Angleterre. J'y suis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez, je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis du Châtelet, qui me les rapportera.

A présent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement? Il faudrait que vous me fissiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines; traitez-moi comme un chapitre; prenez le double de votre ami le poëte philosophe de ce que vous donnait votre cloître, sans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et surtout de dire que je suis en Angleterre; j'ai pour cela de très fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de Pinga une partie forte qui serait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser; pareille somme dans les tableaux, cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers-généraux sont à six pour cent; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent. Amusez-vous encore là-dessus. Achetez des actions; cette marchandise baissera dans peu, du moins je le pense: c'est encore là un honnête délassement pour un chanoine; et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amusements.

De plus, mettons entre les mains de M. Michel, dont vous connaissez la probité et la fortune, la moitié de notre argent comptant, à raison de cinq pour cent, et pas davantage: ne fût-ce que pour six mois, cela vaudra quelque chose; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger, et, dans le placement de son argent, se conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela, comme mes autres affaires, soit dans un profond secret.

Encore dix-huit francs à d'Arnaud, et deux *Henriades*. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre; mais je ne serai pas si ingrat.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'homme qui a le secret du tombac qui se file n'est pas le seul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très peu, et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une pension de cent écus. Il serait à portée de faire des expériences, et d'essayer de faire de l'acier, ce qui est bien plus aisé assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que de six mille livres de rente il soit réduit à rien. Un philosophe qui a six mille livres de rente a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de Guise, à M. de Lézeau, et autres; pour que vous voyiez M. Pâris Duvernei, et que vous lui fassiez entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor royal, dont j'ai un très grand besoin, et dont je serai très obligé.

Voulez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû, et les arrérages, avec l'intendant de M. de Richelieu; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un paiement régulier épargnerait à M. le duc des détails désagréables, délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuses.

Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver ; un bon télescope de réflexion, ce qui, pour le moins, est aussi rare ; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'Académie. Ce sont là des choses savantes dont mon esprit peu savant a un besoin très urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiste que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la messe ; il aime la solitude ; il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie que quand un appartement [1] que je bâtis sera achevé ; en attendant, il faut que chacun étudie de son côté, et que vous m'aimiez toujours.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Il faut, mon cher ami, demander, redemander, presser, voir, importuner, et non persécuter mes débiteurs pour les rentes et pour les arrérages. Une lettre ne coûte rien ; deux sont un très petit embarras, et servent à ce qu'on ne puisse se plaindre, si je suis obligé de me servir des voies de la justice. Après deux lettres aux fermiers, à un mois l'une de l'autre, et un petit mot d'excuse aux maîtres, il faudra faire des commandements à ces fermiers des terres sur lesquelles mes rentes sont déléguées. Je vous en enverrai la liste. Pour le reste de ma vie, ce sera aux fermiers que j'aurai affaire. Cela vaudra beaucoup mieux.

Pinga dit partout qu'il vend mes effets, et cela fait encore plus mauvais effet que tout ce que je vends. Je me flatte, mon cher ami, que vous gardez beaucoup mieux le secret sur toutes mes affaires. Vous avez, Dieu merci, toutes les bonnes qualités.

A M. PITOT.

Le 17 mai.

Vous m'aviez flatté, monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des *Éléments de la philosophie de Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit, qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si, après cela, vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques uns des mystères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère sans ce goût de la nouveauté, et surtout sans vos soins. Les libraires le demandent déjà avec assez d'empressement.

Je me flatte qu'un esprit philosophique comme le vôtre ne sera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en sont calculés ; et il est de toute impossibilité de reconnaître pour principes de ces effets l'impulsion telle que nous en avons l'idee. Enfin vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de questions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. s'Gravesande sur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le système qui fait la quantité de mouvement le produit de la masse par la vitesse, et, en gardant pour M. de Mairan et pour son *Mémoire* une estime infinie, je passe dans le camp opposé, ne pouvant juger d'une cause que par ses effets, et les effets étant toujours le produit de la masse par le carré de la vitesse, dans tous les cas possibles et à tous les moments.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraissent vraies) d'un docteur Berkeley, évêque de Cloyne, sur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces *Éléments ;* mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît surtout qu'il décide très bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre : c'est la raison pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre Régis et Malebranche, au sujet du disque du soleil et de la lune, qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que Malebranche et Régis avaient également tort.

Pour moi, qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistants en ont jugé comme moi

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit Malebranche.

J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves dans mon livre. En

[1] C'était *la galerie* ou le cabinet de physique dont Voltaire parle à Thieriot, dans la lettre du 23 juin 1738. Cl.

attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature qui me paraît très important.

M. Godin, après le chevalier de Louville, assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de Cassini à Saint-Pétrone. Il est donc constant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'astronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Saint-Pétrone a donc changé; il est donc midi un peu plus tôt qu'il n'était. A-t-on fait sur cela quelques observations? Le système du changement de l'obliquité, qui entraîne une si grande révolution, pourrait-il subsister sans qu'on se fût aperçu d'une aberration sensible dans le mouvement apparent des astres? Je vous prie de me mander quelle nouvelle on sait du ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les mesures des degrés vers le pôle? Je serais bien attrapé si la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe; mais je crois encore que M. de Maupertuis trouvera la terre comme il l'a devinée. Il est fait pour s'être rencontré avec celui que Platon appelle l'éternel Géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime que moi, monsieur, votre, etc.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Grand merci, mon cher abbé, de la gratification faite à La Mare, d'autant plus que c'est la dernière que mes affaires me permettent de lui accorder. Si jamais il vient vous importuner, ne vous laissez pas entamer. Répondez que vous n'avez aucun commerce avec moi; cela coupe court. Sachez s'il est vrai que ce petit monsieur, que j'ai accablé de bienfaits, se déchaîne aussi contre moi. Parlez à Demoulin avec bonté; il doit bien rougir de son procédé envers moi; il m'emporte vingt mille francs, et veut me déshonorer. En perdant vingt mille francs, il ne me faut pas acquérir un ennemi.

Autre importunité, mon cher abbé. Un ami [1], qui me demande un secret inviolable, me charge de savoir quel est le sujet du prix proposé cette année par l'académie des sciences. Je ne connais point d'homme plus secret que vous; ce sera donc vous, mon cher ami, qui nous rendrez ce service. Si j'écrivais à quelque académicien, il penserait peut-être que je veux composer pour les prix; cela ne convient ni à mon âge, ni à mon peu d'érudition.

[1] Cet ami était probablement Voltaire, qui concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences en 1736, prix dont le sujet était : *la nature du Feu et sa propagation*.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

1er juin 1737.

Il est impossible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse académie française pour l'académie des sciences. On envoya un jour dix-huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un singes, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le présume, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux compliments de la pauvre académie française. Franchement il serait dur d'avoir des compliments, que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages, dont j'ai besoin.

Vous vous moquez, mon cher ami, de me dire ce que vaut votre cachet, et d'où il vient. Passez-le en ligne de compte pour dix louis. En outre, je vous remercie de m'avoir procuré le plaisir de faire une galanterie qui a été bien reçue.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

Armez-vous de courage, mon cher et aimable facteur, car aujourd'hui je serai bien importun. Voici une négociation de savant où il faut, s'il vous plaît, que vous réussissiez, et que je ne sois point deviné. Visite à M. de Fontenelle, et longue explication sur ce qu'on entend par la *propagation du feu*.

Les raisonneurs, au nombre desquels je m'avise quelquefois de me fourrer, disputent si le feu est pesant ou non. M. Lémeri, dont vous m'avez envoyé la *Chimie*, prétend, chapitre v, qu'après avoir calciné vingt livres de plomb, il les a trouvées, en les pesant après la calcination, augmentées de cinq livres; il ne dit point s'il a pesé la terrine dans laquelle cette calcination a été faite, s'il est entré du charbon dans son plomb; il suppose tout simplement, ou plutôt tout hardiment, que le plomb s'est pénétré des particules de feu qui ont augmenté son poids. Cinq livres de feu! cinq livres de lumière! cela est admirable, et si admirable que je ne le crois pas.

D'autres savants ont fait des expériences dans la vue de peser le feu; ils ont mis de la limaille de cuivre et de la limaille d'étain dans des retortes de verre bouchées hermétiquement; ils ont calciné cette limaille, et ils l'ont trouvée augmentée de poids; une once de cuivre a acquis quarante-neuf grains, et une once d'étain quatre grains. L'antimoine, calciné aux rayons du soleil par le verre ardent, a aussi augmenté de poids entre les mains du chimiste Hemberg.

Je veux que toutes ces expériences soient vraies; je veux que les matières dans lesquelles on tenait les métaux en calcination n'aient pas contribué à augmenter le poids de ces métaux; mais, moi, qui vous parle, j'ai pesé plus d'un millier de fer tout rouge et tout enflammé, et je l'ai ensuite pesé refroidi; je n'ai pas trouvé un grain de différence. Or il serait bien singulier que vingt livres de plomb calciné pesassent cinq livres de plus, et qu'un millier de fer ardent n'acquît pas un grain de pesanteur.

Voilà, mon cher abbé, des difficultés qui, depuis un mois, fatiguent la tête peu physique de votre ami, et le rendent incertain en chimie, comme d'autres difficultés d'un ordre différent le rendent chancelant sur quelques points peu importants de la théologie scolastique. Dans chaque science on cherche de bonne foi la vérité, et, quand on croit la tenir, on n'embrasse souvent qu'une erreur.

Voici maintenant la grâce que je vous demande. Entrez chez votre voisin, le sieur Geoffroi, apothicaire, de l'académie des sciences; liez conversation avec lui, au moyen d'une demi-livre de quinquina que vous lui achèterez, et que vous m'enverrez. Interrogez-le sur les expériences de Lémeri et de Hemberg, et sur les miennes. Vous êtes un négociateur très habile, vous saurez aisément ce que M. Geoffroi pense de tout cela, et vous m'en direz des nouvelles, le tout sans me commettre.

Je suis, comme vous voyez, mon cher ami, fort occupé de physique; mais je n'oublie pas ce *superflu* qu'on nomme *nécessaire*. J'espère qu'Hébert ne tardera pas à le finir, et qu'il n'épargnera rien pour le goût et pour la magnificence.

A M. PITOT.

Le 20 juin.

Vous devez avoir actuellement, monsieur, tout l'ouvrage sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement desirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'Argenson sait de quoi il s'agit; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris, et surtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'Argenson, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ses bontés. Je compte qu'il m'a conservé la même bienveillance.

Je vous supplie, monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait présent au libraire qui l'imprime, je n'ai songé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai su qu'on desirait qu'il y parût avec privilége et approbation.

Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empresse de chercher à se moquer de l'auteur de *la Henriade* devenu physicien. Mais cette curiosité maligne du public servira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander, monsieur, est de me dire, en général, ce que vous pensez de cette philosophie, et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait aimer le vrai; mais je n'ai que l'instinct, et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement; je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dont elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français, qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez dans mon manuscrit quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable; la mienne, poétique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera [1].

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon

[1] Le fils de M. Pitot est actuellement (1784) avocat-général à la cour des aides de Montpellier. K

estime et mon amitié ; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très humble, etc.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier, comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire ; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'ai reçu vos *Lettres*, mon cher Isaac, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert ; mais je ne me lasserai pas de vos *Lettres* comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les *Lettres juives*. Comptez que vous vous lasserez plus tôt d'en écrire, que le public de les lire et de les desirer.

Je suis très aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'*Anecdotes littéraires*. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les *Visions de Marie Alacoque;*

Les vers français que Jésus-Christ a faits pour cette sainte, vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très mauvais poète, si on ne savait d'ailleurs que Languet, archevêque de Sens, a été le Pellegrin qui a fait ces vers de Jésus-Christ;

L'impertinence absurde des jésuites qui, dans leur misérable *Journal*, viennent d'assurer que l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne;

Le style d'un certain père Regnault, auteur des *Entretiens physiques;* style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de Newton sur la lumière, *un système;* et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'Hercule *était physicien*, et qu'on ne pouvait résister à *un physicien de cette force.* Il examine la question du vide, et il dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse.*

C'est là le style de nos beaux esprits savants, qui ne peuvent imiter que les défauts de Voiture et de Fontenelle.

Pareilles impertinences dans le P. Castel, qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle est un composé d'une infinité de lignes droites, introduit un ouvrier fesant un talon de soulier, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, etc., etc., et que ces notions suffisent pour être bon mathématicien ;

Les cabales et les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces, et pour faire croire qu'elles ont réussi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eu ; témoin *l'École des amis*, *Childéric*, et tant d'autres, qu'on ne peut lire ;

Enfin vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues ; et, puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde ; mais il y a des inutilités qui passent pour solides, et ces inutilités-là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, soit que vous rentriez dans votre patrie.

Voici une lettre que j'ai reçue, laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de Rousseau. Adieu ; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

29 juin.

Voudriez-vous, mon cher ami, faire une visite longue ou courte, à votre gré, à M. Bouldue, savant chimiste? On m'assure qu'il a fait des expériences qui tendent à prouver que le feu n'augmente pas la pesanteur des corps : il s'agit d'avoir sur cela une conversation avec lui. Il y a encore un M. Grosse qui demeure dans le même corps de logis ; c'est encore un chimiste très intelligent et très laborieux : je vous prie de demander à l'un et à l'autre ce qu'ils pensent des expériences du plomb calciné au feu ordinaire, et des matières calcinées au feu des rayons du soleil réunis par le verre ardent. Ils se feront un plaisir de vous parler, de vous instruire, et vous m'enverrez un précis de leurs instructions philosophiques. C'est là, mon cher correspondant, une commission plus amusante que de se mettre au marc la livre avec les créanciers du duc de Guise. Ce prince m'a toujours caché l'établissement d'une commission pour la liquidation de ses dettes. Une rente viagère doit être sacrée ; il m'en doit trois années.

Une commission établie par le roi n'est pas établie pour frustrer des créanciers. Les rentes viagères doivent certainement être exceptées des lois les plus favorables aux débiteurs de mauvaise volonté. Parlez-en, je vous prie, à M. de Machault, et, après lui avoir représenté mon droit et la lésion que je souffre, vous agirez comme il conviendra : il est essentiel d'en venir à des voies juridiques, et bienséant de mêler à cela toute la considération possible. Ne vous en reposez pas sur la parole positive du prince de Guise. Les paroles positives des princes sont des chansons, et les siennes sont pis.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

30 juin.

Encore une petite visite, mon cher ami, au sieur Geoffroi. Remettez-le encore, moyennant quelques onces de quinquina, ou de sené, ou de manne, ou de tout ce qu'il vous plaira acheter pour votre santé ou pour la mienne, remettez-le, dis-je, sur le chapitre du plomb et du régule d'antimoine augmenté de poids après la calcination.

Il vous a dit, et cela est très vrai, que ces matières perdent cette augmentation de poids après être refroidies ; mais ce n'est pas assez : il faut savoir si ce poids se perd quand le corps calciné s'est simplement refroidi, ou s'il se perd quand ce corps calciné a été ensuite fondu. Lémeri, qui rapporte que vingt livres de plomb calciné ont produit vingt-cinq livres pesant, ajoute que ce plomb refondu ensuite n'a pesé que dix-neuf livres.

MM. Duclos et Homberg rapportent que le régule de mars et celui d'antimoine, calcinés au verre ardent, ont augmenté de poids ; mais que, fondus après à ce même verre, ils ont perdu et ce poids qui leur avait été ajouté, et un peu du leur propre. Ce n'est donc pas après avoir été refroidis que ces corps ont perdu le poids ajouté à leur substance par l'action du feu.

Il faudrait encore savoir si M. Geoffroi pense que la matière ignée seule a produit ce poids surabondant ; si la cuiller de fer avec laquelle on remue pendant l'opération, si le vase qui contient le métal n'augmente pas le poids de ce métal, en passant en quelque quantité dans sa substance.

Sachez, mon cher ami, le sentiment de monsieur l'apothicaire sur tous ces objets, et mandez-le-moi vite. Vous êtes très capable de faire parler ce chimiste, et tous les chimistes de l'académie, et de les bien entendre. Je compte sur votre amitié et sur votre discrétion.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

6 juillet.

Il y a plaisir, mon cher ami, à vous donner des commissions savantes, tant vous vous en acquittez bien. On ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire sur-le-champ l'expérience que le savant charbonnier, M. Grosse, conseille sur le fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir sur une tuile à l'air ; je l'ai pesé rouge, je l'ai pesé froid, il a toujours été de même poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés ; j'en ai pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaise prodigieusement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer ; c'est ce que je vous prie de dire au sieur Grosse quand vous le verrez ; voyez donc promptement ce gnome, et, avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle consultation. C'est un homme bien au fait. Sachez donc, 1° s'il croit que le feu pèse ; 2° si les expériences faites par M. Homberg et autres doivent l'emporter à ce sujet sur celle du fer rouge et refroidi, qui pèse toujours également. Nous sommes environnés, mon cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3° Demandez-lui si le miroir ardent du Palais-Royal fait le même effet sur les matières mises dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-dessus le faire jaser long-temps, lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide sur la poudre à canon, sur le fer, sur les liqueurs, sur les métaux, et prendre un petit nota de toutes les réponses de ce savant ;

4° L'interroger si le phosphore de Boyle, si le phosphore igné, s'allument dans le vide ; enfin s'il a vu de bon naphte de Perse, et s'il est vrai que ce naphte brûle dans l'eau. Vous voilà, mon cher abbé, archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessivement de votre complaisance ; mais, en revanche, je vous aime excessivement.

A M. LE BARON DE KAISERLING.

Favori d'un prince adorable,
Courtisan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant sans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable ;

Le caprice injuste du sort
T'avait fait naître sur le bord
De la pesante Moscovie :
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papistes, aux infidèles,
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, monsieur, un petit portrait de vous, plus fidèle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentiments qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point; vous songez à nous consoler de votre absence. Madame du Châtelet et tout ce qui est à Cirey, et moi, monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu Alexandre de Remusberg dans Éphestion Keiserling. Je trouve déjà le prince royal un très grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise du Châtelet un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot, son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'Ossat ou Grotius n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de madame de Nassau [1]. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à Frédéric-Marc-Aurèle quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne fesons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur; nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : « Voilà donc celui à qui il est réservé de « rendre les hommes heureux! voilà le vrai « prince et le vrai philosophe! » J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. Linant; vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi, souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde [2], deux paradis terrestres; mesdames de Nassau ont l'un, mais madame du Châtelet a l'autre. Ce que vous me dites de Weilbourg augmente la respectueuse estime que j'avais déjà pour les princesses dont vous me parlez; adieu, monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plus tôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentiments.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir Émilie, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame du Châtelet sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

M. de Brézé est-il bien solide? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. Michel, et donnez-les à M. de Brézé, en rentes viagères, au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux; et, une fois arrangée, si la terre de Spoix peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi. La vie est courte; Salomon dit qu'il faut jouir. Je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur, et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres sublimes sottises, qui font des ennemis implacables. Donnez *l'Enfant prodigue* à Prault, moyennant cinquante louis d'or, six cents francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux *Enfant* verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflet.

[1] Nassau-Weilbourg. CL.

[2] Il y a au moins six endroits du nom de *Cirey* en France; savoir, deux dans les environs de Dijon et de Beaune (Côte-d'Or); un dans l'arrondissement de Vesoul, et un autre dans celui de Sarrebourg (Haute-Saône et Meurthe). Quant aux deux autres, ils appartiennent à la Haute-Marne, arrondissements de Chaumont et de Vassy. *Le vrai Cirey*, habité par Voltaire, de 1734 à 1749, est situé à quatre lieues de cette dernière ville, sur la Blaise, et la commune porte le nom de Cirey-sur-Blaise, ou Cirey-le-Château. CL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre.

Tout mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je suis enchanté, mon cher et respectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien là votre cœur tendre et votre esprit ferme!

On disait que l'Hymen a l'intérêt pour père;
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire:
Ce n'est point là l'Hymen; on le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'Argental;
La Vertu le conduit, la Tendresse l'anime;
Le Bonheur sur ses pas est fixé sans retour;
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime,
Et le frère du tendre Amour.

Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des compliments de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui pensent, de tous les gens aimables. Mon Dieu! que vous avez bien fait l'un et l'autre! Partagez, madame, les bontés de M. d'Argental pour moi. Ah! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps à la campagne, pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble! madame du Châtelet va vous en écrire sur cela de bonnes. Enfin ne nous ôtez point l'espérance de vous revoir. Les heureux n'ont point besoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple estimable. Vendez vite votre vilaine charge de conseiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la société; quittez ce triste fardeau qui fait qu'on se lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaisir dont votre bonheur me pénètre me permette de vous parler d'autre chose. Une autre fois je vous entretiendrai de Melpomène, de Thalie; mais aujourd'hui la divinité à qui vous sacrifiez a tout mon encens.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

N'osant vous écrire par la poste, je me sers de cet homme qui part de Cirey, et qui se charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infâme calomnie qu'un prêtre puisse inventer a été cause de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec plusieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas permis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela est de très grande conséquence. Il vous paraîtra sans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète; mais enfin elle existe, et il faut que les honnêtes gens, qui sont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du Resnel, qui est venu passer un mois à Cirey, et je ne me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher Thieriot, quand vous saurez de quoi il a été question, vous rirez, et vous serez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'Émilie, et vous faites très bien de ne vivre que dans celle de Pollion.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiselle Deshayes avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à madame du Châtelet: Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu Pollion épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun; et cela, joint à tant de talents et de grâces, fait en tout une personne si respectable, qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes compliments soient bien secrets, je vous en conjure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi dans votre Temple des Muses, je veux être oublié partout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de *Castor et Pollux*. Ce poëme est plein de diamants brillants; cela étincelle de pensées et d'expressions fortes. Il y manque quelque petite chose que nous sentons bien tous, et que l'auteur sent aussi; mais c'est un ouvrage qui doit faire grand honneur à son esprit. Je n'en sais pas le succès; il dépend de la musique, et des fêtes, et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opéra avec vous, d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous, mon cher ami, si je pouvais souhaiter quelque chose; mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Éden un petit ambassadeur, qu'il qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme Adam et Ève reçoivent l'ange dans *le Paradis* de Milton; à cela près qu'il a fait meilleure

chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant ; c'est un prodige de talents et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme ; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui sont six mois en route, et qui probablement arriveraient plus tôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne sera pas grand, et vous serez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée qui est une élève de Rameau, et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, aussi bien que sa sœur. Vous pourriez leur en inspirer l'envie ; elles ne se repentiraient pas du voyage.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre santé, de vos plaisirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis, que j'embrasse en bonne fortune. Adieu, mon très cher ami, que j'aimerai toujours.

A M. THIERIOT.

Novembre.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route est plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point instruit de la raison qui m'a obligé à me priver si long-temps du commerce de mes amis ; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'*athéisme?* Savez-vous bien que vous étiez du nombre ? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sotte et abominable accusation ! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un Dieu, et qu'il punisse ces monstres de la société, ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à son altesse royale. Je vous instruis de cette démarche, afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez, en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands états, beaucoup d'argent comptant, et une armée de géants, peut très bien se moquer d'un sot libelle ; mais

> Moi chétif, qui ne suis roi, ni rien,
>
> CL. MAROT, épître à François 1er.

je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit, et je suis comme le lièvre, qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

Tout cela m'attristerait bien ; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse, l'esprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me rassurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

Votre patience, mon cher abbé, va être mise à une étrange question ; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires spirituelles, ce sont là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de Lézeau me doit trois ans ; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de Guise ; cela ne coûte rien et avance les affaires. Les Villars et les d'Auneuil doivent deux années ; il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers. Il faut aussi terminer avec M. de Richelieu, et en passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose ; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami ; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières, qui me sont toujours très utiles.

Prault doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux ; c'est un petit pot-de-vin, une petite bagatelle qui est entrée dans mon marché [1] ; et, quand cette bagatelle sera payée, monsieur votre frère grondera de ma part le négligent Prault, qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement ; rien de tout ce qu'il m'expédie n'arrive à point nommé.

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un *Puffendorf* ; la *Chimie* de Boërhaave la plus complète ; une *Lettre sur la divisibilité de la matière*, chez Jombert ; la *Table des trente premiers tomes de l'Histoire de l'Académie des Sciences* ; Mariotte, *de la Nature de l'Air* ; idem, *du Froid et du Chaud* ; Boyle, *De ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver ; c'est l'affaire de monsieur votre frère.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres ; le tout papier de Hollande ; douze bâtons de cire d'Espagne

[1] Le marché relatif à *l'Enfant prodigue*. CL.

à l'esprit de vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres (les plus longs sont les meilleurs); deux planches bien gradnées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel-esprit qui cherche à s'instruire à la suite des Fontenelle, des Boyle, des Boërhaave, et autres savants. Ce qui suit est pour l'homme matériel, qui digère fort mal; qui a besoin de faire, à ce qu'on lui dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre; et grandes boucles de diamant pour souliers, autres boucles à diamant pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très propres, une paire de ciseaux de poche très bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées : et puis, je ne me souviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre (je vous prie de vous en souvenir), mais à l'adresse de madame de Champbonin.

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé. On a des actions, on en fond. Il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte. Je serai tout à vous pendant cette courte vie.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cirey, décembre.

Aimable amie, je n'ai point été libre jusqu'à ce moment; pardon! mais sachez que c'est à moi et à ma nièce à vous remercier. Sachez que c'est faire son bonheur que de la mettre près de vous. Vous avez tout, hors l'amour-propre. Le mien est extrême de pouvoir être uni à vous par les liens du sang, que je me propose; mais ne nous enivrons point des fumées d'un vin que nous n'avons point encore bu. Ne croyons jamais que ce qui est fait. Je crois l'affaire en train, mais qui peut répondre des événements? Je ne réponds que de mon cœur, qui est à vous pour toujours. Venez me voir, ma chère amie, quand vous passerez près de la ville des *Entre-sols*.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Au lieu de l'argent que me doit Prault, mon cher abbé, je lui ai demandé des livres. Vous dites qu'il est mécontent, j'en suis surpris; il doit savoir qu'on ne s'interdit jamais la liberté des éditions étrangères. Sitôt qu'un livre est imprimé à Paris, avec privilége, les libraires de Hollande s'en saisissent, et le premier qui l'imprime est celui qui a le privilége exclusif dans ce pays-là; et, pour avoir ce droit d'imprimer le premier, il suffit de faire annoncer l'ouvrage dans les gazettes. C'est un usage établi, et qui tient lieu de loi.

Or, quand je veux favoriser un libraire de Hollande, je l'avertis de l'ouvrage que je fais imprimer en France, et je tâche qu'il en ait le premier exemplaire, afin qu'il prenne le devant sur ses confrères. J'ai donc promis à un libraire hollandais que je lui ferais avoir incessamment l'ouvrage en question, et je lui ai promis cette petite faveur pour l'indemniser de ce qu'on tarde à lui faire achever les *Éléments de la philosophie de Newton* qu'il a commencés depuis près d'un an.

Il ne s'agit que de hâter Prault afin de hâter en même temps le petit avantage qui indemnisera le libraire hollandais que j'affectionne et qui est très honnête homme. Le sieur Prault sait très bien ce dont il s'agit. Son privilége est pour la France et non pour la Hollande; il n'a même transigé que sur ce pied-là, et à condition qu'on imprimerait à la fois à Paris et à Amsterdam.

Pour prévenir toute difficulté, envoyez-lui ce billet, et qu'il y mette sa réponse.

Vous voilà au fait, et je vous demande pardon de ce verbiage.

Prault doit encore cinquante francs à M. votre frère; je veux qu'il les paie. C'est un nouveau pot-de-vin que je le prie d'accepter. Je le prie aussi de m'envoyer la vieille tragédie de *Crésphonte* et tous les bouquins que j'ai notés sur le catalogue qu'il m'a fait parvenir.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 8 décembre.

Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très peu instruit de la raison qui m'a forcé de me priver, pour un temps, du commerce

de mes amis; mais votre commerce m'est si cher, que je ne veux pas basarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir instruit. Vous croyez bien que je ne fais ni à lui ni à moi l'outrage de me justifier; je lui dis seulement que votre zèle extrême pour sa personne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes sentiments m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'est un de ces attentats méprisables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philosophes, nous devons penser comme des rois; mais malheureusement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous devriez bien m'envoyer les versiculets du prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savants et les princes s'empressent à rendre hommage à madame de La Popelinière.

Mais quoi! si ma muse échauffée
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit si noblement
Les talents d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer est un vain emploi;
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers, on imprime *l'Enfant prodigue* un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de *Mérope*, car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur.

« Pluribus attentus, minor est ad singula sensus. »

Je trouve dans *Castor et Pollux* des traits charmants; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce qu'un de ces opéra insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique que je n'aie de tendres retours pour *Samson*. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'Opéra:

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, etc.?
Act. v, sc. I.

Mais ne pensons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir consolé mes nièces. Je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienséances s'accordassent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui est assez digne de la bonté de votre cœur, et du don de persuader dont Dieu a pourvu votre esprit accort et votre longue physionomie.

Si madame Pagnon voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Assurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse; elle aurait affaire à une famille qui serait à ses pieds; elle serait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame du Châtelet; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion; enfin je serais son père.

C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations! attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à sonder ses inclinations. Si, après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce; mais le dernier acte n'est pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami Berger. Adieu; je vous embrasse. Comment donc le *gentil* Bernard a-t-il quitté Pollion et Tucca?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. *Vale.*

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cambridge, décembre.

Je suis fort aise, mon cher physicien, que M. de Fontenelle se soit expliqué sur la *propagation du feu*. Comme la lumière du soleil est le feu le plus puissant que nous connaissions, il était naturel d'avoir quelques idées un peu claires sur la propagation de ce feu élémentaire. C'était l'affaire d'un philosophe; le reste est l'affaire d'un forgeron. Je suis au milieu des forges, et la matière me convient assez. J'espère que Bronod s'expliquera aussi clairement sur les cinquante louis dont vous me parlez, que M. de Fontenelle sur la lumière. Si Bronod ne donne pas cet argent, je crois qu'il faudra vendre une action. Je ne vois pas grand mal à cela; on ne perd jamais son dividende, il est vrai que le prix varie vers les époques de leur paiement, c'est-à-dire de six en six mois, mais cela va à peu de chose; et d'ailleurs il vaut mieux sacrifier quelques pistoles, que de vous donner la peine d'aller encore chez le sieur Bronod.

Les trois louis que vous avez donnés, en dernier lieu, au sieur Robert, étaient sans doute pour ses avances. Je ne peux imaginer qu'un procureur se soit avisé de faire des frais, puisque je n'ai point eu d'affaires, à moins que je n'aie eu quelque procès sans le savoir.

M. Michel veut donc garder mon argent jusqu'au 1er mars? soit : laissez-le-lui donc; ce sera toujours deux mois d'intérêt de gagnés. Ne dédaignons pas de pareilles broutilles.

Faites, je vous prie, et si vous le jugez nécessaire, un petit présent à l'intendant de M. de Richelieu; mais, au préalable, il faut qu'il y ait une bonne délégation sur Bouillé-Menard, pour mes arrérages, et une délégation pour que dorénavant je reçoive régulièrement une rente de quatre mille livres.

Un louis d'or à d'Arnaud, sans lui dire ni où je suis ni ce que je fais, ni à lui ni à personne. Je suis à Cirey pour vous seul, et dans la Cochinchine pour tous les Parisiens, ou, ce qui sera plus vraisemblable, confiné dans quelque province d'Angleterre.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

L'estampe tirée sur pastel, mon cher abbé, est horrible et misérable, n'en déplaise au graveur; peu m'en soucie. Je ne prendrai point le parti de mon visage, que je ne connais pas trop; mais, mon cher ami, ne pourrait-on pas me faire moins vilain? J'abandonne cela à vos soins; surtout n'en parlez pas à madame du Châtelet.

Venons au nécessaire de cette dame. Voyez au plus tôt Hébert, et recommandez-lui la plus prompte diligence. Vous lui avez donné cinquante louis; donnez-lui-en cinquante autres, s'il les exige, et assurez-le que, à l'instant de la délivrance, le tout sera exactement payé.

Si, suivant ma dernière lettre, vous avez fait vendre une action, vous avez bien fait; si vous ne l'avez pas vendue, vous avez encore bien fait. Je vous approuve en tout parce que tout ce que vous faites est toujours bien; et vous méritez qu'on vous remercie et qu'on vous embrasse bien fort.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il sera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du château. Cette messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an, mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très rarement avec madame la marquise du Châtelet, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées; mais il y a la table de M. le comte du Châtelet son fils, et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. du Châtelet père y mange souvent, et quelquefois nous soupons tous ensemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions, il peut venir et apporter tous ses instruments de chimie. S'il a besoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira sur-le-champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cent cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents, avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom, car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la Fahrenheit, il en fera ici, et il

rendra service à la physique. Ces thermomètres cadrent-ils avec ceux de Réaumur? Ces instruments ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez Leroy, ou chez Lebon, ou chez Thiout; enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête Savoyard, que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu), de cette montre à répétition, vous l'expédieriez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'Hombre, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle, dont je suis très mécontent.

J'ai lu l'épître d'Arnaud; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. Dubreuil, je paierai les poulardes très volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remerciements à vous faire.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

J'attends le pâté que vous m'annoncez, et pour douze à quinze francs de joujoux d'enfants. Nous voici bientôt aux étrennes; c'est le temps de leurs plaisirs et de ma petite moisson, à laquelle il faut penser.

Si l'on ne voit pas distinctement les satellites de Jupiter, je ne veux point le télescope de Newton. Notre chimiste fait des difficultés! il faut payer son voyage et demeurer là. Au lieu de trois *Henriades*, j'en demande six bien reliées. Je suis honteux de vous importuner pour des bagatelles.

L'affaire de M. de Guise n'est pas si bagatelle. Il m'écrit que les procédures qu'on a faites sont assez inutiles. C'est de quoi je ne conviens pas; je les crois très nécessaires. Savez-vous, mon cher ami, que vous ne feriez pas mal d'aller voir M. Chopin dans quelque intervalle de la grand'messe et de vêpres? Il me semble qu'on fait plus de choses dans une conversation avec le chef de la commission qu'avec des rames de papier timbré. Je souhaiterais que ce M. Chopin eût quelques rentes viagères, il verrait ce que c'est que de n'avoir point à vivre de son vivant, et de laisser à ses hoirs trois ou quatre années à percevoir. Vous lui diriez que le sérénissime prince de Guise se moque de moi, chétif citoyen; qu'il fait bombance à Arcueil, et qu'il laisse mourir de faim ses créanciers; vous lui feriez un beau discours sur le respect que l'on doit aux rentes viagères. Il est vrai que le roi a réduit les nôtres à moitié; mais le prince de Guise n'est pas si modéré, il me retranche toute la mienne. Je vous avoue que je trouve ce procédé-là pire que les barricades de Guise-le-Balafré. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon ami, et nous boirons à votre santé en mangeant le pâté.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'Arouet [1] avaient été brûlés, et son logement consumé; je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de Me Picart qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'Arouet. Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme! Mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies. Tout bon Français applaudit à un bon janséniste, qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque un peu de l'infaillibilité du pape; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier, et un imbécile qui assiste à ces crucifiements de galetas.

Je sais bien qu'il ne serait pas mal que je fusse à Paris; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Merri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe, qui, dans sa solitude de Cirey, fait des vers, étudie Newton, le tout avec assez peu de succès, et qui, en outre, digère fort mal.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 21 décembre.

Je réponds en hâte, mon cher ami, à votre

[1] Armand Arouet, frère aîné de Voltaire, demeurait sous la Chambre des Comptes, cour du Palais. Il choisissait ses maîtresses parmi les plus jolies convulsionnaires, et on doit croire qu'il resta célibataire. Il est mort vers la fin de 1745 Cl.

lettre du 18, touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame du Châtelet que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux; et je crois en faire à moi-même, en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talents, et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très honnête, convenable à un gentilhomme, et, qui plus est, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle; si cette sœur aimait mieux être dame du château que citadine de Paris malaisée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles; je serai très aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parents attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris, serviteur très humble; elles sont perdues pour moi. Vieillir fille est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfants. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle Mignot, mais il faut qu'elle le veuille; et vous, qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à Pollion, à Polymnie, à Orphée. Je vous embrasse tendrement.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

Mon cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. Pollion vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troyes, et à Troyes vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis

« O noctes cœnæque deum. . . . . »

Hor., liv. II, sat. VI, v. 65.

On sait bien qu'on ne pourrait vous garder longtemps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des Linant, que le frère commençait à faire de bons vers, et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'Apollon pèche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b...

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard; je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente, au moins; mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé! Il me semble qu'elle était faite pour Cirey.

Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques; sciences et arts, vous servez par quartier chez moi; mais Thieriot est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux.

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi.

A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'*Œdipe*, *Zaïre*, et tous mes petits ouvrages; toujours enfantant, toujours léchant. Mais le monde est trop méchant.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'Amitié, ma déesse unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraissais sommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique :
« N'as-tu pas assez barbouillé
Ton système philosophique,
Assez énoncé, détaillé
De Louis l'histoire authentique?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique?
Seras-tu sans cesse embrouillé
De vers et de mathématique?
Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon;
Mais sois fidèle à Cideville. »

J'ai répondu du même ton :
O ma patronne! ô ma déesse!

Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse ;
Il est lui seul mon Apollon,
C'est lui dont je veux le suffrage;
Pour lui mon esprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage;
Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses, mon cher Cideville, et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie ; c'est *Mérope*, tragédie sans amour, et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur si bon et si sensible, vous qui seriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidèle ami, et le plus sensible des amants.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence, c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. *On ouvrait toutes mes lettres*, on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent; et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte en fesaient des extraits odieux qu'ils portaient jusqu'aux ministres, dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs, en fesant un tour en Hollande; ils m'y ont poursuivi. Rousseau, entre autres, ce monstre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déisme chez M. s'Gravesande, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. s'Gravesande démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai, dans mon séjour en Hollande, qu'à voir les expériences de la physique newtonienne que fait M. s'Gravesande, qu'à étudier et à mettre en ordre les *Éléments* de cette physique, commencés à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame du Châtelet et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur, ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur de la vie, que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le conseil de M. d'Argental, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Éléments de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés; on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai donc fait *Mérope*, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'*OEdipe*. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de Louis XIV jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame du Châtelet est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'*Enfant prodigue*, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce Demoulin, qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infâme procès de Jore. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés; et, pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes! ô monstres! qu'il y a peu de Cidevilles!

Continuons; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame du Châtelet les Linant. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé que Linant semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur, je m'y intéressais; je le fesais travailler; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes; mais je me console, car il y a des Émilies et des Cidevilles.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 25 décembre.

A mon très cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le temps d'Épicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règnent Thalie,
Et le cothurne, et les sifflets?
Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.

Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtisan, au citadin;
Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thym,
Toujours travaille, et toujours cause,
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-culs et de la rose.

J'ai donc, suivant votre conseil, abandonné pour un temps la raison réciproque des carrés des distances, et la progression en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves, et autres casse-tête, pour retourner à Melpomène. J'ai fait *Mérope*, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noster*. Ce n'est pas la *Mérope* de Maffei, c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable Cideville. Il y a si long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la seule tragédie qu'on fesait à Cirey. Linant avait remis sur le métier cette intrigue égyptiaque [1] que je lui avais fait commencer il y a sept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès; mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement possédé la sœur, que madame du Châtelet a été dans la nécessité absolue de renvoyer la sœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre; ils pouvaient se faire un sort très doux, et se préparer un avenir très agréable. Linant aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maison du Châtelet. Celui qui avait élevé M. du Châtelet est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme Linant, un homme qui, d'ailleurs, a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien quand vous et M. de Cideville me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame du Châtelet.

Voulez-vous, en attendant *Mérope*, une *Ode* que j'ai faite *sur la Paix*? On a tant fait de ces drogues, que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami Cideville, et dites-m'en votre avis; mais qu'elle n'ennuie que Cideville et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre Maupertuis, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de Rameau, les *ramoneurs*. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de Rameau [1] ou les beaux airs de *Persée*. Si je peux regretter quelque chose, c'est vous, mon cher Formont, que j'estimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame du Châtelet, qui partage mes sentiments pour vous, vous fait les plus sincères compliments.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

28 décembre.

Voici, mon cher ami, une bonne œuvre que je vous prie de ne pas négliger. Il y a, rue Sainte-Marguerite, une demoiselle d'Amfreville, fille de condition, qui a une espèce de terre à Cirey. Je ne la connais guère, mais elle est, me dit-on, dans un extrême besoin. Vite, mon cher abbé, prenez une voiture, allez trouver cette demoiselle; dites-lui que je prends la liberté de lui prêter dix pistoles, et que je suis à son service, si elle en a encore besoin.

Après cette bonne œuvre, vous en ferez une autre d'honnêteté; ce sera de porter à mademoiselle Mignot l'aînée un sac de mille livres, lui demandant bien pardon de ma grossièreté, et lui ajoutant que sur ces mille livres il y en a quatre cents pour sa cadette. Vous direz en particulier à cette aînée que je suis fâché qu'elle ait refusé le parti que je lui proposais; qu'elle aurait joui de plus de huit mille livres de rente, et qu'elle eût épousé un homme de condition très aimable; mais que j'ai tout rompu dès que j'ai su qu'elle fesait la moindre difficulté. Assurez-la de ma tendre amitié dans les termes les plus forts; vous me ferez plaisir de lui faire un peu sentir la différence de mon caractère avec celui d'Arouet, ma facilité en affaires, enfin tout ce que vous croirez qui pourra augmenter son amitié et sa confiance. Elle avait eu envie de vous charger de

[1] Ramessès. Cl.

[1] Les enfers, dans *Castor et Pollux*.

sa procuration, et de venir s'établir auprès de moi; faites-lui entendre qu'elle eût très bien fait.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Je comptais, mon cher ami, vous envoyer un énorme paquet pour le prince, et j'aurais été charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient. Vous eussiez vu et peut-être approuvé la manière dont je pense sur bien des choses, et surtout sur vous. Je lui parle de vous comme le doit faire un homme qui vous estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit, par vos lettres, vous aimer et vous estimer aussi; cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointements, et qui, à la longue, attire en effet des récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de là que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé à le croire que vous me mandâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de Kaiserling, que le prince envoya de Berlin à madame la marquise du Châtelet: *Le prince* nous *a aussi envoyé un gentilhomme*, etc. Vous ajoutiez je ne sais quoi de *bruit dans le monde*, à quoi je n'entendais rien; et tout ce que je comprenais, c'était que le prince vous donnait tous les agréments et toutes les récompenses que vous méritez, et que vous devez en attendre.

Enfin je croyais ces récompenses si sûres, que M. de Kaiserling, qui est en effet son favori, et dont le prince ne me parle jamais que comme de son ami intime, me dit que l'intention de son altesse royale était de vous faire sentir de la manière la plus gracieuse les effets de sa bienveillance. Voici à peu près mot à mot ce qu'il me dit: « Notre prince n'est pas riche à présent, et il ne « veut pas emprunter, parce qu'il dit qu'il est « mortel, et qu'il n'est pas sûr que le roi son père « payât ses dettes. Il aime mieux vivre en philo- « sophe, attendant qu'il vive un jour en grand « roi, et il serait très fâché, alors, qu'il y eût « un prince sur la terre qui récompensât mieux « ses serviteurs que lui. Je vous avouerai même, « continua-t-il, que l'extrême envie qu'il a d'éta- « blir sa réputation chez les étrangers l'engagera « toujours à prodiguer des récompenses d'éclat « sur ses serviteurs qui ne sont pas ses sujets. » Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de Kaiserling dans des termes qui lui firent une très grande impression. C'est un homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur vertueux, et, auprès du prince, en ami véritable. Le roi l'estime, et le prince l'aime comme son frère. Madame la marquise du Châtelet l'a si bien reçu, lui a donné des fêtes si agréables, avec un air si aisé, et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présents extrêmement jolis, qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu, et reçu. Ses impressions ont passé dans l'âme du prince royal, qui en a conçu pour madame la marquise du Châtelet toute l'estime, et, j'ose dire, l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de Kaiserling doit être l'homme par qui les bienfaits du prince doivent tomber sur vous.

Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension; et si, par hasard (car il faut prévoir tout), il arrivait que son altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de Kaiserling vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton; que vos lettres insinuent toujours au prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, aussi n'était-ce pas dans mon pays; c'était à Londres, avec notre cher Falkener. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassadeur à la Porte. Il se mit à rire; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi; et, quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais, d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune.

Je suis bien aise que Piron gagne quelque chose à me tourner en ridicule. L'aventure de la Malcrais-Maillard est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très galants; car, quand Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers; quand mademoiselle de Lavigne nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilége des *Éléments de Newton;* peut-être dois-je lui en être très obligé. Je traitais la philosophie de Descartes comme Descartes a traité celle d'Aristote. M. Pitot, qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact;

mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que Newton et s'Gravesande m'ont apprises. Adieu, mon cher ami.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, janvier.

« Romulus, et Liber pater, et cum Castore Pollux,...
« Ploravere suis non respondere favorem
« Speratum meritis. »

Hor., lib. II, ep. I, v. 5.

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux, et le prix injuste que vous en recevez, sont le commentaire.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel eptagone qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité de vos opérations; enfin votre génie et vos connaissances, très fort au-dessus de cette opération même, doivent vous assurer, en France, et les plus belles récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie se déchaînait contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite s'avisaient à Paris de vous chansonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire, pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chanson plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous; elle était de la façon du petit Lélio, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très outrageant, et finissait par :

Des meules de moulin
De ce calotin.

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre, qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. Musschenbroeck me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. S'Gravesande en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. Cassini, et après lui M. de Fontenelle, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de Norwood assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnements lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang; songez à Galilée, et consolez-vous.

Je suis persuadé que, quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses [1].

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de Newton, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout. J'ai suspendu cette édition qui se fesait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. Pitot, qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvé depuis huit mois; mais M. le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, etc., cela n'est pas permis à un pauvre Français. J'ai parlé de vous et de votre livre, dans mes petits *Éléments*, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces *Éléments;* vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. Pitot m'avait pourtant flatté que ce *petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe.* Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé dans mon ignorance et dans les vers; j'ai fait une tragédie, mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poëme épique; il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être joué en personne, moi, mes amis, et ma *Henriade*, aux Italiens et à la Foire, avec approbation et privilége.

Qui bene latuit bene vixit [2]. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien, ni pour vous étudier; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie, vous et le grand petit Clairaut.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Février.

On doit, mon cher abbé, vous aller voir, de la part d'un M. de Médine [3], et vous demander trois cents florins de Flandre. Vous direz à l'envoyé : « J'ai reçu commission de les prêter, *hoc* « *verum;* mais de les prêter en l'air, *hoc absur-* « *dum*. Qu'un bon banquier fasse son billet payable

[1] Maupertuis avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant Clairaut, Camus, Lemonnier. K.

[2] Ovide, *Tristes*, III, élégie IV, v. 25.

[3] Cité sous le nom de Medina, dans la lettre du 14 février 1737, à Thieriot.

« dans un an, et vous aurez les trois cents flo-
« rins. »

M. Le Ratz de Lanthenée est un homme de lettres; il me demande cent écus à emprunter, et il faut les lui donner sur-le-champ; mais que celui qui imprime son ouvrage signe un billet payable dans un an. Il faut prêter et non perdre, être bon et non dupe. Je ne connais pas ce M. de Lanthenée; il suffit donc de l'aider, et c'est l'aider que de lui prêter cent écus.

A votre loisir, je vous prie de voir un avocat, et d'avoir son avis sur ce point de jurisprudence. Un homme a des rentes viagères; il s'en va à Utrecht pour jansénisme ou calvinisme, comme il vous plaira. Il doit cent mille florins; et, avant de partir, il délègue dix mille livres de rente pour dix ans. Cependant on confisque son bien. La confiscation a-t-elle lieu? Ses créanciers seront-ils payés? Ses délégations sont-elles payables sa vie durant? Belles questions! *Vale!*

A M. THIERIOT.

Cirey, ce 7 février.

Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le prince royal, en réponse à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très belle émeraude accompagnée de diamants brillants, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher Thieriot, que mes remerciements pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne soyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte, quand je lui parle de vous; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc à le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : « Euge, serve bone et fidelis, « quia super pauca fuisti fidelis, etc. »

Vous vous intéressez à mes nièces; vous savez sans doute ce que c'est que M. de La Rochemondière, qui veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage en assurant vingt-cinq mille livres, je suis tout prêt; et, s'il en veut trente, j'en assurerai trente; mais, pour de l'argent comptant, il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me suis cru, en dernier lieu, dans la nécessité de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très assuré; le temps du paiement ne l'est pas; ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentiments pour elle comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche, si un présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère sera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. du Châtelet. Voilà toute la nichée établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéresse si tendrement à ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paie.

Mandez-moi si ce que l'on publie touchant la cuirasse de François I[er] est vrai. Je ne sais de qui est *Maximien*. On la dit de l'abbé Le Blanc. Mais quel qu'en soit l'auteur, je serais très fâché qu'on m'en donnât la gloire, si elle est bonne; et, en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé Bernier; je compte n'y point trouver que Cham est l'Ammon des Égyptiens, que Loth est l'Ericthée, qu'Hercule est copié de Samson, que Baucis et Philémon sont imités d'Abraham et de Sara. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque; que Rebecca était la Vierge, Ésaü et Jacob les Gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la *Madelène;* mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'Argental d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

A M. PRAULT,

LIBRAIRE A PARIS.

A Cirey, le 24 février.

J'ai reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie, mon cher paresseux, qui ne le serez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. Berger de passer chez vous pour affaire; on a de ses nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire sera que vous lui compterez dix pistoles; vous lui demanderez de

vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement que, quoique les plaisirs que je lui fais soient peu considérables, cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'*Œdipe*. Vous n'aurez *Mérope* que dans un mois; je ne crois pas que les approbateurs puissent vous inquiéter, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très faux que *Maximien* soit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres.

A M. BERGER.

A Cirey, février.

Vous avez grande raison assurément, monsieur, de vouloir me développer l'histoire de Constantin; car c'est une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques, toujours très justes et très modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme Fausta et de son fils Crispus était un très beau sujet de tragédie; mais c'était Phèdre sous d'autres noms. Ses démêlés avec Maximien-Hercule, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à Thomas Corneille, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de Maximien-Hercule. Fausta se trouve, dans cette pièce, entre son mari et son père; ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très intrigué; et c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* et de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de succès dans son temps; mais elle est tombée dans l'oubli, avec presque toutes les pièces de Thomas Corneille, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître; parce que les vers en sont fort faibles; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de La Chaussée n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de Thomas Corneille. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers; il a l'esprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable auteur des *Aïeux chimériques* et des trois *Épîtres* tudesques où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monsieur;* mais *dominus* entre nous veut dire *amicus*.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

Je reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit calviniste, ou janséniste, ou musulman, ou païen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises, et si les billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le fait :

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de Bonneval le musulman : ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de Bonneval, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce cas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très éclairée. Vous m'avez instruit en physique, instruisez-moi encore, mon ami, en jurisprudence.

Si M. de Barassi ne me rend pas les deux mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager; je vous le recommande auprès de monsieur le lieutenant civil.

Je n'écrirai point à M. de Gennes; c'est monsieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie; c'est là toute la cérémonie. M. de Gennes est fermier-général des états de Bretagne; s'il ne paie pas, c'est une très mauvaise volonté, à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites, il est cousu d'or; et, s'il radote, c'est en Harpagon; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un paiement complet, ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse, dont l'utilité est très reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiselle d'Am-

freville pour cent francs, et d'Arnaud pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en présents, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Lisez, et envoyez à M. de Guise la lettre que je lui écris.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

Monseigneur, je reçois en même temps une lettre de votre altesse, et une de M. l'abbé Moussinot, qui, depuis un an, et sous le nom de son frère, veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires, lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. Crozat. La différence est cruelle pour moi. M. Crozat, qui a cent mille écus de rente au moins, est payé à point nommé; et moi, parce que je ne suis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'est pas là, en vérité, le sens du *dabitur habenti* de l'Évangile, et jamais le receveur saint Matthieu ni son camarade saint Marc n'ont prétendu que votre altesse dût payer M. Crozat de préférence à moi. Voyez, monseigneur, tous les commentaires des quatre évangélistes sur ce texte; il n'y est pas dit un mot, je vous le jure, de M. Crozat. Hélas! monseigneur, je ne vous demandais pas ce paiement régulier que vous avez fait à ce Crésus-Crozat; je vous demandais une assurance, une simple délégation pour Irus-Voltaire.

J'avais prié M. l'abbé Moussinot de vous aller trouver; car, pour son frère, il ne sait que signer son nom; mais, monseigneur, cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes, les respectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'est un homme simple, doux, dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur-le-champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre à sa timidité, et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. Bronod lui donne un rendez-vous certain. C'est encore une chose très dure d'aller inutilement chez M. Bronod.

Je suis bien plus fâché que vous, monseigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché, et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie, et, surtout, par l'espérance que vous me continuerez vos bontés.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 8 mars.

J'étais bien étonné mon cher ami, que, quand j'avais la fièvre, vous vous portassiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie dure toujours. Vous avez dû être saigné du pied, car je le fus il y a cinq ou six jou s, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'eusse mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle sera heureuse partout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique Arouet la déshéritera, si elle ne prend pas un convulsionnaire; et moi je la déshérite, si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la Constitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de La Chaussée; vous êtes *homo argutæ naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes *Épîtres* de l'auteur des *Aïeux chimériques*. Son *Maximien* sera sans doute autrement écrit que celui de Thomas Corneille. Il est vrai que ce Thomas intriguait ses pièces comme un Espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans son *Maximien*, aussi bien que dans *Camma*, *Stilicon*, *Timocrate*. Le rôle de Maximien même n'est pas sans beauté; et la manière dont il se tue eut autrefois un très grand succès.

J'avais songé d'abord à te faire tomber:
Voilà, pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce, et comme j'exécute.

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente représentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce est conduite, a servi ensuite à la faire tomber; car, au milieu de tant de ressorts et d'incidents, les passions n'ont pas leurs coudées franches: il faut qu'elles soient à l'aise pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de Thomas Corneille est si faible qu'il fait tout

languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, si sa tragédie n'était pas mieux écrite que l'*Héraclius* de Pierre Corneille, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias, et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans *Héraclius* que ce morceau qui vaut seul une pièce :

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! etc.
Acte IV, scène 4.

D'ailleurs, l'insipidité de la partie carrée entre Léonce et Pulchérie, Héraclius et Léontine, et les malheureux raisonnements d'amour en vers très bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je sais bien que Despréaux avait en vue *Héraclius* dans ces vers :

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
L'Art poét., ch. III, v. 51.

Je n'ai point vu *la Métromanie ;* mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces Denis.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 22 mars.

Mon cher ami, allez vous faire... avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaie sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise de faire des vers français me paraît un prodige dans un Allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français; car combien de Français font des vers allemands! Mais je vous assure que si le seul projet d'être poëte m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher Thieriot, voilà notre homme, conservez la bienveillance de cette âme-là, et m'en croyez. J'ai vu la *Piromanie* [1] : cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à Le Franc et à moi. On m'a envoyé aussi *Lysimachus :* j'ai lu la première page, et vite au feu. J'ai lu ce poëme *sur l'Amour-propre*, et j'ai bâillé. Ah! qu'il pleut de mauvais vers! Envoyez-moi donc ces *Epîtres* qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette drogue *sur le bonheur?* N'est-ce point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les Gresset, et d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers pour chanter dans la volupté et la paresse?

Comment va le procès d'Orphée-Rameau et de Zoïle-Castel? Ce monstre d'abbé Desfontaines continue-t-il de donner ses *malsemaines?* mais, ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir? savez-vous ce que Quesnel-Arouet a donné à mon aimable nièce? Dites-moi donc cela, car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes compliments à ceux qui m'aiment; de l'oubli aux autres. *Vale;* je vous aime de tout mon cœur.

[1] *La Métromanie* K.

A M. RAMEAU.

SUR LE P. CASTEL ET SON CLAVECIN OCULAIRE.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissements du parterre de l'Opéra les suffrages de l'académie des sciences; mais surtout vous avez joui d'un bonheur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux; vous l'avez été de votre vivant, et on sait que votre commentateur [1] est quelque chose de très différent, en toute manière, de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire; mais le révérend P. Castel a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu, en bon chrétien, vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. Canaye, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

Vous pouvez disputer contre nous, monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidents, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le révérend P. Castel? En vérité, c'est combattre comme Bellérophon. Songez, monsieur, à votre

[1] Madame de La Popelinière.

téméraire entreprise; vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'Opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son *clavecin oculaire*. Les aveugles même y sont invités [a]; il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre humain, daigne-t-il démontrer dans ses *Lettres*, dont les journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies, 1° que les hommes aiment les plaisirs; 2° que la peinture est un plaisir; 3° que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature!

Ne croyez pas, monsieur, que, pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa *Mathématique universelle*, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cent soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore, ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique qui assurément ne ressemble à rien, et qui est unique comme lui. Ce système est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. III, IV, et V) que ce sont « les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécanisme de « la nature; et que, s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine se déconcerterait. » Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrenées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (p. 309, part. II) ce beau titre: « Dieu a créé la nature, et la nature a créé le « monde! »

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avions cru, jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démonstrations de Newton [a]. Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration; mais, semblable à un Irlandais célèbre dans les écoles, il dit: *Hoc fateor, verum contra sic argumentor*. Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de Newton était un sophisme; mais, comme dit M. de Fontenelle, les hommes se trompent, et les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand homme. Il porte partout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. VII, liv. V), et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont « une « ligne courbe et l'expression géométrique d'une « équation. » Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien?

En effet, monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa *Mathématique universelle*, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu, au contraire, est le plus grand; c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres!

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment « qu'on ne « s'élève souvent que pour donner du nez en « terre? »

Il faut bien, monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau P. Garasse, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les Newton, les Leibnitz, les Réaumur, les Maupertuis. C'est le don Quichotte des mathématiques, à cela près que don Quichotte croyait toujours attaquer des géants, et que le révérend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui; laissons en paix les mânes de ses ouvrages, ensevelis dans le *Journal de Trévoux*,

[a] Le P. Castel, dans ses *Lettres au président de Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

[a] C'est la proposition dans laquelle Newton démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mû en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales, dans des temps égaux, tend vers un centre, *et vice versa*.

qui, grâce à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que Boileau lui a donnée, quoique, depuis quelques années, les *Mémoires* modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle *lettre* pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers [1], pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, monsieur, et ne lui répondez point.

A M. THIERIOT.

Le 28 mars.

Je vois, mon cher Thieriot, que *Maximien* a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées; et, sans éloquence, comment peut-on plaire long-temps?

Or çà, je veux bientôt vous envoyer une pièce [2] aussi simple que *Maximien* est implexe. Il vous a donné un microscope à facette; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes *Éléments de Newton;* ma foi, je les laisse là; je ne veux pas perdre mon repos pour Newton même; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant.

On m'a fait voir une lettre [3] à Rameau sur le révérend P. Castel, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela; car si promettez, tiendrez.

Ce que vous me dites de Le Franc m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de remontrances à une cour des aides [4] de province? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant il a été dévoré du zèle de bon citoyen; en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme Français, et comme poëte, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plus tôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les Piron; mais sa *Didon*, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que Quesnel-Arouet a donné. Il faudrait pourtant que Locke-Voltaire en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que saint Rousseau, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parents, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de La Harpe, il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pèlerinage à une *Madona*: il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

A M. BERGER.

Cirey, avril

Madame la marquise du Châtelet a renvoyé le livre que vous lui avez prêté. Il doit être chez l'abbé Moussinot. Après la honte de barbouiller de tels ouvrages, la plus grande est de les lire: aussi madame du Châtelet l'a envoyé à Pacolet après en avoir vu deux pages.

Je puis vous dire, mon cher monsieur, que ces *Épîtres* [1] dont vous me parlez ne sont pas de moi, et vous me feriez une vraie peine si vous ne feriez pas tous vos efforts pour désabuser le public. Je ne veux ni usurper la gloire des autres, ni me charger de leurs querelles. Je suis assez fâché qu'on m'ait osé imputer l'ennuyeuse et dix fois trop longue *Réponse* aux Épîtres de Rousseau. Il est bien lâche à celui qui l'a osé faire de n'avoir osé l'avouer.

J'ai fait pis contre ce scélérat; je l'ai convaincu de calomnie par la lettre de M. le duc d'Aremberg et par vingt autres preuves. J'ai parlé de lui, comme un honnête homme doit parler d'un monstre; mais, en prononçant sa sentence, je l'ai signée de mon nom.

Je vous prie de me faire voir une ode [2] de l'ex-jésuite Gresset qu'on dit être très belle.

Je suis très fâché que les *Éléments de Newton* paraissent. Les libraires se sont trop précipités. Il est assez plaisant que j'achète mon ouvrage [3].

[1] Allusion, entre autres, aux *Lettres philosophiques sur la fin du monde*, publiées par le jésuite Castel en 1736. CL.
[2] *Mérope*. CL.
[3] C'est la lettre précédente. CL.
[4] Le Franc (de Pompignan) était alors avocat-général de la cour des aides, à Montauban. CL.

[1] Les *Épîtres sur le Bonheur*. J.-B. Rousseau n'avait pas été oublié dans la troisième qui traite de l'*Envie*. CL.
[2] *Sur l'amour de la patrie*. CL.
[3] Voltaire, dans sa lettre d'octobre à Thieriot (page 214), parle de cent cinquante exemplaires achetés par lui. CL.

Je crois qu'il sera utile aux personnes qui ont du goût pour les sciences, qui cherchent la vérité, et qui n'ont pas le temps de la retrouver dans les sources. Ce qui me fâche, c'est que, outre mes fautes, il y en aura beaucoup de la part des éditeurs. Mandez-moi des nouvelles de mon livre.

Je vous prie de faire mes compliments à certain élève d'Apollon et de Minerve, nommé La Bruère. C'est un des jeunes gens de Paris dont j'ai la meilleure opinion. Il devrait m'envoyer sa tragédie. Je lui garderais une fidélité inviolable.

Je vous embrasse.

A M. THIERIOT.

Le 16 avril.

J'ai reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. Newton ne m'a point rendu insensible, et vous pouvez me dire avec notre maître Horace :

« Quæ circumvolitas agilis thyma? . . . . . .
Lib. I, ep. III, v. 21.

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de Le Franc; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir... madame***.

Vous verrez ci-jointe la lettre [1] d'une bonne âme à Orphée-Rameau sur Zoïle-Castel.

« . . . . . . *Secretum* petimusque damusque vicissim. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 11.

Ce Castel-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, et le tracassier de la société.

Je vous enverrai incessamment la *Mérope;* mais, pour Dieu, n'en parlez pas; n'allez pas aussi vous imaginer que cela soit écrit du ton de *Brutus.*

« Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
« Projicit ampullas. . . . . »
Hor., *de Art. poet.*, v. 96.

Dieu garde Zaïre d'être autre chose que tendre! Dieu garde Mérope de faire la Cornélie! *Flebilis Ino.* Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendresse, trois personnages principaux, et voilà tout. La plus extrême simplicité est ce que j'aime; si elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je serais bien étonné que mes *Eléments de Newton* parussent. La copie que j'avais laissée en Hollande était assez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux personnes [2] de l'académie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort, je les désavouerai hautement.

Monsieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de MM. de Louville et Godin. Or, par ces observations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la latitude, et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et si cette période existait, et qu'elle eût commencé à un point, comme, par exemple, au nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner. Mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en dureraient pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi,

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus sots qu'ils ne sont, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit Basque a bien fait; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite.

J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension, et il aurait le plaisir d'entendre Emilie-Newton, qui, par parenthèse, entend mieux l'*Optique* de ce grand homme qu'aucun professeur, et que M. Coste, qui l'a traduite.

Adieu, père Mersenne.

[1] La lettre à Rameau, sur le P. Castel, à la date de mars.

[2] MM. Pitot et Montcarville. Ce dernier n'était pas de l'académie des sciences. Cl.

A M. THIERIOT.

Cirey, jeudi 23 avril

Je reçois, mon cher Thieriot, un paquet de notre prince philosophe qui m'en apprend de bonnes. Mais pourquoi, s'il vous plaît, n'accompagnez-vous pas vos paquets d'un petit mot de votre main? Pensez-vous que le commerce de l'héritier d'une couronne me soit plus cher que celui d'un ami?

« Urbis amatorem *Thiriotum* salvere jubemus
« Ruris amatores. . . . . »
Hor., lib. I, ep. x, v. I.

Madame la marquise du Châtelet a eu chez elle M. et madame Denis. On a été extrêmement content, et je les ai vus partir avec regret. Si vous pouviez trouver un mari dans ce goût-là à la Serizi, vous lui rendriez un bon service. Je cherche à présent un Strabon [1], un garçon philosophe, qui puisse m'aider en physique *mente manuque*, un petit diminutif de la race des Vaucanson. Une bonne maison, de la liberté, de la tranquillité, quatre ou cinq cents livres bien payées par an, et la disposition d'une bibliothèque de physique complète, et d'un cabinet de mathématiques, feraient son sort. Au reste ce goût pour la physique n'éteint point celui de la littérature. Envoyez-moi donc ce qu'il y a de nouveau. On me parle d'une ode excellente de Gresset *sur l'Amour de la Patrie*, et d'une épître du P. Brumoi *sur la Liberté*. Peut-être sont-ce de vieilles nouvelles qui arrivent tout usées.

Si vous venez à Cirey, j'ai quelque chose pour vous qui vous sera très agréable et très utile. *Vale*.

A M. THIERIOT.

Je reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement je suis assez fâché que Racine, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de Rousseau contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la *Liberté*. Je ne veux point me trouver dans les caquets de Molina ni de Jansénius. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de Bicêtre; mais, en vérité, il faut être bien peu fin pour ne pas s'apercevoir que cela est de la main d'un académicien, ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse, et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé Desfontaines, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des Quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à *gentil* Bernard; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à Crésus-Bernard.

Je n'ai point vu l'*Épître sur la liberté;* je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent mes *Éléments de la philosophie de Newton*, quoique imparfaits; or, *da mi consiglio*. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France je devais à monsieur le chancelier le respect de lui faire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu, il l'a marginé de sa main; il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par mes yeux des sentiments de monsieur le chancelier, j'ai cessé sur-le-champ d'envoyer en Hollande la suite du manuscrit; le dernier chapitre surtout, qui regarde les sentiments théologiques de M. Newton, n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires, et si monsieur le chancelier m'en savait mauvais gré, il serait aisé, par l'inspection seule du livre, de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le manque des derniers chapitres est une démonstration que je me suis conformé à ses idées, dès que je les ai pu entrevoir; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot, soit respect pour monsieur le chancelier, soit aussi amour de mon repos, je ne veux point de querelle pour un livre; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'Argenson? est-il à propos que je lui en écrive? Conduisez-moi. M. le bailli de Froulai est venu ici, et a été, je crois, aussi content de Cirey que vous le serez. Les Denis en sont assez satisfaits.

J'ai toujours *Mérope* sur le métier. *Vale, te amo.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Je ne puis, mon cher et respectable ami, laisser partir la lettre de madame la marquise du Châtelet, sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère; mais cette consolation va

[1] Nom du valet dans la comédie de *Démocrite*, de Regnard (Note de M. Miger.)

donc bientôt nous être ravio [1]. Madame du Châtelet, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au sujet de ces *Éléments de Newton;* pour moi, je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'Argental tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de Pont de Veyle, à qui je suis attaché comme à vous.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 5 mai.

Mon cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géants. Je ne sais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame Dupin. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très savant et très aimable. En ce cas, ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui; je lui appartiendrai, et je le paierai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers.

« I nunc et versus tecum meditare canoros. »
Hor., lib. II, ep. II, v. 76.

Le débit précipité de mes *Éléments de Newton* m'occupe très désagréablement. Le titre charlatan que d'imbéciles libraires ont mis à l'ouvrage est ce qui m'inquiète le moins. Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je serais fort aise que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je serai auprès de M. de Maupertuis ce qu'est Despantère auprès de Cicéron; mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que Maupertuis n'enseigne qu'aux sages. Il sera le précepteur des hommes, et moi des enfants; Algarotti le sera des dames, mais non pas de madame du Châtelet, qui en sait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choses dans son livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention un esprit droit me comprendra. Tâchez de recueillir les sentiments, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien savoir quel est le Sosie qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiète ainsi en prose. Ce Sosie m'a bien la mine d'être l'auteur de l'*Épître à Rousseau*, si longue et si inégale. Je sais quel il est, je connais ses manœuvres. Il doit haïr Rousseau et Desfontaines. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître. Qu'il jouisse de ses succès passagers, qu'il se fasse de la réputation à force d'intrigues, mais qu'il ne me donne point ses enfants à élever.

Mon cher ami, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 9 mai.

Sans aucun délai, mon cher ami, courez chez Prault, chez le paresseux Prault; portez-lui ce *Mémoire* pour être inséré dans le Mercure, dans le Journal de Trévoux, dans tous les journaux de France, de Suisse, de Hollande, d'Allemagne, et de tous les pays du monde, s'il est possible. C'est au sujet du livre des *Éléments de Newton*, qu'on vend informe, tronqué, plein de fautes.

Faites gourmander Prault par M. votre frère; gourmandez-le vous-même bien fort. Je n'ai point encore reçu les livres qu'il m'a annoncés. J'en demande beaucoup d'autres. Qu'on les achète où l'on voudra, mais qu'on les achète promptement, et qu'on me les envoie sans aucun retard. Il me faut l'histoire *des Vents* par Dampier, l'histoire de la Mer de Delisle, la physique de Keill, Huygens *de Horologio oscillatorio*, tous les numéros des *Observations*, tous ceux du *Pour et du Contre*, les *Transactions* de Londres. Il me faut encore une prompte réponse à ce billet ci-inclus de la part de MM. de Fontenelle, Mairan et Réaumur; il faut surtout avec ces trois académiciens ce secret impénétrable que vous joignez à vos autres vertus.

Je veux absolument que ce soit Prault qui donne cinquante livres à Linant. J'ai mes raisons. Si je lui dois de l'argent, payez-le, afin qu'il n'ait aucune excuse pour ne pas donner ces cinquante francs.

A l'égard des autres affaires d'argent, je n'ai pas le courage de vous en parler. Je suis accablé du travail qu'il me faut faire pour les *Éléments de Newton* qu'on débite sous mon nom.

1 D'Argental était nommé à l'intendance de Saint-Domingue, mais il n'y alla pas.

A M. DE PONT DE VEYLE.

10 mai.

Je fais mon très humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il soit, qui a fait cette jolie comédie du *Gascon* de La Fontaine, dont on m'a dit tant de bien.

Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'Argental, dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire usage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des *Éléments de Newton*, débités trop précipitamment, etc. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère, vous savez combien je suis vrai.

J'ai poussé la vertu jusques à *l'imprudence*.

Autre tracasserie : des *Épîtres* nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous savez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un ministre! Je suis au désespoir! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt-cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne ; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras : par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un? Si on persiste à répandre un venin si affreux sur des choses si innocentes, il faut renoncer aux vers, à la prose, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à *Mérope*, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de Richelieu. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponse. Je me recommande à Raphael, lorsque Gabriel s'en va au diable. Madame du Châtelet, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres compliments. Je vous suis attaché comme à monsieur votre frère ; que puis-je dire de mieux? Adieu, Castor et Pollux, *mea sidera*, qui n'habiterez bientôt plus le même hémisphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à Prault de tout supprimer ; j'écris à monsieur votre frère en conséquence. Je vous demande en grâce le secret sur les *Épîtres* que je désavoue, et la plus vive protection sur l'abus qu'on en fait. Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments, et partage ma reconnaissance. Vous devriez bien nous faire avoir *le Fat puni* [1]; on dit qu'il est charmant.

A M. BERGER.

A Cirey, le 14 mai.

Il y a long-temps, monsieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus ; je viens enfin de voir ces *Épîtres* en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé Desfontaines est peint d'après nature ; mais, de bonne foi, suis-je le seul qui connaisse, qui déteste, et qui puisse peindre ce misérable? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte? Je ne veux imputer ces *Épîtres* à personne ; mais, s'il était question d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez ; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire ; et, si j'ai de l'horreur pour Rousseau et pour Desfontaines, c'est parce qu'ils sont satiriques, l'un en vers très souvent durs et forcés, l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces *Épîtres*.

Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les *Éléments de Newton* parussent si tôt. Je ne les ai point encore ; mais ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit ; ils osent donner le livre imparfait, non corrigé, sans table, sans *errata ;* les quatre derniers chapitres manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires ; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés, grâce à l'*auri sacra fames*, de vendre le livre ; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise ; leur titre n'est point assurément celui que je destinais à cet ouvrage ; ce n'était pas même ainsi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues, et que

[1] Comédie de M. de Pont de Veyle, représentée le 14 avril 1738. Elle est tirée du *Gascon puni*, conte de La Fontaine. K.

j'ai envoyées à monsieur le chancelier; il y avait simplement : *Eléments de la philosophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : *mis à la portée de tout le monde*, et un imbécile pour penser que la philosophie de Newton puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables, et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre; mais, si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, comme un conte de La Fontaine, on se trompe assez lourdement; c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. Algarotti me lut ses *Dialogues sur la lumière*, je lui donnai l'éloge qu'il méritait d'avoir répandu infiniment d'esprit et de clarté sur cette belle partie de la physique; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agréments sont bons pour les vérités qu'on effleure; les Dialogues des mondes, qui n'apprennent pas grand'chose, et qui, d'ailleurs, sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond. Mais si M. Algarotti est entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de Newton, son titre *per le Dame* ne convient point du tout, et sa marquise imaginaire devient assez déplacée. C'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche, en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur *des Mondes*, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci. C'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami.

A M. THIERIOT.

Ce 21 mai, à Cirey

Mon cher ami, quand Descartes était malade, il ne répondait pas régulièrement à son père Mersenne.

1° Non seulement aucune de ces *Epîtres* dont vous parlez n'est de moi, mais c'est être mon ennemi que de me les attribuer; c'est vouloir me rendre responsable de certains traits qui y sont répandus, et dont on dit qu'on a fait un usage extrêmement odieux. Je vous prie instamment de représenter ou de faire représenter au *gentil* Bernard combien son acharnement à soutenir qu'elles sont de moi m'est préjudiciable. Je suis persuadé qu'il ne voudra pas me nuire, et c'est me nuire infiniment que de m'imputer ces ouvrages; je remets cela à votre prudence.

Je vous prie de remercier tendrement pour moi le protecteur des arts, M. de Caylus; il a trop de mérite pour avoir jamais pris aucune des impressions cruelles qu'a voulu donner de moi le sieur De Launai. Je n'ai jamais mérité l'iniquité de De Launai; mais je me flatte de n'être pas tout à fait indigne des bontés de M. de Caylus, dont je respecte les mœurs, le caractère, et les talents. En vérité, mon cher Thieriot, vous ne pouvez pas me rendre un plus grand service que de me ménager une place dans un cœur comme le sien. Je vous supplie de lui présenter un exemplaire de mon *Newton*. Je laisse à votre amitié le choix des personnes à qui vous en donnerez du ma part.

Quant au *Mémoire sur le feu*, que madame du Châtelet a composé, il est plein de choses qui feraient honneur aux plus grands physiciens, et elle aurait eu un des prix, si l'absurde et ridicule chimère des tourbillons ne subsistait pas encore dans les têtes. Il n'y a que le temps qui puisse défaire les Français des idées romanesques. M. de Maupertuis, le plus grand géomètre de l'Europe, a maudé tout net que les deux mémoires français couronnés sont pitoyables; mais il ne faut pas le dire.

Je vous envoie une lettre de M. de Pitot, qui vous mettra plus au fait que tout ce que je pourrais vous dire sur cette aventure très singulière dans le pays des lettres, et qui mérite place dans votre répertoire d'anecdotes.

En voici une qui est moins intéressante, mais qui peut faire nombre. Rousseau m'a envoyé cette longue et mauvaise ode dont vous parlez. Il m'a fait dire qu'il me fesait ce présent par humilité chrétienne, et qu'il m'a toujours fort estimé. Je lui ai fait dire que je m'entendais mal en humilité chrétienne, mais que je me connais fort bien en probité et en odes; que, s'il m'avait estimé, il n'aurait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il aurait dû se rétracter; que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix; qu'à la vérité il y a de l'humilité à faire de pareilles odes, mais qu'il faut être juste au lieu d'affecter d'être humble.

Vous reconnaîtrez à cela mon caractère. Je pardonne toutes les faiblesses; mais il est d'un esprit bas et lâche de pardonner aux méchants. Vous devriez, sur ce principe, mander à M. Le Franc qu'il est indigne de lui de ménager l'abbé Desfontaines, qu'il méprise. Les éloges d'un scélérat ne doivent jamais flatter un honnête homme, et Desfontaines n'est pas un assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talents, et pour donner du prix à son suffrage.

Je souscris au vers de la satire *sur l'envie*,

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;

et vous devez d'autant plus y souscrire, que ce misérable vous a traité indignement dans la rapsodie de son *Dictionnaire néologique*, et dans les lettres qu'il osait m'écrire autrefois.

Renvoyez-nous vite madame de Champbonin, et venez vite après elle. Madame du Châtelet et moi nous serions cruellement mortifiés qu'on imputât à Cirey la lettre que vous nous avez envoyée sur le père Castel, et à laquelle nous n'avons d'autre part que de l'avoir lue. Il serait bien cruel qu'on pût avoir sur cela le moindre soupçon. Vous savez, mon cher ami, ce que vous nous avez mandé, et votre probité et votre amitié sont mes garants. Je suis bien sûr que si les jésuites m'imputent cet ouvrage, vous ferez ce qu'il faudra pour leur faire sentir combien je suis sensible à cette calomnie.

Envoyez-moi la *Lettre* contre les *Éléments de Newton ;* s'il y a du bon, j'en profiterai.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse. Mandez-moi, je vous prie, à qui vous avez donné des *Newtons*, pour ne pas tomber dans les doubles emplois. Comment va votre santé? La mienne s'en va au diable.

Répondez à votre tour, article par article. Voici une lettre pour notre prince, à l'adresse qu'il m'a donnée.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis[1], 22 mai.

Je viens de lire, monsieur, une histoire et un morceau de physique [2] plus intéressant que tous les romans. Madame du Châtelet va le lire; elle en est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre préface est très adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente; qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont les fées. Les Argonautes, qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les Clairaut, les Camus, et les Lemonnier, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinisés; et vous! quelle est votre récompense? je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs, qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensants du dix-huitième siècle sont fort au-dessus des apothéoses de la Grèce.

Je vous suis avec transport et avec crainte à travers vos cataractes, et sur vos montagnes de glace :

« Quod latus mundi nebulæ, malusque
« Jupiter urget. »
Hor., lib. I, od. XXII, v. 19.

Certainement vous savez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations sont d'Archimède, et votre courage de Christophe Colomb, votre description des neiges de Tornéo est de Michel-Ange, et celle des espèces d'aurores boréales est de l'Albane. Tout ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez point voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien! moi, qui la sais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous), je vous la dirai :

Lorsque la Vérité, sur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre course aux limites du monde,
Tout le Nord tressaillit, tout le conseil des dieux
Descendit de l'Olympe, et vint sur l'hémisphère
Contempler à quel point les enfants de la terre
Osaient pénétrer dans les secrets des cieux.
Iris y déployait sa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature,
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.

Pour la seconde fois, oubliant sa carrière,
Détournant ses chevaux et son char de rubis,
Le père des Saisons franchissait sa barrière;
Il vint, il tempéra les traits de sa lumière;
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorsque dans son palais il embrassa son fils,
Son fils, qui moins que vous lui parut téméraire.
Atlas, par qui le ciel fut, dit-on, soutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule, en vous voyant, s'étonne que l'Envie
Dans les glaces du Nord expirât sous vos coups,
Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce conseil divin Newton parut sans doute;
Descartes précédait, incertain dans sa route;
Tel qu'une faible aurore, après la triste nuit,
Annonce les clartés du soleil qui la suit;
Il cherchait vainement, dans le sein de l'espace,
Ces mondes infinis qu'enfanta son audace,
Ses tourbillons divers, et ses trois éléments,
Chimériques appuis du plus beau des romans.

[1] Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire. K.

[2] L'ouvrage de M. de Maupertuis, sur *la Figure de la terre*, imprimé au Louvre en 1738. K.

Mais le sage de Londre et celui de la France
S'unissaient à vanter votre entreprise immense.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Poursuivez, éclairez ce siècle et nos neveux;
Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit, mais la vérité reste.
Voilà le seul trésor; et vous l'avez trouvé.

Je laisse à madame du Châtelet, la plus digne amie assurément que vous ayez, le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste, c'est que son succès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'instant, par votre lettre, que vos succès ne vous retiennent point à Paris, mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris. On ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorants pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger, et les savants me les attribueront.

Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé Desfontaines essaie de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché antiphysique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. Algarotti [1]. Il y a, comme de raison, plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français « l'amour d'un amant qui « décroît en raison du cube de la distance de sa « maîtresse, et du carré de l'absence, » plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de « la beauté « blonde du soleil » et de « la beauté brune de la « lune » dans le livre *des Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur-le-champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps; et d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un: *Amici, diem perdidi*.

Comptez que Cirey sera à jamais le très humble serviteur de Kittis.

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumière. Je tremble de vous importuner; mais, au nom de Newton et d'Émilie, un petit mot sur la pesanteur et sur la fin de l'ouvrage [1].

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, mai.

Autres commissions, mon cher ami; elles regardent monsieur votre frère. Je me loue infiniment de sa promptitude à m'obliger; qu'il m'envoie donc un livre d'architecture bien dessiné, soit que le livre soit de Perrault, ou de Blondel, ou de Scamozzi, ou de Palladio, ou de Vignole, il n'importe; qu'il coûte six francs ou dix écus, il n'importe encore. Mais ce qui m'importe fort, c'est de savoir s'il est vrai qu'on ait mis depuis peu à la Bastille un homme soupçonné d'être l'auteur de l'insolent libelle intitulé *Almanach du Diable*. Votre frère, qui m'a envoyé ce livre abominable, devrait bien faire tous ses efforts pour en savoir des nouvelles; il pourrait compter sur une reconnaissance égale au chagrin que j'ai eu qu'il m'ait envoyé à Cirey un ouvrage indigne d'être lu par d'honnêtes gens. Je le prie aussi de passer rue de la Harpe, et de s'informer s'il n'y a pas un cordonnier nommé Rousseau, parent du scélérat qui est à Bruxelles, et qui veut me déshonorer. Qu'il me découvre au moins l'auteur [2] de l'*Almanach du Diable*; il ne sera point compromis. Ce diable d'*Almanach* me tient prodigieusement au cœur.

Je voudrais, mon cher abbé, une petite montre jolie, bonne ou mauvaise, simple, d'argent seulement, mais surtout petite, avec un cordon soie et or. Trois louis doivent payer cela. Vous me l'enverrez *subito, subito* par le coche. C'est un

[1] *Il Newtonianismo per le Dame*. K.

[1] Ces quatre dernières lignes étaient de la main de madame du Châtelet.

[2] Quesnel, mort à la Bastille vers 1739. CL.

petit présent que je veux faire au fils de M. le marquis du Châtelet ; c'est un enfant de dix ans. Il la cassera, mais il en veut une et j'ai peur d'être prévenu. Je vous embrasse.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 25 mai.

Voici, monsieur, une obligation que Cirey peut vous avoir, et une affaire digne de vous.

Un *Mémoire sur la nature du feu et sur sa propagation*, avec la devise :

« Ignea convexi vis et sine pondere cœli
« Emicuit, summaque locum sibi legit in arce. »
Ovid., *Metam.*, lib. 1, v. 26.

est de madame du Châtelet, et semble avoir eu votre approbation. Ne serait-il point de l'honneur de l'académie, autant que de celui d'un sexe à qui nous devons tous nos hommages, d'imprimer ce mémoire en avertissant qu'il est d'une dame? Mais vous partez pour Saint-Malo : qui pouvez-vous charger, en votre absence, de cette négociation? et qu'en pensez-vous? Réponse à vos admirateurs, la plus prompte que vous pourrez. Peut-être croirez-vous que j'ai pu gâter le mémoire de madame du Châtelet, en y mêlant du mien ; mais tout est d'elle. Les fautes sont en petit nombre, et les beautés me paraissent grandes. Il faudrait qu'elle eût la liberté de le corriger [1]. Vos académiciens seraient des ours, s'ils négligeaient cette occasion de faire honneur aux sciences. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

A M. THIERIOT.

Le 5 juin.

Mon cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce bourgeoise, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parents, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanements sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des Deux-Boules, et la rue des Deux-Boules est partout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de Rameau contre Newton? Lit-on le livre de Maupertuis? C'est un chef-d'œuvre. Il a eu raison de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête assez rassise pour lire ce livre excellent?

Un de mes amis, qui n'est pas un sot, sachant que le sodomite Desfontaines avait osé blasphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif :

Pour l'amour anti-physique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du système newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure ;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me semble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperasses.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur Guyot [1], afin qu'il en dise son avis dans quelques *Observations*. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Éléments de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au Trublet, que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle, et, sur ce, je vous embrasse tendrement.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, juin.

Parlons aujourd'hui, mon cher abbé, de ce diable de temporel, sans lequel on ne peut en ce monde faire son salut. *Il faut*, me dites-vous, *il faut* vingt pistoles au caissier de M. Michel.

Point du tout, monsieur le trésorier. Un petit présent de trois à quatre louis, en argent ou en bijou, est tout ce que je destine à ce caissier. C'est ce qui est convenable pour lui et pour moi, et cela à la clôture de vos comptes avec M. Michel son maître. Toute peine mérite salaire, mais ce salaire doit être proportionné. Un notaire peut

[1] On lui permit de le faire, mais seulement par *errata*.

[1] Nom de famille de l'ex-jésuite Desfontaines. Cl.

exiger un demi pour cent de ceux qui empruntent; mais un caissier ne peut l'exiger de moi qui prête mon argent. Si j'étais receveur-général, et que mon caissier fît cette manœuvre, il ne la ferait pas long-temps. Votre *il faut au caissier* a l'air d'un droit exigé d'un demi pour cent, et ce droit ressemble au droit du notaire qui prête. Je n'entends pas cela. Je suis le prêteur, et en cette qualité je puis récompenser, mais je ne veux payer aucun droit.

Mes débiteurs sont, je crois, fort endormis. Ils ne pensent point à moi. Le président d'Aunenil rend apparemment quelque arrêt au parlement, par lequel il me condamne à n'être point payé de lui. M. d'Estaing met mon argent sur une carte. M. de Guise mène joyeuse vie, et ne songe ni à moi, ni au nom qu'il porte. M. de Richelieu m'oublie pour les affaires du Languedoc. Le marquis de Lézeau me croit certainement enterré. Ne pourrait-on pas rappeler à ces messieurs que je vis encore, et que, pour vivre, j'ai de petits moyens et de grands besoins? je laisse cela à vos soins, d'autant plus que, au premier jour, il me faudra peut-être neuf à dix mille francs pour mon cabinet de physique. Nous sommes dans un siècle où on ne peut être savant sans argent. Savant ou non, je vous aimerai toujours, mon cher abbé.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 Juin.

Madame de Richelieu a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une *Mérope* dont les quatre derniers actes sont assez différents de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et, si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas si tôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais, s'il arrive enfin que vous partiez, nous serons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de Ruffec est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame du Châtelet vous fait les plus tendres amitiés.

A M. THIERIOT.

A Cirey, Juin.

Père Mersenne, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car son bonheur doit marcher avant toutes les discussions littéraires, et l'homme doit aller avant le philosophe et le poëte. Ce sera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à son établissement; et je vais lui assurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de Fontaine, car, en ce cas, je lui assurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des *Éléments de Newton*, qui ne seront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'est point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux; c'est un livre à méditer, et dont un Rousseau ou un Desfontaines ne sont pas plus juges que d'une action d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajouter les idées de Newton aux règles de la musique. Montrez cela à Orphée-Euclide. Si, à quelques *comma* près, cela n'est pas juste, c'est Newton qui a tort. Et pourquoi non? il était homme; il s'est trompé quelquefois.

Vous êtes un père Mersenne qu'on ne saurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'Algarotti. Il est gravé au-devant de son livre avec madame du Châtelet. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que *les Mondes* sont en français. L'air de copie domine trop; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des *Mondes*. *Nota bene* que,

« . . . . quæ legat ipsa Lycoris »

est très joli; mais ce n'est pas *pauca meo Gallo*, c'est *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérité dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre; et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer; c'est la réponse à feu Melon. Comment nommez-vous l'auteur? Je veux savoir son nom, car vous l'estimez.

Montrez donc ma table et mon *Mémoire* à Pollion, puisqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois que mon *Mémoire* fera tomber le prix du livre; les libraires le méritent bien;

mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami; soyez donc de la noce de ma nièce, au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés, auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot. Je suis charmé que vous soyez en avance avec le prince; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat; il n'est à présent qu'un illustre indigent.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez Serizi.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 15 juin.

En vérité, M. le chevalier Isaac, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompriez le charme; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau, et cette hypothèse de Fatio et de Cassini, ne s'accordent pas avec mes principes; aussi ce morceau n'est point du tout de moi [1].

Voici le fait : j'étais malade; je voulais changer beaucoup mon ouvrage, et gagner du temps; les libraires, impatients, ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages qui leur a donné tout crus de vieux mémoires académiques. Cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. Castel travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissements que je n'ens point. Nous fûmes quelque temps en commerce; il me parla de son *Clavecin des couleurs;* j'en dis un mot dans mes Éléments d'optique; je lui envoyai même le morceau. Vous serez peut-être surpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le *Mercure de Trévoux*, les choses les plus insultantes et les plus cruelles.

Cependant les libraires de Hollande, sans que je le sache, ont imprimé mon ouvrage et ses louanges; et ce misérable fou se trouve loué par moi, après m'avoir insulté. Quand on est loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du *Mémoire sur le feu*, n° VII, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce mémoire, et que, si on l'avait cru, il eût été couronné; cependant je sais très bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chose aux discours polis de ce juge; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je suis plus aise d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre.

Madame du Châtelet veut bien consentir à se découvrir à l'académie, pourvu que l'académie, en imprimant son *Essai*, et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi, je renonce à cette gloire; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement est singulier. Il est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève.

Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre santé et de vos occupations. On ne peut se porter plus mal que je ne fais; je serai bientôt obligé de renoncer à toute étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaissance, à mon admiration pour vous.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

De l'argent, mon cher trésorier, de l'argent! A qui? à un homme d'un grand savoir, à M. Nollet. Cet argent est un à-compte pour des instruments de physique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs; s'il exige cent louis, n'hésitez pas, donnez-les sur-le-champ, et davantage, s'il est nécessaire.

M. Cousin, qui est à moi, et qui doit venir à Cirey, escortera la cargaison de ces instruments; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point encore prête. L'astronomie est très peu de chose pour M. Cousin, qui est déjà géomètre; il l'apprendra bien vite.

Présentez, je vous prie, au jeune d'Arnaud ce petit avertissement transcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petite besogne qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il sera bon qu'il signe ce petit écrit, afin qu'on ne puisse me reprocher d'avoir fait moi-même cet avertissement nécessaire. Quand il

[1] Il s'agit du chapitre ajouté par le libraire hollandais dans les éditions de 1738 des *Éléments de la Philosophie de Newton*.

sera transcrit, et, s'il est possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'Arnaud; c'est, je crois, un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi, s'il avait su écrire.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

A M. R***.

A Cirey, ce 20 juin 1738.

Quelques affaires indispensables m'empêchèrent de vous répondre, monsieur, le dernier ordinaire, au sujet de la démarche que le sieur Rousseau a faite à mon égard, et de l'ode qu'il m'envoie. Quant à son ode, je ne peux que vous répéter ce que je vous en ai déjà dit : les avances de réconciliation qu'il me fait ne me feront point trouver cette ode comparable à ses premières. *Omnia tempus habent.* L'état où il est n'est plus pour lui le temps des odes.

« Solve senescentem mature sanus equum, ne
« Peccet ad extremum. »

Ceux qui ont dit que les vers étaient, comme l'amour, le partage de la jeunesse, ont eu raison. On peut étendre loin cette jeunesse. Je ne dirai pas avec M. Gresset que, passé trente ans, on ne doit plus faire de vers; au contraire, ce n'est guère qu'à cet âge qu'on en fait ordinairement de bons. Voyez tous les exemples qu'en apporte M. l'abbé Dubos, dans son livre très instructif de la poésie et de la peinture. Racine avait environ trente ans quand il fit son *Andromaque*. Corneille fit *le Cid* à trente-cinq. Virgile entreprit *l'Énéide* à quarante ans. Je pense donc à peu près comme l'Arioste, qui parle ainsi aux dames pour lesquelles il composa ses admirables rêveries d'*Orlando furioso*.

Sol la prima lanuggine vi essorto,
Tutta a fuggir, volubile e incostante
E corre i frutti non acerbi e duri,
Ma che non sien però troppo maturi.

Il en est à peu près ainsi des poëtes, il faut qu'ils ne soient *ne troppo duri*, *ne troppo maturi*. J'ai commencé *la Henriade* à vingt ans. Elle vaudrait mieux si je ne l'avais commencée qu'à trente-cinq. Mais si je fais un poëme épique à soixante ans, je vous réponds qu'il sera pitoyable. On peut être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poëte.

Aussi, étant parvenu à l'âge de quarante-trois ans, je renonce déjà à la poésie. La vie est trop courte, et l'esprit de l'homme trop destiné à s'instruire sérieusement, pour consumer tout son temps à chercher des sons et des rimes. Virgile exprime ses regrets d'ignorer la physique.

« Me vero primum dulces ante omnia musæ[1].
. . . .
« Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
« Defectus solis varios lunæque labores;
« Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant;
« Quid tantum Oceano properent se tingere soles
« Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet, etc. »

Notre La Fontaine a imité cet endroit de Virgile :

Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes? etc.

Ce que Virgile et La Fontaine regrettaient, je l'étudie. La connaissance de la nature, l'étude de l'histoire, partagent mon temps. C'est assez d'avoir cultivé vingt-trois ans la poésie, et je conseillerais à tous ceux qui auront consacré leur printemps à cet art difficile et agréable, de donner leur automne et leur hiver à des choses plus faciles, non moins séduisantes, et qu'il est honteux d'ignorer. Il y a long-temps que j'ai été frappé de cette complication de fautes où tomba Boileau, lorsque, dans un trait de satire très injuste et très mal placé, il dit :

Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe.

Le commentateur qui a voulu excuser cette faute devait se faire informer qu'en aucun sens l'astrolabe ne peut servir à faire voir si le soleil est fixe ou non. Et je répéterai ici que Despréaux eût mieux fait d'apprendre au moins la sphère, que de vouloir se moquer d'une dame respectable, qui savait ce qu'il ignorait. En voilà beaucoup à propos de poésie, mais je suis comme un amant qui se plaît encore à parler de la maîtresse qu'il a quittée.

Venons à un point plus important : car il s'agit de morale. La démarche du sieur Rousseau envers moi, et sa modération tardive, ne peuvent me satisfaire; il ne peut encore être content lui-même, s'il se repent en effet de sa conduite passée. On ne doit rien faire à demi. Il parle d'*humilité chrétienne et de devoirs*, à la vue du tombeau, dont sa dernière maladie l'a approché; nous sommes tous sur le bord du tom-

[1] *Georg.*, II, v. 475 et suiv.

beau ; un jour plus tôt, un jour plus tard, ce n'est pas grande différence.

Ce n'est point d'ailleurs la crainte de la mort qui doit nous rendre justes, c'est l'amour de la justice même. S'il est vrai qu'en effet il veuille être vertueux, que sa première démarche soit de désavouer les choses calomnieuses qu'il a débitées contre moi dans le journal de la *Bibliothèque française*. Il sait en conscience qu'il est faux que j'aie jamais parlé de lui à M. le duc d'Aremberg, et la lettre et l'indignation de M. d'Aremberg en ont été des démonstrations assez convaincantes. Il sait que la petite histoire d'un prétendu ami à qui j'ai récité, dit-il, une épître impie chez un ambassadeur, il y a vingt ans, est un conte entièrement imaginé. Il sait que jamais je ne lui ai récité cette prétendue épître dont il parle. Il sait que jamais il ne m'a dit les choses qu'il prétend m'avoir dites au sujet de *la Henriade*.

S'il veut donc se réconcilier de bonne foi, il faut qu'il avoue que la chaleur de sa colère lui a grossi les objets, et a trompé sa mémoire ; qu'il a cru les brouillons qui ont réussi à nous rendre ennemis, et à nous faire le jouet des lecteurs. Il doit savoir, par soixante ans d'expérience, que *le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal*. En un mot, étant l'agresseur envers moi, comme il l'a été envers tant de personnes qui ont plus de mérite que moi, m'ayant publiquement attaqué, il doit publiquement me rendre justice. C'est moi qui lui ai donné l'exemple, il doit le suivre. J'ai recommandé, il y a un an, aux sieurs Ledet et Desbordes, de retrancher de la belle édition qu'ils font de mes ouvrages les notes diffamantes qui se trouvaient contre mon ennemi; il ne reste qu'une épître sur la calomnie, où il est cruellement traité. Je suis prêt de changer ce qui le regarde dans cet ouvrage, s'il veut, par une réparation publique, réparer tout le passé.

Il dit dans la lettre que vous m'envoyez, que *je lui ai fait faire depuis peu des compliments injurieux*. Je puis l'assurer qu'il n'en est rien. Je ne suis pas accoutumé à me déguiser avec lui. Il doit songer que plusieurs de ceux dont il s'est attiré justement la haine vivent encore; que d'autres ont laissé des enfants qui ne lui pardonneront jamais ; que tant qu'il respirera il aura des ennemis qu'il a rendus implacables ; il doit savoir que ces ennemis ont renversé toutes les batteries qu'on avait dressées pour le faire revenir en France. Il m'impute souvent des choses qu'il ne doit attribuer qu'à leur animosité éternelle. Pour moi, je sais me venger, et je sais pardonner quand il le faut. Voilà mes sentiments, monsieur ; vous pouvez en instruire la personne qui vous a remis son ode et sa lettre. Vous pouvez faire de ma lettre l'usage que vous croirez convenable au bien de la paix, etc., etc.

A M. THIERIOT.

Le 23 juin.

Mon cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des *Éléments de Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la sourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là, puisqu'on réimprime les *Éléments de Newton* en deux endroits. M. de Maupertuis, qui est sans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en est content ; et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je sais bien que, malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque temps dans les vieilles têtes :

« *Quæ juvenes* didicere *nolunt* perdenda fateri. »
Hor., liv. II, ep. I, v. 85.

Je suis, après tout, le premier en France qui ait débrouillé ces matières, et j'ose dire le premier en Europe, car s'Gravesande n'a parlé qu'aux mathématiciens, et Pemberton a obscurci souvent Newton. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médisance, de calomnie, de vers satiriques, que d'un ouvrage utile ; cela doit être ainsi ; ce sont les bouteilles de savon du peuple d'enfants malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en question n'est de moi ; et si quelque libraire les a mises sous mon nom pour les accréditer, ce libraire est un scélérat. Il est impossible que M. d'Argenson, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendresse, ait cru une telle calomnie ; il est impossible qu'il ait fait usage contre moi d'une lettre supposée, puisque assurément il n'en eût pas fait d'usage si elle eût été vraie. Je compte trop sur ses bontés, je lui suis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je vous demande en grâce de lui montrer cette

lettre, et de réchauffer dans son cœur des bontés qui me sont si chères.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infâmes des gens de lettres. Je sais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre Rousseau eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact, et sans génie; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé Desfontaines a engagé M. Racine dans sa querelle; si De Launay, qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action; si un nommé Guyot de Merville, qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi il y a vingt ans; si Roi, Lélio, enfin des fripons, séduisent d'honnêtes gens; s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais, comme la rage des zoïles porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, le 25 juin.

Enfin nous avons lu *le Fat puni;* nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du *fat* que si bien l'on punit
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaud qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui sait jouir des faveurs
Dont monsieur le marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas *le Fat puni.* Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poëte. Madame du Châtelet est enchantée de cette petite pièce. Est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur?

Notre affliction du départ de M. votre frère augmente à mesure que le départ approche. Si Pollux va en Amérique, Castor au moins nous restera en France.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

28 juin.

Vous m'aurez fait, mon cher ami, un très sensible plaisir, si vous avez donné les cinquante louis d'or à M. Nollet avec ces grâces qui accompagnent les plaisirs que vous faites. Offrez-lui, je vous prie, cent louis, s'il en a besoin. Ce n'est point un homme ordinaire avec qui il faille compter; c'est un philosophe, un homme d'un vrai mérite, qui seul peut fournir mon cabinet de physique, et il est beaucoup plus aisé de trouver de l'argent qu'un homme comme lui. Suppliez-le de ma part de tenir prêt, s'il se peut, sur la fin de juillet, un envoi de plus de quatre mille livres; mais je ne veux le recevoir qu'avec M. Cousin, et j'espère recevoir beaucoup.

Je vous recommande encore ce M. Cousin, de lui donner tout l'argent dont il aura besoin, de lui faire mille amitiés, de le bien encourager dans le dessein qu'il a de venir étudier la physique à Cirey. On trouve peu de jeunes gens qui veuillent ainsi se consacrer aux sciences, et encore moins qui joignent les talents de la main aux connaissances des mathématiques. Ménagez-le-moi, je vous en supplie, mon bon ami. Il vous aidera dans la distribution des *Éléments de Newton;* il est très serviable et très entendu.

Un nommé Dupuis, libraire, m'écrit qu'il me doit quatre-vingt-seize livres; je l'avais oublié. Je lui réponds qu'il me fournira, quand il le pourra, pour quatre-vingts francs de livres. Envers les gens de bien, les procédés honnêtes ne me coûtent rien. Fesons plus, servons-nous de cet honnête libraire pour avoir des livres, qui, si vous le trouvez bon, lui seront payés comptant par vos mains.

Le grand d'Arnaud écrit toujours comme un chat.

A M. PITOT,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Juillet.

En vous remerciant, mon très cher et très éclairé philosophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité voilà un Nouveau-Monde découvert par les nouveaux Colombs de votre académie; mais je ne pense pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, soient de vrais arcs-en-ciel; ce sont, je crois, plutôt des phénomènes semblables à ceux des anneaux concentriques découverts par Newton, et formés entre deux verres. C'est de cette nature que sont les *halo* et les couronnes; et il y en a

depuis dix degrés jusqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais ; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito ; car je gagerais qu'il ne fesait point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint.

Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracles.

A l'égard de notre Europe, je vous supplie de bien remercier l'illustre M. de Réaumur de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame du Châtelet ? En vérité la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le *Mémoire* de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons ? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession.

Quant à mon *Mémoire*, ayez la bonté d'être persuadé que, si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon *Mémoire*, pour constater que madame du Châtelet a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentiments) que madame du Châtelet n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de Réaumur.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. Cousin. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'Observatoire apprendre à opérer. Il ne sait point, dit-on, d'astronomie ; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne sans être un Cassini. Le grand point est de se familiariser avec les instruments ; il faut instruire ses mains ; les livres instruiront son esprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au pic de Ténériffe ? J'ai bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près, les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez, monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes ; mais les dames sont comme les rois, elles veulent quelquefois l'impossible.

A M. LEDET ET COMPAGNIE,

LIBRAIRES A AMSTERDAM.

7 juillet 1738.

Vous avez, sans m'en avertir, donné au public l'édition des *Éléments de Newton* assez informe, et dont plusieurs choses ne sont point de moi ; vous auriez dû me laisser le temps de corriger cet ouvrage, et de me conformer aux sages remarques qu'a daigné faire monsieur le chancelier, qui seul a eu mon manuscrit entre les mains. L'unique moyen de réparer votre faute est de corriger promptement toutes les bévues de votre édition. Je vous les ai marquées, et vous devez y être très attentifs, si vous entendez vos intérêts. C'est à vous à consulter sur cela le savant mathématicien qui vous a procuré le chapitre sur la lumière zodiacale [1].

Au reste, si vous faites, comme vous le dites, une nouvelle édition de mes ouvrages, je vous déclare que vous trahirez également votre intérêt et la probité, si vous y insérez, selon la coutume des libraires de Hollande, aucune pièce impie et licencieuse. Je n'en ai jamais fait, et je ne crois pas que la *Henriade*, qui a déjà été imprimée plus de vingt fois, ait besoin de ces infâmes accompagnements pour se faire vendre.

Vous aurez peut-être imprimé de petites pièces telles que *le Mondain*, d'après les journaux hollandais ; mais je vous déclare que les vers sur Adam,

> Mon cher Adam, mon vieux et triste père,
> Je crois le voir, en un recoin d'Éden,
> Grossièrement forger le genre humain,

ne sont point de moi. Ces sottises sont de quelques jeunes gens qui ont voulu égayer l'ouvrage ; et si vous imprimez ces vers sous mon nom, je vous regarderai comme des faussaires. Je ne suis point non plus l'auteur des *Lettres philosophiques*, telles qu'elles ont été débitées ; elles sont pleines d'impertinences dont le moindre grimaud serait incapable.

On y dit que le P. Malebranche a soutenu les idées innées de Descartes, quoique le P. Malebranche les ait très fortement combattues. On y parle d'un catalogue de sept mille étoiles ; jamais pareil catalogue n'a été fait, et celui de Flamstead, qui est le plus ample, ne va pas à plus de 2870 dont on connaît la position.

[1] On voit par ceci que Voltaire n'avait point encore lu les chapitres ajoutés par le mathématicien hollandais, sur la demande de Ledet. *(Note de feu Decroix.)*

Enfin il y a des traits qui sont très peu convenables à un homme qui a du respect pour la religion et pour les lois. Le libraire punissable, qui le premier imprima ces lettres, crut y donner cours par ces hardiesses; mais moi, je vous déclare que je n'y ai aucune part, et que si vous imprimez sous mon nom quelque chose que ce puisse être avec le titre de *Lettres philosophiques*, je serai en droit de me plaindre, même à vos magistrats [1], car il n'est permis nulle part d'imputer à un homme ce qu'il désavoue; et afin que vous ne doutiez pas de mes sentiments, je vous envoie deux *duplicata* de cette lettre, dont j'enverrai une copie signée de moi à la chancellerie et à plusieurs personnes en place. VOLTAIRE.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Voici, mon cher abbé, trois négociations littéraires dont je vous prie de vous charger. La première est de faire copier cette ode de M. de Cideville, conseiller au parlement de Rouen; il exige qu'elle paraisse dans le *Mercure*, et, malgré les louanges qu'il me donne, il faut lui obéir. Si vous prenez la peine de la porter vous-même à M. de La Roque, votre confrère en curiosités, vous verrez son beau et charmant cabinet.

La seconde négociation est de faire porter ce manuscrit à M. l'abbé Prévost, pour être imprimé dans le *Pour et Contre*. Je serais fort aise que cet abbé, à qui j'ai déjà envoyé un de mes livres, fût de mes amis; le meilleur moyen pour cela serait de lui parler vous-même, de l'assurer de mon estime et de mon envie de l'obliger.

Troisième négociation : c'est d'envoyer à d'Arnaud cet avertissement, qu'il recopiera d'une écriture lisible, avec ce mot d'avis à MM. Westein et Smith, libraires à Amsterdam :

« Ayant appris, messieurs, qu'on fait en Hollande une très belle édition des *Œuvres de M. de Voltaire*, je vous envoie cet avertissement pour être mis à la tête; je l'ai communiqué à M. de Voltaire, qui en est content. Je ne doute pas que d'aussi fameux libraires que vous n'aient part à cette édition, qu'on attend avec la dernière impatience. »

D'Arnaud vous remettra le tout pour être envoyé en Hollande, et vous lui donnerez une *Henriade* reliée. Donnez encore cent francs à M. Thieriot; mais, pour plus grosse somme, un mot d'avis. Point d'argent à Prault, à moins d'un nouvel ordre. Ce libraire n'aura jamais d'exactitude. C'est vous, mon cher ami, qui êtes un correspondant aussi exact que généreux. Vous avez toutes les vertus d'un janséniste éclairé, et toutes les bonnes qualités d'un homme de société.

A M. L'ABBÉ PRÉVOST,

SUR LES ÉLÉMENTS DE NEWTON.

Juillet.

Je viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques [2], dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Éléments de Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des *Éclaircissements* en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du *Journal de Trévoux* ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces *Éclaircissements* dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Éléments de Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage;* et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être éclairée par une maladie; c'est ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé?* Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasioné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne la préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

[1] Cette lettre constate évidemment la cause et l'époque de la métamorphose des *Lettres philosophiques* en *Mélanges de littérature*, etc. Elle est ostensible, et probablement la suite d'une conférence de l'auteur avec le chancelier, à qui il avait été demandé un privilège pour imprimer les *Éléments de Newton*; ce qu'il n'obtint pas. *(Note de feu Decroix.)*

[2] *Le Pour et Contre.*

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du *Glorieux*, ce qui est d'autant plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire et si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs de faire des cartons au lieu d'*errata;* car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata;* et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées ou injustes.

En voici un exemple récent, et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire et les critiques qui veulent nuire soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la *Philosophie de Newton*. Elle est intitulée *Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde.*

L'auteur, qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 15 : « Il serait inutile de « faire des réflexions sur une méprise aussi con- « sidérable ; tout le monde les aperçoit, et elles « seraient trop humiliantes pour M. de Voltaire. »

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : « Il se forme dans l'œil un angle une fois « plus grand, quand je vois un homme à deux « pieds de moi, que quand je le vois à quatre « pieds; cependant je vois toujours cet homme de « la même grandeur. Comment mon sentiment « contredit-il ainsi le mécanisme de mes organes? »

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais, qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique; il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile est donc une maladie bien incurable?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la *Philosophie de Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de Charles Ier. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi avec la réfrangibilité et le carré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrable? est-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient pas de moi, et où tout le reste est altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravaillac, avec celui du jacobin Clément, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui se servit du corps de Jésus-Christ même, dans la communion, pour empoisonner l'empereur Henri VII. Est-ce là justifier le meurtre de Charles Ier? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'est avec la même justice que ce critique, m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : « Malebranche non « seulement admit les idées innées, mais il pré- « tendit que nous voyons tout en Dieu. »

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela, mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit : « Malebranche non « seulement n'admit point les idées innées, mais « il prétendit que nous voyons tout en Dieu. » En effet, qui peut avoir lu la *Recherche de la Vérité*, sans avoir principalement remarqué le chap. II du livre III, *de l'Esprit pur*, seconde partie? J'en ai sous les yeux un exemplaire margé de ma main il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question ; mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de ses torts quand il les connaîtra, et enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours: c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre*, ou *Alzire*, ou *la Henriade*, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philo-

sophie; tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question.

Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissements; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq arguments, il y ait rien de mon propre fonds dans les *Éléments de la Philosophie* nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de Galilée, de Keppler, de Descartes, de Newton, de Huygens, me sont indifférents. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans Newton, ou dans les livres de MM. Keill, Grégori, Pemberton, s'Gravesande, Musschenbroek, etc., et que ce n'est pas dans une simple brochure, faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*, d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. Maupertuis sur ce sujet, dans son livre de *la figure des astres*, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième, et le dix-septième chapitre des *Éléments de Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens-géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, etc. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et, de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très grands philosophes, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que Descartes a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de Descartes ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire? Où est donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de Dieu seul à la matière. Il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi, je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire, et je le dis encore, que, s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidant à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été, en cela, plus loin que Newton, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière*, ai-je dit; *donc elle pèse*. J'aurais dû dire seulement : *donc il est très vraisemblable qu'elle pèse*. M. Newton, dans ses *Principes*, semble croire que la lumière n'a point cette propriété que Dieu a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire. On voit au moins par-là que je ne suis point esclave de Newton, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire; c'est à ceux qui en savent plus que moi à rendre sensibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète. J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. On vient de m'avertir qu'on parle, dans

le *Journal de Trévoux*, d'un problème sur la *Trisection de l'angle*, qu'on m'attribue. Je ne sais encore ce que c'est; je n'ai jamais rien écrit sur ce sujet.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 18 juillet.

Venons à Jore, mon cher abbé; c'est un libraire qui s'est ruiné en fesant son commerce très maladroitement. Il a publié contre moi, sous le titre de *Factum*, un *Mémoire* infâme, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur Begon, procureur, demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux : cela sera d'autant plus aisé, que je ne crois pas que le misérable Jore s'y oppose. Je soupçonne furieusement que ce Jore est mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obscurité où je suis enseveli. Ce mémoire n'est point l'ouvrage d'un avocat; on le sent au style; il est certainement de quelque impudent insigne, exercé dès longtemps à barbouiller du papier. C'est à M. Hérault que le procureur doit s'adresser pour la suppression de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magistrat, avec la lettre ci-jointe, un *Newton* proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des *Eléments de Newton;* je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. Cousin se donnera la peine de voir s'ils sont en bon état, s'ils sont tous conformes à mes intentions, c'est-à-dire avec les quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, si Prault a fait son devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et si vous avez des amis qui entendent ces matières philosophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et sincère ami.

M. BERGER.

Cirey, juillet.

Je serais fort aise que vous fussiez auprès de M. Pallu, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant est plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame du Châtelet ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné composer, qui honore son sexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun ministre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien; mais j'aurais été fort aise que mon ami, en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressants, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'est là ce qui est très aisé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin, mais elles amuseraient un moment; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu, etc. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que, si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentiments, qui valent bien son ode.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé; mais, puisque Odieuvre et les autres ont défiguré l'ouvrage de Latour, il y faut remédier. La planche doit être *in*-8°, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé Moussinot s'était chargé d'un nouveau graveur, je lui écrirai; je connais le mérite de celui que l'on propose Un grand cabinet de physique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente Newton. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux, il est vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je suis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis, qui admirent Newton, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. Barier avec M. de Latour. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachèterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce Newton, qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en pastel; mais M. de Latour en a un double, il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je demande à M. l'abbé Moussinot qu'il en fasse les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

A M. BERGER.

Cirey.

J'ai reçu votre lettre, mon cher monsieur. Non seulement j'ai souhaité que M. de Latour fût le maître de faire graver mon portrait, mais j'ai écrit à l'abbé Moussinot en conséquence ; ce n'est pas pour l'honneur de mon visage, mais pour l'honneur du pinceau de ce peintre aimable. A lui permis de m'exposer, son pinceau excuse tout. Il y a des personnes assez curieuses pour vouloir avoir ce petit visage-là gravé en pierre à cachet. Si M. de Latour veut encore se charger de cette besogne, il sera le maître du prix. Priez-le de m'instruire comment il faut s'y prendre, et dans quel temps on pourrait espérer une douzaine de pierres.

Si vous pouviez me faire transcrire une douzaine ou deux des lettres les plus intéressantes écrites à M. de Louvois et de ses réponses, les plus propres à caractériser ces temps-là, vous rendriez un grand service à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Je vous supplie de ne rien épargner pour cela.

J'ai de meilleurs mémoires sur le czar Pierre que n'en a l'auteur de sa Vie. On ne peut être plus au fait que je le suis de ce pays-là, et quelque jour je pourrai faire usage de ces matériaux ; mais on n'aime ici que la philosophie, et l'histoire n'y est regardée que comme des caquets. Pour moi je ne méprise rien. Tout ce qui est du ressort de l'esprit a mes hommages.

M. d'Argental nous a mandé son départ pour ses terres. Nous espérons qu'il passera par Cirey. Il y trouvera une espèce de Nouveau-Monde fort différent de celui de Paris. Vos lettres font toujours grand plaisir aux habitants de ce monde-là.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Veyle est par Dijon ; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, etc. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues ; et, si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'Argental, vous n'êtes plus ange gardien, vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah ! charmant et respectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey, en passant ; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi ! vous feriez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas quatre pour les voir ! Je vous avertis que, si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, si vous passez par Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir.

Vos réflexions sur les *Épîtres* et sur *Mérope* me paraissent fort justes ; et, puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis Maffei dans les quatre premiers actes, je pourrai bien encore changer son cinquième. En ce cas, la *Mérope* m'appartiendra tout entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions, il ne sera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne souffre pas qu'on égaie des sujets sérieux ; si le goût d'Horace et de Despréaux est proscrit, il ne faut donc plus écrire.

Mais, si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame du Châtelet vous persuadera ; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir monsieur et madame d'Argental, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que Voltaire, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet.

Malgré mon silence coupable
Et mes égarements divers,
Cideville, toujours aimable,
Toujours à lui-même semblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il est ma première maîtresse,
Qui, prenant ses plus beaux atours,
Vient rendre à ses premiers amours
Un cœur formé pour la tendresse,
Que je crus usé pour toujours.

Croyez, mon cher Cideville, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de Newton a un peu pris sur notre commerce, mais rien sur mes sentiments. Périsse le carré des distances, périssent les lois de Keppler, plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami ! Quelle science vaut l'amitié ? Non, mon cher Cideville, non seulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Éléments de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela : cette philosophie est vraie, et elle combat celle de Descartes, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable, et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers. Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez *Mérope* en même temps. Je vous paierai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de Formont depuis qu'il est à la suite de Plutus.

Il est mort, le pauvre Formont!
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Érato, Polymnie!
Chapelle s'est fait sous-fermier.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui; ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne.

Quand cette lettre fut écrite
D'un style si vif et si doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout son mérite.

Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. Rousseau vient de me faire envoyer une ode de sa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode; qu'il m'a toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommoder avec lui; que, puisqu'il m'estimait, il ne fallait pas me calomnier; et que, puisqu'il m'a calomnié, il fallait se rétracter; que j'entendais peu de chose à l'humilité chrétienne, mais que je me connaissais très bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ses odes et ses procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie son ode, vous jugerez si elle méritait que je me réconciliasse. Il est dur d'avoir un ennemi; mais quand les sujets d'inimitié sont si publics et si justes, il est lâche de se raccommoder, et un honnête homme doit haïr le malhonnête homme jusqu'au dernier moment. Celui qui m'a offensé par faiblesse retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié si je pensais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raisons d'aimer. Madame du Châtelet ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages; vos lettres sont des ouvrages charmants.

A M. DE MAUPERTUIS.

Juillet.

Voyez, notre maître à tous, si vous voulez permettre que je vous adresse cette drogue. Vous m'avouerez que j'ai quelque raison d'être piqué contre le pédant de continuateur qui m'insulte encore après avoir gâté mon œuvre.

Que Newton vous tienne en sa sainte et digne garde! Si vous trouvez quelque sottise dans mon bavardage, ayez la bonté de la corriger. Émilie vous en prie. Je suis toujours à vos genoux avec mon encens à la main, et mon ignorance dans la tête.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 26 juillet.

Depuis feu saint Thomas, il n'y a personne de si incrédule que vous. Ne croyez point aux tourbillons, à la terre élevée aux pôles; confondez les erreurs des philosophes, mon grand philosophe; mais, pour Dieu, croyez les faits, quand votre ami et votre admirateur vous les articule. L'article de Saturne ne m'appartient pas plus qu'à vous dans ces *Éléments de Newton*, et je trouve cette graine de satellites formant un anneau tout aussi ridicule que cette pépinière de petites planètes dont on s'avise de composer la lumière zodiacale, en la comparant encore plus ridiculement, à mon gré, avec la voie lactée. J'ignore encore quel est le mathématicien qui s'est chargé de cette besogne; tout ce que je sais, c'est que les libraires ont fait coudre, pour de l'argent, cette étoffe étrangère à l'étoffe dont je leur avais fait présent. Les libraires sont des faquins, et je ne sais que dire du savant mercenaire qui a copié, pour de l'argent, tant d'*acta eruditorum* et d'anciens mémoires de l'académie. Je suis obligé de ne point me brouiller avec lui, 1° parce qu'il ne faut point se battre contre un masque, quand on est à visage découvert; 2° parce que cela ferait une querelle indécente et ruineuse pour le parti de la vérité; mais j'espère un jour réparer ses torts.

Madame du Châtelet ne voulait pas m'en croire,

quand je lui disais que c'était une très grande erreur de ma part d'avoir voulu faire cadrer les proportions de la chute des corps, découvertes par Galilée, avec la raison inverse du carré des distances, de Newton. J'avais beau lui dire que ces deux vérités ne déconlaient point l'une de l'autre, que je m'étais trompé; il a fallu enfin que l'oracle parlât, pour qu'elle se soumît.

J'entends toujours dire qu'un grand parti subsiste contre vous; mais j'espère qu'il ne subsistera pas long-temps. Vous avez reçu une lettre du prince royal; c'est le seul prince, je crois, digne de vous lire. On dit que l'empereur de la Chine en est fort digne aussi; mais, je vous prie, n'allez point à la Chine.

Vous devriez bien d'un coup de votre massue d'Hercule écraser ces fantômes de tourbillons que je n'attaque qu'avec mes faibles roseaux. Voici, je crois, si vous voulez m'aider, un coup de fouet contre les tourbillons :

Les longueurs des pendules sont entre elles comme les carrés des temps de leurs vibrations. Si, sur la surface de la terre, trois pieds huit lignes donnent une seconde, le diamètre de la terre donne une heure vingt-quatre minutes et plus, et la terre tourne à peu près en dix-sept heures et dix-sept fois vingt-quatre minutes, et ce plus; donc la pesanteur qui fait l'oscillation des pendules ne peut venir sur la surface de la terre d'un fluide circulant qui devrait faire aller nos pendules à secondes dix-sept fois plus vite qu'elles ne vont; donc, etc. Mettez-moi cela au clair, je vous prie; dites-moi si j'ai raison, et ce qu'on peut répondre à ces arguments.

Expliquez-moi comment des journaux peuvent louer des leçons de physique où l'on imagine de petits tourbillons avec un petit globule dur au milieu [1]. Dites-moi si cela ne couvre pas de honte notre nation aux yeux des étrangers.

Dites-moi si je ne suis pas bien importun; mais, si mes questions le sont, je vous prie, que mon amitié ne le soit pas.

Vous voilà dans votre pays, où vous êtes prophète; mais, si vous étiez à Cirey, vous seriez, comme dit l'autre, *plus quam propheta*.

J'ai eu l'honneur de faire porter chez vous, rue Sainte-Anne, deux exemplaires de la nouvelle édition des *Éléments de Newton*. Madame du Châtelet reçoit dans le moment votre lettre. Il est bien triste que vous alliez ailleurs, quand votre personne est si nécessaire à Paris. Que deviendra la vérité? les hommes n'en sont pas dignes; mais vous êtes digne de la faire connaître. Si votre esprit sublime vous permet d'aimer, aimez-nous.

[1] Voltaire parle des leçons de Réaumur. K.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 2 août.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette *Philosophie de Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. M. Cousin vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour M. Pallu, d'un pour M. de Chauvelin, intendant d'Amiens, ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette *Lettre* imprimée contre mes *Éléments* soit du P. Regnault; elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds de façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même, et non contre moi.

Nous avons ici un fermier-général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres; c'est le jeune Helvétius, qui sera digne du temple de Cirey, s'il continue. Voilà Minerve réconciliée avec Plutus. M. de La Popelinière avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du P. Regnault, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour-propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi bien que ceux qui peuvent me décrier; je pourrais faire voir que je ne suis ni si bas ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infâmes injures.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

A M. THIERIOT.

Le 7 août.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 1er, celle du 3, la lettre de son altesse royale, l'extrait du P. Castel, les vers attribués à Bernard. Grand merci de tout cela, et surtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le P. Castel a peu de méthode dans l'esprit; c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de Bernard, ou de qui il vous plaira, sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquants de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant?
N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître?
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
Qu'on peut penser beaucoup, et sentir tendrement;
L'amour est des humains le plus cher avantage,
C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris:
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse,
Couronner la Raison des mains de la Mollesse,
Enchaîner la Vertu de guirlandes de fleurs,
C'est la première des douceurs,
Et le comble de la sagesse.

Voilà des vers qui échappent à ma philosophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vedrete, when you are at Cirey!*

Ceux qui reprochent à M. Algarotti le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas assez affirmé, je veux dire de n'avoir pas assez dit de choses, et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, si le livre est traduit comme il le mérite, il doit réussir. A l'égard du mien, il est jusqu'à présent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'est Newton. Les Français, en général, sont assez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, d'*opinions nouvelles* dans Newton, il y a des expériences et des calculs, et, avec le temps, il faudra que tout le monde se soumette. Les Regnault et les Castel n'empêcheront pas, à la longue, le triomphe de la raison. Adieu, père Mersenne; vous vous apercevrez bientôt des sentiments du prince royal pour vous.

A M. HELVÉTIUS.

Le 10 août.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'Apollon, une lettre de monsieur votre père, et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je sais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poëte et le philosophe, seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

« Macte *animo, generose* puer, sic itur ad astra. »
Æneid., IX, 641.

En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame du Châtelet, Cirey est sur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'espérances. Elle vous fait ses compliments; et moi je vous assure, sans compliments et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentiments si vrais ne souffrent point du très humble et très, etc.

AU RÉDACTEUR
DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

Réponse de M. de Voltaire à un écrit intitulé : *la Vérité découverte*, et inséré dans *les Mémoires historiques* du mois de juillet 1738, imprimés à Amsterdam chez Étienne Ledet et compagnie.

A Cirey, en Champagne, le 30 août.

J'ai reçu monsieur, le petit écrit que l'éditeur des *Éléments de Newton* a fait imprimer contre moi. Je suis beaucoup plus reconnaissant des deux beaux chapitres qu'il a bien voulu ajouter à la fin de mon ouvrage, que je ne suis fâché des choses désobligeantes qu'il peut me dire. Il est vrai que je ne suis pas de son avis sur quelques points de physique qu'il avance dans ces deux chapitres; je prends la liberté d'embrasser contre lui l'opinion des Newton, des Grégory, des Pemberton et des s'Gravesande, sur les marées et sur la précession des équinoxes, qui me paraissent une suite évidente de la gravitation. Je suis encore très loin de croire avec lui que la lumière zodiacale soit composée de petites planètes, et que l'anneau de Saturne soit un assemblage de plusieurs lunes. Je ne connais surtout d'autre explication physique de l'anneau de Saturne que celle que M. de Maupertuis en a donnée dans son livre *de la figure des Astres*. Cette belle idée de M. de Maupertuis est toute fondée sur la physique newtonienne, et j'en aurais sûrement enrichi mes *Éléments*, si les libraires m'en avaient donné le temps, et s'ils n'avaient pas fait finir mon livre par une autre main, pendant la longue maladie qui m'a empêché d'y travailler. Mais, quoique je diffère sur tant de points avec le continuateur, je ne lui en ai pas témoigné moins d'estime dans mes nouveaux *éclaircissements* sur ce livre, persuadé que, pour être philosophe, on ne doit point être impoli, et qu'il n'est permis de parler durement qu'à un

malhonnête homme. Je le remercie donc de la peine qu'il a bien voulu prendre de corriger des fautes de copistes, d'imprimeur et de graveurs, et surtout les miennes, qui, comme on le dit très bien, sont des excès d'inadvertance ou d'ignorance.

Je ne sais comment il est arrivé qu'aucune de ces fautes ne se trouve dans le manuscrit de ma main, que j'ai eu l'honneur de faire remettre à monseigneur le chancelier de France, qu'il a examiné lui-même avec attention, et dont toutes les pages ont été lues, signées, et approuvées, avec des éloges trop flatteurs, par M. Pitot de l'académie des sciences, et par M. de Moncarville, examinateurs des livres; mais, comme j'ai beaucoup plus d'envie de voir le public bien servi que de soutenir ici une querelle personnelle, à mon gré fort inutile, je supplie le continuateur de vouloir bien ajouter à tous les soins qu'il a pris celui de faire corriger encore quelques fautes qui restent dans l'édition des sieurs Ledet.

Dès que l'édition des sieurs Ledet parut à Paris, les libraires de Paris en firent une autre qui lui était entièrement conforme; elle est intitulée de Londres, parce qu'ils n'ont qu'une permission tacite. J'ai obtenu qu'ils corrigeassent toutes les fautes de leur édition, et qu'ils imprimassent des feuilles nouvelles. J'ai envoyé les mêmes additions et les mêmes changements aux libraires de Hollande, à qui j'avais fait présent de cet ouvrage : ils doivent avoir la même attention que ceux de Paris; ils doivent corriger les fautes d'impression qui sont dans leur livre et celles des éditeurs de Paris, et rendre par là leur édition complète. Elle sera alors infiniment au-dessus des autres éditions, tant par cette correction nécessaire qui s'y trouvera que par la beauté du papier, et pour les ornements. Je n'exige point ce nouveau travail de la part des sieurs Ledet, comme le prix du présent que je leur ai fait de tous mes ouvrages; je ne l'exige que pour leur propre bien, et je paierai même très volontiers les frais des cartons qu'il faudra faire.

Qu'il me soit permis de proposer ici à tous les éditeurs de livres une idée qui me paraît assez utile au bien de la littérature : c'est que, dans les livres d'instruction, quand il se trouve des fautes soit de copiste, soit d'imprimeur, qui peuvent aisément induire en erreur des lecteurs peu au fait, on ne doit point se contenter d'indiquer les fautes dans un *errata;* mais alors il faut absolument un carton. La raison est bien simple; c'est que le lecteur n'ira point certainement consulter un errata pour une faute qu'il n'aura point aperçue. Toutes les fois encore qu'une faute n'ôte rien au sens et à la construction d'une phrase, mais forme un sens contraire à l'intention de l'auteur, ce qui arrive très souvent, un carton est indispensable.

Il est rapporté qu'un célèbre avocat fut mis en prison pour avoir imprimé dans un factum cette phrase : *le roi n'avait pas été* sensible *à la justice...* L'imprimeur avait mis *sensible* pour *insensible;* et cette syllabe de moins fut la cause des malheurs d'un bonnête homme. Un *errata*, dans ce cas, eût été une faute presque aussi grande.

Je crois même que les livres en vaudraient beaucoup mieux, si les libraires qui se chargent de les imprimer en pays étrangers envoyaient le premier exemplaire de leur édition aux auteurs avant de mettre le livre en vente, et s'ils leur donnaient par-là le temps de les corriger. Car il est certain que, quand on voit son ouvrage imprimé et dans la forme dans laquelle le public doit le juger, on le voit avec des yeux plus éclairés; on y aperçoit des fautes qu'on n'avait pas vues dans le manuscrit; et la crainte d'être indigne des juges devant lesquels on va paraître produit de nouveaux efforts et de nouvelles beautés. Pour moi, je ne répondrais pas de mes nouveaux efforts; et, comme il n'est pas juste que les libraires en portent la dépense, je paierais très volontiers à mes libraires, à qui j'ai déjà fait présent de mes ouvrages, tous les changements que je voudrais y faire. Je suis si peu content de tout ce que j'ai écrit, que j'aurai très grande obligation à ceux qui m'impriment actuellement s'ils veulent entrer dans mes vues, et je ne croirai point d'argent mieux employé. Il y a beaucoup d'endroits de *la Henriade*, et surtout de mes tragédies, dont je ne suis point du tout content. A l'égard de l'*Histoire de Charles XII*, je suis actuellement occupé à la réformer. J'en ai déjà envoyé plus d'un tiers aux libraires; mais je leur conseillerais d'attendre, pour la réimprimer, que M. Norberg, chapelain de Charles XII, ait donné la sienne; elle doit être en quatre volumes in-4°. Il sera sans doute entré dans de très grands détails utiles et agréables pour des Suédois, mais peut-être moins intéressants pour les autres peuples. Il différera sans doute de moi dans plusieurs faits; car, quoique j'aie écrit sur les mémoires de messieurs de Villelongue, Fabrice, Fierville, tous témoins oculaires, M. Norberg aura pu très bien voir les mêmes choses avec un œil tout différent; et mon devoir sera de profiter de ses lumières en rapportant naïvement son sentiment, comme j'ai rapporté celui des personnes qui m'ont confié leurs mémoires. Je n'ai et ne puis avoir d'autre but que l'amour de la vérité; mais il y a plus d'une vérité que le temps seul peut découvrir. Si donc les libraires veulent attendre un peu, l'ouvrage n'en sera que meilleur; s'ils n'attendent pas, il faudra bien le corriger un jour. Un homme qui a eu la faiblesse d'être au-

teur doit, à mon sens, réparer cette faiblesse en reformant ses ouvrages jusqu'au dernier jour de sa vie.

Je suis, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Jeudi, 10 septembre.

Si je n'étais pas presque toujours malade, je vous chercherais partout pour apprendre de vous à penser, et pour jouir des charmes de votre commerce. Vous êtes le seul géomètre qui, depuis que M. Saurin n'est plus, ayez de l'imagination. Vous joignez la saine métaphysique aux mathématiques, et, par-dessus tout cela, vous avez de la santé. O homme extraordinaire et heureux! *miror et invideo.* Je vais lire avec avidité ce que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Si l'ouvrage est de vous, je vais y prendre des leçons; s'il est d'un autre, je m'en rapporte à votre jugement. Adieu; aimez un peu Voltaire.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 11 septembre.

Monsieur, le livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agréments que j'aimais tant dans votre aimable conversation; aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politesse charmante, des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé Descartes et Malebranche, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction, si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de Descartes et de Malebranche sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays où l'on traite très mal ces philosophes, et où les dix tomes de Descartes sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet qui composent les noms de Descartes et de Malebranche ne méritent aucun respect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes, etc. Quoique tout cela soit vrai, il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction, voici très naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance.

Il y a trente ans que tous les philosophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver; Newton était bien persuadé que cette cause était dans le sein de Dieu; et, quand le docteur Clarke dit à Leibnitz, « Nous aurons grande obligation « à celui qui pourra expliquer tout cela par l'im« pulsion, » Clarke parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remerciements à faire. C'est ce que je lui ai entendu dire; et le docteur Desaguliers, Pemberton, Saunderson, Stone, Bradley, rient quand on parle de tourbillons; autant en font MM. s'Gravesande et Musschenbroek; et ce Musschenbroek, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons. Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci: « La même force d'impulsion n'agit « point également sur les corps en mouvement « et sur les corps en repos; mais la gravitation « agit également sur les corps en mouvement et « sur les corps en repos? » A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible?

Vous avez très grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne fesait point monter l'eau dans les pompes, etc.

J'aurai l'honneur de vous répondre que, si on avait eu des preuves que l'air ne pèse point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque, qui emporterait des planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes

qui se trouveraient dans la couche du fluide, etc. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du Maître qui a daigné donner à la matière une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister?

Si Newton avait dit seulement : Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes.

Mais, après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas, et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même; après avoir, sans observation, calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvée au même point où les observations la trouvaient; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant; après que la progression de la lumière, démontrée par Bradley, est venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière, comment peut-on ne pas se rendre? comment peut-on, contre tant d'observations, contre tant de faits, contre tant de raisons, soutenir une hypothèse des *Mille et une Nuits*, que Descartes a imaginée, dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve?

L'impulsion, en général, est une idée claire, je l'avoue; mais l'impulsion, dans le cas de la gravitation, est l'idée la plus obscure, la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue, ne faudrait-il pas toujours l'admettre comme un principe dont on doit partir, en attendant qu'il plaise à Dieu de nous découvrir le premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le ressort pour la cause de tout le mécanisme, sans que nous sachions ce qui produit le ressort?

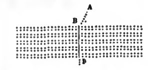
L'univers est cette montre, l'attraction est ce ressort. C'est le grand agent de la nature, agent absolument inconnu avant Newton, agent dont il a découvert l'existence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élasticité, l'électricité, etc.; car l'électricité, la force du ressort d'une montre, etc., sont sans doute des effets des lois ordinaires du mouvement; mais cette gravitation ressemble fort à une qualité primordiale de la matière.

Je viens de lire les beaux Mémoires de 1722 et 1725, dont vous me parlez, sur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire : ni Descartes, ni Fermat, ni le marquis de L'Hôpital, ni Leibnitz, n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de Descartes, qui, par parenthèse, n'a guère fait en physique que des romans; vous réfutez cet autre grand philosophe Leibnitz, mais aussi grand faiseur d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous faites très bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à supposer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de résistance.

Il est indubitable, et, en cela, Descartes mérite un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence et celui de réfraction sont en raison réciproque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi par quel mécanisme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière $A\ B$ doit s'approcher, dans ce cristal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de B en F plus tôt qu'il n'est venu de A en B.



1° Ce rayon peut-il être considéré dans ce verre comme un solide plongé dans un fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse? cette vitesse ne serait-elle pas considérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. Bradley prouvent que la lumière ne souffre point de retardement, et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2° Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air, il est certain que l'eau est moins perméable, moins transparente que l'air; or, le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à

la lumière? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer?

3° La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon, semblable aux autres solides, pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans lesquelles il se plonge, cette eau, cédant comme à un corps solide, doit lui résister huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître sa vitesse. L'eau, en ce cas, loin de favoriser la direction verticale, s'y opposera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuse entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendicule! Quelle distance énorme entre ce qui est et ce qui, suivant cette hypothèse, semblerait devoir être!

Reste donc que le rayon passe dans un pore, dans une espèce de tuyau non résistant; or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendicule? Je le considère alors comme un cylindre solide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puissance brise ce cylindre? est-ce le plan solide réfringent? Mais les parties solides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre; dès qu'elles y touchent il n'y a plus de transparence.

N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, jusqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière? Et que direz-vous à cette expérience par laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et, si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus Que dites-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps?

Vous avez déjà été assez touché de Dieu pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides; c'est un grand point.

Oserez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et, en ce cas, je fais dire des messes; ou vous admettez le vide, sans lequel il n'y a point de mouvement, et, en ce cas, il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à *distance*, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité, peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très différentes? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulements de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que Newton a découvert dans la nature.

Mais, monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle d'un nouveau converti très mal instruit, qui s'aviserait de prêcher Claude ou Dumoulin, ou plutôt d'un disciple qui se révolte contre un maître. Je vous demande très humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le mémoire que vous nous promettez à la suite de celui de 1723. Je ne connais personne qui approfondisse plus et qui expose mieux.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous autant que j'aime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vous me faites trembler pour le newtonisme, si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent! Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages que l'on rend à votre mérite, aux récompenses que le gouvernement doit à vos talents et à vos travaux. J'ai respecté vos occupations; je ne les ai point interrompues par mes lettres; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentiments que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame du Châtelet pense sur vous comme moi, elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié.

J'aurais répondu plus tôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller savoir qui a raison de Newton ou de ses adversaires, si pourtant on en peut apprendre quelque chose là bas ou là haut. Ma santé est bien misérable, et c'est un terrible obstacle à la passion que j'ai pour l'étude, etc. Je suis, monsieur, avec les sentiments, etc.

P. S. M. d'Argental m'ayant fait l'honneur de me mander, monsieur, que vous vouliez savoir en quel endroit Newton parle de la réflexion dans le vide, je lui ai mandé que c'est à la page 3, proposition 8e, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure : on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laissant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre; on garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal;

ou garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux; on fait passer un prisme dans cette rainure, on l'assujettit bien; ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce; on lui ménage un angle de quarante-deux degrés; alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

A M. HELVÉTIUS.

11 septembre.

Mon aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Malebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Malebranche a ébauché? C'était un poëte manqué, et vous êtes né poëte. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts; c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez.

« Omnia jam vulgata : . . . . »
Georg., III, v. 4.

Vous dites avec Virgile :

« . . . Tentanda via est, qua me quoque possim
« Tollere humo, victorque virum volitare per ora. »
Georg, III, v. 8.

Oui, *volitabis per ora;* mais vous serez toujours dans le cœur des habitants de Cirey.

Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Locke *De la puissance* ou *De la liberté*. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système qu'il n'y a point d'idées innées soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si desirable, si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que, dans tous les systèmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croie libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe, et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité; et, si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous nous sentons libres. Dieu nous aurait-il trompés tous? Voilà des arguments de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont Locke tire une preuve de l'existence de Dieu, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté, et sur cela, sans plus de détail, voici mon idée, que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de Dieu, des rapports nécessaires à l'infini : j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de distance, de figure, etc.; mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et sa semence, sont des démonstrations d'un Etre intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or de ces rapports de dessein il y en a à l'infini.

Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit, et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des compliments.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi; mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Septembre.

En conscience, mon cher ami, vous êtes obligé de me faire graver autrement. Je suis gravé à faire peur. Il faut que Odieuvre s'en mêle; je lui donnerai cent francs; j'aurai quelques estampes pour moi, et il gardera la planche. Un nommé Fessard vient de m'écrire pour me demander la préférence. J'aime autant que ce soit lui qu'un autre; il a une bonne volonté, et il peut bien travailler. Envoyez-le chez Prault; mettez-les aux mains. Mon ami Latour conduira le graveur, soit Fessard, soit Odieuvre.

Nous ne comptons plus avec le chevalier de Mouhi; que veut-il donc par an pour les nouvelles qu'il fournit? c'est une chose qu'il faut abso-

lument savoir ; je dirai ensuite ce qu'il faut donuer à compte. Doréoavant je veux faire des marchés pour tout, fût-ce pour des allumettes, car les hommes abusent toujours du peu de précautions qu'on a prises avec eux. De Mouhi pourrait aussi se charger de nous faire parveuir les pièces nouvelles.

A propos de pièces uouvelles, je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une rescriptiou de quatre mille francs.

A M. LE BARON DE KAISERLING.

Cirey, octobre.

Très aimable Césarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *sur l'Homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette absurde sagesse
Des fous sottement orgueilleux ;
C'est à vous à vous moquer d'eux ;
Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. Michelet nous a envoyé, monsieur, les plans du paradis terrestre de l'Allemagne, car celui de France est à Cirey. Je ne sais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivaiu qui écrit de si jolies choses, ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quaud on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquise du Châtelet va vous écrire ; elle est seule digne de vos présents ; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis tous en Frédéric, comme les dévots le sont dans leur patrou. Je serai, monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre, etc.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Vous aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. Pitot, puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ue sais ce dont il peut avoir besoiu ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs, à cause des dépenses que je fais ; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. Cousiu, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame Pitot. Ils me les rendront dans l'espace de cinq anuées ; rien la première, deux cents francs la seconde, autant la troisième, ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaires avec un philosophe. Si, dans la suite, le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le paiement ; au contraire, ma bourse lui sera toujours ouverte. Donnez un *Newton* bien relié à M. Pitot, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez aussi un exemplaire à M. de Brémond, et m'enverrez ses *Transactions philosophiques* aussitôt qu'elles paraîtront.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville ; je l'adresse à M. l'abbé Moussinot, mon ami ; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le P. Brumoi. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction *mentale*, qu'il n'en prendra point copie. Après le P. Brumoi, on en fera part au P. Porée, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence ; et le manuscrit, en sortant du collége de Louis-le-Grand, sera remis au greffe janséniste de Saint-Merri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie ; premièrement, parce qu'elle est sans amour ; la nature seule et sans aucun mélange de galanterie peut remuer un cœur dévot :

Car, pour être dévot, on n'en est pas moins homme.
Le Tartufe, act. III, sc. 3.

Secondement, cette *Mérope* étant probablement ennuyeuse, pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiaux. Lisez-le donc ce huitième psaume ; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera ; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement, mon cher janséniste, si *Mérope* vous plaît, j'en serai plus flatté que du suffrage des jésuites. Le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect.

A M. HELVETIUS.

Cirey, le 17 octobre.

Voici, mon cher élève des Muses, d'Archimède, et de Plutus, ces *Éléments de Newton*, qui ne vous apprendront rien autre chose, sinon que j'aime à vous soumettre tout ce que je pense, et ce que je fais. J'ai reçu une lettre de M. votre père ; il sait combien j'estime lui et ses ouvrages ; mais son meilleur ouvrage c'est vous. Quand

vous voudrez travailler à celui que vous avez entrepris, l'ermitage de Cirey vous attend pour être votre Parnasse; chacun travaillera dans sa cellule.

Il y a un nommé Bourdon de Joinville qui a une affaire qui dépend de vous; madame du Châtelet vous le recommande, autant que l'équité le permet, s'entend, *votisque assuesce vocari*. Je vous embrasse tendrement, et je vous aime trop pour mettre ici les formules de très humble.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 20 octobre.

Quoique je sois en commerce avec Newton-Maupertuis et avec Descartes-Mairan, cela n'empêche pas que Quintilien-d'Olivet ne soit toujours dans mon cœur, et que je ne le regarde comme mon maître et mon ami. *In domo patris mei mansiones multæ sunt*, et je peux encore dire, *in domo mea*. Je passe ma vie, mon cher abbé, avec une dame qui fait travailler trois cents ouvriers, qui entend Newton, Virgile et le Tasse, et qui ne dédaigne pas de jouer au piquet. Voilà l'exemple que je tâche de suivre, quoique de très loin. Je vous avoue, mon cher maître, que je ne vois pas pourquoi l'étude de la physique écraserait les fleurs de la poésie. La vérité est-elle si malheureuse qu'elle ne puisse souffrir les ornements? L'art de bien penser, de parler avec éloquence, de sentir vivement, et de s'exprimer de même, serait-il donc l'ennemi de la philosophie? Non, sans doute, ce serait penser en barbare. Malebranche, dit-on, et Pascal, avaient l'esprit bouché pour les vers; tant pis pour eux : je les regarde comme des hommes bien formés d'ailleurs, mais qui auraient le malheur de manquer d'un des cinq sens.

Je sais qu'on s'est étonné, et qu'on m'a même fait l'honneur de me haïr, de ce qu'ayant commencé par la poésie, je m'étais ensuite attaché à l'histoire, et que je finissais par la philosophie. Mais, s'il vous plaît, que fesais-je au collége, quand vous aviez la bonté de former mon esprit? Que me fesiez-vous lire et apprendre par cœur à moi et aux autres? des poëtes, des historiens, des philosophes. Il est plaisant qu'on n'ose pas exiger de nous dans le monde ce qu'on a exigé dans le collége; et qu'on n'ose pas attendre d'un esprit fait les mêmes choses auxquelles on exerça son enfance.

Je sais fort bien, et je sens encore mieux, que l'esprit de l'homme est très borné; mais c'est par cette raison-là même qu'il faut tâcher d'étendre les frontières de ce petit état, en combattant contre l'oisiveté et l'ignorance naturelle avec laquelle nous sommes nés. Je n'irai pas un jour faire le plan d'une tragédie et des expériences de physique; *sed omnia tempus habent;* et, quand j'ai passé trois mois dans les épines des mathématiques, je suis fort aise de retrouver des fleurs.

Je trouve même fort mauvais que le P. Castel ait dit, dans un extrait des *Éléments de Newton*, que je passais du frivole au solide. S'il savait ce que c'est que le travail d'une tragédie et d'un poëme épique, *si sciret donum Dei*, il n'aurait pas lâché cette parole. *La Henriade* m'a coûté dix ans; les *Éléments de Newton* m'ont coûté six mois, et ce qu'il y a de pis c'est que *la Henriade* n'est pas encore faite; j'y travaille encore quand le dieu qui me l'a fait faire m'ordonne de la corriger; car, comme vous savez :

« Est deus in nobis; agitante calescimus illo. »
OVID., *Fast.*, lib. VI, v. 5.

Et, pour vous prouver que je sacrifie encore aux autels de ce dieu, c'est que M. Thieriot doit vous faire lire une *Mérope* de ma façon, une tragédie française, où, sans amour, sans le secours de la religion, une mère fournit cinq actes entiers. Je vous prie de m'en dire votre sentiment tout aussi naïvement que vous l'avez dit à Rousseau sur *les Aïeux chimériques*.

Je sais que non seulement vous m'aimez, mais que vous aimez la gloire des lettres et celle de votre siècle. Vous êtes bien loin de ressembler à tant d'académiciens, soit de votre tripot, soit de celui des Inscriptions, qui, n'ayant jamais rien produit, sont les mortels ennemis de tout homme de génie et de talent, qui se donneront bien de garde d'avouer que, de leur vivant, la France a eu un poëte épique, qui loueront jusqu'à Camoëns pour me rabaisser, et qui, me lisant en secret, affecteront en public de garder le silence sur ce qu'ils estiment malgré eux. Peut-être

« . . . . . . Extinctus amabitur idem. »
HOR., lib. II, ép. I, v. 14.

Vous êtes trop au-dessus de ces lâches cabales formées par les esprits médiocres; vous encouragez trop les arts par vos excellents préceptes, pour ne pas chérir un homme qui a été formé par eux. Je ne sais pourquoi vous m'appelez *pauvre ermite;* si vous aviez vu mon ermitage, vous seriez bien loin de me plaindre. Gardez-vous de confondre le tonneau de Diogène avec le palais d'Aristippe. Notre première philosophie est ici de jouir de tous les agréments qu'on peut se procurer. Nous saurions très bien nous en passer; mais nous savons aussi en faire usage; et peut-être, si vous veniez à Cirey, préféreriez-vous la douceur de ce séjour à toutes les infâmes cabales des gens

de lettres, au brigandage des journaux, aux jalousies, aux querelles, aux calomnies, qui infestent la littérature. Il y a des têtes couronnées, mon cher abbé, qui ont envoyé dans cet ermitage de madame du Châtelet leurs favoris pour venir l'admirer, et qui voudraient y venir eux-mêmes; et, si vous y veniez, nous en serions tout aussi flattés. La visite du sage vaut celle des princes.

Adieu; je ne vous écris point de ma main, je suis malade; je vous embrasse tendrement. Adieu, mon ami et mon maître.

A M. THIERIOT.

Le 24 octobre.

Je ne vous écris souvent que trois lignes, père Mersenne, parce que j'en griffonne trois ou quatre cents, et en rature cinq cents, pour mériter un jour votre suffrage. La correction de *la Henriade* entrait dans mes travaux; lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires, il faut m'y conformer; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais Prault se disposait à en faire une édition; il me fesait graver; il faudrait l'engager à entrer dans le projet des Gandouin. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en cherger. Le s'Gravesande, deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce s'Gravesande et sans Desaguliers; voilà l'essentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. Le Franc: vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour Pline-Dubos; dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon estime.

Un petit mot touchant les *Épîtres*. L'objection qu'on se fait interroger comme si on était *Dieu* ou *ange* est, ce me semble, bien injuste. On interroge non un dieu, mais un philosophe, sur des sujets traités par Platon, Leibnitz, et Pope. Dire que l'épître ne conclut rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop que *non sunt omnia facta pro hominibus;* et, s'il y a quelque mérite à cette épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur-général, et d'avoir traité très sagement une matiere très délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces *Épîtres* ne vont pas au fait? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'*égalité des conditions*, pas un dans la seconde qui ne prouve *la liberté*, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'*envie;* ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du prince qui me comble de joie. Il peut arriver très bien que je le voie en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la marquise vous fait les plus sincères compliments. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé Leblanc à cet âne incorrigible, nommé Guyot Desfontaines.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 27 octobre.

Je ne peux encore écrire cet ordinaire ni aux Dubos ni aux Le Franc. Apollon m'a tiré par l'oreille: *Deus, ecce Deus;* il a fallu obéir.

Je vous recommande, mon cher ami, l'affaire de M. de Montmartel.

Ayez pitié de moi, envoyez-moi le s'Gravesande in-4°. L'abbé Moussinot n'a plus d'argent; mais ne vous a-t-il pas donné vingt louis? *Pian, piano;* l'abbé Nollet me ruine.

Je reçois ce gros paquet du prince. En voici un petit; vous verrez ce que c'est.

Père Mersenne, lien des cœurs, vous verrez sans doute l'abbé Trublet. Ne dites point: Ce sont des misères. Tout ce qui regarde la réputation est sérieux, et il ne faut pas que la postérité dise: Thieriot avait un ami dont on pensait mal. *Vale et me ama. I am yours for ever*.

A M. LÉVESQUE DE BURIGNI.

A Cirey, le 29 octobre.

Je n'ai point reçu votre lettre, monsieur, comme un compliment; je sais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les *Éléments de Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philosophie a plus d'un droit sur vous: elle est la seule vraie, et M. votre frère de Pouilli est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier, en public, ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne sais si ma santé me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent; mais il s'en faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer un être pensant. Il y a des livres sur les droits les plus sacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux

abus, et où l'on distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable; je les étudie, et j'en remercie l'auteur, quel qu'il soit.

Il y a quelques années, monsieur, que j'ai commencé une espèce d'histoire philosophique du siècle de Louis XIV; tout ce qui peut paraître important à la postérité doit y trouver sa place; tout ce qui n'a été important qu'en passant y sera omis. Les progrès des arts et de l'esprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y sera traité sans controverse, et ce que le droit public a de plus intéressant pour la société s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou saccage une province.

Si vous aviez, monsieur, sur le règne de Louis XIV quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité on doit hardiment s'adresser à vous, et compter sur vos secours. Je suis, monsieur, avec les sentiments d'estime les plus respectueux, etc.

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, monsieur, et la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorants, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles. Quiconque montre du talent a sur-le-champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talents, et qui devraient être ses amis.

M. Thieriot, dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, sait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il sait surtout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques uns de vos ouvrages; il peut vous dire que, même à Cirey, auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué? Je sais que vous êtes non seulement homme de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une satisfaction très grande, votre dissertation sur le *Pervigilium Veneris;* c'est là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile comme Milton, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les *Géorgiques* l'original du *Pervigilium.* Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur Raphael, de leur Carrache, de leur Paul Véronèse, et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de Boulogne.

Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers:

C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, etc.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

« Ferrea progenies duris caput extulit arvis. »
Georg. lib. II, v. 341.

Le sens de votre vers était, comme vous le dites très bien, renfermé dans celui de Virgile. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci, qui le précèdent:

De l'univers naissant le printemps est l'image;
Il ne cessa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne soient là deux mérites incompatibles; si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier cet *il ne cessa jamais*, etc., à ce beau vers:

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez, monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails, parce qu'on m'a dit que vous traduisiez toutes les *Géorgiques*. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de *l'Énéide*. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés,d'oser parler des défauts; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle Virgile a évité de ressembler à Homère dans cette foule de grands caractères qui embellisseut *l'Iliade*. Homère avait vingt rois à peindre, et Virgile n'avait qu'Énée et Turnus.

Si vous avez trouvé des défauts dans Virgile, j'ai osé relever bien des bévues dans Descartes. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom; je me suis mis sous le bouclier de Newton. Je suis tout au plus le Patrocle couvert des armes d'Achille.

Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est, jusqu'à présent, le seul pays où les théories de Newton en physique, et de Boërhaave en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons éléments de physique; nous avons pour toute astronomie le livre de Bion, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à Keill, à Wolff, à s'Gravesande. On va imprimer enfin des *Institutions physiques*, dont M. Pitot est l'examinateur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, *et se mirabitur Gallia neutonianam*.

Et nous dirons avec vos *Géorgiques* :

« Miraturque novas frondes et non sua poma. »
Lib. II, v. 82.

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des *Géorgiques*, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, etc.; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur Newton, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentiments que je serai, etc.

A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, le 30 octobre.

Il y a déjà long-temps, monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du siècle de Louis XIV. Ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale; ce sont vingt tableaux des grands événements du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails! la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV; deux pour les grands changements faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances; deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'Édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par Descartes et à finir par Rameau.

Je n'ai d'autres mémoires, pour l'histoire générale, qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que Larrey, Limiers, Lamberti, Rousset, etc., etc., falsifient et délaient dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de Louis XIV les *Mémoires du marquis de Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets grands seigneurs, et autres, et je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent. J'abandonne le reste aux faiseurs de conversations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuse lettre du roi au sujet de M. de Barbésieux, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des services du père; ce qui caractérise Louis XIV bien mieux que les flatteries de Pélisson.

Je suis assez instruit de l'aventure de l'*homme au masque de fer*, mort à la Bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi.

Il y a une espèce de mémorial, écrit de la

main de Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de Louis XV. M. Hardion le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication.

Sur les affaires de l'Église, j'ai tout le fatras des injures de parti, et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des Jurieu, des Quesnel, des Doucin, etc.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendants, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de Saint-Pierre a fait un journal politique de Louis XIV que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfesance* pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin fesant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de Gassendi! La vie est trop courte, le temps trop précieux, pour dire des choses inutiles.

En un mot, monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment :

« . . . . Pendent opera interrupta, minæque
« Murorum ingentes. . . . . »

Si vous daignez me conduire, je pourrai dire alors:

« . . . . Æquataque machina cœlo. »
Æneid., lib. IV, v. 88.

Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornements.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe? Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je serai toute ma vie, avec autant de reconnaissance que d'estime, etc.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 31 octobre.

Voici, mon cher père Mersenne, une lettre pour M. Dubos et pour M. Le Franc. Je vous envoie aussi la lettre de M. Le Franc.

Si vous pouvez obtenir quelque bon renseignement de Varron-Dubos, le plus beau siècle de la France vous en sera très obligé.

Pourriez-vous engager Aristide de Saint-Pierre à communiquer son mémoire politique sur Louis XIV, en forme de journal? Nous n'en tirerons point de copie, nous le renverrons bien cacheté, il n'aura point sorti de nos mains, et je tâcherai de faire de l'extrait de son journal un usage dont aucun bon citoyen ne me saura mauvais gré. Je pense, comme M. l'abbé de Saint-Pierre, qu'il faut écrire l'histoire en philosophe; mais je me flatte qu'il pense, comme moi, qu'il ne faut pas l'écrire en précepteur, et qu'un historien doit instruire le genre humain sans faire le pédagogue.

Je crois que vous pouvez faire un bon usage de mes précédentes lettres.

Aurai-je le s'*Gravesande in-4°* avec figures? Mais cet ancien domestique de madame Dupin est-il encore à louer? Vous avez vu Cirey et le cabinet de physique. Tâchez de le séduire ou de m'en envoyer un autre. Cousin a une maladie qui ne lui permettra de long-temps de travailler.

Mon cher ami, je suis un grand importun : mais je le sais bien.

Je vous enverrai, si vous le voulez, la *Vie de Molière* et le catalogue raisonné de ses ouvrages; mais il faudrait me faire tenir la dissertation de Luigi Riccoboni, *detto Lelio*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 3 novembre.

Aimable ange gardien, il faut que vous le soyez non seulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de Valdruche, qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez soi? et qu'on mette en question qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un rescrit du pape? Tout est subreptice, tout est abusif dans les procédés de l'ecclésiastique qui dispute le bénéfice à l'abbé de Valdruche; mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont

ont osé donner la provision au *papimane*, et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes italiens qui disent : *Papa omnia potest*. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briser. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte ; c'est tout ce qu'il lui faut. Je crois que sa cause est celle de nos libertés, et la cause même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il se conduise ; adressez-le aux bons feseurs ; c'est mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, si la chose était possible. Adieu ; vous n'aurez jamais mieux récompensé le tendre et respectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 10 novembre.

Mon cher ami, je vous dois une *Mérope*, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paie rien de ce que je vous dois :

« *Tam* raro *scribimus*, ut toto non quater anno. »
Hor., lib. II, sat. III, v. 1.

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je songe que je n'y ai répondu que par des applaudissements. Vos richesses, en me comblant de joie, me font sentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promesse de la *Mérope*. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à mon cher Cideville, à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je songer à émouvoir, si ce n'est le vôtre? Je compte que mes ouvrages seront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi ; ils vous peindront mon âme.

Ma retraite heureuse ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laisse un peu languir le commerce ; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune sorte de travail que je ne me dise à moi-même : Mon ami sera-t-il content? cette pensée sera-t-elle de son goût? Enfin, sans vous écrire, je passe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous.

Madame du Châtelet, qui vous aime comme si elle vous avait vu, vous fait les plus sincères compliments. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de Formont, contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes. Dieu merci, l'épître n'est pas contre nous.

Rousseau, après avoir long-temps offensé Dieu, s'est mis à l'ennuyer. Il sera damné pour ses sermons et pour ses couplets.

Je vous embrasse tendrement, mon aimable Cideville. V.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 11 novembre.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient, par les sons hardis de tes nouveaux concerts,
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes ;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais?
Ces Atlas, qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre,
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis, en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible ;
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux ;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.
Quand verrai-je ces vers, enfants de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie?
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits ;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse ;
Nous combattons Malbranche, et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers ;
Mais heureux le poète épris de la science!
Les mots ne bornent point sa vive intelligence ;
Des mouvements du ciel il dévoile le cours,
Il suit l'astre des nuits et le flambeau des jours ;
Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée,
Son esprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point, sur les pas de Boileau,
Douter si le soleil tourne autour de *son axe*,
Et, l'*astrolabe en main*, chercher *un parallaxe* ;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.
Je connais le poète à ces marques sublimes,
Non dans un alphabet de pédantesques rimes,
Non dans ces vers forcés, surchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot.
De ce style emprunté tu proscris la bassesse.
Qui pense hautement s'exprime avec noblesse ;
Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

« Nardi parvus onyx eliciet cadum. »
Hor., lib. IV, od. XII, v. 17.

Envoyez-nous donc, mon cher philosophe

poëte, votre belle épître. A qui la donnerez-vous, si vous la refusez à la divinité de Cirey? Vous savez combien madame du Châtelet aime votre esprit; vous savez si elle est digne de voir vos ouvrages; pour moi, je demande, au nom de l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'estime que vous avez pour elle. Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques; nous nous souvenons que c'est Virgile qui disait:

« *Nos* vero dulces *teneant* ante omnia musæ;
« Defectus solis varios.... et sidera monstrent. »
Georg., lib. II, v. 475 à 478.

Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à Dieu que dans leur secte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos âmes; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raisonne plus juste et qui écrit avec plus de grâce que vous? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poésie et de la métaphysique à celui de Plutus, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme Horace:

« Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.
Lib., I, ep. XVIII, v. 112.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature; qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez sans doute souvent madame du Deffand; elle m'oublie, comme de raison, et moi je me souviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui serai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe baylien, M. des Alleurs l'aîné, et avec son frère le philosophe mondain, buvez à ma santé avec eux, je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à M. l'abbé de Rothelin? il le mérite; il a la critique très juste et très fine; je vous prierais de lui présenter mes très humbles compliments, si je ne me regardais comme un peu trop profane. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame du Châtelet vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

A M. THIERIOT.

Le 15 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de La Popelinière et M. des Alleurs, que les calomnies de Rousseau ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans la plume de Rousset et de Varenne, à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du prince royal même contre tant de traits, reconnais très bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de Louis XIV qui ont eu des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; et enfin ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très bien que les journaux peuvent faire de très mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire; un ami s'intéresse à la réputation de son ami comme à la sienne propre.

Je vois que vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les *Épîtres*. Je vous en remercie de tout mon cœur; soyez sûr que j'en profiterai. Continuez; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez cesse d'être tel quand il revient trop souvent.

« Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
« Cogitat. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 143.

Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la *boîte* [1] de Pandore me paraît très injuste. Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable? Vous me reprochiez d'imiter Despréaux; à présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épîtres tant de vivacité et tant de traits? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles, correc-

[1] Voyez le premier *Discours sur l'Homme*. K.

tes, et raisonnables ; mais de la sublimité, des grâces, du sentiment, est-ce là qu'il les faut chercher?

Vous proscrivez la *barque* des rois ; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je sacrifie la barque.

J'ôte le Bernard et le *bien* qu'il fait et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien*, pris en deux sens différents, est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous?

Fertilisent la terre en déchirant son sein,

est, ne vous déplaise, un très beau vers.

J'aime Perrette. C'est dans son ennui précisément, et seulement dans son ennui, qu'on souhaite le destin d'autrui ; car quand on se sent bien, ce n'est pas là le moment où l'on souhaite autre chose.

Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches ; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour-propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

A M. THIERIOT.

Le 21 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, etc.

Cela vous plaît-il mieux que le *cœur tout neuf* d'Hermotime? Au moins cette *Épître* aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami, non à un écolier supposé. Je vous en envoie une que je destine à l'héritier du trône ; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les fesant.

Mais comment raboter à la fois *la Henriade*, mes tragédies, et toutes mes pièces? *Col tempo e coll' arte tutto si farà*. Tâchez qu'on imprime l'*Épître sur la nature du plaisir*, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé ; ce sera mon carême, prêché par le P. Voltaire.

La lettre de M. des Alleurs est d'un homme très supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vite le palais Lambert. Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des sots, en faveur de quelques justes, c'est-à-dire de quelques gens d'esprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime), j'écrirai à l'âme de Bayle, laquelle demeure à Paris, dans le corps de M. le comte des Alleurs, et qui est très bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé Desfontaines ; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très fort qui vient de paraître contre lui que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. Maffei, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

A M. LE COMTE DES ALLEURS.

A Cirey, le 26 novembre.

Si vous n'aviez point signé, monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très bien deviné. Je sais que vous êtes le seul homme de votre espèce capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette âme de Bayle à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie cultivé comme le vôtre d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai sous vos drapeaux une très grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphysique; le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également; le second est un abîme immense où personne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous serons convenus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent Descartes et Malebranche), que l'âme, etc.; si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent Platon jusqu'au profond Leibnitz, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc,

et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa hautesse a caressé cette nuit son odalisque. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, etc. ; le fait est que le grand sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel Descartes donne ses mauvais contes de fées ; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique ; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps ; mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système, et de roman. C'est là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs ; lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et raccommodés en vain par Huygens ; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois éléments à mettre dans les *Mille et une Nuits*, nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que Descartes.

Il y avait de son temps un Galilée qui était un véritable inventeur, qui combattait Aristote par la géométrie et par des expériences, tandis que Descartes n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries ; mais ce Galilée ne s'était point avisé de créer un univers, comme Descartes ; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. Descartes fut un heureux charlatan ; mais Galilée était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis, monsieur, sur Gassendi ! Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons ; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des arguments plausibles ; il fallait qu'un Newton, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vite à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. Bradley découvrît la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que, par conséquent, il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. Gassendi est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré, et travaillé.

Ce ne sera donc point, monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien ; car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme? Parce que Anaxagore, Leucippe, Aristote, et tous les Grecs babillards, ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que Galilée, Cassini, Huygens, n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en sera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence, et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre que Flamsteed ne compte d'étoiles dans son catalogue.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens ; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons étend réellement les forces de l'âme ; l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter, vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très poliment un conseil très sage, c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré.

« Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi
« Di soave licor gli orli del vaso. »
Tasso, Ger. lib., c. I, str. 3.

Je vous réponds bien que si j'avais fait quelque découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté Newton ; j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'*Histoire de Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais Newton m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs vous connaissez les Français ; parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot.

Enfin les ménagements ne feront point passer

la fausse monnaie pour la bonne, chez la postérité; et si Newton a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe, monsieur, à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel; c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornements qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

« Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de Fontenelle ait égayé ses *Mondes*; ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du Poussin. Vous me paraissez un des meilleurs feseurs de draperie que j'aie jamais vus. Madame du Châtelet est entièrement de votre avis. Elle a un esprit qui, comme le dit La Fontaine de madame de La Sablière,

A beauté d'homme avec grâces de femme.
Liv. XII, fab. XV.

Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de Crousaz, en faveur de Bayle. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique.

Continuez, monsieur, à faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre, ou à traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de présenter mes très humbles compliments à un autre philosophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous Bayle et Cicéron; mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame du Châtelet sera aussi transportée que moi, si vous lui faites part de vos idées. Elle en est bien plus digne, quoique je sente tout leur prix. Je suis, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, le 27 novembre.

J'ai trop tardé à vous remercier, mon grand philosophe; serez-vous homme à consacrer un quart d'heure à nous faire savoir comment l'enchanteur Dufal a coupé quatre membres à Newton? Ôter tout d'un coup quatre couleurs primitives aux gens! cela est-il vrai? On ne sait plus comment la miséricorde de Dieu est faite; expliquez-nous le mystère.

Il y a quelque temps que la physique languit à Cirey. Si vous connaissiez quelque jeune indigent qui sût coller, brosser, tracasser de la main, avoir soin d'une machine, la monter, la démonter, envoyez-le-nous. Madame du Châtelet a toujours les mêmes sentiments pour sir *Isaac* Maupertuis, et, quoique nous ayons perdu quatre couleurs, nous ne vous croyons pas obscurci. Vous savez avec quels sentiments je vous suis attaché pour la vie.

A M. THIERIOT.

Le 29 novembre.

Je viens de répondre un livre au beau volume de M. des Alleurs; voici encore une lettre que je devais à M. Clément.

Votre paquet arrive dans l'instant que je finis toutes ces besognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'est épuisé avec ses maîtresses, mais qui revient à sa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du prince; mais grand merci de l'épître de M. Formont. Je suis bien aise de lui avoir envoyé la réponse avant d'avoir lu sa pièce, et de m'être justifié d'avance de ne plus aimer les vers; mais dites-lui poliment que, si je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les déserteurs d'Apollon. Je ne suis point déserteur, mais je dirai toujours *In domo patris mei mansiones multæ sunt;* ou bien avec Arlequin : *Ognuno faccia secondo il suo cervello.*

Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de La Popelinière. Il y a là un caractère si vrai, quelque chose de si naturel, de si bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de Pollion

« Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
« Culpabit duros, etc. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 445.

Il est l'homme d'Horace, et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le savoir; car, entre nous, je pense qu'il ne lit guère, et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à Dieu de le former. Je serai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers; point, c'est sur ceux de Pollion; qu'il lise et qu'il juge.

La modération est le trésor du sage,

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1° parce que le *trésor* est opposé à *modération*, et parce que *attribut* est un terme prosaïque..., etc., etc. En fesant ces critiques, qui me paraissent justes, je suis effrayé de la difficulté de faire des vers français; et je ne m'étonne plus que Despréaux employât deux ans à composer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être aussi inflexible pour moi que je le suis pour Pollion.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à Hermotime me paraît la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord à son homme, et ensuite à toute la nature; ainsi en use Horace, mille fois plus décousu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela; Hermotime est devenu Thieriot, et chaque épître est détachée.

Ah! en voici d'une bonne! vous trouvez mauvais ce vers :

Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir;

et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien! Eh bien! mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule, un Newton, un Mariotte, un Huygens, un Bradley, un Maupertuis, savent *ce qu'il faut savoir*, et que M. Legendre, marquis de Saint-Aubin, dans son *Traité de l'opinion*, sait *ce qu'on a pensé*. Je vous dirai que *savoir* ce qu'on mal pensé les autres, c'est très mal *savoir*, et qu'un homme qui étudie la géométrie sait, non des opinions, mais des choses, et des choses indépendantes des hommes; voilà le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain, mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'Aristote a cru que l'eau ne pesait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaise, est vrai et précis; et il restera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on pensera et tout ce qu'il faudra savoir*. Je suis comme Laflèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher Mersenne. *Dimitte nobis peccata nostra, sicut dimittimus* criticis *nostris*.

Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de Pollion, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées des compliments. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse, j'ai la tête cuite.

A propos, j'oubliais encore une correction *sans appel*, dont j'appelle au bon sens, au bon goût, et à vous :

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles,

vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh! ventre-saint-gris, ils sont très inutiles, car il

. . . . , traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vite, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. Dieu est le maître.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

Pourquoi, mon cher ami, ne pas recevoir M. de Brezé? Pourquoi mettre à portée ce seigneur de penser qu'on n'aime pas à être payé? Puissent tous mes débiteurs me fatiguer de paiement tous les quartiers! j'accepterai cette corvée sans me plaindre. Quelques lettres d'avertissement aux Lézeau, d'Estaing, Richelieu, d'Auneuil, et autres; cela ne coûte rien; et quand on a rempli ses devoirs, on peut sans scrupule avoir recours aux lois. *Vale*.

Le chevalier de Mouhi vous apportera un petit paquet pour moi. Je vous prie de l'assurer de ma tendre amitié, et de l'engager à faire du reste de mes lettres ce qu'il a déjà fait de quelques unes en votre présence; cela est encore d'une importance extrême pour ses intérêts et pour les miens.

Vous devez aller à la campagne, et pourquoi ne pas venir à Cirey voir votre ami? *Vale iterum*.

Et le bijou, mon cher abbé! j'oubliais de vous en parler. Prenons-le pour vingt louis; mais, pour le payer, attendez qu'il ait été présenté et trouvé joli. S'il avait le malheur de déplaire, il en faudrait un autre.

Vous m'enverrez par le coche deux cent cinquante louis d'or bien empaquetés; cinquante viendront une autre fois. S'ils arrivent tous ensemble, ils seront reçus très favorablement; et on les recevra encore très poliment, s'ils arrivent par compagnies détachées.

Procope vous remettra un paquet de friandises, qui seront les bienvenues à Cirey, où vous êtes et où vous serez toujours très aimé et très fêté, si vous y venez. *Vale iterum*.

J'écris à bâtons rompus, mon cher ami. J'ai la tête tellement embrouillée de physique, de chimie, et même de poésie, que je ne sais ce que je fais. Je ne veux pourtant pas envoyer cette lettre sans vous dire que le portrait colorié de Van-Dick est attendu, mais sans impatience.

Je voudrais une traduction des *Institutions* de Boerhaave. Puis-je l'avoir bientôt? Vous donnerez

cent francs à madame Le Brun. Vous devez en avoir donné trois cents à M. Thieriot, chez M. de La Popelinière, n'est-ce pas? C'est mon ami depuis plus de vingt ans. Encore douze livres à notre Bourguignon, s'il est toujours dans la pauvreté.

La Mare, Linant, *a longe. Et iterum vale.*

A M. THIERIOT.

Le 1er décembre.

Nous venons de recevoir le paquet du prince, lequel prince doit un jour vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant, haut de six pieds. J'étais bien pressé, avant-hier, en vous écrivant toutes mes contre-critiques; pardonnez,

Mais *je lèche en criant la main* qui me censure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, si les chiens peuvent crier quand ils lèchent; ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la bouche pleine.

Comment va *l'Enfant prodigue?* Vos amis sont-ils revenus de la critique du Fierenfat? Un nom doit-il choquer? et ignore-t-on que, dans Ménandre, Plaute, et Térence, tous les noms annoncent les caractères, et qu'Harpagon signifie *qui serre?* Madame Croupillac n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle qui apprend à l'Enfant prodigue toutes les nouvelles? et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette Croupillac lui dise bonnement du mal de lui-même?

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 4 décembre.

Mon très cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre *Épître* apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise du Châtelet pense comme moi, elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous; ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon, et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel; c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez; il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer *la Henriade, Œdipe, Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi;

« Si nolis sanus, curres hydropicus. . . . . »
Hor., lib. I, ep. II, v. 34.

Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez *l'étude* avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud.* Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez; je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers-généraux de le faire. Adieu; je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame du Châtelet vous fait les compliments les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 3 décembre.

Aimable ange gardien, vous resterez donc dans votre ciel de Paris! soyez donc là votre ange à vous-même. *Angele, custodi te ipsum.* Travaillez à y être aussi heureux que vous méritez de l'être, et mettez le comble au bonheur de Cirey par le vôtre. Vous n'avez à changer que votre fortune. J'en dis autant à l'aimable compagne de votre vie; je fais mille vœux pour vous deux. Je ne savais pas que vous demeurassiez avec M. d'Ussé. Voulez-vous bien présenter mes plus tendres respects aux philosophes, père et fils, et à madame d'Ussé? Je devais avoir l'honneur de leur écrire; mais un cabinet de physique, des vers, et une mauvaise santé, me font manquer à tous mes devoirs.

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie, auprès de votre frère.

J'avais peu d'argent quand La Mare est venu chez madame du Châtelet; je n'ai pu lui donner que cent livres; mais pour lettres de change je lui donne la comédie de *l'Envieux*, qu'il vous apporte corrigée, en vers de six pieds, et bien cachetée. Il la donnera sous son nom, et il partagera le profit avec un jeune homme plus sage que lui et plus pauvre.

Recommandez-lui le plus profond secret; je crois qu'il le gardera, et que l'envie de vous plaire lui donnera toutes les vertus. Je ne lui donne pas cette comédie comme bonne pièce, mais comme bonne œuvre.

Adieu; quand j'aurai des termes pour vous dire combien la reconnaissance, la tendresse, et l'estime, m'attachent à vous, je m'en servirai.

(DE LA MAIN DE MADAME DU CHATELET.)

J'ai scellé cette comédie de cinq sceaux, mon cher ami; voyez si La Mare ne les a pas rompus; et, surtout, en cas qu'elle fût refusée, qu'il ne soit pas le maître de la faire imprimer; cela pourrait attirer des affaires. Ne la lui confiez point; déposez-la dans les très fidèles mains de mademoiselle Quinault, et qu'il soit à ses ordres et aux vôtres. Il faudra que mademoiselle Quinault la fasse copier et renvoie la copie envoyée, parce qu'il y a de l'écriture de votre ami. Si vous n'approuvez pas qu'on la joue, renvoyez-la; on donnera autre chose à La Mare. Taillez, monsieur d'Argental; rognez, nous sommes entre vos mains.

M. de Voltaire vous envoie aussi deux épîtres; la deuxième, *sur la Liberté*, et la quatrième, *sur la Modération*. Il ne donnera la cinquième que quand vous serez content, et corrigera les trois premières jusqu'à ce que vous lui disiez : *C'est assez*; mais je crois qu'il est nécessaire d'en faire un corps d'ouvrage suivi, et de les imprimer ensemble, surtout à cause de celle de *l'Envie*. *Mérope* peut réussir, surtout avec mademoiselle Dumesnil; mais je ne sais si l'on doit la hasarder; c'est à vous à décider. Il a beaucoup retouché les derniers actes; je ne sais si vous en serez plus content; mais il y a bien des beautés et des choses prises dans la nature. Sa santé demande peu de travail, et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer. Je crois qu'il va se remettre à l'Histoire de Louis XIV; c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé. Si vous venez jamais ici, je crois que vous la lirez avec grand plaisir. Je fais mon possible pour vous donner autant d'envie de venir, que j'en ai de vous dire moi-même combien je vous aime tendrement. Votre ami vous en dit autant.

A M. THIERIOT.

Le 6 décembre.

Mon très cher ami, mitonnez-moi le manipulateur : vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre *Épîtres*, je viens de les envoyer corrigées, très corrigées, surtout la première, et mon cher Thieriot est à la place d'Hermotime.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah! mon ami, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité du sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cul de diamants comme sa tête. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Être toujours admirable, c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise.

> *Passons* du grave au doux, du plaisant au sévère.
> BOILEAU, *Art. poét.*, I, 76.

Gare que le père Voltaire ne soit le père Savonarole!

Envoyez le *s'Gravesande* chez l'abbé; il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre; l'abbé le mettra au coche sur-le-champ.

Il me faut le *Boërhaave* français; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne sais pas le nom en latin.

Ai-je souscrit pour le livre de M. Brémond? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise?

Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français [1]. J'avais proposé à M. Algarotti que la traduction se fît sous mes yeux; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à Maffei; mais ce que j'ai écrit, soit à lui, soit à d'autres, sur l'abbé Desfontaines, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus

[1] La traduction du *Newtonianisme*, par Duperron de Castera.

étendu, plus poli, et plus aiguisé cette critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être partout, et je ne peux tout faire.

Au reste, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le *Dictionnaire néologique*, dans un ouvrage souvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller; jamais il n'a employé sur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami, vous trahiriez également et ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté; c'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie; j'ai de quoi le perdre; vous pouvez l'en assurer. Adieu; je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 3 décembre.

Le coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, seront bues en France [1]. Elles sont adressées à M. d'Argental, à la Grange-Batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin.

Voici une autre sorte d'hommage; c'est une cinquième *Épître*, en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la, ne la donnez point; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond, mais, en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement *la Henriade*, *Brutus*, *Œdipe*, l'*Histoire* du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle Quinault donne *l'Envieux* sans le mettre sous le nom de La Mare. La pièce est un peu sérieuse, mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que Thieriot n'ait vu *l'Envieux* autrefois; mais il est devenu discret; nous avons étoupé sa trompette.

[1] M. le comte d'Argental, à la sollicitation de ses amis, s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de Saint-Domingue. K.

J'ai écrit deux fois à M. Hérault, pour avoir le désaveu de Jore; il m'est essentiel; comment faire pour l'obtenir? Qu'il est aisé de nuire! que le mal se fait promptement! qu'on est lent à faire le bien! Chez vous, c'est tout le contraire. Non; je ne sais ce que je dis, car vous ne pouvez faire le mal, vous êtes le bon principe, vous êtes Orosmade.

Madame du Châtelet vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme solitude, et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Êtes-vous toujours sénateur de Paris?

A M. THIERIOT.

Cirey, le 10 décembre.

Je me venge de vos critiques sur notre ami M. de La Bruère. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous; mais c'est que je suis du métier, et je ne sais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, son opéra, que je lui renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le tout adressé à père Mersenne.

Je me rends sur quelques unes de vos censures. L'*Épître* sur l'Homme est toute changée; enfin je corrige tout avec soin. L'objet de ces six *Discours* en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de Boileau. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'*Épître sur la nature du Plaisir* est précisément celle dont la fin est adressée au prince royal? comment n'avez-vous pas vu que le *plaisir* est le sujet de tout ce poëme? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grâce à Apollon, je les ai retrouvés et refaits, pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que Pollion soit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. Dufaï; cela est trop français; attendez du moins que vous ayez lu son factum. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner [1].

[1] Trompé par des expériences peu concluantes, M. Dufaï avait cru trouver quelques erreurs dans l'*Optique* de Newton. K.

Je ne me rends point sur le Desfontaines, et je vous soutiens que le pied-plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans son libelle *néologique*, c'est lui-même; mais je ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre que vous détestez et que vous craignez. J'ai moins de prudence; je le hais, je le méprise, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion de le punir. Je sais haïr, parce que je sais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de *Brutus* entièrement réformée, et défaite heureusement des églogues de Tullie.

Je vous enverrai *Œdipe* tout corrigé, et vous aurez encore bien autre chose. Que Dieu me donne vie, et vous serez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la *Henriade*. Si le royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part; s'il est pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je serai un saint. Platon mettait dans le ciel les amis à la première place; j'y serais encore en cette qualité.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse tendrement. L'élu VOLTAIRE.

A M. PRAULT,

LIBRAIRE.

A Cirey, ce 13 décembre.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Prault; si vous étiez toujours aussi exact, je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de La Mare, et vous avez plus fait que je n'avais osé vous demander. Je me charge du paiement, s'il ne vous paie pas.

Je vais vous rembourser les cinquante livres que vous avez données à M. Linant, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé Moussinot. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un *Bayle* entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de Breteuil, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez, « A « M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très « humble et très obéissant serviteur Voltaire; » le tout bien beau et bien emballé; c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer, avec permission, cette nouvelle *Épître* morale, en attendant que je vous envoie le recueil complet et corrigé. *La Henriade* est bientôt prête. Vous prendrez votre parti; je ne veux que vous faire plaisir.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On vous apportera, mon cher abbé, un journal de la part d'un fripon de jésuite apostat, qui est à présent libraire en Hollande, et qui se nomme du Sauzet. Vous donnerez cent francs pour ce coquin-là, attendu qu'il faut payer les services même des méchants.

Prault fils doit prendre quatre cents francs dans votre trésor. Il a donné de l'argent à Linant et à La Mare; mais je ne le sais que par lui, et ces messieurs gardent, jusqu'ici, un silence qui n'est pas, je crois, le *silence respectueux*, encore moins le silence reconnaissant; à moins que les grandes passions ne soient muettes. Leurs besoins sont éloquents, mais leurs remerciements sont cachés. Si d'Arnaud est sage, il aura les petits secours dont je favorisais des ingrats. Quand il emprunte trois livres, il faut lui en donner douze; l'accoutumer insensiblement au travail, et, s'il se peut, à bien écrire. Recommandez-lui ce point; c'est le premier échelon, je ne dis pas de la fortune, mais d'un état où l'on puisse ne pas mourir de faim.

J'ai toujours l'affaire de Jore très à cœur; s'il ne se désiste, il sera poursuivi impitoyablement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey.

Mon aimable ange gardien, si j'avais eu quelque chose de bon à dire, j'aurais écrit à MM. d'Ussé; mais écrire pour dire : J'ai reçu votre lettre, et j'ai l'honneur d'être, et des compliments, et du verbiage; ce n'est pas la peine.

Je ne saurais écrire en prose quand je ne suis pas animé par quelque dispute, quelque fait à éclaircir, quelque critique, etc.; j'aime mieux cent fois écrire en vers; cela est beaucoup plus aisé, comme vous le sentez bien.

Voici donc des vers que je leur griffonne; qu'ils les lisent, mais qu'ils les brûlent.

Venons à l'*Épître* sur la preuve de l'existence de Dieu par le plaisir. Ne pourrait-on pas y faire une sauce, pour faire avaler le tout aux dévots?

Il est très vrai que le plaisir a quelque chose de divin, philosophiquement parlant; mais, théologiquement parlant, il sera divin d'y renoncer. Avec ce correctif, on pourrait faire passer l'épître; car tout passe. J'ai corrigé encore beaucoup les autres. Un petit mot, s'il vous plaît, sur la dernière, sur l'aventure de la Chine. J'aime vos critiques; elles sont fines, elles sont justes, elles m'encouragent; poursuivez.

Je ne crois avoir fait qu'une action de bon chrétien, et non un bon ouvrage dans ce que vous savez; et, comme il faut que les bonnes œuvres soient secrètes, je vous prie de recommander à La Mare le plus profond secret. D'ailleurs, qu'il fasse tout ce que vous lui prescrirez; c'est ainsi que j'en userais, si j'étais à Paris.

Madame du Châtelet fait mille compliments à l'ange gardien, et à cet autre ange, madame d'Argental.

Ce Blaise, c'est, ne vous en déplaise, Blaise Pascal; mais il faudrait un autre nom. Je vous prie d'engager M. d'Argenson à donner des ordres positifs pour que mes ouvrages n'entrent point en France. Je crains toujours qu'on y ait glissé quelque chose qui troublerait, je ne dis pas mon repos, mais celui d'une personne que je préfère à moi, comme de raison.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Je vous parlerai, mon cher ami, une autre fois d'affaires temporelles; il est question aujourd'hui d'affaires d'honneur. Mérigot et Chaubert vendent un libelle infernal contre moi. Desfontaines, le scélérat Desfontaines, passe pour en être l'auteur, et la voix publique ne se trompe pas. Ce libelle est sous le nom d'un *avocat*. On ne veut pas que j'aille à Paris demander vengeance et justice; c'est à votre amitié à la demander pour moi. C'est un service essentiel que vous rendrez à moi et à tous les gens de bien. Mandez-moi que ma présence est absolument nécessaire à Paris; abouchez-vous avec le chevalier de Mouhi, et qu'il m'en écrive autant.

En attendant, faites publier un monitoire pour connaître l'imprimeur et l'auteur de *la Voltairomanie*. Chargez de cette besogne un huissier adroit, actif, et intelligent. Faites acheter ce libelle atroce chez Chaubert, en présence de deux témoins. Vous en ferez faire secrètement chez un commissaire un petit procès-verbal recordé de ces deux témoins, et nous poursuivrons en temps et lieu. Voilà l'essentiel pour le moment. Surtout, mon cher ami, n'épargnez pas l'argent; s'il doit être prodigué, c'est quand il s'agit de son honneur.

A MADAME DEMOULIN.

A Cirey, décembre.

Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié; je vois par vos démarches qu'en effet vous ne m'avez point trahi, et que, quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu seulement du malheur, et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc de tout mon cœur, et sans qu'il me reste la moindre amertume dans le cœur.

Tout mon regret est de me voir moins en état d'assister les gens de lettres comme je fesais. Je n'ai plus d'argent; et, quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits plaisirs à M. Linant et à M. La Mare, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le sieur Prault jeune, libraire fort au-dessus de sa profession.

Je me flatte que M. Linant aura enfin heureusement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si long-temps. Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais; mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques et une juste indignation de madame la marquise du Châtelet contre sa sœur me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, je la tiens; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir, et je le secours. Passez donc chez M. Prault fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. Linant. Surtout que M. Linant donne sa tragédie à imprimer à M. Prault; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même; quand je dis vous, je dis votre mari; cela est égal.

Vous devriez engager M. Linant à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse, pleine d'onction et d'attachement, à M. le marquis du Châtelet, et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. Linant.

Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise du Châtelet. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable Prault a encore donné cent vingt livres pour moi au sieur La Mare. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il est allé sucer quelques fleurs à Versailles.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 20 décembre.

Mon cher Thieriot, vous avez dû recevoir une lettre pour le prince royal. En voici une assez singulière pour M. de Maupertuis. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres qu'il mettra dans le tronc des Lapones, et de lire les petits versiculets qui se trouvent dans cette lettre à sir *Isaac*; c'est une petite formule de quête pour les Lapones, suivant les rites de l'abbé de Saint-Pierre d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienfesance;* mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point *public spirited* en France; nous n'en avons pas même le mot

Nation légère et dure! L'abbé Moussinot a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais.

Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame du Châtelet veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey; et, dans un Louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très honorable, avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité.

Dites au très aimable M. Helvétius que je l'aime infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui :

« Macte *animo, generose* puer; sic itur ad astra. »
Æneid., lib. IX, v. 641.

Apparemment que le petit La Mare espère beaucoup de vous et peu de moi, car, depuis que je lui ai donné cent livres d'une part, et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas seulement accusé la réception. Comme j'en ai usé de même avec Linant, et que vous m'avez mandé, il y a quelque temps, qu'il avait tenu des discours fort insolents de Cirey, je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter. Demi-confidence est torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié.

Je vous souhaite la bonne année, et vous embrasse tendrement.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre

Sir *Isaac*, madame la marquise du Châtelet, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre Lapone[1] trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît, en faveur de cette tendre Hyperboréenne, une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame Clairaut auront touchés? Madame du Châtelet, qui n'est pas riche, donne cinquante livres; moi, qui suis bien moins bon philosophe qu'elle, et pas si riche, mais qui n'ai point de grande maison à gouverner, je prends la liberté de donner cent francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la bourse, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte est digne d'être à la suite de vos observations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur, dans le Nord, que leur physique.

Le Nord est fécond en infortunées amoureuses, depuis l'aventure de Calisto. Si Jupiter avait eu mille écus, je suis persuadé que Calisto n'eût point été changée en ourse.

Pour encourager les âmes dévotes à réparer les torts de l'amour, je serais d'avis qu'on quêtât à peu près de cette façon :

La voyageuse Académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout son malheur,
De ses feux embrasa son cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain Français la séduisit;
Cette erreur est trop ordinaire,
Et c'est la seule que l'on fit
En allant au cercle polaire.
Français, montrez-vous aujourd'hui
Aussi généreux qu'infidèles;
S'il est doux de tromper les belles,
Il est doux d'être leur appui.
Que les Lapons, sur leur rivage,
Puissent dire dans tous les temps :
Tous les Français sont bienfesants;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long; il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame du Châtelet, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous supplie d'écrire toujours *français par un a*, car l'académie *française* l'écrit par un o.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'ai lu, monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour-propre. Vous faites

[1] Cette Lapone avait une sœur avec elle, et leur nom était *Plaiscont*. Voltaire, dans une lettre de mars 1754, à d'Argens, parle de la quête faite par Maupertuis en faveur de ces *deux habitantes de la zone glaciale*.

des vers alexandrins comme on en fesait il y a cinquante ans, et comme j'en voudrais faire. Il est vrai que vos derniers vers me font tristement sentir que je ne peux me flatter que *la Henriade* ait jamais une place à côté des bons ouvrages du siècle passé; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un suffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de *la Henriade* qu'on prépare.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne sera jamais la mesure de mes vers; et, si vous aves versé quelques larmes à *Zaïre* ou à *Alzire*, vous n'aves point trouvé parmi les défauts de ces pièces-là l'esprit d'analyse, qui n'est bon que dans un traité de philosophie, et la sécheresse, qui n'est bonne nulle part.

Il a couru quelques *Épîtres* très informes sous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être présentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes sermons [1] que je vous envoie, avant qu'il soit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaisseur, et comme poëte, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le système de Pope, mais vous verrez aussi que c'est aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raisonnements abstraits soutenus de comparaisons forcées.

Je vous supplie, que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion; j'ai également besoin de l'une et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris de travers; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux; enseignez-moi ce secret-là.

Vous ne me dites rien de madame du Deffand ni de M. l'abbé de Rothelin. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très bon, ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de Bérenger, et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de Rothelin, qui m'a un peu renié devant les hommes; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon Chinois ches madame de Bérenger, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher Formont (et non Formont, Dieu merci), aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame du Châtelet, pleine d'estime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères compliments. Je suis à vous pour jamais.

[1] Le sixième *Discours*.

A M. THIERIOT.

Cirey, le 24 décembre

Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc enfin obtenu ce qu'il desirait! Il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche. Je ne m'attendais pas que depuis le 14 décembre que son libelle [1] a paru, je ne recevrais qu'une lettre de vous. Si vous m'aviez écrit avec amitié, et tout uniment comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne ne vous a jamais demandé de lettre ostensible; mais, moi, je demandais à votre cœur des marques de votre amitié, et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférents m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes, et m'offraient les plus grands services. Madame et monsieur du Châtelet, madame de Champbonin, tout ce qui est ici, effrayés de votre silence, ne savent à quoi l'attribuer. Pour moi, qui ne pense pas seulement à Desfontaines, et qui ne pensais qu'à l'amitié, je ne me crois outragé que par l'inquiétude où vous me laissez.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce 29 décembre.

On m'apporte dans le moment le libelle de l'abbé Desfontaines contre vous, mon cher maître. Je crois que le public en pensera comme votre académie. En vérité, ce misérable n'a voulu que gagner de l'argent; car quel est le but de son livre, s'il vous plaît? De prouver qu'on pardonne en poésie des tours hardis, des phrases incorrectes, que la prose ne souffre pas? Eh! n'est-ce pas précisément ce que vous avez dit? à cela près que vous l'avez dit le premier, et en homme qui possède sa langue et qui est un des plus grands maîtres. Ou il vous combat mal à propos, ou il retourne vos idées. Était-ce la peine de faire un livre? Il l'a imprimé à Avignon;

> Mais je crois qu'il n'est pas sauvé,
> Quoiqu'il soit en terre papale.

M. Thieriot vous a sans doute fait voir le *Mémoire* que je suis obligé de publier contre cet ennemi de la probité et de la vérité. Je viens d'y ajouter un article qui vous regarde, c'est dans l'énumération des gens de mérite qu'il a attaqués.

[1] *La Voltairomanie*

Voici les paroles : « Il s'honorait de l'amitié et « des instructions de M. l'abbé d'Olivet. Il fait « imprimer furtivement un livre contre lui ; il ose « l'adresser à l'académie française, et l'académie « flétrit à jamais dans ses registres le livre, la « dédicace, et l'auteur. »

Je vous prie de vous souvenir de ce que je vous ai mandé au sujet de l'écrit que je vous communiquai, il y a quelques années, et duquel on a tiré les matériaux du *Préservatif*.

Pour vous faire voir que l'abbé Desfontaines ne me prend pas tout mon temps, je vous envoie un des nouveaux morceaux qui entreront dans la belle édition qu'on prépare à Paris de *la Henriade*. J'y joins le commencement de l'Histoire du Siècle de Louis XIV. Ne souffrez pas qu'on en prenne copie. Envoyez-moi, en échange, votre préface sur Cicéron, car j'aime à gagner à mes marchés. Communiquez tout cela, je vous en prie, à vos amis, et surtout à M. l'abbé Dubos, et tâchez de tirer de lui quelques bonnes instructions sur mon histoire, à laquelle je consacrerai les dernières années de ma vie.

Je vous prie de me faire avoir *le Coup d'état* de Silhon ; vous avez cela dans votre bibliothèque de l'académie ; M. Thieriot me l'enverra. Dites-moi en quelle année le *Testament* prétendu du cardinal de Richelieu commença à paraître. J'ai de bonnes preuves que ce testament n'est pas plus de lui que le *Testament* de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine Charles, et tant d'autres testaments, ne sont de ceux à qui on en fait honneur. Celui qu'on attribue à Richelieu est, comme tous les autres, plein de contradictions. Adieu ; je vous embrasse.

AU R. P. TOURNEMINE.

(Décembre.)

Mon très cher et très révérend père, est-il vrai que ma *Mérope* vous ait plu ? Y avez-vous reconnu quelques uns de ces sentiments généreux que vous m'avez inspirés dans mon enfance ? *Si placet, tuum est ;* ce que je dis toujours en parlant de vous et du P. Porée. Je vous souhaite la bonne année et une vie aussi longue que vous la méritez. Aimez-moi toujours un peu, malgré mon goût pour Locke et pour Newton. Ce goût n'est point un enthousiasme qui s'opiniâtre contre des vérités.

« Nullius addictus jurare in verba magistri. »

J'avoue que Locke m'avait bien séduit par cette idée que Dieu peut joindre quand il voudra le don le plus sublime de penser à la matière en apparence la plus informe. Il me semblait qu'on ne pouvait trop étendre la toute-puissance du Créateur. Qui sommes-nous, disais-je, pour la borner? Ce qui me confirmait dans ce sentiment, c'est qu'il semblait s'accorder à merveille avec l'immortalité de nos âmes. Car, la matière ne périssant pas, qui pourrait empêcher la toute-puissance divine de conserver le don éternel de la pensée à une portion de matière qu'il ferait subsister éternellement? Je n'apercevais pas l'incompatibilité, et c'est en cela probablement que je me trompais. Les lectures assidues que j'ai faites de Platon, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, de Wolff et du modeste Locke, n'ont servi toutes qu'à me faire voir combien la nature de mon âme m'était incompréhensible, combien nous devons admirer la sagesse de cet Être suprême qui nous a fait tant de présents dont nous jouissons sans les connaître, et qui a daigné y ajouter encore la faculté d'oser parler de lui. Je me suis toujours tenu dans les bornes où Locke se renferme, n'assurant rien sur notre âme, mais croyant que Dieu peut tout. Si pourtant ce sentiment a des suites dangereuses, je l'abandonne à jamais de tout mon cœur.

Vous savez si le poème de *la Henriade*, dont j'espère vous présenter bientôt une édition très corrigée, respire autre chose que l'amour des lois et l'obéissance au souverain. Ce poème enfin est la conversion d'un roi protestant à la religion catholique. Si dans quelques autres ouvrages qui sont échappés à ma jeunesse (ce temps de fautes) qui n'étaient pas faits pour être publics, que l'on a tronqués, que l'on a falsifiés, que je n'ai jamais approuvés, il se trouve des propositions dont on puisse se plaindre, ma réponse sera bien courte ; c'est que je suis prêt d'effacer sans miséricorde tout ce qui peut scandaliser, quelque innocent qu'il soit dans le fond. Il ne m'en coûte point de me corriger. Je réforme encore ma *Henriade ;* je retouche toutes mes tragédies ; je refonds l'*Histoire de Charles XII*. Pourquoi en prenant tant de peine pour corriger des mots, n'en prendrais-je pas pour corriger des choses essentielles, quand il suffit d'un trait de plume?

Ce que je n'aurai jamais à corriger, ce sont les sentiments de mon cœur pour vous et pour ceux qui m'ont élevé ; les mêmes amis que j'avais dans votre collége, je les ai conservés tous. Ma respectueuse tendresse pour mes maîtres est la même. Adieu, mon révérend père ; je suis pour toute ma vie, etc.

A M. THIERIOT.

Le 2 janvier.

Il y a vingt ans, mon cher ami, que je suis de-

venu homme public par mes ouvrages, et que, par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami, et que tous les lieux qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche; et mes lettres à son altesse royale font foi si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié, de donner de la considération à ses amis.

Aujourd'hui, un homme détesté universellement par ses méchancetés, un homme à qui on a justement reproché son ingratitude envers moi, ose me traiter de menteur impudent, quand on lui dit que, pour prix de mes services, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage, il imprime que vous désavouez votre ami, et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne sais que de vous seul qu'en effet l'abbé Desfontaines, dans le temps de Bicêtre, fit contre moi un libelle; je ne sais que de vous seul que ce libelle était une ironie sanglante, intitulée *Apologie du sieur de Voltaire*. Non seulement vous nous en aves parlé dans votre voyage à Cirey, en présence de madame la marquise du Châtelet, qui l'atteste; mais, en rassemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 16 août 1726:

« Ce scélérat d'abbé Desfontaines veut toujours « me brouiller avec vous; il dit que vous ne lui « avez jamais parlé de moi qu'en termes outra- « geants, etc.

« Il n'a que quatre cents livres de rente de chez « lui; et il gagne par an plus de mille écus par « ses infidélités et par ses bassesses. Il avait fait « contre vous un ouvrage satirique, dans le temps « de Bicêtre, que je lui fis jeter dans le feu, et « c'est lui qui a fait faire une édition du poëme « de *la Ligue*, dans lequel il a inséré des vers « satiriques de sa façon, etc. »

J'ai plusieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière aussi forte.

Comment donc se peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous désavouez ce que vous m'aves dit, ce que vous m'aves écrit tant de fois? Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il est retombé ensuite, cela est dans son caractère: mais qu'il atteste contre moi le témoignage authentique de mon ami, qu'il me fasse passer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche, le pouvez-vous souffrir?

Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur; vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public est juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, sans doute: « Je n'ai que faire de cette querelle, « je suis un particulier qui veut vivre paisiblement « et dans des plaisirs tranquilles; je ne me com- « mettrai pas pour un ami. » Ceux qui vous donneraient de tels conseils voudraient vous faire commettre une action dont votre âme est incapable. Non, il ne sera pas dit que vous me trahirez, que vous désavouerez votre parole, votre seing, et la notoriété publique; que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié si étroitement avec le vôtre; et pour qui? pour un scélérat qui est chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus avilissantes subsistent imprimées contre vous dans son *Dictionnaire néologique*. Quelles seraient la surprise et l'indignation du prince royal, qui m'honore d'une bonté si excessive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé Desfontaines lui inspire? quels seraient les sentiments de madame la marquise du Châtelet, de tous mes amis, j'ose dire de tout le monde? Consultez M. d'Argental. Demandez enfin à votre siècle, et voyez, peut-être (si on le peut), dans la postérité, voyez, dis-je, s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité pour Desfontaines, et d'avoir plus craint de nouvelles injures de ce misérable, que la honte d'être publiquement infidèle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés. Non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez la fermeté et la noblesse d'âme que je dois attendre de vous; l'honneur même de prendre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mon cœur me le dit; il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autre considération, l'emportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentiments et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A Cirey, le 3 janvier

Une compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles, et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange de bruit et de sassements continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage à ces messieurs! Quand vous m'enverrez les cinquante suivants, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes.

Je vous recommande toujours les Léseau, les d'Auneuil, Villars, d'Estaing, Clément, Arouet,

et autres ; il est bon de les accoutumer à un paiement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami ; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmer que de la soumettre au prince de Guise. Point de politesses dangereuses, même envers les altesses.

Au chevalier de Mouhi, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux mille excuses à Prault fils. Un louis d'or à d'Arnaud sur-le-champ.

J'ai pardonné à Demoulin, je pardonne encore à Jure ; le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. Hérault ; il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 3 janvier.

Je reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choses qui me paraissent importantes au bonheur de votre vie : de votre raccommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais songez à votre santé, modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaisir. Tout ce qui sort de votre plume me fait grand plaisir ; mais je fais plus de cas encore d'une bonne santé que d'une grande réputation.

Je ne désespère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir sa patrie, ses proches, ses amis. Votre séjour dans les pays étrangers aura servi à vous orner l'esprit. Vous auriez peut-être été, en France, un officier débauché ; vous serez un savant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un savant respecté. Le temps fait oublier les fautes de jeunesse, et le mérite demeure.

Écrivez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des Ledet. Son excellence M. Van-Hoey, ambassadeur des États, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuserai pas.

L'abbé Desfontaines, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie.

Rousseau est à Paris, sous le nom de Richer, caché chez le comte du Luc. Le dévot Rousseau a débuté à Paris par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une *Ode à la Postérité*, mais la postérité n'en saura rien; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos *Lettres*.

Je vous embrasse ; je suis à vous pour jamais.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, le 7 janvier.

Mon cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira pour *l'Envieux ;* mais tâchez que Prault présente à l'examen avec adresse l'*Épître sur l'Homme*. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à un Français de dire d'une manière gaie, et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un Anglais [1] a dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement?

Je ne suis point fâché que feu Rousseau soit à Paris, mais il est un peu étrange qu'il ose y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie [2], et il n'y a que vous qui le sachiez. C'est un père trahi par une fille dont il est l'idole, et qui en est idolâtrée. C'est une fille malheureuse, sacrifiant tout à un amour effréné, sauvant la vie à son amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui ; c'est un combat perpétuel de passions; c'est un père massacré par l'amant, qui abandonne cette fille infortunée ; ce sont des crimes presque involontaires, et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu de Chimène, de Roxane, et d'Ariane ; ces trois situations s'y trouvent; la même personne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reste, mais j'ai une envie démesurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, Euclide ; adieu, physique. Revenez, sentiments tendres, vers harmonieux ; revenez faire ma cour à monsieur et madame d'Argental, à qui je suis dévoué pour toute ma vie avec la tendresse la plus respectueuse.

Madame du Châtelet reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je suis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus respectable, le plus charmant ami que j'aie jamais connu.

Soit, plus d'*Envieux*. Pour la tragédie, je veux la travailler si bien que vous ne l'aurez de longtemps; mais je vous en tracerai, si vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner *Médus* [3]; je souhaite qu'il ait du succès, et que ma pièce en ait aussi.

Il est certain que c'est une chose bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, Thieriot désavoue ce qu'il m'a dit cent fois en présence de témoins, et, en dernier lieu, en présence de madame du

[1] Pope.
[2] *Zulime*.
[3] Tragédie de Deschamps.

Châtelet. Je vous jure que je n'ai jamais su que de lui que l'abbé Desfontaines, pour prix de mes services, avait fait un libelle ironique et sanglant, intitulé *Apologie de Voltaire*. Tout ce que je crains, c'est que Thieriot n'ait envoyé le nouveau libelle au prince royal pour se donner de la considération. Si cela est vrai (comme on me le mande), il hasarde plus qu'il ne pense. Madame du Châtelet peut vous dire que l'amitié dont ce prince honore Cirey est quelque chose de si vif et de si singulier, que Thieriot serait à jamais perdu dans son esprit. Au reste, je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à son altesse royale un présent si infâme.

En souhaitant la bonne année à M. de Maurepas, je lui demande, en passant, justice contre l'abbé Desfonteines, qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon *Essai* anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de Plelo.

Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire ; il le faut pour les pays étrangers, et même pour beaucoup de Français. Je vous réponds que la réponse sera sage, attendrissante, appuyée sur des faits, sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie ; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi, il puisse s'ensuivre une guérison parfaite.

A M. THIERIOT.

7 janvier.

Pourquoi avez-vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame du Châtelet, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère ; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré, que la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique, après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre Moncrif, les vers contre Bernard, contre mademoiselle Sallé? Que voulez-vous qu'elle pense?

Encore une fois, mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre Desfontaines et votre ami ; rendez gloire à la vérité. Non, vous n'avez point oublié le titre du libelle de Desfontaines ; il était intitulé *Apologie du sieur de Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres ; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas ! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille! Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre ami de vingt-cinq ans! vous donnerez à M. de Richelieu le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même! Que dira le prince royal? que diront ceux qui savent aimer?

Peut-être qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur, en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au prince royal. Cela est d'une importance extrême. Parlez à M. d'Argenson, dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'Argental. Écrivez au prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais.

A M. BERGER.

A Cirey, le 9 janvier.

Mon cher ami, une nièce, que j'ai mariée, a passé sept mois sans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire... avec ses pardons ; car je ne suis point tyran, et si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application : il est vrai que vous ne m'avez point marié ; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire..., et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau *Siècle de Louis XIV*, ce sera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé Desfontaines de s'être si bien démasqué, et d'avoir aussi démasqué Rousseau. Quand je l'aurais payé pour me servir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, si je laissais sur cela le moindre doute ; car le doute, en ce cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami Thieriot me désavoue sur l'article du libelle fait contre moi dans le temps de Bicêtre. M. Thieriot est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour désavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé Desfontaines ne sera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat

qui a fait à M. Thieriot même les plus sanglants outrages dans son *Dictionnaire néologique*.

Je vous prie d'aller voir les jésuites, le P. Brumoi surtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez: qu'il vous montre *Mérope*. Assurez-le de mon estime, de mon amitié, et de ma reconnaissance; dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime Rousseau, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net, en sa présence, les procédés de Rousseau et les miens; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, Rousseau a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je suis le dernier à qui il afait la guerre. Je sais me venger, mais je sais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. Ortolani qu'il passe par Bar-sur-Aube, en allant à Turin; nous l'enverrons chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise du Châtelet; il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Écrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse. Adieu.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Mon cher et respectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame du Châtelet reçoit votre lettre du 28; vous n'aviez point reçu la pièce [1], cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que messieurs des postes ont voulu se donner le plaisir de la lecture.

L'effort singulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la composer en huit jours n'est dû qu'aux conseils que vous me donniez de confondre tant de calomnies par quelque ouvrage intéressant. Je suis très aise d'avoir du temps jusqu'à Pâques. Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours.

Il y a une ressemblance avec *Bajazet*, je le sais bien; mais sans cela point de pièce. Je n'ai rien pris. J'ai trouvé ma situation dans mon sujet, j'ai été inspiré, je ne suis point plagiaire.

[1] Zulime.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris et l'indignation des honnêtes gens, et, surtout, de ceux qui sont au fait de ces calomnies; mais il y a mille gens de lettres, il y a des étrangers sur qui ce libelle fait impression. Il est plein de faits, et ces faits seront crus s'ils ne sont pas réfutés. Je suppose que je voulusse être d'une académie, fût-ce de celle de Pétersbourg, il est sûr que ce libelle, laissé sans réponse, m'en fermerait l'entrée. Il est clair que le sieur Guyot de Merville et les autres partisans de Rousseau font et feront valoir ces impostures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce misérable; il s'en est vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup, il ne me déshonorera pas dans votre esprit; mais, joint à vingt autres libelles de cette espèce, il me flétrira dans la postérité, et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que Desfontaines et Jore sont ceux qui suscitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires mêmes imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres, pour se venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits; ainsi, tandis que je resterai tranquille, mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'est-ce donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre, quand je le peux, des calomnies si flétrissantes, et qui seraient accréditées par mon silence?

Non seulement j'ai besoin d'un mémoire sage, démonstratif et touchant, auprès des trois quarts des gens de lettres, mais il me faut, outre cela, un nombre considérable d'attestations par écrit qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre, en cas d'attaque, et même comme des pièces qui peuvent servir au procès.

Le procès criminel, indépendant de ce mémoire et de ces attestations, qui peuvent y servir et ne peuvent y nuire, m'est d'une nécessité absolue, et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot, il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle, et c'est ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. Andri, Procope, Pitaval, etc., présentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille se taise quand les indifférents éclatent. Il faut, je crois, que mon neveu envoie ou donne son placet, qui ne peut que disposer favorablement, et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement, car c'est un crime qui intéresse la société. « Pone *inimicos meos scabellum pedum tuorum*, *donec* faciam tragœdiam. »

Madame du Châtelet se moque de moi avec ses

générosités d'âme et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu que cela fût aussi montrable qu'admirable !

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres à Thieriot, l'original était parti. Lavez la tête à Thieriot; faites-lui présent, pour ses étrennes, du livre *De Officiis* et *De Amicitia*. Respects à l'autre ange.

Adieu ; je baise vos ailes, et me mets dessous.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 9 janvier

Mon cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame du Châtelet. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressants de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je sois déshonoré si l'écrit de Desfontaines subsiste sans réponse, si l'infâme calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de Nicéron, la vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable Desfontaines avait fait un libelle sanglant, intitulé *Apologie du sieur de Voltaire*, l'avait imprimé à Rouen, vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet? Mon honneur, l'intérêt public, votre bonneur enfin, vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place! quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié! quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié! que je serais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire! Ah! mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait, quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame du Châtelet, à cette âme magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le courage? Réparez tout, il en est temps encore; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez, et qui vous a outragé. Je n'écris point au prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité, et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu, courez chez le P. Brumoi; voyez quelques uns de ces pères, mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. P. Brumoi a lu *Mérope*, il en est content; P. Tournemine en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les de mon attachement inviolable pour eux; je le leur dois, ils m'ont élevé; c'est être un monstre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre âme.

Parlez de Rousseau et de nos procédés avec la sagesse que vous mettez dans vos discours, et qui fera d'autant plus d'impression qu'elle sera appuyée par des faits incontestables. Écrivez-moi, et comptez que notre cœur est encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de plusieurs beaux-arts, pour M. de Caylus; donnez-la-lui; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'âme à tout, et qui répand dans les cœurs le plus divin des sentiments, l'envie de rendre service. Je vous embrasse.

A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Vous me comblez de joie et de reconnaissance, monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, et particulièrement à la sculpture et à la peinture, dont je suis simple amateur. M. Bouchardon est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule; mais alors cet Amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue et lui soient à peu près de même hauteur. Car Hercule avait, dit-on, neuf pieds de haut, et sa massue environ six. Si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnaîtrons-nous l'Amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? Pensez-vous que l'Amour fesant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable? De plus, en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'Amour? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a long-temps qu'on a peint l'Amour jouant avec les armes de Mars, et cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, ce me semble, de la sculpture et de la peinture comme de la musique; elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux

ne peut être rendu par un musicien ; et une allégorie fine, et qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion, qu'elle soit caractérisée d'une manière non équivoque, et, surtout, que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira : Un sculpteur a voulu caractériser l'Amour, et il a fait l'Amour sculpteur. Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'Amour tirant de son four des petits pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux ; mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin ma grande objection est que, si M. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue ou une petite masse sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-être tort ; je l'ai sûrement, si vous me condamnez; mais je vous demande, monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? C'est l'attitude de l'Amour, c'est la noblesse et le charme de sa figure; le reste n'est fait que pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais que notre grand sculpteur fît quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur! un Apollon qui vient de tuer Hyacinthe; un Amour qui voit Psyché évanouie; une Vénus auprès d'Adonis expirant; ce sont là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous; je vous supplie, monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que M. Turgot fût notre édile et notre préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monuments de la barbarie gothique, et particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur, dans une rue, et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs seaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, et que les beaux monuments soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabuchodonosor, en partie or et en partie fange.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Janvier.

Mettons à quartier, mon cher ami, toute affaire d'intérêt; ne songeons qu'au libelle diffamatoire. L'honneur va avant tout; sans lui, l'homme en société est dans un état de mort. Agissez donc, sans perdre un moment, pour venger votre ami à qui un scélérat a voulu ravir l'honneur. M. Helvétius, fils du fermier-général, vous enverra un *Mémoire* au sujet de ce libelle. Remerciez bien ce généreux défenseur de mon innocence et de la vérité; mais ne faites aucun usage de ce *Mémoire;* j'en fais un meilleur.

Lisez l'ouvrage que j'envoie au chevalier de Mouhi; qu'il l'imprime, et qu'il n'y ait aucun retardement dans l'impression. L'écrit est sage, intéressant, et lui vaudra quelque argent. On en peut tirer au moins cinq cents exemplaires. Qu'on n'épargne rien, que l'impression soit belle, que le papier soit beau. Donnez-lui d'avance cinquante francs. Qu'il m'écrive régulièrement, amplement, et qu'il m'envoie les feuilles à corriger.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

Je suis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris; monsieur et madame du Châtelet m'en empêchent. Écrivez donc; mandez-moi tout naturellement si vous avez envoyé au prince cet infâme libelle. Je ne peux le croire; mais enfin si cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conséquence, et sans commettre personne.

Le libelle de ce monstre est une affaire du ressort du lieutenant-criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les mesures nécessaires pour avoir justice. Vingt personnes me mandent que ce scélérat et son libelle sont en exécration; je n'en suis point surpris, je ne le suis que de votre silence; mais je ne doute pas que vous ne remplissiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me persuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami, qui vous a toujours été si tendrement et si essentiellement uni. Aucune suite de cette affaire ne m'embarrasse. La vérité, l'innocence, la générosité, sont de mon côté; la calomnie, le crime, et l'ingratitude, sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis, je suis le plus heu-

reux des hommes ; si je jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur, qui est dans mon cœur, et qui préside à mes écrits, m'assure que le public de tous les temps sera pour moi, si pourtant mes ouvrages, que je travaille nuit et jour, peuvent jamais me survivre.

M. le marquis du Châtelet, justement indigné, et qui prend en main ma cause avec des sentiments dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit, et à M. de La Popelinière. Il ne faut pas qu'il soit dit que vous m'ayez démenti pour un scélérat, et que les souscriptions de *la Henriade*, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent, n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris; s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore en celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires préposés, je vous prie instamment de le rembourser de mon argent, quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi, et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles.

Madame du Châtelet, par parenthèse, a eu très grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité indispensable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon *Mémoire*. Il doit toucher et convaincre. Encore une fois, et encore mille fois, vous vous imaginez que je dois penser comme M. de La Popelinière, qui, étant à la tête d'une famille, d'une grande maison, ayant un emploi sérieux, et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le silence à un libelle intitulé *le Mentor cavalier*, ou aux vers impertinents de ce malheureux Rousseau, qui outrage tous les hommes en demandant pardon à Dieu, et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très bien à Pollion, mais il me déshonorerait. Je suis un homme de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi : je dois compte de tout au public éclairé; et me taire, c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu d'espérer que ce sera pour la dernière fois, et que le reste de mes jours ne sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié.

J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au prince royal, et surtout que vous eussiez écrit une autre lettre à madame du Châtelet. C'est une âme si intrépide et si grande, qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, le 12 janvier

Il a mille vertus, et n'a point eu de *vices;*
Il était sous Louis de toutes ses délices,
Et la Septimanie *a vu ce même Othon*
Gouverner en César et juger en Caton.
Courtisan dans Versaille, et monarque *en province,*
De parfait *courtisan il* s'est montré *grand prince;*
Et goûtant le présent, prévoyant *l'avenir,*
Sut *faire également sa cour, et la tenir.*

Il y a peu de choses, monsieur le duc, à changer dans les vers de Corneille pour faire votre caractère; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre; j'entends pour l'élévation de votre âme; car, pour tout le reste, prenez, s'il vous plaît, *La Fontaine*, et quelquefois même *l'Arétin*. Pour moi, chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre façon de penser. *La Dévotion aisée* du P. Lemoine m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui régnera un jour, comme vous régneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante; mais point de reproches; ne pensez pas, monsieur le duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an : *Je vous aime et je vous aimerai ;* cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être Othon. Votre gloire m'enchante, et mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, princesse [1] adorable, née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde et de la générosité de votre âme; c'est madame de Graffigni. Son sort me ferait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais, avec cela, qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle sera à portée de vous faire

[1] Madame de Richelieu, princesse de Guise.

sa cour; et, après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez partout, madame, et daignez dire, en lisant cette lettre: J'ai, outre mes sujets, un esclave idolâtre qui s'appelle Voltaire.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Janvier.

Je vous le redis encore, mon cher ami, n'épargnez point l'argent, prenez force fiacres; allez chez madame la présidente de Bernières, dont vous serez bien reçu; parlez-lui fortement, non, mon cher, parlez-lui simplement, cela suffit. Elle m'aime, elle aime la vérité; elle fera, sans même en être priée, ce que je demande. Engagez Demoulin à me servir selon les lettres qu'il a reçues, et d'agir selon vos ordres; de voir Pitaval l'avocat, Andri le médecin, Procope le médecin; ils sont tous outragés dans *la Voltairomanie*. C'est au chevalier de Mouhy à les ameuter. Chargez quelqu'un de vos amis les mieux entendus de faire toutes les commissions; vous lui donnerez vos ordres et le paierez bien. Faites plus, mandez d'Arnaud qui est à Vincennes; vous pouvez le loger quelque temps, et le faire servir, non seulement à courir partout, mais à écrire; cela doit partir de vous-même. Assurez-le de mon amitié, et dites-lui que je dois écrire pour lui à M. Helvétius.

Au collége de Montaigu il y a un jeune abbé nommé Dupré; il m'a écrit; envoyez-lui six livres, une *Henriade*, et remerciez-le pour moi. J'ai un besoin extrême des *Observations sur les Écrits modernes*, et de la *Déification d'Aristarchus Masso;* c'est à votre frère que je m'adresse pour avoir ces sottises; qu'on ne sache pas que c'est pour moi.

Tout est perdu, mon cher abbé, santé et repos, si la calomnie reste impunie; et elle restera impunie si vous n'agissez pas avec zèle pour votre ami.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 14 janvier.

La *Mérope* est partie par le coche, mon charmant ami; je n'ai que le temps de vous le dire. Qui croirait qu'à la campagne on n'a pas un quart d'heure à soi? Mais cette campagne est Cirey. Lisez, amusez-vous avec le tendre philosophe Formont. S'il est à Rouen, qu'il vous montre mon *Épître sur l'homme;* montrez-lui la vôtre. Puissent mes écrits servir au moins à vos amusements! tout cela n'est point fait pour être publié; eh! qu'importe ce malheureux public? les amis sont tout, il faudrait n'écrire que pour eux. Vous avez perdu un ami bien aimable; que ne puis-je vivre avec vous, et adoucir par mes soins les regrets de sa perte! Faut-il que nous soyons destinés à vivre loin l'un de l'autre! il me semble que j'en vaudrais mille fois mieux si je vivais avec vous. J'ai peur d'avoir embrassé trop d'étude; ma santé succombe, mes pas bronchent dans la carrière; soutenez-moi par vos avis, et par les marques d'une amitié qui fera toujours ma consolation la plus chère. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments. Je vous embrasse, mon cher ami.

AU P. PORÉE,

JÉSUITE.

A Cirey, ce 15 janvier.

Mon très cher et très révérend père, je n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reste. Le *non plane cœcus* est, à la vérité, un bien mince satire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée sur l'expérience et sur le calcul, et qui seule suffirait pour mettre Newton à la tête des physiciens.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes hommages sincères à votre courageux confrère, qui a fait soutenir les rayons colorés. Il est bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui soutienne autre chose.

Je vous devais *Mérope*, mon très cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide, où était Mycènes; la Messénie, dont la capitale était Messène; la Laconie, etc.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide; mais songez au quatrième livre de Virgile, et à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme vous savez

mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, desirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

Le marquis Maffei en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous supplie de conserver votre santé, d'être long-temps utile au monde, de former long-temps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre société. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis, avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance, mon très cher et révérend père, votre, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

Mon cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de Mouhy, qui ne me connaît pas, agisse comme mon frère, et que Thieriot, qui me doit tout, se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude? Quoi! Mouhy court déposer chez M. Hérault, et Thieriot se tait! lui qui a été traité avec tant de mépris par Desfontaines, lui qui m'a écrit cette lettre de 1726, et tant d'autres, où il avoue que Desfontaines fit un libelle contre moi au sortir de Bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire, de publier une lettre à madame du Châtelet, dans laquelle il désavoue ses anciennes lettres; il l'envoie au prince royal; et, pour se justifier, il dit tranquillement que les *Lettres philosophiques* ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions. Y a-t-il une âme de boue aussi lâche, aussi méprisable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien! ordonnez-lui donc sur-le-champ de courir chez M. Hérault, et de confirmer sa lettre du 16 août 1726, et les autres, dont voici copie. Cela m'est de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie.

A M. BERGER.

A Cirey, le 18 janvier.

Mon cher ami, voulez-vous me rendre un signalé service? Il faut voir Saint-Hyacinthe. Je ne le connais pas, direz-vous. Il faut le connaître; on connaît tout le monde, quand il s'agit d'un ami. Mais Saint-Hyacinthe est un homme décrié; eh! qu'importe? Voici de quoi il s'agit. Il est cité dans le livre infâme de Desfontaines, pour avoir écrit contre moi un libelle intitulé *Déification d'Aristarchus Masso*. Or je ne l'ai jamais offensé, ce Saint-Hyacinthe. Pourquoi donc imprimer contre moi des impostures si affreuses? Veut-il les soutenir? Je ne le crois pas. Que lui coûtera-t-il de signer qu'il n'en est pas l'auteur, ou qu'il les déteste, ou qu'il ne m'a point eu en vue? Exigez de lui un mot qui lave cet outrage, et qui prévienne les suites d'une querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot dont il résulte la paix et l'honneur, je vous en conjure. Courez, rendez-moi ce service. Je ne demande que le repos; procurez-le à votre ami.

A M. THIERIOT.

Le 18 janvier.

Mon cher Thieriot, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame du Châtelet et à madame de Champbonin que vous aviez envoyé à son altesse royale le libelle affreux d'un scélérat; et madame de Champbonin en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régaliez ce prince de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi, qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame du Châtelet la réparation la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il est très sûr qu'un mot de vous dans le *Pour et Contre*, si vous n'êtes point brouillé avec Prévost, vous eût fait et vous ferait un honneur

infini ; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuse.

Je ne sais pourquoi vous m'appelez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le suis assurément point, si vous êtes un ami aussi fidèle et aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très heureux qu'un scélérat que j'ai sauvé me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et ses crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occasion de me faire connaître, sans qu'on puisse m'imputer de la vanité. L'exemple de l'abbé Prévost n'est fait pour moi d'aucune sorte. Je souhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles suivent mon exemple, et soient en état de me ressembler.

Madame du Châtelet et tous ceux, sans exception, qui ont vu ici votre lettre, en sont si mécontents qu'elle vous la renvoie. C'est à elle seule, à qui elle s'adresse, à savoir si elle doit être contente, et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée sans qu'ils sussent ce que madame du Châtelet, qui est au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent, avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux personnes à consulter en telles affaires, soi-même et la personne à qui l'on écrit.

Quant à l'article des souscriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne soit jamais venue entre mes mains (comme vous savez), c'est une chose dont vous pouvez et devez très bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux souscripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela est tout simple; tout le reste est inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites « que Desfontaines est un monstre, qu'il a fait contre moi « un libelle intitulé *Apologie du sieur de Voltaire;* « qu'il a fait imprimer *la Henriade* à Évreux, « avec des vers contre La Motte;» celles où vous dites que « c'est un enragé qui, etc. ; » tout cela a été vu, lu, relu ici, signé par vingt personnes, déposé chez un notaire; ainsi nul besoin d'éclaircissement, mais j'avais besoin, moi, d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de Bernières a fait paraître. Je l'attendais non seulement de votre tendresse, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez entre l'ami tendre et solide de vingt-cinq années, et le scélérat dont vous ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Écrivez à madame du Châtelet et au prince en termes qui leur persuadent votre amitié, autant que j'en suis persuadé; c'est tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien à des ingrats; j'ai fait d'assez bons ouvrages, et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur, ni pour mon esprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde et sot libelle de Desfontaines, j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami, qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi; entendre dire que vous ménagez Desfontaines, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier mon bon ange de deux choses, de la fermeté intrépide de votre amitié, qui ne doit pas être négligente; et de l'occasion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis.

Écrivez, vous dis-je, à madame du Châtelet. Point de politique, point de ces lâches misères; allez vous faire... avec *vos gens de cour qui voient votre lettre*. Il est question de votre cœur; il est question de vous attacher, pour le reste de votre vie, l'âme la plus noble qui existe au monde, et que vous adoreriez si vous saviez de quoi elle est capable.

Madame de Champbonin vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de ses larmes. Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais, croyez-moi, parlez à madame du Châtelet du ton qui convient à sa sensibilité. Je vous embrasse; j'oublie tout, hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonstances, ne pas écrire à son ami sur-le-champ, c'est le trahir. Négligence est crime.

A M. THIERIOT.

Le 19 janvier.

Je suis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps, hier, de vous dire tout; mais je ne dois vous laisser rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher Thieriot, croyez-moi; je vous aime et je ne vous trompe point. Madame du Châtelet ne peut qu'être irritée tant que vous ne réparerez point, par des choses qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier cette lettre *ostensible*, et ce long et injurieux silence qui

l'avait suivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres *ostensibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on est froid.

Examinez vous-même la chose, je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame du Châtelet, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez en presse; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentiments. Elle croit que vous me trahissez; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche, ses amis prennent son parti; tout cela me rend malade, et un mot de vous eût prévenu tous ces combats.

Est-il possible, encore une fois, que quand nous avons ici deux lettres anciennes de vous, qui expliquent, qui détaillent tout le fait, toute l'horreur connue de l'abbé Desfontaines, vous affectiez aujourd'hui du mystère? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre *ostensible* à madame du Châtelet? une lettre publique? la compromettre à ce point! montrer, dites-vous, votre lettre à deux cents personnes! à des gens de cour! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans votre lettre! Vous, de la dignité! à madame du Châtelet! sentez-vous bien la force de ce terme? Je vous parle vrai, parce que je suis votre ami. Votre lettre *ostensible*, dont on ne voulait point, votre long silence, vos excuses sont autant d'outrages à la bienséance, à l'amitié, et à madame du Châtelet. Est-il possible que, dans cette occasion, vous ayez pu consulter autre chose que votre cœur? Voyez que de malentendus votre silence a causés! Enfin tout ceci était bien simple. Vous avez été cité avec raison, et, comme j'en ai droit, dans une lettre publique; vous vous trouvez entre votre ami et un monstre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monstre, de peur d'être mordu encore? Je suis un homme de lettres, et vous un amateur; j'ai de la réputation par mes travaux, et vous par votre goût; l'abbé Desfontaines nous a souvent attaqués l'un et l'autre; il est clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de tergiverser, de craindre un scélérat qui offense un ami; il est clair qu'un silence de seize jours, en pareille occasion, est un outrage plus grand de la part d'un ami, qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin méprisé.

Voilà le point essentiel, voilà toute l'affaire, voilà ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrêmes; et enfin, quand au bout de seize jours vous m'écrivez, que voulez-vous qu'on pense, sinon que vous avez attendu que l'exécration publique contre Desfontaines vous forçât enfin de revenir à l'amitié? C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui est ici, et il y a beaucoup de monde; mais c'est ce que je ne pense point. Je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je vous aime, et je compte sur vous; et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très sévèrement, et que je vous prie d'écrire comme par le passé, de rendre compte des petites commissions, de parler avec naïveté à madame du Châtelet, qui peut vous servir infiniment auprès du prince. L'affaire des souscriptions, si elle dure encore, est essentielle; et votre honneur, votre devoir, je dis le devoir le plus sacré, est de les payer de mon argent, s'il s'en trouve. Cela a paru si essentiel à monsieur et à madame du Châtelet, que vous les outrageriez en fesant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. du Châtelet exige de vous, il sera très piqué si vous ne l'écrivez pas; il la faut écrire; pour moi, je la trouve inutile. Je vous la renverrai, et n'en ferai point usage; mais il faut contenter monsieur et madame du Châtelet.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom Prévost, que vous citez toujours. Quand quelque dom Prévost aura refusé dix mille livres de pension d'un prince souverain, quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres, quand il aura fait des ingrats et *la Henriade*, alors vous pourrez me citer dom Prévost. N'en parlez plus. Une lettre d'attachement à madame du Châtelet, de la vigueur, et des lettres fréquentes à votre intime ami Voltaire, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur est à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez; adieu.

[1] J'ai dicté tout cela bien à la hâte; j'ajoute qu'on nous écrit, dans ce moment, que votre malheureuse lettre à madame du Châtelet va être publique dans le *Pour et Contre*. Ah! mon ami, serait-il vrai? Ce serait le plus cruel outrage à madame du Châtelet et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé? quelle malheureuse lettre! qui vous la demandait? pourquoi l'écrire? pourquoi la montrer?

S'il en est temps, volez chez le *Pour et Contre*, brûlez la feuille, payez les frais; mais

[1] Ces dernières lignes sont de la main de Voltaire. K.

je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 19 janvier.

Vous me faites goûter un plaisir bien rare, mon ancien maître, mon cher ami toujours mon maître; vous devriez bien écrire plus souvent. Vous devriez plutôt venir prendre une cellule dans le couvent, ou plutôt dans le palais de Cirey. Celle que vient de quitter Archimède-Maupertuis serait très bien occupée par Quintilien-d'Olivet. Vous verriez si la masse multipliée par le carré de la vitesse, ou si les cubes des distances des planètes font oublier les *Tusculanes*, et si Locke fait négliger Virgile; vous verriez si l'histoire est méprisée. Vous passez volontiers vos hivers hors de Paris. Si vous alliez en Franche-Comté, souvenez-vous que Cirey est précisément sur la plus belle route.

Ne vous imaginez pas que la vie occupée et délicieuse de Cirey, au milieu de la plus grande magnificence et de la meilleure chère, et des meilleurs livres, et, ce qui vaut mieux, au milieu de l'amitié, soit troublée un seul instant par le croassement d'un scélérat qui fait, avec la voix enrouée du vieux Rousseau, un concert d'injures méprisées de tous les esprits, et détestées de tous les cœurs.

Pour punir l'abbé Desfontaines, je ne voudrais qu'une chose, lui démontrer que je n'ai pas plus de part que vous au *Préservatif*. L'auteur de cet écrit a fait usage de deux lettres que vous connaissez il y a long-temps, l'une sur l'évêque de Cloyne, Berkeley, auteur de l'*Alciphron*, l'autre sur l'affaire de Bicêtre. Une ou deux personnes ont aidé l'auteur à brocher ce *Préservatif*, qui n'est qu'une table des matières, et non point un ouvrage. J'en ai en main la preuve démonstrative, que je vous ferais voir si l'abbé Desfontaines, qui me doit la vie, qui, pour toute reconnaissance, m'a tant outragé, était capable de sentir son tort et de se corriger; il ne faudrait pas d'autre réponse.

Mais si j'en fais une, elle sera aussi modérée que son libelle est emporté, aussi fondée sur des faits que son écrit est bâti sur des calomnies, aussi touchante peut-être que ses ouvrages sont révoltants. Tout le mal de cette affaire, c'est que ce sont deux ou trois jours arrachés à l'étude; *amice, tres dies perdidi*. Je suis prêt à pleurer quand il faut consumer ainsi le temps destiné à l'amitié, à l'étude de la physique, aux corrections continuelles que je fais dans le poëme de la *Henriade*, dans l'*Histoire de Charles XII*, dans mes tragédies, dans tout ce que j'ai jamais écrit.

Que vous me seriez d'un grand secours, mon cher ami, si vous vouliez éclairer de votre sage critique ce que fait votre ancien disciple! Je voudrais que ma plume et ma conduite eussent en vous un ami attentif, un juge continuel. Vous savez, par exemple, combien Rousseau m'a outragé depuis quinze ans; avec quel acharnement il a poursuivi contre moi ses querelles commencées, il y a quarante ans, avec tant de gens de lettres. Il est à Paris, il demande grâce au parlement, aux Saurin, au public. Il ose s'adresser à Dieu même. J'ai de quoi le démasquer, j'ai de quoi le couvrir d'opprobre, de quoi remplir la mesure de ses crimes. Tenez, lisez; la pièce est authentique, je vous l'envoie: je pourrais la faire imprimer dans ma réponse; cependant je ne le fais pas. Je vous conjure de voir le P. Brumoi et vos autres amis. Si l'auteur de *la Henriade* leur déplaît, s'ils préfèrent des odes à un poëme épique, et des épigrammes à tous mes travaux, qu'ils préfèrent du moins ma modération à la rage éternelle de Rousseau, et ma franchise à son hypocrisie.

Vous, mon cher ami, aimez toujours un homme qui vous sera éternellement attaché. Je ne sais pourquoi M. Thieriot ne vous a pas montré la *Mérope*. Adieu; je vous embrasse tendrement; écrivez-moi, mandez-moi si vous voulez que je vous envoie mes drogues. Je ne vous écris point de ma main, étant assez malade.

A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 20 janvier.

Enfin madame de Champbonin est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey; mais tout est oublié, si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'Olivet. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à M. d'Argenson. Il y a du littéraire; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple factum. Je ne sais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi je reste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé Desfontaines, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend, sous main, dénonciateur contre les *Lettres philosophiques*. Cela m'est confié dans le plus grand secret; mais je n'en suis point alarmé. Je me flatte que, ni dans cette occasion ni dans aucune autre, vous ne direz: « Eh mordieu! qu'on me laisse souper, digérer, et ne rien

« faire. » Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle Sallé, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très persuadé que des amis comme madame du Châtelet et moi en valent peut-être d'autres ; que tout change dans la vie, mais que vous nous retrouverez toujours.

Je puis vous envoyer faire *faire* aussi, car je vous aime plus que vous ne m'aimez, et j'ai la fièvre aussi serr´ que vous. Prenez du quinquina pour vous, et de la fermeté pour moi, et tout ira bien.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

Mon cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de *Zulime ;* mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi.

Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé Desfontaines. Mon cher ange gardien, vous me connaissez. Les gens à poëme épique et à *Éléments de Newton* sont des gens opiniâtres. Je demanderai justice des calomnies de Desfontaines jusqu'au dernier soupir ; et ce même caractère d'esprit vous assure, je crois, de ma tendre et éternelle reconnaissance.

J'ai envoyé mon dernier *Mémoire* à M. d'Argenson ; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques pièces. Il me semble qu'il sera alors très convenable de laisser dans mon mémoire justificatif tout ce qui est littéraire ; car, si l'avidité du public malin ne desire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de Pélisson, et peut-être de Cicéron. Je serais confondu si ce style était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres, qu'ensuite mes parents en présentent une au nom de ma famille outragée, sauf à moi à m'y joindre, s'il est nécessaire.

J'espérais que, sans forme de procès, et indépendamment du châtiment que le magistrat de la police doit et peut infliger à l'abbé Desfontaines, je pourrais obtenir un désaveu des calomnies de ce scélérat, désaveu qui m'est nécessaire, désaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin j'en reviens toujours là ; point de preuves contre moi, sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le *Préservatif.* Or, cette lettre, que dit-elle ? que Desfontaines a été tiré de Bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre Desfontaines. D'ailleurs rien de prouvé contre moi, et tout démontré contre lui. Enfin j'insiste sur le désaveu de ses calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher angegardien.

Je serais bien honteux de tant d'importunités, si vous n'étiez pas M. d'Argental. Adieu ; mon cœur ne peut suffire à mes sentiments pour vous, et à ma tendre reconnaissance.

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, 21 janvier.

Ce que j'apprends est-il possible? Belle âme, née pour faire plaisir, et qui agissez comme vous pensez, vous êtes allé, et vous avez encore retourné chez ce Saint-Hyacinthe ! *Generose puer*, ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop, mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que Saint-Hyacinthe, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône ; il la recevait de qui voulait ; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande, où il avait volé le libraire Catuffe, son beau-frère ; et il n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au *Journal littéraire*, où il m'avait maltraité ; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur du *Mathanasius ;* ce qui fesait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du *Mathanasius*, qui était de MM. de Sallengre et s'Gravesande, etc., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre *la Henriade;* enfin mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé, en dernier lieu, feu madame de Lambert, et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main, ou sous le bâton. Évitez ce malheureux, qui souillerait l'air que vous respirez.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point ; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre. J'espère qu'un jour nous nous verrons tous dans le beau palais digne d'Émilie. Il est voisin de votre bureau

des fermes, mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant.

A M. THIERIOT.

Ce 23 janvier.

M. du Châtelet étant absent, et madame la marquise ayant ordre d'ouvrir ses lettres, elle a heureusement lu la vôtre, et elle vous donne la marque d'amitié de vous la renvoyer. Elle n'est ni française, ni décente, ni intelligible, et M. du Châtelet, qui est très vif, en eût été fort piqué. Je vous la renvoie donc, mon cher Thieriot; corriges-la comme je corrige mes *Épîtres*. Il faut tout simplement lui dire que « vous aviez prévenu tous « ses desirs; que, si vous aves été si long-temps « sans écrire, c'est que vous aves été malade; « qu'il y a long-temps que vous savez qu'en effet « j'ai remboursé toutes les souscriptions que les « souscripteurs négligeuts n'avaient pas envoyées « en Angleterre, et que vous ne croyez pas qu'il « en reste; mais que, s'il en restait, vous vous en « chargeries avec plaisir pour votre ami;

« Qu'à l'égard de l'abbé Desfontaines, vous « pensez comme tout le public, qui le déteste et le « méprise, et que vous n'avez pas cessé un mo- « ment d'être mon ami. »

Au reste, songes bien qu'on ne vous demande point la lettre *ostensible*. Voilà comme on apaise tout sans se compromettre, et non pas en entrant dans un détail de lettre à écrire à M. de La Popelinière. Ne parlez point de M. de La Popelinière. C'est à lui à rendre ce qu'il doit à M. le marquis du Châtelet, et il n'y manquera pas; il connaît trop les devoirs du monde.

Pour la centième fois, si vous aviez écrit tout d'un coup comme à l'ordinaire, et si vous n'aviez pas voulu mettre dans l'amitié une politique fort étrangère, il n'y aurait pas eu le moindre malentendu. Oublions donc toute cette mésintelligence.

Au reste, je poursuivrai Desfontaines à toute rigueur. Qui ne sait point confondre ses ennemis ne sait point aimer ses amis.

(Le même jour, ou cette même nuit.)

Madame du Châtelet est excessivement fâchée que vous ayes fait courir votre lettre à elle adressée; cela est contre toutes les règles, et un nom aussi respectable doit être plus ménagé. Je suis encore à comprendre comment cela peut vous être venu dans la tête, et pourquoi vous lui aves écrit une prétendue lettre *ostensible* qu'elle ne demandait assurément pas, et pourquoi vous aves consulté tant de gens sur la manière de faire une chose qu'il ne fallait pas faire du tout. Si jamais il arrivait que cette lettre compromît madame la marquise du Châtelet avec l'abbé Desfontaines, il n'y a peut-être point d'extrémités où sa famille et elle ne se portassent. Encore une fois, et encore cent fois, il fallait écrire tout simplement comme à l'ordinaire, ne point faire attendre, mander si vous aviez envoyé ou non cette horreur au prince, instruire tout Cirey par vous-même de ce qui se passait, de ce qu'il convenait de faire, prier votre ami de prendre votre défense, et contre trente personnes qui disaient que vous le trahissiez, et contre l'abbé Desfontaines qui vous traite comme un colporteur et comme un faquin; vous joindre à nous avec le zèle le plus intrépide pour délivrer la société d'un monstre, écrire lettre sur lettre, au lieu de vous en laisser écrire; envoyer copie de votre lettre au prince, épargner tous les soupçons, et remplir tous les devoirs. Vos péchés sont grands; que la pénitence le soit, et que je dise : « Remittuntur ei peccata multa, « quoniam dilexit multum. » (Luc, VII, 47.)

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ami, je travaille le jour à *Zulime*, et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme Desfontaines.

Vous savez de quoi il est question à présent, vous avez vu ma lettre à M. Hérault. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de Meinières peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. Hérault? Un outrage pareil, toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis, je réforme tout le *Mémoire*, qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro, de peur de ressembler au *Préservatif;* plus de modération, encore plus d'ordre et de méthode; c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puissé-je dire au public :

« Et mea facundia, si qua est,
« Quæ nunc pro Domino, pro vobis
« Sæpe locuta est! »

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet, à la bonne heure, sinon brûlez-le. Mais, après tout, point d'entreprise sans faveur, point de succès sans protection, et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. Hérault fasse une petite réponse, ou la fasse faire en marge de mes questions.

J'imagine qu'il serait bon que madame de Ber

nières m'écrivît un mot qui attestât, en général, l'horreur des calomnies du libelle. Je vous supplie d'en exiger autant de Thieriot. Sa conduite est insupportable; il négocie avec Cirey; il s'avise de faire le politique. Il doit savoir qu'en pareil cas la politique est un crime. Il a passé près d'un mois sans m'écrire; enfin il a fait soupçonner qu'il me trahissait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendresse et de force dans le *Pour et Contre*, à la bonne heure; mais qu'il ne s'avise pas de parler du *Préservatif;* on ne lui demande pas son avis; et, s'il parle de moi, il faut qu'il en parle avec reconnaissance, attachement, estime, ou qu'il se taise, et, surtout, qu'il ne commette point madame du Châtelet. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le *Pour et Contre*, il est essentiel qu'il m'envoie un mot conçu à peu près en ces termes : « Le sieur T., ayant lu un libelle intitulé *la Voltairomanie*, dans lequel on avance « qu'il désavoue M. de V., et dans lequel on « trouve un tissu de calomnies atroces, est obligé « de déclarer, sur son honneur, que tout ce qui « y est avancé sur le compte de M. de V. et sur « le sien est la plus punissable imposture; qu'il a « été témoin oculaire de tout le contraire pendant vingt-cinq ans, et qu'il rend ce témoignage « à l'estime, à l'amitié, et à la reconnaissance « qu'il doit à... Fait à... THIERIOT. »

S'il refuse cela, indigne de vivre; s'il le fait, je pardonne. Je vous prie de recommander à mon neveu de faire un bon procès-verbal, si faire se peut. Cela peut servir et ne peut me nuire; cela tient le crime en respect, prévient la riposte, finit tout.

Ah! ma tragédie, ma tragédie! quand te commencerai-je?

Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est dévouée. Mon ange, *eripe me a fæce*, je n'ai recours qu'à vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 janvier.

Je vous envoie, mon cher ange gardien, qui *liberas nos a malo*, la correction pour l'*Épître sur l'Envie*. Je vous sacrifie le plus plaisant de tous mes vers :

Tout fuit, jusqu'aux enfants, et l'on sait trop pourquoi.

Je ne suis pas né fort plaisant, et ce vers me fesait rire quelquefois; mais qu'il périsse, puisque vous ne croyez pas que je puisse rendre, comme dit Rabelais :

Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace.

L'endroit du charlatan est un peu lourd chez notre cher d'Olivet, et son petit *Scazon* est horridus. Figurez-vous ce que c'est qu'une indigestion de Cerbère; et c'est du résultat de cette indigestion qu'on a formé le cœur de Desfontaines.

On me mande que ce monstre est partout en exécration, et cependant, quoi qu'en dise d'Olivet, le traître a des amis. M. de Lezonnet m'écrit qu'il veut faire un accommodement entre Desfontaines et moi, et les jésuites aussi. Hélas! qu'ai-je fait à M. de Lezonnet pour me proposer quelque chose de si infâme? Il a lu, je le sais, sa *Voltairomanie* chez M. de Locmaria, en présence de MM. de La Chevaleraie, Algarotti, l'abbé Prévost. J'ai écrit à M. de Locmaria, et je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un avocat du conseil qui est son confident; mais j'ai oublié son nom.

Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés. Cet ardent chevalier de Mouhy a vite imprimé mon *Mémoire*, quitte à le supprimer; il faudra que j'en paie les frais. Je me console si on me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce *Mémoire*, avec les *Épîtres*, au commencement de l'Histoire du Siècle de Louis XIV. Il y a près d'un mois que Thieriot, ou l'abbé d'Olivet, avaient dû vous remettre ce commencement d'histoire; mais Thieriot ne se presse pas de remplir ses devoirs. Je suis, je vous l'avoue, très affligé de sa conduite. Il devait assurément prendre l'occasion du libelle de Desfontaines pour réparer, par les démonstrations d'amitié les plus courageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faiblesse. Non seulement il avait mangé tout l'argent des souscriptions [1] qu'il avait en dépôt, non seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit, mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infâme conduite est d'avoir ménagé Desfontaines, dont il avait été outragé, et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi, qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conseil sage que vous me donnez sur Thieriot. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de *Rome*, et dans le commen-

[1] Celles de *la Henriade*.

cement de cet *Essai* [1] qui ne soit pas plus mesuré mille fois que *Fra-Paolo*, que le *Traité du Droit ecclésiastique*, que *Mézerai*, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire; ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le sera encore quand vous voudrez.

Je ne perds pas *Zulime* de vue, et mon respectable et judicieux conseil aura bientôt les écrits de son client.

Émilie vous regarde toujours comme notre sauveur.

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, ce 28 janvier.

Mon cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien; permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très bien né, capable d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires, où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme d'Arnaud; beaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre. Si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de La Popelinière, vous le mettriez en état de cultiver ses talents, et vous rempliriez votre vocation, qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi, car vous avez réchauffé une âme tiède; jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure.

Je lui ai envoyé un autre *Mémoire* où je sacrifie enfin le littéraire au personnel, mais M. d'Argental pense que c'est une nécessité; vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris; mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consoleront, si cela se peut, de votre absence.

Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime, et de reconnaissance.

A M. THIERIOT.

Ce 28 janvier, au matin.

Je vous envoie mon *Mémoire* tel que je compte le présenter aux magistrats. J'en avais envoyé un exemplaire à M. d'Argenson; mais on dit que le littéraire occupait trop de place. J'ai retranché tout ce qui ne servirait qu'à justifier mon esprit, et j'ai laissé tout ce qui est nécessaire pour venger l'honnête homme des attaques d'un scélérat.

Je mande à M. Helvétius que je vous envoie cet écrit; vous pourrez le lire avec lui, s'il n'en est pas fatigué. Mais je vous prie de le lire avec l'abbé d'Olivet, qui se connaît très bien à ces sortes d'ouvrages, et aux personnes que vous croirez les plus capables d'en juger. Après cela, vous en pourrez présenter une copie de ma part à M. de Maurepas. Cela fera honneur à notre amitié dans son esprit. Il m'a écrit; il est très bien disposé. Je suis servi dans cette affaire avec autant de vivacité et de zèle par mes amis que si j'étais à Paris. J'espère que le plus ancien de tous sera aussi le plus tendre, et qu'il réparera sa négligence et sa lettre *ostensible* à madame du Châtelet, par la vigilance que donne l'amitié. Vous nous avez donné de terribles alarmes quand vous avez fait penser que cette malheureuse lettre allait être publique. Compromettre madame du Châtelet dans cette affaire! j'en tremble encore. Ce sont des gens bien peu instruits de l'état des choses qui ont pu vous conseiller une démarche si condamnable. Pardon! j'en suis encore ému. Madame du Châtelet vous prie instamment de retirer toutes les copies que vous avez données de cette malheureuse lettre. Pourquoi l'avez-vous envoyée au prince royal? qu'y pouvait-il comprendre, s'il n'avait pas vu le libelle? que vouliez-vous lui faire savoir? vouliez-vous lui faire entendre que je suis l'auteur du *Préservatif*, que vous êtes un médiateur, que madame du Châtelet est trop vive, que vous avez oublié votre lettre du 16 août 1726? Quel galimatias! quelle conduite! A quoi vous exposez-vous? ne connaissez-vous point madame du Châtelet, et pensez-vous que vous puissiez jamais avoir une autre protection qu'elle auprès du prince? Si ce prince, qui peut faire votre fortune, savait jamais que sur une lettre où je vous mandais *qu'il avait envoyé exprès un de ses favoris à madame du Châtelet*, vous récrivîtes : *Il nous en a envoyé un aussi;* si madame du Châtelet, dans sa colère, l'avait fait savoir au prince, que seriez-vous devenu? Quel démon a pu vous conseiller d'envoyer à S. A. R. cette lettre *ostensible* dont madame du Châtelet est furieuse? c'est donc un factum que vous écrivez au prince royal contre madame du Châtelet? Voilà ce que vous lui avez fait penser. Au nom de Dieu! réparez cette conduite intolérable, si vous pouvez. Vous n'avez certainement de parti à prendre qu'à être très attaché à madame du Châtelet.

[1] *L'Essai sur le Siècle de Louis XIV.*

Un jeune homme à qui je n'ai rendu que de faibles services, et à qui je ne crois pas avoir donné, en ma vie, la valeur de cent écus, m'envoya, il y a trois semaines, une réponse à l'abbé Desfontaines, et me demanda la permission de l'imprimer; je le refusai. La réponse était trop forte; et, d'ailleurs, comme ce jeune homme n'avait point été cité dans le libelle, je ne voulus pas qu'il se mêlât de la querelle; mais je lui en aurai obligation toute ma vie.

Un autre jeune homme, à qui j'ai rendu encore de moindres services, s'est proposé de me venger, et je l'ai refusé encore; c'est le jeune d'Arnaud. Je vous l'adresserai, celui-là. Il viendra vous voir. Je lui ai donné une lettre de recommandation pour M. Helvétius. Il a du mérite, et il est malheureux; il doit être protégé.

Or çà, voilà qui est fait; je compte sur vous; mon amitié est la même; mais que votre négligence ne soit point la même. Je vous embrasse aussi tendrement que jamais.

M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, janvier.

Allons notre train, mon cher ami; nous aurons justice, je vous le jure. Pour préparer, pour assurer cette justice, voyez le bâtonnier des avocats et les anciens; engagez-les à désavouer, au nom de leur corps, *la Voltairomanie*, qui est mise si impudemment sous le nom d'un *avocat;* c'est là une des choses les plus essentielles. Voyez aussi M. Pageau, qui était intime ami de mon père. Touchez-le, et faites-lui part, en secret, de ma petite intelligence avec M. Hérault.

Vous remettrez la procuration que je vous envoie à quelque bon praticien qui agira en mon nom; mais il ne doit agir que, au préalable, vous n'ayez vu brûler tous les papiers que le chevalier de Mouhy conserve, et qui pourraient me nuire, comme mon premier mémoire justificatif dont je ne suis pas content, et l'original du *Préservatif* où il avait mis des choses très fortes dont je suis encore plus mécontent. Lorsque le tout sera brûlé, et qu'il aura juré qu'il ne reste entre ses mains ni lettres, ni papiers, le praticien commencera une procédure criminelle. Reste à savoir si c'est à la police ou à la chambre de l'Arsenal qu'on poursuivra le Desfontaines.

Le désaveu du corps des avocats est nécessaire; ne négligez pas cette branche. Il faut, mon cher abbé, sortir de là tout à fait à notre honneur; c'est le plus grand service que vous puissiez rendre à votre ami.

A M. HELVÉTIUS.

Janvier.

Mon cher ami, toutes lettres écrites, tous mémoires brochés, toute réflexion faite, voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge.

Thieriot avait oublié que l'abbé Desfontaines l'avait traité de *colporteur* et de *faquin* dans son *Dictionnaire néologique;* il avait peut-être aussi oublié un peu les marques de mon amitié; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui, par lesquelles il me mandait autrefois que Desfontaines est un *monstre;* qu'à peine sauvé de Bicêtre par mon secours, il fit un libelle contre moi, intitulé *Apologie;* qu'il le *lui montra*, etc. Thieriot ayant donc oublié tant de choses, et le vin de Champagne de La Popelinière lui ayant servi de fleuve Léthé, il se tenait coi et tranquille, fesait le petit important, le petit ministre avec madame du Châtelet, s'avisait d'écrire des lettres équivoques, *ostensibles*, qu'on ne lui demandait pas; et, au lieu de venger son ami et soi-même, de soutenir la vérité, de publier par écrit que *la Voltairomanie* est un tissu de calomnies; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait, se taisait, et ne m'écrivait point. Madame de Bernières, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours, une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre cœur est si capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai payé entre ses mains par Thieriot même, tous les services que j'ai rendus à Desfontaines. La lettre est si forte, si terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus simple, un petit mot qui ne servira qu'à détruire, par son témoignage, les calomnies du libelle, sans nommer et sans offenser personne.

Que Thieriot en fasse autant; qu'il ait seulement le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que, depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfesant; que tout ce qui est dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, est faux et calomnieux; qu'il est très loin d'avoir pu désavouer ce que j'ai jamais avancé, etc.

Voilà tout ce que je veux; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu près dans cette forme. Quand même cela ne servirait pas, au moins cela ne pourrait nuire; et, en vérité, dans ces circonstances, Thieriot me doit dix lignes au moins; s'il veut faire mieux, à lui permis. C'est une chose honteuse que son silence. Vous devriez en parler fortement à M. de La Popelinière, qui

a du pouvoir sur cette âme molle, et qui a quelqoe intérêt que la mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude.

De quoi Thieriot s'avise-t-il de négocier, de tergiverser, de parler dn *Préservatif?* il n'est pas question de cela. Il est question de savoir si je sois nn impostenr on non ; si Thieriot m'a écrit oo non, en 1726, que l'abbé Desfontaines avait fait, pour récompense de mes bienfaits, un libelle cootre moi ; si monsieur et madame de Bernières m'ont logé par charité ; si je ne lenr ai pas payé ma pension et celle de Thieriot, etc. Voilà des faits ; il faut les avooer, on l'on est iodigne de vivre.

Belle âme, je voos embrasse.

« Gratior et pulchro veniens in corpore virtus. »
VIRG., *Eneid.*, v, v. 344.

Je suis à vous pour ma vie.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Janvier.

Dès que M. d'Argeutal aura approuvé ce nonvean *Mémoire*, vous le donnerez, mon cher, au chevalier de Mouhy pour le faire imprimer sur-le-champ. C'est nne troisième leçon qui a beaucoup gagoé d'être retouchée. Il est meillenr qoe le premier, plus modéré et plus tonchant que le secoud. Il n'y a rien à craindre, et nn tel mémoire peut être imprimé tête levée. On pourrait même demander nn privilége ; mais cela retarderait trop. Rembarrez bien fort M. le chevalier de Mouhy, qnand il parle d'imprimer à mon profit ; faites-lui sentir que c'est pour lui faire plaisir uniquement qu'on le charge de cela, et qn'assez d'autres demandent la préférence. Il faut qu'il rende l'ancien *Mémoire ;* n'oubliez pas cela.

Je pease que *la Voltairomanie* est achetée, déposée chez un commissaire, en présence de deux témoins, et qu'il existe un procès-verbal de ces prélimioaires absolument nécessaires pour une procédnre criminelle. Cela sopposé, voici le modèle d'un placet à M. le chancelier, à M. Hérault, lieutenant-géoéral de police, à M. d'Argensoo, à M. de Maurepas :

« Moussinot, prêtre, docteur en théologie, etc.; « Moussinot, bourgeois de Paris ; Germain Dn- « breuil [1], aussi bourgeois de Paris, anciens amis « de M. de Voltaire, présentent à monseigneur le « chancelier noe requête qu'il présenterait lni- « même, s'il n'était pas trop malade, contre l'au- « teur d'un libelle diffamatoire qui paraît sons le « titre de *la Voltairomanie*, dans lequel le sieur « de Voltaire est traité de *voleur public*, d'a- « *thée*, etc. Monseignenr le chancelier en connaît « l'auteur, qnoiqu'il ne soit pas juridiquement « convaincu. Le pnblic indigné attend justice, « et le sieur de Voltaire la demande humble- « ment. »

Je veux, mon ami, avoir raison de ce malheureux Desfontaioes ; mon honneur y est intéressé. Je ne crois pas qu'on me refuse justice. Adieu, mon cher abbé ; je ressemble aux hommes véritablement dévots, qui pour le ciel oublient entièrement la terre ; moi, j'oublie mes rentes et mes rentiers pour mon honnenr. C'est cet honnenr qui est le véritable bien ; les autres ne viennent qn'après lni.

[1] Beau-frère de Demoulin.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Voilà qni est fait, mon cher ami, et il faut mettre les fers au fen. Le procès sera bientôt ou très bon train. M. d'Argental doit être content de mon mémoire. Vous ne m'en avez pas parlé. Ce mémoire a dû être envoyé aux ministres, anx principaux magistrats, au lieutenant criminel, pour demander permission d'informer. Il ne peut nuire en rien à la procédure ; au contraire, il disposera les esprits en ma faveur.

Avant de le faire imprimer, ayez la bonté, à l'endroit où l'on fait le déoombrement des personnes qne Desfoataioes a outragées, après ces mots : « Là « où les autres hommes chercheot à s'instruire, » d'ajouter : « Il s'honorait de l'amitié et des in- « structions de M. l'abbé d'Olivet, et il vient tout « récemment de faire no livre contre lui ; il ose « le dédier à l'académie française, et l'académie « a flétri à jamais, dans ses registres, et le livre, « et la dédicace, et l'auteur. »

Je vous prie d'aller voir mon neveu Mignot, chez M. de Montigni, rue Cloche-Perche, près de votre loge, et de lui dire que des étrangers ayant présenté requête, il est indispensable qu'il en donne aussi uoe. Parlez-lui fortemeot et tendrement ; remuez son cœur ; c'est par là qu'il faut commencer.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, le 8 février

Mon respectable ami, je rougis, mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis qne l'événement imprévu fait changer ; on donne un ordre à Paris, il est mal exéeuté ; on ne s'entend point, tout se confond. Deux jonrs de ma présence mettraient tout en règle, mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus, audi nos.*

Premièrement vous saurez que M. Deniau, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt à donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. Deniau.

2° J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait, sous main, réveiller l'affaire des *Lettres philosophiques*, mais il n'y a nulle preuve; et, si Thieriot, qui connaît un substitut du procureur-général, veut faire une procédure en l'air par Ballot, le décret sera purgé en quinze jours.

3° Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon *Mémoire* manuscrit à monsieur le chancelier; je lui fais présenter, et le placet signé par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de Bernières.

4° Comme il faut se servir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider sans pouvoir s'entre-nuire, si monsieur le premier président pouvait, sur la requête à lui présentée, et sur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce serait une chose bien favorable.

5° Je ne sais si je dois faire paraître mon *Mémoire* ou isolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs; mais je crois qu'il faut qu'il paraisse; car je ne peux sortir de ce principe que si l'on doit laisser tomber les injures, il faut relever les faits. Je voudrais les mettre à la suite de la préface et du premier chapitre de l'Histoire de Louis XIV, si cet ouvrage vous paraît sage. J'y ajouterais les *Épîtres* bien corrigées, une *Lettre* à M. de Maupertuis, une dissertation sur les journaux. Je tâcherais que le recueil se fît lire.

6° Ce que j'ai infiniment à cœur, c'est le désaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de Saint-Hyacinthe; je crois qu'il ne sera pas difficile à obtenir.

7° Madame du Châtelet vous prie très instamment de parler ferme à Thieriot. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez, et il a l'insolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'est une âme de boue, et que vous la tournerez en pressant fort. Madame du Châtelet ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuse lettre *ostensible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point, dans laquelle il dit qu'il ne se souvient pas *du temps où l'abbé Desfontaines lui montra le libelle ancien intitulé* APOLOGIE. Il devait pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout; il fait entendre que j'ai part au *Préservatif;* il fait le petit médiateur, le petit ministre, lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever contre Desfontaines avec plus de force que moi-même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il ne lui a point envoyé le *Mémoire*, il ne répond rien; enfin il mande qu'il a envoyé au prince sa belle lettre à madame du Châtelet. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de Desfontaines. Encore une fois, madame du Châtelet vous demande en grâce de représenter à Thieriot ses torts; car, après tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence; si on le convainc de ses fautes, il les réparera, et sûrement il fera ce que vous voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions de lui parler ferme.

Je suis bien assurément de cet avis; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami; donnez-nous vos conseils comme à Thieriot. J'espère que votre amitié m'épargnera une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez Thieriot à son devoir, aimez-nous toujours, et épargnez-nous le chagrin de nous quitter; votre amitié peut tout.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

Pardon de tant d'importunités. Je reçois votre lettre, mon respectable ami; vous me liez les mains. Je suspends les procédures, je ne veux rien faire sans vos conseils; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter à la source? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami, il est certain qu'il me faut une réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits, il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé Desfontaines est l'oracle des provinces.

On me crie à Paris que mon ennemi est méprisé, et moi je vois que ses *Observations* se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous; ah! que vous êtes loin de le connaître! il prendra mon silence pour un

aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de Bernières, pour en faire usage en justice; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en main de quoi opposer à tant de calomnies, un jour à venir.

J'espère surtout avoir un désaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de Bernières me servira de certificat, je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon *Mémoire*, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéressant de pièces de prose et de vers, dans lequel seront les *Épîtres* que je crois enfin corrigées selon votre goût.

De grâce, ne me citez point M. de Fontenelle; il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'est assez bien vengé de Rousseau, en sollicitant plus que personne contre lui.

Encore une fois, j'arrête mon procès; mais, en le poursuivant, qu'ai-je à craindre? Quand il serait prouvé que j'ai reproché à l'abbé Desfontaines des crimes pour lesquels il a été repris de justice, n'est-il pas de droit que c'est une chose permise, surtout quand ce reproche est nécessaire à la réputation de l'offensé? Je lui reproche, quoi? des libelles; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche son ingratitude. Je ne l'ai point calomnié; je prouve, papiers en main, tout ce que j'avance. J'ai fait consulter des avocats; ils sont de mon avis, mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres.

A l'égard de Saint-Hyacinthe, je veux réparation; je ne souffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où est donc la difficulté qu'on exige un désaveu d'un coquin tel que lui? Pourrait-on dire que cela n'est rien? Je suis donc un homme bien méprisable, je suis donc dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public, qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures! La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail! et cependant Desfontaines jouira tranquillement du privilége de médire; et on insultera à ma douleur. Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfaction! Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle? Ne pourrai-je pas présenter ma requête contre Chaubert, et obtenir qu'en attendant des preuves, justice soit faite de ce libelle infâme, sans nom d'auteur?

Je vous réitère mes instantes prières sur Saint-Hyacinthe, si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur, et désespéré de vous donner tant de soins; mais vous me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger *Zulime*, puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête, mais j'ai besoin de tranquillité, et mes ennemis me l'ôtent.

AU CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Cirey, ce 11 février.

Monseigneur, je commence par vous demander très humblement pardon de vous avoir envoyé un si gros mémoire; mais je crois avoir rempli le devoir d'un citoyen, en m'adressant au chef de la justice et des belles-lettres, pour obtenir réparation des calomnies de l'abbé Desfontaines. Je ne dois parler ici que de celles dont j'ose vous présenter les réfutations authentiques que voici.

Madame de Champbonin, ma cousine, a les originaux entre ses mains; elle aura l'honneur de les présenter à monseigneur.

1° La copie d'une partie de la lettre de l'abbé Desfontaines, signée de lui, par laquelle il convient de mes services, et par laquelle il est démontré que M. le lieutenant de police, loin de lui demander pardon de l'avoir enfermé à Bicêtre, exécuta l'ordre mitigé du roi, par lequel il fut exilé, etc.;

2° La lettre de madame de Bernières, qui prouve que tout ce que Desfontaines avance sur feu M. de Bernières et sur mes services est calomnieux;

3° Extraits des lettres du sieur Thieriot, qui confirment que l'abbé Desfontaines fit, au sortir de Bicêtre, un libelle intitulé *Apologie de V.*;

4° Une lettre de Prault fils, libraire, qui prouve que, loin d'être coupable des rapines dont l'abbé Desfontaines m'accuse, j'ai toujours eu une conduite opposée;

5° L'attestation du sieur Demoulin, négociant, dont les registres prouvent que, loin de mériter les reproches de Desfontaines, j'ai fait au moins le bien qui a dépendu de moi;

6° L'attestation d'un jeune homme de lettres, qui, ayant été du nombre de ceux que ma petite fortune m'a permis d'aider, s'est empressé de donner ce témoignage public, que jamais je ne produirais si je n'y étais forcé.

Enfin, monseigneur, je suis traité, dans le libelle de Desfontaines, d'*athée*, de *voleur*, de *calomniateur*. Tout ce que je demande, c'est un désaveu authentique de sa part, désaveu qu'il ne peut refuser aux preuves ci-jointes.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 18 février.

M. de Maupertuis m'envoie aujourd'hui de Bâle votre lettre, que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame du Châtelet, jointe à l'effet que fesait la lettre de madame de Bernières, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir, et, sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au prince royal cette lettre dont madame du Châtelet est si cruellement outrée.

Ce qui lui a fait plus de peine, c'est que vous avez cherché à faire valoir cette lettre, qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des suffrages de personnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient savoir si cette lettre était convenable.

Ne sentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une espèce de factum contre madame du Châtelet; que vous essayiez de persuader que l'abbé Desfontaines ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du *Préservatif;* que vous ne vous ressouveniez pas d'un fait important? enfin vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres; et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique n'avaient pas vu ces anciennes lettres sincères où vous parliez si différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues? Et pourquoi mettre madame du Châtelet dans la nécessité douloureuse de montrer, papier sur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie respectable? pourquoi me forcer à me jeter à ses pieds pour l'apaiser? et comment l'apaiser, quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit *à madame la marquise du Châtelet avec dignité*, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au prince? A quoi me réduisez-vous? pourquoi me mettre ainsi en presse entre elle et vous? Je me soucie bien de l'abbé Desfontaines! voilà un plaisant scélérat pour troubler mon repos! Si vous saviez à quel point les hommes de Paris les plus respectables pressent la vengeance publique contre ce monstre, vous seriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des personnes qui vous ont inspiré la neutralité et la *décence*. Non, l'abbé Desfontaines n'est rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monstre, ne fît pas au moins ce qu'a fait madame de Bernières.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait est que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de Champbonin, qui a beaucoup d'esprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaissez bien peu; madame de Champbonin vous écrivit avec effusion de cœur, et sans me consulter. M. du Châtelet vous écrivit, à ma prière, au sujet des souscriptions, non pas des souscriptions dont vous dissipâtes l'argent, chose que je n'ai jamais dite à personne, et que madame du Châtelet a avouée à un seul homme dans sa douleur, mais au sujet de quelques souscriptions à rembourser; je vous ai parlé sur cela assez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce soit des souscriptions mangées. Il ne s'agissait que de rembourser une ou deux personnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de malentendus! et tout cela pour avoir été un mois sans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique, quand il fallait être ami; pour avoir mis un art, qui vous est étranger, où il ne fallait mettre que votre naturel, qui est bon et vrai. Ne laissez point ainsi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il est.

Vous me parlez d'une disgrâce auprès du prince que vous craignez que je ne vous attire. Eh! morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point sur tout cela, parce que je ne sais que lui mander après votre malheureuse lettre? Encore une fois, et cent fois, vous me mettez entre madame du Châtelet et vous. Si vous me disiez: Voici ce que j'ai écrit au prince, je saurais alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille choses vagues; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un honneur infini, en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monsieur le chancelier, en confirmant vos lettres, qui déposent le fait de l'*Apologie de Voltaire*, en 1725; en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement; voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore; monsieur le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent? ce que M. d'Argenson, l'aîné ou le cadet, ce que madame de Champbonin, ce que M. d'Argental, vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il ne faut pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire: Rendez-moi le service que des indifférents me rendent. Tout va très bien, malgré les dénonciations contre les *Lettres philosophiques* et contre l'*Épître à Uranie*, par lesquelles Desfontaines a consommé ses crimes. J'aurai, je crois, justice par monsieur le chancelier; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé, si vous

revenez de bonne foi, et si vous reprenez votre caractère.

Mon *Mémoire* est infiniment approuvé ; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de monsieur le chancelier, et sans les ordres secrets de M. d'Argenson.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Au nom de Dieu, mon respectable, mon cher ami, rendez-moi à mes études, à Émilie, et à *Zulime*. J'ai le cœur pénétré de douleur. Desfontaines m'a prévenu, et a obtenu du lieutenant-criminel permission d'informer contre moi ; il m'a dénoncé comme auteur de l'*Épître à Uranie* et des *Lettres philosophiques ;* il a écrit au cardinal [1] ; il remue ciel et terre ; et moi, je n'ai pas seulement la lettre de madame de Bernières ni celle de M. Dulion, qui prouveraient au moins son ingratitude, et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur ; et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation, que le procureur du roi, auquel il s'est adressé, est mon ennemi déclaré, et cherche partout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui ? Hélas ! faudrait-il de la protection contre un Desfontaines ?

J'ai suspendu mes procédures, puisque vous me l'avez ordonné ; mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute, et que j'épargne.

Saint-Hyacinthe m'a donné un désaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez, je vous en conjure, par un mot de lettre, le chevalier d'Aidie à arracher de lui le désaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle Quinault un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de Saint-Hyacinthe, rapportée dans le libelle de Desfontaines. Tout cela est important à mon honneur.

Je songe que l'abbé Desfontaines, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. Hérault que ma lettre rapportée dans le *Préservatif* est un libelle. M. Herault ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de *Zulime ;* je suis tout entier à mon affaire ; j'ai le cœur percé. Quelle récompense ! Quoi ! ne pouvoir obtenir justice d'un Desfontaines ! *Regnum meum non est hinc.*

Enfin je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien ; *sub umbra alarum tuarum.*

[1] Hercule de Fleuri.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Voici, mon cher ami, rue Cloche-Perche ; remettez cette lettre à mon neveu. Son grand-père est attaqué ; sa plainte devient juste et nécessaire ; elle ne peut nuire, et elle peut servir beaucoup. Il ne risque rien ; proposez-lui la chose fortement, obtenez cela de son amitié. Je le prie d'ameuter quelques uns de mes parents. Joignez-vous à eux et à madame de Champbonin. De votre côté agissez ; ameutez les Procope, les Andri, et même l'indolent Pitaval, les abbé Seran de La Tour, les Duperron de Castera ; qu'ils signent une nouvelle requête ; la première a été inutile ; celle-ci est de nécessité absolue. Je vous fais à tous la même prière. Offrez-leur des carrosses, et, avec votre adresse et honnêteté ordinaires, le paiement de tous les faux frais. Trûlez de Mouhy ; promettez-lui de l'argent, mais ne lui en donnez pas.

Il faut, mon cher ami, vous dire mon parent, comme madame de Champbonin. Allez tous en corps à l'audience de monsieur le chancelier. Rien ne fait un si grand effet sur l'esprit d'un juge bien disposé, que ces apparitions de famille. Cette démarche réussira ; je vous prie de la regarder comme essentielle. Remerciez-le en général de la justice qu'il me rendra. Je m'en remets entièrement à lui pour l'obtenir, et, s'il me la fait, cela finira tout et me rendra mon repos. N'épargnons ni l'argent ni les promesses ; il faut remuer les hommes pour les porter au bien, il faut les exciter puissamment. Je songe qu'il faut encore que mon ami Thieriot se joigne à mes parents et à mes défenseurs, et qu'il vienne avec eux chez le chancelier confirmer par son témoignage ses anciennes lettres par lesquelles il demeure constant que l'abbé Desfontaines fit au sortir de Bicêtre un libelle contre moi, qui avais, sur ses prières, travaillé à son élargissement de cette infâme maison.

Ne négligeons rien, poussons le scélérat par tous les bouts. J'ai cette affaire en tête, et je veux en devoir le succès, mon cher abbé, à vos soins et à votre tendre amitié.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

Je ne m'endors pas, mon cher abbé, sur les outrages d'un gueux tel que Desfontaines, et j'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. Il en est de la justice comme du ciel, *et violenti rapiunt illud.* Je ne vous parlerai donc de mon temporel que quand toute cette affaire, dont j'aurai certainement raison, sera entièrement finie ; ne per-

dez donc pas un instant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé Desfontaines se plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le *Préservatif*, c'est comme si Cartouche se plaignait qu'on l'eût accusé d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon neveu sache, et qu'il le représente fortement à monsieur le chancelier; n'en démordez pas.

Si madame de Champbonin a besoin d'argent, dites-lui que nous en avons à son service, tout pauvres que nous sommes. Je compte toujours, mon cher abbé, sur l'activité de votre zèle : allez donc, courez, écrasez un monstre, servez votre ami.

A M. BERGER.

A Cirey, ce 16 février

Je vous supplie, monsieur, sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d'Argental. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aie jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire, et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire de fausses démarches, et que, d'ailleurs, il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien.

Il s'en faut bien que je sois content de Saint-Hyacinthe. Il n'a pas plus réparé l'infâme outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du *Mathanasius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? n'y reconnaissez-vous pas la différence des styles? C'est Sallengre et s'Gravesande qui ont fait le *Mathanasius*, Saint-Hyacinthe n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame Lambert. Infâme escroc et sot plagiaire, voilà l'histoire de ses mœurs et de son esprit. Il a été moine, soldat, libraire, marchand de café, et il vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles; et, depuis *Œdipe*, il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très sérieuse, parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu par lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé Desfontaines est une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offensé, je le défie de citer un mot que j'aie jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. Rémond de Saint-Mard. Il y a à Paris une madame de Champbonin qui demeure à l'hôtel de Modène; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voulez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher Berger, comme sur votre meilleur ami.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Monsieur votre frère, mon bon ami, fait des pas très inutiles auprès de M. de Guébriant. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas avec les pieds, mais avec la main qu'on fait des affaires. On ne trouve jamais M. de Guébriant. Une lettre est rendue sûrement, et cent voyages sont inutiles. On perd quatre heures de temps et toute sa journée à courir; on ne perd qu'un quart d'heure à écrire. Il peut donc écrire à ce seigneur, mais il ne doit jamais y aller.

Il en faut user ainsi avec le président d'Auneuil, avec M. de Lézeau, et, pour ne pas les importuner, leur demander la permission de s'adresser à leurs fermiers et à leurs locataires. Tout cela ne doit coûter qu'une demi-heure d'écriture. Quant à M. de Villars, on doit attendre son retour.

Faites-moi l'amitié d'envoyer encore trois louis d'or au chevalier de Mouhy; mais c'est à condition que vous lui écrirez ces propres mots : « M. de « Voltaire, mon ami, me presse toutes les se- « maines de vous envoyer de l'argent; mais je « n'en toucherai pour lui peut-être de six mois. « Voici trois louis qui me restent, en attendant « mieux. »

Ce de Mouhy est insatiable, mais il m'est utile.

A M. ***

SUR LE MÉMOIRE DE DESFONTAINES.

(ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. MALICOURT.)

Février.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle : c'est le *Mémoire* de Guyot Desfontaines. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce serait bien la chose la plus plaisante, si ce n'était la plus révoltante, qu'un

Guyot Desfontaines se plaigue qu'on lui a dit des injures.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
JUVEN., sat. II.

J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à Despréaux, parce qu'il a fait un livre en vers, et les seconds *Voyages de Gulliver*, et l'*Histoire de Pologne*, et des observations sur les écrits modernes; enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé Bordelon [1]. Il se dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au Châtelet et à Bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais, mais il n'articule point si ce laquais hardi est devant ou derrière, et ce n'est pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère.

Enfin il pousse l'effronterie jusqu'à dire qu'il a des amis : c'est attaquer cruellement l'espèce humaine, à laquelle il a toujours joué de si vilains tours. Il se défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal; et moi je sais de science certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du sieur Lavau pour louer un petit poème peu louable que ce Lavau avait malheureusement mis en lumière; et ce Lavau me l'a dit en présence de quatre personnes. Qui ne sait d'ailleurs que dans son bureau de médisance on vendait l'éloge et la satire à tant la phrase? Enfin Desfontaines, pour avoir le plaisir de dire des choses uniques, loue l'abbé Desfontaines et la traduction de Virgile; sur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui est, dit-on, d'un homme très célèbre) d'un aigle qui s'est amusé à donner des coups de bec à un hibou :

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts assidus;
Je ne sais s'il est fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il se souvînt de cette inscription pour mettre au bas de son effigie; elle est de Piron, qui réussit mieux en inscriptions qu'en tragédies.

Il fut auteur, et sodomite, et prêtre,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au Châtelet, au Parnasse, à Bicêtre,
Bien fessé fut, et jamais corrigé.

Il prétend qu'il se raccommodera avec le chancelier : cela sera long. Mais comment se raccommodera-t-il avec le public, dont il est le mépris et l'exécration? Il doit bien servir d'exemple aux petits esprits qui ont un vilain cœur. Adieu.

[1] L'auteur des *Imaginations extravagantes de M. Oufle*, et de plusieurs autres ouvrages de même mérite.

A M. HELVÉTIUS.

Ce 13 février

Mon cher ami, si vous faites des lettres métaphysiques, vous faites aussi de belles actions de morale. Madame du Châtelet vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles.

Si l'abbé Desfontaines savait que je ne suis pas plus l'auteur du *Préservatif* que vous, et s'il était capable de repentir, il devrait avoir bien des remords.

Cependant la chose est très certaine, et j'en ai la preuve en main. L'auteur du *Préservatif*, piqué dès long-temps contre Desfontaines, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites, il y a plus d'un an, à diverses personnes; encore une fois, j'en ai la preuve démonstrative; et, sur cela, ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir;

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche *sourdement* d'appuyer *cette injure*
Lui qui d'un honnête homme *ose chercher* le rang.
Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et, tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'Argental, de madame du Châtelet, j'imiterai le bon Dieu, qui allait pardonner à Sodome, en faveur de quelques justes. Je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami Thieriot est du nombre; il a un peu une âme de cire, mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions, et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu; je vous embrasse tendrement, et je vous quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas; madame du Châtelet reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le *Mémoire* corrigé; il est indispensablement nécessaire, la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au P. de

Tournemine. Il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise; je suis Français, et Français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je jetterai plutôt dans le feu fes *Lettres philosophiques* que de faire encore un voyage à Amsterdam, au mois de janvier, avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos; et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écartais; *primum vivere*.

Comptez, belle âme, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienséance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur-le-champ, je vous en prie, *Mémoire* et lettre à M. d'Argental; ranimez le tiède Thieriot du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

Cher ange, voici une troisième fournée; j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis; je vous demande en grâce de souffrir le *Mémoire* à peu près tel qu'il est; je n'ai plus de temps; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu, présentez-le bien transcrit à monsieur l'avocat-général; je vais en envoyer un double à M. de Fresnes, un à M. d'Argenson, un à M de Maurepas, un à Thieriot, même à M. Hérault. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression, je le corrigerai.

La lettre au P. Tournemine est essentielle. Helvétius raisonne en jeune philosophe hardi qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami, faites faire des copies du *Mémoire*. Je vous en conjure, n'épargnez aucuns frais; l'abbé Moussinot a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvez-vous des longueurs? élaguez, disposez; mais présenter le *Mémoire* est une chose indispensable.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie, et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de Desfontaines! Faites un peu sentir à monsieur l'avocat-général l'*Allégorie de Pluton* [1] et *du juge* Sizame, et *du procureur-général des enfers*.

Adieu; je baise vos deux ailes,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, le 25 février.

Mon cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre *Épître* [2] est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire, en général, ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et, si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre *Épître*, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en fesait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisants devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général on n'aurait pas la liberté de pen-

[1] *Allégorie* II, livre II, intitulée *le Jugement de Pluton*, par J.-B. Rousseau.

[2] *L'Épître de l'amour de l'étude*.

ser ! Eh, morbleu ! Atticus était fermier-général, les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, Atticus.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'Arnaud. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il est pauvre et vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien ; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en *vile* prose, mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu; quand pourrai-je en passer quelques uns avec vous ! Buvez à ma santé avec *x x* Montigni. Est-il vrai que la *Philosophie de Newton* gagne un peu?

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 25 février.

Mon cher ami, eh quoi ! malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie ! Ne pourrais-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout. M. de Lézeau me doit environ mille écus, accommodez-vous-en sans façon; je vous ferai le transport, envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies, de calomnies, de chagrins; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié, loin des hommes cruels, envieux et trompeurs. Cideville, mon cher Cideville m'aime toujours; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de chose ; mon cœur est plein, et je voudrais le répandre avec vous; je voudrais passer un jour entier à vous écrire; mais les affaires, les travaux, m'emportent; je n'ai pas un moment; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable Émilie vous fait mille compliments.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

M. de Maurepas m'écrit, M. d'Argenson m'écrit, monsieur l'avocat-général, fils de M. d'Aguesseau, m'écrit et s'intéresse pour moi auprès de son père; ce père, monsieur le chancelier, a déjà commencé d'agir. Ils me protégent tous ouvertement; ils prétendent qu'il faut assigner Guyot Desfontaines au tribunal de la commission de M. Hérault. J'ai répondu qu'en mon particulier je ne souhaitais qu'un désaveu, mais en même temps qu'il fallait que son désaveu fût aussi authentique que ses calomnies; que je n'empêchais pas qu'une requête, signée de plusieurs gens de lettres, fût présentée juridiquement; que, sur cette requête, M. Hérault déploierait sa justice, soit comme lieutenant-général de police, soit comme chef de la commission de l'Arsenal.

Le tribunal de M. Hérault m'est plus avantageux que celui du Châtelet; il est plus expéditif; il n'y a point d'appel; il n'y aura point de factums; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au sujet; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre Desfontaines, appuyées de l'horreur publique.

Rassurez, je vous prie, M. d'Argental sur cette récrimination dont il a peur, et que je ne crains pas; représentez-lui aussi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieuse, et que moi-même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat, mais, pour cela, j'ai besoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

A M. LEVESQUE DE POUILLI.

A Cirey, le 27 février.

Mon cher Pouilli, je n'ai aucun droit sur monsieur votre frère que celui de l'estime que je ne puis lui refuser; mais j'en ai peut-être sur vous, parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus sérieuses et plus cruelles qu'on ne pense. M. de Saint-Hyacinthe m'outrage depuis vingt ans, sans que jamais je lui en aie donné le moindre sujet, ni même que j'aie proféré la moindre plainte. Depuis la satire qu'il fit contre moi, au sujet d'*Œdipe*, il n'a cessé de m'accabler d'injures dans le *Journal littéraire* et dans tous ceux où il a eu part. Étant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je sais que tout cela est ignoré du public; mais un outrage sanglant, imprimé à la suite de la plaisanterie du *Mathanasius* (que s'Gravesande, Sallengre, et autres, ont fait de concert, avec tant de succès); un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au sieur de Saint-Hyacinthe, est une injure d'autant plus cruelle qu'elle est plus durable.

Encore une fois, je défie M. de Saint-Hyacinthe de citer un mot que j'aie jamais prononcé contre lui. On m'a envoyé de Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques dont

je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyez instruit de ses procédés publics dans ces pays, vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame Lambert ne se sont pas tus, et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute considération qui, après avoir assisté souvent M. de Saint-Hyacinthe, l'ont reconnu, et ont fait succéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppose donc, monsieur, la plus longue et la plus discrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureusement j'ai des parents qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat; c'est dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à monsieur votre frère, et même à M. de Saint-Hyacinthe. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la satisfaction nécessaire à un honnête homme. Il est bien étrange et bien cruel que M. de Saint-Hyacinthe veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé Desfontaines, contre lequel la justice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injustices par un mot? Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis content s'il dit qu'il ne m'a point eu *en vue;* que tout ce qu'avance l'abbé Desfontaines est calomnieux ; qu'il pense de moi *tout le contraire de ce qui est avancé dans le libelle en question :* en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par Saint-Hyacinthe, que je n'ai jamais offensé, et je demande une juste réparation. Je vous conjure, monsieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie instamment d'envoyer ma lettre à monsieur votre frère; j'en vais faire une copie que j'enverrai à plusieurs personnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende justice à ma conduite, et que rien ne puisse m'être imputé.

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la générosité de votre cœur pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a subsisté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous est attaché par tant d'amitié.

A M. THIERIOT.

Le 28 février.

Je compte recevoir bientôt les livres pour madame du Châtelet, et celui que M. le prince Cantemir veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les *Épîtres* de Pope, le *s'Gravesande* de la Bibliothèque du roi, la petite bague que madame du Châtelet a voulu garder quelque temps, et je souhaite qu'elle vous rappelle le souvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé.

Si vous savez, à Paris, des choses que j'ignore, j'en sais peut-être, à Cirey, qui vous sont encore inconnues. Éclaircissez-les, et voyez si je suis bien informé. Il y a environ douze jours que Desfontaines rencontra Jore dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès sur une prétendue dette. Il lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès serait le prétexte. Huit pages entières contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps Jore a revu deux fois Desfontaines, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en sais pas davantage; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. Desfontaines, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi, d'un aussi lâche artifice, et Jore eut l'impudence de dire à M. d'Argental : « Je sais bien que « M. de Voltaire ne me doit rien ; mais j'aurai le « plaisir de regagner, par un factum contre lui, « l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs. » M. d'Argental me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchants.

Vous n'êtes point surpris sans doute de la conduite de Desfontaines, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagements n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que, depuis douze ans, il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser ; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée m'assurait mon bonheur à Cirey ; et la sûreté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correspondant fait pour mon esprit et pour mon cœur, me consolait de la rage de l'envie et des taches dont l'imposture noircit toujours les talents. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infâmes dont l'abbé Desfontaines vous avait autrefois harcelé n'étaient pas de lui ; moi qui sais aussi bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au désespoir de voir que vous ménagiez ce monstre. Je sus d'ailleurs qu'il vous avait montré ses mauvaises remarques contre l'abbé d'Olivet, et que vous l'aviez proposé à Algarotti pour traduire *le Newtonianisme des Dames ;* vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû sentir qu'il y a certaines âmes féroces, incapables du moindre bien, et dont il faut

s'éloigner pour jamais avec horreur; mais aussi il y en a d'autres qui méritent un attachement sans variation et sans faiblesse.

Je vous prie de me mander comment vous vous portez, et de compter toujours sur des sentiments inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits me rend tendre pour les âmes sensibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement de mon *Essai* à M. d'Argental?

Qu'est-ce que *Mahomet* [1]*? quid novi?*

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 7 mars.

Mon cher ami, vite un petit mot. Je reçois votre aimable lettre. Je vais vous envoyer le commencement de cet *Essai sur le Siècle de Louis XIV*. Votre suffrage est toujours le premier que j'ambitionne.

Embrassez pour moi mon confrère de La Noue. On dit que sa pièce est excellente. J'y prends part de tout mon cœur, et par cette raison que la pièce est bonne, et par cette autre raison, si persuasive pour moi, que vous aimez l'auteur. Si vous pouviez l'engager à l'envoyer à l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, par le coche je l'aurais au bout de sept jours. Ce sont des fêtes pour Cirey; car, quoique entourés de sphères et de compas, nous aimons les beaux vers comme vous. Si la pièce ne vous était pas dédiée, je voudrais qu'elle pût l'être à madame du Châtelet. Cela pourrait nous lier avec M. de La Noue, quand nous habiterons Paris. Je sais que c'est un garçon très estimable. Madame du Châtelet ne sait pas un mot de ce que je vous écris; mais voici mon idée, mon cher ami. Vous savez peut-être que, quand je dédiai *Alzire* à madame du Châtelet, quelques personnes murmurèrent, que des hommages publics déplurent à quelques yeux malins; or, si un étranger lui dédiait une pièce de théâtre, qu'aurait la malignité à dire? Je vous avoue que je serais enchanté, et que M. de La Noue pourrait compter sur ma reconnaissance; enfin, s'il est à Rouen, je mets cette négociation entre vos mains.

Mes compliments, je vous prie, à ce jeune chirurgien. Je sais ses quatre prix, et je connais son mérite. J'attends son livre avec une impatience que j'ai pour tous les beaux arts.

Ce que j'ai entre les mains [2] de l'illustre marquis est toujours au service de mon cher et tendre ami Cideville. Mes lettres sont courtes, mais mes travaux sont longs, et c'est pour vous, ingrat public, que je travaille; vous verrez, vous verres [1]. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

Adieu, mon très cher ami. V.

[1] *Mahomet II*, tragédie de La Noue.

[2] Les mille écus dus à Voltaire par le marquis de Lézeau.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, le 7 mars.

Que direz-vous de moi, monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfesaute, vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut, avec cela, que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh! oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc, écrivez-lui en ma faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien! abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra: je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin donnez-moi une lettre pour lui. Moi, qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit: J'en retiens part.

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade, vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice, malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *Messieurs* [2] (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de Jésus; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec le plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

[1] Voltaire travaillait en secret à sa tragédie de *Mahomet*.

[2] Les jésuites avaient deux congrégations dans leurs colléges; celle des écoliers, et celle des gens du quartier qu'on appelait *Congrégation des Messieurs*. K.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Cirey, *nonis martis.*

Elegans et sapiens Olivete, Tullius ille laudum amator nunc, opinor, gloriatur quod ingenio tuo clarior et diligentia tua accuratior prodeat. Tullia nostra, Æmilia du Châtelet, in omni genere artium instructa et vera operum tuorum æstimatrix, novo operi tuo gratulatur, et commentarios tuos enixe desiderat. Sed tibi fateor, notæ ad textum in ipsis paginis accommodatæ non illi displicerent. Arduum est et operosum notas ad finem libri rejectas quærere. Ut ut, vir doctissime, incumbe labori tuo, et Ciceronem Olivetanum eum voluptate legemus. Hæc tibi scribunt Æmilia et Volterius.

Le scazon ne m'avait paru que plaisant et digne du personnage. Cerbère est sans doute le nom de baptême de ce misérable. C'est une âme infernale.

Un jour Satan, pour égayer sa bile,
Voulut créer un homme à sa façon :
Il le forma des membres de Chausson
Et le pétrit de l'âme de Zoïle.
L'homme fut fait, et Guyot fut son nom.
A ses parents en tout il est semblable.
Son fessier large, à Bicêtre étrillé,
Devers Saint-Jean doit être en bref grillé.
Mais ce qui plus lui semble insupportable,
C'est que Paris de bon cœur donne au diable
Chacun écrit par Guyot barbouillé.

On me fait espérer qu'on arrachera quelque satisfaction de ce monstre, ennemi du genre humain. J'avais de quoi le perdre, mais il eût fallu venir à Paris, et quitter mes amis pour un coquin. Mon cœur en est incapable ; l'amitié m'est plus chère que la vengeance. Est-ce que vous n'avez point reçu mon nouveau morceau sur *Rome?* est-ce que vous ne l'avez point communiqué à l'abbé Dubos, après l'avoir reçu de Thieriot? Enfin n'avez-vous pas envoyé à M. d'Argental le petit *Essai?*

J'ai de bonnes raisons pour penser que Silhon a fait le *Testament* du cardinal. L'abbé de Bourzeis n'y a pas plus de part que vous. Comment! cet abbé de Bourzeis écrivait comme Pélisson! Son *Traité des Droits de la Reine* est un chef-d'œuvre ; son style d'ailleurs est moins antique que celui du cardinal. Les *aucunement*, *d'autant que*, *si est-ce*, etc., ne se trouvent point chez Bourzeis. Enfin, j'attends mon Silhon pour confronter.

J'ai idée qu'on a écrit quelque chose pour prouver que le cardinal de Richelieu n'a pas fait son *Testament.* Faites-moi la grâce, mon aimable maître, de donner sur cela quelques instructions *tuo addictissimo discipulo et amico* Voltaire.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature ; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle *Épître sur l'Étude.* Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle âme de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous devez tout à l'amour ; la poésie vous revendique, la géométrie vous offre des x x, l'amitié veut tout votre cœur, et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à eux ; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez ; et, dans votre immensité, n'oubliez point Cirey, qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous ayez daigné aller chez Saint-Hyacinthe! Vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'envoie, monsieur, sous le couvert de monsieur votre frère, le commencement de l'Histoire du *Siècle de Louis XIV.* Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilége que les deux *Épîtres;* mais, si elle vous plaît, c'est là le plus beau des priviléges. Or, j'ai grande envie de vous plaire, et vous verrez que, si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts.

Hélas, monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution? et quelle persécution encore! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre Desfontaines prend un fort méchant train. N'importe, j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser; c'est la plus belle des réparations. Vous m'aimez, Desfontaines est assez puni.

Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais.

A M. THIERIOT.

Le 21 mars.

Un des meilleurs géomètres [1] de l'univers, et

[1] Clairaut.

sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris;

Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.
La Mort de César, act. II, sc. 4.

Il vous rapporte le *s'Gravesande* en maroquin, appartenant à Louis XV; les *Satires* de Pope, qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens; et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, et qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer *le Langage des bêtes*[1]. Je ne sais si c'est un bon livre, mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses; elles ont même des amis, et par là je me console avec elles, car j'en ai aussi, et je compte sur vous.

A M. BERGER.

Cirey, le 20 mars.

Mon cher Berger, je viens d'écrire à M. Pallu ce que j'ai cru de plus engageant, en faveur de M. de Billi que je crois à Lyon. Continuez, je vous prie, à m'écrire. Vous savez que mes occupations et l'uniformité de ma vie me laissent peu de choses à vous mander. Il faut que votre fécondité supplée à ma disette.

Le couplet contre M. est sanglant. N'est-ce pas Roi qui en est l'auteur? Comment va *Mahomet?* Comment va le monde? Est-il vrai que vous ayez vu Saint-Hyacinthe? ce malheureux n'en vaut pas la peine. C'est un de ceux qui déshonorent le plus les lettres et l'humanité. Il n'a guère vécu à Londres que de mes aumônes et de ses libelles. Il m'a volé, et il a osé m'outrager. Escroc public, plagiaire qui s'est attribué le *Mathanasius* de Sallengre et de s'Gravesande; fait pour mourir par le bâton ou par la corde, je ne dis rien de trop. Dieu merci, je n'ai des ennemis que de cette espèce, et des amis de la vôtre. Comptez sur moi pour jamais.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

Mon respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de Desfontaines que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce malentendu vient de ce que M. Hérault, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce *Préservatif* qu'on veut que je désavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce *Préservatif*, publié par le chevalier de Monhy, contient une lettre de moi qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Désavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si Desfontaines m'a calomnié ou non. Si je désavoue ma lettre, dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux? Comment veut-on que je désavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer?

M. de Meinières ne pourrait-il pas faire à M. Hérault ces justes représentations? Qu'il promette une obéissance entière à ses ordres, mais qu'il obtienne des ordres plus doux; qu'il ait la bonté de faire considérer à M. Hérault que pendant dix années l'abbé Desfontaines m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles; que j'ai été plus sensible qu'un autre, parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. Hérault que j'ai rendu outrage pour outrage, que j'ai fait graver une estampe dans laquelle il est représenté à Bicêtre; mais l'estampe a été dessinée à Vérone, gravée à Paris, et l'inscription est à peine française; m'en accuser, c'est une nouvelle calomnie.

Enfin, mon cher ange gardien, je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de Meinières, jointe à la vivacité de M. d'Argenson, qui ne démord pas, emportera la place. C'est une réparation authentique, non un compromis.

Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. Hérault par M. de Maurepas, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah! mon cher et respectable ami, que de persécutions, que de temps perdu! *Eripe me a dentibus eorum.*

Mon autre ange, celui de Cirey, vous écrit; ainsi je quitte la plume; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de *Mahomet II* m'a envoyé sa pièce; elle est pleine de vers étincelants; le sujet était bien difficile à traiter. Que direz-vous si je vous envoyais bientôt *Mahomet I*er? Paresseux que vous êtes! j'ai plus tôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué *Zulime*.

Ah! mettez mon âme en repos, et que tous mes travaux vous soient consacrés.

[1] L'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes* est du P. Bougeant, jésuite; sa Compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchismes. K.

Faites lire à vos amis l'*Essai* sur Louis XIV ; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'Argental.

A M. HELVÉTIUS.

Ce 2 avril.

Mon cher confrère en Apollon, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière *Epître*. Madame du Châtelet dit que c'est moi qui l'ai perdue ; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que Bernouilli l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon d'Arnaud veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne ; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la marquise, elle le veut bien ; présenté par vous, il ne peut être que bienvenu.

Je serai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame du Châtelet et madame de Champbonin vous font mille compliments.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 3 avril.

Plus de *Langage des bêtes*, je vous prie ; je viens de le lire, c'est un ouvrage dont le fond chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit, ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un *Démosthène* grec et latin, un *Euclide* grec et latin, et le *Démosthène* de Tourreil.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé Silhon. J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on, au *Testament* prétendu du cardinal de Richelieu.

Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 avril.

Mon cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aie goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher Pollion, ami des arts, qui vous connaissez si bien en vers, qui en faites de si aimables, je vous adresse mes sincères remerciements pour M. de La Noue. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la queue de sa pièce, je m'en tiendrais honoré. Dites, je vous prie, à l'auteur, que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez, mon cher Cideville, si mon cœur est capable de jalousie, si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures, mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères ; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de Linant. Elle n'est pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a besoin.

Adieu, mon très cher ami. Madame du Châtelet vous fait mille compliments ; vous lui êtes présent, quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

A M. DE LA NOUE,

AUTEUR DE LA TRAGÉDIE DE MAHOMET II.

A Cirey, le 3 avril.

Votre belle tragédie, monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Maupertuis et les Bernouilli en partaient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentiments et de très beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent.

Madame la marquise du Châtelet a lu votre ouvrage avec autant de plaisir que le public l'a vu. Je joins mon suffrage au sien, quoiqu'il soit d'un bien moindre poids, et j'y ajoute mes remerciements du plaisir que vous me faites, et de la confiance que vous voulez bien avoir en moi.

Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique ; car celui qui donna *Hercule* sous son nom n'en était pas l'auteur ; d'ailleurs cet *Hercule* est comme s'il n'avait point été.

Ce double mérite n'a guère été connu que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talents, et que nous n'estimons et n'imitons pas assez.

Je vous avoue, monsieur, que je sens un plaisir

incroyable quand je vois des vers de génie, des vers nobles, pleins d'harmonie et de pensées; c'est un plaisir rare, mais je viens de le goûter avec transport.

Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractère et ne l'a point détruit
. . . .
Sur les plus turbulents j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrâce,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace.

Acte I, sc. I.

. . . .
Dans leurs sanglantes mains le tonnerre s'allume,
Sous leurs pas embrasés la terre se consume.
. . . .
J'ai vaincu, j'ai conquis, je gouverne à présent.

Acte I, scène 4.

. . . .
Parmi tant de dangers, ma jeunesse imprudente
S'égarait, et marchait aveuglée et contente.

Acte II, scène 4.

. . . .
La gloire et les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux.

Acte II, scène 5.

. . . .
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde.

Acte III, scène 6.

. . . .
Cruel Aga! pourquoi dessillais-tu mes yeux?
Pourquoi, dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?

Acte IV, scène I.

Il me semble que votre ouvrage étincelle partout de ces traits d'imagination; et lorsque vous aurez achevé de polir les autres vers qui enchâssent ces diamants brillants, il doit en résulter une versification très belle, et même d'un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse, ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des Asiatiques, des Américains, des Turcs, peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime :

« Major e longinquo. »

J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de Mahomet II. Ces idées superbes sont faites pour son caractère : c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même. Savez-vous bien qu'en entrant dans Sainte-Sophie, qu'il venait de changer en mosquée, il s'écria en vers persans qu'il composa sur-le-champ : « Le palais impérial « est tombé; les oiseaux qui annoncent le car- « nage ont fait entendre leurs cris sur les tours « de Constantin? »

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques; ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle et Euripide ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien!

Acte II, scène 3.

. . . .
Tout cela finirait par une perfidie!
J'épouserais! et qui? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts.
. . . .
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais sans doute en rougir la première :
Mais pour vous épargner une injuste prière,
Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte. — Et moi, je ne vous quitte pas.

Acte II, scène 5.

. . . .
Que parlez-vous, madame, et d'époux, et d'amant?
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?...
. . . .
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre;
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin, etc.

Acte III, scène 4.

Je vous demande, monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne desirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman

qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort? C'est à peu près ce quo Pierre Corneille disait, à la première représentation de *Bajazet*, à un vieillard qui mo l'a raconté : « Cela est « tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours « un Français qui parle. » Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui desirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gène de nos phrases et de notre poésie. Nous avons besoin de hardiesse, et nous devrions ne rimer que pour les oreilles ; il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre; cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère?* Prononce-t-on *sang* autrement que *camp?* Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons, et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage. De peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style ; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier ; il n'était conforme, par lui-même, ni à l'histoire, ni à la nature. Il a fallu assurément bien du génie pour lutter contre ces obstacles.

Un moine, nommé Bandelli, s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet II par plusieurs contes incroyables ; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, et vingt autres écrivains l'ont copiée. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour une femme ni pour aucun autre sujet, et que ce prince, aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un forcené, que nos historiens lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves.

L'*Histoire de Charles XII* m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres, depuis peu, l'*Histoire* ottomane du prince Cantemir, vaivode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne, ni lui ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'Irène ; il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'assaut, par un malentendu, la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poëte. Je suis très loin de vous condamner ; vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poëte. Où en seraient Virgile et Horace, si on les avait chicanés sur les faits? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation est préférable, en ce cas, à toutes les archives de l'univers ; elle devient vraie pour moi, puisqu'elle a produit le rôle de votre aga des janissaires, et la situation aussi frappante que neuve et hardie de Mahomet levant le poignard sur une maîtresse dont il est aimé. Continuez, monsieur, d'être du petit nombre de ceux qui empêchent que les belles-lettres ne périssent en France. Il y a encore et de nouveaux sujets de tragédie, et même de nouveaux genres. Je crois les arts inépuisables : celui du théâtre est un des plus beaux comme des plus difficiles. Je serais bien à plaindre si je perdais le goût de ces beautés, parce que j'étudie un peu d'histoire et de physique. Je regarde un homme qui a aimé la poésie, et qui n'en est plus touché, comme un malade qui a perdu un de ses sens. Mais je n'ai rien à craindre avec vous, et, eussé-je entièrement renoncé aux vers, je dirais en voyant les vôtres :

« . . . . Agnosco veteris vestigia flammæ. »
VIRG., *Æn.* IV, 23.

Je dois sans doute, monsieur, la faveur que je reçois de vous à M. de Cideville, mon ami de trente années ; je n'en ai guère d'autres. C'est un des magistrats de France qui a le plus cultivé les lettres ; c'est un Pollion en poésie, et un Pylade en amitié. Je vous prie de lui présenter mes remerciements, et de recevoir les miens. Je sais, monsieur, avec une estime dont vous ne pouvez douter, votre, etc.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 13 avril.

Ma santé est toujours bien mauvaise, quoi

qu'en dise madame du Châtelet; mais ce n'est que demi-mal, puisque la vôtre va mieux. Madame la marquise vous a demandé *le Coup d'état*, que je crois de Bourzeis, et *l'Homme du Pape et du Roi*, que je crois du bavard Silbon. Nous attendons aussi le *Démosthène* grec et l'*Euclide*. Il est triste de quitter ces lectures et Cirey, pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi *Varron*-Dubos; je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme-là a tous les petits événements présents à l'esprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vaste et bien exacte pour se souvenir que M. de Charnacé commandait un régiment français au service des États. La mémoire n'est pas son seul partage; il y a long-temps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits.

J'ai écrit à M. Le Franc. Il y a de très belles choses dans son *Épître*, et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie de m'envoyer une *Lettre* qui paraît sur l'ouvrage du P. Bougeant, et une lettre sur le *vide*, dont vous m'avez déjà parlé.

Mille respects, je vous prie, à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. *Vale.*

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

Vous me fesiez des faveurs, monsieur, quand je vous payais des tributs. Votre *Épître* sur les gens qu'on respecte trop dans ce monde venait à Cirey quand mes rêveries sur l'*Homme* et sur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue sans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos présents.

« Quid verum atque decens *curas*, *atque* omnis in hoc *es*. »
Hor., lib. 1, ep. 1, v. 11.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'Horace

« Quo tandem pacto deceat majoribus uti; »
Liv. 1, ep. xvii, v. 2.

et c'est à vous, monsieur, qu'il faut dire :

« Si bene te novi, metues, liberrime *Le Franc*,
« Scurrantis speciem præbere, professus amicum. »
Liv. 1, ep. xviii, v. 2.

J'ignore quel est le duc assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers admirable :

Vertueux sans effort, et sage sans système.
V. 12.

Votre épître, écrite d'un style élégant et facile, a beaucoup de ces vers frappés sans lesquels l'élégance ne serait plus que de l'uniformité.

Que je suis bien de votre avis, surtout quand vous dites :

Malheureux les états où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires!
V. 48.

J'ai été inspiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de *Brutus*, qu'on s'avise de réimprimer; car je passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu près la même pensée que vous. Je fais parler le vieux président Brutus comme vous l'allez voir :

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge, etc.
Brutus, acte ii, scène 4.

Plût à Dieu, monsieur, qu'on pensât comme Brutus et comme vous! Il y a un pays, dit l'abbé de Saint-Pierre, où l'on achète le droit d'entrer au conseil; et ce pays, c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs sont héréditaires; et ce pays, c'est encore la France. Vous voyez bien que nous réunissons les extrêmes.

Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être heureux, et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un manteau ducal soient quelque chose.

Vous dites en beaux vers, monsieur :

Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaisir.

Mais, sauf votre respect, je connais force petits qui en usent ainsi. Ce serait alors, ma foi, que les grands auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilége exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, monsieur, votre prose et vos vers m'attachent à vous pour jamais.

Ce n'est pas des écussons de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des masses de chancelier, mais un homme comme vous à qui je puisse dire :

« *Le Franc, nostrarum nugarum* candide judex...
« . . . .
« Quid voveat dulci nutricula majus alumno
« Qui sapere et fari possit quæ sentiat; et cui
« Gratia, fama, valetudo contingat abunde? »
Hor., liv. 1, ep. iv, v. 1 et 8.

Je me flatte que nous ne serons pas toujours à

six ou sept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin je pourrai jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà chère. J'espère aller, dans quelques années, à Paris. Madame la marquise du Châtelet vient de s'assurer une autre retraite délicieuse; c'est la maison du président Lambert. Il faudra être philosophe pour venir là. Nos petits-maîtres ne sont point gens à souper à la pointe de l'île, mais M. Le Franc y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus connu; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de *Mahomet II*. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination, mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre *Didon*. Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès; car, en vérité, tout homme de lettres qui n'est pas un fripon est mon frère. J'ai la passion des beaux-arts, j'en suis fou. Voilà pourquoi j'ai été si affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant.

Adieu, monsieur; madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. Elle pense comme moi sur vous, et c'est une dame d'un mérite unique. Les Bernouilli et les Maupertuis, qui sont venus à Cirey, en sont bien surpris. Si vous la connaissiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'*Alzire*. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous vécussent: pourquoi sommes-nous si éloignés!

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 avril.

J'apprends avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aie à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très chrétien dans la triste cour du Portugal, et contreminer les Anglais, au lieu de me défendre contre l'abbé Desfontaines. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait sûrement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, monsieur, une de ses lettres; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissez-le donc encore plus à fond; en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince est homme. Mais, malgré l'excès de ses bontés et de son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire: *Émilie ma souveraine*, que *le roi mon maître*.

Si jamais il est roi, et que M. du Châtelet puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrai le modèle des rois; mais en attendant, je resterai avec le modèle des femmes.

Je n'osais vous envoyer le *Mémoire* que j'ai composé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais, fussiez-vous M. Hérault. Enfin vous me l'ordonnez par votre lettre à M. du Châtelet, et j'obéis. Daignez en juger; *quidquid ligaveris et ego ligabo*.

Maintenant, monsieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangements pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, etc. Je suis à vous en vers et en prose, et c'est à vous que je dois dire:

> O toi, mon support et ma gloire,
> Que j'aime à nourrir ma mémoire
> Des biens que ta vertu m'a faits,
> Lorsqu'en tout lieu l'ingratitude
> Se fait une *farouche* étude
> De l'oubli honteux des bienfaits!

C'est le commencement d'une ode [1]; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les sentiments de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si long-temps, et dites à ce chancelier, qui devrait être le seul chancelier, qu'il doit bien m'aimer aussi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey.

Adieu, monsieur; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 23 avril.

Je reçois le 21 une lettre de vous du 12; cela n'est pas extraordinaire, si vous êtes négligent à

[1] Au duc de Richelieu.

envoyer à la poste, ou bien s'il y a des gens à la poste très diligents à s'informer des secrets de leurs chers concitoyens.

Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi : qui pourrait faire des épigrammes contre Danchet et contre l'abbé d'Olivet, si ce n'est l'abbé Desfontaines? Croyez-vous que, s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé Desfontaines fait plus de vers qu'on ne pense; il en a fait *incognito* toute sa vie, et je sais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de Fleuri, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer :

Fourbe dans le petit, et dupe dans le grand.

C'est un monstre comme le sphinx ; il joint la fureur à l'adresse ; mais il pourra enfin succomber sous ses méchancetés.

Envoyez à l'abbé Moussinot l'*Euclide* seulement et le *Brémond ;* mais envoyez vite, car nous partons. Jamais madame d'Aiguillon n'a eu l'*Épître sur l'Homme*, dont je ne suis pas encore content.

Pour celle du *Plaisir*, je l'avais envoyée en Languedoc, mais M. le duc de Richelieu l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste, vous me ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de *l'Homme*. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout dites-moi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocents. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de *Samson*, je veuille en faire un autre; les premières couches m'ont trop blessé.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, le 25 avril

Ne parlons plus de Desfontaines; je suis mal vengé, mais je le suis [1]; je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise du Châtelet et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent; en avons-nous beaucoup? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de Champbonin, et cela avec la meilleure grâce du monde; plus cent francs au chevalier de Mouhy, en lui disant que vous n'en avez pas davantage; plus cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'estampe qu'il promettra de livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas; plus au même dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an? volontiers, promettez-les-lui de nouveau, mais à condition d'être un correspondant véridique et infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'Arnaud, mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus, *et nos ama.*

[1] L'abbé Desfontaines avait donné à M. Hérault, lieutenant-général de police, ce désaveu : « Je déclare que je ne « sois point l'auteur d'un libelle imprimé qui a pour titre : « *la Voltairomanie*, et que je le désavoue en son entier, re« gardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés « à M. de Voltaire dans ce libelle; et que je me croirais « déshonoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant « pour lui tous les sentiments d'estime dus à ses talents, et « que le public lui accorde si justement. Fait à Paris, ce 4 « avril 1739, signé *Desfontaines*. » Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics à l'insu de Voltaire: voyez la lettre au marquis d'Argenson, du 4 juin 1739. K.

A M. BERGER.

A Cirey.

Mon cher Berger, que ma négligence ne vous rebute point. Croyez que je sens le prix de vos lettres et de votre amitié, comme si je vous écrivais tous les jours.

Je vous assure que mon Histoire du Siècle de Louis XIV serait plus intéressante, si je trouvais des anecdotes aussi agréables que celles dont vos lettres sont remplies. Je suis toujours dans l'incertitude du chemin que nous prendrons pour aller en Flandre. Si je passe par Paris, vous croyez bien qu'un de mes plus grands plaisirs sera de vous embrasser. On me mande qu'on fait courir dans ce vilain Paris le commencement de mon Histoire de Louis XIV, et deux *Epîtres* morales très incorrectes. Je vous enverrais tout cela, et vous auriez la bonne leçon, si le port n'était pas effrayant. Je crois que vous verrez dans l'*Essai sur le Siècle de Louis XIV* un bon citoyen plutôt qu'un bon écrivain. L'objet que je me propose a, me semble, un grand avantage; c'est qu'il ne fournit que des vérités honorables à la nation. Mon but n'est pas d'écrire tout ce qui s'est fait, mais seulement ce qu'on a fait de grand, d'utile, et d'agréable. C'est le progrès des arts et de l'esprit humain que je veux faire voir, et non l'histoire des intrigues de cour et des méchancetés des hommes. Toutes les cabales des courtisans et toutes les guerres se ressemblent assez, mais le siècle de Louis XIV ne ressemble à rien.

On a fait courir une lettre de moi à l'abbé Dubos; c'est une copie bien infidèle, mais il faut que je sois toujours ou calomnié ou mutilé, et

qu'on persécute le père et les enfants. Je vous embrasse.

A M. HELVÉTIUS.

Ce 29 avril.

Mon cher ami, j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle *Epître;* vraiment vous me donnez de violents desirs; mais songez à la correction, aux liaisons, à l'élégance continue; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de Milton; votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne, je n'en doute même pas; mais elle sera aussi plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon *Essai* anglais. La dernière édition de *la Henriade*, qu'on trouve chez Prault, vaut bien mieux; et je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'*Essai* qui est à la suite du poëme.

« You learn english, for ought I know. Go on; « your lot is to be eloquent in every language, « and master of every science. I love, I esteem « you, I am yours for ever [1]. »

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille remercîements à vous faire; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche... Cette tiédeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentiments vifs, ou rien du tout.

Tout Cirey est à vous.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 mai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours manqué, monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de *chancelier*, je n'ai fait que jouer sur le mot, car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis*.

[1] Traduction: « Vous apprenez l'anglais, à ce qu'il me paraît. Continuez; votre destin est d'être éloquent dans toutes les langues, et maître dans toutes les sciences. Je vous aime, je vous estime, et je suis à vous pour toujours. »

Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement; car, si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottisier. Je garde copie de tout, et s'il est imprimable, il paraîtra avec quelques autres guenilles littéraires.

Vous aimez donc aussi les odes, monsieur? Eh bien! en voici une qui me paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de Valori, cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse, et pour souper avec le prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de son altesse royale de devoir les bontés de M. de Valori à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au prince royal ce que vous me dites en prose, et que je lui ai cité *la reine Jacques (regina Jacobus)*, qui dédiait ses ouvrages à *l'enfant Jésus*, et qui n'osait secourir le Palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce; il ne tremble point à la vue d'une épée, comme Jacques, et il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter Trajan dans ses conquêtes, comme il l'imite dans ses vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conseillerais de songer à l'empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestants et les catholiques. Il se trouvera, à la mort de son père, le plus riche monarque de la chrétienté, en argent comptant; mais je suis trop vieux, ou trop raisonnable, pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre ses sujets et lui les plus heureux qu'il pourra, et à faire fleurir les arts. C'est, ce me semble, sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant, mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu, monsieur; quand vous voudrez quelques amusements en prose ou en vers, j'ai un gros portefeuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance; mais *parvi, parva damus*.

A jamais à vous *ex toto corde meo*, etc.

A M. LE PRÉSIDENT BOUHIER.

Cirey, *pridie nonas* (6 mai).

Tibi gratias ago quam plurimas, vir doctissime et optime, de tuo quem mihi promittis *Petronio*. Jam in te miratus sum, priscorum, qui litteras restituerunt et bonas artes, senatorum Budæorum et Thuanorum elegantem et peritissimum æmulatorem, scientiæ pene oblitæ restitutorem, et

ætatis tuæ ornamentum. Nunc iter ad Belgas facio, et cras proficiscor cum illustrissima muliere quæ, latinæ linguæ perita, nunc ad græcas litteras avidum doctrinæ animum applicare inchoat, et quæ, geometriæ et physicæ potissimum addicta, eloquentiæ et poeseos lepores non dedignatur, quæque aento judicio et summa cum voluptate Virgilium, Miltonum et Tassum perlegit, Ciceronem et Addisonum.

Si alicujus libri opus tibi est, qui in his tantum provinciis ad quas pergo reperiundus sit, jubere potes, et mandata tua exequar. Te veneror, et tuus esse velim.

Mais si vous aviez quelques ordres à donner, quelques commissions pour la Hollande, mon adresse sera à Bruxelles, sous le couvert de madame la marquise du Châtelet, qui vous estime beaucoup.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 7 mai

Je pars demain, ou après-demain, pour les Pays-Bas, et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade, et je ne reviendrai peut-être point; je compte sur votre amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à M. Moussinot les livres de la Bibliothèque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remerciements à l'abbé Sallier.

Le *Démosthène* grec est venu, et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment, parce qu'il n'y a guère que des présents et des participes, et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infaillible.

Pour égayer la tristesse de ces études, si cependant il y a quelque étude triste, je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer *le Janus* de M. Le Franc; il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. des Alleurs, Dubos, Mairan, et du petit nombre d'êtres pensants qui ne blasphèment point contre la philosophie, et qui veulent bien penser à moi.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, *en partant*.

La Providence m'a fait rester, monsieur, un jour de plus que nous ne pensions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aie reçue depuis que madame du Châtelet ne m'écrit plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juste titre que de *Télémaque*, que le bonheur du genre humain naîtrait de ce livre, si un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier jugez où vous poussez ma vanité; je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage. Ce ne sont point ici seulement les *rêves d'un homme de bien*, comme les chimériques projets du bon abbé de Saint-Pierre, qui croit qu'on lui doit des statues parce qu'il a proposé que l'empereur gardât Naples et qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laissé le Mantouan et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un *projet de paix perpétuelle*, que Henri IV n'a jamais eu; ce n'est point un sermon contre Jules César, qui, selon le bon abbé, n'était qu'un sot, parce qu'il n'entendait pas assez *la méthode de perfectionner le scrutin;* ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de Fénelon veut qu'il n'y ait point de pâtissiers, et qu'il y ait sept façons de s'habiller; c'est ici quelque chose de plus réel, et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple, parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés, les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conseil, et que l'amour du bien public l'emporte dans votre âme sur l'amour de votre autorité.

Madame du Châtelet, qui, en vérité, est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle âme, est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde, et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez, sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de trente années, et par ceux de la reconnaissance; voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous seriez le premier ministre, si vous étiez né dans son pays. Il a pris tant de pitié des

vexations que j'essuie, qu'il a écrit à M. de la Chétardie en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de la Chétardie, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi.

A l'égard de M. Hérault, c'est M. de Meinières, son beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le presser pour moi, et il y était engagé par M. d'Argental, mon ancien ami de collége; car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne.

Monsieur et madame du Châtelet vous font les plus tendres compliments. Je suis à vous pour jamais, avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentiments d'estime et d'amitié.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Beringhen, juin.

Mon aimable *gros chat*, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici en fin fond de Barbarie, dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de Trichâteau, qui, je vous jure, est un assez vilain empire. Si madame du Châtelet demeure longtemps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringhen; et demain nous allons au superbe château de Ham, où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits, ni des fenêtres, ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs. En ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence; je ne connais que nous de gens volables. Le plénipotentiaire Montors avait assuré M. du Châtelet que les citoyens de son auguste ville lui prêteraient beaucoup d'argent; mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant Émilie fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie, et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien, sinon que je n'ai ni principauté ni procès, et que je suis un serviteur fort utile.

P. S. Il faut à présent, gros chat, que vous sachiez que nous revenons du château de Ham, château moins orné que celui de Cirey, et où l'on trouve moins de bains et de cabinets bleu et or; mais il est logeable, et il y a de belles avenues. C'est une assez agréable situation; mais fût-ce l'empire du Catai, rien ne vaut Cirey. Madame du Châtelet travaille à force à ses affaires. Si le succès dépend de son esprit et de son travail, elle sera fort riche; mais malheureusement tout cela dépend de gens qui n'ont pas autant d'esprit qu'elle. Mon cher gros chat, je baise mille fois vos pattes de velours.

Adieu, ma chère amie.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Beringhen, ce 4 juin.

Je reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu [1] dans la gazette d'Amsterdam. Nous sommes ici, monsieur, dans un pays barbare, ou, du moins, qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'Émilie en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, monsieur, faire entendre à M. Hérault que je n'ai aucune part à la publication du *désaveu*, que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé Desfontaines à publier son *désaveu* dans ses *Observations*, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que Rousseau ayant fait, le 10 mai, un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de Desfontaines, le gazetier de Hollande m'a rendu un très grand service en donnant ce contre-poison; mais, encore une fois, je n'ai appris ce service que par vous.

Puisque vous aimez les odes,

« O et præsidium, et dulce decus meum! »
Hor., lib. I, od. I, v. 2.

vous en aurez donc. Mandez-moi seulement si vous avez l'ode *sur la Superstition*, celle *sur l'Ingratitude*, celle *sur le Voyage des Académiciens*. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague, d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer, et dénoer une action intéressante; ouvrage d'autant plus difficile que les sujets sont plus rares, et qu'il demande une plus grande connaissance du cœur humain. Il est vrai que, puisque ce spectacle est représenté et vu par des hommes et par des femmes, il faut absolument de l'amour. On peut s'en sauver tristement une ou deux fois, mais

« Naturam expellas furca, tamen ipsa redibit. »
Hor., liv. I, ep. X, v. 24.

Que diront de jeunes actrices? qu'entendront de

[1] Le désaveu de l'abbé Desfontaines : voyez la lettre à l'abbé Moussinot, du 26 avril 1739. K.

jeunes femmes, s'il n'est pas question d'amour? On joue souvent *Zaïre*, parce qu'elle est tendre; on ne joue point *Brutus*, parce que cette pièce n'est que forte.

Ne croyez pas que ce soit Racine qui ait introduit cette passion au théâtre; c'est lui qui l'a le mieux traitée, mais c'est Corneille qui en a toujours défiguré ses ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et Racine en a parlé en homme.

Promettez-moi un secret de ministre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidèlement rendu chez nos Algonquins.

Vous avez grande raison, monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne, on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poëte quand le récitatif ne vaut rien, car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour Rameau, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane. J'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers, qui venaient présenter des armes à Samson, et de p... qui le retenaient, lequel fesait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le portefeuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de *Mahomet II* m'envoya son manuscrit. Je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de Mahomet II, accusé d'avoir tué sa maîtresse, pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, et toutes celles qu'on a débitées sur Mahomet II, sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé Bandelli. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

Adieu, monsieur; bon voyage. Puis-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour? N'allez pas vieillir en Portugal. Madame du Châtelet, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire; et moi, je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

Je reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation, une de vos très aimables et très rares lettres, adressée à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame du Châtelet. Vous pouvez insérer sous mon nom ce petit *Mémoire* que je vous envoie: je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avions travaillé tous deux pour le prix de l'académie des sciences; les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces, celle de madame du Châtelet est le nº VI, et la mienne était le nº VII. M. de Maupertuis, si fameux par sa mesure de la terre, et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au nº VII; mais les autres académiciens, qui malheureusement ne sont pas du sentiment de s'Gravesande et de Boerhaave, ne furent pas de son avis. Au reste on ne soupçonna jamais que le nº VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge et de son rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs et des affaires.

Savez-vous bien que, pendant quelques jours, nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablaient notre héroïne nous a empêchés de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui est différé est-il perdu?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de Louis XIV. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années, une histoire de ce siècle qui doit être le modèle des âges suivants; mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile; c'est

un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage; mais il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour Bayle et Descartes; je serais trop méprisable.

J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais physiciens sans exception, avec les Newton, les Halley, les Keill, les s'Gravesande, les Musschenbroeck, les Boerhaave, etc., que la véritable philosophie expérimentale et celle du calcul ont absolument manqué à Descartes. Lisez sur cela une petite *Lettre* que j'ai écrite à M. de Maupertuis, et que du Sauzet a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ses ouvrages. Descartes était infiniment supérieur à son siècle, j'entends au siècle de France; car il n'était pas supérieur aux Galilée, aux Keppler. Ce siècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à Descartes, laisse la faible aurore de ce grand homme absorbée dans le jour que les Newton et d'autres ont fait luire. En un mot, estimons la personne de Descartes, cela est juste, mais ne le lisons point; il nous égarerait en tout. Tous ses calculs sont faux, tout est faux chez lui, hors la sublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de Bayle, ce serait une grande erreur de penser que je voulusse le rabaisser. On sait assez en France comment je pense sur ce génie facile, sur ce savant universel, sur ce dialecticien aussi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une *Épître sur l'Envie*, que je vous enverrai si vous voulez.

Quel a donc été mon but en réduisant en un seul tome le bel esprit de Bayle? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à M. Desmaiseaux, ce que j'ai vu de sa main: qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague.

Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que Bayle, écrivant si rapidement sur tant d'objets différents, n'a jamais châtié son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui se garde du style étudié et trop peigné; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages sérieux. Il faut écrire dans le goût de Cicéron, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard* s'amusait à tâtonner *Héloïse, en lui apprenant le latin*. De pareilles choses sont du ressort du goût, et Bayle est trop souvent répréhensible en cela, quoique admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à Racine, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des Boyer, des Danchet, des Pellegrin, ces fautes ignorées qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains; car ils sont nos modèles, il faut craindre de ne leur ressembler que par leur mauvais côté.

Je vais chercher ici vos *Mémoires de la république des lettres*, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France, avant de pouvoir avoir dans sa bibliothèque un livre de Hollande, sont terribles. Il est aussi difficile de faire venir certains bons livres que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris, avec approbation et privilége.

On m'a mandé qu'un jésuite, nommé Brumoi, a fait imprimer un certain *Tamerlan* d'un certain jésuite nommé Margat. L'auteur est mort, et l'éditeur exilé, à ce qu'on dit, parce que ce *Tamerlan* est, dit-on, plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu M. le duc d'Orléans, régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite contre Bayle. Vous faites très bien de le réfuter et de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les honnêtes gens ne sont pas gouvernés par ces pédagogues raisonneurs, éternels ennemis de la raison. Mais je vous prie de bien distinguer entre les disciples d'un grand homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philosophe et la bonne philosophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que Raphael manque de coloris, et celui qui brûle ses tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours Desfontaines. Vous savez peut-être que, par surcroît de reconnaissance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui, un libelle affreux, il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle jusqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif, et il y ajoutait les plus infâmes calomnies. Tout le public, révolté contre ce misérable, voulait que je le poursuivisse en justice; mais je n'ai pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. Hérault a pris ma défense, que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, et, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait si-

gner la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi beaux talents que les vôtres consacrés aux belles-lettres, et avec l'espérance que les petites fautes de la jeunesse ne vous empêcheront point de jouir du sort heureux que vous méritez.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

Je viens, monsieur, de lire un ouvrage qui m'a consolé de la foule des mauvais dont on nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaisirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer; je suis trop pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encensoir; je vais me féliciter d'avoir toujours pensé que le gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de sauvages un peu à leur aise; encore les sauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci, dans un système très bien suivi, les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges; malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône.

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté. Je me jetai du côté des beaux-arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent, mais avec de l'argent on ne fait pas un poëme épique, et j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le *Testament politique* attribué au cardinal de Richelieu, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois, en dépit de toute l'académie française, que cet ouvrage fut fait par l'abbé de Bourseis, dont j'ai cru reconnaître le style.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, lesquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de Richelieu; des idées, des projets, des expressions indignes, ce me semble, d'un ministre. Croira-t-on que le cardinal de Richelieu ait appelé la dame d'honneur de la reine *la Dufargis*, en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie *ce pauvre prince?* qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le catéchisme à un enfant? qu'un ministre ait nommé les rentes à sept pour cent *les rentes au denier sept?*

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienséance, ou de fautes grossières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu; on trouve tout autre chose dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il est question, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez forte, à mon sens, que tout cela fut écrit par un homme savant et oisif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce *Testament*, autant qu'il m'en souvient, commence par faire ressouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conseil*, promit à Louis XIII d'abaisser les grands, les huguenots, et la maison d'Autriche. Je soutiens, moi, qu'un tel projet, *en entrant au conseil*, est d'un fanfaron peu fait pour l'exécuter; et j'ajoute qu'en 1624, quand Richelieu entra au conseil, par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier ministre.

Je me suis un peu étendu sur cet article; le temps qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'Aristide; madame du Châtelet le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez; mais tout se réduira à regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que M. de Boulainvilliers, de vous déclarer si généreusement contre lui et contre ses fiefs? J'en reviens toujours là; vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes en faveur du public.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance, et nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au prince royal de Prusse, si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce serait lui rendre un très

grand service. Je m'imagine que jo contribuerais par-là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé Desfontaines a eu la permission de désavouer son *désaveu* même; qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu *désaveu* était une pièce supposée. Cette nouvello, qui mo vient de la Hollande, m'a l'air d'être très fausse [1]; du moins je lo souhaite.

Comment Desfontaines aurait-il eu l'insolence de nier un *désaveu* minuté de votre main, écrit et signé de la sienne, et déposé au greffe de la police? comment oserait-ils'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infâme? et si, en effet, il est capablo d'une pareillo turpitude, comment pourrait-il désobéir aux ordres de M. Hérault, et nier dans ses feuilles un *désaveu* que M. Hérault lui ordonnait d'y insérer?

Si vous êtes encore à Paris, monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me sers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame du Châtelet, entourée de devoirs, de procès, et de tout ce qui accompagne un établissement, a biou du regret do ne pouvoir vous écriro aujourd'hui, et vous marquer elle-même ce qu'ello pense de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu, monsieur; allez faire aimer les Français en Portugal, et laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait taut d'honneur à la France. Un Anglais fit mettro sur son tombeau : CI-GIT L'AMI DE PHILIPPE SIDNEY; permettez-moi que mon épitaphe soit : CI-GIT L'AMI DU MARQUIS D'ARGENSON.

Voilà uno charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime.

A M. BERGER.

A Bruxelles.

Jo reçois vos lettres du 25; vous ne pouvez ajouter, monsieur, au plaisir quo mo font vos lettres, qu'en détruisant le bruit qui se répand que j'ai envoyé mon *Siècle de Louis XIV* à Prault. Je sais qu'on n'en a que des copies très infidèles, et je serais fâché que les copies ou l'original fussent imprimés.

Jo n'aurai jamais d'aussi brillantes nouvelles à vous apprendro que celles que vous nous envoyez; c'est ici le pays de l'uniformité. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui est une très petite fête quo je donno à madame du Châtelet, à madamo la princesse de Chimai, et à M. le duc d'Aremberg. Rousseau, je crois, n'en sera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poète ait donnée à ses dépens, et où il n'y ait point de poésie. J'avais promis une devise fort galante pour lo feu d'artifice, mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses qui disent *Je suis du jeu, va tout;* cela uo corrigera pas nos dames, qui aiment un peu trop le brelan : je n'ai pourtant fait cela quo pour les corriger.

Si vous voyez M. Bouchardon, qui élève des monuments un peu plus durables pour sa gloire et pour celle de sa nation, je vous prie de lui faire mes sincères compliments; vous savez que les Phidias me sont aussi chers que les Homères.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très longues lettres qui mo dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille compliments à M. de Crébillon, à M. de La Bruère. N'oubliez pas de dire à l'abbé Dubos combien je l'estime et jo l'aimo. Adieu.

A M. THIERIOT.

Enghien, le 30 Juin.

Vous devriez bien me mander des nouvelles de votre santé et do la république des lettres. Avez-vous oncore un Smith ?

Il y a un Gordien d'Afrique dans les médailles dont je vous ai parlé; informez-en l'abbé de Rothelin, je vous en prie.

Je vous écris d'une maison dont Rousseau a été chassé pour jamais, en juste punition do ses calomnies. Je vous dirais bien des choses, mais je suis encore tout malade d'un saisissement qui me fit presque évanouir, en voyant tomber à mes pieds du haut d'un troisième étage, deux charpentiers que je fesais travailler. Je m'avisai avant-hier, à Bruxelles, de donner une fête à madame du Châtelet, à madame la princesse do Chimai, et à M. le duc d'Aremberg. Figurez-vous ce que c'est quo de voir choir deux pauvres artisans, et d'être tout couvert de leur sang. Je vois bien quo ce n'est pas à moi de donner des fêtes. Ce triste spectacle corrompit tout le plaisir de la plus agréable journée du monde. Je regrette beaucoup celles que je passais avec vous à Cirey, et je compte vous revoir à Paris l'hiver prochain.

Mes compliments, je vous prio, aux êtres pensants qui pensent à moi, surtout à *sir Isaac*.

A M. HELVÉTIUS.

A Enghien, ce 8 Juillet.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais

[1] Cette nouvelle était fausse en effet; son désaveu existe, et nous l'avons en original. K.

écrit d'assez mauvais vers, et qu'Apollon n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville, où vous deviez être, et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue, en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu, mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel Apollon, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires maladroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voie assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement, avec madame du Châtelet, à Enghien, chez M. le duc d'Aremberg, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir; c'est ainsi que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'*Utopie* de Thomas Morus; cependant je m'avisai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'*Utopie*. La fête était pour madame du Châtelet, comme de raison; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *Utopie?* Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus, et je ne peux pas concevoir comment Rousseau a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisants, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame du Châtelet et moi nous avons apportés; mais en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilli, et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres; je crois que nous allons y jouer la comédie; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête; j'ai fini ce *Mahomet* dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galants Français; je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout, et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens? mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami; donnez-moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame Lambert à qui je dois des compliments? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment; je serai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame du Châtelet vous estime, vous aime, vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu; je vous embrasse du meilleur de mon âme.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, ce 18 juillet.

Êtes-vous parti? pour moi je pars dans la minute. Mes compliments, mon cher ami, au révérend P. Janssens [1], jésuite de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame Viana que son mari était mort hérétique et que par conséquent elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame Viana, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter les sacs dépose juridiquement contre le révérend père. Le bon homme dit qu'il ne sait ce que c'est, et prie Dieu pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire [2]. Il faut ou le pendre ou le canoniser; et peut-être sera-t-il l'un et l'autre.

Adieu, mon ami; ne soyons ni l'un ni l'autre.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 28 juillet.

Monsieur, un Suisse, passant par Bruxelles pour aller à Paris, était désigné pour être dépositaire du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aie lu depuis vingt ans; mais la crainte de tous les accidents qui peuvent arriver à un étranger inconnu m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé Moussinot, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'assure que l'auteur de cet ouvrage unique

[1] Ou Yancin. K.

[2] Voyez, sur cette affaire, l'*Essai sur les probabilités en fait de justice*, *Politique et Législation*, tome V. K.

ne va point enterrer à Lisbonne les talents qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester à Paris, et puissé-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait, jusqu'ici, tant de mal et si peu de bien! Si je suivais mon goût, je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que quand je verrais M. d'Argenson à la place de son père, et à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature, me font sentir que je suis né citoyen; je suis au désespoir de voir une nation si aimable si prodigieusement gâtée. Figurez-vous, monsieur, que M. de Richelieu inspira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de *l'Héritier ridicule*, et sur cela une prétendue anecdote de la cour de Louis XIV. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je sais bien, c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinents ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que Louis XV la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin Louis XV a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne; lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là? Que le roi, sur la foi de M. de Richelieu, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre, et que, par conséquent, le théâtre est la chose la plus méprisable.

Encore passe, si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé, foulé aux pieds par des hommes sans esprit, qui ne sont pas nés assurément pour commander, et qui se trouvent dans de très belles places qu'ils déshonorent.

Heureusement il y a encore quelques âmes comme la vôtre; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et les chefs de la nation. Un fripon, de la lie du peuple et de la lie des êtres pensants, qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïssant les lois, patelin et fourbe, voilà celui qui réussit, parce qu'il entre par la chatière; et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiègne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule définition-ci, elle suffirait à un roi : « Un parfait gouvernement est celui où « toutes les parties sont également protégées. » Que j'aime cela! « Les savantes recherches sur le « droit public ne sont que l'histoire des anciens « abus. » Que cela est vrai! Eh! qu'importe à notre bonheur de savoir les *Capitulaires de Charlemagne?* Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle; *Au fait* est ma devise.

Que ce que vous dites sur la Pologne me plaît encore! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue, et comme un gouvernement misérable; car, avec tous ses beaux priviléges, qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'esclavage, et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article sur la Toscane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands*, etc., est bien d'un homme amoureux du bonheur public; et je dirai avec vous :

« Barbarus has segetes!. . . . . »

VIRG., *egl.*, I, v. 72.

Je suis fâché de ne pouvoir relire tout le livre, pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. Colbert. J'ai toujours oui dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources, et je ne crois pas que Louis XIV consultât d'autres que lui.

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chapitre VI et la fin du précédent : « Un monarque qui n'a plus à songer « qu'à gouverner, gouverne toujours bien. » Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner!

Je ne sais si l'on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque partout, et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfants qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé Moussinot qui va monter en chaise, et moi je vais fermer votre livre; mais je ferai

avec lui comme avec vous, je l'aimerai toute ma vie.

On me mande que Prault vient d'imprimer une petite Histoire de Molière et de ses ouvrages, de ma façon. Voici le fait : M. Pallu me pria d'y travailler, lorsqu'on imprimait le Molière in 4°; j'y donnai mes petits soins; et, quand j'eus fini, M. de Chauvelin donna la préférence à M. de La Serre :

« Sic vos non vobis!. . . . .

Virg.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Midas a des oreilles d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à Prault, qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré; mais l'auteur vous est toujours attaché avec la plus respectueuse estime et le plus tendre dévouement.

Madame du Châtelet, aussi enchantée que moi, vous louera bien mieux.

A M. THIERIOT.

Bruxelles, 17-18 août.

Enfin, nous partons pour Paris; nous sommes des étrangers qui venons voir ce que c'est que cette ville dont on disait autrefois tant de bien. J'espère au moins y retrouver votre amitié, qui me dédommagera de ce que je n'y trouverai pas. On dit qu'on y reçoit assez bien les étrangers qui voyagent; nous y serons un mois tout au plus, après quoi je retourne à la suite d'un procès triste et long, mais à la suite de l'amitié qui rend tout agréable. Je ne sais pas encore où je logerai; mais, quel que soit le baigneur ou le cabaret qui hébergera mon ambulante personne, j'ai lieu de croire que rien ne m'aura privé de la douceur d'être aimé de vous.

A M. CÉSAR DU MISSY.

J'ai lu avec un plaisir bien vif votre estimable lettre, et madame la marquise du Châtelet y a été aussi sensible que moi; nous voudrions que tous les gens de votre robe vous ressemblassent.

Vous êtes prêtre d'Apollon
Autant que de la sainte Église :
Sans doute votre main baptise
Avec l'eau du sacré vallon.
Les vers dont le dieu d'Hélicon
Si pleinement vous favorise
Sont bien au-dessus d'un sermon.
La brillante inspiration,
Dont l'esprit s'enivre au Parnasse,
Est un des beaux coups de la grâce,
Et voilà ma dévotion.

Si on avait pensé à peu près dans ce goût-là, monsieur, les hommes eussent vécu plus doucement; il n'y eût eu ni concile de Constance, ni de Saint-Barthélemy.

Ah! laissons le pape et Calvin
Disputer, en mauvais latin,
A qui peut, d'une main plus sûre,
Ouvrir et fermer la serrure
Des portes du jardin d'Éden.
Vivons sans crainte et sans chagrin
Dans le jardin de la nature;
En tout temps, sous d'égales lois,
Cette adorable souveraine
Unit les peuples et les rois;
La religion, moins humaine,
Les a divisés quelquefois.

Je vais passer deux ou trois mois en France, après quoi je reviendrai à Bruxelles; je remets à ce temps-là à vous parler de la littérature. Je vous prie, monsieur, de me continuer votre amitié; la dernière lettre que vous m'avez écrite me rend cette amitié si précieuse, que je me dispense déjà des cérémonies qui ne sont pas faites pour elle.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 septembre.

Mon cher ami, je suis bien coupable, mais comptez que quand on ne vous écrit point, et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on est bien puni de sa faute. La première chose que je fais en arrivant à Paris, c'est de vous dire combien j'ai tort. Cependant, si je voulais, je trouverais bien de quoi m'excuser; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que, dans les moments de repos que j'ai eus, j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inspirer de bons vers, je n'ai pas laissé de reprendre ma lime et mon rabot; et, ne me sentant pas encore tout à fait *apoplectique*, j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination.

J'étais en beau train, quand un maudit cartésien, nommé Jean Banuières, m'est venu harceler par un gros livre contre Newton. Adieu les vers; il faut répondre aux hérétiques, et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine Émilie s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre Linant avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du

prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours, dans lequel j'ai trouvé de très bonnes choses, et, surtout, ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, images et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver : on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en sais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu personne. Tout ce que je sais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher Formont dans le palais de Plutus; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme tous les gens de ce pays-ci qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbéciles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Chimon aima, puis devint honnête homme.

Bonjour, mon ancien ami; je vais courir par cette grande ville, et chercher, pour un mois, quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de Voltaire, qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

A M. DE CIDEVILLE,

AU CHATEAU DE TOURNEBU, ROUTE DE GAILLON.

Ce 26 septembre.

Tibulle de la Normandie,
Vous qui, ne vivant qu'à la cour
Du dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que sur les ailes de l'Amour,
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié;
Voltaire et la reine Émilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah! mon cher ami! par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de *Zaïde*, qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long? Quand nous retrouverons-nous? Quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie?

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Paris

Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans qui la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point; je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre intimes amis il faut voler à l'opéra, à la comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir. Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait.

De cette tempête continuelle, de ce roulis de visites, de ce chaos éclatant, j'allais encore à Richelieu, avec madame du Châtelet; je partais en poste, ou à peu près, et nous revenions de même, pour aller enterrer à Bruxelles toute cette dissipation. Madame la duchesse de Richelieu s'avise de faire une fausse couche, et voilà un grand voyage de moins. Nous partons probablement au commencement d'octobre, pour aller plaider tristement, après avoir été ballottés ici assez gaiement, mais trop fort. C'est avoir la goutte après avoir sauté.

Voilà notre vie, mon cher *gros chat*; et vous, tranquille dans votre gouttière, vous vous moquez de nos écarts; et moi, je regrette ces moments pleins de douceur où l'on jouissait à Cirey de ses amis et de soi-même.

Qu'est-ce donc que ce ballot de livres arrivés à Cirey? est-ce un paquet d'ouvrages contre moi? Je vous dirai, en passant, qu'il n'est pas plus question ici des horreurs de l'abbé Desfontaines, que si lui ni les monstres ses enfants n'avaient jamais existé. Ce malheureux ne peut pas plus se fourrer dans la bonne compagnie à Paris, que Rousseau à Bruxelles. Ce sont des araignées qu'on ne trouve point dans les maisons bien tenues.

Mon cher *gros chat*, je baise mille fois vos pattes de velours.

A M. HELVÉTIUS.

A Paris, le 3 octobre.

Mon jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame du Châtelet, je voudrais être à Montbard. Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur, sans trop entendre

les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième *Épître sur la Modération;* cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. Malebranche était quelquefois poète en prose; mais, vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame du Châtelet a amené avec elle à Paris son Koenig, qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de saint Pâris. D'ailleurs il est très bon géomètre, comme vous savez; et, ce qui vaut mieux, très bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble, car on n'a point sa raison à Paris. Le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour madame du Châtelet, elle est toute différente; elle pense toujours, elle a toujours son esprit; et, si elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille compliments, et en dit autant à M. de Buffon.

Le d'Arnaud espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après Montmirel s'entend; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savais où loge votre aimable Montmirel, si j'avais achevé *Mahomet*, je me confierais à lui *in nomine tuo;* mais je ne suis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de Buffon; il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je suis à vous pour le reste de ma vie.

A M. DE CIDEVILLE,

CHEZ M. L'ABBÉ BIGNON, OU AU CHATEAU DE TOURNEBU, ROUTE DE ROUEN.

A Paris, le 11 octobre.

Mon cher ami, je tombai malade le jour même que je devais partir avec M. le duc de Richelieu, et me voici entre MM. Silva et Morand. On ne disait pas trop de bien d'abord de mon cul et de ma vessie; mais, Dieu merci, ces deux parties misérables ne sont pas offensées. On me saigne, on me baigne. Si vous êtes encore dans le voisinage de Paris, et dans le dessein d'y faire un tour, votre ancien ami gît rue *Cloche-Perche* à l'hôtel de *Brie*, et Émilie plane à l'hôtel Richelieu.

Je vous embrasse mille fois.

RÉPONSE DE CIDEVILLE AU BAS DE LA LETTRE.

Le 18.

Oui, j'irai, cher ami, dans peu,
Mais tard au gré de mon envie,
Adorer Émilie
A cet hôtel de Richelieu,
Vous baiser à celui de Brie,
Sans m'enivrer du vin du lieu.

A M. DE PONT DE VEYLE.

Ce 16 de novembre, *en courant*

« Huc quoque *clara tui* pervenit fama triumphi,
« Languida quo fessi vix venit aura noti. »
OVID., epist., ex Ponto, II, 1.

J'apprends dans un village de Liége, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être aussi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on, monsieur, intendant des classes de la marine. Il y a long-temps que je suis dans la *classe* des gens qui vous sont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir, quand il vous arrive des événements agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces compliments très sincères et très à la hâte. Madame du Châtelet va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle, une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise, et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de Maurepas aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur. Adieu, monsieur l'intendant; il n'est doux de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous suis attaché pour jamais avec la tendresse la plus respectueuse.

A M. PITOT DE LAUNAI.

2 janvier 1740.

Mon cher philosophe, je vous remercie tendrement de votre souvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez soutenu la bonne cause, dans l'affaire de Prault. Il y a long-temps que je connais, que je défie, et que je méprise les calom-

niateurs. Les esprits malins et légers, qui commencent par oser condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai usé. Ils le pourraient savoir de Prault lui-même; mais il est plus aisé de débiter un mensonge au coin du feu que d'aller chez les parties intéressées s'informer de la vérité. Il y a peu d'âmes comme la vôtre qui aiment à rendre justice. Les vérités morales vous sont aussi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. Arouet, et de demander l'état où il est. Dites-lui que j'y suis aussi sensible que je dois l'être, et que je prendrais la poste pour le venir voir, si je croyais lui faire plaisir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la disposition de son corps et de son âme. Adieu; mille amitiés à madame Pitot sans cérémonie.

A M. HELVÉTIUS.

5 janvier.

Je vous salue au nom d'Apollon, et je vous embrasse au nom de l'amitié. Voici l'ode de la *Superstition*, que vous demandez, et l'opéra [1] dont nous avons parlé. Quand vous aurez lu l'opéra, mon cher ami, envoyez-le à M. de Pont de Veyle, porte Saint-Honoré. Mais, pour Dieu, envoyez-moi de meilleures étrennes. Je n'ai jamais tant travaillé que ce dernier mois; j'ai la tête fendue. Guérissez-moi par quelque belle épître. Adieu les vers cet hiver, je n'en ferai point; la physique est de quartier; mais vos lettres, votre souvenir, votre amitié, vos vers seront pour moi de service toute l'année. Avez-vous ce *Recueil* [2] qu'avait fait Prault? Pourquoi le saisir? quelle barbarie! suis-je né sous les Goths et sous les Vandales? Je méprise la tyrannie autant que la calomnie. Je suis heureux avec Émilie, votre amitié, et l'étude. Vous l'avez bien dit : *L'étude* console de tout. Je vous embrasse mille fois.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un paresseux, monsieur, et, qui pis est, un ingrat; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuser depuis que je suis à Bruxelles, et ce n'est pas une petite peine que celle de donner du plaisir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie; c'est que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

[1] *Pandore.*

[2] Il fut défendu par arrêt du conseil comme contraire aux bonnes mœurs; le libraire fut condamné à 500 fr. d'amende et à tenir sa boutique fermée pendant trois mois.

Vous savez, monsieur, que je vous avais promis de vous faire passer une heure ou deux assez doucement; je devais avoir l'honneur de vous présenter ce petit *Recueil* qu'imprimait Prault. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi, fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. Prault les avait aussi manuscrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très grand soin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaisances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choses aussi innocentes plus sévèrement qu'on n'a traité les Chapelle, les Chaulieu, les La Fontaine, les Rabelais, et même les épigrammes de Rousseau.

Il s'en faut beaucoup que le *Recueil* de Prault approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce *Recueil* était le commencement *du Siècle de Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très modéré. J'ose dire que, dans tout autre temps, une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. Louis XIV donnait six mille livres de pension aux Valincour, aux Pélisson, aux Racine, et aux Despréaux, pour faire son histoire, qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement, et plût à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'état que je le desire.

Vous savez comment Gowers a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très longtemps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis; et, d'ailleurs, j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y desire rien, je n'y regrette que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi, où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène celle de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous, et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'Argens; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame du

Châtelet vous a écrit, ainsi je ne vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés, je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 9 janvier.

Mon très cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de Richelieu jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne sais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux, parce que les serpents ont voulu les infecter de leur venin?

On avait préparé à Paris un petit *Recueil* de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. J'avais donc corrigé le tout avec un très grand soin; on avait mis à la tête de cette petite collection le commencement de mon *Essai sur le Siècle de Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon Français, d'un amateur du genre humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur *citramontain* qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection, et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi; la main des sots et des bigots a voulu apparemment m'écraser sous cet édifice; mais ils n'y ont pas réussi, et l'ouvrage et moi nous subsisterons.

Louis XIV donna deux mille écus de pension aux Pélisson, aux Racine, aux Despréaux, aux Valincour, pour écrire son histoire qu'ils ne firent point. J'ai embrassé, à moins de frais, un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes; l'histoire d'un siècle plus grand que Louis-le-Grand. J'ai fait la chose *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres pensants, des Émilie, des Cideville, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console; ce sont eux qui sont ma récompense.

Que faites-vous, mon cher ami? Êtes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les Thomson ou avec les Muses? Quand vivrons-nous ensemble? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Égypte, qui avaient la lumière pour eux tout seuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de Pharaon était dans les ténèbres. Madame du Châtelet vous fait les compliments les plus sincères et les plus vifs. Adieu, mon cher Cideville, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles. V.

Il y a quatre jours que cette lettre est écrite; j'ai eu quatre accès de fièvre depuis. Je me porte mieux, madame du Châtelet vous fait ses compliments.

A M. HELVÉTIUS.

Bruxelles, 24 janvier.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes secrètes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur;
Il est rarement des poëtes.
Le vrai poëte est créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'*Étude*;

« *Nam* nil dulcius est bene quam munita tenere
« Edita doctrina sapientum templa serena,
« Despicere unde queas alios, passimque videre
« Errare atque viam palantes quærere vitæ. »
Lucr., II, 7.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heu-

reux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorants en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son âme est au-dessus de la mienne.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cent mille livres de rente qui fassent pour leurs parents ce que madame du Châtelet avait fait pour Koenig. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présents, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux; et, en vérité, c'était bien payer la métaphysique romanesque de Leibnitz, dont Koenig l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame du Châtelet veut encore avoir la grandeur d'âme d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie, peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune Apollon; je vous embrasse, je vous aime à jamais.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 26 janvier.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que, si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'Histoire du Siècle de Louis XIV, puisque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles; il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame du Châtelet.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre *Mahomet* dans son cadre, avant de quitter la poésie; mais j'ai peur que, dans cette pièce, l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Être raisonnable et froid, c'est presque tout un; cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête, c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézerai et Daniel m'ennuient; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut, dans une histoire comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénoûment.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres, et des généraux; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien?

Adieu, monsieur; respect et reconnaissance.

P. S. Pardon; il s'est trouvé une grande figure d'optique sur l'autre feuillet; je l'ai déchiré.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

Je suis absolument de l'avis de l'ange gardien et de ses chérubins sur le retranchement de la scène d'Atide, au quatrième acte. Non seulement cette arrivée d'Atide ressemblait en quelque chose à l'Atalide de *Bajazet*, mais elle me paraît peu décente et très froide dans une circonstance si terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuse Zulime.

Après avoir bien examiné les autres observations, et avoir plié mon esprit à suivre les routes qu'on me propose, je les trouve absolument impraticables.

On veut que Zulime doute si son amant a assassiné son père; on veut ensuite qu'elle puisse l'excuser sur ce qu'il l'a tué sans le savoir, et que cette idée de l'innocence de Ramire soit l'objet qui occupe principalement le cœur de Zulime.

Je crois avoir ménagé assez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce serait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours son amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié est, à mon avis, qu'elle aime son amant criminel et parricide. Point de belles situations sans de grands combats, point de passions vraiment intéressantes sans de grands reproches. Ceux qui conseillèrent à Pradon de ne pas rendre Phèdre incestueuse lui conseillèrent des bienséances bien malheureuses et bien messéantes au théâtre. Ah! ne me traitez pas en Pradon!

Je condamne aussi sévèrement toute assemblée de peuple. Ce n'est pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que Zulime, en mourant, adore encore la cause de ses crimes et de ses mal-

heurs; il faut qu'elle le dise, et, si elle était devant le peuple, cette affreuse confidence serait déplacée; c'est alors que les bienséances seraient violées. J'aime la pompe du spectacle, mais j'aime mieux un vers passionné.

Voici donc les seuls changements que mon temps, mes occupations, et mon départ me permettent. *Benigno animo legete; et publici juris in theatro fiant.* Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé Moussinot, qui aura mon adresse.

Je me flatte que je vous adresserai bientôt mieux que *Zulime*. Permettez-moi de baiser respectueusement la belle main qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

« .... Si quid novisti rectius istis,
« Candidus imperti; si non, his utere mecum. »
Hor., lib. I, ep. VI, v. 67.

Voyez si vous êtes à peu près content. Donnez cela à mademoiselle Quinault quand il vous plaira, sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres. Mais je sens les limites de mon esprit; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous respecter davantage.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 février.

C'est moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables, pour y avoir presque envoyé hier mes bons anges. Vous mandez par votre lettre à madame du Châtelet que vous avez une mauvaise santé. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent, mais je veux que vous viviez.

Ce qui est plus de votre goût sera plus du mien. Je ferai de *Pandore* ce qu'il vous plaira.

Une scène de *Mahomet* vaut certainement mieux que tout *Zulime ;* je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets, sous le couvert de M. de Pont de Veyle, ou sous celui de M. de Maurepas, selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces; mais, si j'ose avoir mon avis, *Mahomet*, malgré son faible cinquième acte, qui sera toujours faible, est un morceau très singulier, et *Zulime* un peu *in communi martyrum*.

Vous ne voulez donc pas qu'une femme soit aussi friponne que Tartufe? Il ne faut donc les représenter que faibles et point méchantes? Dites-moi donc pourquoi on souffre Cléopâtre dans *Rodogune ;* et dites-moi pourquoi on ne peut peindre une femme friponne. S'il ne tenait qu'à adoucir les teintes, et à ne donner à M. Scrupulin d'autre crime que d'avoir épousé la maîtresse de son ami, ce serait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le personnage d'Adine est bien intéressant, et je vous défie de nier que madame Burnet ne soit une bonne diablesse. Je crois qu'avec des corrections cette pièce serait assez suivie; mais la physique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous supplie de faire ma cour à M. de Solar, et de vouloir bien lui présenter mes très humbles remerciements.

Je vous envoie le gros vin de *Mahomet*, et la crème fouettée de *Zulime ;* vous choisirez. Je baise les ailes de mes anges. La maison d'Ussé se souvient-elle de moi?

Un petit mot; c'est sur *Pandore*. Vous ne goûtez pas la scène de la friponnerie de Mercure, qui lui persuade d'ouvrir la cassette; mais Mercure fait là l'office du serpent qui persuada Ève. Si Ève eût mangé par pure gourmandise, cela eût été bien froid; mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire.

Je sais fort bien que l'aventure de Pandore n'est pas à l'honneur des dieux; je n'ai pas prétendu justifier leur providence, surtout depuis que vous êtes malade.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 16...

Mes anges sont des dieux; ils me commandent l'impossible. J'étais si dégoûté à Paris des deux derniers actes de *Zulime*, que je les laissai parmi mes paperasses inutiles, chez l'abbé Moussinot. Je n'en ai pas ici la moindre trace; mais si vous êtes dans la résolution de hasarder cette pauvre *Zulime*, que je ne ferai jamais imprimer, qu'importent deux ou trois liaisons de plus ou de moins qui occasioneraient quelques critiques au coin du feu, mais qui glissent sur les spectateurs à la représentation? La grande affaire n'est pas de savoir si le départ des Espagnols est bien assuré au cinquième acte, ni si le serment de fidélité a été duement prêté au quatrième: *De minimis non curat* SPECTATOR. Le point est de savoir si le cœur ne sera pas à la glace, quand Zulime, changeant tout d'un coup d'intérêt, clabaudera pour la perte de son père le trouble-fête. Elle n'est point dans le cas de la jeune et innocente Chimène; c'est une femme un peu effrontée qui a franchi toutes les barrières, et qui, après avoir résisté en face à monsieur son père, peut l'enterrer sans tant de remords. On sent bien que cet excès de douleur de Zulime, cette ardeur de venger un père très importun sur un amant qu'elle adore, est un sentiment plus honnête que naturel, une passion de commande; mais malheur sur la scène à ces sentiments-là! il ne faut que des passions

bieu vraies; la plus effrontée réussira plus que la bienséaute, si elle est naturelle : c'est là surteut ce qui m'a fait trembler pour *Zulime*.

Peut-être aurez-veus uno douzaine de représentatieus; mais je ue veux jamais aveir fait cette pièce. Il n'y a quo les trois premiers actes de supportables. Je demaude en grâce qu'elle ue soit point imprimée, que mademoiselle Quinault veus en remette la copie, après les deuze jeurs de vie que cette pauvre diablesse aura eus. Que Miuet ne transcrive ni la pièce ui les rôles. Ayez la bonté, mes saiuts auges, d'enveyer ehercher uu écrivain qui fasse tout sous vos ordres, et que l'abbé Meussiuet paiera.

Souffrez par les mêmes raisons que je ne me découvre poiut à la petite Gaussiu; elle est aussi incapable de garder uu secret que de conserver uu amant. Bonne créature! *Sed plena rimarum, hac illac diffluit*. J'ai extrêmement à cœur de ne point passer pour l'auteur de cette pièce qui, me paraît sans géuie.

Il y aurait bieu quelque ehose de plus raisonuable peut-être à faire; ce serait de l'eublier, et de jeuer *Mahomet*. Quand ce *Mahomet* ne serait joué que sept fois eu carême, je le ferais imprimer parce qu'il y a plus de ueuf, plus d'invention, plus de choses, daus uue seule scène de ce drôle-là, que dans toutes les lameutatious ameureuses de la faible *Zulime*. J'enveie à tout hasard aujourd'hui, par la poste, les deux deruiers actes de *Mahomet* à l'adresse de meusieur l'iutendant des classes. Après cela, jugez, faites à vetre serviteur seleu vetre saiute voleuté. Je suis résigné à veus pour ma vie.

Si veus persistez à faire jeûuer le publie ce carême avec *Zulime*, veus pouvez aisémeut faire parler à Gaussiu et lui deuuer le rôle d'*Atide, reine de Valence*, eu grosses lettres; elle n'est pas d'ailleurs difficile à séduire.

Adieu, tous mes anges, je me mets soua vos ailes. Émilio l'archange veus fait des compliments célestes.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

LE FAVORI DES MUSES.

Bruxelles, ce 2 mars.

Quand à la ville un solitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux, et plantés par ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand, par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur, de son œuvre entêté,
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

J'ose doue, meusieur, veus euveyer ce tribut très iudigne; j'aurais voulu faire encore plus de changements à ces faibles ouvrages; mais Bruxelles est l'éteignoir de l'imagiuatiou.

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province,
Et dans les lieux où tout est prince
Il est très peu de beaux esprits.
Jean Rousseau, banni de Paris,
Vit émousser dans ce pays
Le tranchant aigu de sa pince;
Et sa muse, qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre les frimas épaissis?
Voudriez-vous que je devinsse
Ce que j'étais, quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince,
Et que je chantais les Henris?
Apollon la tête me rince,
Il s'aperçoit que je vieillis;
Il voulut qu'en lisant Leibnitz
De plus rimailler je m'abstinsse;
Il le voulut, et j'obéis;
Auriez-vous cru que j'y parvinsse?

Il serait plus deux, monsieur, de parveuir à avoir l'honneur de vivre avec vous, et à jouir des délices de vetre commerce. L'imagiuation de Virgile eût langui s'il avait vécu loiu des Varius et des Pollion. Que dois-je deveuir loiu de vous? La France a très peu de philosophes; elle a encore moins d'hommes de goût. C'est là où le nombre des élus est prodigieusement petit; vous êtes uu des saiuts de ce paradis, et Bruxelles est uu purgateire. Il serait l'eufer et les limbes à la feis pour des êtres pensants, si madame du Châtelet u'était ici. J'ai lu le *Parallèle des Romains*, etc., etc., commo veus me l'avez ordeuné. Il est vrai que la comparaiseu est uu peu éteunante, mais le livre est pleiu d'esprit; je le ereirais fait par un bâtard de M. de Moutesquieu, qui serait philosophe et bon citoyeu. J'espère que ueus aurons quelque chose de mieux sur l'*Histoire de France*, et veus savez bien pourquoi. Vous êtes uue coquetto qui m'avez montré une fois quelques uues de vos beautés; je mo flatte que, quand je serai à Paris, j'obtiendrai de plus grandes faveurs.

Adieu, monsieur; madame du Châtelet, qui est pleine d'estime et d'amitié pour vous, vous fait les plus sincères compliments. Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement pour vous.

Le petit ballot de mes rêveries doit être à Paris, par la voiture de samedi, à l'inquisition de la chambre syndicale. Il a été mis au coche de Lille.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

Mon très cher ange gardien, je fis partir hier, à l'adresse de votre frère, un petit paquet contenant à peu près toutes les corrections que mon grand conseil m'a demandées pour cette *Zulime*. Je m'étais refroidi sur cet ouvrage, et j'en avais presque perdu l'idée, aussi bien que la copie. Il a fallu que mademoiselle Quinault m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il est bien difficile de rallumer un feu presque éteint, il n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changements que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations, parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvements des passions; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de Roxane, d'Atalide, de Chimène, de Callirhoé.

J'en reviens à *Mahomet*, il est tout neuf.

« . . . . . Tentanda via est, qua me quoque possim
« Tollere humo. »

Georg., lib. III, v. 8.

Mais *Zulime* sera la pièce des femmes, et *Mahomet* la pièce des hommes: je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié *Pandore?* Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera plus aisé de vous satisfaire sur *Pandore* que sur *Zulime*. Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtisé avec succès, une fois en ma vie, la Muse de l'opéra; je les aime toutes neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet.

Le prince royal m'a écrit une lettre touchante, au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame du Châtelet pour un roi, et même pour un roi aimable. Permettez, à ce sujet, que je vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès d'Hébert; je vous supplie de passer chez lui, et de voir une écritoire de Martin que nous fesons faire pour la présenter au prince royal. Voyez si elle vous plaît. Le présent est assez convenable à un prince comme lui; c'est Suliman qui envoie un sabre à Scanderbeg; mais ce maudit Hébert me fait attendre des siècles. Le roi de Prusse se meurt; et, s'il est mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des spectacles; ils m'intéressent toujours, quoique je sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui vous regarde, rien sur votre vessie ni sur vos plaisirs; je m'intéresse à tout cela plus qu'à tous les spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs?

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 23 mars.

Ange de paix, eh bien! comment trouvez-vous donc ce commencement de l'Histoire de Louis XIV? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, et peut-être honorable à la nation. Mais, comme je suis traité dans cette nation, pour qui je travaille!

Et *Zulime, Zulime!* si le cinquième acte n'est pas à votre fantaisie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je sais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le lisant; mais je me défie toujours des beaux yeux; celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur; cependant elle n'a guère pleuré à *Mérope*, et elle a pleuré beaucoup à *Zulime*.

Pour l'amour de Dieu, n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête! Quelle cruelle idée mon conseil a-t-il eue! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. Atide doit ne pas déplaire, mais Zulime doit déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout serait perdu.

Au reste, mon conseil est le seul conseil dans Paris qui soit instruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques, je bénirais Mahomet; décidez. Il y a bien autre chose sur le tapis.

Permettez-vous que je vous adresse une de mes

rêveries, que vous jetterez au feu si vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de Maurepas si vous l'approuvez? Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteuse. Je lui dis qu'il a des amis, et c'est votre amitié qui fait son éloge.

Est-ce que vous ne voulez pas donner un musicien à *Pandore?*

Est-ce que vous pensez qu'on ne peut rien tirer de cette madame Prudise, en lui fesant faire par pure faiblesse ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates? Le rôle du petit Adine me paraît si joli! Laissez-vous toucher, et que je fasse quelque chose de cette Prudise.

J'ai lu *Edouard*. Je vous suis très obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'Ortolani : elle me paraît assez belle.

J'ai répondu à Gresset une lettre polie et d'amitié; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami; toujours *sub umbra alarum tuarum*. Je suis bien persécuté, tout va de travers; mais vous m'aimez, Émilie m'aime; c'est la réponse à tout.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Bruxelles, ce 24 mars.

Je vous renvoie, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus habile architecte que je connaisse, et celui qui se passe le plus volontiers du ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, et à quel point elles sont indispensables; je vous prie de ne pas les négliger en vers, et surtout dans ce qui regarde votre santé; vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en Apollon, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. Gresset. Je ne me presse point de donner *Mahomet*, je le travaille encore tous les jours. A l'égard de *Pandore*, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne sais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant Rameau néglige quelquefois le récitatif. M. d'Argental en est assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce M. d'Argental est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'*Optique* du P. Castel. Je crois qu'il était aux Petites-Maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer, c'est le quatrième tome de Joseph Privat de Molières, où il donne de son cru une preuve de l'existence de Dieu, propre à faire plus d'athées que tous les livres de Spinosa. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de Boissy; je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste Rollin continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand homme ce prolixe et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de Gamaches? Il y aura sans doute un petit système de sa façon; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'Apollon; nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constatée; car nous sommes ici deux êtres très constants.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'est une chose plaisante, monsieur, que la tracasserie qu'on m'avait voulu faire avec M. de Valori, à Berlin et à Paris. J'entreveois que quelqu'un, qui veut absolument se mêler des affaires d'autrui, a mis dans sa tête de détruire M. de Valori et moi dans l'esprit du prince royal, et ce n'est pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et passer mes jours avec Euclide et Virgile, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître assez le prince royal pour espérer qu'il en redoublera de bontés pour moi; et que, si on a voulu lui inspirer des sentiments peu favorables pour notre ministre, il ne sentira que mieux son mérite. C'est un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juste pour Berg et Juliers, si on lui fait des propositions honorables, et qui défendra ses droits, dans l'occasion, avec de vrais soldats, sans avoir des géants inutiles.

Je serais fort étonné si le roi son père revenait de sa maladie. Il faut qu'il soit bien mal, puisqu'il est défendu en Prusse de parler de sa santé ni en mal ni en bien.

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au sujet de M. de Valori, je venais de recevoir une lettre d'une de mes nièces, femme d'un commissaire des guerres à Lille, qui m'instruisait aussi

de cette tracasserie. M. l'abbé de Valori, prevôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce.

« Les tracasseries viennent donc, ma chère « enfant, jusque dans ma retraite, et prennent « leur grand tour par Berlin. Je vois très claire« ment que quelque bonne âme a voulu me « nuire à la fois dans l'esprit du prince royal de « Prusse, et dans celui de M. de Valori; et il « y a quelque apparence qu'une certaine personne « qui avait voulu desservir M. de Valori à la « cour de Berlin, a semé encore ce petit grain de « zizanie.

« Je connais M. de Valori, en général, par l'es« time publique qu'il s'est acquise, et plus parti« culièrement par le cas infini qu'on fait M. d'Ar« genson, qui m'avait même flatté que j'aurais une « nouvelle protection dans M. de Valori auprès du « prince royal.

« J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à « ce prince que M. de Valori augmenterait le goût « que son altesse royale a pour les Français, et « que j'espérais que ce serait pour moi un nou« veau moyen de me conserver dans ses bonnes « grâces. Je me flatte encore que le petit malen« tendu qu'on a fait naître ne détruira pas mes « espérances.

« Il est tout naturel que M. de Valori, ayant vu, « dans les gazetins infidèles dont l'Europe est inon« dée, une fausse nouvelle sur mon compte, l'ait « crue comme les autres; qu'on en ait dit un petit « mot en passant à la cour de Prusse, et que quel« qu'un, à qui cela est revenu à Paris, en ait fait « un commentaire.

« Il ne résultera de cette petite malice, qu'on « a voulu faire à M. de Valori, rien autre « chose que des assurances de la plus respec« tueuse estime, que je vous prie de faire passer « à M. de Valori, par le canal de monsieur son « frère. Si tous les tracassiers de Paris étaient ainsi « payés de leurs peines, le nombre en serait « moins grand. »

Voilà, monsieur, mes véritables sentiments. Je fais toujours des vœux pour que vous soyez dans quelque place où vous puissiez donner un peu de carrière à vos grands talents, à votre bonne volonté pour le genre humain, et à votre goût pour les arts.

En attendant, je vous conseille de ne pas négliger mademoiselle Lemaure [1]. C'était autrefois un beau pédantisme que celui qui tenait toujours les premiers magistrats en longue jaquette, et qui leur interdisait les spectacles. Je ne croirai les Français tout à fait revenus de l'ancienne barbarie que quand l'archevêque de Paris, le chancelier, et le premier président, auront chacun une loge à l'Opéra et à la Comédie. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments; et moi, monsieur, je vous suis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

[1] Célèbre actrice de l'Opéra, née en 1704, morte en 1783.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 1er avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez, les vendredis,
Ces clameurs longues et touchantes
Dont Lemaure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis
De vos jours filés par les Ris
Finissent les heures charmantes;
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffand;
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Émilie est avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que M. le P. Castel appelle son *Optique?* Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que Newton s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans en avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante, depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le quatrième tome des *Leçons de Physique* de Joseph Privat de Molières, de l'académie des sciences; cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre Molière que celui-ci. Joseph Privat ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de Dieu à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni Privat de Mo-

lières, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régents de l'Université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien ; mais au moins MM. de Mairan et de Bragelongue, députés de l'académie pour louer M. Privat, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

> Quand il s'agit de prouver Dieu,
> Ces messieurs de l'académie
> Tirent leur épingle du jeu
> Avec beaucoup de prud'homie.

Pour moi, qui crois en Dieu autant et plus que personne, si je n'avais d'autres preuves que celle de ce Privat de Molières, je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie de Ver-Vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainsi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pille Porto-Bello et Panama ; c'est bien là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est tel qu'on le dit, il y aura beaucoup de négociants français et hollandais ruinés. Je ne sais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame du Châtelet, avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles ; mais que m'importe ? avec Émilie et des livres, je suis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végète pas comme Rousseau. Mille respects à madame du Deffand ; je vous embrasse du meilleur cœur du monde, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 1er avril.

Plus ange gardien que jamais, je m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma *Pandore*, et je n'avais pas attendu la grâce d'en-haut ; j'allais l'envoyer, pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le *Mahomet* mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin si, après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour *Zulime*, en promettant à mademoiselle Gaussin le premier rôle dans *Mahomet*. Vous voulez que j'espère de *Zulime*, j'espère donc ; *in verbo tuo laxavi rete*.

Revenons à *Pandore ;* je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la lyre. Soit ; je suis le *maître Jacques* du Parnasse ; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes Titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une autre, qui serait le Mariage et la Boîte de Pandore. Le grand point, me semble, est de refondre les deux actions en une ; je veux dire la guerre des Titans et cette boîte fameuse.

Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand Jupiter aura un peu tort, il est accoutumé, sur la scène de l'Opéra, à ne pas jouer le beau rôle ; et, sur la scène de ce monde, quels reproches ne lui fait-on pas ! que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'Argental, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite ! Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets.

Je trouvais assez bon que Mercure fît la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. D'ailleurs Pandore en était plus excusable ; et qu'importe que cette Pandore-Ève soit séduite par Mercure ou par le diable ? Dites-moi, je vous prie, si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers ? Voilà, encore une fois, ce qui m'embarrasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte ; c'est, à mon sens, le plus grand des défauts. Donnez-moi une réponse à cette objection.

Au reste, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas ! j'ai peur que, parmi les maux sortis de la boîte de Pandore, la mort de madame de Richelieu ne soit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus, et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne sais si la poste en use avec les intendants des classes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-signés, le contre-seing d'un ministre français est ici très peu considéré, et on paie ce beau seing neuf à dix florins ; ainsi quand par hasard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé Moussinot.

Bonsoir, mon aimable, mon respectable ami, mon conseil, mon juge, qui souffrez toutes mes rébellions; vous ne croyez donc pas qu'on puisse jamais réduire madame Prudise aux mœurs françaises?... Si pourtant... Adieu; je vous embrasse mille fois.

A MILORD HERVEY [1],

GARDE-DES-SCEAUX D'ANGLETERRE.

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise de Porto-Bello, et sur votre place de garde-des-sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Hervey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le Siècle de Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'*Apocalypse;* mais, surtout, soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le *Siècle de Louis XIV*. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, « leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfai- « teur; il m'a commandé de vous envoyer la let- « tre de change ci-jointe, comme un gage de son « estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini [1] bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissements, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout, il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car, en bâtissant trois cents citadelles, en fesant marcher quatre cent mille soldats, il fesait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il fesait imprimer dans

[1] John Hervey (et non Harvey) naquit le 15 octobre 1696, et fut nommé garde-des-sceaux (lord privy seal), en Angleterre, dans les premiers mois de 1740. Il cessa de remplir ces fonctions en 1741, et il mourut le 5 auguste 1743. CL.

[1] Voltaire confond ici Dominique Guglielmini, mort à Padoue, en 1710, avec Vincent Viviani, géomètre, qu'il cite dans le chap. XXV du *Siècle de Louis XIV*, et qui mourut à Florence en 1703. CL.

son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Caïenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre-le-Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *Siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *Siècle de Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qui ont quitté ses états, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui fesait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé, ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien; sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéra; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine, et Molière, contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les fesait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord, quelques uns de vos sentiments; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

A M. PITOT DE LAUNAI.

A Bruxelles, ce 5 d'avril.

Monsieur, je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpents de terre que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de Richelieu, mais je me vanterai à lui d'être votre ami; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un

très aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense, ou plutôt ce que vous pensez sur le quatrième tome de la *Physique* de l'abbé de Molières.

Entre autres opinions qui m'ont surpris dans ce livre, j'ai une preuve surabondante de l'existence de Dieu, qui, me semble, ferait des athées si on pouvait l'être. Me trompé-je ? M. de Molières me paraît étrangement anti-mécanique.

Je suis fâché que l'auteur des *Institutions physiques* abandonne quelquefois Newton pour Leibnitz; mais il faut aimer ses amis, de quelque parti qu'ils soient. Adieu; je vous prie de vous souvenir de moi avec tous vos amis. Vous savez que je vous aime et que je vous estime trop pour vous faire des compliments ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame Pitot. L'illustre *newtoleibnitzienne* va vous écrire.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 avril.

Voulez-vous savoir, mon charmant ami, mon confrère en Apollon, mon maître dans l'art de penser délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? Celui qu'un bon instrument de musique fait sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes qui sont à l'unisson. Vous m'avez remis sur-le-champ la lyre à la main ; j'ai serré mes compas, je suis revenu à l'autel de Melpomène et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois déesses.

Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais est prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif ; je sais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais aussi vous aurez deux tragédies pour excuse, et, si vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chose à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études ; il me semble que c'est un devoir que l'amitié m'impose. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi, vous en aurez aussi de philosophiques. Je crois avoir enfin mis les *Éléments de Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un exposé de la *Métaphysique de Newton*, et de celle de Leibnitz dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande, au commencement de mai; mais il va paraître, à Paris, un ouvrage plus intéressant et plus singulier en fait de physique ; c'est une *Physique* que madame du Châtelet avait composée pour son usage, et que quelques membres de l'académie des sciences se sont chargés de rendre publique pour l'honneur de son sexe et pour celui de la France.

Vous avez lu sans doute la comédie des *Dehors trompeurs*. Quel dommage ! il y a des scènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, et pourquoi les derniers actes sont-ils si languissants !

« . . . . Amphora cœpit
« Institui; currente rota, cur urceus exit ? »
Hor., *de Art. poet.*, v. 21.

Il en est à peu près de même de la pièce [1] de Gresset, et, qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt. Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous de la tragédie, soi-disant de *Coligni ?* [2] Il semble que vous ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le Du Sauzet, libraire de Hollande, et par conséquent doublement fripon, a en l'insolence absurde de la débiter sous mon nom; mais, Dieu merci, le piége est grossier ; et, fût-il plus fin, vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rapsodie est d'un bon enfant nommé d'Arnaud, qui s'est avisé de vouloir mettre le second chant de *la Henriade* en tragédie. Heureusement pour lui sa personne et sa pièce sont assez inconnues.

Adieu, mon cher ami; mon cœur et mon esprit sont à vous pour jamais. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

A M. BERGER.

Le 26 avril.

Si vous êtes curieux d'avoir *Pandore*, elle est avec sa boîte chez l'abbé Moussinot, qui doit vous la remettre. Ce sera à vous à faire que de cette boîte il ne sorte pas des sifflets.

Zulime est quelque chose de si commun au théâtre, qu'il faut bien que *Pandore* soit quelque chose de neuf. Madame d'Aiguillon, qui l'a lue, dit que c'est un opéra à la Milton. Voyez de Rameau ou de Mondonville qui vous voudrez choisir, ou qui voudra s'en charger ; mais voyez auparavant si cela mérite qu'on s'en charge.

Il y a une lettre de milord Hervey entre les mains de l'abbé Moussinot que je voudrais, en qualité de bon Français, qui fût un peu connue. Il vous en donnera copie. Un peu de secret pour *Pandore*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] *Édouard III*. K.
[2] Tragédie en trois actes, de Du Sauzet, non représentée, imprimée en 1740.

Je ne puis me mêler de proposer un Intendant à M. le duc de Richelieu. Si je le pouvais, cela serait fait. Adieu encore une fois.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER HONORAIRE DU PARLEMENT.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Un ballot est parti, mon cher ami; il est marqué d'un grand T. *Signa* Thau *super caput dolentium*. Ce paquet est très honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amsterdam, et rien de mes nouvelles folies.

On va jouer *Zulime* à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire transcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord, tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conseils, mais aussi je vous aurais fait un mauvais présent. Voilà ce que c'est que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaisir ce serait de vous consulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie; autrement elles n'en font que la faible consolation.

J'espère enfin vous envoyer bientôt *Zulime* et *Mahomet*. Ce Mahomet n'est pas, comme vous croyez bien, le Mahomet II qui coupe la tête à sa bien-aimée; c'est Mahomet le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand devient prophète, législateur, et monarque.

Zulime n'est que le danger de l'amour, et c'est un sujet rebattu; *Mahomet* est le danger du *fanatisme*, cela est tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre si long-temps fouillée et retournée! mais je veux savoir si c'est de l'or que j'ai tiré de cette veine; c'est à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adresser.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque un monument singulier de l'amour des beaux-arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le prince royal de Prusse, à qui son ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père soit mort pour oser faire imprimer *la Henriade*. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans sa capitale une imprimerie aussi belle que celle du Louvre. Est-ce que ce premier pas d'un roi philosophe ne vous enchante pas? Mais, en même temps, quel triste retour sur la France! C'est à Berlin que les beaux-arts vont renaître. Eh! que fait-on pour eux en France? on les persécute. Je me console, parce qu'il y a une Emilie et un Cideville, et que, quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des sots.

Adieu, mon cher ami; madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je suis à vous pour ma vie. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS.

A Bruxelles, le 21 mai.

Les petits hommages que je vous dois, monsieur, depuis long-temps, sont partis *par le coche*, comme Scudéry, pour aller *en cour*; ce sont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amsterdam. Les fautes des éditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec les miennes. J'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aie corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques moments, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous. Les faveurs des rois sont faites pour le courtisan le plus adroit; les places des gens de lettres sont pour ceux qui sont bien à la cour; votre estime est pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne sais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être,

« . . . . Extinctus amabitur idem. »
Hor., lib. II, ep. I, v. 14.

mais si c'est de vous qu'il est aimé, il n'a pas besoin d'attendre, et il est heureux de son vivant.

Le procès de madame du Châtelet n'avance guère. Il faut se préparer à rester ici long-temps. J'y suis avec elle, j'y suis à l'abri de la persécution, et cependant je vous regrette.

Je ne sais, monsieur, si vous avez entendu parler du jésuite Janssens à qui on redemande ici, en justice, un dépôt de doux cent mille florins. Le procès se poursuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné; mais ses confrères resteront tout puissants, car on ne peut ni les souffrir ni s'en défaire. Il y a des sociétés immortelles, comme des hommes immortels.

Adieu, monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Bruxelles.

Mon cher ami *gros chat*, vous vous divertissez à Paris, car vous n'écrivez point. Mais pourrai-je, moi, vous divertir à mon tour? On va jouer *Zulime*, qui pourtant ne vaut pas *Mahomet*. N'allez donc pas partir de Paris sans avoir vu *Zulime*. Mais ne pouvez-vous donc point voir un homme plus tendre, plus aimable, plus sûr de son succès que toutes les tragédies du monde? C'est mon auge gardien, c'est M. d'Argental. C'est lui qui vous dira le sort de *Zulime;* car il sait bien ce que le public en doit penser. Comme on a son bon ange, on a aussi son mauvais ange; malheureusement c'est Thieriot qui fait cette fonction. Je sais qu'il m'a rendu de fort mauvais offices, mais je les veux ignorer. Il faut se respecter assez soi-même pour ne se jamais brouiller ouvertement avec ses anciens amis; et il faut être assez sage pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service à portée de nous nuire. Agissez donc avec ce Thieriot comme j'agis moi-même. Je ne fais point d'attention à son ingratitude; mais, comme il est assez singulier que ce soit lui qui se plaigne de mon silence, faites-lui sentir, je vous prie, combien il est mal à lui de ne m'avoir point écrit, et de trouver mauvais que je ne lui écrive pas. Ne me compromettez point; mais informez-moi un peu, mon cher gros chat, de sa conduite et de ses sentiments. Je remets cette négociation à votre prudence, à laquelle je donne carte blanche. Adieu, ma chère amie, que j'aimerai toujours. J'embrasse votre pleine lune. Quand nous reverrons-nous? quand causerons-nous ensemble dans la galerie de Cirey?

A M. BERNARD.

Bruxelles, le 27 mai.

Le secrétaire de l'Amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Je fais mon compliment à M. de Coigni de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si la fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des *trois Bernard* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un Crésus ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la santé. Pour moi, je leur souhaite une meilleure pièce que *Zulime;* c'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon portefeuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que Newton ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y fassent pas renoncer. Vous avez commencé, mon charmant Bernard, un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. VAN DUREN.

A Bruxelles, rue de la Grosse-Tour, le 1er Juin.

Vous m'avez envoyé, monsieur, les vers latins de quelques gens de l'académie française, chose dont je suis peu curieux, et vous ne m'avez point envoyé la chimie de Stahl, dont j'ai un très grand besoin. Je vous prie instamment de me la faire tenir par la même voie que vous avez prise pour le premier ballot.

J'ai en main un manuscrit singulier, composé par un des hommes les plus considérables de l'Europe; c'est une espèce de réfutation du *Prince* de Machiavel, chapitre par chapitre. L'ouvrage est nourri de faits intéressants et de réflexions hardies qui piquent la curiosité du lecteur, et qui font le profit du libraire. Je suis chargé d'y retoucher quelque petite chose, et de le faire imprimer. J'enverrais l'exemplaire que j'ai entre les mains, à condition que vous le ferez copier à Bruxelles, et que vous me renverrez mon manuscrit; j'y joindrais une Préface, et je ne demanderais d'autre condition que de le bien imprimer, et d'en envoyer deux douzaines d'exemplaires, magnifiquement reliés en maroquin, à la cour d'Allemagne qui vous serait indiquée. Vous m'en feriez tenir aussi deux douzaines en veau. Mais je voudrais que le *Machiavel*, soit en italien, soit en français, fût imprimé à côté de la réfutation, le tout en beaux caractères, et avec grande marge.

J'apprends, dans le moment, qu'il y a trois petits livres imprimés contre *le Prince* de Machiavel. Le premier est l'*Anti-Machiavel;* le second, *Discours d'estat contre Machiavel;* le troisième, *Fragment* contre Machiavel.

Il s'agirait à présent, monsieur, de chercher ces trois livres; et, si vous pouvez les trouver, ayez la bonté de me les faire tenir. Vous pouvez

trouver des occasions ; en tout cas, la banque s'en ebargera. Si ces brochures ne se trouvent point, on s'en passera aisément. Je ne erois pas que l'ouvrage dont je suis chargé ait besoin de ces petits secours. Je suis, etc... VOLTAIRE.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

Nous sommes enfin déterminés, mon cher abbé, à habiter le palais Lambert, et, pour cela, nous nous recommandons à vos bontés accoutumées. Madame du Châtelet a quelques meubles qui peuvent aider ; elle a surtout un fort beau lit sans matelas. Ces meubles sont chez mademoiselle Auger, qui se donnera tous les mouvements nécessaires pour vous seconder, qui sera à vos ordres, qui fera tout ce que vous commanderez. Aidez-nous, mon cher abbé, je vous en prie, dans ce petit projet qui nous rapprochera de vous. Meublez donc ce palais comme vous pourrez, au meilleur marché que vous pourrez, le plus tôt que vous pourrez, à payer de quinzaine en quinzaine comme vous pourrez.

Remettez à M. Berger le manuscrit de *Pandore* et offrez-lui quelque argent, si vous sentez qu'il en ait besoin. J'ai fait, pour obéir à l'amitié, cette *Pandore*, qui ne vaut pas celle de Vulcain ; aussi ne suis-je pas amoureux de mon ouvrage, comme il le fut du sien, qui en valait la peine ; mais je le suis beaucoup de la belle musique de Rameau. Je le prie d'embellir mes guenilles.

Le roi de Prusse est mort ; on doit savoir cela dans votre chapitre. L'Europe et votre cloître pourront bien changer de face, mais les sentiments que je vous ai voués ne changeront jamais. Je ne tarderai pas à voir face à face sa majesté prussienne ; ce sera pour moi un honneur que le Seigneur n'accorda pas à Moïse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

Mon adorable ami, vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de *Zulime*. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce ; et la véritable raison, à mon gré, c'est qu'alors l'intérêt change ; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouté ; et, quand une fois il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverse : d'ailleurs les passions qui règnent dans *Zulime* ne sont point assez neuves. Le public, qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmants, vous et madame d'Argental ! que vous êtes au-dessus de mes ouvrages ! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers.

Je vous supplie de faire au plus tôt cesser pour jamais les représentations de *Zulime* sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaisances que dans *Mahomet* et *Mérope*. J'aime les choses d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de *Mahomet ;* et, si vous n'êtes pas content, vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées, je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une seconde dose de *Mérope ?* Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale ; ils n'accusent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art est infaillible. Je crois *Mérope* un très beau sujet, et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes ; cela vous amuserait-il ?

En attendant, voici une façon d'ode que je viens de faire pour mon cher roi de Prusse. De quelle épithète je me sers là pour un roi ! *Un roi cher !* cela ne s'était jamais dit. Enfin voilà l'ode, ou plutôt les stances ; c'est mon cœur qui les a dictées, bonnes ou mauvaises ; c'est lui qui me dicte les plus tendres remerciements pour vous, la reconnaissance, l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien, monsieur, ce que je ferais ? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voie, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois ; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince, que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majesté*.

A peine est-il monté sur le trône [1], qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un *homme*, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencements de son règne ? Tout Berlin pleure de joie ; mais, pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les

[1] Le 31 mai 1740 K.

rois! Les gens en place sont pour la plupart de grands misérables; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

J'ai cru faire plaisir, monsieur, au roi, à vous, et à M. de Valori, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part: « Il commence son règne comme il y a apparence « qu'il le continuera; partout des traits de bon- « té, etc. » J'ai écrit aussi à M. de Valori; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de Kaiserling, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher Marc-Aurèle prussien, et, surtout, les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de Valori de mon petit rapport, ni M. de Valori à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et partout; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides;* mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession; Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths, et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares.

« Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
« E terra magnum alterius spectare laborem. »
Luca., lib. II, v. I.

Débrouille qui voudra ces fusées; moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient voulu donner à toute force cette *Zulime*, que je n'ai jamais regardée que comme de la crème fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

« Si me, *Marce, tuis* vatibus inseris,
« Sublimi feriam sidera vertice. »
Hor., lib. I, od. I, v. 35.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 juin.

Les grands hommes sont mes rois, monsieur, mais la converse n'a pas lieu ici; les rois ne sont pas mes grands hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui pensent comme la vôtre; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous, parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus *homme*. Il est bienfesant et éclairé, plein de grands talents et de grandes vertus; il m'étonnera et m'affligera sensiblement, s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre; mais il est profond métaphysicien, et moins bavard que le grand Volffius.

J'irais observer cet astre du Nord, si je pouvais quitter celui dont je suis depuis dix [1] ans le satellite. Je ne suis pas comme les comètes de Descartes, qui voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de Joseph Privat de Molières, qui prouve l'existence de Dieu par un poids de cinq livres posé sur un 4 de chiffre [2]. Il paraît que vos confrères les examinateurs de son livre n'ont pas donné leurs suffrages à cette étrange preuve; sur quoi j'avais pris la liberté de dire:

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos messieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'homie.

J'ai lu quelque chose de M. de Gamaches [3], mais je ne sais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaisant; j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funestes nouvelles de la santé de madame de Richelieu; vous perdrez une personne qui vous estimait et qui vous aimait, puisqu'elle vous avait connu; c'était presque la seule protectrice qui me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance; si elle meurt, je serai inconsolable.

Adieu, monsieur; je vous suis attaché pour jamais. Vous savez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admirasse; ce qui est assez rare à concilier.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 de juin.

Zulime, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de Richelieu est à la mort; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle; j'avais droit de compter sur ses

[1] Lisez *huit* ans.
[2] On appelle *4 de chiffre* un piége à rats, sur lequel on met un poids. K.
[3] L'*Astronomie physique* de l'abbé de Gamaches. K.

bontés, et, j'ose dire, sur l'amitié de M. de Richelieu. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable celle d'apprendre que M. de Richelieu me sait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer *Zulime* dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée long-temps avant que madame de Richelieu fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de Richelieu donnait à souper, et se croyait très loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis, et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de bienséance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes peut-être à portée, vous ou monsieur votre frère, de faire valoir à M. de Richelieu mon innocence; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de Richelieu, et je suis bien loin de mériter son mécontentement; il m'est très sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré.

Mille tendres respects à madame d'Argental. Madame du Châtelet vous fait à tous deux bien des compliments, elle vous aime autant que je vous suis attaché.

A M. L'ABBÉ PRÉVOST.

Bruxelles, juin.

Arnauld fit autrefois l'apologie de Boileau, et vous voulez, monsieur, faire la mienne. Je serais aussi sensible à cet honneur que le fut Boileau, non que je sois aussi vain que lui, mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court, est celle qui empêcha le grand Condé d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde.

« . . . . Si parva licet componere magnis. »
Georg., IV, 176.

Je suis à peu près dans le même cas.

Comment pourrais-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma *Henriade*, sans avouer que M. Thieriot, alors fort jeune, dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France? J'ai été obligé de rembourser à mes frais tous les souscripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par-devers moi les reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces personnes, qui, pour la plupart, sont des gens très riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il est très vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la *Henriade*, et que j'ai donné autant d'argent en France que ce poème m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote est désagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne serait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé Desfontaines, de Bicêtre, sans commettre ceux qui y sont nommés? J'ai sans doute de quoi prouver que l'abbé Desfontaines me doit la vie, je ne dirai point l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à se mesurer avec un homme aussi universellement haï et méprisé que Desfontaines?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour : « Voici, « monsieur, un libelle que j'ai fait contre vous. « si vous voulez m'envoyer cent écus, il ne pa« raîtra pas. » Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de chose; que son libelle devait lui valoir au moins cent pistoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point sur de pareilles anecdotes; mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage; c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de Conti est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner à un homme de votre mérite autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince, ou fermier-général, pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort loin de ressembler à celles d'un fermier-général, et sont presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. Bronod, notaire; et c'est de l'argent de madame la marquise du Châtelet que j'ai payé ce que je devais à Prault fils; mais, sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne

me serait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentiments très sincères que je suis, monsieur, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 de juin

Eh bien! mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'est M. Helvétius, un de mes confrères en Apollon, quoique fermier-général, qui s'est chargé de le faire mettre au coche de Reims, recommandé à Paris pour Rouen. Si les soins d'un fermier-général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas, à qui faudra-t-il avoir recours? Vous devez trouver dans cette édition beaucoup de corrections à la main, deux cents vers nouveaux dans *la Henriade*, quelques pièces fugitives qui n'étaient pas dans les autres éditions; mais, surtout, les fautes énormes de l'édition réformées tant que je l'ai pu.

Je ne vous ai point envoyé *Zulime*, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi, et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi; du moins je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet *Mahomet* vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, si vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre souverain, le roi de Prusse. Je l'appelle notre souverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens, et quelquefois, dans ses lettres, il laisse échapper de petits sixains ou dizains que peut-être ne désavoueriez-vous pas. Sa passion dominante est de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me serait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été sur le trône, il m'a écrit ces propres paroles: « Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les noms, les titres, et tout l'éclat extérieur?

Eh bien! qu'en dites-vous? Votre cœur n'est-il pas ému? N'est-on pas heureux d'être né dans un siècle qui a produit un homme si singulier? Avec tout cela, je reste à Bruxelles, et le meilleur roi de la terre, son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'Émilie. Les rois (même celui-là) ne doivent marcher jamais qu'après les amis; vous sentez bien que cela va sans dire.

Ne pouvez-vous pas me rendre un très grand service, en en rendant un petit à M. le marquis du Châtelet? Il s'agit seulement d'épargner le voyage d'un maître des comptes ou d'un auditeur.

M. du Châtelet a, comme vous savez, en Normandie, de petites terres relevant du roi, nommées Saint-Rémi, Heurlemont et Feuilloi; il en a rendu les aveux et dénombrements à la chambre des comptes de Rouen; il s'agit actuellement d'obtenir la mainlevée de ces dénombrements, et, pour y parvenir, il faut faire, dit-on, information sur les lieux. C'est apparemment le droit de la chambre des comptes. Elle députe un ou deux commissaires, à ce qu'on dit, pour aller faire semblant de voir si l'on a accusé juste, et se faire payer grassement de leur voyage inutile. Or, on prétend qu'il n'est ni malaisé ni hors d'usage d'obtenir un arrêt de dispense de la chambre des comptes, et d'obtenir la mainlevée, sans avoir à payer les frais de cette surérogatoire information. Le père de M. du Châtelet obtint pareil arrêt pour les mêmes terres. Voyez, pouvez-vous parler, faire parler, faire écrire à quelqu'un de la chambre des comptes, et nous dire ce qu'il faut faire pour obtenir cet arrêt de dispense?

Adieu, mon aimable ami; vous êtes fait pour plaire et pour rendre service. V.

A M. BERGER.

Bruxelles, le 29 juin

Je ne souhaite point du tout, monsieur, que M. Rameau travaille vite; je desire, au contraire, qu'il prenne tout le temps nécessaire pour faire un ouvrage qui mette le comble à sa réputation. Je ne doute pas qu'il n'ait montré mon poëme dans la maison de M. de La Popelinière, et qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu l'honneur de plaire à M. de La Popelinière, et qu'il pense sur la poésie tout différemment de moi. Je ne blâme point son goût; mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien. Si vous en voulez une preuve, la voici. M. Thieriot m'envoya, il y a quelques années, des corrections qu'on avait faites, dans cette maison, à mon *Épître sur la Modération*. J'avais dit:

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?

On voulait:

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat.

Les autres vers étaient corrigés dans ce goût. Cela me fait craindre qu'une manière de penser si différente de la mienne, jointe à peu de bonne volonté pour moi, ne dégoûte beaucoup M. Rameau. On m'assure qu'un homme qui demeure chez

M. de La Popelinière, et à l'amitié duquel j'avais droit, a mieux aimé se ranger du nombre de mes ennemis que de me conserver une amitié qui lui devenait inutile. Je ne crois point ce bruit. Je ne me plains ni de M. de La Popelinière ni de personne, mais je vous expose seulement mes doutes, afin que vous fassiez sentir au musicien qu'il ne doit pas tout à fait s'en rapporter à des personnes qui ne peuvent m'être favorables. Au reste, je compte faire des changements au cinquième acte, et je pense qu'il n'y a que ce qu'on appelle des coupures à exiger dans les premiers.

Il y a une affaire qui me tient plus au cœur, c'est celle dont vous me parlez. Vous ne me mandez point si monsieur votre frère est à Paris ou à Lyon, s'il fait commerce ou s'il est chargé d'autres affaires. J'espère que je verrai S. M. le roi de Prusse, vers la fin de l'automne, dans les pays méridionaux de ses états, en cas que madame la marquise du Châtelet puisse faire le voyage. C'est là que je pourrais vous être utile, et c'est ce qui redouble mon envie d'admirer de plus près un prince né pour faire du bien.

A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles, 29 juin.

M. s'Gravesande, mon cher monsieur, voudrait bien savoir s'il est vrai que vous avez reconnu une assez grande erreur dans la détermination des hauteurs du pôle qui ont servi de fondement aux calculs de la méridienne de MM. de Cassini. Vous me feriez un sensible plaisir si vous vouliez m'envoyer sur cela un petit détail, tant pour mon instruction que pour satisfaire la curiosité de M. s'Gravesande.

Il court des nouvelles bien tristes du Pérou; il vaudrait mieux que les mines du Potose fussent perdues que d'avoir seulement la crainte de perdre des gens qui ont été chercher la vérité dans le pays de l'or. Je ne crois pas qu'on ait besoin d'eux pour savoir comment la terre est faite; mais ils ont grand besoin de revenir.

Est-il vrai que les *Mémoires* de M. Duguay sont rédigés par vous? Paraissent-ils? C'était un homme comme vous, unique en son genre. Mon genre à moi est d'être le très humble serviteur du vôtre, et de vous être attaché pour jamais.

A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles, le 1er juillet.

Le roi de Prusse me mande qu'il *a fait acquisition* de vous, monsieur, et de MM. Volff et Euler. Cela veut-il dire que vous allez à Berlin, ou que vous dirigerez, de Paris, les travaux académiques de la société que le plus aimable de tous les rois, le plus digne du trône, et le plus digne de vous, veut établir? Je vous prie de me mander quelles sont vos idées, et de croire que vous ne pouvez les communiquer à un homme qui soit plus votre admirateur et votre ami. Ayez la bonté aussi de me répondre sur les articles de ma dernière lettre. Le roi de Prusse voudrait aussi avoir M. s'Gravesande. Je crois qu'il fera cette conquête plus aisément que la vôtre.

M. de Camas, adjudant-général du roi de Prusse, et homme plus instruit qu'un adjudant ne l'est d'ordinaire, vient à Paris voir le roi et vous. Je m'imagine qu'il vous enlèvera s'il peut; vous voyez que le destin du père et du fils est d'avoir les *grands* hommes.

Comptez pour jamais sur la tendre et sincère amitié de V.

A M. DE PONT DE VEYLE.

Ce lundi, 11 de juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1° Je ne peux goûter le personnage qu'on veut que je fasse jouer à Hercide. Si Séide s'échappe du camp de Mahomet pour se rendre à La Mecque, et si Hercide en fait autant, ces deux évasions, pour faire rentrer dans un même lieu deux hommes dont on a besoin, seront alors un artifice du poëte peu vraisemblable, peu délié, et par là peu intéressant.

De plus, il ne me paraît pas raisonnable que Mahomet eût fait mettre en prison Hercide sur cette raison seule qu'Hercide a de l'amitié pour des enfants qu'il a élevés, et dont l'un est l'objet même de l'amour de Mahomet. Une troisième raison qui me détourne encore de faire ainsi revenir Hercide, c'est la nécessité où je serais d'interrompre le fil de l'action pour conter à plusieurs reprises l'emprisonnement et l'évasion d'Hercide. Je ne suis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'Hercide demeure comme il était.

2° Pour les changements qu'on peut faire dans le détail des scènes de Mahomet et de Palmire, je m'y livrerai sans aucune répugnance.

3° J'essaierai le cinquième acte tel qu'on le propose, et je le dégrossirai pour voir s'il n'y a point là une action double; si, le père étant mort, le spectateur attend encore quelque chose, et, surtout, si Mahomet ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoisonnée me paraît une chose assez délicate; mais ce qui me fera le plus de peine c'est Palmire, qui doit être désarmée, et qui cependant doit se donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient, en la fesant tuer avec le poignard qui a frappé

Zopire, et que son frère apporterait à la tête des habitants; mais il faut là de la promptitude. Il sera bien difficile que la douleur et le désespoir aient lieu dans l'âme de Mahomet, surtout dans un moment où il s'agit de sa vie et de sa gloire. Il ne sera guère vraisemblable qu'il déplore la perte de sa maîtresse dans une crise si violente. C'est un homme qui a fait l'amour en souverain et en politique; comment lui donner les regrets d'un amant désespéré? Cependant le moment où Mahomet se justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de Séide, et cet art étonnant de conserver sa réputation par un crime, est à mon gré une si belle horreur, que je vais tout sacrifier pour peindre ce sujet de Rembrandt de ses couleurs véritables.

Ce 18 juillet, mardi.

Je viens d'esquisser ce cinquième acte à peu près tel qu'on l'a voulu. C'est aux anges qui m'inspirent à voir si je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut, que je ne dois qu'à eux.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 12 de juillet.

Mon adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés, sous le nom de *Remontrances*, à M. de Pont de Veyle; mais aujourd'hui j'ai esquissé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies, pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée, et ce que vous pensez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que *Mahomet* sera, sans aucune comparaison, ce que j'aurai fait de mieux, et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès sera flatteur pour moi quand je vous le devrai! En vérité vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami.

Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier Bernin et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment sur cette petite acquisition, soit que j'aie le bonheur de le voir, soit que je lui écrive. Je ne sais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie, simplicité, tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis, extrême fermeté et douceur charmante, justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts, talents singuliers, voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône, et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi, que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi!

A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 21 juillet.

Vous voilà, monsieur, comme le Messie; trois rois courent après vous [1]; mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes Français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les Cassini, et vous êtes sur vos lauriers; si vous y trouvez quelque épine, vous en émousserez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte, pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute sûreté; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous, et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à La Haye; je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis long-temps? Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre; écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le

[1] M. de Maupertuis venait d'avoir de la France une nouvelle pension de 3000 livres; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie. K.

tort avec une femme), vous retrouverez son amitié, puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles, sur des mesures qui la donnaient allongée [1].

Ne sait-on rien du Pérou?

Adieu; je suis un Juif errant à vous pour jamais.

A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, le 24 juillet.

Comme je resterai à La Haye, mon cher monsieur, un peu plus que je ne comptais, vous pouvez adresser votre lettre en droiture chez l'envoyé de Prusse. M. s'Gravesande vous fait mille compliments; vous savez que lui et M. Musschenbroeck ont préféré leur patrie à Berlin. Pardon de cette épître laconique. Si je vous disais tout ce que je pense pour vous, j'écrirais plus que Volfius.

A M. BERGER.

En revenant de La Haye, monsieur, j'ai trouvé vos lettres à Bruxelles. Je pourrai bien probablement vous donner des nouvelles de l'affaire dont vous m'avez chargé. Si elle ne réussit pas, cela ne sera pas ma faute. Vous me ferez grand plaisir, en attendant, de me procurer par vos lettres une lecture plus agréable que celle de la plupart des livres nouveaux, sans en excepter l'*Institution d'un Prince*, qui est un recueil de lieux communs, dans les deux premiers volumes, et de fort plats sermons, dans les deux derniers. La véritable *institution d'un prince* est l'exemple du roi de Prusse.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 août.

Je crois vous avoir mandé, monsieur, par un petit billet, combien votre lettre du 31 juillet m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire dans votre lettre du 4 m'affligent encore davantage. Je vois avec douleur ce que j'ai vu toujours depuis que je respire, que les plus petites choses produisent les plus violents chagrins.

Un malentendu a produit, entre la personne dont vous me parlez et le Suisse [1], une scène très désagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une personne qui vous aimait et qui vous estimait. Vous lui avez fait sentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générosité; elle en a été sensiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plus tôt ce que je vous écrivis en arrivant à La Haye, si j'avais été à portée d'obtenir de vous que vous fissiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que son amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé; mais, encore une fois, je ne crois pas que ce que vous me mandez puisse vous faire tort. On aura sans doute outré les rapports qu'on vous aura faits; les termes que vous soulignez sont incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en conjure. Donnez-moi un exemple de philosophie; croyez que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai, que je vous ferai rendre la justice qui vous est due; fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas su un mot de la querelle du Suisse à Paris. Soyez tout aussi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chose mille fois plus cruelle.

Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la supériorité de votre esprit. Il est impossible que la personne dont vous me parlez ne se rende à la raison et à ma juste douleur.

Soyez sûr que je conserve pour vous la plus tendre estime, que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez disposer entièrement de moi.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Bruxelles, le 20 d'août.

Rien ne m'a tant flatté depuis long-temps, monsieur, que votre souvenir et vos ordres. Vous

[1] M. Jacques Cassini, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroissaient en approchant du pôle; il en conclut d'abord, mais faussement, que la terre était aplatie vers les pôles; et M. de Fontenelle, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de Cassini, parut adopter la fausse conclusion de cet astronome (*Mémoires de l'académie* pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces mémoires. Ce fut un ingénieur nommé de Roubaix qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande. K.

[1] Il s'agit ici d'une discussion entre madame du Châtelet et Koenig, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philosophie leibnitzienne. M. de Maupertuis avait pris le parti de Koenig. K. — C'est ce même Koenig que Maupertuis fit condamner comme faussaire en 1752, par l'académie de Berlin, érigée ridiculement en tribunal criminel.

croyez bien que j'ai reçu M. Du Molard comme un homme qui m'est recommandé par vous. Je n'ai pu lui rendre encore que de petits soins, mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il sera heureux si, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous, qui sait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien, et ses autres passions sont tous les arts. C'est un philosophe sur le trône; c'est quelque chose de plus, c'est un homme aimable. M. de Maupertuis est allé l'observer; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très aise que M. de Maupertuis ait vu madame du Châtelet. Ce sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés.

Pour le livre de madame du Châtelet, dont vous me parlez, je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de Leibnitz. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture, les Volffius, les Hanschius et les Thummingius seront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui ouvreront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galants; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord ou de le mesurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une *Épître* au roi de Prusse, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame du Deffand, et les personnes avec lesquelles vous vivez, daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne doutez pas des sentiments qui m'attachent à vous pour la vie.

A M. DE LA NOUE,

DIRECTEUR DE LA COMÉDIE, A DOUAI.

A Bruxelles, ce 20 août.

Il y a long-temps, mon cher monsieur, qu'une parfaite estime m'a rendu votre ami. Cette amitié est bien fortifiée par votre lettre. Vous pensez aussi bien en prose qu'en vers, et je ferai certainement usage des réflexions que vous avez bien voulu me communiquer. J'espère toujours que quand le plus aimable roi de l'univers sera un peu fixé dans sa capitale, il mettra la tragédie et la comédie françaises au nombre des beaux-arts qu'il fera fleurir. Il n'en protége aucun qu'il ne connaisse; il est juge éclairé du mérite en tout genre. Je crois que je ne pourrais jamais mieux le servir qu'en lui procurant un homme d'esprit et de talents, aussi estimable par son caractère que par ses ouvrages, et seul capable peut-être de rendre à son art l'honneur et la considération que cet art mérite. Berlin va devenir Athènes; je crois que le roi pensera comme les Périclès et les autres Athéniens, qui honoraient le théâtre et ceux qui s'y adonnaient, et qui n'étaient point assez sots pour ne pas attacher une juste estime à l'art de bien parler en public.

Si je suis assez heureux pour procurer à sa majesté un homme tel que vous, je suis très sûr qu'il ne vous considérera pas seulement comme le chef d'une société destinée au plaisir, mais comme un auteur, et comme un homme digne de ses attentions.

Si les choses prennent un autre tour, si l'amour de votre patrie vous empêche d'aller à la cour d'un roi que tous les gens de lettres veulent servir, ou si quelqu'un lui donne une autre idée, ou s'il n'a point de spectacle, je féliciterai la France de vous garder. Je me flatte que j'aurai bientôt le plaisir de vous entendre à Lille. Mandez-moi, je vous prie, si vous pourriez y être vers le 1er septembre. J'ai mes raisons, et ces raisons sont principalement l'estime et l'amitié avec lesquelles je compte être toute ma vie, monsieur, votre, etc.

A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Bruxelles, le 21 août.

J'ai reçu, monsieur, l'ambulante *Bibliothèque orientale* que vous avez eu la bonté de m'adresser. M. Du Molard saurait encore plus d'hébreu, de chaldéen, qu'il ne me ferait jamais autant de plaisir que m'en ont fait les assurances que vous m'avez données, en français, de la continuation de vos bontés. Soyez très sûr que j'emploierai mon petit crédit à faire connaître un homme que vous favorisez, et qui m'en paraît très digne. Il est aimable, comme s'il ne savait pas un mot de syriaque: je me suis bien douté que c'était un homme de mérite, dès qu'il m'a dit être porteur d'une lettre de vous.

En vérité vous êtes un homme charmant, vous protégez tous les arts, vous encouragez toute espèce de mérite; il semble que vous soyez né à Berlin. Du moins il me semble qu'on ne suit guère votre exemple à la cour de France. Je vous avertis que, tant qu'on n'emploiera son argent qu'à bâtir ce monument de mauvais goût qu'on nomme Saint-Sulpice, tant qu'il n'y aura pas de belles salles de spectacle, des places, des marchés publics magnifiques à Paris, je dirai que nous tenons encore à la barbarie:

« . . . . Hodieque manent vestigia ruris. »
Hor., lib. II, ep. I, v. 160.

La campagne, en France, est abîmée, et les villes peu embellies; c'est à vous à représenter à qui il appartient ce que les Français peuvent faire, et ce qu'ils ne font pas; il semble que vous méritiez de naître dans un plus beau siècle. Nous avons un Bouchardon, mais nous n'avons guère que lui; je me flatte que vous inspirerez le goût à ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'être en place; car, sans cela, point de beaux-arts en France.

Pour moi, dans quelque pays que je sois, je vous serai toujours, monsieur, bien tendrement attaché; je vous regarderai comme celui que les artistes en tout genre doivent aimer, et celui auquel il faut plaire. Je vous remercie mille fois de ce que vous me dites au sujet d'un ministre [1] dont j'ai toujours estimé la personne, sans autre but que celui de lui plaire; son suffrage et ses bontés me seront toujours chers. Il est vrai qu'avec la bienveillance singulière, j'oserai dire avec l'amitié dont m'honore un grand roi, je ne devrais pas rechercher d'autre protection, mais je ne vivrai jamais auprès de ce roi aimable; un devoir sacré m'arrête dans des liens que je ne comprends point. Telle est ma destinée que l'amitié m'attache à un pays qui me persécute. J'aurai donc toujours besoin de trouver dans votre ami un rempart contre les hypocrites et contre les sots, que je hais autant que je vous aime. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments. Vous savez, monsieur, avec quelle estime respectueuse et quel tendre attachement je serai toute ma vie, votre, etc.

A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 26 d'août.

Comme je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du silence d'un solitaire qui, retiré loin de Paris et de la persécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agréments, ne lui avez pas écrit une seule fois dans le temps qu'il paraissait avoir besoin de la consolation de ses amis. Je n'avais pas besoin de cette longue interruption de votre commerce pour en sentir mieux le prix; mais, si la première loi de l'amitié est de la cultiver, la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur est toujours le même, quoique vos faveurs soient inégales. Je ne sais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher.

L'homme dont vous me parlez me sera cher par deux raisons, parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à La Haye pour une petite commission; j'en revins hier au soir; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles; j'appris qu'un Français, qui allait à Berlin, m'avait demandé ici en passant, et je juge que c'est ce M. Du Molard. Le roi aime toutes les sortes de littérature et de mérite, et les encourage toutes. Il sait qu'il y a d'autres talents dans le monde que celui de mesurer des courbes. Il est comme le Père céleste; *in domo ejus mansiones multæ sunt*. Je ne sais si ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux-arts qu'il protége. Une amitié qui m'est sacrée me privera du bonheur de vivre à sa cour, et m'empêchera de le regretter. Plus ses lettres me l'ont fait connaître, et plus je l'admire. Il est né pour être, je ne dis pas le modèle des rois, cela n'est pas bien difficile, mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié, et, soit dit sans reproche, il me donne de ses nouvelles plus souvent que vous.

M. de Maupertuis va honorer sa cour; c'est quelque chose de mieux que Platon, qui va trouver un meilleur roi que Denis; il vient d'arriver à Bruxelles, et va de là à Wesel ou à Clèves; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques serviteurs choisis qu'il appelle ses amis, et qui méritent ce titre. Ses sujets et les étrangers le comblent de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Un petit-fils du premier ministre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me disait ces jours passés: « Je n'aurai jamais « d'autre maître que le roi de Prusse; je vais « m'établir dans ses états. » Il n'a encore perdu aucune journée, il fait des heureux; il respecte même la mémoire de son père; il l'a pleuré, non par ostentation de vertu, mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'Auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu, rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui, et de ne pas cultiver assez l'amitié, la première des vertus dont un roi donne l'exemple aux hommes.

[1] M. de Maurepas.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'août; *la troisième année depuis la terre aplatie.*

Comment diable vouliez-vous, mon grand philosophe, que je vous écrivisse à Wesel? Je vous eu croyais parti pour aller trouver le roi des sages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire; car qui donne du plaisir en a.

Vous avez déjà vu l'ambassadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de Camas est sans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'est après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philosophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. Algarotti: *Faciamus hic tria tabernacula;* pour moi, je ne puis faire que *duo tabernacula.*

Sans doute je serais avec vous si je n'étais pas à Bruxelles, mais mon cœur n'en est pas moins à vous, et n'en est pas moins le sujet du roi qui est fait pour régner sur tout être pensant et sentant. Je ne désespère pas que madame du Châtelet ne se trouve quelque part sur votre chemin; ce sera une aventure de conte de fées; elle arrivera avec *raison suffisante*, entourée de *monades* [1]. Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croie aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné si hautement le *vide.* Vous avez sur elle un ascendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher monsieur, je souhaite aussi vivement qu'elle de vous embrasser au plus tôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles.

Voici, mon cher ami, un secret que je vous confie. M. de Champbonin doit vous envoyer, de ma part, un paquet qui sera bientôt suivi d'un autre. Le tout est un manuscrit singulier, composé par un homme plus singulier encore. On ne pourra point avoir de privilége pour ma *Philosophie,* dont je vous prie de presser l'impression, et il n'en faudra pas demander; mais on en obtiendra aisément pour le manuscrit que j'envoie. C'est, comme vous le verrez, la réfutation de Machiavel; elle est d'un homme qui tient un des plus grands rangs dans l'Europe, et qui, par son nom seul, quand il sera connu, fera la fortune du libraire. Vous pouvez transiger avec Prault fils; mais il ne faudra pas moins qu'un bon marché de mille écus, dont le dixième, s'il vous plaît, sera pour vous. Je n'ai nulle part ni au manuscrit ni au profit; je remplis seulement ma mission, et je charge votre amitié de cette petite négociation typographique; et si, après cela, il m'est permis de venir au temporel, je vous demanderai des nouvelles de ma pension, et vous observerai que M. de Guébriant me doit dix années entières. C'est beaucoup pour lui, et trop pour moi. Pensez à cela, mon cher abbé.

A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 18 de septembre.

Je vous sera, monsieur, plus tôt que je ne vous l'avais promis; et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. Smith; vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit: Asseyez-vous à ma droite, dans le paradis de Berlin; et à moi: Allez, maudit, en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer flegmatique, loin du feu divin qui anime les Frédéric, les Maupertuis, les Algarotti. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu! Instruisez-moi de vos plaisirs, de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de Valori; présentez-lui, je vous en supplie, mes respects. Si je ne lui écris point, c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander; je serais aussi exact que je lui suis dévoué, si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoie quelques livres? Si je suis encore en Hollande, à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur-le-champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de Kaiserling.

Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de Volffius argumente à Marbourg, à Berlin, ou à Halle.

Adieu, monsieur; vous pouvez m'adresser vos ordres à La Haye. Ils me seront rendus partout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour jamais.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A La Haye, le 2 d'octobre.

Mon cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien

[1] Allusion à la philosophie de Leibnitz que madame du Châtelet avait expliquée dans ses *Institutions de physique.* K.

j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui [1] que vous avez enrichi. J'y ai volé : on vous a dit à Stuttgard. Que ne puis-je y aller ! Je suis accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore ; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles ; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi ! il y a un roi de Prusse dans le monde ! quoi ! le plus aimable des hommes est sur le trône ! les Algarotti, les Wolff, les Maupertuis, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse ! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin ; la raison, l'esprit, la vertu, y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense ; c'est une belle ville, un climat sain ; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le Marc-Aurèle du Nord? J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rente, qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée majesté pour l'*humanité* du roi de Prusse. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame du Châtelet, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je serai consolé si vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être, si je n'étais pas auprès d'elle. Paupie m'a appris vos arrangements. Je vous en fais les plus tendres compliments ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu, mon cher *Isaac ;* vis content et heureux.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

A M. THIERIOT.

A La Haye, octobre.

Mon cher ami, je reçois votre lettre. Vous serez content, au plus tard, au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans ses finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié ferme et courageuse, qui ne cède point aux insinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur.

[1] Paupie, son libraire. K.

Enfin le roi de Prusse a accepté le présent que je lui ai voulu faire de M. Du Molard. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. Jordan vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des Périclès et des Lælius ; c'est un jeune républicain d'une famille distinguée dans sa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il desire de voir à Paris des hommes et des livres ; vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux espèces.

« Scribe tui gregis hunc, et fortem crede bonumque. »
Hor., liv. I, ep. IX, v. 13.

Je vous embrasse, etc.

A M. LE MARÉCHAL DE BROGLIE [1].

A La Haye, au palais du roi de Prusse, ce 17 octobre.

Monseigneur, il m'est venu trouver ici un jeune homme d'une figure assez aimable, quoique petite ; portant ses cheveux, ayant l'air vif, une petite bouche, et paraissant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il se nomme M. de Champflour, et se dit garçon-major et lieutenant dans le régiment de Luxembourg, actuellement en garnison dans votre citadelle de Strasbourg.

Il se flatte de n'être pas oublié de vous, monseigneur, et il dit que monsieur son père, qui a l'honneur d'être connu de vous, pourra être touché de son état, si vous voulez bien le protéger.

Il me paraît dans la plus grande misère, chargé d'une femme grosse, et accablé de sa misère et de celle de sa femme. Il vient tous les jours ici tant d'aventuriers, que je ne peux lui rien donner, ni le recommander à personne, sans avoir auparavant votre agrément.

S'il était vrai que son père, pour lequel je prends la liberté de joindre ici une lettre, voulût faire quelque chose en sa faveur, je lui ferais avancer ici de l'argent. Je ne le connais que par le malheur de son état, qui l'a forcé à se découvrir à moi.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances du profond respect avec lequel je serai toute ma vie, monseigneur, votre...

VOLTAIRE.

Me serait-il permis de présenter mes respects à madame la maréchale?

[1] François-Marie de Broglie, né le 11 janvier 1671, maréchal de France le 14 juin 1734, nommé au commandement général de l'Alsace en 1730, créé duc en juin 1742, mort au mois de mai 1745. — Quand Frédéric II alla à Strasbourg, sous le nom du comte ou baron du Four, au mois d'auguste 1740, ce fut chez le maréchal de Broglie qu'il dîna, et qu'il fut définitivement reconnu, malgré ses précautions pour ne pas l'être.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A La Haye, ce 18 d'octobre.

Monsieur, les jansénistes disent qu'il y a des commandements de Dieu qui sont impossibles. Si Dieu ordonnait ici que l'on supprimât l'*Anti-Machiavel*, les jansénistes auraient raison. Vous verrez, monsieur, par la lettre ci-jointe, au dépositaire du manuscrit, la manière dont je me suis conduit. J'ai senti, dès le premier moment, que l'affaire était très délicate, et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à La Haye, et sans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. Van Duren ayant imprimé, sous deux titres différents l'*Anti-Machiavel*, et le livre étant très défiguré, de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à La Haye, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changements que j'ai cru que la bienséance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de van Duren. S'il veut encore y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général, on en est charmé (je parle de l'édition de van Duren même); les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'état et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition; car ce livre, qui est le catéchisme de la vertu, doit plaire dans tous les états et dans toutes les sectes, à Rome comme à Genève, aux jésuites comme aux jansénistes, à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment, monsieur, que je fais plus de cas de ce livre que des *Césars* de l'empereur Julien et des *Maximes* de Marc-Aurèle. Je trouve bien des gens de mon sentiment; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans ait employé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusements dangereux ou frivoles.

Enfin, monsieur, la chose est faite; il l'a voulu, il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tout l'*Anti-Machiavel* du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire, du 7 octobre, au sujet d'Herstal :

« Ceux qui ont cru que je voulais garder le « comté de Horn, au lieu d'Herstal, ne m'ont pas « connu. Je n'aurais eu d'autres droits sur Horn « que ceux que le plus fort a sur les biens du « plus faible. »

Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe? quel prince ne recherchera pas son amitié? Enfin, monsieur, il vous aime, et vous l'aimez; il connaît le prix de vos conseils, c'est assez pour me répondre de sa gloire. Je crois qu'il est né pour servir d'exemple à la nature humaine; et sûrement il sera toujours semblable à lui-même, s'il croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par aucun intérêt; ainsi rien ne m'aveugle. Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de Titus et de Trajan.

Je me destine à passer mes jours dans une solitude, loin des rois et de toute affaire; mais je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse et M. de Camas. Ces expressions sont un peu familières; le roi les permet, permettez-les aussi, et souffrez que je ne distingue point ici le monarque du ministre.

Je suis pour toute ma vie, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 18 d'octobre.

Voici mon cas, mon très aimable Cideville. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi lesquels il y en a de charmants et d'inimitables pour notre Marc-Aurèle du Nord, je me proposais bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles *incognito;* nous l'y attendions; mais la fièvre quarte, qu'il a malheureusement encore, dérangea tous ces projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société, qu'on rechercherait partout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agréments, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le fesait presque oublier aussi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers; madame du Châtelet, qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils

sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à La Haye ; mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai, en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier, et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à La Haye? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince, qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite *préface* de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent coup sur coup, l'une chez Meyer, à Londres, l'autre chez van Duren, à La Haye.

Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque Goth et quelque Vandale trouveront peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler ; mais mon cher Cideville et tous les êtres pensants applaudiront. Je n'y sais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de Pontcarré, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et *Mahomet* ; il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges? Je vous embrasse mille fois.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, ce 27 d'octobre.

Mon cher et jeune Apollon, mon poëte philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptais, de jour en jour, repasser par Bruxelles, et y relire deux pièces charmantes de poésie et de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et aussi quelques points interrogants. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous réponds que vous irez au sommet du temple de la gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés ; madame du Châtelet est à Fontainebleau ; je vais peut-être à Berlin ; vous voilà, je crois, en Champagne ; qui sait cependant si je ne passerai pas une partie de l'hiver à Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spes altera Pindi*. Ne seriez-vous pas à présent avec M. de Buffon? celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins ; mais il va aussi au bonheur, il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel* ; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique, un Allemand qui écrit mieux que bien des Français qui se piquent de bien écrire ; un jeune homme qui pense en philosophe, et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur de l'*Anti-Machiavel* et vous sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore Émilie ; il ne la faut pas oublier dans la liste, et cette liste ne sera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon imagination et mon cœur courent après vous.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

La Haye, ce 31 octobre.

Si le roi de Prusse était venu à Paris, monsieur, il n'aurait point démenti les charmes que vous trouvez dans les lettres qu'on vous a montrées. Il parle comme il écrit. Je ne sais pas encore bien précisément s'il y a eu de plus grands rois, mais il n'y a guère eu d'hommes plus aimables. C'est un miracle de la nature que le fils d'un ogre couronné, élevé avec des bêtes, ait deviné, dans ses déserts, toute cette finesse et toutes ces grâces naturelles, qui ne sont à Paris que le partage d'un petit nombre de personnes, et qui font cependant la réputation de Paris. Je crois avoir déjà dit que ses passions dominantes sont d'être juste et de plaire. Il est fait pour la société comme pour le trône ; il me demanda, quand j'eus l'honneur de le voir, des nouvelles de ce petit nombre d'élus qui méritaient qu'il fît le voyage de France ; je vous mis à la tête. Si jamais il peut venir en France, vous vous apercevrez que vous êtes connu de lui, et vous verrez quelque petite différence entre ses soupers et ceux que vous avez faits quelquefois, en France, avec des princes. Vous avez grande raison d'être surpris de ses lettres ; vous le serez donc bien davantage de l'*Anti-Machiavel*. Je ne suis pas pour que les rois soient auteurs ; mais vous m'avouerez que, s'il y a un sujet digne d'être traité par un roi, c'est celui-là. Il est beau, à mon gré, qu'une main qui porte le sceptre compose l'antidote du venin qu'un scélérat d'Italien fait boire aux souverains depuis deux siècles ; cela peut faire un peu de bien à l'humanité, et certainement beaucoup d'honneur à la royauté. J'ai été presque seul d'avis qu'on impri-

mât cet ouvrage unique, car les préjugés ne me dominent en rien. J'ai été bien aise qu'un roi ait fait ainsi, entre mes mains, serment à l'univers d'être bon et juste.

Autant que je déteste et que je méprise la basse et infâme superstition, qui déshonore tant d'états, autant j'adore la vertu véritable; je crois l'avoir trouvée et dans ce prince et dans son livre.

S'il arrive jamais que ce roi trahisse de si grands engagements, s'il n'est pas digne de lui-même, s'il n'est pas en tout temps un Marc-Aurèle, un Trajan, et un Titus, je pleurerai et je ne l'aimerai plus.

M. d'Argenson doit avoir reçu un *Anti-Machiavel* pour vous; je vais en faire une belle édition; j'ai été obligé de faire celle-ci à la hâte, pour prévenir toutes les mauvaises qu'on débite, et pour les étouffer. Je voudrais pouvoir en envoyer à tout le monde; mais comment faire avec la poste? Reste à savoir si les censeurs approuvent ce livre, et s'il sera signé *Passart* ou *Cherrier*.

J'aurais déjà pris mon parti de passer le reste de ma vie auprès de ce prince aimable, et d'oublier dans sa cour la manière indigne dont j'ai été traité dans un pays qui devait être l'asile des arts; mais la personne qui vous a montré les lettres l'emporte sur celui qui les a écrites; et quoi que je puisse devoir à ce roi, jusqu'à présent le modèle des rois, je dois cent fois plus à l'amitié. Permettez-moi de vous compter toujours parmi ceux qui m'attachent à ma patrie, et que madame du Deffand ne pense pas que l'envie de lui plaire et d'avoir son suffrage sorte jamais de mon cœur. M. de Formont est-il à Paris? il est, comme vous le savez, du petit nombre des élus. Mes respects à *quelli pochissimi signori*, et surtout à vous, monsieur, qui ne m'avez jamais aimé qu'en passant, et à qui je suis attaché pour toujours.

J'espère que Du Molard ne sera pas mal, et qu'il vous aura obligation toute sa vie.

A M. LE CARDINAL DE FLEURI.

A La Haye, le 4 novembre.

MONSEIGNEUR,

Je ne peux résister aux ordres réitérés de S. M. le roi de Prusse. Je vais pour quelques jours, faire ma cour à un monarque qui prend votre manière de penser pour son modèle.

J'ai eu l'honneur de faire tenir à votre éminence un *Anti-Machiavel*, livre où l'on ne trouve que vos sentiments, et qui a, ainsi que votre conduite, le bonheur du monde pour objet.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, si votre éminence daignait me marquer qu'elle l'approuve, je suis sûr que l'auteur, qui est déjà plein d'estime pour votre personne, y joindrait l'amitié, et chérirait encore plus la nation dont vous faites la félicité.

Je me flatte que votre éminence approuvera mon zèle, et qu'elle voudra bien me le témoigner par un mot de lettre, sous le couvert de M. le marquis de Beauvau. Je suis, avec un profond respect, monseigneur, etc. VOLTAIRE.

A M. LE CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 de novembre.

J'ai reçu, monseigneur, votre lettre du 14, que M. le marquis de Beauvau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou, du moins, pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire; la mienne est de faire des vœux, et de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam, décembre.

Etant obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. Du Molard comme Français et comme homme de mérite. Unissez-vous, je vous prie, avec M. Jordan, pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu, et pour faire régler sa destinée; la mienne sera de vous aimer toujours.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 de janvier 1741.

Je suis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plus tôt que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meuse, le Rhin et la mer m'ont tenu un mois en route. Ne pensez pas, je vous en prie, que le voyage de Silésie ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la Silésie, je serais ici. Il me semble qu'il y a une grande folie à préférer quelque chose au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Silésie demeurera?

Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre; il était indispensable; mais le retour l'était bien davantage. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela

par vanité; il n'y a pas de quoi se vanter; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame du Châtelet n'a été plus au-dessus des rois.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

A Bruxelles, ce 7 de janvier.

Mon cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer, ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de chose à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé, et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les Quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les *Institutions de physique* et l'*Anti-Machiavel* sont deux monuments bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel;* vous avez eu la *Philosophie leibnitzienne* de la main de son aimable et illustre auteur. Si Leibnitz vivait encore, il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué, ou de honte de se voir surpasser en clarté, en méthode, et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de Leibnitz; je l'ai même abandonné sur les forces vives; mais, après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à beaucoup près, du livre de madame du Châtelet. C'est une chose très honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis, et même de quitter pour son adversaire un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt, et l'ambition. Vous savez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux, plus constant, et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté à Berlin. M. Gresset, qui probablement a des engagements plus légers, rompra sans doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame du Châtelet. J'ai bien dit à sa majesté prussienne que Gresset lui plairait plus que moi, mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'Horace:

« . . . . est locus uni-
« cuique suus. »

Liv. I, sat. IX, v. 51 et 52.

Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher Helvétius; ne reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser?

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, le 8 janvier.

J'arrive à Bruxelles, mon cher abbé; je vous souhaite la bonne année, et vous prie d'accepter un petit contrat de cent livres de rente foncière, que vous ferez remplir, ou du votre nom, ou de celui de la nièce que vous aimerez le mieux. Ce sera une petite rente dont vous la gratifierez, et qui lui sera affectée après ma mort. A monsieur votre frère, en attendant mieux, une gratification de cinquante pistoles.

Ces articles passés, je vous prie de semendre un peu mes illustres débiteurs, tant Richelieu que Villars, d'Estaing, Guébriant, et autres seigneurs non payants. Je vais encore tirer sur vous, vous épniser, et vous remercier du secret inviolable que vous gardez avec tout le monde, sans exception, sur la petite mense du philosophe que vous aimez, et qui vous aime infiniment.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS.

A Bruxelles, ce 8 de janvier.

J'ai été un mois en route, monsieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établissement et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de Jupiter ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes, et l'établissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occasion, de me louer des bontés de M. le cardinal de Fleuri;

mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, monsieur, de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du Salomon du Nord, et celui de la reine de Saba? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les *Institutions de physique;* c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la Philosophie de Leibnitz, et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse est aussi singulier dans le sien; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis.

J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne desire pas qu'après avoir écrit comme Antonin, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser; je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai; je l'ai sacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre, si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de Valori n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui; il le regarde comme un homme sage et plein de droiture; c'est sur quoi M. de Valori peut compter. Puisse-t-il rester long-temps dans cette cour! et puissent les couteaux qu'on aiguise de tous côtés se remettre dans le fourreau!

Mais qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens; celui de vous être attaché sera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui sont à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 13 de janvier.

M. Algarotti est comte; mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu, pour un temps, le plus aimable roi de ce monde; mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princesses, et de princes, qui composent une cour capable de faire oublier tout le reste. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse.

Ne voyez-vous pas souvent M. de Kaiserling et M. de Poellnitz? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de Kaiserling qui nous apprennent le retour de sa santé. Peut-être est-il continuellement en Silésie; n'irez-vous point là aussi? Vous y seriez déjà, si la Silésie était un peu plus au nord.

Adieu, monsieur; quand vous retournerez au Midi, souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux personnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 13 de janvier

Je reçois votre lettre, mon cher et respectable ami. Je veux absolument que vous soyez content de ma conduite et de *Mahomet*. Si vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez assurément mon voyage. Il s'agissait d'une affaire qui regardait la personne même qui s'est plainte. Elle était à Fontainebleau; elle devait passer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps si juste que, sans les accidents de mon voyage, les débordements des rivières, et les vents contraires, je serais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très injustes, mais leur injustice m'a fait plus de plaisir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne sera qu'avec elle et pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de Silésie. C'est assurément une chose unique qu'à la tête de son armée il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il est fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reste, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous disais: *Il n'a qu'un défaut*. Ce défaut pourra empêcher que les douze Césars n'aillent trouver le treizième. Le Knobelsdorf, qui les a vus à Paris, a soutenu qu'ils ne sont pas de Bernin; et j'ai peur qu'on ne soit aisément de l'avis de celui qui ne veut

pas qu'on les achète (ceci soit entre nous); Algarotti promet plus qu'il n'espère. Cependant, si on pouvait prouver et bien prouver qu'ils sont de Bernin, peut-être réussirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais quand sera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire? Je songe, en attendant, à celles de *Mahomet;* et voici ma réponse à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

1° Pour la scène du quatrième acte, il est aisé de supposer que les deux enfants entendent ce que dit Zopire; cela même est plus théâtral et augmente la terreur. Je pousserais la hardiesse jusqu'à leur faire écouter attentivement Zopire; et, lorsqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous respectez le sort,

je voudrais que Séide dît à Palmire :

Tu l'entends, il blasphème;

et que Zopire continuât :

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de Zopire, supprimer le nom d'Hercide. Il dira :

Hélas! si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vous me conserviez mes malheureux enfants, etc.

Il me semble que par-là tout est sauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que Mahomet finît ainsi :

Périsse mon empire, il est trop acheté;
Périsse Mahomet, son culte et sa mémoire!

A Omar :

Ah! donne-moi la mort, mais sauve au moins ma gloire;
Délivre-moi du jour; mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable est faible et malheureux.

La critique du poison me paraît très peu de chose. Il me semble que rien n'est plus aisé que d'empoisonner l'eau d'un prisonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des personnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une scène qui m'embarrasse infiniment plus. C'est celle de Palmire et de Mahomet, au troisième acte. Vous sentez bien que Mahomet, après avoir envoyé Séide recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt si grand, peut avoir bien mauvaise grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette scène doit être très courte. Si Mahomet y joue trop le rôle de Tartufe et d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vite dans cet endroit-là, c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie.

Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer; l'ouvrage est à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez; trouvez-vous enfin *Mahomet* jouable? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres; c'est une vraie pièce de carême; d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à espérer, à moins que Séide et Palmire ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié, le succès plus douteux; ainsi j'aimerais bien mieux que *Mahomet* fût livré aux représentations du carême. On peut, après le petit nombre de représentations que ce temps permet, la retirer avec honneur; mais, après Pâques, nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame du Châtelet pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à Grandval et à Gaussin. Mademoiselle Quinault entend le jeu du théâtre comme tout le reste; et, si vous vouliez honorer de votre présence une des répétitions, je n'aurais aucune inquiétude. Enfin, je remets tout entre vos mains, et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens sont mes maîtres absolus.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février

Comptez sur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les Watteau, les Lancret et les Patel [1]. J'ai vu tout cela chez lui; mais je soupçonne quatre petits Watteau qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait

[1] Peintres de paysage.

passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse sera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne sera pas trompé; à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agréments, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en rapportant toujours à vos bontés, et vous priant de donner à M. Berger une copie de ma lettre à milord Hervey. Je crois qu'il est bon que cette lettre soit connue; elle est d'un bon Français, et ce sont mes véritables sentiments sur Louis XIV et sur son siècle. Quelque chose qu'on dise à M. Berger sur le siècle et sur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, do ne point perdre de temps pour l'imprimer.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

Voilà, je crois, mon cher ange gardien, la seule occasion de ma vie où je puisse être fâché de recevoir une lettre de madame d'Argental; mais, puisque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout est commun), la bonté de me dire où en est votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les seuls liens qui m'attachent à la France; j'oublie ici tout, hors vous, et je ne songe à *Mahomet* qu'à cause de vous. Que madame d'Argental daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau? Je me suis guéri avec les eaux du Weser, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuse, de la plus abominable ophthalmie dont jamais deux yeux aient été affublés; et cela, mon cher ange, en courant la poste au mois de décembre; mais

Je n'avais rien à redouter,
Je revolais vers Émilie;
Les saisons et la maladie
Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi; elle vous le dit par ma lettre, et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de *Prophète;* sachez que vous êtes le mien, et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre, sans changer, comme dit l'autre, un *iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens? La tribu Quinault quitte le théâtre; c'est un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général Brown; mais, pour battre une armée, il faut en avoir une, et le général Brown n'en a pas, que je sache. Et puis, qu'importe? quand Dufresne quitte, tout le reste n'est rien.

Adieu, mon cher ami, mon conseil, mon appui, à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entremangent; mais portez-vous bien.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 février.

Vos yeux, mon cher et respectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous? Nous apprenons par monsieur votre frère le triste état où vous avez été; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'Argental, qui aura été sûrement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant, pour le moins, que ceux de M. Silva.

Cette beauté que vous aimez,
Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
A sans doute éteint par ses larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie, sur *Mahomet* et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de Pont de Veyle. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon *Prophète;* mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu; je vous embrasse, songez à votre santé; je sais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu; je suis à vous pour jamais avec tous les sentiments que vous me connaissez; je veut dire *nous*. Mille tendres respects à madame d'Argental.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 26 février

Comment se porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adresser, par monsieur son frère, un grimoire de physique; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de Mairan; s'il en est content, il me fera plaisir de le lire à l'académie. Je suis absolument de son sentiment, et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame du Châtelet. Nous avons, elle et moi, de belles disputes dont M. de Mairan est la cause. Elle peut dire : *Multa passa sum propter eum.* Nous sommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien se disputer sans se haïr.

Le *Prophète* est tout prêt; il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort.

J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos; la pièce, toute faible qu'elle est, vaut certainement mieux que l'*Alcoran*, et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays; mais, tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je serai très content de ma destinée et de celle des miens.

A M. DE CHAMPFLOUR, PÈRE.

A Bruxelles, ce 5 mars.

Vous êtes trop bon, mon cher monsieur; j'ai reçu une lettre d'avis de M. Carrau qui m'annonce l'arrivée de deux caisses de pâtes d'Auvergne. M. du Châtelet n'est point ici; mais madame du Châtelet, qui aime passionnément ces pâtes, vous remercie de tout son cœur. Je vous envoie un petit paquet qui ne contient pas des choses si agréables, mais qui vous prouvera que je compte sur votre amitié, puisque je prends de telles libertés. C'est un recueil d'une partie de mes ouvrages, imprimé en Hollande. La beauté de l'édition est la seule chose qui puisse excuser la hardiesse de l'envoi; il est parti de Lille. Mon neveu, M. Denis, commissaire des guerres à Lille, a fait mettre le paquet au coche, adressé à Clermont en Auvergne. Si on fesait, à Paris, quelque difficulté, vous pourriez aisément la faire lever par un de vos amis. J'écris à monsieur votre fils; je partage, monsieur, avec vous et avec lui, la joie que je me flatte que sa bonne conduite vous donnera. Il vous aime, il est bien né, il a de l'esprit, il sent vivement ses torts et vos bontés; voilà de quoi faire son bonheur et le vôtre. Je remercie la Providence de m'avoir procuré l'occasion de rendre service à un père si digne d'être aimé, et à un honnête homme qui a pour amis tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. M. de La Granville, M. Carrau, ne parlent de vous qu'avec éloge et avec sensibilité. Je sais combien M. de Trudaine vous aime. Mettez-moi, monsieur, je vous en prie, au rang de vos amis, et comptez que je serai toute ma vie, avec une estime bien véritable, etc. VOLTAIRE.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, le 5 mars.

Formont! vous et les du Deffands,
C'est-à-dire les agréments,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence;
Et vous, plaisirs qui valez tout,
Plaisirs, je vous suivis par goût,
Et les Newton par complaisance.

Que m'ont servi tous ces efforts
De notre incertaine science?
Et ces carrés de la distance,
Ces corpuscules, ces ressorts,
Cet infini si peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins misérable?

Mon esprit est-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus sage,
Quand de René le songe-creux
J'ai lu le romanesque ouvrage?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien?
Ou qu'après quarante escalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?

Ah! fuyez, songes imposteurs,
Ennuyeuse et froide chimère!
Et puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges sachent plaire.
L'esprit méthodique et commun
Qui calcule un par un donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre philosophie
Ne voyez-vous pas Émilie
S'avancer avec les Amours?
Sans ce cortége qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours
Avec son Leibnitz, qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je pense; et, après avoir bien examiné s'il faut supputer la force motrice des corps par la simple vitesse, ou par le carré de cette vitesse, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'ose donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poétiques. Je trouve qu'il est encore plus difficile d'avoir des songes heureux en poésie qu'en philosophie. *Mahomet* est un terrible problème à résoudre, et je ne crois pas que je sois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le sien. Mais si vous m'aimez toujours, je serai plus que prophète, comme dit l'autre. C'est l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait hasarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'est à vous maintenant, mon cher ami, à vous servir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèse environ deux livres. Une de vos conversations avec madame du Deffand vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Elle sait ce que vous valez, tout comme madame du Deffand. Ce sont deux femmes bien

aimables que ces deux femmes-là! Adieu, mon cher ami.

A M. WARMHOLTZ.

A Bruxelles, 12 mars.

Permettez-moi, monsieur, de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien voulu me faire; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches. Cette histoire vous est présente; vous savez en quoi M. Nordberg diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé, et procurez-moi le plaisir de me corriger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars.

Des savants digne secrétaire,
Vous qui savez instruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adresse l'ouvrage;
Et si j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'esprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie, monsieur, quand vous aurez un moment de loisir, de me mander si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique je sois du vôtre, et que j'aie très mal soutenu une bonne cause.

Madame du Châtelet l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes, elle et moi, très réunis dans les sentiments de la plus parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 13 mars.

AU TRÈS AIMABLE SECRÉTAIRE DE MON ANGE GARDIEN.

Près de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé.
Qui vous entend est consolé;
Mais celui qui, sachant vous plaire,
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre;
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absents sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être quinze-vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau *Mahomet* qui est tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit entre vos mains avant Pâques, si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame du Châtelet a gagné, ces jours-ci, un incident très considérable de son procès; et elle l'a gagné à force de courage, d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par Lebrun et Lesueur, et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui; il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame du Châtelet vous aime plus que jamais.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence;
Je la fais; un si long silence
A de quoi me faire damner;
Donnez-moi plénière indulgence

Après avoir, en grand courrier,
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas notre ermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois;
Ils vont par de sanglants exploits
Prendre ou ravager des provinces;
L'ambition les a soumis.

Moi, j'y renonce; adieu les princes;
Il ne me faut que des amis

Ce sont surtout des amis tels que mon cher Cideville qui sont très au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique, qui m'a encore tracassé; malgré ma mauvaise santé, qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre *Mahomet* digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli, depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. La Noue vous aura mandé sans doute que nos deux *Mahomet* se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien; il en parut assez content; mais moi je ne le fus pas, et je ne le serai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce La Noue me paraît un très honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle Gautier ait récompensé en lui la vertu, car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne sais si vous avez reçu l'*Anti-Machiavel* que j'envoyai pour vous à Prault le libraire, à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est plaisant que le *Machiavel* soit permis, et que l'antidote soit contrebande. Je ne sais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'*Anti-Machiavel*. La chatte, métamorphosée en femme, court aux souris, dès qu'elle en voit; et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée, dès qu'il voit une province à sa bienséance.

Puis fiez-vous à la philosophie!

Il n'y a que la philosophe madame du Châtelet dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes, et plus fidèle encore à ses amis qu'à Leibnitz.

A propos, monsieur le conseiller, vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important, et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous, que faites-vous? où êtes-vous?

« Quæ circumvolitas agilis thyma? . . . . »
Hor., lib. I, ep. III, v. 21.

Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très cher Cideville. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

A M. THIERIOT.

Bruxelles, 12 mars.

J'allais vous écrire, lorsque je reçois votre lettre du 9. Votre santé me paraît toujours aussi faible que la mienne; mais avec ces deux mots *abstine et sustine*, nous ne laissons pas de vivre. Après votre santé, c'est votre pension qui m'intéresse. Il est vrai qu'elle est de douze cents livres; mais comme j'ai toujours espéré que sa majesté l'augmenterait, je ne vous ai jamais accusé la somme. La Silésie fait grand tort à la reine de Hongrie et à vous; mais vous aurez certainement votre pension, et je serai fort étonné si l'héritière des Césars reprend sa Silésie. Il me semble que voici l'époque fatale de la maison d'Autriche, *et super vestem* suam *miserunt sortem*.

M. de Maupertuis m'a mandé qu'il pourrait faire un voyage. Je crois que Du Molard reviendra aussi.

Je ne doute pas que le roi de Prusse, en vous payant votre pension, ne vous paie les arrérages; et ma grande raison, c'est que la chose est juste et digne de lui.

J'aurai l'honneur d'écrire à M. des Alleurs pour le remercier; je ne manquerai pas aussi de remercier M. de Poniatowski.

Je vais écrire à l'abbé Moussinot pour qu'il fournisse un copiste; mais, si vous en avez un, vous pouvez l'employer, et faire prix. L'abbé Moussinot le paiera.

Il n'y aura qu'à mettre les papiers dans un sac de procureur au coche de Bruxelles, le tout ficelé, non cacheté: cette voie est sûre. On ne s'avise jamais de dérober ce qui n'est d'aucun usage.

Je vous enverrai mon édition, moitié imprimée, moitié manuscrite, quand vous m'aurez dit comment il faut m'y prendre. Je n'ai que cet exemplaire-là.

Je voudrais bien qu'on ne s'empressât point tant de m'imprimer. J'ai de quoi fournir une édition presque neuve. J'ai tout corrigé, tout refondu. Je vais travailler entièrement l'*Histoire de Charles XII*, non seulement sur les mémoires de M. de Poniatowski, mais sur l'*Histoire* que M. Nordberg, chapelain de Charles XII, va publier par ordre du sénat. Il faut donc me laisser un

peu de temps. Je voudrais que lorsque j'surai tout arrangé, et que je vous aurai mis en possession de ce que doit contenir l'édition nouvelle, vous vous en accommodassiez avec quelque libraire intelligent, afin que l'édition fût bien faite, et qu'elle pût vous être de quelque utilité.

Je vous prie de demander à l'agent du roi de Prusse à qui je peux adresser à Hambourg une caisse pour madame la margrave de Bareuth, sœur du roi. Je ne veux pas l'envoyer par la poste, comme en usa une fois monsieur son frère, lequel m'envoya un jour je ne sais quoi, qui me coûta deux cents francs de port.

Je suis fâché du départ de madame de Béranger. Je vous embrasse.

Je vais faire réponse à Neaulme.

A M. DE MAIRAN,

A PARIS.

Le 24 mars.

Vous êtes, mon cher monsieur, le premier ministre de la philosophie; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame du Châtelet, car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé sa rebellion qu'après avoir hanté les malintentionnés leibnitziens. Non; mon cher maître, pas un mot de cela, croyez-moi; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu Jean Bernouilli, fils de Jean.

La manière d'évaluer les *forces motrices* par ce qu'elles ne font point la révolta. Un très célèbre géomètre fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte, si vous voulez; mais je regarde ma persévérance comme une très belle action.

Madame du Châtelet vous répondra probablement. Je souhaite qu'elle ait une réplique, elle mérite que vous entriez un peu dans des détails instructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ferez comme les dieux d'Homère, qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame du Châtelet. Venons à votre serviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la simple vitesse multipliée par la masse. Mais, quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur Clarke dit le premier à Leibnitz; et, quand je dis que deux pressions en *deux* temps donnent *deux* de vitesse et *quatre* de force, je n'avoue rien dont les adversaires tirent avantage; car je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à tenir ce langage, parce que je ne sais ce que c'est que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en un temps double, pour les raisons que vous savez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé Moussinot, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre et qui bientôt aura celui de vous en présenter un autre plus court, dont vous ferez l'usage que votre discernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai relu votre Mémoire de 1728, et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame du Châtelet, méthodique, clair, plein de finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très bien évaluer la valeur des forces motrices par *les espaces non parcourus*. Votre supposition même paraît aussi recevable que toutes les suppositions qu'on accorde en géométrie.

Je viens de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé Deidier: il est digne de paraître avec le vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé, et je vous supplie, monsieur, de vouloir bien remercier pour moi l'auteur du profit que je tire de son ouvrage. Il y a, ce me semble, de l'invention dans la nouvelle démonstration qu'il donne, *fig.* II.

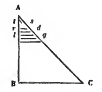
Je n'ose abuser de votre patience; mais si vous, ou M. l'abbé Deidier, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer sur quelques doutes, je vous en serai bien obligé.

M. Deidier, page 127, dit que le corps A (un sait de quoi il est question) aura une force avant le choc qui sera comme le produit de la masse par la vitesse.

Mais c'est de quoi les *force-viviers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en soi une force qui est le produit du carré de sa vitesse, et que, s'il ne manifeste pas cette force en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas d'occasion. C'est un

soldat qui marche armé ; dès qu'il trouvera l'ennemi, il se battra ; alors il déploiera sa force, et alors $m \times u$.

Ils soutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *a priori* ; ce qui est bien pis encore que des expériences.



Ne disent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées ? ne disent-ils pas que A n'aurait pas eu l la force qui résulte de ces pressions, si la ligne ts, par exemple, ne représentait deux pressions, si rd n'en représentait trois, etc. ?

Mais, disent-ils, le triangle A lg est au triangle A B C comme le carré de lg au carré de B C, et ces deux triangles sont infiniment petits ; donc ils représentent, dans le premier triangle A lg, les pressions qui donnent une force égale au carré de lg, et, dans le grand triangle, la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice ? et ne faut-il pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre ? il y a donc dans cet instant autant d'instants que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré ; or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un instant indivisible ?

Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme.

Je viens ensuite à la conclusion très spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques.

Dans la collision des corps à ressort ils retrouvent toujours les mêmes forces devant et après le choc, quand ils supputent la force par le carré de la vitesse ; et, dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaise, suspendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle ;

Leur masse est 2, leur vitesse 5 ;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2 : que chaque masse soit 2, et chaque vitesse 10, l'enfoncement est 4.

Mais que la masse de l'un soit 4 et la vitesse 5, la masse de l'autre 2, et la vitesse 10, l'enfoncement n'est que 3.

C'est là que les *force-viviers* prétendent triompher ; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force ; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, selon notre calcul.

Mais, si l'on compte, poursuivent-ils, selon l'ancienne méthode, on aura pour le troisième cas, non pas 300 de force, mais 4×5 pour un des mobiles, 2×10 pour l'autre ; le tout $= 40$. Donc, selon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le second cas, et non pas 3 ; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter soit très mauvaise.

Je sais bien qu'on peut dire que, dans la percussion de deux corps à ressort, lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand, le ressort augmente les forces ; mais ici, lorsque ce mobile de cuivre et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force ? Nous n'avons plus, dans ce cas, la ressource des ressorts.

Ne dois-je pas recourir à une raison primitive ? et, si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste ?

Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps ?

Je remarque que, dans les corps à ressort, il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que, quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélastique a moins de masse ; par exemple, quand la boule de terre glaise, qui est 2, et qui a 10 de vitesse, rencontre le cuivre 2, qui a aussi 10 de vitesse, l'enfoncement est 4.

Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 10 de vitesse, et l'autre 4 de masse et 5 de vitesse, alors, quoique les causes paraissent égales, quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet est cependant très différent. Pourquoi ? n'est-ce pas que les corps réagissent moins quand ils ont moins de masse, et réagissent plus quand ils sont plus massifs ?

N'est-ce pas, toutes choses égales, parce qu'un corps est plus massif qu'il a plus de ressort, et qu'ainsi il réagit plus contre un petit corps à res-

sort qui le vient frapper? comme dans l'expérience d'Hermann. Et n'est-ce pas par cette même raison qu'un corps quelconque, toutes choses égales, réagit moins, s'il est plus petit?

Voilà mon *doute*. Pardon de cette confession générale au temps de Pâques. Elle est trop longue ; mais, si je voulais vous dire combien je vous aime et vous estime, je serais bien plus prolixe.

Adieu ; je suis de toute mon âme votre, etc.

A M. DE MAIRAN,

A PARIS.

A Bruxelles, le 1er avril.

Me voici, monsieur, tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire ; vous verrez seulement, par la première partie, si je vous ai bien entendu ; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde, vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage.

Je serai curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une décision. Ai-je tort? ai-je raison? ai-je bien ou mal pris vos idées?

Vous recevrez peut-être la réponse de madame la marquise du Châtelet imprimée, en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon essai sur la métaphysique de Leibnitz, vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux *Eléments de Newton* qu'on réimprime ; et c'est à madame du Châtelet elle-même que j'adresse et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est là, pour les gens de lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame du Châtelet ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais songeons, mon cher et aimable philosophe, combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du *Télémaque* à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aima mieux sacrifier le quiétisme que son archevêché; et madame du Châtelet ne peut point sacrifier les *forces-vives*, même à vous.

Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire ; nous disputons tout le jour, et nous n'avançons point. Voilà pourquoi je veux savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

Je ne sais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour Leibnitz. Madame la princesse de Columbrano a écrit aussi en faveur des *forces-vives*. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galants ni vous ni moi. Mais vous êtes comme Hercule qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite ; et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un jour dans cette belle maison [1] consacrée aux arts, peinte par Lesueur et par Lebrun, et digne de recevoir M. de Mairan.

Adieu, cher ennemi de mes amis ; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illustre et aimable adversaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois votre billet à l'abbé Moussinot. Ne me répondez point, mon cher philosophe; le temps est à ménager, quoi qu'en disent les *force-viviers ;* mais, si vous croyez que vous me ferez plaisir en montrant à l'académie de quelle façon je pense ; si on peut voir par mon Mémoire que je ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem, ayez la bonté de le communiquer ; sinon *pereat*.

Je me tiens pour répondu ; je ne veux pas un mot. Je vous embrasse, je vous estime, je vous aime autant que vous le méritez.

A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, le 3 avril.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première *Épître ;* elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la seconde.

Votre première *Épître*, je vous le répète, sera un morceau admirable; sacrifiez tout pour la rendre digne de vous ; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est pas besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire en

[1] L'hôtel *Lambert*.

tendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de Despréaux seront au-dessous; mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance, vous avez trop de sang, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille; nous y ferons jouer *Mahomet;* La Noue le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre Mairan, dans le fond; mais Mairan a un peu tort dans la forme, et madame du Châtelet méritait mieux. Bonsoir, mon cher poëte philosophe; bonsoir, aimable Apollon.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril

O vous, qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts, puisqu'elle les partage!
De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur.
Ranimez donc Paris, où les beaux-arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas,
En vain par une heureuse et pénible industrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La détestable Envie, aux farouches regards,
La Persécution m'accabla de ses armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes,
Je maudis mes travaux, et mon siècle, et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez; un ami me console
Des jaloux, des bigots, et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner *Alzire;* c'est vous qui avez corrigé *Mahomet;* et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris, après le départ de Dufresne; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parents, La Noue y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame du Châtelet, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux et la fièvre de madame d'Argental. Soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage, dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essayer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore, et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province, pour donner la pièce à Paris quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse; on l'a même imprimé; la chose n'en est pas moins fausse. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait de son côté; car, quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aie quitté trop tôt; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame du Châtelet. Il me connaît trop; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris; mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin, il n'y a que les lieux qu'habite votre amie; et, si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à desirer.

Elle répond à M. de Mairan. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse, car on porte son caractère partout.

Elle fait mille compliments aux anges.

A M. L. C.

15 avril 1741.

Monsieur, si vous voulez vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi

de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton ; examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner. M. Newton n'a jamais fait de système, il a vu, et il a fait voir ; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai. Dans tout le reste, il n'y a qu'à dire : J'ignore.

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil et de la lune : il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, et en quelle portion ils pèsent ; de là Newton a non seulement calculé l'action du soleil et de la lune sur les marées de la terre, mais encore l'action de la terre et du soleil sur les eaux de la lune (supposé qu'il y en ait). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes : mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, qui est la grande lumière des hommes.

Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination. Il faut la renvoyer à la poésie, et la bannir de la physique : imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème avec un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter : il y en a dans la glace même, et l'expérience le démontre ; mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, et que par conséquent on ne peut admettre en physique.

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées, ni pourquoi les marées retardent avec la lune des équinoxes et des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'Océan n'ont aucune marée, etc. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer? Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, dans un temps donné, élève d'eau pour la résoudre ensuite en pluies par le secours des vents?

Vous dites, monsieur, que vous trouvez très mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent, que les neiges et les pluies suffisent à la formation des rivières ; comptez que cela n'est ni bien ni mal imaginé, mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte et les *Transactions* d'Angleterre.

En un mot, monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience et le calcul pour guides ; et ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Bruxelles, le 2 mai.

Si quelque chose, monsieur, pouvait augmenter les regrets que vous me laissez, ce serait votre attention obligeante. Vous êtes né pour faire les charmes de la société. Vous ne vous contentez pas de plaire, vous cherches toujours à obliger. A peine recevez-vous une relation intéressante, que vous voulez bien nous en faire part. Vous vous donnez la peine de transcrire tout l'article qui regarde le pauvre Maupertuis. Je viens de le lire à madame du Châtelet ; nous en sommes touchés aux larmes. Mon Dieu ! quelle fatale destinée ! *Qu'allait-il faire dans cette galère?* Je me souviens qu'il s'était fait faire un habit bleu ; il l'aura porté sans doute en Silésie, et ce maudit habit aura été la cause de sa mort. On l'aura pris pour un Prussien ; je reconnais bien les gens appartenant à un roi du Nord, de refuser place à Maupertuis dans le carrosse. Il y a là une complication d'accidents qui ressemble fort à ce que fait la destinée, quand elle veut perdre quelqu'un ; mais il ne faut désespérer de rien ; peut-être est-il prisonnier, peut-être n'est-il que blessé.

J'apprends dans le moment, monsieur, que Maupertuis est à Vienne, en bonne santé. Il fut dépouillé par les paysans dans cette maudite Forêt-Noire, où il était comme don Quichotte fesant pénitence. On le mit tout nu ; quelques housards dont un parlait français, eurent pitié de lui ; chose peu ordinaire aux housards. On lui donna une chemise sale, et on le mena au comte Neuperg. Tout cela se passa deux jours avant la bataille. Le comte lui prêta cinquante louis, avec quoi il prit sur-le-champ le chemin de Vienne, comme prisonnier sur sa parole ; car on ne voulut pas qu'il retournât vers le roi, après avoir vu l'armée ennemie, et on craignit le compte qu'en pouvait rendre un géomètre. Il alla donc à Vienne trouver la princesse de Lichtenstein qu'il avait fort connue à Paris ; il en a été très bien reçu, et on le fête à Vienne comme on fesait à Berlin. Voilà un homme né pour les aventures.

S'il avait eu celle de vivre avec vous, monsieur, pendant huit jours, il n'en chercherait point d'autres ; c'est bien ainsi que pense madame du Châtelet. Le nom de Valori lui est devenu cher.

Elle vous fait les plus sincères compliments, ainsi qu'à toute votre aimable famille. Permettez-moi d'y joindre mes respects, et de remercier les yeux à qui j'ai fait répandre des larmes.

Voulez-vous bien encore, monsieur, que je fasse par vous les assurances de mon respectueux dévouement pour M. le duc de Boufflers et pour madame de La Granville? C'est avec les mêmes sentiments que je serai toute ma vie, monsieur, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 mai.

Madame du Châtelet, monsieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé sa lettre avant la mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle, quand j'ai appris votre heureuse arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire partout où vous êtes; mais vous ne plairez jamais tant à personne qu'à vos compatriotes, quand vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les Islandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repasser en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la consolation et la joie dans notre solitude. Vous savez, sans doute, combien tout le monde s'est intéressé à votre destinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux personnes ici qui ne sont point du tout du même avis sur les imaginations de Leibnitz, mais qui se réunissent à vous estimer et à vous aimer de tout leur cœur.

Conservez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et surtout conservez-vous.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 mai.

J'ai reçu, monsieur, votre certificat; mais je vois que l'académie est neutre, et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous.

Je crois que la Société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pesé, voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, Leibnitz n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison insuffisante, sa continuité, son plein, ses monades, etc., sont des germes de confusion dont M. Wolff a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°, qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce Koenig, élève de Bernouilli, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une force double communique en un seul temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de Bernouilli, et se résout très facilement.

Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piége, et encore plus de la querelle qui s'est élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi; et moi, qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité, je m'y accoutume comme je laisserais ma femme aller au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très bien, c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très cher philosophe, votre, etc.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'âme qui y loge.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre *Prophète;* mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent *Mahomet* sur les tréteaux de Paris.

Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille: « *On dit les* « *Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai.* » Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille, car c'est à mes souverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas pu refuser quatre représentations aux empressements de la ville; et, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé, qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que La Noue, avec sa physionomie de singe, a joué le rôle de Mahomet bien mieux que n'eût fait Dufresne. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est très vrai. Le petit Baron s'est tellement perfectionné depuis la première représentation, a

eu un jeu si naturel, des mouvements si passionnés, si vrais, et si tendres, qu'il fesait pleurer tout le monde, comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon sort d'ailleurs a toujours été d'être persécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode, et que, sans la voix de la Lemaure et le canard de Vaucanson, vous n'auriez rien qui fît ressouvenir de la gloire de la France.

Je devrais dire :

« Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele. »
JUVEN., sat. VII, v. 27.

Cependant j'aime toujours les lettres comme si elles étaient honorées et récompensées ; vous seuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame du Châtelet a encore gagné aujourd'hui un incident considérable, et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne gagne pas au jour le fond du procès ; mais ce jour est loin, et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous n'en serons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuisera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir.

Adieu, nos anges ; je suis toujours *sub umbra alarum* vestrarum.

P. S. Vous savez M. de Maupertuis à Vienne, chez le prince de Lichtenstein, après avoir été dépouillé par des paysans *en raison directe* de tout ce qu'il avait.

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

A Bruxelles, ce 15 mai.

J'ai reçu hier bien tard, monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 19 avril, et qui était adressée à Valenciennes. Je n'ai pas été assez heureux pour voir M. de Boufflers dans son ermitage, ni M. de Séchelles dans son royaume. Le procès de madame du Châtelet nous a rappelés à Bruxelles. Je voudrais bien que vous jugeassiez, en dernier ressort, celui de *Mahomet*, auquel vous avez la bonté de vous intéresser. Il y avait très long-temps que j'avais commencé cet ouvrage aussi bien que *Mérope ;* je les avais tous deux abandonnés, soit à cause de la difficulté du sujet, soit que d'autres études m'entraînassent, et que je fusse un peu honteux de faire toujours des vers entre Newton et Leibnitz. Mais, depuis que le roi de Prusse en fait après une victoire, il ne faut pas rougir d'être poëte. N'aimez-vous pas le style de sa lettre? *On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai ;* et de là, sans penser à sa bataille, il m'écrit une demi-douzaine de stances, dont quelques unes ont l'air d'avoir été faites à Paris par des gens du métier. S'il peut y avoir quelque chose de mieux que de trouver le temps d'écrire dans de pareilles circonstances, c'est assurément d'avoir le temps de faire de jolis vers. Il ne manque à madame du Châtelet que des vers, après avoir vaincu le secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences ; mais elle fait mieux, elle daigne toujours avoir de l'amitié pour moi, quoique je ne sois point du tout de son avis. Elle me trouva, ces jours passés, écrivant au roi de Prusse. Il y avait dans ma lettre :

Songez que les boulets ne vous épargnent guère;
Que du plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser aisément la tête d'un héros,
Lorsque, multipliant son poids par sa *vitesse*,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.

Elle mit de sa main, *par le carré de sa vitesse.* J'eus beau lui dire que le vers serait trop long ; elle répondit qu'il fallait toujours être de l'avis de Leibnitz, en vers et en prose; qu'il ne fallait point songer à la mesure des vers, mais à celle des *forces-vives*. Si vous ne sentes pas bien la plaisanterie de cette dispute, consultez l'abbé de Molières ou Pitot, gens fort plaisants, qui vous mettront au fait. N'allez-vous pas, monsieur, acheter bien des livres à l'inventaire de la bibliothèque de Lancelot ? Le roi de Prusse a renvoyé votre bibliothécaire Du Molard. Il paraît qu'il ne paie pas les arts comme il les cultive, ou peut-être Du Molard s'est-il lassé d'attendre. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi ; vous ne doutez pas que je ne m'intéresse vivement à un homme que vous protégez.

Je serais bien curieux de voir ce que vous avez rassemblé sur l'*Histoire de France.* Vous vous êtes fait une belle occupation, et bien digne de vous. Je vis toujours dans l'espérance de m'instruire un jour auprès de vous, et de profiter des agréments de votre commerce; mais la vie se passe en projets, et on meurt avant d'avoir rien fait de ce qu'on voulait faire. Il est bien triste d'être à Bruxelles quand vous êtes à Paris. Madame du Châtelet, qui sent comme moi tout ce que vous valez, vous fait mille compliments. Quand vous passerez par la rue de Beaune, souvenez-vous de moi.

Vous saves que le prince Charles de Lorraine vient à Bruxelles; que le prince royal de Saxe

n'épouse plus l'archiduchesse; et que la chose du monde dont on s'aperçoit qu'on peut se passer le plus aisément, c'est un empereur.

A M. DE LA NOUE,

ENTREPRENEUR DES SPECTACLES, A LILLE.

Bruxelles, mai.

Mon cher feseur et embellisseur de *Mahomets*, j'apprends à l'instant que Paris vous desire, et que MM. les ducs de Rochechouart et d'Aumont doivent vous engager, s'ils ne l'ont déjà fait, à venir dans une capitale où les grands talents doivent se rendre. Ils veulent que vous veniez avec mademoiselle Gautier. Allez donc orner Paris l'un et l'autre, et puissé-je vous y trouver bientôt! Je me recommande à vous quand vous serez dans votre royaume. Allons donc! que mademoiselle Gautier travaille de toutes ses forces; qu'elle mette plus de variété dans son récit; qu'elle joigne tout ce que peut l'art à tout ce que la nature a fait pour elle; elle est faite pour être le charme du théâtre comme celui de la société. Je la remercie de l'honneur qu'elle a fait à une certaine Palmire. Je vous prie d'écrire à monsieur son père que vous le priez de rendre au plus tôt à l'abbé Moussinot les paquets dont il a bien voulu se charger; cela m'est très important. Adieu, mon cher ami.

A M. DE LA NOUE,

ENTREPRENEUR DES SPECTACLES, A LILLE.

Bruxelles.

Eh bien, mon cher confrère, je ferai donc venir ce manuscrit de *l'Enfant prodigue*, qui est entre les mains des comédiens de Paris; il est fort différent de l'imprimé. Le moindre des changements est celui que mes amis furent obligés d'y faire, à la hâte, du président en sénéchal. La police ne voulut jamais permettre qu'on osât mettre sur le théâtre un président. On n'était pas si difficile du temps de Perrin-Daudin. En Angleterre, j'ai vu sur la scène un cardinal qui meurt en athée.

Quant à la situation de la fin, je m'en rapporte à vous. Vous connaissez mieux le théâtre que moi; croiriez-vous bien que je n'ai jamais vu jouer ni répéter *l'Enfant prodigue*? Les effets du théâtre ne se devinent point dans le cabinet; mais je ne suis point tenté de quitter mon cabinet pour aller voir la décadence du théâtre de Paris, je ne veux y aller que quand vous ranimerez les très languissantes Muses de ce pays-là. Poésie, déclamation, tout y périt. Si nous pouvions, en attendant, faire un petit tour à Lille, je vous donnerais *Mérope*, en cas que vous eussiez du loisir; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de travestir mademoiselle Gautier en reine douairière; elle ne doit embellir que les rôles des jeunes princesses. Je reprends de temps en temps mon coquin de *Prophète* en sous-œuvre. Tous les *Mahomets* sont nés pour vous avoir obligation.

Bonsoir, mon cher confrère. Mille compliments, je vous prie, à mademoiselle Gautier.

A M. WARMHOLTZ.

A Bruxelles, mai.

Monsieur, vous m'auriez fait un vrai plaisir, si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire; mais, puisque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru, pour corriger mon petit abrégé de *l'Histoire de Charles XII*, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très naturel que M. Nordberg, Suédois et témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger, et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages, si cette histoire, que j'ai donnée, n'avait eu quelque succès, au moins par le style, et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

Au reste, il est très faux que je me sois adressé à aucun libraire, ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau qui n'est pas même commencé.

Vous me ferez plaisir, monsieur, et vous me rendrez justice, si vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. Nordberg, mais me réformer sur ses mémoires [1]. Je crois même que ce serait la seule note qui me conviendrait; car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion, étant de tout mon cœur, monsieur, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 27 mai.

Je n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de *Mahomet*, dont je vous des-

[1] Voltaire se trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéressants ou de remarques utiles. K.

tinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de Sorbonne, nommé l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. La Noue ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugements de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher Cideville, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours.

Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune Helvétius, qui est venu passer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce serait avec vous surtout qu'un pareil commerce serait délicieux; *sed nos fata premunt.* Où êtes-vous à présent, et que faites-vous? Cueillez-vous les fleurs du Parnasse, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me semble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuse nécessité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaisir; c'est le cas où est madame du Châtelet.

« Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
« Nos patriam fugimus. »

VIRG., ecl. I, v. 3.

Eh pourquoi? pour plaider six ou sept ans en Brabant. Personne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Prusse,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,

BOILEAU, sat. VIII, v. 103.

qui s'en va hasarder sa vie en Silésie contre des housards! Maupertuis, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur, qui n'y est pas, et se fait prendre par des paysans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ses poches. J'ai été plus sage; j'ai revolé bien vite vers Émilie. Le roi de Prusse m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine de Hongrie, il souffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molwitz, et actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres.

Mais il faut que je vous préfère;
Car, dût-il être mon appui,
Vous faites des vers mieux que lui,
Et votre amitié m'est plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame du Châtelet; chacun doit être à sa place. Il n'est que roi, au bout du compte, et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu; je vous embrasse.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 mai.

Vous n'avez pas sans doute reçu les lettres que madame du Châtelet et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu savoir la douleur dont nous fûmes pénétrés sur le faux bruit de votre mort, vous m'écririez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Est-il possible que ce soit vous qui ayez des inégalités! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expressions dont je m'étais servi en parlant de vous. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penser.*

Je l'ai dit en vers et en prose, et vous n'avez jamais eu de partisan plus attaché que moi. Si ce sont ces expressions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne m'en corrigerai pas, et que, si vous avez de l'inégalité dans l'humeur et de l'injustice dans le cœur, je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à son siècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit à n'avoir pour vous que les froids sentiments de l'estime.

Je vous ai toujours aimé, et ne vous ai jamais manqué. Je suis en droit, par mon amitié, de vous gronder vivement, de vous reprocher votre humeur avec moi. J'use de mes droits, et je vous conjure de ne jamais croire que je ne puisse ni penser ni parler de vous d'une manière qui vous déplaise. C'est une vérité aussi incontestable que celle de l'aplatissement des pôles.

Si vous écrivez au roi, je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je suis malade; c'est ce qui m'empêche de répondre à la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aisément m'excuser envers sa majesté de la manière dont vous savez tout dire.

Vous savez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de Mairan, et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame du Châtelet. L'académie est toujours partagée sur les *forces-vives.* J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un Mémoire à l'académie. Je voulais

un jugement; mais MM. Camus et Pitot, nommés commissaires, se sont contentés de dire que je n'entendais pas mal la matière; et M. Pitot prétend que le fond de la chose *est aussi difficile que la quadrature du cercle*. Je ne croyais pas que cette question fût si profonde.

Savez-vous que M. de La Trimouille est mort de la petite-vérole? Ce n'était pas un grand géomètre, mais c'était un homme infiniment aimable, à ce qu'on dit.

Si vous faites un tour à Paris, prenez votre chemin par Bruxelles; vous y verrez une dame plus digne que jamais de vous voir, et un homme qui mérite votre amitié, parce qu'il vous aime autant qu'il vous estime.

Je reçois dans ce moment une lettre du roi, dans laquelle il me conte votre aventure de Molwitz avec tout l'esprit que vous lui connaissez. Je suis si malade que je ne peux répondre à ses jolis vers. Je vous prie, plus que jamais, de faire mes excuses en cas que vous lui écriviez. S'il pense comme moi, il doit préférer votre prose à mes vers

Adieu, mon cher monsieur; aimez-moi un peu, je vous en prie, et ne me tenez pas rigueur.

Du très humble et très obéissant, vous n'en aurez pas de Voltaire.

A M. S'GRAVESANDE.

A Cirey, le 1er juin.

Je vous remercie, monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras: car moi, qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta, sol*. Depuis Josué, personne, avant vous, n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu, dans le même paquet, l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques *Pensées* de Pascal, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que Pascal n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que Pascal aimait toutes ses idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais, s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le P. Desmolets a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de Pascal même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le *Recueil de Littérature*.

Les hommes d'une imagination forte, comme Pascal, parlent avec une autorité despotique; les ignorants et les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi je vois aussi un abîme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les *Mélanges* de Leibnitz que la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme Pascal, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand Pascal en a été attaqué, c'est Samson qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, et principalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites *Remarques sur les Pensées de Pascal*; c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne, et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. Platon s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfants sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde n'ont pas eu meilleure fortune que Platon. Voyez-vous ces vilaines montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue? ce sont des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie, en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs. Il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux

neuf cents. La nourrice d'Hésiode lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui Dieu accorde la plus longue vie; et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de Saint-Aulaire et madame de Chanclos, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan?

Cet homme m'en dit de très grossières, selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. Il a été déterrer dans je ne sais quel journal je ne sais quelles *Lettres* sur la nature de l'âme, que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point. Mais, puisque cet homme les lit, il devait voir qu'il est évident que ces *Lettres* sur la nature de l'âme ne sont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur Locke. Il est clair qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainsi, quelque pauvre que je puisse être.

Mon docteur se tue à prouver que l'âme est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est; mais, en vérité, ses raisonnements le sont fort peu. Il veut donner des soufflets à Locke sur ma joue, parce que Locke a dit que Dieu était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce Locke, et plus je voudrais que tous ces messieurs l'étudiassent. Il me semble qu'il a fait comme Auguste, qui donna un édit *de coercendo intra fines imperio*. Locke a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'âme? je n'en sais rien. Qu'est-ce que la matière? je n'en sais rien. Voilà Joseph-Godefroi Leibnitz qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon âme sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait *la Henriade* que pour cela; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses arguments que moi par ma *Henriade*. VANITAS *vanitatum*, *et* METAPHYSICA *vanitas!*

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser; voilà ce que fait Newton; voilà ce que vous faites avec M. Musschenbroek; mais pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'Épistemon et maître Éditue.

Les philosophes, qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du sérail. Ils n'en ont vu que le dehors, et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, monsieur; si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *quinze-vingt* de Paris, et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 juin.

Comment mes anges, qui sondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur *Mahomet?* Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres; on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne sais sur quel billet moitié vers et moitié prose, écrit à La Noue il y a quelques mois, que je lui envoyais ce *Mahomet* imprimé; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyais à ce La Noue la pièce manuscrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidèlement, car ce La Noue est un honnête garçon.

Le second point est que ledit La Noue a été aussi indiscret qu'honnête homme, pour le moins; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers dont vous me parlez, très peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu, dans la sainte Écriture, de révéler la turpitude de son prochain; et la plus grande des turpitudes, c'est une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers, dont en vérité il ne me souvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de M. le cardinal. Ce qui me le persuade, c'est que, dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, M. le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame du Châtelet, sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me paierait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que

celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier ; mais je ne sais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire *Mahomet ;* je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de La Chaussée. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre : mais je doute fort qu'on trouve à la Comédie française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué *Mahomet* à Lille.

Je sais que La Noue a l'air d'un fils rabougri de Baubourg, mais aussi il joue, à mon sens, d'une manière plus forte, plus vraie et plus tragique que Dufresne. Il y a un petit Baron qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

A M. PITOT DE LAUNAI.

Bruxelles, le 18 juin.

Je suis un paresseux, mon cher philosophe ; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu : j'ai fait des voyages au Nord, quand vous alliez au Midi ; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon silence ; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive ; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'état d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitzienne des *forces-vives*. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile ; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit, là est l'honneur [1].

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations ; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame du Châtelet est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude ; sa lettre à M. de Mairan a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de Mairan et de madame du Châtelet, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de Bernouilli lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre ; on les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien ? Il n'en est pas de même en Flandre ; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent ; l'âme est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme, ou l'avez-vous laissée à Paris ? et vivez-vous avec elle comme Cérès avec Proserpine, six mois d'absence et six mois de séjour ?

M. de Maupertuis doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent ; il n'a point fondé d'académie à Berlin, comme il l'espérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu son petit bagage à la bataille de Molwitz, et n'est pas récompensé comme on s'en flattait. Il n'a point passé, à son retour, par Bruxelles, et il y a très long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une suspension d'armes en Silésie ; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe se prépare à la guerre ; Dieu veuille que ce soit pour avoir la paix !

Adieu, mon cher monsieur ; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je vous embrasse sans cérémonie.

A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 20 juin

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami ; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort ; il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante. J'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poëte sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire.

[1] Cette maxime est de Louis XI.

Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux; mais ces talents-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille compliments. Adieu: je vous aimerai toute ma vie.

A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 21 juin.

Je vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois des affaires de Hongrie, et point des vôtres, et si vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire souvenir sa majesté prussienne de ses promesses; si même vous croyez que je doive écrire à présent, je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité, est aussi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très peu de cas de mes recommandations. Mais enfin j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 5 juin. Je pourrais, dans ma réponse, glisser une commémoration très convenable de vos services et de vos besoins.

Vous me ferez plaisir de m'apprendre à quel point M. de Maupertuis est satisfait, et ce que sa majesté prussienne a ajouté à la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter sur ma discrétion comme sur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de *la Henriade*, ne sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me siérait plus de blâmer la guerre, en m'adressant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de *la Henriade*. Je ne sais si les affaires importantes qui l'occupent lui permettront de continuer à me faire cet honneur; mais, soit qu'on la réimprime à Berlin, soit qu'on la grave en Angleterre, je ne pourrai me dispenser de changer cette dédicace d'une manière convenable au sujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en prose que je vous ai envoyées, vous sentez bien qu'il ne faut jamais que cela passe en des mains profanes. Ce qui est bon pour deux ou trois personnes sensées ne l'est point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point dessaisir. Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonspection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuser. Je passerais pour coupable des mauvaises interprétations que la malignité fait trop aisément; enfin je ne dois donner aucune prise. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monsieur le cardinal m'imposent un nouveau devoir de les justifier par la conduite la plus mesurée. Je dois particulièrement ses bontés à madame du Châtelet, dont il a senti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a conservé la plus grande estime et les attentions les plus flatteuses. Tout cela redouble en moi l'envie de lui

plaire; et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on pense de lui, et avec quel respect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas.

M. d'Argenson m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire présent de ma part; il s'est saisi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de mes plus tendres respects. Je vous embrasse et vous souhaite tranquillité, santé et fortune.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 1er juillet.

Je suis très mortifié, monsieur, que vous soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raison suffisante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie est un de ces effets de la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raison à rendre.

En vérité, si on vous avait fait quelques rapports, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adresser? Ne connaissez-vous pas mes sentiments et ma franchise? puis-je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiment? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Prusse comme j'en ai parlé à toute la terre?

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort.

Quand je vous priai de m'excuser auprès du roi de Prusse de ce que je ne lui écrivais point, c'est qu'en effet je pensais que vous lui écririez en partant de Berlin, et que vous ne partiriez pas avant d'avoir reçu ma lettre.

J'ai été fort occupé, et ensuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molwitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi; mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et, s'il parle de votre aventure comme aurait fait l'abbé de Chaulieu, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous comme eût fait Louis XIV; mais, encore une fois, il fallait passer par Bruxelles pour se dire sur cela tout ce qu'on peut se dire.

Madame du Châtelet n'a point reçu une lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, si c'est de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à elle, et si vous avez été instruit qu'on imprimât dans cette ville les *Institutions de physique*.

M. de Crousaz, le philosophe le moins philosophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame du Châtelet, dont le résultat est qu'il n'est pas du sentiment de Leibnitz, parce qu'il est bon chrétien.

Je vous prie d'embrasser pour moi M. Clairaut. Je pourrais lui écrire une lettre à la Crousaz sur les *forces-vives;* je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me semble que tout est dit sur cela, que ce n'est plus qu'une question de nom.

Il n'en est pas ainsi de mes sentiments pour vous; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez jamais injuste avec moi, et soyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 11 juillet.

« Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes;
« . . . .
« Fiet Aristarchus. . . . . »
HOR., *de Art poet.*, v. 445 et 450.

Voilà comme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher Aristarque, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté à l'abbé Moussinot ce que j'ai soumis à vos lumières. Si Mahomet n'est pas votre prophète, soyez le mien. Il serait plus doux de se parler que de s'écrire; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le sais bien; mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais, car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,

Le temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

Que le matin touche à la nuit !
Je n'eus qu'une heure ; elle est finie.
Nous passons ; la race qui suit
Déjà par une autre est suivie.

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame aux desirs ouverte
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle est plus égale, aussi tendre,
Et moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Cette amitié est pourtant une charmante consolation. Eh ! qui m'en fait connaître le prix mieux que vous ? L'amour à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et à rendre votre société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame du Châtelet de passer son temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laisser là toutes ces amertumes de la vie, et nous rassembler avec *levia carmina et faciles versus*. N'êtes-vous pas à présent avec votre procureur ? Madame du Châtelet est avec le sien. Mais moi, je suis avec vous deux. Adieu, bonsoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, est une grande consolation.

A M. DE LOCMARIA.

Bruxelles, le 17 juillet.

J'ai reçu, monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'Anne de Bretagne, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature.

Recevez aussi mes remerciements sur l'estampe de M. de Maupertuis. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplaît, parce que je suis bon Français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles, et nos louis, soient latins. En Allemagne, en Angleterre, la plupart des devises sont françaises ; il n'y a que nous qui n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français, mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée ; notre rime délaie en quatre vers ce qu'un vers latin pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne serions contents du chétif quatrain que voici [1] :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde ;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

Si vous voulez mieux, comme de raison, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les fasse. Despréaux a bien eu le courage de faire son inscription ; il disait modestement de lui-même :

Je rassemble en moi Perse, Horace, et Juvénal ;

mais c'est que Boileau n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la duchesse d'Aiguillon. Quand vous la ferez graver, tout le monde se battra à qui fera l'inscription.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 19 juillet.

Mon cher ami, celui qui a fait un examen si approfondi et si juste de *Mahomet* est le seul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obscurs que j'avais ; vous m'avez déterminé tout d'un coup sur deux points très importants de cet ouvrage.

Le premier, c'est la résolution que prenait ou semblait prendre Mahomet, dès le second acte, de faire assassiner Zopire par son propre fils, sans

[1] Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de Maupertuis. K.

être forcé à ce crime. C'était sans doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puisqu'il n'était pas nécessaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas assez expliqué.

Voici à peu près comme je compte tourner cet endroit. Voyez si vous l'approuvez, car j'ai autant de confiance en vous que de défiance de moi-même.

Le second point essentiel, c'est la disparate de Mahomet au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans son boudoir, quand le feu est à la maison. Je crois qu'il ne sera pas mal que Palmire vienne elle-même se présenter à lui pour lui demander la grâce de son frère; alors les bienséances sont observées, et cette action même de Palmire produit un coup de théâtre

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me suis heureusement aperçu, à la représentation, que toutes les scènes de Palmire ont été très bien reçues, et que la naïveté tendre de son caractère fesait un contraste très intéressant avec l'horreur du fond du sujet.

La scène, au quatrième acte, avec Séide, qui la consulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela fesait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me semble que cette scène est aussi neuve qu'elle est touchante et terrible. Je dis plus, cette scène est nécessaire, et sans elle l'acte serait manqué. Je n'ai vu personne qui n'ait pensé ainsi, à la lecture et à la représentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne sais ce que vous voulez dire d'un *à l'invincible Omar;* il y a

Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être.

Ce *peut-être* me paraît un correctif nécessaire pour un jeune homme qui se fait de fête avec Mahomet et Omar.

Je ne trouve point le mot de *ciment de l'amitié* bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée; crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoque encor son père.* L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du Temps* me paraît encore très exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles.* L'*insecte insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne partage* me paraît aussi mauvais qu'à vous;

Des trônes renversés en sont la récompense;

ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons.

Mais je me laisse presque entraîner à un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie; je ne l'ai fait jouer et je ne vous l'ai envoyée que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre *Mahomet* en sous-œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

Adieu, cher ami, aussi utile qu'aimable; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé Moussinot, et prions, chacun de notre côté, les dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie qu'ils nous réunissent un jour.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur-général nommé Michel; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot;
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur-général des finances de sa majesté très chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. Michel a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute;
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel!

Mais ce serait une mauvaise plaisanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. Michel, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement sera que les enfants de M. Michel resteront fort riches, fort bien établis. Le conseiller au Grand-Conseil me jugera, si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à beaux deniers comptants. Son frère, l'intendant des Menus plaisirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Versailles; et moi, moitié philosophe et moitié poëte, j'en serai pour mon argent; je ne jugerai personne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien savoir le nom que prend en cour cet intendant des Menus qui aura sans doute quitté celui de Michel pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de Nicolaï, et plaignez-vous à lui; voyez le caissier de Michel, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites opposition au scellé, si cela se pratique, et si cela est utile. Bonsoir, mon cher abbé; je vous embrasse de toute mon âme. Consolez-vous de la déroute de Michel; votre amitié me console de ma perte.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 août.

Madame du Châtelet, monsieur, vous mande que je suis assez heureux pour soumettre à vos lumières un certain *Prophète* dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pousser ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même à Paris; mais nous sommes encore loin d'une félicité si complète.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très informe. Depuis que la personne qui doit vous prêter le manuscrit en est possesseur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et, dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choses essentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc si vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amusé une heure ou deux, dussent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail. Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers.

« Macte animo, generose puer! . . . . »

Je croyais qu'on ne fesait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin; voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur suffit. Ils chantent et dansent la première campagne; la seconde ils bâillent, et la troisième ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna assignata*. Il semble que la France, depuis Charlemagne, n'a jamais été dans une si belle situation; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers? Ils paieront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à *Mahomet;* l'abbé Moussinot aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de me le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, monsieur, aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 août.

Je ne mettrai pas, mon cher aplatisseur de mondes et de Cassinis, de tels quatrains[1] au bas du portrait de Christianus Volfius. Il y avait longtemps que j'avais vu, avec une stupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique assigne aux habitants de Jupiter. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux et par l'éloignement de la terre au soleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette sottise; car un Volfius met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique surchargée de *raisons suffisantes*, de *monades*, d'*indiscernables*, et de toutes les absurdités scientifiques que Leibnitz a mises au monde par vanité, et que les Allemands étudient parce qu'ils sont Allemands.

C'est une chose déplorable qu'une Française telle que madame du Châtelet ait fait servir son esprit à broder ces toiles d'araignée. Vous en êtes coupable, vous, qui lui avez fourni cet enthousiaste de Koenig, chez qui elle puisa ces hérésies qu'elle rend si séduisantes.

Si vous étiez assez généreux pour m'envoyer votre *Cosmologie*, je vous jurerais bien, par Newton et

[1] Les vers pour le portrait de M. de Maupertuis étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. Loemaria, du 17 juillet. N.

par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau*...; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la Cosmologie de Christian Wolff a besoin de la vôtre pour se dépiquer.

Est-il vrai qu'Euler est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte Algarotti vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même âme charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très vive philosophie m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. Kaiserling est toujours malade à Berlin, où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuierez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame [1] qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolffienne.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent; et tous leurs ouvrages me font estimer Locke davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que Malebranche a imaginé; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon qui ne soit un roman. M. Smith a fait voir, en dernier lieu, que c'est un effet très naturel des règles de l'optique [2]. Votre vieille académie sera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant Privat de Molières (qui ne vaut pas Poquelin de Molière) *approfondit toujours le tourbillon*, et les professeurs de l'université enseignent ces chimères; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes!

Bonsoir; madame du Châtelet, qui dans le fond de son cœur sent bien que vous valez mieux que Wolff, vous fait des compliments dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, le 16 août.

Mon cher ami, il me semble que, si je vivais entre vous et mon aimable Cideville, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de *Prophète*, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit Séide pour tuer son bon homme de père que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont nécessaires. Il ne serait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire Omar dit au prélat Mahomet :

Pour ce grand attentat je réponds de Séide;
C'est le seul instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'approcher à toute heure, et te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir ta vengeance,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience,
La jeunesse imprudente a plus d'illusions;
Séide est enivré de superstitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inspire.

Voilà à peu près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier presque versifié à M. de Cideville, il y a quelques jours. Enfin j'y rêverai un peu à loisir; et, si vous pensez l'un et l'autre qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
BOILEAU, ép. VII, v. 101.

J'ai lu cette justification de Thomas Corneille dont vous me parlez. L'esprit fin et délicat de Fontenelle ne pourra jamais faire que son oncle *minor* ait eu l'imagination d'un poëte; et Boileau avait raison de dire que Thomas avait été partagé en cadet de Normandie. Il est plaisant de venir nous citer *Camma* et *le Baron d'Albicrac;* cela prouve seulement que M. de Fontenelle est un bon parent. C'est une grande erreur, ce me semble, de croire les pièces de ce Thomas bien conduites, parce qu'elles sont fort intriguées. Ce n'est pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée, sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les sentiments, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui est partout un homme médiocre en poésie, aussi bien que son cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en Apollon, de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que si peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus, encore sommes-nous dispersés. Il y a un jeune Helvétius

[1] Madame la duchesse d'Aiguillon douairière. K.
[2] La solution de Smith, bien examinée, se trouve être la même que celle de Malebranche. K.

qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de Locke, par exemple, il dit :

D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrents de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand homme. Il est déjà quelque chose de mieux; bon enfant, vertueux, et simple. Embrassez pour moi mon cher Cideville, à qui j'écrirai bientôt. Adieu; aimez-moi, et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très aimable ami.

A M. HELVÉTIUS.

A Bruxelles, ce 14 août.

Mon cher confrère en Apollon, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de Plutus nous séparent, quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de Boileau pour polir des pensées à la Corneille? Voilà l'unique façon d'être un grand homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talents; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelques beaux ouvrages que vous fassiez, vous serez toujours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est, pour le dire en passant, un mérite que n'avait pas ce Boileau dont je vous ai tant vanté le style correct et exact. Il avait besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose. Il n'avait que ses vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très aise qu'après avoir bien raboté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je sais bien que de tels délassements fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne serez jamais comme bien des gens, en aucun genre.

Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'académie française, ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame du Châtelet fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de Trichâteau. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Montmirel ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 août.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de *Prophète*. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Madame du Châtelet vous a mandé que le théâtre de sa petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts, que j'aime, y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature, tout le long du jour. En parler souvent avec vous serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de *Mahomet*, dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changements; vous m'en ferez faire de nouveaux; je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les

fasse, ni qui les écoute. Je serais venu au monde mal à propos, si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'Argental et M. de Pont de Veyle. Je leur baise très humblement le bout des ailes, et me recommande à vos saintes inspirations.

A M. SEGUI.

Bruxelles, le 29 septembre.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les Œuvres du célèbre poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement, surtout dans un temps où il paraît qu'on cherche à rabaisser un art qui a fait la principale gloire du siècle de Louis XIV! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageât une réconciliation avec lui.

L'espèce de maladie dont il était accablé m'a privé de cette consolation que nous avions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talents, ses malheurs, et sa mort, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait de mérite.

Votre amitié pour lui, monsieur, sert encore beaucoup à me faire regretter de n'avoir pu avoir la sienne. J'attends donc avec impatience une édition que votre sensibilité pour sa mémoire, votre goût et votre probité rendront sûrement digne du public à qui vous la présentez. C'est avec ces sentiments, et ceux de la considération la plus distinguée, que j'ai l'honneur d'être, etc.
VOLTAIRE.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 octobre.

Vous devez, mon cher aplatisseur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver ensemble; mais, pour moi, je n'irai, je pense, qu'à Cirey. Je pourrai bien passer par Paris avec madame du Châtelet; j'espère au moins que je vous y verrai. Si vous n'êtes pas assez philosophe pour préférer le séjour de l'amitié à la cour des rois, vous le serez peut-être assez pour ne pas vous déterminer sitôt à retourner en Prusse. Mandez-moi, je vous prie, quelles sont vos résolutions, si vous en avez. Examinez-vous, et voyez ce que vous voulez. Ceci est une affaire de calcul. Il y a une sorte de gloire et du repos dans le refus; il y a une autre gloire et des espérances dans le voyage. C'est un problème que vous pouvez trouver difficile à résoudre, et qui certainement est embarrassant. Je conçois très bien que ceux qui sont assez heureux pour vivre avec vous, décideront que vous devez rester; mais le problème ne doit être résolu que par vous. Ne montrez point ma lettre, je vous prie; n'en parlez point: et si vous faites quelque cas de moi, mandez-moi ce que vous pensez. Je vous promets le plus profond secret. Je vous renverrai même votre lettre si vous le voulez. Il me semble que c'est un assez beau siècle que celui où les gens de lettres balancent à se rendre à la cour des rois; mais s'ils ne balancent point, le siècle sera bien plus beau.

Je suis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidèles serviteurs.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux mystère
Les dieux ont associé,
Dans l'art des vers initié,
Qui savez les juger aussi bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pylade en amitié,
Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands dieux! prenez le soin
De ramener ma Muse avec la sienne unie!
C'est n'être point heureux que de l'être si loin.

Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'est le temps où tout le monde est à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une Émilie! Cependant elle fait tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir. Je compte, moi, parmi mes devoirs, de rendre mon *Prophète* un peu plus digne de mon cher Aristarque. Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques si jamais l'ouvrage vaut quelque chose!

Ce sont là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que Pylade et Pirithoüs eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai.

J'ai lu le poëme de Linant, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain Michel, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur-général des finances de sa majesté. Or, je ne conçois que médiocrement comment un receveur-général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous, qui êtes prêtre de Thémis comme d'Apollon, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade Lecoq? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était Lecoq qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le *Discours* [1] de votre autre compatriote Fontenelle, à l'académie. Cela n'est pas excellent; mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-vingt-cinq ans passés!

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très aimable Formont, dites-lui, je vous en prie, combien il me serait doux de vivre entre vous deux.

A LA REINE DE PRUSSE.

Paris.

Madame, son altesse royale madame la margrave de Bareuth m'ayant fait l'honneur de m'avertir que votre majesté souhaitait de voir cette tragédie de *Mahomet*, dont le roi a une copie, je n'ai songé, depuis ce moment, qu'à la corriger, pour la rendre moins indigne des attentions de votre majesté; et, après l'avoir travaillée avec tous les soins dont je suis capable, je l'ai adressée à M. de Raesfeld, envoyé de votre cour à La Haye, afin qu'elle parvînt à votre majesté avec sûreté et promptitude.

Je cherche moins peut-être à obéir à une reine, qu'à mériter, si je puis, le suffrage d'un excellent juge. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas d'autre envie que celle de plaire à votre majesté, dès qu'on a eu le bonheur de l'approcher. Mon zèle pour elle sera aussi durable que mes regrets. Berlin est le séjour de la politesse et des arts, comme la Silésie est celui de la gloire. Puisse votre majesté faire long-temps l'ornement de l'Allemagne, et puisse le roi, qui en fait le destin, jouir, auprès de vous, de tout le bonheur qu'il mérite!

Je suis avec un très profond respect, etc.

VOLTAIRE.

A M. BERGER.

Cirey.

Vous ne devez pas plus douter, mon cher monsieur, de mon amitié que de ma paresse. Ce n'est pas que je sois de ces aimables paresseux de nouvelle date, qui se tourmentent à dire qu'ils ne font rien. Je suis d'une espèce toute contraire. J'ai tant travaillé que j'en ai presque renoncé au commerce des humains; mais le vôtre m'est toujours bien précieux, et c'est un bel intermède, dans mes occupations, que la lecture de vos lettres.

Le roi de Prusse me mande qu'il prend La Noue et Dupré. S'il enlève aussi Gresset, nous n'aurons guère plus de danseurs, d'acteurs, ni de poëtes. Nous acquérons de la gloire en Allemagne, et les talents périssent à Paris.

Je vous embrasse, et suis toujours plein d'attachement pour vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Cirey, ce 25 décembre.

Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite; je leur écris peu, et, en cela, je pèche grièvement; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey, et qu'on les regrette partout? On a encore donné quelques coups de lime à leur *Mahomet;* mais voici une triste nouvelle pour la Comédie et pour l'Opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie. Il me mande qu'il prend Dupré et La Noue. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant, et c'est faire venir un singe de loin; mais ce singe-là joue très bien; et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre *Mahomet* et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu, c'est que La Noue aime fort mademoiselle Gautier, et que sûrement on ne peut

[1] En 1741 Fontenelle était membre de l'académie française depuis un demi-siècle. Le choix, et non le sort, l'ayant désigné comme directeur pour le trimestre de juillet de la même année, il prononça, le 25 auguste, un *Discours* sur la circonstance même qui lui avait fait *déférer cette dignité.*

quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambassadeur turc sera à Paris, et ce qu'on fait à la Comédie. Madame du Châtelet va passer un jour à Commerci ; nous irons ensuite à Grai, et de là nous reviendrons vous voir, mes très chers anges, à qui je souhaite la santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS.

A Cirey, le 10 janvier.

Frère Macaire et frère François se recommandent, monsieur, à vos bontés. Frère Macaire est un petit ermite qui ne sait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux châssis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevant, l'un de vos domaines voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend service. Son ermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans ; il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des ermites qui les fait voyager comme le diable de Papefiguière, et frère Macaire ne veut point voyager. Madame du Châtelet, qui trouve cet ermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, monsieur, vous pouvez donner à frère Macaire une patente d'ermite de Doulevant, ou une permission telle quelle de rester là comme il pourra, madame du Châtelet vous remerciera, et Dieu et saint Antoine vous béniront.

Quant à frère François, c'est moi, monsieur, qui suis encore plus ermite que frère Macaire, et qui ne voudrais sortir de mon ermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère Macaire; et, si j'avais de la santé, je n'envierais aucune destinée; mais la santé me manque, et m'ôte jusqu'au plaisir de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, sœur Émilie et frère François, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choisir un plus beau temps, mais madame d'Autrey est malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaissent point les saisons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, monsieur, me permettre de profiter quelquefois de vos moments de loisir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maison de la baronne où l'on fesait si gaiement de si mauvais soupers.

Voulez-vous bien que je présente mes respects à monsieur votre fils et à celui d'Apollon, qui va faire au Châtelet son apprentissage de maître des requêtes, d'intendant, de conseiller d'état, et de ministre?

Frère François priera toujours Dieu pour vous avec un très grand zèle et très efficace.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Grai en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Nous avons passé par la Franche-Comté, mon cher et respectable ami, pour venir plus tôt vous revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont conduit madame du Châtelet à Grai, elles nous ramèneront bien vite auprès de vous. Je ne vous mandai point le succès entier de son affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à La Nose. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paisiblement que La None soit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon *Mahomet* en sous-œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéressant que lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce est très difficile à jouer; mais cette difficulté même peut causer son succès; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point Dufresne; il est trop formé pour Séide, et trop faible pour Mahomet. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité, ni de force; je l'ai vu guindé dans *Athalie*, quand il fesait le grand-prêtre. La None est très supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les *Confessions du comte de* *** ; car il faut toujours être *comte* ou donner les *Mémoires d'un homme de qualité*. J'aime mieux ces *Confessions* que celles de saint Augustin; mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal

de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigues, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

A M. DE CIDEVILLE.

A Grai en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain, et le moins écrivant, se jette au pied de l'autel de l'Amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable Cideville; fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit, nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous fesons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'Autrey, près du Palais-Royal, qui appartient à la dame de la ville de Grai, où nous sommes actuellement. Je ne sais si madame du Châtelet vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir sûrement quelques lettres de vous, à mon arrivée à Paris.

Ne serez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe Formont y doit venir? Il serait très doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'Apollon et du plaisir. Je ne sais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne, et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paie mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y pense plus; mais nous manquons d'acteurs à la Comédie française, c'est là l'objet intéressant. J'ai plus besoin de voir Dufresne remplacé que de voir Maximilien de Bavière sur le trône de Charles VI.

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Prusse, m'a mandé qu'il aurait La Noue; d'un autre côté on se flattait de l'avoir à Paris, et je voudrais bien que La Noue fît comme moi, qu'il quittât les rois pour ses amis. Je ferai jouer *Mahomet*, s'il vient dans la troupe, supposé, s'entend, que vous soyez content de cet illustre fripon que j'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut commencer par vous, et je serai sûr du public.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambassadeur turc soit parti; car, en vérité, il ne serait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambassadeur, et de se moquer de sa chapelle sur notre théâtre. Nous autres Français nous respectons le droit des gens, surtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! car, que je fasse jouer ou non mon fripon, je n'y resterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'insipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre présence, me serviront d'antidote. Je cours grand risque de rester encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la consolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur est uni pour toute ma vie. Je vous embrasse bien tendrement.

A M. DE LA NOUE,

DIRECTEUR DES SPECTACLES, A LILLE.

A Bruxelles, le 28 janvier.

Mon cher Mahomet, mon cher Thraséas, etc., j'ai envoyé votre lettre à celui [1] qui serait heureux s'il se bornait aux plaisirs que des hommes tels que vous peuvent lui donner. S'il vous connaissait, je sais bien ce qu'il ferait, on du moins ce qu'il devrait faire. Je ne doute pas que vous n'obteniez les choses très justes que vous demandez; mais, en même temps, je crois que vous devez entièrement vous conformer à ce que M. Algarotti vous a mandé, et ne faire aucuns préparatifs à compter du jour de la réception de sa lettre. Vous m'avez donné une grande envie de revenir à Lille. Je ne vous ai ni assez vu ni assez entendu. J'aime en vous l'auteur, l'acteur, et, surtout, l'homme de bonne compagnie. Comptez que vous avez fait en moi une conquête pour la vie. Ne me retrouverai-je jamais entre le cher Cideville et vous!

« O noctes cœnæque Deum! . . . . »
Hor., liv. II, sat. VI, v. 65.

Je vous aimerais bien mieux là qu'à Berlin. Adieu, mon ami.

[1] Le roi de Prusse, qui désirait avoir La Noue en qualité de directeur de sa troupe de comédiens.

A M. DE LA ROQUE.

Mars.

Permettez, monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public, au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par les Ledet, qui m'a paru très belle pour le papier, les caractères, et les gravures, ou en a fait plusieurs dans lesquelles non seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des Ledet, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'*Œdipe*, on trouve, dès la seconde page, trois vers entiers oubliés, et presque partout des contre-sens inintelligibles. Si on veut consulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé *Mélanges de littérature et de philosophie*, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : « Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, « et avec raison, c'est le supplice de Charles Ier, « monarque digne d'un meilleur sort, qui fut « traité par ses vainqueurs, etc. »

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui sont également absurdes et odieuses : « Ce « qu'on reproche le plus aux Anglais, c'est le sup- « plice de Charles Ier, qui fut, et *avec raison*, « traité par ses vainqueurs, etc. »

Et, pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur sort*, comme si ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre distinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il costume*, consacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts *engagés* par Louis XIV, au lieu d'*encouragés*; *la mère de La Bruyère*, au lieu de *l'amer La Bruyère; les toiles solaires*, pour *l'étoile polaire*, etc.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-sens dont toutes ces éditions fourmillent; mais je dois me plaindre surtout d'une édition de Rouen, en cinq volumes, sous le nom de la compagnie d'Amsterdam, qui est l'opprobre de la librairie. C'est peu qu'il n'y ait pas une page correcte; on a mis sous mon nom des pièces qu'assurément personne ne mettra jamais sous le sien; une apothéose infâme de la demoiselle Le Couvreur; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main dans mes papiers; je ne sais quelles chansons faites pour la canaille, et plusieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainsi à un auteur ce qui n'est point de lui, c'est tout à la fois outrager un citoyen et abuser le public; c'est en quelque façon un acte de faussaire.

Les libraires qui ont voulu imprimer mes ouvrages devaient au moins s'adresser à moi; je ne leur aurais pas refusé mon secours; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France avec la littérature.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions qu'ils n'auront qu'à voir si, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothèque des honnêtes gens.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

Les saints anges sont adorables; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui ! Cette cène serait charmante pour moi. Madame du Châtelet est priée pour aujourd'hui et demain, et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame du Châtelet est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager elle le ferait. Ah, chevreuil ! ah, perdrix ! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce samedi.

Mon cher ami, je mène une vie désordonnée, soupant quand je devrais me coucher, me couchant pour ne point dormir, me levant pour courir, ne travaillant pas, ne voyant point mon cher Cideville, privé du plaisir solide, entouré de plaisirs imaginaires; et, sur ce, je sors pour aller tracasser ma vie jusqu'à deux heures après minuit. Je suis bien las de ma conduite. Bonjour, mon aimable ami; plaignez-moi de vivre comme les autres. *Vale*. V.

A M. DE LA NOUE.

Fontainebleau, ce lundi 7 mai.

Je comptais, mon cher ami, avoir un plaisir plus flatteur que celui de vous féliciter de loin sur vos succès. J'espérais que ma santé me permettrait de venir vous entendre et vous embrasser; je ne sais pas encore quand je partirai pour la Flandre. Il se pourra très bien que je reste assez

de temps à Paris pour vous y voir ramener la foule au désert du théâtre. Je partirai content quand j'aurai vu l'honneur de notre nation rétabli par vous et par mademoiselle Gautier. Vous me ferez aimer plus que jamais un art qui commençait à me devenir indifférent. Vos talents ne sont pas le seul mérite que j'aime en vous. L'auteur et l'acteur n'ont que mes applaudissements; mais l'honnête homme, l'homme d'un commerce aimable, a mon cœur. Faites, je vous prie, mille compliments de ma part à mademoiselle Gautier, et, au nom de l'amitié, ne me traitez plus avec cérémonie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre succès m'est aussi cher qu'à vous; mais j'en étais bien plus sûr que vous.

A MESSIEURS***.

On publia, il y a deux ans, quatre volumes d'un journal très exact des campagnes de Charles XII depuis 1700 jusqu'à 1709; mais ces matériaux ne me suffisaient pas. J'attendis qu'on voulût bien me communiquer l'histoire complète, écrite en suédois par M. Nordberg, ci-devant chapelain du roi de Suède, histoire qui sera vraisemblablement la plus fidèle que nous ayons en ce genre. M. de Warmholtz, jeune Suédois, plein de mérite, qui sait fort bien notre langue, vient de traduire le livre de M. Nordberg. On l'imprime actuellement à La Haye, en quatre tomes, et le premier doit paraître incessamment. J'attendrai que tout le livre soit publié, pour faire enfin, de tant de matériaux, un édifice qui puisse être un peu durable.

Je ne doute pas que M. de Nordberg ne contredise souvent les mémoires que j'ai entre les mains; j'ai d'autant plus lieu de le croire que ces mémoires mêmes diffèrent entre eux autant que les esprits de ceux qui me les ont communiqués, et sans doute le chapelain de Charles XII aura vu les choses d'un autre œil que les ministres du czar.

Je crois qu'il faut désespérer de savoir jamais tous les détails au juste. Les juges qui interrogent des témoins ne connaissent jamais toutes les circonstances d'une affaire; à plus forte raison un historien, quel qu'il soit, les ignore-t-il; c'est bien assez qu'on puisse constater les grands événements, et se former une connaissance générale des mœurs des hommes. Voilà ce qu'il y a de plus important, et heureusement c'est ce qu'on peut le plus aisément connaître; pourvu que les grandes figures du tableau soient dessinées avec vérité, et fortement prononcées, il importe peu que les autres soient vues tout entières. Les règles de la perspective ne le permettent pas; la perspective de l'histoire ne souffre guère non plus que nous connaissions les petits détails.

Je n'en veux pour preuve que ces différentes raisons que chacun donne au sujet de cette abstinence de vin que le roi de Suède s'imposa dès la première jeunesse. Un ambassadeur de France, auprès de lui, m'a assuré que cette austérité n'était dans le roi qu'une vertu de plus, et qu'il avait renoncé au vin comme à l'amour, sans avoir jamais été surpris ni par l'un ni par l'autre, seulement pour n'être pas à portée d'en être subjugué, et pour donner en tout de nouveaux exemples. Le seigneur polonais, dont on a imprimé les *Remarques*, dit, au contraire, que Charles XII se priva de vin pour se punir toute sa vie d'un excès. L'un et l'autre de ces motifs est glorieux, et peut-être le dernier l'est-il davantage, en ce qu'il suppose un penchant qu'on a surmonté. Une circonstance m'avait fait croire d'abord au récit de l'ambassadeur; c'est que Charles XII quitta depuis la bière, et qu'ainsi il était vraisemblable qu'il ne renonça à la bière et au vin que par un régime austère qui entrait dans son héroïsme.

Je sais qu'il peut paraître très puéril d'examiner scrupuleusement si un homme du Nord, qui vivait il y a près de trente ans, a bu du vin ou non, et par quelle raison il n'en a pas bu; mais un si petit détail est ennobli par le héros; d'ailleurs un historien qui pèse les plus petites vérités, en mérite plus de créance sur les grandes.

J'ai rapporté sur beaucoup d'événements des sentiments contraires, afin de laisser au lecteur la liberté de juger : mon impartialité ne peut pas être douteuse, je ne suis qu'un peintre qui tâche d'appliquer des couleurs vraies sur les dessins qu'on lui a fournis. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que ce dernier a fait aux hommes; il n'est pas en moi de les flatter ni d'en médire, j'en parle avec le respect qu'on doit aux rois qui sont morts de nos jours, et avec celui qu'on doit à la vérité. Ce desir de savoir et de dire la vérité m'oblige d'avertir les libraires qui voulaient donner une nouvelle édition de cette histoire, qu'ils doivent différer long-temps. Je voudrais qu'ils eussent aussi moins précipité quelques éditions de mes ouvrages. Permettez-moi surtout, messieurs, de protester ici plus particulièrement contre deux de ces éditions nouvelles, dans lesquelles on a inséré beaucoup de pièces qui ne sont point de moi, telles qu'un commencement de roman, une *apothéose*, et je ne sais quels autres écrits de cette nature; il est juste qu'on n'ait à répondre que de ses fautes; mais les auteurs sont souvent réduits à répondre de celles des autres à force d'en avoir fait.

A MADAME LA COMTESSE DE MAILLI.

13 juillet.

Madame, j'ai appris avec la plus vive douleur qu'il court de moi au roi de Prusse une lettre dont toutes les expressions sont falsifiées. Si je l'avais écrite telle que l'on a la cruauté de la publier, et telle qu'elle est parvenue, dit-on, entre vos mains, je mériterais votre indignation.

Mais, si vous saviez, madame, quelle est, depuis six ans, la nature de mon commerce avec le roi de Prusse, ce qu'il m'écrivit avant cette lettre, et dans quelles circonstances j'ai fait ma réponse, vous ne seriez véritablement indignée que de l'injustice que j'essuie; et je serais aussi sûr de votre protection que vous d'être aimée et estimée de tout le monde.

Il ne m'appartient pas de vous fatiguer de détails au sujet de cette lettre, que je n'ai jamais montrée à personne, et au sujet de toutes celles du roi de Prusse, dont je n'ai jamais abusé.

Si je pouvais un jour, madame, avoir l'honneur de vous entretenir un quart d'heure, vous verriez en moi un bon citoyen, un homme attaché à son roi et à sa patrie, qui a résisté à tout, dans l'espoir de vivre en France, un homme qui ne connaît que l'amitié, la société, et le repos. Il veut vous devoir ce repos, madame; la France lui est plus chère, depuis qu'il a eu l'honneur de vous faire sa cour un moment, et ses sentiments méritent votre protection. J'ai l'honneur...

VOLTAIRE.

A M. DE MARVILLE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE.

Paris, le 14 août.

Monsieur, j'ai exécuté l'arrêt que vous avez prononcé malgré vous contre moi; et tout se passera comme vous l'avez très sagement prescrit. Celui qui a le manuscrit signé de votre main est à la campagne; il ne reviendra qu'à neuf heures, et, si je peux sortir, j'irai lui demander ce manuscrit moi-même; sinon, j'enverrai chez lui, et j'aurai l'honneur de vous le remettre.

Je n'ai jamais mieux senti la différence qui est entre la raison et le fanatisme, entre la connaissance du monde et la pédanterie, que lorsque j'ai eu l'honneur de vous parler.

Je suis avec beaucoup de respect, et j'ose dire avec attachement, votre, etc.

A M. LE CARDINAL DE FLEURI

A Paris, ce 22 août.

MONSEIGNEUR,

En partant pour Bruxelles, je reçois encore une lettre du roi de Prusse par laquelle il me réitère de lui aller faire ma cour incessamment. Je n'irai qu'en cas que le roi me le permette, et que votre éminence ait la bonté de m'envoyer son agrément.

Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me l'envoyer à Bruxelles, sous le couvert de M. d'Agieu. Au reste, ce monarque aura la bonté de me rendre toutes les lettres que je lui ai écrites depuis le mois de juin, parafées de sa main; et votre éminence verra si j'ai écrit celle qu'on m'a si cruellement imputée; elle verra avec quelle malice noire elle est falsifiée, elle connaîtra mon innocence et l'infâme imposture sous laquelle j'ai été accablé. Je me flatte, monseigneur, que le roi, ayant été instruit de cette calomnie, le sera de ma justification. C'est une justice que j'ai droit d'attendre du plus équitable et du plus sage des hommes.

Je suis attaché personnellement à votre éminence, et on ne peut avoir eu l'honneur de lui parler sans lui être dévoué.

C'est une fatalité pour moi que les seuls hommes qui aient voulu troubler votre heureux ministère soient les seuls qui m'aient persécuté, jusque-là que la cabale des convulsionnaires, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abject dans le rebut du genre humain, a obtenu la suppression injurieuse d'un ouvrage public honoré de votre approbation, et représenté devant les premiers magistrats de Paris.

Mais, monseigneur, je garde le silence sur cet article comme sur beaucoup d'autres, concernant le roi de Prusse; je suis bien loin de chercher à me faire valoir.

La seule chose que je desire passionnément, c'est que votre éminence soit convaincue de mes sentiments pour elle, et de mon amour extrême pour ma patrie. Si vous daignez en persuader sa majesté, ce sera le comble à vos bontés.

Je vous souhaite, monseigneur, la longue prospérité qui doit être le fruit de tant de modération et de tant de sagesse.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, monseigneur, de votre éminence le très humble, etc.

VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, le 23 août, *en partant.*

Tandis que vous êtes à Lyon, mon cher et respectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie, m'envoie à Bruxelles; et songez, s'il vous plaît, qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne sauront pas même si, dans la tragédie de *Mahomet*, il sera question de mahométisme. Madame du Châtelet va, tout armée de compulsoires, de requêtes, et de contredits, perdre son argent et son temps à gagner des incidents inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération.

« O *vanas* hominum mentes! ô pectora cæca! »
Lucr., lib. II, v. 14.

Pour moi, je dirai :

« O noctes cœnæque Deum! . . . . »
Hor., lib. II, sat. VI, v. 65.

quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précisément autant que fait madame d'Argental; mais, après elle, je crois que je peux très hardiment le disputer à tout le monde.

Je vois que M. Pallu et M. Perichon, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigestions à mes deux anges. M. de La Marche n'est-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et, par-dessus tout cela, un cardinal? Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de La Marche de ses confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédantesquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de Tencin, que dira madame sa sœur de nos convulsionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue *le Fanatisme*, comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on jouât *Tartufe?* Puisque me voilà la victime des jansénistes, je dédierai *Mahomet* au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour, mes saints anges; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma comédie nouvelle; mademoiselle Gaussin a été saignée hier; M. le cardinal de Fleuri a eu une petite faiblesse : on répète *Hippolyte et Aricie*.

A propos, vous avez mon *Mahomet;* madame de Tencin le lira, M. le cardinal le lira; qu'en auront-ils dit? et M. Pallu, on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante; et, si je n'étais pas aussi profane, aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de son éminence.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Reims.

On a retenu, ma chère amie, la vivacité de mes sentiments; et l'on a réglé que celui des voyageurs qui ne vous est pas le moins attaché serait le dernier à vous écrire. Nous voilà dans la ville de la *sainte ampoule!* Je vous jure que madame la marquise du Châtelet n'a jamais été plus aimable. Elle a enchanté toute la ville de Reims; et, comme de raison, ceux à qui elle plaît tant lui ont donné un jour deux pièces en cinq actes, l'une avant souper, et l'autre après. La dernière a été suivie d'un bal qu'on n'attendait pas, et qui s'est formé tout seul. Jamais elle n'a mieux dansé au bal; jamais elle n'a mieux chanté à souper; jamais tant mangé, ni plus veillé. Elle loge chez mon ami M. de Pouilly, homme d'une vaste érudition, et cependant aimable, doux, facile, comme s'il n'était pas savant, digne enfin de loger Émilie. Au lieu d'y coucher une nuit, elle en passe trois dans cette bonne ville. Nous partons demain sous l'étoile d'Émilie qui nous conduit. Vous, qui tenez sa place à Cirey, faites des vœux pour une prompte conclusion de nos affaires; je dis nos affaires, car celles d'Émilie sont les nôtres, et nous avons certainement, vous et moi, un très gros procès contre M. Honsbrouck. Il y a au Champbonin et à Paris deux personnes qui me seront toujours bien chères, et auxquelles je vous prie de parler toujours de moi; c'est M. de Champbonin et monsieur votre fils. Je vous aime, madame, dans tout ce qui vous appartient. Adieu, gros chat. Je vous embrasse si tendrement qu'Émilie m'en grondera.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1er septembre.

Allah, illah, allah; Mohammed rezoul, allah.

Ce *Mahomet*, mon très aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu paresseux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver à Aix-la-Chapelle le roi qui a changé deux fois le système de l'Europe, et qui pourtant n'est pas puni de Dieu; car il est aux eaux sans avoir besoin de les prendre, et les médecins sont au nombre des puissances dont il se moque. Si notre

Mahomet, mon cher ami, eût été représenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer *Zaïre*, parce qu'il y a trop de christianisme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de Polyeucte n'est pas de son goût, et que celui de Mahomet lui plaît davantage.

Nos jansénistes de Paris, et surtout nos jansénistes convulsionnaires, ne pensent point ainsi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait saint Médard et M. saint Pâris. Il y a eu même de vos graves confrères, conseillers au parlement de Paris, qui ont représenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à faire des Jacques Clément et des Ravaillac. Ne trouvez-vous pas que ce sont là de bonnes têtes? Ils croient sans doute qu'Harpagon fait des avares, et enseigne à prêter sur gages. Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai : c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit. Le petit nombre d'illustres précepteurs que les Français ont eus dans le siècle passé n'a pu encore rendre la raison universelle. Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, etc., etc., ont eu beau faire, le petit, le léger, sont le caractère dominant. Cependant il y a toujours le petit nombre des élus, à la tête desquels je vous place. Ceux-là conduisent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen*; mais ce n'est qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'esprit aient repétri les sots.

Le *Tartufe* essuya autrefois de plus violentes contradictions; il fut enfin vengé des hypocrites. J'espère l'être des fanatiques : car enfin Mahomet est Tartufe le grand.

Nous en raisonnerons à Paris, c'est là ma plus chère espérance; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y serai dans deux ou trois mois.

10 septembre.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maison à Berlin, et une jolie terre; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame du Châtelet. Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté, et je cours à Paris à mon esclavage et à la persécution. Je me crois un petit Athénien qui refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence; on était libre à Athènes, et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de Cidevilles; sans cela, comment aurait-on pu aimer sa patrie? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame du Châtelet fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane; et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre? Eh! morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup!

Adieu; madame du Châtelet vous fait ses compliments; je vous regrette, je vous regrette...... je vous aime, je voudrais passer avec vous ma vie.

A MADAME DE SOLAR,

A PARIS.

A Bruxelles, le 2 septembre.

Ce fut, madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée; ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince de Deux-Ponts blessé à mort, le duc de Biron prisonnier, un nombre à peu près égal de morts des deux côtés; mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie.

Après cette sanglante action, il y eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux Autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 août. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeants les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre; mais nos troupes, loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité; chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation; c'est une justice que leur rend le prince Charles.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de Meinières, pour en orner le grand livre de madame Doublet; mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris Monti, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille Anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux; et on attendait, il y a cinq jours, M. de Neuperg avec la déclaration de leurs hautes et lentes puissances. Seize mille

Hanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-Chapelle, où il fait semblant de consulter des charlatans et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puissances. Je pars dans l'instant, avec la permission du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, madame, de présenter mes respects à M. de Solar. Madame du Châtelet va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

A M. LE CARDINAL DE FLEURI.

Le 10 septembre.

Monseigneur, je commence par envoyer à votre éminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 août, qu'il date par mégarde du 26 septembre. Votre éminence verra au moins par cette lettre que je n'ai point écrit celle qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi bien qu'une prétendue réponse de sa majesté prussienne.

J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre éminence, sur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-Chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Prusse, qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa, deux jours consécutifs, quatre heures de suite dans ma chambre, avec cette bonté et cette familiarité qui entrent, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaissent point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre éminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise.

D'abord il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre éminence, etc. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre éminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses états, son intérêt, et son goût, semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohême aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Berg et à Juliers; que, malgré les propositions avantageuses que lui fesait le comte de Stair, il ne songeait qu'à garder la Silésie; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neiss, de Glogau, et de Brieg, des places aussi fortes que Wesel; que d'ailleurs il était très bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cents millions de France; que ces provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de long-temps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes.

Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuisée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée; je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'espèces circulant dans le royaume; que les recrues ne se sont jamais faites si aisément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord Hindfort lui avait parlé bien autrement, et milord Stair, dans ses lettres, lui représentait, il y a un mois, la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de Podewils avait faite à La Haye, il y avait même encore, le 30 d'août, à Aix, un Anglais, de la part de milord Stair, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Beschet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'Anglais s'en est retourné très mécontent. Cependant le général Schmettau, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Évêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre éminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant

avoir rempli mon devoir de Français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore.

Votre éminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France. Je suis, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS.

A Bruxelles, le 10 septembre.

Je vous en fais mon compliment, monsieur, et je le ferais encore avec plus de plaisir s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu ces jours-ci le roi de Prusse, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aise, dans ma chambre, au coin de mon feu, où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait causer familièrement, comme Scipion avec Térence. Vous me direz que je ne suis pas Térence ; mais il n'est pas non plus tout à fait Scipion.

J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite sourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le siége de Prague levé ; mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de Neuperg est arrivé de Hollande ici ; mais il n'amène point de troupes hollandaises, comme on s'en flattait, et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse, malgré milord Stair et malgré M. van Haren, qui est le poëte Tyrtée des États-Généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes; et, avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille, et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre!

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant ; la partie, en ce sens, ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que sur Locke et sur Newton. Celle que j'ai sur *Mahomet* n'est heureusement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers ; qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédants !

Vous, qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, conservez-moi, monsieur, des bontés qui me seront toujours bien précieuses, et protégez-moi un peu auprès de monsieur votre fils. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

A M. LE CARDINAL DE FLEURI.

A Bruxelles, le 24 septembre.

MONSEIGNEUR,

Je regarde les lettres de votre éminence comme la faveur la plus flatteuse que puisse recevoir un citoyen, surtout dans un temps où la multiplicité de vos affaires semble devoir ne vous laisser aucun moment.

Votre éminence se peint dans ses lettres ; on ne peut les lire sans sentir redoubler son attachement. Il n'y a que des Anglais que de tels charmes ne puissent pas apprivoiser. Je puis vous assurer que le roi de Prusse a été vivement touché de celles que vous lui avez écrites, et qu'il m'a parlé avec une extrême sensibilité de cette éloquence d'autant plus persuasive, que la modération lui donne un nouveau poids et un nouveau prix. Son goût l'attache personnellement à vous ; la manière dont ce monarque m'a fait l'honneur de me parler ne me permet pas d'en douter. Il ne croyait pas assurément que je dusse en rendre compte à votre éminence.

Si je n'avais craint le sort que les lettres ont quelquefois sur les frontières, surtout dans un temps aussi orageux que celui-ci, j'aurais pris un peu plus de liberté, et je profiterais aujourd'hui de celle que votre éminence me donne de lui parler des raisons secrètes qui ont précipité la paix du roi de Prusse. Mais, supposé que ces allégations eussent quelque fondement, ce que je suis très éloigné de croire, et qu'il en fallût venir à quelques éclaircissements, le roi de Prusse pourrait penser alors que j'ai trahi sa confiance ; je perdrais sans fruit ses bonnes grâces, et les occasions de vous marquer mon zèle.

Me sera-t-il permis, monseigneur, de vous représenter que si vous ordonnez à M. de Valori de vous instruire de ces motifs secrets, il peut aisément vous satisfaire sans aucun risque, ayant un caractère qui le met à l'abri de tout reproche, et un chiffre qui assure du secret?

Je soupçonne que ce que votre éminence veut savoir est déjà connu de M. de Valori; mais s'il ne l'était pas, il peut aisément l'apprendre du baron de Poellnitz, chambellan du roi de Prusse. Je sais que ce chambellan est au fait, qu'il fut présent à un entretien que le roi de Prusse eut sur ce

sujet avec son ministre. Il sera très facile à M. de Valori de faire parler M. de Poellnitz sur ce chapitre.

Oserai-je encore ajouter, monseigneur, en soumettant mes faibles conjectures à vos lumières, qu'il me paraît que le roi de Prusse allègue ces prétextes secrets, dont il est question, pour cacher la raison véritable, qu'il se repent peut-être d'avoir trop écoutée? Votre éminence sait à quel point le parti anglais avait persuadé à ce prince que la France était incapable de soutenir la guerre en Bohême; et, par tout ce qu'il m'a fait l'honneur de me dire, il est aisé de juger que, s'il vous eût cru plus puissant, il vous eût été plus fidèle. On l'assurait alors que le parti du stathoudérat aurait le dessus en Hollande, et que les Anglais, avec la nouvelle faction hollandaise, pouvaient lui faire de grands avantages.

Voilà sa véritable raison. Je ne doute pas que les Anglais n'aient appuyé cette raison de quelque calomnie, pour l'engager à se détacher de la France avec moins de scrupule; et ces calomnies anglaises sont vraisemblablement les raisons secrètes dont il s'agit.

Je souhaiterais bien qu'on pût découvrir que les Anglais lui en ont imposé grossièrement, et que cette manœuvre inique de leur part pût servir à vous attacher davantage un prince que son goût et son intérêt véritable détermineront toujours de votre côté.

Pour moi, monseigneur, quand je ne serais pas Français, je ne m'en sentirais pas moins de dévouement pour votre personne. Il me semble que vous devez faire des Français de tous ceux qui vous entendent, on à qui vous daignez écrire. J'ai été un peu Anglais avec Newton et avec Locke; je pourrais bien tenir à leurs systèmes, mais je suis infiniment partisan du vôtre, c'est celui de la grandeur de la France et de la tranquillité de l'Europe. Je me flatte qu'il sera mieux prouvé que tous ceux de philosophie.

Il n'y a personne, monseigneur, à qui votre gloire soit plus précieuse qu'à moi. Je suis avec le plus profond respect et l'attachement le plus sincère, monseigneur, de votre éminence le très humble, etc. VOLTAIRE.

A M. THIERIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'ai reçu votre lettre du 2 d'octobre; mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti, le 10, d'Aix-la-Chapelle, où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul, représenter; car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui ai parlé de votre pension. On ne paie actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de Lancret ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paie un créancier; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il y aura une Comédie l'année prochaine. Il fonde une académie, pour l'éducation des jeunes gens, d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce serait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites, qui sont nécessaires; je dis les petites par rapport à lui, car votre pension est pour moi une très grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an je ne réussisse à lui faire agréer M. de La Bruère, qui pourra avoir un emploi très agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très bonne acquisition pour Berlin; mais c'est, à mon gré, une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien triste qu'avec ses talents il ait besoin de sortir de France.

Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-Chapelle, mais que madame du Châtelet ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame du Châtelet était à Aix-la-Chapelle; c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je sais à peu près d'où partent ces discours; mais il faut savoir que les faiseurs de tragédies, c'est-à-dire les rois et moi, nous sommes sifflés quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge. Les auteurs en sont fâchés, de ces sifflets, mais les rois s'en moquent, et vont leur train.

Songez à votre santé, et puissiez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cent mille écus d'Allemagne, toutes charges faites! Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. L'ABBÉ AUNILLON.

Octobre.

Allah! illah! allah, Mohammed rezoul, allah!

Je baise les barbes de la plume du sage Aunillon [1], fils d'Annillon, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que Dieu vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime Porte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cent vingt-huit stades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence vous retient actuellement. Que Dieu vous accorde toutes les églantines de Toulouse, et toutes les médailles des Quarante! que le bordereau de la Fortune tombe de ses mains entre les vôtres!

Écrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfants des hommes, d'Argental, fils de Ferriol, dont Dieu croisse la chevance, nous vous prions de l'assurer que nous soupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

A M. THIERIOT,

A PARIS.

A Bruxelles, le 3 novembre.

Je vous avoue que je suis aussi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonnerons à loisir à Paris, où j'espère vous voir, avant la fin du mois,

Satisfait sans fortune, et sage en vos plaisirs.

Je voudrais bien voir cette sagesse un peu plus à son aise. On ne m'écrira que lorsque je serai à Paris; ainsi, jusque-là, je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre pension.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens; ce sont de très belles troupes à renvoyer dans leur pays. Dieu les y conduise, et moi à Paris, par le plus court! Les maudits houssards ont pris tout le petit équipage de mon neveu Denis, qui se tue le corps et l'âme en Bohême, et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce, on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de Dieu dans l'Évangile, et plus dangereux que les houssards. Vous voyez que, dans ce monde, vous n'êtes pas le seul à plaindre.

Madame du Châtelet essuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

« Durum! sed levius fit patientia,
« Quidquid corrigere est nefas. »
Hor., lib. I, od. XXIV, v. 19.

Quiconque est au coin de son feu, et qui songe en soupant qu'en Bohême on manque souvent de pain, doit se trouver heureux.

Je vous embrasse; comptez toujours sur mon amitié.

A M. D'ARNAUD,

A PARIS.

A Bruxelles, 20 novembre.

Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enfin d'écrire en écriture lisible sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant? Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle métamorphose; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins, quand il s'agira de travailler à votre *Mauvais Riche*, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et surtout du temps que vous mettez à composer, car, depuis trois mois, vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat cito si sat bene.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que M. Thieriot répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que M. Thieriot puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A

[1] Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de *Mahomet*. Voltaire lui répondit sur le même ton. K.

l'égard des vices, il faudra que vous sortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

Votre gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et respectable ami, car j'ai renoué bien des fils à *Mahomet* et à *Zulime*, avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer *Mahomet*, après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit, après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne serez pas mécontent de la lettre; vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a en plus d'un *Séide* sous d'autres noms, et que la pièce n'est, au fond, qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des Poltrot, des Ravaillac, et des Châtel. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique; elle n'est souillée d'aucune flatterie; je suis aussi loin de flatter les rois, que je le suis d'écrire au cardinal de Fleuri que je soupçonne Prault de l'édition clandestine de *Mahomet*.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes; leur *Mahomet*, pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines! Mon sort serait bien malheureux, si je n'avais pour consolation Émilie et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours, et que nous serons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres : je n'ai pas laissé de travailler; mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps, elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'Argental de quoi braver tous les maux.

Adieu. Les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes, l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Cambrai, janvier 1743.

Mon cher *gros chat* est dans sa gouttière, et nous courons les champs. Nous voici à Cambrai, marchant à petites journées. Nous n'avons pas trouvé la moindre petite fête sur la route. Nous sommes traités en médecins de village, qu'on envoie chercher en carrosse, et qu'on laisse retourner à pied. Si vous me demandez pourquoi nous allons à Paris, je ne peux vous répondre que de moi. J'y vais parce que je suis Émilie. Mais pourquoi Émilie y va-t-elle, je ne le sais pas trop. Elle prétend que cela est nécessaire, et je suis destiné à la croire comme à la suivre. Vous jugez bien que la première chose que je ferai sera de voir monsieur votre fils; mais pourquoi la mère n'y serait-elle pas? pourquoi n'aurions-nous pas le plaisir de nous voir rassemblés? Voici une belle occasion pour quitter sa gouttière. On ne vous soupçonnera point d'être venue à Paris pour les feux d'artifice. On sait assez que vous ne faites de ces voyages-là que pour vos amis. Où êtes-vous à présent, cher *gros chat?* êtes-vous à La Neuville? y renouez-vous les nœuds d'une ancienne amitié? et madame de La Neuville jouit-elle un peu de l'interrègne? Elle sera trop heureuse de vous avoir retrouvée; mais nous aurons notre tour, et nous espérons toujours revoir Cirey avant d'habiter le palais de la pointe de l'île. Nous les verrons bien tard, ce Cirey et ce Champbonin. Hélas! nous avons acheté des meubles à Bruxelles; c'est la transmigration de Babylone. Je ne suis pas trop content de mon séjour dans ce pays-là. Je m'y suis ruiné; et, pour dernier trait, les commis de la douane ont saisi des tableaux qui m'appartiennent. Il y a, comme vous savez, beaucoup de princes à Bruxelles, et peu d'hommes. On entend à tout moment *votre altesse*, *votre excellence*. Madame du Châtelet ne sera princesse que quand sa généalogie sera imprimée; mais, fût-elle bergère, elle vaut mieux que tout Bruxelles. Elle est plus savante que jamais; et, si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi, ce sera une belle action à elle; car elle est bien haute. Il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. On va souper; adieu, cher *gros chat*. J'embrasse vos pattes de velours.

A M. DE MONCRIF.

1er février.

J'ai été enchanté, monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'a-

vez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître, en examinant les ouvrages d'un homme [1] qui était l'ennemi du genre humain. Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'Argenson que je le suppliais de me recommander à M. Maboul ; mais avec vous, monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'Argenson qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement.

Ces deux adverbes joints font admirablement.
MOLIÈRE, *Femmes savantes*, acte III, scène 2.

Le roi m'a donné son agrément pour être de l'académie, en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez que, pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre [2] ; je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte [3] qui soit sur la terre. Elle nous convertira tous ; elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que, quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'Athalie et de Phèdre, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur, qui vous sera tendrement obligé, et qui vous aimera toute sa vie.

A M. DE VAUVENARGUES [4].

Le dimanche, 10 février.

Tout ce que vous aimerez, monsieur, me sera cher, et j'aime déjà le sieur de Flèchelles. Vos recommandations sont pour moi les ordres les plus précis. Dès que je serai un peu débarrassé de *Mérope*, des imprimeurs, des Goths et Vandales qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie. J'ai eu le plaisir de dire à M. Amelot tout ce que je pense de vous. Il sait son Démosthène par cœur ; il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, monsieur, sur la tendre estime et sur le dévouement de VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Vous avez bien raison, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci, pour vous demander vos conseils angéliques. Il est vrai que je dois avoir pour que Satan, déguisé en ange de lumière, escorté de *Marie Alacoque*, ne se déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de *Marie Alacoque* persécute et doit persécuter l'auteur de *la Henriade ;* mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiser, pour désarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné son agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous savez, est peu ou rien, mais elle est beaucoup par les circonstances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend ; mais le vrai bonheur, qui consiste à sentir vivement, se goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens ; ma vie est ambulante, mais mon cœur est fixe. Je vous recommande madame du Châtelet et *César ;* ce sont deux grands hommes.

A M*** [1],

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Mars

J'ai l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des *Éléments de Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que Newton était de tous les philosophes le plus per-

[1] Moncrif devait donner une édition des *Œuvres de J.-B. Rousseau*. K.

[2] Le cardinal de Fleuri, mort à Issy, le 29 janvier précédent.

[3] Madame de Villers.

[4] Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, l'un des descendants du jurisconsulte François Clapiers, mort en 1585, naquit à Aix en Provence, le 6 auguste 1715, dernier mois du long règne de Louis XIV, et mourut le 28 mai 1747. D'Argental, son ami, qui assistait à ses derniers moments, lui ayant demandé s'il s'était confessé à un théologien qu'on venait d'envoyer au moribond, pour le convertir, ou en faire semblant, Vauvenargues répondit par ces vers de Racine, dans *Bajazet :*

« . . . . Cet esclave est venu,
« Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu. »

Vauvenargues, promu au grade de capitaine à l'âge de vingt-six ans, avait montré beaucoup de courage dans la guerre de 1741, où il perdit la santé. L'affaiblissement du corps influa peu en lui sur la vigueur de l'âme, et il pensait, comme Voltaire, qu'*on peut adorer l'Être suprême sans se faire capucin*. CL.

[1] Le prêtre-académicien auquel Voltaire crut devoir adresser cette espèce d'apologie était peut-être l'abbé de Rothelin. Cette lettre, au surplus, et selon ce qu'en disent les éditeurs de l'édition de Kehl, semble avoir été destinée « à être « répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que Voltaire fût de l'académie française. » Maurepas, Boyer, et Languet de Gergy, tous trois fort indignes académiciens, fesaient-ils partie de la *canaille littéraire?* c'est ce que ne nous apprennent pas les éditeurs dont nous rappelons les expressions ; mais les trois littérateurs prétendus s'entendirent à merveille avec la *canaille littéraire*. CL.

suadé de l'existence d'un Dieu, et que j'ai en raison de dire qu'un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et qu'un Newton le démontre aux sages.

Je compte, dans quelque temps, avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez partout, monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans *la Henriade*, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien. Enfin, monsieur, vous verrez si, dans cette édition, il y a rien dont un homme qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Église puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes.

J'ai écrit contre le fanatisme, qui, dans la société, répand tant d'amertumes, et qui, dans l'état politique, a excité tant de troubles. Mais, plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous, dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression, et dans l'abandonnement qui la suit; et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer, après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur; il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis, à dix-neuf ans, une tragédie d'après Sophocle, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai, à vingt ans, un poëme épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à Dieu. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de la patrie.

Voilà peut-être, monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentiments véritables sur ce qui peut regarder l'état et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de Fleuri. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le desir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'état m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir, au moins, combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentiments de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père.

A M. BOYER,

ANCIEN ÉVÊQUE DE MIREPOIX.

Mars.

Il y a long-temps, monseigneur, que je suis persécuté par la calomnie, et que je la pardonne. Je sais assez que, depuis les Socrate jusqu'aux Descartes, tous ceux qui ont eu un peu de succès ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pu attaquer leurs ouvrages ni leurs mœurs, on s'est vengé en attaquant leur religion. Grâce au ciel, la mienne m'apprend qu'il faut savoir souffrir; le Dieu qui l'a fondée fut, dès qu'il daigna être homme, le plus persécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'est presque un crime de se plaindre; corrigeons nos fautes, et soumettons-nous à la tribulation comme à la mort!

Un honnête homme peut, à la vérité, se dé-

feudre, il le doit même, non pour la vaine satisfaction d'imposer silence, mais pour rendre gloire à la vérité. Je peux donc dire, devant Dieu qui m'écoute, que je suis bon citoyen et vrai catholique, et je le dis uniquement parce que je l'ai toujours été dans le cœur. Je n'ai pas écrit une page qui ne respire l'humanité, et j'en ai écrit beaucoup qui sont sanctifiées par la religion. Le poëme de *la Henriade* n'est, d'un bout à l'autre, que l'éloge de la vertu qui se soumet à la Providence; j'espère qu'en cela ma vie ressemblera toujours à mes écrits. Je n'ai jamais surtout souillé ces éloges de la vertu par aucun espoir de récompense, et je n'en veux aucune que celle d'être connu pour ce que je suis.

Mes ennemis me reprochent je ne sais quelles *Lettres philosophiques*. J'ai écrit plusieurs lettres à mes amis, mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre fastueux. La plupart de celles qu'on a imprimées sous mon nom ne sont point de moi, et j'ai des preuves qui le démontrent. J'avais lu à M. le cardinal de Fleuri celles qu'on a si indignement falsifiées; il savait très bien distinguer ce qui était de moi d'avec ce qui n'en était pas. Il daignait m'estimer, et surtout dans les derniers temps de sa vie. Ayant reconnu une calomnie infâme dont on m'avait noirci, au sujet d'une prétendue lettre au roi de Prusse, il m'en aima davantage. Les calomniateurs baissent à mesure qu'ils persécutent; mais les gens de bien se croient obligés de chérir ceux dont ils ont reconnu l'innocence.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Mars.

Mon adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de Mairan. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi.

Mais, mon Dieu, je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à La Noue même que j'ai parlé, et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et respectable ami, je ne m'opposais à voir le visage de La Noue couvert, à Versailles, du turban d'Orosmane, que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à Grandval, après l'avoir joué à Versailles, en province; c'est une nouvelle en tous sens très agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talents de La Noue soit diminué. Je serais fâché que Grandval jouât le rôle de Titus dans *Brutus*. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que La Noue n'est pas fait pour Orosmane. Vous aimiez *Zaïre* avant d'aimer La Noue. C'est les trahir tous deux que de donner Orosmane à La Noue. Je vous conjure de lui faire entendre raison. N'appelez point acharnement ma juste fermeté. La Noue devrait me remercier; je lui rends service en le suppliant instamment de ne point paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ses véritables intérêts, dites-lui qu'ils me sont chers. Il ne faut pas que je lui déplaise en lui rendant service.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne, par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder à M. le cardinal de Fleuri, et qu'il accepte la place.

Persécuté de tous côtés, que j'aie au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique, qui, jointe à la vôtre, me console de tout. Mille tendres respects à mes deux anges que j'adore.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, vendredi, mars.

Voici, mon très cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de Richelieu mes très humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laisser jouer Rousselois dans mes pièces, et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir, que c'est moi qui lui ai écrit, de la part de monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches; je me lamente. M. de Richelieu me répond en pouffant de rire. Eh bien! dit-il, après avoir bien ricané, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à Rousselois, sans me consulter? c'est Roi. — Quoi, Roi? — Oui, Roi; Roi, le chevalier de Saint-Michel; Roi, le cheval; Roi, l'ennuyeux; Roi, l'insupportable; Roi, qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé Rousselois comme un Baron. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous servir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire partout que c'est moi qui ai tort.

Mes chers anges, cela désarme; mais mademoiselle Dumesnil [1] et ce pauvre Paulin [2] sont au désespoir, et M. le duc d'Aumont va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de Richelieu confesse son erreur. Il ne reste que Roi à punir; mais il n'y a pas moyen

[1] Célèbre actrice à qui est adressée la lettre du 4 juillet 1743.
[2] Louis Paulin, fils d'un maître maçon. Il débuta au Théâtre-Français en 1741, et mourut en 1770.

de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs, que j'adorerai toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 23 mars.

Mon cher ami, tâchons donc de nous rassembler, car ce n'est vivre qu'à demi que de vivre sans vous. Une place à table à côté de mon cher Cideville vaut mieux qu'une place à l'académie; ce n'est pas beaucoup dire. Je solliciterai toujours la première place et jamais la seconde. Je vous embrasse tendrement. J'ai bien envie de connaître M. de Bétbencourt en prose; ses vers m'ont déjà charmé.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Quand les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aie commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aie la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour *Mérope*. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent; en voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'*Adélaïde*, mais c'est sur *Zulime* que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne sais rien de cette académie; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissants se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour; vous êtes ma plus grande consolation; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

A M. D'AIGUEBERRE.

A Paris, le 4 avril.

J'ai été bien malade, mon cher ami; j'ai fait parler à M. de La Houssaie, comme vous me l'avez ordonné; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé Berth, qui devait m'expliquer tant de choses; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir.

Notre *Mérope* n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation; ce n'est point moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle Dumesnil. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant trois actes de suite? Le public a pris un peu le change; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs, et la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la Comédie qu'on ne m'ait battu des mains; cette faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essuyée de M. l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi, et le public, m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de Fleuri, parmi les Quarante; mais M. de Mirepoix n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, et de m'en tenir aux bontés du public; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance, peut-être passagère, c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la Bastille l'abbé Lauglet, pour avoir publié des *Mémoires* déjà connus, qui servent de supplément à l'Histoire de M. de Thou. Il a rendu un très grand service aux bons citoyens et aux amateurs de recherches sur l'histoire; il méritait des récompenses, et on l'emprisonne, à l'âge de soixante-huit ans.

« Insere nunc, Melibœe, piros! pone ordine vites! »
VIRG., ecl. I, v. 74.

Madame du Châtelet vous fait mille compliments; elle marie sa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de Montenero, Napolitain, au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée; il est ici, et va vous enlever une Française aux joues rebondies. *Vale, et me ama.*

A M. DE VAUVENARGUES.

Jeudi, 4 avril.

Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit, et j'ai admiré cette hauteur d'une grande âme qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux; mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres; vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendre-

ment. Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent.

VOLTAIRE.

A M DE VAUVENARGUES,

A NANCI.

Paris, le 15 avril.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et, depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit! J'ai toujours dit: *In domo patris mei mansiones multæ sunt*. Molière ne m'a point empêché d'estimer *le Glorieux* de M. Destouches, *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui.

On a d'abord été ivre des *Lettres persanes* dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nanci un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

A M. DE VAUVENARGUES.

Ce lundi, 8 mai.

En vous remerciant. Mais vous êtes trop sensible. Vous pardonnez trop aux faux raisonnements, en faveur de quelque éloquence.

D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien?

Voilà un franc discours de Platon. Le rien n'est pas, parce qu'il est contradictoire que le rien soit; parce qu'on ne peut admettre la contradiction dans les termes. Il s'agit bien là *du meilleur*! On est toujours, dans ces hauteurs, à côté d'un abîme.

Je vous embrasse, je vous aime autant que je vous admire.

A M. DE CIDEVILLE,

A PARIS, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS.

Ce jeudi, 16 mai.

Mon cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile Émilie a été très contente de votre épître, à quelques bagatelles près; jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire, parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez Marivaux, appliquez votre baume consolant sur son esprit très injustement aigri. Vous savez s'il y a, dans la bagatelle en question, le moindre mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchants qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez Marivaux, je vous en prie, des soupçons très injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.* V.

A M. DE VAUVENARGUES.

A Paris, le 17 mai.

J'ai tardé long-temps à vous remercier, monsieur, du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet, de Fénelon, et de Pascal; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je ne l'étais que vous fassiez un métier, très noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver. Je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense, et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez.

Je suis, monsieur, votre, etc. VOLTAIRE.

A M. THIERIOT.

A Paris, le 11 juin.

La persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant *Jules César* que moi qu'on proscrit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

A M. DE PONT DE VEYLE.

Juin.

Il est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de Pont de Veyle. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, si, dans ma boîte de Pandore, il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous *Jules César*. Les *brutes* qui me chicanent sont aussi sots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels.

A M. DE CIDEVILLE.

A La Haye, ce 27 juin.

Il n'arrive que trop souvent
Que tandis qu'on monte sa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inspire,
Notre ami, loué hautement,
Prend ce temps-là tout justement
Pour mériter une satire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré au palais de Berlin et de Charlottenbourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse?

Cependant ce n'est pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage;
C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier;
Voilà l'excuse du voyage.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même *Jules César*, dans une de ses maisons de plaisance, avec quelques uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths qui ne veulent pas qu'on joue *Jules César* en France? et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducales et royales?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné;
Et c'est un autre Cideville
Qui, par malheur, est couronné.

Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi, je suis plus sociable;
Je hais, il est vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

Quand ce monarque singulier
Daigne d'un regard familier
Échauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,
Mon sort est toujours de déplaire
Au révérend pere Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et *la Henriade* et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est là ce qui me désespère.

Je veux, en partant de Berlin,
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire;
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux-arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois;
Non! terminons en paix mon obscure carrière;
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'est mon trône et mon sanctuaire.

A MADEMOISELLE DUMESNIL [1]

A La Haye, ce 4 juillet.

La divinité qui a eu les hommages de Paris, sous le nom de Mérope, m'est toujours présente à cent lieues de Paris, comme sur les autels où elle s'est fait adorer. Je ne peux, mademoiselle, résister plus long-temps aux sentiments qui m'ordonnent de vous écrire. Je regrette beaucoup plus le plaisir de vous entendre que celui de voir jouer *Jules César*. Une pièce que vous ne pouvez embellir devient dès lors pour moi d'un prix bien médiocre; mais l'intérêt que je prends à tout ce qui regarde vos camarades, et, j'ose dire encore, l'intérêt des beaux-arts, me font voir avec beaucoup de douleur la persécution injuste que cette tragédie essuie.

J'entends dire que M. de Crébillon fait des difficultés [2] que personne ne devait attendre de lui. Il prétend que Brutus ne doit point assassiner César, et assurément il a raison; on ne doit assassiner personne. Mais il a fait autrefois boire sur le théâtre le sang d'un fils à son propre père; il a fait paraître Sémiramis amoureuse de son fils, sans donner seulement un remords à Sémiramis ni à Atrée; et les réviseurs de ce temps-là souffrirent que ces pièces fussent jouées.

Il est vrai qu'ici Brutus laisse prévaloir l'amour de la patrie contre un tyran; mais il faut songer, ce me semble, que cet assassinat est détesté à la fin de la pièce par les Romains; que les derniers vers même annoncent la vengeance de ce parricide, et qu'ainsi on n'a rien à se reprocher, puisque, si on se contentait de suivre cette histoire à la lettre jusqu'à la mort de César, et de ne pas blâmer l'action de Brutus, on n'aurait rien à se reprocher encore.

Il paraît donc que M. de Crébillon doit cesser, pour son honneur, de faire des difficultés, et ne pas révolter le public contre lui; plus il travaille à son *Catilina*, dans lequel il fait paraître le sénat de Rome, plus il doit, ce me semble, prévenir les soupçons que forment trop de personnes, qu'il veut empêcher qu'on ne joue un ouvrage qui a un peu de rapport au sien, et qui lui ôterait la fleur de la nouveauté. Il est au-dessus de la jalousie, et il ne faut pas qu'il donne lieu de l'en soupçonner aux personnes qui le connaissent moins que moi. Je suis persuadé que vous et vos amis vous représenterez ces raisons, soit à M. de Marville, soit aux personnes qui peuvent avoir quelque crédit. Ne montrez point, je vous en prie, cette lettre; je vous le demande en grâce; mais faites usage des choses qu'elle contient, et des prières que je vous fais. Faites jouer *César*, ma reine;

[1] Marie-Françoise Dumesnil, née à Paris en 1713, reçue, le 8 octobre 1737, à la Comédie française; retirée du théâtre en 1775; morte le 20 février 1803. Cette célèbre actrice avait *créé* le rôle de *Mérope*; elle créa aussi celui de *Sémiramis*.

[2] Crébillon, comme *censeur*, avait déjà refusé d'approuver *Mahomet*.

jouez *Thérèse*. Ecrivez-moi chez madame du Châtelet. Comptez que, partout où je serai, vous aurez sur moi un empire absolu. Permettez que je fasse mes compliments à M. de Brémont, et comptez sur le tendre et respectueux attachement de V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 5 juillet.

Eh bien! mes adorables anges, ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne suis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres sur le Mein, et moi où vais-je? où suis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Est-on devenu assez déterminément ostrogoths pour ne pas jouer *Jules César!* Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable. Prin et Fierville en sont les principaux acteurs. Il y a une Bercaville qui vaut mieux, sans comparaison, que toutes les soubrettes qu'on a essayées, et qui est plus effrontée elle seule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais celui d'assistants derrière leurs maîtres. Peut-on se réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'Opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la Comédie ne le sera-t-elle pas?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie, il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame du Châtelet et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de Pont de Veyle, baisant toujours vos ailes avec un pur amour.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 5 juillet.

Dans ce fracas de dispositions pour tant d'armées, permettez, monseigneur, que je vous remercie tendrement de la grâce accordée à madame du Châtelet, et de la manière.

Vous savez mieux que moi les desseins des Anglais, et l'effet qu'a fait ici l'idée où l'on est (suivant le billet de M. le duc d'Aremberg) d'avoir remporté une victoire complète. Tout ceci vous prépare beaucoup d'ennemis et peu d'alliés.

Les petits contre-temps que j'ai essuyés en France ne diminuent rien assurément de mon zèle pour le roi et ma patrie. Je ne vous cacherai point que sa majesté le roi de Prusse vient de m'écrire de Magdebourg, où il fesait des revues, qu'il me donne rendez-vous, au commencement d'août, à Aix-la-Chapelle. Il veut absolument m'emmener de là à Berlin, et il me parle avec la plus vive indignation des persécutions que j'ai essuyées. Ces persécutions viennent d'un seul homme à qui vous avez déjà eu la bonté de parler. Il prend assurément un bien mauvais parti, et il fait plus de mal qu'il ne pense. Il devrait savoir que c'est un métier bien triste de faire des hypocrites. Vous devriez en vérité lui en parler fortement. Il ne sait pas à quel point il révolte les hommes; dites-lui en un petit mot, je vous en supplie, quand vous le verrez.

Voulez-vous avoir la bonté de vous souvenir de Marchant, quand il s'agira des Invalides? Je pourrais avoir un peu mieux en Prusse; mais rien n'égale le bonheur de vous être attaché, et de vivre avec des amis qui vous aiment. C'est la seule chose où j'aspire.

Je suis le plus ancien et le plus tendrement dévoué de vos courtisans; conservez-moi vos bontés, mon cœur les mérite. VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A La Haye, ce 18 juillet.

Voici, monseigneur, la seconde partie de l'état secret que j'ai l'honneur de vous envoyer. Ayez la bonté d'accuser la réception des deux paquets, en disant ou fesant dire, à la dame qui demeure au faubourg Saint-Honoré, que vous les avez reçus, sans quoi j'aurais ici beaucoup d'inquiétude.

L'ordre de mettre les chevaux au vert est exécuté, et subsiste pour dix ou douze jours, au moins. Les gardes à pied partent le 24 ou le 25, au plus tôt. Deux régiments sont en marche actuellement, aux environs de Maëstricht. On dit hier, en ma présence, au comte Maurice de Nassau, général de l'infanterie : « Vous ne serez pas « avant deux mois au rendez-vous. » Il en convint.

Ne vous tuez pas de travail. La gloire et le destin de la France dépendent de la fermeté du ministère : j'attends tout de vous.

Vous savez que les troupes de la République,

qui marchent, ne composent que quatorze mille six cents hommes [1].

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A La Haye, 2 août.

Monseigneur, je dépêchai, le 21 du mois passé, un courrier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame Denis, ma nièce, femme du commissaire des guerres. Dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de Maurepas; et, sous l'enveloppe de M. de Maurepas, une lettre d'environ six pages, que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cent mille florins, à Amsterdam, à trois et demi pour cent. Je concluais de là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subsides, et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très secrète, à ce monarque, de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies, touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet; et, si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous servir sous main, en ménageant la République.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentiments du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-Chapelle, vers le 18 de ce mois.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 3 août.

Monseigneur, hier, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 14 à Berlin, et le 18 ou 20 à Spa, et non plus à Aix-la-Chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondants lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime que j'ai ici de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts, et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondants, et le roi de Prusse ne peut, à présent, concevoir que des idées avantageuses sur tant de rapports.

Je suis obligé de vous dire que, dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la conduite passée; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que, si sa majesté envoyait ou fesait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche, bien ménagée, opérerait une très grande désunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique, qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières; j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de La Ville, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différents et les mi-

[1] M. René d'Argenson, qui publia ces lettres en 1825, donne le résumé que voici des états dont il est question. « Il résulte des états joints à ces deux lettres que les forces « militaires de la Hollande se composaient de huit cent « quatre-vingt-six compagnies ou quatre-vingt-quatre mille « hommes, dont environ sept mille sept cents de cava- « lerie, soixante-deux mille d'infanterie, trois mille cinq « cents dragons, neuf mille six cents Suisses, et douze cents « artilleurs.

« La dépense ordinaire de la guerre monte à 10,098,156 « florins, à quoi il faut ajouter 501,212 florins pour frais de « garde de la barrière des Pays-Bas.

« La dépense extraordinaire de guerre est de 5,774,561 « florins, ce qui forme, avec l'état ordinaire, un total « de 15,872,718 florins.

« Enfin, la dette hollandaise se montait, en l'année 1743, « à 32,852,665 florins, dont l'intérêt annuel, supporté par « les Provinces-Unies, était de 1,478,964 florins. »

nistres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidèle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe, quand je lui ferai ma cour à Spa; et je vous en prie d'autant plus que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. Trévor m'a demandé aujourd'hui, en confidence, si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 8 août.

Soyez chancelier de France, monsieur, si vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts essuient! Je gémis de voir ce pauvre abbé Lenglet enfermé, à soixante-dix ans, dans la Bastille, après nous avoir donné une bonne *Méthode* pour étudier l'histoire, et d'excellentes *Tables chronologiques*. Qui sont donc les vandales qui se sont imaginé que l'impression du sixième volume des additions à l'histoire de ce bon citoyen le président de Thou était un crime d'état? Quel comble de barbarie, et quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique Newton, et où l'on dit que les rêveries de Descartes sont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées que cet esclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'esprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous restera-t-il, que le souvenir de la gloire du beau siècle de Louis XIV?

Cette décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillants.

Il y a ici des hommes très estimables; La Haye est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'état simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine de Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très humble servante de la lyre d'Apollon. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'état, dont le système est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui faisaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des grands voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récollets au Capitole, et le miracle de saint Janvier? Des hommes de bien, des hommes de génie, voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haye d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur société est toujours très utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort, on rentre chez soi; chaque rue est une promenade; on peut se montrer, se retirer, tant qu'on veut. C'est Fontainebleau, et point de cour à faire.

Adieu, monsieur; plût à Dieu que je pusse vous faire la mienne! Vous savez si je vous suis attaché pour jamais.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A La Haye, ce 8 août.

J'ai reçu, monsieur le duc, la lettre dont vous m'avez honoré, par la voie de Francfort; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houssards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adresserez à madame du Châtelet.

Les troupes hollandaises ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 septembre. Il paraît cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera sur lui, et qu'il se ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine de Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des sentiments de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la République n'eussent bientôt des

ordres de ne point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit; et la France, en deux ou trois mois de temps, peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers, en baissant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites; on dit du mal du corps, et on est fort aise de vivre avec les membres; on nous prie à souper, et on chante pouille à notre ministère; on joue publiquement, par permission du magistrat, une comédie intitulée *la Présomption punie*, dans laquelle la reine de Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi;* le cardinal de Fleuri, sous celui d'un vieux bailli impuissant qui, ne pouvant coucher avec Mimi, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince Charles, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses consorts: et voilà *la Présomption punie*. On va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie, qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de Dottingen, cela ne casse ni bras ni têtes. Conservez la vôtre, monsieur le duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de Duras, *in quo bene complacuisti*. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre position, comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A VERSAILLES.

A La Haye, ce 16 août.

Monseigneur, j'ai reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre j'aie l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation, à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de Podewils prépare exprès un mémoire très long, et de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi, 19 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Prusse est bien loin d'entrer dans les mesures de la République et des Anglais, et qu'il est capable de les braver.

Le moment serait bien favorable pour agir auprès de sa majesté prussienne; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme absolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir; et si le roi de Prusse, contre toute attente, était encore en Silésie, j'irais lui faire ma cour à Breslau.

Le premier usage que j'ai fait de vos instructions a été de dire, en confidence, à l'envoyé de Prusse que je savais, à n'en point douter, que la reine de Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment, sans me nommer, et il a accompagné ce discours de tout ce qui peut exciter le roi son maître à se lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du départ de M. le marquis de Fénelon pour faire valoir adroitement la vigueur du ministère français, les ressources de l'état, le courage de la nation. Je suis même convenu avec lui des termes.

Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi son maître avait été d'assembler à Magdebourg une armée de neutralité; mais qu'il en avait été détourné par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière, et aussi par la politique circonspecte et même timide du comte de Podewils, oncle du ministre de La Haye, qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voie point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues.

Cependant je suis très loin de perdre l'espérance; je vois même que, de jour en jour, le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différents prétextes, d'accéder au traité défensif de la Russie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler,

à cette occasion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie ; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du résident Swart, que le ministère russe paraît entièrement autrichien.

Voilà, monseigneur, tout ce qui est venu à ma connaissance. Les démarches récentes du roi de Prusse, auprès des États-Généraux, pour la paix de l'Empire, la hardiesse qu'il a de les mécontenter et de les braver, sa froideur avec les Anglais, ses longueurs avec les Russes, et, plus que tout cela, son intérêt visible, font espérer qu'on pourra le porter à quelque résolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidèle de tout ce que j'aurai aperçu à sa cour, sans oser vous promettre qu'on puisse jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

J'aurai des lettres de recommandation de M. Trévor pour milord Hindfort, qui vous a tant fait de mal ; je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu partout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de Fénelon et M. de La Ville, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de Valori, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présents.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa majesté prussienne me parlera réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. van Haren, il faut le regarder comme un homme incorruptible ; mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie ; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage, en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine de Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en passer. En ce cas, M. van Haren pouvant avec honneur employer à la conciliation les talents qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en exclut comme Frison, pourrait le flatter, et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison.

A M. THIERIOT.

A La Haye, ce 16 août.

Je mène ici une vie délicieuse dont les agréments ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et, surtout, par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez ; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retardements. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance? et l'inscription de votre tombeau sera-t-elle un jour: Ci-gît qui attendit son paiement? En vérité cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa majesté prussienne, soit aux eaux de Spa, soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

« Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni. »
Hor., lib. I, ep. IX, v. 9.

Je n'ai heureusement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On est bien honteux quand on demande pour soi ; mais on est bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établissement pour moi était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que, si je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis, à qui je dois tout, je passerais le reste de ma vie dans sa cour. Voilà où j'en suis, et voilà quels seront toujours mes sentiments. Je suis même assez heureux pour que le roi de Prusse les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers.

Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui sera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point van Hyden, c'est van Haren qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à Homère ; on gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes ; la multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription :

« Quæ canit ipse fecit. »

Vous ne sauriez croire combien cette fadaise, par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a im-

primé plus de vingt traductions. Il n'est rien tel que l'à-propos.

Bonsoir; croyez qu'en tout temps et en tout lieu je songerai à vos intérêts. Je vous embrasse.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A La Haye, ce 17 août.

Monseigneur, heureusement le courrier n'est pas encore parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courrier du roi de Prusse à son ministre, avec une lettre portant en substance qu'il regarde comme une violation du droit des souverains, et *comme une marque de mépris pour sa personne*, le passage des troupes hollandaises par son territoire, sans lui avoir demandé, à lui expressément, la permission. Il ordonne à son ministre, le jeune comte de Podewils, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une satisfaction authentique. De plus, il ordonne à son ministre de partir, et de venir recevoir ses ordres à Berlin, après avoir fait ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même temps de ne partir qu'après avoir laissé à La Haye un secrétaire, et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire, qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courrier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de La Haye du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les États devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à La Haye, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux États-Généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation se fera, et plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au reste je partirai pour Berlin avec ce ministre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 août.

La Haye en Touraine est donc une ville bien célèbre! Savez-vous, mon cher et respectable ami, que votre lettre adressée à La Haye, n'est pas venue d'abord en Hollande? Je l'ai reçue avec ces belles paroles: « Inconnu à La Haye en Touraine, renvoyée à La Haye en Hollande? » Oh bien! il n'y aura plus de *quiproquo*, me voici sur le chemin de Berlin. Le roi de Prusse devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-Chapelle; il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans sa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la poste, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le Haut-Palatinat. Heureusement je ne crains point les houssards en voyageant, comme je fais, avec les Allemands; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine de Hongrie. Le fameux colonel Mentzel a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer *Jules César*, puisqu'on ne le joue point à Paris. Ah! plût à Dieu que les dévots ne fussent pas plus à craindre que les houssards! Ayez pitié de moi, *saltem vos amici mei*. Écrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être aimable: y est-on bien fou? y a-t-on de la crainte, de l'espérance? ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous, en vérité, sont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Prusse, pouvant être à Paris; mais, puisque ces fous-là sont les plus malheureux, dites-leur des choses bien consolantes; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de présenter leurs respects à vos parents et à vos amis. Bonsoir, mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Charlottenbourg, ce 3 septembre.

Aujourd'hui, après un dîner plein de gaieté et d'agréments, le roi de Prusse est venu dans ma chambre; il m'a dit qu'il avait été fort aise de prier hier monsieur l'envoyé de France, seul de tous les ministres, non seulement pour lui donner des marques de considération, mais pour inquiéter ceux qui seraient fâchés de la préférence.

Je lui répondis que l'envoyé de France serait bien plus content si sa majesté envoyait quelques troupes à Wesel et à Magdebourg. « Mais, dit-il, que voulez-vous que je fasse? le roi de France me pardonnera-t-il jamais une paix particulière? Sire, lui dis-je, les grands rois ne connaissent point la vengeance; tout cède à l'intérêt de l'état; vous savez si l'intérêt de votre majesté et de la France n'est pas d'être à jamais unis.

« Comment puis-je croire, dit alors le roi de Prusse, que la France soit dans l'intention de se lier fermement avec moi? Je sais que votre envoyé à Mayence fait des insinuations contre mes intérêts, et qu'on propose la paix avec la reine de Hongrie, le rétablissement de l'empereur, et un dédommagement à mes dépens.

« J'ose croire, répliquai-je, que cette accusation est un artifice des Autrichiens, qui leur est trop ordinaire. Ne vous ont-ils pas calomnié ainsi au mois de mai dernier? n'ont-ils pas écrit en Hollande que vous aviez offert à la reine de Hongrie de vous joindre à elle contre la France?

« Je vous jure, me dit-il, mais en baissant les yeux, que rien n'est plus faux. Que pourrais-je y gagner? Un tel mensonge se détruit de soi-même. Eh bien! sire, pourquoi donc ne vous pas réunir hautement avec la France et l'empereur contre l'ennemi commun, qui vous hait, et qui vous calomnie tous deux également? quel autre allié pouvez-vous avoir que la France? Vous avez raison, reprit-il: vous savez aussi que je cherche à la servir, vous connaissez ce que je fais en Hollande. Mais je ne peux agir hautement que quand je serai sûr d'être secondé de l'Empire; c'est à quoi je travaille à présent, et c'est le véritable but du voyage que je fais à Bareuth dans huit ou dix jours. Je veux être assuré au moins que quelques princes de l'Empire, comme Palatin, Hesse, Wurtemberg, Cologne, et Stetin, fournissent un contingent à l'empereur. Sire, lui dis-je, demandez-leur seulement leur signature, et commencez par faire paraître vos braves Prussiens.

« Je ne veux point recommencer la guerre, dit-il; mais j'avoue que je serais flatté d'être le pacificateur de l'Empire, et d'humilier un peu le roi d'Angleterre, qui veut donner la loi à l'Allemagne. Vous le pouvez, lui dis-je; il ne vous manque plus que cette gloire, et j'espère que la France tiendra la paix de son épée et de vos négociations; la vigueur qu'elle fera paraître augmentera sans doute votre bonne volonté. Permettez-moi de vous demander ce que vous feriez si le roi de France requérait votre secours, en vertu de votre traité avec lui.

« Je serais obligé, dit-il, de m'excuser, et de répondre que ce traité est annulé par celui que j'ai fait depuis avec la reine de Hongrie; je ne peux à présent servir l'empereur et le roi de France qu'en négociant. Négociez donc, sire, aussi heureusement que vous avez combattu, et souffrez que je vous dise, avec toute la terre, que la reine de Hongrie n'attend que le moment favorable d'attaquer la Silésie. » Alors il parla ainsi: « Mes quatre places seront achevées avant que l'Autriche puisse envoyer contre moi deux régiments; j'ai cent cinquante mille combattants, j'en aurai alors deux cent mille. Je me flatte que ma discipline militaire, que je tiens la meilleure de l'Europe, triomphera toujours des troupes hongroises. Si la reine de Hongrie veut reprendre la Silésie, elle me forcera de lui enlever la Bohême. Je ne crains rien de la Russie: la czarine m'est à jamais dévouée depuis la dernière conspiration fomentée par Botta et par les Anglais. Je lui conseille d'envoyer le jeune Ivan et sa mère en Sibérie, aussi bien que mon beau-frère, dont j'ai toujours été mécontent, et qui n'a jamais été gouverné que par des Autrichiens. » Le roi allait poursuivre; on est venu l'avertir que la musique était prête; je l'y ai suivi, il m'a fait plus d'accueil que jamais. Je n'ajoute rien à ce détail simple et exact. J'omets, en faveur de la brièveté, les raisons que j'ai fait valoir. Je n'ai mis ici que la substance.

Ce 6 septembre.

Depuis cet entretien j'en ai eu plusieurs autres; j'ai même reçu des billets de son appartement au mien.

Le résultat est que je l'ai fait convenir que la cour de France ne peut avoir de part à cette proposition faite à Mayence contre lui. En effet vous n'avez pas voulu offenser un roi que vous avez tant d'intérêt de ménager.

Étant instruit que le parti pacifique commençait à s'accréditer en Hollande, et sachant ce qui s'est passé d'un autre côté entre les régents, et d'un autre entre les principaux bourgmestres d'Amsterdam et l'abbé de La Ville, j'en ai rendu compte à sa majesté prussienne; j'ai fait valoir

cette conjoncture, et j'ai obtenu au moins qu'elle donnât ordre à son ministre à La Haye de presser la paix et de parler avec vigueur. *Allez*, lui a-t-il dit en propres termes, *faites-moi respecter*. Mais ce ministre en Hollande ne doit pas communiquer avec M. de Fénelon; le roi de Prusse veut paraître impartial.

Cependant il arrête toujours les munitions de guerre des Hollandais; je vois qu'il formera à Bareuth le plan de sa conduite dans l'Empire. Je ne sais s'il me mettra du voyage; ma situation pourra devenir très épineuse, on a donné des ombrages.

Je vous écris peu de choses, mais j'en ai beaucoup à vous dire, et qui vous concernent. Vous verrez si je vous suis dévoué.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 5 octobre.

Monseigneur, en revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours, après le départ de sa majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareuth, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de Noailles, au sujet de l'électeur de Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi, à Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine de Hongrie contre la France. Êtes-vous toujours dans cette idée? me répondit-il; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant sur l'épaule; et vous sentez bien que, quand un roi jure deux fois sur son honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta: Si j'avais fait la moindre offre à la reine de Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, si je voulais envoyer seulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Ensuite il me dit qu'il allait voir à Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Souabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareuth, son beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès.

Ces succès se bornèrent à des promesses vagues du margrave d'Anspach de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand sa majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne se trouva point à Anspach, et même n'envoya pas s'excuser. Le roi de Prusse alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'essentiel avec le général Seckendorf.

Tandis qu'il fesait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires présentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage, qui aime les Français, et qui hait la maison d'Autriche. Il voyait assez que le roi de Prusse n'était point dans l'intention de rien risquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave, en substance, que, s'il pouvait disposer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, son beau-frère, seulement dix mille hommes, je prévoyais, en ce cas, que la France pourrait lui donner en subside de quoi en lever encore dix mille, cet hiver, en Franconie, et que toute cette armée, sous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de se rallier, et que le roi de Prusse engagé pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et son ministre approuvent ce projet, et l'approuvent avec chaleur, d'autant plus qu'il peut mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire. Mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, de qui la tête est, dit-on, très affaiblie; et le ministre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les ministres de cet évêque.

Le roi de Prusse, à son retour à Bareuth, ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de Wurtemberg, sous prétexte que madame la duchesse de Wurtemberg, sa mère, voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de Wurtemberg, et désespérer sa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Souabe, et de réunir tant de princes. La duchesse de Wurtemberg, qui était à Bareuth pour s'aboucher avec le roi de Prusse, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Prusse veut-il être un tyran, et veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfants, et donné deux régiments,

me forcer à demander justice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils; je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'est dans ses états que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie, quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France, et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours, quand mon fils sera majeur.

Enfin la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument, mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui.

Sa majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait; mais toutes ses conversations et celles d'un de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite.

Il faudrait du temps, de l'adresse, et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareuth n'en a, pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre, mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère, mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monsieur le contrôleur-général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

A M. LE COMTE DE PODEWILS,

ENVOYÉ DU ROI DE PRUSSE, A LA HAYE.

Le 3 octobre.

Lorsque d'un feu charmant votre muse échauffée
Chez les Vestphaliens rimait des vers si beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée
Qui chantait dans la Thrace entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable ministre, j'ai suivi à Bareuth l'Orphée couronné; j'y ai vu une cour où tous les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices: ce n'est pas mon plus court, mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce, et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur Cresseni a donc donné partout des bénédictions, au lieu d'argent, dans les auberges?

Il ne faut pas que l'on s'étonne
De ce beau tour italien;
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec monsieur votre oncle.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 5 octobre.

Monseigneur, ce que vous mande M. de Valori, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que, si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'Alcine, où l'on est esclave parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de Maurepas. Je lui ai écrit de Bareuth, mais j'ai peur que le colonel Mentzel n'ait ma lettre.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Berlin, le 8 octobre.

Monseigneur, dans le dernier entretien particulier que j'eus avec sa majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine de Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à César ce qui appartient à César; que l'Église ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains, et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Église. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si l'empereur lui fesait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se déterminerait à se déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France se mêlât de cette sécularisation, ni qu'il fasse aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voie très peu de péril et beaucoup d'utilité.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événements agréables à la France. J'ai peur que ne ce soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte que de jouir ici de sa faveur.

A M. THIERIOT.

A Berlin, le 8 octobre.

J'ai reçu vos deux lettres, en revenant de la Franconie, à la suite d'un roi qui est la terreur des postillons comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de venir vous dire un mot. *Jodelet Prince* est entouré de rois, de reines, de musiques, de bals. Le roi de Prusse daigne, en quatre jours de temps, faire ajuster sa magnifique salle des machines, et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de Metastasio et de Hasse; le tout parce que je suis curieux. *Jodelet Prince* s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écrasé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi en faveur de son ami Thieriot, et sans avoir obtenu quelque chose. Ce ne sera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié, qui me ramène à Paris, est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie.

A M. LE BARON DE KAISERLING.

Dans un f.... village près de Brunswick,
ce 14 octobre, au matin.

Que je me console un peu avec vous, mon très aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto Guerie,
Rêvant à la divine Ulric,
Baisant quelquefois son image,
Et celle du grand Frédéric.
Un heurt survient, ma glace casse,
Mon bras en est ensanglanté;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace
Pendante encore à mon côté.
La portière à ses gonds par le choc arrachée
Saute et vole en débris sur la terre couchée;
Je tombe dans sa chute; un peuple de bourgeois,
D'artisans, de soldats, s'empressent à la fois,
M'offrent tous de leur main, grossièrement avide,
Le dangereux appui, secourable et perfide;
On m'ôte enfin le soin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah! fripons, envieux de mon bonheur suprême,
L'amour vous fit commettre un tour si déloyal:
J'adore Frédéric, et vous l'aimez de même;
Il est tout naturel d'ôter à son rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie se cassent, et personne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds; mais ce n'est pas du *pissat d'âne* de Lognier, c'est du nectar répandu sur mon sottisier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel;
Dieux! vous avez pitié d'un désastreux mortel!
Dieux! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie!

Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard. Je suis à présent comme Roland, qui a perdu le portrait d'Angélique; je cherche et je jure. Enfin j'arrive à minuit dans un village nommé Schaffen-

Stadt ou F... Stadt. Je demande le bourgmestre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret; on me répond que le bourgmestre, les chevaux, le cabaret, l'église, tout a été brûlé. Je pense être à Sodome. Je me conforte dans mes disgrâces en buvant de meilleur vin que le bonhomme Loth :

J'avais de meilleur vin que lui;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiser ma fille.

Enfin, aimable Césarion, me voilà dans la non magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin, mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable Frédéric; on me mène à un meilleur gîte que Schaffen-Stadt. Le duc et la duchesse étaient à table; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoie à La Haye deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mon charmant ami.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunswick, le 16 octobre

J'ai reçu dans mes courses la lettre où mon cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aie jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi? n'aurai-je pas la consolation de vous embrasser à Paris?

J'ai fait vos compliments à vos amis de Berlin, c'est-à-dire à toute la cour, et particulièrement à M. de Valori. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin Eller [1] a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique; mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de *Titus*, qui est un chef-d'œuvre de musique. C'est, sans vanité, une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui; il a voulu que je l'admirasse dans sa gloire.

Sa salle d'opéra est la plus belle de l'Europe. Charlottenbourg est un séjour délicieux; Frédéric en fait les honneurs, et le roi n'en sait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait; mais sa cour, quand il veut bien avoir une cour, respire la magnificence et le plaisir.

On vit à Potsdam comme dans le château d'un seigneur français qui a de l'esprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan ressemble toujours à Ragotin; mais c'est Ragotin bon garçon et discret, avec seize cents écus d'Allemagne de pension. D'Argens est chambellan, avec une clef d'or à sa poche et cent louis dedans payés par mois. Chazot, ce Chazot que vous avez vu maudissant la destinée, doit la bénir; il est major, et a un gros escadron qui lui vaut environ seize mille livres au moins par an. Il l'a bien mérité, ayant sauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma sphère pacifique, jouir aussi des bontés du roi de Prusse, mais vous savez qu'une plus grande souveraine, nommée madame du Châtelet, me rappelle à Paris. Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai passé quelques jours à Bareuth. Son altesse royale m'a bien parlé de vous. Bareuth est une retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu'une cour a d'agréable, sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme; c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris, où je serai très malheureux si je ne vois pas l'unique Maupertuis, que j'admire et que j'aime pour toute ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A La Haye, ce 26 octobre.

Il y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur, mon cher et respectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points assez importants pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié, et avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains, et contents; souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vie avec les sentiments les plus vifs et les plus inaltérables.

[1] Jean-Théodore Eller, né en 1689, mort en 1760. Il était premier médecin du roi de Prusse, et l'un des membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Berlin.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 27 octobre.

Monseigneur, en arrivant à La Haye, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres un, du 7 septembre, qui commence ainsi : « Vous me dites tant de bien de « la France et de son roi, qu'il serait à souhai- « ter, etc., et qu'un roi digne de cette nation, « qui la gouverne sagement, peut lui rendre ai- « sément son ancienne splendeur.... Personne de « tous les souverains de l'Europe ne sera moins « jaloux que moi de ses succès. »

J'ai conservé cette lettre, et lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de sa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés; mais, lorsqu'il fut prêt à partir pour la Franconie, on lui manda de plus d'un endroit que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. Chambrier quelque chose de ses soupçons. D'autres personnes charitables écrivirent à M. de Valori que j'étais chargé, à son préjudice, d'une négociation secrète, et je me vis exposé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus assez heureux pour dissiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris vous aviez bien voulu seulement me recommander, en général, de cultiver par mes discours, autant qu'il serait en moi, les sentiments de l'estime réciproque, et l'intelligence qui subsiste entre les deux monarques. Je dis à M. de Valori que je ne serais que son secrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Prusse m'honore que pour faire valoir ce ministre; c'est en effet à quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent satisfaits, et sa majesté prussienne me mena en Franconie avec des distinctions flatteuses.

Immédiatement avant ce voyage, le ministre de l'empereur, à Berlin, m'avait parlé de la triste situation de son maître. Je lui conseillai d'engager sa majesté impériale à écrire de sa main une lettre touchante au roi de Prusse. Ce ministre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya la lettre par M. de Seckendorf. Vous savez que le roi de Prusse m'a dit, depuis, qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très satisfait. Vous savez qu'à son retour de Franconie à Berlin il fit proposer par M. de Podewils à M. de Valori de vous envoyer un courrier pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me disait de ces mesures me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier M. de Valori de ne pas envoyer un courrier extraordinaire pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de Valori au secrétaire d'état étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière, et que tout ce que je lui disais était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ, me fit quelques petits présents, à son ordinaire, et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de Valori et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de Chambrier, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunswick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régiments que les Hollandais voulaient négocier dans ses états. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse, et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque. Il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, sans les consulter, admis à la dictature le mémoire présenté, il y a un mois, contre l'empereur par la reine de Hongrie; qu'il souhaitait que le collége des princes pût s'adresser à sa majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits, et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa majesté impériale.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter, en Allemagne, le caractère inflexible de la reine de Hongrie et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je, monseigneur, vous soumettre une idée qu'un zèle peut-être fort mal éclairé me suggère? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wurtemberg, à Anspach, à Brunswick, à Bareuth, à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant desirée, qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes? on saurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir sur le roi de Prusse; et, s'il abandonnait la cause commune, ne pourriez-vous pas, à ses dépens, faire la paix avec la reine de Hongrie? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves, qui sont les très-humbles serviteurs de votre raison supérieure.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Ma chère amie, mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de madame du Châtelet et de vous. Des conjonctures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amour-propre, l'intérêt, et l'ambition, ne m'a jamais tenté. Madame du Châtelet, Cirey, et le Champbonin, voilà mes rois et ma cour, surtout lorsque *gros chat* viendra serrer les nœuds d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Être libre et être aimé, c'est ce que les rois de la terre n'ont point. Je suis bien sûr que *gros chat* m'a rendu justice. Mon cœur lui a toujours été ouvert. Elle savait bien qu'il préférait ses amis aux rois. J'ai essayé un voyage bien pénible; mais le retour a été le comble du bonheur. Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable, ni si au-dessus du roi de Prusse. Nous comptons bien vous revoir cet été, *gros chat*; je vous tiendrai des heures entières dans ma galerie, et madame du Châtelet le trouvera bon, s'il lui plaît. M. le marquis du Châtelet va à Paris, et de là à Cirey; madame du Châtelet et moi l'accompagnons jusqu'à Lille, où est ma nièce, cette nièce qui devait être votre fille. Adieu, *gros chat*.

A M. DE LA MARTINIÈRE,

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Ce 3 janvier 1744.

J'ai attendu le temps des étrennes, monsieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifieraient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre histoire de Puffendorf, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes, est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris-pommelés, avec un beau brevet de pension dans les bourses de la portière; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier; et, si je pense en prince, mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres. Ayez la bonté de les accepter, monsieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime.

Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à monsieur l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice d'Espagne, à monsieur et à madame de Fogliani, et à tous ceux qui daignent se souvenir de moi?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai, il y a quelques années, à monsieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaise, que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de Saint-Gilles, à la première occasion; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart d'heure de sa vue et de sa conversation à tous les vers, à toute la prose de ce monde. Adieu, monsieur; je suis pour toute ma vie avec la plus tendre estime, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Bruxelles, le 8 février.

Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de Stair, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous!

Voici une lettre du sieur Rutan. Vous me direz : Pourquoi madame du Châtelet ne me l'envoie-t-elle pas elle-même ? Vraiment, elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce Rutan d'une longue épître ; mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec Christianns Wolffius et gens semblables, qu'ello n'a pas la force d'écrire. Vons n'aurez donc qne ce billet de moi ; mais les tendres compliments qu'elle vous fait valent mieux que cent de mes lettres. Mille respects à mes anges.

A M. PALLU,

INTENDANT A LYON.

Le 20 février.

Béni soit, monsieur, l'*Ancien Testament*, qui me fournit l'eccasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le *Nouveau* il n'y a persenne qui vous soit plus attaché qne moi. L'un des descendants de Jacob, honnête fripier, comme tous ces messieurs, en attendant le Messie très fermemenl, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin.

Les gens du premier métier de saint Mattbieu, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis [1] qui aura l'honneur de vons remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *Amen* aux siens. Je n'ai fait que vons entrevoir à Paris, comme Molse vit Dieu ; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vons aime de cette affection tendre, mais chaste, qn'avait le religieux Salomon pour les trois cents Snuamites.

M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril.

Vanitas vanitatum, *et* metaphysica *vanitas*. C'est ce que j'ai tonjonrs pensé, mensieur ; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigrue de Rabelais bombillant ou *bombinant dans le vide*. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire saveir les opinions de Newton, et il me parall qu'on peul lirer qnelqne fruit de ce petit passage :

« Que savait donc sur l'âme et sur les idées ce« lui qui avait sonmis l'infini au calcul, et qui « avait découvert la nature de la lumière et la « gravitation ? Il savait donter. »

Physiquemenl parlant, monsienr, je vous suis bien obligé de vos bontés, et, surtont, de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petil contrat, avec un prince et avec un saint, les pertes qne j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinqnantième année.

Êtes-vous dans la cinquantième?
J'y suis et je n'en vaux pas mieux ;
C'est un assez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, monsienr, el en vous demandant le secret. J'ai donné à Doyen le féal argent comptant, et billets qui valent argent comptant ; mais on paie le plus tard qu'on peut, et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de Richelieu, nommé Duclos, qui devait, selon tontes les lois divlnes et humaines, me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peul, toul contraignable qu'il est. Voulez-vous permettre qne ce Doyen fasse toujours mon contral à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que Doyen a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon retonr très volontiers. Faites comme il vous plaira avec votre vieux serviteur.

Je m'occupe à présent à faire un divertissement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque chose de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de Richelieu, l'ordonnateur de la fête.

Cirey est charmant, c'est un bijou ; venez-y, monsieur ; tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame du Châtelet vous aime de tout son cœnr, vons desire autant que moi, et vons recevra comme elle recevait Wolff et Leibnitz. Vous valez mieux que tons ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je présente mes respects à monsieur l'avocat du roi très chrétien. Je vous aime et vous respecte de tout mon cœnr.

Votre aucien et le plus ancien serviteur, etc.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Ce 24 avril.

Colletet envoie encore ce brimborion an cardinal-duc. Cette rapsodie le trouvera probablemenl dans un camp entouré d'officiers, et vis-à-vis de vilains Allemands qui se soncient fort pen des

[1] Un Juif, habitant de Genève, informé par son commis qu'on lui avait saisi, a Lyon, les effets dont il était porteur, se rappela qu'il avait eu occasion de rendre un petit service à Voltaire ; il parla de son affaire à celui-ci, et réclama sa protection. C'est ce qui provoqua cette lettre au moyen de laquelle l'Israélite obtint la restitution des objets saisis.

amours du duc de Foix et de la princesse de Navarre. Mais votre esprit agile, qui se plie à tout, trouvera du temps pour songer à votre fête. Vous serez comme Paul Émile, qui, après avoir vaincu Persée, donna une fête charmante, et dit à ceux qui s'étonnaient de le fête et du souper : Messieurs, c'est le même esprit qui a conduit la guerre et qui a ordonné la fête. Pour moi, monseigneur le duc, je crois, avec la dame de Cirey, que vous ne haïrez pas ce duc de Foix qui fait la guerre, qui est amoureux, qui est fourré tout jeune dans les affaires, qui combat pour sa maîtresse, qui la gagne à la pointe de l'épée, qui a de l'esprit, et qui berne les Morillo. Si vous êtes content, voulez-vous envoyer ce premier acte à Rameau? Il sera bon qu'il le lise, afin que sa musique soit convenable aux paroles et aux situations; et, surtout, qu'il évite les longueurs dans la musique de ce premier acte, parce que ces longueurs, jointes aux miennes, feraient ce premier acte éternel. J'attends vos ordres sur le divertissement du second acte que je vous ai envoyé, il y a huit jours. Madame du Châtelet vous fait ses plus tendres compliments. C'est à vous et à messieurs les généraux à me fournir à présent le prologue. Adieu, monseigneur; revenez brillant de gloire et de santé. J'attendrai avec bien de l'impatience le plaisir de vous dire ce que je vous dis depuis près de trente ans, que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect; j'y ajoute la plus vive reconnaissance.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 avril.

Je vous envoie, mes anges tutélaires, un énorme paquet, par la voie de M. de La Reynière. Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertissement qui doit faire bâiller le dauphin et madame la dauphine, mais qui pourra vous amuser, car il plaît à madame du Châtelet, et vous êtes dignes de penser comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte, je vous prie de le cacheter, avec la lettre ci-jointe, pour M. le duc de Richelieu, et de faire mettre le tout à la poste; mais la prière la plus essentielle que je vous fais, c'est de me faire des critiques. Vous pensez bien que j'en garde un exemplaire par-devers moi; ainsi vous n'aurez seulement qu'à marquer sur un petit papier ce que vous désapprouverez. Il se pourra bien faire que vous receviez aussi, par la même poste, le divertissement du second acte; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau.

J'ai mis aussi dans le paquet un cinquième acte de *Pandore*, avec une lettre pour l'abbé de Voisenon, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui est destiné à M. le duc de Richelieu. A l'égard de la pastorale qui sert de divertissement au second acte de la fête *dauphine*, vous pouvez la garder; M. de Richelieu en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, si j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'est pas à ne rien faire; aussi j'ai fait graver sur la porte de ma galerie :

Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie est presque toujours dans la galerie.

Ne vous lassez point de moi, mes anges; armez-vous de courage; car, dès que j'aurai fini l'amphigu du dauphin, je vous sers d'une fausse *Prude*, revue et corrigée, qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi! faudra-t-il que l'opéra soit toujours fade, et la comédie toujours larmoyante? et l'histoire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches? Je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenses seront pour les autres, et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié consolent de tout. Ce Cirey est un bijou, et n'a pas besoin de l'être; il n'a besoin que de vous posséder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes, et vous suis tendrement attaché, à vous, mes deux anges, et à M. de Pont de Veyle, quoiqu'il me mette moins sous ses ailes que vous. *Valete.*

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 mai.

Mon cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on eût jamais fait. Pardonnez si je réponds en prose à des vers si aimables; je ne pourrais pas même vous payer en vers, je suis d'ailleurs presque glacé par mon ouvrage pour la cour Je me représente un dauphin et une dauphine ayant tout autre chose à faire qu'à écouter ma rapsodie. Comment les amuser? comment les faire rire? moi, travailler pour la cour! j'ai peur de ne faire que des sottises. On ne réussit bien que dans des sujets qu'on a choisis avec complaisance.

« . . . . Cui lecta potenter erit res,
« Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo. »
Hor., *de art. poet.*, v. 40.

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande y ont échoué. J'espérais plus de l'opéra de *Prométhée*, parce que je l'ai fait pour moi. M. de Richelieu l'a donné à mettre en musique à Royer, et le destine pour une des secondes fêtes qu'il veut donner. Or je veux sur cela, mon cher ami, vous supplier de faire une petite négociation. J'avais, il y a quelques mois, confié ce *Prométhée* à madame Dupin, qui voulait s'en amuser et l'orner de quelques croches, avec M. de Franqueville et Jéliotte. Je crois qu'elle ne me saura pas mauvais gré si M. de Richelieu y fait travailler Royer; c'est un arrangement que je n'ai ni pu ni dû empêcher.

Je vous supplie d'en dire un petit mot à la déesse de la beauté et de la musique, avec votre sagesse ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à Paris cet été? seriez-vous assez philosophe et assez ami pour passer quelques jours à Cirey? vous y trouveriez deux personnes qui vous feraient peut-être supporter la solitude. Quand vous aurez vu et revu *Dardanus* et *l'École des Mères*, venez ici dans *l'école* de l'amitié.

Cette duchesse de Luxembourg, dont le nom de baptême est *belle et bonne*, avait quelque velléité de venir voir comment on vit entre deux montagnes, dans une petite maison ornée de porcelaines et de magots. Affermissez-la dans ses louables intentions, et soyez le digne écuyer de votre adorable gouvernante

Je vous embrasse tendrement, mon cher et ancien ami,

« . . . . Nostrorum *operum* candide judex. »
Hor., lib. I, ep. IV, v. I.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 8 mai.

Je bénis Dieu et le roi de Prusse de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on songe à vous payer; mais permettez-moi de réserver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite somme payée à la fois vous mettra fort à l'aise, et votre philosophie s'en trouvera très bien. Je vous assure que c'est un des plus grands plaisirs que le roi de Prusse pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre.

J'ai lu les extraits de Cicéron [1], que j'ai trouvés très élégamment traduits. Je ne sais si ces *Pensées* détachées feront une grande fortune; ce sont des choses sages, mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour faire retenir les maximes. Cicéron était diffus, et il devait l'être parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un La Rochefoucauld. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paraît que Cicéron n'est pas là à sa place.

On m'a mandé que *l'École des Mères* [1] est tombée à la seconde et à la troisième représentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal; mais je me défie toujours des jugements précipités. Une pièce de théâtre n'est jamais bien jugée qu'avec le temps.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de Maupertuis; c'est un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher? Laissons là toutes ces brochures ridicules; je n'ai le temps que de lire de bons livres; je lirai sûrement celui de l'abbé Prévost. Je n'ai pu lire qu'à Cirey sa traduction libre et très libre de la *Vie de Cicéron*; elle m'a fait un très grand plaisir. Je fais venir les *Lettres à Brutus*, et surtout celles de Brutus, qui me paraissent bien plus nerveuses que celles de Marc-Tulle. Bonsoir; écrivez à votre ancien ami, qui vous aime toujours.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, le 8 mai.

Si Marc-Tulle avait écrit en français, mon cher abbé, il aurait écrit comme vous. Je vous remercie de votre traduction, que je regarde comme un chef-d'œuvre. Il est vrai qu'il était fort difficile de donner Cicéron par *pensées* détachées; on ne peut pas faire de jolies tabatières d'un grand morceau d'architecture dans lequel il n'y a point de petits ornements. Cependant vous avez trouvé le secret de faire lire par parcelles un homme qu'il faut lire tout entier.

Je n'ai pas entendu ce que vous voulez dire dans votre préface par *opulence mal distribuée*, à moins que ce ne soit les cent mille écus de rente des moines de Clairvaux, mes voisins, tandis que l'abbé de Bernis n'a pas huit cents livres de revenu, et que l'auteur de *Rhadamiste* meurt de faim, et que le fils du grand Racine est obligé d'être, en province, directeur des fermes. Je comprends encore moins les plaintes que vous faites de notre *luxe outré*, tandis que nos princes sont à peine logés, et qu'il n'y a pas une maison dans Paris comparable à celles de Gênes. Personne n'a de

[1] Par l'abbé d'Olivet.

[1] Par M. de La Chaussee. K.

pages ; il n'y a pas à Paris ce qui s'appelle un beau carrosse. Un homme qui marcherait avec trois laquais se ferait siffler. La mode des grandes livrées est presque abolie. On vit très commodément, mais sans faste. Apparemment que vous songiez aux soupers de Lucullus et aux voyages d'Antoine, quand vous nous avez dit ces injures ; mais nous ne devons pas payer pour les Romains, dont nous n'avons ni les vertus ni les vices. J'aimerais mieux que vous voulussiez jouir des agréments de votre siècle que de les injurier. Un souper en bonne compagnie vaut mieux que des réflexions.

A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Cirey en Champagne, le 8 mai.

Je vois, monsieur, qu'il faut s'adresser à des rois pour que les commissions soient bien faites. Monsieur votre frère a reçu le paquet que je lui ai adressé très insolemment par les mains du roi de Prusse, et je vois que vous n'avez pas reçu celui que j'ai eu l'honneur de vous envoyer par le coche d'Étampes. Je croyais devoir être plus fâché contre les rois que contre les coches, et je vois que je me suis trompé. Je n'ai point écrit à monsieur votre frère, parce que les lettres sont ouvertes en trois ou quatre endroits avant d'arriver ; mais je me flatte qu'il n'en compte pas moins sur mon tendre attachement. Vos bontés, monsieur, adoucissent bien la douleur que m'a causée la mort de mon cher Denis. Vous avez perdu un homme qui vous était dévoué. Et cette pauvre madame Denis n'aura plus la consolation de vous voir à Lille. Conservez-moi des bontés qui serviront toujours de baume à toutes les blessures que la nature et la fortune peuvent faire. Je resterai jusqu'au mois de septembre dans la charmante solitude de Cirey, tandis qu'on s'égorgera en Italie, en Flandre et en Allemagne. Ensuite je viendrai faire bâiller l'Infante d'Espagne et son mari ; mais ce que je souhaite le plus ardemment, c'est de pouvoir vous dire, à mon tour, avec quel tendre et respectueux attachement je vous suis dévoué, à vous, monsieur, et à toute votre aimable famille, à laquelle je présente mes très humbles respects. Votre, etc. VOLTAIRE.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, par Bar-sur-Aube, ce 28 mai.

Vous, qui valez mieux mille fois
Que cet aimable duc de Foix,
Recevez d'un œil favorable
Ce croquis et ce rogaton ;
Il faudrait vous le lire à table,
Dans votre petite maison,
Où Mars et la Galanterie
Ont fait une tapisserie
De lauriers et de.....

Vous avez dû recevoir, monseigneur de Foix, les trois informes esquisses du premier et du second acte. Lisez, si vous avez du loisir, ce troisième acte, et songez, je vous en supplie, qu'il m'est impossible de mettre en deux mois la dernière main à un ouvrage très long, où vous voulez tout ce qui fera la matière de plusieurs ouvrages. J'ai bien peur d'être avec vous comme Arlequin avec ce prince qui lui disait : *Fa mi ridere*. Cependant, si le fond de cet ceto, si les divertissements, si l'intérêt qui y règne, si le mélange du tendre, du plaisant, des fêtes, et de la comédie, ne trouvent pas grâce devant vous, si les couplets qui regardent la France et l'Espagne ne vous plaisent pas, je suis un homme perdu. Ah ! monseigneur le duc de Foix, monseigneur le cardinal de Richelieu, M. de Candale, laissez-moi faire, donnez-moi du temps, permettez-moi le petit feu d'artifice qui fera un dénoûment délicieux. Voyez, voulez-vous que j'envoie à Rameau les divertissements, pendant que je travaillerai le reste du spectacle à tête reposée? car on ne fait point bien quand on fait vite. Daignez me donner vos conseils et vos ordres, et soyez sûr qu'il ne manquera que du génie. Mon cœur, qui est à vos pieds, y suppléera comme il pourra.

Madame du Châtelet, qui est en vérité la meilleure femme du monde, et qui vous aime de tout son cœur, vous fait mille compliments.

Elle croit que je pourrai faire quelque chose de ma petite drôlerie ; elle en trouve l'idée charmante. J'y travaillerai avec l'ardeur d'un homme qui veut vous plaire.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 30 mai.

Je vous suis très obligé de la sensibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre Denis. Sa veuve est très à plaindre ; elle a fait une perte unique ; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable ; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune, qu'elle ne retrouvera plus.

Je vous avais prié, par la réponse que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de Rothelin combien je m'intéressais à sa santé. Vous avez prévenu mes prières ; mais vous m'annoncez de fort tristes nouvelles. Il faudrait que des âmes comme la sienne vécussent dans de meilleurs corps et dans un meilleur siècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatisme et à l'hypocrisie.

J'attends avec impatience la nouvelle du paiement qui s'est fait attendre si long-temps. Il faut bien qu'enfin vous jouissiez de cette petite aisance qui ne dérangera pas votre philosophie, mais qui la rendra plus heureuse.

Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuse, dans un loisir toujours occupé des arts et de l'amitié, augmentera par les accroissements de votre fortune, si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis.

Je vous embrasse.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey en Champagne, ce 1er juin.

Les gens de bonne compagnie, monsieur, et ceux qui prétendent en être, vont bien se rengorger quand ils verront que le livre le plus utile nous vient de l'homme du monde le plus aimable. Nous recevons dans ce moment votre présent charmant. Madame du Châtelet va quitter les *Tables astronomiques* de Bayer [1] pour vous en remercier; et moi je quitte très volontiers ma *Fête de Versailles* pour vous dire combien votre livre m'enchante. Nous le parcourons. Je le lis en vous écrivant. J'admire ces traits brillants et vrais dont vous caractérisez les rois et les siècles. Ce que vous dites de Louis XII, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, doit être appris par cœur. N'allez pas croire, au moins, que la reconnaissance que je vous dois sur Henri IV me fascine les yeux. Je vois très clairement que votre ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit et de raison. Point de satire, point de prévention, point de faux raffinements. Vous avez enchâssé dans cette chronologie mille anecdotes intéressantes, qui toutes servent à faire connaître les temps dont vous parlez. Votre ouvrage vivra, je vous en réponds; faites donc comme lui, et n'ayez plus de coliques. Passez à Cirey en allant aux eaux, et employez votre loisir à nous donner votre grande Histoire, que cet *Abrégé* doit faire desirer à tous ceux qui veulent lire pour s'instruire et avoir du plaisir. Je viens de lire l'article du chancelier de L'Hospital; grand merci; c'est un chancelier que j'idolâtre; il était philosophe, vrai philosophe, excellent citoyen, et fesant de beaux vers latins.

« Hic jacet à nullis potuit quæ Gallia vinci,
« Ipsa sui victrix, ipsa sui tumulus. »

Que vous avez bien fait de donner tant d'éloges au grand Colbert! La lettre à Vossius! bon encore; cela peut fructifier en son temps, ce sont des germes de vertu et de grandeur. Le public doit vous être très obligé; il n'avait point encore vu de cette besogne.

Je vous demande en grâce de vous souvenir de moi avec madame du Deffand. Conservez-moi vos bontés et les siennes. Elle écrit à madame du Châtelet des lettres bien plaisantes. *Tentat eam*, quelquefois *in ænigmatibus*. On les devine sur-le-champ. Adieu, monsieur; je vous aime, je vous respecte, je vous suis dévoué pour la vie. V.

A propos, mais madame du Châtelet vous a aussi envoyé son livre, et vous ne lui en dites mot; elle est fort piquée de ce que vous ne lui dites pas votre avis sur le carré de la vitesse. C'est cela qui est intéressant!

A M. JACOB VERNET.

A Cirey en Champagne, le 1er juin.

MONSIEUR,

Un des grands avantages de la littérature est de procurer des correspondances telles que la vôtre. J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, et nous avons parlé de vous avec le P. Jacquier, que vous avez vu à Genève; et je lui ai bien envié cette satisfaction.

Je ne décide point entre Genève et Rome,
Henriade, ch. II, v. 5.

comme vous savez; mais j'aimerais à voir l'une et l'autre, et, surtout, votre académie, dans laquelle il y a tant d'hommes illustres, et dont vous faites l'ornement. L'amitié, qui m'a fait refuser tous les établissements considérables dont le roi de Prusse voulait m'honorer à sa cour, me retient en France. C'est elle qui m'empêche de satisfaire le goût que j'ai toujours eu de voir votre république; c'est elle qui fait que Cirey est mon royaume et mon académie.

Je suis flatté que mes petites réflexions sur l'histoire ne vous aient pas déplu; j'ai tâché de mettre ces idées en pratique dans un *Essai*, que j'ai assez avancé, sur l'Histoire universelle depuis Charlemagne. Il me semble qu'on n'a guère encore considéré l'histoire que comme des compilations chronologiques; on ne l'a écrite ni en citoyen ni en philosophe. Que m'importe d'être bien sûr que Adaloaldus succéda au roi Agiluf en 616, et de quoi servent les anecdotes de leur cour? Il est bon que ces noms soient écrits une fois dans les registres poudreux des temps, pour les consulter peut-être une fois dans la vie; mais quelle misère de faire une étude de ce qui ne peut ni instruire, ni plaire, ni rendre meilleur! Je me suis attaché à faire, autant que j'ai pu, l'histoire des mœurs,

[1] Jean Bayer, d'Augsbourg, auteur d'une description des constellations, sous le titre d'*Uranometria*. K.

des sciences, des lois, des usages, des superstitions. Je ne vois presque que des histoires de rois; je veux celle des hommes. Permettez-moi de vous soumettre ce que je dis dans l'avant-propos de mon *Essai*.

Voici comme je m'exprime: « Je regarde la « chronologie et les successions des rois comme « mes guides, et non comme le but de mon tra- « vail. Ce travail serait bien ingrat, si je me bor- « nais à vouloir apprendre en quelle année un « prince, indigne de l'être, succéda à un prince « barbare. Il me semble, en lisant les histoires, « que la terre n'ait été faite que pour quelques « souverains et pour ceux qui ont servi leurs « passions; presque tout le reste est abandonné. « Les historiens, en cela, ressemblent à quelques « tyrans dont ils parlent; ils sacrifient le genre « humain à un seul homme. »

Je voudrais, monsieur, être à portée de vous consulter sur cet *Essai*, que j'ai écrit dans cet esprit. Peut-être un jour le ferai-je imprimer dans votre ville.

A l'égard de mes autres ouvrages de littérature, tous les recueils qu'on en a faits sont très mauvais et fort incorrects; j'ai toujours souhaité qu'on en fît une bonne édition; et, puisque vous voulez bien m'en parler, je vous dirai que, si quelque libraire de votre ville voulait en faire une édition complète, je lui donnerais toutes les facilités et tous les encouragements qui dépendraient de moi; je lui assurerais même le débit de trois ou quatre cents exemplaires, que je lui paierais au prix coûtant, avec un bénéfice dont nous conviendrions; je lui en remettrais l'argent, qui serait entre les mains d'un banquier, et lui serait délivré quand il livrerait les trois ou quatre cents exemplaires.

Je suis extrêmement mécontent des libraires d'Amsterdam, et peut-être les vôtres me serviront-ils mieux. Mais c'est une entreprise que je voudrais très secrète, attendu les mesures que je dois garder en France. Vos libraires pourraient être sûrs qu'ils seraient seuls dépositaires des pièces que je leur ferais tenir, et que leur édition ferait infailliblement tomber toutes les autres. Le marché même que je leur propose serait un bon garant.

Si vous trouviez donc, monsieur, quelque libraire à qui cette entreprise convînt, je vous aurais l'obligation de me voir enfin imprimé comme il faut.

Vos réflexions sur le *Postquam nos Amaryllis* et sur les rois de Naples me paraissent d'un homme qui connaît très bien les livres et le monde.

Comptez, monsieur, que je suis avec la plus sincère estime, etc.. VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 5 juin.

Vous m'avez écrit, adorable ange, des choses pleines d'esprit, de goût, et de bon sens, auxquelles je n'ai pas répondu, parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce temps-là, M. de Richelieu envoie au président Hénault, et à M. d'Argenson le ministre, l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très fâché; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine tout chargé de terre et de marcassites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère que, avec du temps et vos conseils, je pourrai venir à bout de faire quelque chose de cet essai; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuscrit que vous avez. Pourquoi voulez-vous garder des titres contre moi? pourquoi conserver les langes de mon enfant, quand je lui donne une robe neuve?

Je conviens avec vous que le plaisant et le tendre sont difficiles à allier. Cet amalgame est le grand œuvre; mais enfin cela n'est pas impossible, surtout dans une fête. Molière l'a tenté dans *la Princesse d'Élide*, dans *les Amants magnifiques;* Thomas Corneille, dans *l'Inconnu;* enfin cela est dans la nature. L'art peut donc le représenter, et l'art y a réussi admirablement dans *Amphitryon*. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une Sanchette ou Sancette, et que je la fais une enfant simple, naïve, et ayant autant de coquetterie que d'ignorance; c'est du fonds de ce caractère que je prétends tirer des situations agréables:

« Si quid novisti rectius istis,
« Candidus imperti; si non, his utere mecum. »
HOR., lib. I, ep. VI, v. 67.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Cirey, ce 5 juin.

Vous êtes un grand critique, et on ne peut prendre son thé avec plus d'esprit. Je vous admire, monseigneur, de raisonner si bien sur mon barbouillage quand on ouvre des tranchées. Il est vrai que vous écrivez comme un chat; mais aussi je me flatte que vous commandez les armées comme le maréchal de Villars; car, en vérité, votre écriture ressemble à la sienne, et cela va tous les jours en embellissant; bientôt je ne pourrai plus vous déchiffrer; passons.

Vous avez grande raison, le tyran de Madrid, quoique ce soit don Pèdre, est malsonnant, et vous jugez bien que cela est corrigé sur-le-champ Il en sera de même du reste. Mais comment avez-

vous pu donner mes brouillons à M. d'Argenson et au président? Vous me faites périr à petit feu. Un malheureux croquis, informe, dont il ne subsistera peut-être pas cent vers, qui n'était que pour vous, une idée à peine jetée sur le papier, seulement pour vous obéir, et pour savoir de vous si vous approuviez l'esquisse du bâtiment! ils prendront cela pour la maison toute faite, et ils me trouveront ridicule. Comment montrer un premier acte qui finit par A, V, G, R, C, G? C'est se moquer du monde; c'est me désespérer. L'ouvrage ne ressemble déjà plus à celui que je vous ai envoyé.

A, V, G, R, C, G, cette énigme me gêne,
Je veux la deviner avant la fin du jour;
Ah! je n'aurai pas grande peine,
Le mot de l'énigme est amour.

Cela clôt un acte du moins; cela peut se présenter. Et quand Léonor dit à la princesse:

Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien,

la princesse répond:

Souvent, dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse, on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

Et puis suit le portrait d'Alamir. Et croyez-vous encore que j'aie laissé subsister les plats compliments de Morillo, et les sottes réponses de la princesse, quand on lui donne la pomme? Elle disait:

Mais il me siérait mal d'accepter ce présent.

C'est répondre en bégueule sans esprit. Voici ce qu'elle dit:

Il me siérait bien mal d'accepter ce présent;
Pâris l'offrit moins galamment
A l'objet dangereux qui de son cœur fut maître.
Hélène fut séduite, et je ne veux pas l'être.

C'est un peu plus tourné cela. Vous me demanderez, monseigneur, pourquoi je ne vous ai pas envoyé tout l'ouvrage dans ce goût. C'est, ne vous déplaise, que je ne trouve pas l'esprit en écrivant, aussi vite que vous en parlant; c'est que j'aimerais mieux faire deux tragédies qu'une pièce où il entre de tout, et où il faut que les genres opposés ne se unisent point. Vous avez ordonné ce mélange, cela peut faire une fête charmante; mais encore une fois il faut beaucoup de temps. Je vais à présent travailler avec un peu plus de confiance ce qui regarde la comédie; et je me flatte que je remplirai vos vues autant que mes faibles talents le permettront. Il s'agit à présent des divertissements que j'ai tâché de faire de façon qu'ils puissent convenir à tous les changements que je me réservais de faire dans la comédie.

Voyez si vous voulez que j'envoie à Rameau ceux des premier et troisième actes; j'attends sur cela vos ordres, et je vous avoue d'avance que je ne crois pas avoir dans mon magasin rien de plus convenable que ces deux divertissements. A l'égard du second acte, je ferai, comme de raison, ce que vous voudrez; mais ayez la bonté d'examiner si le duc de Foix, ayant intention de se cacher jusqu'au bout, peut donner une fête qui réponde mieux au dessein? Songez que les divertissements du premier et du second acte sont des fêtes entrecoupées, et qu'il faut au milieu une espèce de petit opéra complet, d'autant plus que, pendant ce temps-là, il faut que la princesse soit supposée tout voir d'un bosquet dans lequel elle est cachée, et dans lequel elle change d'habits. Madame du Châtelet est fort sévère, et jusqu'à présent je ne l'ai jamais vue se tromper en fait d'ouvrages d'esprit.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 8 juin.

Je crains bien qu'en cherchant de l'esprit et des *traits*,
Le bâtard de Rochebrune [1]
Ne fatigue et n'*importune*
Le successeur d'Armand *et les esprits bien faits.*

Il faut pourtant s'évertuer pour que les idées de votre maçon ne soient pas absolument indignes de l'imagination de l'architecte. Vous voulez, monseigneur, un divertissement au second acte où il soit question du duc de Foix.

Figurez-vous qu'à la fin du second acte, la princesse de Navarre est déjà reconnue, et qu'on lui apprend que le duc de Foix avance; aussitôt arrive un député de ce duc de Foix, en présence du duc de Foix lui-même, qui est toujours Alamir. Ce député est suivi d'esclaves maures qu'il envoie à la princesse; ils font une entrée, et chantent. La princesse dit qu'elle ne veut rien du duc de Foix. Il y a dans le fond du théâtre un bassin d'eau, représenté par des toiles blanches. Les esclaves répondent qu'ils vont mourir, puisqu'on les rebute, et que leur maître en usera ainsi. Ils se précipitent dans l'eau, et il en renaît sur-le-

[1] Rochebrune était un poëte agréable, et auteur de plusieurs chansons. C'est lui qui fit les paroles de la cantate d'*Orphée*, qui devint le triomphe du musicien Clérambault. Il mourut en 1732. K.

champ autant d'Amours qui viennent avec des fleurs et des flambeaux, et qui disent à peu près à la dona :

De nouveaux esclaves paraissent;
Ne les rebutez pas, c'est pour vous qu'ils renaissent.
Comme leur mère, ils sont sortis des eaux.
C'est sous vos lois qu'ils sont à craindre;
Vous avez le pouvoir d'allumer leurs flambeaux,
Et vous n'aurez jamais celui de les éteindre.

Cependant il s'élève au milieu de l'eau un groupe d'architecture représentant Jupiter qui enlève Europe; Neptune qui enlève Calisto, et Pluton qui enlève Proserpine; et on chante tout ce qui peut justifier le duc de Foix par l'exemple de ces trois dieux. Alors les divertissements font place au reste de la pièce.

Voudriez-vous qu'à la fin du troisième acte, le fond du théâtre représentât les Pyrénées? L'Amour leur ordonnerait de disparaître, afin de ne faire qu'un peuple de la France et de l'Espagne; et on verrait à leur place une salle de bal où le duc de Foix danserait avec sa dame, etc. Je chercherai tant qu'à la fin j'approcherai de vos idées. Encouragez-moi, je vous supplie; soyez sûr que tous les divertissements seront faits avant le mois de juillet; qu'il ne faudra pas un mois à Rameau; que je travaillerai la pièce avec tout le soin possible, et que je n'aurai rien fait en ma vie avec plus d'application; mais, encore une fois, ne me jugez point sur cette misérable esquisse; et, s'il y a quelques scènes qui vous plaisent, croyez que tout sera travaillé dans ce goût; soyez sûr enfin que vous serez servi à point nommé, et que tout sera prêt pour votre retour.

Madame du Châtelet regrette toujours *la Petite Fête des bergers*, et

Du sort de Polémon l'intéressante histoire.

Mais il me semble que cette nouvelle façon serait plus susceptible de spectacle. Je vous demande toujours la permission d'envoyer à Rameau les autres divertissements. Je vous supplie de dicter vos ordres en prenant votre thé, si vous prenez du thé devant Menin ou dans Menin. Tâchez d'aller à Bruxelles, car on nous y dénie justice. Madame du Châtelet vous aime véritablement; je vous le dis, c'est une très bonne femme. Adieu, monseigneur, mon cher protecteur, adieu.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 juin.

Souvenez-vous que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Je n'ai point dit vous n'en *perdez* pas, puisque voilà neuf années perdues jusqu'à présent pour vous. Cependant je ne puis croire que, tout Vespasien qu'il est par son goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paie, à la fin, en Titus. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paie exactement toutes les pensions qu'il donne; on les paie même tous les mois; il ne s'agit que d'être mis sur l'état, et je vous assure qu'enfin vous y serez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve est trop longue; mais je serais bien trompé si, dans peu de temps, vous ne recevez une somme honnête. Malheureusement les nouvelles affaires que la succession d'Ost-Frise va susciter pourraient être un prétexte d'un nouveau délai; mais une affaire aussi petite que la vôtre ne doit pas être comptée pour une dépense; enfin j'espère encore qu'il ne fera pas une injustice si criante.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de Rothelin qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéressent le plus à son état; je lui suis sincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres.

J'avoue qu'il est triste qu'il ait été forcé de sacrifier sa philosophie et sa manière de penser à des hypocrites et à des imbéciles.

« . . . . Fari.. quæ sentiat. . . . . »
Hor., lib. I, ep. IV, v. 9.

est le plus beau privilége de l'humanité; mais il faut être Anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre, il quitterait un monde bien peu regrettable. Je suis plus détaché que jamais des tourbillons des sots dans la douce solitude qui fait ma consolation; et, si la fête de monsieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris, je ne crois pas que j'y revinsse jamais.

Le paradis terrestre est où je suis.

Si vous aviez vu mon appartement, vous me croiriez plus *mondain* que philosophe. Je me crois pourtant plus philosophe que *mondain*. Comptez que dans ma philosophie l'amitié tient toujours un grand chapitre; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Cirey, ce 18 juin.

J'ai reçu, monsieur le duc, les opinions de

mes juges, qui, à peu de chose près, justifient ma manière de penser. Vous m'avez donné une terrible besogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci. La difficulté est presque insurmontable, mais je me flatte qu'à la fin mon zèle me sauvera. Voici un prologue[1] que la prise de Menin m'a inspiré. Il me paraît qu'il embrasse assez naturellement le sujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous servir m'aveugle; mais il me paraît que Mars et Vénus viennent assez à propos, et que l'arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent, fournit un des heureux corps de devise qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue tout ce que la nature du sujet fournit à ma faible capacité; j'en envoie un double à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que souvent *il meglio è l nemico del bene.*

Les divertissements du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais sous ma main; et, si le spectacle de ce premier acte, tel qu'il est, ne fait pas un grand effet, je suis l'homme du monde le plus trompé.

Voyez donc, monsieur le duc, si vous voulez que j'envoie à Rameau ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reste.

Ce reste est extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire; mais croyez-moi sur le prologue et sur les fêtes du premier acte; ce ne sont pas des morceaux qui flattent assez mon amour-propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point est que je vous fournisse un spectacle brillant et plein d'agrément, qui fasse honneur à votre magnificence et à votre goût; et je vous réponds que tout cela se trouve dans le premier acte. Je ne parle que du tableau, il est aisé de se le représenter. Y a-t-il rien de plus contrasté et de plus magnifique, j'ose dire de plus neuf? Où trouvera-t-on une femme persécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où elle veut sortir? Songez bien que je ne prends le parti que de ce tableau, que je soutiens devoir faire un effet charmant; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout mon style, mes scènes, mes caractères; j'insiste sur ces deux divertissements dont je peux parler sans faire l'auteur. Enfin je crois voir cela très clair, et enfin il faut prendre un parti; Rameau presse. Je travaillerai nuit et jour pour vous; mais encouragez-moi un peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et vous respecte si tendrement.

[1] On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici. K.

A M. MARTIN KAHLE.

Monsieur le doyen, je suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin maître du sacré palais vous aurait mis à l'inquisition; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, etc., etc.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini, la *Médée* de Sénèque, les *Philippiques* de Cicéron, les *Métamorphoses* d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Regnier, de Rapin, etc. J'ai à vous dire, monsieur, que je sais bien autant de vers que vous; que je les aime autant que vous; et que, s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu: mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie; et, pour citer des vers,

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très obligé.

J'attends vos raisonnements, vos vers, vos invectives; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 11 juillet.

Le convalescent fait partir aujourd'hui, sous l'enveloppe de M. de La Reynière, le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé; c'est, mes anges, toute la pièce avec les divertissements, telle à peu près que je suis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être aussi contents que madame du Châtelet et M. le président Hénault, mais je vous demande de l'envoyer à M. le duc de Richelieu, et d'en paraître contents.

Je souhaiterais, pour le bien de votre âme, que vous voulussiez faire grâce à Sanchette, dont vous m'avez paru d'abord si mécontents. Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au théâtre un personnage neuf dans l'année 1744, et d'avoir, dans ce personnage comique, mis de l'intérêt et de la sensibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le *bas* pût se glisser dans ce rôle? comment est-ce que la naïveté d'une jeune personne ignorante, et à qui le nom seul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-vous pas distinguer le bas du familier, et le naïf de l'un et de l'autre?

Il n'y a de bas que les expressions populaires et les idées du peuple grossier. Un Jodelet est bas, parce que c'est un valet ou un vil bouffon à gages.

Morillo est d'une nécessité absolue; il est le père de sa fille encore une fois, et on ne peut se passer de lui. Or, s'il faut qu'il paraisse, je ne vois pas qu'il puisse se montrer sous un autre caractère, à moins de faire une pièce nouvelle.

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissements, et, surtout, à la fin; mais dans le cours de la pièce, je me vois perdu, si on souffre des divertissements trop longs. Je maintiens que la pièce est intéressante; et ces divertissements n'étant point des intermèdes, mais étant incorporés au sujet, et fesant partie des scènes, ne doivent être que d'une longueur qui ne refroidisse pas l'intérêt.

Enfin vous pouvez, je crois, envoyer le tout à M. de Richelieu, et préparer son esprit à être content. S'il l'est, ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que cette musique, continuellement entrelacée avec la déclamation des comédiens, est un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de symphonie ne sont point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réserver Rameau pour un ouvrage tout en musique? Vous me direz ce que vous en pensez, et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi! et que d'importunités de ma part! En voici bien d'un autre. Vous souvenez-vous avec quels serments réitérés ce fripon de Prault vous promit de ne pas débiter l'infâme édition qu'il a fait faire à Trévous? M. Pallu me mande qu'elle est publique à Lyon. Je le supplie de la faire séquestrer; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce misérable, et de lui dire que ma famille est très résolue à lui faire un procès criminel, s'il ne prend pas le parti de faire lui-même ses diligences pour supprimer cette œuvre d'iniquité. Il a assurément grand tort, et on ne peut se conduire avec plus d'imprudence et de mauvaise foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les sottises qu'il a mises sur mon compte, dans son indigne recueil; et c'est pendant que je travaille pour lui, qu'il me joue un si vilain tour! Il ne sent pas qu'il y perd, que son édition se vendrait mieux, et ne serait point étouffée par d'autres, si elle était bonne.

Mais presque tous les libraires sont ignorants et fripons; ils entendent leurs intérêts aussi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaise foi de Prault me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée selon mes vues, serait celle dont je serais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte; mais vous n'êtes pas père; pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de tous mes enfants. Adieu, mon cher et respectable ami; madame du Châtelet vous dit toujours des choses bien tendres; car comment ne vous pas aimer tendrement? Mille respects à tous les anges.

P. S. Permettez que le bavard dise encore un petit mot de *la Princesse de Navarre* et du *duc de Foix*. Il m'est devenu important que cette drogue soit jouée bonne ou mauvaise. Elle n'est pas faite pour l'impression; elle produira un spectacle très brillant et très varié; elle vaut bien *la Princesse d'Élide*, et c'est tout ce qu'il faut pour le courtisan; mais c'est aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaise, après la démission de M. Amelot, pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre espèce dans lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma situation, et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourtant de mon mieux pour ne pas perdre celle-ci. VOLTAIRE.

Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin de M. le chevalier Roi qui m'a volé cette idée? Je viens de lire *Nirée*. Je ne sais si je me trompe,

mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choses *manquant* font *détestablement*.

J'en demande pardon à monsieur le chevalier.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES A DREUX.

A Cirey en Champagne, ce 11 juillet.

J'ai reçu, monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, le joli conte, ou plutôt le conte joliment écrit dont vous avez bien voulu me faire part. J'aurais répondu plus tôt à cette marque aimable de votre souvenir, si ma très mauvaise santé et mes travaux de commande, qui l'affaiblissent encore, m'en avaient laissé le loisir.

Vous avez échauffé la glace
Qui me gelait dans les écrits
De ce trop renommé Boccace;
Et vous mettez toute la grâce
De votre brillant coloris
Sur son vieux tableau, qui s'efface.
Sans vous je n'aurais point aimé
Ensalde et sa sorcellerie;
L'enchanteresse poésie
Dont votre conte est animé
Est la véritable magie,
Et la seule qui m'ait charmé.

Conservez-moi, monsieur, une amitié qui m'est d'autant plus précieuse que je la dois au commerce des Muses.

Je suis, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 23 juillet

J'avais déjà fait le divertissement du second acte, selon le projet que j'avais envoyé à M. de Richelieu. M. le président Hénault doit avoir à présent entre les mains ce nouveau divertissement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monstres tout seul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choisir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie est à peu près faite selon les deux manières, c'est-à-dire que, avec le divertissement de la princesse Ésone, tiré d'Hygin, madame de Navarre n'est reconnue qu'au troisième acte, et que, avec mes Maures, mes Amours, mon bassin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de Navarre est reconnue au second acte. Vous devinez tout le reste. J'ai reçu votre projet du troisième acte, et je vous remercie d'aider la faiblesse de mon imagination; mais je vous supplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter Roi. Or ce serait les imiter bien pauvrement que de donner un feu d'artifice, sans autre raison que l'envie de le donner; mais que ce feu d'artifice serve à expliquer un secret, à dénouer une intrigue, alors il me semble que c'est une invention très agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princesse qu'elle aimerait un jour son ennemi, et l'accomplissement de cette prédiction se trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront sur un ciel étoilé, comme un ordre des dieux écrit dans le ciel. Laissez-moi donc conserver mon divertissement du premier acte, il ne ressemble point tant, ce me semble. Ce sont les trois déesses elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princesse. Les guerriers sont nécessaires parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin il me semble que c'est n'imiter personne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'est principalement dans cette invention que consiste toute la galanterie; et, pour peu que la musique soit bonne, il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réussir.

A l'égard des autres, vous sentez bien qu'il y a deux tons qui dominent, celui de la tendresse et celui du comique; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de Sanchette, qui est tout neuf au théâtre, et qui doit partager au moins l'attention. J'entends par comique la scène de Léonor avec sa maîtresse, où elle dit:

Mais si j'étais fille d'un empereur,
Si j'étais reine de la France, etc.

Je ne sais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette Léonor parlait en suivante de comédie. Je soutiens que quand madame de Villars n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon, mais cette scène de la princesse et de sa confidente est, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaises de l'ouvrage: prenez garde que le reste ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir*. Enfin il faut se résoudre à quelque chose dans cette besogne, où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui est très importante pour moi. Je crois que le tout formera un très beau spectacle; mais, en conscience, il faut donner à Rameau le prologue, le premier divertissement, et celui des deux seconds qui vous déplaira le moins; il aura bientôt le troisième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écritures, et vous consulter de vive voix; mais le moyen que vous veniez

à Cirey, ou que j'aille à Paris! Vous aurez donc d'énormes paquets, au lieu de fréquentes visites. Je baise mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens, quoique je dispute contre eux. Je lutte comme Jacob, mais il adora l'ange après avoir lutté : aussi fais-je.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A PARIS

A Cirey, ce 8 ou 9 d'août. Dieu merci, je ne sais pas comme je vis.

A propos, je suis un infâme paresseux. Ah! que j'ai tort! que je vous demande pardon, monsieur! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers-généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : J'écrirai demain, et demain je fesais une plate comédie-ballet pour l'infante-dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe pardessus tout cela. Pour Dieu! faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de compliments à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances! Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure; et le plus tôt sera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon; et, quand vous serez soûl des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en présence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour? Je vous la ferai, je vous jure mais quand? Vous ne soupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au conseil des choses assommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe, il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries :

« *Dum* validus, *dum* lætus eris, *dum* denique posces. »
Hor., lib. I, ep. XIII, v. 3.

Mes respects, si vous le permettez, à monsieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable silence, je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaise, plus de quarante ans; cela fait frémir.

Adieu, monsieur; aimez-moi un peu, je vous en supplie; que j'aie cette consolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 9 août.

Adorable ami, je reçois votre lettre. Vous corrigez *la Princesse de Navarre* et Prault; il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits. Madame du Châtelet et Dieu me sont témoins que je rapetassais la scène manquée, quand votre lettre est venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile, qui demanderait plus de six mois d'un travail assidu pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux divertissements qu'à regret et à la hâte, ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laissera de la liberté dans l'esprit.

Tout malade que je suis, je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'Éole, nommée Arné, avec qui Neptune eut une passade, viendra très bien à la place de Calisto. Il n'y a qu'à substituer aux quatre vers de Calisto ces quatre-ci :

De l'empire inconstant des airs
La fille d'Éole
Descend et revole
Près du dieu des mers.

Je sens bien que M. de Richelieu voudrait une répétition des divertissements, avant son départ pour l'Espagne; mais, s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait assez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Versailles, et d'y mettre une espèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez, mon cher ange gardien, que votre empire est assez difficile à conduire, et qu'il faut donner le temps à vos sujets de semer et de cultiver leurs terres, qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir, à peu de chose près, dégrossi la comédie. Je vais me mettre aux divertissements. Au nom de Dieu, ne m'en demandez pas trois dans un acte; *ter repetita nocent;* cela serait insupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de Richelieu veut despotiquement que nous revenions à Paris, et je sens que mon cœur dit oui, puisque je vous reverrai.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, août.

Eh bien! mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me

laissez faire rien de médiocre. Quand vous en serez contents, ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de Chauvelin ne sera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz.

S'il est bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame Bienvenu était trop mauvaise pour être de moi, nous sommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaise; mais j'ai peur d'avoir raison de lui dire :

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!

J'attends ma *Princesse*, et je me recommande à vos bontés.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 25 août.

Deux nouveaux divertissements, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment, sous le couvert de M. le président Hénault. Eh bien! je vous ai sacrifié Vénus, et la pomme, et Pâris, et les galanteries que tout cela produisait. Voyez, jugez, écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey, où on fait des drames et où l'on voit Jupiter et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre, et, le soir, on vous lirait la besogne du jour ; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaissez pas les charmes de la retraite. Je baise vos ailes.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, août.

Je vous supplie, mes saints anges, de considérer que M. de Richelieu aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant son départ, et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertissements. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une esquisse dessinée avec du charbon sur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie restât comme elle est, je prétends seulement que les divertissements du premier acte demeurent. Ils me paraissent devoir faire un spectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de Richelieu le second acte, mais je lui mande bien positivement que tout cela n'est qu'une ébauche. Il veut absolument du burlesque; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'Arlequin. A l'égard de Sanchette, elle n'est qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame Morillo, parce qu'il faut une personne ridicule, qui occasione des méprises et des jeux de théâtre; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il est vrai qu'il est hors de mode; mais ce n'est pas parce que le public n'en veut point, c'est qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire dépend du jeu des acteurs, et ne se sent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le discute sérieusement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame du Châtelet, et qui peut fournir un des plus agréables spectacles du monde, avec des danses et de la musique. A l'égard de ce qui était destiné à M. de Richelieu, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point; je travaillerai jusqu'à ce que vous soyez contents.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

A Cirey, le 1er septembre.

O déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mère des plaisirs du sage,
Qui, sur le matin de notre âge,
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage!
O déesse, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable:
Il est si digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inexorable?
Ramène à ses amis charmants,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspends
La course rapide du temps:
Il en fait un si bel usage!
Les devoirs et les agréments
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur très gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage!
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse, et le courage,
Les mœurs, les passions, les lois,
Sans erreur et sans verbiage!
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits!

Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.
Grand dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré, dans son galetas,
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine,
Et que le bouc soit gros et gras.
Jamais Églé, jamais Silvie,
Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, sans grâce, et sans génie,
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs gitons.
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vite à Cirey, avant que les houssards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon cher et respectable ami, voilà ma petite drôlerie [1]; si vous voulez avoir la bonté de souffrir qu'elle passe par vos aimables mains, pour aller ennuyer un moment votre éminentissime oncle, cela sera mieux reçu; et je vous supplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne sais quoi de bien insolent à envoyer ses vers soi-même; c'est dire à un ministre : Quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi, et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers se fassent lire eux-mêmes; qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons; qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être soûl de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire :

. . . . et si peu de bons vers.

Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits pour nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'esprit mal fait, on se fâcherait plutôt du début :

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France!

On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs; voilà qui est plus personnel; mais j'espère qu'on ne se fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui sont touchants, et que M. le cardinal de Tencin pourrait faire valoir dans un moment favorable, seraient vus avec indulgence, et puis c'est tout. En un mot, que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'ange.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Champs, septembre.

Je partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémoussoir de l'abbé de Saint-Pierre, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre *Princesse* crayonnée de votre main; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre celle de me pardonner mon impuissance. Vous ordonnez que cette première scène, entre le duc de Foix et sa dame, soit des plus touchantes; je ne l'ai regardée que comme une scène de préparation qui excite la curiosité, qui laisse échapper des sentiments, mais qui ne les développe point, qui irrite le désir et qui n'entame point la passion. Si cette scène avait le malheur d'être passionnée, la scène suivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très insipide. Je sacrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette scène des deux amants; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des sentiments qui doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin. J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille.

Vous vous intéressez tant aux arts, que vous ne souffrirez pas que mademoiselle Clairon joue d'une manière raisonnée et froide ce troisième acte, où elle doit faire éclater le pathétique et le désespoir le plus douloureux; ce serait un contresens du cœur, et ceux-là sont les plus impardonnables.

Je sais bien que ces deux vers du Discours,

Ennuyer son héros est une triste chose;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en prose,

[1] Le petit poëme *sur les événements de l'année* 1744.

sont trop faibles, et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux :

O ma prose, mes vers! gardez-vous de paraître;
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître?

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeste.

Je vous prie de vouloir bien observer que ce petit ouvrage ne s'adresse point au roi, que ce n'est que par occasion qu'on ose y parler de lui, qu'il commence sur le ton familier, et qu'ainsi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclusion aux autres. Le grand art, ce me semble, est de passer du familier à l'héroïque, et de descendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui sera toujours sérieux, toujours grand! il ennuiera; ce ne sera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves; il faut de la variété; il faut du simple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aie tout cela, mais je voudrais bien l'avoir; et celui qui y parviendra sera mon ami et mon maître. Dites-moi seulement pourquoi madame du Châtelet et M. de La Vrillière savent par cœur ma petite drôlerie.

Adieu, mes adorables anges.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT,

A VERSAILLES

A Champs, ce 14 septembre.

Le roi, pour chasser son ennui,
Vous lit et voit votre personne;
La gloire a des charmes pour lui,
Puisqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre serviteur, je dois être charmé que le roi vous lise, et je le serais plus encore s'il vous écoutait. Vous savez bien, très adorable président, que vous avez tiré madame du Châtelet du plus grand embarras du monde; car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs, et finissait à l'hôtel de Charost; c'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio; et, pour comble d'agréments, son altesse royale revenant paisiblement au Palais-Royal avec ses grands carrosses, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame du Châtelet; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamants; elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison où tout le monde voudrait vous voir revenir.

« Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
« E terra magnum alterius spectare laborem. »
Lucr., lib. II, v. 1.

J'ai laissé *la Princesse de Navarre* entre les mains de M. d'Argental, et le divertissement entre les mains de Rameau. Ce Rameau est aussi grand original que grand musicien. Il me mande « que j'aie à mettre en quatre vers tout ce qui « est en huit, et en huit tout ce qui est en quatre. » Il est fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talents. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des *Incas*. Cependant, si M. de Richelieu ne lui fait pas parler sérieusement, je commence à craindre pour la fête.

Je suis le plus trompé du monde si Royer n'a pas fait de belles choses dans *Prométhée;* mais Royer n'a pas en la plus grande part de ce monde au larcin du feu céleste. Le génie est médiocre; on en peut cependant tirer parti. Je voudrais bien, monsieur, qu'à votre retour nous fissions exécuter quelque chose devant vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe sa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, monsieur; vous êtes aimé où je suis, comme partout ailleurs, et je crois toujours me distinguer un peu dans la foule, car, en vérité, je sens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous suis attaché de même.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, le 18 septembre.

Vraiment, madame, votre idée est très bonne; en vous remerciant de vos belles inspirations, je tâcherai d'en faire usage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de Pierre-le-Cruel il n'y eût point de barons. Toute l'Europe en était pleine, et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janséniste Racine a réussi à la cour, il est clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain Boileau a recommandé de

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
Art poet., ch. I, v. 76.

C'est, à la vérité, la seule manière de se faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des discours en vers. Ce genre de poésie a

besoin de sel pour n'être pas fade ; c'est pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'Argental condamne ces vers :

Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
Trace, au Palais-Royal, Ypres, Furne, et Menin.
Évén. de 1744, v. 39.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poésie. Il n'y a que ces images qui la soutiennent. Boileau n'est lu que parce que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais, plaisants, familiers, qui égaient le ton sérieux, et en varient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres ; gare l'ennui, gare le néant.

Il faut jeter le *Pastor Fido* dans le feu, si ces vers-ci ne valent rien :

J'en crois assez votre rougeur,
C'est de nos sentiments le premier témoignage. —
C'est l'interprète de l'honneur.
Cet honneur, attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne sur mon visage.
La Princesse de Nav., acte III, scène 2.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation ; mais, soit que je me soumette, soit que j'aie la témérité de demander une révision, je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

A M. BERGER.

A Paris, le 7 octobre.

J'ai bien peur, monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné, depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à votre dauphine ; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de musiciens, de comédiens, de décorateurs, tant courir, tant m'épuiser en bagatelles, que j'avoue que je ne sais plus si j'ai répondu à une lettre que vous m'adressâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très chrétien était soumis à votre juridiction. Je souhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me semble que votre général a fait une campagne à la Turenne, toujours supérieur, par la conduite, à un ennemi supérieur en forces. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous seriez un Bernard ; mais, quand vous ne seriez qu'un homme très aimable un peu à son aise, ce sera toujours un rôle fort agréable. Je serai très charmé de vous embrasser à Paris. Je compte toujours sur votre amitié ; la mienne est, comme vous savez, ennemie des cérémonies.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

19 novembre.

De quoi diable m'avisai-je, moi, d'écrire à M. le duc de Richelieu qu'il fallait sur-le-champ envoyer un courrier pour cette terre que vous deviez acheter? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi, mouche du coche!

Or vous voilà cocher, monseigneur ; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire ; et, quand vous verrez, en passant, votre ancien attaché dans les broussailles, donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embrasser, être embrassé, remercier, promettre, vous installer, travailler comme un chien ; mais surtout portez-vous bien, et aimez toujours Voltaire.

A M. NÉRICAULT DESTOUCHES.

Le 3 décembre.

J'ai toujours été, monsieur, au rang de vos amis ; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de *la Henriade*. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire sont en sûreté ; et je sais, il y a long-temps, que vous conduisez une affaire aussi bien qu'une pièce de théâtre ; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre Thieriot me perdit l'argent, sans aucune ressource. Il m'a offert depuis, fort souvent, de me rembourser, mais il serait ruiné ; et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, monsieur, si, ayant remis à Thieriot cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation ; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez

pas de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentiments que je serai toute ma vie, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 7 décembre.

M. de Schmettau vient de me montrer un petit imprimé intitulé : *Lettre d'un ami à votre ennemi Bartenstein*. Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. Spon, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur ; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que M. de Schmettau m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la confiance que j'ai, en le lisant, qu'il fera un très bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *Déduction en faveur des droits de l'empereur à la succession des états héréditaires*, je serais plus en état de travailler aux choses auxquelles vous permettez que je m'emploie.

Adieu, monseigneur ; tôt ou tard on aura la paix, et votre ministère sera probablement bien glorieux. Vous savez si je m'y intéresse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

Ce jeudi.

L'un et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très aimable homme nommé l'abbé de Bernis. Il faut absolument que vous lui fassiez changer un endroit de son *Discours ;* il le faut, il le faut ; vous allez en convenir, et lui aussi, ou tout est perdu.

Les plus cruels ennemis de l'académie, et puis *tous les talents de l'esprit* de *ces plus cruels ennemis*. Ah ! les lâches, les ridicules ennemis, passe ! et du mérite, du mérite ! les grands talents ! Roy ? de grands talents ! quatre ou cinq scènes de ballet ; des vers médiocres dans un genre très médiocre ; voilà de plaisants talents ! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie ? Puisqu'il daigne désigner Roy, est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui, le plus cruel ennemi de l'académie ? C'est ainsi qu'on eût parlé d'Antoine dans le sénat ; c'est mettre Roy dans la balance avec l'académie, c'est l'égaler à elle, c'est la rabaisser à lui. Ah ! divins anges ! c'est trop d'honneur pour ce faquin ; ne le souffrez pas, élevez-vous de toute votre force ; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de Bernis ait paru se plaindre tendrement de Roy, au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Samedi au soir, 18 ou 19 décembre.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, monseigneur, les armes que vous m'avez mises en main, et qui ne valent pas celles de vos trois cent mille hommes. J'y joins mon thème, que je vous supplie de corriger à votre loisir.

Vous me faites un petit abbé de Saint-Pierre. J'en ai les bonnes intentions ; c'est tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen, et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes choses, quand je vous en donne de si petites. Je suis pétri pour vous d'attachement, de respect, et de reconnaissance.

Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce samedi, 26 décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat, et vous empêcherez bien, monseigneur, qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aie pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre.

Comptez sur la véracité de votre ancien et très ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château, à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

A M. DE VAUVENARGUES.

Décembre.

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens ; et l'é-

loge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle long-temps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur, et l'éloquence, ont inspiré à un jeune officier; et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le jour de la Circoncision 1745.

Monsieur Bon, premier président,
Dans vos vers me paraît plaisant;
Mais les Anglais ne le sont guères.
Ils descendent assurément
De ces *aragnes* carnassières
Dont vous parlez si sagement.
Puissent ces méchants insulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le soin de s'égorger!
Mais ils entendent leurs affaires,
Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, monseigneur. Béni soit Apollon, qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas!

« Pollio et ipse facit nova carmina; pascite taurum,... »
VIRG., ecl. III, v. 86.

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence; c'est un secret d'état que des vers d'un ministre. Le cardinal de Richelieu en fesait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, monseigneur, et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

A M. DE LA CONDAMINE,

A LA HAYE.

Versailles, le 7 janvier.

Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde; votre cœur pourrait bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence; on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de Maupertuis, aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre; on ne dira plus que la *figure du monde passe;* vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et, surtout, qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage : *Tout leur bien du Pérou n'est que du caquet.* Je vous ai écrit plusieurs fois, et, surtout, quand M. Dufai, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus! que vous trouverez de choses changées! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus

digne de vous revoir; mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui était très difficile; et moi, à embrouiller Newton, ce qui était très aisé; mais elle a été mieux imprimée que moi; et l'édition *des Éléments de Newton*, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise.

Je conçois que vous devez être retenu à La Haye par les agréments de la société; vous devez être surtout content de notre ministre, M. de La Ville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saint-Gilles. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse? il était bien malade quand il est arrivé à La Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entrevoir. La Haye est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliments. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point en de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous le permettiez autrefois.

A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, le 7 janvier.

Le dernier ouvrage [1] que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si l'on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il fesait parler; mais, comme poëte, il avait un instinct divin, et d'autant plus d'*instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie, et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, monsieur, dans un plus long détail, et de vous soumettre mes idées; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de *cet ouvrage, en fesant des admirateurs, a fait nécessairement des indiscrets*. L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère, qui, n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son *Mercure*. Ce M. de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous en prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile, et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, ce lundi.

Voici un prologue, voici des mémoires justificatifs, voici des consultations; ayez surtout la bonté de me répondre sur le feu d'artifice. Me suis-je trompé? cette idée ne fournit-elle pas un spectacle plein de galanterie, de magnificence, et de nouveauté? Je ne vois plus qu'un étang, on m'a enfourné dans une bouffonnerie, dont j'ai

[1] *Réflexions critiques sur quelques poëtes*. K.

peur de ne me pas tirer. Je travaille avec un dégoût extrême; je ne suis soutenu que par vos bontés. Dites à M. de Solar que ni Virgile ni le Tasse n'ont été *improvisatori;* on ne fait sur-le-champ que des choses médiocres tout au plus. Ce goût *improvisare* est le sceau de la barbarie chez les Italiens. Voilà nos troubadours ressuscités.

Vous buvez, mon adorable ange, la dernière bouteille de mon vin; mais je me flatte que je ferai à Cirey une bonne envée, cet été et que je vous fournirai encore un petit tonneau pour l'hiver. Pardon, je comptais vous faire ma petite cour ce matin; je ne sais si je serai assez heureux pour voir mes deux anges. Empêchez bien La Noue d'être fâché, car, en vérité, il ne doit pas l'être. La Noue Orosmane! ah!

A propos, mon divin ange, je n'ai pas cru qu'il fût du respect de vous prier d'honorer de votre présence notre orgie d'histrions; mais si vous étiez assez humain pour nous faire cet honneur, vous nous causeriez le plus grand plaisir.

Nous nous réservons toujours pour le beau jour. Mais si, par exemple, madame d'Argental voulait alors nous honorer de sa présence, avec quelqu'une de ses amies, j'en écrirais sur-le-champ au tyran duc de Richelieu, et je répondrais bien que ce sultan recevrait dans son sérail de telles odalisques. Si madame d'Argental veut venir entendre de très belle musique, il ne tient donc qu'à elle. Je vais à bon compte la mettre sur la liste; et, quand elle se présentera, on lui ouvrira les deux battants.

Encore un mot. Si ces anges, qui tiennent une si bonne maison, veulent donner à souper mercredi à madame Newton-pompon du Châtelet, on attend leurs ordres pour s'arranger, et on baise le bout de leurs ailes. Je m'arrange très bien de les aimer à la fureur; écoutez, chers anges, pourquoi donc êtes-vous si aimables?

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier.

Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écris point, ou qui n'écris qu'en *vile prose*; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un César allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

O qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 3 février.

Je vous renvoie, monseigneur, le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans respirer, ses périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co-régent [1] n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche, jusqu'à la majorité du duc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous direz de meilleures raisons aux électeurs.

Je suis bien fâché contre *la Princesse de Navarre*, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert et Seignelai que je ne le sois par vous. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'historiographe; et, au lieu de la pension attachée à cette historiographerie, je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste, et M. Orry en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles.

Daignez achever votre ouvrage, monseigneur, et vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment, et de vous renouveler mes très tendres respects et ma vive reconnaissance.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, le 25 février.

La cour de France ressemble à une ruche d'abeilles, on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation [2] qu'au

[1] François-Étienne de Lorraine, grand-duc de Toscane, depuis empereur d'Allemagne sous le nom de François Ier, père de Joseph II.
[2] *La Princesse de Navarre.*

parterre de la Comédie; cependant le roi a été très content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'Argental, voilà l'objet de mes desirs et de mes soins; le reste m'est très indifférent, et on peut faire à l'Opéra toutes les sottises qu'on voudra, sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré. Les Mirepoix ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à essuyer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra [1] de Rameau. Je n'eu veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame du Châtelet veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant *qu'un accident*, et madame du Châtelet étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il sera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hasarde la petite pièce avec *Jules César*. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hasardait pas un peu. Pourvu que je ne risque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'Argental, je peux hasarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et, par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointement. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne soyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en sorte que je ne sois pas brouillé avec M. le duc d'Aumont parce que La Noue ressemble au petit singe de la cheminée de madame de Tencin.

Sub umbra alarum tuarum.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 7 mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande dès que je serai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur Ballard, *imprimeur des ballets du roi très chrétien*. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talents qui n'en ont point; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser. VOLTAIRE.

A M. DE VAUVENARGUES.

A Versailles, ce 3 avril.

Vous pourriez, monsieur, me dire comme Horace :

« Sic raro scribis, ut toto non quater anno. »
Hor., lib. II, sat. III, v. 1.

Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable. Il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante, plus pathétique, que la seconde; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits, et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites; il y a sans doute de belles âmes, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible? Ne parlons plus de La Fontaine; qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe? Ce qui me charme surtout de vos réflexions, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris; j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi; mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part, dit-on, les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix, à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier, qui

[1] *Dardanus*. K.

demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique; c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux, et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 16 avril.

Je cours à Châlons avec madame du Châtelet pour assister à la petite-vérole de son fils, car c'est tout ce qu'on peut y faire; on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les *araignées* de se manger, et conservez-moi vos bontés.

J'espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix, à la tête des armées.

Adieu, monseigneur; personne ne s'intéressera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très ancien serviteur.

A M. DUCLOS.

Avril.

. . . .

. . . .

J'en ai déjà lu cent cinquante pages [1]; mais il faut sortir pour souper; je m'arrête à ces mots:

« Ce brave Huniade Corvin, surnommé *la terreur des Turcs*, avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi. »

Courage; il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, Salluste.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, ce 29 avril.

Je tremble que nos tristes aventures en Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix. Vous êtes, monseigneur, dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'historiographe!

Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits qui, par parenthèse, sont de faibles armes quand on est battu, pour donner l'exclusion au grand-duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des Français qui parlent. Il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux, et qu'un bon Allemand, qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie, ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon; je soumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'est rien revenu de mon correspondant, qu'une prière du roi de Prusse à la reine de Hongrie de ne point prendre ses vaisseaux sur l'Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières!

A M. LE MARQUIS DE VALORI.

A Paris, le 1er mai 1745.

Vous achevez mon bonheur, monsieur, par l'intérêt que vous daignez y prendre; c'est le comble de la séduction de parler le langage de la poésie, pour me rendre encore plus sensible aux grâces que le roi m'a faites.

Modeste et généreux, Louis nous fait chérir
Et sa personne et son empire.
Que ne puis-je le peindre aux siècles à venir!
Mais il faudrait savoir écrire
Comme vous savez le servir.

Je sens tout le prix de la coquetterie que vous me faites en m'envoyant les vers de M. Darget; ce doit être un grand agrément pour vous d'avoir un homme qui écrit si joliment; mais permettez que je le félicite aussi d'être auprès de vous. Ses vers et votre prose me donnent bien de la vanité.

Apollon chez Admète autrefois fut berger;
Chez Valori je le vois secrétaire;
Il peut se déguiser et ne saurait changer,
On le connaît à l'art de plaire.

J'ai reçu un peu tard votre charmante lettre; M. d'Argenson me l'avait envoyée à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui y avait gardé monsieur son fils malade de la petite-vérole. La lettre m'a été renvoyée aujourd'hui à Paris; elle me flatte trop pour que je tarde à y répondre. Je vous suis fort obligé d'avoir bien

[1] De l'*Histoire de Louis XI* K

voulu parler de moi au roi de Prusse ; il doit être d'autant plus sensible à ma petite fortune, que les bontés dont il m'honore n'ont pas peu servi à déterminer celles du roi notre maître. M. de Maupertuis quitte la France pour Berlin. On ne peut en effet quitter notre cour que pour celle où vous êtes ; mais enfin tout le monde ne peut pas quitter la France, et il faut bien que les beaux-arts se partagent. D'ailleurs M. de Maupertuis a de la santé, et je suis plus infirme que jamais ; les grands voyages me sont interdits comme les grands plaisirs. Vous qui avez de la santé, monsieur, vous allez probablement en Silésie, tandis que M. d'Argenson va en Flandre; chacun de vous sera auprès d'un héros. Puissent ces deux héros nous donner bientôt la paix dont l'Allemagne et l'Angleterre ont plus besoin que nous ! Je n'aurai pas la consolation de revoir M. d'Argenson avant son départ ; il faut s'immoler au préjugé qui m'exclut de Versailles pour quarante jours, parce que j'ai vu un malade à quarante lieues. Ce n'est pas le premier mal que les préjugés m'ont fait. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à vos bontés celle de me conserver dans le souvenir de la cour de Berlin, qui me sera toujours bien chère. Daignez ne me point oublier auprès de MM. de Podewils et de Borck : vous avez sans doute l'aimable M. de Kaiserling ; comment se porte le philosophe mon cher Isaac, et comment suis-je avec lui ? Il me semble que je serai toujours très bien auprès de ceux que vous aimez, et je compte sur votre protection : j'ose ici joindre mes vœux pour la santé des reines et de toute la famille royale. Adieu, monsieur, aimez un peu Voltaire.

A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Paris, le 3 mai.

Les faveurs des rois et des papes, monsieur, ne valent pas celles de l'amitié. Vous savez si la vôtre m'est chère. J'ai reçu, presque le même jour, votre lettre et celle de M. votre frère. Je suis bien glorieux de n'être pas oublié de deux hommes à qui j'ai voué un si grand attachement ; mais vous m'avouerez, monsieur, que vous devez m'aimer un peu davantage depuis que le Saint-Père me donne des bénédictions. Sa sainteté a pensé comme vous sur *Mahomet*. C'est qu'elle n'a point été séduite par des convulsionnaires. On éprouve des injustices dans sa patrie ; mais les étrangers jugent sans passion, et un pape est au-dessus des passions. Je suis fort joliment avec sa sainteté. C'est à présent aux dévots à me demander ma protection pour ce monde-ci et pour l'autre.

Vous allez voir, monsieur, grande compagnie à Lille. Le roi va délivrer les Hollandais du soin pénible de garder les places de la barrière. On prétend aussi qu'il délivrera l'ancien évêque de Mirepoix de la tentation où il est tous les jours de mal choisir entre les serviteurs de Dieu, et qu'il ira achever l'œuvre de sa sanctification dans son abbaye de Corbie. Il y fera faire pénitence aux moines. C'est un homme fait, à ce qu'on dit, pour le ciel, car il déplaît souverainement au monde.

J'ai répondu un peu plus tard, monsieur, à votre aimable lettre, mais elle m'a été rendue fort tard. Elle a été à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui a gardé M. son fils malade de la petite-vérole. Les préjugés de ce monde, qui ne font jamais que du mal, m'empêchent de voir votre ami M. d'Argenson. Vous aurez probablement, à Lille, le plaisir que je regrette. Puisse-t-il en revenir bien vite avec le rameau d'olivier ! Il n'y a jamais eu, de tous les côtés, moins de raison de faire la guerre. Tout le monde a besoin de la paix, et cependant on se bat. Je voudrais bien que l'historiographe pût dire : Les princes furent sages en 1745.

Vous savez que le roi, en m'accordant cette place, m'a daigné promettre la première vacante de gentilhomme ordinaire. Je suis comblé de ses bontés. Adieu, monsieur ; madame du Châtelet vous fait mille compliments ; recevez, avec toute votre famille, mes plus tendres respects.

VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A VERSAILLES

A Paris, ce 3 mai.

Eh bien ! il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc ; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or ; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de Canillac. Je vous avertis que je suis très bien avec le pape, et que M. l'abbé de Canillac fera sa cour, en disant au saint-père que je lis ses ouvrages, et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis.

Chargez-vous, je vous en supplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je serai un petit favori de Rome, sans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, monseigneur, de la princesse

royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France, où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord; c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'Alion. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, monseigneur; je vous souhaite de la santé et la paix; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

LETTRE DU ROI A LA CZARINE,

POUR LE PROJET DE PAIX.

(MINUTÉE DE LA MAIN DE VOLTAIRE [1].)

Le dessein magnanime que votre majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remerciments, et j'en dois d'autant plus à votre majesté, que je vois mes desirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentiments, que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aspirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets; vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine; et votre règne en sera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos états.

Non seulement, madame, j'accepte avec une vive reconnaissance cette médiation glorieuse, mais plus la guerre est heureuse pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples, que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts à répandre pour ma cause.

Commencez et achevez ce grand ouvrage, qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, madame, aux simples propositions dictées par votre âme généreuse; aplanissez tous les obstacles, et soyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, sans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le respect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empressement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puisse obtenir et le seul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi le prix que votre personne y ajoute, ni quel est le bonheur de vous devoir ce que tous les souverains doivent desirer le plus.

[1] M. d'Argenson, comme on le voit, mettait à profit l'amitié de Voltaire. Les gens de lettres ignoraient ces particularités: quelques-uns d'eux seraient en la sottise d'en être jaloux; et la haine secrète que l'on portait, moins à sa personne qu'à sa gloire, en eût redoublé. (*Note de Palissot.*)

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 9 mai.

Que Dieu récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires.

En vous remerciant, monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Jeudi 13, à 11 heures de soir [1].

Ah! le bel emploi pour votre historien! il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 20 de mai, ce soir.

Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre telle que madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, et j'ai en plus de peine à chanter la victoire [2], que le roi à la remporter.

[1] Cette lettre fut écrite à la première nouvelle de la victoire de Fontenoi. K.

[2] Le Poëme de Fontenoi. K.

M. *Bayard* de Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 26 mai.

Tenez, monseigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu justice; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du saint-père; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le eul à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à Dieu et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer.

Le roi est-il content de ma petite drôlerie?

Je suis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de *Batailles de Fontenoi*. Permettez, monseigneur, que tout cela soit sous vos auspices, et que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers; ce sont des réponses aux gazetiers et aux journalistes de Hollande.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 29 mai.

Malgré l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monseigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de sa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monsieur votre fils à Paris; point du tout, il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille? il se serait mis avec son cousin à la tête des moutons de Berri. Je le supplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample, et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne sais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, suivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques unes sous votre couvert, aux Valori, aux Aunillon, aux La Ville, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger si nous avions été battus.

J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, et je le remercie de ses bontés, que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan et le cardinal Aquaviva ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec sa très grande prudence.

Adieu, monseigneur; triomphez, et revenez avec le rameau d'olivier.

A M. DE CIDEVILLE.

30 mai.

Vos vers sont charmants, mon très cher ami; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragements que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre; je fais des mécontents.

Quant au maréchal de Noailles, il a été très satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de Noailles, l'ancien du maréchal de Saxe, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne *regarde* que l'intérêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des lieux communs, et ces allusions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre, ce sont là, dis-je, ces petites finesses qui plaisent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne sont que gens de lettres. Bonsoir; je suis excédé.

Je vous embrasse tendrement. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 30 mai.

Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître, ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici :

Vous savez que les bontés de mademoiselle du Thil m'ont valu les bons offices de l'abbé de Tolignan, et que M. l'abbé de Tolignan m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a près de deux mois, l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur-le-champ j'allai trouver mademoiselle du Thil, qui a été pour moi *turris eburnea, fœderis arca*, etc., et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de Tolignan aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de Canillac ferait très bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint-père, et vous en écrivez à M. l'abbé de Canillac. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très saint, le très aimable, donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de Tolignan; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté. L'abbé de Tolignan a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

A peine M. de Tolignan est-il muni de ces divins portraits, que M. de Canillac va en demander pour moi au saint-père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant; elle ne veut pas dire au ministre de France : *Monsu, un altro a le medaglie;* mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il en aura de plus grosses.

Vous recevrez, monseigneur, la lettre de l'abbé de Canillac, qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement; et mademoiselle du Thil reçoit la lettre de M. l'abbé de Tolignan, qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles? Non vraiment, monseigneur; il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de Canillac ne souffle pas la négociation à l'abbé de Tolignan, parce qu'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement à votre ministre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de Tolignan étant mon ami depuis longtemps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priez d'aider l'abbé de Tolignan dans cette affaire, etc., etc., etc.

Moyennant ce tour très simple et très vrai, il n'y aura point de tracasserie; j'aurai mes médailles; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes! Cela est honteux.

P. S. A force de bonté, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, monseigneur; mais la princesse de Suède est plus jolie que le pape; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du saint-père; ainsi permettez que je mette sous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

A M. DE CIDEVILLE.

Jeudi après minuit, 3 mai.

Mon cher ami, j'apprends, en arrivant, que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame du Châtelet des belles critiques que l'on fait.

Quant au maréchal de Saxe, voici ce qu'il écrit à madame du Châtelet : « Le roi en a été très « content, et même il m'a dit que l'ouvrage n'é- « tait pas susceptible de critique. »

Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et le plus grand connaisseur de son royaume.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

A BERLIN.

Parigi, 4 giugno.

Mi lusingava, caro mio ed illustrissimo amico, d'aver ricuperata la mia sanità, e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra. Forse avrei avuto, o almen creduto avere la forza di fare un più gran viaggio, e di vedervi ancora una volta nella corte dell' Augusto moderno, ed avrei detto :

Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Vidi poi d'ostro, e di virtù pur sempre;
Sicchè Febo sembrava; ond' io devoto
Al suo nome sacrai la cetra e 'l core.

Ma sono ricaduto, e così trapasso la mia mi-

sera vita tra alcuni raggi di sanità, e più notti di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice voi, a cui la natura diede ciò che aveva concesso a Tibullo:

« Gratia, fama, valetudo contingit abunde. »
Hor., lib. I, ep. IV, v. 10.

Vivete tra il gran Federigo, ed il filosofo Maupertuis; non sarete mai per dire come Marini :

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi, e loco;
Mai non cangio fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe molto innalzata sopra il mio merito, e mi sarebbe troppo felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

Farewell, good sir. La marchesa Newton vous fait les plus sincères compliments; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi matin, 9 juin.

Après avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir poussé notre *Bataille* jusqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poésie, fait un *Discours préliminaire*, et ayant surtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'est en le prenant que je rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y serai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conseils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne?

Venez chez Prault, quai de Gèvres, je vous en prie; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite satire du chevalier de Saint-Michel, qui, en style d'huissier-priseur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de Richelieu, à MM. de Luxembourg, de Soubise, d'Aïen, etc., etc., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont tous fait l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa majesté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne en être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasse tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens. Votre éternel ami, etc.

VOLTAIRE.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

Ce 13, 14 et 15 juin.

Rival heureux de Salluste et d'Horace,
Vous savez peindre, orner la vérité.
Je n'ai montré qu'une impuissante audace
Dans ce combat que ma muse a chanté.
J'ai crayonné pour le moment qui passe,
Et vous gravez pour la postérité.

Soyez comme le roi, soyez indulgent. J'avais mandé à M. le maréchal de Noailles que j'offrais un petit tribut, que c'était là un bien petit monument de la gloire du roi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire que le roi avait dit que j'avais tort, que ce n'était pas un petit monument. Je souhaite que l'ouvrage ne soit pas médiocre, puisqu'il a été honoré de vos avis, et qu'il est consacré à la gloire de vos amis et de vos parents. Voilà la sixième édition de Paris, conforme à la septième de Lille. L'importance du sujet l'a emporté sur la faiblesse du poëme. Il n'y a guère de ville du royaume où il n'en ait été fait une édition. Mais, mon respectable Pollion, mon cher Mécène, votre santé m'intéresse plus que les lauriers des héros et les presses des imprimeurs. Vous vivrez dans les siècles à venir : puissent les eaux de Plombières vous faire vivre long-temps pour ce grand nombre d'honnêtes gens qui vous chérissent, pour le public qui vous estime, mais surtout pour vous! Que les eaux soient pour vous la fontaine de Jouvence! Je vais passer de tout le tracas que m'a donné cette belle victoire à celui d'une nouvelle fête; mais je la ferai dans mon goût, dans le goût noble et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer ou faire entendre. On ne me forcera plus à m'abaisser au Morillo.

Allons nous délasser à voir d'autres procès.
RACINE, *les Plaideurs*, acte V, scène 4.

Tous les héros que j'ai chantés m'ont fait des remerciements. J'en ai reçu de M. le maréchal de Saxe et de M. de Ximenès. Il n'y a que M. de Castelmoron qui ne m'a pas daigné écrire ni faire dire un mot. J'ajoute à M. de Castelmoron M. d'Aubeterre. Je ne vous mets pas là ce petit paragraphe pour me plaindre; peut-être n'ont-ils pas reçu les exemplaires que je leur ai envoyés, et je suis trop heureux d'avoir rendu justice à des personnes qui

vous sont chères, et qui méritaient une meilleure trompette que la mienne.

Je n'ai point dédié l'ouvrage au roi au hasard, comme vous le pensez bien. Il a vu l'épître dédicatoire.

A M. DE MONCRIF,

A VERSAILLES.

A Paris, le 16 juin.

Je n'avais, mon cher sylphe, supplié madame de Luines de présenter ma rapsodie à la reine que parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions, sans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très sérieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds une pauvre esquisse que je n'avais jamais osé donner au roi.

Enfin, sa majesté ayant bien voulu que je lui dédiasse sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. C'est à présent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la maussaderie de notre ami le poëte Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si justement célébrés soit fort content que cet honnête homme ait dit, en style d'huissier-priseur, que j'ai *adjugé les lauriers selon mon caprice;* mais c'est une des moindres peccadilles de M. le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable sylphe, cet animal-là est un vilain gnome. Il a fait une petite satire dans laquelle il dit de moi :

Il a loué depuis Noailles
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles.

On débite cette infamie avec les noms de MM. d'Argenson, Castelmoron, et d'Aubeterre, en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce misérable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie instamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 17 juin.

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques; cependant il serait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent, dès à présent, trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus instructives, pour les vivants et pour les morts.

Ne pourrai-je point citer quelques services de M. de Lutteaux dans mon *De profundis?* N'y a-t-il rien à dire sur la poste d'Antoing? Ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues,

« . . . . carent quia vate sacro? »
Hor., lib. IV, od. IX, v. 28.

Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les muses. Je vous serais tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle; je baise votre myrte et vos lauriers.

« Et quorum pars magna fuisti. . . . . »
Virg., *Æn.*, II, v. 6.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Le 20 juin.

Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers admirable :

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri.

Vous devriez bien, monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg. Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître.

Lorsque deux rois s'entendent bien,
Que chacun d'eux, etc.

On peut, je crois, égayer sa majesté de ces balivernes, qui ne courrout point.

J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête; mais il y en avait bien d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre; mais, en vérité, vous devriez bien mander à madame de Pompadour autre chose de moi que ces beaux mots : *Je ne suis pas trop content de son acte.* J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous; et, en vérité, je lui suis très tendrement attaché, et je crois

devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez? Adieu, monseigneur, mon cœur est à vous pour jamais.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux.

A M. DE MONCRIF,

A VERSAILLES.

A Champs, le 22 juin.

Je sens, mon très aimable *Zélindor*, tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos succès vous songez à réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne présentai point mon *Poëme* sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse [1], parce que je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes *Batailles* auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera; mais je sais très certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. Roi, *chevalier de Saint-Michel*, et à l'abbé de Bicêtre [2], que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir, je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous serez à Paris, afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire, et avec l'estime que vos talents aimables doivent arracher au drageu do Saint-Michel et au gibier de Bicêtre.

A. M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 juin.

Mon charmant ami, celui des Muses, celui de la vertu, vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que Maupertuis va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi saura qu'il y a dans son royaume des âmes assez belles pour joindre hardiment son nom à celui d'un ami; il saura que mon cher Cideville atteste à la postérité que les bontés dont sa majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire.

J'envoie à M. le duc de Richelieu ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation, et à l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame du Châtelet, qui vous est tendrement obligée, donnera son exemplaire à madame la duchesse de La Vallière, et il restera dans la bibliothèque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 juin.

Je suis, comme l'Arétin, en commerce avec toutes les têtes couronnées; mais il s'en fesait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, monseigneur, cet énorme paquet, que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes *Batailles?* Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la Czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse, cette fois-ci; et, si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. O la belle et glorieuse paix que vous ferez! Je vous prépare une fête pour votre retour; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien, et empêchez, si vous pouvez, les *araignées* de se manger.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez, monseigneur, que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoi:

Lorsque deux rois s'entendent bien, etc.

Cela n'est pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuser le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car encore faut-il amuser son héros.

Où est monsieur votre fils? négocie-t-il avec le

[1] Madame de Villars.
[2] Desfontaines.

gros M. Bertin? Je n'ai pas vu votre belle-fille, à qui je voulais rendre mes respects. Jo suis tantôt à Champs, tantôt à Étiolles. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre.

LETTRE CRITIQUE D'UNE BELLE DAME A UN BEAU MONSIEUR DE PARIS,

SUR LE POEME DE LA BATAILLE DE FONTENOI.

1745.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi j'ai pu lire jusqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi. C'est nn onvrage qui ronle tont entier sur des faits vrais et récents : y a-t-il rien de plus insipide pour des esprits comme les nôtres, si solidement nourris de la lecture du *Prince Titi* et de *Zerbinette?*

Vous vous souvenez que nous étions à l'Opéra le jour qu'on donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un souper délicieux qui dura quatre heures, après qnoi nous gagnâmes cent louis au cavagnole, en nous plaignant *furieusement* et *infiniment* de la misère du temps.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en personne, et de prendre des villes, afin que nous jouissions tranquillement à Paris du frnit de ses travaux, et des dangers où il s'expose. Quelle sottise! Je voudrais bien savoir si les dames de Londres se réjouissent moins, parce que le duc de Cumberland a été bien battu. Je ne sais qui a fait cette rapsodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été blessés? J'ai bien affaire qu'on me les nomme! Ils ont versé, dit-on, leur sang pour nous sous les yeux de leur roi, et les louanges qu'on leur donne sont une juste récompense et un aiguillon de la gloire; mais, si cela était, il aurait dû nous donner une liste des morts et des blessés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qni a reçu nn coup de fusil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent? J'aurais été fort aise de trouver là son nom; mais toutes les choses qui ne m'intéressent pas personnellement, ou qui ne sont pas des romans nouveaux, m'ennuient *épouvantablement, horriblement.*

On dit que M. le maréchal de Saxe est fort content de l'endroit qui le regarde; je le trouve bien indulgent.

> Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
> Rappelle pour son roi son ame fugitive,
> Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
> De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
> (Vers 25-28.)

M. l'abbé de *** nous a fait remarquer judicieusement le ridicule de nommer un homme par son nom de baptême, et de le faire ensuite prier le dieu Mars. J'ai bien senti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France est prêt à *descendre sur l'infernale rive,* quand il est dangereusement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorsque j'ai la migraine après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais visage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de Saxe, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie, pour voir triompher sa majesté : permis à lui de penser de cette façon; mais, en vérité, cela est bien déplacé dans un poëme, qui ne doit donner que des idées douces et riantes.

Pourquoi dit-il que le duc de Grammont

> . . . . . . dans l'Elysée emporte la douleur
> D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur?
> (Vers 107-108.)

Voilà un sentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien savoir si on a de ces idées-là quand on a la cuisse emportée d'un boulet de canon. On me répond à cela que le duc de Grammont aimait véritablement le roi, et qu'il pouvait très bien avoir eu de pareils sentiments à sa mort : faible réponse, misérable évasion, dont vous sentez la petitesse.

Je me soucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenants-généraux qui étaient chacun à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste! Un franc pédant, qui est tout plein de son Homère, nous a voulu persuader que c'est ainsi que ce vieux Grec s'y prenait dans son roman de l'*Iliade*, et que Virgile l'avait imité; vous savez comme nous l'avons reçu avec son Homère et son Virgile : je ne crois pas qu'on s'avise de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là sont tout à fait passés de mode, et qu'un homme qui écrirait dans leur goût ne serait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils poussaient le ridicule jusqu'à faire une description détaillée des blessures d'anciens héros imaginaires : si cela est, il est bien clair que rien n'est plus impertinent que de parler des blessures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puisque Virgile ne parlait que de gens qui avaient été blessés deux mille ans auparavant.

On m'a assuré qu'Homère employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les

troupes de la Grèce : pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers les grenadiers, les carabiniers, la maison du roi, les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il est vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage ; et c'est précisément ce que je voulais : car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et je ne sais pas pourquoi quelques personnes, à l'article de M. du Brocard, de M. de Craon, et du duc de Grammont, ont versé des larmes. On ne peut s'attendrir ainsi que par esprit de cabale : mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérents.

Premièrement, nous dirons qu'il est Anglais ; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de Cumberland, qui est venu attaquer sa majesté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris, qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs :
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles :
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, au péril des Bourbons.
(Vers 140, etc.)

C'est moi, sans doute, et toute ma société, qu'il a eue en vue ; mais nous le perdrons à la cour de Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de mensonges.

Il y a un jeune officier dont il dit dans ses notes (note 30) que le cheval a été tué sous lui, et nous savons de science certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres impostures pareilles, qu'on relèvera, aussi bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette pièce ridicule, pour faire plaisir à son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très bien dire qu'un de ces jeunes officiers, dont il vante les grâces, a été amoureux deux jours d'une de mes cousines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi, le premier jour : et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas ; elle a trois ans et demi de plus que moi, et elle est tout engoncée. C'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond ; car, en vérité, je suis très fâchée contre ma cousine.

Adieu, monsieur ; le cavagnole m'attend.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO, E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'esercito del duca di Lobkowitz, o l'ammiraglio Martin a intercettato le lettere che ho avuto l' onore di scrivere a vostra eccellenza. Le ho scritto due volte, e le ho mandato un esemplare del poema che ho composto sopra la vittoria di Fontenoi ; ho indirizzato il piego come l' avevate prescritto. Potete dubitare ch' io fossi tardo nel ringraziarvi del sommo onore che m' avevate fatto? Mene ricorderò sempre ; e qual barbaro potrebbe mai dimenticarsi di tanti vezzi e del vostro bell' ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Alemanni, e sotto il polo. O che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni a Venezia, quando tutta l'Europa è matta da catena, e che la guerra fa un campo d' orrore di tanti matti! Il vostro re di Prussia, che non è più il vostro, ha battuto atrocemente i vostri Sassoni. Il nostro re ha rintuzzato l' intrepido furore degl' Inglesi, e mentre che la tromba assorda tutte le orecchie,

« . . . . Tu, Tityre, lentus in umbra,
« Formosam resonare doces Amaryllida *lacus*. »
VIRG., ecl. I, v. 4.

Aspetto colla più viva impazienza la *Vita di Giulio Cesare*, la quale ho sentito che avevate scritta. Il sogetto e più grande, e più movente, che quello della *Vita di Cicerone*, che ha pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quando la vostra bell' opera uscirà in pubblico.

Emilia è sempre interrata nei prufondi e sacri orrori di Newton ; io sono costretto di fare corone di fiori pel mio re, e di vagheggiare le Muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia ; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio che potesse sanarlo ; va meglio dopo che ha battuto i nostri amici gl' Inglesi ; la vittoria l'ha invigorito.

Maupertuis cangia di patria, si fa prussiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il re di Prussia gli dà dodeci mila franchi ogni anno ; accetta egli quel che io ho rifiutato ; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte ; le rassegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel baciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di vostra eccellenza.

Umilissimo ed affezionatissimo servitore.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

Mardi 6 juillet.

D'un pinceau ferme et facile
Vous nous avez, trait pour trait,
Desiné *l'homme inutile* [1].
On ne dira jamais, grâces à votre style :
« Le peintre a fait là son portrait. »
On dira : « Ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux-arts, comme avec ses amis,
Mêlait l'utile à l'agréable. »

Oui, monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouluir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmants; si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de Boileau; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers *sur les événements* présents; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir; mais, en vérité, il y a trop de vers sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné, pour pénitence, de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remerciements vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter *la Princesse de Navarre*.

Rameau travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus sur l'opéra de *Prométhée*, pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne sais si Royer n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président Hénault pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrouver madame du Deffand, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes *aimé* comme Louis XV. *Vale*, *vive*, *veni*.

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que VOLTAIRE.

[1] Le président avait composé une épître intitulée *l'Homme inutile*. K.

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR [1].

Sincère et tendre Pompadour
(Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France),
Ce tokai dont votre excellence
Dans Étiolles me régala
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna?
Il est comme lui sans mélange;
Il unit comme lui la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne, qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Dufresni a dit, dans une chanson, que les rois ne se fesaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe; François Ier avait soupé avec Charles-Quint, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'Auguste avait fait cent soupers avec Antoine. Non, madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, samedi 31 juillet.

On dit que vous partez ce soir. Si cela est, je suis bien plus à plaindre d'être malade que je ne pensais. Je comptais venir vous embrasser, et je suis privé de cette consolation. J'avais beaucoup de choses à vous dire. S'il est possible que vous passiez dans la rue *Traversière*, où je suis actuellement souffrant, vous verrez un des hommes qui ont toujours eu le plus d'admiration pour vous, et à qui vous laissez les plus tendres regrets.

[1] Jeanne-Antoinette Poisson, fille d'un boucher ou d'un paysan, naquit en 1722, et fut mariée au sous-fermier Le Normand, seigneur d'Étiolles. Devenue maîtresse en titre de Louis XV, après la mort de la duchesse de Châteauroux, elle fut créée marquise de Pompadour, par lettres-patentes de 1745. Madame de Pompadour régna sur la France en régnant sur le faible Louis XV; aussi le malin Frédéric, connu par des goûts différents, appelait-il, vers le commencement de 1774, mesdames de Châteauroux, de Pompadour, et du Barri, Cotillon Ier, Cotillon II, et Cotillon III.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 10 août.

Je viens, monseigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui sait à peu près ce que tout cela vaut. Je veus remercie de ces deux faces de pontife du meilleur de mon cœur; je crois que, sans vous, ces deux visages-là, qu'on m'enveyait, se seraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de Tolignan, le cardinal Aquaviva, l'abbé de Canillac, ne se seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au rei très chrétien combien je suis un sujet très chrétien.

Quand aurez-vous pris Ostende? Quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en sais rien; mais j'espère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

A BENOIT XIV, PAPE.

Parigi, 17 agosto.

Beatissimo Padre, ho ricevuto coi sensi della più profonda venerazione, e della gratitudine la più viva, i sacra medaglioni de' quali vostra Santità s' è degnata enerarmi. Sono degni del bel secolo dei Trajani ed Antonini; ed è ben giusto che un sovrano amatore riverito al par di loro, abbia le sue medaglie perfettamente come le loro lavorate. Teneva e riveriva io nel mio gabinetto una stampa di vostra Beatitudine, sotto la quale ho preso l' ardire di scrivere:

« Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
« Qui scriptis mundum docuit, virtutibus ornat. »

Questa inscrizione, che almeno è giusta, fu il frutto della lettura che avove fatta del libro con cui vostra Beatitudine ha illustrata la chiesa e la letteratura; ed ammiravo come il nobil fiume di tanta erudizione nen fosse stato turbato dal tanto turbine degli affari.

Mi sia lecito, Beatissime Padre, di porgere i miei voti con tutta la cristianità, e di domandare al cielo che vostra Santità sia tardissimamente ricevuta tra que' santi dei quali ella, con sì gran fatica e successo, ha investigato la canonizzazione.

Mi conceda di baciare umilissimamente i sacri suoi piedi, e di domandarle, col più profondo rispetto, la sua benedizione.

Di vostra Beatitudine il divotissimo, umilissimo ed obbligatissimo servitore. VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 17 août.

J'ai envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir; voici une belle occasion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux, qui déguisent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs satires continuelles, aigrissent tellement les esprits, qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphent tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne serait pas que vous demandassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du rei; peut-être sa modestie en serait alarmée, et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ses campagnes, et qu'en cela je remplis mon devoir; que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection; enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira, et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de vouloir bien me recommander à M. d'Alion? Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde, et le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

AU CARDINAL QUERINI,

ÉVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agosto.

La perfetta conoscenza che vostra eminenza ha di tutte le scienze, la protezione che compartisce alle scienze sono i motivi che danno l'animo d'importunare vostra eminenza, benchè il suo gusto e la sua capacità siano per tormelo. Porge dunque ai piedi di vostra eminenza un piccolo tributo del mio rispetto, e della stima, nella quale è tenuta a Parigi, come in Italia. Ho sempre detto chi i Francesi e gli altri popoli, sono obbligati

all' Italia di tutte le arti e scienze. Tutti i fiori adornarono i vostri giardini più di un secolo avanti che il nostro terreno fosse dissodato e colto. Ecco i miei titoli per ambire d'essere sotto la sua protezione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera, la quale il Re Cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo.

Ho celebrato vittorie, e tutti i miei voti sono per la pace; un tal sentimento non dispiacerà a un savio, che, fra tanti furori e disagi del mondo, compatisce ai vinti, ed ancora ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le rispettosissime attestazioni del mio ossequio; le bacio la sacra porpora, e sono con ogni maggiore rispetto, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Etiolles, le 19 août.

Je ne crains pas, monseigneur, malgré votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de Pompadour, pour tout le mal que je lui dis de vous; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportements où le cœur entraîne d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le saint-père, pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal Aquaviva deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'Aquaviva.

J'ai envoyé des *Fontenoi* au roi d'Espagne, à madame sa très honorée et très belligérante épouse, au sérénissime prince des Asturies, au sérénissime infant cardinal, le tout adressé à M. l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond.

Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection quelques petites marques des bontés de leurs majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'Arétin, mais c'est avec des éloges; cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous vouliez bien, dans votre première lettre à M. de Rennes, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du Louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, seront une belle réponse aux Desfontaines.

Mais il faut que je vous parle de la *Lettre* à un archevêque de Cantorbéry, écrite par un mauvais prêtre nommé Lenglet. Vous savez qu'il y dit tout net que M. de Chauvelin reçut cent mille guinées des Anglais, pour le traité de Séville. Cent mille guinées! l'abbé Lenglet ne sait pas que cela fait plus de deux millions cinq cent mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de mal que de bien au calomnié. M. de Chauvelin a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure si indécente. Les indifférents disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de Gros de Boze, et Gros de Boze dit que c'est la vôtre; que vous avez jugé la pièce imprimable, et moi je dis que non; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu simplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maison d'Autriche; que vous n'aviez répondu que sur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de sottises et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous suis attaché pour ma vie, avec la tendresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour ravoir un jour le Canada. En attendant, les castors seront chers; j'ai envie de proposer les bonnets. Trouvez donc sous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous!

A MONSIGNOR G. CERATI,

A FIRENZE, O A PISA.

Parigi, 20 agosto

Signore illustrissimo, e padrone colendissimo e reverendissimo,

Quando si è goduto l' onore della vostra conversazione, non sene perde più la memoria. Mi do il vanto d'essere uno di quelli che hanno risentito questo onore colla più parziale stima e coi sensi del più tenero rispetto. Mi lusingo che ella si compiacerà di ricevere colla sua solita benignità l'omaggio che le porgo d' un libretto, che il Re Cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo. Benchè ella sia sotto il dominio d' un principe che non è ancora nostro amico, nondimeno tutti i letterati, tutti gli amatori della virtù sono del medesimo paese.

E veramente l' Italia è mia patria, giacchè gli Italiani, ma particolarmente i Fiorentini ammaestrarono le altre nazioni in ogni genere di virtù e scienza. La loro stima sarà sempre il più glorioso

premio di tutti i miei lavori. Stimolato da un tanto motivo, la supplico di pigliarsi il fastidio d'inviare un esemplare del mio libretto a monsignor Rinuccini, ed un altro al signor Cocchi, la stima di cui ho sempre ambito, ed a cui resterò sempre obbligato. Prego Iddio che i vostri occhi siano intieramente risanati, e così buoni come sono quelli dell' anima vostra. Le bacio di cuore le mani; e sono con ogni maggiore ossequio, etc.

VOLTAIRE.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

Août.

Vous devez avoir reçu, monsieur, les prémices de l'édition du Louvre [1], telles que vous les voulez, simples et sans reliure; voilà comme il vous les faut pour Plombières; mais le roi en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter, à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité, en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de Pompadour, de votre charmant, de votre immortel *Abrégé de l'Histoire de France;* elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il est bien à desirer qu'elle règne. Elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres, et des siècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je fis semblant d'envoyer à Paris, et, après souper, on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit :

Le voici ce livre vanté;
Les Grâces daignerent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'est aux Grâces de le lire, etc., etc., etc.

Il y en a davantage, mais je ne m'en souviens pas; je ne me souviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Psyché.* Nous ne déshabillons personne dans notre fête. Cahusac pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un magnifique ouvrage composé par M. Bonneval, des Menus, et mis en musique par Colin. Vous savez que le sylphe réussit. Cela fait, ce me semble, un très joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris, le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous; plus de morues, plus de castors. La paix, la paix! Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. O que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant! Savez-vous que je vous idolâtre?

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Vous êtes dans le beau pays
Des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient; quels beaux jours sont les vôtres!
Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut, dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur;
Mais sans son estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs, intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur,
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agréments, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La tristesse attachée à ma langueur fatale
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur;
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaité, la vive et douce humeur,
Sont la robe nuptiale
Qu'il faut au festin du Seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe. Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté [1] et aux grâces. M. du Châtelet a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien, mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt; c'est un lot de damné.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 28 septembre.

Je reçois, monseigneur, votre lettre à dix heures du soir, après avoir travaillé, toute la journée, à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amuser à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville, pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois; *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions, en suivant

[1] Du *Poëme de Fontenoi*.

[1] La duchesse de La Vallière.

votre esprit et en transcrivant vos paroles, qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'est à M. le maréchal de Saxe à donner du poids à l'abbé de La Ville.

Vous aurez, monseigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P. S. Madame de Colorini (c'est, je crois, son nom), la gouvernante des pauvres princesses de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame du Châtelet. Elle est venue au chevet de mon lit pour cela, et se mettrait, je crois, dans le vôtre, si elle osait.

Adieu, monseigneur; heureux les gens qui vous voient!

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Du 29, mardi matin.

Voici, monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier. Je me suis pressé, parce que j'aime à vous servir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues; il ne faut point trop de menaces. M. de Louvois irritait par ses paroles; il faut adoucir les esprits par la douceur, et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous serez à Paris, et vous corrigerez mon thème; mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentiments qui m'attachent à vous.

REPRÉSENTATIONS AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX DE HOLLANDE.

Septembre 1745 [1].

Hauts et puissants seigneurs, je suis chargé expressément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles représentations, que je soumets encore, s'il en est temps, à votre sagesse et à votre équité.

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante et généreuse, ainsi que la vôtre, à laquelle quelques uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet était juste; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; et le peuple répondit d'une commune voix qu'il ne voulait pas même le connaître.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai est précisément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne serait point utile pour vous, et serait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés, qui seuls mettent un frein aux sévérités de la guerre? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui voudra jamais laisser sortir une garnison sous le serment de ne point porter les armes, si ces serments peuvent être violés sous le moindre prétexte?

Considérez, hauts et puissants seigneurs, quels tristes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république aussi sage et aussi humaine les préviendra sans doute, et ne brisera point ces liens qui laissent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez envisagé, dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promesse *de ne pas servir, même dans les places les plus reculées*. Ces termes seuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laisser peut-être à la garnison de Tournai la liberté de servir d'autres puissances, si on voulait oublier l'esprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque sorte à la lettre.

Mais vous vous souvenez des expressions claires qui précèdent. Vous savez qu'il est dit que la garnison *doit être dix-huit mois sans porter les armes, sans passer à aucun service étranger, sans faire, durant ce temps, aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être.*

Vous sentez que nulle interprétation ne peut altérer un sens si précis, et vous sentez encore mieux que des conditions si manifestes sont en effet l'expression de la volonté déterminée du roi mon maître, à laquelle la garnison de Tournai s'est soumise sans aucune restriction. Il a bien voulu, à ce prix seul, la laisser sortir avec honneur, pour vous donner une marque de sa bienveillance et de son estime. Il se flatte encore que vous n'altérerez point de tels sentiments en détruisant, par une interprétation forcée, les effets de sa générosité.

Il n'est permis à la garnison de Tournai de servir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis sa capitulation.

Le roi mon maître atteste toutes les nations

[1] Cette pièce, qui fut composée sur la demande du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, a été imprimée par les éditeurs de Kehl sur la minute de la main de Voltaire. Les états-généraux avaient résolu d'envoyer au roi d'Angleterre, et contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai et de Dendermonde, avaient fait le serment de ne servir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*, etc. Voyez le *Précis du siècle de Louis XV*, chapitre XXIV, *Malheurs du prince Édouard*.

désintéressées ; et s'il y en a une seule qui puisse admettre le moindre subterfuge à ces mots, ***aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être***, il est prêt à oublier tous ses droits.

Mais une nation aussi éclairée et aussi équitable n'a besoin de consulter qu'elle-même. Vous manqueriez sans doute au droit des gens et au roi mon maître ; et il espère encore que les séductions de ses ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de respecter.

Vous ne souffrirez pas que ceux qui sont jaloux de votre heureuse situation vous entraînent dans une guerre contraire à la sagesse de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a si long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne se bornent pas à exiger de vous un secours dont ils n'ont pas en effet besoin, et que les lois sacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le savez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagements pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations désirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une estime et une affection si constantes, ne peut croire encore que vos hautes puissances, si renommées pour leur justice, immolent la justice même, pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des siens.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 octobre.

Vraiment les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre du saint-père est faite pour être publique. Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étole du vicaire de Dieu. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infaillibilité.

Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion ; je ne m'en porte pas mieux. Je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. Monsieur et madame d'Argental seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur.

Bonsoir, couple adorable ; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape ; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas ! je ne vis point ; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints (au nombre desquels j'ai l'honneur d'être) aiment leur Dieu créateur !

A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 octobre.

Lorsque tu fais un si riche tableau
Du fier vainqueur de l'Issus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles !
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher Cideville ! O santé, quand écarterez-vous mes tourments, pour me laisser tout entier à lui !

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage ; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le *Poëme de Fontenoi* ; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du saint père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction ; mais j'aimerais mieux faire pour votre académie une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres ; si elle prenait pour devise une Diane, avec cette légende : ***Tria regna tenebat*** ; avec l'exergue : ***Académie des sciences, de littérature, et d'histoire, à Rouen***, 1745.

Bonsoir ; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du Resnel, sur l'amitié de qui je compte toujours. V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, ce 20 octobre.

Monseigneur, il n'y a pas de soin que je ne prenne pour faire une *Histoire* complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis mêmes. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes m'aident à publier sa gloire.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland (qui est mon intime ami) m'a écrit une longue lettre,

dans laquelle je découvre des sentiments pacifiques que les succès de sa majesté peuvent inspirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choses dont je dois parler. Je pourrais ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a prié. M. le duc de Cumberland ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais : j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis sont attachés à la France. Je peux aisément, et en peu de temps, savoir bien des choses.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland a fait naître à son maître l'envie de me voir ; les éloges que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de son vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation.

Si sa majesté croit que je puisse rendre un petit service, je suis prêt ; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service.

Je suis avec respect, etc.

(BILLET AJOUTÉ.)

Voici, monseigneur, ce qui m'a passé par la tête, à la réception de la lettre anglaise du secrétaire du duc de Cumberland. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable, et peut-être utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de Noailles même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil ; chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame*** n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de Cumberland.

N. B. Ce secrétaire du duc de Cumberland est le chevalier Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très grand crédit, informé de tout mieux que personne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne serait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Champs, ce 23 octobre.

Vraiment, monseigneur, ce que je vous ai proposé n'est que dans la supposition que vous eussiez que je pusse apprendre, par le chevalier Falkener, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentiments *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe ; voilà tout.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secrétaire du duc de Cumberland. J'aimerais mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon *Histoire*, que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelque service en Prusse ; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier Falkener n'empêchera pas le *Prétendant* d'être battant, ni d'être battu ; par conséquent, voyage inutile ; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau, qu'à voir des Anglais. Je compte y retourner quand M. de Richelieu aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste le cavagnole, et que ce soit madame du Châtelet-Newton qui l'aime ?

Madame du Châtelet a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros d'Écosse.

AU CARDINAL QUERINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue, si on voulait mériter votre correspondance ; je me sers de la française, que vous parlez si bien, pour remercier votre éminence de sa belle prose et de ses vers charmants. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré ; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile et vous, aussi bien que Newton. Nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du *Poëme de Fontenoi*. Je m'écriai :

« Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis ;
« Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc,

« Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis ;
« Plus mulcere orbem quam domuisse fuit. »

Le fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre éminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs ; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les Platon, qui allaient voir leurs maîtres en Égypte ; mais ces Platon avaient de la santé, et je n'en ai point.

Permettez-moi, monseigneur, de vous envoyer une *Dissertation* que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage sous l'enveloppe de M. le cardinal Valenti, si vous le trouvez bon ; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de Sarpedon ; vous me donnez de l'or et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir son âme trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce.

Je suis, avec un profond respect, etc.

AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti li seguaci d'Ippocrate, i Boeravi, i Leprotti, non avrebbero mai potuto somministrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo sollievo di quello che ho provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali vostra eminenza si è compiaciuta d'onorarmi. Ella mi ha destato dal languido torpore nel quale le malattie mie mi avevano sepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual' incanto pone ella in uso per condire, con tanti vezzi, tanta e così varia dottrina, e per adornerla di questa finitura di composizione in cui non eppare l' arte, ma sopra tutto la facilità dello stile, e la vera e sode eloquenza?

Si raddoppiò in cielo la felicità del cardinal Poli, dai nuovi pregi che la penna di vostra eminenza gli ha conferiti. Ella dà ad un tratto e questo celebre Inglese ed a se stessa l' immortalità del mondo letterato.

Credo bene io, coll' erudito Vulpio, che quel bel giovane scolpito in avorio sia il genio del re Tolomeo e di Berenice; ma mi pare più certo che vostra eminenza sie il mio; e se gli antichi soleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinal Querini. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore.

A M. MARMONTEL.

Venez, et venez sans inquiétude; M. Orri, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort.

VOLTAIRE.

A M. J.-J. ROUSSEAU.

Le 15 décembre.

Vous réunissez, monsieur, deux talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire en un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse de quelques scènes insipides et tronquées qui devaient s'ajuster à des divertissements qui ne sont point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande exactitude ; je fis très vite et très mal. J'envoyai ce misérable croquis à M. le duc de Richelieu, comptant qu'il ne servirait pas, ou que je le corrigerais. Heureusement il est entre vos mains, vous en êtes le maître absolu ; j'ai perdu tout cela entièrement de vue. Je ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées nécessairement dans une composition si rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez rempli les vides et suppléé à tout.

Je me souviens qu'entre autres balourdises, il n'est pas dit dans ces scènes, qui lient les divertissements, comment la princesse Grenadine passe tout d'un coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par enchantement. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre, et qu'on fasse passer notre princesse de cette prison dans un beau palais doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien que cela est fort misérable, et qu'il est au-dessous d'un être pensant de se faire une affaire sérieuse de ces bagatelles ; mais enfin, puisqu'il s'agit de déplaire le moins qu'on pourra, il faut mettre le plus de raison qu'on peut, même dans un divertissement d'opéra.

Je me rapporte de tout à vous et à M. Ballot, et je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remerciements, et de vous assurer, monsieur, à quel point j'ai celui d'être, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête [1] que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet.

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs ; aussi je compte bien venir profiter de vos volontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le roi. Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'Argenson; il est mon chancelier, et M. de Crémilles mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de Crémilles, et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

Je me trouvai hier chez M. d'Argenson, et je parlais du combat de Mesle. Je disais combien cette action fesait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'Azincourt, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'Azincourt, que je n'avais jamais vu ; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

A M. DE CIDEVILLE.

Versailles, le 7 janvier 1746.

Mon cher ami, j'ai entendu dire en effet, dans ma retraite de Versailles, qu'après le départ de M. le duc de Richelieu, il était arrivé deux figures jouant de la flûte en parties. Ma figure, dans ce temps-là, était fort embarrassée d'une espèce de dyssenterie qui m'a retenu quinze jours dans ma chambre, et qui m'y retient encore. L'air de la cour ne me vaut peut-être rien; mais je n'étais point à la cour, je n'étais qu'à Versailles, où je travaillais à extraire, dans les bureaux de la guerre, des mémoires qui peuvent servir à l'histoire dont je suis chargé. J'ai la bonté de faire pour rien ce que Boileau ne fesait pas étant bien payé; mais le plaisir d'élever un monument à la gloire du roi et à celle de la nation vaut toutes les pensions de Boileau. J'ai porté cet ouvrage jusqu'à la fin de la campagne de 1745; mais ma détestable santé m'oblige à présent de tout interrompre ; je suis si faible, qu'à peine je puis tenir ma plume en vous écrivant ; je suis même trop mal pour me hasarder de me transporter à Paris. Voilà comment je passe ma vie; mais les beaux-arts et votre amitié feront éternellement ma consolation. Adieu, mon cher ami.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, le 8 janvier.

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Henriade, ch. II, v. 5.

Mais, s'il vous plaît, monseigneur, mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève, et vous appartient. Voici le fait : Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que ce ne fussent des *coglionerie italiane* que m'envoyait le cardinal Passionei. Je dépêchai le tout chez Chenut, relieur du roi, et de moi indigne. Il s'est trouvé, à fin de compte, que le ballot contient le *Dictionnaire du Commerce*, imprimé à Genève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à Chenut de ne point passer outre, et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre *Dictionnaire*, qu'on ne lit point assez, et dont la langue est rarement entendue à Versailles. Je vous souhaite les bonnes fêtes. Je me flatte que, tôt ou tard, vous ferez quelque chose des *araignées;* mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie, la paix de Turin était le plus beau projet, le plus utile, depuis cinq cents ans.

Mille tendres respects.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 14 janvier.

Si le prince Edouard ne doit pas son rétablissement à M. le duc de Richelieu, on dit que nous devons la paix à M. le marquis d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets pour vous; les Espagnols, des redondillas; les Français, des odes; et moi un poëme épique pour le moins. Ah! le beau jour que celui-là, monseigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de Pompadour, que vous êtes content de l'historiographe. Mettez cela, je vous en supplie, dans vos capi-

[1] *Le Temple de la Gloire.*

tulaires. Que j'aurai de plaisir de finir cette histoire par la signature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de Tencin la suite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vite que vous; tant mieux, c'est une preuve que vous n'avez pas de temps, et que vous l'employez pour nous; mais lisez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'est à la fin de 1744). Le public ne me désavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Prusse, que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Versailles! On n'est point prophète chez soi.

On vient de m'envoyer un livre fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de Schmettau, où il dit que M. d'Alion est un ignorant et un paresseux; mais vraiment pour paresseux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon, monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente, qu'en vérité mon *Histoire* est nécessaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage, auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent, parce qu'il s'agit aussi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot dans cette histoire que les personnes sages, instruites, et justes, ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures, mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige, à la longue, la manière de penser de tout le monde.

Adieu, monseigneur,

« . . . . . Nostrorum sermonum candide judex. »
Hor., lib. I, ep. IV, v. I.

Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour, dimanche passé, comme il s'en flattait; il passe son temps à souffrir et à historiographer; il vous aime, il vous respecte bien personnellement.

AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 3 febbrajo.

Porgo a lei un nuovo rendimento di grazie per gli ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d' essere uno dei suoi diocesani. Non direi allora come quelli d'Avranches: *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études?*

Il dono della sua libreria al suo popolo, ed ai suoi successori, sarà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quanto la vostra memoria; e le belle e savie opere di vostra eminenza, in ogni genere, saranno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti; sono io troppo profano. Nondimeno dimanderò a vostra eminenza, fra pochi mesi, la licenza di presentarle un saggio d' istoria de' presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d' ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio re di farla tremare, ai grandi personnaggi di vostro carattere di pacificarla, a me di scrivere, con verità e modestia, quel ch' è passato. Ben so io che, quando dovrò parlare degl' ingegni che sono il fregio e l' onore di nostra età, incomincierò dal nome dell' illustrissimo cardinale Querini.

In tanto le bacio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que, quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables, parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli.

Il faut que j'aille passer une quinzaine de jours à Versailles; je ne serai point surpris si, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet, sur le chemin de Saint-Cloud? J'y serai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai souvent de vous, car c'est à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien long-temps, et pour toujours.

Mille tendres respects.

A MADAME LA DUCHESSE DE MONTENERO,

FILLE DE MADAME DU CHATELET.

Versaglia.

Perdoni l'eccellenza vostra, se lo scrivo così di rado. Non a da rimproverarmi la mia dimenticanza, ma da compatire il cattivo stato di mia salute, che fa di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la consolazione di più spesso prestare a vostra eccellenza il dovuto mio ossequio; ma la pertinace e nojosa mia infermità, ed i miei continui dolori non hanno punto indeboliti i sentimenti di rispetto, di stima e del più vivo affetto che nutrirò sempre per lei. Nè il tempo, nè la lontananza potranno mai scancellare quel che il suo merito ha impresso nel mio cuore. Il felice parto dell' eccellenza vostra mi ha recato un così sensibil piacere, che ha fatto svanire tutti i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di rissentire altro che la gioja di vostra eccellenza, quella del signor duca suo sposo, e di tutta l' illustrissima sua casa.

Vostra eccellenza è sì cortese verso di me, che, nel tempo della sua gravidanza, s' è degnata di pensare a mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il signor marchese de L'Hospital, già arrivato a Versaglia, mi farà pervenire da Marsiglia, fra poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chicchere nel gabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado che a bramato.

Mi lusingo che quanto ella desidera, sarà dall' eccellenza vostra conseguito senza fallo, imperocchè il signor principe d'Ardore essendo aggregato all' ordine del re di Francia, è ben giusto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francesi che possano faro l'ornamento d' una corte. Le auguro l' adempimento di tutte le sue brame; ma non mi consolerei mai di non vedere co' proprj occhi la sua felicità, di non poter baciare il suo bambino, nè profondamente inchinare la di lui cara madre.

Quì si fanno feste ogni giorno. Le nostre comuni vittorie in Italia ed in Fiandra hanno portato la casa di Borbone al colmo della sua gloria. Il duca di Richelieu devo esser ora sbarcato in Inghilterra, ed avrà forse scacciato via il re Giorgio, quando nelle mani dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera. Eccellentissima mia signora, che ella sia sempre altrettanto felice, quanto lo sono i nostri monarchi.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed esito dell' affare nel quale l' affezionatissima madre dell' eccellenza vostra, gli umilissimi suoi servidori fervidamente s'impiegano; ed io resterò sempre colla viva ambizione d' ubbidirla, e con ogni maggiore rispetto e venerazione,

Di vostra eccellenza, etc.

AU CARDINAL PASSIONEI,

A ROME.

Marzo.

Stento ad imparare la lingua italiana; mentre si diletta l' eminenza vostra nell' abbellire la lingua francese. Aspetto colla maggior premura, e colli più vivi sentimenti di gratitudine i libri, coi quali ella si degna d'ammaestrarmi. Ma, essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglio almeno intitolarmi al suo patrocinio, e naturalizzarmi Romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio ed alla sua pregiatissima protezione questo *Saggio* che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di presentarlo a quelle accademie delle quali ella è protettore (e credo che sia il protettore di tutte); ricerco un nuovo vincolo che possa supplire alla mia lontananza, e che mi renda uno de' suoi clienti, come se fossi un abitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato a quelli che godono l' onore d' essere istrutti dalla sua dottrina, e di bevere a quel sacro fonte, del quale si degna d' inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più lungamente i suoi grandi negozj, e, baciando la sua sacra porpora, mi confermo, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle entreprise. On dit que vous avez besoin de tout votre courage, et de résister aux contradictions, en fesant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. O que vous allez conclure divinement mon *Histoire*, et que je me sais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! il est vrai, du moins.

M. le cardinal Passionei me mande qu'il envoie sous votre couvert, par M. l'archevêque de Bourges, un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le saint temps de Pâques qui approche; la reine de Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et se recon-

cilieront en bonnes chrétiennes; cela est immanquable. Ah! maudites *araignées*, vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire de la soie!

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'est pas digne de vous.

A MONSIEUR ET MADAME D'ARGENTAL.

Voltaire sait d'hier la mort du président Boubier; mais il oublie tous les présidents vivants et morts quand il voit monsieur et madame d'Argental. On a déjà parlé à V. de la succession dans la partie de fumée qu'avait à Paris ledit président commentateur. V. est malade; V. n'est guère en état de se donner du mouvement; V. grisonne, et ne peut pas honnêtement frapper aux portes, quoiqu'il compte sur l'agrément du roi. Il remercie tendrement ses adorables anges. Il sera très flatté d'être desiré, mais il craindra toujours de faire des démarches. Mes divins anges! être aimé de vous, voilà la plus belle de toutes les places.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le ... mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des Marlborough et des Newton. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles... que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de Richelieu; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, soyez l'Achille et l'Homère, et conservez vos bontés pour votre ancien, très tendre, et très attaché serviteur.

A M. AMMAN,

SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADEUR DE NAPLES, A PARIS.

A Versailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tua decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam.
O utinam videar tibi respondere paratus!
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror; victus, non invidus, arma repono.

On m'a envoyé ici, monsieur, les vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser; je ne puis que les admirer, et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être, avec reconnaissance, etc.

A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, ETC.

Mars.

Mon cher *sylphe*, dont je n'ose encore m'appeler le confrère, mais dont je serai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche partout pour vous dire combien il me sera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie est outragée, et moi si horriblement déchiré? Il n'est que trop prouvé aux yeux de tout Paris que le sieur Roi est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamation dont il est reconnu l'auteur, et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de Richelieu. Il a comblé la mesure de ses crimes; mais je dois respecter la protection qu'il se vante d'avoir surprise auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse princesse de la terre. C'est la seule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont sa majesté donne tant d'exemples, permettra sans doute que je me serve des voies de la justice pour faire connaître le crime. Je vous supplie d'exposer à la reine mes sentiments, et de lui demander pour moi la permission de suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le conseil du directeur de l'académie, et, surtout, sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentiments d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est pénétré du mal que le sieur Roi m'a voulu faire.

Adieu, homme aimable et digne de servir celle que la France adore.

A MONSIGNOR G. CERATI,

A FIRENZE, O A PISA.

Parigi, 6 aprile.

Vostra signoria illustrissima è venuta in questo paese, e ci ha dato nuovo istruzioni, mentre io non ho potuto acquistarne in Firenze nè in Piza. Ella parla la nostra lingua colla più elegante finezza, ed io non posso senza gran fatica esprimermi in italiano. Sono infelicemente innamorato della vostra lingua e del vostro paese. Ho cercato d'alleviare un poco il dolore che io risento di non aver mai viaggiato di là dell' Alpi, scrivendo almeno un qualche *Saggio*, in italiano; la prego di ricevere colla sua solita benignità questi fogli, e mi lusingo ancora che avrà la bontà

di presentarne alcuni esemplari alle accademie fiorentine, dalle quali non spero già applauso, ma molto ambirei una favorevole indulgenza. Io godo l'onore d'essere suo compagno nell' Instituto di Bologna, e nella Società di Londra; ma se un nuovo grado d'onore, un nuovo vincolo potesse naturalizzarmi Italiano, simile consolazione sminuirebbe il mio eterno rammarico di non aver veduto l'antica patria e la culla delle scienze; rimetto tutto alla sua cortesissima gentilezza.

Vi è un altro piccolo affare, sopra il quale supplico V. S. illustrissima di darmi il suo avviso, e di favorirmi delle sue istruzioni. Si tratta qui della scomunica fulminata da alcuni vescovi e curati contro i commedianti del re, che sono pagati e mantenuti da sua maestà, e che non rappresentano mai tragedia nè commedia se non approvata dai magistrati, e munita di tutti i contrassegni dell' autorità pubblica. Si dice qui comunemente che questa contradizione tra il governo e la Chiesa non si trova in Roma, e che i virtuosi mantenuti a spese pubbliche non sono sottoposti a questa crudele infamia.

La supplico, colla più viva premura, di dirmi come si usa in Roma ed in Firenze con questi tali; se siano scomunicati, o no; e quali siano insieme le regole e la tolleranza. Mi farà un pregiatissimo favore, se si compiacerà di darmi sodi insegnamenti intorno a questa materia. La prego d'indirizzare la sua risposta al signor *de la Reinière, fermier-général des postes, à Paris.*

La supplico di scusarmi se questa lettera sia scritta d'un' altra mano, perchè sono gravemente ammalato. Ma dalla mia malattia non vengono indeboliti i sentimenti coi quali sarò sempre...

VOLTAIRE.

P. S. Sa bene che il signor *de La Marca* è morto.

AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, sarò riputato appresso di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l' immortalità al *Poema di Fontenoi;* m' ha favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa del magnifico monumento eretto da lei nel suo palazzo di Brescia; in somma è divenuta il mio Mecenate, e non riceve da me il menomo testimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. Ho scritto a vostra eminenza tre o quattro volte; l' ho ringraziata, le ho spiegato il mio cuore; ho pensato che il suo nome sarebbe riverito anche da' barbari che possono svaligiare i corrieri; ho mandato le mie lettere alla posta senza altra diligenza. Dopo questo il signore ambasciadore di Venezia m' ha dato la licenza di mettere nel suo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l' onore di scrivere a vostra eminenza. Userò di questa libertà, e mi lusingo che il signor Tron, essendo il suo nipote, sarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli che mi ritengono sotto il suo caro patrocinio, e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non ho potuto scrivere di proprio pugno; sono gravemente ammalato. Ma benchè le mie forze siano molto indebolite, non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio.

Bacio la sua sacra porpora, e mi confermo, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 13 avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule; il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la France vous gardera long-temps, monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah! que la sentence de Comines, qui est dans votre portefeuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

A M. DE MONCRIF.

Avril.

Mon céleste *sylphe*, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de *sainte* Villars. Je vous recommande M. Hardion. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment desirable. Un lien de plus, qui m'unira à vous, me sera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable *sainte* qui soit sur la terre, que, quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de Saint-Cyr ira à l'académie le jour de l'élection,

et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de Voltaire.

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, ce 1er mai.

Mon illustre ami, je vous reconnais; vous ne m'oubliez point, quoiqu'il soit permis d'oublier tout le monde auprès du grand Frédéric et entre les bras de l'amour. Jouissez de tous les avantages qui vous sont dus; pour moi, je n'ai que des consolations; ma malheureuse santé me les rend bien nécessaires. Il est vrai, mon illustre ami, que le roi m'a fait présent de la première charge de gentilhomme de la chambre, qu'il a augmenté ma pension, qu'il m'accable de bontés; mais je me meurs, et n'ai plus de consolations que dans l'amitié.

Me voici enfin votre confrère dans cette académie française où ils m'ont élu tout d'une voix, sans même que l'évêque de Mirepoix s'y soit opposé le moins du monde. J'ennuierai le public d'une longue harangue lundi prochain; ce sera le chant du cygne. J'ai fait un petit brimborion italien pour l'Institut de Bologne, dans lequel j'ai l'honneur d'être votre confrère; je ne vous en importune pas, parce que je ne sais si vous avez daigné mettre la langue italienne dans l'immensité de vos connaissances.

Madame du Châtelet fait imprimer sa traduction de Newton; vous devez l'en aimer davantage. Je vois quelquefois votre ami La Condamine, qui vient prendre chez nous son café au lait, en allant à l'académie. Nous parlons de vous, nous vous regrettons, nous espérons que vous ferez ici quelque voyage; mais pressez-vous, si vous voulez voir en vie votre admirateur et votre ami V.

M. de Valori, M. d'Argens, daignent-ils se souvenir de moi? Voulez-vous bien leur présenter mes très humbles compliments? M. de Couville est-il à Berlin? Daignez ne me pas oublier auprès de lui, ni auprès de ceux à qui j'ai fait ma cour, quand j'ai eu le bonheur trop court d'être où vous êtes pour long-temps. Mais il y a une personne que je veux absolument qui ait un peu de bonté pour moi, c'est madame de Maupertuis. Adieu. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

A M. DE VAUVENARGUES.

J'ai passé plusieurs fois chez vous pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-dessus de lui. Le siècle qui a produit les *Étrennes de la Saint-Jean, les Écosseuses, Misapouf*, ne vous méritait pas; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quels transports je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie; ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin? N'importe, tout le reste m'enchante; vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer.

AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 8 maggio

Ho ricevuto il cumulo de' suoi favori, la lettera stampata e dedicata al suo degno nipote, nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome, ma di costumi cortese, e di opere grande; e nella quale ho trovato i belli versi italiani e latini che fanno a me un tanto onore, ed un sì gran stimolo alla virtù. E mi sono pervenuti gli altri pieghi che contengono la traduzione latina ed italiana del principio della *Henriade*. Non fu mai il gran Tasso così rimunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel Campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare a vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' accademia francese, nell'istesso tempo che l'accademia della Crusca si procura il vantaggio d'acquistare l' eminenza vostra; ma questa è la differenza fra noi, che l'accademia della Crusca riceve un onore insigne dal vostro nome, laddove io ne ricevo un grande da quella di Parigi. Ho l' incombenza di pronunciare un lungo e tedioso discorso; ma, per quanto tedioso possa essere, non mancherò di mandarlo a vostra eminenza, essendo costumato di mandarle tributi, benchè indegni del suo merito.

Non dubito che le sia a quest' ora capitato il plego che contiene cinque o sei esemplari del mio piccolo *Saggio* italiano sopra una materia fisica, che io ho sottoposto al suo giudizio, e pel quale richiedo il suo patrocinio. Sarò sempre col più profondo rispetto, etc.

A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, mai.

J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la

permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente, et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise, ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants, de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie sur-le-champ ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser, par la poste, chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson.

Adieu, belle âme et beau génie.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 16 mai.

Voici, monseigneur, ma bavarderie académique. Je fourre partout mes vœux pour la paix. On dit que je suis bon citoyen; comment ne le serais-je pas? il y a quarante ans que je vous aime.

Allez, si vous voulez, à Rotterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hosanna in excelsis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de La Ville, et un pour M. Charlier votre hôte, et hôte très aimable.

Je ne sais pas comment sont les actions d'Angleterre, mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi! Mon Dieu, que je vous aimerai, si vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire!

Voilà M. l'évêque de Bazas mort; cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de La Ville? On en a déjà parlé dans l'académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le secret.

A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre âme et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger qui ne craint jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous.

A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 21 mai.

Je n'ai entendu parler, madame, ni de M. le marquis Scipion Maffei, ni de sa *Mérope*. Je viendrai recevoir vos ordres dès que ma santé me permettra de sortir. Il y a long-temps que vous savez quelle est mon ambition de vous faire ma cour. Cette passion a été jusqu'ici malheureuse, mais je me flatte qu'enfin la persévérance sera récompensée.

J'ai l'honneur, etc. VOLTAIRE.

A M. DE VAUVENARGUES.

Paris, samedi 26 mai.

Nos amis, monsieur, peuvent continuer leurs feuilles. M. de Boze fermera les yeux, mais il faut les fermer aussi avec lui, et ignorer qu'il veut ignorer cette contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas a abandonné son *Spectateur*. Il ne s'agit plus, pour les *Observateurs*, que de trouver un libraire accommodant et honnête homme, ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence, et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie.

A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 30 mai.

Il est très vrai, madame, que, si mon goût décidait de ma conduite, il y a long-temps que je vous aurais fait ma cour. Je n'ai reçu que des paquets de M. le cardinal Querini, et il y a plus de trois ans que je n'ai des nouvelles de M. Maffei. J'ai reçu une *Mérope*, mais c'est une traduction hollandaise de ma tragédie jouée à Amsterdam. Voilà, madame, toutes les nouvelles que

j'ai des *Méropes*. J'ai demandé aux gens de madame du Châtelet et aux miens s'ils n'avaient point reçu de paquet; on ne m'a donné aucun éclaircissement. J'aurai l'honneur de venir vous assurer de mon profond respect. VOLTAIRE.

A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

Je vais lire vos portraits. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.

AU CARDINAL QUERINI.

1 giugno.

Eminenza, sono strinto ora, con un forte e dolce nodo, a l'eminenza vostra. Mentre che ella è aggregata all' accademia della Crusca, ricevo il medesimo onore; ed il discepolo viene introdotto sotto il patrocinio del maestro. L'accademia ha voluto, in una volta, acquistare un compagno paesano, ed un servidore forestiero.

Il signore principe di Craon mi ha fatto l'onore d'informarmi della singolare bontà dell' accademia verso di me, e ne ho risentito tanto più di giubilo e di riconoscenza, quanto più questa pregiatissima grazia m' intitola ai vostri nuovi favori.

Spero che vostra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del passato mese, colla lettera di ringraziamento al suo degno nipote che misi nel di lei piego.

Se ben mi rammento, presi l' ardire, nella mia ultima scritta, di richiederla d'un favore. La pregai, come la prego ancora umilmente, e colle più vive premure, di degnarsi darmi alcuni rischiarimenti sopra la difficoltà mossa tra noi intorno ai nostri Commedianti, che rappresentano, in presenza del re e di tutta la corte, tragedie e commedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù, e soda morale. Non pare nè giusto nè convenevole che quelli che vengono pagati dal re, per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili bruttore. Eglino meritavano la scomunica della Chiesa, et la severa correzione dei magistrati; ma, essendo i tempi ed i costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnaggi che si faccia la giusta distinzione tra quelli che meritano il nome d' infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi come s' usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal caso. Aggiungerò questo nuovo favore a tanti che si è compiacciuta di compartirmi.

A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 3 juin.

Vous jugez bien, madame, que, si j'avais reçu le paquet il y a cinq mois, il y aurait cinq mois que j'aurais eu l'honneur de vous le porter. J'ai eu celui d'aller chez vous et chez M. l'ambassadeur de Venise. Je fais toutes les diligences possibles pour savoir si le paquet n'aurait point été porté à Versailles où je demeurais pour lors, chez M. le duc de Richelieu. Vous sentez, madame, combien je regretterais la perte d'un manuscrit de M. de Maffei, et combien je sentirais cette perte redoublée par celle que vous feriez. Madame du Châtelet a fait chercher, ces jours-ci, dans son appartement de Versailles, et assurément on ne négligera rien pour retrouver une chose si intéressante.

J'ai l'honneur d'être avec respect... VOLTAIRE.

A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un cittadino avanzato al titolo di conte dell' impero non sene tiene tanto onorato, quanto io lo sono dalla mia aggregazione all' accademia della Crusca. I versi gentilissimi, co' quali vostra eccellenza si è compiacciuta di accompagnare verso di me la polizza del favore conferitomi da questa celebratissima accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancora dal celebrato nome Alamanni, di cui la gloria vien' ancora avanzata da voi. Non m' è incognito il bel poema *della Coltivazione* di quel nobil fiorentino Luigi Alamanni, emulo di Virgilio, e vostro antenato, maestro di casa della regina Caterina de' Medici. Egli fu giustamente protetto dal re Francesco primo, quel gran principe che incominciò ad annestare i selvatichi allori delle muse galliche nei verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo Luigi Alamanni le delizie della corte di Francia, e mi pare oggi di ricevere, dal più degno de' suoi nipoti, un contrassegno di gratitudine verso la nostra nazione; ma, meno ho meritato le sue cortesissime espressioni, più risento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza a ringraziarnela.

Le porgo la supplica di presentare all' accademia la lettera che ho l'onore di rimetterle, nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei

ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piacesse a Dio che potessi ringraziare l'accademia di viva voce; ma, se la presenza di codesti valentissimi letterati fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione, sarebbe per sminuire la stima della quale si sono degnati d' onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno i miei maestri e benefattori, e dirvi, o mio signore, quanto io sono desideroso di ricevere i vostri comandi. Non ardirò intitolarmi il vostro socio, ma mi chiamerò sempre,

Di vostra eccellenza, etc.

AGLI ACCADEMICI DELLA CRUSCA,

A FIRENZE.

Parigi, 12 giugno.

Eccellentissimi signori, il favore che io ricevo dalla vostra somma benignità, mi fa giudicare l'Eccellenza vostre possono eggregare alla loro tanto pregiata accademia i menomi discepoli, come gli antichi Romani concedevano alcune volte il titolo di *Civis Romanus* ai meno cospicui forestieri, ne' quali si era scoperta vera ammirazione, e sincera parzialità delle virtù romane. È gia un pezzo che non fù collocata in nissuno Francese la grazia della quale m' avete onorato, giacchè io reputo il signor duca di Nevers non meno Toscano che Francese; il Chapelain, il Ménage, e l'abbate Regnier-Desmarais, che riceverono anticamente il medesimo onore, erano molto più pratici di tutte le finezze della vostra bellissima lingua, e più versati di me nella vostra eloquenza, benchè non più appassionati d'essa. Ebbero eziandio il nobile ardire di scrivere versi italiani, e questi loro tentativi servirono a comprovare quanto poetica sia la favella toscana, e che bel soccorso ella somministra ad un virtuoso, poichè succederono in comporre versi italiani, ma non potettero mai riuscire nella nostra poesia. Erano fanciulli che non potevano camminare agevolmente senza la mano della loro madre; e, davvero, la lingua toscana, questa figlia primogenita del latino, è la madre di tutte le buone arti, e specialmente della poesia; o bevuto io troppo tardi le dolci acque del vostro bel sacro fonte; non o letto i vostri divini poeti, che dopo aver faticato le Muse galliche coi miei componimenti. Al fine mi sono rivolto ai vostri autori, e ne sono stato innamorato. Avete mostrato pietà della mia passione, e l' avete infiammata.

Mi pare che il mio gusto nel leggerli sia divenuto già più vivace, e più affinato dall' onore che l'Eccellenze vostre m' hanno compartito; mi sembra che io sia fatto maggiore di me; e, se non posso scrivere con eleganza in toscano, avrò almeno la consolazione di leggere le belle opere della vostra accademia, e non senza profitto. Vi sono dunque in debito, non solamente d'un onore, ma ancora d'un piacere; e non si può mai conferire una più grande grazia. Mentre che amerò la virtù, cioè fintantochè sarò uomo, resterò cumulato di vostri favori, e mi dirò sempre coi più vivi sentimenti di riconoscenza, e col più ossequioso rispetto... VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, le 12 juin.

L'éternel malade, l'éternel persécuté, le plus ancien de vos courtisans, et le plus éclopé, vous demande, avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. Le Bret, avocat-général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que Mannori apporte au barreau.

La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son âme bienfaisante. Je suis né pour être vexé par les Desfontaines, les Rigolei, les Mannori, et pour être protégé par les d'Argenson.

Je vous suis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employassiez vous disaient qu'ils vous étaient dévonés.

Mille tendres respects.

A M. BERGER,

DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Du 13 juin.

Il me serait bien peu séant, monsieur, qu'ayant fait *le Temple de la Gloire* pour un roi qui en a tant acquis, et non pour l'Opéra, auquel ce genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'Académie de musique. Le roi a trop daigné me récompenser, et ni ses bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autres

avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet e t si au-dessous de la peine et du mérite du musicien; M. Rameau est si supérieur en son genre, et, de plus, sa fortune est si inférieure à ses talents, qu'il est juste que la rétribution soit pour lui tout entière. Ainsi, monsieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire; que vous pouvez donner à M. Rameau tout ce dont vous êtes convenu, sans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un aussi honnête homme que vous, monsieur, et d'un amateur aussi zélé des arts, m'est plus précieuse que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainsi; et, quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. Rameau. C'est avec ces sentiments, monsieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. J.-FR. MULLER.

Versailles, 28 juin 1746.

Si longo et gravi morbo non laboravissem, citius tibi et venerandæ imperiali academiæ quas debeo reddidissem gratias. Semper miratus sum quantam orbi terrarum utilitatem afferent tot nova virorum doctissimorum collegia, quæ quasi communem inter se rempublicam erexerunt a finibus Italiæ usque ad Finlandiæ terminos. Cum inter se dimicent reges, academiæ vinculo sapientiæ unitæ sunt, et cum vesana ambitio tot regna perturbet, tot devastet provincias, amor bonarum artium Anglos, Germanos, Gallos, Italos arcte conjungit, et, ut ita dicam, ex omnibus populis selectum unum populum efficit.

Sed præcipue mira semper veneratione prosequar vestram imperialem academiam, quæ nata est cum Petri magni imperio, et ædificata cum urbe Petropoli in loco antea Europæ fere ignoto, ubi nec ullum civitatis vestigium, nec rusticorum mapalium erat. Hæc omnia de nihilo creavit magnus ille legislator, et nunc jam novem volumina vestra societate prodierunt in lucem in quibus multa reperiuntur quæ eruditissimos etiam possint erudire, cum nihil de hoc genere in publicum exierit in multis antiquorum et florentibus imperiorum metropolibus.

Exspecto ardentissime decimum volumen, quod cæteris quæ jam teneo et in celeberrima dominæ du Châtelet bibliotheca reposita sunt, cum summa voluptate adjungam. Si mea me valetudo patitur adhuc studiis quæ amavi et colui operam dare, in latinam linguam vertam dissertationem quam nuperrime misi anglice scriptam ad regiam Londini societatem, et italice ad institutum Bononianum; quibus illustribus academiis abhinc aliquot annis sum aggregatus. Agitur in hac diatriba de antiquis petrificationibus et conjectis, ut aiunt, ubique stupendarum, quas terrarum orbis dicitur expertus fuisse mutationum monumentis. Hanc tibi, vir eruditissime et celeberrime, mittam latine elaboratam, et meas academiæ judicio submittam cogitationes. Cæterum nunquam honoris mihi ab academia conferti immemor ero. Te rogo enixe ut velis sociis tuis omnes animi mei sensus, gratitudinem, venerationem, curam, amorem testificari. Cùm essem Berolenini, decreveram usque ad urbem Petri magni iter facere, et cuncta tanti hominis vestigia et opera intueri, sed præcipuæ academiæ et tuarum spectator esse laudum; nec mea valetudo, nec temporum opportunitas hac me permiserunt frui voluptate. Nunc magna me consolatio recreat cum me unum e vestris civibus putem.

Vale, et mihi academiæ gratiam et tuam vitæ meæ ornamentum conserva.

TRADUCTION.

Si je n'avais pas été accablé par une maladie grave et longue, j'aurais exprimé plus tôt les remercîements que je vous dois, ainsi qu'à la respectable académie impériale. J'ai toujours admiré la grande utilité qu'offrent au monde toutes ces nouvelles associations de savants qui ont en quelque sorte fermé parmi elles une république depuis les frontières de l'Italie jusqu'aux confins de la Finlande. Tandis que les rois se combattent, les académies sont unies par le lien de la sagesse; pendant qu'une cruelle ambition trouble tant de royaumes et dévaste tant de provinces, l'amour des arts unit intimement les Anglais, les Allemands, les Français et les Italiens, et en forme pour ainsi dire un peuple choisi.

Mais je suis pénétré de respect surtout pour votre académie impériale, qui est née avec l'empire de Pierre-le-Grand, et qui a été édifiée avec Saint-Pétersbourg, dans un lieu autrefois presque ignoré de l'Europe, où il n'y avait ni le vestige d'une ville, ni même un village. Ce grand législateur a créé tout cela de rien, et déjà votre société a mis au jour neuf volumes dans lesquels se trouvent beaucoup de choses qui peuvent instruire les plus instruits, attendu qu'en ce genre il n'a été rien publié dans les métropoles florissantes de plusieurs états anciens.

J'attends avec la plus vive impatience le dixième volume, que j'aurai un grand plaisir à réunir aux autres qui se trouvent dans la bibliothèque de madame du Châtelet. Si ma santé me permet de me livrer de nouveau aux études que j'aime et que j'ai cultivées, je traduirai en latin une

dissertation que j'ai récemment envoyée en anglais à la société royale de Londres, en italien à l'institut de Bologne; académies illustres, qui, depuis plusieurs années, m'ont admis au nombre de leurs membres. Dans ce mémoire il s'agit d'anciennes pétrifications; monuments qui, comme on le dit, sont répandus sur toute la surface de la terre, dont ils attestent les changements. Je vous l'enverrai comme à un homme célèbre et érudit, et je soumettrai mes idées au jugement de l'académie. Au reste, je n'oublierai jamais l'honneur que m'a fait l'académie; je vous prie instamment d'informer vos confrères de mes sentiments de reconnaissance, de vénération, d'attachement, et d'amitié. Lorsque j'étais à Berlin, j'avais résolu de me rendre à la ville de Pierre-le-Grand, et d'y contempler les traces et les créations de ce grand homme, et surtout d'être témoin des éloges qui vous sont dus ainsi qu'à l'académie; mais ni ma santé ni le temps ne m'ont permis de jouir de ce plaisir. Maintenant j'éprouve une grande consolation en me considérant comme un de vos concitoyens.

Adieu; conservez-moi votre bienveillance et celle de l'académie, qui embellissent mon existence.

AL SIGNOR SEGRETARIO DELL' ACCADEMIA ETRUSCA DI CORTONA.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, mi pare che io sia aggregato ad un collegio dei sacerdoti di Memfi, i quali ammettevano tra loro alcuni profani alla cognizione delle antichità del mondo. La vostra accademia è salita oltre, ed a superato i primi secoli di Roma; ed, avendo scoperto alcuni vestigj dei primi ammaestramenti che gli antichi Romani riceverono dai Toscani, vaviucolati insieme tutti i tempi, e radunati tutti i pregi dell' Italia antica e moderna. Poteva ella conferire il titolo d'accademico ad un soggetto più degno di me, ma non ad un più grande ammiratore di si nobili studj. La ringrazio col più sincero rispetto, e colla più viva gratitudine. Prego vostra signoria illustrissima di porgere alla vostra celebratissima accademia i miei sensi dell' onore che ho ricevuto, e d'aggradire l' ossequio e la riverenza con cui mi protesto.

D. V. S. Illustrissima... VOLTAIRE.

AL SIGNOR GUADAGNI,

SEGRETARIO DELLA SOCIETA' BOTANICA, A FIRENZE.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, tra i grandi favori che il signor principe di Craon mi a compartiti, quello d'intro-durmi nell' accademia dei Botanisti, è uno dei più segnalati; e tanto mi riesce più grato, quantochè mi procurerà frequenti occasioni di aver corrispondenza con vostra signoria illustrissima, e di ricevere i suoi comandi. Sono ora cittadino fiorentino. La venerazione, anzi l' amore che portai sempre a questa patria d' ogni virtù, m' aveva fatto uno dei suoi vassalli; il nuovo vincolo che mi stringe colla celebratissima accademia vostra cumula i miei onori, come pure le mie brame. Porgo all' accademia la più ossequiosa gratitudine, e mi protesto con ogni maggiore rispetto di vostra signoria illustrissima, VOLTAIRE.

A M. DE MAUPERTUIS,

A BERLIN.

A Versailles, le 3 juillet.

Mon cher philosophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaisir que je me fesais de vous rendre publiquement la justice qui vous est due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguste monarque. Je n'avais point séparé le souverain et le philosophe, et vous étiez le Platon qui avait quitté Athènes pour un roi supérieur assurément à Denis. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaisances.

Lorsque je lus mon *Discours* à l'académie, devant les officiers et devant plusieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent absolument que je me renfermasse dans les objets de littérature qui sont du ressort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraissait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous. Si Limiers a jugé à propos de mettre mon *Discours* dans la gazette, au lieu de l'imprimer à part, je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre.

J'ai reçu les lettres les plus polies et les plus remplies de bonté de ceux qui président à l'académie de la Crusca, à celle de Cortone, à celle de Rome, et à plusieurs autres. J'ai droit d'attendre de vous les mêmes marques d'amitié, et la justice que je vous ai toujours rendue est un des motifs qui m'y fesaient prétendre. Je suis persuadé que vous serez toujours plus touché de mes sentiments pour vous, que de la conduite de M. Limiers et de la délicatesse de l'académie.

Bonjour; ma santé est pire que jamais : je suis étonné de vivre; mais, tant que je vivrai, ce sera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies

prcruinées, et le grand art de dire des rieus en trente-deux volumes in-4° [1]?

A M. BOLLIOUD MERMET.

12 juillet 1746.

Je vous remercie, moesieur, du livre plein de goût et de raisou que vous m'aves fait l'bonueur de m'euvoyer. Je me félicite d'avoir pour confrère l'auteur d'un si agréable ouvrage. Je vois que Lyon sera bientôt plus connu dans l'Europe par ses académies que par ses manufactures. Vous redoublez, monseigneur, l'envie que j'ai d'aller me faire recevoir; mais pour celle de voir votre aimable intendaut, rieu ue peut la redoubler. Pardonnez à mes occupations et à ma saeté si je n'ai plus tôt répoudu à l'honneur que vous m'avez fait : je u'y ai pas été moius sensible.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 19 août.

Mon cber ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la daupbiue; que j'en étais au quatrième acte, quand madame la dauphine mourut, et que, moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la cbambre, et de ceux qui font des vers pour la cour!

Le poëme de madame du Boccage, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très tard, les remerciements les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres et pour votre académie. J'ai troevé son poëme écrit facilement et avec naturel; ee n'est pas-là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficnltés.

Nous avons ici uu jeune homme du pays de Pourceaugnac qui a remporté uotre prix; cela u'a pas l'air si galaut que votre académie; mais en vérité, sa pièce est uue des meilleures qui se soient faites depuis trente aus. La littératnre languit d'ailleurs. La terre se repose. Il ne faut pas faire des moissons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il u'y a que la douceur de l'amitié et de la société qui ue lasse point. Et cependant, men ancieu ami, ai-je vécu avec vous? ai je eu cette consolation? je u'ai fait qne souffrir pendaut tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai passé une vie douloureuse à espérer inutilement de jouir des agréments et du commerce charmant de mou cher Cideville. Il y a deux mois que je ne vois personne, et que je n'ai pu répoudre à une lettre. Mon âme était à Babylone, mon corps dans mon lit; et de là je dictais à mou valet de cbambre de grands diables de vers tragiques qu'il estropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres sur le poëme de la Sapho de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'Anacréon; aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embrasse tendrement. Madame du Châtelet vous fait mille complimeets. V.

[1] OEuvres de Wolff. K

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 août.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit, pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ue suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme. J'ai été, pendant un mois entier, accablé d'uue maladie violente, et d'une tragédie qu'on me fesait faire pour les relevailles de madame la daupbine. C'était à moi uaturellemeet de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs!

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble qne votre portrait, par lequel vous commences, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle iujustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ue font pas. Il pense, et ces messieurs ue pensent poiet. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce qee j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bieu savoir, d'ailleurs, s'il a pris cbez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau-Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre Montaigne et Épictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous aves aussi

cello de votre ange gardien, que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont de bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait.

Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation, également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi, je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remerciements. Je voudrais, en vérité, passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire ; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait ? Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments ; elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis ; elle est contente de votre petit ouvrage à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, monsieur ; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce me soutient dans mes longues infirmités.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, ce 9 novembre.

Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours : J'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire : Écris donc à ton ami ; vient un héros de Babylone, ou une paillarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très aimable Cideville ; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi ; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir point vu habiller Louis XV. Au moins je me console en disant : C'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville, si j'ai de la santé, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne ; je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami ; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fêtes ; et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour ; je vous embrasse tendrement. V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

Non ho voluto ringraziarla di tutti i suoi favori prima d' averli interamente goduti, me ne sono veramente inebriato. Ho letto e riletto *il Newtonianismo*, e sempre con un nuovo piacere. Sa bene non esservi chi abbia maggior interesse di me nella sua gloria ; si degni ella di ricordarsi che la mia voce fu la prima tromba che fece rimbombare tra le nostre zampogne francesi il merito del vostro libro, prima che fosse uscito in pubblico. La vostra luce settemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' nostri cartesiani, e l' accademia delle scienze, ne' suoi vortici ancora involta, parve un poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose al mondo, che sottomettono sempre i ribelli : la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi ; ma mi lagnerò sempre che abbiate dedicato *il Newtonianismo* ad un vecchio cartesiano, che non intende punto le leggi della gravitazione. Ho letto col medesimo piacere la vostra dissertazione sopra i sette piccoli, e mal conosciuti re romani ; l' avete scritta nella vostra gioventù, ma eravate già molto maturo d' ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d' un volume scritto in Germania, venti anni fa, da un Francese, sopra l' istessa materia? Vi sono acute investigazioni, ma non mi ricordo dell' autore.

Ho letto sei volte la vostra epistola al signor Zeno ; oh ! quanto s' innalza un tal mobile, ed egregio volo sopra tutti i sonnettieri dell' infingarda Italia ! Ecco dunque tre opere, tutto differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens.* Non v' è al mondo un' ingegno così versatile, e così universale. Pare a chi vi legge che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce molto di non accompagnare il duca di Richelieu. Mi lusingava di vedere in Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d' un re amato da suoi sudditi, un gran ministro, e 'l signor Algarotti ; ma la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le ho raccomandato ; la protezione d' una madre è la più efficace presso d' una figlia, e ne spero un felice esito col vostro patrocinio ; le bacio di gran cuore la mano che ha scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

A M. D'ALEMBERT.

Le 15 décembre.

En vous remerciant, monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de Voiture, on vous aurait dit que vous n'avez pas lo vent contraire en allant à la gloire. Madame du Châtelet est trop newtonienne pour vous dire de telles baliverues. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé.

« Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures. »
VIRG., ecl. III, v. 73.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime qui vous sont dus, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, le 24 décembre.

Très magnifique ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui, sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galants exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison,
A tant de belles destinée,
Vous allez chez le roi saxon
Rendre hommage au dieu d'hyménée;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre mystère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainsi que vous eûtes la gloire,
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monsieur le duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau! fi donc! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères, dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infâme *Calette* qu'on a faite contre monsieur et madame de La Popelinière, pour prix des fêtes qu'ils ont données? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons? Mais le poëte Roi aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre, dont son âme est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gênes s'est terminée à l'amiable, par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats; que cependant le général Brown a fait faire à M. de Mirepoix d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de Belle-Ile, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

« In tanto le bacio umilmente lo mani, e riverisco nella sua persona l' onor di nostra età. »

A M. THIERIOT.

A Versailles, le 10 mars.

Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone, entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de l'*Histoire de Louis XIV*. *Sémiramis* dit qu'elle demande la préférence, que ses jardins valaient bien ceux de Versailles, et qu'elle croit égaler tous les modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an, et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie engloutit son homme; il n'y aura pas de raison avec moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate, avec l'ombre de Ninus, des incestes, et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme, jugez si ma besogne est aisée!

Adieu, bonsoir; prenez patience à Berci; c'est votre lot que la patience.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

8 avril.

Vous que le ciel, en sa bonté,
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui, dans la Saxe arrêté
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez su vous choisir un maître
Préférable à la liberté;

così scrivo al mio Pollione veneto, al mio carissimo ed illustrissimo amico, e così saranno stampate queste bagatelluccie, se fate loro mai l' onere di mandarle ai torchi del Walther, *si aliquid putas nostras nugas esse*. Veramente nè queste ciancie, nè *Pandora*, nè il volume a voi indirizzato, non vagliane otto scudi, ma, carissime signore, un così esorbitante prezzo e una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere, e dei postiglioni, il signor di

La Reinière, fermier-général des postes de France, par le moyen duquel « one walks at sight from a pole to another, » aveva per certo munito di suo sigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sa quanto rispetto si debba portare al nome di La Reinière, ad un uomo che è il più ricco ed il più cortese *de tous les fermiers-généraux?* Ma giacchè, a dispetto della sua cortesia, e della stretta amicizia che corre fra le due corti, i signori della posta di Dresda ci anno usati come nemici, tocca al librajo Walther di pagare gli otto scudi, e gliene terrò conto. Per tutti i santi, non burlate, quando mi dite che le cose mie vi vengono *molto care?* Manderò quanto prima il tomo della *Henriade* pel primo corriere.

« Farewell, great and amiable man. They say « you go to Padua. You should take your way « through France. Emily should be very glad to « see you, and I should be in ecstasy, etc. »

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

Avril.

Quand César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en fesait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amants ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère;
Et, depuis quelque temps, j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, madame, que, du temps de ce César, il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle, c'est comme bon citoyen; et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étiolles ou à Brumol, ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je suis avec respect, madame, de vos yeux, de votre figure, et de votre esprit, le très, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A Paris, le 4 de la pleine lune.

L'ange Jesrad a porté jusqu'à Memnon la nouvelle de vos brillants succès, et Babylone avoue qu'il n'y eut jamais d'itimadoulet dont le ministère ait été plus couvert de gloire. Vous êtes digne de conduire le cheval sacré du roi des rois, et la chienne favorite de la reine. Je brûlais du desir de baiser la crotte de votre sublime tente, et de boire du vin de Chiras à vos divins banquets. Orosmade n'a pas permis que j'aie joui de cette consolation, et je suis demeuré enseveli dans l'ombre, loin des rayons brillants de votre prospérité. Je lève les mains vers le puissant Orosmade; je le prie de faire long-temps marcher devant vous l'Ange exterminateur, et de vous ramener par des chemins tout couverts de palmes.

Cependant, très magnifique seigneur, permettriez-vous qu'on vous adressât, à votre sublime tente, un gros paquet que Memnon vous enverrait du séjour humide des Bataves? Je sais que vous pourriez bien l'aller chercher vous-même en personne; mais, comme ce paquet pourrait bien arriver aux pieds de votre grandeur avant que vous fussiez à Amsterdam, je vous demanderai la permission de vous le faire adresser par M. Chiquet, dans la ville où vous aurez porté vos armes triomphantes; et vous pourriez ordonner que ce paquet fût porté jusqu'à la ville impériale de Paris, parmi les immenses bagages de votre grandeur.

Je lui demande très humblement pardon d'interrompre ses moments consacrés à la victoire, par des importunités si indignes d'elle; mais Memnon, n'ayant sur la terre de confident que vous, n'aura que vous pour protecteur, et il attend vos ordres très gracieux. V.

A M. G.-C. WALTHER.

Paris, 15 juin 1747.

M. le comte Algarotti, monsieur, m'ayant mandé que vous vouliez faire une édition complète de mes ouvrages, non seulement je vous donne mon consentement, mais je vous aiderai et je vous achèterai beaucoup d'exemplaires: bien entendu que vous vous conformerez aux directions que vous recevrez de ceux qui conduiront cette impression, et qui doivent vous fournir mes vrais ouvrages bien corrigés.

Gardez-vous bien de suivre l'édition débitée sous le nom de Nourse, à Londres, celle qui est intitulée de Genève, celle de Rouen, et surtout

celles de Ledet, et d'Arkslée et Merkus, à Amsterdam : ces dernières sont la honte de la librairie ; il n'y a guère de pages où le sens ne soit grossièrement altéré ; presque tout ce que j'ai fait y est défiguré, et ces ouvriers ont, pour comble d'impertinence, déshonoré leur édition par des pièces infâmes qui ne peuvent être écrites, débitées, et lues, que par les derniers des hommes. Je me flatte que vous aurez autant de discernement qu'ils en ont eu peu. C'est dans cette espérance que je suis entièrement à vous.

VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS.

Versailles, le 7 août.

Monsieur, la lettre aimable dont vous m'honorez me donne bien du plaisir et bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence siégeait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux ; mais vous, monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur!
On dit, et même avec justice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous avez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour;
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis-Quinze ou d'Auguste :
C'est un grand point très contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité,
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde ; et puis, monsieur, les personnes qui la savent le mieux sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse?

Que même on demande à la reine
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avait deux sœurs.

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidele;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Pâris aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, monsieur, que, sans être politique, j'ai l'esprit conciliant ; je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentiments, et, de plus, vous pouvez être sûr qu'on est très disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Bréda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très flatté, monsieur, si mes sentiments respectueux pour M. le comte de Brühl lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Moi, être fâché contre vous ! je ne peux l'être que contre moi, qui ne vois rien du tout de ce que vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? elle est impossible ; commencez par me convaincre.

Adine me paraît intéressante autant que neuve, et huit vers seulement répandus à propos dans son rôle en augmenteront l'intérêt. Son voyage, son amour, sont fondés, et la curiosité me paraît excitée depuis le commencement jusqu'à la fin.

Darmin est lié tellement au sujet, que c'est lui qui amène Adine, lui qui l'engage à parler, lui qui fait un contraste perpétuel, lui qui est soupçonné par Blaeford de vouloir calomnier Dorfise,

lui enfin à qui la mondaine est fidèle, tandis que la prude le trompe.

Madame Burlet est encore plus nécessaire, puisque c'est sur elle que roule l'intrigue, et que c'est elle qui est accusée d'aimer Adine; et j'avoue qu'il est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit d'ailleurs me paraît écrit avec soin, et la morale me semble naître toujours de la gaieté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère.

La prude est une femme qui est encore plus faible que fourbe; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art; elle n'en a que trop, en fesant accroire qu'elle doit épouser le chevalier, en mettant par-là Blanford dans la nécessité de penser qu'on la calomnie.

Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de Blanford; et, quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien.

Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement? Enfin je ne peux m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous apercevez. Si les friponneries de la prude ne révoltent pas (ce qui est le grand point), je pense être sûr d'un très grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique, si la pièce est jouée.

Plaignez ma folie, mais ne vous y opposez pas, et ne dites pas, mon cher ange: « Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam. »

Mille tendres respects à l'autre ange.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 2 janvier 1748.

Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix;
Mais, hélas! Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voie guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces, et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets, entre Moncrif et d'Arboulin. Mais, mon cher Cideville, tout l'éclat dont brille Moncrif ne m'a point séduit. Les talents ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galants s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que Brioché mène et conduit sans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée! En vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble; il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du Châtelet-Newton vous fait mille compliments. V.

A M. DE MAIRAN.

A Versailles, ce 10 janvier.

Je vous remercie bien tendrement, monsieur, de votre livre d'*Éloges*; et je souhaite que de très long-temps on ne prononce le vôtre, que tout le monde fait de votre vivant. Je n'ai qu'un regret, c'est que le tourbillon de ce monde, plus plein d'erreurs, s'il est possible, que ceux de Descartes, m'empêche de jouir de votre société, qui est aussi aimable que vos lumières sont supérieures. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, votre, etc.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, à la cour, le 13 février.

J'avais bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis*, et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

A DOM CALMET,

ABBÉ DE SÉNONES.

De Lunéville, 13 février.

Je préfère, monsieur, la retraite à la cour, et les grands hommes aux rois. J'aurais la plus

grande envie d'aller passer quelques semaines avec vous et vos livres. Il ne me faudrait qu'une cellule chaude, et, pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de mouton, et des œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une chère royale. Enfin, monsieur, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si près de vous et n'avoir point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'ont formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission ; je serai un de vos moines ; ce sera Paul qui ira visiter Antoine. Mandez-moi si vous voudrez bien me recevoir en solitaire ; en ce cas, je profiterai de la première occasion que je trouverai ici pour aller dans le séjour de la science et de la sagesse. J'ai l'honneur, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 14 février.

Mes divins anges, me voici donc à Lunéville ! et pourquoi ? C'est un homme charmant que le roi Stanislas ; mais, quand on lui joindrait encore le roi Auguste, tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez ; et, s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de Pont de Veyle et M. de Choiseul sont-ils enfin contents de ma Reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui ; et ensuite on prend de l'eau de tilleul. C'est ainsi, à peu près, que j'en use depuis quarante ans, disant toujours : J'aurai demain du régime. Mais madame du Châtelet, qui n'en eut jamais, se porte merveilleusement bien ; elle vous fait les plus tendres compliments. Je ne sais si elle ne restera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin-caha.

Je suis beaucoup plus aise, mon respectable et charmant ami, du succès de Marmontel, que je ne serais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette *Sémiramis ;* elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce Marmontel ; il me semble qu'il y a de bien bonnes choses à espérer de lui.

J'ai vu jouer ici le *Glorieux ;* il a été cruellement massacré, mais la pièce n'a pas laissé de me faire un extrême plaisir. Je suis plus que jamais convaincu que c'est un ouvrage égal aux meilleurs de Molière, pour les mœurs, et supérieur à presque tous, pour l'intrigue. *Zaïre* a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium.*

Je ne peux donc, mes divins anges, sortir de Paris sans être exilé ! Vos gens de Paris sont de bonnes gens d'avertir les rois et les ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles seront toujours les très bienvenues. Moi, une lettre à madame la dauphine ! Non assurément.

Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer ; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand-père de son auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il est vrai que j'ai été malade ; mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne ; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serais charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du *Méchant.* Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé Girard son devancier, mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de Bernis que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il déjà dans son palais des Tuileries? Pour moi, si je ne vivais pas avec madame du Châtelet, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* avait ses guirlandes et ses bouquets de fleurs. Madame du Châtelet se trouve si bien ici, que je crois qu'elle n'en sortira plus, et je sens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne sauriez croire, couple adorable, avec quelle respectueuse tendresse je vous suis attaché à vous et aux vôtres.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

De Lunéville, février.

J'ai vu ce salon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans se nuire ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout consume
Détruira ces beaux monuments,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé ; vous m'avouerez qu'à votre absence près,

l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée, on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus sévère; mais, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchants vers à une autre princesse très aimable qui tient sa cour à quelque quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit :

On croirait que le jeu console;
Mais l'Ennui vient à pas comptés
S'asseoir entre des Majestés
A la table d'un cavagnole.

Car il faut savoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles. Au reste, monsieur, si la reine s'applique cette satire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très grande raison.

Un esprit fin, juste et solide,
Un cœur où la vertu réside,
Animé d'un céleste feu,
Modele du siècle où nous sommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du soin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu;
Et même son illustre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-majesté ou de lèse-cavagnole, je soutiendrai très hardiment qu'une reine de France peut très bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne âme qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, monsieur, qui êtes malin et malfesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits malfesans et méchants comme le vôtre qu'il faut employer, quand on veut faire des tracasseries à la cour; j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de Luines.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 18 février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit,

« . . . . hedera crescentem ornate poetam. »
VIRG., ecl., VII, v. 25.

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adressaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à Corneille de dédier *Cinna* à Rotrou qu'au trésorier de l'épargne Montauron. Je vous avoue que je suis bien flatté que notre amitié soit aussi publique qu'elle est solide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'espère revenir à Paris assez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agréments de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaisir que votre réussite m'a causé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'est à présent qu'il faut corriger les détails; c'est une besogne aisée et agréable, quand le succès est confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut songer à présent à être de notre académie; c'est alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte à jamais sur votre amitié.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 25 février

J'ai acquitté votre lettre de change, madame, le lendemain; mais je crains bien de ne vous avoir payée qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre santé va mal; comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous ne savez peut-être pas, M. d'Argental et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais aussi pourquoi moi, quand vous avez la grosse et brillante *Babet*, dont les fleurs sont si fraîches? les miennes sont fanées, mes divins anges,

et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin il y a remède à tout, et *Babet* est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil serait bien doux ici, si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce séjour-ci est délicieux; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer *Issé* trois fois sur un très beau théâtre, et *Issé* a fort réussi. La troupe du roi m'a donné *Mérope*. Croiriez-vous, madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi, qui vous parle, je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane; et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'Argental voit Marmontel, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami Marmontel, il y a plus de dix jours, pour le remercier; j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à Crébillon, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'Argental approuvera cette démarche de Marmontel, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de Choiseul et de vos amis.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Lunéville.

Le desir d'aller vous surprendre au Champbonin, madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis long-temps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine, pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie madame du Châtelet, et de madame de Roncières, pour partir. Permettez donc, madame, que je vous adresse celle-ci que j'écris à madame de Roncières, et que je vous supplie de lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'aller bientôt vous faire ma cour. Une des plus agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir serait que votre fortune fût un peu augmentée : il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous desirer. Pardonnez ce petit mouvement, qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement, on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille gagnée ou perdue. Il y a ordre aux portes de ne point laisser passer des courriers extraordinaires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs on sait ici très peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi, quand la tendre amitié m'occupera au Champbonin, je serai bien content de mon sort. Comptez, madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement

A MADAME DE TRUCHIS DE LAGRANGE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE, A BEAUNE.

A Paris, 7 juin 1748.

PROLOGUE.

Osons-nous retracer de féroces vertus
 Devant des vertus si paisibles?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A ces regards si doux, à nous plaire assidus?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits.
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour vous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené!
Toutefois des Romains on aime encore l'histoire;
Leurs grandeurs, leurs forfaits vivent dans la mémoire;
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants;
Dieu lui-même a conduit ces grands événements.
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par sa grâce et sauvés par son fils.

Voilà, madame, ce que vous m'avez ordonné. J'aurais plus tôt exécuté cet ordre, si ma santé et des occupations fort différentes de la poésie l'avaient permis. Je voudrais que ce prologue fût plus digne de vous, et répondît mieux à l'honneur que vous me faites; mais que dire de Jules César dans un couvent? J'ai tâché au moins de rappeler, autant que j'ai pu, les idées de cette catastrophe

aux idées de religion et de soumission à Dieu, qui sont les principes de votre vie et de votre retraite. Je vous prie, madame, de vouloir bien intercéder pour moi auprès du maître de toutes nos pensées. Vous me rendrez par là moins indigne de voir mes ouvrages représentés dans votre sainte maison.

J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE, *gentilhomme ordinaire du roi.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 juin.

Je n'ai point écrit à mes anges depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmants malades; pour moi, j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous sachiez que je ne sais plus où j'en suis, quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de *Sémiramis* que quand vous y serez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien et que je réussisse sans vous? D'ailleurs me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris sous mon nom, remplie de sottises à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre, les Anglais me pillent sur mer.

Ah! pour *Sémiramis* quel temps choisissez-vous?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame du Châtelet a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille, dans quelque temps, à Commerci. Je vais donc aussi à Commerci; et *Sémiramis*, que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez, mes anges; buvez; que madame d'Argental revienne aussi rebondie que l'abbé de Bernis! que M. de Choiseul rapporte le meilleur estomac du royaume!

Pour vous, mon cher et respectable ami, qui dînez et soupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaisir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne sais nulle nouvelle. Tout est tranquille dans l'Europe, tout l'est encore plus à Versailles. M. le Grand-Prieur n'est pas mort. Les prières des agonisants lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, madame; adieu, messieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres respects.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Versailles, le 11 juin.

Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié, monsieur; voici une occasion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie, les uns disent à Rouen, les autres à Dreux, douze volumes, sous le nom de *mes Œuvres*, remplis d'ouvrages scandaleux, de libelles diffamatoires, et de pièces impies qui méritent la plus sévère punition. L'édition est intitulée, *d'Amsterdam, par la compagnie des Libraires*; mais il est démontré qu'elle est faite en Normandie, puisque c'était de là que venait le premier volume, qui contient *la Henriade*, et que j'ai vu vendre publiquement à Versailles, au commencement de cette année. Ce premier volume est précisément le même, sans qu'il y ait une lettre de changée. C'est ce que je viens de vérifier à la hâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui est à la tête. Vous voilà assurément en détestable compagnie; on y annonce plusieurs pièces de vous. Il n'est pas douteux, monsieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable, et il y va de mon plus grand intérêt de la supprimer. Vous y êtes intéressé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit pas se trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur, et la religion. Je vous demande en grâce de faire tous vos efforts pour savoir où l'on a imprimé et où l'on vend ce scandaleux ouvrage. Vous pourrez être sur la voie par ceux que vous serez à portée de soupçonner d'avoir si indignement abusé de votre nom. Je peux vous assurer que madame la duchesse du Maine, et tous les honnêtes gens, vous sauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monsieur, j'en conserverai une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je vous supplie de faire chercher le livre chez les libraires de la province, d'employer vos amis et votre crédit avec votre prudence ordinaire, et de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez

pu faire. Ce sera une grâce que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement et par l'empressement le plus vif à vous servir dans toutes les occasions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirés, votre très humble et très obéissant serviteur.

A M. D'ARNAUD.

Juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi, et sur l'*Épître à Manon*. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmants, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux.

Je vais partir avec un joli viatique; vos vers égaieront mon imagination; je suis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les *Manon* sont bien heureuses d'avoir des amants et des poètes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de Wurtemberg. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour; peut-être, à leur retour, ils passeront chez le roi de Pologne, en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin; en ce cas, je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de Montolieu est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareuth, je pars désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'Arnaud; entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas Voltaire. Adieu.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 27 juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de Chauvelin peut vous dire des nouvelles d'une répétition de *Sémiramis*, les rôles à la main. Tout ce que je desire, c'est que la première représentation aille aussi bien. Ils ne répétèrent pas *Mérope* avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait frissonner. Sarrasin a joué mieux que Baron; mademoiselle Dumesnil s'est surpassée, etc. Si La Noue n'est pas froid, la pièce sera chaude. Elle demande un très grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de Fleuri, à madame de Pompadour. Il nous faut les secours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Écrivez bien fortement à M. le duc d'Aumont; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. Romancan leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations, mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue *Sémiramis*. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réussir votre fête.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infâme édition. Les magistrats s'en mêlent, et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu, madame; adieu, messieurs; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A Commerci, ce 19 juillet.

Voulez-vous bien permettre, monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de Maillebois? Ceci est du ressort de l'historiographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me sont passés par les mains, que M. le maréchal de Maillebois s'est toujours très bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort, combien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée désagréable. Bien d'honnêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame du Châtelet, et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensants qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien: *Hoc est enim omnis homo.*

Est-il vrai que mon illustre confrère va incessamment porter ses grâces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et embassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père et au fils; on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a com-

mencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés; il ne faut pas se séparer pour rien.

Adieu, monsieur; je voudrais être au-dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places; mais on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac. Comptes qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que

VOLTAIRE.

A M. DE LA NOUE,

A L'HÔTEL DES COMÉDIENS DU ROI, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

A Commerci, ce 27 juillet.

J'eus l'honneur, monsieur, en partant de Paris, de vous faire tenir le changement qui vous parut convenable dans le rôle d'Assur. Je me flatte que vous avez bien voulu faire porter ce changement sur le rôle et sur la pièce. Permettez-moi de vous demander si vous n'aimeriez pas mieux

Quand sa *puissante* main la ferma sous mes pas,
Sémiramis, acte II, scène 4.

que

Quand son *adroite* main.

Il me semble que ce terme d'*adroite* n'est pas assez noble, et sent la comédie. Je vous prie d'y avoir égard, si vous êtes de mon avis.

J'apprends que M. le duc d'Aumont nous fait donner une décoration digne des bontés dont il honore les arts, et digne de vos talents. Cette distinction, que les auteurs méritent, me rend encore plus timide et plus méfiant sur mon ouvrage. Il serait bien triste de faire dire que le roi a placé sa magnificence et ses bontés sur un ouvrage qui ne les méritait pas. C'est à vous, monsieur, et à vos camarades de réparer par votre art les défauts du mien; vous êtes un grand juge de l'un et de l'autre. Il y a pourtant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire; c'est sur l'idée où vous semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas où l'on doit, en effet, bannir toute pompe et tout tragique; mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle-ci, la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique, et je souhaite qu'on trouve que je n'ai point violé cette règle:

« Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 191.

Le cothurne est ici chaussé un peu plus haut que dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de la simplicité ne convient point à la pièce. C'est une réflexion que je soumets à vos lumières, comme je me repose du rôle uniquement sur vos talents. Je vous prie de croire que j'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus sincère, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 août.

Plus de Cirey, mes chers anges; madame du Châtelet joue *le Double Veuvage* et l'opéra. On ne peut se soustraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne, comme de raison, qu'il faut tout quitter pour monsieur et madame d'Argental. Il a bien été obligé d'en convenir; mais il est jaloux, et il veut que vous préfériez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise; il vous fera bonne chère; c'est le seigneur de château qui fait assurément le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d'eau, vous aurez l'opéra ou la comédie, le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée; mais si vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant; c'est votre chemin le plus court; et, si vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne sera pas retardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres absolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'Aumont pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage, si vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois; cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à *Sémiramis*. Je commence à avoir grand'peur. Je ne serai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous, mon malheur serait sûr. Mes adorables anges, venez raisonner de tout cela à Commerci. Bonsoir. Madame du Châtelet joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié?

Mille tendres respects à vous deux.

A M. L'ABBÉ CHAUVELIN.

A Commerci, ce 12 août

Je ne sais, monsieur, comment va votre santé; mais j'apprends que vous faites plus de bien à *Sémiramis* que les eaux ne vous en ont fait. Voici, je crois, mes deux anges gardiens de retour à Paris; vous avez donc la bonté de faire le troisième

Je vous rends de très humbles actions de grâces; cela est bien beau de protéger les orphelins. Le père de *Sémiramis* mourrait de peur sans vous. Je défie l'ombre de Ninus d'avoir l'air plus ombre que moi. Je crois que la peur m'a encore maigri. Je ne reprendrai des forces qu'en cas que j'apprenne que mon enfant se porte bien. Je viendrai assurément vous remercier de la victoire; mais je ne me hasarderai pas d'être présent à une défaite. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, monsieur, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 15 août

Souffrirez-vous, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le *Double Veuvage?* Mon idée, à moi, c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main, et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argental ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette santé brillante, ou du moins ce tour de santé que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier, si vous faites la fortune de *Sémiramis*.

Votre substitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration magnifique; chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être sifflés avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas:

Le faste de votre dépense
N'a point su réparer l'extrême impertinence, etc.

Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, si je suis sifflé, je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'Argental, ni devant le roi. Il n'y a que votre présence, à la première représentation, qui puisse me rassurer. Vous savez que la fête est pour vous. Je n'y serai pas, mais vous y serez; cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, ce 12 septembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins anges; j'ai la fièvre bien serré à Châlons; je ne sais plus quand je pourrai partir.

On s'est bien plus pressé, ce me semble, de lire *Catilina* que de le faire, mais faudra-t-il que mon ami Marmontel pâtisse de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas son pauvre *Denis*, dont il a besoin? Ce serait une extrême injustice, et mes anges ne le souffriront pas. Prault n'est-il pas venu la gueule enfarinée? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer *Sémiramis?* mais ne faut-il pas tenir le bec de Prault dans l'eau, afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace continuellement.

Joue-t-on *Sémiramis* les mercredis et les samedis seulement, dans l'effroyable disette de monde où l'on est à Paris? la laisse-t-on aller jusqu'à Fontainebleau?

Au reste, vous parlez de *Zadig* comme si j'y avais part; mais pourquoi moi? pourquoi me nomme-t-on? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez sur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'est tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V.*

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, le 4 octobre.

J'ai senti, madame mon ange, ce que c'est que la jalousie. J'ai trouvé un M. de Verdun, qui m'a dit, du premier bond: J'ai reçu une lettre de madame d'Argental. C'est donc un heureux homme que ce M. de Verdun? Eh bien! madame, si je n'ai pas eu le bonheur dont il se vante, j'ai la consolation de vous écrire. Je vous soupçonne d'être à Paris. M. d'Argental est, dit-il, à Guiscard; mais où est Guiscard? Voici, madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous soumets tout ce que je lui écris. Je ne sais plus où adresser ma lettre pour l'abbé de Bernis; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de calomnie; mais *qui plume a guerre a.* Le loyer de nous autres pauvres diables de victimes publiques, c'est d'être honnis et persécutés. Je pardonne à l'envie; elle a raison de me croire heureux; elle sait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du succès, je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre santé, madame; je veux vous retrouver avec un appétit désordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est bien tard; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire dans l'esprit de M. l'abbé de Bernis la ridicule ca-

lomnie que je trouve encore plus désagréable que ridicule ; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aie rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter à M. de Pont de Veyle et à M. de Choiseul. Madame du Châtelet, qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou à la comète, vous fait mille compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, le 4 octobre.

Mon cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, Sarrasin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié au nom du public de mettre dans son jeu plus d'âme et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistants. La Noue a déclamé contre la pièce beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle Dumesnil, de mademoiselle Clairon, et de Grandval. Quelques galanteries données à propos ne les fâcheront pas. Le chevalier de Mouhy et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai, pour la reprise, avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre est impraticable; mais, si on la joue, je vous supplie d'engager M. le duc d'Aumont à ne pas faire mettre de lustre sur le théâtre. Nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'on abaisserait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de Cindré; mais c'est de M. le duc d'Aumont que j'attends toute sorte de protection grande et petite, et c'est à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié est si active, si indulgente, et si inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de Bernis; elle vient d'un homme [1] qui m'a fait depuis longtemps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne sais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parce qu'il veut plaire, et que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne, je ne veux me plaindre de personne; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracasserie est ignorée; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrète sur son compte. Je lui écris; mais, ne sachant où adresser ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet, que j'adresse à Paris, à madame d'Argental. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser.

A MARIE LECKZINSKA, REINE DE FRANCE.

Le 10 octobre.

Madame, je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure, avec la plus vive douleur, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on veut faire contre moi, à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par-là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, madame, que je suis domestique du roi, et, par conséquent, le vôtre; mes camarades, les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure votre majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul, sous les yeux de votre majesté! Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle de-

[1] Piron. K.

vant toute la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés. Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleuri et à M. de Maurepas, suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle. Je suis, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Commerci, le 10 octobre.

Oui, respectable et divin ami; oui, âme charmante, il faudrait que je partisse tout à l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait, sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite, et il la trouve très touchante. Il en écrit une très forte, et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. Montmartel.

J'écris à madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luines, la facilité bienfesante du président Hénault, que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de Fleuri; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gèvres, des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre, qu'il montrera; je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont; qu'il ne souffrira pas que les scandales qu'il a réprimés pendant six ans se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de Fleuri à ne pas abandonner la sienne, et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts et d'un officier du roi dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement, de son côté, à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit; et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer est dans les amples corrections que je vous envoie pour *Sémiramis*. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Dumesnil, qu'elle donnera à Minet, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Dumesnil, à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma *vie*, dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du stathouder; mais, si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon*, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous sont une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau; méritons l'envie et méprisons-la, en fesant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmante où habitent la vertu, l'esprit, et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui soupez; moi, qui dine, je suis bien indigne de vous. Ah! M. de Pont de Veyle, oubliez-vous mes moyeux?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être à l'abri de l'infâme parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez.

J'ai écrit à M. Berryer. Madame du Châtelet doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres compliments. Comme notre cour est un peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine*. On ne laissera pas de la trouver.

P. S. Je serais très fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiselle Quinault, Quinault-comique, ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle Quinault, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de me porter un très grand préjudice? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille

fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie, qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 11 octobre.

Belles âmes, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis *Phèdre*. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis, qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné; et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de Bernis ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de Pompadour, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre *Sémiramis* moins indigne du public éclairé est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire, et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons; si on s'obstine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'Aumont, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de *Sémiramis?* ne pouvez-vous pas même engager très aisément mademoiselle Dumesnil à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre? la disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau n'est-elle pas encore un motif pour différer? ne peut-on pas pousser ce délai jusqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce? Alors on ne pourrait donner la parodie; et ce temps, que nous aurions, servirait non seulement à prendre de nouvelles mesures, mais encore à faire de nouveaux changements pour l'hiver. Alors la pièce serait presque nouvelle, et les Slodtz, qui sont prêts à réparer leur honneur en rajustant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille, qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être *Catilina*...

Mandez-moi si vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'Aumont en conséquence. Conduisez ma tête et ma main comme mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Octobre.

Madame de Pompadour a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et respectable ami, que l'infamie ne sera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne sera pas permise à la ville, et que M. le duc d'Aumont insistera sur une suppression de cinq ou six années, après laquelle il serait bien odieux de renouveler un scandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'Aumont; il s'agirait de mettre M. de Maurepas dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte [1]; c'est là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de *Sémiramis* doit se taire. Je reçois dans ce moment un très beau mémoire de M. le coadjuteur contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'Argental. Je ne peux répondre à présent que par les plus grands remerciements. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives, et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée, je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

Madame du Châtelet vous fait mille tendres compliments, et moi j'attends des moyeux; cela est bien autrement intéressant que *Sémiramis*. Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de Bernis.

[1] De *Sémiramis*. K.

Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités, je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, ce 25 octobre.

Voici, mon cher et respectable ami, un gros paquet de Babylone; mais, à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penser que M. Montmartel m'ayant écrit de la part de madame de Pompadour, et m'ayant redit ses propres paroles : « Que le roi était bien éloigné de vouloir me faire « la moindre peine, et que la parodie ne serait « certainement point jouée, » j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles.

Je vais écrire dans cet esprit à M. Berryer; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, sera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui s'est élevée contre moi. Je suis fâché que M. le duc d'Aumont soit le seul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animé par votre amitié. Je vous prie de m'instruire sur tout ce qui se passe de cette affaire, qui m'est devenue très essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de Luines, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait l'*Énéide travestie*, que les Romains en étaient incapables; que si on avait récité une *Énéide* burlesque à Auguste et à Octavie, Virgile eu aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation longtemps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de saint Louis.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle Quinault de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame beaucoup plus jolie qu'elle qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amants de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle Quinault. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyens? ah! M. de Pont de Veyle, mes moyens!

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très content, a été fort piqué que nos adversaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne soit pas elle à qui j'aie l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie sur *Zadig* ont continué sous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en est très instruit. Dites cela à l'abbé de Bernis, et qu'il écrive à madame de Pompadour pour la suppression de l'infamie à la ville comme à la cour.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, le 25 octobre.

Mon cher ami, votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien; j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que messeigneurs les princes de Wurtemberg m'honorent de leur souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et mes tendres remercîments, et de ne pas oublier M. de Montolieu.

Il est vrai que je n'écris guère au roi de Prusse. J'attends que j'aie mis *Sémiramis* au point d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à sa majesté l'esquisse de cette pièce; j'en suis très honteux et très fâché. Ce n'est pas un homme à qui on doive présenter des choses informes; c'est un juge qui me fait trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût, et c'est pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable santé a encore plus besoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût, et vos premières productions, m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile. VOLTAIRE.

Sans compliment et sans cérémonie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de Maurepas est insoutenable; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise, et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce?* Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les Italiens sont actuellement en droit de me bafouer; et, s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de Gèvres m'a mandé que les premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider les faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par mesure que par droit.

Cependant ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très forte à madame de Pompadour, et même un placet au roi, qui n'est pas assurément content à présent de celui qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs; mais j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les boutés et l'autorité de M. le duc de Fleuri et de M. le duc d'Aumont. Je vous demande en grâce d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'Aumont, et de me donner la réponse la plus positive sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras; mais, s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de La Reinière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un *Panégyrique*: je devrais faire le sien.

Il y en a un aussi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa part; mais j'espère que, s'il est nécessaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour contre les parodies en général, et contre celle de *Sémiramis* en particulier. Madame de Pompadour est très disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille sous terre pour Mouhy; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyens. Adieu, mes très aimables anges.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 novembre.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit; je reprends *Sémiramis* en sous-œuvre; je corrige partout, selon que le cœur m'en dit. *Spiritus* flat *ubi vult*.

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de Fleuri me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la sottise italienne qu'après que *Sémiramis* aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de Maurepas. J'en rends compte à M. le duc d'Aumont, et je lui demande qu'au moins, si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des Italiens, que les premières représentations des Français soient épuisées; il me semble qu'on en usait ainsi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de *Sémiramis* n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'Aumont.

Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle Dumesnil qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de Richelieu, et que je donnerai aux *Catilinistes* tout le temps d'être sifflés.

Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très digne de sa mauvaise pièce de *Sémiramis*, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reste, mandez-moi, je vous en prie, si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi.

L'établissement de madame du Châtelet à Lu-

néville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes consolateurs.

A M. D'ARNAUD,

A PARIS.

A Lunéville, le 28 novembre.

Comment! vous savez à qui l'on a donné un paquet, et que c'est M. de Montolieu qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami; vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance.

Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse, il aime ces guenilles-là. C'est une lettre au duc de Richelieu, qu'un homme de vos amis lui a écrite sur la statue qu'on lui élève à Gênes. Cela ne vaut pas le *Cul de Manon*, mais je ne suis plus dans l'âge des Manon. C'est votre affaire; mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les Manon de Paris.

Vous êtes mal instruit de l'histoire des histrions; Crébillon a retiré tous ses rôles, les a corrigés, les a rendus, et Grandval attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de *Sémiramis* que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense, *Arlequin* donnera son approbation à *Catilina*. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne peut pas seulement parodier sa *Sémiramis*. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime, parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

A M. MARMONTEL,

A PARIS.

A Lunéville, le 15 décembre.

Mon cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la suite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville, et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contresignés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était *Denis*, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce *Denis* si bien écrit, si rempli de belles choses, et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante *Épître*. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami Vauvenargues doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je desire, c'est d'hériter des sentiments que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment, vous embrasser, vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imagine que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez souvent Melpomène pour quelque chose de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu; vous faites la mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame du Châtelet est charmée de vos talents, et vous fait ses compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre

Enfin je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raison de l'inaction forcée d'Assur.

Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'Assur est entré dans ce mausolée (fait en labyrinthe, selon l'usage des anciens) par une issue secrète; et l'autre ange, M. de Pont de Veyle, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet Assur n'est pas parvenu plus tôt à l'endroit du sacrifice. Ninias dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas derrière lui, dans ce tombeau; autre degré de lumière. Azéma répond : C'est peut-être *votre mère qui a été assez hardie pour envoyer à votre secours dans cet asile inabordable et sacré*. Ces mots préparent, ce me semble, la terreur, et fortifient le tragique de la catastrophe, loin de le diminuer, puisqu'il se trouve enfin que c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils.

Assur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène; et Azéma, se jetant au-devant du coup qu'Assur veut porter à Ninias, augmente la force de l'action, en rend le jeu

noble et uatnrel. Il est absolument nécessaire que cette action se passe sous les yeux et non en récit, et qne Ninias commence à apprendre son malbenr de la bonehe même d'Assur. Si vous êtes contents, madame et messienrs, je le suis aussi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loisel, près de Bar, le 24 décembre.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi, qui n'en sait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami, qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être;
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidèles!
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois; j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cber Cideville, qne ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je snis devenn courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'*Histoire de* cette maudite *guerre* qui vient enfin de finir par nne paix que je trouve très glorieuse, puisqu'elle assnre la tranquillité pnbliqne. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : « Approuvera-t-il cet endroit? y trou« vera-t-il des vérités qni puissent être bien re« çues? n'en ai-je pas dit trop on trop peu? » Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presqne tont l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai *Catilina*. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner *Sémiramis*, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sons l'empire du maréchal de Richelieu que sous le consnlat du duc de Fleuri. J'ai un pen de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas Grecs; mais je les accoutumerai an grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 31 décembre.

Je ne suis point étonné de la chute de *Catilina;* l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est pas avec une cabale, c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et respectable ami, me persnade que *Catilina* ne durera pas long-temps. La cabale vent bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaisir de me rabaisser. *Sémiramis* est entièrement à vos ordres; elle ne se remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un pen moins insolemment que Crébillon; il méritait un pen sa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi; par la sottise qu'il a faite de mettre son nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens; par l'approbation qu'il a donnée à la parodie; par la mauvaise grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuser davantage de la misérable place qu'il a de censeur de la police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise que celle de sa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je suis bien fâché de l'état languissant où est encore madame d'Argental; je compte lui écrire quand je vous écris. Le digne coadjuteur devrait bien m'envoyer ses remarques sur *Catilina*. Un plan écrit de sa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuserait bien madame du Châtelet dans sa solitude. Nous ne revenons qu'après les Rois; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

Bonsoir, mes chers anges; je soupire après le moment de vous revoir.

M. de Betz ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du *Bon Dieu?*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Cirey, le 21 janvier.

Ô anges! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau, que de faire tournoyer Assur alentour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer nne conspiration et de la manquer, que de faire venir Assur enchaîné, que de prévenir la catastrophe et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressants, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tont ce que j'ai pu; et, quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très petite partie de mes raisons; je remets le

reste au bienheureux moment où je serai dans votre ciel.

Je ne sais pas quelles sont les choses essentielles dont il faut que je parle à M. de Richelieu ; il nous mande qu'il a proscrit pour jamais les parodies. Je ne sais rien de plus essentiel pour le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caisse de Bar; mais il faut que madame du Châtelet règle ses affaires avec son fermier, et que ses forges passent devant *Sémiramis*.

A l'égard des Slodtz, il vaut mieux leur parler, le 1er février, que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments ; elle vient d'achever une préface de son *Newton*, qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'académie des sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité, je suis saisi d'admiration.

Valete, angeli.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Je vous avais déjà mandé, monsieur, que j'étais très fâché qu'on se fût hâté d'envoyer malgré moi des copies informes de cette petite pièce, qui d'ailleurs a, ce me semble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette parmi les agréments de la vie de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle. La seconde leçon vaut certainement mieux ; mais, à votre place, j'aurais laissé subsister la première pour punir les sots. Les caillettes et les imbéciles du bel air, qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit, ni en autre chose, cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que M. de Richelieu trouvât mauvais que je lui écrivisse comme Voiture écrivait au prince de Condé ; mais il n'a pas été leur dupe ; et, en vérité, plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les sots discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux esprits par l'honneur de votre amitié. Madame du Châtelet pense comme moi. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui est un chef-d'œuvre, et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes, et passera, dans la postérité, pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries, elle n'aurait pas fait des choses admirables, que les ricaneurs n'entendront pas.

A M. DARGET.

A Cirey, ce 26 janvier 1749

M. d'Arnaud a dû vous mander ce qui est arrivé à votre paquet. J'espère que si sa majesté daigne m'honorer de quelques nouveaux ordres, on prendra de meilleures précautions pour me les faire tenir; au reste, d'Arnaud est un garçon très aimable, fort attaché au roi votre maître, et il n'y a nullement de sa faute dans le retardement qui m'a privé un mois entier de la lettre de sa majesté et de la vôtre. Je crois que notre président retourne cet hiver dans votre charmante cour. Un homme qui a été au pôle peut bien aller à Berlin au mois de janvier. Les aigles voyagent dans toutes les saisons; mais un pauvre petit pinson qui ne bat plus que d'une aile se niche dans un trou de muraille. Je suis si étonné d'être en vie, que cela me paraît quelquefois fort plaisant. Il est vrai que j'ai eu la force d'aller à la cour du roi Stanislas, qui s'est établi mon premier médecin, et qui est voisin des eaux de Plombières. Mais je ferai plutôt le voyage de saint Paul au troisième ciel, que celui de Berlin pendant l'hiver. Tout le feu du génie du grand Frédéric ne me réchaufferait pas, et je serais mort en arrivant, auquel cas je ne profiterais point du tout des agréments de ce voyage. Je dirai à bien plus juste titre qu'Horace :

« Quamque dabas ægro, dabis ægrotare timenti,
» Mecenas, veniam. »

Et je dirai encore avec lui : *cum zephiris et hirundine prima ;* encore Horace était gros et gras, et Rome était plus près de Tibur que Paris de Berlin. Il ne me reste qu'à faire des vœux pour que sa majesté daigne me conserver en été les mêmes bontés qu'en hiver. Je vous assure, et vous le croirez aisément, que ce voyage ferait le charme de ma vie. Je donnerais assurément la préférence à votre cour sur les bains de Plombières. Vespasien guérit un aveugle en le touchant, comme chacun sait. Le grand Frédéric, qui vaut assurément mieux que Vespasien, me guérirait une oreille très sourde en daignant me parler, et remettrait un peu de feu dans mon âme. Je vais, en attendant, passer l'hiver à Paris, au coin du feu terrestre. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien rendre compte à sa majesté de mes desirs et de ma misère. J'ai vu cette

édition de Dresde : les libraires allemands ne sont pas des fripons comme ceux de Hollande ; mais ils impriment bien incorrectement ; toutes ces éditions-là ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il y a trop de livres ; de quoi me suis-je avisé d'en grossir le nombre? *Qui bene latuit, bene vixit.* Je voudrais *latere* à Berlin.

Adieu, monsieur ; conservez-moi, je vous en supplie, une amitié qui me console des libraires. Je vous prie de vouloir bien présenter mes hommages aux personnes de votre cour qui daignent se souvenir de moi ; je compte toujours sur votre bienveillance, et j'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Tuum tibi mitto Ciceronem quem relegi ut barbari Crebillonii scelus expiarem. Te precor mihi *Semiramidem* mandare cum tuis animadversionibus. Timeo ne tempus me deficiat. Hanc comœdi *Semiramidem* requirunt quod reverendi patris de Nivelle comœdia non placuerit. Sed die et nocte operam dabo ut consiliis tuis possim opus meum perficere.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, monsieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de Valori ; il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes qui vous ont ôté le ministère protégent *Catilina*, cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 23 aprile.

Ho ricevuto l'onore della sua lettera, del 17 marzo, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo che m'instigherebbe a correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per infiacchire le mie piccole forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti composti da un giovane suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, e con riverenza ed ammirazione ciò che dice Giunone da scherzo, o piuttosto con un amaro rimprovero :

> Egregiam vero laudem, et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus.
>
> *Æn.*, lib. IV, v. 93.

E dirò ancora al nipote :

> Avunculus excitet Hector.
>
> *Æn.*, lib. III, v. 343.

Spero di ricevere, fra pochi giorni, il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso che ho presa la libertà di mandarle un piego per la via di Venezia, non sapendo allora che vostra eminenza fosse per andarsene a Roma. Questo piego contiene una piccola Dissertazione intorno l'opinione volgare che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato, e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia stata sempre come fu creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli esemplari che ho mandati a vostra eminenza le capiteranno in Roma, e le saranno rimandati da Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle e d' oro, egli mando in contraccambio scioccherie ; ma, se i miei tributi sono leggieri, non è così frale il mio ossequio, e la mia costante ammirazione.

Sarò sempre coll' umiltà più rispettosa, e colle più ardenti brame del mio cuore, etc.

A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir.

Voici votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher Vauvenargues, s'il vivait! J'ai relu son livre à Versailles ; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, madame, vous ne pouvez

pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien pour pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de *Sémiramis*. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, mai.

« Je suis très reconnaissant de l'honneur que « me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que « le nom qu'il veut mettre à la tête de son ou« vrage. On dit qu'il a eu le plus grand succès. « Je vous en fais mon compliment à tous deux. »

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui, de Marli, à votre ami Voltaire.

Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi, et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet, toute la journée, pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur-le-champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimum*, etc.

A M. DIDEROT [1].

Juin

Je vous remercie, monsieur, du livre [2] ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un [3] qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né, qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre, qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et, en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je desire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi, avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je desire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. MARMONTEL.

Le 16 juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'*Aristomène* est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent

[1] Denis Diderot, fils d'un coutelier de Langres, où il naquit en 1713. On ne sait précisément à quelle époque il se lia avec Voltaire, et ce ne fut peut-être guère avant 1749. Leurs relations durèrent jusqu'à la mort du plus âgé des deux, et la lettre que Voltaire adressa à Diderot, le 14 auguste 1776, ne fut sans doute pas la dernière. Cl.

[2] *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, 1749, in-12. Cet ouvrage fit mettre son auteur au donjon de Vincennes, le 24 juillet suivant.

[3] *Les Éléments de la philosophie de Newton* (1738).

rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?); mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'*Inès* de M. de La Motte; mais, dans aucune, il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible, et souvent très mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant, c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Cirey, le 23 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la *comète*. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine *Nanine*, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre *Nanine* entre les mains de mademoiselle Gaussin, après la représentation; et mademoiselle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot, conseiller aulique de sa majesté, etc.

Comment va la santé de madame d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de Pont de Veyle est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de Chauvelin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois, où je vais aller avec madame du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils disent ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

A M. DARGET.

Cirey, le 20 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'Académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des *certificats* [1]
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire:
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric, votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome;
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,

[1] M. Darget et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à Voltaire, par ordre du roi de Prusse, des certificats en vers et en prose sur la beauté du climat de Berlin.

Et pour heureux autant que sages;
Vous, dis-je, et Frédéric-le-Grand,
Vous, vos talents, et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Émilie.
Cette Émilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant,
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire,
Je les entends très faiblement;
Mais, messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher monsieur, que, si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie; c'est un tour de force dans l'état où je suis; mais que ne fait-on pas pour voir Frédéric-le-Grand et les hommes qu'il rassemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 juillet 1749.

Mais, ô anges! quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma *Nanine*. En vérité, madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'Argental, et point de réponse! passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame du Châtelet, qui vous a fait ses compliments, compte accoucher d'un garçon, et moi, d'une tragédie; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier *Sémiramis*. Je vais écrire aux Slodtz, et leur recommander un beau mausolée. Adam en fait ici un pour la reine de Pologne, qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que de Cris fasse do son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de *Catilina*.

Écrivez-moi donc, paresseux anges.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 24 juillet.

Enfin je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'Argental; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'Argental était languissante, et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur *Nanine*, pour quelques mauvais vers d'*Adélaïde*. Je fesais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'ai écrit à mademoiselle Gaussin, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-là, tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie.

Je reçois donc *Nanine*, et je la mets dans le fond d'une armoire, pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie. Ce n'est pas une pièce tout à fait nouvelle; ce n'est pas non plus *Adélaïde;* c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me fesant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet?* Je serais bien content, surtout si Roselli jouait Séide.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien: il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 29 juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reinière doit vous envoyer une tragédie; ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser ma dame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais *Nanine*, mais *Sémiramis*, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette *Nanine* à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre *Nanine* avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais *Sémiramis! Sémiramis!* c'est là l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Cury, intendant des Menus-*tombeaux*, un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abîmes. Notre ami Legrand avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que *les Amazones* aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame du Boccage, qui prenait la chose fort à cœur; et j'en suis fâché pour ma nièce, qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais, si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est. Elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre *Nanine* en cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de *Nanine*, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

A M. L'ABBÉ RAYNAL.

Lunéville, le 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage, que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui de M. de Buffon; il pourra m'apprendre des vérités. Les *Lettres* de Rousseau, qui sont en chemin, ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine, fi! comme disait l'abbé Gédoin, qui a fait imprimer ces *Lettres*, il a fait là une vilaine action; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres; et, d'ailleurs, je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chausson, et de Deschaufours. Au reste, je puis vous assurer que, si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse, à le chasser de chez tous ses maîtres, à lui laisser pour toute ressource un Juif condamné à Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il était exclu, est bien aussi méchant que Rousseau; mais il n'a pas, comme lui, de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill; c'est un digne Anglais; il nous pille, et il dit du mal de ceux qu'il vole.

Madame du Châtelet a écrit au gouverneur de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de *Socrate*-Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison, et que Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 18 août.

O anges! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi, et me dit: Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, *Catilina* a été fait, et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron maquereau; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur; vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César! que vous direz: Voilà Caton! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour *Nanine;* c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la *comète* qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaide;* mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Lunéville, ce 14 août.

Nous l'attendons avec impatience ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire; ce livre enfin que j'aime à la folie.

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet, j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans. On dira que Crébillon a trop tardé, et que je me suis trop pressé; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si scirent donum Dei*, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne; et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité, et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible, et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz: Voilà le père de la patrie! voici César, et voilà Caton! voilà des hommes, et voici des Romains! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est; et voyez si j'ai vengé Cicéron. Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc combien je m'intéresse à lui, et combien je desirais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracasse-

ries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus.

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe? pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide. En voilà trop pour Rome; je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. de la Reinière, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contresigneur de tous mes paquets; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira, mais envoyez-nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, monsieur, elle n'a pas l'approbation générale; et, si vous poussiez votre charmant *Abrégé* de la chronologie jusque-là, vous pourriez dire que Louis XV voulut faire le bonheur du monde, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fut pas content. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit *Panégyrique* est d'un bon citoyen, et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes grâces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de Richelieu, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi, en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros, le prince Édouard, ait essuyé à Paris l'aventure de Charles XII à Bender. Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux Petites-Maisons. Pour M. de Richelieu, il n'ira qu'à celle des Porcherons; celui-là est très sage, car il est guédé de gloire et de plaisir; et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul.

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame du Deffand. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très assidûment, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne, que ses imaginations élancent les miennes; et, quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, monsieur; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc., mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés, qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant; *Catilina*, le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Lunéville, ce 14 août

Madame, votre altesse sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds, madame, que de mon zèle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste, et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le desir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine.

Madame du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très cultivé, et même très difficile; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie, qu'il n'a connue que dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant de Rome entière; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne, et déjà au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et, pour toute fic-

tion, Catilina éperdûment épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on desirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame du Châtelet me flatte que votre altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'académie. Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite, que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de votre altesse dans Anet; c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares;* c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 16 août.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de *Catilina*. Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina?* C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: *Cicéron et Catilina*.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés; mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis*. Courage, coadjuteur! Aux armes, monsieur de Choiseul! Animez-vous, monsieur de Pont de Veyle! Soyez tous de vrais Romains; battez les *barbares*.

A MADAME DU BOCCAGE

A Lunéville, le 21 août.

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux *amazones* qui, dans des genres différents, êtes au-dessus des hommes. Orithye fait mille remerciements à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et, si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de *Catilina*, et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger longtemps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel qu'il était en effet. Figurez-vous le *François II* de M. le président Hénault; voilà à peu près mon *Catilina*. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi

de faire mes compliments à M. du Boccage. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 août.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina, la véhémence, la vertu agissante de Cicéron, la jalousie du sénat, le développement du caractère de César; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catilina, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas:

« In nova fert animus. . . . . »
Ovid., *Métam.*, lib. 1, v. 1.

Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah! que madame d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs, et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier; mais, avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin Romain! quel conte! et César, où est-il? Du secret; vraiment oui; c'est bien cela sur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de Pompadour; car il ne faut pas braver les Grâces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron, et qui seront de mon parti! Ah! si Sarrasin jouait ce rôle comme Cicéron déclamait ses *Catilinaires*, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans *Électre*.

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur? s'il l'a adressée à Cirey, tout est perdu. Coadjuteur, voyez si j'ai peint les chambres assemblées.

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 août.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne très aimable et très puissante. Il était impossible de faire secrètement *Catilina* dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catilina* que *Rome sauvée*. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron et Catilina*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquillement *l'Amant précepteur* [1], où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la po-

[1] Ou *le Faux Savant* et ensuite *l'Amour précepteur*, par Duvaure.

lice. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin, malgré ses infâmes confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 28 août.

J'attends la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour pleine de bonté; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner.

Soyez très convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son âme à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce *Catilina* qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve *Rome sauvée* fort au-dessus de *Sémiramis*. Tout le monde sans exception est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux; il les fait aussi bien, et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre *Rome sauvée* et *Sémiramis*. Savez-vous que c'est un homme qui trouve *Électre* détestable? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un Palamède, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, Saint-Lambert a raison; cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordien, je vengerai Sophocle.

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire *Catilina;* ma nièce est du métier; elle mérite vos bontés.

A M. ALLIOT [1],

CONSEILLER AULIQUE.

Le 29 août, à neuf heures un quart du matin.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien donner des ordres en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger; et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours.

Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état; je compte passer ici quelques mois.

Sa majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis pas obligé à importuner pour avoir du pain, du vin, et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre administration, de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi de France, qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne.

[1] Alliot était commissaire-général de la maison du roi Stanislas. Son économie allait un peu loin, car Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, que madame de Boufflers « tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes. »

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 1er septembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleste ; je ne sais encore ce que je dois penser de *Rome sauvée*. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie *Nanine* telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Électre*, et d'*Électre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mérope;* mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Curis m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont aux sieurs Slodtz ; Slodtz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina;* mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis?* quand viendra *Catilina?* Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de Pompadour. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame qui fit travailler Racine et Corneille à *Bérénice*.

Votre mandite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 4 septembre.

Grâces vous soient rendues ; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de *Rome*. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à *Catilina* ni à *Électre* que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son *Newton*, s'est senti un petit besoin ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit ; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon *Catilina*. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'*Électre*, avant d'achever de *sauver Rome*. Je vous demande en grâce de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la desire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reinière, l'ouvrage du docteur Smith. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mon cher abbé *greluchon* saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose !* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise

sur un in-quarto qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de *Catilina*, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ *Électre*. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules, dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous? Mille respects, je vous en prie, à madame de Voisenon.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi, qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron, un César; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants, surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m........ de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le 10 septembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas! madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conservez-vous, vivez; et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah! cher abbé, quelle perte!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 21 septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me fesant fondre

en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château; une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible; vous en sentez toute l'amertume, et vos âmes charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé! Je me flatte que M. de Pont de Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 25 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées, par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra faire déloger sur-le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, le 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons; j'irai passer deux ou trois jours à Reims, chez M. de Pouilli. C'est une âme comme la vôtre, et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite.

Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Boccage! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims, chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent madame d'Argental, M. votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce *Catilina* dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 août jusqu'au 1er septembre, j'avais travaillé à *Électre*, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de *Catilina*, afin de revoir ce premier

ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec *Électre*, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris *Catilina* avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon âme, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 8 octobre.

J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims *Catilina*, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire; et voici ce que mon écrivain m'a envoyé [1] après avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilli; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole, et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

A MADAME DU BOCCAGE.

A Paris, ce 18 octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce

[1] Ce sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tinois:

A M. DE VOLTAIRE,

Sur sa tragédie de CATILINA.

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître;
Tout Paris dira: Le voilà!
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron, et Voltaire.

Par son très humble et très obéissant serviteur,
Tinois, de Reims. K.

que vous êtes dans les belles-lettres ; et cette même personne, qui venait de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas ! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre *Milton* avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre nommé Roi eu a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction ! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand.

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

A M. D'AIGUEBERRE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, le 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on ? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aigueberre, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais, à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille ! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison [1] que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez fort à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse; je vous embrasse tendrement.

[1] Rue Traversière, près de celle de Richelieu.

A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL.

Le 15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeus le résultat de l'entretieu que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en cossidération de sa fortune et de l'amitié dent il m'a toujours honoré; que, de cette somme réduite à treole mille livres, il me passa une promesse de deus mille livres de rente viagère que lui dicta Bronnd, uotaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette reute, si j'en ai rien demaudé, et si même je n'ai pas denné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'eu exiger le paiement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient toujours avec amitié, qu'après avoir eu le booheur d'accommoder son procès de Bruxelles, el de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je trausigeasse avec lui pour cette somme do trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quitlance, et que je touchasse seulement, pour finir tout cempte entre nous, une somme de quinze mille livres uue fois payée. Il daigna accepter d'un aucieu serviteur cet arrangement, qu'il u'eût pas accepté d'un hemme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaetinn et de sa recoouaissance. En eonséqoence, je reçus dis mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, huit mille livres que me compta le sieur de Laernix, à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées, par madame du Châtelet, à mon appartement d'Argenteuil et à l'acquisition d'un terraiu, et je remis une quitlaoce géuérale à madame du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, veus voulez que j'en agisse toujeurs avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres; eh bien, aujourd'hui, je céderai cinq mille livres pour cent louis, et ees cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en menbles; et en quels meubles! dans les mêmes effets qui vieunent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame Dutert, mon portrait garui de diamants, et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous u'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de sou amitié que de cinq mille livres. J'ai l'honneur, etc.

AU P. VIONNET.

Paris, le 14 décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très faible recoonaissaoce d'uu fort beau préseut. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les uôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me parait que vous êtes uo plus grand euuemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès* que je n'eu ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous u'avez guère de plus miuce soldat, mais aussi il u'y en a poiut de plus fidèle. Vous augmentez encore eu moi cet attachement, par les seutimeuts particuliers que vous m'iuspirez pour vous, el avec lesquels j'ai l'honueur d'être, etc.

A M. DESTOUCHES.

A Paris.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*,
Il ne tiendra qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académieiens, nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame Denis dispute avec mei, je l'avoue, à qui vous estime davantage; venez juger eette querelle. Savez-vous bien qoe vous devriez spporter votre pièce nouvelle? Veus nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resuel ne va point aux spectacles, et il est très bon juge; ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour toul ce qui vieut de vous; et moi, qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur; moi qui, depuis si long-temps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, moo cher Térence.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, janvier 1750.

Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est

trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame Denis, qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu'*Oreste* se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à *Catilina*.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille, et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; surtout quand une Gaussin parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture. Il semble que tous les personnages soient hâtés d'aller; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour vous faire ma cour; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

A MADEMOISELLE CLAIRON [1].

Le 12 janvier au soir [2].

Vous avez été admirable; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle...
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas! tout nous trahit, etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran:

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux,

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité, et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, *le crime est trop heureux;* c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou; la foudre va partir*. Ah! que ce *fou* est favorable! m'a-t-elle dit.

La nature en tout temps est funeste en ces lieux....
Acte V, scène 2.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène; portez-vous bien.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale, et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Électre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs, au second acte; cela est fait, sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confesse très indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures

[1] Claire-Josèphe Leiris de la Tude, si connue sous le nom de Clairon, naquit en 1723, débuta au Théâtre-Français le 19 septembre 1743, et quitta le théâtre en avril 1765. Mademoiselle Clairon est morte le 18 janvier 1803.

[2] Après la première représentation d'*Oreste*. K

avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez, tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, janvier.

Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu? Quoi! j'ai fait *Électre* pour plaire à votre altesse sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron, en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai forcé le public aux plus grands applaudissements; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée; et l'âme du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride*, ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie! Je vous demande en grâce, madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants; protégez-les également. Daignez venir lundi. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée;* et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que madame la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

Je vous demande en grâce de ne venir que lundi.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle sera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Madame Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon, à genoux, des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas, à leur tour, les observations que son admiration pour mademoiselle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez les Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée; c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'âme. Le premier est celui des Euménides :

Euménides, venez. . . . .
Acte IV, scène 4.

Le second :

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène?
Acte V, scène 6.

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte, les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible, voilà ce que vous mettez dans votre rôle; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à *Mérope* que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de grâces.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Lundi.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un chan-

gement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

Pammene nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure;
Il y va de ses jours....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit?
Vous vous êtes trompée....

Acte II, scène 7.

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents [1].

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 18 février.

Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné; il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage [1], il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

Quels talents divers elle allie!
Comme elle charme tour à tour
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie!

Rome, la première cité,
Et Paris, au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente;

Mais s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le Sage;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le Sage ne reviendrait pas.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 mars.

J'arrive; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien long-temps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre, je suis à pied; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison que j'ai le courage d'habiter, et où je

[1] Mademoiselle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. K.

[1] Tragédie en vers français, que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à Voltaire, pour l'examiner et lui en dire son sentiment. K

nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

A M. DARGET.

A Paris, 21 avril 1750.

Je profite avec un extrême plaisir, monsieur, de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentiments.

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne, dans Paris, n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas d'ailleurs un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet; il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer, monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approchent votre respectable maître de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que Fréron. Ses friponneries sont connues, ainsi que le châtiment qu'il en a reçu; et il n'y a pas encore long-temps que la police l'a obligé de reprendre une balle de livres qu'il avait envoyée en Allemagne, et qu'il avait vendue trois fois au-dessus de sa valeur. Vous sentez quel scandale c'eût été de voir un tel homme honoré d'un emploi qui ne convient qu'à un homme qui ait de la sagesse et de la probité. J'ai osé mander à sa majesté ce que j'en pensais. J'ai ajouté même que Fréron était mon ennemi déclaré; et je n'ai pas craint que sa majesté pensât que mes mécontentements particuliers m'aveuglassent sur cet écrivain. Fréron n'a été mon ennemi que parce que je lui ai refusé tout accès dans ma maison, et je ne lui ai fait fermer ma porte que par les raisons qui doivent l'exclure de votre correspondance. Quant à l'abbé Raynal, je vous supplie, monsieur, de vouloir bien l'excuser si, pour cette première fois, il a manqué à quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles d'anecdotes littéraires déjà connues. Vous voyez par la rapidité de son style, et par sa facilité, qu'il sera en état de se plier à toutes les formes qui lui seront prescrites. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne peux faire à sa majesté un meilleur présent. Non seulement, monsieur, je vous prie de le protéger, mais je vous demande en grâce de ne mander à personne que c'est moi qui vous le présente. C'est une chose que j'ose attendre de votre ancienne amitié pour moi. Vous sentez combien de gens de lettres desirent un tel emploi. Le nom de Frédéric est devenu un terrible nom; et quand il n'y aurait que de l'honneur à lui faire tenir des nouvelles et des livres, on se disputerait cet emploi comme on se dispute ici un bénéfice ou une place de sous-fermier. Ne me commettez donc, je vous en conjure, avec personne, et laissez-moi vous servir paisiblement. Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé Raynal, par lequel vous l'instruirez de la manière dont il faut s'y prendre; il attend vos ordres et vos bontés. Quant à moi, monsieur, je compte être bientôt plus heureux que vos correspondants, j'espère vous voir. Il faut, avant que je meure, que je me mette encore aux pieds de ce grand homme, si simple, de ce philosophe roi, si aimable. Je sais bien qu'il est ridicule que je voyage dans l'état où je suis, mais les passions font tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Paris. Et s'il fallait partir de ce monde, il me semble qu'on prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moins lugubres que dans le nôtre. En un mot, si j'ai seulement la force de me mettre dans un carrosse, vous verrez arriver le Scarron tragique de son siècle, et je prendrai sur la route le titre de malade du roi de Prusse.

Adieu, monsieur: si quelqu'un se souvient de moi, recommandez-moi à lui; surtout, conservez-moi votre amitié.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, le 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée
Admire encore en enrageant!
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric-le-Grand
Tienne votre vue appliquée!
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,

Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante, et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit : j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'Arnaud, que ce soit un Mouhy ou Fréron qui fasse *la Bigarrure*, *le Réservoir*, *le Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de madame Denis. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue, à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme comme vous peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que Frédéric-le-Grand qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires, madame Denis; et je viendrais, en bonnet de nuit, voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé Nollet par une espèce de maître d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route; il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. Darget n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de Maupertuis; je cultiverais l'italien avec M. Algarotti; je m'égaierais avec vous; mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut des jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu;
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

A M. LE CHEVALIER GAYA.

Dimanche.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît Sophocle, qui protége Voltaire, qui proscrit contre la barbarie, et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à son altesse sérénissime.

J'attendrai demain ses Pégases à l'heure que vous voulez bien me marquer.

Portez-vous bien; *hoc præstat*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Compiègne, ce 26 juin.

Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages;

« . . . . video meliora, proboque,
« Deteriora sequor. . . . . »
Ovid., *Metam.*, lib. VII, v. 20.

M. le duc d'Aumont vous écrit sans doute aujourd'hui que Lekain aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus, et Zamore, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit, où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi; on les fera tenir à votre errante créature.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y ar-

iiver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de Clèves ni le duc de Nemours n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société, et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric-le-Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne? est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus envie de savoir. On m'a mandé que l'*Esprit et le Sentiment* de madame de Graffigni avait réussi. Ma troupe a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric-le-Grand fait un peu de tort à *Aurélie*. Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi toutes les bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 1er août.

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre attachement; mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours, et entendre la lyre d'Apollon; jouir d'une conversation délicieuse, à quatre cents lieues de Paris; passer ses jours, moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric-le-Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie.

Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel digne en tout de celui de Louis XIV; on y accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence, et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie, mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir.

Je vous recommande *Hérode* et *le Duc d'Alençon;* je les mets, avec mon petit théâtre, sous votre protection. Si vous voyez César, dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi.

Adieu, digne successeur de Baron. Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Potsdam, le 7 août.

Je vous jure, ma chère *Atide* [1], que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres, ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime

[1] Rôle que madame de Fontaine avait joué plusieurs fois dans *Zulime*. K.

aussi austère que le vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir? Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les bontons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité cela est trop fort.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère; je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine, et ne m'oubliez pas avec vos amis

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 août.

Mes divins anges! votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes. Avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai Neuilly et votre bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si M. le *Coadjuteur* a mal à la poitrine. Je vous passe à vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent!

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie; et la protection donnée à *Catilina* a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse, une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite! Mon âme se partage entre vous et Frédéric-le-Grand.

A M. DARGET.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10 1750.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là, elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux :
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.

Ce feu que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée,
Ce feu, celte essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en celte contrée!
Ou bien, du haut de l'Empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila;
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'âme pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa perfection; mais quand il y travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vénus de Médicis. Les statues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monuments de la bibliothèque. Que d'esprit, et de toutes sortes d'esprit! et où diable a-t-il pêché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos sables, et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à du Vernage : j'ai, Dieu merci, donné ma démission de tout : je ne veux plus tenir qu'à Frédéric-le-Grand. Bonsoir! je ne sais pas trop les jours de poste. Ce chiffon arrivera à Stettin quand il pourra.

P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domestiques sur le grabat. Je me sauve par les pilules de Stahl. Je suis constant.

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Potsdam, le 10 août.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la Victoire
Vos compliments sont parvenus.
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus;
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 11 août

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thibouville. *Rome sauvée* ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Lekain jouerait très bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'Université, qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer, à Paris, sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et, si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du *Catilina* de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple, on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à ses desseins; il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que, quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâce; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus.

Madame la margrave de Bareuth est ici, tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

A MADAME DENIS.

A Charlottenbourg, le 14 août.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et il vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud, les petits vers galants que sa majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le *levant* et le *couchant* auprès de lui, si vous y consentez; et il sera, lui, dans son *midi*, fesant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse, à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cet automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrons au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie, vous y auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi, notre maître, y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottenbourg, le 20 août.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir *Phaéton*, dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son *Mauvais riche*, et qu'il a été jugé ici, pour le fond et pour les détails, tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne fesait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux carrières, pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son *Histoire de Brandebourg* sera un chef-d'œuvre, quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui; voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars, à Berlin, dans une bonne maison

où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure, à Paris, une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que, la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France, après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon âme; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 22 août.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de *Phaéton;* c'est un peu Phaéton travesti. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie, au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-neufs que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareuth voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Graffigni, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la Péruvienne, elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de *la Henriade*. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions, sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné, qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 août.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareuth, et qui est venu avec elle, tombe très dangereusement malade. Il est catholique; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique: un prêtre arrive; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le der-

rière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace, pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée*. Vous ne vous douteries pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 août.

Jugez en partie, mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages, très éloquentes, et très fortes raisons que ma nièce alléguait, sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre: lisez-la, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abîme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste? Comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du *Mondain*, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infâmes superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à *Zulime*, à *Adélaïde*, à *Aurélie;* mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines: je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de *Phaéton*, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'Argental conserve sa santé; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chanvelin, fassent à Neuilly des soupers délicieux; que M. de Pont de Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir; c'était à la fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante

de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à... Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans, et de Grecs, entrant dans la lice, et en fesant le tour au bruit de la musique guerrière; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires, et la paix de Dresde, étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont de Veyle avouera sans peine que Frédéric-le-Grand est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Août.

Mon *héros*, cette lettre partira quand il plaira à Dieu; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, cette fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV; mais puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France! mais vous savez, en général, que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey, et le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très innocente du *Mondain*, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde-des-sceaux de Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable; mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac. C'était là un de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac, et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais, n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour madame de Boufflers; que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît pour son ancien camarade de collége ce que M. de Maurepas m'avait promis, avant qu'il lui plût de me persécuter: c'était de me faire entrer dans l'académie des sciences et dans celle des belles-lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels, et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Prusse me traite

aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce vent bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plait beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux; j'augmente sa fortune.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacements coûtent cher; parce que, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très instructive, et nourrit l'âme. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal, il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu, à la vérité, insociable, mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies, en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate, que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg; ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage, mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le *Siècle de Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'état, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur; j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune, et mes desirs. Ces desirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé, on peut fort bien rester chez

soi à Paris; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé : *la Voix du sage et du peuple;* écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme *la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin*, etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et, si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel; je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui desire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous, qui me protégez, et pour moi, qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'état, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de *Rome sauvée*, malgré mes serments.

J'ai fait à cette *Rome* tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira, si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du *Siècle de Louis XIV*. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps, à la cour d'un grand roi, à la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur; jouissez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur; je ne sais si je vaux

Saint-Evremond; mais quel plaisant *héros* que son comte de Gramont! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous! Adieu, mon *héros*, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de La Mettrie; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'*Histoire de Brandebourg*, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de La Métrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer;* s'il ne se gâte pas, La Métrie partira; s'il se gâte, La Métrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'août. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine; souvent même les lettres d'une poste attendent à Wesel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous avez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse, que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut, depuis seize ans, me consoler de mes malheurs, me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On repara, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une baie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse, et, si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre, et le pape; mais, si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon; rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, mais j'ai *Aurélie*. Le roi de Prusse est de votre avis; il

trouve que *Rome sauvée* est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber, à Paris, cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de *Catilina*, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement, cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse, et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de Marc-Aurèle?

A MADAME DENIS.

Berlin, le 18 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'Opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de Maures et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons vu jouer *Rome sauvée* sur un petit théâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina; mais on ne peut pas avoir tout.

Nous avons eu l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Quinault n'a plus à se plaindre; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéras qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capet; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble, à Paris, son *Congresso di Citera;* il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis doit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape; mais, pour le roi de Prusse, cela est impossible. Je n'irai point en Italie cet automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre; j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai, par conséquent, dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi de vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le saint-père; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Lekain. Pour nous, nous jouons ici *Rome sauvée* sans tracasserie; je gronde comme je le faisais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelles. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibarites. Vive le roi de Prusse! il va à Kœnisberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de

tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi des nouvelles de la santé de madame d'Argental.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière, votre sœur, et madame de Luxembourg, m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont *épuré les mœurs*.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-t-on pas! J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces Dijonnais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise, et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit Montaigne; ses imaginations élancent les miennes. Madame du Deffand a eu raison d'appeler son livre *de l'Esprit sur les Lois*; on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous pensez surtout *en magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion, et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis, avec beaucoup de respect, etc.

A MADAME DE FONTAINE.

A Berlin, le 23 septembre.

Quand vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets, vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et, puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France; je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait

à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles; qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris, il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non; de plus, c'est toujours des vers; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres, que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût; il se forme; et, s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats; et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens du haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi, à Paris, des *Mahomet;* mais moi je joue à Berlin des *Rome sauvée*, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris; et, quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui, avec cela, n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 septembre

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'âme et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute, cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien préveu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chie-en-pot-la-Perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris parce que les petits garçons couraient après lui; il alla à Lyon par la diligence; et, en descendant, il fut salué par une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les feuilles: *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie*. Un chambellan de la princesse de Bareuth, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: *Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Bareuth, et sur son extrême-onction*. Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci.

Protestez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame Doublet, contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire ; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin fesant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier *Rome sauvée;* le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie ; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les *Catilinaires*. Ce n'est pas milord Tyrconnell, c'est l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur *Rome sauvée;* il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres ; madame la chancelière en est fort contente. Nos d'Aguesseaux aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu ; je suis un bavard ; je vous aime de tout mon cœur.

A M. FORMEY.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur, Dieu vous bénira, puisque, étant philosophe, vous faites des vers. Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais depuis quelque temps je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence, et je le répète sans cesse: *Vanitas vanitatum*, et metaphysica *vanitas*. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abîmes, c'est vous.

Je vous remercie de votre livre ; il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité, mais ce n'est pas à moi de la juger.

Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc...

VOLTAIRE.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam ; le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie; je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine ; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événements, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille ; et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez

pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres ; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer *la Mort de César*. Nous avons déterré un très bon acteur dans le prince Henri, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chie-en-pot-la-Perruque* est ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite :

« *Nisi* quod non simul esses, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. X, v. 50.

Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'Argental et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes ? L'aventure de Lekain et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère, dans mon nouveau pays, ce que c'est que des évêques ; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'état dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet ; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi ; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien ! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point ; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue ; le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore *Rome sauvée*, sur notre petit théâtre du grenier ; je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au bois de Boulogne.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 24 octobre

Non seulement je suis un transfuge, mon cher *Catilina*, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse, en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée*, que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de *Sémiramis*, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule, et moi aussi, qu'à cinquante-six ans l'auteur de *la Henriade* s'avise de vouloir parler allemand à des servantes de cabaret ; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur ; mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. *Catilina* et *le Duc d'Alençon* se recommanderont à vos bonnes grâces, dans mon grenier, et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps ; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre ? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse, tous deux de la taille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mademoiselle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse ; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux ; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté

de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie, à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu, avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne, avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château, qui est roi, peut procurer à ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César* les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable; cela est de conséquence. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 27 octobre.

Mon *historiographerie* est donnée, mes anges; madame de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra *Rome sauvée*, *Zulime*, *Adélaïde*; cela est bien honnête; et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous, je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs, ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde! Quand vous reverrai-je? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, surtout dans les abominables campagnes de la Westphalie; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois, et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable, pour de bien moins fortes raisons. Non seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire: *Le roi mon maître.* Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul desir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et, s'il gelait plus tôt, je partirais plus tôt. Moi, qui redoutais tant le vent du nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant? avez-vous reçu Lekain? y a-t-il bien des tracasseries à la Comédie? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéra détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours à l'académie, en succédant à Gilles le philosophe? Duclos n'est-il pas historiographe? mademoiselle Dumesnil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois avait assurément bien raison; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi,

et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté heureusement ici tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini a Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos, après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique, et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : C'est votre grand-père, ce n'est point le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords, et sans amertume.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam *la Mort de César*, que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;... mais... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne; il est l'âme de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais... mais... opéra, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de Tyrconnell toujours pleine, et souvent trop; mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai : Mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai; c'est La Métrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaises intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée?* mais... mais... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

Chie-en-pot-la-Perruque a été fidèle à sa des-

tinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma *décadence*. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies, et les portraits de ses maîtresses; le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais *Rome sauvée* a été très bien reçue, et son *Mauvais Riche* assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise *Préface* qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi; que j'ai ajouté à sa *Préface* des choses horribles contre la France, et que, en un mot, il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle *Préface*. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France; que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert: je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris; que M. Berryer avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plus tôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles *fréroniques*, dans laquelle d'Arnaud désavoue la *Préface* en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette *Préface* que j'ai proscrite il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la *Préface*, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries, mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers, et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

P. S. J'écris à M. Berryer; je lui envoie cette *Préface*, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture; qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient, à Montpellier,

contre M. d'Assouci; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page.
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu, à Dresde, un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet *abbate* ce qu'il fesait : *Io sono*, répondit-il, *il catolico di sua maesta;* pour moi, je suis *il pedagogo di sua maesta*. Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de Pasipbaé, je l'aurais laissée faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet Anglais à peu près en pareil cas : « Je ne me « mêle pas de leurs amours. » Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie *Rome* par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais, devant *messieurs* des enquêtes ou devant l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de *César* et de *Catilina*, que tout *Zaïre ;* mais cette *Zaïre* fait pleurer les saintes âmes et les âmes tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin : « Vous n'êtes pas trop « corrigé, mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigné écrire à Darget, sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia*. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes, leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très grande coquette ; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris. Adieu : que votre amitié me soutienne.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 21 novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottenbourg, il y a quelque temps, sa comédie du *Mauvais Riche ;* mais les pièces tirées du *Nouveau Testament* ne réussissent pas ici ; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide, dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures; et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poête du roi, et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais... Adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendrez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience

le moment de vous revoir; mais ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages, que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhy s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé *la Bigarrure*? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à *la Bigarrure* du chevalier de Mouhy; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhy me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre *Aménophis* est de Linant; c'est l'*Artaxerce* de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr; digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argental, M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour... car... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

A M. THIERIOT.

Potsdam, novembre.

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait, à Paris, de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas; je le laisserais dans la foule de ses semblables; mais je suis obligé de vous apprendre que, par sa mauvaise conduite, il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse.

Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition; qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se fesait tort à lui-même en ne lui donnant que cinq mille écus de pension, et en ne le fesant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances.

A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. Darget et à bien d'autres; il se répandit en calomnies; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé sa majesté à le renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa nais-

sance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité de mœurs qui règnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une *Préface* qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait cette *Préface* pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite et signée de sa main; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût tirer seulement la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard; il sera chassé, si mieux n'est; et peut-être, tout *Prussien* que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue.

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature; voilà de nos monstres! *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'Hoffman, et des pilules de Stahl, par M. d'Hamon, mon camarade en chambellanie, et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit, selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée, me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareuth, et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Hamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint-Honoré à Potsdam; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin; ils sont tous indifférents; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisirs, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices, et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le

repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame ; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 novembre, toute en Baculard. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce Baculard l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges ; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que, quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île, après avoir été *Chie-en-pot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec une chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier ; vous me feriez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même ; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon : je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent ; mais, ô anges! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer *Rome sauvée* à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi, quand Boyer, l'*ancien âne* de Mirepoix, me persécutait ; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas, l'insolence et le crédit de m'exclure de l'académie ; mais, à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil ; mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer *Sémiramis* et *Oreste*. On va bien les représenter ici ; pourquoi leur préférerait-on, à Paris, *le Comte d'Essex*, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur, en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni ; car le roi a dit lui-même :

> J'appris à distinguer l'homme du souverain,
> Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Baculards. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron. Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés! et on veut que je revienne!

> « Virtutem incolumem odimus,
> « Sublatam ex oculis quærimus, invidi! »
> Hor., lib. III, od. XXIV, v. 31.

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux ; je ne le quitterai absolument que pour vous.

A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine ; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton*. Mademoiselle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondes pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est ma devise*. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave *Pucelle d'Orléans*, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette *Pucelle*, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poème, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois ; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri ; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin il est aimable, il m'a séduit ; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne;* mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher? ma barbe devient fort grise, le poëme de *la Pucelle* jure avec mon âge et le *Siècle de Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette *Pucelle*, intitulé *le Palladium?* Il s'y moque de plus d'une sorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles; et vous savez que,

« Selon ce qu'on peut être,
« Les choses changent de nom. »

Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'âme.

Je vous ai priée, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé ; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah ! faut-il vivre d'espérance ! Adieu ; je vous embrasse tristement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 3 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges ; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon âme est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze ; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt ; ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels ; elle vous force, vous, monsieur d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées ; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue ; elle fait mourir le fade Roselly par l'insipide Ribou ; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt ; elle a fait jouer des parades à votre frère ; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers ; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien



qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme Lusignan; je le représente d'après nature; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours, comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 12 janvier.

Enfin voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand-électeur. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame Tyrconnell s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de frane que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins, voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Hamon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Hamon est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier au soir, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre lettre aussi aimable que raisonnable. Le juif est condamné dans tous les points, et, de plus, il est condamné à une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas la santé. Je suis dans un état qui ferait pitié même à un juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode; j'en ai besoin, et le voisinage me la rendra délicieuse. J'avoue qu'il me paraissait très impertinent que je prétendisse toucher une pension du roi avec tant de bienfaits. Plus les bontés sont grandes, moins il faut en abuser.

Il faut à présent faire priser les diamants. J'en ai perdu un de trois cent cinquante écus, je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal, je gagne assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien penser qu'un juif, l'instrument d'une cabale, ayant trompé la justice, peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vît combien il est absurde que j'aie envoyé cet homme à Dresde; combien il est ridicule que je lui aie promis une charge de joaillier de la couronne, etc.

Je voudrais qu'il sût combien de billets de la Steuer ce malheureux a achetés à Dresde et vendus à Berlin.

Je voudrais qu'il sût que le 23 novembre j'allai consulter M. de Kirkeisen pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde, à moi proposés par le juif, et que le lendemain, 24, je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvé.

Je voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on

lui fit, le 29 novembre au matin, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la Steuer.

Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi, a faits pour me perdre auprès de lui.

Je voudrais enfin qu'il sût que je ne me suis plaint de personne, que je ne me plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler.

Mais, mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquisat : neiges pour neiges, je préfère celles des environs de Potsdam.

Puisque le roi veut absolument que je jouisse de ma pension, je renonce au projet d'être à ses frais au Marquisat. J'aurai aisément tout ce qu'il me faut ; et, s'il permet que j'y demeure jusqu'en mai, je m'y ferai un petit établissement fort honnête. Si M. Federsdorf peut m'aider de quelque secours, avec la permission du roi, à la bonne heure.

Mon ami, l'état où est ma santé demande absolument le régime et la retraite. Il faut savoir mourir ; mais il faut savoir conserver sa vie.

Ma nièce consent à vivre avec moi dans une campagne ; si nous n'avons pas le Marquisat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement, quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je suis ; mais l'amitié est bavarde. Le roi est étonné que j'aie eu un procès avec un juif ; mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas proposé au juif, chez M. de Charat, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obstinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la chose à l'amiable par M. de Kirkeisen? N'a-t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'a-t-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points, si je n'avais eu terriblement raison? Le roi n'a-t-il pas ouvert les yeux? Le prince Radzevil n'a-t-il pas eu un procès avec le juif Éphraïm, sans qu'on y ait trouvé à redire? Que sa majesté pèse tout cela avec les balances de la raison supérieure, et qu'il agisse avec la bonté de son cœur envers un homme âgé, infirme, malheureux, qui lui a tout sacrifié, à qui on a prédit les tours qu'on lui ferait, et qui n'a d'espérance sur la terre que dans sa bienveillance, dans ses promesses, et dans sa belle âme. Adieu.

A M. LE MARQUIS D'ARGENTAL.

A Berlin, le dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer vos éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux Frérons. Il est impossible qu'un homme de lettres qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose sans m'en avertir ; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur,

> Et je ne vis pas un moment
> Sans sentir quelque changement
> Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'Argental a dû recevoir

une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl, que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'Hamon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 30 janvier, à minuit, 1751.

Mon cher ami, je vous avertis que j'ai du courage contre les neiges, et que j'en ferai des pelotes pour jeter au nez de la Nature et de la Fortune. D'ailleurs, le feu de Prométhée, qui brûle dans la chambre du roi, m'enverra des étincelles au Marquisat. Je ne fais plus de vers; je suis dans la prose du *Siècle de Louis XIV* jusqu'au cou, et j'ai besoin des vers d'un grand homme pour me réchauffer. Vous m'avez mandé que je pouvais, avec la permission du roi, aller m'établir dans cette solitude. Il n'y a qu'une seule chose que je demanderai à votre amitié; c'est d'envoyer un laquais chez la concierge du marquis de Menton. Ce n'est pas vraiment dans le corps du logis du jardin, sur la rivière, que je veux demeurer, c'est dans le poulailler. Il ne s'agit que de savoir s'il y a une chambre à cheminée, et une avec un poêle; s'il y avait de quoi me faire rôtir une oie, et de quoi mettre de la viande dans un pot: la concierge me fera de bon potage. J'ai un peu de vaisselle d'argent, un peu de linge, des tables, des fauteuils, et des lits; avec cela on peut se mettre dans sa chartreuse. M. de Federsdorf pourra bien m'envoyer un carrosse pour venir à Potsdam; d'ailleurs j'aurai dans peu quatre chevaux. Ainsi ne blâmez plus mon goût, mais ayez la bonté de le favoriser. Je serai aux ordres du roi, s'il veut quelquefois d'un homme qui ne s'est expatrié que pour lui; et si la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas des soupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre dans les moments où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raison qu'il habille des livrées de l'imagination. Puisqu'il est le Salomon du Nord, il est juste qu'on passe par-dessus les neiges pour l'aller entendre.

Je lui ai écrit une lettre comme un disciple de la reine de Saba l'aurait écrite; car elle est pleine de pourquoi? Je lui demandais, comme à Salomon, les raisons de la petite malignité du cœur humain qui se glisse jusque dans le séjour de la paix. Pour moi, mon cher enfant, je pardonne tout, j'oublie tout, et je ne songe qu'à souffrir avec patience, et à travailler avec constance. L'étude est la seconde des consolations, l'amitié est la première. Je vous prie de dire à M. le comte de Podewils l'Autrichien que je suis très podevilien; il y a long-temps que je lui suis tendrement dévoué. Adieu, mon cher ami; dites au docteur que je suis toujours à lui.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'est passé après la condamnation du juif; car il faut instruire son ami de tout. J'ai voulu tout finir généreusement, et prévenir la prisée juridique des diamants, qui prendra du temps, et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de Rothembourg sait tout ce que je sacrifiais pour la paix, qui est préférable à des diamants. J'ignore par qui le juif est conseillé; mais il est plus absurde que jamais. On lui a fait entendre qu'il devait s'adresser au roi, et que le roi casserait lui-même l'arrêt donné par son grand chancelier. Concevez-vous cet excès? Adieu, mon cher ami; on ne peut terminer cette affaire que par la plus exacte justice, conformément à l'arrêt rendu; la discussion tiendra un peu de temps; c'est un malheur qu'il faut encore essuyer. Il faudra encore quinze jours pour accomplir toute justice. Mon Dieu, que j'ai d'envie de vous embrasser!

A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, ce n'est qu'après les affirmations à moi adjugées, et par moi faites, que j'ai eu la vanité de proposer au juif, au plus scélérat de tous les hommes, de reprendre pour deux mille écus ce qu'il m'a donné pour trois mille; et j'irai encore plus loin, s'il le faut, pour pouvoir m'approcher de Potsdam. J'ai demandé seulement au roi qu'il daignât me laisser encore ici jusqu'au 4 ou 5 mars. Le temps est bien dur, et, en vérité, l'état de ma santé mérite de la compassion. Mon cher ami, en vous remerciant de la bonté que vous avez eue d'envoyer au Marquisat. Si je peux m'y transporter avant le 4 de mars, l'envie d'être votre voisin précipitera mon pèlerinage. Il faudra regarder cette aventure comme une maladie dont j'aurai guéri. Les petits désagréments passent, l'amitié reste. Voilà pourquoi il faut aimer la vie.

Adieu, ami charmant.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à la fois vos deux lettres, mon cher

duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches; l'une par le moyen d'un échappé de l'*Ancien Testament*, qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre par un échappé du *Système*, nommé André, qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien à Paris, pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a trouvé un torche-cul du temps du *visa*; il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trève avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle; car pour ma *présence réelle*, n'y comptez pas si tôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons, ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

A M. DARGET.

Berlin, 15 février 1751.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord Tyrconnell est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbéciles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, et qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de Tyrconnell ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment de la dissolution totale est venu : on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complètement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société; je tâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des Montecuculli et des Turenne; il passe d'Horace et de Virgile à eux. Il a raison; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandières qu'on appelle les Parques eussent un fil pour lui, cinq ou six fois plus long que pour les autres humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs âmes. Je compte samedi venir mettre mon âme faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail : je suis une brebis galeuse, mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré Liberkuhn. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce *Siècle de Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal, mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes, la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner *Mahomet* avant *Catilina?* Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe, mal instruits, que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme en place, et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets *Rome* et *la Mecque* entre les mains; ce sont

deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

A M. DARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable; et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eue la saignée de M. de Rothembourg, j'ai très grande foi à La Métrie. Qu'on me montre un élève de Boërhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier?

Mais qu'il guérisse vos yeux; voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait à Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter, et pendant mon absence.

Ce d'Hamon, en arrivant chez moi, a trouvé des Damis, des Éraste, et des Angélique, et des Clarisse, qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric-le-Grand. Un certain marquis, un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville, qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur, je prends acte « que tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté; et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers, colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Des neiges de Berlin, le 22 février.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies! ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante; mais, tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du *Système*, s'avise, au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du *Système*, et que je voulus faire en vain passer pour un *visa*, en faveur de madame de Winterfeld, qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnais avait gagné son procès; mais qui lui rendra ses dents, qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable, sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre, qui vous aime de tout son cœur.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi;
Cul, tête et ventre sont chez moi
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste, il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi;
Mais, hélas! il n'en a que faire.
Fatigués de vœux empressés,

Il peut croire que c'est assez
D'être bienfesant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer;
Tant pis pour mes flammes secrètes,
J'ose aimer le premier des rois :
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes desirs,
J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne fesaient pas mes plaisirs.
Adieu, monsieur son secrétaire;
Soyez toujours mon tendre appui :
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonsoir; pardon de mes coquetteries : j'ai été bien malade; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme, qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

A M. DARGET.

1751.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très grand imbécile.

Si le statbouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourgmestre. Durand se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous. Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon adorable Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à *Rome sauvée*, à *Adélaïde*, à *Zulime*, et cent feuilles du *Siècle de Louis XIV;* car je serai historiographe de France, en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont de Veyle avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai desir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi, qui sans doute prend contre moi le parti de l'*Ancien Testament*, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron riait, et Nivelle de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma *Pucelle*, et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie, que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais, à Berlin; et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cætera;* et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il

daigne se communiquer à moi ; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

A M. DARGET.

Mon très aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoient des tragédies par la poste, et bénisse les rois pleins de génie et de bonté! J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante, et dont le cœur me rassure. Puisse votre cul être aussi sain que votre âme! J'ai passé une nuit bien cruelle, dans la crainte de passer pour indiscret, et avoir révélé les mystères de Mars-Apollon. Je suis sensible comme vous, et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 mars.

Me voici recloîtré dans notre couvent moitié militaire moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidûment mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de Villiers, qui avait fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui*. Il alla au sermon d'un capucin ; le moine dit en nasillant à son auditoire : « Mes très chers frères, « j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de « l'enfer ; mais j'ai vu afficher à la porte de l'é- « glise : *Réflexions sur les défauts d'autrui;* eh! « mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens! Je « vous parlerai donc de l'orgueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. La bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre ; mais le génie est un don de Dieu; c'est la grâce, c'est le partage d'un très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour ; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours! Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard. Vous ne m'en dites rien; vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce, et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir; sans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon *Siècle de Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand homme de.

bonne compagnie. Tout cela serait charmant ; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale ; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son *Siècle*, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux; mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle, et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour, mais après la clôture de mon *Siècle*, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

A M. FORMEY.

A Potsdam, le 30 avril (si je ne me trompe).

Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage [1] que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraie toujours.

M. Darget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance.

J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous et M. de Jarrige; on apprend plus dans votre conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jarrige des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui.

Interim vale; tuus sum. V.

[1] Il s'agissait d'une pièce de poésie de M. Mallet qui allait à Copenhague pour succéder à La Beaumelle. (*Note de Formey*).

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle âme du monde, et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Lekain, Coipel à Vanloo, Royer à Rameau? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous, mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu desiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte

de public qui crie. J'espère que le *Siècle de Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce *Siècle*, que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à *Zulime* et à *Adélaïde*. Savez-vous bien que mon *Siècle* est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères; je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon *Siècle*, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir de moi? Son ennemi est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé; mais point de vérité odieuse. *Valete, o cari!*

A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable) le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière est ordre en ce cas), je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne sœur du Marc-Aurèle du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé Wilhelmine, pour votre ami; mais, puisqu'on tarde tant, je ne peux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin, mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin d'Épicure; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi; je suis à la cour, je suis libre; et, si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni un licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon *Catilina*, mon *Siècle de Louis XIV*, et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneur et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau me prenait sous sa protection: ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté? C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le. . .

« Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin. »
VIRG., ecl. VIII, v. 68.

Se ella è ammalata, compiango; se sta bene, me ne rallegro; se si trastulla, lodo; se si ferma in Berlino, fa bene; se ella ritorna al nostro monastero, farà gran piacere al frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come e del perche, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali ha portate seco a Berlino. Intanto bacio le leggiadre mani che scrivono, che toccano le più delicate cose.

Adieu belle fleur d'Italie,
Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers

Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers ;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconnell, la poitrine de M. le maréchal Keith, les uretères de M. le comte de Rothembourg? Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 29 mai.

Mon très cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon *Siècle* en tête, et c'est parce que je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si longtemps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfants. *Rome sauvée*, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon *Siècle*, que vous aurez dans trois mois? Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux; *la mort ravit tout sans pudeur*. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce *Siècle* vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses états voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon *Siècle*. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très rarement; *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin voilà donc M. de Chauvelin en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé, son frère, me garde toujours rancune; je veux que mon *Siècle* me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content; ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresni : *Faites-moi bien peur;* car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis, mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre *Catilina* et *Rome sauvée*. Je ne demande pas que ma *Rome* soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.
Hor., lib. III, od. XXIV, v. 31.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé, donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des *Mémoires* qui ont paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots.

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jus-

qu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que, si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous fesons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici; et cela est fort honnête; ou les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la présenter, si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le *Siècle de Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries;mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement, et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout à fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Hamon pour madame la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre: madame de Staal et madame de Malause.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très long-temps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie, car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris, à cause de vous et du petit nombre des élus.

A M. DE MONCRIF.

A Potsdam, le 17 juin.

J'ai tardé long-temps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire. Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre: que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfesante de votre caractère. Je ferai plus; ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne regarde ma démarche que comme celle d'un homme qui a quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais, depuis vingt ans, tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfontaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique, avait des associés, et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience: quoique à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement, trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail; et cela, pourquoi? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Madame la marquise de Pompadour, M. le comte d'Argenson,

et d'autres qui ont blâmé ma retraite, sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que des hommes obscurs, mais dangereux, et infatigables dans leur acharnement à nuire, machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée, si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile; mais, en même temps, je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume, si des personnes à qui j'ai obligation, et à qui je serai toujours attaché, croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs; mais à la cour toute militaire où je suis, il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin, ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France, je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grâce d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse, et il est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si madame de Pompadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance, pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc, mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons, mes regrets, mon attachement. Comptez que je ne vous oublie pas parmi ceux que je regrette souvent. Vous êtes tous les jours dans la maison de monsieur le duc et madame la duchesse de Luines; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison, dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se souvient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse, et en parle souvent avec éloge.

Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous; c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage que vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours.

A M. DE LA MÉTRIE.

A Potsdam.

Allez, courez, joyeux lecteur,
Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,
De vos desirs brûlants communiquer l'ardeur
Au sein de Phyllis et d'Annette.
Chaque âge a ses plaisirs; je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude;
A vous des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre Frédéric et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai-mélancolique Darget, et aimez-moi en chemin.

A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers, au premier voyage que je ferai en France; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse, si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre, et c'est en partie ce qui m'a privé long-temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les

gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir ezelu Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé à la *comète*, cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot, et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam.

J'ai reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé; et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans celle de Witikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse a fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court, et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de *Rome* suscite un autre César que Drouin pour la *sauver*. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte, et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu plus complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point *Aurélie;* le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas du théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques unes

sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis, et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous ai faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marseille très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, le 20 juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur, à Paris, d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite; mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très douce, très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles; et par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un *superflu* qui n'est pas *chose très nécessaire.*

Avec tout cela, madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. Dalembert, pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le *Siècle de Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de *Rome sauvée!* vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible; mais ce n'est pas tout à fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce, que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron, que c'est à peu près comme si je fesais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le *Catilina* de Crébillon a réussi, mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argental; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie,* et peut-être mademoiselle Puvigné. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon, et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et *messieurs du Clergé*... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin? Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens, parce qu'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Je viens de lire *Manlius*. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal; et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père; et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres; le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénoûment soit contenu dans l'exposition comme dans un germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain, sur ce qu'il a paru un peu rêveur : proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée;* on se-

rait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau-fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron, et Grandval, César; mais en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il vostro Dubos; quando potrò io diro in Potsdam : Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio del suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. *Le gros abbé Dubos* è un buon autore, e degno d'esser letto attentamente. Non dirò di lui :

« Molto egli oprò col senno, *e collo stile.* »
Jérus. délie, ch. 1.

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo, ma rileggerlo sarebbe tedioso. Questa bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio, mio cigno del canal grande; vi amerò sempre.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 7 août.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet; et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle *Rome* avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie, mais vous aurez une *Rome*. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de *Catilina*, avait fait

« . . . . égorger Nonnius cette nuit, »
Acte 1, scène 1.

sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice;* mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et, pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à *la Henriade?* Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez *Rome*, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'Inde qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais, sain, malade, triste, ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien. Adieu, adorables anges.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 août.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais, et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires, et, en qualité de



penseur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux comme il vient de louer Fontenelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleuri lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci :

Ah! réprimez en vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de Fleuri régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, et attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis longtemps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais ministre de France à Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca, si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher *Isaac* me traite en Ismaélite, je ne ferai point de pèlerinage pour lui.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 28 août.

Mon cher et respectable ami, milord *Maréchal*, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte *Rome* à madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de *Rome sauvée*, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie; ce qui est beaucoup mieux, parce que Nonnius est fort connu pour avoir été *tué*.

Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais

glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois; car non seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de Malesberbes, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de Belle-Ile sont les deux seuls hommes vivants dont je parle; mais, en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé, et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; elle n'a jamais été bien; je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire *Zarès*; l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce *Mahomet*, c'est qu'il finit par une pantalonnade; mais Lekain dit si bien :

Il est donc des remords! . . . .
Acte v, scène 4.

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

J'ai reçu votre lettre et celle de madame Denis; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez monsieur; et moi, sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, Mon cher *Isaac!* Eh bien! monsieur, je vous sime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'Argens, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 août.

Mon *héros*, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne, je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français, dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer *Mahomet* publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon *Prophète* à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le *Catilina;* car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parce que je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'état s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a



des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre;* mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César ; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord *Maréchal,* ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina ; vous en jugerez ; ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV.* C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition ; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle,* une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison ; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle.*

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez ; mais venons à mon *Siècle.* Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent ; voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier, qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, et madame de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France ; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux ; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'*Histoire du Siècle* jusqu'au temps présent, dans un *Tableau* raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails ; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et, comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Ile, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper ; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière, de Montespan, et de Maintenon, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse ; mais je

me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet *Essai sur Louis XIV*, et par les anecdotes où je dis des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France, harcelé, ballotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension : parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi; elle y était toute préparée; mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité, et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi, vous avez du temps! Ah! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!... mais.... Vous auriez mis le comble à vos grâces, si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux; vous ne le serez jamais; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois, et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume qui a été envoyé au roi; il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Métrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte, il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris, pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds moi et *Rome*. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la récep-



tion de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

A M. D'ARGET.

1751.

Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ses protestations, Henning donna au docteur Houl, professeur à Francfort-sur-l'Oder, toutes les feuilles imprimées; Houl en a fait la traduction. Dès ce temps-là un libraire de Breslau, nommé Korn, ami de Henning, fit mettre dans les gazettes allemandes qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl est arrivé à Berlin: Henning intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais, si cela est, il faut que Henning me rende en mains propres cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat, par lequel il doit se rendre garant de l'événement: il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de Korn, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à présent chez Francheville; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le fasse arrêter. Il ne sait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 2 septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Métrie pour M. le maréchal de Richelieu; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce La Métrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi, après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré que, en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu: « J'aurai besoin « de lui encore un an, tout au plus; on presse « l'orange, et on en jette l'écorce. »

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations, il a redoublé ses serments. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer, et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Métrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne, qui est à lui; en voici les premiers vers:

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pesne*, c'est un *dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi; c'est-à-dire pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour

M. Jourdain, qui disait: « Puis-je rien refuser à « un seigneur de la cour qui m'appelle son cher « ami? » Mais je vous répondrai: C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Métrie fait naître. Vous m'allez dire: Partez; mais moi je ne peux pas dire: Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? ignorer que La Métrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous: Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long, tout ce que vous pensez par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le... septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius; car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce et mes amis, m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour *Rome sauvée*.

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte:

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Scène 3.

Cette promesse de revenir fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part:

Ciel! quel nouveau danger!
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire...
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.

Scène 3.

Ensuite, quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime:

Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius;
Allez, et, dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.

Scène 4.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers:

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire;

Acte IV, scène 6.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant.

A l'égard du vers:

Vous nous perdez tous trois; je vous en averti,

qui rime à *démenti*, il rime très bien; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas:

Visir, ... je vous en averti,
Et sans compter sur moi, prenez votre parti.

Bajazet, act. II, sc. 3.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants:

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide;
Je sais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.
. . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc.

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très juste. Voici comme je corrige en cet endroit:

Achevez son naufrage; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis;

Songez que ces destins font celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir,
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle!

Acte II, scène 6.

Et à l'égard du vers:

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'état*! je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'état*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas:

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux:

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres?

Acte IV, scène 4.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le...

Io sono un poco casalingo e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero; e, quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere Astrua, quando avrà godnto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere che faranno l'onor della bella Italia, e le delizie di tutte le nazioni. Le bacio di cuore le mani.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison.

Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin; il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme, avant de le condamner.

Vis content et heureux.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, si *loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est Piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchants confondus! mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous. J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un cer-

tain homme de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand homme, dans l'administration intérieure de son état. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent; mais enfin quiconque écrit, et surtout sur des matières aussi délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voulait exterminer un citoyen, parce qu'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre *Rome sauvée* et contre l'histoire du *Siècle!* J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier : je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu.

« Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 188.

J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande *Rome* et mon *Siècle*. Votre amitié, votre zèle, et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce, cet ordinaire; la poste va partir; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de *Rome* et de *la Mecque* qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV;* il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que, dans cet abrégé, il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours très infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires, on lui dira qu'il fera les délices du genre humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 21 settembre.

Non posso immaginare, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io l'avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze; ma, giacchè l' ho dannato affatto senza misericordia, non veggo ciò che i moderni romani habbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia o leggiadra risposta a questo indefesso scrittore, ha questo valente cardinal Quarini; egli mi ha favorito d' una lettera, e d'alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo farò

coll' ajuto di Dio, e di voi, mio angelo di Padova e di Berlino,

« Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
« Nil est jucundum, vivas in amore jocisque. »
Hor., lib. I, ep. VI, v. 65.

ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin (j'entends le vieux conseiller d'état) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées; mais quo surtout elle raie ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de *Rome* comme dans celle de *la Mecque*. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre *Rome*, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre,

« . . . . et dulces moriens reminiscitur Argos. »
Virg., *Æn.*, lib. X, v. 782.

Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire; vous triomphez des cabales, et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète, à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de *la Mecque* à *Rome*. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange;* je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne, depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire Darget d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poème du *Palladium*, et le poème est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire?

se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très aise du retour de frère *Isaac* d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères, ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait: *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris, dans ma maison.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 13 novembre.

Ce La Métrio, cet *homme-machine*, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. La Métrie est mort précisément de la même maladie dont le roi réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du *Siècle de Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu; mais on ne peut pas être partout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon âme va bien, elle est tranquille; et cette âme est tout à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoné jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur, dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout à fait du parti d'Aurélie; elle vous a paru faible; et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi, j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron fesant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de *frère Philippe*, où il n'y a point d'*oies;* mais enfin j'ai cédé; la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux; vous en jugerez; pour moi, je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu; mes maladies ne m'ont point découragé; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre

personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un *Siècle* à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries, que je réforme d'un bout à l'autre, et *Rome sauvée* par dessus; en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame Denis à donner *Rome sauvée*. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire, qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne *Adélaïde*, pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à *Rome*. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute *Adélaïde*. Je ne sais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau, avant qu'on donne *Rome sauvée;* c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le *Catilina* de Crébillon un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin nommé La Métrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tyrconnell, qui se mourait; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 14 novembre.

Protectrice de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord Tyrconnell empire, le comte de Rothembourg se meurt, Darget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie; pour le major Chazot, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête, et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps, mais notre fou de La Métrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous les malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tyrconnell envoie prier La Métrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur, qui le fait rire, et avec qui il joue. La Métrie part, arrive chez son malade dans le temps que madame Tyrconnell se met à table; il mange et boit, et parle et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc, et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tyrconnell, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte Tyrconnell de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré, mal gré, dans l'église catholique, où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les *chênes* tombent, et les *roseaux* demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pesne. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le Tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon Calmouck au plus vite!

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, le 4 décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux Genevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port, et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 13 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise genevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-

le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le duc, que vous connaissez très bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une âme bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à peu près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi, d'un côté, et mes maladies; de l'autre, m'ont retenu, et je suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon âme, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

A M. FORMEY.

Si votre fortune, monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune, j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière; votre antagoniste a bien de l'esprit, mais vous en avez encore plus.

« . . . . Si Pergama dextra
« Defendi possent, etiam hac defensa fuissent. »
VIRG., *Eneid.*, lib. II, v. 291.

Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis; mais

« Non propius fas est mortali attingere divos. »

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *Siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en enverrai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jarrige, dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur, etc. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus :

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise;

mais elle dit :

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée.
Acte I, scène 3.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme. Elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que, dans le fond, elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant

cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina :

Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable ;
Fuis Rome, si tu l'es...
Acte I, scène 5.

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera :

Eh bien ! ferme Caton. . . . .
Acte I, scène 6.

comme on prononcerait, *Allons, ferme, Caton?* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner *Catilina;* je voudrais plutôt être desiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humiller à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce *Siècle de Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Rebonlet, et à Larrei, et à Limiers, et à La Martinière, et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France, pour ne point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eus pour ces *Siècles!* J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane, sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant, n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des *Siècles*. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourments, mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Métrie, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle âme, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe : *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son*

âme ; nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier, devant d'Argens, qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui ; cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange.* Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chasot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire ; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes ! Je desire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane,* n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent : « Comme vous êtes l'ami du roi de « Prusse, je vous prie de faire ma fortune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent ; elles font le charme de ma vie.

A M. WALTHER.

28 décembre 1751.

J'examine avec soin votre édition. Il y a beaucoup de fautes. Jugez où nous en aurions été si je vous avais donné d'abord à imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Il a fallu l'imprimer chez l'imprimeur du roi de Prusse. C'est M. de Francheville, conseiller aulique, qui s'est chargé de l'édition, et il y a encore des cartons à faire. Mon nom n'est point à la tête de l'édition. On sait assez, dans l'Europe, que j'en suis l'auteur ; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on peut essuyer, en France, de désagréable quand on dit la vérité. J'ai donc pris le parti de ne point envoyer d'exemplaire en France. Ce n'est pas moi qui ai le privilége impérial ; et celui de Prusse est sous le nom de M. de Francheville. Il y a, comme je vous l'ai mandé, trois mille exemplaires de tirés, dont quatre-vingts ou à peu près peuvent être ou gâtés ou incomplets ; j'en envoie cinq cents à un de mes amis à Londres. Ce débit ne passera point par les mains des libraires, c'est une affaire particulière. Reste donc deux mille cinq cents exemplaires dont je puis disposer : j'en prends cent pour faire des présents, et je me déferai des deux mille quatre cents exemplaires restants avec un seul libraire auquel je transporterai le privilége, le droit de copie et de faire traduire. Les deux volumes contiennent chacun à peu près cinq cents pages, ou quatre cent quatre-vingts, ou approchant ; c'est de quoi je serai plus parfaitement instruit quand la table des matières sera achevée. On peut vendre les deux mille quatre cents exemplaires deux ridalers, ou au moins deux florins chacun. Je ne veux pas assurément y gagner, mais je ne veux pas y perdre. L'ouvrage m'a coûté, avec le secrétaire et M. de Francheville qu'il a fallu payer, environ deux mille écus, parce qu'il y a des feuilles que j'ai refaites trois fois. Je vous donnerai volontiers la préférence sur d'autres libraires qui m'en offrent davantage ; et encore je ne vous demanderai ces deux mille écus qu'au 1er juillet, et vous donnerez un présent de cinquante écus à M. de Francheville. Si je vous abandonnais seulement cinq cents exemplaires, vous ne pourriez avoir ni le privilége, ni le droit de traduction, parce qu'il faudrait nécessairement donner ces droits à ceux qui prendraient la plus grosse partie ; mais si vous vous chargiez du total, alors le même homme qui a traduit les tragédies de *Phèdre* et d'*Alzire*, en allemand, avec beaucoup de succès, traduirait pour vous le *Siècle de Louis XIV*, et il ne vous en coûterait rien, et vous pourriez ensuite joindre cet ouvrage à mes OEuvres. Je me déterminerai suivant votre réponse.

Il se présente une plus grande entreprise ; c'est d'imprimer et de débiter volume à volume les auteurs classiques de France, avec des notes très instructives sur la langue, sur le goût, et quantité d'anecdotes au bas des pages ; on commencerait par La Fontaine, Corneille, Molière, Bossuet, Fléchier, etc. Rien ne serait plus utile pour donner aux étrangers l'intelligence parfaite du français, et pour former le goût. J'ose dire qu'une telle entreprise fera la fortune de celui qui en fera les frais. Nous commencerions à la Saint-

Jean, et cela irait sans interruption. Vous pouvez voir que je ne songe qu'à rendre service. C'est à vous à voir si vous voulez joindre votre peine à mes soins. Je vous embrasse. VOLTAIRE.

A M. FORMEY.

Le 2 janvier 1752.

J'ai lu, toute la nuit, l'*Histoire du Manichéisme*. Voilà ce qui s'appelle un bon livre; voilà de la théologie réduite à la philosophie.

M. Beausobre raisonne mieux que tous les Pères; il est évident qu'il est déiste, du moins évident pour moi. Mandez-moi, je vous prie, quel était son nom de baptême, et l'année de sa mort. Je voudrais qu'il vécût encore. Vivez, vous!

AU CARDINAL QUERINI.

Berlin, 7 gennajo 1752.

La morte del conte di Rotembourg, l'uno de' Direttori di questa Chiesa tanto favorita da V. E., ha cagionato qui un grand ramarico; io sarei molto sorpreso se egli non avesse lasciato nel suo testamento una considerabil somma di danari, per contribuire alla fabrica del vostro edifizio. I continui assalti della malatia che mi distrugge, mi fanno augurare anderò dove è gito il povero conte di Rotembourg, e dove non s'edificano case nè per Iddio, ne per gli uomini. L'ultime mie voglie saranno in favore della Chiesa di Berlino; ma darò poco, giacchè sono un uomo da poco. E bisogna pigliar cura do' suoi parenti ed amici prima di pensare alle pietre d'un monumento. Tocca a un vescovo, a un gran cardinale, a un celebratissimo benefattore come voi siete, di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo imparegiabile merito, si come di sua Eminenza,

Umilissimo e devotissimo servitore,
VOLTAIRE.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 8 janvier.

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit; j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudemont; il ne s'agit pas là du père, mais du fils, qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de Commerci.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion, à cinquante ans, par persuasion, vous avez assurément une bonne âme. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup, et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilli est celle de Scipion à Liuterne, et de Marlborough à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé, les dernières années de sa vie; et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénoûment dans une histoire, comme dans une tragédie; sans quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un La Hode. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même: Philippe V sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? La Hollande sera-t-elle détruite?

Louis XIV succombera-t-il? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre; les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée, si j'avais pu travailler à Paris; je me serais plus étendu sur tous les arts; c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume? ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, mon cher ange :

1° Je vois que madame Denis ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton :

Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre et parle en ennemi.
Scène 6.

Non seulement cela doit être dans la copie de madame Denis, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, on je suis bien trompé.

2° Il y a aussi, au second acte, la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le sénat, qui flotte et qui s'arrête;
L'orage, au même instant, doit fondre sur leur tête.

3° Si vous voulez que Catilina recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Acte III, scène 2.

Ce sera un peu de peine pour madame Denis de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne par intérim la puissance de dictateur; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron, et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce *Siècle de Louis XIV*, et dans l'épuisement de forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
Je vengerai l'état, je vengerai la loi;
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte Catilina dise :

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui régis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changements, avec tout l'art

que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines, et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que *Rome sauvée* peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage, qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Il s'est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du *Siècle de Louis XIV* corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce *Siècle*. Je supplie instamment M. de Choiseul, M. de Chauvelin, aussi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis, et surtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, messieurs, pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir; c'est un très grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour *Rome*. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de *Catilina;* soyez mes Cicérons. Je ne sais comment va la santé de madame d'Argental.

Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg, qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme; je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe; que les hommes ne sont que des ombres passagères; qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain; pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est là l'étiquette des cours; on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie; cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie, les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais; et, quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi, qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du *Siècle de Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint François, d'avec un Français? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait*? Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois; parce que voy*oit*, lis*oit*, rimait avec explo*it*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 27 janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Métrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son *Éloge* à l'académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Métrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain; mais, avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugements des hommes.

Madame de Pompadour m'a écrit que « mes « amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui « faire croire que je n'avais quitté la France que « parce que j'étais au désespoir qu'elle protégeât « Crébillon. » Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais musiciens, et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs mes maladies, qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs des rois ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue, et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser.

J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du *Siècle*, et que le vôtre s'y trouve. Le président Hénault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de *Rome sauvée*, en use despotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres; cela doit faire un beau conflit de cabales! Je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur; c'est auprès de votre belle âme et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand la décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah! si M. le maréchal de Richelieu était là! Le roi de Prusse en pense autant; mais il serait jaloux de vous; car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur; n'oubliez pas votre ancien courtisan.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîments, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le *Siècle de Louis XIV*, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome; j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité, j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui, dans leur temps, causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome :

« Voilà le précis, peut-être encore trop long, « des plus importants événements de ce siècle; « ces grandes choses paraîtront petites un jour, « quand elles seront confondues dans la multitude « immense des révolutions qui bouleversent le « monde; et il n'en resterait alors qu'un faible « souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient « sur ce siècle une gloire unique qui ne périra « jamais. »

Vous voyez par là que mon second tome est

mon principal objet ; et cet objet aurait été bien mieux rempli si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi et l'acharnement de mes ennemis m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis XIV et le roi Guillaume.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

« Ceux qui estiment plus un roi de France qui « sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre « qui détrône son beau-père ; ceux qui admirent « davantage le protecteur que le persécuteur du « roi Jacques, ceux-là donneront la préférence à « Louis XIV. »

D'ailleurs, M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis XIV et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique ; et, s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué, autant que je l'ai pu et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame du Deffand, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Condé était mort à Chantilli de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade ; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère Jean : J'y perds un bon ami.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 1er février.

J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère ; je crains que vous ne le soyez encore.

Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource ; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre ; car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas ; mais quelles eaux ? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le *Siècle de Louis XIV*. Je vous avertis très sérieusement que, si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que, si Corneille vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce *Siècle;* ils sont bien à la gloire de Louis XIV. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis XIV. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis XIV plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains ; nous avons enseigné les nations ; mais on n'en hait pas moins notre gouvernement ; croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne, et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse, et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilége de l'empereur pour dire que Léopold était un poltron ; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit ; je peux hardiment imprimer sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand-électeur, s'abaissa inutilement devant

Louis XIV, et lui résista aussi inutilement. Il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud; car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir. En ce cas, vous me procurerez un très grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et madame du Deffand. Bonsoir; je me meurs, et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin; il n'y en a que douze; Pélisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval, en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du *Tholus*. Le fameux fort de Schenck, dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'Albe. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie; je vous prie de le dire à M. d'Argenson.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, le 6 février.

Mon très cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore; mais l'hiver est bien rude, et sera bien long. Je doute que *Rome sauvée* me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle Gaussin; je m'en accuse très sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que, si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des Crébillons sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût, aux sentiments des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina. Il y a assez de Romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes, on m'y a forcé, et M. le maréchal de Richelieu a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer, qu'elle dît :

> J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
> Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'Amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle Gaussin. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à Vénus. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du *Siècle*, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme [1]. Je remercie madame d'Argental de ses anecdotes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquesne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin parvenus sont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président Hénault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrei, et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma nièce une préface pour *Rome*, en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron! cela est bien pis que de préférer mademoiselle Clairon à mademoiselle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi! ni voix, ni visage, ni âme, et jouer Cicéron! Cela seul serait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir

[1] M. d'Argental est neveu du cardinal de Tencin, qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun. K.

des coups de La Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être malade avant cette catastrophe; car on dirait que c'est la chute de *Rome* qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le *Catilina* de Crébillon soit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Berlin, le 13 février.

Votre très ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous donniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi; et j'ai tant de remerciements à vous faire de la part des *Musulmans* et des anciens *Romains* que vous protégez; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part de Louis XIV, qu'il faut bien que vous me pardonniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis XIV est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content, si je pouvais me flatter d'avoir laissé à ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire, quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre cette patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous ne doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez-vous que M. de Paulmi trouvât ici l'assurance de mes respects? V.

P. S. Je me flatte que votre régime vous a délivré de la goutte. Je vous souhaite une santé durable, et meilleure que la mienne; car, par parenthèse, je me meurs. Milord Tyrconnell, que vous avez vu si gros, si gras, si frais, si robuste, est dans un état encore pire que le mien; et, si on pariait à qui fera plus tôt le grand voyage, ceux qui parieraient pour lui auraient beau jeu. C'est dommage; mais qui peut s'assurer d'un jour de vie? Nous ne sommes que des ombres d'un moment, et cependant on se donne des peines, on fait des projets, comme si on était immortel.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer encore un peu, pour le moment où nous avons à végéter sur ce petit tas de boue, où vous ne laissez pas de faire de grandes choses.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, le 25 février.

Je suis à peu près, monsieur, comme madame du Deffand; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame du Deffand vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le *Siècle de Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon portefeuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très aimable neveu, qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie; mais comment pouvez-vous quitter madame du Deffand, dans l'état où elle est?

J'ai vu les Mémoires sur les Mœurs du dix-huitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre masq..., ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion; et, quand je serais condamné par la Sorbonne, avec l'abbé de Prades, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du Deffand mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir, si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de *Rome sauvée*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 3 mars

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de Tyrconnell aura fait un cruel voyage ; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants, ils étonnent le premier moment ; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire ; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie ; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire ; c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parce qu'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit, il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome ;* je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation ; les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui se disputent ; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu, à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu ; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure ? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est madame Denis ; c'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle patience, quelle chaleur et quelle raison elle a mises dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée ! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de *Rome sauvée*.

On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat ; mais, à la fin, il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges, et fort peu de parterre. Le sujet de *Catilina* me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la Comédie de Paris les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier : *O tempora! o mores!* on demandera *Inès de Castro* et *Turcaret*.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas M. le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame Denis et avec vous, dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces ; et, pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des Allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous



les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans; mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 14 mars.

Mon divin ange, madame d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de *Rome sauvée*. Je connais mon public; l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon et Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le *Siècle de Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et malsonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte Roi aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et Hardion aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au Collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit bene vixit*.

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux Duclos, aux Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le *Siècle de Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les *Lettres juives?* Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai dit, me donne un privilége pour dire que Léopold était un poltron, et que je n'aie pas en France la permission tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement cela est indigne. Il faut donc faire l'*Histoire des mœurs du dix-huitième siècle?* Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne âme qui fera rougir les pédants de la pédanterie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé de Chauvelin? *Tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots.

Vous m'avez bien consolé, en me disant que mademoiselle Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle Gaussin, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire; je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tyrconnell, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son *Siècle*. O vanité! ô fumée! Qu'est-ce que la vie? Madame, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 14 mars.

Mon *héros*, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Le Bailli, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tyrconnell. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, monseigneur, de la mort du comte Tyrconnell. Il était le second gourmand de ce monde, car La Métrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand, ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir as-

sez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon *héros*.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis, en deux pages, de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire, vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. Brown. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mesle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai sonné pour Henri IV, pour Louis XIV, et pour Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère, et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. Bussi doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de Fronsac et mademoiselle de Richelieu sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 14 mars.

Bénie soit votre *Rome*, madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus. Mongault, Bouhier, et d'Olivet, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des *Rome* quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire, cet été, un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous faisons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie, à présent; le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des *Catilina* et des *Histoires des mœurs du dix-huitième siècle*, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé Metastasio soit à Vienne, M. Algarotti à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.
Rome sauvée, acte V, scène 3.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait bien davantage si Maupertuis avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques, et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est pas géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi; et je peux faire tant de *Siècles* qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie de permettre que M. de Pont de Veyle trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main; mais, quoique le caractère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleury, les malheurs de la Bohême, ceux du prince Édouard, Fontenoi, Berg-op-Zoom, Gênes, et l'amiral Anson, me laisseront le temps de travailler à ce que vous savez. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès; ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe; tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis XV, après avoir mis Louis XIV dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour Henri IV, Louis XIV, et Louis XV, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour madame la maréchale de Villars; vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierai pas plus madame la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari, lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France, dans le *Siècle de Louis XIV*.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui m'a donné les cent dernières pilules faites par Sthal lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire de sa majesté qui part pour Paris. Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Geoffroi. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Sthal et par le mien, que personne n'est prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi, et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien; c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, surtout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

A MADAME DENIS.

Le 15 mars au soir.

Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que *Rome sauvée* n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain? On ne joue plus le *Sertorius* de Pierre Corneille, et on donne souvent le très plat *Comte d'Essex* de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir

lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable; mais je suis toujours très persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine; c'est une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une *promesse* en bonne forme. On n'a jamais fait une délicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu; je vous embrasse, je vous remercie; je vais répondre à tous nos amis. Darget n'est point encore parti, mais il part.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Berlin, le 18 mars.

Pardon, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des *Siècles*, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du Grand-Conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et, quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de *Rome sauvée*. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé. Nous ne sommes de fer ni vous ni moi; mais, avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde.

Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

A M. FORMEY.

De Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre *Bibliothèque impartiale*, et surtout d'avoir donné l'*Éloge* de madame du Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144 : *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre autre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre *Bibliothèque*, qui cesserait d'être *impartiale*, si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de Samsoy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre académie. Je vous embrasse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er avril.

Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré *Rome* avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu, avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine, qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille, qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. *Adélaïde*, ou *le Duc de Foix*, ou *les Frères ennemis*, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que *Rome sauvée*. Le rôle de Lisois est peut-être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite un même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer si tôt *la Guerre de 1741*; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail, que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monuments à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger, mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le *Catalogue des écrivains* est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents! ce *Catalogue* est ce que le président Hénault aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remerciements pour moi à M. le président de Meinières et à M. de Foucemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeants, que le *Siècle de Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu; que, si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis XIII, il faudrait retrancher Corneille; que les écrivains font honneur à ce siècle, sans avoir été formés par Louis XIV; que Lebrun, Le Nôtre, n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis XIV, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de Gacon et de Courtils, etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au P. Niceron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfontaines, Fréron, etc., doivent inspirer; qu'enfin, ce *Catalogue* raisonné est et sera très curieux; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges.

Mes tendres respects à tous.

A M. DARGET.

A Potsdam, 3 avril 1752.

Mon très cher ami, j'ai reçu votre lettre de Strasbourg, avec une consolation inexprimable; vous avez bien soutenu la fatigue du voyage, et je compte que ma lettre vous trouvera à Paris où je l'adresse. Vous me manquez bien à Potsdam. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous : elle vous mène à Paris, et elle m'ôte mon bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce; mais vous ne verrez pas mes enfants. Je ne veux pas qu'on reprenne *Rome sauvée* après Pâques : je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu. Guérissez-vous vite à Paris, et revenez auprès du roi philosophe, qui rend la vie si douce; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie.

> Omitte mirari beatæ
> Fumum et opes strepitumque Romæ.

Revenez dans la belle retraite où un roi, d'une humeur toujours égale, rend tous nos moments égaux; revenez voir les orangers de Sans-souci; il me semble qu'il n'y en a point aux Tuileries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes : voilà ce que vous aimez, traître, avec votre vessie. Eh bien, ramenez-nous-en une. Venez établir une madame Darget à Potsdam, chez laquelle nos philosophes se rassembleront, qui aura bien soin de vous, qui tiendra votre ménage, qui... cela sera charmant; vous serez égayé tout le long du jour; car

> L'uom senza moglie a lato
> Non puote in bontade esser perfetto.

Vous allez cependant préparer vos armes à Paris; vous allez tâter de tous les plaisirs, et moi je vous attends dans mon petit appartement avec de la prose et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos compliments au marquis, qui se plaint de ses c..., comme vous de votre vessie; *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.* Je les ai faits au comte Algarotti, qui est venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de madame la princesse de Hesse, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le saint père. Ils vous font tous les plus tendres remerciements : ce n'est pas le saint-père que je veux dire, c'est Algarotti et d'Argens. Pour Federsdorf, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commission, je n'ai pu l'attraper depuis votre départ. Adieu, mon cher ami, *vive memor nostri;* portez-vous bien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Je connais Klinglin et son affaire, j'en augure mal; il a de puissants ennemis,

> Il était trop puissant pour n'être point haï.

La fuite de son secrétaire est un mauvais signe.

A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, le 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce *Siècle*; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le *Siècle* ni *Rome sauvée* ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme Ajax demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV*. Je veux m'empêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris. V.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 3 avril.

Grand merci, cher La Condamine,
Du beau présent de l'*équateur*,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique;
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes:
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de Louis XIV; mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions, et trop de péchés de commission.

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau, avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées; et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé, avec Astolphe et saint Jean, pour trouver le fruit de mes peines; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

A M. WALTHER.

A Potsdam, 8 avril 1752.

J'ai ouï dire que S. A. R. madame la Princesse royale n'avait pas été contente d'un passage du livre que j'ai pris la liberté de lui envoyer. C'est à la page 484 : *On vit bientôt combien il est difficile à un faible prince*, etc. On sait assez que *faible prince* ne signifie pas *prince faible*. Un *prince faible* est tel par son caractère, et un *faible prince* l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi.

D'ailleurs, S. A. R. est trop juste et trop indulgente pour n'être pas persuadée de la pureté de mes intentions. Elle ne pense pas que j'aie voulu lui déplaire dans un livre que j'ai mis à ses pieds. J'ai la même confiance dans les bontés de Son Excellence M. le comte de Waekerbarth, à qui j'ai présenté un exemplaire par vos mains. Si cependant ce passage déplaît, je vous prie de le corriger au moyen d'un carton. Vous mettriez à la place: *Il était bien difficile qu'un prince dont les forces étaient si inférieures à celles de son ennemi, et qu'un empereur qui ne put jamais armer l'Empire en sa faveur, pût conquérir des états par le secours de ses alliés souvent désunis.*

Je vous prie, mon cher Walther, de communiquer cette lettre à M. le comte de Waekerbarth, et de prendre sur cela ses ordres. J'eus l'honneur d'envoyer mon livre à S. A. R. long-temps avant que vous le rendissiez public, afin que, s'il s'était glissé quelque chose qui pût lui déplaire, j'eusse le temps de le corriger; et je croyais que vous ne mettriez votre livre en vente qu'après la foire de Francfort; c'est dans le même esprit que j'en envoyai des exemplaires à la cour de Bavière.

En cas que vous fassiez ce carton, mon cher Walther, je vous prie d'en mettre encore un autre au second tome, page 103, à la fin de la page. Voici ce qu'il faut substituer après ce mot *parce que* : *Parce que la base de sa statue à la place des Victoires est ornée de quatre esclaves enchaînés; mais ce ne fut point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de*

Vendôme; la statue de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'âme, etc.

Je vous demande pardon, mon cher Walther, de la peine que je vous donne; mais une première édition est un essai. Il échappe toujours à l'auteur beaucoup de fautes. Je me flatte que la seconde édition sera beaucoup plus ample, plus correcte, et meilleure en tout sens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

A M. BAGIEU,

CHIRURGIEN-MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, ETC.

A Postdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère, et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'espérance d'y trouver des âmes aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession, et, en même temps, si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame Denis, qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que j'en ai parlé dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme madame de Pimbesche avait appris la Coutume en plaidant. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate : *Experientia fallax, judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir, et mourir.

Le roi de Prusse, qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très beaux vers, m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord Tyrconnell et La Métrie, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie; le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de Demouret ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré, et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Baréges, de Padoue, d'Ischia, pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai :

« . . . . Deus nobis hæc otia fecit. »
VIRG., ecl. I, v. 6.

Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 15 avril.

Le duc de Foix vous fait mille compliments, aussi bien que M. son frère; ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter; mais ils partent incessamment pour aller trouver madame Denis, dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à peu près tels que vous les voulez; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils sont les enfants d'un vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection, tels qu'ils sont, empêchez surtout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour; mais, en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à madame Denis à vous charger en-

tièrement de leur conduite, et mademoiselle Clairon elle-même ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le *Catilina* de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus complète que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos sibarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer *Rome*, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux *soldats de Corbulon*[1]. Je m'occupe, dans mes moments de loisir, à rendre le style de *Rome* aussi pur que celui de *Catilina* est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que *Louis XIV* partage mon temps avec les *Romains* et *le duc de Foix*. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du *Siècle de Louis XIV*; elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions; je ne les aurais jamais eues si je n'avais publié le livre. Je profite de tout; ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage, et qui me rendent des forces pour le lendemain; et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté; et, avec tout cela, je regrette tous les jours madame Denis et mes amis, et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit à M. de Malesherbes que je le suppliais très instamment d'empêcher que l'édition du *Siècle de Louis XIV* n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes, pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs desirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde en publiant, autant que vous le pourrez, mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

[1] Allusion à ces vers de *Rhadamiste et Zénobie*, acte II, scène 2 :

> De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
> M'apporter dans ma cour les ordres de Néron !

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon* les partisans de Crébillon. (*Note de feu Auger.*)

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 22 avril.

Voilà une plaisante idée qu'a Du Molard de faire jouer *Philoctète*, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame Dacier que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne, ni d'avoir un sexe; c'est la reine Élisabeth. Elle avait traduit ce *Philoctète* de Sophocle en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse serait bien votre affaire; mais, au lieu de crier *Aie! aie!* comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serré. Imaginez ce qu'il a pris; ses bottes! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à Du Molard qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, et il faut la diriger; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés; j'ai eu un trésor; ce sont deux morceaux de la main de Louis XIV, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion.

A M. VANNUCCHI[1],

A PISE.

Potsdam, le 25 avril.

Dans le temps précisément que l'astre bienfesant, distributeur du jour, commence à reprendre quelque peu de vigueur, même dans ce climat glacé, je reçois de M. le baron Drummond votre lettre, jointe à divers ouvrages philosophiques et poétiques. J'ai lu avec avidité tant les uns que les autres, et toujours avec le plus grand transport.

Vous écrivez avec une profondeur et une finesse de génie surprenantes. On trouve partout la plus

[1] Antoine-Marie Vannucchi, né le 9 février 1721, professeur de législation féodale à Pise, où il est mort le 12 février 1792.

grande clarté, et vos principes sont portés à l'évidence géométrique, qui n'est propre qu'aux grands hommes. Je ne m'arrête point à parler de vos poésies, car en ce genre vous êtes inimitable; le seul Tasse peut se mettre en parallèle avec vous. J'assurerai, sans flatterie, que vos pièces littéraires seront autant de précieux monuments pour les siècles à venir.

Le roi philosophe, avec qui j'ai l'honneur de vivre, et qui a lu aussi vos ouvrages, en porte le même jugement que moi, et m'ordonne de vous féliciter en son nom sur cet objet.

Ne soyez pas si paresseux à donner de vos nouvelles à un homme qui vous respecte et vous estime, et qui sera, durant toute sa vie, avec le plus vif attachement, etc. VOLTAIRE.

A M. DE FORMONT.

A Potsdam, le 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire, et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame du Deffand, ce *Siècle de Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions, de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé long-temps des instructions, quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame du Deffand en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être en Normandie. Votre parent, M. Le Bailli, fait son chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de La Touche arrive; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, si on veut, la mienne; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame du Deffand; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 29 avril.

Eh! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la lune,
Non dans le benoît paradis,
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'Arioste, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre? Eh bien! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique Francheville, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là que d'y aller. Mais, quoique M. de Pointis eût pris Carthagène, en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'en avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les La Martinière, les Reboulet, et les *tutti quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de La Feuillade. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et surtout le *Catalogue des*

écrivains, qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher La Condamine, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne sais comment on y en trouve dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai : *Et ignorantias meas ne memineris.* Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

A M. DARGET.

A Potsdam, le 29 avril 1752.

Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs, mon cher Darget, à Paris, à Plaisance, Versailles. *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore!* Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs, et qui cherche un amant, tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas : *Omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ;* je vous dirai au contraire : *Carpe diem*, jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans M. Duverney la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous, et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime; mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. du Marsin, rue Française, près de la Comédie Italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. de Fédersdorf vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissés, dans la tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent est toujours sous la bénédiction du Seigneur : mais comptez que de tous les moines, le plus chétif, qui est moi, est celui qui vous aime davantage, et qui desire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre vessie et à votre bien-être. Nous chanterons un *Te Deum* à votre retour. Pour moi, j'en chanterai toujours un à basse note et du fond du cœur, quand je vous croirai aussi heureux que vous méritez de l'être.

Je m'occupe à une seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, beaucoup plus ample et plus curieuse que la précédente, et purgée de toutes les fautes qui défigurent celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. *Hesternus error, hodiernus magister.* Adieu, mon cher ami : divertissez-vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 mai

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec *Adélaïde*, avec *Zulime*, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressants; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagne à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises; mais je voudrais que M. de Foncemagne ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce *Siècle de Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre. Quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous paierai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais supplié M. de Malesherbes de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire, que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée. Il

faudrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette *Histoire générale;* on m'a volé la partie historique de tout le seizième siècle et du commencement du dix-septième, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le *Siècle de Louis XIV* devait se renouer à cette *Histoire générale;* c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce que madame Denis va donner ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie telle scène qui valait mieux que toute la pièce de *Cénie.* Ces scènes ne suffisent pas, sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme, qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie; elle me ferait cent fois plus de plaisir que celui de *Mérope.* Un succès ordinaire me consolerait, un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de *Rome sauvée*, d'*Adélaïde*, de *Zulime;* c'est à présent *la Coquette punie* qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? j'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous hornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous; mais il faut la permission de *Louis XIV.* J'ai deux grands rois qui me retiennent; je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié, en vous préférant deux rois; mais, quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges.

A M. FORMEY.

Potsdam.

J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très bien, les ouvrages sublimes que vous voulez bien m'annoncer. Ce ne sont pas là des ouvrages de *plagiat*, comme *la Henriade*, *Alzire*, *Brutus* et *Catilina.* Je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'*impartialité* et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité.

Je ne sais ce que c'est que cette Histoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une *Histoire universelle depuis Charlemagne;* on en a imprimé des fragments dans des feuilles hebdomadaires ou dans des *Mercures;* on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV, qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage, que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum! Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprit humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites-Maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastique; aussi je lis l'Arioste, et point du tout Scot, saint Thomas, etc., etc. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum; tua non tueor, quia nihil tueor; sed tibi addictus ero.*

A M. FORMEY.

Potsdam.

Vous aviez si bien orthographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Moohi au lieu de Mongri; ce sont deux personnes fort différentes.

Le *monet alta mente repostum* me conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre *Bibliothèque impartiale*, où vous dites que je suis un *plagiaire*, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que, dans *la Henriade*, j'ai pillé un certain poëme de *Clovis* d'un nommé Saint-Didier. Ceux qui savent que ce poëme de Saint-Didier existe, savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après *la Henriade*. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire, aussi bien qu'au public et à la vérité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me fesait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé; tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant-hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je l'oublie pour jamais.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être; voilà d'où je pars, monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que jamais La Métrie ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre *Bibliothèque impartiale*; il m'avait dit seulement, en général, que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée, ces jours-ci, sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre; et, pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre *Bibliothèque impartiale*, où il était dit peu *impartialement* que je n'étais qu'un *plagiaire*, et que j'avais volé le *Clovis* de Saint-Didier, c'est-à-dire volé sur l'autel, et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand Saint-Didier n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Je poursuis ma confession, en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous, avec l'annonce de *la Nécessité de plaire*, de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du *Clovis* de Saint-Didier; voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre; c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure, avec la même sincérité, que je n'ai point le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et que j'aurais honte de moi-même si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire; car soyez très sûr que je vous pardonne, que je vous estime, et que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie de *Micromégas*, avec l'histoire très sérieuse depuis Charlemagne, auraient bien dû me consulter; ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

Natales grate numeras; ignoscis amicis.

V.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 28 mai.

Je vous écris par le jeune Beausobre, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes *Œuvres*, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette *Lettre* où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma Vie; elle ressemble aux *Amours du révérend P. de La Chaise*, confesseur de Louis XIV. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. *Qui plume a*,

guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre académie de Berlin est une chapelle tout à fait sous la protection de cette divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'académie, un de ses membres, nommé Kœnig, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange, et professeur en droit public à La Haye. Ce Kœnig est un homme de mérite, un brave Suisse, qui est très incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Maupertuis est à Berlin, malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie, que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Kœnig. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée; je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

A M. DARGET.

A Berlin, 23 mai 1752.

Mon cher Darget, je respecte les médecins, je révère la médecine, en qualité de vieux malade; mais je ne suis pas peu surpris que vos Esculapes prennent pour du scorbut des maux de vessie. Cette vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu'avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête; la goutte, les pieds et les mains; la v... s'adresse à la lymphe, et ensuite aux os : le scorbut gonfle les gencives, déboite les articles, fait tomber les dents; j'en parle par une funeste expérience, moi qui ai perdu toutes les miennes par cette peste cruelle. Dieu vous préserve, mon cher ami, des atteintes d'un mal si affreux! Croyez que vos belles dents sont un excellent témoignage contre le sentiment de M. Malouin. Heureux les malades qui vont de Plaisance à Bellevue, et qui entendent les sirènes de ce beau rivage! Je vois bien que vous ne reviendrez pas si tôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de Rothembourg vendu à madame Danu, la belle maison de d'Argens à M. Ekel, deux belles pièces de gazon dans la cour du château. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles; voilà les révolutions de Potsdam.

La douceur uniforme de notre vie n'a pas de plus grands objets à vous présenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de Varenne; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'Argens, et mon maître en tout dans le roi. Maupertuis se rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi, je suis trop malade pour voyager. Je suis tout accoutumé à mes souffrances; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs.

. . . . Quod petis est hic.
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

Vous ne me dites rien de M. Du Verney; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même santé, la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt. Je vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes compliments, aussi bien qu'à M. le marquis de Valori. Adieu; goûtez les charmes brillants de Paris, et n'oubliez pas les plaisirs tranquilles de Potsdam.

Il n'est point du tout question ici de l'abbé de Prades.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Potsdam, le 25 mai.

Vous souvenez-vous encore de moi, mon cher confrère?

Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui dois-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente *Histoire du Manichéisme*, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse, qui avait de l'estime pour ce savant homme, daigne servir de père au fils qu'il a laissé, et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi, à Paris; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble. Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur, qui vous aimera toujours.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie *Amélie* à Paris, et je reçois

la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce, que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide, qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris, où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant, et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe; l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la donner pas. Tout ce que je sais, c'est que des pièces qui ne valent pas une tirade de celle-ci ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore. Un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas *Adélaïde*, non pas *le Duc d'Alençon*, mais *Amélie*; et pourquoi *Amélie?* pourquoi des maires du palais au lieu de Charles VII, et des Maures au lieu d'Anglais? *Il costume*, mon cher ange, *il costume lo vuole così.* On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles VII est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira :

« . . . . incredulus odi. »
Hor., *de Art poet.*, v. 188.

Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra; surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très indifférent. Mon cher ange, j'irai plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du *Siècle;* édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie Héraclide? la Dumesnil est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que Grandval est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la Dumesnil aime passionnément le vin et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a doux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord!

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

AU RÉDACTEUR DE LA *BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE.*

Potsdam, le 5 juin 1752.

Monsieur,

On vient d'imprimer, je ne sais où, sous le titre de Londres, un certain *Micromégas :* passe que cette ancienne plaisanterie amuse qui voudra s'en amuser; mais on y a ajouté une *Histoire des Croisades*, et puis un *Plan de l'histoire de l'esprit humain.* Celui qui a imprimé ces rognures n'a pas apparemment grande part aux progrès que l'esprit humain a faits. Premièrement, les fautes d'impression sont sans nombre, et le sens est altéré à chaque page. Secondement, il y a plusieurs chapitres d'oubliés. Troisièmement, comment l'éditeur ne s'est-il pas aperçu que tout cela était le commencement d'une *Histoire universelle depuis Charlemagne*, et que le morceau des *Croisades* entrait nécessairement dans cette histoire?

Il y a quinze ans que je formai ce plan d'histoire pour ma propre instruction, moins dans l'intention de me faire une chronologie, que de suivre l'esprit de chaque siècle. Je me proposais de m'instruire des mœurs des hommes, plutôt que des naissances, des mariages, et des pompes

funèbres des rois. Le *Siècle de Louis XIV* terminait l'ouvrage. J'ai perdu dans mes voyages tout ce qui regarde l'histoire générale depuis Philippe second et ses contemporains jusqu'à Louis XV, et toute la partie qui concernait le progrès des arts depuis Charlemagne et Aaron Raschild; c'est surtout cette partie que je regrette. L'histoire moderne est assez connue; mais j'avais traduit en vers avec soin de grands passages du poète persan Sady, du Dante, de Pétrarque; et j'avais fait beaucoup de recherches assez curieuses dont je regrette beaucoup la perte. Vous me direz : Est-ce que vous entendez le persan pour traduire Sady? Je vous jure, monsieur, que je n'entends pas un mot de persan; mais j'ai traduit Sady, comme La Motte avait traduit Homère.

Comme je n'ai jamais compté surcharger le public de cette histoire universelle, je la gardais dans mon cabinet. Les auteurs du *Mercure de France* me prièrent de leur en donner des morceaux pour figurer dans leur journal. Je leur abandonnai quelques chapitres, dont les examinateurs retranchèrent pieusement tout ce qui regardait l'Église et les papes; apparemment que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en cour de Rome. Pour moi, qui suis très content de mes bénéfices en cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi que messieurs du *Mercure*. Enfin ils ont imprimé pièce à pièce beaucoup de morceaux tronqués de cette histoire. Un éditeur inconnu vient de les rassembler. Il aurait mieux fait de me demander mon avis; mais c'est ce qu'on ne fait jamais. On vous imprime sans vous consulter; et on se sert de votre nom pour gagner un peu d'argent, en vous ôtant un peu de réputation. On se presse, par exemple, de faire de nouvelles éditions du *Siècle de Louis XIV*, et de le traduire sans me demander si je n'ai rien à corriger, à ajouter. Je suis bien aise d'avertir que j'ai été obligé de corriger et d'augmenter beaucoup. J'avais apporté, à la vérité, à Potsdam de fort bons mémoires que j'avais amassés à Paris pendant vingt ans; mais j'en ai reçu de nouveaux depuis que l'ouvrage est public. Je m'étais trompé d'ailleurs sur quelques faits. Je n'étais pas entré dans d'assez grands détails dans le *Catalogue raisonné* des gens de lettres et des artistes. J'avais omis plus de quarante articles; je n'avais pas pensé à faire une liste raisonnée des généraux : enfin l'ouvrage est augmenté du tiers. Il ne faut jamais regarder la première édition d'une telle histoire que comme un essai. Voici ce qui arrive : le fils, le petit-fils d'un ambassadeur, d'un général, lisent votre livre. Ils vont consulter les mémoires manuscrits de leur grand'père; ils y trouvent des particularités intéressantes, ils vous en font part; et vous n'auriez jamais connu ces anecdotes si vous n'aviez donné un essai qui se fait lire, et qui invite ceux qui sont instruits à vous donner des lumières. J'en ai reçu beaucoup, et j'en fais usage dans la seconde édition que je fais imprimer. Voilà, monsieur, ce qu'il est bon de faire connaître à ceux qui lisent. Le nombre en est assez grand; et le nombre des auteurs, moi-même compris, beaucoup trop grand.

Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans votre journal, afin d'instruire les lecteurs, et afin que si quelque homme charitable a des nouvelles de la partie de l'*Histoire universelle* que j'ai perdue, il m'en fasse au moins faire une copie.

J'ai l'honneur d'être passionnément, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie [1] innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal Querini, soit si publique; mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de Fleury; elles sont curieuses. On y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Querini l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie, il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil qu'il faut avouer que monseigneur est *une étoile de la première grandeur*.

Cette *étoile* persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rothembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier, de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé en-

[1] L'*Épître au cardinal Querini*.

viron douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son paiement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit : « Le cardinal Querini quête « des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut. »

Avez-vous lu le sixième tome des *Mémoires de l'abbé Montgon?* Six tomes de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'*Histoire d'Alexandre!* Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces *Mémoires*.

Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 1er juin

Mon *héros*, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre ebocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'ai passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière; mais ces détails demandent un très grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait dans son temps si grand, si important, si unique, fait place à des événements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la carte; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude, quand la destinée d'un état dependait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaut pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait le plus ressemblant du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le *Siècle de Louis XIV* en vaudrait mieux.

Je ne sais si vous savez que ce *Siècle* était une suite d'une *Histoire générale* que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis XIV, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières; j'en profite tous les jours. Voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle, que j'ai tâché de peindre, c'était un Français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de décider à propos, et de faire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène, que

vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre; l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne pas pouvoir compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des *Siècles*, et des *Histoire de la guerre de 1741*, et des *Rome sauvée*, et autres bagatelles, et même, par-ci, par-là, quelques chants de *la Pucelle;* mais c'est que j'ai tout mon temps à moi, c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire; et, auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'âmes dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très court; mais je vous jure, monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir, cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de la Touche; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est, j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. Algarotti et d'Argens viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon âme, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac ni de mademoiselle de Richelieu: je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux long-temps, et que je puisse en être témoin quelques moments.

Si mon camarade Le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tyrconnell, m'avait averti, en me fesant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros, mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plus tôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame un peu plus belle que ma nièce a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune, veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière, je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les dou-

ceurs les plus flatteuses de sa vie celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu encore une fois, mon *héros;* adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

A M. FORMEY.

J'avais en effet ouï dire, monsieur, qu'on avait ôté à ce malheureux Fréron son gagne-pain. On m'a dit que ce pauvre diable est chargé de quatre enfants; c'est une chose édifiante pour un homme sorti des *jésuites*.

Cela me touche le cœur. J'ai écrit en sa faveur à M. le chancelier de France, sans vouloir, de la part d'un tel homme, ni prières ni remerciements. Si vous écrivez à M. de Meuerif, je vous prie de lui faire mes compliments.

Je suis très touché de la mort de madame la comtesse de Rupelmonde. Je voudrais bien lui voler encore des pilules; elle en prenait trop, et moi aussi : je la suivrai bientôt; tout ceci n'est qu'un songe. *Vale.* V.

P. S. Le cardinal Querini est un singulier mortel.

A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 4 juglio 1752.

Io ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di Vostra Eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la Chiesa e le buone lettere : insegna il mondo coi precetti; lo sprona cogli esempi; da de' ducati e de' marchesati alle monache, de' denari e delle statue a un tempio cattolico eretto nella paganía.

Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla, e ritenuto appresso d'un re eretico, ma pure amabile, colle catene dell' ozio, della libertà e del piacere, che sono di radn regie catene.

Vorrei cantar le laudi di Vostra Eminenza; ma chi pure sempre

Colla febbre guarisce, e con Galeno,
Vien rauco, e perde il canto e la favella.

Ma non ne sono meno ammiratore di Vostra Eminenza. Servo umilissimo, VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très bien supposer un crime à Mahomet; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. *Amélie* finit plus heureusement; et, quoique cette pièce ne soit pas de la force de *Mahomet*, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin *Inès*. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que Lekain doit jouer le duc de Foix, et mademoiselle Clairon, Amélie; sans cela, point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptistaire de Lisois, et pour la généalogie d'Amélie, je crois qu'on peut très bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action, sans y porter une plus grande clarté. Amélie est une dame du voisinage, Lisois un paladin, le duc de Foix de la race de Clovis; le tout est un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des sentiments vrais sous des noms feints. C'est une pièce de caractères; c'est Orgon, c'est Damis, c'est Isabelle. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire.

Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre *Amélie*. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des *Amazones* et des *Cénie;* peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que mesdames du Boccage et Graffigni. Elle a contre elle des cabales, et, de plus, elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réussir ; il y a d'heureux détails, et, si je ne m'aveugle pas, ces seuls détails valent mieux que *Cénie* et les *Amazones ;* mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame Denis que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent, qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidument les spectacles ; que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante ; si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus ; si *la Coquette* était assez coquette, si elle fesait un rôle principal dans les derniers actes ; si Géronte, Cléon, Dorsan, étaient des personnages nécessaires ; si chacun avait un but déterminé ; si la suivante n'était pas un caractère équivoque ; s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique ; si la froideur n'était pas à craindre ; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode ; qu'elle devait consulter de vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé : que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir ? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert ; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre ?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi ; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoir à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre, il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix ; mais il faut attendre que l'édition du *Siècle* soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changements ; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne âme aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables ; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges.

D'Argens me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille compliments. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Sans-Souci, le 12 juillet.

Sans-Souci est le contraire de la plupart des grands ; il est fort au-dessus de son nom. C'est de ce séjour magnifique et délicieux, où je suis logé comme un sibarite, où je vis comme un philosophe, et où je souffre comme un damné la moitié du jour, selon ma triste coutume, que je vous écris, mon cher Catilina. Je voudrais bien que vous eussiez le duché de Foix pour deux ou trois heures seulement. Comptez que je n'étais point un perfide quand je promettais de trois mois en trois mois de venir revoir à Paris des amis que j'aimerai toute ma vie, et auxquels je pense toujours. Rome, Louis XIV, et le roi de Prusse, voilà trois grands noms que je cite, et voilà mes raisons. Je suis dans la nécessité de corriger les feuilles de la nouvelle édition qu'on fait à Leipsick du *Siècle de Louis XIV*. Il n'y a pas moyen de laisser cette entreprise imparfaite. Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité ; il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie, en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait *Rome sauvée ;* comment m'exposer au ridicule d'être sifflé, ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi ? Enfin comment quitter un roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend

à être philosophe? et comment le quitter, surtout dans le temps que la plupart des philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirai-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques ; qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire, et que

« Virtutem incolumem odimus,
« Sublatam ex oculis quærimus, invidi?
Hor., lib. III, od. XXIV, v. 31-32.

Si vous voulez considérer ma situation, mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous voir sans doute; mais laissez-moi achever l'édition du *Siècle de Louis XIV*, à laquelle je fais chaque jour des changements considérables.

La Coquette me tourne la tête; je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité, le manque d'un dessein arrêté, et, par conséquent, le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trembler, et m'empêchent de dormir. Que deviendra madame Denis, et que fera-t-elle, si une pièce, dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi, ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage, s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi, il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de *la Coquette* avec des ouvrages que je ne nomme pas, qui ont été si applaudis, et que je n'ai jamais pu lire; comparez, et jugez. Mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces, un air d'intrigue qui les a soutenues, soit; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait *la Coquette*. Je sais bien que le mérite ne suffit pas, qu'il faut un mérite de théâtre, un mérite à la mode; aussi je tremble, et je me tais.

Pour *Amélie*, cousine qui a le germain sur *la Coquette*, et qui n'a que cette supériorité, vous en ferez ce qui vous plaira, mes seigneurs et maîtres, et voici, en attendant, quelques légers changements que vous trouverez dans la page ci-jointe. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord; cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire, comme milord Peterborough à mademoiselle Lecouvreur: « Allons, qu'on me montre beaucoup d'amour et « beaucoup d'esprit; » il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdu dans une scène qui n'est que d'expression, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais, en fait d'arts, elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'Amélie ; elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois: elle le dit : c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne ; c'est là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage, qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement.

A M. FORMEY.

Sans-Souci, le 15 juillet.

Recevez mes remerciements, monsieur.

Il y a dans le dernier journal dont vous m'avez honoré un morceau de M. de Haller qui m'a paru d'un genre supérieur; on ne peut mieux parler des choses qu'on ne peut comprendre.

Les hommes ne savent point encore comme ils font des enfants et des idées.

Vous qui avez si bien travaillé dans ces deux genres, vous devriez en savoir plus de nouvelles que personne. *Vale.*

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. Delaleu, voyant que madame d'Argens n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés; il l'a obtenu. Mais, comme cette opération a pris du temps, vous y perdrez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur Haller? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous qu'on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton, vous avez dit et répété qu'il y avait des

gens qui craindraient de perdre mille écus ; songez que vous me reprochiez, à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé ; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société ; c'est la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère ; la vie a tant d'amertume, qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles?

Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette *Amélie* que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel ! J'ai envoyé sur-le-champ à M. de Thibouville, l'un des juges de votre comité, à qui madame Denis a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa *Coquette*; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre donneot l'idée d'une étrange famille. Dancourt n'a-t-il pas fait *la Famille extravagante?* On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable ; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à Fréron le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines ; je demande sa grâce à M. de Malesherbes ; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si *Amélie* réussissait après le petit succès de *Rome sauvée*, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges ; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que, si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes ; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si *la Coquette* recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'*Amélie* et du *Duc de Foix*. Il y a d'autres événements sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentiments ? j'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser; et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre.

On m'assure positivement que le *Siècle* sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver ; cette idée me console. La vie est bien courte ; tout est ou vanité ou peine; l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient, aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour ; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires, et ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence (et il y en a tant d'autres !), il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte; il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite ; je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état : Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais ; il m'ac-

cuse de conspirer contre une puissance dangereuse, qui est l'amour-propre ; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu : « Ne se lassera-t-il point « de m'envoyer son linge sale à blanchir? » Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à toutes le secret. Enfin je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter ; je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé La Beaumelle, qui est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague, où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé : *Mes Pensées;* livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Maupertuis avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa majesté. Aussitôt ce La Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le *Siècle de Louis XIV*, qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis et de Koenig, en voici le sujet :

Ce Koenig est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit l'année passée le voyage de La Haye à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi, et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz.

Le professeur de La Haye lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick ; et, avec cette permission, il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla se mettre dans la tête que Leibnitz était de son opinion, et que Koenig avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages ; il accuse formellement Koenig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui, sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux ; il ne se trouva pas au jugement ; mais il écrivit une lettre à l'académie, pour demander la grâce du coupable qui était à La Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'Orange, dont Koenig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très tendrement.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

A Potsdam, le 25 juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le *Siècle de Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de Noailles. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sibarites de Paris, sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe ; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de

vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événements favorables à attendre.

L'édition infidèle de *Rome sauvée* me fait encore plus de peine que celle du *Siècle* faite à Lyon. Je n'ai d'enfants que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres et le triste bonheur d'être célèbre à Paris sont environnés de trop de désagréments. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagréments qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à Dieu.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous régnez, et je suis auprès d'un roi; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres; vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talents, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi M. d'Argenson; il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentiments pour vous, sur mon estime et sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, monsieur; si vous voyez M. le maréchal de Noailles, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le *Siècle* et moi nous vous serons bien obligés.

A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 juillet.

Monseigneur, vous me pardonnerez si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincèrement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part; c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre Louis XIV, dans toute l'Europe. J'oserai vous dire que le faible essai que j'ai donné n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer dans le chapitre de la vie privée de Louis XIV tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monuments de sa gloire; il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande âme. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de Louis XIV au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

« Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu « et contre le vice. — Aimez votre femme; vivez « bien avec elle; demandez-en une à Dieu qui « vous convienne, etc. »

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'ose-

rais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller A LA CHASSE, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'*honorer* Dieu, de ne manquer *à aucun de ses devoirs envers Dieu*, d'*aimer sa femme*, d'*en demander une à Dieu qui convienne*, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes et de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés, dans le goût de celui où Louis XIV rend compte du caractère de M. de Pomponne, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Chamillart que les faiblesses de M. de Pomponne, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillart qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui seraient capables de déshonorer absolument le ministère, depuis 1701 jusqu'à 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage, plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation que de dire des vérités désagréables.

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter, dans l'*Histoire de la Guerre de* 1741, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi. Toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris, dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions sont héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 29 juillet

Je ne peux vous rendre trop de grâces, monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du *Siècle de Louis XIV*. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de Louis XIV même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentiments si grands et des principes si sages n'ait pas consulté son propre cœur, au lieu d'écouter des prêtres et Louvois, quand il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles.

Je suis très content de l'éloge de M. Cramer. Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite; autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je suis fâché qu'un dise, page 426, que Rodolphe de Habsbourg acheta Lucques et Florence, etc.: il les vendit; le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts; on se pique d'écrire vite et beaucoup, et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs.

Je vous embrasse. Vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié.

AU MARECHAL DE BELLE-ISLE.

A Potsdam, ce 4 août 1752

MONSEIGNEUR,

Je reconnais, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, votre caractère bienfesant et qui étend ses soins à tout. Vous ne doutez pas que M. le marquis d'Argens et moi nous n'obéissions à vos ordres avec l'empressement qu'on doit avoir de vous plaire. L'intérêt que je prends à la personne que vous protégez redouble mon amitié pour elle. Mais nous doutons encore que la petite place dont il est question soit vacante. Si en effet elle le devenait, votre protégé ferait très bien d'aller trouver le sieur Darget qui a naturellement cette place dans son district, et qui est à Paris chez le sieur Daran, chirurgien. Il regarderait

sans doute comme un très grand honneur celui de vous marquer son respect, et de faire pour le sieur de Monchy quelque chose qui vous serait agréable; j'agirai de mon côté avec le zèle d'un homme qui vous est attaché depuis long-temps.

J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment, par le courrier de Hambourg, le livre que vous avez la bonté de me demander, et sur lequel vous voulez bien jeter la vue. On en fait actuellement une nouvelle édition beaucoup plus correcte et plus ample; mais il ne faut pas vous étonner si j'ai omis beaucoup de choses dans le récit des batailles. J'ai déclaré expressément que je ne voulais entrer dans aucun détail de ces actions tant de fois et si diversement rapportées par tous les partis. Les opérations de la guerre n'ont point du tout été mon objet. Je n'ai cherché qu'à mettre sous les yeux ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV, les changements faits dans toutes les parties de l'administration, dans l'esprit et dans les mœurs des hommes, et en un mot ce qui distingue ce beau siècle de tous les autres. Si j'ai rapporté quelquefois des circonstances singulières, c'est sur un petit nombre d'événements dont il m'a paru que le public avait de fausses idées. Par exemple, la plupart des citoyens de Paris croyaient que le Tholus était une forteresse imprenable, et qu'on avait passé un grand fleuve à la nage en présence de l'armée ennemie. Vous savez que le Tholus est une petite tour ruinée dans laquelle il n'y a guère que des commis, et qu'il n'y a pas plus de vingt pas à nager au milieu du bras du Rhin, auprès duquel cette maison de péage est située. J'ai connu une femme qui a passé souvent à cheval le bras de la rivière pour frauder les droits.

J'ai rapporté la mort et les paroles de feu M. le maréchal de Marsin telles que me les conta l'ambassadeur d'Angleterre entre les bras duquel il mourut. Si vous vouliez, monseigneur, me faire favoriser de quelques anecdotes curieuses et intéressantes sur ces batailles, j'en ferais usage dans la première édition.

A l'égard des opérations militaires, il est bien difficile de les rendre intéressantes. Elles se ressemblent presque toutes; le nombre en est infini; la postérité en est surchargée. On a donné cent quarante batailles en Europe depuis l'an 1600. Elles sont toutes, au bout de quelques années, éclipsées les unes par les autres. Il n'en reste qu'un faible souvenir; et, par une fatalité singulière, les *Mémoires* du vicomte de Turenne sont peu lus.

Il en est de même de ces histoires immenses dont nous sommes accablés. Il faudrait vivre cent ans pour lire seulement tous les historiens depuis François Ier. C'est ce qui m'a engagé à réduire en deux petits volumes l'*Histoire de Louis XIV*, qui avait été falsifiée en sept à huit gros tomes par tant d'écrivains.

Si je pouvais me flatter qu'une histoire purement militaire pût se sauver de l'oubli, je crois que ce serait celle de la guerre de 1741. Les grandes choses que vous y avez faites sont dignes de passer à la postérité. Il faudrait une autre plume que la mienne pour écrire un tel ouvrage. Mais je l'ai fait sur les mémoires de tous les généraux. Il n'y a aucune de vos dépêches que je n'aie étudiée, et dans laquelle je n'aie remarqué l'homme de guerre, l'homme d'état, et le bon citoyen. Si mes maladies, qui me privent actuellement de l'honneur de vous écrire de ma main, me permettent de faire un voyage à Paris, ce sera principalement pour avoir l'honneur de vous faire ma cour et vous consulter. Cette histoire est achevée tout entière; mais vous sentez que c'est un fruit qu'il n'est pas encore temps de cueillir, et que la vérité est toujours faite pour attendre.

Je vous souhaite une santé parfaite. La France a besoin d'hommes comme vous. Je me flatte que monsieur votre fils vous imitera dans ce zèle infatigable pour le bien public que vous avez montré dans toutes les occasions, et qui vous distingue de tous ceux qui ont parcouru la même carrière.

Je suis, avec un profond respect et l'attachement sincère que vous doit tout bon Français, monseigneur, votre très humble, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 août.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement! Tirez-vous-en comme vous pourrez, messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général Thibouville, comme, par exemple, ces quatre vers-ci, que dit Amélie au quatrième acte:

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine;
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans *la honte* des fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs *épuisent* ma constance, etc.

Scène I.

Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous Charles VII, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savants, sous Dagobert et Thierri de Chelles. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, etc.

Acte V, scène I.

Pour les parents d'Amélie, et l'extrait baptistaire de Lisois, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la Moréri. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'Amélie est d'une race qui a rendu des services à l'état? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de *Childéric* vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces dont il est orné; et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés, et des boutiques de libraires, soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de Mouhy, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré Maupertuis, pour une place inutile d'associé à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé Raynal. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel, surtout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire pour M. Secousse. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. Secousse me dise tout ce qu'il sait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de Noailles que je n'espérais. M. le maréchal de Belle-Isle me promet aussi des secours; mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler, sans relâche, à Leipsick. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins que les chefs-d'œuvre du temps de Louis XIV ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on se moque de vous!

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, août.

Ou je me trompe, mon cher *Isaac*, ou M. de Prades, que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit, et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité, et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je sais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle. Mille respects *alla virtuosa marchesa*.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 19 août.

L'abbé de Prades est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi, le marquis d'Argens et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est, je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié. Il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les Arius, les Jean Huss, les Luther, et les Calvin, avaient été de cette humeur-là, les Pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, se seraient pris par la main, et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris; apparemment qu'on ne le connaissait pas. La condamnation de sa *Thèse*, et le déchaînement

contre lui, sont au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme voulant soutenir le système de Hobbes, qu'il réfute en termes exprès. Sa *Thèse* était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logiciennes; elles auraient pu considérer qu'*athée* est le contraire de *déiste;* mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près.

Il fait une *Apologie*, et veut l'envoyer au pape, qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave La Métrie. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre *Rome sauvée*, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille; elle se mariera sans vous.

Mille remerciements, je vous en prie, à M. de Chauvelin, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV;* mais je vous demande très humblement pardon sur la *Dîme royale* et chimérique du maréchal de Vauban; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi? c'est que M. le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit; et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguière, dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de Chauvelin cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

En vous remerciant, cher frère; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer Coypel, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé Dubos. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher et révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janséniste; ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti; d'ailleurs,

« Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. »
VIRG., *Æneid.*, X, v. 108.

Les jansénistes me pardonneront l'imbécile cardinal de Tournon, en faveur du détestable Le Tellier.

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux Petites-Maisons et les jésuites et les jansénistes? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme, est l'histoire des fous.

Bonjour; je vous salue en Frédéric, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *marchesa*.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Je ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent parmi les satires ce voyage, qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune.

« . . . . Credat judæus Apella,
« Non ego; . . . . »

Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur *saint* Constantin et sur *saint* Clovis; je les ai mis tous deux en enfer, dans *la Pucelle*. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur Zosime, mais je ne peux me persuader que Procope soit l'auteur des *Anecdotes*. Il me semble que les hommes d'état ne disent point de certaines sottises. Je

crois que les Frérons de ce temps-là ont pris le nom de *Procope*.

« Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor; vale, et scribe. »

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de Richelieu fesait à la reine, j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui la fesait interroger par le chancelier, qui, enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfants; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec Mazarin, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de Richelieu.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je suis bien malade.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère équitable, vous avez lu le libelle de Boindin; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre, avec votre décision. *Vale, et me ama.*

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article ROUSSEAU, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article LA MOTTE.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. Fréron dira toujours que La Motte est coupable, et que Rousseau est innocent, parce que j'ai fait *la Henriade;* mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède!

A M. LE MARQUIS DE XIMÈNES,

A PARIS

A Potsdam, le 29 août.

Je vous aurais très bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir; vous allez croire que c'est du *Duc de Foix* que je veux parler; point du tout, c'est de *Néron*. Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom; montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier, avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux-arts réhabilitent ce que les *billets de confession*, et cent autres impertinences de cette nature, ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que, si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le Théâtre-Français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de Mouhy. Cette réponse, avec un petit billet pour ce Mouhy, étaient dans un paquet adressé à madame Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé Thiroux de Manregard, fermier-général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cent mille livres de rente, comme son confrère La Reinière. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne, qui osent examiner Buffon et Montesquieu, ni le grand âne de Mirepoix, qui prétend juger des livres, ni votre avocat-général d'Ormesson, qui propose fruidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition, qu'on veut établir en France, ni vos *billets de confession*, ne m'empêcheront de venir vous embrasser; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du *Siècle*, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. Secousse sur ce *Siècle*; et j'attends une réponse de M. Secousse pour un article important. Il est dur de travailler de si loin pour sa patrie à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein; mais tel est le sort de la vérité; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues, quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, celle de la Sorbonne, font plus de bruit et sont plus dangereuses. Le *Siècle* a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il sera dans les mains de Couturier, de Tamponet, et du barbier de Boyer de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute, mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter par des bouches respectables qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le *Siècle de Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme Moncrif et Hardion; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse.

Ne pensons point encore à *Zulime;* il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de Zulime est qu'elle sait trop tôt son malheur, et que le fade Ramire est au-dessous de Bajazet. Songeons à présent à donner *Rome sauvée* avec les changements. Il faudrait que Grandval prît le rôle de Catilina, et que Le Kain jouât César; cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de Richelieu dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très cher ange. Pour les comédiens, je ne m'en mêlerai pas; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu,

O et præsidium et dulce decus meum!
Hor., lib. I, od. I.

A M. DARGET.

A Potsdam dont je ne sors plus, 2 septembre 1752.

Mon cher duc de Foix, une tragédie que vous aviez si bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était aussi une pièce favorite du roi. Voilà de bonnes raisons pour être à l'abri des sifflets. Je voudrais que, de votre côté, vous fussiez sauvé des sondes et des bougies. Mais, franchement, il y a de la folie, il y a au moins peu de physique, à prendre des carnosités pour le scorbut. Les sondes et les bougies font enrager; il est triste de donner cent louis pour faire suppurer sa vessie. Mais, mon cher malade, ces bougies ont un caustique; ce caustique brûle le petit calus formé au col de la vessie; ce calus devient ulcère, il suppure; le temps et le régime ferment la plaie: voilà votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une sorte, et je vous jure que vous vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez, et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris. Le grand point est de fixer son imagination, et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme, et la tenir:

« . . . . Si te pulvis strepitusque rotarum,
« Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo. »

Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'Horace:

« Æstuat et vitæ disconvenit ordine toto. »

Si j'étais à Paris, j'y mènerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste, parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable, je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentiments-là dans la tête, on n'a pas grand'chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit.

Je vous parle à cœur ouvert comme vous voyez.

Je vais continuer sur ce ton. Morand ne s'est pas contenté de faire relier ses anciens ouvrages, et de me les envoyer; il y a deux endroits où je suis maltraité, à ce qu'on m'a dit; vous croyez bien que je lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles de petits lardons contre moi; je le lui pardonne encore. Il en a glissé contre ma nièce; cela n'est pas si pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gagner à ces manœuvres. On n'augmentera pas ses appointements, et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh mon Dieu! de quoi se mêle-t-il? Que ne songe-t-il à vivre doucement comme nous? A qui en veut-il? Que lui a-t-on fait? Les auteurs sont d'étranges gens. Adieu; soyez très persuadé que je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, souffrant mes maux patiemment, restant tout le jour chez moi, n'étant ébloui de rien, ne desirant et ne craignant rien, fidèle à mes amis, et me moquant un peu de la Sorbonne avec sa majesté. *Iterum vale.*

A M. LE COMTE DE CHOISEUL [1].

Potsdam, le 5 septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout et n'examine rien, dresse des statues, et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de *signal* que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de Lisois, je pense qu'à la reprise on pourrait basarder ce qu'il a été très prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines, pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé *Rome* et *le Duc de Foix*, la Sorbonne eût condamné le *Siècle de Louis XIV;* on m'aurait déféré au procureur-général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la Fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un *billet de confession*. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces désagréments, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir à ceux qui me persécutaient à Paris de consumer leur mauvaise volonté, devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom, et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux; mon imagination et moi nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de sa force, il est aussi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de *Rome sauvée*. Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

[1] Depuis duc de Praslin.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 8 septembre.

Mon cher ange, le premier tome du *Siècle* et le tiers du second sont déjà faits; cependant vous croyez bien que je ferai l'impossible pour insérer l'article dont vous desirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous desirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait serait la querelle avec le pape sur les franchises; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que Louis XIV avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir, à main armée, dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc, avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant ce fait servira au moins à faire voir

la hauteur de Louis XIV. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de Torci d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande veste par-dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de Tencin, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que Louis XIV, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun.* Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous il est fort injuste, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit.* Mon cher ange, je vous demande pardon de la *liberté grande.*

Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt. Je ne ferai pas certainement de Valincour un grand homme; il était excessivement médiocre; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues pendant que le *Siècle* fait son premier effet à Paris! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes, qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonniqueurs, *e tutti quanti!* Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité, plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage; mais moi, habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur-général, et à Fréron.

Je vous le dis encore: *Regnum meum non est hinc.* Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit! on me traiterait comme l'abbé de Prades; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres se tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir *Amélie*, et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire, ou de faire écrire par la prochaine poste en quelle année est mort cet homme moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de Saint-Pierre.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je remets entre les mains de M. le duc de Wurtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfants et ses petits-enfants.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les domaines que le duc de Wurtemberg a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées; et nous ne serons point payés avec un *car tel est notre bon plaisir.* Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données; paroles de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les souverains, quand il s'agit du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'*Ancien Testament*, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, et je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme.

A M. FORMEY.

Potsdam, le 13 septembre.

Je crois vous avoir mandé, monsieur, que j'attendais la nouvelle de l'admission de M. Mallet, votre ami, dans l'académie de Lyon, et je vous priais de l'en informer, ne sachant où il est. Puisqu'il veut être d'une académie, à la bonne heure; j'ai pensé que celle de Lyon serait plus convenable pour lui qu'une autre, attendu le voisinage de Genève, sa patrie.

Je suis fâché pour notre académie de Berlin que vous vous soyez hâté de juger M. Kœnig. Il

parait que le public lui donne gain de cause; et, par malheur, le livre de Maupertuis a été bien mal reçu en France.

Je vous prie de m'envoyer la feuille qui contient la liste des académiciens, afin que je puisse leur envoyer la nouvelle édition que je fais faire du *Siècle de Louis XIV;* il y en a sept de très mauvaises. Je voudrais en donner une bonne avant de mourir, car chacun a sa chimère.

Vous me feriez plaisir de rétablir la lettre que j'écrivis, il y a près d'un an, au cardinal Querini, qu'on a imprimée dans votre journal, toute défigurée. Comment peut-on mettre deux fois *puni* dans deux vers? comment peut-on mettre :

« Puisqu'il *est* comme eux dans ce monde? »

Cela est barbare. On altère notre style comme nos vins, en Allemagne et en Hollande, et on y donne de l'Auvernat pour du Bourgogne.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Potsdam, le 23 septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant peut-être que je me vante d'être dans la retraite, quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette, avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques et des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison, et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales, mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des *billets de confession*. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade: car, n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président Hénault m'écrit quelquefois; mais le comte d'Argenson, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi, lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait; ou parle toujours de l'infidèle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon âme, et vous pouvez me donner un *billet de confession* quand vous voudrez; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des *écrivains*. J'ai usé de toute la liberté que prenait Bayle; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de Louis XIV. C'était, avec ses défauts, un grand roi, et son siècle est un très grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la Duchapt [1]?

Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 29 di settembre.

Che dirà l'eminenza vostra, quando ella ricе-

[1] Marchande de modes, célèbre alors à Paris. K.

verà questa epistola dopo aver letto quella del Salomone del Settentrione? Dirà che si degna aggradire il tributo d'un pastore, quando ella ha ricevuto l'oro, l'incenso e la mirra d'un che vale i tre re dell' Epifania?

Ella si diletta nell' edificar delle chiese, ma si erige un tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applausi che la bresciane stampe fanno risuonare; ma la mia voce è rauca e debole; il corpo langue, così fa l'anima. Oh! quando vedrò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di vostra eminenza, già troppo sparse! *Foliis tantum ne carmina manda.* Ma siano tutti i suoi scritti radunati ad *æternam memoriam.*

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io intanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre, con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 1er octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public*, de Kœnig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi, dans toute cette affaire, en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrètement irrité le roi de Prusse contre Kœnig, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de Kœnig. Personne ne peut lui ouvrir les yeux, qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, Maupertuis est devenu tout à fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son âme; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géants hauts de six pieds, si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans ce goût. Il l'a lu à des Berlinoises qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne sais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même Kœnig; et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer; car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie française je ne le comparai pas à Platon, et le roi de Prusse à Denis de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel Platon! quelle académie! quel siècle! et où suis-je? Ah! que M. le duc de Wurtemberg finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

A M. FORMEY.

Le triste état de ma santé, monsieur, ne m'a pas permis de lire encore le livre que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie.

Je souhaite que le principe mathématique dont il est question serve beaucoup à prouver l'existence d'un Dieu; mais j'ai peur que ce procès ne ressemble à celui du *Lapin* et de la *Belette*, qui plaidèrent pour un trou fort obscur.

Mes compliments, s'il vous plaît, à M. de Jarrige. *Tuus sum.* V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 octobre.

Mon cher ange, le *Siècle* (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé; il m'est par conséquent impossible de parler, cette fois-ci, de la petite épée que cacha M. votre oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les disputes fussent assoupies en France; mais il paraît que vous en êtes bien loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accor-

der les fous de son royaume qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'est pas l'arbre de la vie, qui étend ses branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Église pourront, malgré tous les ménagements que j'ai gardés, se faire une idée juste de ces querelles; ils les réduiront à leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques; ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux-arts sont assurément plus agréables que ces matières; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au *Duc de Foix* et à *Rome sauvée*, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier; *car ce n'était pas le temps des figues*. Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de poésie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre; l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage :

> « L'Hymen vient quand on l'appelle;
> « L'Amour vient quand il lui plaît. »
>
> QUINAULT, *Atys*, acte IV, scène 5.

Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de Saint-Pierre; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour Valincour, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. Secousse; il est avec les vieilles et inutiles *Ordonnances* de nos vieux rois; mais il a, pour rassembler ces monuments d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage; *sauve qui peut* est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Potsdam, mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai; j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur Le Bailli, mon camarade chez le roi, et non chez le roi de Prusse, vous remettra, monseigneur, le tribut que je vous dois.

L'*Histoire* de la dernière guerre vous appartient. La plus grande partie a été faite dans vos bureaux et par vos ordres. C'est votre bien que je vous rends; j'y ai ajouté des lettres du roi de Prusse au cardinal de Fleuri qui peut-être vous sont inconnues, et qui pourront vous faire plaisir. Vous vous doutez bien que j'ai été d'ailleurs à portée d'apprendre des singularités. J'en ai fait usage avec la sobriété convenable, et la fidélité d'un historien qui n'est plus historiographe.

Si vous avez des moments de loisir, vous pourrez vous faire lire quelques morceaux de cet ouvrage. J'ai mis en marge les titres des événements principaux, afin que vous puissiez choisir. Vous honorerez ce manuscrit d'une place dans votre bibliothèque, et je me flatte que vous le regarderez comme un monument de votre gloire et de celle de la nation, en attendant que le temps, qui doit laisser mûrir toutes les vérités, permette de publier un jour celle que je vous présente aujourd'hui.

Qui eût dit, dans le temps que nous étions ensemble *dans l'allée noire*, qu'un jour je serais votre historien, et que je le serais de si loin? Je sais bien que, dans le poste où vous êtes, votre ancienne amitié ne pourrait guère se montrer dans la foule de vos occupations et de vos dépendants; que vous auriez bien peu de moments à me donner; mais je regrette ces moments, et je vous jure que vous m'avez causé plus de remords que personne.

Ce n'est peut-être pas un hommage à dédaigner que ces remords d'un homme qui vit en philosophe auprès d'un très grand roi; qui est comblé de biens et d'honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre, et dont l'âme jouit d'une liberté sans bornes. Mais on aime, malgré qu'on en ait, une patrie telle que la nôtre et un homme tel que vous. Je me flatte que vous avez soin de votre santé. *Porro unum est necessarium;* vous avez besoin de régime; vous devez aimer la vie. Soyez bien assuré qu'il y a dans le château de Potsdam un

malade heureux qui fait des vœux continuels pour votre conservation. Ce n'est pas qu'on prie Dieu ici pour vous; mais le plus ancien de tous vos serviteurs s'intéresse à vous, à votre gloire, à votre bonheur, à votre santé, avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 7 octobre.

Mon cher marquis, je souffre beaucoup aujourd'hui, et ma main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours, et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que je n'ai point donné le *Siècle de Louis XIV*. L'édition de Berlin, sur laquelle malheureusement on en a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop fautive. J'en ai envoyé seulement à madame Denis quelques exemplaires corrigés à la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdotes, et pour servir à une nouvelle édition. Si j'étais à Paris, vous sentez bien que vous seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de revoir madame Denis et mes amis. Je suis actuellement si malingre, que, si j'arrivais à Paris dans cet état, on me demanderait mon billet de confession aux barrières; et, comme les sous-fermiers ont traité de cette affaire, je courrais risque de me brouiller à la fois avec le clergé et la finance.

Je serai un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si Grandval veut devenir Catilina à Fontainebleau et à Paris, et si on peut faire de Lekain un César. Je demande surtout qu'on ne change rien à la pièce que j'ai envoyée à madame Denis. Qu'on la joue telle que je l'ai envoyée, et qu'on la joue bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin; mais c'est un malheur qui disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché. Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes les Athéniens avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très convenable; et d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans un autre? Cela est très indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que mon amitié qui en souffre. Mes amis, qui connaissent mon cœur, doivent me plaindre, et non pas me gronder. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DEVAUX,

A NANCI.

A Potsdam, le 7 octobre.

Ce n'est point ma paresse, monsieur, mais ma mauvaise santé, qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le desir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, fera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus; mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme Scarron était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites, au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince Charles de Lorraine n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'*Histoire universelle*, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivants, jusqu'au siècle de Louis XIV. Je regrette surtout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différents pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poètes italiens, espagnols, et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu, mon cher et ancien ami, je vous embrasse du meilleur de mon âme.

A M. DE LA CONDAMINE,

A PARIS.

Potsdam, le 12 octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des

secours que je n'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autre avantage que celui de deux mémoires écrits de la main de Louis XIV, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la Foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du *Siècle de Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra-comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsus substantialem*, il faut avoir aisance, santé, et repos. Il ne tenait qu'à Maupertuis d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas. Il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes; il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose; il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi Kœnig, qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment je serais très obligé à M. Deslandes s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de Louis XIV. M. Deslandes est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler, dès-là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer, malgré Maupertuis [1].

A M. ROQUES.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition, et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très sincèrement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le *Siècle de Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant Pbalk Constance, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires, que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous Louis XIV.

Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de Choisi, dans sa *Relation de Siam;* c'est un de mes parents, nommé Beauregard, qui avait défendu la citadelle de Bankok, sous M. de Fargne, autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de Constance.

Quant au roi Jacques et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi Jacques, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de Louis XIV. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siecle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des *anecdotes* et du *gouvernement intérieur*, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de Fleuri me montra l'endroit où Louis XIV avait épousé madame de Maintenon; il m'assura positivement que l'abbé de Choisi s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de Forbin, mais Bontems et Monchevreuil, qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que Louis XIV employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés; et le chevalier de Forbin, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de Descartes, permettez-moi, je

[1] La Condamine n'en fit rien, et prit le parti de Maupertuis qui s'était moqué de lui. K.

vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'*athées* des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de Beausobre vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître, ces jours-ci, à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragments bien curieux, copiés sur l'original de la main de Louis XIV même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, surtout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort-sur-le-Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire Conrad Walther, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis fâché que M. de La Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir, à Francfort, que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais, étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devait tourner ses talents d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 18 octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Kœnig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Kœnig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de malhonnêtes gens. La voici, cette brochure [1] singulière, et c'est un roi qui l'a faite!

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au-devant du titre. L'aigle, le sceptre, et la couronne, sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes, sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que son maître soit Denis de Syracuse.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. Platon a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose, cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier : c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon en ridicule sur ses géants, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Kœnig. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de Wurtemberg a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que Titus et Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, si Pline avait placé une partie de son bien sur la tête de Plinia, dans le Montbéliard.

[1] Elle était intitulée *Lettre au public*. K

Je suis actuellement très affligé et très malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de Damoclès. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denis.

A M. FORMEY.

Potsdam, le...

J'ai depuis quelque temps tous les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, monsieur; si vous en aves besoin, je vous le renvoie. Vous aures incessamment l'édition de Dresde [1]; il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur Rousseau. Je vous dirai, en passant, que quelquefois ceux qu'on avait pris pour des aigles [2] ne sont que des coqs-d'Inde; qu'un orgueil despotique, avec un peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc. Je suis très aise que vous me marquiez de l'amitié; et, si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment, et peut-être plus efficacement que vous ne pensez.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 28 octobre

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandements impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

« Tu nihil invita dices, facies ve Minerva. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 385.

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *Valete, musæ, et valete, curæ*, voilà ma devise pour le moment présent; et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une *Rome sauvée* toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles, pour la quatrième fois? ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort; j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut; c'est un plaisir que le public se donne très volontiers. Mon cher ange, laissons là Catilina, César, et Cicéron, pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux; c'est là mon premier but; non, ce n'est que le second; mon premier desir est de venir vous embrasser. Je peux très bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battements de mains, de sifflets, et d'épigrammes; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions; l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Ferriol, le *Siècle* était déjà presque tout imprimé; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir; tout ce que je peux faire c'est de veiller au *petit* concile; j'en parle dans toutes mes lettres à madame Denis. Joignez-vous à moi; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée, et surtout dans celle que l'abbé Peructti a fait imprimer à Lyon, sous les yeux du Père du concile.

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame Denis.

A LEURS EXCELLENCES MM. LES AVOYERS DE BERNE.

Au château de Potsdam, près de Berlin, le 5 novembre.

Quoique j'appartienne à deux rois, auxquels je suis attaché par le devoir, et par la reconnaissance que je dois à leurs bienfaits, j'ai cru pouvoir rendre un hommage solennel à votre gouvernement, que j'ai toujours admiré, et dont je n'ai cessé de faire l'éloge.

Je demande à vos Excellences la permission de leur dédier une tragédie qui a été représentée avec succès sur le théâtre de Paris. J'ai cru que

[1] La seconde édition du *Siècle de Louis XIV*.
[2] Voltaire, le premier, avait pris Maupertuis, pendant long-temps, pour un *aigle*.

je ne pouvais choisir de plus dignes protecteurs d'un ouvrage où j'ai peint le sénat de Rome que vos Excellences. Ce n'est pas la grandeur des empires qui fait le mérite des hommes. Il y a eu dans l'aréopage d'Athènes des hommes aussi respectables que les sénateurs romains, et il y a dans le conseil de Berne des magistrats aussi vertueux que dans celui d'Athènes.

J'attends vos ordres, messieurs, pour avoir l'honneur de vous présenter un tribut que j'ai cru ne devoir qu'à vous. Un ouvrage où l'amour de la liberté triomphe ne doit être dédié qu'aux plus vertueux protecteurs de cette liberté précieuse.

Je suis, avec respect, messieurs, de vos Excellences le très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, et chambellan du roi de Prusse.

DE M. LERBER,

AU NOM DES AVOYERS DE BERNE.

Voltaire, il est flatteur sans doute
De voir son nom par vous cité;
Et vos écrits sont la grand'route
Qui mène à l'immortalité.
Sans flatterie et sans rancune,
Ami de la simple équité,
Vous osez, avec liberté,
Juger l'homme et non la fortune.
Chez vous on voit également
Le roi, l'actrice et le marchand,
Ne faire ensemble qu'un volume;
Et, pour prétendre au même rang,
Il leur suffit de votre plume.
Nous le savons; mais, franchement,
Ce même hommage qui nous flatte
Nous paraît être en ce moment
Matière un peu trop délicate.
Bon Dieu! que dirait à Paris
Le corps nombreux des beaux-esprits,
Dont le bon goût est le partage,
Si, dans le siècle où nous vivons,
On voyait mis en étalage
Le nom d'un des *Treize-Cantons*
A la tête de votre ouvrage!
Ces gens-là ne croiraient jamais,
Même en dépit de votre pièce,
Que nous ressemblons traits pour traits
Aux héros de Rome et de Grèce,
Dont vous nous faites les portraits.
D'ailleurs, en cette paix profonde
Dont nous jouissons, grâce à Dieu,
L'honneur de briller dans le monde,
Nous l'avouons, nous touche peu.
Malgré les oraisons funèbres
Où l'on nous dit qu'il est honteux
De vivre ainsi dans les ténèbres,
Nous croyons, comme nos aïeux,
Qu'au bout du compte il vaut bien mieux
Être tranquilles que célèbres.
Soit sagesse, soit vanité,
Voltaire, voilà nos scrupules;
Notre public s'est entêté
A croire que les ridicules
Sont pires que l'obscurité.

Et, quand au temple de Mémoire,
Comme vous paraissez le croire,
On voudrait bien nous recevoir,
Nous n'aurions pas trop bonne mine,
Si nous venions là nous asseoir,
Avec nos habits de drap noir,
Près de vos rois fourrés d'hermine.

C'est pour Frédéric et Louis
Qu'Apollon vous prêta sa lyre;
Mais pour les gens de mon pays,
Stumpf, croyez-moi, peut leur suffire.

Cependant, et n'en doutez pas,
Nous n'en lirons pas moins *Alzire*,
Charles-Douze, *Micromégas*,
La Ligue, *Memnon*, et *Zaïre*.
Moi-même, aux yeux de l'univers,
Je voudrais bien pouvoir vous dire
Que c'est à force de vous lire
Que j'appris à faire des vers.

A M. ROQUES.

A Potsdam, le 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du *Siècle de Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeants. Quant à M. de La Beaumelle, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre Conrad Walther; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'aie rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de La Beaumelle fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur, dont Walther est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé; il est résolu à attaquer M. de La Beaumelle par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de La Beaumelle, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des *Lettres de madame de Maintenon*, de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages; et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de La Beaumelle en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de La Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de La Beaumelle, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre, imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois, en effet, qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple sur la constitution d'Angleterre, sur M. Pâris Duvernei, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord Tyrconnell, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord Tyrconnell, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit: « Il est vrai que je vous « ai fait conseiller de partir, me doutant bien que « vous vous feriez bientôt renvoyer. » Je priai milord Tyrconnell de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui en cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, les *Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs;* les lettres initiales de son nom, *par M. de La B...*, sont à la tête de ce libelle. Je suis très éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi, qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de Louis XIV, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du *Siècle de Louis XIV*, quand il sait que mon libraire Walther en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte, et d'un tiers plus ample? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit Bayle, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en fesant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les sentiments de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeants m'inspirent, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire *Zulime*. Je me suis repris de goût pour cette aventurière; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à présent ne me demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au *Duc de Foix*. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dit qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telles que celle de *Rome sauvée*. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de Lisois. Ce *Duc de Foix* a été très bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame Denis m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du *Duc de Foix*, ni de *Rome sauvée*, ni du *Siècle de Louis XIV*.

J'ai vu les *Lettres de madame de Maintenon;* c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle. Si elles m'avaient démenti, mon *Siècle* était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé La Beaumelle, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de Maintenon. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de Caylus ces lettres et ces mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des mémoires de milord Bolyngbrocke. Ils sont traduits en français. On dit que, dans cette traduction, on me reproche de m'être trompé sur madame de Bolyngbrocke, que j'ai mise, dans le *Siècle*, au rang des nièces de madame de Maintenon; me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort; mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter, tous les soirs, pour aller entendre à souper le Salomon du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mille tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

A M. ROQUES.

Pour répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes, dont je suis très reconnaissant, et à la lettre de M. de La Beaumelle, dont je suis très surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire:

1° Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort;

2° Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français; et que M. de Bernstorf, secrétaire d'état, m'a écrit le contraire;

3° Que, quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains;

4° Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait;

5° Qu'il me reproche, dans ce livre, d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir, à présent, que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres; et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre;

6° Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a

bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu, à la cour de Dresde, un roi... et tout le reste, qui fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse ; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'Arétin gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier, mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7° Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes ; il n'y gagnera pas davantage.

8° Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers ; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à la mort ; il n'attendra pas long-temps ; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord Tyrconnell est mort ; mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de La Beaumelle, et que, seul, j'empêchai milord Tyrconnell d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9° Il peut se dispenser d'imprimer le procès du Juif Hirschell, qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le Juif a été condamné à double amende. M. de La Beaumelle peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi, dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 24 novembre.

« Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
« Peu s'en fallut que mon feu rallume
« Ne fît l'amour en mon ame renaître,
« Et que mon cœur, autrefois son captif,
« Ne ressemblât l'esclave fugitif
« A qui le sort fait rencontrer son maître, etc. »

C'est ce que disait autrefois le saint évêque Saint-Gelais, en rencontrant son ancienne maîtresse ; et j'en ai dit davantage, en retrouvant vos anciennes bontés. Croyez, monseigneur, que vous n'êtes jamais sorti de mon cœur ; mais je craignais que vous ne vous souciassiez guère d'y régner, et que vous ne fussiez comme les grands souverains qui ne connaissent pas toutes leurs terres. Votre très aimable lettre m'a donné bien des desirs, mais elle n'a pu encore me donner des forces. Je vous rate tout net en vous aimant, parce que l'esprit est prompt et la chair infirme chez moi. Je suis si malingre que, voulant partir sur-le-champ, je suis obligé de remettre mon voyage au printemps. Je ne suis pas comme le président Hénault, qui disait qu'il était quelquefois fort aise de manquer son rendez-vous. Soyez sûr que j'ai une vraie passion de venir être témoin de votre gloire et du bien que vous faites.

J'ai bien peur que l'intérêt qui devrait animer ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ne soit étouffé sous trop de détails. Cela me fait penser qu'il ne faut pas ennuyer, par une longue lettre inutile, un homme qui en reçoit tous les jours une centaine de nécessaires, qui quelquefois aussi sont ennuyeuses.

Conservez, je vous en prie, votre bienveillance au plus ancien, au plus respectueux, au plus tendre de vos serviteurs. V.

En voulant fermer cette lettre, j'ai coupé le papier ; vous me le pardonnerez.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 25 novembre.

Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire ! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié ; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités ; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événements qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes ; et j'oserai même vous dire que le règne de Louis XIV attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite, de son temps, dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses,

et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatants en tout genre que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous; si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de Louis XIV.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos moments de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissements dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids; au lieu d'augmenter, en 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'Argens qui est gros et gras. Maupertuis, à force de boire de l'eau-de-vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de Tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pôle, de connaître le siége de l'âme en disséquant des têtes de géants, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que, dans quelques jours, il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de Descartes, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ce goût dans son livre. La Métrie, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de Prades est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle âme. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécile force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine *des billets de confession* qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que serait aujourd'hui la France, aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de Belle-Isle? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais.

A M. ROQUES.

Monsieur, j'ai lu enfin l'édition du *Siècle de Louis XIV*, que votre ami La Beaumelle a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ses remarques les vivants et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, monsieur, non seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'Argenson qui l'avertit, à souper, de la manière dont La Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* Le marquis d'Argens sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche; que je lui dis en propres paroles: *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Église*. J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'usai point de ce droit; et, loin de rendre aucun mauvais office à M. de La Beaumelle, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits, et puis retirer sa main; accuser M. Kœnig, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner de

sa seule autorité, en pleine académie, et se donner le mérite de demander sa grâce; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire; déchaîner La Beaumelle contre moi, et le désavouer; opprimer Kœnig et moi avec les mêmes artifices; c'est ce que Maupertuis a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre Maupertuis, qui a voulu me perdre, et contre La Beaumelle, qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas; la force décide entre eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. Kœnig, cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont La Beaumelle, excité par l'oppresseur de Kœnig et le mien, a rempli le *Siècle de Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien le maître d'y aller; et, pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du *Siècle de Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la *Paix de Nimègue*, celle de *Riswick*, et la *Guerre de la succession;* rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement; mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le Tasse jusqu'à Pope, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, le 1er décembre 1752.

Les personnes qui ont l'honneur de vous connaître, monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide que les amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très galants hommes qui ont perdu partie, revanche, et le tout, sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très heureux au jeu.

Pour moi, qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les. J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de La Reynière, une très grande lettre [1] et un très énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé; c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de Louis XIV. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation, et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres! Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

Après cette petite préface que vous fait votre historiographe, voici une requête de votre historien. On a repris le *Duc de Foix;* il ne s'agit plus que de jouer *Rome sauvée*, suivant l'exemplaire envoyé de Berlin.

« Je supplie monseigneur le maréchal duc de « Richelieu, premier gentilhomme de la chambre « du roi, de vouloir bien interposer son autorité « pour qu'on reprenne au théâtre la tragédie de « *Rome sauvée ;* qu'on la représente suivant « l'exemplaire que j'ai envoyé, et que les acteurs « se chargent des rôles suivant la distribution « que j'en ai faite, approuvée par monseigneur « le maréchal de Richelieu. A Berlin, ce 15 dé« cembre 1752. VOLTAIRE. »

A M. ROQUES.

Ce 16 décembre 1752.

On ne peut être plus sensible que je le suis, monsieur, à tous vos soins obligeants. Je conviens que vous êtes dans une position délicate, et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur on ne peut pas mieux. Vous savez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il

[1] Celle du 25 novembre. K

est bien étrange que M. de La Beaumelle ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire si désagréable et si peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires sont en possession de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux : mais qu'un homme de lettres contrefasse un livre dont un libraire a le privilége, et ait encore l'imprudence absurde de contrefaire une mauvaise édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne ; que sur cette mauvaise édition furtive, il se hâte de faire des remarques pour quelques ducats, sans savoir si les objets de ces remarques se trouveront dans la seule édition que j'approuve, et dont j'ai fait présent à mon libraire Conrad Walther, c'est un procédé, monsieur, dont je vous laisse le juge. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me faire tenir, par le chariot de poste de Francfort à Berlin, le livre de La Beaumelle, intitulé *Mes Pensées*, que le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir, mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet de toile cirée, je le paierai avec le port, selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc.

P. S. J'oubliais de vous dire que les *Lettres de madame de Maintenon* ont été volées à M. de Margeney, écuyer de M. le maréchal de Noailles, neveu de madame de Maintenon : cela fait beaucoup de bruit à Paris.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 18 décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces compliments-là ; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'Histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'Argenson. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le *Siècle de Louis XIV*. Je ne l'ai point fait ; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails ; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'Argenson comme des matériaux qu'il m'avait confiés, et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de Louis XV se fassent lire comme le *Siècle de Louis XIV* ; j'ai presque dit comme votre Chronologie ; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'Argenson, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne ; je vous la demande instamment ; faites-lui parvenir mes remords.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher et respectable ami, je ne peux pas plus à présent changer de climat que changer mes vers. Un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Weser, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Westphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié, me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal. Vos lettres me ressuscitent, mais on dit que mademoiselle Gaussin tue *le Duc de Foix*. Cette Gaussin est actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de La Motte me fait trembler. Quoi ! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent ; et, parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire ! Comment serais-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que La Motte, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que la Motte ne croyait l'être de madame la duchesse du Maine ? Je m'en vais prier M. Berryer de permettre qu'on affiche à Paris : « Voltaire avertit tous les gens de lettres « qu'il n'est point heureux. »

Si vous avez lu cet article de *La Motte*, lisez donc celui de *Rousseau*, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur La Motte, et sur Rousseau, et sur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis XIV. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de Maintenon, si

j'avais vu plus tôt ses *Lettres*. Elle est tout ce quo vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du menége, des messes, des sermons, des galanteries, des cabales, voilà ce qui compose une Esther; mais l'Esther-Maintenon écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère Ninon, sans doute; mais madame de Maintenon vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce La Beaumelle avait volé ces lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez Racine. Ce La Beaumelle est le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad usum delphini Danemarki*, des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un gravo personnage, d'autant plus qu'il avait prêché; mais quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir Frédéric et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Pensées* ou *Qu'en dira-t-on?* dans lequel il me traitait comme un heureux, c'est-à-dire fort mal; et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b....., fut mis en prison, et se retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ses *Pensées*. Il faut qu'il croie tous les rois fort heureux, car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et *ses Pensées;* il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de Machault, *Pollion;* et M. Berryer, *Messala*. Je ne sais si *Pollion* et *Messala* feront sa fortune; mais le vol des lettres de madame de Maintenon pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme; il parle comme un sot, mais il écrit quelquefois ferme et serré; et ce qu'il pille il l'appelle ses *Pensées*. Dieu merci, ce vaurien est de Genève, et calviniste; je serais bien fâché qu'il fût Français et catholique; c'est bien assez que Fréron soit l'un et l'autre.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne suis pas étonné du succès du *Siècle de Louis XIV*. Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir, en qualité d historiographe, et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place, comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'historiographe? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays: ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wurtemberg; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me *ferait mourir de chagrin*. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange;* il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave*.

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez par *je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*.

Soupez avec moi ce soir, signifie *je me moquerai de vous ce soir*.

Le dictionnaire peut être long, c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie*.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire! que de contrastes! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord!*

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il; *je le suis de même*. Ma foi, sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Évangile, nommé Pérard, né comme moi en France ; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait toujours des Baron ; mais le théâtre n'a pas toujours des Lecouvreur. C'est pour elle que le rôle d'Amélie avait été fait ; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant qui joue dans *l'Oracle* et dans *Zaïre* [1] ne peut que faire tomber mon *Duc*.

> Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
>
> *Zaïre*, acte IV, scène 7.

elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très fâché que madame Denis se soit compromise avec ce tripot ; il eût été mieux d'attendre le retour de M. de Richelieu ; mais à présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagréments. Cela n'est bon que pour moi, vieux pilier de théâtre, vieux Pellegrin qui ai toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de Richelieu, requête en forme, et mes sentiments au tripot ; cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu.

J'ai fait à *Zulime* tout ce que m'ont permis *Louis XIV et Louis XV*, auxquels j'ai donné presque tout mon temps, en bon et loyal sujet. Mettez-moi toujours aux pieds de madame la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée, elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment ; et, quand elle sera malade, je vous conseille de lui a 'ministrer quelque belle pièce, au lieu d'*Extrême-Onction*. On meurt comme on a vécu ; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que La Motte-Houdar, et plus de prose que La Mothe-le-Vayer. Si je fesais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable.

A M. FORMEY.

En vérité, monsieur, je ne vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien de Bâle écrit que milord Bolingbroke a eu la ch....., et de là il tire la conséquence évidente que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de Zwingle et de Calvin. Or, comme Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Nerva, Julien, etc., etc., avaient le malheur de ne croire pas plus à Zwingle qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout à fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le *chapelain* de milord Chesterfield a pris en bon chrétien la cause de milord Bolingbroke, il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paie bien les docteurs, et se moque des disputes théologiques, métaphysiques, phoronomiques, et dynamiques. Soyez très tranquille, vivez gaiement de l'Évangile et de la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de Moïse et des monades. Tâchez de conserver la vôtre ; faites-vous couvrir de poix-résine ; essayez de vous mettre de grandes épingles dans le cul, suivant l'avis de l'auteur des nouvelles Lettres. Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi, si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec Dalichamp, et disséquer des cervelles de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus comme des ours, avec des queues de singe. Alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme ; j'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir ; car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux ; et, pour revenir du futur au passé, je vous jure que Démocrite avait raison, et qu'Héraclite avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses que leur prix, et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignée. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie.

A propos de chanson, par quelle rage diabolique

[1] Mademoiselle Gaussin.

révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai? Savez-vous bien que vous êtes un impie d'armer l'incrédulité, qui triomphe tant dans ce siècle pervers, contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de Fénelon me récita cette chanson à La Haye, en présence de sa femme et de l'abbé de La Ville. Eh! morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai; détrompez-vous de tout.

Adieu; je ne me porte pas mieux que vous; le moins malade ira voir l'autre.

A M. BAGIEU.

Berlin, le 19 décembre.

Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils, font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête; que Pascal, Alexandre, et Jésus-Christ, n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La Métrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand; je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres; et quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre autant que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles; et, quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

A M. FORMEY.

Le 23 décembre

On dit, monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'Almanach de Bourdeaux, imprimé avec permission de votre académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaiement contre tout le monde; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez, et qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ai mandé, que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille? de venir dîner tête à tête avec moi, aujourd'hui ou demain; vous vous en trouverez mieux que de venir m'attaquer en vers ou en prose. Croyez-moi, la vie est courte; il vaut mieux boire ensemble que de se bouspiller.

A M. FORMEY.

Le 23 décembre

Puisque ainsi est, *Iddio sia lodato*, je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes, et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui ont écrit après Newton, et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentiments de certaines gens, qui n'en changeront pas, etc., etc.; je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foi, me remercier de l'apologie de Bolingbroke; car tout ce qui fait rire apaise. Je pourrais vous servir, et cela me serait bien plus agréable que d'écrire sur le *Pentateuque*. Quand on m'attaque, je me défends comme un diable, je ne cède à personne; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très malade, et vous sortez, vous avez été chez le grave président [1]. Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune, puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou après-demain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très chaudement. Il faut que

[1] Maupertuis.

nous causions, et vous trouverez *mixtum utile dulci*.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 janvier 1753.

Je vous remercie, monsieur, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur votre *Traité de la Lumière*. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher Clairaut m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état-major auquel le comte de Saxe écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille Croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur, courtes paroles; qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE.

Billet auquel vous répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. Frédéric fait de bons vers, le maréchal de Saxe des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez, comme bien démontrées, les assurances des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 13 janvier.

J'ai renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très respectueuse, car je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé son grand factotum de Fédersdoff, qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici; mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir absolument; c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à Fédersdoff que ma santé ne me permettait pas plus longtemps un climat si dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre Dubordier doit être à présent chez moi, à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique, et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. Dubordier se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins; on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez dans le paquet qu'il vous apporte des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

A M. FORMEY.

Le 17 janvier.

Est-ce vous qui avez fait l'extrait des Lettres de madame de Maintenon?

Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles mains ce dépôt a passé. M. le maréchal de Noailles, son neveu, avait ce dépôt; son secrétaire le prêta à un écuyer du roi, et celui-ci au petit Racine. La Beaumelle le vola sur la cheminée de Racine, et s'enfuit à Copenhague; c'est un fait public à Paris. La Beaumelle, de retour à Paris, devait être mis à la Bastille. Il a obtenu la protection de madame la duchesse de Lauraguais, dame d'atour de madame la dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à La Beaumelle, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles *Pensées*, faite à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour : « J'ai vu à Dresde un roi imbécile, un ministre « fripon, un héritier qui a des enfants, et qui ne « saurait en faire, etc. »

Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse, car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de bâton, qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi si on les fesait caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin. Ne manquez pas de le louer dans votre journal, car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'académie? Maupertuis est fort lié avec lui; il l'alla voir à Berlin, et l'engagea à écrire au roi; il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous que madame de Maintenon eut beaucoup de part à la révocation de l'édit de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de Noailles, celle de Racine; mais certainement elle n'y eut aucune part; c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire

Louis XIV. Madame de Pompadour n'oserait parler contre l'ancien évêque de Mirepoix, qu'elle déteste autant que je le méprise.

Pourquoi dites-vous que Louis XIV était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin do sou royaume? On ue peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, ot il n'est pas permis de parler ainsl. Sachez que Louis XIV n'a jamais manqué d'assister au couseil, et qu'il a toujours travaillé au moius quatre beures par jour. Songez-vons bion que vous jugez dans Berustrass [1] uu homme tel que Louis XIV? vous!

Pourqnoi dites-vous que madamc de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Qui vous l'a dit? Avez-vous vécu avec elle? Tout Paris seit que c'était une femme très aimable; elle fut indignée du goût du roi pour madame de Maintenon, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami.

A M. FORMEY.

17 janvier.

Justifiées par les passages des Lettres de madame de Maintenon. Non, mordieu! c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que Louis XIV lui a dit en riant: « Il est plus difficile d'accorder « deux femmes que les puissances de l'Eu« rope, etc. »

Qui vous prie do tomber sur lo corps de La Beaumelle? Voilà un plaisant corps! et qu'importe à la France ce qu'on dit daus un journal *germanique?*

Voulez-vous uue autre auecdote? On a vendu à Paris six mille *Akakia* en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes [2] est le plus bafoué. Il n'a que ce que sou insolence et ses manœuvres méritent; et il n'y a personne, sans exception, auprès de qui il ue soit démasqué. Il aurait dû ne pas me pousser à bout. Je ne suis pas esclave; soyez homme.

A M. FORMEY.

Le 17 janvier.

Billets sont conversation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de Louis XIV d'uue mauière peu convenable, et que vous avez tort; comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure, et moi tort d'en avoir fait une autre; et je vous dis cela entre nous; et je vous dis que je me...., révérence parler, de tout cela, et de la lettre sur Bolingbroke, et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes, qui ne vous ont jamais fait de mal; et le roi et moi, qui sommes deistes, nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point, parce que madame de Montespan était aimable. Encore uue fois, soyez tranquille.

[1] Rue de Berlin.
[2] Maupertuis.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des *épingles dans le cul* [1], mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le reudre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques, et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser; mais vous aimez mieux à préseut la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si bene vales, ego quidem non valeo... te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de Prades, et à la *religion naturelle;* c'est la bonne; il faut l'avoir dans le cœur.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ce 28.

J'ai reçu la lettre du 12 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu, il y a long-temps, ce qu'il a la bonté de me mander, ayant renvoyé au roi de Prusse, par deux fois, mon cordon, ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé; il m'a invité à aller avec lui le 30 du mois, à Potsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre. Il pourrait dire avec moi:

« Nec possum tecum vivere, nec sine te; »
MARTIAL, liv. XII, *épigr.* XLVII.

et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois; mais pouvoir revenir est uue autre affaire.

[1] Allusion aux rêveries de Maupertuis.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, le 28 janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de Maupertuis à la sincérité de Kœnig, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que Kœnig ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison, parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan, et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme son ami et comme son maître dans les arts qu'il cultive; ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentiments et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui; j'avais eu un enthousiasme de seize années; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan; si l'amour-propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son *maître;* si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires, je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché, pour sa gloire, qu'il ait pris parti contre Kœuig, sans être instruit du fond de la dispute; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela sans avoir lu son *Appel*. Il a été trompé par Maupertuis. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornements très peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté.

A M. G.-C. WALTHER.

Berlin, 1er février 1753

L'ouvrage que je vous envoie, mon cher Walther, vaudrait beaucoup mieux, si je ne vous avais pas renvoyé plus tôt tous les livres que vous m'avez redemandés : mais le sujet est assez intéressant pour que vous tiriez de ce *Supplément* autant d'exemplaires au moins que du *Siècle*. Je vous prie de me mander si je pourrais trouver à Dresde ou à Leipsick un appartement commode pour moi, un secrétaire, et deux domestiques. Je l'aimerais encore mieux à Leipsick qu'à Dresde, parce que j'y travaillerais plus à mon aise. Mais il faudrait que cela fût très secret. Vous n'auriez qu'à me mander : *Il faudra s'adresser à Leipsick chez...* Je m'y rendrais dans quinze jours ou trois semaines, et alors je vous serais plus utile. Au reste, dans la maison où je serai, il faudra absolument que je fasse ma cuisine. Ma mauvaise santé ne me permet pas de vivre à l'auberge.

Voici un avertissement que je vous prie très instamment de faire mettre dans toutes les gazettes.

Je vous embrasse. VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

On apprend par plusieurs lettres de Berlin que M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ayant remis à sa majesté prussienne son cordon, sa clef de chambellan, et tout ce qui lui est dû de ses pensions, non seulement sa majesté prussienne lui a tout rendu, mais a voulu qu'il eût l'honneur de le suivre à Potsdam, et d'y occuper son appartement ordinaire dans le palais.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, je vous renvoie Locke. Maupertuis, dans ses belles *Lettres,* a beau dire du mal de ce grand homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de Maupertuis excitera de haine. Kœnig vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté Euler et Mérian, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir dîner demain comme frère Paul chez Antoine. Ce sera peut-être

la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 16 février.

J'ai été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

« . . . Tanquam hæc sint nostri medicina *doloris*,
« Aut deus ille malis hominum mitescere discat! »
VIRG., ecl. X, v. 60.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a*; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de Maupertuis; il l'a pris pour Auguste, et moi pour Marc-Antoine. Maupertuis l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de *testament* littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS,

A POTSDAM.

Berlin, le 16 février.

Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam; mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré, la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié, qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de Gassendi est digne de Bayle. Je ne savais pas que Gassendi eût été le précurseur de Locke, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde! mon cher marquis, je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

A MADAME ***.

Berlin.

Je me sers, madame, des correspondants des négociants de Berlin, pour vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il y a long-temps que je compte votre nom, et celui d'un de vos amis, parmi ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle. La liberté de penser est la vie de l'âme, et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes plus vivantes que la vôtre. C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais, nos voisins. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode; quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable? Quand est-ce que les sots cesseront de poursuivre les sages? On marche continuellement à Paris entre les insectes littéraires qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des chats-huants qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. Heureux qui peut cultiver en paix les lettres, loin des bourdons et chats-huants! Je suis sous la protection d'un aigle; mais une mauvaise santé, pire que tous les chagrins attachés en France à la littérature, m'ôte tout mon bonheur. Ainsi tout est compensé. Je serais trop heureux si la nature ne s'avisait pas de me persécuter autant que la fortune me favorise. Si l'état de ma santé, madame, me permet jamais de revoir la France, un de mes beaux jours serait celui où je pourrais vous assurer de mon respect, et dire à votre ami tout ce que la plus profonde estime m'inspirerait pour vous et pour lui. Permettez qu'en philosophe je finisse sans compliments ordinaires et sans signer. Vous me reconnaîtrez assez par ceux qui vous feront tenir ma lettre.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère Paul, je vous attendais; je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher? mais, puisque mon frère est toujours visité de Dieu, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon âme va tâcher de con

soler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre ermitage. Frère VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 26 février.

Mon cher ange, j'ai été très malade, et, en même temps, plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et en me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame Denis. Je suis ici le meunier de La Fontaine. On m'écrit de tous côtés : Partez,

« . . . . Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum. »
VIRG., *Énéid.*, liv. III, v. 44.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement; allez souper avec lui; cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. Maupertuis, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très fou dans ses écrits, et très méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis; car j'étais venu pour sa majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour Maupertuis; elle m'avait fait des serments d'une amitié à toute épreuve, et Maupertuis ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide, en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de Maupertuis, qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe, et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout Prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même; et ce qu'il se dit en secret, c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié, et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à *l'Anti-Machiavel* un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à Busiris.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame Denis que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

A M. KOENIG.

12 mars.

Vous avez donc reçu, monsieur, mon paquet du mois de janvier, le 2 mars, et moi j'ai reçu le 11 mars, votre lettre du 2.

Je vous écris naturellement par la poste, n'écrivant rien que je ne pense, et ne pensant rien que je n'avoue à la face du public.

On se presse trop en Allemagne et en Angleterre de donner des recueils de vos campagnes contre Maupertuis. Votre victoire n'a pas besoin de tant de *Te Deum*; et, puisque vous voulez bien que je vous dise mon avis, je trouve fort mauvais que les goujats de votre armée s'avisent de joindre aux pièces du procès, dans le recueil de Londres, les *Éloges* de La Métrie et de Jordan. Les Anglais se soucient fort peu de ces deux hommes, qui n'ont rien de commun avec votre affaire. De plus, pourquoi se plaindre qu'on ait suivi, en faveur de ces

académiciens, la coutume de faire une petite oraison funèbre? Quel mal y a-t-il à cela? J'avoue que La Métrie avait fait des imprudences et de méchants livres; mais, dans ses fumées, il y avait des traits de flamme. D'ailleurs c'était un très bon médecin, en dépit de son imagination, et un très bon diable, en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son *Éloge*. On a justifié sa liberté de penser, et en cela même on a rendu service à la philosophie; mais, encore une fois, tout cela est étranger à la querelle présente, et la matière n'est point une pièce du procès. Je vous conjure de vous tenir dans les bornes de vos états, où vous serez toujours victorieux. Toute l'Europe littéraire, qui s'est déclarée pour vous, approuve que vous donniez une histoire de l'injustice qu'on vous a faite, que vous rapportiez tous les témoignages des académies et des universités en votre faveur. Vos propres raisons ne sont pas les témoignages les moins convaincants. Vous sentez que cette histoire, qui doit passer à la postérité, et servir d'époque et de leçon à tous les gens de lettres, doit être écrite très sérieusement, et avec autant de circonspection que de force. Il ne s'agit pas ici de plaisanterie; il s'agit d'instruire; il s'agit de confondre par la raison l'erreur et la violence. Il me semble que chaque genre doit être traité dans le goût qui lui est propre. Les plaisanteries conviennent quand on répond à un ouvrage ridicule qui ne mérite pas d'être sérieusement réfuté.

Enfin, monsieur, voici mon avis, que je soumets à vos lumières. Premièrement, la partie historique traitée avec sagesse et avec une éloquence touchante, sans compromettre personne et sans rien mêler d'étranger à l'affaire; secondement, vos démonstrations mathématiques et les témoignages des académies; et enfin, puisqu'on ne peut s'en empêcher, les pièces agréables et réjouissantes qui ont paru à cette occasion.

Surtout, monsieur, comme ce recueil subsistera tant qu'il y aura au monde des académies, je vous demande en grâce qu'il n'y ait rien de personnel dans les plaisanteries. Le libraire Luzac avait promis plusieurs fois de retrancher de la *Diatribe* une raillerie concernant une maladie qu'un a eue à Montpellier. Il faut absolument qu'il tienne sa parole dans l'édition du recueil. Un impertinent ouvrage est livré au ridicule; mais les personnes doivent être ménagées.

Après ces précautions, vous aurez pour vous les contemporains et la postérité. Personne n'aura droit de se plaindre. C'est ce que je peux vous prédire sans *exalter mon âme*, qui est tout à vous. A l'égard de mon corps, il est moribond, et je vais chercher à Plombières la fin de mes maux, d'une manière ou d'une autre.

Je viens de lire le dernier mémoire d'Euler; il me paraît confus et absolument destitué de méthode. Je demeure jusqu'à présent dans l'idée que je vous ai exposée dans ma *Lettre* du 17 novembre dernier, que, lorsque la métaphysique entre dans la géométrie, c'est Arimane qui entre dans le royaume d'Orosmade, et qui y apporte les ténèbres. On a trouvé le secret, depuis vingt ans, de rendre les mathématiques incertaines. Rien n'annonce plus la décadence de ce siècle, où tout s'est affaibli, parce qu'on a voulu tout outrer.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 15 mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout à fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut; c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières; je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est horriblement vandale, et bien peu *Salomon;* c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? Il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête-à-tête d'un homme qui l'a enseigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle, les taureaux de Phalaris et les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage; et *Salomon minor* ne voudra être ni Burisis ni Phalaris. J'ai ce pays-ci en horreur; mon paquet est tout fait. J'ai envoyé mes effets hors du Brandebourg; il ne reste guère que ma personne.

Tout ceci est unique assurément. Voici les deux *Lettres au Public*. Le roi a écrit et imprimé ces brochures; et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très bien écrire sans mon petit secours. Il le peut, sans doute; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi, et le marquis d'Argens lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie.

Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité! vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

J'ai le cœur serré do tout co que jo vois et de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de choses à vous dire que je ne vous dis rien.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, le 20 mars.

Je m'imagine que jo vous ferai un grand plaisir do vous faire liro les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le maréchal, ot vous serez plus à portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de La Feuillade, ou l'abbé de Chaulieu, ou Périgni, ou vous ; il me semble que je lis le docteur Swift ou milord Chesterfield, quand je lis ces deux *Lettres*. Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait, en se jouant, de si jolies bagatelles, et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que jo vous envoie. Enfin, songez que ces chefs-d'œuvre de grâce sont d'un homme qui serait dispensé, par sa place, de ces agréables amusements, et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il fesait à Potsdam ce que je vous envoie, je demandais obstinément mon congé; je remettais à ses pieds tout ce qu'il m'a donné; mais les grâces de ma maîtresse [1] ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, si je n'étais pas très malade, je ne la quitterais pas un seul jour; mais l'état cruel de ma santé ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtresse de revenir auprès d'elle dès que je serais guéri; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros soufflet; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu ; et je pars dans quelques jours. Vous sentez que je suis pénétré do douleur de quitter une personne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité l'esprit et les agréments ne sont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui los deux *Lettres au Public*. Je connais son goût, elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, jo vous l'enverrai par la première poste.

Adieu, monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentiments. Adieu, généreux Alcibiade. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous [1].

A M. LE COMTE DE GOTTER [2].

Madame la duchesse de G. m'a instruit do ses bontés et des vôtres : je ne puis que marquer ma surprise et ma reconnaissance. Que puis-je vous dire? Il y avait autrefois une vieille p... amoureuse comme une folle d'Alcibiade, le plus éloquent des Grecs, comme le plus grand capitaine. Un sophiste [3], plus dur qu'un Scythe, homme à idées creuses, brouilla cette pauvre diablesse avec ce beau Grec, qui la renvoya à coups de pied au cul en Arcadie. Elle passa chez une descendante d'Hercule, qui tâcha de la consoler, et qui la recommanda à un Grec, homme de beaucoup d'esprit. Cet homme fit tout ce qu'il put pour toucher Alcibiade; mais il ne savait pas que la catin en faveur de laquelle il s'intéressait était un peu ridée. Alcibiade répondit au Grec : « Je sais bien que cette pauvre femme m'aime de tout son cœur, mais elle n'est plus jolie; il no s'agit pas de m'aimer, il s'agit de me plaire. — Mais pourquoi lui donner des coups de pied dans le derrière? lui dit le Grec. — Oh, parbleu! dit Alcibiade, la voilà bien malade : je lui ai fait cent fois plus de plaisir en ma vie que de mal. »

Sur ce, j'ai l'honneur, etc.

[1] C'est ainsi que Voltaire nommait le roi de Prusse. K.

[1] Cette lettre a été envoyée par la poste, et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la politesse de conserver dans ses états l'usage infâme d'ouvrir les lettres. K.

[2] Cette lettre dut être adressée au comte de Gotter, cité par Voltaire comme grand-maréchal de la maison du roi de Prusse, dans la lettre du 1er octobre 1757, à d'Argental.

[3] Maupertuis, qui se vengea si *durement* des plaisanteries de Voltaire à Francfort-sur-le-Main, au mois de juin 1753.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon, qui voudrait faire pendant mon absence ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble; il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Élevez vos cœurs à Dieu, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

A M. ROQUES.

Leipsick, avril.

Je suis tombé malade à Leipsick, monsieur, et je ne sais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

Comment a-t on pu imaginer, monsieur, que j'ai pris des lettres de La Beaumelle pour des lettres de Maupertuis? Non, monsieur, chacun a ses lettres. Maupertuis a celles où il veut qu'on aille disséquer des géants aux antipodes; et La Beaumelle a les siennes, qui sont l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis! On vous aurait accusé juste si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de Maupertuis, qui alla trouver La Beaumelle à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui se servit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le savez; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du *Qu'en dira-t-on*, auprès du roi, dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa majesté du *Qu'en dira-t-on;* que ce fut M. le marquis d'Argens. J'en atteste encore le témoignage de d'Argens et du roi lui-même. C'est cette calomnie, d'après Maupertuis, qui a fait composer les trois volumes d'injures de La Beaumelle. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité; il devrait sentir qu'il est le Raton dont Bertrand s'est servi pour tirer les marrons du feu; il devrait s'apercevoir que Maupertuis, le persécuteur de Kœnig et le mien, s'est moqué de lui; il devrait savoir que Maupertuis, pour récompense, le traite avec le dernier mépris; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice.

Non, monsieur, il ne s'est jamais agi des quatre lettres de La Beaumelle, que jamais je n'ai entendu attribuer à Maupertuis; il s'agit de la lettre que La Beaumelle vous écrivit, il y a six mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle La Beaumelle avoua que Maupertuis l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse; et cela me suffit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec cette infâme édition du *Siècle de Louis XIV;* je sais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ***Supplément** au **Siècle de Louis XIV***, dans lequel j'éclaircirai des faits dont La Beaumelle a parlé sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. Kœnig, en appeler ***au public***. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reste quelque amitié pour La Beaumelle, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de Maupertuis, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons me permet à présent de répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

A M. ROQUES.

Chez M. le duc de Gotha, 30 avril.

Monsieur, je comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le *Supplément*[1] *au Siècle de Louis XIV*, que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de La Beaumelle à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul.

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de Maupertuis envers moi. Je savais que madame la comtesse de Bentinck avait obligé deux fois La Beaumelle de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que La Beaumelle, au sortir de chez Maupertuis, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le

[1] Ce *Supplément*, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de La Beaumelle. Il est précédé d'une *Lettre* à M. Roques. K.

témoignage de madame la comtesse de Bentinck, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle Maupertuis m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de La Beaumelle.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice Maupertuis a voulu en dernier lieu déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de La Beaumelle un désaveu; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangères à son procédé.

Je n'ai jamais accusé Maupertuis d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont La Beaumelle a chargé la coupable édition du *Siècle de Louis XIV*. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très malade, et j'espère, jusqu'au dernier moment, que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, etc.

A M. ROQUES.

A Gotha, 18 mai.

Je suis fâché à présent, monsieur, d'avoir répondu à La Beaumelle avec la sévérité qu'il méritait. On dit qu'il est à la Bastille; le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démence contre tant de citoyens et tant de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je sais, de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du *Siècle de Louis XIV*, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abîme. Je vous répète encore, monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse : c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai sues par tant d'autres, ne sont pas vraies; si Maupertuis n'a pas trompé La Beaumelle, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi : si Maupertuis peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de La Beaumelle le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à Maupertuis. Mais aussi, monsieur, si vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes, s'il est vrai que Maupertuis, parmi les instruments qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de La Beaumelle, et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autres ressources que dans les remords de son âme royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et, surtout, par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, monsieur, etc.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 26 mai.

Mon cher révérend diable et bon diable, j'ai reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des Lettres d'*Isaac-Onitz*, et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix-résine, selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique,

comme disent les gens du monde. Pour moi, j'ai fait un feu d'enfer, et je me suis toujours tenu auprès, sans sortir de mon caveau.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; songez que je suis un juste à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géants de la terre australe, à une ville latine, au grand secret de connaître la nature de l'âme avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer! Je vous souhaite, mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles, au mois de juin, d'une triple camisole, et d'un manteau. Jouez de la basse de viole, et, si vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adresse.

A propos, je me meurs positivement. Bonsoir; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame Denis ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les *Mille et une Nuits*. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé *Zulime*. Jugez si je vous aime; non que je croie que *Zulime* vaille *Catilina*, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Francfort-sur-le-Mein, au Lion-d'Or, le 4 juin.

Quand vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que Maupertuis m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aie été si longtemps sans vous écrire. Quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous me pardonnerez encore davantage; et, quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée, avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que Maupertuis y avait séjourné quatre jours, sous le nom de Morel, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de La Beaumelle, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de La Beaumelle, dans le temps que ce La Beaumelle était à la Bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de Saxe-Gotha, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de Saxe-Gotha et toute sa maison avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire, pour ma justification, qu'on en soit instruit. Ce sont là de ses artifices, et c'est ainsi, à peu près, qu'il en usait avec d'autres personnes lorsqu'il mettait le trouble dans l'académie des sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame Denis est à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à Dieu.

Adieu, mon cher ange; je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embrasser.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

Votre martyr est arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'en saura le principe des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé.

J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la *vitesse vraie* et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde, et des sentiments qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti, mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b* divisé par *z*.

Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons, et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible: mais que répondraient les partisans de cette opinion à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au Public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux; ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne*; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de Jupiter. Quelle étrange misère d'avoir passé de Jupiter à La Beaumelle! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? Peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un mémoire de La Beaumelle revu et corrigé par lui? Ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier sous le nom de Morel, pour faire imprimer ce libelle? Ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi pour un président d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de Saxe-Gotha, croyant par là m'arracher les bontés, la protection, et les soins, dont on m'honorait à Gotha, pendant ma maladie. C'était mal calculer, de toutes les façons, pour un géomètre. La Beaumelle était à la Bastille dès le 22 avril, pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce mémoire ridicule, imprimé sous son nom.

Voilà un de ces arguments, monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes; l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité, et s'immoler. Mais faire condamner son ami comme faussaire, et se parer de la modération de ne point assister au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuser ceux mêmes qu'on opprime, c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de dispute; elles sont, dans cette occasion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections des géants, et sur la manière d'exalter son âme pour lire dans l'avenir :

« Ludus enim genuit trepidum certamen et iram;
« Ira truces inimicitias et funebre bellum. »

Hor., lib. I, ep. XIX, v. 48.

Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien; je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit par des preuves incontestables que non seulement cela est très faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose insérer dans des feuilles périodiques que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que sa majesté le roi mon maître m'a conservée?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorenci et par les Châtillon?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit: « Je vous conserve votre pension, et je vous dé« fends de paraître devant moi, » je réponds que celui qui a avancé cette sottise en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques que c'est moi qui ai fait imprimer les *Variantes de la Henriade* sous le nom de M. Marmontel, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai; que M. Marmontel a fait une *Préface* à la tête d'une des éditions de *la Henriade*, et que c'est M. l'abbé Lenglet-Dufresnoi qui avait fait imprimer les *Variantes* auparavant, à Paris, chez Gandouin?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé *Des beautés de la Langue française*, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom, qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue lettre de feu milord Tyrconnell, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur; et, puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que, jusqu'ici, on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son âme*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de *la Henriade* honorée de la *Préface* d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté, qu'il est faux que cette édition existe, et qu'il est faux que cette *Préface*, qui existe réellement, ait été citée mal à propos; elle a toujours été citée dans les éditions de *la Henriade*, depuis celle de M. Marmontel. Elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme, que cet illustre souverain, dont il est parlé, voulait faire graver. C'était un double honneur qu'il faisait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de La Motte, je réponds que je ne vole des vers à personne; que je n'en ai que trop fait, que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron : *Seipsum deserere turpissimum est.*

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

A FRANÇOIS Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

A Francfort, le 5 juin.

SIRE,

C'est moins à l'empereur qu'au plus honnête homme de l'Europe que j'ose recourir dans une circonstance qui l'étonnera peut-être, et qui me fait espérer en secret sa protection.

Sa sacrée majesté me permettra d'abord de lui faire voir comment le roi de Prusse me fit quitter ma patrie, ma famille, mes emplois, dans un âge avancé. La copie ci-jointe, que je prends la liberté de confier à la bonté compatissante de sa sacrée majesté, l'en instruira.

Après la lecture de cette lettre du roi de Prusse, on pourrait être étonné de ce qui vient de se passer secrètement dans Francfort.

J'arrive à peine dans cette ville le 1er juin, que le sieur Freitag, résident de Brandebourg, vient dans ma chambre, escorté d'un officier prussien, et d'un avocat, qui est du sénat, nommé Büker. Il me demande un livre imprimé, contenant les poésies du roi son maître, en vers français.

C'est un livre où j'avais quelques droits, et que le roi de Prusse m'avait donné, quand il fit les présents de ses ouvrages.

J'ai dit au résident de Brandebourg que je suis prêt de remettre au roi son maître les faveurs dont il m'a honoré, mais que ce volume est peut-être encore à Hambourg, dans une caisse de livres prête à être embarquée; que je vais aux bains de Plombières, presque mourant, et que je le prie de me laisser la vie en me laissant continuer ma route.

Il me répond qu'il va faire mettre une garde à ma porte; il me force à signer un écrit par lequel je promets de ne point sortir jusqu'à ce que les poésies du roi son maître soient revenues; et il me donne un billet de sa main conçu en ces termes:

« Aussitôt le grand ballot que vous dites d'être
« à Leipsick ou à Hambourg sera arrivé, et que
« vous aurez rendu l'*œuvre de poëshie* à moi,
« que le roi redemande, vous pourrez partir où
« bon vous semblera. »

J'écris sur-le-champ à Hambourg pour faire revenir l'*œuvre de poëshie* pour lequel je me trouve prisonnier dans une ville impériale, sans aucune formalité, sans le moindre ordre du magistrat, sans la moindre apparence de justice. Je n'importunerais pas sa sacrée majesté s'il ne s'agissait que de rester prisonnier jusqu'à ce que l'*œuvre de poëshie*, que M. Freitag redemande, fût arrivé à Francfort; mais on me fait craindre que M. Freitag n'ait des desseins plus violents, en croyant faire sa cour à son maître, d'autant plus que toute cette aventure reste encore dans le plus profond secret.

Je suis très loin de soupçonner un grand roi de se porter, pour un pareil sujet, à des extrémités que son rang et sa dignité désavoueraient, aussi bien que sa justice, contre un vieillard moribond qui lui avait tout sacrifié, qui ne lui a jamais manqué, qui n'est point son sujet, qui n'est plus son chambellan, et qui est libre. Je me croirais criminel de le respecter assez peu pour craindre de lui une action odieuse... Mais il n'est que trop vraisemblable que son résident se portera à des violences funestes, dans l'ignorance où il est des sentiments nobles et généreux de son maître.

C'est dans ce cruel état qu'un malade mourant se jette aux pieds de votre sacrée majesté, pour la conjurer de daigner ordonner, avec la bonté et le secret qu'une telle situation me force d'implorer, qu'on ne fasse rien contre les lois, à mon égard, dans sa ville impériale de Francfort.

Elle peut ordonner à son ministre en cette ville de me prendre sous sa protection; elle peut me faire recommander à quelque magistrat attaché à son auguste personne.

Sa sacrée majesté a mille moyens de protéger les lois de l'Empire et de Francfort; et je ne pense pas que nous vivions dans un temps si malheureux que M. Freitag puisse impunément se rendre maître de la personne et de la vie d'un étranger, dans la ville où sa sacrée majesté a été couronnée.

Je voudrais, avant ma mort, pouvoir être assez heureux pour me mettre un moment à ses pieds. Son altesse royale madame la duchesse de Lorraine, sa mère, m'honorait de ses bontés. Peut-être d'ailleurs sa sacrée majesté pousserait l'indulgence jusqu'à n'être pas mécontente, si j'avais l'honneur de me présenter devant elle, et de lui parler.

Je supplie sa majesté impériale de me pardonner la liberté que je prends de lui écrire, et surtout de la fatiguer d'une si longue lettre; mais sa bonté et sa justice sont mon excuse.

Je la supplie aussi de faire grâce à mon ignorance, si j'ai manqué à quelque devoir dans cette lettre, qui n'est qu'une requête secrète et soumise. Elle m'a déjà daigné donner une marque de ses bontés, et j'en espère une de sa justice.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire
de sa majesté très chrétienne.

A M***.

A Francfort, au Lion-d'Or, 7 juin 1753.

Monsieur,

Ce matin, le résident de Mayence m'est venu avertir que la plus grande violence était à craindre, et qu'il n'y a qu'un moyen de la prévenir; c'est de paraître appartenir à sa sacrée majesté impériale. Ce moyen serait efficace, et ne compromettrait personne; il ne s'agirait que d'avoir la bonté de m'écrire une lettre par laquelle il fût dit que j'appartiens à sa majesté; et que le dessus de la lettre portât le titre qui serait ma sauvegarde. Par exemple, à M. *de... chambellan de sa sacrée majesté;* et on me manderait dans le corps de la lettre que je dois aller à Vienne sitôt que ma santé le permettra.

Votre excellence peut être persuadée que si on avait la bonté de m'écrire une telle lettre, je n'en abuserais pas, et que je ne la montrerais qu'à la dernière extrémité.

Je n'ose prendre la liberté de demander cette grâce; mais si la compassion de votre excellence, si celle de leurs majestés impériales daignait condescendre à cet expédient, ce serait le seul moyen de prévenir un coup bien cruel. Ce serait me mettre en état de marquer ma sincère reconnaissance, et, encore une fois, on ne serait pas mécontent de m'entendre.

Mais, monsieur, s'il y a le moindre inconvénient aux partis que je propose avec la plus profonde soumission, et avec toute la défiance que je dois avoir de mes idées, s'il n'y a pas moyen de prévenir la violence, je suis sûr au moins que votre excellence me gardera un secret dont dépend ma vie; je suis sûr que leurs sacrées majestés ne me perdront pas, si elles ne sont pas dans le cas de me protéger.

En un mot, monsieur, j'ai une confiance entière dans l'humanité et dans les vertus de votre excellence, et, quelque chose qui arrive, je serai toute ma vie, avec le plus profond respect,

Monsieur,

De votre excellence

Le très humble et très obéissant serviteur,

Voltaire.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Ma nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo; pardonnez, mon cher ange. Vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de Maupertuis. Est-ce là sa *moindre action?*

Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête, à deux cents lieues, un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. Maupertuis est un plaisant philosophe.

Mon cher ange, il faut savoir souffrir; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée pour le bien public? Portez-vous bien.

A Francfort-sur-le-Mein, sous l'enveloppe de M. James de Lacour; ou si vous voulez, à moi chétif, au Lion-d'Or.

A MADAME DENIS.

A Mayence, le 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier, le secrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de Denis de Syracuse. Je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indi-

guité commise en son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi ; il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit ; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins. Il a voulu reprendre ce bienfait ; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie ; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents ; que je l'ai bien servi, et ne lui ai manqué en rien ; qu'enfin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me fesant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin ; que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord *Maréchal* sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freitag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de Fontaine qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été *Prussien*. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison ; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serments, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. de Couville, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas Français? Oserait-on dire cela devant les statues de Louis XIV et de Henri IV; j'ajouterai même de Louis XV, parce que je suis le seul académicien qui fis son *Panégyrique* quand il nous donna la paix? et lui-même a ce *Panégyrique* traduit en six langues.

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi ; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie : il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom ; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère et à votre sœur. Adieu : puissé-je mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

RÉPONSE DE MADAME DENIS.

A Paris, le 6 août.

J'ai à peine la force de vous écrire, mon cher oncle, je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur, et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction que *le roi de Prusse vous ferait mourir* ne retombe que sur moi ! J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles ; on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré de la part de son maître qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur Fédersdoff m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois : « Je déclare que j'ai toujours honoré M. de « Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout « ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre « du roi. Finalement je souhaite que vous jouissiez tou-

42.

« jours d'une prospérité sans pareille, étant avec res-« pect, etc. »

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très bien tous deux de nous taire, le public parle assez.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières si je pouvais sortir de mon lit, etc., etc.

A M***.

A Mayence, 14 juillet 1753.

Son excellence permettra que, pour excuser auprès d'elle une démarche qui aura pu paraître indiscrète, on lui envoie le journal de ce qui s'est passé à Francfort et de ce qu'on avait prévu.

La personne intéressée a pris la liberté de s'adresser à son excellence sur la réputation de sa probité et de sa vertu compatissante. Elle est très en peine de savoir si ses lettres ont été reçues. Elle supplie son excellence de vouloir bien faire écrire si elle a reçu les paquets, et de faire adresser ce mot chez M. le comte de Bergen à Mayence.

Voltaire présente ses profonds respects à son excellence.

JOURNAL

DE CE QUI S'EST PASSÉ A FRANCFORT-SUR-MEIN.

François de Voltaire, Parisien, et Cosimo Colini, Florentin, arrivent à Francfort le dernier mai 1753, et logent à l'auberge du Lion-d'Or.

Le 1er juin au matin, le sieur Freitag se fait annoncer chez le sieur de Voltaire, *son Excellence de Prusse*; il entre avec un officier prussien et l'avocat Prücker : il demande au sieur de Voltaire les lettres qu'il peut avoir de sa majesté et le livre imprimé des poésies françaises de sa majesté, dont elle lui avait fait présent.

Le sieur de Voltaire rend toutes les lettres qu'il a avec toute la soumission possible : mais comme le livre des poésies de sa majesté prussienne est encore à Hambourg dans un ballot, il se constitue prisonnier sur son serment, jusqu'à ce que le ballot soit revenu. Il écrit pour faire adresser ce ballot au sieur Freitag lui-même.

Freitag lui signe, au nom du roi son maître, deux billets, l'un valant pour l'autre, conçus en ces termes :

« Monsieur, sitôt le grand ballot sera ici, où est l'œuvre « de poésie du roi que sa majesté demande, et l'œuvre de « poésie rendu à moi, vous pourrez partir où bon vous « semblera. A Francfort, 1er juin. Freitag, résident. »

Le 9 juin, madame Denis, nièce du sieur de Voltaire, fille d'un gentilhomme, et veuve d'un gentilhomme officier du roi de France, arrive à Francfort pour conduire aux eaux de Plombières son oncle qui est mourant.

Le 17 juin, le ballot où est l'œuvre de poésie de sa majesté prussienne arrive au sieur Freitag.

Le 20, le sieur de Voltaire, en vertu des conventions, veut aller aux bains de Visbad, n'ayant pas la force de se transporter si loin que Plombières. Il laisse tous ses effets à Francfort, et sa nièce doit les faire emballer et le suivre.

On arrête alors le sieur de Voltaire; on le mène chez le marchand Schmith. Ce marchand lui prend tout son argent dans ses poches, sans aucune formalité, s'empare d'une cassette pleine d'effets précieux, et de ses papiers de famille, et le fait conduire par douze soldats dans une gargote qui sert de prison. Il fait saisir le sieur Cosimo Colini, lui prend aussi 500 argent dans ses poches, et le fait emprisonner de même. Colini s'écrie qu'il est sujet de sa majesté impériale. Schmith répond qu'on ne connaît point l'empereur à Francfort, et Freitag présent dit au sieur de Voltaire et au sieur Cosimo que s'ils avaient osé mettre le pied sur les terres de Mayence pour se mettre en sûreté, il leur aurait fait tirer un coup de pistolet dans la tête sur les terres de Mayence.

Le même soir du 20 juin, un nommé Dorn, ci-devant notaire de Francfort, cassé par sentence de la ville, et qui n'a d'autre titre que celui de copiste de Freitag, va dans l'auberge du Lion-d'Or prendre la dame Denis avec des soldats, la conduit à pied, à travers toute la populace, la traîne évanouie dans un grenier de la prison où est enfermé son oncle, met quatre soldats à la porte de cette dame, lui ôte sa femme de chambre et ses laquais, se fait apporter à souper dans sa chambre et y passe seul la nuit, et a l'insolence de vouloir abuser d'elle; elle crie, et Dorn fut intimidé.

Le 21 juin, les prisonniers font présenter requête au magistrat de Francfort; le magistrat demande à Schmith le marchand de quel droit il traite ainsi des étrangers qui voyagent avec des passe-ports du roi de France.

Il répond que c'est au nom du roi de Prusse; qu'à la vérité ils n'ont point d'ordre, mais qu'ils en recevront incessamment. C'est sur cette seule attente de ces ordres que Schmith fonde de telles violences, et il s'en rend caution sur tous ses biens comme bourgeois de Francfort, par un acte qui doit être au greffe de la ville, et dont le sieur de Voltaire a demandé en vain copie.

Madame Denis écrit au roi de Prusse, le 22, un détail de ces violations atroces du droit des gens.

Cependant Schmith, Freitag, et Dorn, viennent dans la prison, signifient aux prisonniers qu'ils doivent payer 128 écus d'Allemagne par jour pour leur détention, et leur présentent un écrit à signer, par lequel les prisonniers jureront de ne parler jamais de ce qui s'est passé.

Dorn leur donne aussi une requête allemande à présenter à leurs excellences Freitag et Schmith; moyennant quoi, dit-il, ils seront élargis. Il reçoit deux carolins ou environ pour cette requête; elle est déposée au greffe de la ville.

Les prisonniers présentent requête au magistrat. La dame est élargie le 25; le sieur de Voltaire reste prisonnier avec des soldats.

Le 5 juillet, la dame Denis reçoit réponse au nom du roi de Prusse par l'abbé de Prades. La lettre contient *que la dame Denis n'a jamais dû être arrêtée, et que le sieur Freitag a seulement eu ordre de redemander au sieur de Voltaire les poésies imprimées de sa majesté, et de le laisser partir.*

Le 6 juillet, Freitag et Schmith, sans rendre aucune raison, consentent que le sieur de Voltaire soit élargi; et

le magistrat alors lui ôte ses soldats, avec la permission de Schmith.

Le 7 au matin, le nommé Dorn ose revenir chez la dame Denis et le sieur de Voltaire, feignant de rapporter une partie de l'argent que le sieur Schmith avait volé dans les poches du sieur de Voltaire et du sieur Colini; puis il va au conseil de la ville faire rapport qu'il a vu passer le sieur de Voltaire avec un pistolet, et prendre ce prétexte, pour que Schmith et lui gardent l'argent. Deux notaires jurés, qui étaient présents, ont beau déposer sous serment que ce pistolet n'avait ni poudre, ni plomb, ni pierre, qu'on le portait pour le faire raccommoder; en vain trois témoins déposent la même chose.

Le sieur de Voltaire est forcé de sortir de Francfort avec sa nièce et le sieur Colini, tous trois volés et accablés de frais, obligés d'emprunter de l'argent pour continuer leur route. On a volé au sieur de Voltaire papiers, bagues, un sac de carolins, un sac de louis d'or, et jusqu'à une paire de ciseaux d'or et de boucles de souliers.

La ville de Francfort n'a point été surprise de ces horreurs. Elle sait que le nommé Freitag, soi-disant ministre du roi de Prusse, est un fugitif de Hanao, condamné à la brouette à Dresde, et qui a reçu publiquement des coups de bâton à Francfort par le comte de Wasco, colonel au service de sa majesté impériale, auquel il avait volé six cents ducats: ils eu vingt aventures publiques pareilles.

Le nommé Schmith a été condamné à une amende de quarante mille francs par une commission de sa majesté impériale, pour avoir rogné des ducats; et son commis, pendu à Bruxelles pour avoir payé en espèces rognées.

Le nommé Dorn est actuellement cassé par sentence de la ville de Francfort.

Voilà les faits dont il faut du moins qu'on soit instruit, avant qu'on puisse se mettre sous la protection des lois et agir en justice.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, le 10 août.

Mon cher ange, j'ignore si madame Denis vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant partout où je trouvais bon gîte, et, surtout, chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être rassasié d'*électeurs*, mais celui-là est très consolant.

« Sæpe premente deo, fert deus alter opem. »
Ovid., *Trist.*, lib. I, eleg. II, v. 4.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, non par ordre du roi, mais par les ordonnances de Gervasi, qui est meilleur médecin que les plus grands rois; je reste quelque temps à Strasbourg. Je vise à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air; mais vous savez qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. Gervasi a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime* [1], à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le prêteur, son père, qui n'était pas un prêteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé d'Aidie, qui a passé ici avec M. le cardinal de Soubise, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquents voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que, si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal; cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle, toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler; mais, si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'Argental? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure est unique. Jamais Parisienne n'avait été encore mise en prison, chez les Bructères, pour l'*œuvre de poëshie* d'un roi des Borusses. Certes le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en *Yangois*, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, le 24 août.

La destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de

[1] Une fille naturelle de mademoiselle Lecouvreur.

Strasbourg. Je suis dans une petite maisonette appartenante à madame Léon, condamné par M. Gervasi aux racines et aux cloportes, et, pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de Rosen; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentiments qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, madame, et que de choses nous aurions à nous dire! Nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présents.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. des Alleurs qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, madame; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit, comme autrefois, sans cérémonie.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Le 2 septembre.

Je l'ai lu, madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé, en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentiments qui m'attachent à vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon ermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais, c'est que feu M. de Klinglin a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé! je n'en ai point du tout, mais je porte partout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, madame, que cette destinée qui nous ballotte m'a presque fait Alsacien? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de Wurtemberg; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? On fait partout naufrage dans un ruisseau.

Si vous êtes en commerce de lettres avec M. des Alleurs, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais; je suis une ombre, mais une ombre très sensible, très touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, madame; je vous souhaite un soir serein, sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, le 7 septembre.

Mais vraiment, monseigneur, cela est assez extraordinaire. Quoi! pour l'*œuvre de poëshie!* Les vers sont donc une belle chose! Je les ai toujours aimés à la folie, quand ils sont bons; mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire *dans cette galère?* Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de Denis de Syracuse. Je suis au déses-

poir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe, et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville souterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin, et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il serait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les sentiments de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *baciarvi la mano*, quand vous irez à Montpellier, ce serait pour moi l'heure du berger. « E perchè no? « Un gran re m'a baciato la mano, a me, sì, la « brutte mano, per incitarmi a rimanere nel suo « palazzo d'Alcina. Ed io bacierò la vostra bella « mano con un più grande e saporito piacere. Ah! « signore amabile, signore cortese e bravo, la « vita si perde, si consuma, e la speranza an« cora si distrugge. »

Est-ce que vous seriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de Pompadour, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, monseigneur, de *la liberté grande*. Il y a dans Paris force vieilles et illustres catins à qui vous avez fait passer de joyeux moments, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation que j'aurais le bonheur d'avoir avec vous serait assez amusante. Non, ce serait la seconde; car, à force de plaisir, je ne saurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je suis bien malade; daignez vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. *Intanto con ogni ossequio*, etc.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de vous, le 14 septembre.

Je vous demande pardon, madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, surtout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce paysci. Avouez donc, madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur. Non seulement j'avais lu le Mémoire de M. de Klinglin, mais encore un autre qui est très secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de Klinglin viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple, qui s'y opposent vivement. Ce serait une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de Wurtemberg. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de Naboth, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a la Châtre;* mais je n'en crois rien. Le duc de Wurtemberg est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en Dieu, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape.

Vous me donnez par le nez, madame, de l'*historiographe*. Vraiment, le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cul à terre. Deux rois sont de très mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentilhomme ordinaire de la chambre; mais j'entrerai fort peu, je crois, dans cette chambre; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me souvient que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la vessie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers? Point du tout; je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes, auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigni, dont je ne sais si je ferai usage. Tout ce que je sais bien sûrement c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentiments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 octobre.

Mon cher ange, si madame la maréchale de Duras, qui a l'air si résolu, avait fait comme madame de Montaigu, et comme la feue reine d'Angleterre, si elle avait donné bravement la petite-vérole à ses enfants, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite-vérole, disent : Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée l'évêque de Worcester prêcha dans Londres, devant le parlement, en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a dans le monde un homme plus dangereux que la petite vérole ; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud, qui est la trompette de Maupertuis, répand ses horreurs. Où se sauver ? Vous me direz que c'est au château de M. de Sainte-Palaie ; mais le P. Goulu persécutait Balzac jusque sur les bords de la Charente.

« I nunc, et versus tecum meditare canoros. »
Hor., lib. II, ep. II, v. 76.

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'Argental, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de Wurtemberg. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'Aumont. Qui aurait dit que Fontenelle enterrerait madame d'Aumont ? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *la Querelle ;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 3 octobre.

Je suis pénétré de regrets, madame ; vous et madame de Brumat vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, madame ? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné, qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être *paralytique* comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier ; cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. de Klinglin la justice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que monsieur votre fils revient ; quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère ? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y avait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, madame ; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au pied d'une montagne, le 10 octobre.

Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable ; je ne vous écris point, et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de Denis et d'Hiéron.

Il me semble qu'il faut avoir son âme bien à son aise pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans

le sein d'un ami comme vous ; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas faite pour commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie!

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. Schœpflin le jeune, à Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse : et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de Voyer fesant son entrée en fils d'un secrétaire d'état. Vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, surtout quand ce prochain est ministre, ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* sa naissance est un roman, sa vie obscure et triste; l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfants. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

Ce qui ne me manquera jamais, c'est ma tendre amitié pour vous. Cette idée seule me console. Je me flatte que madame d'Argental et vos amis ne m'oublieut pas tout à fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été si long-temps sans vous écrire; il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène; rien ne m'a paru assez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vosges, le 14 octobre.

J'ai été, madame, chercher dans les Vosges la santé, qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré tous les brouillards du Rhin. Je ne peux encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide. Vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme Perrin-Dandin, et ne trouve pas seulement un Petit-Jean qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont pas payés au trésor royal savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très petits malheurs. J'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient-ils bonne grâce de se plaindre devant votre neveu paralytique? Et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin; si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame, supportez la vie; car, lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remerciements.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 octobre.

Comment! madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remerciements des belles nouvelles de la fermeté romaine du Grand-Châtelet de Paris? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables *billets de confession*, et on ne songe ni à la petite-vérole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la petite. Vous n'entendrez parler à Londres d'aucune dame morte de cette maladie; l'insertion les sauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de

les imiter. M. de Beaufremont est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfants, et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Si j'avais un fils, je lui donnerais la petite-vérole avant de lui donner un catéchisme.

Je retournerai bientôt dans ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Horbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de Wurtemberg a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé, et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur? Il est, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs? Mais personne ne l'habite; et, si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable, si on peut louer le château, avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille? Je le louerai si on veut; je ferai un bail; je paierai un an d'avance pour faire plaisir à la famille; et, pour pot-de-vin, je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau : mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire? ma proposition n'est-elle pas indiscrète? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, madame, avec votre charmante amie? Vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; si on veut vendre à vie, si on veut louer, si on peut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous; la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster; il est occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli, il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun; ce n'est plus le temps des processions de la Ligue; de petites cabales ont succédé aux grandes guerres civiles; il faut payer son vingtième, se chauffer, et se taire: *le reste viendra.* Mille tendres respects, etc.

P. S. Je reçois dans ce moment votre lettre du 17. Votre magistrat n'avait donc pas du vin du Rhin?

Est-ce que madame de Maintenon donne une Sunamite à son David?

A M. BORDES.

Auprès de Colmar, le 26 octobre.

J'ai trop différé, monsieur, à vous remercier des témoignages de sensibilité que vous avez bien voulu me donner dans vos vers; ils partent du cœur et sont pleins de génie. Je ne peux vous répondre que dans une prose fort simple; c'est tout ce que me permet la maladie dont je suis accablé, et qui augmente tous les jours; elle m'a arrêté en Alsace, où j'ai un petit bien, et probablement l'état où je suis ne me permettra pas d'en partir sitôt. J'aurais bien voulu passer par Lyon; vous augmentez, monsieur, le desir que j'avais de faire ce voyage. Si vous voyez M. l'abbé Pernetti, qui est, je crois, votre confrère et le mien, vous me ferez un sensible plaisir de vouloir bien lui faire mes compliments. Pardonnez, je vous prie, à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Près de Colmar, le 9 novembre.

Il y a quatre à cinq mois, mon cher marquis, que je n'ai reçu de vos nouvelles, et enfin vous me faites des reproches de mon silence. Vous avez raison. Comment voulez-vous que je me souvienne de mes amis, quand je jouis de la santé la plus brillante, et que je nage dans les plaisirs? L'éclat éblouissant de mon état fascine toujours un peu les yeux. Il faut pardonner à l'ivresse de la prospérité; cependant je vous assure que, du sein de mon bonheur, qui est au-delà de toute expression, je suis très sensible à votre souvenir. Je vous suis plus attaché qu'à *Zulime;* je ne suis guère dans une situation à penser aux charmes de la poésie et aux orages du parterre, et je vous avoue qu'il me serait bien difficile de recueillir assez mon esprit pour penser à ce qui m'amusait tant autrefois. Vous proposez le bal à un homme perclus de ses membres. Cependant, mon cher marquis, il n'y a rien que je ne fasse pour vous quand j'aurai un peu repris mes sens; mais à présent je suis absolument hors de combat; attendons des temps plus favorables, s'il y en a. Franchement ma situation jure un peu avec ce que vous me proposez; je suis plutôt un sujet de tragédie que je ne suis capable de travailler à des tragédies. Conservez-moi, mon cher marquis, une amitié qui m'est plus chère que les applaudissements du parterre. Un jour nous pourrons parler de *Zulime*, car il ne faut pas se décourager; mais je suis en pleine mer, au milieu d'une tem-

pête. Le port où je pourrais vous embrasser me ferait tout oublier.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 novembre.

Mon ancien ami, madame Denis m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes, et les obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez à quel point je dois être reconnaissant et affligé. Je comptais venir oublier Denis de Syracuse dans la retraite de Platon; la destinée s'est acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût, qui se rouille, et mon peu de génie, qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de tristes, que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe sablonneux où le diable m'avait transporté.

Mais tout cela n'est qu'un agréable songe. Il faut se soumettre à son destin. Des maladies plus cruelles encore que les rois me persécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaisir de la conversation, quand ils ont de l'esprit; précisément comme je vois les théologiens, sans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me console pas de n'y pouvoir aller. Reviendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des *billets de confession* y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne sais ce qu'est devenu Formont; tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensants étaient libres, ils se rassembleraient: mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami.

« Durum! sed levius fit patientia. »
Hor., lib. I, od. XXIV, v. 19.

Je mets, au lieu de ce mot, *amicitia*. V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Le 21 novembre.

La goutte, qui s'est jointe à tous mes maux, m'a privé de la consolation d'écrire aux deux sœurs de l'île Jard. Je suis digne de figurer avec M. le chevalier de Klinglin. Je profite vite d'un petit moment d'intervalle pour faire des coquetteries à l'île Jard, du fond d'une salle basse de Colmar. Que dit-on dans cette île de la nouvelle recrue que font les provinces, de vingt-cinq conseillers au Châtelet? Voilà environ deux cent quatre-vingt-dix personnes à qui le *Bien-Aimé* procure des retraites agréables. Il me paraît que les affaires de la préture vont plus lentement. Je vous supplie, madame, de me dire s'il n'y a rien d'arrangé, et de vouloir bien ne me pas oublier auprès de monsieur votre fils, quand vous lui écrirez. J'ignore encore quand mon ombre pourra venir vous faire sa cour. Portez-vous bien. Quand on a tâté de tout, on voit qu'il n'y a que la santé de bonne dans ce monde. Permettez-moi d'y ajouter l'amitié.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Le 23 novembre.

Mon aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très chrétien. Je crois que nous avions encore, madame Denis et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois notre chère Denis un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais, chez moi, on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit Callot, un petit Tempesta. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts! Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, madame, et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous MM. Corringius, Vitriarius, Struvius, Spener, Goldast, et autres messieurs du bel air? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables, d'une main légère, et moi des sottises graves, d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller; faites-lui bien mes compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 24 novembre.

Mon cher ange, votre lettre vient bien à propos. Les consolations sont proportionnées aux souffrances. Mon état tourmentait mon corps, et la maladie de ma nièce déchirait mon âme; la goutte est le moindre de mes maux. Vous me parlez de tragédie! Les malheurs qu'on représente au théâtre (car que peut-on peindre que des malheurs?) sont au-dessous de tout ce que j'éprouve. Il faut un peu de stoïcisme; mais le stoïcisme ne guérit de rien. Je tâche de rendre un petit service à la fille de *Monime*, quoique je sois à treize lieues d'elle. J'ignore quand j'aurai la force de me transplanter et d'aller jusqu'à Sainte-Palaie; mais où n'irai-je point dans l'espérance de vous voir? Cependant quelle triste commission pour madame Denis d'être garde-malade à la campagne!

Ne vous attendez pas, mon cher ange, que l'Histoire très abrégée de l'Empire vous amuse comme le *Siècle de Louis XIV*; c'est un champ mille fois plus vaste, mais plein de bruyères et de ronces. Les âmes sensibles, et faites pour les choses de goût, frémissent au nom d'Albert-l'*Ours* et de Wittelsbach; mais, dans l'oisiveté de mon séjour à Gotha, madame la duchesse de Saxe avait exigé de moi ce travail, que j'entrepris avec ardeur. Je ne savais pas alors que d'autres personnes, plus en état que moi de remplir cet objet, fesaient une histoire d'Allemagne dans le goût de celle du président Hénault.

Madame la duchesse de Saxe-Gotha se plaignait avec tant de grâce de ne pouvoir lire aucune histoire de son pays, qu'elle me fit entrer malgré moi dans une carrière qui m'était étrangère. L'affaire est faite; c'est un temps de ma vie perdu; heureux encore qui ne perd que son temps! mais je suis privé de vous et de la santé. Ah! mon adorable ami, est-ce que je pourrais espérer de vous voir à la campagne, avec madame d'Argental? Mille tendres respects à tous ceux qui soupent avec vous; les soupers me sont interdits pour jamais.

Je voudrais bien voir ce que M. de Mairan a écrit sur l'inoculation. A la fin, la nation y viendra peut-être comme à la gravitation; elle arrive tard à tout. Toutes les grandes inventions nous viennent d'ailleurs; nous les combattons d'ordinaire pendant cinquante ans, et puis nous disons que nous les perfectionnons. Faites ressouvenir de moi, je vous en prie, MM. de Mairan et de Sainte-Palaie. En voilà beaucoup pour un malade. Mon cher ange, je vous embrasse avec cette inaltérable amitié dont vous me faites éprouver les charmes.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Colmar, le 4 décembre.

J'ai vu M. le baron d'Hattsatt, madame. Tout ce qui vous appartient me paraît bien aimable, et redouble le tendre intérêt que j'ai pris si longtemps à tant de malheurs. Madame la première présidente daigna venir voir le pauvre goutteux avant de partir pour Paris. Je vous dois les bontés dont votre respectable famille m'honore. Mais pourquoi faut-il que je sois loin de vous? Les maux me clouent à Colmar, et la goutte est encore un surcroît de mes souffrances, sans en avoir diminué aucune. Il n'y a que les sentiments qui m'attachent à vous qui puissent me donner la force d'écrire.

Remerciez bien, madame, la nature et votre sagesse, qui vous ont conservé la santé. Quand les maladies se joignent aux maux de l'âme, quelle ressource reste-t-il? La vie alors n'est qu'une longue mort. Et combien de gens sont dans cet état! On ne les voit point, parce que les malheureux se cachent. Ceux qui sont dans l'âge des illusions se montrent, et font la foule, en attendant que leur tour vienne de souffrir et de disparaître. Les moments heureux que j'ai passés dans votre solitude ne reviendront-ils point? Conservez-moi du moins votre souvenir. Je présente le même placet à votre amie. Je ne sais aucune nouvelle. J'ai renoncé à tout, hors à vous être bien tendrement attaché.

A MADAME DENIS.

A Colmar, le 20 décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue; ce ne sont pas des monuments de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de Desfontaines, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre! Il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir; mais, dans la même liasse, j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour

d'Arnaud, homme que vous connaissez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi, dès qu'il eut fait à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que Linant, La Mare, et Lefebvre, à qui j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre et leurs talents fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt, vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur; et le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes, trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, et trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant, d'un côté, que des fanatiques détestables, et, de l'autre, des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé Bonneval, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de Bonneval). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant escroqué dix autres, avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; et il disait pour son excuse que c'était madame Pâris de Montmartel qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est, au demeurant, un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui Rousseau a, je crois, adressé une épître.

En voici d'un nommé Ravoisier, qui se disait garçon athée de Boindin; il m'appelle son protecteur, son père, mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un Demoulin, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demanda très humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu, par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle La Jonchère. C'est l'auteur d'un système de finances; et on l'a pris, en Hollande, pour La Jonchère, le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de Mannory. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat patelin; il me demande un habit. « Je suis honnête en robe, dit-il, mais « je manque d'habit; je n'ai mangé hier et avant- « hier que du pain. » Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui, depuis, fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de Roi et d'un nommé Travenol, son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire [1] qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé Desfontaines fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de La Métrie contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé Bellemare, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique, dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée. Mais il y a une espèce cent fois plus méchante, ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à Pope; il a passé par les mêmes épreuves; et, s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre, sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie malfesant a fagoté ce bas monde.

[1] Jore. K.

A M***.

A Colmar, 21 décembre.

Monsieur, madame la duchesse de Gotha a eu la bonté de m'envoyer le petit mot que vous m'adressez. Un mot suffit pour ranimer les passions. S. A. R. avait bien vu quelle était la mienne pour la personne respectable dont vous parlez. L'intérêt que vous voulez bien prendre à ma situation me fait un devoir de vous ouvrir mon cœur; il est sensiblement pénétré, et il doit l'être. Ma seule consolation est que le souverain qui remplit la fin de ma vie d'amertume ne peut pas oublier entièrement des bontés si anciennes et si constantes. Il est impossible que son humanité et sa philosophie ne parlent tôt ou tard à son cœur, quand il se représentera qu'il m'a daigné appeler son ami pendant seize années, et qu'il m'avait enfin fait tout quitter pour venir auprès de lui. Il ne peut ignorer avec quels charmes je cultivais les belles-lettres auprès d'un grand homme qui me les rendait plus chères. C'est une chose si unique dans le monde de voir un prince né à trois cents lieues de Paris écrire en français mieux que nos académiciens; c'était une chose si flatteuse pour moi d'en être le témoin assidu, qu'assurément je n'ai pu chercher à m'en priver. Il sait bien que je n'ai d'autre ambition que de vivre auprès de sa personne. Je suis très riche; j'ai la même dignité dans la maison du roi de France que j'avais dans la sienne, et je ne regrettais pas la place d'historiographe de France, que j'avais sacrifiée.

Quand il daignera se représenter tout ce que je vous dis là, monsieur, il verra sans doute que mon cœur seul me conduisait, et le sien sera peut-être touché. C'est tout ce que je peux espérer, et tout ce que je peux vous dire, monsieur, surtout dans l'état où m'a jeté la goutte, qui s'est jointe à tous mes maux. Ils n'ôtent rien à la sensibilité que votre bienveillance m'inspire.

Comptez que je suis, monsieur, avec la plus tendre reconnaissance, votre, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De la grande ville de Colmar, le 21 décembre.

Mon cher ange, vous vous mêlez donc aussi d'être malade. Nous étions inquiets de vous, la fille de *Monime* et moi, et nous nous écrivions des lettres tendres pour savoir si l'un de nous n'avait pas de vos nouvelles. Comment avez-vous fait pour ne plus sortir vers les quatre heures et demie? Je crois que vous avez été bien étonné de rester chez vous. Je n'ai ni de santé ni de chez moi, mon cher ange; mais je suis accoutumé à ces maux-là, et je ne le suis point aux vôtres. Vous avez été attaqué dans votre fort, et vous avez eu mal à la tête. C'est une de vos meilleures pièces; votre tête vaut bien mieux que la mienne; la vôtre vous a rendu heureux; la mienne m'a fait très malheureux, et les têtes des autres me retiennent encore vers les bords du Rhin. Les mains de Jean Néaulme, libraire de La Haye, viennent de me faire de nouvelles plaies, et c'est encore un surcroît de misère d'être obligé de plaider devant le public. C'est un fardeau et un avilissement. On ne peut se dérober à sa destinée. Qui aurait cru que mes dépouilles seraient prises à la bataille de Sohr, et seraient vendues dans Paris? On prit l'équipage du roi de Prusse dans cette bataille, au lieu de prendre sa personne; on porta sa cassette au prince Charles. Il y avait dans cette cassette grise-rouge de l'avare force ducats, avec cette *Histoire universelle* et des fragments de *la Pucelle*. Un valet de chambre du prince Charles a vendu l'*Histoire* à Jean Néaulme, et les papillotes de *la Pucelle* sont à Vienne. Tout cela compose une drôle de destinée. Je souffre autant que Scarron, et barbouille autant de papier que saint Augustin. J'avais fait une *Histoire de l'Empire* que madame la duchesse de Saxe-Gotha m'avait commandée comme on commande des petits pâtés; j'avais cousu, dans cette *Histoire de l'Empire*, quelques petits lambeaux de l'*universelle*. J'étais en droit d'employer mes matériaux. Jean Néaulme me coupe la gorge; comment voulez-vous que je songe à *Jean* Lekain? Je ne songe à présent qu'à la cuisse de ma nièce et à mon pied de Philoctète, mais surtout à vous, mon cher ange, à madame d'Argental, et à vos amis. Je vous embrasse bien tendrement. J'ai besoin d'une tête comme la vôtre pour supporter tous les chagrins dont je suis circonvenu, et malheureusement je n'ai que la mienne. Mon cœur, qui est plus sain, vous adore.

A M. JEAN NÉAULME,

LIBRAIRE DE LA HAYE ET DE BERLIN.

A Colmar, 28 décembre 1753.

J'ai lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur-le-champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième, le treizième

pour le douzième, le pape Boniface VIII pour Boniface VII? Presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse, de monseigneur l'électeur Palatin, de madame la duchesse de Gotha, sont très différents du vôtre. Une transposition, un mot oublié, suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre en imprimant cette informe rapsodie, et en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le secret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite : mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs et d'indécences; que je le désavoue; que je le condamne; et que je vous sais très mauvais gré de votre édition. VOLTAIRE.

A MADAME DE POMPADOUR.

A Colmar, 1753.

L'état horrible où je suis depuis un an m'a fait renfermer dans le fond de mon cœur la reconnaissance que je dois à vos bontés. Un nouvel événement, qui achève de me mettre au tombeau, me force à prouver du moins mon innocence au roi. Les pièces ci-jointes, répandues dans l'Europe, démontrent assez cette innocence. Quarante ans de travaux si pénibles ont une fin trop malheureuse.

Le roi de Prusse était bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouïes qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. Il a fallu encore qu'un manuscrit informe, que je lui avais confié en 1739, ait été pris, à ce qu'il dit, dans son bagage, à la bataille de Sohr, par les housards autrichiens; qu'un valet de chambre l'ait vendu à un nommé Jean Néaulme, libraire de La Haye et de Berlin, qui imprime les ouvrages de sa majesté prussienne; et qu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré. Cependant, madame, le roi est très humblement supplié de considérer que ma nièce est mourante à Paris d'une maladie cruelle causée depuis long-temps par les violences qu'elle a essuyées à Francfort, malgré le passe-port de sa majesté. Je suis dans le même état à Colmar, sans secours. Le roi est plein de clémence et de bonté; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie à écrire l'histoire de son prédécesseur, et celle de ses campagnes glorieuses; que seul des académiciens j'ai fait son panégyrique traduit en cinq langues.

S'il m'était seulement permis, madame, de venir à Paris pour arranger, pendant un court espace de temps, mes affaires bouleversées par quatre ans d'absence, et assurer du pain à ma famille, je mourrais consolé et pénétré pour vous, madame, de la plus respectueuse et la plus grande reconnaissance. C'est un sentiment qui est plus fort que celui de tous mes malheurs.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 30 décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des *Annales de l'Empire* qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, monseigneur, je vous écrivais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de Fronsac est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de Pompadour ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette *Histoire* informe, dans le temps que j'en ai, depuis dix ans, des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux, et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très instamment M. de Malesherbes de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, monseigneur; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince Charles rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sohr, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; son libraire, Jean Néaulme, a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi

ma santé, toujours languissante, ne m'a pas permis de vous écrire.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 13 janvier 1754.

Mon cher ange, je dresserai un petit autel d'Esculape à M. Fournier, puisqu'il vous a guéris vous et ma nièce. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental; je dois supposer qu'elle jouit enfin de ce bien inestimable qu'elle n'a jamais connu. Cet autre bien, que les Fournier ne donnent pas, m'est ravi trop long-temps; il est bien cruel de vivre loin de vous. Le séjour de Colmar m'est devenu nécessaire pour ces *Annales de l'Empire* que j'avais entreprises. J'aime à finir tout ce que j'ai commencé. J'ai trouvé à Colmar les secours que je n'aurais point eus ailleurs; et, dans la cruelle situation où je suis, accablé de maladies, et n'étant point sorti de ma chambre depuis trois mois, j'ai trouvé de la consolation dans la société de quelques personnes instruites. On en trouve toujours dans une ville où il y a un parlement, et vous m'avouerez que je n'aurais pu ni faire imprimer les *Annales de l'Empire* à Sainte-Palaie, ni trouver dans cette solitude beaucoup de secours dans l'état affreux où je suis. Si ma santé me permet d'aller à Sainte-Palaie au printemps, je ne prendrai ce parti qu'en cas que les maîtres du château veuillent bien le louer pour le temps que j'y demeurerai. J'y pourrai faire venir par eau mes livres et quelques meubles; je ne peux vivre sans livres; une campagne sans eux serait pour moi une prison. Il est vrai que Sainte-Palaie est un peu loin de Paris, et qu'il vaudrait mieux choisir quelque séjour moins éloigné, puisque vous me flattez, mon cher ange, d'y venir quelquefois; mais si je ne trouve rien de plus voisin de Paris, il faudra s'en tenir à Sainte-Palaie.

Je compte vous envoyer le premier tome des *Annales de l'Empire*. Ce ne sont pas de vastes tableaux des sottises et des horreurs du genre humain, comme cette *Histoire universelle;* mais c'est un objet plus intéressant que l'*Histoire de France*, pour tout autre qu'un Français. Les gens instruits disent que ces *Annales* sont assez exactes, et ce n'est pas assez; je les aurais voulues moins sèches. Il faut plaire en France; dans le reste du monde il faut instruire. Ce livre sera bien moins couru à Paris que l'*Abrégé* tronqué *de l'Histoire universelle;* mais il vaudra beaucoup mieux. Pour qu'un livre réussisse à Paris, il faut qu'il soit hardi et ingénieux; pour qu'une tragédie ait du succès, il faut qu'elle soit tendre. Ce n'est pas le bon qui plaît, c'est ce qui flatte le goût dominant. Je ne me sens pas trop d'humeur à parler d'amour aux Parisiens sur le théâtre, et je hais un métier dont les désagréments m'avaient fait quitter Paris. Il ne me faut à présent qu'une retraite et un ami tel que vous. Adieu, mon cher ange; vos lettres me consolent et me font supporter une vie bien cruelle.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 23 janvier.

On m'avait dit, madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'Ile Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage. Je préférerais surtout cette petite maison de campagne qui est près de votre Ile, à l'hôtel du maréchal de Coigni. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir jouir le soir de votre charmant entretien, et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de Coigni, ce serait être à cent lieues de vous.

Cet *Abrégé de l'Histoire universelle,* dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très informe. Il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sohr, lorsque les housards autrichiens pillèrent son bagage. Cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit, tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince Charles. Tout ce que je sais, c'est qu'on en a été très scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite; mais il me faudrait une retraite auprès de l'Ile Jard. Je ne peux jeûner et prier, comme le conseille M. de Beaufremont. J'ai pourtant autant de droit au paradis qu'aucun Français. Mais vous, madame, qui aviez tant de droit aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé, comment vont les affaires de votre famille? J'ai bien peur que vous ne soyez environnée de choses tristes. Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre

santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris? Y a-t-il quelque nouvelle sottise? Que le milieu du dix-huitième siècle est sot et petit! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, madame; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 janvier.

Mon cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique, il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques soient dans une confusion dont tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le P. Berruyer après l'autre. Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque, dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher Cideville, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage; sauve qui peut; mais je suis bien loin du rivage!

Mes compliments au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement. V.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Colmar, le 6 février.

Ma félicité, mon cher marquis, est montée à un tel excès, que la seule philosophie peut me donner la modération nécessaire dans la bonne fortune; et la seule amitié peut obtenir enfin de moi que je vous réponde dans l'ivresse de mon bonheur. Cette belle et décente édition d'une prétendue *Histoire universelle*, mise si agréablement sous mon nom par un honnête libraire, a été reçue du clergé avec une extrême bonté et des marques d'attention qui me pénètrent de joie et de reconnaissance. Dans une situation si charmante, jeune, brillant de santé, encouragé par la meilleure compagnie, vous croyez bien que je me fais un plaisir de travailler dans mes agréables moments de loisir à perfectionner une tragédie amoureuse, et que ce serait pour moi le comble des agréments de me commettre avec le discret et indulgent parterre, et avec les auteurs pleins de justice et d'impartialité. Je jouis de mes amis, de mes parents, de ma maison, de mes livres, de mon bien, de la faveur des rois; tout cela anime, et il faudrait être d'un génie bien stérile pour ne pas cultiver les muses avec succès, au milieu de tant d'encouragements. Pardon de cette longue ironie. Je vous parle très sérieusement, mon cher marquis, quand je vous dis combien je vous aime. Votre amitié, votre suffrage, pourraient m'encourager; mais je sais trop ce qui manque à *Zulime*. Elle est trop long-temps sur le même ton; c'est un défaut capital. Il faut de l'uniformité dans la société, mais non pas au théâtre; et d'ailleurs quel temps! Adieu.

A M. ROQUES.

Colmar, le 6 février 1754.

Oui, monsieur, je me souviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juste et modéré.

J'ai supporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la persécution que j'ai essuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inspirer au public, pour leurs auteurs, me vengeaient assez. Je suis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaisir de m'envoyer la Gazette de Brunsvick, dont vous me parlez. A l'égard de cette prétendue *Histoire universelle*, vous verrez, monsieur, ce que j'en pense par l'imprimé ci-joint. C'est une friponnerie de libraire. Les belles-lettres et la librairie ne sont plus qu'un brigandage. J'ai désavoué et condamné hautement cette indigne édition dans plusieurs écrits, et particulièrement dans la *préface des Annales de l'Empire*, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces *Annales* à Gotha, je n'avais pu refuser cette obéissance aux ordres de madame la duchesse. J'ai continué mon ouvrage à Francfort; je suis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de secours. Vous voyez que les plus horribles persécutions n'ont ni dérangé ma philosophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai tou-

jours regardé comme la plus grande consolation pour les malheurs inséparables de la condition humaine. C'est chez soi, c'est dans son cabinet, qu'on doit trouver des armes contre les injustices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux, et des piqueurs, une distraction à leurs chagrins et à leur ennui; les philosophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes consolations, c'est l'amitié d'un homme comme vous; conservez-la-moi, et comptez sur celle de votre, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 7 février.

Vraiment, mon cher ange, il est bien vrai que les impressions de cette malheureuse *Histoire*, prétendue *universelle*, ne sont pas effacées; les plaies sont récentes, elles saignent, et sont bien profondes. Il est certain qu'on m'a voulu perdre en France, après m'avoir perdu en Prusse, et qu'on a engagé ces coquins de libraires de Berlin et de La Haye à imprimer un ancien manuscrit informe pour m'achever. Il est incontestable que ce manuscrit est très différent du mien. Je conjurai ma nièce d'exiger la suppression du livre, dès qu'il parut; elle eut la faiblesse de croire ceux qui en étaient contents; elle me manda que M. de Malesherbes le trouvait très bon; et aujourd'hui M. de Malesherbes croit ne me pas devoir le témoignage que je demande. Il m'est pourtant essentiel qu'on sache la vérité; non que j'espère qu'on me rendra une entière justice, mais du moins la persécution en serait affaiblie; elle est extrême. Il ne s'agit plus probablement de Sainte-Palaie, et encore moins de tragédie; il s'agit d'aller mourir loin des injustices et des persécutions. N'auriez-vous point, mon cher ange, quelque homme sage et discret, à la probité de qui je pusse confier le maniement de mes affaires et l'emballage de mes meubles? Vous aviez, ce me semble, un clerc de notaire dont vous étiez très content; il faudrait que vous eussiez la bonté d'arranger avec lui ses appointements; je le chargerais de ma correspondance; mais j'exigerai le plus profond secret. J'attends cette nouvelle preuve de votre généreuse amitié. Je ne peux songer à tout cela sans répandre des larmes.

J'ai écrit à Lambert; je lui ai recommandé des cartons que je lui ai envoyés pour ces *Annales*. Je vous prie, quand vous irez à la comédie, d'exiger de lui cette attention. *La passion des esprits faibles* ferait trop crier les esprits méchants.

Adieu, mon adorable ange; mille compliments à madame d'Argental.

A M. ROUSSET DE MISSY.

Colmar, le 9 février.

Lorsque je me plaignis à vous, monsieur, avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de Rousseau, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

Copie de la lettre de M. DE MÉDINE *à* M. ROUSSET DE MISSY, *transcrite de la main de M. Rousset.*

A Bruxelles, le 17 février 1737

« Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive. Il m'est revenu des lettres protestées: je n'ai pu les rembourser. J'avais quelques autres petites affaires dont l'objet n'était pas important. Enfin l'on m'enlève mercredi au soir, et l'on me met en prison, d'où je vous écris. Je compte tout payer ces jours-ci, et en être dehors. Mais croiriez-vous que ce coquin, cet indigne, ce monstre de Rousseau, qui, depuis six mois, n'a bu et mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les services les plus essentiels, et en nombre, a été la cause qu'on m'a pris? que c'est lui qui en a donné le conseil? que c'est lui qui a irrité contre moi le porteur de mes lettres, qui n'avait nul dessein de me chagriner? et qu'enfin ce monstre vomi des enfers, achevant de boire avec moi à table, de me baiser, m'embrasser, a servi d'espion pour me faire enlever à minuit dans ma chambre? Non, jamais trait n'a été si noir, plus épouvantable: je n'y puis penser sans horreur. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui, toutes les obligations qu'il m'a, en un mot, tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en faire un parallèle avec sa manœuvre. Enfin, patience; je compte que notre correspondance à vous et à moi ne sera pas altérée par cet événement. Je serai toute ma vie de même, c'est-à-dire l'ami le plus vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et toujours tout à vous. »

Lettre de M. ROUSSET DE MISSY *à* M. DE VOLTAIRE, *en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de* M. DE MÉDINE.

7 mars 1737.

« Je joins, monsieur, mes tendres remerciements à ceux que M. de Médine, mon intime ami, vous fait de votre générosité. Je partage

« les services que vous avez la bonté de lui rendre, et j'admire votre procédé, qui est aussi « grand et aussi noble que celui de ce scélérat de « Rousseau est abominable. Disposez de moi, « monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos ordres. « Je publierai partout le mérite extrême de votre « cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas : « je brûle d'envie de vous faire connaître à quel « point je suis, monsieur, votre, etc. »

AU P. DE MENOUX,

JÉSUITE.

A Colmar, le 17 février

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du P. Merat, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je pusse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'Église, de l'épée, de la robe, que la conduite du P. Merat n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'Argenson, secrétaire d'état de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le P. Merat comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de Dieu ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous supplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, etc.

A M. LE MARQUIS DE PAULMI.

A Colmar, le 20 février.

Votre bibliothèque souffrira-t-elle ce rogaton? Je vous supplie, monseigneur, de faire relier cette *Préface* avec cette belle *Histoire*. Voudriez-vous bien avoir la bonté de donner l'exemplaire ci-joint à M. le président Hénault, comme à mon confrère à l'académie et mon maître en histoire? Pardonnez-moi cette liberté.

Quoique je ne sois pas sorti de mon lit ou de ma chambre depuis trois mois, je ne suis pas moins enchanté de votre Haute-Alsace; on y est pauvre, à la vérité, mais l'évêque de Porentru a deux cent mille écus de rente, et cela est juste. Les jésuites allemands gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit. J'ai appris qu'ils firent brûler Bayle à Colmar, il y a quatre ans. Un avocat-général, nommé Muller, homme supérieur, porta son *Bayle* dans la place publique, et le brûla lui-même; plusieurs génies du pays en firent autant. Comme vous êtes secrétaire d'état de la province, je vous supplie de m'envoyer votre *Bayle* bien relié, afin que je le brûle dès que je pourrai sortir.

Je vous avais supplié de m'honorer d'un petit mot de protection auprès du procureur-général, pour éviter un extrême ridicule, dont le scandale irait aux oreilles du roi; mais j'ai peut-être mal pris mon temps, et j'ai bien peur que, dans un accès de goutte, vous n'ayez eu pour moi un accès d'indifférence. Mais je consens à être excommunié, moi et mon *Histoire* prétendue *universelle*, si vous êtes quitte de votre goutte.

Je suis fâché de dire à un grand ministre que j'ai un peu le scorbut et quelque atteinte d'hydropisie. Je vous supplie très humblement de croire que je suis obligé, pour ne point mourir, de voyager et de chercher quelque abri un peu chaud.

Comme je n'ai reçu aucun ordre positif du roi et que je ne sais ce qu'on me veut, je me flatte qu'il ne me sera permis de porter mon corps mourant où bon me semblera. Le roi a dit à madame de Pompadour qu'il ne voulait pas que j'allasse à Paris : je pense comme sa majesté; je ne veux point aller à Paris; et je suis persuadé qu'elle trouvera bon que je me promène au loin. Je remets le tout à votre bonté et à votre prudence; et, si vous jugez à propos d'en dire un mot au roi *in tempore opportuno*, et de lui en parler comme d'une chose simple qui n'exige point de permission, je vous aurai réellement obligation

de la vie. Je suis persuadé que le roi ne vent pas que je meure dans l'hôpital de Colmar.

En un mot, je vons supplie de sonder l'indulgence du roi. *Il est bien affreux de souffrir tout ce que je souffre pour un mauvais livre qui n'est pas de moi.* Je suis dans votre département, ainsi ma prière et mon espérance sont dans les règles.

Daignez me faire savoir si je puis voyager; je vous aurai l'obligation d'exister, et je vivrai plein du plus tendre respect pour vous. Pardon de cette énorme lettre, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Colmar, le 24 février.

Je ne vons écris point de ma main, mon cher et respectablo ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voiei le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un *Bayle* dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de *Bayle;* et un avocat-général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites, plus adroits, font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle *Histoire* de Jean Néaulme. Nous avons un évêque de Porentru (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar?); ce Porentru est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques parmi nos sauvages des bords du Rhin qu'ils le sont au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr, dans lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les *Annales de l'Empire,* et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis près d'être excommunié solidairement avec Jean Néaulme. Je suis dans mon lit, et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre chère Adrienne, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, si vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand besoin. Jean Néaulme m'a achevé; *Jeanne d'Arc* viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des cheveux blancs, des coliques, et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés; elles avaient pourtant moins de détresse que moi; mais l'espérance de vous revoir un jour me fait encore supporter la vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 28 février.

Vous n'êtes pas accoutumé, mon cher et respectable ami, à recevoir des lettres de moi qui ne soient pas de ma main; mais je n'en peux plus. Je viens d'écrire quatre pages à madame Denis, et de faire bien des paquets. Pardonnez-moi donc; conservez-moi votre tendre amitié; écoutez ou devinez mes raisons, et jugez-moi.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais, comme auparavant, travailler tout le jour et me passer de secours, j'irais très volontiers dans la solitude de Sainte-Palaie; mais il me faut des livres, une ou deux personnes qui puissent me consoler quelquefois, une garde-malade, un apothicaire, et tout ce qu'on peut trouver de secours dans une ville, excepté des jésuites allemands. Ne vous faites point d'ailleurs d'illusion, mon cher ami. Le petit abbé mourra dans le château où il est; je ne vous en dis pas davantage, et vous devez me comprendre. Je ne vous ai demandé, non plus qu'à madame Denis, qu'un commissionnaire pour solliciter mes affaires chez M. Delaleu, pour aider madame Denis dans la vente de mes meubles, pour faire ses commissions comme les miennes, pour m'envoyer du café, du chocolat, les mauvaises brochures et les mauvaises nouvelles du temps, à l'adresse qu'on lui indiquerait. Je vous le demande encore instamment, en cas que vous puissiez connaître quelque homme de cette espèce. Je ne sais si un nommé Mairobert, qui trotte pour M. de Bachaumont, ne serait pas votre affaire.

Vous devinez aisément par ma dernière lettre, mon cher ange, ce que je dois souffrir. Je n'ai autre chose à vous ajouter, sinon que je continuerai jusqu'à ma mort la pension que je fais à la personne que vous savez, et que je l'augmenterai dès que mes affaires auront pris un train sûr et réglé. Je lui en ai assuré d'ailleurs bien davantage; et j'avais espéré, quand elle me força de revenir en France, la faire jouir d'un sort plus heureux. Je me flatte qu'elle aura du moins une fortune assez honnête; c'est tout ce que je peux

et que je dois, après ce que vous savez qu'elle m'a écrit. Ce dernier trait de mes infortunes a achevé de me déterminer. Je ne me plaindrai jamais d'elle ; je conserverai chèrement le souvenir de son amitié; je m'attendrirai sur ce qu'elle a souffert ; et votre amitié, mon cher ange, restera ma seule consolation. Mon cher ange, je suis bien loin de verser des larmes sur mes malheurs, mais j'en verse en vous écrivant.

A M. DE FORMONT.

A Colmar, le 29 février.

Mon ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup; mais ce que vous me dites des yeux de madame du Deffand me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillants et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché ! et quelle rage à la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Du moins madame du Deffand conserve son esprit, qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu près comme madame de Staal, à cela près qu'elle a, ne vous déplaise, plus d'imagination que madame de Staal n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans, qui s'intéressera toute sa vie à elle.

Je ne sais pas quelle est la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur, ni ma bouche, ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner, et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions cornues des géants disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, etc., n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis; et ma sensibilité ne s'est portée douloureusement que sur les traitements barbares qu'un Denis de Syracuse a fait indignement souffrir à une Athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le siècle de Louis XIII était encore grossier, celui de Louis XIV admirable, et le siècle présent n'est que ridicule. C'est une consolation qu'il y ait des gens qui pensent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui est perdu.

On a débité sous mon nom une édition barbare d'une prétendue *Histoire universelle*. Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer. Adieu ; je vous embrasse philosophiquement et tendrement.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, le 3 mars.

Frère, mes entrailles fraternelles, qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en Belzébuth. Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française, et entièrement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jésuite, nommé Aubert, prêcha si vivement contre Bayle et contre vous, que sept personnes chargées du sacrifice apportèrent chacune leur *Bayle*, et le brûlèrent dans la place publique avec les *Lettres juives*. Je vous prie de m'envoyer le *Bayle* qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci, afin que je le brûle ; je ne doute pas que le roi n'y consente.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin ; d'ailleurs j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je lasse ici mes compliments à frère *Gaillard;* je me flatte qu'il vit du bien de l'Église, et assurément il l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre, et je serai frère mourant, si vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice et quelque compassion.

Adieu ; gardez-vous des langues de basilic, et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Colmar, le 3 mars.

Votre lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides, en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé, par la lettre de M. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de madame de Staal, ayant par-dessus elle le bonheur inestimable d'être libre de vivre chez vous, et de n'être point assujettie, chez une princesse, à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie ; enfin d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais

même assez philosophe pour vous en consoler; mais, si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de S..., aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné; elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris, en dernier lieu, deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes est une fille de dix-huit ans, à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée dans l'autre monde. C'est un parti que je ne prendrai point, du moins sitôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains, et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées.

Si vous avez, madame, des rentes viagères sur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il est vrai que le procédé de Denis de Syracuse est incompréhensible comme lui; c'est un rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse, car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écrasé et aux visions cornues, n'est guère moins étrange; il est né avec beaucoup d'esprit et avec des talents; mais l'excès seul de son amour-propre en a fait à la fin un homme très ridicule et très méchant. N'est-ce pas une chose affreuse qu'il ait persécuté son bon médecin Akakia, qui avait voulu le guérir de la folie par des lénitifs?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je suis un plaisant homme à marier! Il y a six mois que je ne sors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en souffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement et agréablement des lavements, engraisser des poulets, et faire la lecture, j'avoue que je serais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes desirs serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce serait une grande douceur pour moi si je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement, dans ces moments si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns moments.

Je ne sais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en soucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je fasse mille compliments à M. de Formont. Le président Hénault donne-t-il toujours la préférence à la reine sur vous? Il est vrai que la reine a bien de l'esprit.

Adieu, madame; comptez que je sens bien vivement votre triste état, et que, du bord de mon tombeau, je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Restez-vous à Paris? passez-vous l'été à la campagne? les lieux et les hommes vous sont-ils indifférents? Votre sort ne me le sera jamais.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 3 mars.

Mon cher et respectable ami, j'applique à mes blessures cruelles la goutte de baume qui me reste; c'est la consolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner, quand je pris, en 1752, la résolution de revenir vivre avec vous et avec madame Denis, quand, pour cet effet, je fesais repasser une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Prusse, qui ouvrait toutes les lettres de madame Denis, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel persécuteur. Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France, sur la parole de madame de Pompadour, sur celle de M. d'Argenson, j'y serais exilé; je ne pouvais assurément prévoir la barbarie iroquoise de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que Jean Néaulme dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux *Abrégé* d'une prétendue *Histoire universelle*, et que ce coquin de libraire dût, sans m'en avertir, se servir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre; ni qu'il eût la friponnerie d'oser écrire à M. de Malesherbes, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que, quand je me retirai à Colmar pour y avoir les secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les *Annales de l'Empire*, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutane noire avaient fait brûler *Bayle* dans la place publique, il y a cinq ans; et que l'avocat-général de ce par-

lement apporta humblement son *Bayle*, et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur-général.

Vous sentez mon état, mon cher ange; vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président De Thou fut persécuté, Corneille et La Fontaine moururent dans des greniers, Molière fut enterré à grand'peine, Racine mourut de chagrin, Rousseau dans le bannissement, moi dans l'exil; mais Moncrif a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 10 mars.

Mon cher et respectable ami, je ne peux que vous montrer des blessures que la mort seule peut guérir. Me voilà exilé pour jamais de Paris, pour un livre qui n'est pas certainement le mien, dans l'état où il paraît; pour un livre que j'ai réprouvé et condamné si hautement. Le *procès-verbal* authentique de confrontation que j'ai fait faire, et dont j'ai envoyé sept exemplaires à madame Denis, ne parviendra pas jusqu'au roi, et je reste persécuté.

Cette situation, aggravée par de longues maladies, ne devrait pas, je crois, être encore empoisonnée par l'abus cruel que ma nièce a fait de mes malheurs. Voici les propres mots de sa lettre du 20 février : « Le chagrin vous a peut-« être tourné la tête; mais peut-il gâter le cœur? « L'avarice vous poignarde; vous n'avez qu'à « parler... Je n'ai pris de l'argent chez Laleu que « parce que j'ai imaginé à tout moment que vous « reveniez, et qu'il aurait paru trop singulier, « dans le public, que j'eusse tout quitté, sur-« tout ayant dit à la cour et à la ville que vous « me doubliez mon revenu. »

Ensuite elle a rayé à demi, *l'avarice vous poignarde*, et a mis, *l'amour de l'argent vous tourmente*.

Elle continue : « Ne me forcez pas à vous « haïr... Vous êtes le dernier des hommes par « le cœur. Je cacherai autant que je pourrai les « vices de votre cœur. »

Voilà les lettres que j'ai reçues d'une nièce pour qui j'ai fait tout ce que je pouvais faire, pour qui je suis revenu en France autant que pour vous, et que je traite comme ma fille!

Elle me marque, dans ses indignes lettres, que vous êtes aussi en colère contre moi qu'elle-même. Et quelle est ma faute? De vous avoir supplié tous deux de me déterrer quelque commissionnaire sage, intelligent, qui puisse servir pour elle et pour moi. Pardonnez, je vous en conjure, si je répands dans votre sein généreux mes plaintes et mes larmes. Si j'ai tort, dites-le-moi; je vous soumets ma conduite; c'est à un ami tel que vous qu'il faut demander des reproches, quand on a fait des fautes. Que madame Denis vous montre toutes mes lettres; vous n'y verrez que l'excès de l'amitié, la crainte de ne pas faire assez pour elle, une confiance sans bornes, l'envie d'arranger mon bien en sa faveur, en cas que je sois forcé de fuir et qu'on me confisque mes rentes (comme on le peut, et comme on me l'a fait appréhender), un sacrifice entier de mon bonheur au sien, à sa santé, à ses goûts. Elle aime Paris; elle est accoutumée à rassembler du monde chez elle; sa santé lui a rendu Paris encore plus nécessaire. J'ai pour mon partage la solitude, le malheur, les souffrances; et j'adoucis mes maux par l'idée qu'elle restera à Paris, dans une fortune assez honnête que je lui ai assurée, fortune très supérieure à ce que j'ai reçu de patrimoine. Enfin, mon adorable ami, condamnez-moi si j'ai tort. Je vous avoue que j'ai besoin d'un peu de patience; il est dur de se voir traiter ainsi par une personne qui m'a été si chère. Il ne me restait que vous et elle, et je souffrais mes malheurs avec courage, quand j'étais soutenu par ces deux appuis. Vous ne m'abandonnerez pas; vous me conserverez une amitié dont vous m'honorez dès notre enfance. Adieu, mon cher ange. J'ai fait évanouir entièrement la persécution que le fanatisme allait exciter contre moi jusque dans Colmar, au sujet de cette prétendue *Histoire universelle*; mais j'aurais mieux aimé être excommunié que d'essuyer les injustices qu'une nièce qui me tenait lieu de fille a ajoutées à mes malheurs.

Mille tendres respects à madame d'Argental.

A M***.

12 mars 1754.

J'ai eu 4250 livres de rentes pour patrimoine; mes partages chez mes notaires en font foi.

Le fonds de presque tout ce patrimoine a été assuré à mes nièces par leurs mariages.

Tout ce que j'ai eu depuis est le fruit de mes soins. J'ai réussi dans les choses qui dépendaient de moi, dans l'accroissement nécessaire de ma fortune et dans quelques ouvrages. Ce qui dé-

pend de l'envie et de la méchanceté des hommes a fait mes malheurs. J'ai toujours eu la précaution de soustraire à cette méchanceté une partie de mon bien. Voilà pourquoi j'en ai à Cadix, à Leipzig, en Hollande, et dans les domaines du duc de Wurtemberg.

Ce qui est à Cadix est un objet assez considérable, et pourrait seul suffire à mes héritiers. Je me prive jusqu'à présent des émoluments de cette partie, afin qu'elle produise de quoi remplacer en leur faveur ce que j'ai placé en rentes viagères.

Ces rentes viagères sont un objet assez fort, et je comptais qu'elles serviraient à me faire vivre avec madame Denis d'une manière qui lui serait agréable, et qu'elle tiendrait avec moi dans Paris une maison un peu opulente. L'obstacle qui détruit cette espérance sur la fin de mes jours est au nombre des choses qui ne dépendaient pas de moi.

On m'a fait craindre la persécution la plus violente au sujet de l'impression d'un livre à laquelle je n'ai nulle part. Menacé de tous côtés d'être traité comme l'abbé de Prades; instruit qu'on me saisirait jusqu'à mes rentes viagères si je prenais le parti forcé de chercher dans les pays étrangers un asile ignoré; sachant que je ne pourrais toucher mon revenu qu'avec des certificats que je n'aurais pu donner; voyant combien les hommes abusent des malheurs qu'ils causent, et qu'on me doit plus de quatre années de plusieurs parties; obligé de rassembler les débris de ma fortune; ayant tout mis entre les mains d'un notaire très honnête homme, mais à qui ses affaires ne permettent pas de m'écrire une fois en six mois; ayant enfin besoin d'un commissionnaire, j'en ai demandé un à ma nièce et à M. d'Argental. Ce commissionnaire, chargé d'envoyer à une adresse sûre tout ce que je lui ferais demander, épargnerait à ma nièce des détails fatigants. Il serait à ses ordres; il servirait à faire vendre mes meubles; il solliciterait les débiteurs que je lui indiquerais; il enverrait toutes les petites commodités dont on manque dans ma retraite.

Cette retraite peut-elle être Sainte-Palaie? Non. Je ne puis achever le peu d'années qui me restent, seul dans un château qui n'est point à moi, sans secours, sans livres, sans aucune société. La santé de madame Denis altérée, ne lui permet pas de se confiner à Sainte-Palaie : un tel séjour n'est pas fait pour elle; il y aurait eu de l'inhumanité à moi de l'en prier. Il faut qu'elle reste à Paris, et pour elle et pour moi : sa correspondance fera ma consolation.

Je n'ai eu d'autre vue que de la rendre heureuse, de lui assurer du bien, et de me dérober aux injustices des hommes. Je n'ai ni pensé, ni écrit, ni agi que dans cette vue.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 13 mars.

Grand merci, madame, de votre consolante lettre; j'en avais grand besoin; comme malade et comme persécuté, ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience ou mourir. Madame du Deffand me mande qu'il n'y a que les fous et les imbéciles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier, quelque *bien-aimé* qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, madame, la lettre du garde-des-sceaux à monsieur l'évêque de Metz? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà en interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux habitantes de l'Ile Jard, et de leur apporter mon *billet de confession*.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monsieur votre neveu, et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste, mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie, madame; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Eh bien donc, que les prêtres soient damnés pour être mariés, malgré ce concile de Tolède qui leur ordonne d'avoir femme ou *putain*, j'y consens; mais que l'amitié soit la consolation des pauvres séculiers comme moi. Un ami comme vous vaut mieux que toutes les femmes; j'en excepte madame Dupont.

J'excepte aussi madame la première présidente, à qui je vous supplie de présenter mes profonds respects, aussi bien qu'à monsieur le premier président. Je suis plus malade que je n'étais. Il faut du courage pour supporter la maladie et votre absence. V.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Colmar, le 18 mars.

En réponse à votre lettre du 15, je vous dirai, monsieur, que le sieur Philibert n'a pas encore osé m'envoyer son édition, mais qu'il a osé annoncer, dans la gazette de Bâle, cette édition *corrigée et augmentée par moi*. J'ai été justement indigné de ce mensonge, qui m'est très

préjudiciable dans le pays où je suis, et j'ai prié M. Vernet de lui en marquer mon ressentiment. Je viens de voir son livre, qu'on m'a prêté aujourd'hui. Il a copié fidèlement sur du vilain papier, et avec de mauvais caractères, toutes les bévues des éditions de La Haye et de Paris. Vous jugerez bien, monsieur, que ce n'est pas là un bon moyen pour avoir mes ouvrages. Le voyage à Lausanne, dont vous me parlez, n'est pas si aisé à entreprendre que vous le pensez. J'ai le malheur de ne pouvoir pas faire un pas sans que l'Europe le sache. Cette malheureuse célébrité est un de mes plus grands chagrins; d'ailleurs, monsieur, me répondriez-vous que je fusse aussi libre à Lausanne qu'en Angleterre? Me répondriez-vous que ceux qui m'ont persécuté à Berlin ne me poursuivissent pas dans le canton de Berne? La seule manière peut-être qui me convînt serait d'y être incognito, et je vous en serais plus utile; mais cette manière n'est guère praticable. Vous voyez que je ne suis pas le maître de ma destinée; si je l'étais, soyez sûr que je partirais demain, malgré mes maladies et malgré les neiges, et que je viendrais achever ma vie à Lausanne. Une lettre de M. de Brenles, que j'ai vu ces jours-ci, augmente bien mon desir de voir votre ville; je ne peux vous offrir, dans le moment présent, que des desirs et des regrets très sincères. Je me flatte encore qu'il n'est pas impossible que je vienne vous voir; mais il faut ne point déplaire à mon roi, il faut un voyage sans aucun éclat. Il y a six mois que je garde la chambre à Colmar; mon âge et mon goût demandent la solitude. Je la voudrais profonde, je la voudrais ignorée : heureux celui qui vit inconnu! Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Le 19 mars.

Il est clair que le sonnet de l'*Avorton* fut composé par Hesnaut en 1670, puisqu'il se trouve dans son propre recueil, imprimé cette année, qui fut l'époque de la malheureuse aventure de cette fille d'honneur.

Ce fut deux ans après qu'on subsistua douze dames du palais aux douze filles.

Le savant Anglais ne sait ce qu'il dit, et le savant Bayle a ramassé bien des pauvretés indignes de lui.

A M. ROYER.

Le 20 mars.

J'avais eu monsieur, l'honneur de vous écrire, non seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos succès, mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poème défectueux que vous avez vainement embelli. Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé ne peut réussir au théâtre. Ce poème, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poème qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de Sireuil, en a couvert les défauts. Je vous ai prié, monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poème tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de Moncrif, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis nécessaire, conçu en ces termes :

« Ce poëme est imprimé tout différemment « dans le recueil des ouvrages de l'auteur; les « usages du théâtre lyrique et les convenances de « la musique ont obligé d'y faire des change- « ments pendant son absence. »

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle, qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une quantité prodigieuse de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agréments d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géants est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers; mais, si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter, je n'ai après de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 21 mars.

Mon cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous

qui parlez avec éloquence de l'amitié ; rien n'est plus juste. A qui appartient-il mieux qu'à vous de parler de cette vertu, qui n'est qu'une hypocrisie dans la plupart des hommes, et qu'un enthousiasme passager dans quelques uns?

Les malheurs d'une autre espèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui sont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davaetage ; mais, mon cher ami, veici moe état :

Il y a six mois que je n'ai pu sortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue, et contre tous les désagréments attachés à la disgrâce. Je sais comme on pense, et, depuis peu, des personnes qui ont parlé au roi, tête à tête, m'ont instruit. Le roi n'est pas obligé de savoir et d'examiner si un trait qui se trouve à la tête de cette malheureuse *Histoire* prétendue *universelle* est de moi ou n'en est pas, s'il n'a pas été inséré uniquement pour me perdre. Il a lu ce passage, et cela suffit. Le passage est criminel ; il a raison d'en être irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves incontestables que ce passage est falsifié. Il y a des impressions funestes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer que je suis perdu sans ressource. Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse en voulant le quitter ; la prétendue *Histoire universelle* m'a attiré la colère implacable du clergé ; le roi ne peut connaître mon innocence ; il se trouve enfin que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi. Voilà mon état, mon cher ange ; et il ne faut pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé ; mais les souffrances du corps abattent l'âme, surtout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver ; si l'on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait ? J'ai écrit à madame de Pompadour, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma santé empirant, et ayant besoin d'nn antre climat, je comptais qu'il me serait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues, et de ne me pas fermer les portes de ma patrie ; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être daes le cas d'une désobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent ; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de désobéissance. En attendant que de tant de démarches délicates je puisse en faire une, il faut songer à me procurer, s'il est possible, un peu de santé. J'ignore encore si je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler si long-temps de moi, mais c'est un tribut que je paie à vos bontés ; j'ai peur que ce tribut ne soit bien long.

J'enverrai incessamment le second tome des *Annales ;* je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange ; adieu, le plus aimable et le plus juste des hommes. Mille tendres respects à madame d'Argental. Ah ! j'ai bien peur que l'abbé ne reste long-temps dans sa campagne.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar, mars.

A TRÈS RÉVÉREND PÈRE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

Très révérend père et très cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus tristes. Je suis malheureusement de ce nombre ; il y a six mois que je ne suis sorti de ma chaudière ; mais votre lettre infernale et comique serait capable de me rendre la santé.

J'aurais mieux aimé sans doute être exhorté à la mort par votre paternité ; que par des révérends pères jésuites qui, ne pouvant brûler les Bayle et les *Isaac* en personne, brûlent impitoyablement leurs enfants. Mais votre révérence voudra bien considérer que la zizanie de quelque esprit malin se fourra jusque dans notre petit royaume de Satan, et que le petit diable *xx*, qui est plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élysées.

La philosophie du bon sens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *xx* m'ait affublé d'une petite antienne, publiée à Cassel, chez Étienne. J'ai marqué simplement ce fait pour développer le caractère de ce diable, qui se donne si faussement pour n'être point faiseur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte

de velours, depuis la préférence que me donna sur lui l'illustre diable dont vous me parlez, a toujours aiguisé ses griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la messe, quand il est en terre papale, comme Nanci ou Colmar; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de Belzébuth va à la messe par hypocrisie ou par vanité.

Chaque diable, mon très révérend père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aisément. Le belzébuthien *xx* est plus cauteleux; jugez-en par l'anecdote suivante.

En l'an de disgrâce 1738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ses amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses; et en conséquence, il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus du faubourg d'enfer, nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin Thieriot porta lesdites cent cinquante livres tournois; témoin la lettre du diablotin Thieriot, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : « Mon cher ami, je portai hier les cin« quante écus au père *xx*, de l'académie des « sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait « sentir votre générosité pour les deux créatures « du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne ac« tion fût suivie, etc. »

Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'Asmodée-Leibnitz; mais surtout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée, dans le caveau de Lucifer, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire des esprits immondes déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir Satan, notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue à son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cul; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très révérend père, que j'ai tant aimé, eût eu plus d'indulgence pour un serviteur très attaché; mais ce qui est fait est fait, et ni Dieu ni tous les diables ne peuvent empêcher le passé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre santé dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je suis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos *agapes*.

A MADAME LA DUCHESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 26 mars.

On me dit, madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adresse à M. le baron d'Hattsatt. J'ai fort bonne opinion de son procès; Dupont m'a lu son plaidoyer, il m'a paru contenir des raisons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaise opinion de mon jugement, ou de celui du conseil d'Alsace, si monsieur votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte, madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre; il est bon de s'accoutumer à se passer des hommes; vous savez que j'en ai éprouvé la méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père Menoux a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois; il vient me voir quelquefois; je me sens destiné à être attaché à tout ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux ermites de l'île Jard; je me recommande à leurs saintes prières. *L'ermite de Colmar.*

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Colmar, le 26 mars.

Je vous remercie bien sincèrement, mon cher et savant abbé, du petit livre très instructif que vous m'avez envoyé. Il prouve que l'académie est plus utile au public qu'on ne pense, et il fait voir en même temps combien vous êtes utile à l'académie. Il me semble que la plupart des difficultés de notre grammaire viennent de ces e muets qui sont particuliers à notre langue. Cet embarras ne se rencontre ni dans l'italien, ni dans l'espagnol, ni dans l'anglais. Je connais un peu toutes les

langues modernes de l'Europe, c'est-à-dire tous ces jargons qui se sont polis avec le temps, et qui sont tous aussi loin du latin et du grec qu'un bâtiment gothique l'est de l'architecture d'Athènes. Notre jargon, par lui-même, ne mérite pas, en vérité, la préférence sur celui des Espagnols, qui est bien plus sonore et plus majestueux ; ni sur celui des Italiens, qui a beaucoup plus de grâce. C'est la quantité de nos livres agréables, et des Français réfugiés, qui ont mis notre langue à la mode jusqu'au fond du Nord. L'italien était la langue courante du temps de l'Arioste et du Tasse. Le siècle de Louis XIV a donné la vogue à la langue française, et nous vivons actuellement sur notre crédit. L'anglais commence à prendre une grande faveur, depuis Addison, Swift, et Pope. Il sera bien difficile que cette langue devienne une langue de commerce comme la nôtre ; mais je vois que, jusqu'aux princes, tout le monde veut l'entendre, parce que c'est de toutes les langues celle dans laquelle on a pensé le plus hardiment et le plus fortement. On ne demande, en Angleterre, permission de penser à personne. C'est cette heureuse liberté qui a produit l'*Essai sur l'Homme*, de Pope ; et c'est, à mon gré, le premier des poëmes didactiques. Croiriez-vous que dans la ville de Colmar, où je suis, j'ai trouvé un ancien magistrat qui s'est avisé d'apprendre l'anglais à l'âge de soixante et dix ans, et qui en sait assez pour lire les bons auteurs avec plaisir ? Voyez si vous voulez en faire autant. Je vous avertis qu'il n'y a point de disputes en Angleterre sur les *participes ;* mais je crois que vous vous en tiendrez à notre langue, que vous épousez, et que vous embellissez.

Pardon de ne pas vous écrire de ma main ; je suis bien malade. J'irai bientôt trouver La Chaussée. Je vous embrasse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 18 avril.

Est-il vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère ? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières ? est-il vrai que vous ferez le voyage ? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrai à ce Plombières, qui serait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait poussé une feuille, et le vert manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange, que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières sont un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable ; mais, dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait ; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur, que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus, que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame Denis me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du Vinache ; elle fait comme j'ai fait ; elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que, si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'Argental, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer ? En ce cas, vive Plombières !

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du P. Menoux, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des *Mémoires de milord Bolingbroke*. Je m'imagine que les wighs n'en seront pas contents. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses *Lettres sur l'Histoire* est ce qu'il y a de meilleur ; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite-vérole, et que madame la duchesse d'Aumont vivrait encore, si M. le duc d'Aumont était né à Lausanne ? Ce Lausanne est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'Anglais et de Français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de Gotha demande à grands cris la préférence ; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert des vents du nord. Il n'y a à présent que les montagnes *cornues* de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hippocrène. Adieu, mon cher et respectable ami ; je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Colmar, le 23 avril.

Je me sens très coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre. Ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi; et, quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi; alors je prends courage par malice pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très malade. Joignez à cela de maudites *Annales de l'Empire* qui sont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages pour une princesse de Saxe, qui mérite qu'on fasse des choses plus agréables pour elle. C'est une princesse infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la duchesse du Maine. On vit dans sa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureusement le climat est horrible, et je n'aime à présent que le soleil. Vous ne le voyez guère, madame, dans l'état où sont vos yeux; mais il est bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuser, mais les ouvrages auxquels je travaille ne sont point du tout amusants.

J'étais devenu Anglais à Londres; je suis Allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit.

J'ai lu les *Mémoires de milord Bolingbroke.* Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'Oxford, sans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même Oxford que Pope appelle une âme sereine, au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer son loisir à faire de bons mémoires sur la guerre de la succession, sur la paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine Anne, sur le duc et la duchesse de Marlborough, sur Louis XIV, sur le duc d'Orléans, sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalisée, au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livre tronqué et confus qu'il nous a laissé.

Je ne conçois pas comment un homme qui semblait avoir des vues si grandes a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de Bolingbroke de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événements dont il parle. Cependant je crois que ses *Mémoires* vous auront fait quelque plaisir, et que vous vous êtes souvent trouvée, en le lisant, en pays de connaissance.

Adieu, madame; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose; il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris sur votre sort.

Mille compliments à M. de Formont. Si vous voyez M. le président Hénault, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 2 mai.

Mon cher ange, mon ombre sera à Plombières à l'instant que vous y serez. Bénis soient les préjugés du genre humain, puisqu'ils vous amènent, avec madame d'Argental, en Lorraine! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuser, dans les moments où il est ordonné de ne rien faire. Que je serai enchanté de vous revoir, mon cher et respectable ami! N'allez pas vous aviser de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux sont absolument nécessaires pour votre santé. Pour moi, je suis bien sûr qu'elles sont nécessaires à mon bonheur; mais ce sera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suisse. Je suis bien aise de vous dire qu'à Lausanne il y a des coteaux méridionaux où l'on jouit d'un printemps presque perpétuel, et que c'est le climat de Provence. J'avoue qu'au nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du nord. Mon cher ange, le

petit abbé a donc permuté son bénéfice? L'avez-vous vu dans sa nouvelle abbaye? Je vous prie de lui dire, si vous le voyez, combien je m'intéresse à sa santé. Il est vrai que je n'ai nulle opinion de son *médecin;* c'est un homme entêté de préjugés en *isme*, qui ne veut pas qu'on change une drachme à ses ordonnances, et qui est tout propre à tuer ses malades par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je suis mécontent des *Mémoires secrets de milord Bolingbroke!* je voudrais qu'ils fussent si *secrets* que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie; du moins c'est mon avis, et je le hasarde avec vous, parce que, si je m'abuse, vous me détromperez. Voilà donc M. de Céreste qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raison, et combien les Français ont tort. *O tardi studiorum!* Nous sommes venus les derniers presque en tout genre. Nous ne songeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je songe à la mort; je ne me suis jamais si mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai l'occasion de vous embrasser.

A M. ROQUES.

A Colmar, 3 mai 1754.

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 30 mars; apparemment qu'elle est écrite du 30 avril. Je charge le sieur Walther, libraire de Dresde, de vous faire parvenir les *Annales de l'Empire*, en droiture à Hameln, où vous êtes. J'ai trouvé plus de secours que vous ne pensez pour finir cet ouvrage à Colmar. Il y a des hommes très savants, qui d'ailleurs ont des belles-lettres, et d'assez belles bibliothèques. Une grande partie de mon bien est située à une lieue de Colmar: ainsi je me trouve chez moi. Je pourrai faire quelque voyage chez des personnes qui m'honorent de leurs bontés. Il n'y a jamais que mon cœur qui me conduise. Je n'avais quitté ma patrie que sur les instances réitérées qu'on m'avait faites, et sur les promesses d'une amitié inviolable; mais on ne s'expose pas deux fois au même danger.

Je ne savais pas qu'il y eût encore une *Bibliothèque raisonnée;* vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire où elle s'imprime, et dans quel mois se trouve l'article dont vous me faites l'honneur de me parler.

Il me semble que le mot de persiflage, qui se met à la mode depuis quelque temps, pourrait servir de titre au livre du comte Cataneo. Il n'en est pas ainsi des lettres que vous m'écrivez: elles sont dictées par l'esprit et par le sentiment; j'y suis très sensible. J'ai l'honneur d'être avec bien du zèle, etc.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Colmar, le 12 mai.

Mes doigts enflés, monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentiments qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces *Annales*, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la Bulle-d'Or, dans la Paix de Westphalie, dans les Capitulaires des empereurs; c'est ce qui se trouve imprimé partout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge les uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome, et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie; et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort, que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autres dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux sur les *Doutes*, qui se trouvent à la fin du second tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de Pépin et de Charlemagne ne se trouve pas au dos de la donation de Constantin. Le *Diurnal* romain des septième et huitième siècles est un monument de l'histoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin, au Vatican, d'empêcher que le reste de ce *Diurnal* ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maisons, qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des Boulainvilliers, toute origine est petite, et le Capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, est l'objet principal de ces *Annales*; mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raisonneur sur les droits des empereurs et des états de l'Empire.

Il est certain que Tibère était un prince un peu plus puissant que Charles VII et François Ier. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont

exercé sur Rome, depuis Charlemagne, a consisté à la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu assurément, monsieur, des lecteurs plus bénévoles, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre; mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la duchesse de Saxe-Gotha; et, quand on ne fait qu'obéir, on ne réussit que médiocrement. Cependant j'ose dire que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choses essentielles que dans la grande *Histoire* du révérend père Barre. Je vous soumets cet ouvrage, monsieur, comme à mon maître en fait d'histoire.

Puisque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je suis un peu fâché qu'on soit tombé depuis peu si rudement sur Rapin de Thoiras. Rien ne me paraît plus injuste et plus indécent. Je regarde cet historien comme le meilleur que nous ayons; je ne sais si je me trompe. Je me flatte au reste que vous me rendrez justice sur la prétendue *Histoire universelle* qu'on a imprimée sous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuscrit tronqué et défiguré n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne sont ni des Robert Estienne ni des Plantin; et ceux qui m'ont imputé cette rapsodie ne sont pas des Bayle.

J'espère faire voir (si je vis) que mon véritable ouvrage est un peu différent; mais, pour achever une telle entreprise, il me faudrait plus de santé et de secours que je n'en ai.

Adieu, monsieur; conservez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame du Deffand. Soyez très persuadé de mon attachement et de ma tendre et respectueuse estime.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 18 mai.

Mon cher ange, le 7 de juillet approche; persistez bien, madame d'Argental et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas soupçonner que la santé puisse se trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et respectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui est malade à sa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres compliments. Je ne sais si son médecin a la vogue, mais il me semble que je n'entends point parler de ses guérisons. Je crois ses malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières, avec deux domestiques tout au plus, et je ne serai pas difficile à loger; peut-être même y serai-je avant vous, et, en ce cas, je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperasses de prose et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fussiez à Constantinople, à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le *serraï* des franguis de Galata, sur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières est un vilain trou, le séjour est abominable, mais il sera pour moi le jardin d'Armide.

Je vous ai envoyé le second tome des *Annales de l'Empire*, dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de Caritidès. Gardez-vous de lire ce fatras; il est d'un ennui mortel; rien n'est plus malsain. Que vous importe Albert d'Autriche? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de Gotha, qui est très aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme Circé changea les compagnons d'Ulysse en bêtes. Il faut que je revoie monsieur et madame d'Argental, pour reprendre ma première forme.

Bonsoir; mille respects à madame d'Argental. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Colmar, le 19 mai.

Savez-vous le latin, madame? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes vos langues modernes sont sèches, pauvres, et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de Didon, à l'embrasement de Troie, à la descente d'Énée aux enfers?

Je crois l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des *Annales*, quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite

pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter *la Pucelle*, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est un peu plus long que *la Henriade*, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte ; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans *la Henriade*, elles me sont revenues avec *la Pucelle*. Ces *annales* sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de Formont, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi ; et, s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé, à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai resté six mois entiers à Colmar, sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu, à la longue, que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages ; elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même ; la société vous est nécessaire comme un violon à Gnignon, parce qu'il est le *roi* du violon.

M. Dalembert est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur [1], et il peut compter que, si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'*esprit*, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre soit le plus grand pour moi ; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse ; mais où est le bonheur ? je n'en sais rien, madame ; c'est un beau problème à résoudre.

A M. DE BRENLES.

Colmar, le 21 mai.

Je me crois déjà votre ami, monsieur, et je supprime les cérémonies et les *monsieur* en sentinelle au haut d'une page. Je m'intéresse à votre bonheur comme si j'étais votre compatriote ; le bonheur est bien imparfait quand on vit seul. Messer Ludovico Ariosto dit que : *Senza moglie a lato, l'uom non puote esser di bontade perfetto.*

Il faut être deux, au moins, pour jouir de toutes les douceurs de la vie, et il faut n'être que deux, quand on a une femme comme celle que vous avez trouvée. J'en ai bien parlé avec la bonne madame Goll. Elle sait combien madame de Brenles a de mérite ; vous avez épousé votre semblable. Si je fesais encore de petits vers, je dirais :

Il faut trois dieux dans un ménage,
L'Amitié, l'Estime, et l'Amour ;
On dit qu'on les vit l'autre jour
Qui signaient votre mariage [1].

Pour moi, monsieur, je vais trouver les naïades ferrugineuses de Plombières. Le triste état où je suis m'empêche d'être témoin de votre félicité. Si je peux avoir une santé un peu tolérable, la passion de faire un petit voyage à Lausanne en deviendra plus forte ; comptez que vos lettres la redoublent. La bonté dont vous dites que madame de Brenles m'honore est un nouvel encouragement. Je demanderai permission à toutes les maladies qui m'accablent ; mais je ne peux répondre ni du temps où je viendrai, ni de mon séjour. Je sens seulement que, si mon goût décidait de ma conduite, je passerais volontiers ma vie dans le sein de la liberté, de l'amitié, et de la philosophie. Je me croirais, après vous deux, l'homme le plus heureux de Lausanne.

J'aurais encore, monsieur, un autre compliment à vous faire sur la charge et sur la dignité que vous venez d'obtenir dans votre patrie ; mais il en faut complimenter ceux qui auront affaire à vous, et je ne peux vous parler à présent que d'un bonheur qui est bien au-dessus des emplois. Permettez-moi de présenter mes respects à madame de Brenles, et de vous renouveler les sentiments avec lesquels je compte être toute ma vie, etc.

VOLTAIRE.

Je vous supplie de vouloir bien faire souvenir de moi M. Polier, qui, le premier, m'inspira l'envie de voir le pays que vous habitez.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 29 mai.

Mon cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière

[1] Dalembert avait demandé à Voltaire l'article Esprit, pour l'*Encyclopédie*.

[1] Voici la réponse que, sans se consulter, monsieur et madame de Brenles envoyèrent à Voltaire.

De M. de Brenles.

L'Estime et l'Amitié, malgré leur jeune frère,
Voudraient étendre encor les plans qu'ils ont tracés
L'Amour dit : « Ils sont deux, avec nous c'est assez. »
Mais les autres ont dit : « Il y faudrait Voltaire. »

De madame de Brenles.

L'Estime et l'Amitié, en dépit de leur frère,
Disent que nombre trois fut toujours nombre heureux.
L'Amour dit : « Avec moi c'est assez d'être deux. »
Les deux autres ont dit : « Il y faudrait Voltaire. »

lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

« Posthabui tamen illorum mea seria ludo. »
VIRG., ecl. VII, v. 17.

Ce papier est, ne vous déplaise, mon testament, qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi aussi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une *Pucelle* d'une vieille copie, et que cette Jeanne, négligée et ridée, doit faire place à une Jeanne un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allègrement? N'auriez-vous pas le *Factum* de M. de La Bourdonnais, que je n'ai jamais vu, et que j'ai une passion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu La Bourdonnais pour avoir fait la conquête de Madras.

Et les grands et les petits Prophètes? On dit que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; souvenez-vous de mon *ancien testament*. Je suis errant comme un Juif, et je n'ai guère d'espérance dans la *loi nouvelle;* mais je vous embrasserai à la piscine de Plombières, et vous me direz: *Surge et ambula*. Il faut que madame d'Argental ne change point d'avis sur les eaux; elles sont indispensables.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Senones, le 18 juin.

Mon cher ange, ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises. Si on était libre, ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'Argental? ma destinée serait-elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre *présence réelle*. Je reçois en partant une lettre de madame Denis, qui me mande que Maupertuis et La Condamine vont à Plombières; qu'il ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps; que cela produirait une scène odieuse et ridicule; qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous serez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarrassé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar, et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones, avec dom Calmet, l'auteur des *Commentaires sur la Bible*, au milieu d'une bibliothèque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous me l'ordonnerez; mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette *Histoire générale*, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions se multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'Argental s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes, dans un très vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion; elle fait entreprendre des pèlerinages. Réglez le mien; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poste va deux fois par semaine de Plombières à *Senones, par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle passe par Nancy; mais enfin j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu; je vous embrasse. Le *moine* Voltaire.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Senones par Ravon, ou Raon, le 18 juin

Mon cher ange, je ne sais si madame Denis a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un *moine* soumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières, vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici, ne vous déplaise, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'Argental? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la Fontenelle, avec un cœur un peu plus sensible que le sien! Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me

meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de desirs si vifs dans ma jeunesse. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame Denis. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu, mon cher ange; je volerai sous vos ailes, à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Senones par Raon, le 20 juin.

Vous me laissez faire, mon cher et respectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troisième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame Denis. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas besoin de ses avertissements pour être à vos ordres. Je ne suis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin, sans savoir encore si je dois avancer. Je vous ai supplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adressé à Plombières, où je devrais être. J'écris au maître de la poste de Remiremont pour en avoir des nouvelles. Ce paquet m'est de la plus grande conséquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poste, à Senones, avec les ordres positifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je suis très content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier serait pour moi un palais. Je suis comme une fille passionnée qui s'est jetée dans un couvent, en attendant que son amant puisse l'enlever. C'est une étrange destinée que je sois si près de vous, et que je n'aie pu encore vous voir. Je vous embrasse avec autant d'empressement que de douleur. Mille tendres respects à madame d'Argental.

Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau : ressuscitez-moi.

Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à quinze lieues.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Senones, le 24 juin.

O adorables anges, je compte être incessamment dans votre ciel, c'est-à-dire dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'Argental? Je vous écris toujours, madame, vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre *moine*, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où est mon âme, du jour où vous y êtes arrivés. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après; mais il est très sûr que j'arriverai, tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puisque vous nem'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans. Voilà qui est bien plaisant d'être en couvent, et de dire *Benedicite*, au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom Mabillon, dom Martène, dom Thuillier, dom Ruinart. Les antiquailles où je suis condamné, et les *Capitulaires* de Charlemagne, sont bien respectables, mais cela ne console pas de votre absence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques sur la seconde race, faire mon paquet, et m'embarquer. Lazare va se rendre à votre piscine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je suis devenu bien pédant; mais n'importe, je vous aime comme si j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux, qui l'êtes tant; adieu, vous avec qui je voudrais passer ma vie. Quelle pauvre vie! Je n'ai plus qu'un souffle.

Quel chien de temps il fait! Des grêlons gros comme des œufs de poule d'Inde ont cassé mes vitres; et les vôtres? Adieu, adorables anges.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Entre deux montagnes, le 2 juillet.

J'ai été malade, madame; j'ai été *moine;* j'ai passé un mois avec saint Augustin, Tertullien, Origène, et Raban. Le commerce des Pères de l'Église et des savants du temps de Charlemagne ne vaut pas le vôtre; mais que vous mander des montagnes des Vosges? et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des priscillianistes et des nestoriens?

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. Dalembert, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son *Encyclopédie;* et je les lui ai très mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et surtout pour vous.

M. Dalembert m'a demandé un article sur l'*Esprit;* c'est comme s'il l'avait demandé au P. Ma

billon ou au P. Montfaucon. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous; mais, dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un sans l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait a passé comme un songe; que les plaisirs se sont enfuis de nous; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions; et, dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait rien de bon, pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événements; c'est le parti que j'ai pris. J'attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. Dalembert. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloignée de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, madame, être tolérables! c'est encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les *Mille et une Nuits*, et dans *la Jérusalem céleste.*

Résignons-nous à la destinée, qui se moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne serons jamais aussi heureux que tous les sots; mais tâchons de l'être à notre manière... Tâchons...; quel mot! Rien ne dépend de nous; nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, madame; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, le 9 juillet.

Mon cher et ancien ami, quoique *chat échaudé* ait la réputation de craindre l'*eau froide*, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières; vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de Corneille, et dans les bras de mon cher Cideville; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes desirs. J'ai au moins auprès de moi, à présent, une nièce qui me console en me parlant de vous. Nous ne fesons point de châteaux en Espagne, mais nous en fesons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'*Agriculture*. C'était à vous à le faire et à dire :

« O fortunatos nimium, sua *nam* bona *noscunt!* »
VIRG., *Georg.*, II, v. 458.

Pour moi je dis :

« Nos. . . . . dulcia linquimus arva; »
VIRG., ecl. I, v. 3.

mais ne me dites point de mal des livres de dom Calmet.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles;
Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit des vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne sais si, à mon âge, il me siérait encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter

« . . . . deserti ad Strymonis undam? »
VIRG., *Georg.*, IV, v. 508.

Enfin je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette *Histoire universelle* dont on a imprimé des fragments indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches *Annales de l'Empire*, c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un Bossuet. J'aurai au moins la vérité d'un De Thou. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;

D'Apollon les trésors brillants
Font les charmes de la jeunesse,
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami; je vous aime bien plus que la poésie. Madame Denis vous fait mille compliments. V.

A DOM CALMET,

ABBÉ DE SENONES.

A Plombières, le 16 juillet.

Monsieur, la lettre dont vous m'honorez augmente mon regret d'avoir quitté votre respectable et charmante solitude. Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon âme que je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me soulagent. On mène d'ailleurs ici une vie un peu tumultueuse, qui me fait chérir encore davantage cette heureuse tranquillité dont je jouissais avec vous. J'ai pris la liberté de faire mettre à part quelques livres des savants d'Angleterre pour votre bibliothèque; mais on n'a envoyé chez Debure que les livres écrits en langue anglaise. J'ai donné ordre qu'on y joignit les latins. Ce sont au moins des livres rares, qui seront bien mieux placés dans une bibliothèque comme la vôtre que chez un particulier. Il faut de tout dans la belle collection que vous avez. Je vous souhaite une santé meilleure que la mienne, et des jours aussi durables que votre gloire, et que les services que vous avez rendus à quiconque veut s'instruire. Je serai toute ma vie, avec le plus respectueux et le plus tendre attachement, monsieur, votre, etc. V.

A M. DEVAUX.

A Plombières, le 19 juillet.

Mon cher *Panpan*, mademoiselle de Francinetti vient de mourir subitement, pendant qu'on dansait à deux pas de chez elle, et on n'a pas cessé de danser. Qui se flatte de laisser un vide dans le monde et d'être regretté a tort. Elle doit pourtant être regrettée de ses amis; elle l'est beaucoup de moi, qui connaissais toute la bonté de son cœur. Elle m'avait montré une lettre de vous dont je vous dois des remerciements. J'ai vu que vous souhaitiez de revoir votre ancien ami. Vous parliez dans cette lettre des bontés que madame de Boufflers et M. de Croï veulent bien me conserver. Je vous supplie de leur dire combien j'en suis touché, et à quel point je desirerais leur faire encore ma cour; mais ma santé désespérée, et des affaires, me rappellent à Colmar, où j'ai quelque bien qu'il faut arranger. Madame Denis m'y accompagne. Mes deux nièces vous remercient des choses agréables qui étaient pour elles dans votre lettre à mademoiselle Francinetti.

Adieu, mon ancien ami; votre belle âme et votre esprit me seront toujours bien chers, et vous devez toujours me compter parmi vos vrais amis. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 26 juillet.

Anges, je ne peus me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour *la Chine*. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs! que de peine pour vous plaire! Eh bien! me voilà *Chinois*, puisque vous l'avez voulu; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peus très bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours; car, si l'on me sait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'*Orphelin*. Il m'appelle, et je vais à lui en fesant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-Tien me donne de l'enthousiasme et point de ridicule. Sur ce je baise le bout de vos ailes.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Colmar, le 27 juillet.

Mon cher *Cicéron*, le cardinal Ximenès ne fesait point de tragédies, et M. de Ximenès, qui est de la maison, a fait une pièce de théâtre qui a eu du succès. Vous savez qu'on le nomme le marquis de Chimène, nom consacré, malgré le cardinal de Richelieu. On ne dira pas :

L'académie en corps a beau le censurer;
BOILEAU, sat. IX, v. 233.

c'est à l'académie à se déclarer pour les Chimène.

Il croit que j'ai quelque crédit auprès de vous; il ambitionne votre voix, et encore plus votre suffrage. Je suis trop malade pour vous écrire une longue lettre. Je vous souhaite de la santé, et je

vous aime de tout mon cœur. Madame Denis, qui est ma garde-malade, vous fait mille compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 3 août.

Mon divin ange, les eaux de Plombières ne sont pas si souveraines, puisqu'elles donnent des coliques à madame d'Argental, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être aussi que tout cela n'est point l'effet des eaux. Qui sait d'où viennent nos maux et notre guérison? Au moins les médecins n'en savent rien. Ce qui est sûr, c'est que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie, et vous savez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuse. Je vous remercie pour *Mariamne*, et surtout pour *Rome*. Les comédiens sont de grands butors s'ils ne savent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoie l'imprimé? Dites comment, et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réussi. J'en ai fait cinq, cela est à la glace, allongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Versailles de Trianon; chaque chose a ses proportions. Nous avons trouvé, madame Denis et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartements sont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art détestable de l'amplification; alors je n'ai eu de ressource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire; enfin nous sommes très contents. Ce n'est pas peu que je le sois; je vous réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier, et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes que d'en donner cinq insipides, pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous; supposé que cela ne fasse aucun tort à *Rome sauvée;* supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait à merveille entre les mains de Lekain; La Noue a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu. Idamé est coupée sur la taille de mademoiselle Clairon. Peut-être les circonstances présentes seraient favorables; en tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poste.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troisième volume, me fait un extrême plaisir; plus il sera lu, et plus les gens raisonnables seront indignés contre le brigandage et l'imposture qui m'ont attribué les deux premiers: ils seront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que tout l'ouvrage soit fini, pour peu que j'aie, je ne dis pas une santé, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans préjudice de *Zulime*, sur laquelle j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon âme mise aux pieds de mes anges.

Vous pouvez donc à présent aller à la comédie? Le ciel en soit béni! Daignez donc faire mes compliments à Hérode quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de *la liberté grande*. Madame Denis vous fait les siens très tendrement. Elle s'est faite garde-malade. Elle travaille dans son infirmerie, et moi dans la mienne. Nous sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec nous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi, nous sommes à vos ordres. Je vous salue en Confucius, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 3 août.

Croyez fermement, monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion! Il me fallait de vieilles chroniques du temps de Charlemagne et de Hugues Capet, et tout ce qui concerne l'histoire du moyen âge, qui est la chose du monde la plus obscure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom Calmet. Il y a dans ce désert sauvage une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Je parle à un académicien; ainsi il me permettra ces petits détails. Il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous souvenez-vous de M. le duc de Brancas, qui s'était fait dévot au Bec? Je me suis fait savant à Senones, et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition assommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon *héros*, quand il sera dans son royaume. Pédant à Senones,

et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troisième volume de l'*Histoire universelle*, en attendant que je puisse publier à mon aise les deux premiers, qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones; et je publie exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture, qui m'a attribué ces deux premiers tomes si défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troisième, parce qu'il a l'ancien manuscrit des deux premiers entre les mains, et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne sont point mon ouvrage. Cela est, je crois, sans réplique, et d'autant plus sans réplique que monseigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de me mander *qu'il est bien aise de concourir à la justice que le public* me doit.

Je rends compte de tout cela à mon *héros*. Mon excuse est dans la confiance que j'ai en ses bontés. Je le supplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troisième volume par la poste. Il aime l'histoire, il trouvera peut-être des choses assez curieuses, et même des choses dans lesquelles il ne sera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuser davantage quand je serai assez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ses courtisans, dans son royaume de Théodorie. Madame Denis, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ses respects aux miens. Nous disputons à qui vous est attaché davantage, à qui sent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence sur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le saint pour qui nous avons envie de faire un pèlerinage. Je crois que six semaines de votre présence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, monseigneur; votre ancien courtisan sera toujours pénétré pour vous du plus tendre respect et de l'attachement le plus inviolable.

A M. LE MARQUIS DE PAULMI.

A Colmar, le 13 août.

Permettez, monseigneur, qu'on prenne la liberté d'ajouter un volume à votre bibliothèque. Voici un petit pavillon d'un bâtiment immense, dont les deux premières ailes, qu'on a données très indignement, ne sont certainement pas de mon architecture. Si je vis encore un an, je compte bien avoir l'honneur de vous envoyer tout l'édifice de ma façon. On verra une énorme différence, et on me rendra justice. Votre suffrage, si vous avez le temps de le donner, sera la plus chère récompense de mes pénibles travaux.

Madame Denis, ma garde-malade, et moi, nous vous présentons les plus tendres respects.

A M. DE BRENLES.

A Colmar, le 13 août.

Mon voyage de Plombières, monsieur, et l'état languissant où je suis toujours, m'ont empêché de vous dire plus tôt combien je vous sais gré de servir les *trois dieux* qui président à votre ménage. Madame de Brenles et vous, vous en ajoutez un quatrième qui embellit les trois autres, c'est l'esprit, et l'esprit éclairé. Que votre charmante compagne reçoive ici mes remerciements et mon admiration! Que ne puis-je venir voir tous vos dieux! J'ai avec moi, à Colmar, une nièce qui est veuve d'un officier du régiment de Champagne; elle aime les lettres, elle les cultive comme madame de Brenles. Son amitié pour moi l'a engagée à être ma garde-malade. Elle est assez philosophe pour ne pas refuser de se retirer avec moi dans quelque terre, et cette même philosophie ne lui ferait pas haïr un pays libre. Cette précieuse liberté et votre voisinage seraient deux belles consolations de ma vieillesse; vous savez qu'il y a long-temps que j'y pense. On dit qu'il y a actuellement une assez belle terre à vendre, sur le bord du lac de Genève. Si le prix n'en passe pas deux cent mille livres de France, l'envie d'être votre voisin me déterminerait. Une moins chère conviendrait encore, pourvu que le logement et la situation surtout fussent agréables. Que ce soit à cinq ou six lieues de Lausanne, il n'importe; tout serait bon, pourvu qu'on y fût le maître, et qu'on pût avoir l'honneur de vous y recevoir quelquefois. S'il y a, en effet, une terre agréable à vendre dans vos cantons, je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de me le mander; mais il faudrait que la chose fût secrète. J'enverrais une procuration à quelqu'un qui l'achèterait d'abord en son nom. Vous n'ignorez pas les ménagements que j'ai à garder. Je ne veux rien ébruiter, rien afficher, et je ne dois me fermer aucune porte.

Je compte avoir l'honneur, monsieur, de vous envoyer, par la première occasion, un nouveau tome de l'*Histoire universelle*, que je publie expressément pour condamner les deux premiers que l'on a si indignement défigurés, et que j'espère donner moi-même, quand il en sera temps.

La vérité, quelque circonspecte qu'elle puisse être, a besoin de la liberté; si je peux venir à bout de goûter les charmes de l'une et de l'autre avec ceux de votre société, je croirai ne pouvoir mieux finir ma carrière. Je supplie les deux nouveaux mariés de me conserver leurs bontés, et de compter sur mes respectueux sentiments.

VOLTAIRE.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Colmar, le 22 août.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade; et me voilà sur mon lit sans en rien dire à votre sœur. J'espère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous saurons si les eaux vous ont fait du bien, si vous digérez; si vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture; si l'abbé Mignot a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir *le Triumvirat;* ainsi ce n'est pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine. Je ne peux d'ailleurs avoir absolument que trois magots; les cinq seraient secs comme moi; au lieu que les trois ont de gros ventres comme des Chinois. Votre sœur en est fort contente. Ils pourront un jour vous amuser; mais à présent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine; ne faites nul usage, je vous en prie, du papier que vous savez; nous avons quelque chose en vue, madame Denis et moi, du côté de Lyon. On dit que cela sera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous sommes ici deux solitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Colmar, le 27 août.

L'épuisement où je suis, mon cher et respectable ami, m'interdit les cinq actes, puisqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois sont bien honnêtes; j'ai été jusqu'à cinq pour vous plaire; mais, en vérité, ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque sujet a son étendue; que *la Mort de César* serait détestable en cinq actes, et que nos Chinois sont beaucoup plus intéressants et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puisqu'on va donner *le Triumvirat.* Le public aura, grâce à vos bontés, une suite de l'histoire romaine sur le théâtre. Vous ferez une action de Romain si vous parvenez à faire jouer *Rome sauvée.*

Les sentiments de Lekain me plaisent autant que ses talents, mais il faut que je renonce au plaisir de l'entendre. C'est une injustice bien criante de me rendre responsable de deux volumes impertinents que l'imposture et l'ignorance ont publiés sous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon style et celui de Jean Néaulme. On aurait dû me plaindre plutôt que de se fâcher contre moi; mais je suis accoutumé à ces petites méprises de la sottise et de la méchanceté humaines. Vous m'en consolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine, pendant que je suis encore sur les bords du Rhin. Mille tendres respects à madame d'Argental. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Colmar, le 27 août.

Oui, je pense plus à vous que je ne vous écris, monsieur; l'état où je suis ne me permet pas même de vous écrire aujourd'hui de ma main. Madame Denis a fait une action bien héroïque de vous quitter pour venir garder un malade. Il est assez étrange que deux personnes qui voulaient passer leur vie avec vous soient à Colmar. Si la friponnerie, l'ignorance, et l'imposture, n'avaient pas abusé de mon nom pour donner deux impertinents volumes d'une prétendue *Histoire universelle*, votre *Zulime* s'en trouverait mieux; mais l'injustice odieuse que j'ai essuyée m'impose au moins le devoir de la confondre, en mettant en ordre mon véritable ouvrage. Votre *Zulime* ne peut venir qu'après les quatre parties du monde qui m'occupent à présent. Ce serait pour moi une grande consolation, dans mes travaux et dans mes souffrances, de voir l'ouvrage dont vous me parlez. Je vous en dirais mon avis avant les représentations; c'est le seul temps où l'amitié puisse employer la critique; elle n'a plus qu'à applaudir ou à se taire quand l'ouvrage a été livré au parterre.

On avait fait courir un plaisant bruit; on disait que j'avais fait aussi *le Triumvirat.* Je vous assure que je suis très loin d'exciter une pareille guerre civile au théâtre. La bagatelle dont vous a parlé M. d'Argental n'était d'abord qu'un ouvrage de fantaisie, dont j'avais voulu l'amuser aux eaux de Plombières. C'est lui qui m'a engagé à y travailler sérieusement; j'en ai fait, je crois, une pièce très singulière. Mademoiselle Clairon y aura un beau rôle; mais il est impossible d'en faire cinq actes. Il vaut bien mieux en donner trois bons que cinq languissants. J'allais presque vous dire que nous en parlerons un jour; mais je sens bien que je me réduirai à vous en écrire. L'absence ne diminuera jamais dans mon cœur les sentiments que je vous ai voués pour toute ma vie.

Le malade V.

P. S. DE MADAME DENIS.

Puisque l'oncle ne peut vous écrire de sa main, la nièce y suppléera tant bien que mal. Convenez que mon oncle a raison de ne vous point envoyer *Zulime*, puisqu'elle n'est pas encore à sa fantaisie, et qu'il n'a pas le temps d'y travailler actuellement. Celle dont M. d'Argental vous a parlé vous plaira d'autant plus qu'il y a deux très beaux rôles pour Lekain et mademoiselle Clairon. Cette pièce est très singulière, chaude, et écrite à merveille; mais vous n'aurez que trois actes. Nous espérons bien que, lorsqu'il sera question de la jouer, vous y donnerez tous vos soins.

L'*Histoire universelle* l'occupe actuellement tout entier, c'est un ouvrage fait pour lui faire infiniment d'honneur; dès qu'il sera fini, je ferai de mon mieux pour l'engager à reprendre ce théâtre que nous aimons, vous et moi, si constamment. Vous verrez encore des *Alzire*, des *Zaire*, des *Mérope*, etc., etc., de sa façon. Son génie est aussi brillant que sa santé est misérable. Adressez-moi toujours vos lettres à Colmar; nous ne sommes pas encore déterminés sur le temps où nous irons à Strasbourg. Si mon oncle daigne me rendre une partie des sentiments que j'ai pour lui, tous les séjours me seront égaux; l'amitié embellit les lieux les plus sauvages.

Je ne doute pas que votre tragédie ne soit dans sa perfection; M. de Voltaire sera sûrement étonné de la façon dont elle est écrite. Pourriez-vous la lui faire lire? Pensez-y bien.

Vous fourrerez-vous, cet hiver, dans la bagarre? J'imagine que non; vous êtes trop sage. Mon oncle veut aussi laisser passer les plus pressés. Je pense qu'il fera bien froid, cet hiver, au *Triumvirat*; qu'en dites-vous?

Puisque vous voulez savoir ce que je fais, je barbouille aussi du papier; je travaille mal et lentement; mon ouvrage n'a pris, jusqu'à présent, aucune forme, et j'en suis si mécontente que je n'ai pas encore eu le courage de le montrer à mon oncle. Je me console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une femme est de faire des nœuds, et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil.

Dites-moi si Ximenès demande encore la place vacante à l'académie; j'en serais fâchée; ce serait une seconde imprudence. Si j'étais à Paris, je ferais l'impossible pour l'en empêcher. Il se presse trop, et détruit la petite fortune d'*Amalazonte*, par un amour-propre mal entendu qu'on veut humilier.

Adieu; mandez-moi tout ce que vous savez; vous ferez grand plaisir à une solitaire qui aime vos lettres, et qui a pour vous la plus inviolable amitié.

Dites, je vous prie, monsieur, à madame Sonning, que j'ai souvent le plaisir de parler d'elle avec madame la comtesse de Lutzelbourg, qui est ici, et faites-lui pour moi mille tendres compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, la 8 septembre.

C'est moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puisque je vous envoie, par pure obéissance, des Tartares et des Chinois dont je ne suis pas content. Il me paraît que c'est un ouvrage plus singulier qu'intéressant, et je dois craindre que la hardiesse de donner une tragédie en trois actes ne soit regardée comme l'impuissance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de succès, quel avantage me procurerait-elle? L'assiduité de mes travaux ne désarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin je vous obéis; faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez sévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus sévères que les vôtres.

Vous connaissez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas sentir que, dans un pareil sujet, cinq actes allongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare a dit *J'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances, il y en a encore moins pour Idamé, qui ne doit pas combattre un moment, et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme a quelque chose de si avilissant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraisse; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes, que songer à les multiplier; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir, mon cher et respectable ami, si cette nouveauté peut être hasardée, et si le temps est convenable.

Je vous remercie de *Rome sauvée*, dont je fais plus de cas que de mon *Orphelin*. Je tâcherai de dérober quelques moments à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez sans doute mes trois magots à M. de Pont de Veyle et à M. l'abbé de Chauvelin. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de Choiseul. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je souscris à l'arrêt.

L'*Histoire générale* me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'Église du temps de Léon X. Les siècles qui précédèrent Charlemagne, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus, et que les ignorants seraient bien effarouchés d'apprendre que tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne sont que des fables. Les donations de Pépin et de Charlemagne sont des chimères; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues persécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne sont pas plus véritables? On nous a trompés sur tout; et on est encore si attaché à des erreurs qui devraient

être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonspection et quelque modestie qu'il emploie.

Les deux premiers volumes, qu'on a si indignement tronqués et falsifiés, ne devraient m'être attribués par personne; ce n'est pas là mon ouvrage. Cependant, si on a eu la cruauté de me condamner sur un ouvrage qui n'est pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'exposerai moi-même !

Puisque je suis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que Léon x et Luther, et que toutes les querelles du sacerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereuse plaisanterie. Je sais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter Berlin. C'est une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écraser, et des tragédies ne me sauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours consolé par votre inébranlable amitié. Madame Denis est bien sensible à votre souvenir; elle partage en paix ma solitude, et m'aide à supporter mes maux. Nous présentons tous deux nos respects à madame d'Argental. J'envoie, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, le paquet tartare et chinois.

Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses; vous connaissez le sujet, et vous connaissez la nation. Il n'est pas douteux que la conduite d'Idamé ne fût regardée comme la condamnation d'une personne qui n'est point Chinoise. L'ouvrage, ayant passé par vos mains, vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire, que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des allusions, le désagrément de paraître lutter contre Crébillon, la stérilité des trois actes, voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Colmar, ce 12 septembre.

Je fais les plus tendres compliments au frère et à la sœur. Je sens qu'il est très triste d'avoir une si aimable famille, et d'en être séparé. Madame Denis fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand conseil me mande est la démarche que son corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé; il sera difficile que l'*ancien des jours*, Boyer, résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux est l'évêque de Mirepoix.

Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce, sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'état ait la paix, et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils Samuel Bernard s'est avisé de faire, en mourant, une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des *billets de confession* de quelques sots. Il n'y a que les billets à ordre, ou au porteur, qui doivent être l'objet de la jurisprudence; il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis.

Il y a quelque apparence que nous passerons, votre sœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je suis bien aise qu'on trouve au moins ce troisième tome, dont vous me parlez, passable et modéré; c'est tout ce qu'il est. Je ne l'ai donné que pour confondre l'imposture et l'ignorance, qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injustice à me rendre responsable de cet avorton informe dont des imprimeurs avides avaient fait un monstre méconnaissable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque chose de plus exact et de plus curieux. C'est un beau plan, mais l'exécution demande plus de santé et de secours que je n'en ai.

Votre vie est plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce, et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux est de vivre pour soi, pour son plaisir, et pour ses amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun est dirigé par son instinct et par son destin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embrasse. Je fais mes compliments à tout ce que vous aimez.

Adieu, la sœur et le frère; vous êtes charmants

do no pas oublier ceux qui sont aux bords du Rhin.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 21 septembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange, l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre, et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus. Mais je vous avoue que je serais infiniment affligé, si j'étais exposé à la fois à des dégoûts à l'Opéra et à la Comédie, immédiatement après l'affliction que cette *Histoire* prétendue *universelle* m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes Tartares et de mes Chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne sont pas faits pour le théâtre; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée, sans faire un grand effet. Enfin je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très peu favorables, et que les allusions de la malignité humaine seraient très dangereuses. Les personnes sur lesquelles on ferait ces applications injustes se garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles seraient très piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour; c'est bien le moins qu'elles pussent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne soit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon consentement à la représentation de ce malheureux opéra de *Prométhée*, comme je donne mon consentement à mon absence, qui me tient éloigné de vous. Je souffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait sentir que je n'ai aucun droit de m'opposer aux représentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la musique est approuvée des connaisseurs de l'Hôtel-de-Ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépense. Je sais assez qu'il faudrait une dépense royale et une musique divine pour faire réussir cet ouvrage; il n'est pas plus propre pour le théâtre lyrique que les Chinois pour le théâtre de la Comédie. Tout ce que je peux faire c'est d'exiger qu'on ne mette pas au moins sous mon nom les embellissements dont M. de Sireuil a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on est toujours puni de ses anciens péchés. On me défigure une vieille *Histoire générale;* on me défigure un vieil opéra. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de tâcher de n'être pas sifflé sur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du consentement donné à Royer par la lettre ci-jointe. Je vous supplie de la faire passer dans les mains de Moncrif, si cela se peut sans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de Lambert qu'il fasse une petite édition de cette *Pandore* avant qu'on ait le malheur de la jouer, car la *Pandore* de Royer est toute différente de la mienne; et je veux du moins que ces deux turpitudes soient bien distinctes. Je vous supplie d'encourager Lambert à cette bonne action, quand vous irez à la Comédie. Je vous remercie tendrement de *Mahomet* et de *Rome*. Vous consolez mon agonie. Madame Denis et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et respectable ami.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 25 septembre.

Je ne guéris point, madame, mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soissons. Les bontés de monsieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce séjour moins désagréable. Je serais heureux dans l'Ile Jard, mais cette Ile Jard me suit partout. Vous avez deux neveux aussi à plaindre qu'ils sont aimables; l'un plaide, l'autre est paralytique. Je ne vois de tous côtés que désastres au monde. La langueur, la misère, et la consternation, règnent à Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes sur le théâtre; mais le reste souffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement; le receveur jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui désolent les citoyens; on fouille dans les secrets des familles; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres consolantes de M. de Beaufremont. Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, madame, avec votre respectable amie, à qui je présente mes respects. Faites bon feu; continuez votre régime; cette sorte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes

respects à monsieur votre fils, et de vous souhaiter, comme à lui, des années heureuses, s'il y en a.

A M. DE BRENLES.

Colmar, le 6 octobre.

Ce que vous me dites de votre santé, mon cher monsieur, ne contribue pas à me rendre la mienne. Vous m'affligez sensiblement. Madame Goll m'a consolé en m'apprenant que vous aviez fait à madame de Brenles un petit philosophe qui a quatre mois ou environ; mais un excellent ouvrier peut tomber malade après avoir fait un bon ouvrage, et c'est l'ouvrier qu'il faut conserver. Songez que c'est vous, monsieur, qui m'avez inspiré le dessein de chercher une retraite philosophique dans votre voisinage. C'est pour vous que je veux acheter la terre d'Allaman. J'ai besoin d'un tombeau agréable; il faut mourir entre les bras des êtres pensants. Le séjour des villes ne convient guère à un homme que son état réduit à ne point rendre de visites. Je n'achèterai Allaman qu'à condition que vous et madame de Brenles vous daignerez regarder ce château comme le vôtre, et, dans une espérance si consolante pour moi, je ferai un effort pour mettre tout ce que j'ai de bien libre à cette acquisition; mais commencez par me rassurer sur votre santé, et vivez si vous voulez que je sois votre voisin.

Je vous avouerai, monsieur, qu'il me serait assez difficile de payer 225,000 livres. J'aurais un château, et il ne me resterait pas de quoi le meubler; je ressemblerais à Chapelle, qui avait un surplis et point de chemise, un bénitier et point de pot de chambre. Voici comment je m'arrangerais : Je donnerais sur-le-champ 150,000 livres, et le reste en billets, sur la meilleure maison de Cadix, payables à divers termes. Moyennant cet arrangement, je pourrais profiter incessamment de vos bontés. Je ne doute pas que vous n'ayez prévu toutes les difficultés; vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être de la religion de Zwingle et de Calvin; ma nièce et moi nous sommes papistes.

C'est sans doute une des prérogatives et un des avantages de votre gouvernement qu'un homme puisse jouir chez vous des droits de citoyen, sans être de votre paroisse. Je me figure qu'un papiste peut posséder et hériter dans le territoire de Lausanne; et aurais-je fait à vos lois un honneur qu'elles ne méritent pas? Je crois que je puis être seigneur d'Allaman, puisque vous me proposez cette terre.

J'attends sur cela vos derniers ordres, en vous demandant toujours le secret. Il ne faudrait pas acheter d'abord la terre sous mon nom, le moindre bruit nuirait à mon marché, et m'empêcherait peut-être de jouir du plaisir de voir mon acquisition. Je remets le tout à votre bonté et à votre prudence. Ma nièce, qui est toujours ma garde-malade à Colmar, se joint à moi pour vous présenter ses remerciements; c'est une amie sur laquelle madame de Brenles et vous, monsieur, pouvez déjà compter. Voyez si vous pouvez acquérir à Lausanne toute une famille de Paris, et si vous pouvez faire du château d'Allaman un temple dédié à la philosophie, dont vous serez le grand-prêtre.

Si on veut vendre Allaman plus de 225,000 livres, je ne peux l'acheter; mais, en ce cas, n'y a-t-il pas d'autres terres moins chères? Tout me sera bon, pourvu que je puisse finir mes jours dans un air doux, dans un pays libre, avec des livres, et un homme comme vous. Adieu, monsieur; conservez votre santé, le premier des biens, celui sans lequel tout n'est rien. Vivez avec votre aimable épouse, et procurez-moi le plaisir d'être témoin de votre bonheur. Permettez-moi de vous embrasser sans cérémonie. VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 8 octobre.

Mon cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cette occasion-ci, assez d'amour-propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup, c'est tout pour moi, que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous soyez contents; mais, en vérité, les personnes que vous savez ne le seront point du tout. Les partisans éclairés de Crébillon ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice; et Dieu sait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non seulement une bravade, mais une offense et une espèce de satire! Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes, faisaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et surtout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste; le grand nombre les verra très claire-

ment, parce qu'il est très injuste. En un mot, ce qui peut en résulter d'agrément est bien peu de chose. Le danger est très grand, les dégoûts seraient affreux, et les suites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand succès du *Triumvirat* fût passé; alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin; on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint, et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir, parce que je suis malade; madame Denis, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde, et ne déplaira à personne, mes raisons, mes représentations ne valent rien; mais vous n'avez aucune sûreté, et le danger est évident. Vous seriez au désespoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et respectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite *Histoire générale*, qui ne m'a pas fourni encore un sujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar; mais j'y suis avec une personne qui vous est aussi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous; c'est le seul plaisir qui me reste. Adieu; mille tendres respects à toute la hiérarchie des anges.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Colmar, le 3 octobre.

Ma chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes; et, quoique ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que, toutes les fois qu'on ne se tue pas en pareil cas, on a grand tort; et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris. Cela serait très injuste; mais on fait des tracasseries mortelles, tous les jours, sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié instamment M. d'Argental de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose, et les dégoûts qui en naîtraient seraient violents. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'Argental, qui ne connaît point le danger, quand il s'agit de théâtre. C'en serait trop que d'être vilipendé à la fois à l'Opéra et à la Comédie: c'est bien assez que M. Royer m'immole à ses doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'Opéra, parler à ce sublime Royer, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par sa divine musique? Vous auriez au moins le premier avant-goût des sifflets; c'est un droit de famille qu'il ne peut vous refuser.

Vous ne me dites rien de monsieur l'abbé; je le croyais déjà sur la liste des bénéfices. Votre sœur est religieuse dans mon couvent; cependant, si ma santé le permet, nous irons passer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permission; après quoi nous irons habiter une terre assez belle du côté de Lyon, qu'on me propose actuellement. Mais la mauvaise santé est un grand obstacle au voyage de Manheim; j'aimerais mieux sans doute faire celui de Plombières. Si votre estomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre sœur aura un autre régime que vous; elle n'est pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce; il faut espérer que je vous reverrai encore.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

A Colmar, le 18 octobre.

J'apprends, monsieur, que vous avez été quelque temps comme je suis toujours. On me mande que vous avez été très malade. Soyez bien persuadé que personne ne prend plus d'intérêt que moi à votre santé. Si vous êtes actuellement, comme je m'en flatte, dans votre convalescence, permettez que je vous demande votre protection auprès de Royer et pour Royer. Il a fait précisément de la tragédie de *Pandore* ce que *Néaulme* a fait de l'*Histoire universelle*. On me vole mon bien de tous côtés, et on le dénature pour le vendre.

Si j'en crois tout ce qu'on m'écrit, le plus grand service qu'on puisse rendre à Royer est de l'empêcher de donner cet opéra. On assure que la musique est aussi mauvaise que son procédé. Je vous demande en grâce de l'envoyer chercher, et de vouloir bien lui représenter ce qui est de son intérêt et de son honneur. M. de Moncrif m'a envoyé la pièce telle qu'on la veut jouer, et telle que M. Royer l'a fait refaire par un nommé *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi. Cette bigarrure serait l'opprobre de la littérature et de la nation. Vous faites trop d'honneur aux lettres, monsieur, pour souffrir cette indignité, si vous

avez le crédit de l'empêcher. J'ai écrit une lettre de politesse à Royer, avant de savoir de quoi il était question; mais à présent que je suis au fait, je suis bien loin de consentir à son déshonneur et au mien. Si on ne peut parvenir à supprimer cet opéra, ne pourrait-on pas, au moins, engager Royer à différer d'une année? Et si on ne peut différer cet opprobre, je demande à M. le comte d'Argenson qu'on ne débite point l'ouvrage à l'Opéra sans y mettre un titre convenable, et qui soit dans la plus exacte vérité. Voici le titre que je propose : *Prométhée, fragments de la tragédie de Pandore, déjà imprimée, à laquelle le musicien a fait substituer et ajouter ce qu'il a cru convenable au théâtre lyrique, pendant l'éloignement de l'auteur*. Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous entretenir de ces bagatelles; mais les bontés dont vous m'honorez me servent d'excuse. Je vous supplie de compter sur les sentiments d'estime, de tendresse, et de reconnaissance, qui m'attachent à vous. Je n'écris point à madame du Deffand, et j'en suis bien fâché; mais les maladies continuelles qui m'accablent m'interdisent tous les plaisirs.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'écris au président Hénault, et je le prie d'engager Royer, qu'il protége, à supprimer son détestable opéra, ou du moins à différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette *Pandore* imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du Pont-Neuf; cela est vrai à la lettre. J'avais écrit à Royer une lettre de politesse, ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. Il a pris cette lettre pour un consentement; mais à présent que M. de Moncrif m'a fait lire le manuscrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire savoir au moins par tous vos amis la vérité. Faudra-t-il que je sois défiguré toujours impunément en prose et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me dissèque de mon vivant! Cette dernière injustice aggrave tous mes malheurs. Rien n'est pire qu'une infortune ridicule.

Je demande que, si on laisse Royer le maître de m'insulter et de me mutiler, on intitule au moins son *Prométhée* : *Pièce tirée des fragments de Pandore, à laquelle le musicien a fait faire les changements et les additions qu'il a crus convenables au théâtre lyrique*. Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage; mais comment faire? je n'en sais rien; je ne sais que souffrir et vous aimer.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 15 octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier ordre; mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de Richelieu sur son passage avec ma garde-malade. Je serai bien aise de retrouver M. de La Marche; et, quand le président Ruffei devrait encore m'assassiner de ses vers, je risquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le sang, en m'assurant tous que les allusions ne sont point à craindre dans mes magots de Chinois; et vous m'en versez aussi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps *Rome sauvée* et la *Chine*. Il me semble qu'il faut laisser passer le *Triumvirat*, et ne me point mettre au nombre des proscrits. Je ne le suis que trop, avec l'opéra de Royer. Je ne sais pas s'il sait faire des croches, mais je sais bien qu'il ne sait pas lire. M. de Sireuil est un digne portemanteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer *Pandore*. Un des grands maux qui soient sortis de sa boîte est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets; les deux tiers, pour le moins, appartiennent à Sireuil et à Royer. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager Lambert à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de Sireuil et de Royer soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis ferez au moins retentir partout le nom de Sireuil. Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'*Histoire générale*, l'autre estropie *Pandore*, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la *Pucelle* va paraître. Un je ne sais quel Chévrier se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les *malsemaines* de ce coquin de Fréron. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible; c'est un piége que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah, maudite Jeanne! ah, M. saint Denis, ayez pitié de moi! Comment songer à *Idamé*, à

Gengis, quand on a une *Pucelle* en tête? Le monde est bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'*Histoire universelle*, ou plutôt de l'*Essai* sur les sottises de ce globe; j'en ferais un gros des miennes; mais je me console en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entièrement différents; cela est plein de recherches curieuses. Vous ne vous doutez pas du plaisir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémisphères en ridicule; c'est un coup sûr. Adieu, tous les anges; battez des ailes, puisque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Colmar, le 17 octobre.

Madame Denis vous avait déjà demandé vos ordres, monseigneur, avant que je reçusse votre lettre charmante. Je suis dans la confiance que le plaisir donne de la force. J'aurai sûrement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs la proposition que vous voulez bien me faire de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans, qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif, et vous trouverez le secret d'être encore très aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement c'est bien peu de chose. On n'a pas plus tôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'est à ceux qui l'embellissent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y rester long-temps. Enfin, monseigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'user comme le reste.

J'ai pensé mourir, il y a quelques jours, mais cela n'empêchera rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à l'âme, et, surtout, à une âme qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route, à l'endroit que vous indiquerez; ville, village, grand chemin, il n'importe; pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si longtemps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Colmar, le 23 octobre

Il faut, madame, que je vous dise, à propos de notre inscription, une chose que j'aurais déjà dû vous dire; c'est que toute inscription doit être courte et simple, et que les grands vers d'imagination et de sentiments conviennent peu à ces sortes d'ouvrages. La brièveté et la précision en font le principal mérite. Voilà pourquoi on se sert presque toujours de la langue latine, qui dit plus de choses, et en moins de mots, que la nôtre. Je ne vous fais pas, madame, ces petites observations pédantesques pour vous proposer une inscription en latin, mais seulement pour vous demander si vous serez contente d'une grande simplicité en français. Voici à peu près ce que j'oserais vous proposer, en attendant que je sois mieux inspiré:

Il eut un cœur sensible, une ame non commune;
Il fut par ses bienfaits digne de son bonheur;
Ce bonheur disparut; il brava l'infortune.
Pour l'homme de courage il n'est point de malheur.

Je ne vous donne, madame, ce faible essai que comme une esquisse. Voyez si c'est là ce que vous voulez qu'on dise, et je tâcherai de le dire mieux.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas de passer huit heures de suite avec la sœur du roi de Prusse à Colmar. Elle m'a accablé de bontés, et m'a fait un très beau présent. Elle a voulu absolument voir ma nièce. Enfin elle n'a été occupée qu'à réparer le mal qu'on a fait au nom de son frère. Concluons que les femmes valent mieux que les hommes.

M. de Richelieu fait ce qu'il peut pour que j'aille passer l'hiver en Languedoc, et madame la margrave de Bareuth voulait m'emmener; mais je doute fort que ma santé me permette le voyage. Si je pouvais quitter Colmar, ce serait pour l'île Jard; ce serait pour vous, madame, et pour votre digne amie. Ma nièce se joint à moi pour vous souhaiter de la santé, et pour vous assurer du plus sincère attachement.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 27 octobre.

C'est actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, monseigneur; je me meurs, mon *héros*, et j'en enrage. Pour ma nièce, elle n'est pas si mal; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle.

Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'est que, si je ne me meurs pas tout à fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de Bareuth, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale? Figurez-vous mon étonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper de la part de madame de Bareuth, dans un cabaret borgne. Vraiment l'entrevue a été très touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 29 octobre.

Dieu est Dieu, et vous êtes son prophète, puisque vous avez fait réussir *Mahomet;* et vous serez plus que prophète si vous venez à bout de faire jouer Sémiramis à mademoiselle Clairon. Les filles qui aiment réussissent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la Dumesnil n'est plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, Allah, qui ne veut pas que les fidèles s'enorgueillissent, me prépare des sifflets à l'Opéra, pendant que vous me soutenez à la Comédie. C'est une cruauté bien absurde, c'est une impertinence bien inouie que celle de ce polisson de Royer. Faites en sorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injustice, et que le public plaigne un homme dont on confisque ainsi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je suis destiné à toutes les espèces de persécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette *Histoire générale*. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau, et non une terre. M. de Richelieu me donne rendez-vous à Lyon; mais depuis quatre jours je suis au lit, et c'est de mon lit que je vous écris. Je ne suis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame la margrave de Bareuth voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a passé par Colmar, que j'y ai soupé avec elle le 25, qu'elle m'a fait un présent magnifique, qu'elle a voulu voir madame Denis, qu'elle a excusé la conduite de son frère, en la condamnant? Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reste à Colmar, et j'y travaille à cette maudite *Histoire générale* qui me tue. Je me sacrifie à ce que j'ai cru un devoir indispensable. Je vous remercie d'aimer *Sémiramis*. Madame de Bareuth en a fait un opéra italien qu'on a joué à Bareuth et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française à Paris. Madame Denis se porte assez mal; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gisants au bord du Rhin, et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville, où je souffre nuit et jour. Ce sont là des tours de la destinée; mais je me moque de ses tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer *la Pucelle?* Il est trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un Chévrier l'a lue. Un Chévrier, mon ange! il faut s'enfuir je ne sais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous les restes de sa vie. Mille tendres respects à tous les anges.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, le 7 novembre.

Qu'ai-je été chercher à Colmar? Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir, ni capable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'Ile Jard! Je remercie bien madame de Brumath de l'honneur de son souvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. O le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de Pandore! ô espérance! où êtes-vous?

Monsieur et madame de Klinglin me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir; il sied bien après cela à d'autres de se plaindre? C'est auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah! mesdames, mesdames, qu'est-ce que la vie! quel songe, et quel funeste songe! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects... Voilà une lettre bien gaie!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 7 novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et respectable ami, par lesquelles on me mande qu'on imprime *la Pucelle*, que Thieriot en a vu des feuilles, qu'elle va paraître; on écrit la même chose à madame Denis. Fréron semble avoir an-

noncé cette édition. Un nommé Chévrier en parle. M. Pasquier l'a lue tout entière en manuscrit chez un homme de considération avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'*âne* s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure, par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame Denis a la copie corrigée ; auriez-vous eu quelque domestique infidèle ? Je ne le crois pas. Vos boutés, votre amitié, votre prudence, sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'*âne* de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans la main des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différents pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à Thieriot. Lambert est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée ; mais elle ne sera pas tout à fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement ; madame Denis en fait autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 7 novembre.

Voici, monseigneur, une lettre que madame Denis reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus positives. Ce n'est pas là un rafraîchissement pour des malades. J'ai bien peur de mourir sans avoir la consolation de vous revoir. Nous sommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triste. Quelque chose que je dise à madame Denis, je ne peux la résoudre à séparer sa destinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'est que l'amitié la rend malheureuse. Si vous aviez quelque chose à me dire, quelque ordre à me donner, je vous supplie d'adresser toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me seront très exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de Bareuth. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat italien ; elle serait beaucoup plus aise de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'est plus au temps où le *puntiglio* [1] fesait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aise. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des *états* et l'embarras du logement. Elle n'est pas si malingre que moi, mais elle a une santé très chancelante, qui demande du repos sans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agréments qu'on ne trouve guère ailleurs. Reste à savoir si elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle est tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, et n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des souterrains de Merdenson, et vous faire ma cour le soir, quand vous seriez las de la noble assemblée. Mais je suis, de toutes façons, dans un état à n'espérer plus dans ce monde d'autre plaisir que celui de vous être attaché avec le plus tendre respect, de vous regretter avec larmes, et de souffrir tout le reste patiemment.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 10 novembre.

Nous partons pour Lyon, mon cher ange ; M. de Richelieu nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame Denis et moi ; nous sommes malades, très embarrassés, et toujours dans la crainte de cette *Pucelle*. Nous vous écrirons dès que nous serons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'Argental ! Mille tendres respects à tous les anges.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, au Palais-Royal, le 20 novembre.

Me voilà à Lyon, mon cher ange ; M. de Richelieu a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues ; je ne sais où je vais ni où j'irai. J'ignore le destin de *la Pucelle* et le mien. Je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voie M. de Richelieu dans sa gloire aux *états* de Languedoc ; je ne le verrai qu'à Lyon, en bonne fortune, et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé dans M. le cardinal de Tencin les boutés que j'espérais de votre oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de Bareuth, qui est encore à Lyon. Il

[1] Mot italien qui veut dire *pointillerie*.

me semble que tout cela est au rebours des choses naturelles. Mon cher ange, ce qui est bien moins naturel encore, c'est que je commence à désespérer de vous revoir. Cette idée me fait verser des larmes. L'impression de cette maudite *Pucelle* me fait frémir, et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une âme qui en a besoin, et qui est à vous jusqu'au dernier soupir.

Madame Denis devient une grande voyageuse; elle vous fait les plus tendres compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, le 23 novembre.

« Sæpe premente deo fert deus alter opem. »
OVID., *Trist.*, I, eleg. II, v. 4.

Mandez-moi donc, mon cher ange, s'il est vrai que je suis aussi malheureux qu'on le dit, et s'il y a une édition à Paris de cette ancienne rapsodie qui ne devait jamais paraître. J'ai vu à Lyon, dans mon cabaret, M. le maréchal de Richelieu, qui craint comme moi cette nouvelle cruauté de ma destinée. Peut-être avons-nous pris trop d'alarmes sur un bruit qui s'est déjà renouvelé plusieurs fois; mais, après l'aventure de la prétendue *Histoire universelle*, tout est à craindre. Ma situation est un peu pénible; j'ai fait sans aucun fruit un voyage précipité de cent lieues; je suis tombé malade dans une ville où je ne puis guère rester avec décence, n'étant pas dans les bonnes grâces de votre oncle; et ma mauvaise santé m'empêche d'aller ailleurs. J'attends de vos nouvelles : il me semble que vos lettres sont un remède à tout. Ma nièce et moi nous vous embrassons de tout notre cœur.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Lyon, 29 novembre.

Mon *héros*, on vous appelait *Thésée* à la bataille de Fontenoi; vous m'avez laissé à Lyon comme Thésée laissa son Ariane dans Naxos. Je ne suis ni aussi jeune ni aussi frais qu'elle, et je n'ai pas en recours comme elle au vin pour me consoler.

Je resterai à Lyon, si vous devez y repasser.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on disait de *la Pucelle;* ainsi je vous supplie de n'en faire aucune mention dans vos capitulaires. Je n'ai d'autre malheur que d'être privé de votre présence et de la faculté de digérer; mais avec ces deux privations on est damné.

Daignez vous souvenir, dans votre gloire, d'un oncle et d'une nièce qui ne sont que pour vous sur les bords du Rhône; et tenez-moi compte des efforts que je fais pour ne pas vous ennuyer de quatre pages. Mon respect pour vos occupations impose silence à la bavarderie de mon cœur, qui court après vous, qui vous adore, et qui se tait. VOLTAIRE.

P. S. M. le marquis de Montperat m'a donné, en passant, d'un élixir fort joli. Si jamais vous avez mal à la tête, à force de donner des audiences, il vous guérira. Mais moi, rien ne me guérit, et je n'ai de consolation que dans l'espérance de vous revoir encore, et de vous renouveler mes tendres respects.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, le 8 décembre.

Est-il possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange! Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empressement d'un public de province, beaucoup plus enthousiasmé que celui de Paris, le premier jour de *Mérope*, ne guérissent point les maladies dont je suis accablé, ne consolent point mes chagrins, et ne bannissent point mes craintes; c'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite *Pucelle*. Il est avéré que mademoiselle du Thil la possède; elle l'a trouvée chez feu madame du Châtelet. Il n'est que trop vrai que Pasquier avait lu le chant de l'*âne* chez un homme qui tient son exemplaire de mademoiselle du Thil, et que Thieriot a eu une fois raison. Je me rassurais sur son habitude de parler au hasard, mais le fait est vrai. Un polisson nommé Chévrier a lu tout l'ouvrage, et enfin il y a lieu de croire qu'il est entre les mains d'un imprimeur, et qu'il paraîtra aussi incorrect et aussi funeste que je le craignais. Cependant je ne peux ni rester à Lyon, dans de si horribles circonstances, ni aller ailleurs, dans un état où je ne peux me remuer. Je suis accablé de tous côtés, dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de consolation que de vous seul. Je vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire Lambert, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec Talhonet. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me sera exactement rendue; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

A M. THIERIOT.

A Lyon, le 3 décembre.

Votre lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaisir que tout l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me touche bien sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un Florentin [1] qui a attaché sa destinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris, et même que Lyon, convenable à votre santé et à la mienne.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de Richelieu, qui m'y avait donné rendez-vous. C'est une action de l'ancienne chevalerie Dieu, qui éprouve les siens, ne l'a pas récompensée. Il m'a affublé d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On me conseille les eaux d'Aix en Savoie, on les dit souveraines; mais je ne suis pas encore en état d'y aller, et je reste au lit en attendant.

Le hasard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar et à Lyon, madame la margrave de Bareuth, sœur du roi de Prusse, qui m'a accablé de bontés et de présents. Tout cela ne guérit pas les rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace la *Pandore* de Royer; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant soit peu métaphysique, n'est point fait pour votre public. M. Royer a employé M. de Sireuil, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques fragments; mais, malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter, je crains également pour le poëme et pour la musique. Si on a quelque justice, on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremi, je me flatte que la dame qui la possède, par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de présenter mes hommages à la chimiste, à la musicienne, à la philosophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame Denis vous fait ses compliments. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre ancien ami.

Qu'est devenu Ballot-*l'imagination?* comment se porte *Orphée*-Rameau?

Quid agis? quomodo vales? Farewell.

[1] Collini.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, le 4 décembre.

Mon cher ange, votre consolante lettre, adressée à Colmar, est venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout transcrire pour vous, dès que je serai quitte d'une goutte sciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les souffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuser. Il me semble que je suis las du public, et que vous êtes ma seule passion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire, quand on court et quand on souffre toujours? On veut à présent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maison charmante, à moitié chemin; il faudrait être un peu plus sédentaire; mais je suis une paille que le vent agite, et madame Denis s'est engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin *le Triumvirat* d'un côté, et *Pandore* de l'autre; ce sont deux grands fléaux de la boîte. Hélas! mon cher et respectable ami, si j'avais trouvé au fond de la boîte l'espérance de vous revoir, je mourrais content. Madame Denis vous fait mille compliments. Je baise, en pleurant, les ailes de tous les anges.

A M. DUPONT,

AVOCAT

A Lyon, le 6 décembre.

En vérité, monsieur, je ne conçois pas comment un homme aussi éloquent que vous ne veut pas qu'on appelle l'*autel* d'Auguste l'autel de l'éloquence; vous y auriez remporté plus d'un prix, et vous auriez justifié le titre que je lui donne. Je vous passe de contester aux anciens préjugés de Lyon l'honneur d'avoir vu naître Marc-Aurèle dans cette ville. Je suis plus indulgent avec les Lyonnais que vous ne l'êtes avec moi. Il est vrai que je dois aimer ce séjour, que je quitterai pourtant bientôt. Je n'y ai point encore trouvé de prédicateur qui ait prêché contre moi, et j'ai été reçu avec des acclamations, à l'académie et aux spectacles. Cependant soyez très convaincu que je regrette toujours votre conversation instructive, les char-

mes de votre amitié, et les bontés dont M. et madame de Klinglin m'ont honoré. Je vous supplie de leur présenter mes sincères et tendres respects, aussi bien qu'à M. leur fils, et de ne me pas oublier auprès de M. de Bruges. Permettez-moi de vous dire que vous êtes aussi injuste pour ma santé que pour l'autel de Lyon. Il y aurait je ne sais quoi de méprisable à feindre des maladies quand on se porte bien, et un homme qui a épuisé les apothicaires de Colmar de rhubarbe et de pilules ne doit pas être suspect d'avoir de la santé. Elle n'est que trop déplorable, et vous ne devez avoir que de la compassion pour l'état douloureux où je suis réduit. Au reste, soyez très certain, mon cher monsieur, que je serai, l'année qui vient, dans votre voisinage, si je suis en vie, et que j'en profiterai. Je ne suis pas le seul contre qui des jésuites indiscrets aient osé abuser de la permission de parler en public. Un père Tolomas s'avisa, il y a quelques jours, de prononcer un discours aussi sot qu'insolent contre les auteurs de l'Encyclopédie; il désigna Dalembert par ces mots *Homuncio*, *cui nec est pater nec res*. Le même jour M. Dalembert était élu à l'académie française. Le père Tolomas a excité ici l'indignation publique. Les jésuites sont ici moins craints qu'à Colmar. Le roi de Prusse vient de me reprocher le crucifix que j'avais dans ma chambre; comment l'a-t-il su? J'ai prié madame Goll de le faire encaisser, et de l'envoyer au roi de Prusse pour ses étrennes.

Adieu, monsieur; mille respects à madame votre femme. Comptez que je vous suis tendrement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Madame Denis vous fait à tous deux les plus tendres compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, le 9 décembre.

Mon cher ange, votre lettre du 3 novembre, à l'adresse de madame Denis, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le seul parti que j'aie à prendre, dans le moment présent, c'est de songer à conserver une vie qui vous est consacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voisinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maison très belle et très commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, et la Bourgogne, et le lac de Genève, dans un aspect sain et riant. J'y aurai, à ce que j'espère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera. Je n'ai à Lyon aucun papier; je suis logé très mal à mon aise, dans un cabaret où je suis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je serai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas, à la cour, qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de Pompadour et M. le comte d'Argenson de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon en allant voir jouer *Brutus*. Si j'avais de l'amour-propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres compliments, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'ermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance; et, quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai: Quiconque est aimé de M. d'Argental est heureux.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. Tronchin, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

A M. THIERIOT.

Au château de Prangins, pays de Vaud, le 19 décembre.

Me voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes, malgré votre régime du lait?

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris *gaiement*, *librement*, et *philosophiquement*.

Ces *trois* adverbes joints font admirablement.

MOLIÈRE, *Femmes sav.*, acte III, scène 2.

Mais, certes, vous me contes des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et Ballot-*l'imagination,* ne vivent plus ni avec *Pollion* ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connussiez M. de Sireuil. Il me paraît, par ses lettres, un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec Royer pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde ; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami Royer ; il fait dire à Jupiter:

> « Les Grâces
> « Sont sur vos traces;
> « Un tendre amour
> « Veut du retour. »

Comme le parterre n'est pas tout à fait si bon, il pourrait, pour *retour*, donner des sifflets. Royer est un profond génie ; il joint l'esprit de Lulli à la science de Rameau, le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame Denis, qui se connaît un peu en musique, n'ait pas entendu la sienne ; mais madame de la Popelinière l'avait entendue autrefois, et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce. J'en suis fâché pour messieurs de l'Hôtel-de-Ville, car voilà les décorations de la terre, du soleil, et des enfers, à tous les diables. M. de Sireuil en sera pour ses vers, Royer pour ses croches, et le prevôt des marchands pour son argent. Pour moi, en qualité de disséqué, j'ai présenté mon cahier de *remontrances* au musicien et au poëte. Il me prend fantaisie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire sentir à M. de Sireuil l'énormité du danger, les parodies de la Foire, et les torche-culs de Fréron. C'est bien malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique :

> « Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono. »
> Hor., lib. I, ep. I, v. 10.

Je bois des eaux minérales de Prangins, en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'Hippocrène.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous est bien obligée de votre souvenir ; elle vous fait ses compliments. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. Tronchin, banquier à Lyon.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangins, le 18 décembre.

J'apprends, mon cher ami, qu'on fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu ; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où Royer et Sireuil vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très honnête fête dans le ciel par le maître de la maison ; je vous en fais juge. Un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles :

> Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
> Le dieu des dieux est seul digne de vous.
> Sur la terre on poursuit avec peine
> Des plaisirs l'ombre légère et vaine ;
> Elle échappe, et le dégoût la suit.
> Si Zéphire un moment plaît à Flore,
> Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
> Un seul jour les forme et les détruit.
> Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
> Le dieu des dieux est seul digne de vous.
> Les fleurs immortelles
> Ne sont qu'en nos champs ;
> L'Amour et le Temps
> Ici n'ont point d'ailes.
> Aimez, aimez, et régnez avec nous.
> Acte III.

On a substitué à ces vers :

> « Les Grâces
> « Sont sur vos traces ;
> « Régnez,
> « Triomphez:
> « Un tendre amour
> « Veut du retour. »

C'est ainsi que tout l'opéra est défiguré. Je demande justice, et la justice consiste à faire savoir le fait.

Tandis que Royer me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château solitaire, loin du genre humain, en attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en passant qu'il est plaisant que vous ayez à Paris Drouin et Bellecour, tandis qu'il y a à *Lyon* trois acteurs très bons, et qui deviendraient à Paris encore

meilleurs; mais c'est ainsi que le monde va. Je le laisse aller, et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ait toujours assez de philosophie pour s'accoutumer à la solitude et à mon genre de vie. Je ne suis point embarrassé de moi, mais je le suis de ceux qui veulent bien joindre leur destinée à la mienne; ceux-là ont besoin de courage. Adieu; je vous embrasse mille fois.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 25 décembre.

Mon cher ange, vous ne cessez de veiller, de votre sphère, sur le créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très malade dans le château de Prangins, en attendant que mes forces revenues, et la saison plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix; ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres compliments, et joint ses remerciements aux miens. Je n'ai ici encore aucun de mes papiers que j'ai laissés à Colmar; ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tartares, ni sur les Lettres que M. de Lorges veut avoir. Je crois au reste que ces lettres seraient assez inutiles. Je suis très persuadé des sentiments que l'on conserve, et des raisons que l'on croit avoir. Je sais trop quel mal cet indigne avorton d'une *Histoire universelle*, qui n'est certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à supporter patiemment les injustices que j'essuie. Je n'ai de grâce à demander à personne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre service aux lettres; je n'ai recueilli que des persécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir souffrir. Je suis assez consolé par la constance de votre amitié courageuse.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre pour Lambert, dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes, que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit, pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue *Histoire universelle*, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'Argental et à tous vos amis.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 30 décembre.

Je vous souhaite une bonne année, mon cher ange, à vous, à madame d'Argental, à M. de Pont de Veyle, à tous vos amis. Mes années seront bien loin d'être bonnes; je les passerai loin de vous. Les bains d'Aix ne me rendront pas la santé; je voudrais que l'envie de vous plaire me rendît assez de génie pour arranger les Chinois à votre goût; mais l'aventure du *Triumvirat* fait trembler les sexagénaires.

« Solve senescentem. . . . . »
Hor., lib. I, ep. I, v. 8.

Il est vrai que *le Triumvirat* aurait réussi, si j'avais été à Paris; l'auteur ne sait pas l'obligation qu'il avait à ma présence pour son *Catilina*. On commence à me regarder actuellement comme un homme mort; c'est ce qui fait que *Nanine* a réussi, en dernier lieu. Le mot de *Proscription*, qu'on lisait sur les décorations du *Triumvirat*, était fait pour moi. Cela me donne un peu de faveur. Si les comédiens entendaient leurs intérêts, ils joueraient à présent toutes mes pièces, et je ne désespérerais pas qu'*Oreste* n'eût quelque succès; mais je ne dois plus me mêler des vanités de ce monde.

Je vous demande pardon, mon cher et respectable ami, de vous importuner de mes plaintes contre Lambert. Je vous supplie de lui faire parvenir cette nouvelle lettre, et d'exiger de lui qu'il envoie chez madame Denis tous mes livres; c'est assurément un détestable correspondant. Je suis honteux de lui écrire une lettre plus longue qu'à vous; mais il faut épargner ce port, et j'ai tant à me plaindre de Lambert que je n'ai pu être court avec lui. Madame Denis, ma garde-malade, vous fait mille compliments.

A M. DE BRENLES.

Prangins, 31 décembre.

Puisque les hommes sont assez barbares pour punir de mort la faute d'une fille qui dérobe une petite masse de chair aux misères de la vie, il fal-

lait donc ne pas attribuer l'opprobre et les supplices à la façon de cette petite masse de chair. Je recommande cette malheureuse fille à votre philosophie généreuse. Nous espérons avoir l'honneur de vous voir à Prangins, quand vous aurez fini cette triste affaire. Il est vrai que nous sommes, ma nièce et moi, dans une maison d'emprunt, et qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons un ménage monté; mais le régisseur de la terre nous aide, et nous sommes d'ailleurs des philosophes ambulants qui, depuis quelque temps, ne sommes point accoutumés à nos aises.

Nous resterons à Prangins jusqu'à ce que nous puissions nous orienter. Je vois qu'il est très difficile d'acquérir; qu'importe, après tout, pour quatre jours qu'on a à vivre, d'être locataire ou propriétaire? La chose vraiment importante est de passer ces quatre jours avec des êtres pensants.

Je n'en connais point avec qui j'aimasse mieux achever ma vie que monsieur et madame de Brenles; nous n'avons de compatriotes que les philosophes, le reste n'existe pas. Je reçois, dans le moment, une lettre de la pauvre madame Goll; son sort est fort triste d'avoir été obligée d'épouser un Goll, et de l'avoir perdu. On la chicane sur tout; on ne lui laissera rien. Le mieux qu'elle puisse faire serait de venir se retirer avec nous auprès de Lausanne. Je lui ai offert la maison que je n'ai pas encore; j'espère qu'elle et moi nous serons logés l'un et l'autre des mains de l'amitié.

Je m'unis à mon oncle, madame, pour vous prier de faire l'honneur à deux ermites de les venir voir, dès que M. de Brenles sera libre. Il y a long-temps que j'ai celui de vous connaître de réputation, et, par conséquent, la plus grande envie de jouir de votre aimable société. Je vous jure que si je n'étais pas garde-malade, je serais demain à Lausanne, pour vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses, et le desir que j'ai de mériter votre amitié. Denis.

Venez donc l'un et l'autre quand vous pourrez dans ce vaste ermitage, où vous ne trouverez que bon visage d'hôte. Venez recevoir mes tendres remerciements; venez ranimer un malade, et vous charmerez sa garde. Voltaire.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT.

Au château de Prangins, près Nyon, pays de Vaud, 3 janvier 1755.

Voici le fait, monsieur; je prends la liberté d'écrire à M. le comte d'Argenson, en faveur d'un avocat de Colmar, et je suis comme le Suisse du chevalier de Grammont, *je demande pardon de la liberté grande*. Une recommandation d'un Suisse en faveur d'un Alsacien n'est pas d'un grand poids; mais si vous connaissiez mon Alsacien, vous le protégeriez. C'est un homme qui sait par cœur notre histoire de France; c'est le seul homme de lettres du pays, c'est le meilleur avocat et le moins à son aise, chargé de six enfants. Il s'agit d'une place dans une petite ville affreuse, nommée Munster; il s'agit de rendre heureux mon ami intime; il s'appelle Dupont. Il demande d'être prevôt de Munster, et il est assurément très indifférent à M. d'Argenson que ce soit Dupont ou un autre qui soit prevôt dans un village ou ville impériale.

J'ose vous supplier, avec les plus vives instances, d'en parler à M. d'Argenson. Vous aurez le plaisir de donner du pain à toute une famille, et d'être le protecteur d'un homme très estimable. Je vous jure que vous ferez une bonne action, et je vous conjure de la faire.

Je suis presque perclus de tous mes membres, dans un assez beau château, en attendant la saison de prendre les eaux d'Aix en Savoie. L'état cruel où je suis ne me permet d'écrire que dans les grandes occasions, et c'en est une très grande pour moi de vous supplier de faire la fortune de *Dupont mon ami*. Si jamais j'ai de la santé et de l'imagination, j'écrirai à madame du Deffand, mais je suis impotent et *rabêti;* je ne vous en suis pas moins tendrement attaché. Comptez que, dans toute la Suisse, il n'y a personne d'aussi pénétré que moi d'estime et de reconnaissance pour vous. V.

Je me joins à mon oncle, monsieur, en faveur de M. Dupont; c'est un homme qui a fait toute notre ressource à Colmar. Il joint à beaucoup d'esprit et de connaissances toutes les qualités du cœur; il a six enfants, il est bon père, bon mari, et bon ami; c'est un sujet digne d'être présenté par vous. Je vous le recommande de toutes mes forces, et nous nous croirions heureux s'il pouvait obtenir cette place. Nous ne sommes ici que pour attendre la saison des bains; je vous supplie de ne pas me croire en Suisse, car je ne m'y crois pas moi-même, mais, dans quelque lieu que je sois, monsieur, ne doutez pas de mes sentiments pour vous. On ne peut vous connaître, quand on sait sentir, sans vous être tendrement attaché pour la vie. Denis.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangins, près de Nyon, au pays de Vaud, le 5 janvier.

Je vous souhaite, monseigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous souhaite des jours aussi longs qu'ils sont brillants, et je ne souhaite à moi chétif que la consolation de vous revoir encore. Il fallait, pour arriver ici, m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura est couvert de neige au mois de janvier, et vous savez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus considérable

n'avait pas seulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié son peu de bienveillance. Je suis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je soupirais depuis si long-temps.

J'ose espérer qu'on ne m'enviera pas la solitude que j'ai choisie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous savez que j'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de cette vie. Vous savez que je vous aurais demandé la permission de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand seigneur de France de pouvoir vivre sans dégoût dans son propre palais; mais votre destinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et, si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut ou qu'il *trébuche*, ou qu'il *cherche* un appui.

Ce sont des vers de Corneille que vous me citiez autrefois, et que sans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon asile, quand il vous plaira; et, tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaisir de vous renouveler le tendre respect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puisque celui qui lui fait le plus d'honneur est celui qui peut tout sur moi.

Madame Denis partage mes sentiments et vous présente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la résolution de supporter ma solitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

A M. DE BRENLES.

A Prangins, le 7 janvier

Vous faites très bien, monsieur, de ne point venir à Prangins, où il n'y a, à présent, que du froid et du vent. Je commence à vous être attaché de manière à préférer votre bien-être à mon plaisir. Je vais faire mes efforts, tout malade que je suis, pour me rapprocher de vous, et pour jouir de votre *présence réelle*. J'ai déjà conclu pour Monrien, sans l'avoir vu, et je me flatte que M. de Giez ne signera de marché qu'avec moi. J'irai voir Monrion dès que je serai quitte de trois ou quatre rhumatismes qui m'empêchent de vous écrire de ma main. Il faut bien voir par bienséance la maison qu'on achète; mais vous sentez que vous et madame de Brenles vous êtes le véritable objet de mon voyage. J'ai grande impatience de venir achever de vivre avec des philosophes.

Je reçois dans ce moment une lettre de monseigneur l'électeur palatin, qui me paraît philosophe aussi. Il me mande qu'il a été sur le point de mourir; il veut que je vienne le voir incessamment, mais je vous jure que vous aurez la préférence.

Je reçois aussi une lettre de notre ami Dupont, qui veut avoir la prevôté de la petite ville de Munster auprès de Colmar, et qui s'imagine que j'aurai le crédit de la lui faire obtenir. Je n'aurais pas celui d'obtenir une place de balayeur d'église; cependant il faut tout tenter pour ses amis, et l'amitié doit être téméraire.

Madame Goll ne m'écrit point; je voudrais qu'elle vînt partager, à Monrion, la possession des prés, des vignes, des pigeons, et des poules, dont j'espère être propriétaire.

Puis-je vous supplier, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le bailli et à M. le bourgmestre?

Ma garde-malade vous fait ainsi qu'à madame de Brenles les plus sincères compliments.

J'ose me regarder comme votre ami; point de cérémonies pour les gens qui aiment.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

A Prangins, pays de Vaud, près Nyon, 7 janvier.

Sur votre lettre du 31 décembre, mon cher ami, j'écris à M. de La Marche une lettre à fendre les cœurs; j'importunerai encore M. d'Argenson. J'écrirais au confesseur du roi, et au diable, s'il le fallait, pour votre prevôté; et, si j'étais à Versailles, je vous réponds qu'à force de crier, je ferais votre affaire. Mais je suis à Prangins, vis-à-vis Ripaille, et j'ai bien peur que des prières du lac de Genève ne soient point exaucées sur les bords de la Seine. Je vous aimerais mieux bailli de Lausanne que prevôt de Munster. Tâchez de vous faire huguenot, vous serez magistrat dans le bon pays Roman. Je tremble que les places d'Alsace ne dépendent des dames de Paris, et que deux cents louis ne l'emportent sur le zèle le plus vif, et sur la plus tendre amitié. Je ne vous écris point de ma main, parce que je souffre presque autant que vos Juifs. Il est vrai que j'ai la consolation de n'avoir point de P. Kroust à mes oreilles. J'ai les Mandrins à ma porte; j'aime encore mieux un Mandrin qu'un Kroust. Adieu: si vous êtes prevôt, je serai le plus heureux des hommes. Mille tendres respects à madame Dupont. Que devient la douairière Goll?

Je vous prie de vouloir bien envoyer chercher M. de Turckeim, de le remercier de ma part, et de lui demander ce qu'il lui faut pour ses déboursés et pour ses peines, moyennant quoi je lui enverrai un *mandement* sur son frère. Pardon.

A M. DE BRENLES.

Prangins, le 12 janvier.

J'envoie à Monrion, monsieur, étant trop malade pour y aller moi-même. Je fais visiter mon tombeau,

« . . . . *ut* molliter ossa quiescant. »
VIRG., ecl. x, v. 33.

Dieu vous préserve, vous et madame de Brenles, de venir voir un malade dans ce beau château qui n'est pas encore meublé, et où il n'y a presque d'appartements que ceux que nous occupons ! On travaille au reste; mais tout ne sera prêt qu'au printemps, et j'espère qu'alors ce sera à Monrion où j'aurai l'honneur de vous recevoir.

Je n'ai jamais lu Machiavel en français; ainsi je ne peux vous en dire des nouvelles. Pour la cause de la disgrâce du surintendant Fouquet, je suis persuadé qu'elle ne vint que de ce qu'il n'était pas cardinal; s'il avait eu l'honneur de l'être, il aurait pu voler l'état aussi impunément que le cardinal Mazarin ; mais n'étant que surintendant, et n'étant coupable que de la vingtième partie des déprédations de son éminence, il fut perdu. Je n'ai vu nulle part qu'il se fût flatté de devenir premier ministre. Colbert, qui avait été recommandé au roi par le cardinal, voulut perdre Fouquet pour avoir sa place, et il y réussit. Cette mauvaise manœuvre valut du moins à la France un bon ministre. Je ne sais pas si les ministres d'aujourd'hui seront aussi favorables à mon ami Dupont que je le desire; j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je serais fort étonné de réussir.

Madame Denis et moi nous vous fesons, aussi bien qu'à madame de Brenles, les plus sincères compliments. Nous n'avons point eu encore le bonheur de vous voir, mais nous avons pour vous les mêmes sentiments que ceux qui vous voient tous les jours.

Voilà un rude hiver pour un malade; mes beaux jours viendront quand je serai votre voisin. VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 19 janvier.

Que j'abuse de vos bontés, mon cher et respectable ami ! mais pardonnez à un solitaire qui n'a que ses livres pour ressource, et qui les perd. Je vous supplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle semonce à ce maudit Lambert. Mon ange, tout le monde, hors vous, se moque des malheureux. Encore si j'avais fait le *Triumvirat!* mais je n'ai qu'un *Orphelin*, et voilà la boîte de Pandore qui va s'ouvrir. Pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable; et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? Ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Au château de Prangins, pays de Vaud, 19 janvier

Vous voyez, monsieur, que tous les maux sont sortis pour moi de la boîte de Pandore avec les doubles croches de M. Royer. Il ne savait pas seulement que *Pandore* fût imprimée, et il fit faire, il y a un an, des canevas par M. de Sireuil son ami, qui crut que j'étais mort, comme les gazettes l'avaient annoncé. Royer, ne pouvant me tuer, a tué un de mes enfants; je souhaite que le sien vive. Il m'écrivit, il y a trois mois, que son opéra était gravé. Il le sera sans doute dans la mémoire, mais il ne l'était pas encore en papier. Je fis les plus humbles *remontrances;* je n'ai rien obtenu. On me regarde comme mort; on vend mon bien, et on le dénature. M. de Sireuil m'a écrit; il me paraît un homme sage et modeste, très fâché de la peine qu'on l'a engagé à prendre et à me faire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'empêcher cette nouvelle tribulation, qu'il faut bien que j'essuie. Je n'ai pas même l'espérance qu'on disait être au fond de la boîte. C'est un nouveau malheur, et, qui pis est, un malheur ridicule. Vous m'offrez généreusement votre secours; vous voulez qu'un M. de La Salle, sous vos ordres, remédie autant qu'il pourra à cette déconvenue. J'accepte vos bontés; il faudrait que tout se passât sans choquer personne; il faut craindre un ridicule de plus. Royer dit qu'il ne veut rien changer à sa musique. Il a obtenu une approbation pour faire imprimer le poëme sous le nom de *Fragments de Prométhée, avec les changements et les additions que M. Royer a crus propres à sa musique;* c'est à peu près ce que porte le titre.

Voilà où en est cette aventure. Si, dans de telles

circonstances, vous croyez que je puisse être reçu à me mêler de mon ouvrage, et que ma procuration à M. de La Salle soit valable, je suis prêt à vous l'envoyer signée d'un notaire suisse, et légalisée par un bailli.

Adieu, monsieur; je vous remercie bien tendrement, je suis très malade. Madame Denis, qui a eu le courage de me suivre et d'être ma garde, vous fait les plus sincères compliments. Vous savez par combien de titres je vous suis attaché. Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre mère.

A M. DE CIDEVILLE.

A Prangins, le 23 janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris; vous avez une santé et un esprit à la Fontenelle; vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir Dieu est la mort de Royer. Dieu veuille avoir son âme et sa musique!

Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches, et avait choisi, pour m'égorger, un ancien portemanteau du roi, nommé Sireuil. Dieu est juste, il a retiré Royer à lui, et je crains à présent beaucoup pour le porte-manteau.

Si on s'obstine à jouer ce funeste opéra de *Prométhée*, que Sireuil et Royer ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la liste des *proscrits* de ce vieux fou de Crébillon. J'y serais bien sans cela. J'ai eu à craindre les sifflets sur les bords de la Seine, et les Mandrin sur les bords du lac Léman. Ils prenaient asses souvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je suis; et Mandrin vint, il y a un mois, se faire panser de ses blessures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de Romulus et de Thésée, il eût été un grand homme; mais de tels héros sont pendus aujourd'hui.

Voilà ce que c'est que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après Newton, et les poëtes tragiques qui viennent après Racine, sont mal reçus dans ce monde. Je plains *les Troyennes* et *les Adieux d'Hector* de se présenter après la tragédie d'*Andromaque*.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses, exemptes de coliques, de sciatique, et de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu.

Je vous embrasse tendrement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangins, pays de Vaud, 23 janvier.

Toute adresse est bonne, mon cher et respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre; ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. Tronchin à Lyon, ou par M. Fleur à Besançon, ou par M. Chappuis à Genève, ou en droiture au château de Prangins, au pays de Vaud.

Dieu a puni Royer; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra, avant de l'avoir exposé au théâtre sur son lit de parade. *L'Orphelin* vivra peu de temps; je ferai ce que je pourrai pour allonger sa vie de quelques jours, puisque vous voulez bien lui servir de père. Lambert m'embarrasse actuellement beaucoup plus que les conquérants tartares, et il me paraît aussi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable; mais votre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature, aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talents. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événements de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez; voilà mon excuse.

Pardon, mon cher ange; je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que Dupleix s'est fait roi, et que Mandrin s'est fait héros à rouer? On me mande que *la Pucelle* est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment Mandrin qui l'a fait imprimer; cela me fait mourir de douleur.

A M. THIERIOT.

A Prangins, le 23 janvier.

Le Grand-Turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane, et Royer, sont donc morts d'une indigestion? Je suis très fâché pour M. des Alleurs, que j'aimais; mais je me console de la perte de Royer et du Grand-Turc.

Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de Sandwich, et que son corps soit aussi vigoureux

que son âme, laquelle est douée de la fermeté anglaise et de la douceur française !

Vous voyez, mon ami, que Dieu est juste ; Royer est mort parce qu'il avait fait accroire à Sireuil que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui son opéra, qui aurait été enterré sans lui. Royer avait engagé ce Sireuil dans la plus méchante action du monde, c'est-à-dire à faire de mauvais vers ; car assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très impertinente qui ne sert qu'à rendre notre poésie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens nos maîtres. Metastasio et Vinci ne se gênaient point ainsi l'un l'autre ; aussi, Dieu merci, on se moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. Sireuil à ne plus troubler son repos et le mien par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste : de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre ? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangins, mon ancien ami ? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de Fontaine et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir ; mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

A M. DE BRENLES.

A Prangins, le 27 janvier.

Un voyage que j'ai fait à Genève, monsieur, dans un temps très rude, a achevé de me tuer. Je suis dans mon lit depuis trois jours. Il faudrait qu'il y eût sur votre lac de petits vaisseaux pour transporter les malades ; mais, puisque vous n'avez point de vaisseaux sur votre mer, il faut que M. de Giez me fasse au moins avoir des chevaux et un cocher pour venir vous voir. Il est bien difficile de trouver un tombeau dans ce pays-ci. Il n'y a dans Monrion ni jardin pour l'été, ni cheminée ni poêle pour l'hiver. On me propose, auprès de Genève, des maisons délicieuses. J'aimerais mieux une chaumière près de vous ; mais j'ai avec moi une Parisienne qui n'a pas encore renoncé, comme moi, à toutes les vanités du monde. Il lui faut de jolies maisons et de beaux jardins. Heureusement on est toujours dans votre voisinage, quand on est sur le bord du lac. Je ne suis encore déterminé à rien qu'à vous aimer et à vous voir ; j'attends des chevaux pour venir vous le dire. Je présente mes respects à madame de Brenles et à tous vos amis.

Madame Goll me mande qu'elle ne sait pas encore quand elle pourra quitter Colmar : ainsi, au lieu d'avoir une amie auprès de moi, je me trouverais réduit à prendre une femme de charge ; car il m'en faudra une pour la conduite d'une maison où il se trouvera, malgré ma philosophie, huit ou neuf domestiques.

Notre ami Dupont n'a pas réussi. M. d'Argenson m'a assuré, foi de ministre, que ma lettre était venue trop tard ; et moi, foi de philosophe, je n'en crois rien.

Foi de philosophe encore, je voudrais être auprès de vous. Messieurs de Genève me pressent ; le Conseil m'octroie toute permission, mais je ne tiens les affaires faites que quand elles sont signées, et toutes les conditions remplies. Mandez-moi ce que c'est que la solitude dont vous me parlez. Voilà bien de la peine pour avoir un tombeau. Je suis actuellement trop malade pour aller ; si vous vous portez bien, venez à Prangins ; venez voir un homme qui pense en tout comme vous, et qui vous aime. Vous trouverez toujours à Prangins de quoi loger. Madame de Brenles n'y serait pas si à son aise ; il faut être bien bon et bien robuste pour venir à la campagne dans cette saison.

Je vous embrasse. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangins, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

Mon cher et respectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et Lambert se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus, j'ai songé, dans les petits intervalles de mes maux, à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend Idamé de préférer sa mort, et celle de son mari, à l'amour de Gengis-kan ; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari ; ces raisons sont si justes et si naturelles, qu'elles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est *toujours* prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes ; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet, ni d'un auteur, que ce qu'ils peuvent donner.



J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec succès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte, que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour Lambert; mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres compliments.

A M. DE BRENLES.

A Prangins, 31 janvier.

Non, je ne vous échappe pas. Quand j'habiterais aux portes de Genève, ne viendrais-je pas quelquefois vous voir, et ne daigneriez-vous pas, vous et madame de Brenles, venir passer chez nous quelques jours? Tout est voisinage sur les bords du lac. Vous avez très bien deviné : la maison qu'on me vend [1] est d'un grand tiers au-dessous de sa valeur au moins ; mais elle est charmante, mais elle est toute meublée, mais les jardins sont délicieux, mais il n'y manque rien, et il faut savoir payer cher son plaisir et sa convenance. Le marché ne sera conclu et signé par-devant notaire que quand toutes les difficultés résultant des lois du pays auront été parfaitement levées; ce qui n'est pas un petit objet. Le conseil d'état donne toutes les facilités qu'il peut donner, mais il faut encore bien d'autres formalités pour assurer la pleine possession d'une acquisition de 90,000 livres. Les paroles sont données entre le vendeur et moi ; j'ai promis les 90,000 livres, à condition qu'on se chargera de tous les frais, et de m'établir toutes les sûretés possibles. Avec tout cela, l'affaire peut manquer; mille négociations plus avancées ont échoué. Que fais-je donc ? Je me tourne de tous les côtés possibles pour ne pas rester sans maison dans un pays que vous m'avez fait aimer. J'aurai incessamment des réponses touchant les maisons de M. d'Hervart. Je préférerais Prélaz, vous n'en doutez point, puisqu'il est dans votre voisinage ; mais nous soupçonnons qu'il n'y a qu'un appartement d'habitable pour l'hiver, et il faut remarquer que nous sommes deux qui voulons être logés un peu à l'aise. Voilà la situation où nous sommes. Il faut absolument que je prévienne l'embarras où je me trouverais si l'on ne pouvait m'assurer à Genève l'acquisition qu'on m'a proposée. Somme totale, il me faut les bords du lac; il faut que je sois votre voisin, et que je vous aime de tout mon cœur. Je n'achète des chevaux que pour venir vous voir, soit de Genève, soit de Vevai, dès que ma santé me permettra d'aller.

Mille respects à madame de Brenles; je vous embrasse et vous demande pardon. V.

[1] Celle que Voltaire appela *les Délices*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangins, 8 février.

Mon cher ange, puisque Dieu vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons. Pour moi, je pense que la pièce en cinq actes étant la même, pour tout l'essentiel, que la pièce en trois, le danger est que les trois actes soient étranglés, et les cinq trop allongés; et je cours risque de tomber, soit en allant trop vite, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai encore les quatre derniers chants de cette *Pucelle* pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du Thil ce dix-neuvième chant de l'*âne*, qui est intolérable ; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puisqu'elle aime à posséder des manuscrits, et je serais délivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette *Histoire* prétendue *universelle* est encore un fardeau qu'on m'a imposé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette *Histoire*, telle qu'on l'a imprimée, n'est qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'est un tissu de sottises publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé, et je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni Royer d'avoir défiguré mes vers ; c'est à moi à présent d'avoir soin de ma prose.

Pour Dieu, ayez encore la bonté de parler à Lambert, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer *le Triumvirat*. Nos Suisses parlent français plus purement que Cicéron et Octave.

Je vous supplie, en cas que Lambert réimprime le *Siècle de Louis XIV*, de lui bien recommander

de retrancher le *petit* concile. J'ai promis à monsieur le cardinal votre oncle de faire toujours supprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains ecclésiastiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de Tencin une marque plus forte de mon respect pour sa personne, et de mon attachement pour sa famille. Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier; ce qu'on dit de Berlin est exagéré : mais en quoi on se trompe fort, c'est dans l'idée qu'on a que j'en serais mieux reçu à Paris. Pour moi, je ne songe qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car si Dupleix est roi, je suis presque ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent sur les bords du lac Léman, où je me meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

A M. THIERIOT.

7 février.

Tâchez toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de Fontaine et M. de Prangins; nous parlerons de vers et de prose, et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir, après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi', et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent de votre petit voyage, avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient.

Je vous embrasse très tendrement; mes respects à MM. les abbés d'Aidie et de Sade. Puissent tous les prélats être faits comme eux!

Vous me parlez de cette *Histoire universelle* qui a paru sous mon nom; c'est un monstre, c'est une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fœtus*. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise; je la confondrai, si je vis.

A M. DE BRENLES.

A Prangins, 9 février.

Que de peines, monsieur, pour avoir ce tombeau que je cherche! Je vois bien que la maison de M. d'Hervart est trop considérable pour moi; j'ai très peu de bien libre, j'ai perdu le tiers de mes rentes à Paris, et ma fortune est, comme ma réputation, un petit objet qui excite beaucoup d'envie. Si je peux parvenir à posséder très précairement Saint-Jean l'été, et Monrion l'hiver, ou bien Prélaz, je me tiendrai heureux. Je n'aurai besoin l'hiver que de vous et de bons poêles. Être chaudement avec un ami, c'est tout ce qu'il faut. Je redoute le monde, et les derniers jours de ma vie doivent être consacrés à la solitude et à l'amitié. Je vous avertis d'avance que mon commerce a besoin de la plus grande indulgence. Des souffrances presque continuelles me réduisent à des assujettissements bien désagréables dans la société. Cette pauvre âme, ce sixième sens dépendant des cinq autres, se ressent de la décadence de la machine. Vous verrez un arbre qui a produit quelques fruits, et dont les branches sont desséchées. Votre philosophie n'en sera point rebutée; elle connaît la misère humaine. Je vous jure que, si j'acquiers les beaux jardins de Saint-Jean, c'est pour ma nièce; et, si je peux avoir Monrion, c'est pour vous. Il sera assez singulier que ce soient les environs de la sévère Genève qui soient voluptueux, et que la simplicité philosophique soit le partage des environs de Lausanne. Je vous serai très obligé si vous voulez toujours entretenir M. de Giez dans la disposition de me louer la maison et le jardin de Monrion, ou du moins ce qui passe pour être jardin; je suis encore en l'air sur tout cela. Il y a de grandes difficultés sur l'acquisition de Saint-Jean. Le propriétaire de Monrion est un peu épineux. Si la maison de Prélaz est plus logeable pour l'hiver, et si l'on peut s'en accommoder avec moi, ce sera le meilleur parti; mais il faut commencer par voir le local, et il n'y a que M. Pauchaud au monde qui prétende que je doive acheter Monrion sans l'avoir vu.

Enfin, mon cher monsieur, je prie Dieu qu'il m'accorde le bonheur d'être votre voisin. Je vous embrasse. Mille respects à madame de Brenles. V.

J'apprends dans ce moment que le marché de Saint-Jean est entièrement conclu; cela est très cher, mais très agréable et très commode. Il est plaisant que je sois propriétaire d'une terre précisément dans le pays où il ne m'est pas permis d'en avoir.

Cette affaire m'encourage à finir celle de Monrion, si je peux. Il faut donner la préférence à Monrion sur Prélaz, si Prélaz n'est pas meublé; mais, encore une fois, je veux absolument une solitude auprès de vous. C'est vous qui m'avez débauché; comptez que j'aime mieux la tête du lac que la queue.

J'appelle Saint-Jean *les Délices*, et la maison ne portera ce nom que quand j'aurai eu l'honneur

de vous y recevoir. Les Délices seront pour l'été, Monrion pour l'hiver; et vous pour toutes les saisons. Je ne voulais qu'un tombeau, j'en aurai deux.

« Te teneam moriens, deficiente manu. »
TIBULLE, liv. 1, élég. 1, v. 64.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangins, 13 février.

Mon *héros*, j'apprends que M. le duc de Fronsac est tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage, enluminé d'un érysipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en suis guéri avec de l'eau; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi; mais vous êtes né fort, et votre corps est tout fait pour votre belle âme. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de Tencin sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux; et grands conciles les conciles œcuméniques. Il sait d'ailleurs mon respect pour lui, et mon attachement pour sa famille, etc.

Je n'ai qu'à me louer, à présent, des bontés du roi de Prusse, etc.; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève une maison charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton, séduit par la beauté inexprimable de la situation, et par le voisinage d'un fameux médecin, et par l'espérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aie de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné, en ma faveur, une petite entorse à la loi, avec tous les petits agréments possibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des Suisses, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre respect que *le Suisse Voltaire*.

A MADAME DE FONTAINE.

A Prangins, pays de Vaud, 13 février.

Vous avez donc été sérieusement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un souper et d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèsent plus que vous, et qui sont assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M. de Prangins, cela est impossible, c'est la maison d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin, et une maison très jolie. Le palais de Prangins et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature. Vous serez mieux logée à Prangins que chez moi; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos dessins. Apportez-moi surtout les plus immodestes pour me réjouir la vue. Les autres sens sont en piteux état; je dégringole assez vite; j'ai choisi un assez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières; il y a tout juste dans Prangins même une eau minérale très bonne à boire, et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très supérieure à celle de Forges.

Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener Thieriot. Il veut venir par le coche; il serait roué, et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangins. Vous y trouverez des Suisses, amenez-y des Français. Pour ma maisonnette, elle n'est point en Suisse; elle est à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suisse, et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très bien reçus partout; mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos dessins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute espèce; vous mangerez des pêches grosses comme votre tête, et on tâchera même de vous procurer des quadrilles; mais nous avons plus de truites et de gelinottes que de joueurs. Enfin, venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes compliments à l'abbé sans abbaye.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.
MOLIÈRE, *le Misanthrope*, acte 1.

Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade, et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Prangins, le 13 février.

Nous aurons donc *Amalazonte*, monsieur; nous l'attendons avec l'impatience de l'amitié qui

nous attache à vous. L'âme de Royer ne sera pas placée dans l'autre monde à côté des Vinci et des Pergolèse. Celle de l'auteur du *Triumvirat* pourrait bien aller trouver Chapelain. Quels diables de vers! que de dureté et de barbarismes! Si on se torchait le derrière avec eux, on aurait des hémorroïdes, comme dit Rabelais. Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths? Me voilà en Suisse, et presque tout ce qu'on m'envoie de Paris me paraît fait dans les Treize-Cantons. Le malade et la garde-malade vous embrassent tendrement. Pardonnez à un moribond qui n'écrit guère de sa main.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Des bords du lac, 26 février.

Quelle lubie vous a pris, monsieur le duc! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un ermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante
La lueur faible et tremblante
D'un feu près de se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un Suisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courants,
Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poésie,
Sont des bons gourmets approuvés,
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.

Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez,
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie,
Lorsque, dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambrosie;
Ah! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter très humblement et de très loin; non pas en rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres; à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin. Je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet*, que portait le *grand* protecteur de Voiture. Comptez, monsieur le duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentiments que je conserverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon *billet de confession* à M. l'abbé de Voisenon, évêque de Montrouge.

A M. THIERIOT.

A Prangins, 27 février

Ainsi donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de La Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangins, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône, qui en sort, et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net de petits appartements commodes pour les amis.

Je vais remédier sur-le-champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette mai-

son, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Lausanne; bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausanne m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon pays romau; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève; et, pour les accorder, j'ai pris encore une maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de Montesquieu. Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices; il reste à Praugins où il est établi. Je ne m'en soucie guère; mais madame Denis, qui est très gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni Castel, ni Neuville, ni Routh, pour m'entendre en confession; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon *billet*.

Madame la duchesse d'Aiguillon, la *sœur du pot des philosophes*, ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringue; je suis très bien en seringues et en bonnets. Elle aurait bien dû fournir à l'auteur de *l'Esprit des lois* de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force; il prêche contre le despotisme, la superstition, et les traitants. Il faut être bien malavisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir, après avoir couru dans cette journée de la vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 mars.

Mes Délices sont un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basses-cours. Vous croirez, sur cet exposé, que j'ai abandonné votre *Orphelin*; ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable santé. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adresse de M. de Chauvelin, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner jusqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inspirer. Je ne vous parlerai plus de Lambert, quoique sa négligence m'embarrasse; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'est *Arlequin poli par l'amour*. C'est plutôt le *Cimon* de Boccace et de La Fontaine.

> Cimon aima, puis devint honnête homme.
>
> *La Courtisane amoureuse*, vers 24.

Voilà le sujet de la pièce. Vous aviez raison de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était; reste à savoir si cette tragédie aura la sève et le montant d'*Alzire;* non assurément. J'y ai fait tout ce que le sujet et ma faiblesse comportent; mais ce n'est pas assez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéresser les passions de ses juges, remuer les cœurs, et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne fassent pleurer personne.

Laissons d'abord passer toutes les mauvaises pièces qui se présenteront; ne nous pressons point, et tâchons que dans l'occasion on dise: Cela est bien; et s'il était parmi nous, cela serait encore mieux.

> « In qua scribebat barbara terra fuit. »
>
> Ovid., *Trist.*, III, eleg. 1, v. 18.

Consolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux, vous et les vôtres. Je baise toujours le bout des ailes de tous les anges.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 24 mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps; je me suis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maison est renversée; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangins avec madame de Fontaine, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous fesons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des ognons, des tulipes et des carottes;

nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf qu'on donna à la fugitive Didon. Mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à fait en Suisse; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices: ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangins est un véritable palais; mais l'architecte de Prangins a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment ce prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'est que ce prince était alors un écolier, et que, d'ailleurs, les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que de petits salons, des galeries, et des greniers; pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant que, à force de soins, je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi bien que les particuliers. Il est triste que le duc de Deux-Ponts ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangins aux Délices, des Délices à Genève, à Morges, qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion, qui est ma maison près de Lausanne; vous y trouveriez partout bon vin et bon visage d'hôte; et, si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de Prangins vous amenât avec madame de Fontaine, à la fin de mai. Ja viendrais vous joindre à Prangins dès que vous y seriez, et je me chargerais de votre personne pour tout le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

On m'a envoyé quelques fragments de *la Pucelle* qui courent Paris; ils sont aussi défigurés que mon *Histoire générale*.

On estropie tous mes enfants; cela fait saigner le cœur.

J'attends Lekain ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet, et ils n'exigent point de *billets de confession*.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 mars.

Comment luttez-vous contre la queue de l'hiver, madame, avec votre maudite exposition au nord? Vous êtes sur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monsieur votre fils n'est-il pas auprès de vous? il vous consolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! c'est alors que mon ermitage mériterait ce nom. Nous sommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame Denis n'a pas heureusement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre ermitage, les rois, les cours, les sottises des hommes; nous ne songeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarcale; c'est un don de Dieu qu'il ne nous fait que quand on a barbe grise; c'est *le hochet de la vieillesse*. Si j'avais autant de santé que je me suis procuré de bonheur, je vous dirais plus souvent, madame, que je vous aimerai de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de mon existence. Madame Denis et moi sommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préside à Colmar.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, près de Genève, 27 mars.

Je fais mes compliments, mon cher monsieur, à l'humanité en général, et à Lausanne en particulier, si votre ouvrage vous ressemble. Je vous remercie de mettre au monde des philosophes. Il faudra bientôt que je quitte ce monde maudit; où il y en a si peu; je me consolerai en sachant que vous en conservez la graine. Vous devez être bien content, vous donnez la vie à un être pensant, et vous sauvez celle d'une pauvre fille; cette dernière action est bien plus belle encore, car les sots font des enfants, mais ils ne font pas verser des larmes aux juges. Vous êtes le Cicéron de Lausanne.

Je compte bien venir vous embrasser à Monrion, et y faire ma cour à madame de Brenles dès que je serai quitte de mes ouvriers. Je suis assurément bien loin de vous oublier; vous savez que je n'ai pris Monrion que pour vous et pour vos amis; je n'en avais nul besoin. J'ai la plus jolie maison, et

le plus beau jardin dont on puisse jouir auprès de Genève; un peu d'utile s'y trouve joint même à l'agréable. Je suis occupé à augmenter l'un et l'autre; je suis devenu maçon, charpentier, et jardinier. Votre métier assurément est plus beau de faire des garçons et de sauver des filles. Nous prenons, ma nièce et moi, la part la plus tendre à tous vos succès. Nous fesons mille compliments au père, à la mère, et au nouveau-né. Il faudra qu'il soit baptisé par un homme d'esprit; je me flatte que ce sera M. Polier de Bottens qui fera cette cérémonie. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de ce digne ami. De belles terrasses et une belle galerie m'ont fait Genevois, mais c'est vous et madame de Brenles qui me faites Lausannois. Adieu, monsieur; vivez heureux, et aimez un homme qui met son bonheur à être aimé de vous.

Je vous embrasse et suis pour jamais, etc. V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 8 avril 1755.

On me mande que mon *héros* a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée, après avoir donné tant de plaisir à la peau d'autrui; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre; si j'ai, avec cela, un érysipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite; c'est Lekain, c'est votre protégé, c'est Orosmane; c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Genevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de Gèvres. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame Denis et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de Gèvres se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refusez pas, je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un. Pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous serez toujours mon *héros*, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours à vos ordres.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 avril.

Lekain est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous sera aisé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai incessamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût, si Dieu me permet de travailler de mon métier.

Lekain a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'Orosmane et de Zamore, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier, et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le Conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer *Zaïre* pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont malheureusement pas dans ce goût; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup. Nous l'avons jouée Lekain et moi; elle nous fesait un grand effet. Lekain réussira beaucoup dans le rôle de Gengis, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix sonore et assurée, périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion. Il doit avoir joué fort mal Catilina. Quand il s'agira de Gengis, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre.

Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main; je suis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis à vous pour jamais; madame Denis vous en dit autant. Mille tendres respects à toute la famille des anges.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 5 avril.

Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez, je ne juge de vos vers que par eux-mêmes. Ils sont faciles, pleins d'images et d'harmonie; et ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monsieur votre père est le favori d'Esculape, vous l'êtes d'Apollon. C'est une famille pour qui je me suis toujours senti un profond respect, en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers, que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous.

Vous me parlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie; et, si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentiments que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 18 avril.

Je partage votre douleur, monsieur, après avoir partagé votre joie; mais heureux ceux qui, comme vous, peuvent réparer leur perte au plus vite! je ne serais pas dans le même cas. Bien loin de faire d'autres individus, j'ai bien de la peine à conserver le mien, qui est toujours dans un état déplorable. En vérité je commence à craindre de n'avoir pas la force d'aller sitôt à Monrion. Soyez bien sûr, monsieur, que mes maux ne dérobent rien au tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous touche. Je crois que madame de Brenles et vous avez été bien affligés; mais vous avez deux grandes consolations, la philosophie et du tempérament. Pour moi, je n'ai que de la philosophie: il en faut assurément pour supporter des souffrances continuelles qui me privent du bonheur de vous voir. Ma nièce s'intéresse à vous autant que moi; elle vous fait les plus sincères compliments, aussi bien qu'à madame de Brenles. Nous apprenons que vous avez un nouveau bailli; ce sera un nouvel ami que vous aurez.

Adieu, mon cher monsieur; je suis bien tendrement à vous pour jamais. V.

A M. GUYOT DE MERVILLE.

Avril.

La vengeance, monsieur, fatigue l'âme, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les *quatre volumes* de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me redresser. Si les deux satires que Rousseau et Desfontaines vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du *gentilhomme* à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er mai.

L'éternel malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le maréchal, à vous remercier de vos bontés pour Lekain; mais demandez à madame Denis si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois; ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque-là. Il faut avoir un but dans la vie, et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur; et les affaires, et les devoirs de la cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit érysipèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie : c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin Tronchin, et à portée des eaux d'Aix. Ce Tronchin-là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule, ce mois-ci, trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français viendra bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de Fronsac aussi bien que s'il avait été inoculé.

Il me semble que ma lettre est bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathai, vous et le soleil de Languedoc, mes deux divinités bienfesantes, vous me rendriez ma gaîté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses? Madame Denis est toujours, comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi ; elle a encore tout son esprit ; les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, monseigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité; et je serai à vos ordres, si je vis.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai.

Chœur des anges, prenez patience ; je suis entre les mains des médecins et des ouvriers, et le peu de moments libres que mes maux et les arrangements de ma cabane me laissent sont nécessairement consacrés à cet *Essai sur l'Histoire générale*, qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui sera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins, et à mon *Histoire*.

Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination, ni le public. Laissons attendre le démon de la poésie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de la tragédie, pour y venir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et respectable ami, de vous demander si M. de Ximenès était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes bien plus embarrassés, madame Denis et moi, de ce que nous mande M. de Ximenès que de Gengis-kan et d'Idamé. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'est donc Lekain qui la lui a confiée ; mais comment Lekain aurait-il pu lui faire cette confidence, puisque la pièce était dans un paquet à votre adresse, très bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de Ximenès avait eu, sans votre aveu, communication de cet ouvrage, il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédents quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient, depuis long-temps, entre les mains de mademoiselle du Thil? C'est là le plus cruel de mes chagrins ; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace que de faire proposer à mademoiselle du Thil le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet ; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de La Motte, qui a pris ma maison, et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation ; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 9 mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis, sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de Fontaine, qui ne sera prêt que l'année qui vient. C'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de Montpéroux, le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très belle campagne pour vous promener; nous irions ensemble à Mourion; nous nous arrêterions en chemin à Prangins; vous verriez un très beau et très singulier pays; et, s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de son héritage littéraire, et vous lui composeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point sur cette consolation. Paris a bien des charmes, le chemin est bien long, et vous n'êtes pas probablement désœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très informes et très falsifiés; c'est ma destinée d'être défiguré en vers et en prose, et d'essuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infâme falsification de cette *Histoire* prétendue *universelle*; c'était là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je serais bien fâché de mourir sans l'avoir achevé, mais encore plus sans vous avoir vu.

Madame la duchesse d'Aiguillon m'a commandé quatre vers pour M. de Montesquieu, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'est point chaud, et je suis plutôt sujet d'épitaphes que faiseur d'épitaphes. D'ailleurs, notre langue, avec ses maudits verbes auxiliaires, est fort peu propre au style lapidaire. Enfin, l'*Esprit des Lois* en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête? Il faut que je sois bien baissé, puisque l'envie de plaire à madame d'Aiguillon n'a pu encore m'inspirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comtesse de Sandwich daigne se souvenir de moi, *I pray you to present her with my most humble respect.* Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci, et je ne peux plus écrire.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 21 mai.

Ce n'est pas dégoût, c'est désespoir et impuissance. Comment voulez-vous que je polisse des magots de la Chine quand on m'écorche, moi, quand on me déchire; quand cette maudite *Pucelle* passe toute défigurée de maison en maison, que quiconque se mêle de rimailler remplit les lacunes à sa fantaisie, qu'on y insère des morceaux tout entiers qui sont la honte de la poésie et de l'humanité? Ma pauvre *Pucelle* devient une p..... infâme, à qui on fait dire des grossièretés insupportables. On y mêle encore de la satire; on glisse, pour la commodité de la rime, des vers scandaleux contre les personnes à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle, que j'essuie dans ma retraite, m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ai point de ressource. Je m'attends chaque jour à voir cet indigne ouvrage imprimé. On m'égorge, et on m'accuse de m'égorger moi-même. Cet avorton d'*Histoire universelle*, tronqué et plein d'erreurs à chaque page, ne m'a-t-il pas été imputé? et ne suis-je pas à la fois victime du larcin et de la calomnie? Je m'étais retiré dans une solitude profonde, et j'y travaillais en paix à réparer tant d'injustices et d'impostures. J'aurais pu, en conservant la liberté d'esprit que donne la retraite, travailler à l'ouvrage que vous aimez, et auquel vous voulez bien donner quelque attention; mais cette liberté d'esprit est détruite par toutes les nouvelles affligeantes que je reçois. Je ne me sens pas le courage de travailler à une tragédie quand je succombe moi-même très tragiquement.

Il faudrait, mon cher Catilina, me donner la sérénité de votre âme et celle de M. d'Argental, pour me remettre à l'ouvrage.

Soit que je sois en état d'achever mes Chinois et mes Tartares, soit que je sois forcé de les abandonner, je vous supplie de remercier pour moi M. Richelet de ses offres obligeantes. Plus je suis sensible à son attention, plus je le prie de ne pas manquer de donner au public l'Eroe cinese, di *Metastasio*. La circonstance sera favorable au débit de son ouvrage, et ce ne sera pas ce qui fera tort au mien. Je n'ai de commun avec Metastasio que le titre. On ne se douterait pas que la scène soit, chez lui, à la Chine; elle peut être où l'on veut; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractères sembla-

bles aux mieux; un tout autre sujet et un tout autre pinceau. Son ouvrage peut valoir infiniment mieux que le mien, mais il n'y a aucun rapport. J'ai encore à vous prier, aimable ami, de dire à M. Sonning combien je le remercie d'avoir favorisé de ses grâces mon parterre et mon potager. Je lui épargne une lettre inutile; mes remerciements ne peuvent être mieux présentés que par vous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 mai.

Comptes, mon cher ange, que, tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit *âne* qui me désespère. Vous l'avez, cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième; il y a depuis long-temps :

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs; mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède, en sa belle jeunesse;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Éphestion;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon :
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!

Enfin je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des détestables copies qui courent sera imprimée. Vous ne sauriez croire à quel point je suis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, est aujourd'hui un contraste bien désagréable avec mon état et mon âge; et, tel qu'il court le monde, il est horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés sont pleins de sottises et d'impudence; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'est le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame Denis écrit à M. d'Argenson, et le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de Malesherbes; et nous vous conjurons tous deux, mon cher et respectable ami, de lui en parler fortement : c'est ma seule ressource. M. de Malesherbes est seul à portée d'y veiller. Enfin ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à espérer, et à faire. Veillez sur notre retraite; mettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? si je le connaissais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à sa publication? Enfin il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine; et je ne songerai à Gengis-kan que lorsque vous m'aurez éclairé au moins sur ce qui me trouble, et que je me serai résigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a tant fait enrager un vieillard; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids : ce serait bien pis.

Parlez à M. de Malesherbes; échauffez-moi, et aimez-moi.

A M. GRASSET.

Aux Délices, le 26 mai.

On m'a renvoyé de Paris, monsieur, une lettre que vous avez écrite au sieur Corbi. Vous lui mandez que vous allez faire une édition d'un poëme intitulé *la Pucelle d'Orléans*, dont vous me croyez l'auteur, et vous le priez de la débiter à Paris. On m'a envoyé, en même temps, des lambeaux du manuscrit que vous achetez. Je dois vous avertir que vous ne pouvez faire un plus mauvais marché; que ce manuscrit n'est point de moi; que c'est une infâme rapsodie aussi plate, aussi grossière qu'indécente; qu'elle a été fabriquée sur l'ancien plan d'un ouvrage que j'avais ébauché il y a trente ans; que c'est l'ouvrage d'un homme qui ne connaît ni la poésie, ni le bon sens, ni les mœurs; que vous n'en vendriez jamais cent exemplaires; et qu'il ne vous resterait, après avoir perdu votre argent, que la honte et le danger d'avoir imprimé un ouvrage scandaleux. J'espère que vous profiterez de l'avis que je vous donne; je serai d'ailleurs aussi empressé à vous rendre service qu'à vous instruire du mauvais marché qu'on vous propose. Si vous voulez m'informer de ce que vous savez sur cette affaire, comme je vous informe de ce que je sais positivement, vous me ferez un plaisir que je reconnaîtrai, étant tout à vous.

VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire du roi.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 mai.

Est-il possible, monseigneur, que votre santé soit si long-temps à revenir! Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations? A quoi donc avez-vous passé le temps, dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille à ces deux curiosités-là, et vous avez dû bien sentir que la tragédie n'était pas encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre consulat pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je suis actuellement très incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre espèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falsifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapsodies courent; on veut les imprimer sous mon nom. L'avidité et la malignité se joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères, ils sont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuscrit; il vous amusera; il n'en vaut que mieux pour être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un *âne*.

Un nommé Corbi est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame Denis et moi nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 28 mai.

Vous me disiez dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de *la Pucelle*. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis, et contre des personnes très respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. La Beaumelle est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux Érostrate du *Siècle de Louis XIV* a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à peu près autant des matériaux de l'*Histoire générale*, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette *Pucelle* qui n'avait qu'une gaieté innocente. Corbi prétend qu'un nommé Grasset a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je sais quel est ce Grasset; il n'est point du tout en état de donner mille écus. Corbi ferait à la fois une très mauvaise action et un très mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez Corbi, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 juin.

Mon divin ange, nos cinq actes, notre Idamé, notre Gengis, iront bien mal tant que je serai dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré, si imparfait, si tronqué, si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai), bien honnête, ou moins malhonnête. Je voudrais que M. de Thibouville l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, soit par M. de Chauvelin, soit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait. Il me semble que la seule ressource est de faire en peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux est la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame Denis, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je suis réduit à souhaiter que cette plaisanterie de trente années soit connue, tout opposée qu'elle est aujourd'hui à mon âge et à ma situation. Elle n'est guère que plaisanterie; et, quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange; je suis entre

l'enclume et le marteau, entre la Chine et Grisbourden; et je me mets en tremblant sous les ailes de mes anges.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, près de Genève, 6 juin.

Mon cher ami, est-il bien vrai que vous pourrez venir, pendant vos vacances, dans ce pays de la liberté, où vous trouverez plus de philosophes que dans le vôtre? vous y verrez du moins deux solitaires qui vous aiment de tout leur cœur. Soit que nous vous recevions dans la cabane de Monrion, soit que nous jouissions de votre charmant commerce dans notre habitation des Délices, vous contribuerez également à notre bonheur; on s'accoutume bien vite à une belle vue, à une galerie, à des jardins. Ce sont des plaisirs muets qui deviennent bientôt insipides. Il n'y a que la société d'un ami, et d'un ami philosophe, qui donne des plaisirs toujours nouveaux. Je mène à peu près la même vie aux Délices qu'à Colmar. Point de visites, point de devoirs, nulle gêne, de quelque espèce qu'elle puisse être. On vient chez moi, on se promène, on boit, en lit, on est en liberté, et moi aussi; on s'est accoutumé tout d'un coup à la vie que je mène. Plût à Dieu que vous pussiez la partager quelque temps, et que madame votre femme pût vous accompagner! Vos enfants, votre fortune, vous fixent à Colmar, et nous en sommes bien fâchés. V. et D.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juin.

Le plus triste effet de la perte de la santé, mon cher et aimable philosophe, n'est pas de prendre tous les jours de la casse, et de la manne délayée dans de l'huile, par ordre de M. Tronchin; c'est de ne point voir ses amis, c'est de ne leur point écrire. Le découragement est venu combler mes maux. J'aurais dû être ranimé par des traverses que le bon pays de Paris m'a envoyées dans ma solitude; mais je ne sens plus que la privation de la santé et la vôtre. Je fais un peu ajuster cette maison, qui est trop loin de vous pour être appelée les *Délices*. Je fais aussi accommoder notre Monrion, et je ne jouis ni de l'un ni de l'autre. Il faudrait au moins être débarrassé des ouvriers qui m'accablent ici, pour venir dans votre voisinage, et j'ai bien peur d'en avoir encore pour long-temps. Notre ami Dupont m'a mandé qu'il viendrait nous voir en septembre; c'est à Monrion qu'il faudra nous rassembler.

Il y a actuellement un nommé Grasset à Lausanne; il se mêle de librairie, et est lié avec M. Bousquet. Cet homme vient de Paris, et je suis informé qu'on l'a pressé de faire imprimer des ouvrages qu'on m'impute. Je n'ose vous prier d'envoyer chercher le sieur Grasset; mais si par hasard il vous tombait sous la main, vous me feriez plaisir de l'engager à s'adresser directement à moi; il trouverait probablement plus d'avantage à mériter ma reconnaissance par une conduite honnête, qu'il n'aurait de profit à imprimer de mauvais ouvrages.

Il est vrai que je me suis amusé à faire quelques vers sur votre beau lac, et à chanter votre liberté. Ce sont deux beaux sujets; mais je n'ai plus de voix, et je détonne. Quand j'aurai le bonheur de vous voir, je vous montrerai ce petit ouvrage; je n'en suis pas encore content.

Adieu, mon cher philosophe; vivez heureux avec celle qui partage votre philosophie; augmentez votre famille, et conservez-la. Mille tendres compliments, je vous en prie, à M. Pelier, quand vous le verrez. Adieu; aimez toujours un peu ce solitaire qui vous aime tendrement. V.

A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 11 juin 1755.

Premièrement je vous jure, mon ancien ami, que je n'ai point lu les réponses de La Beaumelle. En second lieu, vous devez le connaître pour le plus impudent et le plus sot menteur qui ait jamais écrit; c'est un homme qui, sans avoir seulement un livre sous les yeux, s'avisa de faire des notes au *Siècle de Louis XIV*, et d'imprimer mon propre ouvrage en le défigurant, avançant à tort et à travers tous les faits qui lui venaient en tête, comme on calomnie dans la conversation. C'est un coquin qui, sans presque vous connaître, vous insulte, vous et M. d'Argens, et tout ce qui était auprès du roi de Prusse, pour gagner quinze ducats. C'est ainsi que la canaille de la littérature est faite. Encore une fois, je n'ai point lu sa réponse, et rien ne troublerait le repos de ma retraite sans le manuscrit dont vous me parlez. Il ne devait jamais sortir des mains de celui à qui on l'avait confié; il me l'avait juré, et il m'a écrit encore qu'il ne l'avait jamais prêté à personne. C'est un grand bonheur qu'on se soit adressé à vous, et que cet ancien manuscrit soit entre des mains aussi fidèles que les vôtres. Vous savez d'ailleurs que ce Tinois qui transcrivit cet ouvrage, se mêlait de rimailler. Le frère de M. Champaux m'avait donné Tinois comme un homme de lettres; c'est un fou, il fait des vers aussi facilement que le poète Mai, et aussi mal. Il faut qu'il en ait cousu plus de deux cents de sa façon à cet ouvrage, qui n'est plus par conséquent

le mien. Dieu me préserve d'un copiste versificateur !

On m'a dit que La Beaumelle, dans un de ses libelles, s'était vanté d'avoir le poëme que vous avez, et qu'il a promis au public de le faire imprimer après ma mort. Je sais qu'il en a attrapé quelques lambeaux. S'il avait tout l'ouvrage qu'on m'impute, il y a long-temps qu'il l'eût imprimé, comme il imprime tout ce qui lui tombe sous la main. Il fait un métier de corsaire en trafiquant du bien d'autrui. Les Mandrins sont bien moins coupables que ces fripons de la littérature qui vivent des secrets de famille qu'ils ont volés, et qui font courir, d'un bout de l'Europe à l'autre, le scandale et la calomnie.

Il y a aussi un nommé Chévrier qui s'est vanté, dans les feuilles de Fréron, de posséder tout le poëme; mais je doute fort qu'il en ait quelques morceaux. Il en court à Paris cinq ou six cents vers; ou me les a envoyés, je ne m'y suis pas reconnu. Cela est aussi défiguré que la prétendue *Histoire universelle*, que cet étourdi de Jean Néaulme acheta d'un fripon. Tout le monde se saisit de mon bien comme si j'étais déjà mort, et le dénature pour le vendre.

Ma consolation est que les fragments de ce poëme que j'avais entièrement oublié, et qui fut commencé il y a trente ans, soient entre vos mains. Mais soyez très sûr que vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire fort infidèle. Je suis affligé, je vous l'avoue, que vous en ayez fait une lecture publique. Vingt lettres de Paris m'apprirent que ce poëme avait été lu tout entier à Vincennes: j'étais bien loin de croire que ce fût vous qui l'eussiez lu. Je fis part à M. le comte d'Argenson de mes alarmes; je lui demandai aussi bien qu'à M. de Malesherbes les ordres les plus sévères pour en empêcher la publication. J'étais d'autant plus alarmé que, dans ce temps-là même, un nommé Grasset écrivit à Paris au sieur Corbi qu'il en avait acheté un exemplaire manuscrit mille écus.

Enfin je suis rassuré par votre lettre, et vous voyez par la mienne que je ne vous cache rien de tout ce qui regarde cet ancien manuscrit. Après toutes ces explications je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous avez entre les mains un ouvrage tronqué, incorrect, et très indécent; faites une belle action; jetez-le au feu; vous ne ferez pas un grand sacrifice, et vous assurerez le repos de ma vie. Je suis vieux et infirme; je voudrais mourir en paix, et vous en avoir l'obligation.

Le roi de Prusse a voulu avoir pour son copiste le fils de ce Villaume que j'avais emmené de Potsdam avec moi. Je le lui ai rendu, et j'ai payé son voyage; je crois qu'il en sera content; heureusement il ne fait point de vers. Adieu; conservez-moi votre amitié; écrivez-moi. Voulez-vous bien remercier pour moi M. de Croismare de son souvenir, et permettre que je fasse mes compliments à M. Duverney? Je me flatte que votre sort est très agréable; je m'y intéresserai toujours très tendrement, soyez-en bien sûr.

Ma pauvre santé ne me permet plus guère d'écrire de ma main. Pardonnez à un malade.

Comptez que ce poëme, et la vie de l'auteur, et tout au monde, sont bien peu de chose.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, par Genève, 13 juin

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher et respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le saint Denis qui vient au secours de Jeanne. J'ai reçu votre lettre par M. Mallet; mais les choses sont pires que vous ne le croyez. M. le duc de La Vallière me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de Darget en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ce Darget a fait, mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut, de toute nécessité, que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil; je l'enverrai à M. de La Vallière, et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et, pendant ce temps-là, l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très peu dans l'Arioste. Deux ou trois coups, dit-elle, est fort plat; et rien du tout, lui dit-elle, est plaisant. Tous les gros mots sont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, et la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant de rire: ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis, c'est-à-dire au désespoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique, et m'envoyer à Pékin !

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur

égal à Lekain; ce serait bien là nôtre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni *Mahomet!* Est-il possible que *Rome sauvée* ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talents ne sont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis vous dit toutes les mêmes choses que moi.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

Mon ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame du Deffand. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville, et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser, et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier, et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami Cideville est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris quand vous aurez cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'*Histoire générale* qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que Daniel est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à Henri IV, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père Cotton, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire; c'est dommage que la bibliothèque du Roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vite, parce que la vie est courte. Madame Denis a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je suis très content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame du Deffand, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 juin.

Mon cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de Thibouville, afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violents chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares, dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles? La personne qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains l'a pourtant confiée à Darget, dans le temps que j'étais en France, croyant que Darget ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile; voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. Darget m'a avoué lui-même, dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire; d'autant plus que, si

cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de se plaindre à lui. M. l'abbé de Chauvelin voit quelquefois Darget ; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans le dessein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous supplie d'engager M. l'abbé de Chauvelin à faire cette bonne œuvre ; il est si accoutumé à en faire! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne soit prise dans d'autres attaques? Les copies se multiplient, les lettres de M. de Malesherbes et du président Hénault me font trembler; tous les libraires de l'Europe sont aux aguets. Je vous jure que, si j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage; j'en ferais quelque chose dans le goût de l'Arioste, quelque chose d'amusant, de gai, et d'assez innocent. J'empêcherais du moins par là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire; j'anéantirais les détestables copies qui courent, et un poëme agréable résulterait de tout ce fracas. Mais je sens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je sois assez recueilli, assez tranquille pour vous bien obéir! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarrassée, et si je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, *la Pucelle*, l'*Histoire générale*, et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma sensibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur est la seule chose que je fasse bien. Adieu, mon cher et respectable ami.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

18 juin.

Vraiment, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens; nous les attendons avec impatience par M. Tronchin. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même! Vous ornez notre solitude, en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni Dieu, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'Église est sa vraie mère; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi, je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie. Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits; mais aussi ce ne sont pas les figures de l'Arétin. Darget ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de La Vallière, et c'est M. le duc de La Vallière lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste; mais ce qui l'est bien davantage, c'est ce que vous me dites de votre santé. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéraments un peu desséchés comme les nôtres. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps et qui y sont un poids insupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. Dieu vous préserve de joindre les tourments de l'esprit à ceux du corps! Si vous voyez notre ami, je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue; c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. Darget m'écrit, à la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse, vous et votre fils, de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 juin.

Mon très cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je reçois vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfants qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté, et de sèches histoires de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de *Mahomet* m'engage à vous parler d'*Oreste*. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contents dans les pays étrangers? Relisez-la, je vous en prie, et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre jusque-là? Je sais que les comé-

diens sont gens un peu difficiles; mais enfin, s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de Fierville. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et, s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très bien Il a de la figure, de l'intelligence, du sentiment, surtout de la voix, et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. Tronchin, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je songe à ce que vous savez; on n'y songe que trop pour moi. Ce Grasset a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Lausanne l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de La Vallière en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de Grasset fait-il mettre sous presse la copie infâme et détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ses serments. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre *Orphelin*, dans des circonstances aussi cruelles; mais vous m'aimez, vous me consolez; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame Denis vous fait mille tendres compliments. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac. Adieu, mon cher ange; mes respects à toute la société angélique.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 2 juillet.

Je vous écris, ma très chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'Hornoy, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un *âne* qui me fait bien de la peine; car mon *âne* tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre *Orphelin de la Chine*. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aie la santé que M. Tronchin me donne si libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler doit se bien porter; il est comme les magiciens, qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, Thieriot a douze chants de ce que vous savez; demandez-les-lui sur-le-champ. Faites-les copier; cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de lire son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à cinq cents Parisiens; et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'Argenson et à madame de Pompadour, touchant le nommé Prieur, qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des Mémoires informes. Ce libraire est un sot, et le vendeur un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré; cela est toujours fort désagréable.

Adieu, ma chère nièce, votre sœur vous embrasse; j'en fais autant. Nous vous aimons à la folie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 juillet.

Mon cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'Orphelin était trop oublié. Zamti, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce: on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en fesait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame Denis et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le serez. Il

faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne sera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à César ce qui appartient à César, et il ne me reste plus qu'un scribe qui a bien de la besogne en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et surtout de ne rien disputer à M. de Châteaubrun. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de Pompadour, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que *l'Orphelin* ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame Denis la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'Orléans, qui peut paraître au premier jour; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà surtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de Chauvelin. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de Richelieu. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de Pompadour, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à Thieriot, en qualité de *trompette*, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très joli, très gai, et point scandaleux. On dit que les *Contes* de La Fontaine sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et, quand on rit, on ne se fâche point. surtout nulle personnalité. Enfin on sait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose désagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant ermitage; il est bien nommé *les Délices;* mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juillet.

M. de Bochat est bien heureux; il y a plaisir à être mort, quand on a son tombeau couvert de vos fleurs. J'ai lu, monsieur, avec un plaisir extrême, cet *Éloge* qui fait le vôtre. Vous trouvez donc que je suis trop poli avec ma patrie. Il n'y avait pas moyen de reprocher des fers à des esclaves si gais, qui dansent avec leurs chaînes. J'ai mis le bonnet de la *Liberté* sur ma tête; mais je l'ôte honnêtement à de jolis esclaves que j'aime. Eh bien! mon cher philosophe, vous voulez donc aussi vous mêler d'être malade, et vous avez en accident ce que j'ai eu habitude. Guérissez vite: pour moi, je ne guérirai jamais; je suis né pour souffrir. Votre amitié et un peu de casse me soulagent.

J'ai chez moi M. Bertrand, de Berne, et je m'en vante. M. le banneret Freudenreich me paraît un homme bien estimable; mais mes maladies ne me permettent pas de jouir de leur société autant que je le voudrais. Je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'à Berne, mais vous me donnerez celle d'aller à Monrion.

On dit que les douze chants dont vous m'avez parlé sont une rapsodie abominable. Ce n'est point là, Dieu merci, mon ouvrage; il est en vingt chants, et il y a vingt ans que j'avais oublié cette triste plaisanterie, qui me fait aujourd'hui bien de la peine. *Vale, amice.* V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juillet.

Vous devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre *Orphelin*. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le suis guère de la seconde. Je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel je le substitue, et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin; plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La scène m'en paraît mieux filée, et les sentiments plus forts. Il me semble que c'était un très grand défaut que Zamti et Idamé eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur desire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud; cette scène prépare celle du poignard, au cinquième acte. Si Zamti et Idamé ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième; on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des *absents*. Zamti, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à Gengis occasion de faire une belle action, serait très insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était, et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps, et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami Lekain doit avoir un habit. Il faudra aussi que Lambert ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites madame Denis et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

Thieriot-*Trompette* me mande que M. Bouret ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

J'en bénis Dieu, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins malhonnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les Buffon, Pope, Diderot, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami, je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de Paulmy et M. de La Valette, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre *Orphelin*. M. de Paulmy n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie, malgré Calvin. J'ai envoyé à M. le maréchal de Richelieu, par M. de Paulmy, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez *l'Orphelin*. Voilà un compte très exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de Richelieu nous apprend le bruit cruel qui court que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi, qu'un pareil bruit.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 juillet.

Mon cher ange, vous avez dû recevoir les cinq Chinois par M. de Chauvelin, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que Darget et bien d'autres personnes ont entre les mains sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de Richelieu m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de Pompadour, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'Arioste; j'ai songé à la postérité, et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé, et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de Richelieu et à madame de Fontaine. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit; la chose est devenue publique; mais c'est le contraire qui doit être publié. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux délices, 22 juillet.

Votre *Traité d'Optique*, monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changements.

Je vous renouvelle mes remerciements pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux

vérités historiques qui peuvent se trouver dans le *Siècle de Louis XIV*. Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est de croire ce que m'a assuré M. de Fénelon, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame Guyon étaient de l'auteur du *Télémaque*, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette question est du ressort de la physique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'est pas plus nuisible que la poudre de corail. De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de souper quelquefois, dans ma jeunesse, avec ces messieurs; ils brisaient leurs verres sous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur fesaient mal. Si les fragments de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés, assez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où Boërhaave parle des poisons; j'ai celui d'Allen, qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur Mead disait: « Qu'on me donne deux gros diamants à condition que j'en avalerai un en « poudre, et je ferai le marché. » En un mot, il est très certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que, grossière, on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris, et souvent les manque; mais une princesse, dont le palais est délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. Tronchin, qui est entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, monsieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblements de terre sera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir.

Tout ce dont je suis bien sûr, pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. THIERIOT.

Genève, le 22 juillet.

Les curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit, tronqué et défiguré, court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame du Châtelet me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à l'*Orphelin de la Chine*. Je tâche de faire ma cour à sa majesté tartaro-chinoise; on dit que c'est un très bon prince, et dont je serai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade, avec une *Histoire générale* sur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'est guère en état de parler long-temps à ses amis. C'est aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loisir, à assister ceux qui n'en ont pas.

Écrivez-moi, et aimez-moi; je vous embrasse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juillet.

Voici encore, mon cher ange, une petite correction pour nos amis de la Chine. Vous savez que je suis sujet, depuis long-temps, à envoyer de petits papiers à coller. Les nouvelles de *Jeanne* ne sont pas bonnes; on l'a offerte pour cinq louis à M. de Ximenès, et à deux autres personnes. Thieriot-*Trompette* n'a point reçu l'exemplaire raisonnable que je lui avais adressé, et les détestables courent le monde; la volonté du diable soit faite! Je me recommande toujours à mes saints anges pour nos Chinois. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous embrasse tristement et tendrement.

A M. LEKAIN.

Mon grand acteur, voici un de vos admirateurs que je vous dépêche. *L'Orphelin de la Chine* est depuis long-temps entre les mains de M. d'Argental. Si vous voulez jouer cette pièce dès à présent, vous êtes le maître. J'en donne la rétribution aux acteurs, en cas que vous commenciez par vous faire payer d'un bel habit sur cette rétribution. J'en donne le privilége au sieur Lambert, en cas qu'il fasse un petit présent au porteur.

J'espère que messieurs vos camarades voudront bien permettre qu'il vienne leur applaudir pendant qu'il sera à Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous fait bien ses compliments. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juillet.

Je ne suis pas excessivement dans les Délices, mon cher et respectable ami ; toute cette aventure de *Jeanne d'Arc* est bien cruelle. Le porteur vous remettra mon ancienne copie. Vous la trouverez assurément plus honnête, plus correcte, plus agréable, que les manuscrits qu'on vend publiquement. Je vous supplie d'en faire tirer une copie pour madame de Fontaine, d'en laisser prendre une à Thieriot, et de permettre à vos amis qu'ils la fassent aussi copier pour eux. C'est le seul moyen de prévenir le péril dont je suis menacé. On s'est avisé de remplir toutes les lacunes de cet ouvrage, commencé il y a plus de trente années. On y a ajouté des tirades affreuses. Il y en a une contre le roi ; je l'ai vue. Cela est, à la vérité, composé par de la canaille, et fait pour être lu par la canaille. C'est :

. . . . Dormir
A la Bourbon, la grasse matinée ;

c'est :

A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.
. . . .
Les Richelieu le nomment maquereau.

Figurez-vous tout ce que les halles pourraient mettre en rimes. Enfin on y a fourré plus de cent vers contre la religion qui semblent faits par le laquais d'un athée.

Ce coquin de Grasset, dont je vous dois la connaissance, a apporté ce manuscrit à Lausanne. J'ai profité de vos avis, mon cher ange, et les magistrats de Lausanne l'ont intimidé. Il est venu à Genève ; et là, ne pouvant faire imprimer cet ouvrage, il est venu chez moi me proposer de me le donner pour cinquante louis d'or. Je savais qu'il en avait déjà vendu plus de six copies manuscrites. Il en a envoyé une à M. de Bernstorf, premier ministre en Danemarck. Il m'a présenté un échantillon, et c'était tout juste un de ces endroits abominables, une vingtaine de vers horribles contre Jésus-Christ. Ils étaient écrits de sa main. Je les ai portés sur-le-champ au résident de France. Si le malheureux est encore à Genève, il sera mis en prison ; mais cela n'empêchera pas qu'on ne débite ces infamies dans Paris, et qu'elles ne soient bientôt imprimées en Hollande. Ce Grasset m'a dit que cet exemplaire venait d'un homme qui avait été secrétaire ou copiste du roi de Prusse, et qui avait vendu le manuscrit cent ducats. Ma seule ressource à présent, mon cher ange, est qu'on connaisse le véritable manuscrit, composé il y a plus de trente ans, tel que je l'ai donné à madame de Pompadour, à M. de Richelieu, à M. de La Vallière ; tel que je vous l'envoie. Je vous demande en grâce ou de le faire copier, ou de le donner à madame de Fontaine pour le faire copier. Je vous prie qu'on n'épargne point la dépense. J'enverrai à madame de Fontaine de quoi payer les scribes. Si vous avez cet infâme chant de l'*Ane* qu'on m'attribue, il n'y a qu'à le brûler. Cela est d'une grossièreté odieuse, et indigne de votre bibliothèque. En un mot, mon cher ange, le plus grand service que vous puissiez me rendre est de faire connaître l'ouvrage tel qu'il est, et de détruire les impressions que donne à tout le monde l'ouvrage supposé. Je vous embrasse tendrement, et je me recommande à vos bontés avec la plus vive instance.

P. S. On vient de mettre ce coquin de Grasset en prison à Genève. On devrait traiter ainsi à Paris ceux qui vendent cet ouvrage abominable.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 29 juillet.

Vous m'aviez mandé, mon cher philosophe, que l'infâme manuscrit en question était à Lausanne ; vous aviez bien raison. Grasset est venu de Lausanne me proposer de l'acheter pour cinquante louis ; et, pour me mettre en goût, il m'en a montré une feuille. Je n'ai jamais rien vu de plus plat et de plus horrible ; cela est fait par le laquais d'un athée. Mon indignation ne m'a pas permis de différer un moment à envoyer la feuille aux magistrats de Genève. On a mis sur-le-champ Grasset en prison ; il a dit qu'il tenait cette feuille d'un honnête homme, nommé Maubert, ci-devant capucin, et arrivé depuis peu à Lausanne. Ce capucin était apparemment l'aumônier de Mandrin. On l'a arrêté, on a visité ses papiers, on n'a rien trouvé ; mais on lui a dit que si l'ouvrage paraissait, en quelque lieu que ce fût, on s'en prendrait à lui. Le Conseil de Genève ne pouvait me marquer ni plus de bonté, ni plus de justice. Grasset a été chassé de la ville, en sortant de prison. Il serait bon que M. Bousquet connût cet homme, qui est ici très connu, et absolument décrié. J'ai cru devoir, mon cher philosophe, ces détails à votre amitié. Cette affaire et ma mauvaise santé reculent encore mon voyage de Monrion. Vous voyez quels chagrins viennent encore m'assiéger dans ma retraite. Il faut souffrir jusqu'à la fin de sa vie ; mais on souffre avec patience, quand on a des amis tels que vous.

Madame Denis et moi, nous présentons nos obéissances aux deux philosophes. Je vous embrasse tendrement.

Madame Goll est à Colmar dans une situation bien triste. Je vous embrasse. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juillet.

Mon très divin ange, 1° celui qui a écrit les *animaux* sauvages est un animal; il doit y avoir *assassins* sauvages.

2° Je crois avoir prévenu vos ordres dans le quatrième acte. Vous devez avoir reçu mes chiffons.

3° Je vous demande, avec la plus vive instance, qu'on ne retranche rien au couplet de mademoiselle Clairon au troisième, qui commence par ces mots :

Eh bien! mon fils l'emporte; et si, dans mon malheur, etc.
Scène 3.

Madame Denis, qui joue Idamé sur notre petit théâtre, serait bien fâchée que cette tirade fût plus courte.

4° M. de Paulmy qui est un peu du métier, et M. l'intendant de Dijon qui a bien de l'esprit et du goût, trouvent que la pièce finit par un beau mot : *Vos vertus*. Ils disent que tout serait froid après ce mot; c'est le sentiment de madame Denis; et, quand ils seraient tous contre moi, je ne céderais pas; il m'est impossible de finir plus heureusement. Lekain aura assez d'esprit pour ne pas dire ce mot comme un compliment. Il le dira après un temps; il le dira avec un enthousiasme d'attendrissement, et il fera cent fois plus d'effet qu'avec une péroraison inutile.

Mon cher ange, il est bien important que mes magots soient montrés à Fontainebleau. Il en court d'autres qui sont bien vilains. Votre Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, est venu ces jours-ci à Genève. Il m'a apporté une feuille manuscrite de *la Pucelle d'Orléans* qu'on m'attribue, et il m'a offert de me vendre le manuscrit pour cinquante louis, après m'avoir dit qu'il en connaissait six autres copies. J'ai envoyé sur-le-champ sa feuille au résident de France. Le Conseil s'est assemblé. On a mis en prison mon Grasset, et on vient de le chasser de la ville. Il se vante de la protection de M. Berryer, et il m'en a montré des lettres. Je vous ai déjà dit un petit mot de cette aventure, dans une lettre que mon secrétaire doit vous apporter.

Je compte avoir l'honneur d'envoyer, dans quelques jours, *l'Orphelin de la Chine* à madame de Pompadour. Je vous prie que ce soit là son titre. C'est sous ce nom qu'il y a déjà une tragédie chinoise. Le public y sera tout accoutumé. Mon cher ange, je ne m'accoutume guère à vivre loin de vous. Je me crois à la Chine. Adieu, homme adorable. V.

P. S. Il faut vous dire que les copistes qui sont ici n'écrivent pas trop bien; mon secrétaire Colini écrit très lisiblement; son écriture est agréable. Il connaît la pièce; il doit être las de l'avoir copiée; mais si vous voulez avoir la bonté de la lui faire copier chez vous, il prendra volontiers cette peine, quoiqu'il soit fort occupé auprès d'une jolie Italienne avec laquelle il fait le voyage de Paris. Alors nous enverrons cette copie bien musquée à madame de Pompadour, avec de la jolie nonpareille; et j'aurai l'honneur de lui écrire un petit mot dans le temps que vous choisirez pour lui envoyer la pièce.

Votre amitié ne se rebute point de toutes les peines que je lui donne, et de toutes les libertés que je prends. Elle est constante et courageuse. Mille tendres respects à tous les anges. V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

31 juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or voyez, mon héros, comme vous avez raison sur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

Et qu'à la ville, et surtout en province,
Les Richelieu ont nommé maquereau.
. . . .
Dort en Bourbon, la grasse matinée....
Et que Louis, ce saint et bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les La Beaumelle, les Fréron, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abominable rapsodie, sont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé Grasset, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer, à Genève, de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur-le-champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru, dans ces circonstances, devoir vous envoyer, aussi bien qu'à madame de Pompadour et à M. le duc de La Vallière, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de Paulmy a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à

M. Darresuil, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de Paulmy, contresigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous sentez, monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de Gengis donné à Lekain. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu *l'Orphelin de la Chine*, et de le mettre sous votre protection. Zamti le Chinois et Gengis le Tartare sont deux beaux rôles. Que Grandval et Lekain prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'Argental vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres; voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuser; et, si par hasard l'ouvrage réussissait, si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier à ma façon, c'est-à-dire avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard, et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais, en ce cas, d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monsieur le souffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut. Adieu, monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos desirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de Richelieu imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de Paulmy a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de Richelieu me gronde sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. Gengis et Zamti sont deux rôles que Grandval et Lekain peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira; mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la *Guerre de 1741*, qui était dans les mains de M. d'Argenson, de M. de Richelieu, et de madame de Pompadour. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de Malesherbes, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler, et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. Grandval, à qui j'ai donné cinquante louis pour le *Duc de Foix*, refuserait-il de jouer dans *l'Orphelin?* Au nom du Tien, arrangez cela avec M. le maréchal.

A M. LE PREMIER SYNDIC

DU CONSEIL DE GENÈVE.

Le 2 août.

Monsieur, vos bontés et celles du magnifique Conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remerciements, que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du Conseil.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'état de France m'écrivit qu'un nommé Grasset était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lausanne par ce Grasset à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida Grasset à Lausanne.

Le 22 juillet, une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que le sieur Grasset, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit quarante louis.

Le 26 juillet, Grasset, arrivé de Lausanne, vint lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis, en présence de madame Denis et de M. Cathala, et me dit que, si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille, qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis,

en présence de M. Cathala, que ni moi, ni personne de ma maison, ne transcririons jamais des choses si infâmes, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur-le-champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécile.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui Grasset tient ce manuscrit odieux ; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, monsieur, ni le magnifique Conseil, ni aucun membre de cette république, ne permettra des ouvrages et des calomnies si horribles, et que, en quelque lieu que soit Grasset, j'informerai les magistrats de son entreprise, qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique Conseil, et de me croire avec un profond respect, etc.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

3 août.

Oui, vraiment, vous seriez un beau Gengis, et nous n'en aurons point comme vous. Je vous sais bien bon gré d'être du métier, mon très aimable marquis. Le travail console. Il paraît, par votre lettre à ma nièce, que vous avez besoin d'être consolé comme un autre. C'est un sort bien commun. On souffre même à Neuilli, même aux Délices. Qui croirait qu'à mon âge une *Pucelle* fit mon malheur, et me persécutât au bont de trente ans? L'ouvrage court partout, accompagné de toutes les bêtises, de toutes les horreurs que de sots méchants ont pu imaginer, de vers abominables contre tous mes amis, à commencer par M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien fait de ne songer qu'à des Chinois; vos Français sont trop méchants, et, sans vous et sans M. d'Argental, ces Chinois ne seraient pas pour Paris. Je bénis ma retraite, je vous regrette, et je vous aime de tout mon cœur.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 4 août.

Ce que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des plates grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste ; vous verrez que le bâtard de l'Arioste n'est pas le bâtard de l'Arétin. Un scélérat, nommé Grasset, est venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Lausanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lausanne ; il est venu à Genève, je l'ai fait mettre en prison. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami ; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux sont égaux quand il gèle ; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de semer, de planter, et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très heureux ; et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs.

Je vous embrasse. *Quid novi?*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 août.

Mon cher ange, je voudrais encore vernir mes Magots ; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de Grasset était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage, avec des vers contre la France, contre la maison régnante, contre M. de Richelieu ? Ceux qui l'ont envoyé, sachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître Calvin dans cette rapsodie ; cela fait un bel effet du temps de Charles VII. Il est très certain que ce Chévrier, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de Fréron, y a travaillé ; et il est très probable que Grasset s'entend toujours avec Corbi.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq Magots soient joués vite et bien : mais comment Sarrasin peut-il se charger de Zamti ? est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas Lekain. Sarrasin joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de Grandval, qui ne veut pas s'abaisser à jouer Zamti? Mon divin ange, je m'en remets à vous ; mais, si mes Magots tombent, je suis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un *pucelage ;* Dieu soit béni ! Thieriot-*Trompette* me mande qu'il y avait, dans le seul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottes horreurs ne paraissent sous mon nom ! ce manant de Fréron en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce, au moins, qu'on ne

falsifie pas mon pauvre *Orphelin*. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un Tronchin [1], conseiller d'état de Genève, auteur d'une certaine *Marie Stuart*, a joué, ou plutôt lu, sur notre petit théâtre, le rôle de Gengis passablement; il a fort bien dit *vos vertus* [2]; et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

A M. DARGET.

Le 5 août 1755.

Je vous dois, mon ancien ami, un compte exact de ce qui s'est passé en dernier lieu au sujet de ce poëme de la *Pucelle d'Orléans*, dont on pourra dire comme de celle de Chapelain :

Depuis trente ans on parle d'elle,
Et bientôt on n'en dira rien.

C'est peu qu'on ait déshonoré la littérature jusqu'à imprimer le *Siècle de Louis XIV* avec des notes aussi absurdes que calomnieuses, et qu'on se soit avisé de faire un libelle scandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'est peu qu'on ait donné sous mon nom une prétendue *Histoire universelle*, dont il n'y avait pas dix chapitres qui fussent de moi et dont l'ignorance a rempli tous les vides : les mêmes gens qui me persécutent depuis si long-temps ont mis le comble à ces malversations inouïes jusqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Ils ont déterré quelques fragments de cet ancien poëme de la *Pucelle d'Orléans*, qui était assurément un badinage très innocent; quand ils ont su que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers aussi plats qu'offensants contre les amis que j'ai eu France, et contre les personnes et les choses les plus respectables. Quand on a vu que j'avais choisi un petit asile auprès de Genève, où ma mauvaise santé m'a forcé de chercher des secours auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe, ils ont glissé au plus vite dans l'ouvrage des vers contre Calvin : ils vivent du fruit de leurs manœuvres; ils vendent chèrement leurs manuscrits ridicules aux dupes qui les achètent, et se font ainsi un revenu fondé sur la calomnie. En vérité, mon cher ami, si ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je serais presque de l'avis de ce citoyen de Genève, qui a soutenu avec tant d'esprit que les belles-lettres ont servi à corrompre les mœurs. On a député dans le pays où je suis un homme qui se mêle de vendre des livres; il se nomme Grasset; il vint dans ma maison le 26 juillet, et me proposa de me vendre cinquante louis d'or un de ces manuscrits; il m'en fit voir un échantillon : c'était une page remplie de tout ce que la sottise et l'impudence peuvent rassembler de plus méprisable et de plus atroce; voilà ce que cet homme vendait sous mon nom, et ce qu'il voulait me vendre à moi-même. Il me dit, en présence de plusieurs personnes, que le manuscrit venait d'un Allemand qui l'avait vendu cent ducats; ensuite il dit qu'il venait d'un ancien secrétaire de monseigneur le prince Henri : il entend sans doute le secrétaire à qui votre beau-frère a succédé, et qui était avec cet autre fripon de Tinois; mais ni le roi de Prusse, ni le prince Henri, n'ont jamais eu entre leurs mains des choses si indignes d'eux. Il nomma plusieurs personnes, il assura que La Beaumelle en avait un exemplaire à Amsterdam; je pris le parti de porter sur-le-champ au résident de France la feuille scandaleuse que cet homme m'avait apportée écrite de sa main. On mit Grasset en prison; il dit alors qu'il la tenait d'un nommé Maubert, ci-devant capucin, auteur de je ne sais quel *Testament politique du cardinal Albéroni*, dans lequel le ministère de France et M. le maréchal de Belle-Isle sont calomniés avec cette impudence qu'on punissait autrefois et qu'on méprise aujourd'hui; enfin on a banni de Genève le nommé Grasset. On a interrogé le sieur Maubert, et on lui a signifié que, si l'ouvrage paraissait, on s'en prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire, dans un pays où la justice n'est pas rigoureuse; j'attends de votre amitié que vous voudrez bien m'instruire de ce que vous pourrez apprendre sur cette misère. Si vous voyez M. de Croismare et M. Duverney, je vous prie de leur faire mes très humbles compliments; mes Délices me font souvenir de Plaisance. Je n'ose demander des ognons de tulipe à M. Duverney, c'est la seule chose qui me manque dans ma retraite, trop belle pour un philosophe; il faut savoir jouir et savoir se passer; j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous souhaite fortune, agréments; et j'aurais voulu que ma maison eût été sur le chemin de Vesel.

P. S. Pourrez-vous avoir la bonté de me dire le nom de ce Provençal qui était ci-devant secrétaire du prince Henri? Je vous embrasse. Je suis bien malade.

[1] François Tronchin, qui travaillait alors à une tragédie dont Nicéphore III (ou Botoniate) était le principal personnage. — *Marie Stuart* avait été imprimée à Paris en 1735.
[2] Derniers mots de l'*Orphelin de la Chine*.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 3 août.

Mais dites-moi donc, mon cher philosophe, comment les hommes peuvent être si méchants; comment on a pu faire un tissu de tant de bêtises et de tant d'horreurs; et comment Maubert a pu s'unir avec Grasset pour un aussi affreux scandale. Dès que Grasset vint me montrer l'échantillon de la pièce, tous mes amis me conseillèrent de déférer cette plate infamie à la justice. Grasset ne s'est tiré d'affaire qu'en disant qu'il tenait la feuille de Maubert, et Maubert a répondu qu'il la tenait de Lausanne. Si tout le reste est comme ce que j'ai vu, c'est l'ouvrage d'un laquais. J'ai rempli mon devoir en me plaignant juridiquement; mais je ne goûte de consolations qu'en déposant mes plaintes dans le sein de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand pourrai-je vous voir à Monrion? V.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 12 août.

Vous m'avez fait venir sur votre lac, mon cher monsieur, et, malgré toutes les horreurs qui m'environnent, je ne me jetterai pas dans le lac. Sachez les faits, et voyez mon cœur.

1° Quiconque viendra m'apporter un écrit tel que Grasset m'en a présenté un, je le mettrai entre les mains de la justice, parce que je veux bien qu'on rie de saint Denis, et que je ne veux pas qu'on insulte Dieu.

2° Corbi n'est point un être de raison; c'est un homme très connu; c'est un facteur de librairie à Paris. Grasset lui offrit, au mois de mai, quatre mille exemplaires d'un manuscrit qu'il devait acheter à Lausanne.

3° Un conseiller d'état de France m'envoya la lettre de Grasset à Corbi, et Grasset intimidé n'imprima rien à Lausanne.

4° Une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que Grasset, vint, il y a un mois, me proposer de me vendre ledit manuscrit pour quarante louis d'or.

5° Grasset, le 26 juillet, vint me l'offrir pour cinquante louis; et, pour m'engager, il me montra un échantillon fait par le laquais d'un athée, échantillon écrit de sa main, et dont il avait eu soin de faire trois copies.

6° Je le fis mettre en prison; il est banni, et, s'il revient à Genève, il sera pendu.

7° A l'interrogatoire, il a décelé un capucin défroqué, nommé Maubert.

8° Le capucin Maubert a répondu à la justice qu'il tenait le manuscrit de M. de Montolieu; et lui et Grasset ont dit que M. de Montolieu l'avait acheté cent ducats, et voulait le vendre cent ducats, soit à moi, soit à madame de Pompadour, par le canal de M. de Chavigni.

9° Il est faux que M. de Montolieu ait acheté ce manuscrit cent ducats, puisqu'il dit à Lausanne qu'il le tient de son fils, lequel le tient, dit-il, de madame la margrave de Bareuth.

10° J'instruis M. de Montolieu de tout ce que dessus.

11° Je vais écrire au roi de Prusse, au prince Henri, à madame la margrave; tous les trois savent bien que mon véritable ouvrage, fait il y a trente ans, et qu'ils ont depuis dix ans, ne contient rien de semblable, ni aux platitudes de laquais dont le manuscrit de M. de Montolieu est farci, ni aux horreurs punissables dont on vient de l'infecter.

12° Si on veut le vendre à madame de Pompadour, on s'y prend tard; il y a long-temps que je le lui ai donné.

13° Ce n'est point madame la margrave de Bareuth qui a donné au fils de M. de Montolieu les fragments ridicules qu'il possède, c'est un fou nommé Tinois.

14° Tout le Conseil de Genève a approuvé unanimement ma conduite, et m'a fait l'honneur de m'écrire en conséquence.

15° M. de Montolieu n'a autre chose à faire qu'à détester le jour où il a connu Maubert, lequel Maubert, tout savant qu'il est, s'est avisé de placer le portrait de Calvin dans un poëme qui a pour époque le quatorzième siècle; lequel Maubert, enfin, est le plus scélérat renégat que la Normandie ait produit.

Que d'horreurs pour m'escroquer cinquante louis! En voilà beaucoup, mon cher monsieur; je commence à croire que Rousseau pourrait avoir raison, et qu'il y a des gens que les belles-lettres rendent encore plus méchants qu'ils n'étaient: mais cela ne regarde que les ex-capucins. Maubert est ici aussi connu qu'à Lausanne; mais la justice n'a pu le punir, puisqu'il a montré qu'il était l'agent d'un autre.

Adieu, mon cher ami; je suis las de dicter des choses si tristes.

Somme totale, qu'y a-t-il à faire maintenant? Rien. Puisse M. de Montolieu jeter au feu son damnable manuscrit, faire pendre Maubert s'il le rencontre, l'oublier s'il ne le rencontre pas, et n'avoir jamais de commerce avec lui!

Adieu; madame Denis et moi, nous sommes malades; nous viendrons à Monrion quand nous pourrons; nous vous embrassons tendrement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 août.

Mon cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très bon avis. Ce Grasset était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que Chévrier était très instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. Fréron n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre, et gagner de l'argent. Je n'y sais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé Pernetti m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déjà coûté plus de quarante mille écus. Madame Denis se meurt de douleur, et moi de la colique.

J'écris un mot à madame de Pompadour au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à Crébillon. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur Lycophron. Adieu, mon très cher ange, qui me consolez.

A MADAME DE FONTAINE.

13 août.

Ma chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux Invalides pour des Chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe me font plus de peine que *les héros de la Chine*. Un fripon, nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage, sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragments, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux sur la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prison, et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait partout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

Ayez soin de votre santé, et aimez les deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 août.

Vraiment, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de Richelieu me mande qu'il faut que Grandval joue dans la pièce : « Très volontiers, « lui dis-je, je ne mêle de rien; que Lekain et « Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur « devoir. »

La Comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est, en tous sens, celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai desiré, mon cher et respectable ami, qu'on donnât mes Magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire dans une préface les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de Grasset est le résultat d'un complot formé de me perdre, partout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille, mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que

vous pourrez, et surtout de la faire lire à M. de Thibouville; je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchants; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

Aux Délices, 20 août.

Il m'est impossible, monseigneur, de vous envoyer votre contre-seing. Celui qui en a si indignement abusé est à Marseille. C'est un intrigant fort dangereux. Ce Grasset m'a montré des contre-seings chancelier et Berryer avec les vôtres. Il écrit souvent à M. Berryer, qui est fort poli, car il signe un grand *votre très humble* à ce valet de libraire. On dit qu'il fait imprimer des horreurs à Marseille. J'oubliais de vous dire qu'il est *réfugié*, et qu'il est de moitié avec un capucin défroqué, auteur du *Testament politique du cardinal Albéroni*. Ce capucin, appelé ici Maubert, est à Genève, avec des Anglais, et il outrage impunément, dans ses livres, le roi, le ministère, et la nation. Voilà de bons citoyens dans ce siècle philosophique et calculateur!

Le prince de Wurtemberg avait auprès de lui un philosophe de cette espèce, qu'il me vantait fort, et qu'il mettait au-dessus de Platon; ce sage a fini par lui voler sa vaisselle d'argent.

Je ne vis plus qu'avec des Chinois. Madame Denis, du fond de la Tartarie, vous présente ses respects, et moi les miens. Je vous serai bien tendrement attaché tant que je vivrai. V.

A M. THIERIOT.

Le 23 août.

Mon ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une *Pucelle;* cela est bean à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère Jean des Entomures et Gargantua.

Quant à mes cinq Magots de la Chine, je les crois très mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens, à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir Pascal et Rameau, *e tutti quanti*, dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'Argenson le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 23 août.

Il faut casser mes Magots de la Chine, ma chère enfant; l'infidélité qu'on m'a faite sur cette ancienne plaisanterie de *la Pucelle d'Orléans* empoisonne la fin de mes jours. On m'a envoyé quelques morceaux de cet ouvrage; tout est défiguré, tout est plein de sottises atroces. Il n'y a ni rime, ni raison, ni bienséance. Cependant on m'imputera cette indigne rapsodie, et il m'arrivera la même chose que dans l'aventure de l'*Histoire générale;* on imprimera ce que je n'ai pas fait, à la faveur de ce que j'ai fait. Le contraste de cet ouvrage avec mon âge et avec mes travaux me fait sentir la plus vive douleur. Je suis très incapable de songer à une tragédie; il faut la liberté d'esprit, et ce dernier coup m'étourdit. Si, par hasard, vous savez quelques nouvelles, si vous pouvez voir Darget et m'instruire, vous me ferez grand plaisir. J'aimerais mieux vous voir ici; vous feriez ma consolation avec votre sœur. Comment vont les bénéfices de votre frère? Si Jeanne d'Arc avait fondé quelque bon prieuré, il serait juste qu'il le desservît; je lui souhaite des pucelles et des abbayes. Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les *héros* de la Chine. Un fripon nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont des fragments, ont rempli les vides, comme ils l'ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux; ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé; et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait partout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

Il me semble, ma chère nièce, que vous n'avez

pas votre part entière, et M. d'Argental a encore trois guenilles pour vous. Je vous demande pardon d'avoir imaginé que vous eussiez pu adopter l'idée que M. d'Argental a eue un moment; j'espère qu'il ne l'a plus. Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices, 20 août.

Mon divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'Argental, et je les baise, avec votre permission, enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra Lekain; ce qui est, dit-on, très difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable ami, je ne suis touché que de vos bontés; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les Magots chinois iront comme ils pourront; on les brisera, on les cassera, on les mettra sur la cheminée ou dans sa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur est flétri, mon esprit lassé, ma tête épuisée. Je ne puis, dans mes violents chagrins, que vous faire les plus tendres remerciements. C'est vous qui avez prévu le mal. Vous avez été à cent lieues mon véritable ange gardien. Ce Grasset, ce maudit Grasset, est un des plus insignes fripons qui infectent la littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin ce misérable, chassé d'ici, s'en est allé avec son manuscrit infâme, et on ne sait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de Prieur, qui dispose insolemment de mon bien, sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de Pompadour et à M. d'Argenson. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférents. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir au pied des Alpes dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez-moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu; votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très douloureusement les ailes de tous les anges.

A M. J.-J. ROUSSEAU,

A PARIS.

30 août.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain[1]; je vous en remercie[2]. Vous plai-

[1] Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* K.

[2] RÉPONSE DE J.-J. ROUSSEAU.

Paris, le 10 septembre.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens; et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons; et, vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs il y a, dans les progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains: mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente: et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel, que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants; si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies

rez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées*, et même de *jansénistes*.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*OEdipe*; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des *notes* dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle*, sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui

instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres « aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les « âmes boiteuses. » Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins: le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits; et j'entends critiquer *l'Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs: c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction, méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir *.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

* Le *lotos* croissait dans une île dont les habitants s'appelaient *Lotophages*, parce qu'ils se nourrissaient de *lotos*. Homère en fait un mets si délicieux que les dieux de l'Olympe en goûtaient avec plaisir: les compagnons d'Ulysse n'en voulaient plus d'autre. Le *moly* préserva Ulysse de l'influence de Circé. Nos botanistes ont dénaturé ces plantes merveilleuses. La dernière est une espèce d'ail. Le *lotos* est moins déchu; c'est un petit arbre vert d'un aspect agréable, mais il a perdu son rang et ses propriétés.

(*Note de M. V.-D. Musset Pathay.*)

n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de 1741*, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Koulikan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent la douceur; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

A M. J.-J. ROUSSEAU [1],

A PARIS.

Septembre.

M. Rousseau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau, et de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, et qui peut m'être très préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser, en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Les *Pucelles* me font plus de mal, mon cher Catilina, que les *Chinoises* ne me font de plaisir.

[1] RÉPONSE DE J.-J. ROUSSEAU.

Paris, 20 septembre.

En arrivant, monsieur, de la campagne, où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet, qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre et ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles sont tombées dans les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud, agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureusement, monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentiments du plus sincère de vos admirateurs, monsieur, etc.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

Ma vie est celle d'Hercule; je n'en ai ni la taille ni la force, mais il me faut, comme lui, combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si on en croyait la calomnie, je finirais par être brûlé comme lui. On applaudit mademoiselle Clairon, et on a grande raison; mais on me persécute jusqu'au tombeau et jusqu'au pied des Alpes, et, en vérité, on a grand tort. Puisque nos Chinois ont été assez bien reçus à Paris, dites donc à M. d'Argental qu'il vous donne *la Pucelle* à lire pour la petite pièce. Quand verrons-nous votre tragédie, votre roman? Ces amusements-là valent assurément mieux que les riens sérieux dans lesquels les oisifs de Paris passent leur vie. Ils oublient qu'ils ont une âme, et vous cultivez la vôtre; qu'elle ne perde jamais ses sentiments pour madame Denis et pour moi. Vous n'avez point d'amis plus tendres.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 10 septembre.

Non, assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage; il y en a d'aussi grandes dans l'Arioste; je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infâmes que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques unes de ces belles interpolations?

Qui, des Valois rompant la destinée,
A la gard' Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train;
Car saint Louis, là haut, ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre!

Eh bien! croiriez-vous que, dans le siècle où nous sommes, on m'impute de pareilles bêtises, qu'on appelle des vers? On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions; cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer *l'Orphelin de la Chine*, avec une Lettre dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi *la Pucelle*, l'infâme prostituée de *la Pucelle*, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé! mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère; c'est, à ma réquisition, sur une édition de la *Guerre de* 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame Denis les minutes très informes des matériaux de cette Histoire, et les avait vendues vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur, par les mains du chevalier de La Morlière, dont ce Prieur a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier soit capable d'une si infâme action. Je suis très loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera, devant le public, d'une action si odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une Histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette Histoire ne doit paraître que de mon aveu, et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de Thibouville.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre philosophe aura bientôt les remerciements que mon cœur lui doit.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 septembre.

Voilà ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infâmes, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi servent les plaintes?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé entre madame Denis et M. de Malesherbes. Elle m'avait tout caché, pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de Pompadour. Il était très dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'Histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que Ximenès les a volés, que La Morlière les a vendus, de sa part, au libraire Prieur, et que ce La Morlière est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont Lambert peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de Pompadour, dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur-le-champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie, à Paris, chez Prieur; mais la pourra-t-on saisir à Rouen? c'est ce que j'ignore. Tout ce que je

sais bien certainement, par la réponse de madame de Pompadour et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de Ximenès, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en fesait autant, et qui fesait vendre un autre manuscrit par ce fripon de Grasset dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de Ximenès à madame Denis, et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences, sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de Malesherbes; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir long-temps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infâme de Ximenès et de La Morlière exigeait un prompt remède. En quoi M. de Malesherbes est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action, pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre, dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet *Orphelin!* moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de *la Pucelle d'Orléans* se débitent en manuscrit, sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l'occasion de la célébrité de l'*Orphelin*, j'ai fait imprimer la pièce, avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe, dans cet état cruel, qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à Lambert les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste, avec l'*Épître* à M. de Richelieu, et une à Jean-Jacques. Les Cramer ont la pièce pour les pays étrangers, Lambert l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talents sont damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de Malesherbes; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 septembre.

Je vous envoie, monseigneur, à la hâte, et comme je peux, votre filleul *l'Orphelin*, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à Jean-Jacques Rousseau, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'*Esprit des Lois*. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables, et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire surtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de Cochin, était indubitable, et ne faisait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise; mais les *canons* ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre

belle âme que vous trouvez des ressources. C'est à cette âme noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentiments les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de Pompadour l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigorée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelque succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle Clairon soit une grande enchanteresse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre.

Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à Lambert; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à *Rome sauvée*, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable, avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que :

> Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous,
>
> Acte IV, scène 4.

vers que madame de Pompadour a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage. Me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagréments qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés, suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de Malesherbes, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi! un Ximenès vole des manuscrits, et ce lâche insulte! et il vous traite d'*espèce!* et M. de Malesherbes a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchants! Vous avez le droit de vous élever contre eux; c'est à la vertu d'être intrépide. Je vous embrasse mille fois. Comment va le pied de madame d'Argental? Je vous envoie, par M. de Malesherbes même, l'édition de Genève. Prault n'aura rien, Lambert aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reste que les tracasseries, mon cher ange; vos bontés l'emportent sur tout.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Aux Délices, ou *prétendues* Délices, comme on dit *prétendus* reformés, 12 septembre.

Les ministres n'ont guère le temps d'examiner les *Magots de la Chine;* mais si le plus aimable de tous les ministres a le temps de voir, à Fontainebleau, la morale de Confucius, en cinq actes; si l'auteur chinois peut amuser une heure et demie celui qui, depuis quarante ans en çà, l'honore de ses bontés, il sera plus fier qu'un conquérant tartare.

Est-il permis de glisser dans ce paquet cinquante *Magots* pour le président Hénault?

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

Je fais passer par vos mains, mon cher et respectable ami, ma réponse à M. le comte de Choiseul, ne sachant pas son adresse. Colini vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manu-

crit, *l'Orphelin* comme *la Pucelle*, et tout aussi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'*Histoire* de la guerre dernière avaient réduit ma santé, et les dangers où me mettaient les copies abominables de *la Pucelle*, ne me permettaient pas de travailler ; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition subreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on est au pied des Alpes ; cela n'est arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable, et que, si on veut tirer parti des talents, il ne faut pas les persécuter. Je compte sur quelque souvenir de la part de madame de Pompadour et de monsieur d'Argenson ; mais je perdais absolument leurs bonnes grâces, si on avait publié cette *Guerre de* 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public ; et le roi m'en aurait su très mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigeais à sa gloire.

Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de Malesherbes, et son ressentiment injuste contre mes très justes démarches.

Enfin voilà la pièce imprimée avec tous ses défauts, qui sont très grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir ; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé, qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés, la fierté sauvage des Tartares, et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de Confucius, que Zamti fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme Confucius même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne se ressentît de ces misérables bienséances françaises, et de ces petitesses d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marronniers et des pêchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talents attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher ange.

A M. DEVAUX.

Aux Délices, 18.

Je peux, mon cher *Panpan*, vous prêter quelque triste élégie, quelque épître chagrine ; cela convient à un malade ; mais pour des comédies, faites-en, vous qui parlez bien, et qui êtes jeune et gai. Voyez si vous vous contenterez d'un billet aux comédiens, pour vous donner votre entrée. Il se peut faire qu'ils aient cette complaisance pour moi, et je risquerais volontiers ma requête pour vous obliger. Comme je leur ai donné quelques pièces gratis, et, en dernier lieu, des *magots chinois*, j'ai quelque droit de leur demander des faveurs, surtout quand ce sera pour un homme aussi aimable que vous.

Mille respects, je vous prie, à madame de Boufflers, et à quiconque daigne se souvenir de moi à Lunéville. V.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 19 septembre.

Oui, ma muse est trop libertine;
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter;
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorsque la rouille les arrête;
Après cent travaux superflus,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu près mon sort, mon cher et ancien ami ; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés, et je suis très affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie, mais non pas aux consolations solides, qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame Denis me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle mon jardin serait pour moi un vilain

désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie[1] dont vous me parlez. Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous; et on voit seulement les défauts de son ouvrage, qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis :

« Solve senescentem. . . . . »
Hor., lib. I, ep. I, v. 8.

Je me le dis aujourd'hui; et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie. V.

[1] *L'Orphelin de la Chine.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Mon cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand Mémoire sur *l'Orphelin*. J'en fais les plus sincères remerciements au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et, du moins, les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'*Histoire de 1741*, l'injustice de M. de Malesherbes, ses discours offensants et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux souffrances du corps; des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre ermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à *l'Orphelin*, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient *l'Orphelin* cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme faiseur de tragédies, et je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusements; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix; si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de Thibouville ce que vous savez.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 25 septembre.

De nouveaux contre-temps très tristes, mon cher monsieur, me privent, cette année, du plaisir que je me préparais de venir vous embrasser à Berne. Je partais pour Monrion, lorsqu'un courrier, dépêché par madame de Giez, femme de mon banquier, vint m'apprendre que son mari était à la mort, dans ma maison que je lui ai prêtée, et où je venais d'envoyer tout mon petit bagage. Ce M. de Giez est non seulement mon banquier, mais mon ami. Je n'ai senti que l'affliction que me cause son triste état. S'il en réchappe, sa convalescence sera longue, et je lui laisse de grand cœur ma maison, où il est avec toute sa famille. Si nous le perdons, ce seront encore de très grands embarras joints à ma douleur. La vie est remplie de ces traverses, jusqu'au dernier moment. Ma santé est toujours très languissante; il n'y a de consolation que dans une résignation entière à la volonté d'un Être suprême. Quel cruel contraste entre ces réflexions et la gaieté un peu indécente de ces anciens fragments de *la Pucelle*, qu'on assure être imprimés! Cette nouvelle achève de me désespérer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le colonel Jenner, aussi bien qu'à M. le banderet de Freudenreich.

Vous ignorez peut-être que le Conseil de Genève a fait un réquisitoire à celui de Lausanne, pour se faire représenter le Mémoire scandaleux et calomnieux du nommé Grasset. Le libraire Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire, sur la lecture duquel le Conseil de Genève a décerné un décret de prise de corps contre Grasset. Je ne pouvais, ce me semble, avoir une meilleure réfutation; mais enfin cette affaire est toujours désagréable. Oserai-je vous supplier de faire parvenir cette nouvelle à monsieur le secrétaire de votre consistoire, qui m'a paru être informé du Mémoire de Grasset et de l'effet dangereux qu'il pouvait produire? Madame Denis vous fait mille compliments. Je vous suis tendrement attaché, à la vie et à la mort.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 26 septembre.

J'allais à Monrion, mon cher philosophe; je venais vous embrasser, je jouissais par avance des consolations de votre commerce aussi sûr que délicieux; j'étais déjà en route, j'avais couché à Prangins, lorsque madame de Giez m'apprend par un courrier le danger où est son mari.

J'aime M. de Giez véritablement; je lui ai confié une partie de mes affaires; il m'a paru avoir toute la bonne foi de votre pays; je serais inconsolable de sa perte. Il est dans ma maison avec toute sa famille; je ne regrette point d'en être privé, s'il peut y retrouver sa santé; je ne voudrais y être que pour lui donner mes secours; mais je suis retombé dans mes maux ordinaires, et me voici malade auprès de Genève, tandis que tout mon petit bagage est auprès de Lausanne. La vie n'est qu'un contre-temps perpétuel : heureuse encore, quand elle n'est qu'un contre-temps.

Vous avez dû recevoir, mon cher ami, un exemplaire de l'*Orphelin de la Chine* par la voie de M. Gallatin, directeur des postes de Genève, qui s'est chargé de vous le faire parvenir. Il est bien triste que cette maudite *Pucelle* paraisse, après trente ans, dans le monde, à côté d'ouvrages sérieux et pleins de morale; c'est un contraste qui afflige ma vieillesse.

Vous savez que, sur le réquisitoire du Conseil de Genève, Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire scandaleux et calomnieux de Grasset, qu'il avait répandu dans Lausanne. Le Conseil de Genève vient de donner un décret de prise de corps contre Grasset. C'est là une réfutation assez authentique; mais il est triste d'en avoir eu besoin.

Je me flatte que Bousquet sera assez sage pour ne plus se servir d'un pareil homme.

Adieu, jusqu'au moment où je pourrai enfin jouir de Monrion et de votre société. Adieu, mon cher philosophe; madame Denis et moi nous présentons nos obéissances à celle qui fait la douceur de votre vie, et à qui vous le rendez si bien.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 septembre.

Vous devez, monseigneur, avoir reçu mes *magots*, depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. Pallu, sous l'enveloppe de M. Rouillé. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis que je ne suis plus historiographe. L'*Histoire de la guerre de 1741*, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame Denis jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé Prieur, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit, qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et, chose étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de Ximenès. Manger six cent mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de Malesherbes eut la faiblesse de permettre cette édition sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'Histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de Pompadour et à M. d'Argenson, et j'obtins sur-le-champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragments fort imparfaits. Madame de Pompadour et M. d'Argenson ont pensé comme moi, et madame de Pompadour m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi bien que M. d'Argenson, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de Staal. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

A M. BERTRAND.

30 septembre.

Voici, mon cher monsieur, une petite anecdote littéraire assez singulière. M. le conseiller de Bonstetten et moi, nous sommes les seuls qui ayons eu l'idée de parler de Confucius dans *l'Orphelin de la Chine*, d'étonner et de confondre un Tartare (et il y a beaucoup de Tartares en ce monde) par l'exposition de la doctrine aussi simple qu'admirable de cet ancien législateur. Il était impossible de faire paraître Confucius lui-même, du temps

de Gengis-kan, puisque ce philosophe vivait six cents ans avant Jésus-Christ; mais ma première intention avait été de représenter Zamti comme un de ses descendants, et de faire parler Confucius en lui. On me fit craindre le ridicule que le parterre de Paris attache presque toujours aux choses extraordinaires, et surtout à la sagesse. Je me privai de cette source de vraies beautés dans une pièce qui, étant pleine de morale et dénuée de galanterie, courait grand risque de déplaire à ma nation. La faveur qu'elle a obtenue m'enhardit, mais m'enhardit trop tard. Je vis tout ce qui manquait à cet ouvrage quand il fut imprimé; je repris mes anciennes idées, et j'y travaillais quand je reçus votre lettre du 26 septembre. J'ai déjà corrigé tant de choses à la pièce, que je ne craindrais point de la refondre pour professer hardiment la morale de Confucius dans mon sermon chinois. Tous ceux à qui j'ai fait part de cette entreprise l'ont approuvée avec transport. Mais M. de Bonstetten est le seul qui ait eu le mérite de l'invention. Je ne peux m'empêcher d'admirer la justesse et la force de l'esprit d'un homme qui, occupé de choses si différentes, trouve tout d'un coup, à la seule lecture d'une tragédie, la beauté essentielle qui devait caractériser la pièce. Voilà bien un motif nouveau qui m'attache à Berne, et qui me donne de nouveaux regrets. Je ne peux aller à Mourion, que j'ai cédé pour long-temps à M. de Giez et à sa famille. Qu'il y rétablisse sa santé; qu'il y demeure tant qu'il voudra, ma maison est à lui. Je suis d'ailleurs plus malade que jamais à mes prétendues Délices; et, depuis quelques jours, je me trouve dans l'impuissance totale de travailler.

Il est vrai, mon cher philosophe, que je badinais à trente ans; j'avais traduit le commencement de cet *Hudibras*, et peut-être cela est-il plus plaisant que celui dont vous me parlez. Pour cette *Pucelle d'Orléans*, je vous assure que je fais bien pénitence de ce péché de jeunesse. Je vous enverrais mon péché, si j'en avais une copie. Je n'en ai aucune; mais j'en ferai venir de Paris incessamment, et uniquement pour vous. Vous la lirez à votre loisir, avec des amis philosophes.

« Dulce est desipere in loco. »
Hor., lib. IV, od. XII, v. 28.

Je vous remercie tendrement d'avoir fait connaître à M. de Tressan la vérité. Bousquet n'est pas digne d'avoir affaire à un homme comme vous, et d'imprimer vos ouvrages. Ne pourrais-je trouver à Genève un libraire qui me convînt? N'avez-vous pas une imprimerie à Berne? Il faut du stoïcisme dans plus d'une occurrence; mais je n'adopte des stoïques que les principes qui laissent l'âme sensible aux douceurs de l'amitié, et qui avouent que la douleur est un mal. Passer sa vie entre la calomnie et la colique est un peu dur; mais l'étude et l'amitié consolent. Adieu, monsieur; vous faites une de mes plus grandes consolations. Conservez-moi les bontés que vous m'avez acquises de monsieur et de madame de Freudenreich; vous sentez que je suis déjà bien attaché à M. de Bonstetten, par estime et par amour-propre. Mes respects, je vous en prie, à ces messieurs, à M. l'avoyer, à M. le colonel Jenner. Je suis à vous tendrement pour ma vie.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 1er octobre.

Je n'ai point répondu, mon cher et ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel Fontenelle a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme, ou à un radoteur, de s'occuper d'une *Pucelle*. Colonne, à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'*Aloisia*; mais il y a peu de ces grandes âmes qui conservent long-temps le feu sacré de Prométhée. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez, c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les *nations*, dans une espèce de tableau du genre humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de Confucius à la maison de madame Pâris. J'ai lu les *Mémoires de madame de Staal*; elle paraît plus occupée des événements de la femme de chambre que de la conspiration du prince de Cellamare. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiselle Roudet, fille suivante de madame de Staal.

Vous ne pouviez vous défaire de vos Anglais et de vos Italiens en de meilleures mains qu'en celles de M. le comte de Lauraguais. Le vieux Protagoras, ou Diagoras-Dumarsais, m'a répondu de lui.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 octobre.

J'ai beaucoup d'obligations, mademoiselle, à monsieur et à madame d'Argental; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout à fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre

à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'Argental quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte, entre votre mari et vous; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, surtout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reste, mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte :

Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.
Scène I.

Vous pouvez être très sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce aussi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles.
Acte III, scène I.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, mesdames.

Je prie Gengis de vouloir bien dire, quand vous paraissez :

Que vois-je? est-il possible? O ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle; et mes sens, etc.
Acte III, scène I.

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que Gengis-kan a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'Argental; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aie perdu mes dents au pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à sa place :

Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous;
Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quelqu'un* n'est pas une expression française, et ce malheureux *Je vous l'ai déjà dit* ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'Argental, *je vous l'ai déjà dit;* et, dans cette dernière scène que, par parenthèse, je trouve très bonne, je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire :

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.
Scène 6.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec Octar ne doit point être tronquée, et que vous disiez :

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître.
Scène 2.

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très convenable qu'Idamé, qui a son projet de mourir avec son mari, veuille l'exécuter sans voir Gengis, et que, remplie de cette idée, elle hasarde sa prière à Octar. D'ailleurs j'aime fort ce brutal d'Octar, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de Crébillon ou M. de Châteaubrun, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin, et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq *magots chinois*, je vous enverrais la pièce avec le plus de changement que je pourrais. J'attendrais sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer *Mariamne* à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle Gaussin, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. Lekain, qui joue, dit-on, très bien Hérode : vous joueriez après cela Idamé, si le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre, que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très sincères remerciements, etc.

A M. DUMARSAIS,

A PARIS.

Aux Délices, le 12 octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des pastilles à Confucius, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'Adrienne [1]. Nous l'avons vue mourir, et le comte de Saxe devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé; et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si Français, mes Chinois auraient été plus Chinois, et Gengis encore plus Tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole, qui rit sottement, et qui croit rire gaiement de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de Lauraguais me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes compliments, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux éléments dont elle est faite.

Je vous embrasse en Confucius; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu. On n'écrivait ni à Platon ni à Socrate: *Votre très humble serviteur.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 octobre.

Mon cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le seriez davantage sans trois terribles empêchements: la maladie, l'éloignement, et une *Histoire générale* qui me tue. Puis-je songer au seul Gengis quand je me mêle du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans, me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de Gengis doit passer la première, vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront: Attendez; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, messieurs de Paris, faites suivant vos volontés: ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes *magots* devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce; tandis que je languis malade dans mon ermitage, entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à Lambert que je serais peut-être assez fou pour lui donner, en son temps, une nouvelle tragédie à imprimer; mais ce n'est pas du pain cuit pour Lambert. Il faut que les *nations* soient jugées, et que le génie me dise: Travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de Lambert; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changements sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne fasse rien avant que je lui aie fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres, lorsqu'il sait que j'en fais une à Genève, et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais? Il m'envoya, il y a un an, une feuille de *la Henriade*, et s'en tint là; et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je paierais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres, et, à présent, le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la Comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité; mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre, et réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

[1] M. Dumarsais avait enseigné la déclamation à mademoiselle Lecouvreur. K.

A M. DUPONT.

AVOCAT.

Octobre

Mon cher ami, les maladies découragent à la fin; il y a trois mois que j'ai cessé tout commerce avec le genre humain. Mes amis de Paris ont fait jouer cet *Orphelin*, sans que je m'en sois mêlé. Je serais plus sensible au plaisir de vous revoir, que je ne l'ai été à ce petit succès passager. Je comptais aller à Monrion près de Lausanne; je vous aurais envoyé un carrosse sur la route pour vous enlever; nous aurions philosophé quelque temps avec notre ami M. de Brenles; mais un homme de Lausanne, à qui j'avais prêté ma maison, s'est avisé d'y tomber malade, et d'y être à la mort six semaines; il y est encore, tandis que je languis dans mes prétendues *Délices*.

J'ai ouï dire que des gens de Strasbourg, qui ont été un peu effarouchés d'un certain mémoire, vous ont plus nui que je n'ai pu vous servir. M. de Paulmy, en vous disant que je suis votre ami, vous a fait voir à quoi mon amitié est bonne; elle est en vérité aussi sincère qu'inutile. Je compte cette inutilité parmi mes plus grands malheurs; je vis toujours dans l'espérance de vous revoir. Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à madame Dupont. Je me joins à elle; je vous embrasse de tout mon cœur. Voulez-vous bien présenter mes respects à monsieur et à madame de Klinglin? V.

Si vous voyez le conseiller de la maison de Linange, je vous supplie de lui recommander de faire honneur à ma lettre de change.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

Tout va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'est mort un petit Suisse charmant, qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison, où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre *Orphelin*. Mon Suisse est mort dans ma maison; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très affligé, très dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas, vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en Suisse en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain sec, pendant qu'on a une *Histoire générale* sur les bras, et une maudite *Pucelle* qui court le monde en dévergondée, et un petit Suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre *Orphelin*, il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de Confucius dans une pièce chinoise. Les petits changements que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle Clairon qui établit tout le succès de la pièce. On dit que Lekain a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en Tartare; qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que Sarrasin a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche les vers de *Cinna* et d'*Athalie*, on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions seraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne serais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes *magots* avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la *Pucelle*, qu'on vend partout. Il fallait absolument désavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse, et dans une vieillesse infirme qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma Lettre à Jean-Jacques a fait un assez bon effet, du moins dans les pays étrangers; mais je crains surtout les langues médisantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit Lambert parle toujours de réimprimer *presto*, *presto*, mes sottises non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'est encore là une de mes peines. Encore si on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'estomac, craindre les rois, et les libraires, et les *Pucelles!* on n'y résiste pas. Êtes-vous content de Cadix? Pour moi, j'en suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille compliments*, et me demande de nouveaux chants de la *Pucelle;* il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'Argental? Je suis à ses pieds. Adieu, divin ange.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 24 octobre.

Qu'est-ce que la vie, mon cher philosophe? Voilà ce Giez si frais, si vigoureux, mort dans mon pauvre Monrion; cela me rend cette maison bien désagréable. J'aimais Giez de tout mon cœur, je comptais sur lui; il m'avait arrangé ma maison de son mieux; j'espérais vous y voir inces-

saiument. Sa pauvre veuve mourra peut-être de douleur. Gicz était sur le point de faire une fortune considérable; sa famille sera probablement ruinée; voilà comme toutes les espérauces sont confondues. Je n'ai que deux jours à vivre, en passerai-je un avec vous? Quand revenez-vous à Lausanne? Vous seul serez capable de me déterminer à habiter Mourion. Je suis bien incapable de répondre aux vers flatteurs de madame de Brenles; le chagrin étouffe le génie. On me mande de tous côtés que *la Pucelle* est imprimée, mais on ne me dit point où; tout ce que je sais, c'est que ce galant homme de capucin en a proposé treize chants à Francfort à un libraire nommé Esslinger; mais il voulait les vendre si cher que le libraire a refusé le marché; il est allé les faire imprimer ailleurs. Saint François d'Assise vous a envoyé là un bien vilain homme.

Madame Denis et moi nous vous assurons de notre tendre attachement; nous en disons autant à madame de Brenles. V.

A M. BERTRAND.

24 octobre.

La mort de M. de Giez me pénètre de douleur; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah! mon cher monsieur, qui peut compter sur un moment de vie? Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez; il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée, car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir; nous sommes environnés tous les jours de ces exemples. On dit: Il est mort, et puis, Serre la file; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché; il m'avait rendu mille petits services; je ne retrouverai, à Lausanne, personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de Berne; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps.

Ce capucin, *digne* ou *indigne*, a été proposer à Francfort son manuscrit de *la Pucelle*, à un libraire nommé Esslinger; mais il en a demandé un prix si exorbitant, que le libraire n'a point accepté le marché; il est allé faire imprimer sa drogue ailleurs. Je crois qu'il la dédiera à saint François.

Une grande dame d'Allemagne m'a mandé qu'elle avait un exemplaire imprimé de cette ancienne rapsodie. Il faut que ce ne soit pas celle de Maubert, car elle prétend que l'ouvrage n'est pas trop malhonnête, et qu'il n'y a que les âmes dévotes à saint Denis, à saint George, et à saint Dominique, qui en puissent être scandalisées. Dieu le veuille! Cet ouvrage, quel qu'il soit, jure bien avec l'état présent de mon âme.

« Singula de nobis anni prædantur euntes. »
Hor., lib. II, ep. II, v. 55.

Je ne connais plus que la retraite et l'amitié. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre! Je vous embrasse bien tendrement.

A MADEMOISELLE CLAIRON

Aux Délices, 25 octobre

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte:

Cependant de Gengis j'irrite la furie;
Je le laisse en ses mains, je lui livre ta vie;
Mais, mon devoir rempli, je m'immole après toi;
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, mademoiselle, de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je suis très obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils ressemblent à ceux que dit Chimène à Rodrigue; mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'on répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à M. d'Argental pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue si vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentiments que je vous dois.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 octobre.

Sur des lettres que je reçois de Paris, je suis obligé, mon cher ange, de vous supplier très instamment de faire réciter la scène dernière du quatrième acte, comme je l'ai imprimée, en conservant les corrections que j'ai envoyées, et dont on a fait usage à Fontainebleau. Je sais bien, et je l'ai mandé plusieurs fois, qu'il faut dire:

« Nous mourrons, je le sais. . . . . »

Acte IV, scène 6.

ou lieu de

« Tu mourras, je le sais. . . . . »

mais on me mande que les vers

« Cependant du tyran j'irrite la furie;
« Je le laisse en ses mains, je lui livre la vie; »

et

« . . . . Je m'immole après toi;
« . . . . Je t'en donne ma foi, etc., »

jettent un froid mortel sur cette scène. *Je te donne ma foi de mourir après toi* est pris de Chimène, est touchant dans Chimène, et à la glace dans Idamé. C'est bien cela dont il s'agit ! Il n'y a pas là d'amourette. *Je veux mourir, cher époux; vis, ma chère femme;* tout cela est au-dessous d'Idamé et de Zamti. Au nom de Dieu, faites jouer cette scène comme je l'ai faite, en mettant seulement *nous mourrons*, au lieu de *tu mourras*. Point de lieux communs sur la promesse de mourir, sur des prières de vivre.

« . . . . Non erat his locus. . . . . »

De Art poet., v. 19.

La vie n'est rien pour ces gens-là. Je vous en supplie, mon cher ange, ayez la bonté de penser comme moi pour cette fin du quatrième acte. Otez-moi

« Cependant du tyran j'irrite la furie. »

Je vous écris en hâte, la poste part; cette maudite *Pucelle d'Orléans* est imprimée, et je suis bien loin d'être en état de refaire mes Chinois. Ils iront comme ils pourront; mais ne refroidissons point cette fin du quatrième acte. Pardon, pardon.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 octobre.

Mon cher ange, je vous ai envoyé deux exemplaires de votre *Orphelin*. Je vous prie de pardonner à ma misère; je devrais avoir mieux répondu aux soins dont vous avez honoré mes Chinois, vous et madame d'Argental. J'ai rendu compte, autant que je l'ai pu, de ce qui s'est passé entre le quatrième et le cinquième acte; mais je ne sais si j'en ai rendu bon compte. Je vous demande en grâce de donner un exemplaire de cette nouvelle fabrique au négligent de Lambert, qui devient si impatient quand il s'agit de me faire enrager. Qu'il fasse au moins usage de cet exemplaire, si je ne peux lui en procurer un meilleur. Je vous avoue que l'aventure de *la Pucelle* m'a mis hors d'état de travailler. Je suis parfaitement instruit qu'elle est imprimée; elle inondera bientôt tout Paris, et je serai à mon âge l'occasion d'un grand scandale. Me conseillez-vous de renouveler mes protestations dans quelque journal? Permettez que j'insère sous votre enveloppe un petit mot à M. le comte de Choiseul; je ne sais point sa demeure, et je crains que ma lettre n'aille à quelqu'un de son nom qui n'aurait pas pour moi la même indulgence que lui. J'ai reçu de mon mieux les deux pèlerins que vous m'avez annoncés. Les deux exemplaires de *l'Orphelin de la Chine* sont partis à l'adresse de M. Dupin, secrétaire de M. d'Argenson; mais j'ai bien peur que Jeanne ne fasse plus de bruit qu'Idamé. Mon cher ange, priez Dieu pour moi.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 octobre.

Je vous remercie, monsieur, de M. Palissot, et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq Magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'Argental ce que j'ai pu; quoique j'aie à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite *Pucelle*, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les âmes dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. *La Pucelle* de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à *l'Orphelin de la Chine*.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que Lambert a négligé *l'Orphelin* autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque *Pucelle* à craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin saint Denis, qui me redemandera son oreille; saint George, à qui j'ai coupé le bout du nez, et surtout saint Dominique; cela est horrible. Les mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de Mahomet. Il me reste la cour de Pékin; mais c'est encore la famille des conquérants tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant, monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'Agnès et le pucelage de Jeanne.

A MADAME LA COMTESSE D'EGMONT.

Aux Délices, près de Genève, 29 d'octobre 1755.

On vous lit des choses bien édifiantes, madame, dans le couvent des Carmélites. Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais. Elle a fait mourir madame du Châtelet en Lorraine. Elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux Carmélites. C'est ainsi qu'elle se joue des hommes, qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événements du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfants sont placés. Je vous souhaite, madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité au moins, tout insipide qu'elle est; de la santé, qui est le vrai bien, et qui, cependant, est un bien très peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine du monde sont engrenées de façon à ne me pas laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

A M. L'ABBÉ DE PRADES.

Frère Rubarbe à frère Gaillard, salut.

Je suis très fâché, frère en Belzébuth, que frère Isaac soit malingre et mélancolique, c'est la pire des damnations. Conservez votre santé et votre gaieté. J'enverrais de tout mon cœur au révérend père prieur le seizième chant du scandale qu'il demande, mais je n'en ai point fait. Une douzaine de jeunes Parisiens, plus gais que moi, s'amusent tous les jours à remplir mon ancien canevas. Chacun y met du sien. On dit qu'on imprime l'ouvrage de deux ou trois façons différentes. Tout ce que je peux faire, c'est de protester en face de la sainte Église. Si le révérend père prieur voulait mettre dans son cabinet un exemplaire corrigé de *l'Orphelin de la Chine*, j'aurai l'honneur de le lui envoyer en toute humilité; car, malgré l'excommunication que l'exaltation de l'âme, les frictions de poix résine, et la dissection des cerveaux de géants m'ont attirée, je crois que la noble paternité a des entrailles de charité; et elle doit savoir que j'étais un frère servant, très attaché au père prieur, pensant comme lui, et disant mon office en son honneur et gloire. J'ai un petit monastère près de Lausanne, sur le chemin de Neufchatel; et si ma santé me l'avait permis, j'aurais été jusqu'à Neufchatel pour voir milord Maréchal; mais j'aurais voulu pour cela des lettres d'obédience.

Il est venu ici deux jeunes gens de Paris qui m'ont dit qu'il y a un nommé Poinsinet à qui on a fait accroire que le roi de Prusse l'avait choisi pour être précepteur de son fils; mais que l'article du catholicisme étant embarrassant, il a signé qu'il serait de la religion que le roi voudrait. Il apprend actuellement à danser et à chanter pour donner une meilleure éducation au fils de sa majesté, et il n'attend que l'ordre du roi pour partir. Pour moi, j'attends tout doucement la fin de mes coliques, de mes rhumatismes, de mes ouvrages, et de toutes les misères de ce monde. Je vous embrasse.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

1er novembre.

Madame Denis vient de me communiquer votre lettre, mon cher marquis; je suis plus affligé et plus indigné que vous. Je n'ignore pas absolument qui sont les misérables dont la fureur a mêlé le nom de mes amis et des hommes les plus respectables dans je ne sais quelle plaisanterie qu'on a fait revivre si cruellement depuis quelques années. On m'en a envoyé des fragments où j'ai trouvé M. le maréchal de Richelieu traité de maquereau; M. d'Argental, de protecteur des mauvais poëtes. Le succès de *l'Orphelin de la Chine* a ranimé la rage de ceux qui gagnent leur pain à écrire. Ils ont été fourrer Calvin dans cet ancien ouvrage dont il est question, parce que je suis dans un pays calviniste. Enfin ils ont poussé leur imbécile insolence jusqu'à oser profaner le nom du roi. Voyez, s'il vous plaît, les beaux vers dans lesquels ils ont exprimé ce panégyrique :

> Lui, des Bourbons trompant la destinée,
> A la gard' Dieu laisse aller son armée, etc.

Je n'ose poursuivre, tant le reste est exécrable. J'ai vu, dans un de ces malheureux exemplaires, saint Louis en enfer. Il y a sept ou huit petits grimauds qui brochent continuellement des chants de ce prétendu poëme. Ils les vendent six francs le chant, c'est un prix fait; il y en a déjà vingt-deux, et ils mettent mon nom hardiment à la tête de l'ouvrage. Je n'ai pas manqué d'avertir M. le maréchal de Richelieu. On m'avait écrit que vous étiez fourré dans cette rapsodie, avec M. d'Argental; mais je n'avais point vu ce qui pouvait vous regarder; c'est une abomination qu'il faut oublier; elle me ferait mourir de douleur. Adieu; madame Denis

est aussi affligée que moi. Oublions les horreurs de la société humaine. Amusez-vous dans de jolis ouvrages conformes à la douceur de vos mœurs et aux grâces de votre esprit. Nous attendons votre roman avec impatience; cela sera plus agréable que l'histoire de tout ce qui se fait aujourd'hui. Vous devriez venir prendre du lait ici, pour punir les scélérats qui abusent de votre nom et du mien d'une manière si misérable.

Pardonnez à un pauvre malade obligé de dicter, et qui a dicté cette lettre très douloureusement.

A M. G.-C. WALTHER.

Aux Délices, près de Genève, 5 novembre 1755.

Mandez-moi, mon cher Walther, si je peux vous envoyer par la poste cette tragédie de *l'Orphelin de la Chine* que vous me demandez. Je l'ai encore beaucoup changée depuis qu'elle est imprimée: c'est ainsi que j'en use avec tous mes ouvrages, parce que je ne suis content d'aucun. Cela déroute un peu les libraires, et j'en suis très fâché; mais je ne puis m'empêcher de corriger des ouvrages qui me paraissent défectueux. C'est un malheur pour moi de connaître trop mes défauts, il n'y aura jamais de moi d'édition bien arrêtée qu'après ma mort. Le sieur Lambert à Paris, et les sieurs Cramer à Genève, ont voulu, chacun de leur côté, faire une nouvelle édition de mes œuvres. Je ne puis corriger celle de Lambert; mais je ne puis m'empêcher de corriger, dans celle des frères Cramer, toutes les pièces dont je suis mécontent; c'est un ouvrage auquel je ne puis travailler qu'à mesure qu'on imprime. Il y a à chaque page des corrections et des additions si considérables, que tout cela fait, en quelque façon, un nouvel ouvrage. Si vous pouviez trouver le moyen de mettre toutes ces nouveautés dans votre dernière édition, cela pourrait lui donner quelque cours à la longue; mais c'est une chose qui ne pourrait se faire que par le moyen de quelque éditeur habile; et encore je ne vois pas comment il pourrait s'y prendre. Je suis très fâché de toute cette concurrence d'éditions. Si j'avais pu trouver quelque séjour agréable dans votre pays, vous savez bien que je me serais fait un plaisir infini de vous aider et de tout diriger; mais ma santé ne m'a pas permis de m'établir dans votre climat. Partout où je serai, je vous rendrai tous les services dont je serai capable. Si je peux vous envoyer par la poste quelque chose qui m'est tombé entre les mains, et qui vous donnerait un grand profit, je vous ferai ce plaisir sur-le-champ; mais comme c'est un ouvrage qui n'est pas de moi, et de l'orthodoxie duquel je ne réponds pas, je ne vous le ferai parvenir qu'en cas que vous puissiez agir discrètement, et sans imprimer cette pièce sous votre nom.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 8 novembre.

Mon ancien ami, j'ai vu M. Patu; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait, tous les soirs, coucher au couvent de Genève, avec M. Palissot, autre enfant d'Apollon. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique; ils sont venus me réchauffer un peu, mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du *pucelage de Jeanne*. Il est très sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne, sans pudeur. Pour moi, je la renonce, et je la déshérite; ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'Histoire du genre humain. Cependant je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent partout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'*Histoire* d'Ottieri? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur-le-champ. Adieu, mon ancien ami.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 novembre.

Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques moments à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de Thibouville dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez avec M. de Thibouville votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils n'ont paru avoir beaucoup

d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter. J'achève cette maudite *Histoire générale*, qui est un vaste tableau fesant peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui s'est passé sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas si éloignée de vous. Si madame d'Argental a si long-temps mal au pied, il faut que M. de Châteaubrun lui dédie son *Philoctète;* mais ce pied m'alarme. Je reçois, dans ce moment, une *Ode sur la Mort*, intitulée: *de main de maître;* elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Novembre 1755.

Messieurs, je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagréments auxquels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années.

Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'imprime souvent pleine de fautes. Des curieux sont-ils en possession de quelques fragments d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragments comme on peut; on remplit les vides au hasard; on donne hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*Histoire universelle*, deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui ne contenaient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit: et j'apprends qu'à présent on débite de cette manière quelques fragments, informes et falsifiés, des mémoires que j'avais amassés dans les archives publiques sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui sait un peu sa langue, et qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante.

Ce poème a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première; cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber.

C'est à vous, messieurs, et aux académies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élèvent leurs voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public, que vous éclairez, est bientôt désabusé.

Je suis avec beaucoup de respect, etc. [1].

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adresser une lettre pour l'académie française, et pour monsieur son secrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de M. Dupin, secrétaire de M. le comte d'Argenson. Je me suis déjà servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de *l'Orphelin de la Chine;* et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie et celle au secrétaire sont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et respectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée, elle est décente, elle est bien consultée, bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un très grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe, sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*. Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre *Orphelin;* il vaudrait bien mieux sans elle; mais vous pouvez compter que ma vie est empoi-

[1] RÉPONSE DE M. DUCLOS,

EN QUALITÉ DE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'académie est très sensible aux chagrins que vous causent les éditions fautives et défigurées dont vous vous plaignez; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, monsieur, c'est de savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentiments de l'académie, je vous prie d'être persuadé, etc. DUCLOS, secrétaire.

sonnee, et mon âme accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant, laissez-moi pleurer sur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'Argental? et pourquoi a-t-elle mal au pied? Lekain m'a mandé que notre *Orphelin* n'allait pas mal. Vous êtes le père de *l'Orphelin;* je voudrais bien lui donner un frère, mais seulement pour vous plaire. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je baise les ailes de tous les anges.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 14 novembre.

J'aurais bien voulu, mon cher monsieur, que vous eussiez repassé par Genève, au lieu de prendre la route des Petits-Cantons. Vous auriez trouvé un vieux malade qui vous aime de tout son cœur, et qui vous aurait fait les honneurs d'une cabane assez jolie, que je préfère assurément au palais de Turin, et à tous les palais. Dans la belle description que vous me faites de la Lombardie, je ne regrette que les Iles Borromées, parce qu'elles sont solitaires et qu'on y a chaud. Il ne me faut que la retraite, du soleil, et un ami. J'en ai perdu un dans M. de Giez; je le connaissais depuis fort peu de temps. La seule bonté de cœur m'avait procuré son amitié et ses services; il s'était fait un plaisir d'arranger cette autre petite cabane de Monrion. J'ai été touché sensiblement de sa perte, et je suis tout étonné d'être toujours à moitié en vie, et de traîner mes maux et mes souffrances, quand je vois périr au milieu de leur carrière des hommes si robustes. Vraiment, monsieur, je ferai de grand cœur le même marché avec vous qu'avec lui; il jouissait de Morion comme moi, il y avait passé une partie de l'été, il était le maître de la maison; daignez l'être, elle vous appartient à meilleur titre qu'à moi; je ne l'ai acquise que pour vous et pour M. de Brenles. C'est vous qui, le premier, m'avez invité à venir me retirer sur les bords de votre lac. La maison auprès de Genève m'a séduit; il faut avouer que les jardins sont délicieux et l'aspect enchanteur; je m'y suis ruiné; mais je préférerai Monrion, si vous voulez bien regarder cet ermitage comme le vôtre. Venez-y quand je n'y serai pas; mais venez-y surtout quand j'y serai; consolez-y un malade, et éclairez un être pensant. J'y ai actuellement deux domestiques qui arrangent mon petit ménage, ou plutôt le vôtre. Comptez que cette retraite me tiendra lieu avec vous des Iles Borromées. Je compte m'y établir incessamment pour l'hiver, je n'en sortirai point. Il m'est impossible de quitter le coin de mon feu dès que le mauvais temps est venu. J'aurai une chambre pour vous, une pour notre ami M. de Brenles, de bon vin, un cuisinier assez passable, quelques livres qui n'en sortiront point, et qui pourront amuser mes hôtes; voilà mon petit établissement d'hiver, que je vous prie encore une fois de regarder comme votre maison toute l'année.

Je ne sais pas si M. de Brenles est revenu de la campagne, mais je me flatte qu'il sera de retour quand ma santé me permettra de me transporter à Monrion.

J'ai appris, depuis quelques jours, que *la Pucelle* est imprimée. Votre honnête capucin proposa dans Francfort à un nommé Esslinger, libraire, de faire cette édition; il voulut vendre son manuscrit trop cher. Esslinger ne put conclure avec lui; il faut que ce bon capucin l'ait vendu à un autre. Les magistrats de Genève m'ont promis qu'ils empêcheraient cette capucinade effrontée d'entrer dans leur petit district; je ne sais comment faire pour en obtenir autant à Lausanne. On dit l'édition très mauvaise et pleine de fautes. Je ne ferai pas le moindre reproche à M*** de son goût pour les capucins, et je resterai tranquille.

Savez-vous que le conseil de Genève s'est fait représenter la belle lettre de Grasset à Bousquet, et que Grasset est décrété de prise de corps?

Le papier me manque, je finis; *tuus in æternum.*

A M. BERTRAND.

Aux Délices, près Genève, 20 novembre.

J'ai envoyé, mon cher monsieur, à M. de Moraucour, une lettre que j'ai écrite à l'académie française, au sujet des rapsodies qu'on se plaît à imprimer sous mon nom. Cette lettre a déjà paru dans les feuilles littéraires de Genève, et je me flatte que votre gazette voudra bien s'en charger. C'est un nouveau préservatif que je suis obligé de donner contre cet ancien poëme de *la Pucelle*, qu'on renouvelle si mal à propos, et qu'on a déjà défiguré dans trois éditions qui paraissent à la fois. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer cet ouvrage. J'empêche, autant que je peux, qu'il ne paraisse à Genève; je sens bien que mes efforts seront inutiles. J'en connais une édition qui n'est pas sûrement faite par Maubert; car le libraire qui était en marché à Francfort a mandé que la copie de Maubert était en douze chants, et l'édition dont je vous parle est en quinze. Madame la duchesse de Saxe-Gotha, qui l'a lue, m'a fait

l'honneur de me mander, comme je crois vous l'avoir déjà dit, que cet ouvrage l'avait beaucoup amusée, et que, tout libre qu'il est, il ne contient aucune de ces indécences qu'on m'avait fait craindre; mais enfin c'est un ouvrage libre, et cela seul suffit pour qu'un homme de soixante ans passés, qui a l'esprit de son âge, soit très fâché de se voir ainsi compromis. Je suis aussi fâché que l'est le Grondeur, à qui on veut faire danser la courante.

Si j'étais plus jeune, et si j'aimais encore la poésie, je serais tenté de faire un petit poëme épique sur le roi Nicolas 1er. Vous savez sans doute qu'on prétend qu'un jésuite s'est enfin déclaré roi du Paraguai, et que ce roi s'appelle Nicolas. On m'a envoyé des vers à la louange de Nicolas; les voici :

Du bon Nicolas premier
Que Dieu bénisse l'empire,
Et qu'il lui daigne octroyer,
Ainsi qu'à son ordre entier,
La couronne du martyre!

J'ai reçu une *Ode sur la Mort*, qui m'est adressée. On la dit du roi de Prusse; elle est imprimée à La Haye, avec ce titre qu'on met ordinairement aux ouvrages du roi de Prusse : *de main de maître*, et une couronne pour vignette. Je ne l'envorrai pourtant pas au conseil de Berne, comme Maupertuis a envoyé les lettres du roi de Prusse; je me contenterai d'apprendre tout doucement à mourir, et je mourrai assurément plein d'estime et de tendresse pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous avertis que je veux vivre encore ce printemps, pour venir vous dire à Berne combien je vous aime.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 28 novembre.

J'envoie, mon cher patron, à M. de Morancour, la réponse de l'académie française. L'édition que j'ai vue est l'ouvrage de la canaille. On a, dans Paris, le plus profond mépris pour ces manœuvres dont je me suis trop inquiété ici. Je crois qu'il faut laisser tomber ces misères dans l'oubli qu'elles méritent.

Voici la triste confirmation du désastre de Lisbonne et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire *tout est bien?* Matthieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un gland sur le nez. Adieu, encore une fois; aimez un peu le pauvre malade, et tout sera bien pour lui.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre

Je dicte, mon cher ange, mes très humbles et très tendres remerciements, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de *messieurs des postes;* je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je fesais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame Denis avait promis *Zulime* à messieurs de Lyon; mais, comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas au spectacle, la grosse madame Destouches se passera de *Zulime*.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelins* et les *Mérope*. Le *tout est bien* de Matthieu Garo et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Oui, les Anglais prennent tout, la France souffre tout, les volcans engloutissent tout. Beaumont, qui a échappé, mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne; c'est *l'Optimisme*. Madame Denis vient demain au soir.

Nous sommes, l'un et l'autre, très tendrement attachés à nos voisins.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre.

On ne peut vous connaître, monsieur, sans s'intéresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du

Non ignara mali, miseris succurrere disco,
VIRG., *Æneid.*, I, v. 630.

pour être touché de ce que vous avez souffert. Je suis beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu, et je n'ai pas même la force de vous écrire de ma main. Si vous écrivez à madame la comtesse de La Marck, je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur de son souvenir; je le préfère à ma belle situation et à la vue du lac et du Rhône. Ayez la bonté, je vous en prie, de lui présenter mon profond respect.

On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne et du Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne; tout est englouti, ou embrasé. Vingt villes ont péri; Cadix a été quelques moments submergé par la mer; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le *jugement dernier* pour ce pays-là; il n'y a manqué que la *trompette*. A l'égard des Anglois, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal.

Je n'ai point de nouvelles de M. Patu, votre compagnon de voyage. Il m'a paru fort aimable, et digne d'être votre ami. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand vous le verrez, ou quand vous lui écrirez. Madame Denis sera très sensible à votre souvenir. Elle est actuellement à ma petite cabane de Monrion, auprès de Lausanne, où elle fait tout ajuster pour m'y établir l'hiver, en cas que mes maladies m'en laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac, j'aurais l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous commençons à être arrangés. M. de Gauffecourt est ici depuis quelques jours; je crois que vous l'avez vu à Lyon. Il fait pour le sel à peu près ce que vous faites pour le tabac; mais il ne fait pas de beaux vers comme vous.

J'ai l'honneur, etc.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 8 décembre

Mon cher ami, les *pucelles*, les tremblements de terre, et la colique, me mettent aux abois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore sensible à ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de tristesse que de danger. On n'est pas sûr de coucher dans son lit, et quand on y couche, on y est malade; du moins c'est mon état, et c'est ce qui m'empêche de venir faire avec vous des jérémiades à Monrion. J'ai encore, pour surcroît de malheur, un cheval encloué dans le meilleur des mondes possibles. Je suis prêt à partir; j'ai encore envoyé de petits bagages à l'ermitage de Monrion, et, dès que mon cheval et moi nous serons purgés, je prendrai sûrement un parti; en attendant, je n'en peux plus. Si je suis confiné à mes prétendues *Délices*, il faudra que je vous envoie madame Denis, qui me paraît enchantée de vous et de Lausanne; mais le mieux sera de l'accompagner, et, somme totale, je viendrai vif ou mort. Il y a un docteur Tissot qui dissèque proprement son monde, c'est une consolation; je ne me console point pourtant de mon ami Giez. Mille respects à madame de Brenles; je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Je vous envoie, mon cher ange, une tragédie que vous recevrez par une occasion. Ne vous alarmez pas; cette tragédie n'est pas de moi; je ne suis pas un homme à combattre le lendemain d'une bataille. La pièce est d'un de mes amis, à qui je voudrais bien ressembler. Je crois qu'elle peut avoir du succès, et je crains que l'amitié ne me fasse illusion. Je soumets l'ouvrage à vos lumières; l'auteur et moi nous nous en rapportons à vous avec confiance. Soyez le maître de cette tragédie comme des miennes; vous pouvez la faire donner secrètement aux comédiens. Mon cher ange, pendant que vous vous amuserez à faire jouer celle-là, je vous en mettrai une autre sur le métier, afin que vous ne chômiez pas; car ce serait conscience. Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée *Jeanne*, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées? C'est Thieriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles, pendant qu'une partie du continent est abîmée, et que nous sommes à la veille du jugement dernier.

Je vais d'Alpe en Alpe passer une partie de l'hiver dans un petit ermitage appelé Monrion, au pied de Lausanne, à l'abri du cruel vent du nord. Adressez-moi toujours vos ordres à Lyon. Mille tendres respects à tous les anges.

A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 10 décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis longtemps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt ma-

lade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne; vous en faites un si bel usage, que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur Liotard. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie un amusement qui satisfait à la fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre sœur et moi nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc*; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâce à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame Denis se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je desire ici, c'est la vôtre. Peut-être que le docteur Tronchin ne sera pas inutile à votre santé; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettait de lui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille compliments à tout ce que vous aimez.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 décembre.

Messieurs, daignez recevoir mes très humbles remercîements de la sensibilité publique [1] que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement; vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'*Histoire* prétendue *de la guerre de* 1741, qui paraît sous mon nom, est non seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux, est, depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'Argenson, et n'en est pas sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-Chapelle, et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorants. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges, y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle, et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du *Siècle de Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette *Histoire universelle* que Jean Néaulme imprima sous mon nom il y a quelques années. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les *notes* dont un éditeur a défiguré le *Siècle de Louis XIV*. Je dois m'adresser à vous, messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance, que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes, si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, messieurs, de je ne sais quel poëme entièrement défiguré qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un profond respect, etc.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, près de Lausanne, ce 26 décembre.

Est-il bien vrai, monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour madame ou mademoiselle Gouet? Quel intérêt ai-je à

[1] Voyez la lettre de M. de Voltaire à l'académie française, et la réponse de l'académie (page 700).

cela ? On dit qu'elle est jeune et bien faite ; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les *Cantiques* de Moncrif chez la reine ; elle demande à entrer dans la musique, et il faut que, du pied du mont Jura, je vous importune pour les plaisirs de Versailles ! On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi, et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si mademoiselle Gouet est si bien faite, et si elle a une si belle voix, la liberté que je prends est très inutile ; et si elle n'avait, par malheur, ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je devrais donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés. Je ne suis plus à mes Délices ; je passe mon hiver dans une maison plus chaude, que j'ai auprès de Lausanne, à l'autre bout du lac. Un village a été abîmé, à quelques lieues de nous, par un tremblement de terre, le 9 du mois. En attendant que mon tour vienne, je vous renouvelle mon très tendre respect. Nous sommes ici deux Suisses, ma nièce et moi, qui regrettons de n'être pas nés en Guienne.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Monrion, 8 janvier 1756.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler Thieriot d'une lettre, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie ; mais j'ai une maudite *Histoire générale* qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable santé ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup affaire de *Mariamne*, quand on a un *Astyanax* et une *Coquette*. On dit que cette demoiselle Hus, dont vous me parlez, ressemble plus à une Agnès qu'à une Salomé. Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je lui donne de tout mon cœur, *in quantum possum et in quantum indiget*. Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire ; mais je vais donner les provisions de Salomé à ladite demoiselle.

Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend P. Nicolas. Parmi les vaisseaux de transport il y en a un qui s'appelle *le Pascal*. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi, car il appartient à MM. Gilli. Il est bien juste que Pascal aille combattre les jésuites ; mais ni vous ni moi ne paraissions faits pour être de la partie.

Je vous embrasse, mon cher ange.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 8 janvier.

J'envoie, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand-juge Tronchin ; je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vite.

Vous me paraissez à peu près dans le même cas que moi ; faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans ; et madame Ledosseur vient de mourir, avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles Bessières avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe ; elle fesait seulement, tous les quinze jours, une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée ; elle mangeait, dans une semaine, deux ou trois biscuits, et vivait à peu près comme un perroquet ; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. Tronchin vous prescrira à peu près le même remède qu'à moi : et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira ; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de Richelieu, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la casse ; cela avait l'air du bouillon de Proserpine ; il s'en trouva très bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la casse à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur Tronchin rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce ; tâchez de venir nous voir avec des tétons rebondis et un gros cul. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à Moutigni sur la mort de madame Ledosseur. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt

jeune avec de gros tétons. La vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 janvier.

Il me paraît, monsieur, que sa majesté polonaise n'est pas le seul homme *bienfesant* en Lorraine, et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre, que mon esprit a été charmé de votre *Discours*. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre; mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame du Châtelet. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de Boufflers et de madame de Bassompierre Je me flatte que M. de Lucé ne m'a pas oublié; mais c'est à vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer, j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion; c'est Ragotin qu'on appelle *monseigneur;* je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position : j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très agréable pour un philosophe, et très sain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un ermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lausanne; je passe de l'un à l'autre; je vis dans la tranquillité, l'indépendance, et l'aisance, avec une nièce qui a de l'esprit et des talents, et qui a consacré sa vie aux restes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac; mais si jamais il avait cette fantaisie, nous le recevrions avec transport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, messieurs les lieutenants-généraux, de passer le Rhin cette année plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne soyez à Hanovre quand je serai à Plombières. Devenez maréchal de France, passez du gouvernement de Toul à celui de Metz; soyez aussi heureux que vous méritez de l'être; faites la guerre, et écrivez-la. L'histoire que vous en ferez vaudra certainement mieux que la rapsodie de la *Guerre de* 1741, qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'Argenson.

Je vous préviens sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes ermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût pour la retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de Tressan, et recevez les tendres et respectueux remerciements du Suisse Voltaire.

Je m'intéresse à *Panpan* comme malade et comme ami.

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

A Monrion, près de Lausanne, ce 13 janvier.

Vous me proposez, monsieur, les plus belles étrennes du monde; je les accepte d'un grand cœur. Il n'y a point de Suisse dans les treize cantons qui aime mieux l'histoire de France que moi; et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Vous avez la bonté de m'annoncer votre cinquième édition; soyez sûr que vous verrez la trentième. Vous avez rendu un très grand service au public, en augmentant d'un tiers un ouvrage si utile. Vous êtes d'ailleurs fort heureux qu'on ne vous vole point vos manuscrits, et qu'on ne vous les défigure pas.

J'en connais de plus misérables.

Vous me demandez comment on peut m'envoyer mes étrennes : très aisément, en les mettant à la poste avec le contre-seing d'un de vos amis, et en me les adressant en droiture à Genève. Il est vrai que je passe mon hiver dans mon ermitage auprès de Lausanne; mais tout me vient par Genève, c'est la grande route.

Après le don de votre excellent livre, le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, c'est de dire à madame du Deffand combien je m'intéresse toujours à elle. Je ne lui écris point, parce que, dans ma solitude, je n'ai rien de commun avec le monde. Je suis devenu Suisse et jardinier. Je sème et plante. Je n'oublie point les personnes auxquelles j'ai été attaché, mais je ne les ennuie point de mes inutiles lettres.

Je suis très aise pour l'académie des belles-lettres que vous remplissiez et que vous honoriez

la place d'un théatin; je n'en savais rien. Je ne lis ni gazettes ni *Mercures*. Je ne sais plus l'histoire de mon siècle; et je n'ai guère de correspondance qu'avec le jardinier des Chartreux, quoique l'apparition de *la Pucelle* puisse faire penser que je suis en commerce avec leur *Portier*.

Madame Denis vous fait mille compliments. Je me flatte que votre ami n'a plus la goutte. Les circonstances présentes semblent demander un homme ingambe; mais il sera toujours très alerte, quand même il aurait le pied emmailloté.

Recevez ma très sincère et très tendre reconnaissance, et mon inviolable attachement.

J'ai eu l'honneur d'avoir un tremblement de terre dans mon ermitage des Délices. Si les îles Açores sont englouties, comme on l'assure, je me range du sentiment de M. de Buffon.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

A Monrion, 24 janvier.

Pour répondre à votre difficulté, mon cher monsieur, sur l'histoire de Jeanne d'Arc, je vous dirai que, quelques années après sa mort, il y eut une grosse créature fraîche, belle, et hardie, accompagnée d'un moine, qui alla s'établir à Toul, et se dit la Pucelle d'Orléans, échappée au bûcher. Le moine contait par quel miracle cette évasion s'était opérée; on leur fit un grand festin dans l'Hôtel-de-Ville, et les registres en font foi. L'illusion alla si loin, qu'un homme de la maison des Armoises épousa cette aventurière, croyant épouser la Pucelle d'Orléans; et c'est de ce mariage que descend le marquis des Armoises d'aujourd'hui. Voilà pourquoi, monsieur, on a prétendu, en Lorraine, que la Sorbonne et les Anglais n'avaient point consommé leur crime, et que la Pucelle d'Orléans, pucelle ou non, n'avait point été brûlée. Cette aventure n'est point extraordinaire dans un temps où il n'y avait point de communication d'une province à une autre, et où l'on fesait son testament quand on entreprenait le voyage de Nanci à Paris.

Je reçois dans le moment votre lettre, et celle de cet autre aventurier qui va chercher de nouveaux malheurs chez les Vandales. Sa conduite paraît d'un fou, et son billet est d'un Gascon. Mais ce n'est pas sa folie, c'est son malheur qu'il faut soulager. Je vous remercie de tout mon cœur des dix écus que vous avez eu la bonté de lui donner de ma part. Vous avez poussé trop loin la générosité, en l'aidant aussi vous-même de votre bourse. Mais enfin c'est votre métier de faire de bonnes actions. Comme vous ne me mandez point par quelle voie je dois vous rembourser les dix écus, permettez que je vous en adresse le billet inclus pour M. Panchaud.

Êtes-vous informé que, le 21 décembre, il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne, qui a fait périr soixante et dix-huit personnes? on compte cela pour rien. Les Français préparent une descente en Angleterre. *Qu'allait-il faire dans cette galère?* Quel *optimisme* que tout cela! heureux les hommes ignorés qui vivent chez eux en paix! plus heureux ceux qui vivent avec vous! Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie; je vous supplie de présenter mes respects à M. le baron de Freudenreich. *Tuus semper.*

A M. VERNES,

PASTEUR DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

A Monrion, 29 janvier.

Il est vrai, mon cher monsieur, que vous m'avez envoyé des vers; mais j'aime bien mieux votre prose. Je n'ai point d'admirateurs, je n'en veux point; je veux des amis, et surtout des amis comme vous.

On dit que vous avez prononcé un Discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre Discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes, qui ont été engloutis sous la terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles.

Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué *Nanine* à Berne; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. Madame Denis, qui ne jeûne point, a été très fâchée qu'on ne bâtît point un théâtre à Lausanne; mais cela ne l'a point brouillée avec les ministres. Il en vient quelques-uns dans mon petit ermitage à Monrion. Ils sont tous fort aimables et très instruits. Il faut avouer qu'il y a plus d'esprit et de connaissances dans cette profession que dans aucune autre. Il est vrai que je n'entends point leurs sermons; mais, quand leur conversation ressemble à la vôtre, je vous assure qu'ils me plaisent beaucoup plus.

Mille compliments à toute votre famille, et à monsieur et madame de Labat.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et sans cérémonie.

A M. DE GAUFFECOURT,

A GENÈVE.

A Monrion, près de Lausanne, 1er février 1756.

Dans le temps, mon cher monsieur, que vous

m'envoyiez un reçu fort inutile, je vous en préparais un qui n'est pas plus nécessaire. Ces bagatelles se trouvent dans la grande Bible de M. Grand, à Lausanne, et de M. Cathala, à Genève; cependant prenez toujours ce chiffon de commentaire.

Il se pourrait bien faire que le traité du roi de Prusse le conduisit au comble de la gloire, et le rendît médiateur nécessaire entre l'Angleterre et la France. Je serais bien fâché qu'on perdît du monde à Cassel pour la religion; cette mode devrait être passée. M. Liébaut m'a écrit; il a chargé sa mémoire d'un ouvrage fort incorrect, et fort différent de celui que vous avez eu. Il court à Paris une petite pièce d'environ trente vers sur le désastre de Lisbonne; on la dit un peu vive; on me l'attribue; je suis accoutumé à être calomnié.

Bonsoir, mon cher philosophe; je vous remercie d'avoir présenté mes respects à madame d'Épinay, puisqu'elle est philosophe aussi. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

Mon cher ange, si ceci n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques. Je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes; je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien* me paraît ridicule, quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de *Mérope* mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à Thieriot, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui sera une des *trompettes* de la renommée de ce grand homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très beaux vers pour le duc de Nivernais; mais, jusqu'à présent, on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 7 février

Je vous remercie bien fort, mon *héros*, de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat, et que, si vous n'y prenez garde, vous égalerez le maréchal de Villars. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même, quand il ne sera pas question de plume; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit ne vous permettra pas le guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale; mais jusqu'à présent vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée; et je voudrais que les Anglais fissent une descente à Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer; il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos moments de loisir.

M. de Ximenès, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires, informes et défigurés, ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites Délices auprès de Genève. Il est bien certain que le nom de *Reiss* ou de *Thésée* est une chose fort indifférente; mais ce qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contester le service important que vous avez rendu au roi et à la France.

Permettez-moi seulement de vous représenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la conversation rapportée, vous semblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui suit cette conversation n'est pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Thésée*, et, par parenthèse, cela est assez dans le ton de M. le maréchal de Noailles. C'est, encore une fois, votre écuyer Féraulas qui me l'a conté; c'est une circonstance inutile, sans doute; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reste; et, si vous me contestez le *Thésée* publiquement, vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de cette journée si glorieuse pour vous.

Au reste, toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux; et quelques petites circonstances qu'on m'a dites de bouche ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reste de l'histoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre.

Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dernière guerre en Flandre l'a été.

Croirez-vous que le roi de Prusse vient de m'envoyer une tragédie de *Mérope* mise par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis; mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude, comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de Pompadour avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

A M. BRIASSON,

LIBRAIRE A PARIS.

A Monrion, 13 février

Avant de travailler à l'article *Français*, il serait bon que quelque homme, zélé pour la gloire du *Dictionnaire encyclopédique*, voulût bien se donner la peine d'aller à la Bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits des dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devî. mes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois*, et sauvages *celtes*.

Si le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la Bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi bien que celle de Guillaume au court nez. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point, qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au *Dictionnaire encyclopédique;* cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Histoire*.

Je ne doute pas que M. de Montesquieu n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente dissertation qu'Addison a insérée dans *le Spectateur*, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, surtout dans les auteurs de génie, comme Corneille.

A propos de goût et de génie, l'*Eloge* de M. de Montesquieu, par M. d'Alembert, est un ouvrage admirable; il y a confondu les ennemis du genre humain.

Mille sincères et tendres compliments à M. d'Alembert, à M. Diderot, et à tous les encyclopédistes.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près Lausanne, 19 février.

L'oncle et la nièce font mille compliments aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé du Resnel ce petit *sermon* qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser en carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé du Resnel et M. de Cideville seront encore plus persuadés de l'attachement des deux ermites que de leur dévotion.

Brisons ma lyre et ma trompette;
Laissons les héros et les rois;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais, pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur;
Mais vous justifierez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'altesse
S'offense des plus tendres soins?
Faut-il, parce qu'elle est princesse,
Que qui la voit l'en aime moins?
Était-ce un crime volontaire
Que de se rendre à tant d'appas?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire?

Quand on voit l'aimable Henriette,
L'indifférence disparaît;
Quelque respect qui nous arrête,
Est-on maître de son secret?
Les égards que le rang impose
N'étouffent point le sentiment;
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la chose.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela est bien impossible! Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de Fontaine le

petit ouvrage dont vous me parlez, pour vous être donné sur-le-champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'est à madame de Fontaine qu'il faut vous adresser. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles; apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. Tronchin. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime; on n'a encore représenté des héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène serait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jetassent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf sur la terre; ce sont toujours les mêmes passions, et des aventures qui se ressemblent. Le théâtre est épuisé, et moi aussi; et puis, quand on s'est tué à travailler deux ans de suite à l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre, quelle en est la récompense? Les comédiens daignent-ils seulement remercier du présent qu'on leur a fait? On amuse la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul qui daigne vous rendre le même service? La parodie nous tourne en ridicule; un Fréron nous déchire; voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder. Vous auriez tort, mon cher ange; ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie, j'aurais déjà commencé les vers?

Mais quelle est donc la maladie de madame d'Argental? que veut donc dire son pied? Si la comédie ne la guérit point, que pourra Fournier? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la Comédie, mon cher et respectable ami, faites, je vous prie, pour moi les remerciements les plus tendres à Gengis-kan.

Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de *Mérope*, opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame de Pompadour; je lui dois de la reconnaissance, et j'espère qu'elle sera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embrasse tendrement.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 29 février.

Je reçois, mon ancien ami, votre lettre du 21. Vous devez avoir à présent, par madame de Fontaine, le *sermon* que prêche le P. Liébaut, tel que je l'ai fait, et qui est fort différent de celui qu'on débite. Vous êtes mon plus ancien paroissien, et c'est pour vous que la parole de vie est faite. Je n'ai guère à présent le loisir de penser à ma lame *Jeanne*, et je suis trop malade pour rire. Le tableau des sottises du genre humain, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, est ce qui m'occupe, et je trempe mon pinceau dans la palette du Caravage, quand je suis mélancolique. Je ne sais s'il y a dans ce tableau beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées se couper la gorge, en Europe, pour quelques arpents de glace et de neige dans l'Amérique.

Je vous prie, mon ancien ami, de m'instruire de la demeure de ce petit Patu qui est si aimable. Il m'a écrit une très jolie lettre; je ne sais où lui adresser ma réponse; dites-moi où il demeure. Je vous embrasse bien tendrement.

A M. DE GAUFFECOURT,

A GENÈVE.

A Monrion, 29 février 1756.

Je vous renvoie, mon cher philosophe, la lettre d'un homme qui paraît aussi philosophe que vous, et dont le suffrage m'est bien précieux. J'espère encore vous trouver à Genève. J'y ferai un petit tour légèrement pour vous y embrasser, si ma déplorable santé me le permet. Nous parlerons de la dédicace, et de l'inscription. Vous savez que c'est l'hôtel-de-ville qui fait bâtir, et qu'il faut que l'inscription soit non seulement de son goût, mais encore de son aveu, et en quelque façon de son ordre; il en est de même de la dédicace. Je crois qu'il n'y a à Paris de secousse que dans les esprits. L'affaire d'un vieux conseiller au grand conseil qui ne voulait pas payer l'argent du jeu, est devenue une source de querelles publiques. Les pairs présentent des requêtes, tandis que les Anglais nous présentent leurs canons et bloquent nos ports: *Et hæc omnia lento temperas risu*. V.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 10 mars.

Mon cher ami, le séjour de Colmar n'a point été triste pour moi; j'y travaillais, je vous voyais, et je vous regrette. J'ai passé l'hiver à Monrion avec notre ami de Brenles. Nous aurions bien voulu que le temps des vacances eût été en hiver, et que vous eussiez pu venir dans cet ermitage. Celui où je suis à présent vous plairait davantage; j'ai trouvé, en arrivant, des fleurs épanouies dans mes parterres.

Comptez que les environs du lac Léman ne sont point barbares ; les habitants le sont encore moins. Il n'y a point de ville où il y ait plus de gens d'esprit et de philosophes qu'à Genève. Ma maison ne désemplit pas, et j'y suis libre. Je suis au désespoir que votre destinée vous fixe à Colmar ; car probablement je n'y retournerai pas, et vous ne viendrez point à mes Délices. Il faut que vous souteniez la cause de la veuve, de l'orphelin, et du Juif d'Alsace. Courage ! plaidez et aimez les deux Suisses qui vous aiment, et qui font mille compliments à madame Dupont. Ne nous oubliez pas auprès de monsieur le premier et de madame, etc.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. Bouret. Je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne *Religion naturelle*, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décents, voici ceux qui termineront le *sermon* sur Lisbonne ; lâches-les pour apaiser les cerbères.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier?* Cet ignorant-là n'a pas lu saint Paul.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de *Mérope*, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars ; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon *Petit Carême* par la poste, et que vous vouliez la faire réimprimer sur-le-champ, à l'usage des âmes dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention, mon ancien ami. Si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il est très triste assurément qu'on les ait imprimés sans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais à ma façon.

J'espère que M. le maréchal de Richelieu leur prouvera, à la sienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde. Je vous embrasse.

A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 17 mars.

Ma chère enfant, je savais, il y a long-temps, qu'*Esculape*-Tronchin était à Paris ; et j'ai été fidèle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cul et des tétons. Vous ferez très bien de venir avec MM. Tronchin et Labat ; une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni mal se porter en courant la poste avec son médecin.

Votre frère a donc quitté son pot à beurre pour vous ; et il va soutenir la cause du grand-conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement votre sœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à Lyon, pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne sera pas suivi ; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai : *Tout est bien*.

C'est Satan qui a fait imprimer l'ébauche de mon *sermon*. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre Pope, et, de plus, très chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne, à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de Dieu pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de Séchelles ne fera aucun bien à l'état. Pour la comédie de La Noue, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à Alceste et à Admète. Je fais de mon côté de mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'*Encyclopédie* ; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'ermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cul et des tétons, ma chère nièce.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 mars.

Mon cher ange, vous avez raison ; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes sur *les malheurs de Lisbonne* et sur *la Loi naturelle*. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on est exposé à la criaillerie ! Madame de Fontaine a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme sur *la*

Loi naturelle. On lui a donné le titre de *Religion naturelle*, à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse, il y a près de trois ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de Bareuth en a donné des copies, et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire? il faudra le publier, après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poëme de deux cent cinquante vers. Il est raisonné, et je le crois très raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami Pope, mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me sied pas; mais la résignation à l'Être suprême sied toujours bien.

Encore une fois une tragédie vaudrait mieux; mais le génie poétique est libre et commande; il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé *la Religion naturelle* à madame la duchesse de Gotha, aussi bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de Buridan.

A MADEMOISELLE PICTET.

Quand vos yeux séduisent les cœurs,
Vos mains daignent coiffer les têtes;
Je ne chantais que vos conquêtes,
Et je vais chanter vos faveurs.

Voilà ce que c'est, ma belle voisine, de faire des galanteries à des jeunes gens comme moi! ils vont s'en vanter partout. Vous me tournez la tête encore plus que vous ne la coiffez, mais vous en tournerez bien d'autres.

Mille tendres respects à père et mère, etc.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon *héros*, vous m'auriez déjà vu à Lyon. Je vous aurais suivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre historien avec vous, comme Louis XIV. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public, et les plus glorieuses pour vous, dans une espèce d'*Histoire générale* qui va *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il est venu à mon ermitage des Délices des Anglais qui ont vu votre statue à Gênes; ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez, monseigneur; votre gloire sera sur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en est rempli; il vous est attaché avec la plus vive tendresse et le plus profond respect.

Je me flatte que vous serez bien content de M. le duc de Fronsac. On dit qu'il sera digne de vous; il commence de bonne heure.

Oserais-je vous demander une grâce? Ce serait de daigner vous souvenir de moi, avec M. le prince de Wurtemberg, qui sert, je crois, sous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus constantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur *Lisbonne* et sur *la Religion naturelle*. Vraiment vous avez bien autre chose à faire qu'à lire mes rêveries; mais quand vous aurez quelque insomnie, elles sont bien à votre service.

A MM. CRAMER FRERES.

Je ne peux que vous remercier, messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages, mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge et en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, et il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueillies étaient des amusements de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que, quand j'ai fait imprimer la *Henriade* et mes tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom; je dois, à plus forte raison, n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échappent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, et qui devaient rester dans les portefeuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français et catholique; et c'est principalement dans un pays protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, et mon profond respect pour la religion dans laquelle je suis né, et pour ceux qui sont à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentiments. J'ai écrit l'histoire avec vérité; j'ai abhorré les abus, les querelles, et les crimes; mais toujours avec la vénération due aux choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles, à ces abus, et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien; je n'ai été qu'un citoyen zélé, et plus encore un citoyen de l'univers. L'huma-

nité, la candeur, la vérité, m'ont toujours conduit dans la morale et dans l'histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions répréhensibles, je serais le premier à les condamner et à les réformer.

Au reste, puisque vous avez rassemblé mes ouvrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes; que toutes les pièces qui ne seront point dans votre édition sont supposées, et que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encore plus cette indulgence par un plus grand travail. S'il y a des choses que le public désapprouve, je les désapprouve encore davantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des honnêtes gens, c'est que vous en êtes les éditeurs. L'estime que s'est acquise depuis long-temps votre famille dans une république où règnent l'esprit, la philosophie, et les mœurs, celle dont vous jouissez personnellement, les soins que vous prenez, et votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

Aux Délices, 1er avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange; que de choses j'ai à vous dire! Madame d'Argental a toujours mal au pied! et le messie Tronchin est à Paris! Il dit que je suis sage et que je me porte bien : ah! n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration; c'est ce qu'un procureur doit envoyer; mais il n'en était rien avant vos bontés, et avant que M. l'abbé de Chauvelin eût daigné employer auprès de lui son éloquence. J'écris à M. l'abbé de Chauvelin pour le remercier; je ne sais point sa demeure; je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiselle Guéant; voilà ce que c'est que d'écrire trop tard! les Bonneau sont plus alertes. Un Bonneau m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle Hus, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné *Nanine* à cette Hus; ce n'est pas ma faute; je ne suis qu'un pauvre Suisse mal instruit.

On me défigure à Paris; mon *Petit Carême* est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur *Lisbonne* et *la Loi naturelle* sont deux pièces dignes de la primitive Église; Satan en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes *sermons* avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si Dieu m'en donne la force et la grâce : mais que faire? comment faire? et à quoi bon travailler pour des ingrats? Moi Suisse! moi fournir la cour et la ville! Je prêche Dieu, et on dit au roi que je suis *athée*. Je prêche Confucius, et on lui dit que je ne vaux pas Crébillon. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance, et on imprime une *Religion naturelle* où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins; je suis libre, indépendant; mais je ne digère point, et je suis loin de vous, et je mourrai probablement sans vous revoir.

On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait; vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame Denis vous fait des compliments sans fin, et moi des remercîements et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC,

A PARIS.

Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remercîments que je vous dois depuis si long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustements de ma campagne, les événements contingents de ce monde, et je ne sais quel *Orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis sûr que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends le moins, et sur lesquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me semble que personne ne pense ni avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, le *Traité des Sensations*, et celui *des Animaux*. Peut-être, quand vous fîtes le premier, ne songiez-vous pas à faire le second, et, quand vous travaillâtes au second, vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que, depuis ce temps-là, il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage

méthodique et suivi qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que Locke, tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous fasse peur ; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage ; vous seriez le maître chez moi comme chez vous ; je serais votre vieux disciple ; vous en auriez un plus jeune dans madame Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'âme. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant, les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçants. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. Tronchin n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte rien aux sentiments que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime, et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, monsieur, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai tant fait de vers, mon digne et ancien ami, que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, sur le *Tout est bien*, et sur *la Loi naturelle ;* ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la nécessité de les corriger. Il a fallu dire ce que je pense, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes ni les esprits trop crédules. J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma façon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux ni d'un *athée ;* et j'ose croire que tous les honnêtes gens seront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de Calvin, il s'en faut beaucoup ; c'est un pays rempli de vrais philosophes. Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de presque tous les ministres ; et l'adoration d'un Être suprême, jointe à la morale, est la religion de presque tous les magistrats. Vous voyez, par l'exemple de Tronchin, que les Genevois peuvent apporter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'insertion de la petite-vérole, *Idamé* et *la Religion naturelle*.

Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du Conseil et de l'Église, et de leur lire mes deux poëmes ; ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne sais si la Sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de Pope, malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma Préface, aussi bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé Du Resnel, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentiments. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne, et encore d'une *Histoire universelle*, qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je parais si paresseux, dans le temps que je suis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon *Tout n'est pas bien* et ma *Religion naturelle*. J'ignore si vous êtes encore à Paris ; je ne sais où est M. l'abbé Du Resnel. Je vous écris presque au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame Denis vous fait mille compliments. V.

P. S. Il y a long-temps que je n'ai vu les paperasses dont les Cramer ont farci leur édition ; s'ils ont jugé une petite pièce en vers qui vous est adressée digne d'être imprimée, ils se sont trompés ; mais le plaisir de voir un petit monument de notre amitié m'a empêché de m'opposer à l'impression.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste le

cas de combattre plus que jamais le système de Pope.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Mandez-moi comment je peux envoyer quelques exemplaires de mes *lamentations* de Jérémie sur *Lisbonne*, et de mon testament en vers, où je parle de *la religion naturelle* d'une manière en vérité très édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aie dit tout ce que je pense, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes assez curieuses. Je ne sais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'en Sorbonne. Le nombre des gens qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours. Si cela continue, la raison rentrera un jour dans ses droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices; elles commencent à mériter leur nom; elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable Patu y fit un pèlerinage. Je vous assure que c'est une jolie retraite, bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que Pope, mais ma maison est plus belle que la sienne; et on y fait meilleure chère, grâce aux soins de madame Denis; et je vous réponds que les jardins d'Épicure ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à Lambert, que je vais lui envoyer les poëmes de *Lisbonne* et de *la Loi naturelle*. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les Cramer pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fît pas sous mes yeux; vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque Lambert en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier *Discours sur l'Homme;* le quatrième est pour un roi, et le premier sera pour un ami; cela est dans l'ordre.

Bonsoir; je vous embrasse.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG,

A STRASBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai déchiffré votre lettre, madame, avec le plus grand plaisir du monde. Ne jugez point, s'il vous plaît, de mon attachement pour vous par mon long silence. Ma mauvaise santé, ma profonde retraite, l'éloignement où je suis de tout ce qui se passe dans le monde, le peu de part que j'y prends, tout cela fait que je n'ai rien à mander aux personnes dont le commerce m'est le plus cher. Je n'ai presque plus de correspondance à Paris. Le célèbre Tronchin, qui gouvernait ici ma malheureuse santé, m'a abandonné pour aller détruire des préjugés en France, et pour donner la petite-vérole à nos princes. Je ne doute pas qu'il ne réussisse, malgré les cris de la cour et des sots. Tout allait à merveille le 5 du mois. Madame de Villeroi attend la première place vacante pour être inoculée. Les enfants de M. de La Rochefoucauld et de M. le maréchal de Belle-Ile se disputent le pas. Il a plus de vogue que la Duchapt, et il la mérite bien. C'est un homme haut de six pieds, savant comme un Esculape, et beau comme Apollon. Il n'y a point de femme qui ne fût fort aise d'être *inoculée* par lui. Nous commençons à prendre les systèmes des Anglais; mais il faudrait apprendre aussi à les battre sur mer. Je crois actuellement M. de Richelieu en chemin pour aller voir s'il y a d'aussi beau marbre à Port-Mahon qu'à Gênes, et si on y fait d'aussi belles statues. Il pourra bien rencontrer sur sa route quelque brutal d'amiral anglais qu'il faudra écarter à coups de canon; mais je me flatte que le gouvernement a bien pris ses mesures, et que les Français arriveront avant les Anglais. Ceux-ci ont plus de deux cents lieues de mer à traverser, et M. de Richelieu n'a qu'un trajet de soixante-dix lieues à faire; ce qui peut s'exécuter en quarante heures très aisément, par le beau temps que nous avons.

Quoique je ne sois pas grand nouvelliste, il faut pourtant, madame, que je vous dise des nouvelles de l'Amérique. Il est vrai qu'il n'y a pas de roi Nicolas; mais il n'en est pas moins vrai que les jésuites sont autant de rois au Paraguai. Le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre les *révérends pères*. Cela est si vrai, que moi, qui vous parle, je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais, je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buénos-Aires; nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes; et, pour achever le plaisant de cette aventure, ce

vaisseau s'appelle *le Pascal;* il s'en va combattre *la morale relâchée.* Cette petite anecdote ne déplaira pas à votre amie; elle ne trouvera pas mauvais que je fasse la guerre aux jésuites, quand je suis en terre hérétique.

Avouez, madame, que ma destinée est singulière. Je vous assure que nous regrettons tous les jours, madame Denis et moi, que mes Délices ne soient pas auprès de l'île Jard. Mais songez, s'il vous plaît, que je vois le lac et deux rivières de ma fenêtre, que j'ai eu des fleurs au mois de février, et que je suis libre. Voilà bien des raisons, madame; mais elles ne m'empêchent pas de regretter l'île Jard. Daignez faire souvenir de moi monsieur votre fils. Je vous renouvelle mon tendre respect.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 avril.

Vous voyez, monsieur le duc, l'excuse de mon long silence dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur *la religion naturelle* avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette *religion naturelle*, en nous fâchant très mal à propos. Mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragments d'une jérémiade sur *le Désastre de Lisbonne*, et d'un examen de cet axiome *Tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève; on les a imprimées correctement avec des *notes* assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de Rhodon, qui sans doute trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne*. Celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de *pucelles* sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens à qui le sujet plaisait se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *Bien-Aimé* n'est pas dans mon original; il n'est fait que pour le *Cantique des cantiques*. Si mon âge, mes maladies, mes occupations, me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries, qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères Cramer en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé, d'ailleurs, est dans un état si déplorable, que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon Français et de serviteur de M. le maréchal de Richelieu, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth. J'oserais bien penser comme vous, monseigneur, sur Calais; mais vous avez probablement à la cour quelque Annibal qui croit qu'on ne peut vaincre *les Romains que dans Rome*.

Pardonnez, monseigneur, à un pauvre malade qui peut à peine écrire, et qui vous assure de son tendre respect et de son entier dévouement.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 avril.

C'est un trait digne de mon *héros* de daigner songer à son vieux petit Suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'Aphrodise, en grec, c'est Vénus? Je me flatte que vous donnerez pour le mot: *Venus victrix;* cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers, qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des Anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très fâchés d'avoir chez eux des Hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques moments de loisir sur *le Foudroyant*,

dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer mes *Sermons;* ils ne sont ni gais ni galants; ils conviennent au saint temps de Pâques. Ils sont bien sérieux, mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis, pour ma part, un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que Pascal combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon *héros*. Madame Denis et moi nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 18 avril.

Les Délices sont un hôpital, ma chère nièce; nous sommes sur le côté votre sœur et moi; notre Esculape-Tronchin ne peut être partout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent, dans les maladies chroniques comme dans les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du système de Pope et de la *loi naturelle*. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits *Sermons;* je les ai rendus beaucoup plus corrects et beaucoup plus édifiants, avec de belles *notes* fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon Français; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme Diogène, qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes.

Je pourrai bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, si j'ai quelques moments heureux; mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

A M. TRONCHIN,

MÉDECIN.

Aux Délices, 18 avril.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France.

Votre absence, mon cher Esculape, ne me coûte que la perte d'une santé faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes.

Monseigneur le duc d'Orléans et vous, vous serez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler dans mon jeune âge
De cette *inoculation*
Dont, grâce à vous, on fait usage.
On la traita de vision;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'*attraction*.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez les gens qui nous font la guerre?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre:
Rougit-on de les imiter,
Quand on a si bien su les battre?

Également à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et, sans songer quelle est la main

Qui la présente au genre humain,
Que l'univers soit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des jésuites*. Beaucoup de dames jansénistes seraient très fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez Hippocrate, qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfants me sont venus voir aujourd'hui, je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille compliments à M. de Labat, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

A M. BORDES.

Aux Délices, avril.

Soyez bien sûr, monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit *agnus Dei*. Nous sommes très fâchés, madame Denis et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême desir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir un homme comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome; et ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander la permission de penser à un dominicain.

M. l'abbé Pernetti m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inscription de votre salle de spectacle, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue française, qui, par malheur, est très ingrate pour le style lapidaire, rend cette besogne assez malaisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés à faire que deux. Cependant je vous prie de dire à M. l'abbé Pernetti que j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps devant moi; on dit que votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inscriptions pour la statue de M. le maréchal de Richelieu, à Minorque.

Adieu, monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens vivement tout le prix.

A M. PARIS-DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 avril.

Il y a un mois, monsieur, que je devais vous renouveler mes remerciements; car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce, que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération, et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules, et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de Richelieu. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue à Port-Mahon; et si les Anglais ont été assez malavisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très mauvais politiques.

Adieu, monsieur; conservez-moi un souvenir qui me sera infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très humbles obéissances à monsieur votre frère. Je le crois à présent à Brunol, comme vous à Plaisance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de Fleuri, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

Prenez Port-Mahon, mon *héros;* c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez

la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé à vous et à monsieur le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous huviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers, comme des Romains triomphant des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux Suisses vous présentent leur tendre respect.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 30 avril.

Je viens de lire la gazette, et, en conséquence, je vous prie, mon ancien ami, de faire corriger la *note* sur Bayle, s'il en est temps. Je ne veux point me brouiller avec des gens qui traitent si durement Pierre Bayle. Le parlement de Toulouse honora un peu plus sa mémoire, mais *altri tempi, altre cure.*

L'auteur des *Notes* sur le *Sermon de Lisbonne* ne pouvait prévoir qu'on ferait une Saint-Barthélemi de Bayle, du pauvre jésuite Berruyer, de l'évêque de Troyes, et de je ne sais quelle *Christiade*. Il faut retrancher tout ce passage : « Je crois devoir adoucir ici, etc. (page 20), » et mettre tout simplement : « Tout sceptique « qu'est le philosophe Bayle, il n'a jamais nié la « Providence, etc.; » et, à la fin de la note, il faut retrancher ces mots : « C'est que les hommes « sont inconséquents, c'est qu'ils sont injustes. » Ces mots étaient une prophétie; supprimons-la. Les prophètes n'ont jamais eu beau jeu dans ce monde. Mettons à la place : « C'est apparemment « pour d'autres raisons qui n'intéressent point « ces principes fondamentaux, mais qui regardent « d'autres dogmes non moins respectables. » Je vous prie, mon ancien ami, de ne pas négliger cette besogne; elle est nécessaire. Il se trouve, par un malheureux hasard, que la note, telle qu'elle est, deviendrait la satire du discours d'un avocat-général et d'un arrêt du Parlement; on pourrait inquiéter le libraire, et savoir mauvais gré à l'éditeur; le pauvre P. Berruyer sera de mon avis. Tâchez donc, mon ancien ami, de raccommoder par votre prudence la sottise du hasard.

Je crois actuellement M. de Richelieu dans Port-Mahon; il n'est pas allé là par la *cheminée.*

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 mai.

Thieriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes *sermons*, que ma morale vous a plu, que les *Notes* ont eu votre approbation; mais vous saviez l'affront qu'on venait de faire au père de l'Église des sages, à Bayle. On venait de le traiter comme le P. Berruyer et comme *la Christiade;* on l'associait à l'évêque de Troyes. On brûlait tout, et *Ancien* et *Nouveau Testament*, et Mandements, et philosophie. Cette capilotade est assez singulière, et le Discours de M. Joly peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce temps-là, il se soit glissé au bout de mon *Petit Carême* une note sur Bayle qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais, et du Discours éloquent de M. Joly de Fleury, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes de l'arrêt contre l'Écriture sainte et contre Bayle. J'ai écrit aussitôt à Thieriot, l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse *note* faite si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la *Bible;* à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. Joly de Fleury : « Que ceux qui se « déchaînent contre Bayle apprennent de lui à rai- « sonner et à être modérés; » et, à la fin de la note : « C'est qu'ils sont injustes. » Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raisonnent, qui sont modérés et justes, traitassent Bayle comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon secours, mon ange; mais en est-il temps? et Thieriot n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Je vous supplie aussi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers :

L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.

Le mot de *cher* est celui dont il se sert en leur écrivant. Ce sont ces mots propres et caractéristiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ses électeurs* est dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puisque je vous fais faire deux tragédies à la fois sous mes yeux. La première est ce *Botoniate*, ce *Nicéphore*, que le conseiller genevois raccommode; la seconde est *Alceste*, à laquelle votre très humble servante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reste plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la santé, et *flatus divinus*. J'attends le moment de la grâce. Si mon état conti-

nue, je serai un juste à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs songer à présent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce sera là un beau coup de théâtre, un beau dénoûment; mais, en vérité, il est plus aisé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés, et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talents fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années. Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 mai.

Mon *héros*, recevez mon petit compliment; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera. Je m'y prends à l'avance; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon; je crois la garnison prisonnière de guerre; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment [1]. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien! elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez *prime-sautier*.

Pardon, monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 3 mai.

Madame, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai, de plus, bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours; il ne vous faut qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture; enseveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme Salomon, sans être sage; j'ai vu que tout était à peu près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre.

Vous devez être de mon avis, madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de Jupiter, le plus gros est celui du mal; or, pourquoi Jupiter a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre humain; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différents, et il nous faut de différents remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous, et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président Hénault. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de Richelieu en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de Vénus; il est juste que ce soit à M. de Richelieu qu'elle se rende.

Adieu, madame; soyez sûre que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

[1] L'épître sur la *conquête de Mahon*, tome 2, page 658.

A M. THIERIOT.

A Monrion, le 27 mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne *de Montmartre* est aux Délices. Je verrai ce que c'est, à mon retour dans cet ermitage. Ma nièce de Fontaine y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimassiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sybarite, et je me suis fait un séjour délicieux; mais je vivrais aussi aisément comme Diogène que comme Aristippe. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très jolie maison à une chaumière, je serais très bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très doux et très libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité; car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de Bayle méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passe-port chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux sots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte; mais elle est mesurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas partisan de ce vers :

Tandis que de la grâce. . . . .

mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat.

Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissensions des Cramer; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont fait un magnifique présent à mon secrétaire. Ce secrétaire, par parenthèse, est un Florentin très aimable, très bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie *della Crusca*.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom Calmet pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calvinistes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Interea vale, et me ama.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes *sermons* sous l'enveloppe de M. Bouret; mais, comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur aura des succès moins brillants que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le *Nicéphore* et l'*Alexis* selon vos vues, mais non selon vos desirs. L'*Alceste* est très bien entre les mains de madame Denis, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que Racine en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire à l'Opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que Quinault eût fait *Alceste* après *Armide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu Rameau pour musicien.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier *depuis Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris; alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de *Lettres de madame de Maintenon*, de Louis XIV, etc.? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame Denis vous dit les choses les plus tendres. Elles seront bien reçues, puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon er-

mitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'Argental et à tous vos amis.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je reviens dans mon ermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits *sermons* ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'Argental, qui met presque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de Bayle ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaise, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des Bentley, des Burmann, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil de rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend Lambert; je voudrais bien ne pas désobliger Lambert. Je voudrais aussi que les Cramer pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du *citoyen de Montmartre;* c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très sûre, que Fréron et La Beaumelle ont composé cet infâme et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que La Beaumelle ne puisse avoir imprimé des *Lettres* originales de Louis XIV et de madame de Maintenon, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Êtes-vous à présent moine de Saint-Victor? Que n'êtes-vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de Fontaine! Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'est celle de Thélème. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes *sermons*, et vous prie de vouloir bien en distribuer à MM. d'Alembert, Diderot, et Rousseau. Ils m'entendront assez; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques notes; ils ne dénonceront point ces *sermons*.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 juin.

J'ai quelque orgueil, mon *héros*, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois après vous l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. Blakeney se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon *petit compliment* était répandu dans Paris. C'est Thieriot-*la-Trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir désapprouvé. Il y a longtemps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon *héros;* c'était un secret entre le ciel et lui. Thieriot fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'Aiguillon; si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'Aiguillon n'en aura pas laissé prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette saillie par M. le duc de Villars, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères, il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un *héros*, et que je ne suis pas un prophète de Baal.

Au milieu des coups de canon, vous soucieriez-vous de savoir que La Beaumelle, qui s'est fait, je ne sais comment, héritier des papiers de madame de Maintenon, a fait imprimer quinze volumes, soit de *Lettres*, soit de *Mémoires?* Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges qui est fait tout juste

pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingts ou cent familles outragées ; voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a parmi les Lettres de madame de Maintenon une lettre de M. le duc de Richelieu votre père qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de Frousac en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de Richelieu en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame Denis et moi nous sommes les deux Suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 12 juin

On dit le colonel Constant mort [1]. Si cela est, j'en suis très affligé, et je suis étonné de vivre. Voilà donc, mon cher ami, ce que c'est que ce fantôme de la vie. On s'en plaint, on la maudit, on la prodigue, on l'aime, et elle s'évanouit comme une ombre. Puisse madame votre femme avoir fait un heureux ! je suis bien sûr au moins qu'elle aura fait un honnête homme et un homme d'esprit.

Toutes vos nouvelles sont aussi fausses que le beau conte qu'on fesait des catholiques qui ne voulaient point d'un catholique à Échallens. Je voudrais bien que la nouvelle touchant le colonel Constant fût aussi fausse. Mille tendres respects à l'accouchée et à tous nos amis.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que Villars ne peut être partout. On va imprimer une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'*Histoire universelle*. Je crois vous l'avoir déjà mandé.

[1] Oncle de Benjamin Constant.

Je lis cette compilation des *Mémoires de madame de Maintenon*, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a en quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les *Mémoires de Dangeau*, *de Hébert*, *de mademoiselle d'Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle Choin. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de Villefranche et à madame de Bolingbroke, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plus tôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame Denis et madame de Fontaine vous embrassent. Cette Fontaine, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris ; mais je ne le crois pas.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 15 juin.

Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des *Mémoires de Dangeau*, *de Huber*, etc., tout fourmille de faussetés, de contradictions, et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorants oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle Choin, et que madame de Berri se maria au comte de Riom? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le *Siècle de Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit *citoyen de Mont-*

martre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur et joindre votre portefeuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les Cramer ne se repentent point de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'*Histoire générale* mérite un peu plus d'attention; on y joint le *Siècle de Louis XIV*, avec des additions et des notes qui sont assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont là les vraies délices. Je serais trop heureux si j'avais de la santé et l'ami Thieriot. *Vale*.

P. S. La lettre [1] à M. le maréchal de Richelieu n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

A MADEMOISELLE *** [2].

Aux Délices, près de Genève, 20 juin.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu; mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juin.

Mon très cher ange, j'ai fait venir les frères Cramer dans mon ermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu, le premier, ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. Lambert a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aie négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé M. Dubuisson. Le Dubuisson et les Cramer disent qu'ils n'ont point tort; et moi je dis qu'ils ont très grand tort, puisque vous êtes mal servi.

[1] Du 3 mai précédent.
[2] Louise Manon, depuis madame Dupuy, femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Je n'ai point vu les feuilles de Fréron; je savais seulement que *Catilina* était l'ouvrage d'un fou, versifié par Pradon; et Fréron n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de La Beaumelle est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car qui veut se donner la peine de lire avec examen? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités! mais c'est un devoir de relever dans les *notes* du *Siècle de Louis XIV* les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la Dumesnil; elle n'était pas tout à fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle Clairon a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'*Oreste* réussirait beaucoup à présent; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer *Oreste* quelque temps après *Sémiramis*, vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de Louis XIV, qu'on prétend tenu au maréchal de Boufflers, passe pour avoir été débité aux maréchaux de Villars et d'Harcourt. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quesnoi. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de Bernis est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 3 juillet.

Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre Tronchin, qui vous était, je crois, très inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame de Broumath. Si je n'étais pas retenu dans mes Délices par ma famille, j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à l'île Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux cours.

Je ne sais pourquoi les parents du maréchal de Richelieu, qui sont avec lui devant Port-Mahon, ont fait courir le fragment d'une lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le fort Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars me mande qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avancé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles.

Vous ne vous attendiez pas, madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient unies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire, tout mort au monde que je suis, j'ai l'impertinence d'être bien aise de ce traité. J'ai quelquefois des lettres de Vienne; la reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le *Bien-Aimé* et la *bien-aimée* fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire; il a fait un opéra de ma tragédie de *Mérope;* mais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie.

Adieu, madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille, et pour madame de Broumath.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette

édition qui est en chemin depuis plus d'un mois?

C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle de Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénoûment, et bien des gens commencent a siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont, donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a lait courir que les vers, qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes compliments n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas en celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage; il est triste d'être obligé de lui répondre; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve; il parle de tout au hasard; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. Tronchin est revenu; je lui donne ma santé à gouverner, et mon âme à vous. Mille tendres respects à tous les anges.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Aux Délices, 5 juillet.

Pardonnez à mes importunités, mon *héros*. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit : Cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots, et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris; il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M....; mais j'ai été trompée, etc., etc., etc.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir par un de vos secrétaires dans quel temps à peu près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Élève du maréchal de Villars et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 juillet.

Ho ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che ho letto col più gran piacere. Siete giudice d' ogni arte, e maestro d' ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite; que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le desire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable, que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières, et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne, ne pourrais-je vous y revoir encore?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo

vuole, e più difficilmente ancora un impresario, o un Swerts, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole; ma troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade, et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell; I love you sincerely, and for ever.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'état, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. Tronchin, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps Louis XIV aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres que quand j'aurai mis le *Siècle de Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campements du prince Eugène, depuis le Quesnoi jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Denain ce projet de campagne? Le prince Eugène n'avait pas son portefeuille dans les retranchements de Denain, où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce La Beaumelle, qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle Choin, et qui parle du duc d'Orléans comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les *Mémoires* du marquis de Dangeau, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les *nouvelles* par son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de Richelieu. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de Villars avait encore mademoiselle Clairon il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette Idamé; et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment *Sémiramis* aura réussi sans mademoiselle Clairon. Si la demoiselle Dumesnil continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talents durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très indigné contre La Beaumelle. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de Fontaine est un miracle de Tronchin; si cela continue, vous la reverrez avec des tétons. Il fait bien chaud pour jouer *Sémiramis*; mais Crébillon ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon *héros* et celui de la France, en vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poèmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très sagement

écrite et très exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était, avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 21 juillet

Le succès fait la renommée.

Vous le voyez bien, mon ancien ami, une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là sont forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de Richelieu a bien voulu témoigner à son Habacuc le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices avant qu'on la sût à Compiègne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lowendahl. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

« *Non me agitant* populi fasces, *aut* purpura regum,
« Aut conjurato descendens Dacus ab Histro. »
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 495-97.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'Alembert; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux:

« . . . . Hic est,
» Est Ulubris, etc. . . . . »
HOR., lib. I, ep. XI, v. 29.

Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolents *Mémoires de madame de Maintenon*. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, qu'on réimprime avec l'*Histoire générale*.

Si les *Mémoires* de ce Cosnac sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. Bouret. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux *sermons* de Lambert.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des Cramer, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Interea vale et scribe, amice, amico veteri.*

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

Vraiment, notre grand-aumônier, c'est bien à un vieux Suisse de faire des épithalames!

Vous êtes prêtre de Cythère;
Consacrez, bénissez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maison de La Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits et les jours
Avec votre grosse bergère;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

Madame Denis l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égaient ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoi que vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin quand vous serez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé; car gaieté vaut mieux

que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat-général les infamies de La Beaumelle. Mais ce parlement a tant grêlé sur le persil qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés, qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de La Beaumelle est plein; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très aimable et très indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aiment de tout leur cœur.

A M. DESMAHIS.

Aux Délices, 24 juillet.

Mon cher élève, qui valez mieux que moi, le grand Tronchin vous a donc tiré d'affaire. Il a fait revenir de plus loin une de mes nièces qui est actuellement dans mon ermitage, où je voudrais bien vous tenir; mais les vieux oncles sont un peu plus difficiles à traiter.

S'il ne m'a pas encore donné la santé, il m'a donné un grand plaisir en m'apportant votre jolie *Épître*; et voici ma triste réponse :

Vous ne comptez pas trente hivers,
Les grâces sont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge.
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi, la raison sévère
Qui trompe vos sens égarés
N'est qu'une attaque passagère.
Vous êtes jeune et fait pour plaire.
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage,
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Géryon,
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise;
Vous voyez bien que mon *héros*
Avait double droit à la prise.
Je suis prophète quelquefois;
Malgré l'envie et la critique,
J'ai prédit ses heureux exploits;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même,
Et je conçois qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vite, en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur. VOLT.

A M. PARIS-DUVERNEY.

Aux Délices, 26 juillet.

Votre lettre, monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de Richelieu m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution [1] qu'on doit à vos soins, et qui sera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de Richelieu ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événements présents fourniront probablement une ample matière aux historiens. L'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cent cinquante ans d'inimitiés; l'Angleterre, qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable créée avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération; tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais ni d'hommes d'état ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève; mais j'ai pris ce que j'ai trouvé.

[1] L'École royale militaire. B.

J'aurais eu b'en difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur Tronchin vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner. Il y vient beaucoup d'Anglais, et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez sans doute, monsieur, avec plaisir ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune; je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez monsieur votre frère, de vouloir bien l'assurer de mes sentiments, et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 Juillet.

Mon *héros*, je vais aussi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plus tôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons
Aux assauts de cent bastions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits;
Et s'il est vrai, comme il peut l'être,
Qu'il soit parmi vos beaux esprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos succès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance;
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi, dans ma décadence,
Faible et sans voix je me tairai;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.
Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raison,
Quelques procédés de corsaires;
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addison,
Ce sage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres, par leurs traités,
Ont assujetti la fortune;
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune;
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers;
Pour embellir mon ermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers;
Je dormirai sous leur ombrage.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 août.

Mon cher ange, je suis bien malingre; mais, puisqu'on a ressuscité *Sémiramis*, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que Lekain s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornements. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les Tronchin n'y font rien. Le miracle de madame de Fontaine subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin: mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé; mais, par malheur, ne le serais-je pas? Il se présente en Suède un sujet de tragédie; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à La Beaumelle de donner une pièce; il en a pourtant fait une; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors

le parterre le prendra en amitié. Madame de Graffigni a une comédie toute prête; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman; il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*. Pour madame du Boccage, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés; sans compter l'opéra de *Mérope* du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami; mille respects à tous les anges.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 août.

Il me semble, monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon *héros* doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour quand vous eûtes donné ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général Blakeney, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur Tronchin m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé! je partirais sur-le-champ, je viendrais vous voir dans votre gloire; je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon ermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de Villars avant la journée de Denain. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on; il fallait absolument envoyer M. de Vallière pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnements arrive la nouvelle de la prise; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit Desmabis. Ce Desmabis est fort aimable; vous ne vous en soucierez guère, vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre *héros*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 août.

Mon divin ange, voici le *Botoniate* achevé et réparé, à peu près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête La Beaumelle est enfermé, je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses *Mémoires*, en parlant de la maison royale: « On « s'allie plaisamment dans cette maison-là. »

On dit qu'il avait fait imprimer une *Pucelle* en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de Sainte-Palaie qui m'eût honoré du *Glossaire;* voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint?

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 8 août.

Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette *critique dévote* dont vous me parlez. Est-ce une critique imprimée? est-ce seulement un cri des âmes tendres et timorées? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentiments des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troyes d'imprimer des mandements; c'est défendre à la comtesse de Pimbesche de plaider.

Est-il vrai qu'on joue *Sémiramis?* que l'ombre n'est pas ridicule? et que les bras de Lekain ne sont pas mal ensanglantés? Vous ne savez rien de ces bagatelles; vous négligez le théâtre; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur

que ma divine Ulrique ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit, et à ses grâces.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins, qui se passent la patte sur le nez! J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'encyclopède d'Alembert, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon*-Popolinière a doublé la pension de madame son épouse? Tronchin prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les mémoires de ce fou d'évêque Cosnac!

Pour Dieu, envoyez-moi, signé Jannel ou Bouret, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les *Mémoires* de Scarron-Maintenon.

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 13 août.

Priez bien Dieu, madame, avec votre chère amie madame de Broumath, pour notre Marie-Thérèse; et, si vous avez des nouvelles d'Allemagne, daignez m'en faire part. Notre *Salomon du Nord* vient de faire un tour de maître Gonin; nous verrons quelles en seront les suites.

On dit que la France envoie vingt-quatre mille hommes à cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées, et que cette noble impératrice confie trois de ses places en Flandre à la bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus pour barrière que leurs canaux et leurs fromages. Ne seriez-vous pas bien aise de voir *Salomon* à Vienne, à la cour de la reine de Saba? Je suis bien étonné qu'on m'attribue le compliment à *la Chèvre;* c'est une pièce faite du temps du cardinal de Richelieu. Je ne suis point au fond de mon *village*, comme le dit le compliment; et il s'en faut beaucoup que j'aie à me plaindre de cette *Chèvre*.

Je n'ai à me plaindre que de *Salomon;* mais j'oublie tous les rois dans ma retraite, où je me souviens toujours de vous.

J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Je me meurs toujours aussi; mais je vous aime de tout mon cœur.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 13 août.

Vous êtes donc comme messieurs vos parents, que j'ai eu l'honneur de connaître très gourmands; vous en avez été malade. Je suis pénétré, monsieur, de votre souvenir; je m'intéresse à votre santé, à vos plaisirs, à votre gloire, à tout ce qui vous touche. Je prends la liberté de vous ennuyer de tout mon cœur.

Vous avez vraiment fait une œuvre pie de continuer les aventures de *Jeanne*, et je serais charmé de voir un si saint ouvrage de votre façon. Pour moi, qui suis dans un état à ne plus toucher aux *pucelles*, je serai enchanté qu'un homme aussi fait pour elles que vous l'êtes daigne faire ce que je ne veux plus tenter.

Tâchez de me faire tenir, comme vous pourrez, cette honnête besogne, qui adoucira ma cacochyme vieillesse. Je n'ai pas eu la force d'aller à Plombières; cela n'est bon que pour les gens qui se portent bien, ou pour les demi-malades.

J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, votre ami, et très digne de l'être. Je voudrais bien que vous fissiez quelque jour le même honneur à mes petites Délices. Vous êtes assez philosophe pour ne pas dédaigner mon ermitage.

Je vous crois plus que jamais sur les Anglais; mais je ne peux comprendre comment ces dogues-là, qui, dites-vous, se battirent si bien à Ettingen [1], vinrent pourtant à bout de vous battre. Il est vrai que depuis ce temps-là vous le leur avez bien rendu. Il faut que chacun ait son tour dans ce monde.

Pour l'académie françoise ou française, et les autres académies, je ne sais quand ce sera leur tour. Vous ferez toujours bien de l'honneur à celles dont vous serez. Quelle est la société qui ne cherchera pas à posséder celui qui fait le charme de la société? Dieu donne longue vie au roi de Pologne! Dieu vous le conserve, ce bon prince qui passe sa journée à faire du bien, et qui, Dieu merci, n'a que cela à faire! Je vous supplie de me mettre à ses pieds. Je veux faire mon petit bâtiment chinois à son honneur, dans un petit jardin; je ferai un bois, un petit *Chaudeu* grand comme la main, et je le lui dédierai.

Mademoiselle Clairon est à Lyon; elle joue comme un ange des Idamé, des Mérope, des Zaïre,

[1] Dettingen, le 27 juin 1743.

des Alzire. Cependant je ne vais point la voir. Si je fesais des voyages, ce serait pour vous, pour avoir encore la consolation de rendre mes respects à madame de Boufflers, et à ceux qui daignent se souvenir de moi. Vous jugez bien que si je renonce à la Lorraine, je renonce aussi à Paris, où je pourrais aller comme à Genève, mais qui n'est pas fait pour un vieux malade planteur de choux.

Comptez toujours sur les regrets et le très tendre attachement de V.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, près de Genève, 20 août 1756.

Je vous avais envoyé, mon cher ami, deux petits ouvrages assez tristes, et assez conformes à l'état où doit être votre âme après la perte d'un jeune homme de si grande espérance, à qui vous étiez tendrement attaché. Vous devez avoir reçu mes jérémiades, et vous devez sentir que le *Tout est bien* de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux. Or, sur cent hommes, il y en a quatre-vingt-dix qui sont à plaindre. Tout est bien n'est donc pas fait pour le genre humain. Je suis honteux de dater ma lettre des Délices en écrivant à M. de Klinglin. Mais enfin il faut bien que j'aie un port après avoir essuyé tant d'orages. Je suis très aise d'être loin des jésuites et des médecins de Colmar. Ces charlatans-là nuisent au corps et à l'âme. Nous avons à présent un vrai médecin, qui est allé de Genève à Paris apprendre aux Français à préserver leurs enfants de la petite-vérole en la leur donnant. Ce ne sont pas là des exemples à remettre devant les yeux de M. le premier président. Ils redoubleraient trop sa douleur.

Si le Port-Mahon n'est pas pris quand vous recevrez ma lettre, il ne le sera jamais. Madame Denis et moi nous vous assurons, vous et madame Dupont, de la plus tendre amitié.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 août.

Dites-moi donc, madame, vous qui êtes sur les bords du Rhin, si notre chère Marie-Thérèse, impératrice-reine, dont la tête me tourne, prépare des efforts réels pour reprendre sa Silésie. Voilà un beau moment; et si elle le manque, elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien aise de voir deux femmes, deux impératrices, peloter un peu notre grand roi de Prusse, notre *Salomon du Nord?* Pour moi, dans ma douce retraite, au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes en Suède; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son *parlement*. Le nôtre fait, dit-on, des remontrances pour une taxe sur les cartes, et brûle des mandements d'évêque. On vous envoie dans votre Alsace un confesseur, un martyr de la *constitution*, que j'ai vu quelque temps fort amoureux, et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens.

Portez-vous bien, madame; faites du feu dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez-vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 septembre.

Mon divin ange, vous n'avez point encore répondu au *Botoniate;* je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage; il a corrigé sa pièce plus facilement que je n'en puis faire une; il vous l'a envoyée, tirez-vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir des conseillers faire des tragédies. Je ne peux pas vous faire la même galanterie que ce bon M. Tronchin; je vous écris au chevet du lit de madame de Fontaine, qui est très malade, et que l'autre Tronchin aura bien de la peine à tirer d'affaire. Je ne me porte guère mieux qu'elle. C'aurait été un beau coup d'aller à Lyon voir le maréchal de Richelieu, et entendre mademoiselle Clairon; mais nous donnons la préférence à Tronchin sur les autres grands personnages du siècle. C'est bien dommage d'être malade dans une si belle saison et dans un aussi beau séjour; la seule situation de mon petit ermitage devrait rendre la santé.

Je ne peux guère, mon cher ange, vous parler de mes amusements de théâtre, au milieu des inquiétudes que madame de Fontaine me donne, et des continuelles souffrances qui me persécutent; *altri tempi, altre cure.* Je m'intéresse encore moins à tout ce qui se passe sur ce pauvre globe, depuis Stockholm, où l'un coupe des têtes, jusqu'à Paris, où l'un fait des remontrances et de très mauvais vers. Je ne m'intéresse qu'à vous et

à vos auges. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Adieu, mon cher et respectable ami; je serais bien affligé de mourir sans vous embrasser. Vous êtes tout ce que je regrette.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 septembre.

Je ne conçois pas trop comment mon *héros*, environné, tout du long de la route, d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battements de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à Florian pour moi. Je vous remercie tendrement, monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. Tronchin sera un grand médecin, s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très obligé; mais à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événements, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une *Histoire générale*, il a fallu la finir; et, dans cette histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation, y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zoom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zoom; tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événements. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une *Histoire générale* par vous

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme Ragotin, nommé Dufour, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit Dufour, et vous ferez du petit Dufour tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit Dufour peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les ermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 septembre.

Mon ancien ami, je vous assure que Tronchin est un grand homme; il vient encore de ressusciter madame de Fontaine. Esculape ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. Tronchin en sait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de La Popelinière, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre Esculape; je voudrais qu'elle le vînt trouver. Vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon du Nord* s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est là un chapitre de *Machiavel* ou de l'*Anti-Machiavel*, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle;

« . . . . ea cura quietum
« *Non me* sollicitat. . . . . »

Virg., *Æn.*, lib. IV, v. 379.

Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très obligé des rogatons du Pont-Neuf, et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très petite bibliothèque quelques livres dont je vous enverrai la note? vous seriez bien aimable. Je crois que Lambert se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse, et ceux qui liront mes sottises! pour moi je voudrais les oublier.

Farewell, my old friend; I am sick.

A M. J.-J. ROUSSEAU.

Aux Délices, 12 septembre.

Mon cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et prose; mais, dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques, qui ne sont que des amusements. Votre lettre est très belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très malade moi-même. J'attendrai que

je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes ; j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries [1] ; et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 septembre.

Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très courageusement avec notre conseiller d'état. Cet *Apollon*-Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape*-Tronchin. Notre Esculape nous gouverne à présent ; il y a un mois que la pauvre madame de Fontaine est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi ; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame Denis espère que vingt-quatre mille Français passeront bientôt par Francfort ; elle leur recommandera un certain M. Freitag, agent du *Salomon du Nord*, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de Richelieu commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire ? s'est-il montré aux spectacles ? a-t-il été claqué comme mademoiselle Clairon ? On dit que madame de Graffigni va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à *Cénie*. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès ; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que Marie-Thérèse est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. Freitag soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon du Nord* a couru si vite, que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami ; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

[1] Lettre du 30 août 1755. K

A M. PICTET,

PROFESSEUR.

J'ai lu ce morceau du jésuite Castel, descendant de Garasse en droite ligne ; disant des injures d'un ton assez comique. Il est le cynique des jésuites, comme ce pauvre *citoyen* est le cynique des philosophes. Mais Rousseau n'a jamais dit d'injures à personne, et il écrit beaucoup mieux que Castel ; voilà deux grands avantages.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 septembre.

Mon divin ange, après des Chinoises vous voulez des Africaines ; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de Confucius. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre âme ; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de Fontaine et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée ; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi ; voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant si vous voulez avoir l'*Africaine* telle qu'elle est à peu près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le *Botoniate*. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les Dumesnil et les Gaussin ; mais il faudrait encore plus changer les choses.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste Marie-Thérèse de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon ? Il faut d'abord que ces frères Cramer impriment les sottises de l'univers

en sept volumes ; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très jolie, très paisible, et très libre retraite. M. le comte de Gramont, qui est ici à la suite de Tronchin, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France ; j'ai fait des dépenses immenses à mes ermitages sur les bords de mon lac ; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

Mon très aimable ange, tout mon corps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre *Africaine* digne de vos bontés. Songez que,

> Pour *ce changement*
> Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment !
> RACINE, *Andromaque*, acte IV, scène 3.

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des *magots de la Chine* est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 ; alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre *Zulime* paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle Clairon serait honnêtement logée, mais le reste serait au galetas. Laissez-moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de cette *Histoire générale* à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste état où je suis. Enfin je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligation de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon *héros*. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites ; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur *Zulime* que je ne dois me flatter sur les choses dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé ; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de Fontaine est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage ; mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifeste du *Salomon du Nord ;* il est fort long ; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'Astrée et de Céladon ; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide Adamas.

Adieu ; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore ; mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 octobre.

Je ne vous écris pas si souvent, monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts ; et d'ailleurs il ne faut pas vexer d'ennui les *héros qu'on aime*.

Un Anglais me mande qu'on veut dresser dans Londres une statue à Blakeney. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Vous avez vu sans doute le dernier manifeste du *Salomon du Nord*. Ce *Salomon* est prolixe ; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles sont vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je sais qu'elles sont transitoires; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère ; mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le Suisse Voltaire et la Suissesse De-

nis sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 8 octobre.

Si je ne me mourais pas d'un vilain rhumatisme, madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies? Si vous en avez la confirmation, achevez mes plaisirs.

Vous avez bien raison de détester le style d'un polisson qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre; c'est que, d'un bout à l'autre, il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très bien à la Bastille, pour quelques impostures punissables; notre chère Marie-Thérèse y est pour quelque chose. Si Marie-Thérèse est victorieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encore revoir à l'île Jard votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 octobre.

Souvenez-vous, mon *héros*, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse, plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses états :

« La manière dont le roi de Prusse en use avec « ses voisins excite l'indignation générale. Il n'y « aura plus de sûreté depuis le Weser jusqu'à la « mer Baltique. Le corps germanique a intérêt « que cette puissance soit très réprimée. Un em- « pereur serait moins à craindre, car nous espé- « rons que la France maintiendra toujours les « droits des princes. »

On me mande de Vienne qu'on y est très embarrassé; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint n'a jamais été attaché à la France, et vous pourriez assurer madame de Pompadour qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge de madame de Pompadour; elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous, et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main, toute maigre qu'elle est, pour me faire rester chez lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que, cette année, on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent; et ce n'est pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de desirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du Suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 14 octobre.

Si madame de La Popelinière n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Esculape*-Tronchin au printemps. Dieu lit dans les cœurs, et Tronchin dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de Fontaine; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de Muy, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis*. Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de La Popelinière sera du petit nombre des élus. Pendant que Tronchin conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblablement que notre *Salomon* est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur les bords de son lac, loin du trône et loin de l'envie!

Mettez-moi à part, je vous prie, un Derham et les *Mémoires* de Philippe v. Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait; n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi:

Votre bonheur serait égal au mien?

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de Richelieu.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissants que moi qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être auprès de notre docteur le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles,

« Candidus imperti. . . . . »
Hor., lib. I, ep. VI, v. 68.

Vale, amice.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 25 octobre.

J'ai toujours mon rhumatisme, madame, et, de plus, j'ai été mordu par mon singe le jour de la nouvelle, vraie ou fausse, de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai certainement mieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que ce qui pût lui arriver de mieux fût de sortir de ses états. Il y a des gens qui prétendent qu'il va en Pologne armer la Pospolite en sa faveur; mais la Pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains, et leur fournit aussi peu de troupes que d'argent. Si vous avez quelques nouvelles, madame, daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du Rhin sont plus près du théâtre des événements que les paisibles bords de notre lac; nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail. Cela est triste pour ceux qui s'intéressent à Marie, et assurément personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans. Mais je vous le suis bien davantage, madame, et depuis plus long-temps. Mille tendres respects aux deux dignes amies.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er novembre.

Je n'ai point eu de cesse, mon *héros*, que je n'aie fait venir dans mon ermitage M. le duc de Villars, de son trône de Provence, pour le faire guérir par Tronchin d'un léger rhumatisme; et moi j'en ai un goutteux, horrible, universel, que Tronchin ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes!

Je vous avais envoyé de très fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de Brown avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches Caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle fesait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'é-

tais pas dans mes Délices avec votre servante; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite; je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très tendre respect à mon *héros*, qui daignera me conserver son souvenir.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre.

Mon très cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du *tripot*. M. le duc de Villars est venu de Provence dans mon ermitage, et il a insisté sur *Zulime* comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand Tronchin, d'un petit rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre Tronchin n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit figée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de Pirna, par des sifflets. Il a rendu enfin le livre de *Poésie;* le voilà libre, sans armée, et sans argent. On est désespéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire, je serai justifié de mon ancien goût pour lui; s'il est battu, je serai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame de Fontaine, qui a été sur le point de mourir aux Délices pour avoir abusé de la santé que Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de Richelieu me mande que ce qui paraît faisable à votre amitié et à la bonté de votre cœur ne l'est guère à la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans, et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infâme de *la Pucelle* que cet honnête homme de La Beaumelle avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureusement les *mandements* font plus de bruit que les *Pucelles*.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de La Marche. Je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de Tronchin, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre entre les mains de personne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 novembre.

Eh bien! madame, est-il vrai que ces Russes, ces Tartares marchent? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois, ne marchent-ils pas? Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était *empêché*, et que la diète s'est séparée sur-le-champ? Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi, on pille sa maison, on le fait prisonnier, on lui donne à manger par une chatière, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M. le comte d'Estrées vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts? Mon Dieu! que je m'intéresse à cette bagarre! Votre cœur et le mien ont pris parti Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On sèche en attendant des nouvelles. M. de Broglie et M. de Valori reviennent-ils? Le roi de Pologne est-il en sûreté? a-t-il un lit? est-il à Kœnigstein? est-il à Varsovie? Le comte de Brühl s'est-il sauvé? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat? Tâchez donc, madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que *Salomon*-MANDRIN est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats. Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à finir.

Que dites-vous de *Salomon*, qui, étant à Dresde, dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre, ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens? Le peuple criait: *Vivat!* Ah! le saint roi!

On m'a promis une singulière pièce; mais oserai-je vous l'envoyer? On craint son ombre en pareil cas.

Il fait un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, madame; point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, madame, et à votre amie.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 novembre.

La vie est un songe, mon ancien ami; madame de La Popelinière vient donc de finir le sien; je rêve encore un peu, mais je suis bientôt à bout. Notre grand Tronchin aurait guéri votre amie; il a rendu la santé à madame de Fontaine, mais il n'en a pas fait autant à son oncle; je suis perclus,

pour le présent, de la moitié du corps. J'ai engagé M. le duc de Villars à venir se faire guérir ici d'un petit rhumatisme; nous l'avons crevé de truites et de gelinottes; il s'en est retourné dans sa province avec la santé d'un athlète: il n'en est pas de même de votre ancien ami; je ne suis plus qu'une ombre paralytique. Il est triste de s'en aller pour jamais chacun de son côté, sans se revoir.

Si l'envie vous prend de faire un pèlerinage pour votre santé, et de venir prendre des lettres de vie signées *Tronchin*, je vous hébergerai dans mon château de Gaillardin, aux Délices, ou à Mourion; je vous voiturerai, je vous crèverai. Qu'allez-vous devenir à présent? logerez-vous chez la fille du comte de Rochester, ou chez M. de La Popelinière, ou chez les moines de Saint-Victor?

Envoyez-moi toujours *Philippe V* et le bon homme *Derham*; joignez-y ce qu'il vous plaira de curieux. Je ne sais actuellement quels livres vous demander. Je suis si malade que je ne peux plus guère lire, et je fais plus de cas d'une prise de rhubarbe que de *l'Énéide*. Je ne crois pas même avoir la force de lire les excommunications de votre archevêque, ni les solécismes de la Sorbonne; on dit qu'elle a mis *supplicaturi* pour *supplicaturos*; mais qu'ils soient *ridiculi* ou *ridiculos*, cela ne m'importe guère.

Mandez-moi quels beaux legs madame de La Popelinière vous a laissés, et quelle belle nouvelle action son mari a faite.

Si vous m'envoyez une cargaison de livres, adressez-la par la diligence à M. *Robert Tronchin*, banquier à Lyon. Adieu, bonsoir; je n'en peux plus. En vérité, il faudrait revoir ses vieux amis. N'avez-vous pas par hasard soixante ans, et moi soixante-deux? Allons, allons.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 novembre.

Ah! madame, je ne compte pas sur les Russes; qui les paierait? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains, ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse! mais je vois contre elle, au printemps, cent cinquante mille courtvêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine, je vois les Hanovriens, les Hessois, et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures; toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de *Salomon*, avec pièces justificatives, en impose beaucoup; il faut lui opposer des succès; les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers; tous sont inutiles. Vivons doucement. Prions Dieu pour Marie, vous, votre amie, et moi. Si vous savez quelque chose, souvenez-vous de l'ermite qui vous est attaché jusqu'au tombeau.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 28 novembre.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de La Popelinière. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez cette infâme édition de *la Pucelle* qu'on dit faite par La Beaumelle et par d'Arnaud. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité il faudrait faire un exemple de ceux qui en imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne sais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne; et vous avez à deux pas celle du roi, qui est meilleure.

Mes respects à madame de Sandwich; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les wighs essuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 novembre.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des *Zulime* et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infâme édition que La Beaumelle et d'Arnaud avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché attaquées indignement sous mon nom. Madame de Pompadour y est outragée d'une manière infâme: et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire à madame de

Pompadour une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglants contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me suis livré au public, et je suis loin de vous; cela est horrible.

A M. P. ROUSSEAU,

A LIÉGE.

Aux Délices, 26 novembre.

J'ai vu, dans votre journal de novembre, monsieur, des vers qu'on m'attribue; ils commencent ainsi :

> C'est par ces vers, enfants de mon loisir,
> Que j'égayais les soucis du vieil âge;
> O don du ciel, etc.

Sans examiner si ces vers sont bons ou mauvais, je peux vous jurer, monsieur, que non seulement je n'en suis pas l'auteur, mais que je regarderais comme une démence bien condamnable à mon âge des plaisanteries qui ont pu m'amuser il y a trente ans. Ceux qui achèvent ainsi sous mon nom des ouvrages si peu décents sont assurément plus coupables que je ne le serais d'en faire mon occupation. Je ne me reconnais dans aucune des éditions qui ont paru du petit poëme dont vous me parlez. J'ai encore vu dans vos précédents journaux une prétendue lettre de moi à M. le maréchal de Richelieu, où il est dit qu'on a perdu le Pinde : je n'ai jamais écrit cette lettre. Plus j'estime votre journal, qui ne me paraît fait que pour la vérité, et plus je crois de mon devoir de vous la faire connaître.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Caussade, datée de Liége. Il me parle d'un projet d'abréger et de rectifier les *Mémoires de madame de Maintenon*. Tout ce que je peux répondre, c'est qu'il n'y a dans ces Mémoires que des choses triviales, entièrement défigurées, ou des anecdotes entièrement fausses. On peut s'en convaincre par les dates seules des événements. Ces sortes d'ouvrages excitent d'abord la curiosité, et tombent ensuite dans un éternel oubli.

Je fais mes compliments à M. de Caussade, et j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. PALISSOT.

30 novembre.

Votre lettre, monsieur, est venue très à propos pour me consoler du départ de M. d'Alembert et de M. Patu. Ils ont passé quelques jours dans mon ermitage, qui est un peu plus agréable que vous ne l'avez vu. Il mériterait le nom qu'il porte, si j'y jouissais d'un peu de santé. Pardonnez à l'état où je suis, si je ne vous écris pas de ma main. Je dois sans doute à votre amitié les bontés dont M. le duc d'Aien et madame la comtesse de La Marck veulent bien m'honorer; je me flatte que vous voudrez bien leur présenter mes très humbles remerciements. Je suis si sensible à leur souvenir, que je prendrais la liberté de leur écrire, si je n'étais pas tenu au lit par mes souffrances, qui ont beaucoup redoublé. Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon, et d'y entendre mademoiselle Clairon sur le plus beau théâtre de France. Il est triste pour la capitale qu'elle n'ait pas assez d'émulation pour imiter au moins la province. Adieu, monsieur; conservez-moi les sentiments d'amitié que vous me témoignez. Je vous assure qu'ils me sont bien chers.

M. Vernes, qui vient de m'envoyer votre adresse, que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ses compliments.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 décembre.

Je vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire celles auxquelles vous êtes accoutumé, monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de Fronsac, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si, au printemps, vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'avies pas déplu à sa mère, vous series le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord Maréchal, qui m'est venu voir dans mon trou ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je vou-

drais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'état d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais; jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes; quelque chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur, qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentiments. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un Suisse, un malingre?

A M. DE CHENEVIÈRES.

Grand merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale [1].

Vous possédez la langue de Cythère;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler et faire;
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois;
Le bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talents pour le service de Mysis que vous en avez pour faire de jolis vers; en ce cas, je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoique en prose. Je vais faire lire *Mysis* à madame Denis la paressense, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

A M. THIERIOT.

19 décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la *Pucelle*. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que La Beaumelle et d'Arnaud avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité se sont trompés, du moins à l'égard de d'Arnaud. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que La Beaumelle en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la Bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchants. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les sots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez-moi surtout si vous avez votre diamant. Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

[1] Il avait envoyé son ballet de *Mysis et Glaucé* à Voltaire. K.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 décembre.

Je suis honteux, monseigneur, d'importuner mon *héros*, qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1° Un Anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral Byng, dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de Blakeney par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour Byng, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

2° Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue *Rome sauvée* à la cour cet hiver, sous sa dictature. La Noue quitte à Pâques, et M. d'Argental prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'Argental me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés, qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que La Beaumelle, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la *Pucelle*, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait

jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si maladroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquants contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse; je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame Denis se joint à moi.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

Mon cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à La Beaumelle, et que je n'impute qu'à un diable et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquants contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le Parlement et le public occupés de soins plus pressants que celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de La Vallière m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de Pompadour de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de Richelieu entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour *Rome sauvée*, et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus *Zulime*, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et, comme les deux derniers actes sont absolument différents de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité; quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon ermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que La Beaumelle n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage; je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

A M. P. ROUSSEAU.

Supposée écrite de Paris, le....

Parmi les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens, dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le debit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé Trublet, dans sa préface des *Lettres de feu M. de La Motte :*

« On donne de nouvelles éditions des ouvrages
« des gens célèbres, pour avoir occasion d'y ré-
« pandre les notes les plus scandaleuses et les
« traits les plus satiriques contre leurs auteurs.
« Il était réservé à notre siècle de voir pratiquer
« dans les lettres ce brigandage. »

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du *Siècle de Louis XIV*, dont M. La Beaumelle s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de Maintenon, et en a supposé quelques unes de M. le maréchal de Villars, de M. le duc de Richelieu, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus *Mémoires* de madame de Maintenon.

Le comble de ces manœuvres infâmes est une édition d'un poëme intitulé *la Pucelle d'Orléans*. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, d'*Alzire*, du *Siècle de Louis XIV*; et, tandis que nous attendons de lui une *Histoire générale*, et qu'il

travaille encore au *Dictionnaire encyclopédique*, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas
Pour cogner Charle et heurter le trépas....
La Pucelle, Variantes du ch. II.

Là, les lépreux, les femmes bien apprises,
Devaient changer de robe et de chemises....

L'heureux Villars, bon Français plein de cœur,
Gagne le quitte ou double avec Eugène....

Pour les idiots ce fut une *trompette*;
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon ...
Var. du ch. III.

Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard....
Var. du ch. IV.

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron....
. . . .
Pendez, pendez ! le vilain semblait dire :
Baiser soubrette est péché dont la loi, etc...
Var. du ch. V.

Agnès baisait, Agnès était saillie....

A ses baisers il veut que l'on riposte....
Et qu'on l'invite à courir chaque poste....
Var. du ch. X.

Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille ;
Au diable soit, dit-il, ma sotte aiguille....
Var. du ch. XIII.

Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.
Var. du ch. XXI.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie, et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel ; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de *la Henriade*, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentiments, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 27 décembre.

Je ne conçois rien, madame, à l'aventure de la lettre du 3 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler ; mais aussi je n'entends pas davantage toutes les aventures de ce bas monde. Évêques, parlements, Saxons, Prussiens, Autrichiens, Russes, tout cela me confond. Il y a douze mille ouvriers à Lyon qui mendient leur pain parce que le roi de Prusse a dérangé le commerce de Leipsick ; et ce monarque prétend que Leipsick lui a beaucoup d'obligation. La famine menace la Saxe et la Bohême. Laissons les hommes faire leur commun malheur, et jouissons de notre heureuse tranquillité, vous à l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infâme d'une *Pucelle*; mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom de *Délices!* Quand on s'est fait, à notre âge, madame, une retraite agréable, il faut en jouir ; c'est le parti sage que vous avez pris, et dans lequel il faut persister.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin, et surtout à monsieur votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est un orage ; sauve qui peut.

Madame Denis vous souhaite des années de santé et de tranquillité en nombre ; nous en fesons autant pour madame de Broumath. Nous n'oublions pas Marie ; mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducale. Adieu, madame ; conservez vos bontés au bon Suisse. V.

A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 décembre.

Comment faites-vous, madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame Denis et moi, votre présent avec transport ; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant que nous interrompons notre plaisir pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant surtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à

nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle, que vous enrichissez, et à votre sexe, dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, madame! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que moi, chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine *Pucelle*, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, madame, et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et votre amitié. Vous la devez, madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous sera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame Denis vous dit les mêmes choses que moi; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, madame, avec respect, etc.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 5 janvier 1757.

L'humanité et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral Byng, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très grand poids. Vous avez contribué à faire Blakeney pair d'Angleterre; vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral Byng.

Le Mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux États-Généraux, et qui est une réponse au Mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des états, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick; ils sont en Lusace, où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Prussiens, très indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des Français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese*, contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais, quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le Suisse vous mande? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la Suissesse Denis et le Suisse Voltaire vous adorent? Vous avez bien affaire de nos sornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très tendre respect.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 13 janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin; ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à Robert-François Damiens que le descendant de Henri IV ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens: le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de Quesnel, et de l'insolence de Le Tellier!

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides!

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Écrivez-moi par Pontarlier: les lettres arrivent deux jours plus tôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices, auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de *la Pucelle*. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. VERNES,

A GENÈVE

A Monrion, 13 janvier.

C'est une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot, et Calvin un barbare; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France, on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux [1]. Ravaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville, où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas. Madame Denis et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres compliments.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, le 16 janvier.

[2]Nous vous sommes très obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir aucune suite fâcheuse. Il est fort à desirer qu'on puisse faire parler ce monstre. C'est certainement un fou fanatique; mais, s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous saurez. Nous sommes fort étonnés que vous n'aiez pas encor l'édition de mon oncle et l'*Histoire générale*. Il écrit positivement à M. Cramer pour qu'elle vous soit envoiée sur le champ. Nous sommes à Monrion depuis huit jours, et nous ne nous y portons pas trop bien l'un et l'autre. Écrivez nous toujours aux Délices, car peut être y retournerons nous bientot.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des Petites-Maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères; de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent doré-navant assassiner leur roi. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être, à tous égards.

Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'âme de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de Pâris, l'imbécile Montgeron, ont commencé, et Robert-François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Le Tellier, son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et très attaché camarade. V.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 16 janvier.

Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Denis et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que Robert-François Damiens n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'est un reste de convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait

[1] On venait d'apprendre l'attentat de Damiens. K.

[2] Les quatre premiers alinéa de cette lettre sont de la main de madame Denis; les trois derniers sont de l'écriture de son oncle.

un fort beau présent au grand Tronchin le guérisseur : il en est très content.

Voici ce Testament que vous me demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau Testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 18 janvier.

Mon très aimable voisin, les Délices ne sont plus *Délices* quand vous n'êtes plus dans le voisinage; il faut alors être à Monrion. Votre souvenir me console; et l'espérance de vous revoir, au printemps, me donne un peu de force.

Je suis bien honteux pour ma nation qu'il y ait encore des Ravaillac; mais Pierre Damiens n'est heureusement qu'un bâtard de la maison Ravaillac, qui a cru pouvoir tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. C'est un monstre, mais c'est un fou. Cet horrible accident ne servira qu'à rendre le roi plus cher à la nation, le parlement moins rétif, et les évêques plus sages.

Réjouissez-vous à Lyon, avec la meilleure des femmes et la plus aimable des filles, et comptez sur l'inviolable attachement des deux solitaires suisses.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 20 janvier.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé est un mérite dont le parlement, le public, et la cour, doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence: il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille; c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât *Mahomet*. Je n'ose vous parler à présent de cette *Histoire générale*, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général; car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne *Zulime?* Le travail a fait toujours ma consolation: le rabot et la lime sont toujours mes instruments. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaie succédera à Fontenelle dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux Suisses vous embrassent.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 20 janvier.

J'ai eu cinquante relations, madame, de cette abominable entreprise d'un monstre qui, heureusement, n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor, et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes Délices beaucoup plus *délices* au printemps. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté, et l'abondance?

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier.

J'ai reçu, monsieur le duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent, et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la *Bible* dans leur poche avec leur poignard, et jamais *Cicéron*, *Platon* ni *Virgile*.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 février.

Je ne sais si mon *héros* aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre ; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Lekain veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie ; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson, que vous appeliez le *secrétaire d'état de la république de Platon*, est donc mort? il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon *héros*, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes ; j'en excepte Fontenelle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 février

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange ! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort ;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.
Zaïre, acte II, scène 3.

Nous avons un bel Orosmane, un fils du général Constant, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle du Bouchet. Votre tragédie de Robert-François Damiens, et de tant de fous, n'est donc pas encore finie ! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas *Mahomet* dans ces circonstances.

Vous avez une belle âme d'aimer toujours le tripot au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Genevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies ; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce Dosmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plates-bandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle Dumesnil et Lekain se sont en effet surpassés dans *Sémiramis*. L'abbé [1]

[1] L'abbé Chauvelin, alors exilé, pour avoir donné sa démission de conseiller de la troisième chambre des enquêtes.

coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges. Le Suisse Voltaire.

A M. VERNES,

A GENÈVE.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera *l'Enfant prodigue* que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile, assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre la parole de Dieu dans la bouche de madame la marquise de Gentil, de madame d'Aubonne, et de madame d'Hermenches, qui valent mieux que les trois Madelènes, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. Claparède, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit Patu. Je l'aime de tout mon cœur.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de Pierre Damiens, lisez le chapitre *de Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courants sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse, et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? Pierre Damiens, bâtard de Ravaillac, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles *d'Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou. Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je serais dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons *Zaïre*: madame Denis fait Zaïre, et mieux que Gaussin. Je fais Lusignan: le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse de visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'état qu'on renvoie.

« Beatus ille qui procul negotiis. . . . . . »
Hor., Epod., II, v. 1.

La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion: je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté; cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà Fontenelle mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale, et me ama.*
Le Suisse V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 9 février.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde des sceaux et M. d'Argenson sont exilés? que l'abbé de Bernis a les affaires étrangères? Si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde, le 19 janvier. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours.

Portez-vous bien, madame, vous et votre aimable amie.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral Byng, monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'état, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événements, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recomman-

dant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Byng crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événements, ou horribles, ou embarrassants, ou désagréables, qui se sont succédé si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos moments et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse Voltaire.

A M. LEVESQUE DE BURIGNY.

A Monrion, 14 février.

L'esprit dans lequel j'ai écrit, monsieur, ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentiments de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remerciements. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101, et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amants long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume: je consulterai mes Capitulaires, et surtout Giannone, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal Polus pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolingbroke que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une pénitence à Henri II, roi d'Angleterre, pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage, que j'aurais dû garder longtemps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 19 février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de Damiens; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer Lusignan; votre sœur a été admirable dans Zaïre; nous avions un très beau et très bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres compliments à fils, à frère, à secrétaire. Adieu, ma très chère nièce: votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous

parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

19 février.

Oui, sans doute, mon *héros*, la *secrétaire d'état de la république de Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral Byng lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les états des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste, il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur Lekain. S'il a tant de talents, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talents.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous présentent leurs plus tendres respects.

A M. P. ROUSSEAU,

A LIÉGE.

A Monrion, près de Lausanne, 24 février.

C'est pour la quatrième fois que j'écris aux frères Cramer, libraires, pour leur recommander de vous envoyer l'*Essai sur l'Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à* 1756. Je suis en droit d'attendre cette attention de ceux à qui j'ai fait présent de mon ouvrage. L'aîné Cramer est à présent en Hollande, et doit sans doute vous faire parvenir cette histoire. Ce sont ces frères Cramer qui m'ont déterminé à m'établir où je suis. Ils voulaient imprimer mes ouvrages, il fallait que je veillasse à l'impression; la besogne a duré près de deux ans. J'ai des amis dans ce pays-ci. J'y ai trouvé des situations plus agréables que Meudon et Saint-Cloud, des maisons commodes; je me suis établi, pour l'hiver, auprès de Lausanne, et, pour les autres saisons, auprès de Genève. Mais ce que j'ai trouvé de plus commode parmi ces calvinistes, très différents de leurs ancêtres, c'est que j'ai fait imprimer à Genève, avec l'approbation universelle, que Calvin était un très méchant homme, altier, dur, vindicatif, et sanguinaire. C'est ce que vous verrez dans cette *Histoire générale*. Genève est peut-être à présent la ville de l'Europe où il y a le plus de philosophes. Je suis très fâché que cette *Histoire générale* ne soit pas encore parvenue jusqu'à vous.

A l'égard de ce *Portefeuille trouvé*, c'est une rapsodie qu'un libraire affamé, nommé Duchesne, vend à Paris sous mon nom; c'est un nouveau brigandage de la librairie. On me mande que les trois quarts de ce recueil sont composés de pièces auxquelles je n'ai nulle part, et que le reste est pillé des éditions de mes ouvrages, et entièrement défiguré.

Il n'y a pas grand mal à tout cela, et je pardonne aux misérables à qui mon nom vaut quelque argent.

A M. LE COMTE DE BESTUCHEFF.

A Monrion, février.

Monsieur, j'ai reçu une lettre que j'ai crue d'abord écrite à Versailles ou dans notre académie, et c'est vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je desirais depuis trente ans; je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg, si ma santé pouvait le permettre; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changements faits à Moscou, des armées de l'Empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur Pierre-le-Grand a fait depuis son avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de Schowalow a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, et sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des renseignements sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schowalow voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice desire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très honoré et très heureux si elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de Schowalow, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 3 mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines *depuis Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un *Portefeuille trouvé*. On me met en pièces, ou se divise mes vêtements, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles exécutées par des acteurs excellents; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs, et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au *Catilina* de Crébillon.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 mars

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette *Zulime* bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de Robert-François Damiens, quand les *querelles* qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours ce Voltaire qui,

Volume sur volume incessamment desserre

Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux-arts, et surtout du *tripot* de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlements et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois! Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir, et où *Zaïre* a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gelinottes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet ermitage des Délices, qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard, fils de Samuel Bernard, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez Damiens, et portez-vous bien.

A M. DE BRENLES.

Ce dimanche.

On prétend que monsieur votre beau-frère, le prêtre, voudrait voir une pièce tirée du *Nouveau-Testament*. Nous prêchons peut-être *l'Enfant prodigue* jeudi, après quoi on a pour le dessert un opéra buffa. Prenez vos mesures là-dessus, mon cher philosophe; si ce n'est pas jeudi qu'on prêche, ce sera assurément cette semaine. Bonsoir; je vous serai attaché, à vous et à la philosophe votre compagne, toutes les semaines de ma vie.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 6 mars.

Le bon homme Lusignan dit les choses les plus tendres à madame de Fontaine et consorts : il est devenu à présent le bon homme Euphémon dans *l'Enfant prodigue :* c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de Paulmy, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'Argenson. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages; mais comment faire de tels préparatifs secrètement? tout ce qui est nouveau rebute le ministère; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr enfin qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très vive au-dehors, et que les affaires s'accommodent audedans? Pour nous, pauvres Suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage : on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté; les tribunaux ne cessent point de rendre justice; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de Robert-François Damiens. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus long-temps de beaux jours; il n'y a que de très méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gelinotes et des grianneaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur; portez-vous bien, et aimez-moi.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, près de Lausanne, 8 mars.

J'ai été malade, madame, et j'ai perdu mon correspondant, qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non; si mon pauvre amiral Byng a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur; que l'Allemagne va être bouleversée; que Paris est bien triste; que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. *La chèvre* n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet, *Attendez-moi sous l'orme.* Portez-vous bien, madame; vivez avec votre digne amie; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite; conservez-moi vos bontés.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

A Monrion, près de Lausanne, 16 mars.

Mon cher ami, les Cramer ont dû vous envoyer cette esquisse des sottises et des atrocités humaines depuis l'illustre brigand Charlemagne, surnommé le *saint*, jusqu'à nos ridicules jours. Plus je lis et plus je vois les hommes, plus je regrette votre société. Je vis pourtant dans le pays le plus libre et le plus tranquille de la terre, et où il y a de l'esprit et des talents. Si je vous disais qu'à Lausanne nous avons joué *Zaïre* mieux qu'à la comédie de Paris; que nous jouons aujourd'hui *l'Enfant prodigue;* que, dans peu de jours, nous représentons une pièce nouvelle; que nous avons un très joli théâtre; que notre société chante des opéra buffa après la grande pièce; qu'on donne des rafraîchissements à tous les spectateurs; qu'ensuite on fait des soupers excellents, me croiriez-vous? Cela n'est pas d'usage à Colmar; mais en récompense vous avez des jésuites et des capucins. Soyez bien sûr que je vous regrette au milieu de tous nos plaisirs; ils étaient faits pour vous. Voulez-vous bien avoir la bonté de demander pour moi au libraire Schœpflin deux exemplaires des *Annales de l'Empire ?* je vous serai très obligé. Il n'aurait qu'à les faire remettre au coche à mon

adresse, à Lausanne. Je lui en paierai le prix, ou je lui enverrai l'*Essai sur l'Histoire générale*, à son choix. Je vous serai très obligé.

Mille respects, je vous prie, à M. le premier président et à madame la première. Madame Denis et moi nous vous regrettons également, nous vous aimerons toujours. Nous en disons autant à madame Dupont.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman que je n'ai pu encore lire, parce que je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite : on ne me parle que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Madame Denis ne peut sitôt vous écrire; elle joue, elle apprend des rôles, elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses, et d'acteurs. Il n'y a point de *Zulime ;* je ne sais ce que c'est, et je veux que ni vous, ni mademoiselle Clairon, ni moi ne le sachions; mais il y a une Fanime un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne dans notre pays roman; et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes. Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le *Catilina* de Crébillon. Je vous embrasse; je me meurs d'envie de lire le roman. Madame Denis vous en dira davantage quand elle pourra.

A M. LEVESQUE DE BURIGNY.

A Monrion, 20 mars.

On ne se douterait pas, monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Je fais trêve un moment aux charmes de la poésie et aux embellissements singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres remerciements. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques unes des inadvertances de cette *Histoire générale*. Je vous en dois davantage pour la *Vie d'Érasme* et pour celle de Grotius, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentiments? J'ai vu un petit manuscrit de M. de Pouilli (que je regretterai toujours) sur Grotius; mais c'était un ouvrage très court, qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'*Histoire générale* qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La Vie d'Érasme et celle de Grotius serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

A M. PALISSOT.

A Monrion, près de Lausanne.

Votre dernière lettre, monsieur, est remplie de goût et de raison. Elle redouble l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées. Il est vrai qu'il y a bien des charlatans de physique et de littérature dans Paris; mais vous m'avouerez que les charlatans de politique et de théologie sont plus dangereux et plus haïssables. L'homme dont vous me parlez est du moins un philosophe; il est très savant, il a été persécuté : il est au nombre de ceux dont il faut prendre le parti contre les ennemis de la raison et de la liberté.

Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne faut pas laisser égorger. Ils ont leurs défauts comme les autres hommes; ils ne font pas toujours d'excellents ouvrages; mais, s'ils pouvaient se réunir tous contre l'ennemi commun, ce serait une bonne affaire pour le genre humain. Les monstres, nommés jansénistes et molinistes, après s'être mordus, aboient ensemble contre les pauvres partisans de la raison et de l'humanité. Ceux-ci doivent au moins se défendre contre la gueule de ceux-là.

On m'avertit que le libraire Lambert achève d'imprimer un énorme fatras; et dans ce chaos il y a quelque germe de philosophie. Je me flatte qu'il vous le présentera : il me fera un très grand plaisir de vous donner cette faible marque des sentiments que je vous dois. Cette philosophie dont je vous parle exclut les formes visigothes de *votre très humble*. Je vous embrasse.

A M. SAURIN.

J'entre dans vos peines, monsieur, et je les partage d'autant plus que je les ai malheureuse-

ment renouvelées, en cherchant la vérité. Le doute par lequel je finis l'article de *La Motte* n'est point une accusation contre feu monsieur votre père; au contraire, je dis expressément qu'il ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire, pendant plus de trente années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné dans le public, car je vous avouerai, avec cette franchise qui règne dans mon *Histoire*, et je vous confierai à vous seul, qu'il me récita des couplets contre La Motte. Voici la fin d'un de ces couplets dont je me souviens :

> De tous les vers du froid La Motte,
> Que le fade de Boussel note,
> Il n'en est qu'un seul de mon goût.
> Quel? *qui sait être heureux sait tout.*

Je ne ferai jamais usage de cette anecdote, mais vous devez sentir que mon doute est sincère; et il faut bien qu'il le soit, puisque je l'expose à vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur; je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent; et, soit que tout périsse avec nous, soit que notre âme se réunisse à l'Être des êtres, après cette malheureuse vie, je mourrais avec bien de l'amertume, si je m'étais joint, malgré ma conscience, aux cris de la calomnie.

Il y a ici une autre considération importante. On m'avait assuré votre mort, il y a quelques années, et je vous avais regretté bien sincèrement. J'ai peu de correspondance à Paris, que je n'ai jamais aimé, et où j'ai très peu vécu. Je n'ai appris que par votre lettre que vous étiez encore en vie. Je me trouve dans la même ville où monsieur votre père habita long-temps; car je passe mes étés dans une petite terre auprès de Genève, et mes hivers à Lausanne. Je vois de quelle conséquence il est pour vous que les accusations consignées contre la mémoire de monsieur votre père, dans le Supplément au Bayle, dans le Supplément au Moréri, et dans les journaux, soient pleinement réfutées. Le temps est venu où je peux tâcher de rendre ce service, et peut-être n'y a-t-il point d'ouvrage plus propre à justifier sa mémoire qu'une Histoire générale aussi impartiale que la mienne. On en fait actuellement une seconde édition; et, quoique le septième volume soit imprimé, je me hâterai de faire réformer la feuille qui renferme l'article de *M. Joseph Saurin*. Il y a encore, à la vérité, quelques vieillards à Lausanne qui sont bien rétifs, mais j'espère les faire taire; et le témoignage d'un historien qui est sur les lieux sera de quelque poids.

Il ne s'agit ici d'accuser personne; il s'agit de justifier un homme dont la famille subsiste, et dont le fils mérite les plus grands égards; mais je ne ferai rien sans savoir si vous le voulez, et si les mêmes considérations qui ont retenu votre plume ne vous portent pas à arrêter la mienne. Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des *couplets*, instruisez-moi, éclairez-moi, et mettez mon cœur à son aise.

Boindin était un fou atrabilaire. Le complot qu'il suppose entre un poëte, un géomètre, et un joaillier, est absurde; mais la déclaration de Rousseau, en mourant, est quelque chose. Je voudrais savoir si monsieur votre père n'en a pas fait une de son côté. En ce cas, il n'y aurait pas à balancer entre son testament soutenu d'une sentence juridique, et le testament d'un homme condamné par la même sentence. Enfin tous deux sont morts, et vous vivez; c'est votre repos, c'est votre honneur qui m'intéresse.

On me mande que le libraire Lambert travaille à une édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*; vous pourriez vous informer de ce qui en est. J'enverrais à Lambert un article sur monsieur votre père. Comptez que ce sera une très grande satisfaction pour moi de pouvoir vous marquer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 26 mars.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet *Essai sur l'Histoire*, avec l'approbation publique, que Calvin avait une âme atroce aussi bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celoi de l'amiral Byng:

Mais savez-vous que vos qnerelles absurdes, et enfin l'attentat de ce menstre Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Enrope littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vens avez peinte si aimable, et ce siècle que vens avez peint si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel et Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira; et cela est si vrai, que j'ai lu une *Apelogie pour Jean Châtel* et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujeurd'hui : le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman; nous y fesons ce qu'on devrait faire à Paris, nous y vivons trauquilles; nous y cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui me plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honuêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'en y avait joué *Zaïre, l'Enfant prodigue*, et d'autres pièces, aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris; n'en soyez point surpris, on ne parle, on ne connaît lei d'autre langue que la nôtre; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici antant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule *Histoire de la guerre de 1741*, qu'on a imprimée à Paris sous meu nom, ni ce prétendu *Portefeuille trouvé*, où il n'y a pas trois morceaux de moi, ni eette infâme rapsodie, intitulée la *Pucelle d'Orléans*, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités; et je plains une nation aimable qui produit des menstres.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit comme vens savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi*. Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chese que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bon homme Lusignan, un parterre très bien choisi; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône, et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire : on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils out dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace au Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers,

et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Tithon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de Tithon? Je vous embrasse tendrement. Le Suisse VOLTAIRE.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 avril.

Vous savez, il y a du temps, mon *héros*, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Byng à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de Byng; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers: il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans : faites-en autant, monseigneur, et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité.

Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaissez le très tendre respect du Suisse. V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Près de Lausanne, 8 avril.

Quand je sais quelque chose, madame, j'écris; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort *monsieur* Damiens, il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niémen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événements comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge où nous sommes très à notre aise. Restez longtemps dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 20 avril

Mon *héros*, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses, et j'en serai sans doute encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très médiocres; mais Lekain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places, il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'est surtout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix : la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses, vous seriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon *héros*, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille, dans Homère, dit que la gloire est une chimère quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le *Salomon du Nord* en aura beaucoup(je parle de gloire et non de folie) s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événements. Les Russes ne paraissent point : il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace, et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg; et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me

passent par la tête. Pardon, monseigneur, si, moi qui ne connais que les événements passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du Suisse, etc.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai.

Votre roman, mon cher Catilina, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contre-signé Trudaine, et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentiments; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné à Neuilly: vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argental secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses, que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge, et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre, et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et sur la Méditerranée, vivez gaiement à Neuilly; continuez à mettre dans vos ouvrages les agréments de votre vie. Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs, mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

A M. LEVESQUE DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 mai.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'Érasme et de Grotius, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux *Vies*, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas; nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette *Histoire générale* dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'état assez méchants, et la nature assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les Petites-Maisons de l'univers; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite; mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes.

Je finis pour reprendre l'histoire des Grotius, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 18 mai.

J'ai admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre âme, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthieu; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès; vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public: il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adressse point d'*Épître à mon jardinier* Antoine; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point *la fermière qui ordonne* nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne : aussi Despréaux s'en dégoûtait-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices.

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne; car, on vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en

avez fait un très joli séjour, c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important, c'est le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela, je serais trop heureux ; mais madame Denis digère, et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

A M. DARGET.

Aux Délices, 20 mai 1757.

On gâte ses yeux, mon cher et ancien ami, en lisant, en buvant, et en fesant mieux : voyez si vous n'êtes pas coupable de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été, est tout ce qu'il y a de mieux : frotter n'est pas le mot, c'est bassiner que je voulais dire ; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre.

Je vous assure que je suis bien fâché que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de Boisi. Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison, il s'en faut beaucoup ; mais c'est une terre très vivante, et mon petit domaine est très ruinant ; j'ai préféré *dulce utili*.

Eh bien, voilà donc comme on traite ce cher frère, à qui on dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire ! Je ne sais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur : on peut avancer trop loin : des Cyrus peuvent trouver des Tomiris : il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme Sancho-Pança, mais c'est que je suis accoutumé aux Don Quichottes : voyez comme a fini Charles XII. Bienheureux qui vit fort loin de tous ces illustres et dangereux mortels ! Figurez-vous que Patkul a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi ; donc il ne faut pas en sortir. Ce monde est un grand naufrage ; sauve qui peut, c'est ce que je dis souvent. Faites souvenir de moi madame Dupin. Adieu, mon cher et ancien ami.

Le Suisse VOLTAIRE.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 26 mai.

Feu l'amiral Byng vous assure de ses respects, de sa reconnaissance, et de sa parfaite estime ; il est très sensible à votre procédé, et meurt consolé par la justice que lui rend un si généreux soldat, *so generous a soldier ;* ce sont les propres mots dont il a chargé son exécuteur testamentaire ; je les reçois dans le moment, en arrivant à Monrion, avec les pièces inutilement justificatives de cet infortuné.

C'est là, mon *héros*, tout ce que je puis vous dire de l'Angleterre, où les amis et les ennemis de l'amiral Byng rendent justice à votre mérite.

Je crois qu'on ne se doutait pas en France de la campagne à la Turenne que fait le roi de Prusse. Faire accroire aux Autrichiens qu'il demande des palissades, sous peine de l'honneur et de la vie, pour mettre Dresde hors d'insulte ; entrer en Bohême par quatre côtés, à la même heure ; disperser les troupes ennemies, s'emparer de leurs magasins ; gagner une victoire signalée, sans laisser aux Autrichiens le temps de respirer ! vous avouerez, monseigneur, vous qui êtes du métier, que la belle campagne du maréchal de Turenne ne fut pas si belle. Je ne sais jusqu'à quel point de si rapides progrès pourront être poussés ; mais on prétend qu'il envoie vingt mille hommes au duc de Cumberland, et que bientôt on verra les Prussiens se mesurer contre les Français. Tout ce que je sais, c'est qu'il en a toujours eu la plus forte envie. S'il y a une bataille, il est à croire qu'elle sera bien meurtrière.

Parmi tant de fracas, conservez votre bonne santé et votre humeur. Daignez, monseigneur, ne pas oublier les paisibles Suisses, et recevez avec votre bonté ordinaire les assurances de mon tendre et profond respect. V.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très sincères compliments ; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Hornoy : ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à Daumart, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils, et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur

M. Delaleu, où vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune Daumart; je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'Argental, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieu y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Étrées, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en fesant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan et de coupeur de bourses. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorants, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 5 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très agréable lettre du 25 de mai dans mon petit ermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talents de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas

« Omitte mirari beatæ
« Fumum et opes strepitumque Romæ; »
Hor., lib. III, od. XXIX, v. 11-12.

car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très sensibles remerciements à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral Byng à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très ample, qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'Aiguillon, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de Richelieu du tort qu'on lui fait en lui attribuant le *Testament politique*. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison, qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'état, qui laisserait un testament politi-

que à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse, et du duc de Hanovre. Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Weimar était l'objet le plus important. L'auteur du *Testament politique* n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits, sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Auberi, dans son *Histoire du cardinal Mazarin*. Je sais qu'Auberi est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le *Testament politique* n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissements et mes remerciements à *Gamache le riche*, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon faiseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet *Essai* de bien des choses qui lui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant, et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet Essai a trouvé grâce devant mesdames d'Aiguillon et de Sandwich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand-oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit *Testament*. J'ai examiné tous les testaments, j'y ai passé ma vie; je sais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine !

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 juin.

Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les *remontrances* de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Lekain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Lekain, et de plus beaux yeux; mais Baron avait deux parts; et faut-il que Lekain meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange; mais il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque Prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet, et de Gengis-kan. Les *héros* doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Lekain, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Byng : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 4 juin.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Broumath ! Ne soyez pas surprise, madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. *Le Conseil des Rats* est détruit par le chat Raminagrobis. Si le maréchal d'Étrées ne prévient pas le duc de Cumberland, soyez sûre que le Raminagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et de plus ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, madame? Cultiver son

champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien volturé, faire très bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort, ni aux méchancetés des vivants. Les fous servent les rois, et les sages jouissent d'un repos précieux. Mille tendres respects.

VOLTAIRE.

A DOM FANGÉ,

A SENONES.

Aux Délices, 14 juin.

J'admire la force du tempérament de monsieur votre oncle; elle est égale à celle de son esprit. Il a résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie. Il a employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 juin.

Il est bien vrai que mon cher d'Argental, le grand amateur du *tripot*, devait montrer à mon *héros* certain *histrionage;* mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon *héros;* mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sens très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre, et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito?* Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon *héros* pardonne à ma folie.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Le... juin.

Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une âme compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier, au Palais-Royal, ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du *Chêne* comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles; les Délices sont

pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. Tronchin dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette *Fanime* avec le fidèle d'Argental. Encore une fois, tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle Clairon soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le parlement va donner au public en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec Lekain et Clairon pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un Pagnon de moins sur le globe. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous,maigrelets, nous vivons

Vivez, aimez-moi. Mille compliments à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, A MOSCOU.

Aux Délices, 24 juin.

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes desirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de Pierre-le-Grand et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de Pierre-le-Grand, lesquelles pour la plupart, sont connues : l'esprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu près le revenu ordinaire de l'état, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'état, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parce que enfin ces détails pourraient servir à rendre Pierre-le-Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation, et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 juin.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans des eaux? Le grand Tronchin prétend qu'elles ne valent rien, et que la na-

ture n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de Mui, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraiche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des *Iphigénie* et des *Astarbé;* mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les *Fanime*, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon *héros* passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un *héros* se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'août, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne, me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la *Vie* de M. Damiens dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable homme n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que, dans la pauvre armée du comte de Daun, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cul au roi de Prusse; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne sais ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des *dix mille* du maréchal de Belle-Ile. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Vestphalie. Vous me croyiez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon *héros* le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou Florian, ou Montigni de l'académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon *héros* à en juger, et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous avez sans doute, monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince Charles. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon *héros* qui les battît complétement. Ah! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon âme. Où ne me conduira-t-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais partout, hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin, que vous verrez l'électeur palatin; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect!

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 12 juillet.

Monsieur, vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a longtemps que je vous dois les plus sincères remerciements de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de Lauraguais; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux *Mémoires* est bien curieux. Non seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de Constantin, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltants éloges.

Il est vrai que, dans les états-généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine, et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, étaient terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de Mesmes, il est très vrai que l'abbé de Chaulieu le régala de ce petit couplet :

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné ?

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de Rousseau, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais Anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très humble, etc.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, près du lac de Genève, 15 juillet.

Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites emportent tout le temps. On sort fatigué de son travail; on dit, J'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et on croupit long-temps dans son péché. C'est là la confession de l'ermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'Agamemnon à la lecture, vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire : car c'est là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples, qui représentent le chœur, sera toujours le même; il paiera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les sottises.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de Daun, et par la délivrance de Prague; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français, Suédois, Russes, se mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg; mais avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai, que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis. Adieu, mon cher ami. V.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 18 juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices, mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Êtes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Hornoi? vous amusez-vous avec le philosophe du grand-conseil? votre fils n'a-t-il pas six pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos Normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand-écuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un

moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusements. Je vous embrasse de tout mon cœur. *Valete.*

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 10 juillet

Mon *héros*, c'est à vous à juger des engins meurtriers, et ce n'est pas à moi d'en parler. Je n'avais proposé ma petite drôlerie que pour les endroits où la cavalerie peut avoir ses coudées franches, et j'imaginais que partout où un escadron peut aller de front, de petits chars peuvent aller aussi. Mais puisque le vainqueur de Mahon renvoie ma machine aux anciens rois d'Assyrie, il n'y a qu'à la mettre avec la colonne de Folard dans les archives de Babylone. J'allais partir, monseigneur, j'allais voir mon héros; et je m'arrangeais avec votre médecin La Virotte, que vous avez très bien choisi autant pour vous amuser que pour vous médicamenter dans l'occasion. Madame Denis tombe malade, et même assez dangereusement. Il n'y a pas moyen de laisser toute seule une femme qui n'a que moi, au pied des Alpes, pour un héros qui a trente mille hommes de bonne compagnie auprès de lui. Je suis homme à vous aller trouver en Saxe, car j'imagine que vous allez dans ces quartiers-là. Faites, je vous en prie, le moins de mal que vous pourrez à ma très adorée madame la duchesse de Gotha, si votre armée dîne sur son territoire. Si vous passiez par Francfort, madame Denis vous supplierait très instamment d'avoir la bonté de lui faire envoyer les quatre oreilles de deux coquins, l'un nommé Freitag, résident sans gages du roi de Prusse, à Francfort, et qui n'a jamais eu d'autres gages que ce qu'il nous a volé; l'autre est un fripon de marchand, conseiller du roi de Prusse. Tous deux eurent l'impudence d'arrêter la veuve d'un officier du roi, voyageant avec un passe-port du roi. Ces deux scélérats lui firent mettre des baïonnettes dans le ventre, et fouillèrent dans ses poches. Quatre oreilles, en vérité, ne sont pas trop pour leurs mérites.

Je crois que le roi de Prusse se défendra jusqu'à la dernière extrémité. Je souhaite que vous le preniez prisonnier, et je le souhaite pour vous et pour lui, pour son bien et pour le vôtre. Son grand défaut est de n'avoir jamais rendu justice ni aux rois qui peuvent l'accabler, ni aux généraux qui peuvent le battre. Il regardait tous les Français comme des marquis de comédie, et se donnait le ridicule de les mépriser, en se donnant celui de les copier. Il a cru avoir formé une cavalerie invincible, que son père avait négligée, et avoir perfectionné encore l'infanterie de son père, disciplinée pendant trente ans par le prince d'Anhalt. Ces avantages, avec beaucoup d'argent comptant, ont tenté un cœur ambitieux; et il a pensé que son alliance avec le roi d'Angleterre le mettrait au-dessus de tout. Souvenez-vous que, quand il fit son traité, et qu'il se moqua de la France, vous n'étiez point parti pour Mahon. Les Français se laissaient prendre tous leurs vaisseaux, et le gouvernement semblait se borner à la plainte. Il crut la France incapable même de ressentiment; et je vous réponds qu'il a été bien étonné quand vous avez pris Minorque. Il faut à présent qu'il avoue qu'il s'est trompé sur bien des choses. S'il succombe, il est également capable de se tuer et de vivre en philosophe. Mais je vous assure qu'il disputera le terrain jusqu'au dernier moment. Pardonnez-moi, monseigneur, ce long verbiage. Plaignez-moi de n'être pas auprès de vous. Madame Denis, qui est à son troisième accès d'une fièvre violente, vous renouvelle ses sentiments. Comptez que nos deux cœurs vous appartiennent.

A M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR.

Il n'est chère que de vilain, monsieur le grand-maître. Vous écrivez rarement; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talents ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse.

Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la *Liberté*,
Cette sage divinité,
Que tout mortel ou regrette ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.

Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers, et mes riants berceaux;
Trois fleuves, que de loin mon œil charmé contemple;
Mes pénates brillants, fermés aux envieux;
Voilà mes rois, voilà mes dieux.
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient la raison m'illumine;
Je dis ce que je pense, et fais ce que je veux;
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous. J'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon ermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame Denis, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres compliments; je vous fais les miens sur votre dignité de *grand-maître*. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la premiere pierre de cet édifice : ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de son altesse royale; je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois, avant de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, monsieur, sur ma tendre amitié, et sur tous les sentiments qui m'attacheront à vous pour jamais. Le Suisse V.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er août.

J'aurais bien voulu, madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur Tronchin contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne suis pas comme vous, madame, je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame Denis, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur eu qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à Tronchin qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah! madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit ermitage! Vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle[1], qui vous aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis; et plût à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée! mais je ne suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal, mais je crois très positivement que M. Tronchin vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que Tronchin aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre ermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du Dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, madame, pourvu que vous vous portiez bien? Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie; ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au Suisse V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 8 août.

Madame, vous avez eu la consolation de voir monsieur votre fils : mais où va-t-il? où est-il? Pardonnez à mes questions, et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Étrées, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Étrées a gagné une bataille le 26 juillet, et j'en doute encore. Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés, de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent, et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour s'attacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Anhalt. On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bientôt le temps où madame Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passe-port du roi son maître.

On croit à Vienne que si le roi de Prusse suc-

[1] Le cardinal de Tencin. K.

combe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis.

Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse! Portez-vous bien, madame, pour voir le dénoûment de tout ceci.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près de Genève, 7 août.

Avant d'avoir reçu les mémoires dont votre excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'*Histoire de Pierre Ier :* c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des Mémoires manuscrits du général Le Fort, sur des Relations de la Chine, et sur les Mémoires de Strelemberg et de Perry. Je n'ai point fait usage d'une *Vie de Pierre-le-Grand*, faussement attribuée au prétendu boïard Nestesuranoy, et compilée par un nommé Rousset en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails de guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand homme, surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général Le Fort peut être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée, je la sacrifierai très aisément. Vous savez, monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que Pierre Ier a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencements qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les Mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai, plus ils seront amples. Soyez sûr, monsieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serai conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la postérité, il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa majesté l'impératrice, ayant été composé sous ses auspices. J'ai l'honneur, etc.

P. S. M. de Wetslof m'a dit que votre excellence voulait envoyer quatre jeunes Russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage *Vie* ou *Histoire de Pierre Ier ;* un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, *La Russie sous Pierre Ier ;* une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportements de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importants, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de Pierre-le-Grand, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa majesté, qui est nécessaire.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Des Délices, 11 août.

Monsieur, celle-ci est pour informer votre excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Narve. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier comme le disent les Mémoires de Le Fort, qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8 (nouveau style), à M. de Becktejef, et, en son absence, à monsieur l'ambassadeur.

Je me suis muni, monsieur, de tout ce qu'on

a écrit sur Pierre-le-Grand, et je vous avous que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais desirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre 1er de grand, de nouveau, et d'utile. En un mot, monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéressante; c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 15 août.

Je hasarde, monsieur, ce petit mot de réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'année passée, et où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la pièce nouvelle confirme ce qu'on m'en a déjà mandé. Je sens combien le métier est difficile, et je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer.

J'ai été long-temps en peine de votre ami M. Patu. Je desire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit ermitage à son retour; mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avait un compagnon de voyage que je regretterai toujours, et à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale.

C'est une chose bien flatteuse pour moi, que madame la princesse de Robecq ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage, quand elle ornait les premières loges de sa présence; je desirais son souvenir; je l'en remercie bien respectueusement, et je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sûr, monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles princesses.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 août.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que Tronchin s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'Argental contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-Chapelle, je trouve que ce serait au duc de Cumberland à les prendre, et non pas au maréchal d'Étrées. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de Richelieu en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie, il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe; et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de *Fanime*. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar Pierre a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Narva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre.

J'ai au bord de mon lac un Russe qui a été un des ministres de Pierre-le-Grand dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit; il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie: il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de Pierre-le-Grand ni au

public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage, que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre *Fanime;* mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'*Iphigénie en Tauride*. Mes Russes prirent la Tauride il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange; je vous embrasse mille fois.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 août.

Mon *héros*, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'Argens viendra au devant de vous.

Sérieusement vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'on en ait jamais fait le maréchal de Villars. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, soit que vous ayez en tête le duc de Cumberland, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de Cumberland; j'ignore si c'est une grande bataille, si les ennemis avaient assez de forces, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je sais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de Laporte, qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très content. Vous le trouverez très empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de Vénus, de Minerve, et de Mars, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le Suisse Voltaire et sa nièce.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 22 août.

Un Cramer, mon cher maître, m'a dit de vos nouvelles, que vous vous portiez mieux que jamais, que vous vous souvenez encore de moi, et que vous voulez que j'envoie mon maigre visage pour mettre à côté de votre grosse face. Tout cela est-il vrai? et ma physionomie ne sera-t-elle point de contrebande? Que faites-vous de tant de portraits? bientôt le Louvre ne les contiendra pas. Portez-vous bien et conservez-vous, voilà le grand point; c'est peu de chose d'exister en peinture. Si j'avais un portrait de Cicéron, je l'encadrerais avec le vôtre. Mais pour moi, je ne serai tout au plus qu'avec Campistron ou Crébillon. Dites-moi, je vous prie, si, révérence parler, vous n'êtes pas notre doyen? Il me semble que cette sublime dignité roule entre M. le maréchal de Richelieu et vous.

J'ai bien une autre question à vous faire. Olivet n'est-il pas dans mon voisinage près de Saint-Claude? N'allez-vous jamais chez vous? ne pourrait-on pas espérer de vous voir dans mon ermitage des Délices? Je mourrais content. *Interim, vale, et tuum discipulum ama.*

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Mon *héros*, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de Soubise est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe, et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de Bareuth, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien

je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre; en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil, mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle [1]; et je vous en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de Bareuth a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès; mais ce qui n'a pas réussi dans un temps peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir.

J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens; je ne signe ni ne date. Vous connaissez mon ermitage; j'ose vous supplier de m'écrire seulement quatre mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre pour madame la duchesse de Saxe-Gotha. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez parmi vos aides-de-camp un comte de Divonne, mon voisin, qu'on dit très aimable, et très empressé à vous bien servir. Vous êtes très bien en médecins et en aides-de-camp. Ils sont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon *héros!*

[1] L'idée de Voltaire fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes; et elle aurait épargné de très grands malheurs à la France, si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Lettre de S. M. le roi de Prusse à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 septembre 1757.

Je sens, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier; je suis cependant très persuadé que le neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur, de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. Delchetet, dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événements de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander, et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera, sans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le duc, que votre fidèle ami, FÉDÉRIC.

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au Roi de Prusse.

Sire,

Quelque supériorité que votre majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre majesté. Je crois que je servirois le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre majesté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. Delchetet.

Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans le grand ouvrage qu'il paraît desirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, etc. K.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 27 août.

Ma chère, enfant, je vous avoue que je suis fâché de faire venir des tableaux et des glaces pour Lausanne; j'aimerais mieux les placer à Hornoi; mais me voilà Suisse pour le reste de ma vie. Madame Denis a voulu une belle maison à Lausanne; les Délices s'embellissent tous les jours. Nous jouons la comédie à Lausanne; on nous la donne aux portes de Genève. On représenta hier *Alzire*, et, quand j'arrivai, tous les Genevois me reçurent avec des battements de mains. Il n'y a pas moyen de quitter ces hérétiques-là. Quand, avec une mauvaise santé, on est parvenu à la septième dizaine de son âge, il ne faut plus songer qu'à mourir tranquille, et tous les lieux doivent être égaux.

Je n'ai point de messe en musique, comme La Popelinière; je n'ai point un *trio* de complaisantes, mais je m'accommode assez de ma médiocrité; on peut être heureux sans être roi ni fermier-général.

Le bruit court, dans notre Suisse, que M. le

prince de Conti [1] veut faire revivre ses droits sur le comté de Neucbâtel. En effet, il était le légitime béritier; et c'est une province que le roi de Prusse pourrait perdre. Vos Français sont dans Hanovre; j'espère qu'ils souperont à Berlin en 1758, au plus tard.

A M. THIERIOT.

Aux Délices.

Je suis *vir desideriorum*; premièrement, parce que *te desidero in Deliciis meis;* secondement, parce que *desidero* les paperasses de Hubert. M. de La Popelinière m'a flatté que le *compère* compilait.

Je vous prie, mon ancien ami, de bien remercier *Pollionem* de ses faveurs; et je vous avertis que si vous n'avez pas la bonté de hâter un peu votre besogne moscovite, ma maison russe sera bâtie avant que vous m'ayez envoyé votre brique. J'ai reçu de Pétersbourg des cartes et des plans qui m'étonnent. Le pays n'a que cinquante ans de création, et la magnificence égale déjà l'étendue de l'empire.

Pierre était un ivrogne, un brutal parfois; je le sais bien; mais les Romulus et les Thésée ne sont que de petits garçons devant lui. Vous en voyez les effets. Élisabeth expédie le même matin des ordres pour les frontières de la Chine, et pour envoyer cent mille hommes contre mon disciple Frédéric, roi de Prusse. Ce sont là ces soldats qui n'avaient que des bâtons brûlés par le bout à Narva, qui ont ensuite vaincu Charles XII, qui ont fait fuir les janissaires, et fait passer les Suédois sous les *Fourches Caudines*. Joignez à ces miracles un opéra italien, une comédie, des sciences, et vous verrez que le sujet est beau.

Je suis fâché de la mort de madame de Rochester-Sandwich. C'est une bonne tête qui est rongée de vers. La cervelle de Newton et celle d'un capucin sont de même nature; cela est bien cruel, mais qu'y faire?

« Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ. »

Si j'avais eu de la santé, et point de nièce, j'aurais pu faire un petit tour avec le vainqueur de Mahon; mais je ne quitte plus ce que j'aime pour des *héros.*

On ne croit pas que mon disciple puisse résister; il faudra qu'il meure à la romaine, ou qu'il s'en console à la grecque, qu'il se tue, ou qu'il soit philosophe. Voilà un grand exemple; mais nous n'en sommes encore qu'aux premiers actes de la pièce; il faut voir le dénoûment. Il arrive toujours dans les affaires quelque chose à quoi on ne s'attend point.

Interim, vale; et *memento* de l'abbé Hubert et du Suisse V.

[1] Louis-François de Bourbon, prince de Conti, mort en 1776.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 septembre.

Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infâme rapsodie. Elle est incontestablement de La Beaumelle; mais s'il n'est pas *ars*, il est en lieu où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de Bernis qui a ménagé le rétablissement du parlement; si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse fesait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre?

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite il y a environ trois semaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs;* il ne me reste qu'*à vendre cher ma vie*, etc., etc. Sa sœur, la margrave de Bareuth, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour Brisard tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre *héros* de Mahon gouvernera mieux son armée que le *tripot* de la Comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral Byng m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger Pierre-le-Grand et l'amiral Byng; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques,

« . . . . Si *qua*
« Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo. »
Georg., IV, v. 6.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous embrassent tendrement.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 19 septembre.

Voilà de grandes révolutions, madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dix-huit mille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu pare sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à monsieur votre fils honneur et gloire sans blessure, et à vous, madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que, malgré les belles et bonnes paroles du roi, *messieurs* des plaids font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu à un philosophe qui vit dans la retraite, et qui n'a ni rois, ni parlements, ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain. Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 septembre.

J'ai reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé Hubert, une lettre de M. de La Popelinière, et rien de son *compère*. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des Suisses? est-il à la campagne? dans quelque terre des Montmorency? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausanne, dans une très belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gelinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des casaniers. Écrivez-moi donc; morbleu, quel paresseux! Adieu. *Vale, amice.*

Cette lettre des Délices vous viendra peut-être par Versailles.

A M. DE LA MICHODIÈRE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Monsieur, c'est à Breslau, à Londres, et à Dordrecht, qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitants par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de Kerseboum, magistrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul se trouva très juste; car s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitants de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrants, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas malaisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à peu près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que Dieu qui ait fait au juste le dénombrement des combattants du peuple d'Israël, qui se trouva de six cent mille hommes au bout de deux cent quinze ans, tous descendants de Jacob, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants.

Les habitants de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville ont presque autant exagéré que l'historien Josèphe, qui comptait douze cent mille âmes dans Jérusalem pendant le siége. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitants : le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34 à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitants; il y naît environ sept cent soixante-quinze enfants, année commune : or 775 multiplié par 34 donne 26,350.

La règle de 33 donnerait 25,575 têtes à Genève. Cela posé, monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfants ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13,240 têtes; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a

guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2,648, jamais on ne compte que cinq à six habitants par feu; mettons-en six, il y aurait eu alors 15,888 habitants à Clermont; et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille par une administration heureuse, et par des événements que j'ignore. Tout concourt donc, monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitants; s'il s'en trouvait quarante mille sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, monsieur; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres que je vous ai exposé mes idées, que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paie pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitants, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de monsieur et de madame de Montferrat, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit ermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, sans excepter le pays d'Alzire.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer *l'Orphelin de la Chine*, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, souhaité des Clairon et des Lekain; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer *Fanime* dans son cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable; et alors vous gratifierez les comédiens de cette *Fanime*, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse; car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de Gotter, grand-maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux au pied des Alpes; mais je n'y serais pas, si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'Argental continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 1er octobre.

Vraiment, je n'ai point eu cette lettre que vous m'écrivîtes huit jours après m'avoir envoyé les *Mémoires* de Hubert. Il se perdit, dans ce temps-là, un paquet du courrier de Lyon, sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il est devenu. Les amants et les banquiers sont ceux qui perdent le plus à ces aventures. Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je regrette fort votre lettre. Nous avons depuis long-temps, mon ancien ami, celle de *Fédéric* au très aimable et très humain conjuré anglais réfugié, gouverneur de Neuchâtel. Je vous assure que j'en reçois de beaucoup plus singulières encore, et de lui et de sa famille. J'ai vu bien des choses extraordinaires en ma vie; je n'en ai point vu qui approchassent de certaines choses qui se passent

et que je ne peux dire. Ma philosophie s'affermit et se nourrit de toutes ces vicissitudes.

Vous ai-je mandé que monsieur et madame de Montferrat sont venus ici bravement faire inoculer un fils unique qu'ils aiment autant que leur propre vie? Mesdames de Paris, voilà de beaux exemples. Madame la comtesse de Toulouse ne pleurerait pas aujourd'hui M. le duc d'Antin, si on avait eu du courage. Un fils du gouverneur du Pérou, qui sort de mon ermitage, me dit qu'on inocule dans le pays d'Alzire. Les Parisiens sont vifs et tardifs.

Ce ne sont pas les auteurs de l'*Encyclopédie* qui sont tardifs; je crois le septième tome imprimé, et je l'attends avec impatience. La cour de Pétersbourg n'est pas si prompte; elle m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Je n'ai reçu que le recueil de tous les plans, et un des médaillons d'or grands comme des patènes.

Je vous assure que je suis bien flatté que les descendants des Lisois soient contents de ce qui m'est échappé, par-ci par-là, sur leur respectable maison. Nous autres badauds de Paris, nous devons chérir les Montmorency par-dessus toutes les maisons du royaume. Ils ont été nos défenseurs nés; ils étaient les premiers seigneurs, sans contredit, de notre Ile-de-France, les premiers officiers de nos rois, et, presque en tout temps, les chefs de la gendarmerie royale. Ils sont aux autres maisons ce qu'une belle dame de Paris est à une belle dame de province; et, en qualité de Parisien et de barbouilleur de papier, j'ai toujours eu ce nom en vénération. Ce serait bien autre chose, si je voyais la beauté près de laquelle vous avez le bonheur de vivre.

Quel est donc ce paquet que vous m'envoyez contre-signé *Bouret?* Je voudrais bien que ce fût un paquet russe; car j'ai actuellement plus de correspondance avec la grande Permie et Archangel, qu'avec Paris. Est-il vrai que M. Bouret n'a plus le portefeuille des fermes-générales, et qu'il est réduit à ne plus songer qu'à son plaisir? Bonsoir; je vous quitte pour aller planter.

. . . . Mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.

Au moins, je radote heureusement; et je finis bien plus tranquillement que je n'ai commencé.
Vale, amice. Le Suisse V.

A M. DARGET.

Aux Délices, 5 octobre 1757.

Bénis soient les Russes qui m'ont procuré une de vos lettres, mon cher monsieur! Vous êtes un homme charmant; on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au besoin. Mais comment l'écrit que vous avez la bonté de m'envoyer vous est-il parvenu? Savez-vous bien que c'est pour moi que le roi de Prusse avait bien voulu faire rédiger ce mémoire? Il est parmi mes paperasses depuis 1738, et j'en ai même fait usage dans les dernières éditions de la *Vie de Charles XII*. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus besoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il est vrai que l'impératrice de Russie a paru souhaiter que je travaillasse à l'histoire du règne de son père, et que je donnasse au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choses que M. de Vokenrudt a dites étaient vraies autrefois, et ne le sont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maisons de bois; c'est à présent une ville plus belle que Berlin, peuplée de trois cent mille hommes; tout s'est perfectionné à peu près dans cette proportion. Le czar a créé, et ses successeurs ont achevé. On m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Mon intention n'est pas de dire combien il y avait de vessies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il fesait boire aux filles d'honneur à leur déjeuné; mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne nous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Russes viendraient à Kœnisberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de Richelieu serait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'est que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui, et que je sois occupé à le consoler. Nous voilà tous éparpillés. Vous souvenez-vous qu'entre vous et Algarotti c'était à qui décamperait le premier? Mais que devient votre fils? est-il toujours là? ou bien avez-vous la consolation de le voir auprès de vous? je vous serais très obligé de m'en instruire. J'aime encore mieux des mémoires sur ce qui vous regarde que sur l'empire de Russie; cependant, puisque vous avez encore quelques anecdotes sur ce pays-là, je vous serai aussi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contre-signé Bouret: cette voie est prompte et sûre. Je m'amuserai dans ma douce retraite avec l'empire de Russie, et je verrai en philosophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. Duverney doit être déjà bien satisfait des succès de cet établissement, par lequel il s'immortalise. Il faut qu'il travaille et qu'il soit utile jusqu'au dernier mo-

ment de sa vie. Je me flatte que la vôtre est heureuse, que votre emploi vous laisse du loisir, et que vous ne vous repentez pas d'avoir quitté les bords de la Sprée. Il ne reste plus là que ce pauvre d'Argens; je le plains, mais je plains encore plus son maître. Mon jardin est beaucoup plus agréable que celui de Potsdam, et heureusement on n'y fait point de parade. Je me laisse aller, comme je peux, au plaisir de m'entretenir avec vous sans beaucoup de suite, mais avec le plaisir qu'on sent à causer avec son compatriote et son ami. Il me semble que nous nous retrouvons; je crois vous voir et vous entendre. Conservez votre amitié au Suisse VOLTAIRE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 octobre.

Voilà qui est plaisant, mon cher ange! M. Darget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de *Charles XII*. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au *tripot*? Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons *Iphigénie en Crimée* reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans les temps de disette: ne nous prodiguons point, il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien! ce M. de Gotter est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous fesons ici des mariages; nous rendons service, madame Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes *la Femme qui a raison*.

Mille tendres respects.

A M. BERTRAND.

Lausanne, 21 octobre.

Il y a, mon très cher philosophe, force méchants et force fous en ce bas monde, comme vous le remarquez très à propos; mais vous êtes la preuve qu'il y a aussi des gens vertueux et sages. Les La Beaumelle et les insectes de cette espèce pourraient nous faire prendre le genre humain en haine; mais des cœurs tels que monsieur et madame de Freudenreich nous raccommodent avec lui. Il s'en trouve de cette trempe à Genève. Les brouillons qui ont répondu avec amertume à vos sages insinuations sont désapprouvés de leurs confrères, et ont excité l'indignation des magistrats. Pour moi, j'ai tenu la parole que j'ai donnée de ne rien lire des pauvretés que des gens de très mauvaise foi se sont avisés d'écrire. Toute cette basse querelle est venue de ce que j'ai donné l'*Histoire générale* aux Cramer, au lieu d'en gratifier un autre. Le chef de la cabale est celui-là même qui avait fait imprimer l'*Histoire générale* en deux volumes, lorsqu'elle était imparfaite, tronquée, et très licencieuse. Il s'élève contre elle lorsqu'elle est complète, vraie, et sage. Je n'ai fait que produire les lettres de ce tartufe, par lesquelles il me priait de lui donner mon manuscrit. Elles l'ont couvert de confusion. Il se meurt de chagrin : je le plains, et je me tais. Il demanda, il y a six semaines, au conseil, communication du procès de Servet. On le refusa tout net. Hélas! il aurait vu peut-être qu'on brûla ce pauvre diable avec des bourrées vertes où les feuilles étaient encore; il fit prier maître Jehan Calvin, ou Chauvin, de demander au moins des fagots secs; et maître Jehan répondit qu'il ne pouvait en conscience se mêler de cette affaire. En vérité, si un Chinois lisait ces horreurs, ne prendrait-il pas nos disputeurs d'Europe pour des monstres?

Ajoutons, pour couronner l'œuvre, que c'est un anti-trinitaire qui veut aujourd'hui justifier la mort de Servet.

Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!
HOR., lib. I, sat. III, v. 67.

Je vais écrire pour avoir des nouvelles de Syracuse. Il n'est pas juste qu'elle perde l'honneur de son tremblement; il faut qu'il soit enregistré dans le greffe de mon philosophe.

Je n'ai point encore déballé mes livres. La maison est pleine de charpentiers, de maçons, de bruit, de poussière, et de fumée. Je l'aime, malgré le tourment qu'elle me donne, à cause du plaisir qu'elle me donnera.

Bonsoir, mon vertueux ami. Dieu nous donne la paix cet hiver, ou au plus tard le printemps! Si j'osais, je lui demanderais un peu de santé; mais je n'irai pas le prier de déranger l'ordre des choses pour donner un meilleur estomac à un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence.

Tout malingre que je suis, je ne me plains guère, et je vous aime de tout mon cœur.

A M. THIERIOT.

Au Chêne, 26 octobre

Je vous envoie, mon cher ami, la réponse que je devais à M. d'Hégnerti : elle a traîné quelques jours sur mon bureau. Si vous le voyez, je vous

prie de lui dire combien je suis satisfait de son ouvrage et reconnaissant de son présent.

J'aime le commerce pour le bien public ; car, pour le mien, je ne devrais pas trop l'aimer. Je m'étais avisé, il y a quelques années, de mettre une partie de mon avoir entre les mains des commerçants de Cadix. Je trouvais qu'il était beau de recevoir des lettres de la Vera-Crux et de Lima. Messieurs de Gades et des Colonnes d'Hercule peuvent y avoir gagné ; et j'y ai beaucoup perdu. Je n'en suis pas moins persuadé que le commerce est l'âme d'un état. C'est ainsi que j'aime les beaux-arts et que je les crois toujours utiles, malgré tout le mal que l'envie attachée aux arts m'a pu faire. Dites-moi, je vous prie, à propos de ces arts que tant de coquins déshonorent, s'il est vrai que le misérable La Beaumelle soit sorti de sa Bastille en même temps que votre archevêque est revenu de Conflans, et l'abbé Chauvelin de son exil. Puisque le roi est en train de donner la paix à ses sujets, j'espère qu'il la donnera à l'Europe. Si, dans les circonstances présentes, il en est le pacificateur, il jouera un plus beau rôle que Louis XIV.

Vous ne m'avez point parlé de madame de Sandwich ; ne vous a-t-elle pas laissé par son testament quelque marque de son souvenir? Qu'est devenu le diamant que vous avait laissé cette pauvre madame de La Popelinière? Êtes-vous encore puni de vous être attaché à elle?

Je n'ai rien reçu encore de Pétersbourg.

. . . . . . Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes. . . . .

VIRG., *Æneid.*, lib. IV, v. 88.

J'ai grand'peur que l'hydropisie d'Elisabeth ne nuise à l'Histoire de Pierre. Ce qui se passe à présent mérite un petit morceau curieux. Il fournira, si je vis, un ou deux chapitres à l'*Histoire générale* que vous aimez. Il ne sera pas inutile de faire voir comment le pays sablonneux de Brandebourg avait formé une puissance contre laquelle il a fallu de plus grands efforts qu'on n'en a jamais fait contre Louis XIV. J'ai sur ces événements des anecdotes uniques ; mais c'est à présent le temps de se taire.

Quant à cette pauvre *Jeanne*, je vous réitère que personne ne connaît la véritable. Si jamais vous venez sur les bords de mon lac, nous la lirons au pied de la statue de *messer Ludovico Ariosto. Interim, vale. Sed quid novi?*

A M. PALISSOT.

Au Chêne, à Lausanne, 29 octobre.

La mort de ce pauvre petit Patu me touche bien sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très cher. Je ne vois point mourir de jeune homme sans accuser la nature ; mais, jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment ; et ce moment si court, à quoi est-il employé? J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si, dans l'autre moitié, il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec madame Denis à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore, et de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Au Chêne, à Lausanne, 8 novembre.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu séduire autrefois;
Les faveurs du public et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté.
Je l'adorai toujours, et lui fus infidèle;
J'ai bien réparé mon erreur;
Je ne connais de vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

Mon bonheur serait encore plus grand, mon cher Dupont, si vous pouviez le partager. Libre dans ma retraite auprès de Genève, libre auprès de Lausanne, sans rois, sans intendant, sans jésuites ; n'ayant d'autres devoirs que mes volontés ; ne voyant que des souverains qui vont à pied, et qui viennent dîner chez moi ; aussi agréablement logé qu'on puisse l'être ; tenant, avec ma nièce, une fort bonne maison, sans aucun embarras, il ne me manque que vous. Nos spectacles de Lausanne ne commenceront qu'en janvier. C'est malheureusement le temps où vous plaidez :

Et pro sollicitis non tacitus reis,
Et centum puer artium.

HOR., lib. IV, od. I.

C'est grand dommage que vous soyez à Colmar. Une femme, des enfants et des plaideurs vous

arrêtent dans votre Haute-Alsace. Vous seriez bien content de la vue de Lausanne et des agréments de ma petite terre des Délices ; mais votre destinée vous retient où vous êtes.

Quand je vous dis que j'ai renoncé aux rois, cela ne m'empêche pas de recevoir souvent des lettres du roi de Prusse. Je suis occupé depuis trois mois à le consoler ; c'est une belle et douce vengeance. Il avoue que je suis plus heureux que lui, et cela me suffit. J'ai fait depuis peu, avec l'électeur palatin, une affaire aussi bonne qu'avec le duc de Wurtemberg. Voilà comme il faut en user avec les souverains, et ne jamais dépendre d'eux. J'embrasse madame Dupont et vos enfants aimables. *Vale, vive felix, et me ama.*

Mes respects à monsieur et madame de Klinglin.

VOLTAIRE.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 5 novembre.

Je sais bien que quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingt mille hommes et de grandes affaires, un *héros* ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, monseigneur, je vous ai mandé une anecdote assez singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise, on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan le Suisse Voltaire, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fesais part d'une chose aussi singulière.

Madame Denis se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi bien que le solitaire votre admirateur, affligé de votre silence.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 novembre.

Cela est d'une belle âme, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous ; vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abîmé dans la prose, dans les bâtiments, et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'est mis à venir dans mes retraites ; il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre *Fanime;* mais je vous avertis que je la veux un peu coupable ; c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que *Rome sauvée* et qu'*Oreste ;* cela n'est pas juste. Une scène de *Cicéron*, une scène de *César*, sont plus difficiles à faire, et ont plus de mérite que tous les emportements d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de *Fanime* est bien trivial, bien usé ; mais enfin vos premières loges sont composées de personnes qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'*amour* on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter mes jardins, ni faire des vers tendres ; cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

Je ne décide pas plus entre Brizard et Blainville, qu'*entre Genève et Rome.* Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après Latour, chez ma nièce de Fontaine ; il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng sauret : mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'Alembert s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon du Nord* ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voie que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour-propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe ; le désespoir l'emportait ; ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très paternels. L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisants contrastes ; mais enfin il avoue que je suis plus heureux que lui, c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

A M. DARGET.

Aux Délices, 8 de novembre 1757.

Vous aurez votre part, mon cher et ancien ami, à l'histoire de Russie, si ma mauvaise santé me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau présent. Ce gros Manstein est, je pense, celui qui a été massacré par des pandours. Il est plaisant que lui, qui était aussi pandour qu'eux, se soit avisé d'être auteur. Je lui avais conseillé de retrancher au moins le récit de son bel exploit de recors, quand il alla saisir le maréchal de Munich, et qu'il l'emmena garrotté avec son écharpe. Je me souviens que le maréchal Keith était de mon avis, et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel se vantât de cette action d'huissier à verge. Mais je vois, par votre manuscrit, qu'il n'a pu résister au plaisir que donne la gloire; son nouveau maître l'a toujours aimée, et ne l'a pas toujours bien connue. Ce Pyrrhus n'a pas toujours écouté ses Cinéas. Je ne suis pas surpris qu'il vous ait rendu votre fils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant sortit avec lui? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas, à ce que j'espère), ce bien devrait revenir aux parents de sa mère; mais les parents de sa mère n'étaient pas, ce me semble, ses sujets.

Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre consolation, vous êtes tranquille; et il paraît que vous avez borné vos desirs, car, si je ne me trompe, vous étiez à portée de faire une fortune assez considérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont disposé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de Croismare, et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuscrits (je vous les renverrai dans quelques semaines) le fatras de mes rêveries imprimées, que les Cramer de Genève sont chargés de vous remettre. Si on m'avait consulté pour l'impression, il y en aurait quatre fois moins; mais la manie des gens à bibliothèque est aussi grande que celle des auteurs. *Poco e bene*, devrait être la devise des barbouilleurs de papier et des lecteurs; c'est justement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lausanne, et de planter des jardins près de Genève. Chacun a son Sans-Souci; mais les housards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous pussiez voir mes retraites : nous avons tous les jours du monde de Paris, et vous êtes l'homme que je désirerais le plus de posséder. Mais il faut y renoncer, et me contenter de vous aimer de loin. Adieu, conservez-moi un souvenir qui m'est bien cher.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 19 novembre.

Je n'ai que le temps et à peine la force, madame, de vous dire en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur [1]. On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si monsieur votre fils était dans cette armée. En ce cas, je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer.

Madame Denis est très malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup. Vous connaissez mon tendre respect.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi. Vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé *Fanime* et *la Femme qui a raison*, et tout l'attirail de Melpomène et de Thalie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Géorgiques*. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. Une n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complétement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes. Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait là le temps de les quitter, si malheureusement je n'avais fait des établissements fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances, dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait

[1] Celui du 5 novembre, à Rosbach, où les princes de Saxe-Hildburghausen et Rohan-Soubise perdirent tout, *fors la vie*.

engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de Pompadour avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'*enquinauda* à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des Français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. Amelot, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie; cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement; vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par Latour. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les *Anecdotes syriennes et égyptiennes*.

Puisque vous avez un avocat nommé Doutremont, je changerai ce nom dans *la Femme qui a raison*; j'avais un Doutremont dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé Gripon : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne sais où.

M. le maréchal de Richelieu me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aie pas fait cent lieues pour l'aller voir.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, novembre.

Madame Denis est malade, mon cher ami; je lui lis, d'une voix un peu cassée, vos histoires amoureuses d'Égypte et de Syrie. Vous faites nos plaisirs dans notre retraite. Madame Denis est, à la vérité, un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue, au pied des Alpes, a peu de choses à mander; c'est à vous, qui êtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries, à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde; mais nous l'aimerions si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes, pourrait nous égayer beaucoup avec les parisiennes; mais vous ne nous en dites jamais un mot. Cela refroidit le zèle de madame Denis; elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersbourg et Weissenfeld qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma nièce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée.

Elle vous fait mille tendres compliments; et je vous renouvelle, du fond de mon cœur, les sentiments qui m'attachent à vous depuis si longtemps.

Nous avons une comédie nouvelle, que nous jouerons à Lausanne; y voulez-vous un rôle?

A DOM FANGÉ,

ABBÉ DE SÉNONES.

20 novembre.

Il serait difficile, monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu; à défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Il me semble, au moins, que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom Calmet; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire, qui me sera infiniment chère, etc.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 20 novembre.

Je vois par vos lettres, mon ancien ami, que la rivière d'Ain en a englouti une vers le temps de la mort de madame de Sandwich; car je n'ai jamais reçu celle par laquelle vous me parliez de la mort et du testament de cette philosophe anglaise, de votre pension remise, etc. Je vous ré-

pète qu'il se noya dans ce temps-là un courrier, et que jamais on n'a retrouvé sa malle.

Je crois qu'on serait moins affligé à Paris et à Versailles, si les courriers qui ont apporté la nouvelle de la dernière bataille s'étaient noyés en chemin. Je n'ai point encore de détails, mais on dit le désastre fort grand, et la terreur plus grande encore. Le roi de Prusse se croyait perdu, anéanti sans ressource, quinze jours auparavant, et le voilà triomphant aujourd'hui; c'est un de ces événements qui doivent confondre toute la politique. La postérité s'étonnera toujours qu'un électeur de Brandebourg, après une grande bataille perdue contre les Autrichiens, après la ruine totale de ses alliés, poursuivi en Prusse par cent mille Russes vainqueurs, resserré par deux armées françaises qui pouvaient tomber sur lui à la fois, ait pu résister à tout, conserver ses conquêtes, et gagner une des plus mémorables batailles qu'on ait données dans ce siècle. Je vous réponds qu'il va substituer les épigrammes aux épîtres chagrines. Il ne fait pas bon à présent pour les Français dans les pays étrangers. On nous rit au nez, comme si nous avions été les aides-de-camp de M. de Soubise. Que faire? Ce n'est pas ma faute. Je suis un pauvre philosophe qui n'y prends ni n'y mets; et cela ne m'empêchera pas de passer mon hiver à Lausanne, dans une maison charmante, où il faudra bien que ceux qui se moquent de nous viennent dîner.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.
Æneid., x, v. 108.

Ce qui me console, c'est que nous avons pris dans la Méditerranée un vaisseau anglais chargé de tapis de Turquie, et que j'en aurai à fort bon compte. Cela tient les pieds chauds, et il est doux de voir de sa chambre vingt lieues de pays, et de n'avoir pas froid. S'il y a quelque chose de nouveau à Paris, mandez-le-moi, je vous en prie; mais vous n'écrivez que par boutade. Ayez vite la boutade d'écrire à votre ancien ami, qui vous aime.

A M. BERTRAND.

26 novembre.

Mon cher et humain philosophe, l'aîné Cramer est en Portugal, le cadet court et fait l'amour; je lui parlerai de souscrire, et je crois qu'il le fera.

César disait que les Français étaient quelquefois plus qu'hommes, et quelquefois moins que femmes. Ils n'ont pas été hommes avec le roi de Prusse.

Il ne faut pas renoncer sitôt à sa religion pour quelques objections spécieuses. On vous a envoyé des pétrifications. Eh bien! y en a-t-il de plus singulières que le *concha Veneris* et la langue du chien marin? Cependant ni les chiens marins ne sont venus déposer leur langue en Calabre, ni Vénus n'y a laissé son bijou. On vous a montré des coquilles. Eh bien! y avait-il de meilleures huîtres que dans le lac Lucrin? et tous les lacs n'ont-ils pas pu fournir des huîtres et des poissons? Que la mer soit venue à cinquante lieues dans les terres, qu'elle forme et qu'elle absorbe des îles, cela est commun; mais qu'elle ait formé la chaîne des montagnes du globe, cela me paraît physiquement impossible. Tout est arrangé, tout est d'une pièce.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti.
HOR., lib. I, ep. VI, v. 67.

Interim, vale, et me ama. Je fais un beau jardin que la mer n'engloutira pas. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 décembre.

Mon cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui

. . . . Qui miscuit utile dulci,
HOR., *de Art. poet.*, v. 343.

voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentiments; et, dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé, par des séductions inouïes, à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg aussi bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme Français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je desire de n'avoir pas le temps de faire l'Histoire du czar Pierre, et quelque mauvaise tragédie, avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentiments qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 de novembre, au général Marschall, qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des Iles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l. de B. [1] la lettre que je vous écris? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent Prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général Marschall entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin, avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui! que de générosités adroites, qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaisanteries! Cependant je le tiens perdu, si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand II, et de se ruiner pour l'agrandir! Le cas est embarrassant. Point de *l'anime* quand on nous bat et qu'on se moque de nous: attendons des hivers plus agréables. Bonsoir, mon divin ange.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. l. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu, si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là ebrecher à déplaire à Marie-Thérèse, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague, un mot d'amitié.

[1] L'abbé de Bernis

K

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter; mais l'état de la santé de madame d'Argental doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'Épinai, madame de Montferrat, et tant d'autres. Notre docteur Tronchin fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère; il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de Fontaine; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de Montferrat; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de Fontaine à présent, pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir. Mais moi, pourquoi n'aurai-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire: Voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change, quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? Quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentiments à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentiments d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me sa-

voir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de Pompadour, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre, à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de Pompadour, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui fesant connaître que, depuis deux ans, le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer, en quelque sorte, la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de Bareuth a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer au spectacle sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à Darget comme il fut un jour repoussé et houspillé. Il avait beau crier : *Je suis secrétaire!* on le bourrait toujours.

Au reste le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu, et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot; c'est que si on vous disait : « J'ai montré la lettre; on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six « semaines, au roi de Prusse de s'accommoder, » vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre, et ma confiance, méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentiments, et qu'il les fasse valoir; voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 8 décembre.

Je crois que les Prussiens seraient bien plus capables de venir en France, mon très cher philosophe, que les huîtres à l'écaille du Malabar d'être venues, comme vous le prétendez, sur l'Apennin ou les Alpes. Chaque science a son roman, et voilà celui de la physique. Si les poissons des Indes étaient arrivés chez nous, comme nos missionnaires vont chez eux, ils y auraient peuplé, et on les trouverait ailleurs que sur nos montagnes. J'avoue qu'il y a quelquefois des vérités bien peu vraisemblables; par exemple, que vingt mille Prussiens aient battu quarante-cinq mille hommes, et n'aient eu que quatre-vingt-douze morts. La honte des Français et des Cercles devient encore plus humiliante, depuis que les Autrichiens viennent d'escalader, en treize endroits, les retranchements des Prussiens, sous les murs de Breslau, et de remporter une victoire complète. Le comte de Daun nous venge et nous avilit. Le roi de Prusse m'avait écrit une lettre toute farcie de vers, trois jours avant la bataille de Merseburg; il me disait :

Quand je suis voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Nous verrons comment il soutiendra le revers de Breslau; on pourra donner encore une ou deux batailles avant la fin de l'année.

Je vous envoie la lettre d'une folle que je ne connais pas; il faut que quelqu'un se soit diverti

à lui écrire sous mon nom. Comme il est question de vous à la fin de la lettre, et de M. de Vattel votre ami, vous saurez peut-être quelle est cette extravagante. Mille tendres respects, je vous prie, à monsieur et à madame de Freudenreich. Bonsoir, mon cher philosophe.

La folle a mis son portrait dans la lettre. Le voici ; elle est jolie. La connaissez-vous ? V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 8 décembre.

Le petit Gayot, madame, ne nous apprend rien ; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que, le 22, les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué, en treize endroits, les retranchements des Prussiens sous Breslau, les ont tous emportés, et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres, je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leur pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très mal le pas prussien, tout étourdis et tout sots de paraître devant leurs maîtres, qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit trois jours avant la bataille du 5 :

> Quand je suis voisin du naufrage,
> Je dois, en affrontant l'orage,
> Penser, vivre et mourir en roi.

Nous n'avons pas voulu *qu'il mourût ;* mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, madame, vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux, vous présente ses obéissances très humbles.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 7 décembre.

Vous avez su, mon ancien ami, comment les Français ont été vengés par les Autrichiens. Dix-sept ponts jetés en un moment sur l'Oder, des retranchements attaqués en treize endroits à la fois, une victoire aussi complète que sanglante, l'artillerie prussienne prise, Breslau bloquée, ce sont là des consolations et des encouragements. Il faut espérer que M. le duc de Richelieu réparera de son côté le malheur de M. de Soubise. Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers en donnant des batailles ; mais soyez sûr que j'aime encore mieux ma patrie que ses vers, et que j'ai tous les sentiments que je dois avoir. Je n'ai point lu les rogatons pédantesques de je ne sais quel malheureux qui a voulu justifier le meurtre de Servet. Je sais seulement que ces écrits sont ici regardés avec mépris et avec horreur de tous les honnêtes gens sans exception. Comptez qu'il est heureux de vivre avec des magistrats qui vous disent : Nous détestons l'injustice de nos pères, et nous regardons avec exécration ceux qui veulent la justifier.

Vous voyez, mon ancien ami, quels progrès a faits la raison. C'est à ces progrès qu'on doit le peu d'effet des billets de confession et de vos dernières querelles. En d'autres temps elles auraient bouleversé le royaume.

J'ai lu et relu l'Eloge de Dumarsais, et je bénis la noble hardiesse de M. d'Alembert ; j'attends le septième volume de l'*Encyclopédie*. Tous les articles ne peuvent être égaux, mais il y en a d'admirables dans chaque volume.

Je suis bien aise que les poètes fassent fortune quand leurs ouvrages ne le font pas, et qu'un poète succède à un fermier-général. J'ai aussi quelquefois chez moi une fermière-générale ; c'est madame d'Épinai ; mais je ne l'épouserai pas : elle a un mari jeune et aimable. Pour elle, c'est à mon gré une des femmes qui ont le meilleur esprit. Si ses nerfs étaient comme son âme et en avaient la force, elle ne serait pas à Genève entre les mains de M. Tronchin. Nous ne sommes jamais sans quelque belle dame de Paris. On ira bientôt à Genève comme on va aux eaux, et on s'en trouvera mieux.

Ferchault Réaumur avait, je crois, dix-sept mille francs de pension pour avoir gâté du fer et de la porcelaine, et pour avoir disséqué des mouches. Il a été bien payé. Vous avez, messieurs, autant de charlatanisme en physique qu'en médecine ; mais enfin il est toujours beau d'encourager des arts utiles.

« Si quid novi, scribe veteri amico. »

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Mon cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué son panier de fleurs contre le portefeuille de ministre. J'en suis enchanté. M. Amelot ni même M. de Saint-Contest n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*.

Rengaînez mes inquiétudes ; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre ; à moins d'un nouveau miracle, il sera

perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 décembre.

Que faites-vous, ma paresseuse nièce? comment vous portez-vous? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie française? D'Alembert se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé *Luc;* je lui ai donné des conseils de *philosophe*, et il a été trop *roi* pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand M. de Custine est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit : « Je plains les Français, « je regrette leur vie et leur gloire. » Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous savez que le prince de Bevern, son meilleur général, est prisonnier; que Breslau appartient du 23 de novembre à l'impératrice; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que peut-être à présent M. de Richelieu a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris: une madame de Montferrat est venue faire inoculer son fils; madame d'Epinai vient demander des nerfs à Tronchin; que ne venez vous en demander aussi! J'embrasse toute votre famille, et vous surtout et de tout mon cœur.

A M. DARGET.

10 decembre 1757.

Mon cher et ancien ami, j'ai lu le projet de l'hôpital; il en faudrait un bien grand pour y mettre nos pauvres soldats de l'armée de Soubise, qui ont manqué bien long-temps de pain. Heureusement les Autrichiens nous vengent; ils gagnent une bataille longue et meurtrière sous les murs de Breslau, ils prennent le prince Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'impératrice reprend sa chère Silésie, excepté Neis, et la Barbarini, qu'elle n'a pas encore, mais qu'elle aura sûrement à moins d'un miracle; et Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je lui donne des conseils de Cinéas, et j'ai peur qu'il ne finisse bientôt comme Pyrrhus. Vous souvenez-vous de quel air je prenais la liberté de corriger ses vers et sa prose? Je lui parle de même sur son état. C'est la seule vengeance que je puisse prendre, et elle est fort honnête. Sa gloire est en sûreté : après nous avoir bien battus, et nous avoir accablés de bons mots et de caresses, il ne devrait plus songer qu'à vivre tranquille, à ne pas s'exposer à la cérémonie du ban de l'Empire, et à devenir philosophe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte que M. de Richelieu fera décimer les Hanovriens. Je ne sais comment les sujets du roi d'Angleterre se sont mis à mériter la hart sur terre et sur mer.

Je reviens à l'hôpital dont j'étais parti; il est clair que cette maison ne sera pas sitôt fondée; mais je vous prie d'assurer M. de Chamousset de ma sincère et stérile estime; je voudrais qu'on le fît prevôt des marchands. Il est honteux qu'un homme qui a des intentions si nobles, et qui paraît si exact et si laborieux, ne soit pas en place: c'est un malheur public qu'il ne soit pas employé.

Mais vous! quand le serez-vous? Vous êtes une preuve que les talents ne sont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin, mais je suis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris, où vous deviez trouver tout. Mes compliments, je vous prie, au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes. V. diener VOLTAIRE.

A MADAME D'EPINAI.

C'est grand dommage, madame, que vous n'existiez pas; car, lorsque vous êtes, personne assurément n'est mieux. Je n'existe guère, mais je souhaite passionnément de vivre pour vous faire ma cour. Si vous craignez les *escalades*, daignez venir jouir de la tranquillité dans notre cabane, lorsque nous aurons battu les Savoyards. Honorez-nous de votre présence; nous la préférons à tout. Nous sommes à vos ordres et à vos pieds.

Les Hanovriens ont trente-huit mille hommes, et M. de Richelieu n'en avait pu encore rassembler que trente mille le 28 novembre. Si les Autrichiens n'étaient pas aussi bien conduits que nous

sommes mal dirigés, il ne reviendrait de Français que ceux qui déserteraient.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange; je suis un bon Suisse qui avais trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagements et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon Suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de Pompadour ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de Richelieu. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de Français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de Richelieu rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de Marie-Thérèse nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un Français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon Français que bon Suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment où je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été malmenés devant Harbourg; je n'en veux rien croire; ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vite.

On a joué à Vienne *l'Orphelin de la Chine;* l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain; voilà des nouvelles du *tripot* assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par Vanloo. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers Saints-Innocents: mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'Épinai, qui vient demander des nerfs à Tronchin. Il n'y a point là de *salmigondis;* cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais-Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des Écossais francisés, des Douglas qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au Conseil, au rapport de M. de Courteilles. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 20 décembre, au soir.

Quand les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su plus tôt que nous autres Suisses la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible Philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de Richelieu et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très malmenés, et je n'en veux rien croire; car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve! Peut-on songer à des *Fanime* à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le Suisse.

A M. VERNES.

A Lausanne, 24 décembre.

Voici, monsieur, ce que me mande M. d'Alembert : « J'écris à votre ami M. Vernes ; il pourra « vous communiquer ma lettre. Il me paraît que « ces messieurs n'ont pas lu l'article *Genève*, ou « qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas. »

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'*Encyclopédie*, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement, en général, que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux, dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix, cette humanité, cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné ! Qu'ils détestent le meurtre abominable de Servet, et les mœurs *atroces* qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infâme dont on fit périr Anne du Bourg, et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des Barneveldt et des de Witt. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant.

Ne soyons ni calvinistes, ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point Calvin qui fit votre religion. Il eut l'honneur d'y être reçu ; et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard. Mes compliments à notre Arabe.

A M. BERTRAND.

A Lausanne, 24 décembre.

Mon cher philosophe, si votre thermomètre à l'air est si au-dessous de la glace, je m'imagine que le thermomètre de votre appartement est comme le mien, tout près de l'eau bouillante. Je compte passer mon hiver dans le climat doux que je me suis fait au milieu des glaces, et que la liberté me rend encore plus doux.

Je plains le roi de Prusse d'acquérir tant de gloire aux dépens de tant de sang. Je plains les Français qui vont se faire tuer à cent lieues de leur pays, et les Suisses qui les accompagnent, et les peuples qu'ils pillent, et les ministres de Genève qui, lassés de leur vie douce, veulent l'empoisonner en excitant contre eux-mêmes une tempête dont M. d'Alembert ne fera que rire. Je n'ai point vu l'article ; je sais seulement que d'Alembert n'a eu d'autre intention que de faire leur éloge. Il faut qu'ils le méritent par leur circonspection.

J'avais vu les petits vers de l'horloger de Genève ; on les a un peu rajustés, mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses. Sa pendule va juste, et il paraît qu'il pense comme vous. C'est aussi le sentiment de tous les magistrats de Genève sans exception. Vous voyez que les mœurs se sont perfectionnées ; on déteste les *atrocités* de ses pères. Les misérables qui voudraient justifier l'assassinat de Servet, ou de du Bourg, ou de Barneveldt, et de tant d'autres, sont indignes de leur siècle. Quoi qu'en dise l'horloger, un historien n'a point *tort* de regarder la conduite de Calvin envers Servet comme très criminelle. Un ministre de Genève a chargé depuis peu un de ses amis de consulter des manuscrits de Calvin qui sont à Paris dans la Bibliothèque royale. Il croyait y trouver sa justification ; son ami y a trouvé tant de choses *atroces*, qu'il en est honteux. Malheur à quiconque est encore calviniste ou papiste ! ne se contentera-t-on jamais d'être chrétien ? hélas ! Jésus-Christ n'a fait brûler personne ; il aurait fait souper avec lui Jean Hus et Servet.

J'ai acheté auprès de Genève une maison qui me coûte plus de cent mille livres ; voilà ce que je brûlerais demain, si la tolérance et la liberté que j'ai cherchées étaient proscrites. J'ai quitté des rois pour cette liberté, et je serai encore libre auprès d'eux quand je le voudrai. Mais il vaut mieux être à soi-même qu'à un roi ; et c'est ce qui me retient sur les bords du lac Léman, où je voudrais bien vous embrasser.

Mille respects à monsieur et madame de Freudenreich. V.

A MADAME D'EPINAI

A Lausanne, 26 décembre

Des préjugés sage ennemie,
Vous de qui la philosophie,
L'esprit, le cœur et les beaux yeux,
Donnent également envie
A quiconque veut vivre heureux
De passer près de vous sa vie ;
Vous êtes, dit-on, tendre amie
Et vous seriez encor bien mieux,
Si votre santé raffermie

Et votre beau genre nerveux
Vous en donnaient la fantaisie.

Heureux ceux qui vous font la cour, malheureux ceux qui vous ont connue et qui sont condamnés aux regrets! Le hibou des Délices est à présent le hibou de Lausanne; il ne sort pas de son trou; mais il s'occupe avec sa nièce de toutes vos bontés. Il se flatte qu'il y aura de beaux jours cet hiver; car après vous, madame, c'est le soleil qui lui plaît davantage. Il a dans sa masure un petit nid bien indigne de vous recevoir; mais quand nous aurons de beaux jours et des spectacles, peut-être, madame, ne dédaignerez-vous point de faire un petit voyage le long de notre lac. Vous aurez des nerfs; M. Tronchin vous en donnera; j'espère qu'il vous accompagnera. Tous nos acteurs s'efforceront de vous plaire; nous savons que l'indulgence est au nombre de vos bonnes qualités.

Je vous demande votre protection auprès du premier des médecins et du plus aimable des hommes, et je lui demande la sienne auprès de vous. Mais si vous voyez la tribu Tronchin, et des Jallabert, et des Crommelin, etc., comme on le dit, vous ne sortirez point de Genève, vous ne viendrez point à Lausanne. L'oncle et la nièce en mourront de peur.

Recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le respect et le sincère attachement du hibou suisse.

Me permettez-vous, madame, de présenter mes respects à M. l'abbé de Nicolaï? Je voudrais bien que monsieur votre fils, qui est si au-dessus de son âge et si digne de vous, et son aimable gouverneur, voulussent bien se souvenir du Suisse de Lausanne.

A M. BERTRAND.

A Lausanne, 17 décembre.

Je vous souhaite une bonne et tranquille année, mon cher philosophe, car rien de bon sans tranquillité. J'épargne une lettre inutile à monsieur le banneret et à madame; mais je m'adresse à vous pour leur présenter mes tendres respects, et mes vœux bien sincères pour leur conservation et pour leur félicité, dont ils sont si dignes. Ma nièce se joint à moi et partage tout mon attachement. Que nous serions flattés s'ils pouvaient honorer de leur présence ce séjour tranquille, cette petite retraite de Lausanne que nous avons ornée dans l'espérance de les y recevoir un jour avec vous! *Iste angulus mihi semper ridet*. Je ne crois pas que j'aille jamais ailleurs, malgré les sollicitations qu'on me fait. Quand on est aussi agréablement établi, il ne faut pas changer. *Patria ubi bene* doit être ma devise.

J'ai lu enfin l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, qui fait tant de bruit.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.
VIRG., ecl. III, v. 108.

Je trouve seulement les Genevois très heureux de n'avoir que de ces petites querelles paisibles, tandis qu'on s'égorge depuis le lac des Puants jusqu'à l'Oder, et qu'on teint de sang la terre et les mers.

Il faut que ceux qui sont destinés à prêcher la paix soient au moins pacifiques. Le grand mal, messieurs, qu'on vous accuse un peu de variation! Eh! qui n'a pas varié? Le premier siècle ressemble-t-il au quatrième? et *milord* Pierre n'a-t-il pas couvert de rubans et de franges l'habit simple et uni qu'il avait reçu d'un père très uni?

Les dogmes ne se sont-ils pas accumulés d'âge en âge? On dit que vous revenez à la simplicité des premiers temps que vous abandonnez l'architecture gothique, chargée de vains ornements, pour la noble architecture des Grecs. Vous fait-on si grand tort?

M. d'Alembert, à ce que vous dites, serait très fâché que des inquisiteurs le louassent d'être tout prêt à faire brûler des hérétiques. Sans doute il recevrait fort mal ce bel éloge, qu'il n'a jamais mérité; mais en est-il de même de ceux qu'il loue de vouloir embrasser la simplicité des premiers temps? il ne dit que ce qu'il leur a entendu dire vingt fois. Il révèle leur secret, je l'avoue; mais ce secret est celui de la *comédie;* rien n'est plus public parmi vous autres que ce secret. S'ils désavouent leurs sentiments, ils se feront peu d'honneur; s'ils les publient, ils s'attireront des disputes. Que faut-il donc faire? rien; se taire, vivre en paix, et manger son pain à l'ombre de son figuier; laisser aller le monde comme il va, recommander la morale et la bienfesance, et regarder tous les hommes comme nos frères. C'est ce que je leur souhaite. Je vous embrasse tendrement, mon cher théologien, humain et philosophe.

A M. VERNES.

A Lausanne, 29 décembre.

Oui, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi, à condition que ni vous ni votre aimable Arabe vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme *milord* Pierre, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand homme du

jour m'a fait faire des compliments, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau le théologien de Prades, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si do Prades l'a confessée et communiée; mais avouez quo c'est une singulière destinée pour un gentilhomme bordelais d'être excommunié à Paris, ebanoiue en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac! il aurait signé votre *Catéchisme*, et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo et in Serveto*, êtes-vous bien fâché, dans le fund du cœur, qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme Origène, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant Athanase? lo bon homme Abauzit ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voilà bien malade que quelques gros Hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme Dorine qui aimait Lycas, comme vous devez le savoir. Lycas s'en vanta, et Dorine, qui en fut bien aise, dit :

> Lycas est peu discret
> D'avoir dit mon secret.

D'Alembert est Lycas, vous autres êtes Dorine, et moi je suis tout à vous, très tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, Turcs, Juifs, Chinois, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Lausanne, où je serai tout l'hiver, 3 janvier.

Eh bien! madame, monsieur votre fils n'a donc perdu qu'un cheval, et a gagné de la gloire! Je lui en fais comme à vous, madame, mon très tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre contre M. le prince de Brunswick. J'ai gagné à Potsdam plus do cinquante louis à ce prince aux échecs; mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Jo n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de nos armes, et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Soubise.

Vous abandonnez donc Marie-Thérèse, depuis que le roi de Prusse bat ses troupes, reprend Breslau, et a quarante mille prisonniers? Ah! madame, ne changez pas avec la fortune. Je vous ai vue si bonne Autrichienne! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi; mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neiges Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac à droite, à gauche, et par-devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au-delà de cette petite mer, et, par-delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. M. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam.

Avez-vous toujours madame do Broumath dans votre île? Vivez-y long-temps heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne. Le Suisse V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 janvier.

Le roi de Prusse, en parlant à M. Mitchell, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : « Eh « bien! que faites-vous à présent? Nous laissons « faire Dieu, répondit Mitchell. Je ne vous con« naissais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à « qui nous ne payons pas de subsides, répliqua « Mitchell. Aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne « vous assiste pas. »

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, on nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de Richelieu. Quoiqu'il ait refusé un malheureux quart do part à Lekain, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île? C'est l'affaire do M. de Boullongne de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint le plafond de la Comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres

Suisses, donner nos comédies gratis; nous ne payons ni acteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. Lekain m'a fait faire des habits pour Zamti et pour Narbas. Nous jouerons *la Femme qui a raison;* et, si cette femme et *Fanime* font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les Quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée *le Singe de la mode;* nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au 1er d'octobre, qu'il écraserait tout quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie, vous me diriez : Tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous.

A M. THIERIOT.

Lausanne, 5 janvier.

Le *cacouac* de Lausanne vous souhaite santé et prospérité. Je ne sais pas comment les supérieurs des jésuites, qui d'ordinaire réparent par la prudence la folie qu'ils ont faite de s'enrôler à quinze ans, peuvent souffrir de telles impertinences dans leurs bas-officiers. Ils se font des ennemis irréconciliables; ils se rendent l'horreur et le mépris de tous les honnêtes gens. Voilà de plaisants marauds de croire soutenir la religion par des libelles diffamatoires, et de mériter le pilori en prêchant les bonnes mœurs!

Les prédicants de Genève seront plus sages, et je crois qu'ils se garderont bien de s'exposer au ridicule en attaquant l'*Encyclopédie*.

J'attends avec impatience la tragédie de l'homme à talent qui a eu le bon esprit de quitter les jésuites, et le courage de donner à vos dames une belle pièce sans amour. J'espère qu'il n'en sera pas de cette pièce comme de tant d'autres qui ont paru avec éclat pour être plongées ensuite dans un éternel oubli.

Il y a en effet, mon cher et ancien ami, de beaux articles dans le septième tome de l'*Encyclopédie;* mais ce ne sont pas les miens. Ce ne sont pas non plus les déclamations vagues et plates qui se trouvent là en trop grand nombre, mais les articles vraiment utiles concernant les sciences et les arts. Ce sera un ouvrage immortel; et si les entrepreneurs avaient mieux choisi leurs ouvriers, ce serait un ouvrage parfait. Ils me donnent quelquefois des articles peu intéressants à faire; mais tout m'est bon; et je me tiens trop heureux et trop honoré de mettre quelques cailloux à ce magnifique édifice. Je ne suis pourtant pas sans occupations dans ma douce retraite; j'y passerai tout l'hiver. On n'a point une plus belle vue à Constantinople, et on n'y est pas si bien logé. J'irai ensuite revoir mes tulipes aux Délices. J'attends toujours le gros tonneau d'archives qu'on m'emballe de Pétersbourg; mais il ne partira qu'après le dégel des Russes, c'est-à-dire au mois de mai. En attendant, j'ajoute à l'*Histoire générale* les chapitres de la religion mahométane, des possessions françaises et anglaises en Amérique, des anthropophages, des jésuites du Paraguai, des duels, des tournois, du commerce, du concile de Trente, et bien d'autres. C'est à M. de Richelieu et au roi de Prusse à terminer cette histoire. Je ne sais à présent où est mon disciple. Il disait, il y a quelque temps, à Mitchell, le ministre d'Angleterre, à propos de la cacata de la flotte d'Albion : « Eh bien! que faites-vous à présent? — Sire, « nous laissons faire Dieu. — Ah! je ne savais pas « qu'il fût votre allié. — Sire, c'est le seul à qui « nous ne payons pas de subsides. — C'est aussi « le seul qui ne vous assiste pas. »

Voilà une plaisante conversation.

Vale, scribe, et me ama

A M. DARGET.

A Lausanne, 8 janvier.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices; nos conversations pourraient être

amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues de long que l'œil enfile d'un côté, et un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y fesons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac; c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagé aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me fesait ses adieux en vers et en prose; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du *meilleur des mondes possibles!*

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades. On l'a dit pendu; mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Duverney; vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir. Le Suisse V.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Lausanne, 10 janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève; et si les prédicants en croient M. d'Alembert leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. Tronchin a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable; vous avez un fils qui fait votre consolation; vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est de bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de La Bletterie, qui veut bien quelquefois encourager ses études: il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant: c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti et de Narbas. C'est une fantaisie de votre sœur: elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais-Royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une si belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de la vue de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un

estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de M. d'Alembert avec les prédicants de Calvin, et de sa prétendue renonciation à l'*Encyclopédie*, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'*Iphigénie en Tauride?* l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne. Il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille compliments au grand écuyer de Cyrus [1].

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc [2]. Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs.* Adieu, ma chère enfant.

A M. DIDEROT.

Est-il bien vrai, monsieur, que tandis que vous rendez service au genre humain, et que vous l'éclairez, ceux qui se croient nés pour l'aveugler aient la permission de faire un libelle périodique contre vous et contre ceux qui pensent comme vous? Quoi! on permet aux Garasses d'insulter les Varrons et les Plines!

Quelques ministres de Genève ont eu la rage, en dernier lieu, de vouloir justifier l'assassinat juridique de Servet: le magistrat leur a imposé silence; les plus sages ministres ont rougi pour leurs confrères bafoués; et il sera permis à je ne sais quels pédants jésuites d'insulter leurs maîtres!

N'êtes-vous pas tenté de déclarer que vous suspendrez l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on vous ait fait justice? Les Guignards ont été pendus, et les nouveaux Garasses devraient être mis au pilori. Mandez-moi, je vous prie, les noms de ces malheureux. Je les traiterai selon leur mérite dans la nouvelle édition qui se prépare de l'*Histoire générale*. Que je vous plains de ne pas faire l'*Encyclopédie* dans un pays libre! Faut-il que ce dictionnaire, cent fois plus utile que celui de Bayle, soit gêné par la superstition, qu'il devrait anéantir; qu'on ménage encore des coquins qui ne ménagent rien; que les ennemis de la raison, les persécuteurs des philosophes, les assassins de nos rois, osent encore parler dans un siècle tel que le nôtre!

On dit que ces monstres veulent faire les plaisants, et qu'ils prétendent venger la religion, qu'on n'attaque point, par des libelles diffamatoires, qui devraient servir à allumer les bûchers de leurs sodomites prêtres, si on n'avait pas autant d'indulgence qu'ils ont de fureur.

Votre admirateur et votre partisan jusqu'au tombeau. Le Suisse libre.

[1] M. de Florian. K.
[2] Le roi de Prusse. K.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Lausanne, 12 janvier.

Mes yeux ne vont pas trop bien, monsieur, mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très bien; il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur, et de grâce. Mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci; et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence; le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune; c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui:

. . . Spirat tragicum satis, et feliciter audet.
Hor., lib. II, ep. I, v. 166.

Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie, qu'il n'était flatté de la beauté des situations. Enfin je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes hivers, et nous sentons tout le prix de l'indulgence.

Je me vanterai à madame la marquise de Gentil, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir. Pour moi, je ne vous oublierai jamais.

Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentiments, qui vous attachent pour jamais le Suisse V.

A M. DIDEROT.

Voilà deux lettres de suite, monsieur; mais il faut que je me confie à votre discrétion, à votre probité, à votre zèle pour la philosophie. On vous engage à demander une rétractation à M. d'Alembert. Il se déshonorerait à jamais, lui et le dictionnaire. S'il avait révélé un secret, il aurait eu tort; mais il a imprimé publiquement ce qui est très public. Le livre où le professeur Vernet,

professeur de la science absurde, dit que la révélation est de quelque utilité, et ne dit pas un mot de l'enfer, ni de la très sainte et individuelle Trinité, ce livre est imprimé à Genève. On ne le lit point, je l'avoue; mais il existe. De quoi s'avisent aujourd'hui les prédicants de Genève de renier leur foi? Craignent-ils de manquer de soutiens? Ne pense-t-on pas comme eux dans toute l'Angleterre, dans la moitié de la Hollande, dans tous les états du roi de Prusse? On touche à une grande révolution dans l'esprit humain, et on vous en a, monsieur, la principale obligation. L'article dont on fait semblant de se plaindre est un coup important dont il ne faut pas perdre le fruit. Il démasque les ennemis de l'église, et c'est beaucoup; il les force, ou à s'avilir en reniant leur créance, ou à convenir tacitement qu'on ne les a pas calomniés. En un mot, il serait infâme que le Dictionnaire encyclopédique se rétractât d'une assertion avancée en connaissance de cause par un témoin oculaire. Il est de la dernière importance que M. d'Alembert continue à vous aider, et qu'on ne souffre dans le dictionnaire rien de ce qu'on a dit dans l'article en question. Ne vous laissez entamer par personne, et songez qu'il faut faire justice des Garasses.

A M. THIERIOT.

Lausanne, 21 janvier.

Eh bien, mon ancien et tranquille ami, comment traite-t-on les *cacouacs?* La guerre est donc partout; et tandis qu'on s'extermine en Allemagne au milieu des neiges, on attaque de tous côtés les pauvres encyclopédistes à Paris. Je crois que je leur ai porté malheur en travaillant pour eux. Messieurs les prêtres de Genève se plaignent que M. d'Alembert leur fasse l'honneur de les ranger parmi les philosophes. Ils disent que ce nom n'a jamais convenu à des gens de leur espèce, et ils demandent réparation. M. d'Alembert, de son côté, fatigué de toutes les criailleries de ses adversaires, et persécuté sourdement par les enfans d'Ignace, sans pouvoir plaire aux enfants de Calvin, renonce à l'*Encyclopédie;* mais il faut espérer qu'il ne persistera pas dans son dépit. Il ne faut pas que le maréchal de Saxe quitte le commandement de l'armée parce qu'il a des tracasseries à la cour.

J'ai reçu l'*Iphigénie* que M. de La Touche a eu la bonté de m'envoyer. Nous pourrions bien la jouer cet hiver dans notre tripot de Lausanne. M. d'Alembert conseille à messieurs de Genève d'avoir dans leur ville une troupe de comédiens de bonnes mœurs: c'est ce que nous nous flattons d'être à Lausanne. Ma nièce et moi nous avons de très bonnes mœurs, dont j'enrage; mais il faut bien à mon âge avoir ce petit mérite. Nous avons une fille du général Constant, et une belle-fille de ce fameux marquis de Langalerie, qui ont aussi les meilleures mœurs du monde, quoiqu'elles soient assez belles pour en avoir de très mauvaises. Enfin notre troupe est fort édifiante, et, de plus, elle est quelquefois fort bonne. On ne peut guère passer plus doucement sa vie, loin des horreurs de la guerre et des tracasseries littéraires de Paris. Ah! mon ami, que les grosses gelinottes sont bonnes, mais qu'elles sont difficiles à digérer! mon cuisinier et mon apothicaire me tuent. Adieu, je suis fâché de ne vous point revoir.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 22 janvier.

J'ai reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de Choiseul. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de Choiseul, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un Genevois qui est dans le même cas, et qui probablement restera estropié à Mersbourg.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère: il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige; aussi Schweidnitz n'est pas pris; mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et pourvu que les rentes de l'Hôtel-de-Ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de *Britannicus* qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de *Régulus!* Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissements de quel-

ques connaisseurs obscurs, qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talents.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

A M. GROSLEY.

Lausanne, 22 janvier

Je ne reçus qu'hier, monsieur, les deux dissertations dont vous avez bien voulu m'honorer. Je les ai lues avec beaucoup de plaisir, et je ne perds pas un moment pour vous en faire mes remerciements. Je vois que non seulement vous avez beaucoup lu, mais que vous avez bien lu, et que vous réfléchissez encore mieux. Je crois comme vous, monsieur, que l'abbé de Saint-Réal (homme qu'il ne faut pas regarder comme un historien) a fait un roman de la conspiration de Venise; mais on ne peut douter que le fond ne soit vrai. Le procurateur Nani le dit positivement; et je me souviens que l'abbé Conti, noble vénitien très instruit, et qui est mort dans une extrême vieillesse, regardait la conspiration du marquis de Bedmar comme une chose très avérée. Comment ne le serait-elle pas, puisque le sénat renvoya cet ambassadeur sur-le-champ, et qu'il fit mourir tant de complices? Eût-on fait cet outrage au roi d'Espagne? se fût-on joué ainsi de la vie de tant de malheureux, pour supposer à l'Espagne une entreprise criminelle? On craignait alors beaucoup les Espagnols en Italie. Venise, qui n'était point en guerre avec eux, voulait les ménager. Eût-ce été les ménager que leur imputer une pareille trahison? On l'ensevelit autant qu'on put dans le silence, et le sénat avait en cela très grande raison. Comment voudriez-vous que ce même sénat empêchât ensuite la promotion de Bedmar au cardinalat? Les Vénitiens ont-ils jamais eu de crédit à Rome? L'entreprise de Bedmar contre Venise était une raison de plus pour lui procurer le chapeau, plutôt qu'une raison pour l'exclure.

Ne rangez pas non plus la conspiration des poudres parmi les suppositions; elle n'est que trop véritable. Personne en Angleterre ne forme le moindre doute aujourd'hui sur cette entreprise infernale. La lettre de Piercy qui existe, la mort qu'il reçut à la tête de cent cavaliers, la supplice de dix conjurés, le discours de Jacques Ier au parlement, sont des preuves contre lesquelles les jésuites n'ont jamais opposé que des objections méprisées. C'est en respectant vos lumières que je vous fais ces observations; et c'est avec bien de l'estime que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

A M. COLINI.

A Lausanne, 25 janvier.

Je suis très sensible à votre souvenir, mon cher Colini, et je vous souhaite un état assuré et tranquille, qui puisse vous faire oublier les agréments de votre beau pays. Je me trouve mieux que jamais de celui que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai beaucoup embelli les Délices, et j'ai pris enfin une maison à Lausanne, que j'ai très ornée, et dans laquelle on est entièrement à l'abri des rigueurs de la saison. Je vois, de mon lit, quinze lieues de ce beau lac que vous connaissez. C'est le plus bel aspect que j'aie jamais vu; c'est là que je m'inquiète assez peu de tous les bouleversements de l'Allemagne. Vous devez vous intéresser à l'Autriche, puisque vous gouvernez un Autrichien, et que vous êtes né sous la domination de l'empereur. Plus heureux qui est né libre! Je vous embrasse.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Lausanne, 26 janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant que vous appelez *gros Suisse*. Il n'est ni Suisse, ni gros. Nous autres Lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays romand, et point Suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boite chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière-générale, qui renvoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'Idamé avec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas et de Zamti. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffes de Lyon, j'aurais très bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme. Je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris à grands frais; elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien

été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de Prades soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos; car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cul; mais cela est sujet à des inconvénients. Les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève;* la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de Richelieu soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbach; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très mauvaise pièce; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'arthaulte [1], si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan. Portez-vous bien, et aimez-nous.

[1] L'arthanlte est le nom ancien du *cyclamen europæum*, L., que l'on appelle vulgairement pain de pourceau.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

1er février

Je suis bien touché du souvenir de M. le comte de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été, et de bons quartiers d'hiver; point de coups de fusil, de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'Ile Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde, qui est madame sa mère.

La conversation du roi de Prusse et de l'Anglais Mitchell est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides, attendu que le marquis n'en a jamais reçu, et que le Danemarck est actuellement le seul état qui reçoive des guinées.

Je vous supplie, madame, de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige, et autant qu'il y en a sur l'Aller. Portez-vous bien, et moquez-vous du monde. Mille respects.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de Choiseul a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et surtout au prince Henri qui a prévenu sa sœur : c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce Henri est très aimable; ce n'est pas Henri IV, mais il a des grâces, des talents, de la douceur, et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme Mandrin il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains; et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'*Encyclopédie* achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importants, et d'être entièrement libre. Si j'avais été à la tête de l'*Ency-*

clopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes; et une médaille pour deux succès, qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles; c'est apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles sont ici d'excellents soupers; nous n'avons point de cabales : on regarde comme très grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame Denis est devenue supérieure dans les rôles de mère; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très touché de l'état de madame d'Argental; il faut qu'elle vienne à Épidaure consulter Esculape. Madame d'Épinai a obtenu des nerfs, madame de Mui a été guérie, ma nièce Fontaine a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle; de là, dans une terre qui est à M. de Moudorge ou à son frère; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de Chauvelin que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? ne recevez-vous pas quelque débris de temps en temps? Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre Suisse des Treize-Cantons.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 9 février.

Avez-vous, lisez-vous l'*Encyclopédie*, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. Diderot de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si Diderot, qui est entouré de sacs comme Perrin Dandin, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la Comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer *Fanime* et *la Femme qui a raison*. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger *Iphigénie en Crimée*. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; Luc n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très malheureux, lui et onze ou douze cent mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à Luc. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale.* Heureux qui digère tranquillement! Comment va la santé de madame d'Argental?

A M. D'ARGET.

A Lausanne, 16 février 1758.

Je vois avec douleur, mon cher et ancien ami, que, dans le meilleur des mondes possibles de Leibnitz, vous paraissez n'avoir pas le meilleur lot; et que lorsque tout est bien, votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne semblez guère plus content de votre fortune que de votre vessie. *Durum, sed levius sit patientia.* J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talents, ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très considérable. Si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez l'*auream mediocritatem* d'Horace. Mais il faut songer à votre santé, qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans la souffrance continuelle. Vous êtes à portée des soulagements : que seriez-vous devenu en Prusse loin des secours? Vous me paraissez bien informé de ce pays-là. Je crois celui qui en est le maître encore, plus malheureux cent fois que vous. Sa santé est très dérangée; il n'a ni plaisirs ni amis; et il est embarrassé dans un labyrinthe, dont on ne peut sortir qu'à travers des flots de sang. Quelque chose qui arrive, il est à plaindre. Il est difficile que la France et l'Autriche lui pardonnent, et qu'à la longue il ne succombe pas.

J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince de Prusse, qui me venait voir quelquefois : ne vous en ressouvenez-vous point? Il me semble qu'il était originaire de Saxe. Le général Kiow l'était aussi; mais je ne le crois point arquebusé, comme on l'a dit. Je ne crois point non plus au carcan de l'abbé de Prades. Comment, et en quoi

aurait-il trahi le roi de Prusse? Il n'était certainement auprès du roi, en campagne, que pour lui faire la lecture. Du moins le roi me l'a mandé ainsi, quatre jours après la bataille de Rosbach. Il ne lui fesait point part de ses desseins militaires, qu'il ne confie pas même à ses officiers généraux; il ne le chargeait pas de négociations. L'abbé de Prades n'avait pas plus de crédit à Breslau que vous et moi; il n'y connaît personne. Je maintiens qu'il n'a pu trahir le roi de Prusse. Il aura écrit quelque lettre indiscrète; et ce qui n'est point un crime ailleurs, en est un dans ce pays-là, vu les circonstances présentes. Voilà ce que je pense: je crois l'abbé de Prades aussi mauvais chrétien que La Métrie; mais ce n'est point un traître. Je peux me tromper, j'attendrai que le temps me désabuse.'

Le prince Henri m'a fait l'honneur de m'écrire de Dresde, où il est adoré. La princesse Amélie est allée à Breslau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Bareuth a une santé pire que la vôtre. Elle est enchantée des victoires de son frère; mais elle craint les revers, et elle est lasse de tant de dévastations. Comptez qu'on doit se trouver très heureux dans une douce retraite. Ce M. Coste, dont vous me parlez, n'est-il pas parent du traducteur de Locke?

Le papier me manque. *Vale, et me ama.* V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Lausanne, 13 février.

J'ai pris l'énorme liberté, monsieur, de vous envoyer une bibliothèque complète de fatras imprimés à Genève, chez les frères Cramer; je vous en demande bien pardon. J'aimerais mieux un quart d'heure de votre conversation que les dix-sept volumes qu'on doit avoir l'honneur de vous adresser de ma part.

J'ai reçu une lettre assez singulière, et des vers plus étranges d'un séminariste de Toul, nommé M. Légier. Il se renomme de vous. Je n'ai pu lui faire réponse, parce que je suis très malade. C'est tout ce que je peux faire que de vous écrire ces quatre lignes. Voici la copie de ce qu'on lui répond pour moi.

« M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la « chambre du roi, et ancien chambellan du roi « de Prusse, n'a jamais demeuré à Ripaille en Sa« voie. Il a une terre sur la route de Genève et « celle de France. Il ne connaît pas plus l'*ode* dont « on lui parle que la maison de Ripaille. Il est ac« tuellement malade. Sa famille a ouvert le pa« quet, qui, sûrement, n'est pas pour M. de Voltaire, « puisqu'on y parle de choses dont il n'a aucune « connaissance. Il y a des vers dans ce paquet qui « sont sans doute pour quelque autre. Au reste, « la famille et les amis de M. de Voltaire avertis« sent M. Légier que la religion, l'honneur, les « bienséances les plus communes, et le savoir« vivre, ne permettent d'écrire de pareilles choses « ni à des personnes qu'on connaît, ni à des per« sonnes qu'on ne connaît pas. »

Je vous présente mon respect et mon regret de mourir sans vous voir.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 14 février.

Je reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'*Encyclopédie* même n'aurait pas tant de volumes. Il y a des excellents articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce P. Chapelain qui prêche comme l'autre Chapelain fesait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail: on les égorge un à un; et pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'Alembert fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et consorts, vous ferez une action do grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infâme de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids: c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'*Iphigénie en Crimée;* mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous

avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour, en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfants, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de Newton et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un bravo physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous, le long de mon beau lac, de Lausanne à Genève!

Recevez les tendres respects du vieux Suisse Voltaire.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 février.

Il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'*Encyclopédie;* ils sont à présent entre les mains de d'Alembert : il s'agit de papiers que Diderot a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des *Cacouacs*.

Il faut que mon âme soit bien à son aise pour travailler à *Fanime*, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais Mohadar; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrazin : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de Sarrazin pour mon *sacristain*. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes! et un bonnet! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot, à mon loisir, si Dieu me prête vie.

Oui, vous êtes des sybarites, fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plus tôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance. Vous traitiez le roi de Prusse de Mandrin, il y a six mois; aujourd'hui c'est Alexandre. Dieu vous bénisse! Alexandre n'a point fui dix lieues à Molwitz, et n'a point crocheté les armoires de Darius, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être Alexandre aurait récompensé l'*Iphigénie en Crimée*, comme il récompensa Chérile.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces Douglas. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfesant. Voulez-vous bien faire mes compliments à M. de Chauvelin? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lynn; M. l'abbé de Bernis trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de Pompadour a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays, dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier *Fanime*, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera Énide? Si c'est la Gaussin, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'Hermenches l'a très bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après *Fanime* des rafraîchissements pour toute la salle; ensuite le très joli opéra des *Troqueurs*, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe: cela vaut bien l'empire de madame Geoffrin, etc.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alembert. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Écriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point Jésus égal à Dieu le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, *chrétiens-déistes*.

A MADAME D'ÉPINAI.

Lausanne, 26 février.

Vous, la goutte, madame! je n'en crois rien; cela ne vous appartient pas. C'est le lot d'un gros prélat, d'un vieux débauché, et point du tout d'une philosophe dont le corps ne pèse pas quatre-vingts livres, poids de Paris. Pour de petits rhu-

matismes, de petites fluxions, de petits trémoussements de nerfs, passe; mais si j'étais comme vous, madame, auprès de M. Tronchin, je me moquerais de mes nerfs. C'est un bonheur dont je ne jouirai qu'après le retour du printemps; car je ne crois pas que le secrétaire et le chef des orthodoxes veuille jamais venir voir nos divertissements profanes et suisses. Cependant, madame, j'espère qu'il vous accompagnera quand nous serons un peu en train, qu'il y aura moins de neige le long du lac, et que vos nerfs vous permettront d'honorer notre ermitage suisse de votre présence. Il fera pour vous, madame, ce qu'il ne ferait pas pour un vieux papiste comme moi; et il sera reçu comme s'il ne venait que pour nous.

Je vous remercie, madame, de vos gros gobets; j'en aurai le soin qu'on doit avoir de ce qui vient de vous.

Permettez que je remercie ici M. Linant; il n'a pas besoin de son nom pour avoir droit à mon estime et à mon amitié, et j'ai connu son mérite avant de savoir qu'il portait le nom d'un de mes anciens amis. Je conviens avec lui que tout nous vient du Levant, et j'accepte avec grand plaisir la proposition qu'il veut bien me faire pour une douzaine de pruniers originaires de Damas, et autant de cerisiers de Cérasonte. Ils s'accommoderont mal de mon terrain de terre à pot, maudit de Dieu; mais j'y mettrai tant de gravier et de pierraille que j'en ferai un petit Montmorency. Je présente mes respects à l'élève de M. Linant, à M. de Nicolaï, qui fait ses caravanes de Malte près du lac de Genève. Enfin je présente ma jalousie à tous ceux qui font leur cour à madame d'Épinai.

Au reste, je serais fâché qu'on fouettât, comme on le dit, l'abbé de Prades tous les jours de marché à Breslau; car, après tout, je n'aime pas qu'on fouette les prêtres.

Madame Denis se joint à moi, et présente ses obéissances à madame d'Épinai.

M. de Richelieu est donc renvoyé après M. de Lucé. La cour est une belle chose!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 26 février.

Quand j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de Bernis sur des choses peu importantes, ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. Diderot, il y a deux mois, sur une affaire très grave qui le regarde, et il ne me donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires, et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres; j'étais en droit de regarder ce procédé comme un outrage; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l'*Encyclopédie*; j'ai même travaillé à une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier; je ne me suis point rebuté de la futilité des sujets qu'on m'abandonnait, ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce, traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois *le Mercure galant*, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. Diderot et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé.

Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'écrit enfin au bout de deux mois. Des engagements avec des libraires! Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ 30,000 livres! Elle devait lui en valoir 200,000 (j'entends à lui et à M. d'Alembert, et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de 200,000 livres; et, s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti, en s'arrangeant avec les libraires de Paris, on trouverait bien encore moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos, et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême, qui cependant n'est pas impraticable, et qui ferait honneur à la philosophie.

Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis, de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel, que faut-il faire? Rien; oui, ne rien faire, ou paraître ne rien faire pendant six mois, pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs; ce sont trois mille voix qui crieront: « Laissez travailler avec honneur ceux qui nous « instruisent et qui honorent la nation. » Le cri public rendra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez, mon cher et respectable ami, que M. le procureur-général a été très content du septième volume; c'est déjà une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé *avec approbation et privilége du roi*; il ne faut donc pas souffrir qu'un misérable ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois *avec privilége*; il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la *Gazette*

dise dans les *Affiches de province* que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les mœurs; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des *Cacouacs*.

Ces deux misérables dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas M. l'abbé de Bernis qui les encourage, ce n'est pas madame de Pompadour.

Je suis persuadé, au contraire, que madame de Pompadour obtiendrait une pension pour M. Diderot; elle y mettrait sa gloire, et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile.

C'est à quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. Diderot, M. d'Alembert, M. de Jaucourt, et l'auteur de l'excellent article de la *Génération*, déclarent qu'ils ne travailleront plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs malintentionnés; et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors M. d'Alembert devra travailler plus que jamais; alors il travaillera : mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler *sub gladio*. Ce n'est pas certainement un grand mal de faire attendre le public; c'est, au contraire, un très grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections, et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédents ont été infectés; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont Hercule écrase un monstre dans un tableau de Lebrun.

En un mot, je demande instamment qu'on soit uni, qu'on paraisse renoncer à tout, qu'on s'assure protection et liberté, qu'on se donne tout le public pour associé, en lui fesant craindre de voir tomber un ouvrage nécessaire.

Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout, avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis, et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à madame de Pompadour les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids, si on trouve ce parti convenable.

Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles, est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire?

Je prie instamment M. Diderot de brûler devant M. d'Argental mon billet sur les *Cacouacs*, dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime M. Diderot, je le respecte, et je suis fâché.

A MADAME DU BOCCAGE.

Nouvelle muse, aimable Grâce,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et, voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, o signora, dopo ch' ella avrà veduto il corneto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chiesa, sarà coronata nel Campidoglio dalle mani del buon Benedetto. Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevra, e trionfare tra gli eretici, quando avrà ricevuto la corona poetica dei santi cattolici. Ma il suo viaggio è tutto per la gloria, e, nel suo gran volo, ella trascurerà i nostri lieti benchè umili tetti. Il zio e la nipote baciano affettuosamente la mano che ha scritto tante belle cose, e si raccomandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey, Milton's daughter, Camoens's sister.

Comptez, madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres respects.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 2.

Mon adorable gouverneur, béni soit le sieur Légier et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part! Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans l'*Histoire des insectes;* ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de... Madame Denis les renvoya à Toul, bien cachetés; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle. Vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très joli théâtre, avec de très bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue

d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot et d'Alembert me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légier. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'Alembert appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette Église calviniste de n'être pas chrétienne; vous savez que ces prêtres en ont été très ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet: c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit Louis XIV, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de là je reviens à Lausanne pour nos spectacles; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince; mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lausanne, 3 mars.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes; vers et prose, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché, que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire, attendu qu'on va réimprimer cette *Histoire générale*, ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très joli théâtre; madame Denis a été applaudie comme mademoiselle Clairon, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, sans vanité, que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très bien jouée, très bien sentie, très bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les *Iphigénie* et les *Astarbé* ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launai. Je cours du théâtre à mes plants, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbach. La date rend les vers très beaux. Je lui avais gardé le secret; mais il a donné lui-même des copies; et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui gagne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos *convulsionnaires* est, sans doute, digne des Petites-Maisons; mais il y a eu des corps, des ordres qui méritaient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très souvent elle tombe sur les cervelles; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du *grand abbé;* on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman; mais il n'osera, ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 7 mars.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de Tencin? a-t-il laissé quelque chose à son Goussaut? viendrez-vous à

Lyon disputer la succession ? Ce serait là une belle occasion pour madame d'Argental de venir consulter Tronchin ; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu dans cet oncle un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande *Fanime*, et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste, mon cher ange, à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller sur le Wéser ? est-il encore fâché contre moi de ce que madame Denis était très malade des suites de cette ancienne cuisse, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal, qui, en passant, le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 12 mars.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle Aïssé, écrites à une madame Calandrin de Genève. Cette Circassienne était plus naïve qu'une Champenoise ; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que Diderot est un bon homme ; je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable, que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées : aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'Alembert de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume : je vous supplie de vouloir bien me les renvoyer contre-signés, ou de les donner à Jean-Robert Tronchin, qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que Diderot et d'Alembert me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très fâché que ces deux hommes, nécessaires l'un à l'autre, soient désunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer *Fanime* et *Alzire*. Mademoiselle Clairon, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

> De l'hymen, de l'amour, venge ici tous les droits;
> Punis une coupable, et sois juste une fois.
>
> *Alzire*, acte III, scène 5.

Pourquoi cela, mademoiselle? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où Alzire demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable ; j'en conviens : mais madame Denis a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de Sarrazin, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous?

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbach, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux-arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. Colardeau est remonté sur son *Astarbé ;* je ne sais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide!

Comment se porte madame d'Argental ? quelles nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon Diderot, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

A M. LINANT [1].

A Lausanne, 12 mars.

> Quand je lis vos vers séduisants,
> Je ressemble aux vieilles coquettes
> Qui, n'osant plus avoir d'amants,
> Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
> Mais si quelque jeune galant
> Parle d'amour en leur présence,
> Adieu sagesse, adieu prudence;
> La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout à fait, monsieur ; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites de faire entendre raison à mes Suisses de Lausanne : il y a Suisses et Suisses ; ceux de Lausanne diffèrent plus des Petits-Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plus tôt que je pour-

[1] Ce M. Linant n'est point de la famille d'un autre Linant, élève de M. de Voltaire. K.

rai, pour faire ma cour à madame d'Epinai. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

A Lausanne, 14 mars.

Monsieur, il y a long-temps que je respectais votre nom, et votre *Histoire militaire des Suisses*, en France, m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que Benjamin de Rohan était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande *Bible* sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une *Histoire générale*, au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu; mais je n'en ai parlé, dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'état le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des états n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la Gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. Cependant, monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des *Mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline*, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout à fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Mars.

Mon cher *évêque*, j'ai été enchanté de votre souvenir et de votre bean mandement israélite: on ne peut pas mieux demander à boire: c'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre, et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*. Franchement, votre petit ouvrage est très bien fait et très lyrique. Mondonville doit vous avoir beaucoup d'obligation; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il faut venir, c'est à Lausanne. Madame Denis y a la même réputation que mademoiselle Clairon a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris: c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très bien logé; nous vous aurions fait manger force gelinottes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. Tronchin vous aurait guéri. Mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons là les mœurs de Paris: encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos Parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très aimable et très volage *évêque de Montrouge*.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 22 mars.

Mon adorable gouverneur, je suis toujours très fâché que les auteurs de l'*Encyclopédie* n'aient pas formé une société de frères; qu'ils ne se soient pas rendus libres; qu'ils travaillent comme on rame aux galères; qu'un livre qui devrait être l'instruction des hommes devienne un ramas de déclamations puériles qui tient la moitié des volumes. Tout cela fait saigner le cœur; mais depuis cinquante ans c'est le sort de la France d'avoir des livres où il y a de bonnes choses, et pas un bon livre.

Nous sommes dans la décadence des talents, dans ce temps où l'esprit s'est perfectionné. Au reste, s'il y a de l'esprit en France, ce n'est pas parmi les gredins qui ont osé abuser de votre nom, et qui m'ont écrit sous celui du petit séminariste de Toul. Ces misérables sont encore plus méchants et plus brouillons qu'ils ne sont bêtes.

Cette première lettre qu'ils m'avaient écrite était datée de Toul, et ce fut à Toul qu'on la renvoya, comme vous le savez. Il est clair que le maître de

la poste est du complot, puisque le petit séminariste n'a point reçu le paquet renvoyé, et que je viens de recevoir une seconde lettre relative à toute cette aventure, dont l'enveloppe est précisément de la même main qui avait écrit la première.

Cette seconde, que je reçois, est d'une main contrefaite; rien n'est plus bas et plus méprisable que le style et les choses qu'elle contient. On y parle de vous d'une manière indécente. Il y a des vers dignes du cocher de M. de Vertamont. On m'y dit des injures atroces qui me choquent moins que la manière insolente dont on y parle de vous. Elle est signée ROQUENTIN. Tout cela est un ouvrage de canaille. J'ai jeté la lettre au feu; mais je vous envoie l'enveloppe.

Vous pourrez savoir du maître de poste de quel endroit elle est venue; le timbre, que je ne connais pas, peut servir d'indice. Il y a certainement dans toute cette aventure un manége qui doit être découvert et réprimé.

Il y a de grands fous dans le monde; heureusement cette pauvre espèce-là n'est pas fort dangereuse. Celle qui inonde l'Allemagne de sang, et qui met tant de familles à la mendicité, est un peu plus à craindre.

Si vous vous mettez à voyager autour de votre province, mon cher gouverneur, tâchez de prendre le temps où nous jouons des comédies à Lausanne : nous vous en donnerons de nouvelles, *recreati præsentia*.

Vous vous imaginez donc que j'ai un château près de Lausanne? vous me faites trop d'honneur; j'ai une maison commode et bien bâtie dans un faubourg; elle sera château quand vous y serez. Je fais actuellement le métier de jardinier dans ma petite retraite des Délices, qui seraient encore plus *délices*, si on avait le bonheur de vous y posséder.

Conservez vos bontés au Suisse VOLTAIRE.

A M. L'ABBÉ AUBERT,

A PARIS.

Aux Délices, 22 mars.

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre, qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contre-temps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos *fables* avec tout le plaisir qu'on doit sentir quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentiments que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

A MADAME DE GRAFFIGNY.

Aux Délices, 22 mars

Dieu conserve votre santé, madame! Je vous tiens ce propos, parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices; et je sens que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais surtout de ne me pas trouver à la naissance de *la Fille d'Aristide*[1], et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. Melpomène et Thalie sont donc logées dans la même maison? Vous dites que M. de La Touche connaît les livres, et très peu le monde; mais c'est lo très bien connaître que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peindrez tous deux; vous, madame, avec le pinceau de Ménandre, et lui, avec ceux d'Euripide; car vous voilà tous deux Grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre; il a fallu chercher dans l'ancienne Grèce : nous n'avons eu que Louis XIII qui ait eu ce beau surnom; Dieu sait comme il le méritait. Ce titre de *Juste* fut la définition d'Aristide, et le sobriquet de Louis XIII.

Quant au très estimable et très brillant petit-neveu du ministre plus grand que juste de Louis-le-Juste, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ses lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg; mais précisément dans ce temps-là une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il fait peur avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses.

[1] Comédie de madame de Graffigny, représentée le 29 avril 1758. K.

Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse, qui est beaucoup plus régulier que lui; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros prussien.

Je voudrais bien, madame, me trouver entre vous deux; ma destinée ne le veut pas; elle m'a fait Suisse et jardinier. Je m'accommode très bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite! cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, madame, votre très fidèle Suisse.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de Rohan, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître;
Il agit en héros, en sage il écrivit;
Il fut même un grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, monsieur, et moi aussi; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux sentiments d'estime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose et ces plats vers à un pauvre malade.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 avril.

Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur [1] était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance dont vous me parlez lui sauva cinq cent mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cent mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Groslée ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante! Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île [2] que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame Denis était alors très malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore; les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de Richelieu a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aie pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armée ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que Diderot, d'Alembert, et autres, ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres; et je suis toujours indigné que l'*Encyclopédie* soit avilie et défigurée

[1] Le cardinal de Tencin. K.

[2] Les îles de Rhé et d'Aix, qui appartenaient alors à M. d'Argental, avaient été ravagées par les Anglais. Le roi en a fait depuis l'acquisition. K.

par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercure*. Voilà mes sentiments, et parbleu j'ai raison.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

A M. DE BRENLES.

Le pape et moi, mon cher ami, nous sommes encore un peu en vie. Sa sainteté pisse, et ma profanéité ne digère point ; mais je ne suis pas si plaisant que le pape. Son chirurgien s'appelle Ponce ; il sondait Benoit XIV, et Benoit lui disait : « Ah ! « Ponce, tu as crucifié le maître, et tu crucifies « encore le vicaire. »

Je compte vous venir embrasser dès que ma santé me permettra d'aller à Monrion. Mille tendres respects à madame votre femme. Adieu ; aimez vivant celui que vous avez daigné regretter mort, et comptez que mon âme sera à vous tant qu'elle sera dans son triste étui. VOLTAIRE.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près de Genève, 20 avril.

Monsieur, je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de Pierre-le-Grand devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille, l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne serai, monsieur, que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monuments précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Lausanne, 20 avril.

Ce n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon âme, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si long-temps ; c'est, ne vous déplaise, à mon derrière qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, madame, dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. Le mariage de monsieur votre fils, par exemple, est une des bonnes choses que je connaisse. Vingt mille francs de pension pour épouser sa maîtresse ! Il n'y a rien assurément de si bien arrangé et de si heureux. Madame Denis et moi nous vous en fesons, madame, les plus sincères compliments. Vous voilà très heureuse par monsieur votre fils ; soyez-le toujours par vous-même. Jouissez d'une santé toujours égale, que vous devrez à votre sage régime et à votre tranquillité. Quelque chose qui arrive sur les bords du Rhin, vers Wesel, soyez contente à l'île Jard ; quelques millions que le roi emprunte, soyez payée de vos revenus : voilà ce que je vous souhaite du meilleur de mon cœur. Si vous avez quelques nouvelles, amusez-vous-en, et daignez m'en amuser ; mais ne perdons ni le sommeil ni l'appétit : supportons les malheurs du genre humain tout doucement. Adieu, madame. La philosophie est, après la santé, ce que je connais de mieux. Je vous suis toujours attaché avec le plus tendre respect.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai

Mon divin ange, j'avoue d'abord que l'envie de vous voir est très capable de me faire donner les conseils les plus intéressés. Je ferais des friponneries pour obtenir de vous un petit voyage aux Délices ; mais si je suis capable de ne pas écouter un si grand intérêt, je vous dirai que le vôtre est assurément de faire un tour à Lyon. Soyez bien sûr que le confident [1] vous servira comme vous méritez d'être servi ; mais votre présence fera bien

[1] Tronchin, banquier à Lyon.

mieux. Ce serait une façon bien simple, bien honnête, de vous faire prier par madame de Grolée de venir la voir. Je suis persuadé que le confident n'aura pas de peine à lui faire dire qu'elle en meurt d'envie, quoique, à son âge, on n'ait peut-être d'autre envie que celle de vivre ; mais s'il lui reste quelque étincelle de bon goût, comment ne souhaitera-t-elle pas très ardemment de vous avoir quelque temps auprès d'elle?

Je vous crois bien gauche, mon cher et respectable ami, quand il s'agit de mitonner un héritage; mais le confident travaillera pour vous. Votre unique besogne est de plaire, et c'est à quoi vous réussissez mieux que personne au monde, sans même y songer. Le confident sera à Lyon au mois de mai; plût à Dieu que vous y fussiez au mois d'août! Voilà peut-être une belle chimère; mais je ne connais point de vérité qui me fasse autant de plaisir qu'une si chère illusion. Et pourquoi serait-ce une chimère? Vous sentez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre; les visites qu'on doit à des dames de quatre-vingts ans ne peuvent guère être différées. C'est à madame de Grolée à vous payer de votre maison de l'île d'Aix, puisque le gouvernement ne peut vous indemniser. Madame de Crèvecœur a eu vingt mille francs de pension pour épouser le fils de madame de Lutzelbourg. Si on fait beaucoup de pareils arguments, il ne reste pas de quoi payer les maisons brûlées ; il ne restera pas même de quoi empêcher qu'on en brûle d'autres, s'il est vrai qu'on ait pris les vaisseaux de M. Du Quesne, et si les affaires de terre sont aussi délabrées qu'on le dit. Cependant a-t-on joué *la Fille d'Aristide?* a-t-on donné quelque tragédie nouvelle? recommence-t-on le travail de l'*Encyclopédie?* d'Alembert se laisse-t-il fléchir? Je voudrais bien savoir où l'on en est, afin de m'arranger pour mes petits articles.

Mes respects à madame d'Argental et à tous les anges.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 8 mai.

Mon cher et ancien ami, il me paraît qu'on n'est pas plus instruit du secret de l'historiographe de toutes les Russies que de celui de *la Pucelle*. Ce sont les mystères de mon gouvernement. Si vous voulez y être initié, vous n'avez qu'à venir dans ma chancellerie ; mais je suis bien sûr qu'on ne quitte point de jeunes, belles et brillantes baronnes chrétiennes pour des Suisses hérétiques.

L'énigme de madame la duchesse d'Orléans est une *attrape-Foncemagne*. Ce n'est pas la première fois que les belles se sont moquées des savants. Voici comme on pourrait lui répondre, en assez mauvais vers :

Votre énigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexplicable,
Est ou d'un docteur ou d'un sot :
L'un et l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer
Sans chercher cet empire aimable,
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile,
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

Je serai fort aise que Marmontel, qui a certainement de l'esprit et du talent, et qu'on a dégoûté fort mal à propos, ait au moins le bénéfice du *Mercure*. Ce sera un antidote contre les poisons de Fréron.

Je doute fort que ceux qui vous ont dit que Fréret a mis Newton en poudre soient des connaisseurs. J'ai lu autrefois le manuscrit de Fréret; il fut composé avant que le système de Newton fût imprimé. Fréret et le jésuite Souciet, autre savantasse, écrivirent tous deux contre Newton, sur un faux exposé de son système, qui parut alors dans un de ces journaux dont l'Europe est accablée. Fréret ne savait ce qu'il disait; j'ignore s'il l'a mieux su depuis. Je ferai venir ce livre pour le joindre à tout ce que j'ai sur cette matière.

Il y a une excellente histoire des finances, depuis 1595 jusqu'en 1721. Si vous rencontrez l'auteur, qui est un M. de Forbonnais, directeur des monnaies, dites-lui que je le fais contrôleur-général des finances.

Pourriez-vous à votre loisir me faire un petit catalogue des bons livres qui ont paru depuis dix ans? Je crois qu'il sera court ; mais je veux avoir tout ce qui peut être utile, et même les livres médiocres dans lesquels il y a du bon : car on peut toujours tirer *aurum ex stercore Ennii. Interim vale, et mihi scribe.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 mai.

Mon cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras Suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le

coche de Dijon, ou par les voituriers. Une madame Rameau, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné, et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide le Juste* ait été aussi maltraitée par le parterre parisien que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame du Boccage, qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame Geoffrin ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre. Il paraît que les chiens de la guerre, comme dit Shakespeare, cessent de mordre et même d'aboyer; les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe; celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à Gustave-Adolphe et à Charles XII, par les événements. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doit cette douce humiliation! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 mai

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de Douglas. Je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame Denis et moi nous sommes très négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de Douglas. Mon émerveillement dure toujours que le fils de Samuel nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions, obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé, par son bonneur et par celui de sa place, à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père, mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat-général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir, le tout pendant vingt années.

Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
RACINE, *les Plaideurs*, acte I, scène 7.

Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si *Babet* vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de Chavigni. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce Fontaine est à Lyon; j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette *Encyclopédie?* Je les aime mieux que les nouvelles publiques, qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes. Le Suisse V.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, 16 mai.

Je suis bien sensible, madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin, et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe; ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez la personne du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre Grecque; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 mai.

Mon cher et respectable ami, je bénis actuellement les Anglais qui ont brûlé votre maison. Puissiez-vous être payé, et eux confondus! Pardon de vous importuner de l'*Encyclopédie*. Vous aimeriez mieux une tragédie; mais il faut que je m'adresse à vous pour ne pas perdre mon temps. J'ai fait des recherches très pénibles pour rendre les articles *Histoire* et *Idolâtrie* intéressants et instructifs; je travaille à tous les autres. Mon temps m'est très précieux. Ce serait me faire perdre une chose irréparable, m'outrager sensiblement, et donner beau jeu aux ennemis de l'*Encyclopédie*, d'avoir avec moi un mauvais procédé, tandis que je me tue à faire valoir cet ouvrage, et à procurer des travailleurs. Je vous demande en grâce d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts, et s'il a le temps d'entendre le monde. Mon cher ange, vous qui entendez si bien l'amitié, vous pardonnerez mes importunités.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 19 mai.

Digne Cacouac, fils de Cacouac, *fili mi dilecte, in quo bene complacui*, grâces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de Mercure! Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice, qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun *Mercure;* mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivants. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mon nom, et qui servira à remplir le volume. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si long-temps décrié est enfin tombé entre les mains d'un véritable homme d'esprit, et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très bon journal. Adieu nos Délices vous font mille compliments.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 mai.

Mon divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'*Encyclopédie;* mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de Diderot que celui de Racine. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire;* il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas; vous êtes la belle Javotte, et moi le beau Cléon. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante-quatre ans; et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'Olivet pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de Bernis, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous du plus gras des abbés. J'aurais plus de raison, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de Grolée ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secreto;* et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de Shakespeare Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français de ma tragédie de *Mérope*, en fesant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre: ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il vent se tuer; il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi, qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme Cinéas conseillait Pyrrhus. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de Richelieu, pour finir, tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbach; et voilà que mon homme, qui voulait se

tuer, tue en un mois Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres, y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je à faire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui desirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de Staremberg fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience; Dieu est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami le chevalier de Chauvelin, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui desire d'en écrire un jour les suites heureuses [1]? Ce serait là une belle négociation; M. de Chauvelin verrait ce que M. de Staremberg pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, 1er de juin.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de Pierre-le-Grand. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice Catherine.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage qu'on peut se faire lire, ou plutôt, monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, etc.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 juin.

M. de Florian ne sera pas assurément le seul, mon très cher gouverneur, qui vous écrira du petit ermitage des Délices, c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif, et puis on a tant de choses à dire, qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait; et, comme cette lettre passera par la France, c'est encore une raison pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes. Cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne avec elle un inconvénient assez triste; c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce billet passe, je peux au moins vous assurer que

[1] Ces suites étaient déjà très malheureuses.

vous n'avez ni de plus vieux serviteur ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses; par exemple, sur l'*Encyclopédie*, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi Tronchin ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près?

Mille tendres respects. Le Suisse V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce *Dictionnaire encyclopédique*. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. Diderot ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parlement ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée, qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très patiemment le

. . . . *mollia fandi*
Tempora. . . . .

VIRG., *Æneid.*, lib. IV, v. 293.

Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que Tronchin, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits; on radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de Fontaine vous rapportera *Fanime* et *la Femme qui a raison*. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres compliments à M. de Sainte-Palaie; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 juin.

Vous avez dû, madame, avoir M. le prince de Soubise, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller prendre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment où je vous écris. En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est monsieur votre fils pendant toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp? était-il dans l'armée de Hanau? est-il dans l'armée du Rhin? Je fais toujours des vœux pour sa conservation, pour son avancement, et pour la tranquillité de votre vie.

J'ai été sur le point, madame, de venir vous faire une visite. Je promets tous les ans à monseigneur l'électeur palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit, et jouir de la consolation de causer avec vous, si je pouvais faire le voyage; mais ma mauvaise santé et ma famille, que j'ai auprès de moi, me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonnes nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y extermine que des truites qui pèsent trente livres; et on y est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux, et les Allemands et les Français sont trop à plaindre. Vous n'avez vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations, s'il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t-il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne? Que de misère générale et particulière dans le monde! Consolez-vous avec votre très aimable

chanoinesse, et conservez vos bontés pour les ermites du lac. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juin.

Mon cher ange, je cours grand risque de vous déplaire, en ne vous envoyant que de la prose pour l'*Encyclopédie*, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour Clairon et pour Lekain. Je fais partir, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, *Imagination* et *Idolâtrie;* ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin,

. . . . Nostrorum sermonum candide judex,
Hor., lib. I, ep. IV.

voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à Diderot. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de Chauvelin; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'*Encyclopédie;* je ne plaindrai pas mes peines si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes, tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo, ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de Clermont battre les Hanovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire*, *Idolâtrie*, *Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les sentiments qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon, je l'avoue; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable, qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non? Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 juin.

Premièrement, mon divin ange, le confident Tronchin fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit met, en général, qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très aisément, et sans se compromettre, encourager les sentiments favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de recevoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentiments, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur que je suis un des plus ardents partisans de sa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je desire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage; il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de Bernis a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passe-port dans lequel sa majesté me conserve le titre de son *gentilhomme ordinaire*, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agréments possibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princesse de Robecq de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remerciements doivent passer. Adieu,

mon cher et respectable ami ; je pars dans quelques jours, et, à mon retour, je ne manquerai pas de vous écrire.

A MM. DESMAHIS ET DE MARGENCI.

Ainsi Bachaumont et Chapelle
Écrivirent dans le bon temps;
Et leurs simples amusements
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loisir,
Éloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de Mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle [1];
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur Broussin, avec lequel ils soupaient; et vous n'écrivez, messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis comme Virgile commença, par les *Géorgiques*. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où il rencontra ce Virgile, qui était, disait-il, un très bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre devancier.

Je crois que, malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse ; je présente, à tout hasard, mes obéissances très humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

« Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono. »
Hor., lib. 1, ep. 1, v. 10.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

[1] Le *Voyage à Saint-Germain*, que les deux auteurs de cette jolie *bagatelle* avaient envoyé à Voltaire avec une lettre en prose et en vers.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

24 juin.

Mon cher ange, encore un mot avant que je parte pour le Palatinat. Il paraît, par le compte que me rend le confident, que la tante prétend que la santé de la nièce ne lui permettra pas de faire un voyage à Lyon. Cette extraordinaire tante dit qu'elle n'a à présent qu'un appartement, et qu'elle n'en aura deux qu'en 1759, à la Saint-Jean. Elle ajoute qu'alors M. de Pont-de-Veyle viendra ; et moi j'ajoute qu'il serait bien peu convenable que les deux frères ne vinssent point. Nous les logerions aux Délices ; nous leur donnerions la comédie ; enfin je ne peux me défaire de l'idée charmante de vous revoir.

Je reçois dans ce moment la lettre de Diderot. Vous avez dû voir *Imagination* et *Idolâtrie*. Je crois que ce dernier article, tout neuf qu'il est, est si vrai, qu'il passera chez l'examinateur théologien, pourvu qu'il ne lui soit pas donné sous mon nom. Donnez-moi, mon cher ange, la consolation de recevoir une lettre de vous, dans un mois, aux Délices, à mon retour de Manheim. Adieu, mon cher et respectable ami.

P. S. J'ai oublié de vous dire que Tronchin a été chargé de l'emprunt des six millions que la ville de Lyon fournit au roi. Puisse-t-il réussir auprès de la tante, comme auprès du contrôleur-général !

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 juin.

Vous ne doutez pas, monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Imagination*, *Idolâtrie*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur ; et, s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se

charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur (moral)*, et je l'adresserai à Briasson.

Je vous avais trouvé deux aides-maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossiles et sur les changements arrivés à ce globe, ou globule, qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leurs secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le *petit Suisse*.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 26 juin.

Je fais, madame, ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour palatine. Ce qui m'a déterminé, c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très petites journées, en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre île Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de vous faire ma cour, de causer avec vous sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Mon voyage sera très court, mais il sera très agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir. Le Suisse VOLTAIRE.

P. S. Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de Klinglin; je compte l'en venir remercier incessamment.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juin.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame du Boccage est venue juger *entre Genève et Rome*, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de *la Femme qui a raison;* elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons ni elle ni moi que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit Préville qui fasse le principal rôle. Vous avez un La Thorillière et un Bonneval qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si *la Femme qui a raison* vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce, si vous la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous la croyez mauvaise. Pour *Fanime*, nous la jouerons encore à Lausanne, s'il vous plaît; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami.

J'ai vu enfin les *Sept Péchés mortels* de M. de Chauvelin; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire, en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

Le 9 juillet 1758.

Mon cher Tibulle, votre lettre a ragaillardi le vieux Lucrèce. Je ne me pendrai absolument pas comme fit le bon philosophe, et j'ai la plus grande envie de vivre avec tous. Je suis pénétré des bontés de M. de Boufflers, et je voudrais l'en venir remercier. Voici mon cas : je suis depuis quelques jours chez l'électeur palatin; par reconnaissance, je lui suis attaché, tout souverain qu'il est, parce qu'il m'a fait un très grand plaisir, et j'ai fait cent quarante lieues pour lui dire que je lui suis obligé. J'en ferais davantage pour votre cour, pour madame de Boufflers et pour vous.

J'ai toute ma famille dans un de mes ermitages nommé les Délices, auprès de Genève. Je suis devenu jardinier, vigneron, et laboureur. Il faut que je fasse en petit ce que le roi de Pologne fait en grand, que je plante, déplante, et bâtisse des nids à rats, quand il rêve des palais. Je déteste les villes, je ne puis vivre qu'à la campagne; et, étant vieux et malingre, je ne peux vivre que chez moi; il est fort insolent d'avoir deux chez moi, et d'en vouloir un troisième; mais ce troisième m'approcherait de vous. J'ai très bonne compagnie à Lausanne et à Genève; mais vous êtes meilleure compagnie. Mes Délices n'ont que soixante arpents, coûtent fort cher, et ne me rapportent rien du tout : c'est d'ailleurs terre hé-

rétique dans laquelle je me damne visiblement; et j'ai voulu me sauver avec la protection du roi de Pologne. Fontenoy m'a paru tout propre à faire mon salut, attendu qu'il me rapporte dix mille livres de rente, et que j'enrage d'avoir des terres qui ne me rapportent rien. Je ne peux abandonner absolument mes Délices, qui sont, révérence parler, ce qu'il y a de plus joli au monde pour la situation. Craon est un beau nom, Fontenoy aussi, à cause de la bataille. Craon n'est-il pas une maison de plaisance, et puis c'est tout? Il n'y a rien là à cultiver, à labourer, et planter. J'ai une nièce qui joue *Mérope* et *Alzire* à merveille, toute grosse et courte qu'elle est, et qui, malgré le droit des gens de Puffendorf et de Grotius, a été traînée dans les boues à Francfort-sur-le-Mein, en prison, au nom de sa gracieuse majesté le roi de Prusse; et comme ce monarque ne fait rien pour elle, du moins jusqu'à présent, je me crois obligé, en conscience, de lui laisser une bonne terre, un bon fonds, un bien assuré: voilà ce qui m'a fait penser à Fontenoy. Il n'y a plus qu'une petite difficulté, c'est de savoir si on vend cette terre. Quoi qu'il en soit, la tête me tourne de l'envie de vous revoir. Ma reconnaissance à madame de Boufflers. Si vous voyez l'évêque de Toul, dites-lui que le bruit de ses sermons est venu jusque dans le pays de Calvin, et que ce bruit-là m'a converti tout net.

Avez-vous à Commercy M. de Tressan? C'est bien le meilleur et le plus aimable esprit qui soit en France; et M. Devaux, jadis Panpan, est-il aussi à Commercy? Conservez-moi un peu d'amitié. Comment va votre machine, jadis si frêle? Je suis un squelette de soixante-quatre ans, mais avec des sentiments vifs, tels que vous les inspirez.

Mandez-moi aux Délices près de Genève de quoi il est question, et ranimez un peu le Suisse.

VOLTAIRE.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 juillet.

Monsieur, j'ai reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-kan, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénoûment, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois que je ne ferai en une année, loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois, par vos Mémoires, que le baron de Stralembeim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les Mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de Pierre-le-Grand. Il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies. Il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live, qui traite les grands objets, et non Suétone, qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de Schwerin, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il

leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : « Faites donc vite ; toutes ces minuties dureront-« elles encore long-temps? « et il partait le premier, à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un *héros;* mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros ; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante, un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme, et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. Olearius, et, depuis, le comte de Carlisle, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et, si on les contredisait en assurant que la Russie connaissait dès lors les commodités de la vie, ou diminuerait la gloire de Pierre Ier, à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur, du temps du comte de Carlisle; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boïards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'état, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je desire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'Olearius, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très noble.

Quant au mot *tsar*, je desirerais savoir dans quelle année fut écrite la *Bible slavone*, où il est question du *tsar* David et du *tsar* Salomon. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *thsar* vient de *sha* que de césar; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissements faits par Pierre Ier, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois dans sa guerre contre Charles XII d'autre cause que celle de sa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer, sur les campagnes de Pierre-le-Grand, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissements qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est de tous les gouvernements le plus humain.

Un grand avantage dans l'*Histoire de Russie* est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes, qui ont avili l'Occident, ont été inconnues chez les Russes.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Schwetzingen, 1er août.

Monsieur, les agréments de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de Pierre-le-Grand, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les Mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est, en général, conforme à vos vues. Les faits, les dates, s'arrangeront aisément; et, pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, monsieur, de joindre ici un petit Mémoire des nouvelles instructions que je demande, au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de Woronzow. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à Pierre-le-Grand, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, mon-

sieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

MÉMOIRE D'INSTRUCTIONS JOINT A LA LETTRE.

Le baron de Stralemberg n'est-il pas, en général, un homme bien instruit? Il dit, en effet, qu'il y avait seize gouvernements, mais que de son temps ils furent réduits à quatorze. Apparemment, depuis lui, on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? Si vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1514, l'ordre Teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? Albert de Brandebourg ne céda-t-il pas ses droits à Gautier de Plettenberg, en 1514? et le grand-prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine Chancellor remonta la rivière de la Dvina; mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'*Histoire du commerce de Venise* que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient *Rana*, vers la mer Noire; et de là vient le proverbe vénitien, *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis; cependant les remarques envoyées par M. de Stralemberg m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi Stanislas, deux Lapons dont le roi Charles XII lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée; leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations, comme les Lapons ont fait. L'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai Lapon, un vrai Samoïède, un rangifère, ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si, du temps de ce Cosaque qui, selon le baron de Stralemberg, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de *césar*? Est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knès signifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc*, aux dixième et onzième siècles, était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron*? n'appelait-on pas *knès* un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme *mirza* ou *kan* le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture. Il a fallu que le gouvernement donnât des encouragements à cet art, qui paraît très aisé et qui est très difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boïard? un boïard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boïards qui élut Michel Fédérowitz. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète? convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Église ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événements qui précèdent le règne de Pierre-le-Grand, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On suivra exactement les Mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*; d'écrire Véronise, Moscou, Alexievis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

N. B. Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragements qu'on leur a donnés.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

J'ai vu les van der Meulen, après bien des peines. Ils sont, comme je l'avais prévu, des répétitions, des seconds originaux de la main de maître, et sont très beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un palais; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un van Dyck qui vaut tous les van der Meulen. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice achetât cette belle collection.

Je pars, madame, avec une douleur très vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Suisse contre la Lorraine. Il faut absolument être votre voisin.

Mon cœur est à vous, madame, avec le plus tendre respect.

A M. L'ABBÉ, COMTE DE BERNIS.

A Soleure, 18 août.

Le vieux Suisse, monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée *carrée* par M. de Chavigni est ornée d'un bonnet qui lui sied très bien. Votre éminence doit être excédée des compliments qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de Richelieu. Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre Mécène ait été Tibulle. *Gentil* Bernard doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre. Si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez, pour mon ancien ingrat. On ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands. J'ai vu partout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cul à M. de Richelieu; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de Pompadour. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices, où je retourne. On est Prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais, quand vous aurez gagné quelque bonne bataille, ou l'équivalent, tout le monde sera Français ou Franç*ois*.

Je ne sais si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux Suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos*. Agréez le profond et tendre respect d'un Suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

A M. P. ROUSSEAU,

A LIÉGE.

A Lausanne, 24 août.

En revenant de Schwetzingen, château de monsieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. Darget avec la liberté de l'amitié ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres ramène un peu les hommes aux belles-lettres, qui sont toujours consolantes. Votre *Journal*, monsieur, sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très grand plaisir.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Une lettre de vous, madame, que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices, me rend mon séjour plus agréable; mais aussi elle me fait regretter l'île Jard. Puissiez-vous, madame, n'être pas noyée une seconde fois dans votre île! puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est M. votre fils!

Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg. Ils s'en sont défaits, comme vous savez, en faveur des Anglais, qui sont maîtres de l'île, de la ville, de la garnison, de nos vaisseaux, etc. Il ne nous restera bientôt plus rien dans l'Amérique septentrionale. Mais afin de ne point faire de jaloux, ils vont caresser toutes nos côtes de France les unes après les autres. Vous savez que la désolation de Paris est grande, non parce que Louisbourg est pris, non parce que nous sommes battus partout, et que nous allons l'être encore, mais parce qu'on manque d'argent, et qu'on craint de nouveaux impôts. On a du moins le plaisir de se plaindre, et de crier contre

tous ceux qui conduisent notre mauvaise barque.

Je ne dois plus penser à Champignelle, madame; j'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Esterhazy ou *comte* Esterhazy est, je pense, une maison de fille, un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait; il me faut une belle et bonne terre, bien vivante. Mais on passe sa vie en projets, et on meurt au milieu de ses rêves.

Je vous remercie bien vivement, madame, de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles; j'en suis d'autant plus aise, que je ne lui demande rien, et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains, il en a l'air plus vrai. C'est un véritable service que vous m'avez rendu et auquel je suis très sensible.

J'ai envoyé au margrave de Bade-Dourlach la note des tableaux de van der Meulen et du beau van Dyck. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les galeries genevoises ne sont pas faites pour eux.

Adieu, madame; je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentiments de l'oncle, qui vous est dévoué pour la vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 août.

Me voilà rendu à mon ermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre, qui m'attendait, redouble le seul chagrin que je puisse avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes! Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes établissements et les dépenses considérables que j'y ai faites ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc des coliques, mon respectable ami! Ce serait bien le cas de venir consulter Tronchin, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Épidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre santé; ne me laissez pas sans consolation.

Madame du Boccage vous a donc montré notre *Femme qui a raison*. Elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas, en général, que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices; mais entre le succès et la gloire la différence est grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places. Nous voilà *in fece Romuli*. Où est le temps où l'on donnait *Iphigénie*, au retour de la campagne de 1672?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite; et, si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental? Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille compliments; et moi je suis pénétré de reconnaissance.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 1er septembre.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers, dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de société? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur;
C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge.
Le sage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui;
J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est par des sages comme vous et moi que je parle ; je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Lannai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien, qu'on pille presque partout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté, moi et les miens, pour le reste de ma vie.

Le bon Horace dit :

« Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo. »
Lib. 1, ep. XVIII, v. 112.

Il aurait dû ajouter *det amicos;* mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin :

« Excepto quod non simul essem, cætera lætus. »
Hor., lib. 1, ep. x, v. 50.

Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame du Boccage; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'Anacréon dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du Tasse au Capitole,

« Satis beatus unicis Sabinis. »
Hor., lib. II, od. XVIII, v. 14.

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres compliments. V.

Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles, et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très heureux, mon cher Cideville, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

« Beatus ille qui, procul *ridiculis*,
« *Fæcunda* rura bobus exercet suis! »
Hor., Epod. II, 1.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 8 septembre.

Ritorno dalle sponde del Reno alle mie Delizie; qui vedo la signora errante ed amabile; qui leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna *la grassa*, ed avete lasciato Venezia *la ricca*. E, per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che vi dilettate nel viaggiare, voi che godete d' amici, d' applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire tra i pappafighi, che non è a me di andare fra i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l' avete mandata? per qual via? non lo so. Aspetto li figlinoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri begli anni tra l' amore e la virtù. Orazio vi direbbe :

« Quum tu, inter scabiem tantam, et contagia lucri,
« Nil parvum sapias, et adhuc sublimia cures. »
Lib. 1, epist. XII, 14.

Ed il Petrarca soggiugnerebbe :

« Non lasciar la magnanima tua impresa. »
P. 1, son. 7.

La signora di Bentinck è, come il re di Prussia, condannata dal consiglio anlico, e questa povera Marfisa non è seguita da un esercito per difendersi.

Cette pauvre mylady Blakser, ou comtesse de Pimbesche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse; mais je ne vois partout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'Argens.

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
« Fortunatus et ille deos qui novit agrestes! »
Virg., *Georg.*, II, v. 490, 493.

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour mylady Montagne, je doute que son âme soit à son aise. Si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

« Farewell, *flos Italiæ*, farewell, wise man
« Whose sagacity has found the secret
« To part from Argaleon without being
« Molested by him. »

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le Suisse VOLTAIRE.

A M. COLINI.

Aux Délices, 2 septembre.

Mon cher Colini, je n'ai que le temps de vous dire, en partant pour Lausanne, que ma lettre à Pierron a été lue par l'électeur; que la première place qui vaquera sera pour vous; mais vous savez qu'on attend quelquefois long-temps. Je vous assure que je ne négligerai aucune occasion de vous trouver quelque place qui vous convienne. Je vous prie de faire pour moi les plus tendres remerciements à M. l'*ammeister* Langhans, dont je n'oublierai jamais les procédés charmants. Souvenez-vous de moi auprès de M. Schœpflin et de M. de Gervasi.

Si Marie-Thérèse et mes Russes ont quelques succès, ne me les laissez pas ignorer : il faut avoir de quoi se consoler de tout le mal qui nous arrive.

Quel est donc l'aimable Italien qui m'envoie des choses si agréables? Quel qu'il soit, je le remercie de tout mon cœur, et je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 3 septembre.

En revoyant, madame, mon petit ermitage, mon premier devoir est de vous remercier, vous et M. du Boccage, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome; mais vous devez être lasse de compliments. Permettez-moi seulement de vous dire que, malgré tous vos talents et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai dans la retraite une vieillesse infirme; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle, madame! et que la disette des talents en tous genres est effrayante! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus partout; que des brochures sur la marine et sur le commerce, et notre commerce et notre marine s'anéantissent; que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit, et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de Louis XIV. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les Pascal, les Despréaux, les Bossuet, les Racine, les Molière ont rendue universelle; et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté : Diderot, d'Alembert, n'y trouvent que des ennemis. Helvétius a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous; il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, madame, de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette *Femme qui a raison*. Si elle avait *raison*, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris; c'est un amusement de société; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés pour résister à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public; cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point, à cent lieues, le petit bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses sans doute que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon ermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitants de notre retraite se joignent à moi, madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux Suisse Voltaire, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime, et de tous les sentiments que vous méritez.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de Fontaine qui partira bientôt pour notre lac; je vous serai très obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de Montmorency, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de Mars; mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorf, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi, en paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu dans un journal que M. Helvétius a fait un livre sur l'*Esprit*, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi; tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal Helvétius; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais; allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain; cependant je ne m'en porte pas mieux. Une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des Suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de Jean-Jacques contre la comédie? Jean-Jacques est-il devenu Père de l'Église?

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 20 septembre.

On ne sait plus que croire et penser, madame. Hier, tout le monde avoue que les Russes ont été détruits; aujourd'hui, tout le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris sur la défaite des Anglais auprès de Saint-Malo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bien, en qualité de curieux, et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Coutades et M. le prince de Brunswick; je voudrais un armistice éternel entre les hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous; mais M. de Fontenoi vent à présent vendre trois cent mille livres son Champignelle, qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de Boufflers veulent me vendre Craon; mais il est substitué, et ce marché est difficile à conclure.

. Puisque Colini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour, je vous prie instamment, madame, de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turckeim, le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres. Madame Denis vous présente ses respects : autant en fait son oncle le Suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre. Portez-vous bien surtout.

A M. PILAVOINE,

A SURATE.

Aux Délices, près de Genève, le 25 septembre.

Je suis très flatté, monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être *citoyen de Genève;* et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion. Cela est bon pour Henri IV, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de

Pologne ; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, M. Tronchin, qui réside à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu près autant à Surate ; du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate ; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Léman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis, de tout mon cœur, votre, etc.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 octobre.

Vos nouvelles de Choisi, madame, ne sont pas les plus fidèles. On a imaginé à la cour de bien fausses consolations. Il est bien triste d'être réduit à feindre des victoires. Les combats du 26 et du 27 sont bons à mettre dans les *Mille et une Nuits*. Il est très certain que les Russes n'ont point paru après leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de long-temps, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais, auprès de Saint-Malo ; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain; mais peut-on avoir pitié des pirates?

La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est-il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre, ni impôts. Nos Suisses sont sages et heureux. J'ai bien la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante. Adieu, madame ; je vous présente mes respects à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie. V.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 3 octobre.

« Urbis amator credule Galle, »

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26! Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26 ; que Frédéric, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère ; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de Daun, et qu'on est à peu près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin ; mais je n'en suis ni enorgueilli ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'Helvétius sont assez jolis ; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage Locke, n'a pas dit autre chose ; et Aristote l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie ; ce sont des anecdotes de médisance, et par conséquent cela n'entre pas dans mon plan.

Pour Jean-Jacques, il a eu beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève ; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces. Mon ermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très obligé, mon cher et ancien ami, du livre que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire Locke. J'avoue qu'il est un peu diffus ; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorants, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse ; et, après lui, je mets Hume.

Bonsoir ; il est vrai que je me suis amusé avec la *Femme qui a raison;* mais c'est pour notre troupe, et non pas pour la vôtre : *Scurror mihi, non populo.*

Madras pris ! quel conte ! il n'y a que des La Bourdonnais qui le prennent. Ils en ont été bien payés !

A M. DE FORMONT.

3 octobre.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffand est plus philosophe que nous deux puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas, mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agréments de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire..... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère, et où l'on vienne. J'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces.

Je ne regrette ni *Iphigénie* en Crimée, ni *Hypermnestre*, je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics que pour celle des talents. La compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût. Jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'*esprit* et sur la matière, ni les arrêts du Conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés, au moins. Si le comte de Daun tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très tendres respects à madame du Deffand, et souvenez-vous quelquefois du vieux Suisse Voltaire, qui vous aimera toujours.

A M. DARGET.

Aux Délices, 4 octobre 1758.

Je vous remercie, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, d'avoir renvoyé la pancarte. Elle ne m'a pas paru si terrible: mais il est bon de prendre ses précautions dans un temps où l'on pend les gens pour des paroles.

Est-il permis du moins de vous écrire que, tous tant que vous êtes à Paris, vous ne savez ce que vous dites avec votre prétendue seconde bataille des Russes, et leur prétendue victoire? Chimères toutes pures, messieurs; je vous ai comparés aux petites filles qui s'imaginent que les hommes sont toujours debout. Vous pensez qu'on donne des batailles tous les jours. Cette cruelle guerre n'est pas prête à finir. Je m'unis à votre *Te Deum* pour la déconfiture des pirates anglais près de Saint-Malo; c'est toujours une consolation.

Vous souvenez-vous du petit Francheville, qui avait passé de mon taudis au palais du prince de Prusse? Le prince Henri lui conserve ses appointements; il m'a promis de me venir voir.

Le roi de Prusse m'a écrit deux lettres depuis son affaire avec les Russes. Je vous assure qu'il n'a pas le style d'un homme vaincu.

Je n'abandonne point du tout Pierre-le-Grand, quoiqu'on ait battu les troupes de sa fille; je suis trop fidèle à mes engagements.

Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de juillet dont vous parlez; mais je recevrai avec la plus grande satisfaction les lettres que vous voudrez bien écrire à votre ancien ami le campagnard, et heureux campagnard.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 4 octobre.

Que les Russes soient battus, que Louisbourg soit pris, qu'Helvétius ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. Ango de Lézeau, et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. Ango me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami Horace dit tranquillement :

« Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo. »
Lib. I, epist. XVIII, 112.

Vraiment je le crois bien; voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de Samuel Bernard et à M. Ango de Lézeau. Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être Ango *occidit* dans son marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai? bâtissez-vous? plantez-vous? avez-vous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'âme de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise :

« Omitte mirari beatæ
« Fumum et opes strepitumque Romæ. »
Hor., lib. III, od. XXIX, v. 11.

Cependant on dit que vous êtes encore à Paris; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launai, si vous avez le bonheur d'y être. Adieu; je vous embrasse.

« *Nisi* quod non simul essem, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. X, v. 50.

A M. FABRY,

MAIRE DE GEX.

Fernex, 15 octobre.

Je vous écris en hâte, monsieur, et sans cérémonie, chez M. de Boisi, où je ne suis que pour un moment.

C'est, monsieur, pour avoir l'honneur de vous dire que ma confiance en vos bontés m'a déterminé à entrer en marché de la terre de Fernes avec M. de Boisi. Le bonheur d'être en relation avec vous donnerait un nouveau prix à ce petit domaine. Je compte l'avoir à peu près à quatre-vingt mille livres sans les effets mobiliers qui forment un objet à part. On m'avait assuré que les lods et ventes allaient à huit mille livres. J'ai demandé à S. A. S. une diminution de moitié, diminution que tous les seigneurs accordent. Ainsi, je me suis flatté que je ne paierais que quatre mille livres; c'est sur ce pied que j'ai donné ma parole à M. de Boisi. La nature de mon bien, monsieur, ne me met pas en état de trouver sur-le-champ quatre-vingt mille livres pour payer M. de Boisi; il faut que j'emprunte. Vous savez, monsieur, combien il en coûte de faux frais avant qu'on soit en possession d'une terre; il ne me serait guère possible de faire cette acquisition, si je ne trouvais des facilités auprès de M. le comte de La Marche. J'ai écrit à son intendant, et supposant toujours que les droits étaient de huit mille livres, j'ai demandé une diminution de moitié.

Oserai-je vous supplier, monsieur, de vouloir bien spécifier, lorsque vous écrirez, que c'est la somme de quatre mille livres que je propose de donner?

On me dit que S. A. S. s'est réservé les deux tiers de ce droit. A l'égard de votre tiers, j'en passerai par ce que vous voudrez bien me prescrire, et j'attendrai vos ordres pour conclure ma négociation entamée. Elle me procure l'honneur de vous assurer de mes sentiments; et soit que je sois possesseur de cette terre, soit que le marché n'ait pas lieu, je serai toujours, monsieur, avec respect, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire du roi.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 17 octobre.

Et monsieur votre fils, madame, que devient-il? j'ai toujours peur; je vous prie de m'en dire des nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Harbourg. Monsieur votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un autre. Je vous supplie, madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Broumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets.

A M. THIERIOT.

18 octobre.

M. Helvétius m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir; je ne veux pas avoir double esprit comme Élisée. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de saint Matthieu) a quitté la finance pour suivre la vérité.

Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques qui ne font tort à personne, qui sont lues par très peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore, en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer. Cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux. On dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'Helvétius ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'*Esprit des Lois*, et surtout dans les *Lettres persanes*. Le proverbe est donc bien vrai qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Esprit*, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines? Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 28 octobre

Mon cher et ancien ami, j'ai peur que vous n'ayez pas reçu un billet adressé dans la rue Saint-Pierre à Paris, et, par renvoi, à votre terre de Launai, si vous n'étiez pas dans la grande vilaine ville. Il s'agirait de savoir si votre marquis Ango de Lézeau est mort ou en vie; s'il a un domicile à Rouen; s'il faut écrire au château de Lézeau; où est ce beau château; en un mot, comment il faut faire pour se faire payer d'une dette de quatre années d'arrérages, de laquelle Ango ne me donne aucunes nouvelles. *Licet miscere seria cum jocis.* Il ne faut pas abandonner le demeurant; *Rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron.

Si Fédéric est aussi bien frotté qu'on le dit, je ferai relier ensemble l'histoire de Pyrrhus, de Picrochole, la sienne, et la fable du Pot au lait.

Écrivez-moi, je vous en prie, mon cher et ancien ami, des nouvelles d'Ango de Lézeau, mais surtout des vôtres. Que dites-vous de l'*Esprit* d'Helvétius?

Je vous embrasse tendrement. V.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 28 octobre.

Mon cher ami, je ne lis ni journal partial ni journal impartial, et rarement les gazettes, qui comptent pourtant que le Pyrrhus du Nord a été totalement défait. Cette nouvelle est plus importante que les livres nouveaux sur l'*Esprit*, sur la comédie de Genève, et sur l'autre comédie des pasteurs franco-suisses. Madame de Bentinck, qui croit être grande Autrichienne, parce qu'elle plaide à Vienne, est fort contente de Berne, et peu de votre Helvétie; moi, je suis content de tout, et si content, que je suis en effet en marché de la seigneurie de Fernex. Mais il y a tant de droits à payer, tant de choses à discuter, les affaires sont si longues et la vie est si courte, que je pourrais bien me tenir dans mon petit ermitage des Délices.

« Di melius fecere; bene est, nihil amplius opto. »

Mon grand desir est de vous revoir vous et monsieur et madame de Freudenreich, à qui je vous prie de présenter mes respects. V.

A M. PESSELIER.

Aux Délices, 30 octobre.

Enfin, monsieur, à force de recherches, j'ai découvert tout ce que je vous dois. Ce rouleau, dont vous m'avez favorisé, était à Lausanne depuis long-temps, avec des cartes géographiques et des estampes qu'on m'avait envoyées de Pétersbourg. J'ai fait tout revenir, et je me hâte de vous faire mes remerciements. Je savais déjà, par les vers agréables qu'on a imprimés de vous, avec quel succès vous cultivez les belles-lettres, et j'avais vu dans l'*Encyclopédie* quelles sont vos profondes connaissances sur beaucoup d'objets utiles.

« Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 343.

Voilà votre devise; la mienne est: *Si placeo, tuum est.*

Mérope ne s'attendait pas à être traitée aussi honorablement que la finance. Le Parnasse et le trésor royal vous ont bien de l'obligation. Vous

avez un double droit à mon estime et à ma reconnaissance. Si j'étais contrôleur-général, vous auriez une pension ; et si je fesais encore des vers, je vous chanterais.

Recevez, monsieur, les assurances de l'attachement sincère du vieux Suisse V.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 1er novembre.

Il me paraît, madame, qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée, au mois d'octobre, le roi de Prusse voulait se tuer; il nous tua au mois de novembre. Il est détruit, cette année, en octobre; nous verrons si nous serons battus le mois prochain. On appelle victoires complètes des actions qui sont des avantages médiocres. On chante des *Te Deum*, quand à peine il y a de quoi entonner un *De profundis*. On nous exagère de petits succès, et on nous accable de grands impôts.

On dit le monarque portugais blessé à l'épaule, le monarque espagnol blessé au cerveau, le roi, ou soi-disant tel, de Suède, gardé à vue, et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépens des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien, madame, et voyez toujours d'un œil tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage de monsieur votre fils, à qui je présente mes respects. Avez-vous le bonheur de posséder madame de Bronuath ?

Voulez-vous bien permettre, madame, que je mette dans ce paquet un petit billet pour Colini, qui vous est attaché ? Pardonnez cette *liberté grande*. En voici encore une autre. Je vous demande en grâce, quand vous irez à Strasbourg, de vouloir bien dire au coureur qu'il aille, chemin fesant, laver la tête au banquier Turckeim, et lui signifier que je meurs de faim, s'il ne songe pas à moi. Pardon, madame; mais, dans l'occasion, on a recours à ce qu'on aime. Mille tendres respects. V.

A M. DE CIDEVILLE,

A SON CHATEAU DE LAUNAI.

Aux Délices, 10 novembre.

Mon affaire avec le marquis Ango est fort sérieuse, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aie douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai *ester à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paie ses dettes. Cet Ango doit être furieusement grand seigneur; car non seulement il ne paie point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet Ango n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir, et ne le point trouver ; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi j'ai renoncé aux villes ; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices ; je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce serait pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien ; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de Daun et le greffier de l'Empire instrumentent toujours contre Frédéric. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis en fait autant. V.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 11 novembre.

Je n'ai point connu de *comte* de Manstein, mon cher philosophe, à moins que le roi de Prusse ne l'ait fait *comte* pour le consoler d'avoir été massacré par des pandours. C'était un Poméranien devenu Russe, qui avait pris le comte de Munnich à bras-le-corps, l'avait colleté, secoué et mis *di sotto*, puis le garrotta, et l'envoya dans une charrette en Sibérie. Ensuite, ayant peut-être quelque peur d'y aller à son tour, il quitta le service d'Élisabeth pour celui de Frédéric; il se mit à faire des *Mémoires*. J'en mis une partie en français ; mais il y a encore quelques fautes; je n'eus pas le temps de tout corriger. Je crois que les Cramer donneront volontiers à la veuve vingt-cinq louis d'or ; mais je n'ai pu réussir à en faire donner davantage.

Je crois la veuve mal à son aise, et le roi, son nouveau maître, pourra bien être hors d'état de faire des pensions aux veuves.

Je ne lirai pas plus, mon cher ami, les libelles du *Mercure* germanique que ceux de Neuchâtel; toutes ces pauvretés tombent dans un éternel oubli, après avoir vécu un jour.

Il est toujours question de tremblements; celui de Syracuse n'a pas été si considérable qu'on le disait. Il y en a eu un au Havre-de-Grâce, qui a renversé des maisons. Je n'ai pas sur ces phénomènes des notions bien détaillées; je sais seulement que la terre tremble depuis deux ans, et que les hommes ensanglantent sa surface depuis longtemps.

Je plante en paix des jardins, et quand j'aurai planté, je reviendrai à Lausanne, où je voudrais bien vous tenir. Je vous prie, mon cher théologien raisonnable, d'assurer monsieur et madame de Freudenreich de mes respects. *Valeas.* V.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 16 novembre.

Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage [1]. Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que Rousseau écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'*Encyclopédie;* je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé, et j'aurais désiré que d'autres articles importants eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que Moïse en a parlé; une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et, en particulier, celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusants, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie; les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéressants dont d'autres personnes ne se seront point chargées.

Adieu, monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talents.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, 25 novembre;
(mais écrivez toujours aux Délices.)

Votre amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis Ango, et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés à payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'état. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium;* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paie; et, *point d'argent, point de Suisse*. Et M. le surintendant Ledoux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre; non pas un marquisat comme La Motte, non un palais comme le palais d'Ango, mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-Ango.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille, et d'avoine; et je suis à présent

[1] *Le Père de famille*, imprimé en 1758, et représenté en 1761. K.

« Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva. »
Hor., lib. II, sat. II, v. 3.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que La Motte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

« Nunc itaque et versus, et cætera ludicra pono. »
Hor., lib. I, ep. I, v. 10.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame Denis au rôle de Cérès, de Pomone, et de Flore. Elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris; et moi, non; je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

« Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
« Ruris amatores. »
Hor., lib. I, ep. X, v. I.

L'*ami des hommes*, ce M. de Mirabeau, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent, ce prétendu *ami* du genre humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grâces à Dieu, et non à ce Mirabeau, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien! quittez donc votre aimable Lauuai pour Paris; mais retournez à Lauuai, et regrettez, comme moi, que Lauuai soit si loin de Ferney. Écrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. V.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 27 novembre.

Vous vous y prenez un peu tard, mon cher ami. M. de Boisi et M. de Montpéroux m'ont desséché, l'un en me vendant sa terre, l'autre en m'empruntant ce qui me restait. Cependant il ne faut pas abandonner son ami, qui veut faire une bonne œuvre. Je vole donc à mes charpentiers et à mes maçons cinquante louis d'or que je vous envoie en une lettre de change que Panchaud tirera sur Lyon. Je suis très affligé de ne pouvoir faire mieux; je suis fâché aussi de ne pouvoir faire mieux pour le cuistre qui a imprimé ce libelle dans le *Mercure suisse*. Il mérite une correction plus sévère, et ses insolences doivent être réprimées. Tout le monde sait ici, aussi bien que lui, que le père des Saurin de France avait fait quelques fredaines il y a soixante-dix ans. Mais par quelle frénésie les réveille-t-il? Pourquoi attaquer les morts et les vivants? de quel droit taxer d'irréligion un homme qui fait un acte très religieux, en sauvant l'honneur d'une famille? Vos ministres de Lausanne, qui en veulent un peu à notre ami Polier, se sont conduits avec lui, dans cette affaire, très indécemment, et il a eu trop de mollesse. C'était là une occasion où il devait montrer de la fermeté.

Je vous prie de présenter mes très humbles et très tendres remerciements à M. le banneret de Freudenreich, qui a bien voulu m'honorer de ses bons offices, au sujet des droits des seigneuries du pays de Gex. Je ne lui écris point, de peur de le fatiguer d'une lettre inutile; mais il agréera, avec sa bonté ordinaire, les sentiments de reconnaissance que j'aurai pour lui toute ma vie, et qui en auront plus de prix en passant par votre bouche. Ne m'oubliez pas auprès de madame de Freudenreich.

On est très content des sept articles que vous avez envoyés pour l'*Encyclopédie*; je m'y attendais bien.

Adieu, mon cher ami; quand vous viendrez me voir dans mon ermitage de Ferney, vous y trouverez des jésuites qui sont plus riches que vous, mais qui ne sont pas si savants.

Je vous embrasse. V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 décembre.

Monsieur, benedetto sia il cielo che v' ha inspirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point, à son âge, de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense; surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles, ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer *Sémiramis*, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade, sans qu'on la vit monter; elle était entourée d'une gaze noire;

tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un terrible effet, quand tout est bien disposé; car

« Segnius irritant animos demissa per aurem,
« Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus... »
Hor., *de Art poet.*, v. 180.

Vous me demandez, monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissements de l'ombre de Ninus; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français, à talons rouges, que de héros antiques. Je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre Oroès ne donne point l'épée de Ninus à Arsace, dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième. Je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson.

Voilà, monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrais jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentiments que je vous dois.

A M. THIERIOT.

A Ferney, 6 décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus;* mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami Tronchin, non pas Tronchin l'inoculateur, mais Tronchin le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de Fontaine vous paiera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous fesant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum veterum libris*. Dites de moi: *Felix nimium! sua nam bona norit.* Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

A M. COLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Colini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous; je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes, et les Suédois, ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freitag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue. *Addio, mio Colini.*

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac. V.

A M. HELVÉTIUS.

17 décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon;
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison;
Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'*amitié* parmi les vilaines passions; elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur, et je desire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies, et les livres philosophiques, rendent trop malheureux. Je vous embrasse, je vous estime infiniment; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voie et qu'*Oreste* réussisse; ce seraient là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu Lazare dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de Lazare il y a un an, et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très changée et très grecque; et, croyez-moi, les Français, tout Français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de reconnaissance; et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. Electre dit:

D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place:

ORESTE.

O malheureuse Électre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire:

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire? etc.

Oreste, acte IV, scène 5.

A l'égard de la fin, plus j'y pense, plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est; et je suis très persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour-propre, et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis*, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour *Fanime*, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur-le-champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'*Orphelin de la Chine*, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui est hébreu; vous sentez combien cela irrite et décourage. *La Femme qui a raison* est dans le même cas; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis Suisse, le président de Brosses vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève? Son château était une masure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté son pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux, et des vaches, et lire *les Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? Qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, madame, engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de La Marche exige, j'écrirai à Moulu. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

A MOSCOU.

24 décembre.

Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu, le 21 de décembre, la lettre dont vous m'honorez, du 25 d'octobre, et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais

mes très humbles remerciements sur vos nouveaux Mémoires. Vous les intitulez : *Réponses* à mes objections ; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner ; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissements à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a dans cette avenue quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar* que de faire voir que Pierre Ier a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie ; j'observerai seulement ici, monsieur, que l'agriculture a été très négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé ; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue ; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre-le-Grand, qui lui a donné plusieurs arts, et en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot *russien*, si vous le voulez ; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif ; ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de *russe* a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original, que celui de *russien ;* ajoutez que *russien* ressemble trop à un terme très désagréable dans notre langue, qui est celui de *ruffien :* et, la plupart de nos dames prononçant les deux ss comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez ; mais le grand point, monsieur, l'objet important et indispensable, devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur fesant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 24 décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux ; un pied à Lausanne, dans une très belle maison pour l'hiver ; un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay, que j'ai acheté, par bail emphytéotique, du président de Brosses.

M. Crommelin se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée ; j'y bâtis un assez beau château ; j'ai chez moi la terre et le bois ; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défraient presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

« Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem. »
Hor., lib. II, ep. II, v. 200.

Je vivrais très bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois ; mais madame Denis, l'héroïne de l'amitié et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère, et beau feu. Vous faites très sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

« . . . . Tractari mollius ætas
« Imbecilla volet. »
Hor., lib. II, sat. II, v. 85.

Et il vous faut :

« . . . . Mundus victus, non deficiente crumena. »
Hor., lib. I, ep. IV, v. 11.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir; mais je jouirai de mes très douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

« . . . . Hanc vitam in terris Saturnus agebat. »
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 538.

Quel fracas pour le livre de M. Helvétius! *voilà bien du bruit pour une omelette!* quelle pitié! Quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthélemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi! on persécute M. Helvétius, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie pour bâtir le monument de Pierre le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. *Tuus* V.

A M. SAURIN.

Aux Délices, 17 décembre.

Ah! ah! vous êtes donc de notre *tripot*, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adèle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adèle?*

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. Helvétius. J'aurais pu un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des Cramer, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion. Les ministres se sont assemblés; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur; je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron, et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 décembre.

J'apprends, madame, que votre ami et votre philosophe Formont a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président Hénault; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais[1], madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire *le Père de Famille?* cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de Louis XIV; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié. La France subsistera; mais sa gloire, mais son

bonheur, son ancienne supériorité..., qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du Suisse VOLTAIRE.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 27 décembre.

Êtes-vous à Lausanne? êtes-vous à Ussières, mon cher philosophe? je vois que cette année vous vous passerez de comédies; il faudra vous en tenir aux sermons; mais, franchement, je crois que nos acteurs valent mieux que vos prédicateurs. Dites-moi par quel hasard malheureux vous vous avisez d'avoir un beau-frère catéchiste à Vevay? Comment diable peut-on avoir un beau-frère catéchiste? Le pis est qu'on dit que ce beau-frère ne sait point son catéchisme. C'est lui qui est l'auteur d'un libelle contre les vivants et les morts, inséré dans le délicat *Mercure suisse*. En ce cas, vous devez lui faire signifier que vous n'êtes plus son beau-frère, attendu que vous laissez les morts pour ce qu'ils sont, et que vous êtes très aimable avec les vivants. On dit encore qu'un de vos libraires de Lausanne a imprimé des Lettres sous mon nom, et qu'il les a envoyées vendre à Paris. Il me paraît qu'on fait argent de tout: ne serait-ce point M. Grasset, à qui le feu pape donna ses divins ouvrages, qui serait l'auteur de cette nouvelle friponnerie? Il ne me reste que de le prier à dîner dans un de mes petits castels, et de le faire pendre au fruit. J'ai heureusement haute justice chez moi; je ne l'ai pas moyenne chez vous; et si M. Grasset veut être pendu, il faut qu'il ait la bonté de faire chez moi un petit voyage. Franchement je vois que j'ai fait à merveille d'avoir des créneaux et des mâchicoulis; j'étais trop exposé aux prêtres et aux libraires. Cependant; malgré les beaux-frères et les Grasset, je viendrai vous voir le plus tôt que je pourrai, vous et votre philosophe de femme, à qui je présente mes hommages. V.

Je crois qu'on a payé à M. Steiger les *bavards anglais*, qu'il a eu la bonté de faire venir pour moi.

A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il est vrai, madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais, comme les armes de nosseigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Boccage.

Je suis très touché de la mort de Formont, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent dans une retraite heureuse. Je rends le *pain bénit* dans mes paroisses; je laboure mes champs avec la nouvelle charrue; je bâtis *nel gusto italiano*; je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie.

Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre Helvétius aussi ridicule que celui avec lequel on poursuit *le Peuple de Dieu* de ce P. Berruyer. Il n'y a qu'à ne rien dire; les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, ou a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs, ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de Louis XIV était un étrange siècle. Vous, madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes, qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. du Boccage.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, décembre.

. . . . Agréable colère!
Digne ressentiment à *votre ami* bien doux!
CORNEILLE, *le Cid*, acte I, scène 8.

Je suis enchanté, mon cher ami, de savoir que tous vos beaux-frères sont dignes de l'être. Quoi! vous avez trois beaux-frères prêtres, et tous trois honnêtes gens! vous êtes un homme unique. Le

prêtre qui m'avait dit que le catéchiste de Vevay ne savait pas son catéchisme est tombé là dans une grande erreur, mais il n'est pas coupable de malice : « Errare humanum est, sed perseverare diabolicum, AUT SACERDOTALE. » On m'a mandé aussi qu'il y avait une cabale sacerdotale contre notre ami Polier, et qu'on avait pris pour le mortifier la main de l'auteur du libelle. Il paraît qu'à Lausanne l'oisiveté est un peu la mère du vice; je ne parle pas des laïques; les gens du monde sont honnêtes gens. *Nota bene* que parmi eux je ne compte point les libraires.

Oui, les Anglais sont des *bavards;* leurs livres sont trop longs. Bolingbroke, Shaftesbury, auraient éclairé le genre humain, s'ils n'avaient pas noyé la vérité dans des livres qui lassent la patience des gens les mieux intentionnés; cependant il y a beaucoup de profit à faire avec eux.

Après tout, mon cher ami, ils ne nous disent que ce que nous savons, et encore n'osent-ils pas écrire aussi librement que nous parlons, vous et moi, quand j'ai le bonheur de jouir de votre entretien. Je vous regrette beaucoup cet hiver; je suis homme à venir faire un tour à Lausanne pour vous embrasser. Mille tendres respects à votre chère philosophe.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ACADÉMIE FRANÇAISE (messieurs de l'). Année 1755 : pages 760, 764.

ADHÉMAR (la marquis d'). Année 1757 : page 896.

AGUESSEAU (le chancelier d'). Année 1739 : page 327.

AIGUEBERRE (d'). Année 1743 : page 427. — 1749 : p. 529.

AIGUILLON (la duchesse d'). Année 1734 : pages 126, 133.

ALBERGATI-CAPACELLI (le marquis). Année 1758 : page 889

ALBERONI (le cardinal). Année 1735 : page 162.

ALGAROTTI (le comte). Année 1745 : pages 469, 474. — 1746 : p. 495. — 1747 : p. 496. — 1751 : p. 567, 574, 581, 582. — 1756 : p. 786. — 1758 : p. 880.

ALLIOT. Année 1749 : page 524.

AMELOT. Année 1743 : pages 432, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 442.

AMMAN. Année 1746 : page 486.

ANONYMES. Année 1714 : pages 10, 16. — 1726 : p. 30. — 1727 : p. 53. — 1734 : p. 141. — 1736 : p. 193. — 1738 : p. 271. — 1739 : p. 330. — 1741 : p. 394. — 1742 : p. 415. — 1743 : p. 424. — 1745 : p. 473. — 1753 : p. 648, 658, 660, 670. — 1754 : p. 679. — 1756. p. 784.

ARENBERG (le duc d'). Année 1736 : page 209

ARGENS (le marquis d'). Année 1736 : pages 216, 221, 227, 228, — 1737 : p. 230, 232, 241. — 1739 : p. 309, 347, 351. — 1740 : p. 379. — 1751 : p. 575, 576, 581. — 1752 : p. 616, 622, 623, 624. — 1753 : p. 646, 647, 648, 652, 653. — 1754 : p. 677, 682.

ARGENSON (le marquis d'). Année 1739 : pages 335, 336, 342, 344, 345, 346, 349, 351. — 1740 : p. 356, 358, 362, 368, 370. — 1741 : p. 384, 407. — 1742 : p. 412, 420. — 1743 : p. 433. — 1744 : p. 444, 455, 459, 460. — 1745 : p. 461, 463, 465, 466, 467, 468, 472, 476, 477, 478, 479, 480, 481. — 1746 : p. 483, 484, 485, 487, 489, 491. — 1749 : p. 526. — 1750 : p. 533.

ARGENSON (le comte d'). Année 1743 : page 431. — 1747 : p. 497. — 1748 : p. 504. — 1752 : p. 595, 630, 638. — 1755 : p. 742, 748.

ARGENTAL (le comte d'). Année 1734 : pages 130, 133, 141, 142, 143, 145, 146. — 1735 : p. 148. — 1736 : p. 194, 203, 205, 223, 229. — 1737 : p. 231, 234, 236. 244. — 1738 : p. 262, 269, 279, 293, 301, 302, 303. — 1739 : p. 309, 311, 316, 320, 321, 322, 325, 326, 329, 332, 337. — 1740 : p. 358, 359, 361, 364, 370, 371, 375. — 1741 : p. 383, 385, 387, 394, 396, 401, 409, 411. — 1742 : p. 412, 414, 417, 423. — 1743 : p. 424, 426, 427, 431, 436, 441. — 1744 : p. 443, 445, 449, 453, 454, 455, 456, 457, 459, 460. — 1745 : p. 462, 463, 464, 480, 483. — 1746 : p. 486, — 1747 : p. 498. — 1748 : p. 500, 503, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513. — 1749 : p. 513, 517, 518, 519, 519, 520, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528. — 1750 : p. 530, 534, 537, 539, 541, 545, 546, 548, 549, 551, 552, 554, 557. — 1751 : p. 558, 560, 563, 564, 463, 566, 569, 571, 573, 574, 575, 580, 581, 583, 584, 586. — 1752 : p. 590, 594, 597, 598, 600, 606, 609, 614, 617, 621, 624, 626, 629, 654, 637, 641. — 1753 : p. 648, 649, 654, 658, 661, 664, 668, 670. — 1754 : p. 672, 674, 676, 678, 679, 681, 684, 685, 687, 688, 689, 690, 692, 693, 695, 696, 698, 699, 701, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709. — 1755 : p. 712, 713, 714, 715, 719, 721, 723, 725, 726, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 737, 738, 741, 743, 746, 748, 750, 754, 755, 756, 757, 759, 760, 763. — 1756 : p. 763, 768, 769, 771, 773, 779 781, 783, 784, 785, 787, 790, 791, 793, 795, 796, 799, 800, 803. — 1757 : p. 807, 808, 812, 823, 827, 829, 832, 834, 836, 838, 839, 841, 842, 844, 846. — 1758 : p. 849, 853, 855. 856. 858, 859, 861, 862, 865, 866, 867, 868, 869, 871, 872, 873, 874, 879, 891.

ARGENTAL (la comtesse d'). Année 1741 : page 389. — 1748 : p. 501. — 1749 : p. 515, 518. — 1750 : p. 556.

ARNAUD (Baculard d'). Année 1742 : page 422. — 1748 : p. 504. 510. 512. — 1749 : p. 529. — 1750 : p. 534.

ASSELIN (l'abbé). Année 1735 : pages 157, 172, 174. — 1736 : p. 188.

AUBERT (l'abbé). Année 1758 : page 864.

AUNILLON (l'abbé). Année 1742 : page 421.

AVOYERS de BERNE (Leurs Excellences les). Année 1752 · page 634.

BAGIEU. Année 1752 : pages 603, 644.

BAINAST. Année 1733 : page 108.

BELLE-ISLE (le maréchal de). Année 1752 : page 620.

BENOIT XIV (pape). Année 1745 : page 476.

BERGER. Année 1733 : pages 118, 120. — 1734 : p. 144, 145. — 1735 : p. 149, 153, 163, 164, 169, 178, 180. — 1736 : p. 183, 187, 188, 204, 207, 208, 210, 211, 213, 215, 216, 216, 223, 227, 228. — 1738 : p. 258, 260, 264, 278, 279 — 1739 : p. 310, 316, 330, 337, 343, 350, 367, 373, 376. — 1741 : p. 411. — 1744 : p. 459.

BERGER (directeur de l'Opéra). Année 1746 : page 491

BERNARD. Année 1740 : page 369.

BERNIÈRES (la présidente de). Année 1722 : page 24. — 1723 : p. 27, 28, 29. — 1724 : p. 32, 34, 36, 37, 39, 41. — 1725 : p. 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49. — 1726 : p. 51.

BERNIS (l'abbé, comte de). Année 1758 : page 878.

BERTRAND. Année 1755 : pages 750, 751, 758, 761, 764. — 1756 : p. 767. — 1757 : p. 836, 841, 843, 847, 848. — 1758 : p. 886, 887, 889.

BESSIÈRES (mademoiselle). Année 1726 : page 50.

BESTUCHEFF (le comte de). Année 1757 : page 811.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE (au rédacteur). Année 1738 : page 282.

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE (le rédacteur de la). Annee 1752 : page 610.

BOLLIOUD MERMET. Année 1746 : page 494.

BORDES. Année 1753 : page 666. — 1756 : p. 778.

BOUHIER (le président). Année 1739 : page 344.

BOYER. Année 1743 : page 425.

BRANCAS (le duc de). Année 1716 : page 12.

BRENLES (de). Annee 1754 : pages 688, 694, 699, 709. — 1755 : p. 711, 712, 714, 715, 716, 720, 722, 727, 732, 735, 740, 750, 755, 763. — 1756 : p. 763. — 1757 : p. 813. — 1758 ; p. 866, 894.

BRETEUIL (le baron de). Année 1723 : page 30.

BRIASSON. Année 1756 : page 769.

BROGLIE (le maréchal de). Année 1740 : page 380.

BROSSETTE. Année 1732 : page 73. — 1733 : p. 123.
BUSSI (l'abbé de). Année 1716 : page 14.

CALMET (dom). Année 1748 : page 499. — 1754 : p. 694.
CAMBIS (de). Année 1740 : page 381.
CAUMONT (le marquis de). Année 1733 : pages 117, 119. — 1735 : p. 155, 165.
CAYLUS (le comte de). Année 1733 : page 109. — 1739 : p. 312. — 1740 : p. 377.
CERATI (G.). Année 1745 : page 477. — 1746 : p. 486.
CHAMPBONIN (madame). Année 1734 : pages 136, 141, 143, 144. — 1736 : p. 219, 229. — 1737 : p. 238, 246. — 1739 : p. 346, 354. — 1740 : p. 369. — 1742 : p. 417. — 1743 : p. 423, 443. — 1748 : p. 502.
CHAMPFLOUR (de), père. Année 1741 : page 388.
CHAULIEU (l'abbé de). Année 1716 : page 11.
CHAUVELIN (l'abbé). Année 1748 : page 505.
CHENNEVIÈRES (de). Année 1756 : page 802.
CHOISEUL (le comte de). Année 1752 : page 626 — 1755 : p. 757.
CIDEVILLE (de). Année 1723 : pages 28, 32. — 1724 : p. 35, 41. — 1731 : p. 58, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70. — 1732 : p. 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 94. — 1733 : p. 95, 96, 97, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 112, 113, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 125. — 1734 : p. 127, 128, 129, 131, 132, 134, 136, 139, 142, 147. — 1735 : p. 150, 153, 154, 156, 159, 162, 167, 173, 176. — 1736 : p. 183, 186, 193, 203, 205, 206, 207, 209, 212, 225. — 1737 : p. 234, 250. — 1738 : p. 279, 294. — 1739 : p. 315, 333, 335, 338, 353, 354, 355. — 1740 : p. 357, 367, 368, 373, 381. — 1741 : p. 389, 398, 404, 405, 410. — 1742. p. 413, 414, 417. — 1743 : p. 427, 429. — 1744 : p. 445. — 1745 : p. 463, 464, 468, 469, 470, 472, 480. — 1746 : p. 483, 494, 495. — 1748 : p. 499, 513. — 1752 : p. 596, 602. — 1753 : p. 667. — 1754 : p. 673, 694. — 1755 : p. 713, 749. — 1756 : p. 769, 774. — 1757 : p. 806, 809, 818, 823. — 1758 : p. 861, 879, 884, 886, 887, 888.
CLAIRON (mademoiselle). Année 1750 : p. 531, 532. — 1755 : p. 752, 756.
CLÉMENT. Année 1732 : p. 90, 93. — 1733 : p. 126. — 1734 : p. 127. — 1744 : p. 454. — 1748 : p. 503.
COLINI. Année 1758 : p. 854, 881, 890.
COMÉDIENS FRANÇAIS (les). Année 1735 : p. 178.
CONDILLAC (l'abbé de). Année 1756 : p. 773.
CONSEIL DE GENÈVE (le premier syndic du). Année 1755 : page 737.
CORTONA (il secretario dell' accademia etrusca de). Année 1746 : page 493.
COURTIVRON (le marquis de). Année 1753 : page 643. — 1755 : p. 733. — 1757 : p. 824.
CRAMER (MM.), frères. Année 1756 : page 772.
CRAON (le prince de). Année 1746 : page 490.
CRUSCA (gli accademici della). Année 1746 : page 491.

D'ALEMBERT. Année 1746 : page 496.
DARGET. Année 1749 : page 514, 517. — 1750 : p. 534, 537. — 1751 : p. 559, 561, 562, 563, 564, 565, 579. — 1752 : p. 604, 606, 609, 623. — 1755 : p. 727, 739. — 1757 : p. 819, 833, 839, 845. — 1758 : p. 850, 855, 884.
DEMOULIN (madame). Année 1738 : page 304.
DENIS (madame). Année 1750 : pages 538, 539, 540, 546, 549, 551, 552, 553, 554, 557. — 1751 : p. 558, 559, 562, 565, 574, 579, 582, 583, 585, 587. — 1752 : p. 591, 596. 599, 604, 608, 614, 617, 623, 627, 629, 633, 642. — 1753 : p. 645, 650, 658, 668.
D'EPINAI (madame). Année 1757 : pages 845, 847. — 1758 : p. 858.
DES ALLEURS (le comte). Année 1738 : page 296.
DESFONTAINES (l'abbé). Année 1725 : page 49. — 1735 : p. 166, 173.
DESFORGES-MAILLARD. Année 1735 : pages 151, 156, 167.
DES ISSARTS (le marquis). Année 1747 : page 499. — 1749 : p. 533.
DESMAHIS. Année 1756 : page 789. — 1758 : p. 873.
DESTOUCHES (Néricault). Année 1744 : page 459. — 1749 : p. 530.
DEVAUX. Année 1751 : pages 567, 570. — 1752 : p. 631. — 1754 : p. 692. — 1755 : p. 749.
DIDEROT. Année 1749 : page 516. — 1758 : p. 852, 873, 888.
DU BOCCAGE. Année 1749 : pages 522, 526. — 1756 : p. 692. — 1758 : p. 860, 861, 894.
DUBOIS (le cardinal). Année 1722 : page 22.
DUBOS (l'abbé). Année 1738 : page 292.
DU CHATELET (la marquise). Année 1736 : page 230.
DUCLOS. Année 1745 : page 465.
DU DEFFAND (la marquise). Année 1732 : page 67. — 1734 : p. 134. — 1735 : p. 151. — 1736 : p. 201. — 1749 : p. 526. — 1751 : p. 568, 572. — 1752 : p. 628. — 1754 : p. 677, 685, 687, 690. — 1756 : p. 780. — 1757 : p. 830. — 1758 : p. 893.
DUMARSAIS. Année 1755 : page 754.
DUMESNIL (mademoiselle). Année 1743 : page 430.
DU MISAT (César). Année 1739 : page 353.
DUNOYER (mademoiselle). Année 1713 : pages 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. — 1714 : p. 8, 9.
DUPONT. Année 1754 : pages 680, 681, 706 — 1755 : p. 711, 727, 735. — 1756 : p. 770, 793. — 1757 : p. 815, 837.

EGMONT (la comtesse d'). Année 1755 : page 758.
ELISABETH-CHRISTINE (la reine de Prusse). Année 1741 : page 411.

FARRY. Année 1758 : page 885.
FANGÉ (dom). Année 1757 : page 822, 840.
FAVIÈRES. Année 1731 : page 61.
FLEURI (le cardinal de). Année 1740 : page 383. — 1742 : p. 416, 418, 420.
FONTAINE (madame de). Année 1750 : pages 536, 547. — 1752 : p. 600. — 1753 : p. 667. — 1754 : p. 695, 697, 700. — 1755 : p. 717, 730, 731, 741, 742, 763. — 1756 : p. 765, 771, 777. — 1757 : p. 806, 810, 813, 819, 822, 825, 831, 845. — 1758 : p. 851, 854.
FONTENELLE (de). Année 1721 : page 19.
FORMEY. Année 1750 : page 549. — 1751 : p. 566, 586. — 1752 : p. 589, 600, 607, 608, 614, 616, 620, 627, 629, 634, 643, 644 — 1753 : p. 645, 646.
FORMONT (de). Année 1731 : pages 61, 63, 65, 66, 68, 70. — 1732 : p. 74, 77, 78, 79, 84, 89, 92, 93. — 1733 : p. 95, 100, 105, 111. — 1734 : p. 129, 135, 138, 140. — 1735 : p. 152, 155, 156, 159, 176. — 1736 : p. 185. — 1737 : p. 251. — 1738 : p. 294, 305. — 1740 : p. 363. — 1741 : p. 398, 408. — 1752 : p. 595, 605. — 1754 : p. 677. — 1755 : p. 720. — 1758 : p. 884.
FRANÇOIS I, empereur d'Allemagne. Année 1753 : page 657.

GAUFFECOURT. Année 1756 : page 767, 770.
GAUSSIN (mademoiselle). Année 1730 : page 57.
GATA (le chevalier). Année 1750 : page 535.
GÉNONVILLE (de). Année 1719 : page 18.
GOTTER (le comte de). Année 1753 : page 651.
GRAFFIGNY (madame de). Année 1758 : pages 864, 868.
GRASSET. Année 1755 : page 725.
S'GRAVESANDE. Année 1737 : page 255. — 1741 : p. 400.
GROSLEY. Année 1758 : page 854.
GUADAGNI (il signor). Année 1746 : page 493.
GUISE (la princesse de). Année 1732 : page 72.
GUISE (le prince de). Année 1738 : page 257.
GUYOT DE MERVILLE. Année 1755 : page 722.

HELVÉTIUS. Année 1738 : pages 282, 287, 288, 300. — 1739 : p. 320, 323, 324, 331, 332, 336, 338, 344, 350, 354. — 1740 : p. 356, 357, 362, 382. — 1741 : p. 384, 395, 402, 409. — 1758 : p. 890.
HÉNAULT (le président). Année 1729 : page 55. — 1740 : p. 360, 376, 382. — 1741 : p. 397. — 1744 : p. 448, 456, 458. — 1745 : p. 470, 473, 478. — 1748 : p. 500. — 1749 : p. 514, 520. — 1752 : p. 589, 592, 593, 618, 641. — 1754 : p. 686, 700. — 1755 : p. 710. — 1756 : p. 766.
HERVEY (milord). Année 1740 : page 365.

JORE. Année 1736 : page 202.
JOSSE. Année 1733 : page 93.

KAHLE (Martin). Année 1744 : page 452.
KAISERLING (le baron de). Année 1737 : page 242. — 1738 : p. 268. — 1743 : p. 440.
KOENIG. Année 1753 : pages 649, 654.

LA CHAUSSÉE (de). Année 1736 : page 205.

La Condamine (de). Année 1734 : page 137. — 1745 : p. 461. — 1752 : p. 608, 605, 631.
La Faye (de). Année 1716 : page 16. — 1736 : p. 211.
La Mare (de). Année 1736 : page 198.
La Martinière (de). Année 1744 : page 443.
La Mettrie (de). Année 1751 : p. 570.
La Michodière (de). Année 1757 : page 833.
La Neuville (la comtesse de). Année 1734 : pages 139, 140, 143, 147. — 1735 : p. 148, 162.
La Noue (de). Année 1739 : page 338. — 1740 : p. 377. — 1741 : p. 398. — 1742 : p. 413, 414. — 1748 : p. 505.
La Roque. Année 1732 : page 80. — 1736 : p. 192. — 1742 : p. 414.
La Vallière (le duc de). Année 1755 : page 718.
Le Blanc (l'abbé). Année 1736 : page 193.
Leckzinska (Marie), reine de France. Année 1748 : page 507.
Ledet (et compagnie). Année 1738 : page 274.
Le Franc. Année 1738 : pages 291, 341.
Lekain. Année 1755 : page 735.
Lévesque de Burigni. Année 1738 : page 290. — 1757 : p. 810. 811, 818.
Lévesque de Pouilli. Année 1739 : page 333.
Linant. Année 1758 : page 862.
Locmaria (de). Année 1741 : page 405.
Lubert (mademoiselle de). Année 1732 : page 83.
Lutzelbourg (la comtesse de). Année 1753 : pages 661, 662, 663, 664, 665, 667, 668. — 1754 : p. 672, 680, 683, 698, 702. — 1736 : p. 720. — 1756 : p. 775, 785, 792, 793, 797, 798, 799, 800, 804. — 1757 : p. 807, 809, 813, 817, 821, 827, 833, 839, 844. — 1758 : p. 849, 855, 866, 871, 874, 877, 878, 882, 883, 885, 887.

Magenci. Année 1758 : page 873.
Mailli (la comtesse de). Année 1742 : page 416.
Maine (la duchesse du). Année 1727 : page 52. — 1749 : p. 521. — 1750 : p. 532.
Mairan (de). Année 1734 : page 127. — 1736 : p. 219, 225. — 1738 : p. 284. — 1741 : p. 389, 391, 393, 396. — 1748 : p. 499.
Marmontel. Année 1745 : p. 482. — 1748 : p. 499, 501, 512. — 1749 : p. 515, 516. — 1758 : p. 869.
Martille (de). Année 1742 : page 416.
Maupertuis (de). Année 1732 : pages 86, 87, 91, 94. — 1733 : p. 126. — 1734 : p. 129, 142. — 1736 : p. 204. — 1738 : p. 254, 266, 268, 270, 280, 284, 298, 305. — 1740 : p. 371, 374, 375, 376, 379, 383. — 1741 : p. 385, 396, 399, 404, 407, 410. — 1743 : p. 441. — 1745 : p. 475. — 1746 : p. 488, 493.
Menoux (le P.). Année 1754 : page 675.
Mimeure (la marquise de). Année 1715 : pages 10, 13, 18, 19.
Moncrif (de). Année 1732 : pages 73, 94. — 1733 : p. 98, 99. — 1734 : p. 128, 131. — 1743 : p. 423. — 1745 : p. 471, 472. — 1746 : p. 486, 487. — 1751 : p. 569. — 1757 : p. 816.
Montenero (la duchesse de). Année 1746 : page 485.
Montrevel (la comtesse de). Année 1749 : page 530.
Moussinot (l'abbé). Année 1736 : pages 202, 204, 207, 212, 213, 219, 220, 221, 228. — 1737 : p. 237, 238, 239, 241, 242, 243, 245, 246, 248, 249, 252. — 1738 : p. 254, 256, 265, 267, 268, 270, 273, 275, 278, 287, 288, 290, 303, 304. — 1739 : p. 308, 313, 315, 324, 325, 329, 330, 333, 343. — 1740 : p. 370, 379. — 1741 : p. 384, 386, 406.
Muller (Fr.). Année 1746 : page 492.

Nadal (l'abbé). Année 1725 : page 42.
Néaulme (Jean). Année 1753 : page 670.
Noailles (le maréchal de). Année 1752 : page 619.

Olivet (l'abbé d'). Année 1732 : page 95. — 1734 : p. 129. — 1735 : p. 160, 164, 171, 177. — 1736 : p. 182, 192, 210, 217, 223. — 1738 : p. 289, 306. — 1739 : p. 319, 336. — 1744 : p. 446. — 1749 : p. 515. — 1752 : p. 609. — 1754 : p. 683, 692.
Orléans (le duc d'). Année 1718 : page 17.

Palissot. Année 1755 : page 762. — 1756 : p. 801. — 1757 : p. 814, 829, 837, 848.
Pallu. Année 1736 : page 191. — 1744 : p. 444.
Paris-Duverney. Année 1756 : pages 778, 789.
Passionei (le cardinal). Année 1746 : page 485.
Paulmi (le marquis de). Année 1754 : pages 675, 694.
Pesselier. Année 1758 : page 886.
Pictet. Année 1755 : page 764. — 1756 : p. 795. — 1757 : p. 807.
Pictet (mademoiselle). Année 1756 : page 774.
Pilatoire. Année 1758 : page 882.
Pitot de Launai. Année 1737 : pages 238, 240. — 1738 : p. 273. — 1740 : p. 355, 366. — 1741 : p. 402.
Podewils (le comte de). Année 1743 : page 430.
Polier de Bottens. Année 1754 : page 680. — 1755 : p. 740, 761.
Pompadour (la marquise de). Année 1745 : page 475. — 1747 : p. 497. — 1750 : p. 538. — 1753 : p. 671.
Pont de Veyle (de). Année 1736 : page 217. — 1738 : p. 264, 273. — 1739 : p. 353. — 1740 : p. 374. — 1743 : p. 429.
Porée (le P.). Année 1728 : page 54. — 1730 : p. 56. — 1739 : p. 315.
Prades (l'abbé de). Année 1753 : page 758.
Prault. Année 1738 : pag. 255, 363.
Prévost (l'abbé). Année 1738 : page 275. — 1740 : p. 372.

Querini (le cardinal). Année 1745 : pages 476, 481, 482. — 1746 : p. 484, 487, 488, 490. — 1749 : p. 515. — 1752 : p. 589, 614, 628.

Rameau. Année 1738 : page 258.
Raynal (l'abbé). Année 1749 : page 319.
Richelieu (le maréchal duc de). Année 1733 : page 109. — 1739 : p. 314. — 1743 : p. 433. — 1744 : p. 444, 447, 449, 450, 451. — 1745 : p. 474. — 1746 : p. 496. — 1750 : p. 542. — 1751 : p. 576, 584. — 1752 : p. 592, 597, 612, 638, 640. — 1753 : p. 651, 662, 671. — 1754 : p. 693, 704, 701, 705. — 1755 : p. 710, 717, 721, 722, 726, 736, 747, 751, 762. — 1756 : p. 768, 772, 776, 778, 780, 782, 786, 787, 790, 791, 794, 796, 797, 798, 801, 802. — 1757 : p. 805, 808, 809, 811, 817, 819, 821, 822, 824, 826, 830, 838.
Rousseau (J.-B.). Année 1722 : page 21.
Rousseau (J.-J.). Année 1745 : page 482. — 1755 : p. 743, 745. — 1756 : p. 794.
Rousseau (P.). Année 1756 : pages 801, 803. — 1757 : p. 811. — 1758 : p. 878.
Roques. Année 1752 : pages 632, 635, 637, 639, 640. — 1753 : p. 652, 653. — 1754 : p. 673, 686.
Rousset de Missi. Année 1754 : page 674.
Royer. Année 1754 : page 681.

Sade (MM. de). Année 1733 : page 104.
Sade (l'abbé de). Année 1733 : pages 114, 121, 124.
Sade (le comte de). Année 1733 : page 119.
Saint-Lambert (de). Année 1758 : page 871.
Saint-Pierre (la duchesse de). Année 1733 : pages 108, 122.
Saurin. Année 1757 : page 814. — 1758 : p. 885.
Saxe (le comte de). Année 1737 : page 233.
Schowalow. Année 1757 : pages 825, 828. — 1758 : p. 866, 870, 875, 876, 891.
Segui. Année 1741 : page 410.
Senac de Meilhan. Année 1755 : page 722. — 1758 : p. 852.
Solar (madame de). Année 1742 : page 418.

Thibouville (le marquis de). Année 1750 : pages 536, 550. — 1751 : p. 561. — 1752 : 599, 605, 615, 631, 613. — 1753 : p. 646, 666. — 1754 : p. 673, 695. — 1755 : p. 724, 738, 743, 758. — 1757 : p. 814, 818, 840.
Thieriot. Année 1721 : page 20. — 1722 : p. 21, 23, 25, 26. — 1723 : p. 27, 28. — 1724 : p. 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40. — 1725 : p. 43, 48, 49. — 1726 : p. 50. — 1727 : p. 51. — 1728 : p. 53, 54, 55. — 1730 : p. 57, 58. — 1731 : p. 61, 62, 69. — 1733 : p. 96, 101, 102, 108, 110, 111, 113. — 1735 : p. 157, 158, 160, 161, 163, 165, 166, 168, 170, 171, 173, 176, 179, 180, 181. — 1736 : 184, 186, 187, 188, 189, 190, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 209, 211, 214, 215, 218, 220, 222. — 1737 : p. 230, 231, 233, 241, 245, 246, 249, 250. — 1738 : p. 253, 255, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 268, 269, 271, 281, 290, 293, 295, 296, 298, 300, 301, 302, 304, 306. — 1739 : p. 307, 310, 312, 313, 316, 317, 319, 321, 323, 328, 334, 336, 338, 340, 342, 343, 350, 353. — 1740 : p. 378, 380. — 1741 : p. 390, 403. — 1742 : p. 421, 422. — 1743 : p. 429, 433, 440. — 1744 : p. 446, 447, 451. — 1747 : p. 496. — 1750 : p. 555. — 1754 : p. 706, 707. — 1755 : p. 713, 716, 718, 719, 724, 726, 734, 739, 742, 746, 752, 759. — 1756 : p. 770, 771, 771, 779, 781, 782, 787, 788, 791, 794, 797, 799, 800, 802. —

1757 : p. 805, 812, 815, 820, 832, 833, 834, 836, 840, 841. — 1758 : p. 850, 853, 867, 882, 883, 885, 890, 892.
TOURNEMINE (le P.). Année 1738 : page 307.
TRESSAN (le comte de). Année 1732 : page 80. — 1736 : p. 217, 226. — 1745 : p. 471. — 1646 : p. 486, 494. — 1756 : p. 766, 792. — 1758 : p. 857, 860, 863, 870.
TRONCHIN. Année 1756 : page 777.
TRUCHIS DE LA GRANGE (madame). Année 1748 : page 502.

USSÉ (le marquis d'). Année 1716 : page 13. — 1734 : p. 143.
UZÈS (le duc d'). Année 1750 : page 547. — 1751 : p. 563. — 1756 : p. 776. — 1757 : p. 5808.

VALORI (l'abbé de). Année 1741 : page 395. — 1744 : p. 447. — 1745 : p. 466.
VALORI (le marquis de). Année 1745 : page 465.
VAN DUREN. Année 1740 : page 309.
VANNUCCHI. Année 1752 : page 602.
VAUVENARGUES (de). Année 1743 : pages 424, 427, 428, 429. — 1745 : p. 460, 462, 464. — 1746 : p. 488, 489, 490.
VENDOME (le prince de). Année 1716 : page 15.
VERNES. Année 1756 : page 767. — 1757 : p. 806, 809, 847.
VERNET (Jacob). Année 1733 : page 115. — 1744 : p. 448.
VERTRILLAC (la comtesse de). Année 1746 : pages 489, 490.
VIONNET (le P.). Année 1749 : page 530.
VIROTTE (de la). Année 1753 : page 647.
VOISENON (l'abbé de). Année 1745 : page 478. — 1749 : p. 525, 526. — 1756 : p. 788. — 1758 : p. 863.

WALTHER (G.-C.). Année 1747 : page 497. — 1751 : p. 568. — 1752 : p. 602. — 1753 : p. 647. — 1755 : p. 739.
WARMHOLTZ. Année 1741 : pages 389, 398.

XIMENÈS (le marq. de). Année 1751 : pages 564, 571. — 1752 : p. 624, 640. — 1755 : p. 712, 717.

ZURLAUBEN (le baron de). Année 1758 : pages 863, 864

FIN DE LA TABLE.





